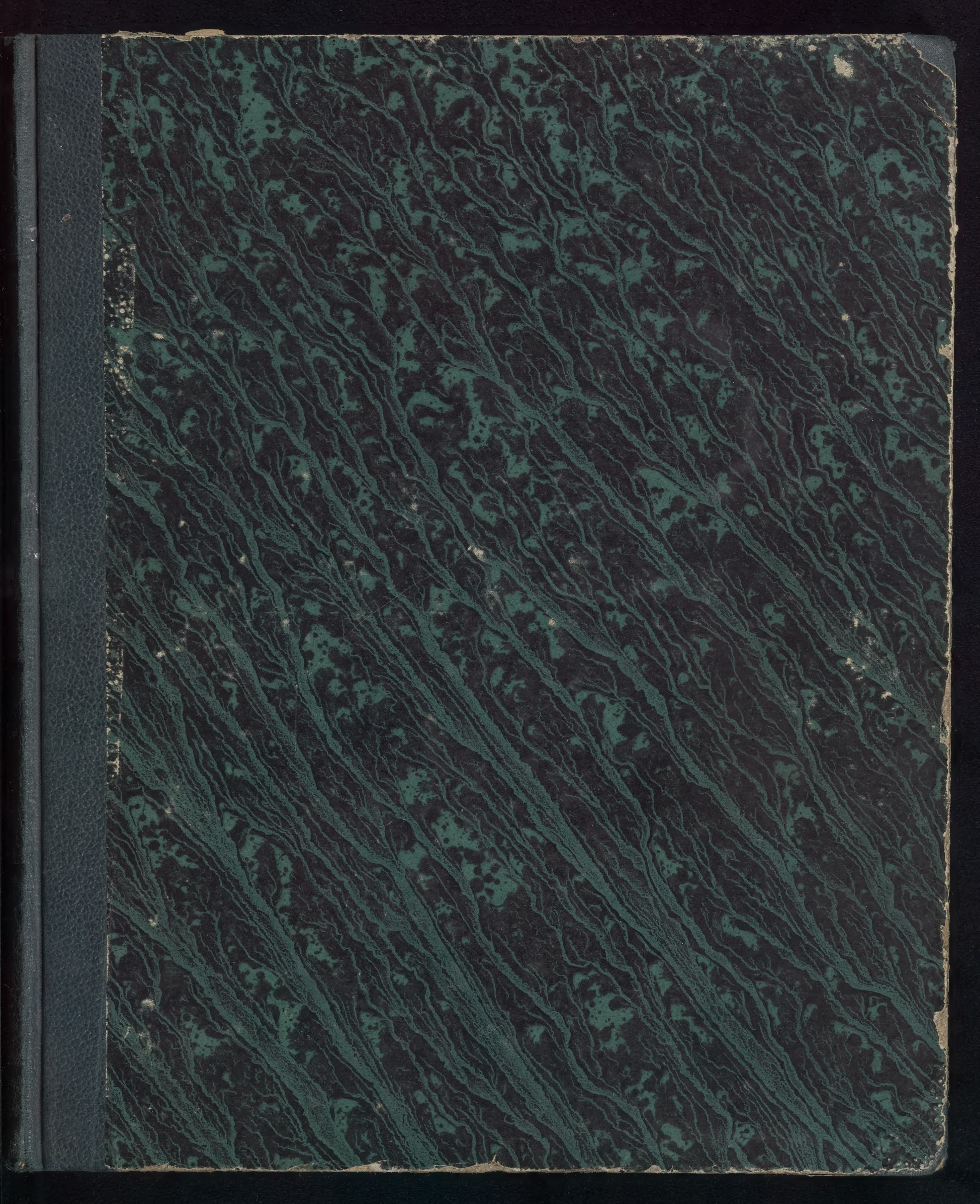
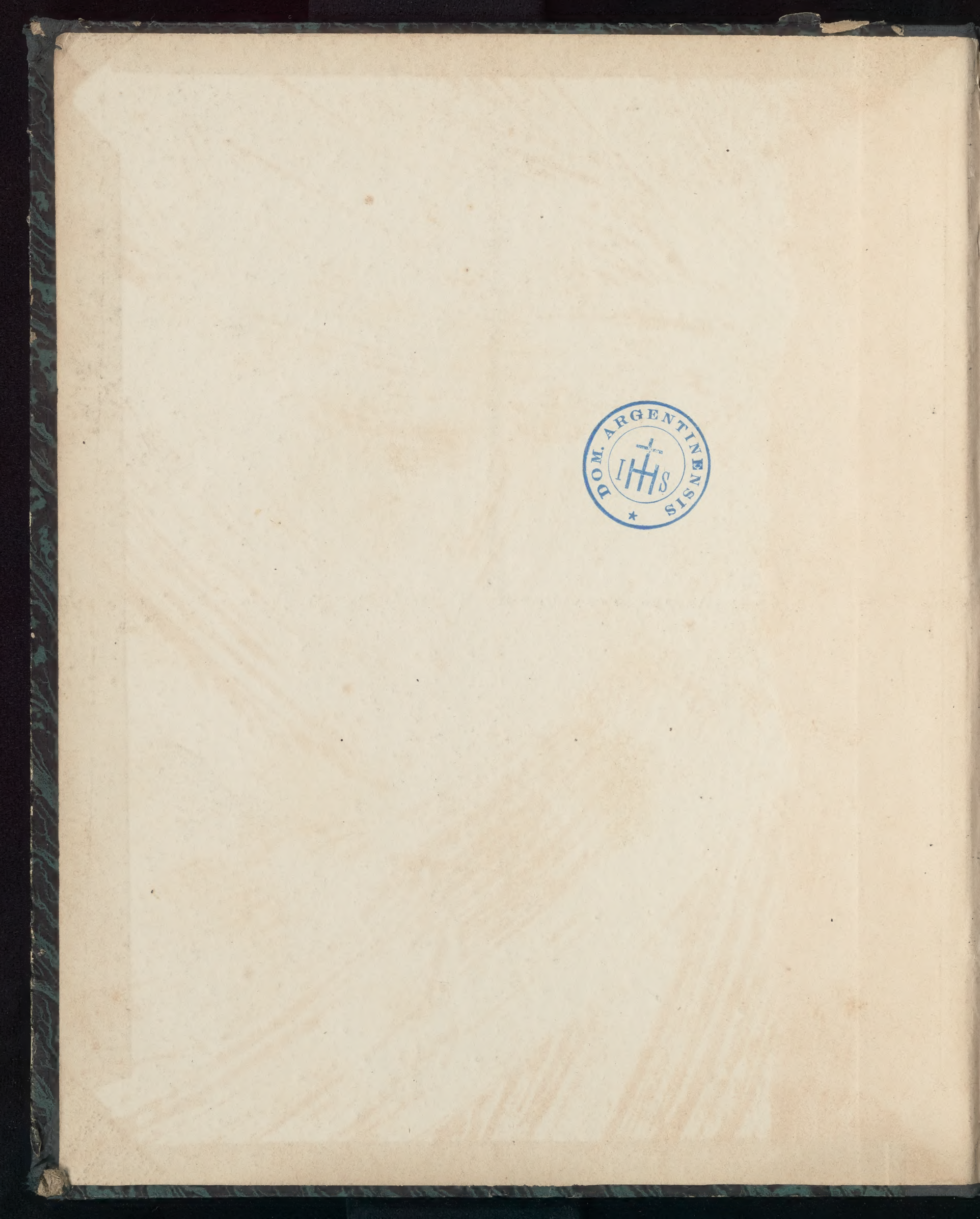
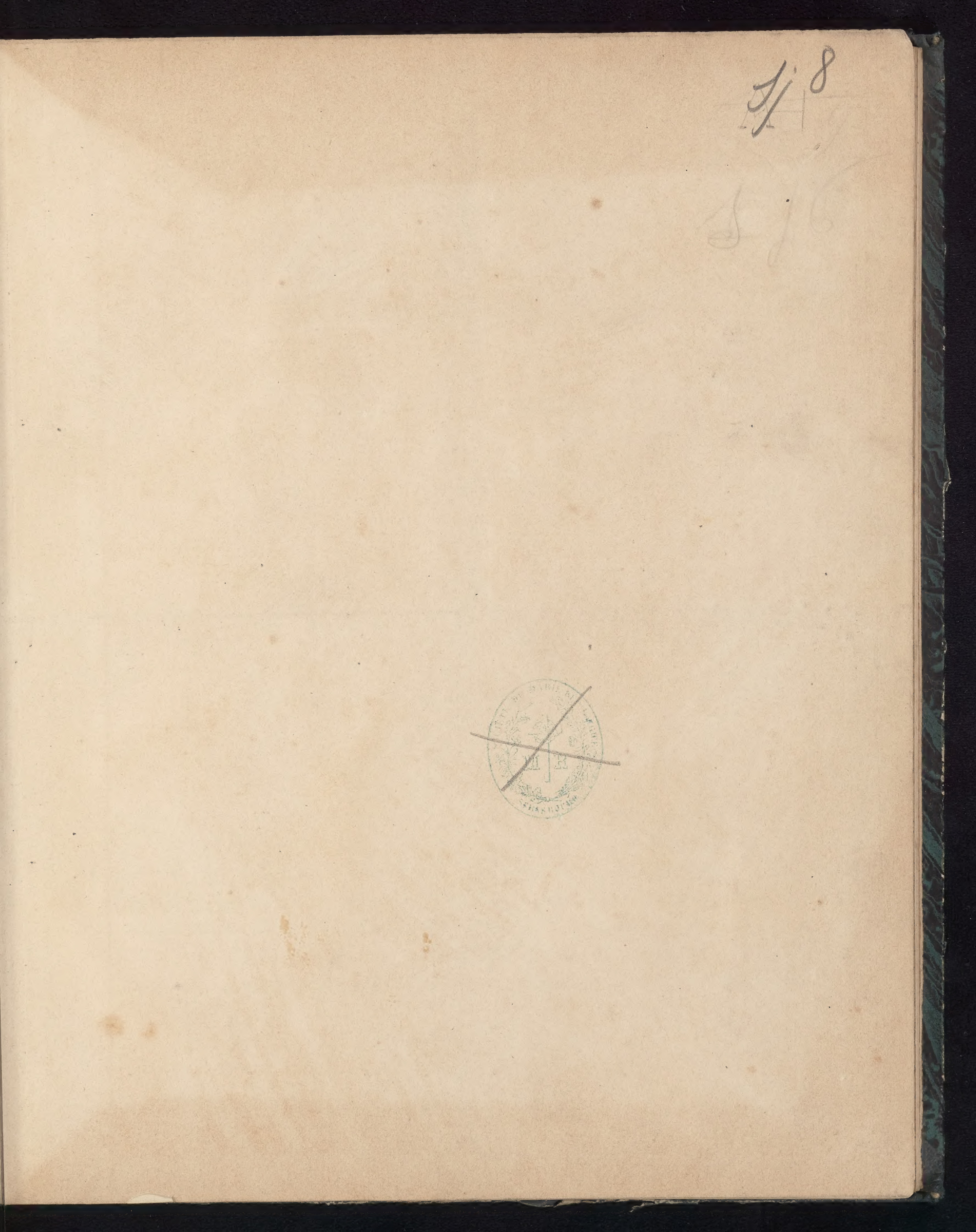



DOM. ARGENTINENSIS
IHS





Lettres des Scolastiques de Laval.

– Mars 1865. –



Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . . . .

Nos R.R. P.P. et nos C.C. C.C. FF.

Pax Christi.

Espagne. — *Lettre du P. Gasparri aux Scolastiques de Laval*, Manrèse, Novembre 1864. — Le Seigneur continue à bénir nos œuvres, et grâce à la tranquillité dont nous jouissons ici, la Compagnie voit augmenter chaque année le nombre de ses maisons et de ses enfants. Bien que le gouvernement, comme vous le savez, ne nous reconnaisse que dans les trois maisons de Loyola, Léon, Puerto Sta Maria et dans les Missions étrangères, la Compagnie cependant, grâce à cet esprit qui lui est propre et qui lui conserve toujours son activité et sa vigueur, s'étend avec une grande rapidité, favorisée par les Evêques et appelée en beaucoup d'endroits par le vœu des populations. Il y a encore en Espagne quelques autres Ordres religieux qui possèdent comme nous des maisons reconnues par le Gouvernement, dans le but de fournir des Missionnaires aux colonies ; mais le nombre de leurs établissements et de leurs sujets est loin de s'accroître autant que les nôtres. — Je vous disais que les Evêques nous aident de tout leur pouvoir, aiment et favorisent nos ministères. En voici des preuves frappantes. Il y a peu de temps, le gouvernement, je ne sais trop dans quel but, a demandé aux Evêques quel Ordre religieux ils préféraient avoir dans leur diocèse ; tous, à l'exception de trois, demandèrent les Jésuites. Entre tous ces Prélats, c'est le Cardinal-Archevêque de Burgos qui se distingue par son affection pour la Compagnie. Quand les Evêques d'Espagne se réunirent à Barcelone en 1862 avant d'aller à Rome, dans plusieurs conférences qu'ils tinrent au sujet des intérêts religieux de ce royaume, le Cardinal insista beaucoup auprès des Evêques pour qu'ils se servissent du ministère de la Compagnie, et il fit si bien par ses discours que plusieurs d'entre eux, à dater de cette époque, nous ont chargés de leurs séminaires diocésains, et beaucoup d'autres font actuellement tout leur possible pour nous appeler dans leur province ; mais la Compagnie en ce moment n'est pas en état d'accepter ces offres multipliées. Ce n'est pas tout : la plupart des maisons que nous possédons nous ont été données par les Evêques, et voici comment. Par suite des décrets de 1835, qui supprimaient les Ordres religieux en Espagne, 900 couvents d'hommes existant depuis les temps de Charles III, durent être abandonnés, beaucoup d'entre eux furent démolis, brûlés etc. Le gouvernement en garda quelques uns pour son propre usage, en vendit quelques autres, et céda le reste aux Evêques pour en tirer le parti qu'ils voudraient. Aujourd'hui on trouve à chaque pas de ces couvents, convertis en maisons de refuge, de retraite etc. La Compagnie en a reçu plusieurs, sans autres conditions que de donner des missions au peuple, et des retraites au Clergé. C'est ainsi qu'avec la protection des Evêques elle a ouvert plusieurs résidences, quelques noviciats et un Scolasticat. Toutefois, il ne nous est pas encore permis d'avoir librement des collèges ou des pensionnats, et les Evêques ne peuvent employer la Compagnie pour l'enseignement que dans leurs séminaires. Quant aux autres écoles et pensionnats, il faut pour les ouvrir se soumettre aux lois communes et accomplir toutes les formalités requises. Or l'une de ces formalités exige qu'on prenne les grades dans les universités, et pour cela il faut suivre dans l'université même le cours des études qui est fort long. Vous voyez donc qu'il y a là de grandes difficultés à surmonter. Parmi les nôtres, très-peu ont pris les grades universitaires avant d'entrer dans la Compagnie, et par conséquent, ne pouvant faire mieux dans les circonstances présentes, les Supérieurs en envoient quelques uns pour suivre les cours de l'université, afin que leurs grades une fois pris, ils puissent être employés à ouvrir d'autres collèges et répondre ainsi aux demandes qui nous arrivent de toutes parts. Remarquez encore que le collège ouvert dans ces conditions reste soumis à l'université

de la province qui impose les livres, le système d'enseignement, et envoie des examinateurs à la fin de l'année pour les examens des élèves. C'est ainsi que les choses se passent ici même, dans notre collège de Manrèse, ouvert depuis trois ans. Ce sont, il est vrai, des obstacles, mais il faut faire de nécessité vertu, et pour le moment il ne paraît pas qu'on puisse obtenir une plus grande liberté d'enseignement. C'est encore sur ce pied qu'on a ouvert le nouveau collège de *Porto-reale* dans l'Andalousie pour la province de Castille. Ainsi fera-t-on dans cette province d'Aragon pour commencer, quand tout sera réglé, les collèges qui nous ont été demandés cette année à *Valence*, et *Calatayud*. En attendant, notre province n'a qu'un seul collège, celui de Manrèse. C'est l'ancien collège de la Compagnie. Il est bâti tout près de l'hôpital de Ste Lucie où St Ignace fut malade. De cet hôpital il ne reste plus debout que l'église et les murailles. Outre cette église, nous possédons dans la ville une autre beaucoup plus grande qui a été élevée par nos anciens Pères. Le collège qui s'appelle *collège de St Ignace* appartient à *l'Ayuntamiento* (conseil de ville) et pendant longtemps, il est resté entre les mains des séculiers; ensuite on décida de le donner à la Compagnie, mais comme il n'y avait pas assez de Pères ou de Scolastiques gradués pour remplacer les anciens professeurs, on commença par y mettre un Supérieur et quelques Pères de la Compagnie avec cette clause qu'à mesure que la Compagnie aurait un plus grand nombre de sujets gradués, les séculiers se retireraient. Cela suffit pour donner au collège une grande renommée. Au commencement, on comptait au plus 30 ou 40 pensionnaires; cette année, leur nombre est monté à 190 et celui des externes à 160. On n'en peut admettre davantage parceque le local fait défaut. Il y a encore quelques professeurs séculiers, disposés à quitter leur poste dès que nous le voudrons; du reste ils sont très consciencieux, et font bien marcher le collège. Les élèves sont bons et travaillent avec assiduité. Chaque premier dimanche du mois, à moins qu'il ne se trouve quelqu'autre jour plus solennel, ils font la Communion générale. Pour le moment, le collège n'ayant pas encore de chapelle particulière, les offices se font dans l'ancienne chapelle de Ste Lucie, dite de *extasi*, par ce que c'est là que St Ignace eut son extase de huit jours. Là aussi se réunissent à des heures différentes les congrégations des pensionnaires et des externes. Tous les ans, les élèves ont plusieurs séances d'académies. La plus belle de celles de l'année dernière fut donnée en l'honneur de l'Immaculée Conception. C'était une académie tout à la fois musicale et poétique. On y récita des pièces de vers composées en dix langues, latine, grecque, italienne, française, anglaise, allemande, espagnole, arabe, catalane et basque. Cette année nous en aurons une semblable pour la fête de Noël. Outre le collège de St Ignace, nous avons encore à Manrèse la maison et l'église de la *Santa Cueva* ou de la sainte Grotte, dont j'ai parlé plus haut. La maison, il y a quelques années, était encore habitée par des séculiers, et l'église avait été transformée en écurie et magasin. Cependant un de nos Frères ayant réussi à s'y établir en 1835, y resta jusqu'à ce jour, et il eut soin de la Sta Cueva, qui le plus ordinairement demeura fermée. Après 20 ans environ, les Pères, grâce aux bonnes dispositions de la municipalité et à la protection des Evêques, rentrèrent en possession de la maison et de l'église. Ils y fondèrent d'abord une résidence, et bientôt après, la maison ayant été un peu agrandie, on y établit le 3me an de probation qui jusqu'à présent sert pour les deux provinces de Castille et d'Aragon. On n'y compte actuellement que 15 Pères, dont plusieurs Italiens. Cette année le Scolasticat de la province d'Aragon a été transféré de Balaguer à Tortosa. A Balaguer sont rentrés les novices et les juvénistes qui dans ces dernières années avaient été placés, les novices à *la Selva*, et les juvénistes à *Sta Coloma*, car ni l'une ni l'autre de ces deux maisons n'était assez vaste pour qu'on pût les réunir, eu égard au grand nombre des uns et des autres. La maison de Balaguer où ils viennent d'entrer avait été obtenue, il y a quatre ans, de l'Evêque d'Urgel, précisément pour mettre ensemble les novices et les juvénistes, mais on pensa alors qu'il valait mieux en faire un Scolasticat, soit pour donner un asile aux scolastiques Italiens qui, expulsés de leur patrie, arrivaient en Espagne et ne pouvaient tous être placés à Léon, soit encore parceque le nombre des étudiants en philosophie devenait chaque jour plus nombreux. La maison de Balaguer devint donc un Scolasticat, les juvénistes restèrent à *Sta Coloma*, et les novices à *la Selva*. Depuis la séparation des provinces, ils y étaient fort à l'étroit, et l'on sentait plus que jamais le besoin d'une maison plus ample pour les novices, vu leur

nombre toujours croissant. Enfin, au mois de Mai dernier, la Providence nous en fit trouver une de la manière la plus inattendue. Le R. P. Provincial devait aller faire sa visite à Valence; il s'était proposé d'y aller par mer, mais comme la mer était horriblement agitée, il dût faire la route en voiture, le chemin de fer de Barcelone à Valence n'étant pas encore établi. Arrivé à Tortosa, soit pour se reposer un instant, soit pour rendre visite à l'Evêque qu'il connait intimement, il jugea à propos de s'arrêter un jour. Il alla donc visiter sa Grandeur et l'entretint de diverses affaires. Mais au moment de se séparer, et pendant que le R. P. Provincial prenait une légère réfection en compagnie de Monseigneur lui-même, il prit la liberté de lui demander s'il avait déjà fait la visite de son diocèse. Sa Grandeur répondit négativement et désira savoir le motif de cette question: "C'est, répondit le Père, que si vous aviez trouvé dans le cours de votre visite quelque couvent ou maison religieuse abandonnée propre à devenir un noviciat, je vous aurais prié de la donner à la Compagnie. — Je n'en ai qu'une à Tortosa, répondit l'Evêque, à un quart d'heure de distance de la ville; si vous voulez aller la voir, allez-y, voyez-la, et au cas qu'elle vous convienne, disposez-en à votre gré" — Le R. P. Provincial va aussitôt visiter la maison. Il la trouve très-convenable et appelle immédiatement à Tortosa le Père maître des novices, avec les consulteurs et le Procureur de province pour qu'ils donnassent leur avis. Ceux-ci en furent enchantés et l'un d'eux proposa d'y établir un scolasticat. Le projet ayant été accueilli favorablement par tous les autres, on écrivit sur le champ à Rome pour faire décider la question par le T. R. P. Général. Sa Paternité répondit d'accepter la maison pour en faire un Scolasticat et d'envoyer les novices et les juvénistes à Balaguer. A peine l'approbation fut elle arrivée de Rome que l'Evêque remit la maison entre les mains du R. P. Provincial et on y commença sur l'heure les restaurations nécessaires pour la rendre habitable le plus tôt possible. Ces réparations ont entraîné, il est vrai, des dépenses considérables, mais ce n'est pas le cas de s'en plaindre. L'Evêque en nous cédant ce couvent ne nous a imposé d'autres conditions que de donner la retraite au clergé, à ceux qui doivent recevoir les Saints Ordres, et quelque autre chose semblable. Ce n'est pas tout: comme il n'y avait pas de jardin, Sa Grandeur en acheta un contigu à notre maison, pour 3,000 écus, et il en fit don à nos Pères; il donna aussi une autre somme d'argent pour acheter des ornements d'église etc... et depuis lors il continue à se montrer en toute occasion plein de bienveillance et d'affection pour la Compagnie. La population n'a pas été moins contente de nous voir établis au milieu d'elle. La maison est un ancien couvent de Franciscains, dit *le couvent de Jésus*, bâti dans un faubourg de Tortosa qui s'appelle le faubourg de Jésus du nom même de ce couvent. Une église est réunie à la maison, elle appartenait aussi aux P.P. Franciscains, mais nous ne pourrons pas l'avoir parcequ'elle est devenue paroisse, et qu'elle est la seule église de ce faubourg. Toutefois le chœur nous appartient et Sa Grandeur nous a laissé toute liberté de faire dans l'église tout ce que nous voudrons. Cette église est à trois nefs et d'une grandeur raisonnable. La maison, de figure rectangulaire, a trois étages et on peut facilement en ajouter un quatrième. Au rez de chaussée et au 1er étage règne sur les quatre faces un cloître servant de corridor. Le jardin, assez grand, est divisé en deux parties par un canal d'irrigation. Cette année la maison n'a été habitée que par 39 philosophes, et 7 théologiens du petit cours. L'année prochaine on y transportera probablement le théologat tout entier. Quant aux novices et aux juvénistes, ils sont installés, comme je l'ai dit, à Balaguer et s'y trouvent tellement bien que le Recteur ne changerait pas Balaguer pour Tortosa. Ils sont en tout, si je ne me trompe, plus de 60. Par leur départ, *Sta Coloma* et *la Selva* sont redevenues de simples résidences. Je ne vous dis rien pour le moment des autres maisons de cette province, telles que Saragosse, Majorque, Canarie, etc, soit parce que je serais trop long, soit parceque je n'ai pas de nouvelles suffisamment certaines à vous donner — Un mot seulement des Missions de la province d'Aragon aux Iles Philippines, et dans les contrées de l'Amérique du Sud, c. à d. au Brésil, au Paraguay, dans la République argentine et au Chili. La Compagnie n'est reconnue par le gouvernement que dans les Iles Philippines. Elle a par conséquent dans ces îles toute liberté dans l'exercice du St Ministère, et le gouvernement, d'accord en cela avec les populations, nous favorise beaucoup. Dans les autres Missions, la Compagnie se trouve plus ou moins

libre, suivant la tendance politique et la manière de voir des gouvernements. La générosité de l'Espagne à envoyer des Missionnaires dans ces pays lointains est vraiment admirable. Chaque mission reçoit annuellement de nombreux renforts. Ainsi cette année, il est parti de la seule province d'Aragon plus de 30 Jésuites, prêtres pour la plupart. Les deux provinces espagnoles, afin de subvenir plus facilement aux besoins des Missions, demandent et reçoivent volontiers, et en grand nombre, les sujets des provinces italiennes dispersées, et leur laissant les maisons et les collèges les plus commodes d'Europe, ils s'en vont au delà des mers accroître le nombre de ceux qui travaillent dans ces missions pénibles et difficiles. Il me semble vraiment que cette immense charité des provinces espagnoles attire sur elles les bénédictions de Dieu, car on les voit croître merveilleusement et prospérer partout. Vous avez pu voir que l'accroissement de cette année sur l'année 1863 s'est élevé au chiffre de 80 pour toute la Compagnie en Espagne. — Daigne Notre-Seigneur continuer à la protéger après tant de persécutions et de vicissitudes, afin qu'elle retrouve bientôt dans ce pays son premier éclat et cette admirable fécondité des anciens temps.

Gasparri S.J.

Comme complément de la lettre qu'on vient de lire, nous ajoutons, d'après plusieurs articles du journal espagnol *El Pensamiento* (28 Octobre, 1er et 27 Novembre, 30 Décembre 1864), quelques détails concernant les Missions données par nos Pères sur divers points du royaume. — Les PP. Juan Lobo et Pedro de Echevarria, appelés par le Cardinal Archevêque de Tolède ont prêché dans cette ville une retraite de 8 jours au mois d'Octobre dernier, puis en Novembre, une mission à *Valdepeñaz* dans la province de Ciudad-Real. Au mois de Décembre, nous les retrouvons encore à Trujillo et à *Miajadas*, dans l'Estremadure. — Quelques mois auparavant, à une autre extrémité de l'Espagne, les PP. Ignacio Cabrera, Julian Garro et Pedro Garagarza donnaient à Mondoñedo, en Galice, la retraite au clergé et la mission au peuple, puis une autre mission à *Villalba*, dans la province de Lugo. Partout ces ouvriers évangéliques, qui sans aucun doute comptent de nombreux imitateurs, ont obtenu dans leur ministère les succès les plus consolants. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier les relations du *Pensamiento* que nous avons sous les yeux, tant elles respirent cette vieille foi espagnole, si tendre et si chevaleresque tout ensemble, et qui après avoir traversé tant d'orages semble ne rien avoir perdu de sa vivacité.

A Tolède, les Missionnaires ont laissé comme fruit de leur passage la congrégation des Filles de Marie établie par eux dans le cours de la retraite. — A *Valdepeñaz*, durant 22 jours, ils furent constamment occupés au confessionnal et à la direction des âmes, dans les instants que leur laissait libres la prédication de la parole sainte. 12 000 Communions ont été le résultat de leur mission et la récompense de leurs travaux. — A *Miajadas*, où ils arrivaient accompagnés de sa Grandeur l'évêque du diocèse, ils furent reçus par un immense concours de tout le peuple. Sa Grandeur voulut elle-même ouvrir la mission: " Vos âmes, dit-elle aux fidèles accourus pour l'entendre, sont l'unique objet de mes soins et de ma sollicitude. Répondez à mon appel, mes chers enfants, afin qu'un jour, quand nous comparaîtrons tous au tribunal du juste Juge, votre Evêque ait la joie de voir qu'il ne s'est pas perdu une seule des brebis qui lui ont été confiées par le Pasteur Eternel." — La mission justifia l'attente du saint Evêque. Les pluies fréquentes et la rigueur de la saison ne ralentirent en rien l'ardeur des habitants de Miajadas et des populations voisines, et l'église n'était pas assez grande pour contenir l'affluence des auditeurs. *L'ayuntamiento* ou conseil de ville se distingua par sa piété dans la réception qu'il fit à sa Grandeur et par sa fidélité à suivre tous les exercices de la mission. Ses membres furent les premiers à concourir aux processions publiques et à donner l'exemple de la réception des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie: " Plaise à Dieu, dit en terminant l'article d'où nous extrayons ces détails, que les représentants de l'autorité chez tous les peuples leur donnent autant d'édification que ceux de Miajadas nous en ont donné par leur noble conduite!" — A *Villalba*, où il n'y avait point eu de mission depuis plus de 30 ans, la venue des Pères était ardemment désirée. Aussi furent ils reçus avec grande joie par les habitants. La mission commença

par les enfants, ces amis privilégiés du bon Jésus. Chaque jour, une multitude de petits garçons et de petites filles de 6 à 12 ans, parfois jusqu'au nombre de mille, sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses, se rendaient processionnellement à l'église, précédés par une belle bannière et chantant des cantiques tout le long du chemin. Alors le P. Garagarza, dans l'église ou sur la place voisine, par des instructions appropriées à la capacité de son innocent auditoire, les préparait à la Ste Communion. Tout cela formait un spectacle attendrissant. Qui ne se fût senti profondément ému en entendant toutes ces voix enfantines invoquer dans leurs cantiques la Mère du divin Enfant de Bethléem, en voyant tous ces jeunes cœurs, encore étrangers au mal, écouter attentivement la voix du Missionnaire qui, se faisant petit avec les petits, les inclinait doucement à suivre toujours le chemin du bien véritable? Heureux enfants s'ils gardent soigneusement la parole qui leur fut alors annoncée! - Pendant ce temps, le reste des fidèles n'était pas négligé. Deux fois par jour, sur la place publique, les deux autres Pères expliquaient la doctrine chrétienne; et le soir un sermon réunissait une si grande quantité d'auditeurs que, bien que Villalba soit peu considérable et qu'aux environs, dans un rayon de 34 kilomètres, il n'y ait aucun centre de population comptant plus de 500 âmes, on évalue cependant à 12 ou 16000, en moyenne, le nombre de ceux qui accouraient chaque jour pour participer à la mission. Là aussi les autorités se distinguèrent par leur fidélité à suivre tous les exercices, et chose admirable! malgré ce concours si extraordinaire de fidèles qui se pressaient de toutes parts pour entendre le Missionnaire, l'ordre n'a pas cessé de régner dans la multitude. Voici un fait qui montre avec quelle avidité la parole sainte était reçue. - Le Père était obligé de parler en plein air, faute d'église et de tout autre édifice assez vaste pour contenir tant de monde, et cependant la pluie qui tomba plusieurs fois ne diminua pas le nombre des auditeurs ni ne les dispersa à la recherche d'un abri. Tous la supportaient gaîment, à ce point qu'un jour ils se retirèrent mécontents parce que, à cause de la pluie qui tombait et de celle qui menaçait encore, le sermon n'avait pas eu lieu ce soir là. Avec de si bonnes dispositions les fruits ne pouvaient manquer d'être très-abondants. Ils furent tels que les Pères durent retarder de trois jours leur départ après la clôture de la mission, pour satisfaire tous ceux qui n'avaient pu trouver le moyen de se confesser auparavant. Le jour de la clôture de la mission, il se passa un fait très-touchant. Pendant que l'on donnait au peuple la Communion dans l'église, le P. Cabrera, du haut d'une chaire placée en dehors des portes, y préparait les fidèles par une chaleureuse allocution. Il les conjurait, avant de s'approcher de la Ste table, de déposer toute haine et tout sentiment contraire à la charité pour s'embrasser dans un fraternel amour. Tous ceux qui l'entendaient, saisis au même instant d'un transport extraordinaire, éclatent en sanglots et se donnent le baiser de paix avant d'aller s'asseoir au banquet divin. Ce fut une scène indescriptible. Une fois de plus s'accomplissait le divin précepte de la charité, de cette vraie fraternité qu'on cherche en vain hors du catholicisme. La paix du Seigneur descendait et se reposait sur ces heureux chrétiens... Les Missionnaires quittèrent Villalba au milieu des bénédictions et des témoignages de reconnaissance de toute la population.

— Nos Petites-Sœurs des Pauvres se sont établies en Espagne: elles y prospèrent beaucoup, et nous avons appris par des lettres particulières de Barcelone et de Manrèse que nos Pères les aident de tout leur pouvoir. Ceux d'entre eux qui ont séjourné jadis en France peuvent même leur procurer parfois le bonheur d'entendre une exhortation dans la langue maternelle. Voici ce qu'écrivait naguère aux Petites-Sœurs de France la Supérieure Générale, alors en tournée de visite avec M. l'abbé le Pailleur, fondateur de la Congrégation: "Manrèse, Samedi — Nous avons quitté Barcelone hier matin et nous sommes arrivés à Manrèse vers 10 heures... Le soir nous sommes allées avec le bon Père (c'est-à-dire, M. l'abbé Pailleur) rendre visite aux Pères Jésuites et nous avons demandé d'aller prier à la Sainte-Grotte. Le R. P. Supérieur, le P. Ministre, avec un Père qui parle français, nous y ont accompagnés, et nous ont donné toutes les explications que la piété et même la curiosité peuvent désirer. Nous avons été bien heureux de pouvoir prier

sur ce rocher qui a servi un an d'abri au grand St Ignace; là où il a bien prié, jeûné et fait pénitence: en ce lieu béni on ressent le calme et la paix. Le R. P. Supérieur a offert au bon Père d'y célébrer chaque jour la sainte Messe, s'il le voulait. Celui-ci a répondu qu'il en serait heureux et qu'il acceptait toujours pour le lendemain. Ce matin donc, toutes les Petites Sœurs sont descendues à la Grotte. On l'a tout illuminée et on a allumé tous les cierges de l'autel. Les plus beaux ornements ont été donnés au bon Père, et un Père Jésuite parlant français était là pour lui rendre tous les services possibles. C'est à 6h ½ qu'il a dit la Ste Messe, où nous avons eu toutes le bonheur de Communier. Nous étions bienheureuses de pouvoir prier pour vous, mes enfants, et pour toute la petite famille. A la fin de l'action de Grâces, on est venu chercher le bon Père; et comme nous nous en allions, un Père Jésuite nous a arrêtées et nous a fait passer par la Communauté. On nous a fait entrer au parloir, et là nous voyons un charmant déjeûner servi; on nous invite, et nous nous mettons à table avec le bon Père. Le P. Ministre avec deux ou trois Pères dont plusieurs parlaient français sont venus nous tenir compagnie. Ils ont poussé la charité jusqu'à servir eux-mêmes les Petites-Sœurs. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons été surpris et émus de cette si bonne hospitalité. J'ai su depuis que plusieurs Petites-Sœurs avaient voulu se retirer à l'issue de la Messe pour aller faire leur ouvrage auprès des pauvres; mais il y avait à la porte un Père qui les en empêchait. Ils voulaient avoir le plaisir de donner à manger à notre bon Père et à son petit troupeau. Comme ces Pères sont bons! On ne saurait dire le bien qu'ils font aux Petites-Sœurs tant au Spirituel qu'au temporel. Que le bon Dieu leur rende ce qu'ils nous donnent si généreusement! Le bon Père est sorti avec l'un d'eux pour visiter un endroit où St Ignace a reçu de grandes grâces. Moi, j'ai eu la visite des mères de nos Petites-Sœurs espagnoles. L'une apportait un panier de poires, une autre huit grands gâteaux, une troisième avait une bonne poule et deux poulettes. Ces bonnes mères disent qu'elles sont aussi heureuses de nous voir qu'elles le seraient de voir leurs filles. Tous ces bienfaiteurs sont excellents, ce sont comme des patriarches; quel bon peuple! Ils sont très-travailleurs, sobres et intelligents. Les enfants ont moins d'instruction que dans nos pays; mais la bonne éducation remplace complètement ce qui leur manque; et d'ailleurs ils ont l'esprit très-vif. Nous sommes heureuses de connaître tant de bons chrétiens; ils sont remplis de vénération pour les Petites-Sœurs. - - -

Marie Augustine, Supre génle

Belgique. — *Extraits de plusieurs lettres.* —

Nous ne disons rien des épreuves que la Compagnie a eu à subir en Belgique dans ces derniers temps. Ce sont des faits suffisamment connus. Nous nous bornons à citer quelques détails relatifs, pour la plus grande partie, aux colléges de cette province.

La Compagnie dirige en Belgique dix colléges, sans compter dans ce nombre l'Institut d'Anvers destiné à l'enseignement des sciences commerciales. 3085 jeunes gens, c'est-à-dire 28 de plus que l'année dernière, y reçoivent l'instruction et l'éducation. Si l'on ajoute à ce chiffre les 115 élèves du collége de Calcutta, on aura le nombre total de 3200 enfants confiés à la direction de nos Pères de la province de Belgique. Ce nombre est réparti de la manière suivante pour les établissements d'Europe: Collége de Liége, 483 élèves; " de Bruxelles, 437; " de Namur, 404; " de Gand, 313; " d'Anvers, 278; " de Verviers, 236; " de Tournay, 216; " de Turnhout, 208; " Institut d'Anvers, 199; collége de Mons, 156; " d'Alost, 155.

L'ancien évêque de Bruges, Mgr Malou, dont la Belgique pleure encore la perte, a longtemps désiré d'avoir un collége de la Compagnie dans sa ville épiscopale. Il nous offrait même les bâtiments, mais le grand nombre d'établissements dont la province est chargée et le manque de sujets nous empêchèrent d'accepter. Des raisons d'une autre nature font que dans nos colléges, si l'on en excepte ceux de Namur et de Gand, il n'y a point de cours pour

l'enseignement de la philosophie. Nos élèves vont après leurs études littéraires suivre ce cours à l'Université catholique de Louvain. — Grâce au ministère maçonico-libéral qui nous gouverne, il a été établi en Belgique un examen littéraire préparatoire aux études de philosophie et de droit. C'est une première atteinte portée à la liberté d'enseignement si favorable aux Ordres religieux; ce ne serait probablement pas la dernière, si nos libéraux étaient maîtres de réaliser tous leurs projets. Dès 1849, cet examen avait été introduit par eux sous le nom d'examen d'élève Universitaire: mais la loi n'avait été votée alors que pour 6 ans, et les réclamations des catholiques, l'exagération du programme et aussi la chute momentanée des auteurs de cette loi en amenèrent l'abrogation à la fin de 1854. Ils rentrèrent au pouvoir en 1857, au milieu des cris: "à bas les couvents! Les Jésuites à la potence!" qu'on vociférait contre nous dans toutes les villes de Belgique, pendant qu'on assiégeait à coups de pierres nos maisons de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers, de Gand et surtout de Mons. Les francs-maçons d'alors n'avaient pas encore recours aux calomnies des journaux ministériels et aux diffamations judiciaires; ils se contentaient d'exploiter les instincts brutaux d'une populace enivrée de haine et de bière qu'ils soulevaient contre nous. Etant donc revenus au ministère, ils n'eurent rien de plus pressé que de ressusciter leur loi favorite, mais perfectionnée et plus propre à faire apprécier le progrès des élèves. Ces derniers sont tenus de présenter un certificat constatant qu'ils ont suivi un cours complet d'humanités. Ils passent ensuite un premier examen écrit qui se compose d'un discours latin, d'un discours français, d'une version latine et d'une version grecque. A l'examen oral, les candidats sont priés de traduire durant un quart d'heure dans un auteur latin quelconque le passage indiqué par l'examinateur. Viennent enfin quelques questions sur l'algèbre et la géométrie, le tout pendant une demi-heure. Le jury d'examen est composé ainsi qu'il suit: trois membres de l'enseignement de l'Etat, et trois membres des colléges libres appartenant au clergé ou aux religieux. Le président est nommé par le ministre. — Voilà l'examen auquel nous sommes forcés de soumettre nos élèves lorsqu'ils veulent suivre les cours de droit ou de philosophie; mais, grâce à Dieu, nos succès n'ont pas été jusqu'ici aussi mesquins que le désireraient les partisans de l'enseignement de l'Etat. En 1862, époque où la loi fut remise en vigueur, nous présentâmes 86 élèves à cet examen: 68 furent admis et 18 rejetés. Les écoles du gouvernement, sur 74 candidats, en eurent 59 admis et 15 rejetés. La proportion se soutint encore à la fin de 1863. Nos colléges présentaient 86 élèves, ceux de l'Etat, 87; 74 candidats des athénées et 68 des nôtres furent admis. Enfin cette année 1864, nous ne comptons que 5 échecs sur le nombre d'élèves présentés par 5 de nos colléges, les seuls dont les résultats nous soient connus jusqu'ici. De plus, l'examen le plus brillant des trois années vient d'être subi par un de nos élèves de Namur. Sur 140 points, total de l'examen, il en a obtenu 110 et a remporté tous les suffrages pour le discours français, et cela, devant un jury présidé par le Grand-Orient de la loge Belge, M. *Van-Humbeeck*, successeur du trop célèbre *Verhaegen*, dont l'enterrement scandaleux, il y a trois ans, a été le signal de toutes les manifestations impies des solidaires — Puisque je viens de prononcer ce nom de solidaires, laissez-moi vous en dire quelques mots. Vous êtes peut-être désireux de connaître le nombre de ces fanatiques d'irréligion. S'il fallait en croire les journaux qui font l'article pour eux, ils se multiplieraient avec une grande rapidité et auraient déjà atteint le nombre de 13.500; c'est le chiffre officiel des journaux du ministère. Mais il faut beaucoup en rabattre, car ces Messieurs suppléent au nombre par l'audace et chacun d'eux fait du bruit comme dix. Si l'on en compte 3000 dans toute la Belgique, c'est tout; c'est même beaucoup. Ils se recrutent de tous ceux qui, étant ou voulant être *libres-faiseurs*, tiennent à se décorer du titre de *libres-penseurs*. On n'est l'un que pour devenir l'autre, et la perversion de l'esprit marche ordinairement de pair avec la corruption du cœur. Ils ne rejettent même pas les mauvais prêtres. C'est ainsi qu'ils en ont accepté un tout récemment à Bruxelles, et ce misérable, avant de mourir sans Sacrements, a désigné pour son légataire universel le secrétaire de cette société sans pudeur. Les femmes elles-mêmes s'en mêlent. Dernièrement une femme mourut en libre-penseuse à Ixelles

(près de Bruxelles), et ses derniers moments furent si affreux que les solidaires eux-mêmes qui entouraient son lit de mort, prirent la fuite d'horreur. Elle blasphémait, se mordait les bras, s'arrachait les cheveux: c'était une répétition de la mort de Voltaire. — Ce n'est pas la seule tentative antireligieuse des Loges maçonniques qui gouvernent la Belgique. On veut émanciper la femme. Fourier n'y a pas réussi, et son phalanstère provoque le dégoût; aujourd'hui, l'on s'y prend autrement. On établit des écoles d'où l'on bannit tout symbole, toute pratique, tout enseignement religieux; importation américaine, comme les prisons cellulaires, pâle copie de l'idée de Stéphen Gérard à Philadelphie. On a avisé pour cela une Demoiselle Gatti de Gamond, échappée de phalanstère (d'après le journal de Bruxelles) et destinée à faire peut-être le personnage de déesse dans nos futures fêtes de la Raison. Cette demoiselle a pris son rôle au sérieux et elle l'accomplit comme une mission sociale. On n'a pas dit jusqu'ici sur quelle base elle établira son code de morale, ni si elle adoptera pour ses élèves, sur l'article des passions, les théories peu gênantes de Fourier. Une chose bien remarquable, c'est que l'immortel fondateur de cet établissement, le maire de Bruxelles, qui a une fille déjà grandelette, s'est bien gardé de la confier à Mlle Gatti. Il est père d'abord, bourgmestre ensuite... Mais si M. Anspach n'est pas conséquent, le libéralisme l'est autant qu'on peut l'être. M. Laurent, professeur de droit naturel à l'Université (de l'Etat) de Gand, a dernièrement prononcé cette parole bien significative: "Entre le libéralisme et le catholicisme il ne peut y avoir d'alliance: impossible d'être libéral d'une main et catholique de l'autre." On agit en conséquence. La loi nouvellement signée par le roi met à la dévotion du gouvernement les bourses d'études qui auparavant étaient laissées à la collation des communes, des chapitres ou des parents des fondateurs. On voit d'ici où seront obligés d'aller les boursiers. — Je vais vous citer en terminant un fait qui vous paraîtra incroyable, mais qui est l'exacte vérité. On n'a pas eu honte d'imprimer en toutes lettres et de publier dans un journal qu'une prime de 30,000 francs est promise à quiconque pourra trouver un Jésuite en défaut pour les mœurs, parce qu'on ne demande qu'une affaire scandaleuse pour nous expulser de la Belgique. Et ce qui prouve que la promesse n'est pas vaine, c'est qu'on a déjà tenté par d'indignes calomnies de réaliser cette manœuvre abominable. Vous voyez assez par là que nous avons notre bonne part des persécutions auxquelles la Compagnie est en butte, et que pour nous aussi se vérifie cette parole: *Eritis odio omnibus propter nomen meum*.

Allemagne. — *Lettre d'un Père de Maria-Laach, 9 Janvier 1865*

Trois bandes de Missionnaires, de trois Pères chacune, sont exclusivement occupées parmi nous de l'œuvre des missions, et ne viennent pas à bout de satisfaire aux nombreuses demandes qui leur sont faites. Les trois Missionnaires de Gorheim ont donné dans le courant de l'année 18 missions ou renouvellements de missions; ceux de *Cologne*, 19; ceux de *Munster*, 16. Elles ont toutes produit des fruits aussi abondants qu'on pouvait les désirer. Le peuple montre partout une grande bienveillance pour les Missionnaires et un généreux empressement à profiter du bienfait de la mission. Dans plusieurs endroits, ceux qui habitaient à une ou deux lieues de l'église ne se laissaient arrêter ni par la rigueur du froid, ni par les pluies ou les excessives chaleurs; mais on les voyait accourir plusieurs fois le jour d'une grande distance, en habits de fête, oubliant tous leurs travaux pour ne songer qu'aux intérêts de leur salut. Peu d'hommes dans chaque mission résistèrent aux sollicitations de la grâce. Ainsi les Pères de Munster ont pu facilement compter ceux qui refusèrent de se confesser. Il y en a eu un ou deux dans quelques missions, quelquefois trois ou quatre, une fois sept; vrais lépreux qui s'exclurent eux-mêmes de la société de leurs frères et ne voulurent prendre part à aucun exercice. La plupart de ces missions se terminent par l'érection solennelle d'une croix et l'établissement d'une congrégation de la Ste Vierge, surtout pour les hommes. Les fruits sont durables. Quand les années suivantes, des Pères sont invités à retourner dans ces mêmes paroisses pour prêcher

et entendre les confessions, aux grandes solennités de l'Eglise, ils sont édifiés et consolés de voir avec quelle foi et quel empressement les fidèles viennent à eux. Le spectacle des Communions, auxquelles les hommes participent en aussi grand nombre et avec autant de recueillement que les femmes, est vraiment édifiant et montre combien vive et combien pratique est la foi parmi les populations catholiques. C'est du reste l'usage dans la plupart des paroisses qu'aux principales fêtes de l'année le plus grand nombre des fidèles, hommes et femmes, s'approchent des Sacrements. La veille et le jour de ces solennités, les Pères des résidences et ceux qui sont envoyés au dehors ne peuvent qu'à grand peine suffire aux nombreux pénitents qui assiègent leurs confessionnaux. — Outre les missions prêchées par les trois bandes dont j'ai parlé, plusieurs autres ont été données pendant l'année. Deux Pères du troisième an, entre autres, ont fait leur expériment avec succès à Emmerich. Cette ville située sur le Rhin, aux frontières de la Hollande, compte 7000 habitants, dont 1500 protestants. Elle est partagée en deux paroisses, et la moins considérable des deux célèbre ses offices dans une église de l'ancienne Compagnie. Le Curé, témoin des fruits merveilleux opérés par les exercices que nos Pères venaient de donner dans une ville voisine, voulut à tout prix que la mission qui avait fait tant de bien à sa paroisse, il y a 14 ans, fût renouvelée par une retraite destinée aux hommes seulement et à laquelle il espérait que tous ceux de la ville prendraient part. Ses espérances furent pleinement réalisées et la mission eut un fruit merveilleux. Dès le premier jour des exercices, catholiques et protestants accoururent en si grand nombre que l'église était littéralement pleine, surtout pour les méditations du soir. Ceux des catholiques que la mission précédente n'avait pu convertir, cédèrent cette fois à l'entraînement de l'exemple et aux sollicitations de la grâce. Dès le 4e jour, commença le travail des confessions. Malgré l'activité des deux Missionnaires et de quelques prêtres venus à leur secours, quand arrivait l'heure de midi, il restait encore 200 ou 300 pénitents qui attendaient leur tour depuis 3 ou 4 h ½ du matin. Un ouvrier fut pendant trois jours fidèle à son poste depuis 4 h ½ du matin jusqu'à 8 h ½ du soir, sans avoir pu réussir à s'approcher du confesseur ! Il voulut en finir le 4e jour. Il se lève à minuit, arrive à 1 h ½ à la porte de l'église, bien persuadé qu'il s'y trouverait le premier. Mais il fut bien étonné d'y voir 14 hommes qui l'avaient devancé et occupaient déjà la place. Les maîtres de fabrique protestants donnèrent pleine liberté à leurs ouvriers de fréquenter les sermons. L'un d'eux, qui est à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, vint lui-même à tous les exercices et y amena tous ses hommes ; bien plus il déclara publiquement que si les méditations duraient 3 heures il y viendrait quand même avec tout son monde. Cette ardeur pour les exercices de la retraite se fit surtout remarquer parmi les ouvriers assez nombreux qui gagnent leur vie à charger ou à décharger les bateaux que le commerce du Rhin amène tous les jours au rivage. Ils montraient jusque là une certaine indifférence pour leurs devoirs religieux. Les méditations de la retraite les remuèrent profondément et les remplirent d'une sainte ardeur pour l'affaire de leur salut. Ils montrèrent par leur conduite qu'il n'y avait plus pour eux d'occupation importante que celle d'une sincère conversion. Ainsi un soir, peu de temps avant l'heure de la méditation, arrive au port une barque chargée de houille. La barque était vieille et faisait eau en plus d'un endroit. Faute d'un prompt secours, elle allait sombrer et causer une perte énorme au batelier. Double paye aux ouvriers s'ils veulent par un travail continu sauver la barque et sa charge. Ils refusent. C'est l'heure de la méditation. Le batelier insiste, car le danger est imminent et ne souffre aucun retard. Enfin la charité chrétienne trouva le moyen de tout concilier. Les ouvriers pompent à la hâte autant d'eau qu'il fallait pour empêcher la barque de sombrer, courent ensuite à l'église et après l'exercice reviennent à leur ouvrage qu'ils ne terminent qu'au milieu de la nuit. — Ils n'étaient pas si habiles à expédier l'affaire de leur confession. Un soir que plusieurs se trouvaient réunis dans une auberge, où du reste tout se passait selon les règles de la tempérance et de l'honnêteté, grâce à la

fermeté et à la prudence de la maîtresse de la maison, la conversation vint à tomber sur les confessions qui avaient commencé le jour même : "On nous a dit de bonnes choses, dit l'un, mais ce n'est pas tout, il s'agit maintenant de se confesser. C'est le point difficile. — Je me confesserais volontiers, dit un second, mais voilà 5 ans que je n'en use pas — Et moi donc! il y a dix ans que je mène une vie de païen; comment débrouiller tout ce que j'ai fait?" Là dessus, un camarade entre tout joyeux : "Allons vous autres, à l'église à votre tour, pour vous confesser. Rien de plus facile. Je viens de terminer mon affaire, et il y avait 22 ans que je n'avais pas déchargé ma conscience" — La joie qu'il manifestait détermina la bande à s'expédier promptement. — Le dernier jour des exercices, 3 000 hommes réunis dans l'église, parée comme aux jours de fête, prononcèrent d'une voix ferme, au milieu des larmes d'un grand nombre, leur profession de foi catholique et leur consécration à la Ste Vierge. Afin de conserver les fruits recueillis pendant ces jours de bénédiction, une congrégation de la Ste Vierge fut érigée pour les ouvriers du port et des fabriques, et elle fut confiée aux soins du vicaire de la paroisse. Grâce à l'initiative du premier magistrat, les maîtres de fabrique s'engagèrent par écrit à abolir la coutume de faire travailler les ouvriers une partie du dimanche, pour les laisser ensuite passer le lundi dans l'oisiveté.

La nouvelle résidence de Bonn a ouvert cette année une charmante église gothique dédiée au Sacré-Cœur. Les Pères désiraient en faire la dédicace sans bruit et sans ostentation. Mais les catholiques de la ville ne l'ont pas souffert. Ils voulurent que la fête fût célébrée avec une grande solennité, afin, disaient-ils, de donner aux habitants l'occasion de montrer par une manifestation publique l'amour et l'estime qu'ils professent pour leur religion. Deux magistrats furent députés à Cologne auprès de Mgr Baudry, évêque coadjuteur, pour convenir avec lui de l'ordre des cérémonies. Sa Grandeur, reçue à la station par une députation de la ville, se rendit processionnellement à la grande église de St Martin où l'attendaient les Pères et le clergé de la paroisse. De là, une magnifique procession se déroula à travers les rues de la ville ornées par les habitants, pour transporter les saintes reliques à la nouvelle église. En tête s'avançaient les diverses confréries avec leurs bannières et leurs insignes particuliers, les membres de la Société de St Vincent de Paul, des enfants de chœur jetant des fleurs et la chasse contenant les reliques, portée par 4 Pères. A la suite marchaient le clergé de la ville et de la campagne, les Pères de la Compagnie, l'Evêque coadjuteur, les magistrats, le cercle catholique et le reste des habitants de la ville. La société musicale l'Arion, formée par les élèves de l'Université, prêta son concours pour la messe qui suivit la consécration de l'église et pour le Te Deum qui la termina. Depuis ce jour, les offices se célèbrent régulièrement dans l'église du Sacré-Cœur. Les fidèles y viennent avec empressement; les diverses Congrégations dirigées par nos Pères y tiennent leur réunions. Pour former un chœur de musiciens le P. Supérieur avait fait annoncer dans un journal de Bonn que ceux qui désiraient chanter régulièrement aux offices de la nouvelle église pourraient se présenter à la résidence. Quarante jeunes gens vinrent s'offrir. Le P. de Doss en choisit une vingtaine. Il les exerce une fois par semaine, et maintenant ils sont si bien formés qu'ils rivalisent avec les meilleures sociétés de ce genre qui soient en ville. Si l'on peut juger des faveurs que le Sacré-Cœur se prépare à répandre sur son nouveau sanctuaire par la protection spéciale qu'il a accordée pour mener les constructions à bonne fin, nous devons espérer beaucoup pour l'avenir. Il y a deux ans, nos Pères savaient à peine où se loger et les embarras étaient si grands qu'on délibérait s'il ne fallait pas supprimer la résidence. Dès qu'il fut décidé qu'on bâtirait une église dédiée au Sacré-Cœur, les secours ne cessèrent pas d'arriver. On a remarqué que c'est le vendredi, jour du Sacré-Cœur, que les plus grandes difficultés pour les contrats et les permissions ont été levées. Les travaux marchèrent avec tant de rapidité, toujours avec les ressources de la charité, qu'en 16 mois, résidence et église, tout fut achevé. On peut dire que tous les ordres de la ville ont apporté leur pierre. Le cercle catholique, établi depuis un an, décréta dans sa première réunion que des collectes seraient faites régulièrement pour nous venir en aide, et la décision fut parfaitement remplie. Les dames de la ville organisèrent une vente publique. Elles

réunirent tous les objets de commerce les plus recherchés pour la saison et d'un usage plus ordinaire, les exposèrent avec beaucoup d'art dans la grande salle du Casino transformée en bazar et menèrent leur commerce improvisé avec tant d'adresse qu'elles en retirèrent plusieurs milliers de francs. Le directeur de la fabrique de gaz fit les frais de tous les vitraux des fenêtres latérales, un maître d'atelier donna un confessionnal de 3 à 400 fr., un menuisier tout le bois pour les bancs. Les congrégations se sont chargées des autels. Seize jeunes gens nobles, congréganistes et élèves de l'université, font exécuter à leurs frais le grand vitrail qui sera près de l'autel de la Ste Vierge. Les armes des donateurs, parmi lesquelles celles du prince de *Radziwil*, parent de la reine de Prusse et l'un des plus fervents congréganistes, seront représentées au bas du tableau. Un don assez singulier par son origine et par la transformation qu'il a subie est celui d'une riche étoffe de soie blanche, brodée à l'aiguille, qui avait servi au baptême de Napoléon III. La famille de *Berghes* l'offrit au P. Supérieur, et sous la main habile des Sœurs de l'Enfant Jésus la draperie est devenue une belle chape gothique. Bien d'autres objets ont été fournis par la charité des fidèles; ainsi par exemple, un élégant ciboire de 400 fr., un ostensoir gothique d'une richesse et d'un goût remarquables, un tapis qu'avait gagné une pauvre bonne vieille de l'hôpital, dans une loterie organisée en faveur de l'église par la congrégation des jeunes personnes. Les pauvres surtout ont multiplié leurs petites offrandes. — La Confrérie du Sacré-Cœur a été érigée dans la nouvelle église et compte déjà un grand nombre d'associés. Bientôt elle sera élevée au rang d'archiconfrérie pour l'Allemagne. Le P. Supérieur a le dessein, qu'il commence déjà à réaliser, de réunir dans la maison une bibliothèque de tous les ouvrages qui ont rapport à la dévotion au Sacré-Cœur. Le Cardinal-Archevêque de Cologne lui avait envoyé peu de jours avant sa mort de précieuses reliques de la B. Margte Marie qu'il venait de recevoir de l'aumônier de la visitation de *Paray-le-Monial*. En un mot, tout fait espérer pour la nouvelle résidence l'accomplissement de la promesse qu'on lit sur la grande cloche, baptisée du nom du Sacré-Cœur: *Et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus*. —— Notre collège de *Feldkirch* compte environ 370 élèves, malgré sa situation retirée loin des grandes voies de communication qui est un obstacle à son agrandissement. L'inspecteur du gouvernement visite chaque année toutes les classes, entrant dans les plus grands détails, et fait toujours un éloge sincère de la force des études et des méthodes d'enseignement. Les examens de la fin de l'année viennent prouver combien ces éloges sont mérités. — L'an passé, au mois de Janvier, la Duchesse de Parme confia aux Pères l'éducation de son plus jeune fils, le comte de *Bardi*. A sa mort elle répétait souvent qu'elle éprouvait une grande consolation d'avoir remis son enfant aux mains des Pères de Feldkirch. Au mois de Mai, le Comte de *Chambord* honora le collège de sa visite. Dans la lettre par laquelle il annonçait au R. P. Recteur qu'il arriverait à une heure assez avancée de la matinée il demandait en même temps qu'on lui réservât une messe, afin qu'il pût encore y assister ce jour là. L'auguste visiteur se montra d'une bienveillance extrême et témoigna l'affection qu'il avait toujours portée à la Compagnie. Il manifesta hautement les sentiments de foi vive et élevée qui l'animent: il semblait ne pouvoir assez recommander que l'on développât dans le cœur du jeune comte, son neveu, la crainte du Seigneur, l'estime des vérités de la foi et la pratique des vertus chrétiennes. Il insistait sur le *Quid prodest*, sur le danger des grandeurs et de la fortune, si elles ne reposent sur la crainte de Dieu, comme sur un fondement nécessaire.

Syrie. — *Lettre du P. Cornely* — *Besummar, 22 Octobre 1864*. —

Notre Mission vient d'entrer, ce semble, *Deo favente*, dans une ère nouvelle. Il y a 15 jours, nous avons reçu un nouveau Supérieur dans la personne du R. P. *Gautrelet*, que nous avions vu arriver ici l'année dernière en qualité de Visiteur et qui ensuite était retourné à notre grand regret dans sa mission d'Alger. De plus, il a amené avec lui de France 3 Pères et 3 Scolastiques Allemands. Il est vrai que pour le moment ces nouveaux venus ne peuvent guère se rendre utiles à la mission, puisque

aucun d'eux ne sait l'arabe : mais notre nouveau Supérieur en a mis 5 tout de suite à l'étude de cette langue, au lieu de les employer dès leur arrivée au collège de Ghazir, et de cette façon nous avons quelques Missionnaires en perspective. Plût à Dieu que nous eussions des Pères solides et parlant bien l'arabe: l'ouvrage ne ferait pas défaut, et nos écoles ne seraient pas inférieures à celles des protestants. — Le P. **Bourquenoud** cette année est simplement *scriptor*, de sorte qu'il a tout le temps de s'occuper de sa photographie et de son archéologie. Il vient de partir aujourd'hui, je ne sais dans quel but, pour un voyage de 2 à 3 mois dans la Haute-Egypte et la Nubie.... — Voici maintenant quelques détails sur mon second voyage en Terre-Sainte. Nous partîmes, le R.P. Recteur et moi, vers la mi-Août. De Beyrouth, un *Lloyd* nous porta jusqu'à *Kaïfa*, petit village au pied du Carmel. Le R.P. Recteur y donna la retraite aux Dames de Nazareth. Pour moi je me mis à la recherche de ce que les environs ont d'intéressant. Un jour me suffit pour visiter d'abord le beau couvent du Carmel, qui a été rebâti à neuf, il y a 30 ou 40 ans - parce qu'il avait été détruit en partie par les Français, lors du siège de St Jean d'Acre (à 2 lieues de là), en partie par le pacha d'Acre, *Abdallah*, — puis la grotte d'Elie, sur laquelle s'élève une belle église neuve, ainsi que la grotte du prophète au pied du Carmel vers la mer. Le nouveau couvent est situé magnifiquement sur la première pointe du Carmel, avec une superbe vue sur la mer : l'ancien était bâti beaucoup plus bas ; du moins montre-t-on là une cellule, où le B. Simon Stock doit avoir vécu 15 ans. Aussi bien là que dans la grotte d'Elie, et généralement partout, j'ai commis plus d'un pieux vol : ou plutôt ils ont été commis par un jeune élève que le R.P. Recteur avait pris avec lui pour nous servir la Messe et qui me servait à moi de <u>socius</u>, pendant que le P. Recteur donnait la retraite. C'était vraiment comique de voir l'ardeur qu'il mettait à détacher partout des pierres pour lui et pour moi ; plus d'une fois il m'a troublé à la Ste Messe, quand je la disais dans quelque sanctuaire et que subitement je le voyais occupé à nous voler un souvenir. Quand nous passâmes toute la nuit dans l'église du St Sépulcre, il s'est même attaqué au Calvaire, et ainsi j'en ai eu plus que les Franciscains n'en distribuent dans une année entière. — Je ne restai donc qu'une nuit sur le Carmel, et après avoir mis le jour suivant mon voyage sous la protection de N.-Dame, je pris avec mon élève le chemin de Nazareth qui est à 7 lieues de là. Ce chemin n'a rien de bien intéressant. Le pays est maintenant sûr, bien que notre guide eût encore suspendu à son épaule, par un reste de précaution, quelque chose qui dans les anciens jours pouvait avoir ressemblé à un fusil, mais avec quoi, certes, il n'aurait fait de mal à aucun Bédouin. L'an dernier à la même époque, il n'en était pas ainsi : un pauvre Franciscain qui portait des aumônes à Nazareth y fut dépouillé et tellement maltraité qu'il en mourut peu après. Vers 3h nous fûmes à Nazareth. Le premier aspect de cette petite ville est vraiment très-agréable. Elle est située sur le versant Sud d'une montagne assez haute, entourée de tous les côtés d'autres montagnes, de manière qu'on n'en aperçoit rien avant d'être arrivé à un 1/4 d'heure de la ville. Dès l'entrée, s'offre à l'œil le grand couvent des Franciscains, dans lequel se trouve la grotte où l'Ange apporta à Marie l'heureuse nouvelle. La *Santa-Casa* de Lorette a dû être bâtie devant cette grotte : les dimensions coïncident : ce qui peut étonner, c'est qu'on a à descendre une vingtaine de marches pour arriver de l'église dans la grotte, mais cela trouve son explication dans les décombres qui ont pu s'amasser ici, tout comme à Jérusalem où il y a parfois 40 pieds de décombres à écarter avant que l'on puisse établir les fondements des maisons sur le roc naturel... Les incrédules se sont beaucoup moqués de ce que dans la Terre-Sainte on place tous les événements dans des grottes : il y a la grotte d'Elie, la grotte de l'Annonciation, la grotte de la Nativité du Sauveur et de celle de St Jean-Baptiste, la grotte où ce Saint habitait, la grotte où St Pierre pleura son péché, etc. Il est possible que plus d'une ait été réellement élevée au rang d'un lieu saint par la pieuse simplicité des pèlerins ; mais je ne conçois pas de quel droit les incrédules ne veulent d'aucune grotte absolument. En Palestine rien n'est plus fréquent que de voir une grotte former une partie de la maison: pour-

quoi la Ste Vierge n'aurait-elle pas habité une maison pareille? et pourquoi la grotte, étant la partie la plus tranquille, n'aurait-elle pas été précisément celle où Marie se fût retirée pour prier, quand l'Ange lui apparut? De plus la tradition nous dit que dès le temps de Constantin une église fut bâtie sur la grotte de l'Annonciation, de sorte qu'un doute raisonnable n'est pas possible touchant l'authenticité de ce saint lieu. La Ste grotte a 4 autels, dédiés, celui du milieu à l'Annonciation; les 2 latéraux à St Gabriel et aux Sts parents de Marie. Celui du milieu occupe le centre de la grotte; le 4e est situé dans le fond contre le mur. Les 4 ont ce privilége qu'on y dit toujours la messe de Annunte avec Gloria et Credo... On montre aussi à Nazareth la *mensa Christi*, une roche en forme de table, à laquelle, dit-on, le Sauveur a mangé avec ses disciples. Puis l'église, appartenant maintenant aux Grecs-unis, qui occupe la place de la synagogue où Notre-Seigneur enseignait; enfin le rocher d'où les Nazaréens irrités voulurent précipiter le Sauveur; ce dernier endroit n'est pas historiquement sûr. Vers la pointe Nord de la montagne, on trouve le tombeau d'un prétendu saint mahométan; de ce côté, et encore plus du haut de la montagne située au Sud, l'on a une superbe vue sur le pays. Tout d'abord on aperçoit à 2 lieues le Thabor, qui s'élève tout seul de la plaine d'Esdrelon. S'il est bien certain que la Transfiguration y a eu lieu, certes le Sauveur n'aurait guère pu choisir une plus belle montagne; du moins la vue de ce côté-là est unique. Plus loin, c'est la cîme neigeuse du gd *Hermon*, puis le petit *Hermon*, et à ses pieds le pauvre village de *Naïm*, *Endor*, etc, puis *Gelboë*, le Carmel et enfin la Méditerranée. Entre toutes ces montagnes s'étend la grande plaine d'Esdrelon, qui a vu bien des batailles, depuis celle de *Déborah jusqu'à* celles de *Napoléon*. — Sur le Thabor les Grecs ont une belle église neuve avec une maison pour quelques moines: les Latins n'y ont qu'une chapelle extrêmement pauvre, tellement pauvre, que j'ai failli n'y pouvoir dire la messe. Du Thabor au Jourdain la route n'est pas sûre, car le pays est continuellement parcouru par les Bédouins avec leurs troupeaux. Mais nous avions appris que dans le moment un chef de Bédouins ami des chrétiens, campait dans la contrée; et de fait je fus heureux comme toujours. Huit jours après un chrétien fut tué sur le même chemin... Le Jourdain, que j'ai vu maintenant à 5 endroits différents, n'est pas ce qu'on appelle un beau fleuve. Son eau est agréable à boire, un peu doucereuse, mais toujours trouble: ses rives sont formées presque partout par des rochers tout nus, qui ne font pas bonne impression. Mais dans un pays où des journées entières on ne rencontre pas un ruisselet, sa vue n'en surprend pas moins agréablement. Nous ne nous refusâmes pas le plaisir d'un bain, et après avoir recueilli quelques coquillages, nous galopâmes pendant près d'une heure et ½, d'abord le long du Jourdain, puis sur les bords du lac de *Génésareth* jusqu'à Tibériade, où les Franciscains ont aussi un hospice avec une petite église dédiée à St Pierre. Nous n'y trouvâmes qu'un Frère très-vieux, qui cependant nous arrangea avec la plus grande activité chambres, lits et tout. Je préférai, pour de bonnes raisons, comme il parut le lendemain, m'envelopper dans mon plaid et me coucher ainsi sur la terrasse formant toit. Je dis pour de bonnes raisons, car le lendemain mon compagnon, qui avait couché dans une chambre, était tellement maltraité des puces et des punaises qu'il ne put me suivre... Tibériade est une petite ville insignifiante, principalement habitée par des Juifs, qui y avaient autrefois leurs plus grandes écoles et y écrivirent une grande partie de leur Talmud. C'est de Tibériade que St Jérôme fit venir son maître d'Hébreu, comme il nous le dit lui-même dans un de ses écrits. De nos jours, on y trouve encore une école pour l'éducation des jeunes rabbins. — Je ne sais pourquoi en Palestine précisément les Juifs sont l'objet d'une répugnance si prononcée: je n'ai jamais pu gagner sur moi de me mettre, n'importe comment, en rapport avec ceux que j'y ai vus... Le lac de Génésareth peut sous le rapport de la beauté soutenir la comparaison avec n'importe quel lac des Alpes: seulement au lieu de la fraîcheur et de la vie l'on n'a ici sous les yeux que mort et que désert. Tout autour du lac il n'y a plus que 4 hameaux habités, dont 3 se composent d'une vingtaine de huttes en terre. Et cependant c'est à peine si dans le monde entier il y a une plaine plus fertile que celle qui s'étend sur une espace de 2 lieues depuis Magdalum jusqu'à

Khan Minyah! Sur le lac, où jadis Vespasien livra une bataille navale, je n'ai vu que 2 barques, destinées à conduire les pèlerins de Tibériade. La malédiction divine repose visiblement sur ce pays .... — Laissez-moi vous dire encore que j'ai fait dans ce voyage quelques connaissances intéressantes. D'abord celle de l'abbé Ratisbonne, qui vit maintenant à Jérusalem comme Recteur des Dames de Sion fondées par lui... Il est resté très-dévoué à la Compagnie et travaille de toutes ses forces à nous rendre possible une maison à Jérusalem. Comme vous le savez, aucun autre Ordre que celui de St François ne peut avoir de couvents en Terre Ste, mais peut être viendra-t-il un jour où d'autres Ordres entreront en communication de ce privilège. — Une 2de connaissance fut celle du nouveau directeur de l'hospice autrichien, jeune docteur en théologie de Vienne, envoyé en Palestine par le Cardinal-Archevêque comme je l'ai été moi-même par le R. P. Provincial, pour étudier les langues orientales. Malheureusement il n'a point à sa disposition toutes les ressources qu'il aurait s'il appartenait à un Ordre religieux, et comme il ne pouvait faire de grands progrès dans l'étude de la langue, il s'est rejeté sur l'archéologie. En ce moment il imprime un travail sur Emmaüs dans lequel il défend la bonne vieille tradition contre le docteur Sepp et le P. Bourquenoud. Dans une des excursions que je fis avec lui aux environs de Jérusalem, nous visitâmes Cubeibah, l'endroit que la tradition désigne comme l'ancien Emmaüs. C'est là que je fis ma 3e connaissance, celle de la marquise de Nicolay, dont tous les frères ont fait leurs études à Fribourg. La marquise était venue en Terre Ste pour y employer sa fortune aux lieux saints. Elle fit don à plusieurs églises d'autels neufs, puis elle voulut entreprendre un œuvre plus considérable et bâtir des églises dans les saints lieux où il n'y en avait plus. Ainsi elle acheta les ruines de Kefr Cenna (Cana), d'El-Asariah (Béthanie) et de Cubeibah (Emmaüs), et se résolut à commencer par la construction d'un hospice et d'une église à Cubeibah. Mais voilà que les difficultés surgirent de tous côtés. D'abord vinrent les savants pour prouver que Cubeibah n'était pas Emmaüs. La dame prit la plume et défendit brillamment sa thèse, en se bornant à montrer la constance de la tradition et laissant à d'autres le soin de prouver l'absurdité des opinions contraires, parce qu'elle ne voulait que défendre, non pas attaquer. Après les savants vinrent les autorités ecclésiastiques. Le Patriarche (peu importe pour quels motifs: on sait seulement qu'il avait eu lui-même la pensée d'y construire une église) défendit aux Franciscains d'aider madame Nicolay de leurs conseils et travailla à ce que la construction fut défendue de Rome, en s'appuyant sur l'opinion des dits savants. La Marquise fit elle-même le voyage de Rome, plaida sa cause et la gagna. Mais le Patriarche déclara que l'autorisation de Rome avait été obtenue subreptícement et interdit l'endroit. Madame Nicolay, sans se décourager, alla une seconde fois à Rome, et au mois de juillet de cette année le S. Père décida de nouveau en sa faveur. Le Patriarche se laissera-t-il fléchir cette fois? On ne le croit pas, car il cherche par tous les moyens à empêcher les Franciscains de s'étendre. A ces difficultés vinrent se joindre les difficultés ordinaires en Terre Ste. A Cubeibah-Emmaüs il n'y a point de chrétiens, mais seulement des mahométans et ceux-là sont fanatiques. Il fallait donc chercher une autorisation à Constantinople et gagner les mahométans de l'endroit. — Comme les Franciscains ne devaient pas donner de conseils, la Marquise dût elle-même, sinon tracer, du moins corriger les plans et prendre la direction de la construction. Toutes ces difficultés sont vaincues; l'église ou plutôt la chapelle est achevée, une aile est sous toit, et nous fûmes à peu près les premiers pèlerins qui reçurent l'hospitalité dans le nouvel hospice, où jusqu'ici la dame habite encore seule et n'a que de temps en temps un Frère Franciscain pour son aide. N'est-ce pas avoir du courage que de se retirer ainsi dans un village tout mahométan pour y bâtir un couvent avec de pareilles entraves? Sur l'aile neuve s'élève déjà la croix, et tous les grands politiques qui avaient affirmé que l'on ne montrerait jamais un signe du Christianisme à Emmaüs, ont été trouvés faux prophètes, vu que les Turcs regardent la Croix plutôt avec respect qu'avec répugnance. — Je pourrais vous raconter encore un événement qui a eu lieu 3 jours avant mon arrivée à Cubeibah, et qui rappelle la multiplication des pains. Je l'ai entendu de la bouche non seulement de la Marquise,

mais de plusieurs autres témoins oculaires mahométans. Vous le regarderiez aussi bien que moi comme un miracle. Mais vous savez qu'en fait de miracles je n'aime à parler que de ceux qui ont été reconnus comme tels par l'Eglise...

Depuis mon retour je me suis remis à l'étude de l'arménien. Le professeur, avec lequel je travaille au moins 5h. par jour — dans ces 5 heures il m'enseigne l'arménien, moi je lui donne des leçons de latin: le tout se fait en italien! — mon professeur, dis-je, est un excellent *arméniste*, le premier de tout le patriarcat. Bien qu'il n'ait que 29 ans, il est prêtre depuis 9 ans, et très-certainement il serait sous peu évêque, s'il ne lui manquait une qualité, absolument nécessaire en Orient pour être évêque. Le pauvre jeune homme n'a point de barbe, et voilà la raison pour laquelle il ne pourra jamais ni être évêque ni travailler comme Missionnaire. Ce dernier point l'afflige plus que le 1er, et il a déjà essayé bien des traitements pour pouvoir devenir Missionnaire: mais le bon Dieu ne le veut pas. — L'ouvrage manque, ce me semble, moins que jamais chez les Arméniens. Les quelques prêtres du patriarcat ne suffisent pas pour conserver dans la foi les anciens catholiques et recevoir les Schismatiques qui reviennent. Le collège d'ici n'a que 30 élèves; 5 autres du patriarcat sont à Ghazir; autant à Rome: mais cela ne suffit qu'à remplir les vides, et point à fonder de nouvelles missions. Les ressources manquent pour recevoir plus d'élèves. Tout irait à merveille si le Patriarche arménien avait plus de revenus pour ses 40 000 catholiques..... Je crois que si certaines circonstances et situations des Missions étaient mieux connues en Europe, les administrations de Lyon, Cologne, Vienne etc. répartiraient peut-être autrement leurs secours: mais d'où les Européens apprendraient-ils tout cela? Les pèlerins ordinaires n'ont point le temps de réfléchir là-dessus, et d'autres n'ont point mission ou point d'envie de leur en faire part. Quand on vient à Jérusalem, qu'on y voit les immenses établissements des Russes, des Grecs, des Arméniens et qu'on leur compare ensuite ceux des catholiques, on croirait que ces derniers manquent de ressources; mais il n'en est rien. Par exemple, les Franciscains à eux seuls ont reçu d'Espagne cette année 6 millions ½ de francs. Je tiens ce chiffre de la bouche du consul espagnol. Ces fonds proviennent des quêtes faites dans les églises, principalement le jour du Vendredi-saint, pour la Mission de Terre Ste. Depuis le temps de la révolution le gouvernement espagnol avait mis cet argent sous séquestre, mais sans y toucher. Le séquestre vient d'être enfin levé et il s'est trouvé 13 millions à partager entre le consul espagnol et les Franciscains. Ajoutez à cette somme ce qui vient de France, de Belgique, d'Allemagne etc, et tout ce que reçoivent les divers instituts.... Pourquoi donc les résultats sont-ils si médiocres? Pourquoi? je n'en sais rien. L'une des raisons est certainement qu'en beaucoup de choses on n'est pas assez au courant du pays et de la langue. Les Dames de Sion, par exemple, ont acheté 650 000 frs le terrain pour leur couvent et elles n'ont qu'une station, celle de l'*Ecce Homo*. Le prêtre arménien catholique a acheté 30 000 frs un terrain pour le moins double et il s'y trouve deux stations sur la même route que la première, celle de la première chute sous la croix et celle de la rencontre de Marie. Le même prêtre paie 2 frs 50 une charge de pierres de construction transportée à dos de chameau, tandis que les Français pour la restauration de l'église Ste Anne la paient 10 francs, c'est-à-dire que chaque pierre brute leur revient à 5 francs. Que de cette façon on parvienne à dépenser l'argent, cela se comprend; et je me mis à rire quand j'entendis le consul français se plaindre devant nous qu'il avait encore 130 000 frs à employer pour la restauration jusqu'au 1er Janvier et qu'il ne savait comment s'y prendre, parce qu'il fallait qu'il n'en restât rien. Avec pareille prodigalité (et je pourrais vous citer d'autres faits du même genre) il n'est pas très-étonnant qu'on n'arrive à rien. L'immense établissement des Russes, maintenant achevé, n'a coûté que 4,500 000 frs. Il renferme, outre deux églises, le logement d'un évêque avec 6 prêtres, 6 diacres et 6 lecteurs; plus, de quoi donner l'hospitalité à 3 ou 400 pèlerins. Nous verrons si les Latins sauront faire un si bon usage de leurs fonds et ce que coûtera la restauration de l'église Ste Anne, pour laquelle on a déjà dépensé, dit-on, 400.000 francs sans qu'une pierre ait été remuée.

Amérique. — Mission des Montagnes Rocheuses. — Lettre du P. Urbain Grassi, Supérieur de la résidence de St Ignace, adressée au R. P. Giorda, Supérieur des Missions des Montagnes Rocheuses, avec cette épigraphe: « Une nation de plus dans les filets de St Pierre ». —

Sinielem, le 10 Novembre 1863. — Mon Révérend Père .... M. Mac-Cléral, agent de la compagnie de la baie d'Hudson, vint me voir au commencement d'Octobre et m'annonça son intention de se rendre à la prairie du Tabac où il avait appris que les Arc-à-plat, autrement dits Paddlers ou Flat-Bows, tribu indienne de la nation des Coutonais, devaient bientôt arriver pour faire le négoce. Je lui témoignai un grand désir de voir cette tribu; mais je n'avais pas de cheval pour le voyage. « Qu'à cela ne tienne! me dit-il gracieusement; j'aurai le plaisir de vous en fournir un. Pour les provisions, vous n'avez pas besoin d'y songer; nous voyagerons ensemble, et je me charge de tout. » Nous partîmes donc le 12 Octobre. La prairie du Tabac est située au Nord de notre Mission de St Ignace, à une distance de plus de 200 milles: la route, ou, pour mieux dire, le sentier qui y conduit, est ce qu'on peut voir de plus affreux. — Arrivés à la prairie du Tabac, nous fûmes bien désappointés: pas un Arc-à-plat ne s'y trouvait; mais seulement 8 loges du camp de Michel. Ce Michel est le chef des Coutonais, excellent chrétien, et très-respecté des sauvages, ce qui est rare. — Je me mis à réunir chaque jour les Indiens de ces loges pour la prière. Le 2e jour, comme je leur parlais de la charité fraternelle, la parabole du Samaritain se présente à mon esprit et je la leur explique. Le cœur encore plein de regret de ma déception: « Je suis moi-même ce Samaritain, leur dis-je tout ému; les Arc-à-plat sont cet homme blessé. L'été dernier, je voulais guérir leur blessure; mais vous, en me privant de votre secours, vous m'avez empêché de faire cette charité à vos frères. » Le sermon continua sur ce ton jusqu'au bout. — A la fin de la réunion, je veux me retirer dans ma loge; mais ils me font signe d'attendre. Alors l'un d'eux s'approche de moi: « Si vous voulez visiter les Paddlers, me dit-il, je serai votre compagnon. — Moi aussi, ajoute un second. — Mais, répliquai-je, je n'ai pas de cheval. — Je vous prête le mien, dit un troisième. — Je manque de provisions. — Nous vous en procurerons. — Mais, continuai-je (car je voulais voir si leurs offres étaient sincères), la saison est trop avancée; la neige viendra nous surprendre et nous fermer tous les passages: il en est déjà tombé la nuit dernière. — Non, ne craignez rien, répartit un petit vieillard; cette neige va se fondre et avant un mois nous n'en aurons guère ». — Je vis alors que je ne pouvais plus reculer. Pour dernière objection, je leur dis que je resterais certainement gelé sur le chemin. Aussitôt l'un d'eux m'offre le seul vêtement qui couvrait ses épaules, une peau de buffle toute neuve. Pouvais-je refuser provisions, chevaux et compagnons si bien disposés à réparer le passé et à m'aider dans le pieux office du Samaritain? Je crus que Dieu parlait par la bouche de ces âmes simples, et je ne cherchai pas d'autre preuve de sa divine volonté. — « C'est bien, leur dis-je, j'accepte vos offres ». — Nous nous mîmes en route peu de temps après cette conférence, et marchâmes à cheval, d'un bon pas, pendant 4 jours entiers, franchissant les montagnes, traversant des vallées, des marais, des broussailles, des rivières et des torrents. Nous faisions de 50 à 60 milles par jour, dans la direction du Nord, sur le territoire anglais, vers les 51e, 52e, 53e degrés de latitude.

— Sans doute Dieu voulait mettre jusqu'au bout notre zèle à l'épreuve, car étant arrivés au pays des Arc-à-plat, nous n'y trouvâmes pas un seul sauvage. J'oubliais de vous dire qu'à notre départ des terres de Michel nous avions eu la précaution d'envoyer par la rivière deux messagers pour les prévenir de notre visite, mais ceux-ci ne firent pas assez grande diligence et nous arrivâmes avant eux. Deux sauvages que nous avions envoyés de même à la recherche dès le second jour de notre voyage, revinrent sans avoir rien trouvé. Enfin la Providence nous fit rencontrer un parent du chef des Arc-à-plat. Ce brave Indien partit lui aussi à la découverte et fut plus heureux. Après un jour de marche il trouve le chef, vieillard aveugle, qui sur-le-champ dépêche vers ses fils des courriers porteurs de la bonne nouvelle, et s'empresse lui-même, malgré son grand âge, d'accourir vers nous avec les quelques loges qui l'accompagnaient. — Il m'est impossible, mon R. P. Supérieur, de vous dire les

battements de mon cœur à la vue des transports de joie que firent éclater ces pauvres Paddlers en apercevant la Robe-Noire. Ils ne l'avaient vue qu'une seule fois; c'était le P. Smet, et il y avait de cela 22 ans! Depuis ce temps ils n'avaient plus entendu la voix du prêtre, et voilà que Dieu dans sa bonté m'avait réservé, à moi le dernier de ses serviteurs, le bonheur de faire entendre sa parole à ces pauvres sauvages qui sont aussi ses enfants. Inutile de dire combien de fois par jour je leur prêchais: à part le temps des repas, ce n'était qu'une continuelle prédication. Je ne pus voir toute la tribu: quelques loges étaient tellement avancées dans l'intérieur des bois, qu'il fut impossible de les trouver. Dans les 40 loges qui sont venues, et qui comptaient environ 400 âmes, je trouvai très-peu d'Indiens baptisés, et aucun qui fût légitimement marié: tous cependant croyaient et priaient! En arrivant dans mon camp, tous se séparèrent de leur femme, sans que j'aie eu besoin de leur en parler. On m'a même dit que 2 ou 3 qui avaient plusieurs concubines eurent soin, avant d'arriver, de les renvoyer, ne gardant que la plus ancienne. J'ai baptisé 160 adultes et béni 36 mariages. Les dispositions extraordinaires de ces pauvres Indiens, leur constance admirable à réciter et à se rappeler depuis si longtemps des prières que le P. de Smet n'avait pu leur apprendre que bien imparfaitement, puisqu'il demeura très-peu de temps parmi eux et qu'il ignorait même la langue des Coutonais, leur empressement à se rendre auprès de la Robe-Noire et enfin leur docilité à la voix intérieure du St Esprit en congédiant leurs concubines et en se séparant de leur femme, tout cela me fit admirer le travail de la grâce dans ces âmes simples et me permit d'abréger la préparation aux Sacrements. Il m'était d'ailleurs impossible de la prolonger, à cause de l'état avancé de la saison. — Je désignai un endroit pour la chapelle, j'en traçai le plan, puis il fallut songer au retour. — Pendant que j'étais chez les Arc-à-plat, le camp de Michel revint de la chasse d'été. Apprenant qu'un prêtre était si près d'eux, ces bons Indiens ne voulurent point aller vendre leurs peaux, comme ils le font d'ordinaire; mais ils se groupèrent autour de leur petite église, attendant la Robe-Noire. J'arrivai parmi eux le 1er Novembre, et j'y demeurai le jour de la Toussaint et celui des Morts. Ils étaient à peu près 50 loges. Je leur ai demandé s'il y avait quelqu'un parmi eux qui, ne m'ayant pas vu l'été dernier, voulût se confesser: "Tous, nous voulons nous confesser", répondirent-ils; et ils s'approchèrent en effet du sacrement de Pénitence. — Puis, la saison était trop avancée pour que je pusse demeurer plus longtemps avec eux, je dus me hâter de revenir à la Mission de St Ignace.

U. Grassi S.J.

Nous empruntons à deux autres lettres de cette même Mission quelques détails propres à faire connaître la vie et les épreuves de nos Pères parmi les peuples sauvages. — Lettre du R. P. Giorda, Supérieur de la Mission des Montagnes Rocheuses, au R. P. Provincial de Piémont. *St Pierre, le 5 Mai 1864.* — « Que diriez-vous, mon R. Père, si vous voyiez le Supérieur général des Missions, que vous regardez comme votre Vicaire dans ces contrées, aller à la recherche des chevaux et des vaches, labourer la terre, conduire un char, fendre le bois comme le dernier des manœuvres? Vous ririez un peu aux dépens du pauvret, au front duquel coule à grosses gouttes la sueur mêlée à la poussière. Mais voici une aventure qui vous fera plus rire encore. — Le 5 du mois de Février, je revenais de visiter un malade à une distance de 12 milles, lorsque j'entends crier: « les bestiaux se noient! » Je cours et trouve le P. Imoda, les Frères, les blancs, les sauvages, tous occupés à sauver nos bestiaux. Qu'était-il donc arrivé? Le voici. Notre Mission de St Pierre n'est éloignée du Missouri que de 2 portées de fusil. Pendant l'hiver le fleuve se gèle fortement, au point qu'on voyage sur les eaux glacées comme sur la terre ferme. Nous avions donc fait passer nos bestiaux de l'autre côté du fleuve, où se trouvent de meilleurs pâturages. Après quelques jours, la température s'étant extrêmement radoucie, nous les fîmes repasser de notre côté, craignant de ne plus pouvoir le faire si la glace venait à se fondre. Mais cela ne faisait pas l'affaire de nos bêtes qui avaient pris goût à ces gras pâturages; et comme ici on ne connaît

point d'étables, elles purent y retourner à leur gré. Or il arriva que la glace, devenue trop mince, se brisa sous leur poids: six tombèrent dans le fleuve, et deux disparurent aussitôt sous la glace; les 4 autres surnageaient encore lorsqu'on arriva, mais elles étaient emprisonnées dans les glaçons. Tout le monde rivalisait d'efforts pour opérer le sauvetage: les uns fendaient la glace jusqu'au bord du fleuve; les autres soutenaient les bêtes, soit avec des cordes liées à leurs cornes, soit avec de longues perches passées sous leur corps: tous étaient dans l'eau glacée. Pour fruit de tant d'efforts, une seule vache fut sauvée; un taureau et deux bœufs furent amenés à demi-morts sur le rivage: nous les avons écartelés pour qu'ils servent du moins à notre nourriture. La nuit était venue: après avoir allumé un grand feu autour de leur chair pour en écarter les loups, nous nous retirâmes. Votre serviteur un peu étourdi de tout ce bruit repasse le fleuve, tenant à la main une corde à laquelle étaient attachés les poumons d'un bœuf. Mais, hélas! au lieu de suivre le petit sentier par où il était venu, il tourne plus à gauche. Soudain la glace se fend sous ses pieds, et le voilà nageant avec les poissons. Je veux saisir un glaçon, il glisse dans mes mains et s'enfonce; je me cramponne à la glace du fleuve; elle se casse et disparaît. Plusieurs fois je renouvelle la même tentative, toujours ces frêles planches de salut s'échappent de mes mains. Je pousse alors des cris. Ils furent si perçants, que vous avez dû, mon R. Père, en entendre les derniers échos. Heureusement le Seigneur voulait me frapper, mais non me détruire. Je ne sais comment, j'arrive à un endroit où la glace à laquelle je me suspens est assez forte pour me soutenir tant que je reste tranquille, et trop faible pour que je puisse en m'appuyant sur elle me tirer hors de l'eau glacée. — A mes cris, un jeune *Pied-noir* accourt; mais dans sa précipitation, il tombe lui aussi dans le fleuve. Heureusement, plus habile que moi, il en sort en un instant et court se réchauffer. Un 2d *Pied-noir*, plus âgé, vient avec plus de précaution: sentant que la glace menace de se fendre, il s'étend sur elle, s'avance ventre à terre jusqu'à moi et me tend la main. Je vous laisse à penser si je la serrai fortement; même trop fortement, car la glace commençait à céder sous l'effort que nous faisions tous deux. « Laisse-moi, » me crie-t-il. Je le laisse, de peur de causer deux morts au lieu d'une. « Un bâton! » crie-t-il ensuite. Le bâton fut inutile. « Une corde! » On n'en trouve pas dans l'obscurité de la nuit. Le P. Imoda présente sa ceinture de Jésuite; lorsqu'on me tire, elle se casse entre mes mains. A ce moment il me revient à l'esprit que j'avais apporté une corde. Me soutenant d'une main à la glace, je la cherche de l'autre et la trouve heureusement qui surnageait près de moi, grâce aux poumons du bœuf. Je me l'attache autour des poings, et on parvient ainsi à me tirer hors de l'eau. Il était temps; j'étais tout transi de froid. On me transporte à la maison; et après m'être réchauffé près d'un grand feu, et reposé le reste de la nuit, il n'y paraissait plus. Je vous assure, mon R. P. Provincial, que depuis je n'ai jamais trouvé de meilleure composition de lieu pour méditer sur la mort, que de me remettre en esprit sur ces glaçons. Maintenant que Dieu m'a sauvé dans sa miséricorde, ne dois-je pas me consacrer tout entier au salut de ces sauvages qui, bien qu'infidèles, ont eu le courage d'exposer leur vie pour sauver la mienne?

Giorda S. J.

Autre lettre du *R. P. Giorda au R. P. Provincial de Piémont.* — Mission des Cœurs-d'Alène, 20 Août 1864. — *Mon R. Père* — La Mission de St Ignace a failli être entièrement détruite. Voici le fait. Pendant l'été de 1863, un misérable sauvage de cette mission tua d'un coup de fusil un blanc américain pour s'emparer de son cheval. Le meurtre fut découvert; mais il n'en résulta d'abord rien de fâcheux, jusqu'à ce qu'au printemps dernier d'autres sauvages de la même nation volèrent encore des chevaux aux américains. Alors quelque zélateur partit inviter le *Vigilance-Committee* à venir exterminer toute cette nation. Le *Vigilance-Committee* est une association de mineurs, instituée pour faire la police dans ces pays où il n'y a ni gouvernement,

ni loi, ni justice. Les mines d'or sont, vous le savez, un repaire de voleurs, de bandits et d'assassins de tous les pays. Aussi, comme dans les derniers temps les crimes et les désordres dépassaient toute mesure, les mineurs eux-mêmes s'organisèrent en un comité de police qui, sans forme de procès, pend, fusille et exile comme bon lui semble. — Plusieurs membres de ce comité étaient déjà arrivés parmi nous et les autres étaient attendus dans quelques jours. Heureusement je me trouvais là pour affaires: voyant le danger que courait la Mission, j'ordonnai un triduum solennel en l'honneur de St. Joseph. Pendant ce temps, le chef des sauvages de St. Ignace arrêta l'assassin pour le livrer au Comité: mais le rusé compère trouva moyen de s'évader. Toutefois, apprenant ensuite que tout le pays était en danger par sa faute, il vint se présenter au Comité, accompagné de son père et du chef de la nation, avoua sa faute et fut pendu. De cette manière la colère des blancs fut apaisée. Mais il fallait encore restituer les chevaux volés par les sauvages. Les chefs du comité vont trouver le R. P. Grassi, Supérieur de la Mission, et se consultent avec lui sur ce qu'il y avait à faire. Le Père fait venir les chefs des sauvages, qui s'offrent à parcourir le pays avec les membres du Comité pour reconnaître et faire restituer les chevaux dérobés aux blancs; ce qui fut exécuté. Ainsi, grâce à la protection de St. Joseph et à l'industrie du P. Grassi, la Mission fut délivrée du danger qui la menaçait. —— Aux Cœurs-d'Alène, d'où je vous écris, le 8 du mois de Mai dernier, le feu prit pendant la nuit à notre maison de bois, faute d'avoir bien couvert le feu de la cuisine. Celui qui dormait tout près de là, réveillé par la fumée qui le suffoquait, se lève et court donner l'alarme. On s'empresse d'aller réveiller le R. P. Supérieur; mais, comme il a le sommeil très-dur, il fallut que le P. *Caruana*, aidé par les sauvages, enfonçât à coups de hache la porte de sa chambre, le saisit sans lui rien dire et le traînât hors de la maison. On ne put qu'à grand peine sauver les personnes et quelques misérables objets. Les sauvages voulaient se jeter au milieu des flammes et arracher à l'incendie nos autres meubles; mais le R. P. Supérieur le leur défendit, ne voulant point les exposer au danger d'être victimes de leur dévoûment. Les maisons voisines commençaient aussi à brûler; heureusement, des femmes, montées sur les toits, parvinrent à éteindre le feu qui s'y déclara par trois fois. L'église, toute en bois comme la maison dont elle n'est éloignée que de plusieurs pas, fut bientôt enveloppée de fumée et menacée par l'incendie. On brise la porte, pour mettre en lieu sûr le *Très-Saint Sacrement* et un beau tableau du Sacré-Cœur de Jésus qui surmonte le maître-autel. Six hommes vigoureux essaient de détacher ce tableau; mais tous leurs efforts sont inutiles. "Laissons-le, dit à la fin le Père, à la garde de son église." Dieu bénit cette confiance; car, par une protection toute spéciale, contre toutes les prévisions, l'église est restée intacte. —— Après cet incendie, nos Pères et Frères se trouvèrent sans aucun meuble, et, qui plus est, sans un morceau de pain. Les sauvages leur fournirent ce qu'ils pouvaient dans leur pauvreté; et les Missions de *Colvil*, de *St. Ignace* et de *St. Pierre*, en apprenant la fatale catastrophe, s'empressèrent d'envoyer les choses dont le besoin était plus urgent, et ce qu'elles-mêmes purent retrancher de leur nécessaire. —— A *Colvil*, le P. *Menetrey*, appelé pour un moribond à une distance de 50 milles, s'y rendait sur un cheval fougueux. En descendant une montagne, le cheval bronche, tombe et roule sur le chemin. Le pauvre Père dans sa chute, eut le pouce droit disloqué et la main rudement écorchée. Les sauvages voulurent le guérir; mais le seul résultat de leurs efforts fut d'augmenter tout à la fois l'inflammation et la douleur. Le Père envoya alors un jeune homme chercher le P. *Gazzoli*, excellent chirurgien, qui réussit à remettre le pouce à sa place.

Voilà, mon R. Père, les charmes et les délices des Montagnes Rocheuses. Mais au milieu de tous ces accidents, plus fréquents cette année que jamais, nous avons eu la consolation de voir se manifester la vive affection des pauvres sauvages pour leurs Pères Missionnaires...

Giorda S. J.

République de l'Equateur. — Lettre du P. Profeta aux Scolastiques de Laval

Quito, le 5 Novembre 1864. — Vous me demandez quelques détails sur notre Mission : je vais essayer de vous satisfaire de mon mieux. — Parlons d'abord du collège que nous possédons à Quito. C'est celui qu'avaient fondé nos anciens Pères, sous le nom de *collège de St Grégoire*, et qui a été en partie rendu à la Compagnie, il y a 13 ans. Représentez-vous un vaste édifice, de forme carrée, très-solide et bien bâti. Nous n'en occupons jusqu'à présent qu'une toute petite partie qui n'est certainement pas suffisante pour les besoins du pensionnat. Le reste forme d'un côté une caserne dont les soldats nous dérangent beaucoup par leurs cris et leurs exercices militaires ; et de l'autre les classes de l'université où une multitude de jeunes gens accourent de tous côtés pour étudier la grammaire, la philosophie, le droit, la médecine, la chirurgie, la botanique etc. etc. Ce simple aperçu peut vous donner une idée de la grandeur des bâtiments. Vous savez qu'anciennement la Province de Quito était une des plus florissantes de la Compagnie dans cette partie du monde. Outre le collège de St Grégoire et l'église dont je vous parlerai bientôt, elle possédait encore ici le pensionnat dit de St Louis roi de France, situé en face du 1er ; et dans les provinces, 10 autres collèges très-bien fournis de sujets et de revenus, savoir à *Riobamba, Ibarra, Loxa, Cuenca, Guayaquil, Popayan, Panama* etc. Le nombre total des Jésuites dans la province dépassait 200, et sur ce nombre une grande partie étaient occupés dans la seule ville de Quito. — Aujourd'hui nous n'avons au collège de Quito que 8 Pères, 3 Scolastiques, 4 Frères coadjuteurs et 5 novices. Un autre collège, comprenant pensionnat et externat, a été commencé à Guayaquil avec 6 Pères, 3 Scolastiques et 4 Frères coadjuteurs. Enfin un 3e Collège a été ouvert à *Riobamba*, où il y a 3 Pères, 3 Scolastiques et un Frère coadjuteur ; il comprend les classes de 5e, 4e, 3e philosophie et théologie. A *Cuença* est le noviciat avec 16 novices et 3 Pères. — Revenons maintenant à notre collège St Grégoire de Quito. Les élèves, internes et externes, sont au nombre de 140 environ. Nous y avons toutes les classes de grammaire, de philosophie et de théologie. La Rhétorique et les humanités seules font défaut jusqu'ici. Parmi les langues vivantes, on y enseigne le français et l'anglais. Vous me demanderez peut-être comment un si petit nombre de Pères peut suffire à tant de classes, de cours et d'accessoires. Que voulez-vous ? nous ne sommes pas ici comme dans un collège d'Europe à qui rien ne manque. Chacun s'en tire du mieux qu'il peut. Deux Scolastiques et un Père s'occupent des 3 classes de grammaire ; un autre Père fait le cours de physique et de mathématiques ; un 3e, le cours de philosophie, 2e et 3e année ; et enfin le dernier est chargé des classes de dogme et de morale. La chaire de philosophie est occupée par un docteur séculier et celle de droit-canon par un abbé Italien, compagnon du délégat apostolique Mgr *Tavani*. Le R. Père Recteur s'est chargé de l'enseignement du français et le professeur de théologie fait le cours d'anglais. L'année prochaine, si la Providence envoie à notre aide d'autres Pères d'Europe, nous espérons pouvoir nous passer des professeurs séculiers — Vous trouverez sans doute le nombre de nos élèves bien restreint. Nous n'admettons que ceux qui fréquentent les Sacrements et cela suffit pour en éloigner plusieurs qui trouvent plus commode d'aller faire leurs classes à l'université publique : nous les regrettons peu. Nos pensionnaires sont au nombre de 55, parmi lesquels beaucoup sont Granadins et se distinguent par leur bonne conduite. Leur réglement est à peu près celui des collèges d'Europe : 2h ½ de récréation par jour, promenade le jeudi et sortie deux fois par mois. Malheureusement ils sont très à l'étroit dans les bâtiments qui nous ont été cédés jusqu'ici. On nous a bien donné, il est vrai, un autre corps de logis pour nous agrandir, mais comme il menace ruine, il ne peut servir ni pour y établir les élèves ni pour y loger les Pères. Par suite de cet état de choses, nos enfants ont un peu à souffrir : nous n'avons à leur donner ni un bon jardin ni une grande cour où ils puissent prendre leurs ébats et se livrer aux exercices de gymnastique. Cela n'empêche pas néanmoins que le collège ne marche d'une manière satisfaisante. — Les examens publics et privés que les pensionnaires et les externes

ont subis à la fin de cette année ont bien réussi, et tous, nous en avons été contents. Tous les mois ils ont des espèces de menstruales, et chaque semaine, une sabbatine. Vers la fin du mois de juin dernier, pour la clôture des classes, nos élèves ont présenté une tragédie intitulée *la prise d'Antioche par les chrétiens*. Les costumes étaient vraiment magnifiques, car ils avaient été travaillés par les premières familles de Quito; les enfants s'acquittèrent très-bien de leurs rôles, et tout le monde sortit enchanté de la séance. — Cette année nous avons élevé dans notre collége un observatoire de météorologie. Les habitants de Quito en sont très-contents, car il va tous les jours de mieux en mieux, et sur ce plateau si élevé ce n'est pas la matière qui manque aux observations. Nous n'avons cependant que très-peu d'instruments. Il nous faudrait un cabinet de physique, car jusqu'ici nous avons été réduits à enseigner la physique expérimentale seulement en théorie. M. le Président de la République s'était bien proposé d'acheter des instruments de physique à Paris, mais les affaires politiques l'en ont empêché... Notre Président actuel, M. Gabriel Garcia Moreno, dont je viens de vous parler, est très-bien disposé en faveur de la religion; ce qui le prouve, c'est le zèle qu'il fait paraître pour la réforme des mœurs et la protection qu'il accorde aux Ordres religieux. Il a demandé à l'Italie des Pères Dominicains et Augustins qui déjà sont installés ici et travaillent de toutes leurs forces à la plus grande gloire de Dieu. Il a demandé aussi la Compagnie, afin que la République eût de véritables instructeurs de la jeunesse. Enfin il a beaucoup travaillé à introduire la discipline dans les écoles publiques, la police dans la ville et le bon ordre partout. Une telle conduite n'est pas sans mérite, alors que ce petit état se voit entouré et menacé de tous côtés par de furieux ennemis de notre Ste Religion. — Mais revenons à Quito, et parlons de l'église de nos anciens Pères qui nous a été rendue en même temps que le collége. C'est la plus belle de la ville; elle ne serait déplacée dans aucune de nos grandes cités d'Europe, tant pour la beauté et la symétrie des détails que pour la majesté de l'ensemble. La façade est du travail le plus exquis; les piliers, d'ordre corinthien, ont 30 pieds de haut et chacun d'eux est taillé d'un seul bloc de pierre blanche. L'intérieur est construit sur le modèle du Jésus de Rome et orné de sculptures fort remarquables. Dans une des anciennes chapelles nous avons élevé un autel au *Lys de Quito*, la Bienheureuse Marie-Anne de Jésus, dont le corps repose dans l'église même. Cette chapelle est dit-on, la plus splendide de toutes celles que jusqu'ici on a vues à Quito. L'église a 3 nefs avec des autels dans les bas-côtés. Tous les dimanches et les jours de fête on y prêche avec grande affluence de peuple; on y confesse aussi beaucoup et le seul P. Silva qui est en même temps ministre de la maison, préfet d'église, etc. confesse fréquemment jusqu'à 500 personnes. Je ne dis rien du R. Père Supérieur de la Mission, du R. Père Recteur et du P. Borda, qui, malgré leurs autres occupations, entendent aussi beaucoup de confessions. Deux congrégations sont établies dans notre église, celle de la Bse Marie-Anne de Jésus et celle des filles de Marie. Pendant le carême on y donne des retraites au peuple, sans préjudice des missions que nous prêchons dans les villes et villages voisins. — Deux mots maintenant sur la ville même. Elle est bâtie d'une manière assez irrégulière, à l'Est du volcan Pichincha. Lorsque je suis arrivé ici, les rues étaient horribles, tortueuses et construites sans ordre; à présent, grâce aux soins de M. le Président, presque toutes ont été arrangées. La ville s'embellit tous les jours, soit par les nouvelles constructions, soit par les réparations faites aux anciennes. Les maisons n'ont ordinairement que deux étages, de peur que le tremblement de terre, si fréquent ici, ne les renverse. Une maison à trois étages est une merveille pour les habitants de Quito. Les voies de communication pour aller d'un lieu à un autre, jusqu'à présent sont impraticables, si l'on en excepte quelques-unes réparées et entretenues par les soins de notre Président de la République. Ici point de chemins de fer, point de voitures, point de charrettes; on voyage à cheval ou à pied. — Aussi les pauvres Européens qui viennent dans ce pays, n'étant pas accoutumés à de semblables routes et ne sachant

pas aller à cheval, sont bien à plaindre. J'ai déjà parcouru presque toute la République de l'Equateur et j'ai pu me convaincre que les chemins sont tous plus détestables les uns que les autres. Ce mauvais état des routes fut pour nous la cause de maintes fatigues et de maints dangers durant la guerre de Guaspud, que soutint à la fin de 1863 notre République contre le général Granadin Mosquera. — (Le reste de la lettre du P. Profeta est consacré au récit de cette petite guerre, dans laquelle il servit d'aumônier, avec les PP. Silva, Gomez et Boro. Après la défaite des troupes Equatoriennes, tous les quatre tombèrent aux mains de Mosquera, fougueux ennemi de l'Eglise et de la Compagnie, et ne durent qu'à des circonstances providentielles de sauver leur tête du danger qui la menaçait. — Ces faits ont été racontés sommairement dans nos Lettres du mois de Juin dernier. C'est pourquoi nous nous abstenons de les reproduire ici.)

Chine — Mission du Kiang-nan — Extrait d'une lettre du P. Gandar à un Scolastique de Laval.

— Chang-hai, 13 Août 1864. . . . . Vous connaissez déjà sans doute la bonne nouvelle de la prise de Nan-kin sur les Rebelles. Tien-Wang, l'empereur-compétiteur, l'homme de paille des Taepings, s'était installé dans cette ville depuis onze ans, comme dans sa capitale. Les Impériaux vinrent en faire le siège, il y a plusieurs années ; mais ne pouvant réussir à forcer les retranchements, ils se jetèrent sur les villes des provinces occupées par les Rebelles, et grâce au secours et aux exemples des corps franco et anglo-Chinois ils chassèrent les brigands de tout le pays. Néanmoins Nan-kin, qui se trouve dans notre Mission, leur servait toujours de place-forte et de repaire. Après la prise de Tchang-tcheou-fou, il y a deux mois, les troupes impériales vinrent les attaquer dans leur capitale, et au bout de quelques semaines de lutte, elles parvinrent à faire une brèche qui leur ouvrit l'entrée de la ville. Voici quelques détails que je traduis du journal anglais de Chang-hai, the North-China-Daily-news : « La muraille, à l'endroit où la mine a fait explosion, a 60 pieds de haut et 40 pieds de large, et on dit que l'on s'est servi pour la faire sauter de 68 000 livres de poudre. L'endroit choisi est le même qu'avaient attaqué les Rebelles à l'époque où Nan kin tomba en leur pouvoir. Les Impériaux disent qu'ils ont eu 5000 hommes tués ou blessés sur ce point. Quand les troupes eurent dépassé la muraille, elles se précipitèrent sur le palais de Tien-Wang qui était à une distance d'environ 4 milles de la brèche. Ce palais était entouré d'une muraille d'environ 25 à 30 pieds de haut, sans embrasures. La seule difficulté qu'éprouvèrent les assiégeants, fut à la porte d'entrée, où ils firent, s'il faut les en croire, des pertes immenses. Plusieurs des femmes de Tien-Wang étaient pendues aux arbres du jardin ; on trouva aussi le cadavre de l'empereur, qui, dit-on, se donna la mort en avalant une feuille d'or. On le jeta dans un petit jardin situé derrière les appartements impériaux, où il gît encore. Alors l'œuvre de destruction commença. La ville était un vrai désert dépourvu d'habitants. Diverses troupes de pillards qui la parcoururent en tous sens n'y trouvèrent aucun article de valeur. A peine y avait-il du riz. Les rues dans plusieurs endroits étaient encombrées de morts et de mourants. Le palais était orné avec profusion, et bien qu'il ait été brûlé le lendemain de la prise de la ville, il reste encore assez de traces de sa magnificence pour qu'on puisse s'en faire une idée. On trouva aussi les sceaux impériaux, au nombre de trois, et on les remit au Vice-roi des deux Kiang, Tseng-kou-fan. L'un de ces sceaux est en or massif, du poids d'environ 30 livres. Pendant ce temps, Chung-Wang, le prince fidèle, qui s'était échappé avec le fils de Tien-Wang, fut pris par quelques paysans à plusieurs milles de la ville et ramené en triomphe à Nan kin où l'attend sa sentence. Quant au jeune prince, il a pu s'échapper, grâce, dit-on, au dévouement de Chung-Wang qui lui offrit son cheval. — Une Commission de visiteurs Anglais a été envoyée à Nankin par la société royale

Asiatique, pour voir quel espoir de succès peuvent fonder les commerçants qui iraient, aux termes du traité, s'installer dans cette ville. Voici le compte rendu de M. Alabaster: La cité tartare a plus l'apparence d'un fourré que d'une ville. Les maisons et les murs sont rasés. Ce serait un magnifique parcours de chasse. Une belle route conduit à travers des monceaux de ruines aux habitations des officiers des Rebelles, seules constructions un peu convenables que ceux-ci eussent élevées. On voit encore dans ce quartier quelques maisons debout, mais toutes dégradées. Une partie des dégâts vient sans doute de la prise et reprise de la ville par les Impériaux; mais la plus grande partie est évidemment l'œuvre des Taepings eux-mêmes, qui, pour bâtir un palais fortifié à leur empereur, ont renversé indistinctement murs et maisons. Les Impériaux, en entrant dans la ville, furent si dégoûtés de son aspect, qu'ils détruisirent le peu de maisons qui restaient, pour rebâtir Nan kin tout à neuf. M. Alabaster parcourant à cheval la principale rue, fit lever un faisan; et le préfet venant pour prendre possession de cette cité, a été incapable de trouver une maison pour s'y installer. Les Rebelles n'ont pas même eu la pensée d'élever quelques habitations. Durant 11 ans qu'ils ont occupé Nan kin, ils n'ont fait que détruire. Ils ont converti cette fameuse cité avec ses larges rues et ses magnifiques places en un affreux désert." Voilà un échantillon de la manière dont se fait la guerre dans ce pays.— A la date du 2 Août, on apprend que Chung-Wang a été décapité à Nan kin. On dit qu'il n'a point été torturé avant l'exécution. Il s'est montré fort courageux jusqu'à la fin et s'est obstiné à ne point obéir aux officiers qui étaient présents. Il a nié qu'il eût eu aucun rapport avec les Rebelles de Hou-chow. — Vous voyez par ce dernier mot que tout n'est pas encore fini avec les Rebelles. On parle de bandes de 5 à 600.000 hommes dans les provinces du midi. Quoi qu'il en doive arriver plus tard, dans ce moment nous sommes tranquilles, pouvant parcourir en toute sécurité notre immense Mission. Un magnifique champ se trouve ainsi ouvert au zèle des Missionnaires.....— Les Anglais vont devenir nos voisins à Zo-sè; ils ont choisi une montagne située à 2 Kilomètres de la nôtre pour y construire une école d'artillerie; les plaines qui l'entourent leur serviront de champ de manœuvres.

Gordon s'est déjà installé dans sa nouvelle propriété et a fait au P. Léveillé, qui est toujours à Zo-sè, une visite de bon voisinage. Les Anglais, sur la demande du Fou-taï, vont former des officiers indigènes pour l'artillerie, et même pour l'infanterie; ces officiers, connaissant les manœuvres européennes, seront chargés plus tard de les apprendre aux Impériaux, et dans quelques années toutes les troupes chinoises auront subi une transformation radicale.

Extrait d'une lettre du P. Royer —— Chang-hai, 15 Octobre 1864.... A quoi pourrais-je comparer les ravages que les Rebelles ou Zammos ont fait autour de nous? Pillage, meurtres, incendies; rien en Europe ne peut vous donner l'idée d'une telle dévastation. Notre province seule a plus des deux tiers des maisons brûlées; par conséquent trente millions d'habitants sont sans abri! Pour mon compte, j'ai vu dans mon district, il y a dix-huit mois, avant ma maladie, des villes de deux cent mille âmes, de cent mille âmes, de cinquante mille, de petits bourgs de trois à vingt mille habitants, à peu près ruinés de fond en comble, ne présentant plus à l'œil que des débris et des bois embrasés. Je n'en finirais pas si je voulais vous citer tous les noms de ces villes et bourgades. ...Il y a six semaines, un lieutenant de vaisseau revenait de Nan-kin, ville de deux millions d'âmes. "Je n'y ai plus vu de maisons dans l'enceinte des remparts, nous dit-il. L'intérieur de la ville embrasse une étendue de 5 à 6 lieues; j'étais sur une terrasse d'où l'on domine le pays: eh bien! de quelque côté que je portais les yeux, je n'apercevais que ruines." — Les pertes sont incalculables. Celles de la Mission même, si on y comprend les fortunes de nos familles chrétiennes, dépassent certainement plusieurs millions. Nous avons eu plusieurs centaines d'églises, de maisons d'écoles, de maisons des Pères, complètement brûlées.. Les autres, en partie brûlées, en partie détruites,

toutes ont eu à subir quelque dommage. — Hier, le commandant du corps Franco-Chinois me disait : "Mon Père, je viens de parcourir une grande partie de la province ; j'ai vu Tsin-pou, Kadin, San-Kan, Kouen-Cé, Ta-Tsan, Sou-tseu, Tsan-Zo, Wousi etc, ce ne sont plus que des ruines. A Sou-tseu seulement, vous retrouverez un tiers environ des maisons ; non seulement les villes, mais une quantité de bourgs, de villages, ont disparu, on ne retrouve que des pans de murailles, des briques, au milieu des herbes. - Le peuple commence à rentrer ; que de malheureux sans abri, sans nourriture ! ils élèvent de tous côtés des maisons en paille qui ressemblent à de vraies huttes à chiens ! Je distribuai toutes les sapèques que j'avais, mais mon cœur se fendait de voir tant de milliers de malheureux à qui je ne pouvais donner des secours. — Voilà un aperçu des pertes matérielles qui ne sont rien encore en comparaison des pertes morales ! Par suite de tant de destructions (je ne parle pas des païens), nos chrétiens qui forment la proportion de 1 sur 1000, entassés dans quelques maisons, exilés, sans abri, sans nourriture, les uns durant trois mois, les autres plus d'un an, d'autres depuis quatre ans, et ceux de Nan Kin depuis près de douze ans ! nos chrétiens, dis-je, ont été décimés par la maladie, la faim, la démoralisation, les peines de toutes sortes : dans les deux années dernières, nous en avons perdu de dix à quinze mille. Les Missionnaires, eux aussi, ont ressenti le contre-coup de tant de misères : voulant relever le moral des chrétiens, aider et soulager les maux du corps et de l'âme, plusieurs sont morts victimes de leur dévouement ; deux ont péri sous le fer des Rebelles ; l'un (le P. Massa), au milieu des orphelins de la Ste Enfance, l'autre (le R.P. Vuillaume), au milieu de son district ; d'autres ont eu le choléra, la dyssenterie, le typhus, au milieu des chrétiens atteints de ces fléaux. Ces dernières années marqueront tristement dans les Annales de notre Mission. — Elles marqueraient d'une manière bien plus funeste encore dans l'histoire du Céleste Empire, si l'on pouvait connaître tous les horribles détails de la guerre que nous venons de traverser. Durant plusieurs mois de l'année 1863, et le 1er mois de 1864, avant la prise de Sou-tcheou, Tchang-tcheou-fou et Nankin, trois des principales villes de notre province, la contrée était si malheureuse, que chez les Rebelles assiégés, chez les assiégeants et parmi le simple peuple, dans les villes de Wousi, de Tsan-tseu, de Nankin et autres, on a mangé de la chair humaine, non pas une fois, mais durant plusieurs mois ; non en cachette, mais publiquement. Il y a eu boucherie de chair humaine ! ouverte, publiée... on tuait selon les besoins ! on ne laissait plus les moribonds mourir de mort naturelle ! d'autres fois on dévorait les cadavres... la chair de cadavre se vendait 60 sapèques la livre (environ 6 sous) ; la chair d'homme tué, 160 sapèques ! celle de femme, plus délicate, disait-on, 170 sapèques. Je frémis d'horreur en vous écrivant ces choses, et ma plume se refuse à aller plus loin... Oh ! que l'on comprend bien ici, en face de ces abominations, la grâce inestimable que Dieu nous a faite, à nous Européens, en nous tirant de la barbarie par le don de la Foi ! Mais au moins, me direz-vous, cet assemblage inouï de calamités n'a-t-il pas ouvert les yeux à vos païens et avancé leur conversion ! Hélas ! bien petit est le nombre de ceux qui ont profité du châtiment ; ce sont les âmes simples et les cœurs droits, et ils sont rares, ici comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs ; les autres, aveugles endurcis, n'ont pas reconnu la main qui les frappe. La destruction totale de leur fortune, le choléra, le typhus, la famine, la guerre civile, l'anthropophagie, rien n'a été capable de les tirer de leurs superstitions diaboliques ou de les arracher à leurs vices enracinés. — Les deux tiers au moins des pagodes ont été brûlées. C'est le plus grand bien qu'aient opéré les Zammos. Ils avaient épargné les églises jusque dans les deux dernières années. Ce n'est qu'à partir du moment où les Européens se sont tournés contre eux, qu'ils se sont mis à brûler les églises, pour se venger du secours que l'on donnait aux troupes régulières de l'empereur.

Extrait d'une lettre du F. Bernard au P. Basuiau —— Tom-ka-dou, 16 juillet 1864. —— Je veux vous dire quelques mots, mon R. Père, d'une œuvre déjà connue de vous, que nous avons fondée, ou plutôt que St Joseph a fondée à Tom-ka-dou, pour les malades du dehors. J'espère qu'avec la grâce de Dieu et le secours si puissant de St Joseph qui en est l'auteur, elle prendra de grands développements et contribuera beaucoup à faire connaître et embrasser la religion à Chang-hai et dans les environs. Le 29 Juin, fête des bienheureux Apôtres St Pierre et St Paul, a été le jour où nous avons ouvert notre pharmacie. J'ai éprouvé un sensible plaisir en apprenant que l'ouverture en aurait lieu dans le mois du Sacré-Cœur de Jésus; car au milieu des répugnances qu'éprouve notre pauvre nature dans le pansement des plaies, ulcères etc. on ne saurait trop recourir au Sacré-Cœur de notre bon Maître. Cinq médecins chinois se sont offerts pour m'aider dans cette œuvre de charité. Le P. Nicolas Massa, ministre par intérim à Tom-ka-dou, a fait poser des affiches sur le mur extérieur, afin d'en donner connaissance au public. Ces affiches portent qu'on ne recevra les malades que le 3, le 6, le 9, le 13.. de la lune, c'est-à-dire toutes les fois qu'il se rencontre un 3, un 6 ou un 9 dans le quantième (usage particulier aux médecins chinois), et dans la matinée seulement, par la raison que le R. Père Supérieur, me voyant déjà si accablé d'ouvrage, désire que j'y consacre le moins de temps possible; malgré cela, on ne renvoie pas ceux qui se présentent les autres jours. J'ai déjà eu pour mon compte 160 visites environ, je ne sais au juste combien en ont eu les médecins chinois. Une maladie qui est très-commune en Chine et pour laquelle les médecins du pays n'ont pas beaucoup de remèdes, c'est l'<u>œdème</u> ou enflure des jambes et des pieds. Ce sont, je crois, de vraies hydropisies des parties inférieures. Lorsque les Chinois font l'<u>acupuncture</u> (c'est, je crois, leur unique remède) il en sort une quantité d'eau considérable, parfois mêlée de sang. L'enflure diminue alors pour un temps, puis revient peu après. Cependant, comme les malades désirent beaucoup qu'on leur fasse l'acupuncture et qu'ils la demandent très-souvent, il est important que les premiers Frères coadjuteurs qui doivent venir en Chine apprennent en France la manière de la pratiquer, car les Chinois la font d'une manière trop cruelle et il arrive assez souvent des accidents. Si les Frères infirmiers de nos maisons connaissent d'autres remèdes plus efficaces, ils me rendraient service en me les indiquant. Vous savez, mon R. Père, que je compte sur St Joseph pour les frais de cette belle œuvre, puisque c'est lui qui en est le fondateur, le protecteur et le médecin principal. Si donc des âmes pieuses, poussées par ce grand Saint, désiraient faire quelques bonnes œuvres, et qu'elles se servissent pour cela de votre intermédiaire, vous voudrez bien, je pense, ne pas nous oublier; je crois qu'elles feront une œuvre bien agréable à St Joseph et qu'il les en récompensera largement.

Bernard s.j.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau —— Île de Tsum-ming, 16 Juin 1864.

.. Dans un petit centre, une de nos bonnes vierges tenait une école de filles; c'était l'an passé: on vint lui parler d'une vieille païenne malade et sur le point de mourir, faute de secours. Son bon cœur lui donne du courage; elle va hardiment chez la famille indiquée et entre dans la petite cabane de la vieille malade. C'était à soulever le cœur: le lit était plein d'ordures, le corps de cette pauvre vieille tombait en putréfaction; les yeux fermés, la tête enfoncée dans le lit et tournée vers la muraille, elle n'attendait que la mort. D'une voix compatissante notre courageuse vierge invite la païenne à se retourner et tout doucement lui découvre [illegible] lui dit: " Vieille tante, vous souffrez beaucoup dans cet état; si vous le voulez, je vais vous nettoyer [illegible] .. La malade surprise se retourne et commence à pleurer, puis raconte à la vierge les indignes traitements de ses fils et de ses brus, lui dit que désespérée elle avait cherché à se noyer et à se pendre, mais que la force

lui manquant, elle espérait mourir d'épuisement. La conversation avait été entendue; les brus s'impatientent et chassent notre vierge, qui sort en disant de bonnes paroles: le lendemain elle revient avec quelques linges et demande des nouvelles de la vieille. On lui retire le petit pont, qui, à Tsum-ming, est le seul passage pour entrer dans l'intérieur des habitations (chaque maison est enfermée dans un enceinte double: au dehors une haie, et en dedans de la haie un large fossé toujours plein d'eau). Sans se décourager, la vierge prie de remettre le pont en place et montre le linge qu'elle apporte: cette vue décide à lui donner passage; elle entre donc, supplie en grâce les brus de faire chauffer de l'eau, puis elle lave la malade des pieds à la tête, change son linge et met l'ordre et la propreté dans toute la cabane. Le cœur de la vieille fut touché de ces bons soins et prit en grande affection notre bonne vierge; elle écouta tout ce qu'on lui disait de Dieu, de son âme, du bonheur du Ciel. Chaque jour, durant une semaine, la visite fut continuée ainsi que les soins, et le dernier jour, voyant que la malade allait mourir, notre sainte fille la baptisa. Vous croyez sans doute que le reste de la famille va se convertir? pas du tout; les fils dirent à la vierge: "puisque tu l'as baptisée, nous ne dépenserons pas une sapèque pour sa bière et ses obsèques; ce n'est plus notre mère". Notre charitable vierge fut en conséquence obligée de faire une quête dans le voisinage pour couvrir les frais de sépulture de cette pauvre vieille; ell s'en acquitta sans trop de peine, bienheureuse à ce prix d'avoir pu sauver une âme.... *Nouvelle Superstition.* — Voici une pratique bien singulière: vous l'approuverez ou la condamnerez comme bon vous semblera. Elle consiste à faire une croix sur les grains qu'on sèche au soleil. Depuis deux ans, dans le haut de l'île, cet usage devient presque général. — Et dans quel but me direz-vous? le voici. Nos braves païens sont voleurs et le diable l'est bien un peu aussi, je pense; or les plus vilains soupçons planent contre lui et les neuf dixièmes des vols lui sont attribués. Je ne veux point ici prendre sa défense, mais exposer ce que païens et chrétiens disent et croient à son sujet. Presque partout il y a des hommes ou des femmes en commerce avec lui. Ils vivent comme mari et femme; le démon va à la maraude et apporte à la maison tout ce qui est nécessaire au ménage, en sorte que d'ordinaire cette famille s'enrichit. Malheur à la pauvre victime de cet impur démon, si elle cherchait à lui résister et faire divorce! Une seule voie reste d'ordinaire, c'est de se déclarer sorcier ou sorcière pour le service du public: encore la santé ne peut-elle résister longtemps à l'action malfaisante du diable, soit qu'il vienne comme *démon familier*, soit qu'il s'empare des sens de ces illuminés sorciers. Or le moyen que prenaient jadis nos païens pour se garder de l'incommode voisinage des démons familiers, c'était de mettre une lampe chinoise sur le coin des paillassons où les grains séchaient au soleil. Ce petit système de lampe ressemble assez bien à un fauteuil ou chaise de nuit: vous conviendrez avec moi que cette superstition est bien singulière: c'est pourtant la vérité. La vue de cette chaise-lampe donnait l'épouvante au diable voleur, et pas un grain ne passait chez les voisins. Les chrétiens, eux, ne prennent aucune précaution et rien ne leur manque; leur parle-t-on des démons: "le signe de croix nous délivre de tout", disent-ils. Peu à peu cette doctrine de l'efficacité du signe de croix s'est répandue; et sans penser le moins du monde à se faire chrétiens, une foule de gens de la campagne ont essayé du signe de croix comme épouvantail du diable voleur. Il paraît que la chose a réussi dans le haut de l'île, car je vois neuf familles sur dix pratiquer cet usage. Je laisse à nos docteurs d'Europe le soin de décider s'il y a là de la superstition, ou si nous n'y devons pas plutôt reconnaître une fois de plus [illegible] infaillible du signe de la Croix, même dans les mains de ses ennemis.

Conversion d'un Bachelier. — Dieu se sert souvent des épreuves et des malheurs publics pour le salut de ses élus. En voici un exemple. — L'an passé, un Bachelier païen, réfugié dans la ville de Tsum-ming,

à cause de l'invasion des rebelles dans son pays, se vit réduit à la dernière pauvreté. Un fumeur et vendeur d'opium lui offrit de le loger et nourrir avec son jeune enfant, âgé de 8 ans, à condition qu'il se prêterait de bonne grâce à tout ce qui tient du commerce de l'opium. Notre bachelier accepta, et dès lors il employa une partie de son temps à enseigner les lettres aux enfants des familles voisines; l'autre, à servir les fumeurs. Cependant il rougissait de cet état d'humiliation. La Providence permit qu'un chrétien vint un jour à l'opiomerie; la conversation s'engagea et le bachelier demanda en grâce à me parler. J'étais alors pour affaires à notre église de la ville; il s'empressa de venir, me disant que, exhorté autrefois par des chrétiens de son pays, il avait résisté à la grâce, mais que puni de Dieu, il était maintenant décidé à suivre la sainte Religion: "Après avoir tant souffert, dit-"il, si Dieu me reçoit au nombre de ses enfants, je compterai toutes mes peines pour rien, et si je meurs le lende-"main de mon baptême, ce sera avec la plus grande joie et sans regret de la vie". De si bonnes dispositions me surprirent beaucoup et ne me réjouirent pas moins. Je le confiai à un de nos plus savants et fervents catéchistes. Deux mois durant, il étudia nos livres de religion, puis pour l'éprouver, je lui donnai de tout petits enfants à instruire. Il s'en acquitta bien. Survint la retraite de mes maîtres et administrateurs: il fut un modèle pour tous. Depuis ce temps ses bonnes dispositions ont toujours continué. Il aime surtout à faire le chemin de la croix; les douleurs de Notre Seigneur, sont comprises de cet homme qui, lui aussi, a passé par le creuset des souffrances. Il est encore en ce moment chargé d'une école de petits enfants et tous font son éloge. La vie qu'il mène est sous un rapport plus dure que dans l'opiomerie: obligé de laver lui-même son linge, cuire son riz etc., et n'ayant que juste de quoi se nourrir; malgré cela, il ne cesse de remercier Dieu. Je pense que nous pourrons le baptiser bientôt. Espérons que de retour dans son pays, il sera d'un grand secours pour la conversion des païens; son fils est d'une capacité remarquable; c'est une espérance de plus pour l'avenir.

Demi-conversions. — Il n'y a qu'un vrai motif de foi, c'est Dieu, Dieu connu, espéré, aimé. Oh! qu'il est difficile à nos Chinois, tout argent et tout chair, de saisir ce point centre de notre sainte Religion! les motifs les plus ridicules, les plus disparates, nous amènent chaque jour des païens de toute qualité. L'un voyant que nous faisons des bonnes œuvres, veut être chrétien, pensant qu'il sera vêtu, logé, nourri sans rien faire, ou tout au moins qu'il aura bonne part aux aumônes. Tel autre, pris en faute et menacé d'un procès, veut être chrétien à tout prix, dans l'espoir d'être aidé et délivré de son procès. C'est qu'en effet, malgré les temps mauvais que nous traversons, on n'ose pas trop s'attaquer aux chrétiens par des procès, et qu'un mot des Missionnaires a fréquemment suffi pour absoudre des innocents accusés. Une dispute, une division de biens à faire, un marché qui n'est pas clair, en voilà assez pour amener nos Tsum minois dans nos églises: c'est qu'ils ont vu que les Missionnaires, aidés des administrateurs, arrangent à l'amiable, sans recevoir une sapèque de boni, tous les petits différends qui surgissent entre chrétiens, tandis que, entre païens, un rien fait boule de neige et ruine souvent deux familles. Ils veulent donc à toute force être chrétiens; mais bien entendu à cause de la chicane commencée qui menace de devenir un gouffre où toute leur fortune ira s'engloutir. Il y a des motifs un peu plus voisins de la foi: le démon montre les dents et vexe par trop ses victimes; de dépit elles viennent se réfugier dans nos églises. Souvent alors le démon plus rusé qu'eux fait semblant de les laisser tranquilles, et eux se croyant hors de tout danger, oublient Dieu et sa Religion en quittant le seuil de nos chapelles. — L'autre jour, un beau monsieur païen vint à moi d'un air très-empressé, me fit 4 salutations des plus profondes, et tirant de sa manche le fameux Tsao-kien-ba, (c'est ici le dieu du foyer domestique, le seul presque qui soit universellement logé dans les maisons) il me pria

de le recevoir, comme marque sincère de sa conversion à la sainte Religion du Seigneur du Ciel. Je me gardai bien de le croire sur parole, et lui objectai que pour sûr il y avait quelque procès qui le talonnait. Là dessus nouvelles prostrations, avec des serments capables de convaincre un vieux Missionnaire; à cela il joignait des soupirs et des larmes. Que faire? on le reçut pour quelques jours. Par une heureuse rencontre, ceux qui lui intentaient procès, sachant qu'il s'était entendu avec nous, au lieu de le poursuivre furent épouvantés et s'offrirent à tout finir à l'amiable. Notre cher et si fervent catéchumène, une fois libre de ses craintes, n'eut garde de tenir ses belles promesses; à son premier passage devant un marchand de Tsao-Kien-bà, il en acheta un tout neuf. Quelques chrétiens lui faisant des observations un peu dures à ce sujet: " moi, dit-il, je n'y tiens pas à ce Tsao-Kien-bà. C'est ma femme qui en veut un absolument." A coup sûr, il ne reparaîtra plus parmi nous, à moins peut-être qu'un nouveau procès ne lui inspire la pensée de recourir encore une fois au même stratagème. Pauvres païens, ensevelis dans les préoccupations matérielles de ce monde, au point de traiter comme accessoire la seule affaire importante, celle de leur salut!

Mission du Pé-tché-ly — *Lettre du F. Guillon, à M. l'abbé Millet, Supérieur du petit Séminaire de Blois* — *Chien-chien, 26 Mars 1864.* — Que vous dire de nos Chinois? Je voudrais pouvoir vous annoncer qu'après avoir brisé leurs idoles, ils entrent enfin en masse dans le giron de l'Eglise notre mère, mais nous n'en sommes point tout-à-fait là, et ce n'est encore qu'à force de travail et de souffrances que le Missionnaire peut espérer voir fructifier ses travaux. Plus que jamais pourtant nos espérances sont grandes; depuis deux ans, le nombre des catéchumènes va toujours croissant, dans cette Mission du Pé-tché-ly plus qu'en aucune autre de la Chine. Si la protection généreuse de la France peut continuer à nous assurer la liberté que les derniers traités ont sanctionnée, bientôt ce nombre sera assez grand pour récompenser les Missionnaires de leurs travaux, réjouir les chrétiens d'Europe qui, depuis tant d'années, s'imposent des sacrifices pour ces Missions, et consoler notre très-Saint-Père, des outrages, de la défection de tant d'autres de ses enfants. Cependant un nouveau danger nous menace, c'est qu'en même temps que les gouvernements européens nous aplanissent les voies, l'exemple scandaleux de tous ces hommes qui nous viennent d'Europe, ne contrebalance ou n'annule même ces bienfaits. Ainsi lorsque l'an dernier je passai par Tien-tsin, dans les quarante maisons anglaises qui y sont déjà établies, je ne sais s'il y avait trois ou quatre hommes qui, au vu et au su de tous les Chinois, ne vécussent dans le désordre; et parmi ceux qu'abritait le drapeau français dans cette même ville, je crois qu'il n'en est qu'un dont la conduite soit irréprochable; encore est-ce un enfant de la Suisse. Son histoire pourrait avoir son intérêt; c'est pourquoi je veux vous en dire un mot. Son père était ministre protestant et lui-même avait déjà étudié deux années environ pour suivre la même carrière; mais il n'était pas toujours très-édifié de voir le bonhomme boire un peu plus qu'il ne convenait. Plusieurs fois aussi, allant en promenade avec son père, il avait remarqué que tous les enfants, après être venus au devant du digne Pasteur pour lui présenter leurs respects, aussitôt qu'il avait tourné le dos, lui tiraient des pieds-de-nez, en y ajoutant mille grimaces et gentillesses du même genre, comme on sait si bien faire la gent écolière de tout pays. Ce point acheva de le dégoûter du métier de ministre. Il se fit horloger, exécuta son petit tour d'Europe, et vint enfin chercher fortune en Chine. Il y trouva plus qu'il ne cherchait, car à Chang-hai, ayant vu les Missionnaires catholiques à l'œuvre, il put comparer leur vie avec celle des autres Européens et des ministres protestants; ses préjugés tombèrent à ce spectacle, et comme d'ailleurs son cœur était droit, le travail de la grâce s'opéra bien vite. Ce fut le P. Desjacques qui reçut son abjuration. Ceci m'amène tout naturellement à vous parler des ministres protestants qui, ici tout comme en Europe, viennent planter leurs tentes à côté des nôtres et font tous leurs efforts, moins pour faire des prosélytes que pour entraver les œuvres

catholiques. Quoiqu'ils aient pour eux le nombre et l'argent, nous les redoutons peu, méprisés qu'ils sont de tous les Chinois et des Européens. A *Chang-haï*, on en compte 35 ou 40, établis depuis bien des années. Ils n'ont pu jusqu'ici recruter des ouailles que parmi leurs marmitons; encore ces adeptes ne demeurent-ils fidèles qu'autant que durent les appointements. A *Tien-tsin*, ils sont déjà une quinzaine, qui, avec l'opium, distribuent des bibles chinoises et surtout des écrits contre les catholiques. Ce sont des païens qui leur servent de catéchistes et qui prêchent la doctrine pour eux, moyennant forte solde sans doute. Plusieurs de ces prêcheurs sont venus jusqu'ici, à *Chien-Chien*. Quant aux ministres eux-mêmes, ils ne se hasardent pas si loin; car comment s'éloigner de madame la ministresse et des petits? et dans leur absence, à la fidélité de quel serviteur ou ami pourraient-ils confier cette chère famille? Du reste, ils sont généralement l'objet du mépris, même de leurs coréligionaires, qui dans l'occasion le leur font durement sentir. A *Ta-kou*, par exemple, dans la garnison anglaise, le service de l'aumônerie était confié l'an dernier, pour les soldats catholiques, à un des Missionnaires de *Tien-tsin* et pour les protestants à un ministre. Or tout d'abord le prêtre catholique obtint sans difficulté des chefs représentant parmi nous la nation *très-protestante*, d'avoir une chapelle pour y célébrer la Ste Messe: Quand vint à son tour le ministre protestant pour solliciter la même grâce, on lui répondit par un refus bien net, et comme il demandait qu'au moins il lui fût permis de se servir de la chapelle des catholiques, lorsque ces derniers n'y sont pas: « Pour cela non, répondit le colonel protestant; tout ce que je puis vous accorder, c'est de faire votre prêche ici sur la place publique ou sur le pont d'un des navires qui sont en rade, et je donnerai à mes soldats toute permission d'aller vous entendre; mais pour la chapelle des catholiques, elle est à eux et à eux seuls." Ce n'est pas tout: quand vient le missionnaire catholique, sa place est toujours marquée à la table du colonel et à sa droite, tandis que le ministre protestant est relégué avec les sous-officiers.— A *Tien-tsin* et à *Pékin* existent maintenant des établissements des Sœurs de St Vincent de Paul. L'arrivée de ces femmes missionnaires fut un véritable événement pour les chrétiens du pays. Que de caquets, que de questions et de conjectures, surtout dans la classe féminine! « Mais que peuvent venir faire ici ces vieilles tantes (comprenez: ces religieuses) d'Europe? Disent-elles aussi la messe comme les Pères, prêchent-elles? etc etc " Bon nombre de commères se prononçaient pour l'affirmative. Quelques-unes des savantes nièrent pourtant le fait en ce qui regarde la Messe; mais après des nouvelles plus positives apportées de *Tien-tsin* par quelqu'un qui avait vu les Sœurs à l'œuvre, on tomba d'accord que leur mission était d'administrer l'Extrême-Onction et de confesser les femmes: Si bien que les vierges chinoises, nos voisines, vinrent solliciter de Mgr les mêmes pouvoirs et se montrèrent fort étonnées de la réponse qui leur fut faite.— En voilà assez sur ce point: maintenant quittons les ports et pénétrons un peu dans les terres. Sauf une petite perte de temps, cette manière de voyager en esprit peut avoir ses charmes; il n'en est pas de même quand on fait le voyage en chair et en os, assis sur une brouette chinoise. Je suis bien sûr qu'au bout de la première heure de marche vous seriez forcé de crier merci, car ces diligences vous auraient vingt fois brisé la tête et les épaules, meurtri tout le corps et peut-être un peu renfoncé les côtes. Pour le missionnaire cependant, c'est une de ses moindres misères; on s'y accoutume encore assez vite. Un autre désagrément qu'il lui faut subir assez souvent, mais auquel il s'accoutume bien moins, lui vient des voleurs: voleurs à pied, voleurs à cheval ou en char, voleurs par petites troupes de cinq à six et voleurs par armées de vingt et trente mille hommes; il y en a pour tous les goûts et toutes les fortunes. C'est dommage seulement que vous n'ayez pas aussi la liberté du choix. Tous à peu près, nous avons eu l'occasion de rencontrer ces vaillants de la plaine: c'était d'abord le P. Leboucq qui, surpris par eux dans la nuit de Noël était emporté, couvert de blessures et laissé pour mort au milieu d'un champs de riz: c'était ensuite le P. Rabeau et moi qui étions arrêtés au milieu de la province du *Chang-tong* et dépouillés de

tout; mais nous n'avions pas, comme le P. Leboucq, l'honneur de voir couler notre sang. Une autre fois c'était le P. Octave qui, aux portes mêmes de notre résidence, était dévalisé par une douzaine de cavaliers au moment où il partait pour une grande excursion. Il laissa entre leurs mains, outre sa chapelle, ses ornements et tous ses vêtements, une assez forte somme d'argent destinée au soutien des œuvres de la Ste Enfance dans son district. Quelque temps auparavant, notre Supérieur, le R.P. Brueyre, avait dû avec tous les élèves du séminaire fuir précipitamment du village où était alors notre principale résidence, abandonnant notre maison et tout ce qui s'y trouvait à la merci des brigands, qui en effet arrivaient presque aussitôt et dévastaient tout. Ils ne détruisirent pourtant point la maison ni la petite église qui y était attenante, mais rien de ce qu'elles contenaient ne fut épargné. On y conserve encore une des images qui furent alors déchirées par ces malfaiteurs, à cause d'un trait providentiel dont elle rappelle le souvenir. Pendant le pillage, un de ces brigands, passant devant un tableau du Sacré-Cœur exposé dans l'église, se mit à blasphémer contre cette sainte figure, et dans sa fureur la transperça d'un coup de lance. Après cet exploit il monte à cheval; mais il n'était pas encore sorti du village, que sa monture s'emporte et le jette avec violence contre terre, couvert de blessures, avec un bras et une jambe cassés; il était là depuis quelque temps étendu le long du chemin, lorsque des chrétiens le trouvent, et touchés de compassion malgré le mal qu'il leur a fait, le mettent sur un char et se disposent à le transporter en lieu sûr. Mais la vengeance de Dieu le poursuivit jusque dans les mains charitables de ces chrétiens; à peine ont-ils fait quelques pas, que le char à son tour est renversé et le malheureux tué net par cette nouvelle chûte. Ces brigands ont causé d'immenses ravages dans notre Mission depuis trois ans. Il serait trop long de vous raconter tous les traits de Providence dont nous ou nos chrétiens fûmes l'objet au milieu de tous ces maux, comme aussi les actes admirables de vertu qu'ils donnèrent lieu à nos chers néophytes de pratiquer. —— Dans ces incursions subites, ce sont surtout les jeunes gens et les jeunes personnes qui ont tout à redouter de la part de ces brigands. Ils les entraînent à leur suite, les uns pour en faire des soldats ou des esclaves, les autres pour satisfaire leurs passions. Dans le village dont j'ai parlé tout-à-l'heure, étaient trois jeunes filles chrétiennes dont deux avaient consacré à Dieu leur virginité. Surprises par l'arrivée subite des voleurs, elles ne purent s'enfuir assez tôt et tremblant pour le danger que courait leur vertu, elles n'eurent que le temps de se jeter dans une grande fosse remplie de sable au milieu duquel elles s'enterrèrent. Cependant les voleurs arrivent et choisissent précisément cet endroit pour y faire reposer leur nombreuse cavalerie. Ainsi foulées aux pieds, ces admirables filles aimèrent mieux se laisser étouffer dans le sable que de faire le moindre mouvement pour conserver leur vie: toutes trois moururent martyres de l'angélique vertu. Pendant que ces vierges périssaient ainsi, d'autres chrétiennes d'un village voisin étaient au contraire protégées d'une manière toute providentielle. Quelques jours auparavant elles avaient prévu le danger. Par leurs soins, une maison avait été choisie pour servir de retraite commune; la porte murée avec soin avec un trou seulement qu'elles pratiquèrent au toit, et par lequel elles descendirent au nombre de plus de vingt dans cette espèce de prison. Cependant l'armée des brigands arrive au village; pendant deux jours elle demeure casernée dans toutes les habitations voisines de celle où étaient ces pieuses chrétiennes sans qu'il vînt en pensée à aucun de ces brigands d'aller fouiller cette maison. Notre-Seigneur, que ces bonnes filles avaient prié pendant tout ce temps, avait eu pitié d'elles, et ses anges étaient venus les mettre sous leur garde. — A Tou-kia-tchuang est une des plus riches maisons de chrétiens de ce vicariat. A la première visite des brigands, tous avaient fui avec leurs objets les plus précieux. Un seul chrétien avec deux vierges d'un grand âge, ses sœurs, demeura pour tâcher d'empêcher la destruction complète de la maison. Pris et frappé par les brigands, auxquels il ne pouvait

donner d'argent, ce chrétien ne dût la vie qu'à ses deux sœurs, qui par leur courage et leur vertu surent toucher ces cœurs endurcis. Parmi les objets qui dans cette maison excitèrent la convoitise des voleurs, était un char assez propre, ordinairement réservé pour l'usage du P. Missionnaire, quand il voyage dans cette Contrée. Ils se mettent en devoir de l'emmener, mais quelle fut leur surprise quand, arrivé à la porte, le char refusa obstinément de sortir? un ou deux hommes suffisaient autrefois pour le traîner, et voilà que tout d'un coup, bien que vide, il est devenu si lourd que dix et quinze hommes ne peuvent le remuer; si bien que force fut aux voleurs de le laisser. Tout le monde était dans l'étonnement de ce prodige, dont on ne voyait pas la cause; lorsqu'une des vierges vint en donner l'explication en montrant un *Scapulaire* qu'elle avait cousu à la couverture du char pour le mettre sous la protection de la Ste Vierge. — Au milieu de tous ces troubles, les voleurs les plus à craindre sont ceux qui font le métier sous le nom de soldats et sous l'inviolabilité des bannières de l'Empereur, fils du ciel. Tout ce qu'épargnent les Rebelles devient la proie de ces soldats qui semblent n'avoir été enrôlés que pour dévaster le pays sous prétexte de le protéger. Il en est du reste parmi eux comme dans tout le reste de l'administration de l'Empire; les plus grands voleurs sont ceux qui sont les plus élevés en dignité. Une des causes de ce désordre, c'est la vénalité des charges toujours données au plus offrant. D'après la lettre de la loi, les emplois ne devraient être accordés qu'après beaucoup d'examens et de précautions; en fait, il n'y a qu'un moyen pour les obtenir, l'argent; qu'un moyen pour les conserver, l'argent; d'où il arrive que la plupart de ceux qui y parviennent ne le font qu'en sacrifiant leur fortune et se chargeant de dettes; et puis, pour payer ces dettes, s'enrichir de nouveau et cependant conserver son poste, il faut voler, et cela par tous les moyens que mettent à leur disposition l'autorité et la force dont ils disposent. Que si par exception il se rencontre un officier chez qui reste encore un peu de bonne volonté et de courage, force lui est de suivre le torrent pour ne pas se voir abandonné. — Lorsque commença la rébellion dans le *Tché-ly*, le *Tao-tai* de *Tai-min-fou* fit une levée de boucliers et appela autour de lui tous les soldats des villes environnantes. Un jour il voulut faire une revue générale de ses troupes sur une grande place hors des remparts, et près des portes de la ville. Des milliers de soldats étaient accourus se ranger sous ses ordres. Il venait de les haranguer; des hourras pleins de la plus noble ardeur guerrière, accompagnés de gestes et de fanfaronnades plus ou moins burlesques l'avaient vingt fois obligé d'interrompre son discours et lui donnaient l'assurance d'une victoire éclatante sur ses ennemis, lorsque tout-à-coup vient à déboucher au détour d'une rue une poignée de cavaliers armés. Ce sont les voleurs. La comédie se change bientôt en la plus lugubre des tragédies. La débâcle est générale: tous fuient, tous vont se réfugier derrière les remparts de la ville, dont ils se hâtent de fermer les portes, sans attendre même que la multitude, qui était accourue à la revue, ait eu le temps de rentrer. Pendant que du haut des remparts où ils n'ont plus rien à craindre, tous nos braves, par leurs cris et leurs menaces, provoquent de loin leurs ennemis au combat et font retentir les airs des détonations de leurs fusils, les brigands sous leurs yeux faisaient un horrible carnage et se gorgeaient de butin. Cependant on cherchait de tous côtés le grand Mandarin. Au milieu de la bagarre, chacun ne pensant qu'à soi, on l'avait perdu de vue. Après le départ des brigands, on le retrouve enfin au milieu des victimes; il n'en restait plus qu'un cadavre. Le pauvre homme, au moment du péril, abandonné par ses gardes, délaissé par ses porteurs et embarrassé par sa dignité, n'avait pu fuir assez vite, et lorsque se fermèrent les portes de la ville, il se trouvait parmi les retardataires que massacrèrent les brigands. — Ce coup hardi des voleurs et la mort de ce haut fonctionnaire fut comme le cri d'alarme qui jeta la terreur par toute la province. *Pékin* même s'émut. Le vice-roi fut puni et dégradé pour avoir laissé tuer son *Tao-Tai*, dont il était éloigné alors de plus de 700 lis. Son successeur, pour mieux mériter de l'Empire, se mit aussitôt en campagne avec une

armée plus nombreuse que celle des brigands qu'il poursuivit pendant plusieurs mois, ayant toujours bien soin de ne les aller chercher que là où il était sûr de ne pas les trouver. Il fut cassé à son tour. Son successeur fut plus avisé; il appela auprès de lui quelques soldats Anglais qui commandaient un petit corps de Chinois formés à l'Européenne. Les affaires alors changèrent de face. Battus dans plusieurs rencontres et poursuivis sans relâche pendant deux mois, les brigands perdirent beaucoup de monde et se débandèrent. Depuis lors ils ont toujours été en s'affaiblissant. Aujourd'hui, le reste de leur armée, commandé par un général traître à son empereur, s'est jeté sur les provinces voisines de la nôtre où ils continuent ce qu'ils ont fait chez nous. — Pendant tout ce temps, la divine Providence daigna nous protéger et conserva notre principal établissement; mais ne pouvant espérer le secours de qui que ce soit, au milieu de périls incessants et d'un Empire impuissant à se défendre lui-même, nous cherchâmes à y aviser, et Rome consultée nous encouragea à prendre nous-mêmes nos moyens de défense. Nous nous sommes mis à l'œuvre avec ardeur. Nous avons fortifié notre village par une ligne de remparts; nous nous sommes procuré des canons, des fusils, des lances; nous avons fabriqué une provision de poudre, de boulets et autres munitions de guerre, et maintenant, à l'abri de toute surprise, la mission peut continuer le développement de ses œuvres; car bien que toutes ces dispositions de défense soient plus apparentes que réelles, cependant, grâce à la réputation de courage que nous fait notre titre de Français, il n'est pas en Chine d'armée de voleurs qui osât venir nous inquiéter. Ainsi la divine Providence, qui sait se servir de tout pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux, a fait que ces troubles dont nous avions tout à craindre, contribuassent à établir cette Mission sur un pied beaucoup plus solide, à relever notre nom de Chrétien aux yeux des populations païennes, et à faire connaître et respecter ses ministres, pour sa plus grande gloire et l'extension de notre Sainte Religion.

Lettre du F. Guillon à ses Parents. — Tchang-kia-tchuang, 9 Octobre 1864.

... Quoi qu'en aient dit quelquefois ceux qui n'ont pas examiné d'assez près la méthode des Chinois en agriculture, il est certain qu'ils savent aussi bien que le feraient des Européens, tirer parti de la terre que la Providence leur a donnée. Si cette région est d'ordinaire si stérile, ce n'est point par défaut de bonne culture, ni même par le fait du sol, mais uniquement par le manque de pluies. Le plus souvent elles sont si peu abondantes qu'à peine compte-t-on une ou deux années sur dix, où elles suffisent pour entretenir dans le sol la fraîcheur nécessaire à la végétation. Or sans pluies, il ne peut y avoir de fourrages; sans fourrages, point de troupeaux, partant point d'engrais; et sans eau ni engrais que peut-on attendre de la terre même la meilleure et la mieux cultivée? Les Chinois, il est vrai, n'ont point toutes nos grandes inventions modernes, nos machines à vapeur pour battre le grain, faire les drainages etc... Le Chinois, c'est le peuple aux petits moyens; mais le fait est qu'avec ses petits moyens il arrive à des résultats qui souvent valent bien les nôtres. J'admire par exemple comment d'une manière si simple et si facile ils parviennent, pour suppléer à la sécheresse du sol, à arroser des plaines entières, ce qu'en Europe nous ne pourrions faire qu'avec une multitude de machines très-dispendieuses que la plupart des petits cultivateurs ne peuvent se procurer. On a fait beaucoup de bruit en France à propos d'une *charrue-semeuse* qu'un de nos savants en agriculture avait inventée. Nos Français ignoraient sans doute que les Chinois en ont une semblable depuis plus de mille ans, et je ne crois pas que la charrue-semeuse des Chinois le cède en rien à cette nouvelle invention de la France; bien plus, il est certain qu'elle doit l'emporter par sa simplicité, car sans le secours d'aucun artiste, chaque laboureur Chinois, muni d'une scie et un grand couteau, se fabrique lui-même sa machine à semer. Le grain qu'il veut semer se répand sous le soc de la charrue, à mesure qu'il creuse son sillon, avec une parfaite régularité, à telle profondeur et en

telle quantité qu'il le veut. Pour diriger sa machine, une petite ficelle, qu'il tient de la main gauche, lui suffit, tandis que de la main droite il conduit la charrue. — Etant en France, j'ai entendu parler d'une nouvelle méthode qu'un directeur de ferme-modèle avait inventée pour faire couver les œufs de poule par une chaleur artificielle; mais cette invention, c'est des Chinois qu'il l'avait apprise sans doute, car ils n'en ont pas d'autre. La paysanne chinoise qui a quelques milliers d'œufs à faire couver, ne s'amuse pas à les confier à une multitudes de poules plus ou moins capricieuses qui souvent lui perdraient ses œufs; elle trouve bien plus simple de les étendre sur des claies, autour desquelles, avec le feu qui lui sert à cuire son riz, elle entretient une chaleur humide toujours égale et qui fait que ses œufs réussissent bien plus sûrement et sans se perdre. — Il y a quelques jours, je rencontre un de nos voisins portant à la main un morceau de viande assez malpropre: "Ha-sien-chen- tu veux te régaler aujourd'hui? Non, me répond-il, mais je n'ai plus de savon. — Ainsi, c'est du savon que tu veux faire? — Oui, ma provision est épuisée." Quelques instants après, je le vois broyant, hachant sa viande avec quelques poignées d'une espèce de sel dont on se sert ici pour la cuisine; puis ce mélange était étalé au soleil, où il restait pendant quelques jours, et lorsque je repassai par là, il me montra plusieurs morceaux d'un savon qui n'a pas, il est vrai, la finesse du nôtre, mais qui suffit pour son usage. Que dirait chez nous la ménagère si, à l'approche d'une grande lessive, le fermier lui défendait d'acheter du savon et disait: "tu as de la viande, du sel, tout ce qui faut pour faire ton savon, cela suffit, tire-toi d'affaire sans recourir à l'épicier." Elle se récrierait qu'on se moque d'elle etc. C'est pourtant ce que fait le premier venu de nos paysans chinois. — L'an dernier, j'avais appelé un petit forgeron de campagne pour travailler quelques morceaux de fer de construction; c'est un ouvrier ambulant, dans le genre de nos rétameurs qui courent les campagnes en portant leur forge et tout leur matériel sur les épaules. Mon travail fini, je le congédiais, lorsque le bonhomme me dit: "Monsieur n'aurait-il pas besoin de fusils? — Est ce que tu en as à vendre? — Non; mais si ces Messieurs en avaient besoin, je pourrai leur en faire!!!" J'ai vu en effet quelques uns de ces fusils fabriqués par des goujats de campagne, avec lesquels nos braconniers tuent passablement de lièvres. Qu'en diraient encore nos artistes forgerons de France! — Mais votre étonnement et votre admiration pour l'industrie de nos Chinois serait bien autre encore, si j'avais le temps de vous dire comment trois ou quatre paysans, avec quelques mauvais morceaux de bois et de la terre prise dans le premier champ venu, vous installent en quelques heures une *fonderie de canons, de cloches, de boulets etc,* toutes choses pour lesquelles en Europe il faut tout un immense attirail de machines dont la seule installation exige des dépenses qu'un millionnaire ou même le gouvernement peuvent seuls supporter.

Extrait d'une lettre du P. Leboucq à M. de Fontenay, Supérieur du Grand Séminaire de Séez (Orne) — Village de Nan-tze-ta, 21 Avril 1864.

Les quelques mois de campagne que je fis l'an dernier, en compagnie de tous les plus hauts fonctionnaires civils ou militaires de la province, me fournirent les moyens d'étudier de près le caractère de nos Mandarins. Je pus connaître, sans qu'ils s'en aperçussent trop, leurs dispositions à l'égard de la Religion Chrétienne et même à l'égard des Européens; mais j'ai pu étudier aussi leur faible et apprendre tant soit peu la manière de les aborder et de leur faire rendre justice à nos chrétiens opprimés. Presque tous les jours, je reçois avis que quelque catéchumène a été arrêté et mené en prison: sans retard, je prends d'abord le chemin du village de l'accusé, j'appelle ses accusateurs, et s'ils consentent à demander l'élargissement de mon chrétien en disant au Mandarin qu'ils s'étaient trompés, l'affaire est finie; s'ils ne veulent pas se désister de leurs poursuites, alors je tourne bride droit sur le prétoire de la localité et demeure chez le magistrat jusqu'à ce que, bon gré mal gré, il

ait fait droit à mes réclamations, qui du reste se bornent ordinairement au strict nécessaire : mettre l'accusé en liberté, citer ses ennemis au tribunal et les forcer de signer avec la partie adverse une pièce par laquelle ils s'engagent à ne plus molester les chrétiens à l'avenir. Tous les jours à peu près, j'ai de semblables expéditions à faire. Et jusqu'ici j'ai eu généralement le bonheur de réussir. — Depuis une quinzaine de jours à peine, j'ai visité plus de 150 villages païens. J'y ai trouvé des adorateurs du vrai Dieu : j'ai tâché de leur persuader que la patience et la pensée d'une vie meilleure doivent être leur force et leurs armes pour résister à leurs oppresseurs. Et en même temps toutefois, j'ai appris à ces derniers à se conduire avec plus de modération. Aujourd'hui même j'ai été appelé dans une petite chrétienté distante de 2 lieues seulement de celle où je suis en ce moment. Les chrétiens étaient accourus ici tout haletants et pleins d'effroi: "Père, venez vite chez nous; les païens se préparent à assommer un de vos meilleurs catéchumènes." En un instant je suis arrivé au petit village de Tcheou-Kia-Tchouang, mais qu'y avait-il donc? La mère de l'un de mes catéchumènes, sollicitée depuis longtemps par la grâce, avait résisté et refusé de se faire chrétienne; personne ne s'occupait plus d'elle: chaque jour elle allait à la pagode du village prier le bonze de brûler en l'honneur de Fô quelques paquets d'herbes odoriférantes, afin de lui obtenir après sa mort une place d'honneur dans l'autre monde; elle a si bien été exaucée que le démon et son disciple Fô, ont accordé à cette malheureuse la faveur de se jeter dans un puits et d'y mourir. Elle avait deux enfants : les parents de la famille se réunissent en grand conseil et décrètent que "la défunte s'étant "donné la mort elle-même, les funérailles doivent se faire avec une grande pompe pour faire oublier ce que cette mort "a eu de déshonorant pour la mère et pour ses enfants. 600 000 sapèques (3000 f^{rs}) seront dépensées pour l'enterrement. "La moitié de cette somme sera employée à payer les frais de la cérémonie civile : le reste servira aux honoraires de "20 ou 30 bonzes qui seront invités pour accompagner le cercueil et prier pour la défunte; et en même temps aux frais "d'une comédie en 3 actes qui sera jouée sur la tombe après la cérémonie funèbre." Le fils aîné, qui est fervent catéchumène, avait répondu à ces conclusions qu'il ne pouvait les signer. Etant chrétien, il ne pouvait payer la moitié de la somme destinée aux superstitions; A peine eut-il donné cette réponse qu'un cri de rage se fait entendre: "aux armes! tombons tous sur cet apostat de Fô!" Heureusement mon cheval franchit assez tôt la distance qui me séparait de ce village pour que j'arrive avant le combat. J'y trouve tous les païens soulevés, maudissant mon catéchumène aussi bien que la religion qu'il embrasse. J'appelle les 6 chefs de famille qui sont causes de ces troubles. Vous pensez peut-être qu'ils n'ont pas voulu se présenter? Point du tout. Ils viennent au milieu d'une foule que la peur a rendue silencieuse, se mettent à genoux devant moi et me demandent pardon en disant qu'ils sont encore à l'état d'enfance (expression d'humilité en usage en Chine) qu'ils ignoraient la loi chrétienne et ne savaient pas qu'elle défend les superstitions etc. etc. — L'affaire a donc été terminée à peu de frais; on a décidé que le catéchumène paierait 50 000 sapèques seulement. Son frère devra payer à lui seul le reste de la somme décrétée. Je viens d'apprendre qu'après mon départ le conseil de famille s'était de nouveau réuni pour consoler la défunte de l'injure que lui a faite son fils aîné, en se faisant chrétien d'abord, et ensuite en refusant de contribuer aux prières que feront les bonzes pour l'âme de sa mère. Les chefs de la famille ont condamné la bru de cette infortunée à se revêtir d'une peau d'âne et à marcher à quatre pattes pendant toute la durée de l'enterrement: "C'est une pénitence humiliante, ajoutait le conseil, mais elle n'en sera que plus agréable à l'âme de la défunte." Vous croiriez volontiers, M. le Supérieur, que cette pénitence est difficile à accomplir en Chine. Détrompez-vous.. La bru a loué pour deux jours une magnifique peau d'âne qui sert en semblables circonstances à ceux qui la demandent: le matin du jour de l'enterrement, elle s'est revêtue de ce singulier uniforme; son oncle maternel lui a mis

et attaché sur le dos, un bât pesant, mais recouvert de magnifiques toiles. Elle a ensuite ouvert la bouche pour recevoir le bridon, complément indispensable de l'accoutrement et s'est laissé conduire pendant deux heures au moins par un de ses oncles sur la tombe de sa mère. Pour croire à de pareilles scènes, il faut être en Chine. Pauvre pays! Dites aux Chinois que leurs usages (au moins celui dont je viens de parler) ne découlent pas d'une civilisation supérieure à celle des autres nations, ils vous rient au nez et haussent les épaules en disant: "Voyez donc ce sauvage, il ne comprend rien!" — Jusqu'ici nous avons pu protéger nos chrétiens et leur faire rendre justice, mais je trouve que nous commençons à être débordés, et sans être prophète, je crois pouvoir affirmer qu'avant peu d'années nos efforts seront inutiles. La haine du paganisme, au lieu de diminuer, grandit d'une manière effrayante, et nous laisse entrevoir un avenir bien sombre pour nos chers néophytes. Mais à chaque jour suffit sa peine. D'ailleurs les amertumes qui nous abreuvent de temps en temps sont compensées par d'innombrables et indicibles consolations: la joie ne manque pas, et nous sommes bien heureux de vivre en Chine, je vous assure... Au moment où je vous écris plus de 40 chrétiens sont assis à ma porte, bien qu'elle soit irrévocablement fermée pour eux jusqu'à demain matin. Il est 8 heures du soir. Je leur ai plusieurs fois crié de s'en aller; ils restent là, silencieux ou parlant à voix basse. La plus grande fête de l'année pour ces pauvres néophytes, c'est le jour où il leur est donné de voir le Missionnaire arriver chez eux. Le cri: "le Père spirituel arrive!" vole de bouche en bouche; ceux qui nous aperçoivent les premiers vont avertir les autres. En un clin d'œil, tout le monde est au poste, c'est-à-dire à la porte de la vieille masure où se trouve le Missionnaire. Les hommes ont l'honneur d'entrer dans la chambre. Ce sont eux qui servent à table et même assez souvent font la cuisine. Les femmes se tiennent silencieuses en dehors de la porte ou de la croisée écoutant avec avidité les paroles qui se disent à l'intérieur. Plus nos Chinois ont de défauts, plus ils ont droit, bien entendu, à l'affection de leur Père. Mais ce qui nous attache à eux, M. le Supérieur, oui, ce qui nous attache à eux à la vie à la mort, c'est surtout la difficulté qu'ils ont eue à se faire chrétiens, et les obstacles qu'il nous a fallu vaincre pour les gagner à Jésus-Christ, ce sont les persécutions quotidiennes que leur suscitent les païens. Ces épreuves nous font aimer nos néophytes et nous attachent comme irrévocablement à leur sort.

Lettre du P. Octave aux Novices d'Angers. — Tché-ly Sud-Est, 13 juin 1864. —

C'est toujours du Midi du vicariat que je vous écris. Je réside encore le plus souvent auprès d'une sous-préfecture que les Chinois appellent Wei-Chien. Mais cette année j'y suis sans voleurs, du moins sans nos grands voleurs de profession. Il sera donc quelque peu embarrassant pour moi de leur faire vos commissions, à moins qu'il ne leur prenne fantaisie de reparaître; ce que je ne désire que fort médiocrement. Où sont-ils allés, les voleurs? — Pas loin, je vous assure. Je vous dirais bien la demeure de plusieurs, et pourrais vous indiquer tel village, à peu près désert au temps de l'expédition et repeuplé maintenant de ces nobles hôtes, redevenus honnêtes gens, au moins à l'extérieur, au moins pour un temps. Ils ne vivent point cependant sans quelque inquiétude, soit scrupule de conscience pour avoir commis sur la route quelques peccadilles, soit plutôt parce qu'un beau jour il pourrait bien prendre envie aux Mandarins de se ressouvenir de leurs anciens péchés pour les corriger ou tout au moins pour leur extorquer quelques milliers de sapèques. A cause de cela, et peut-être aussi pour de plus purs motifs, nous avons présentement un bon nombre de ces anciens voleurs qui demandent à se faire chrétiens. Dans une Mission voisine de la nôtre, les Pères en ont enrôlé plusieurs centaines parmi leurs catéchumènes et les ont délivrés plusieurs fois des poursuites ou des représailles qui s'exerçaient contre eux. Plusieurs sont venus me trouver moi-même, me demander des catéchismes et des calendriers chrétiens. Dans les relations extérieures, nous leur faisons peu d'avances. — Des difficultés nouvelles sont survenues. C'est la

règle en Mission, et s'en voir entièrement délivré est chose tout à fait exceptionnelle, comme aussi, selon St Ignace, très-peu désirable. Après les voleurs, c'est donc un autre embarras. Depuis quelques mois les païens, grands et petits, surtout les grands, manifestent de plus mauvaises dispositions à l'égard des étrangers. On dirait qu'ils voudraient essayer comme une réaction, se débarrasser des derniers traités qui leur pèsent sur le cœur et renvoyer les Européens, surtout les Anglais, vivre dans leur pays. Les Missionnaires représentent ici les étrangers, et le mauvais vouloir des païens s'attaque naturellement à nous. Au Nord, on répand toutes sortes de bruits plus ou moins vraisemblables; en particulier, que la milice chinoise, si elle en finit avec les brigands du Nord et du Midi, consacrera ses loisirs à nous renvoyer en Europe. Dans la contrée que j'habite, plus loin de *Pékin* et de *Tien-tsin*, l'audace des méchants est naturellement plus grande encore. Je vous ai parlé quelquefois de *Quam-pim-fou*, l'une de nos plus grandes villes du midi, dans la partie qui offre en ce moment le plus d'espérances. Dernièrement, un écrit absurde, grossièrement injurieux contre la Religion, en même temps qu'outrageux pour l'Angleterre, vient d'être affiché aux quatre portes et sur les places publiques, et il se termine par un appel aux armes. Ce n'est point l'œuvre, du moins avouée, des Mandarins. Les auteurs sont quelques notables de la cité, dont la haine contre la Religion n'en est pas à son coup d'essai. Nous étions sur le point de nous établir dans la ville; ils ont jeté l'alarme. Cet écrit, qu'on a lu un mois durant, a fait beaucoup de bruit. Les catéchumènes en ont souffert et en souffrent encore; plusieurs n'osent plus avancer, ni même avouer leurs bonnes résolutions : car les païens ont jeté le ridicule sur eux et dans quelques endroits même en sont venus aux voies de fait, pour se venger de les avoir vus abandonner les idoles. Nous avons immédiatement pris des mesures efficaces. L'écrit a été envoyé par Monseigneur *Languillat* à la légation française, à *Pékin*, et il a été communiqué à l'ambassade d'Angleterre. Les Mandarins ont dû faire réparation publique.

Extraits de plusieurs autres lettres du Pé-tché-ly. —— On a fait courir, durant ces derniers temps, des bruits diffamatoires sur notre compte, et cela dans toutes les parties de la province. Voyant que les païens se convertissaient en grand nombre, sans qu'il pût les en empêcher, l'enfer a inspiré à ses agents les calomnies les plus absurdes. « Les Européens veulent se rendre maîtres de la Chine... Les baptiseurs excurrents qu'ils envoient avec des remèdes à la « recherche des enfants malades, sont des empoisonneurs etc. Les Européens mangent le cœur des enfants, leur arrachent « les yeux pour en faire des lunettes. etc." Ces absurdités sont crues et admises gratuitement par un bon nombre de paysans et sont de nature, plus que les persécutions, à arrêter nos œuvres. Tout récemment on disait que deux de nos baptiseurs qui se rendaient à la résidence avaient été jetés dans le fleuve par les païens, à 10 lieues de *Tchang-kin-tchuang*. Ce bruit, auquel nous n'avons nullement ajouté foi d'abord, s'est confirmé depuis; car ces deux fervents chrétiens n'ont point reparu chez eux... Il est très-difficile de savoir comment les choses se sont passées, mais le Mandarin du lieu s'est bien conduit; et celui qu'on suppose le plus coupable parmi les païens, ayant été mis en prison s'est hâté de verser une bonne somme d'indemnité pour les parents, tout en se déclarant lui-même innocent du meurtre. Il a avoué cependant qu'on ne pouvait pas manquer de rejeter tout sur lui; ce qui montre qu'il a la conscience de ses mérites. Un autre procès, mal jugé par le Mandarin *Chien-chien*, vient aussi de se terminer à l'avantage des Chrétiens; le Mandarin, notre cher voisin, est maintenant dans ses petits souliers, et ne demande pas mieux que de faire des accommodements avec l'Eglise, comme on dit ici. Ce qui nous vaut cela, *après la Protection spéciale du grand St Joseph*, c'est, je crois, l'amitié du *Tche-fou* ou grand préfet de la province, siégeant à *Ho-kien-fou*. Cet homme est un Tartare, dont le frère aîné est ministre de la maison de l'Empereur. Il se montre vraiment ami et veut lire les livres chinois les plus remarquables sur la Religion Chrétienne.

4 Octobre 1864 — Le grand Mandarin de Ho-kien-fou, (c'est la préfecture de 1er ordre, dont relève Chien-Chien) est venu nous visiter en grande tenue et en grand cortège, le 20 Août dernier, au grand ébahissement de tous les Chinois; faisant ainsi la leçon à son subordonné, le mandarin de Chien-Chien, dont il casse en ce moment un arrêt sottement rendu. De plus, le même grand Tche-fou a accepté notre invitation à dîner pour le 25 Août, et il a ce jour là régalé son âme plus que son estomac. Depuis lors il veut étudier la Religion. On lui a donné à lire quelques-uns des beaux livres de nos Pères; il en veut encore d'autres. Il a retenu pendant 7 heures le P. Leboucq, notre décoré de la perle bleue et son ami intime, qui vient de passer à Ho-kien-fou, et il veut revenir chez nous en Novembre passer un jour et une nuit, un jour, pour faire tirer sa photographie, et une nuit, pour voir quoi?... une séance de *lanterne magique*! C'est là qu'on aura matière à lui en dire! Veuillez faire prier pour cette affaire, elle peut devenir importante. Si la belle lanterne magique venue d'Amiens, allait se transformer tout-à-coup en un piège à prendre les Mandarins! Rien n'est impossible à Dieu et tous les moyens lui sont bons, même les plus petits.

Extrait d'une lettre de Mgr Languillat à M. J... S... — Tché-ly (Sud-Est), 10 7bre 1864.

Ici une nouvelle ère semble, depuis la campagne de 1860, s'être ouverte pour l'Eglise. J'ai tâché de prendre de suite possession de la nouvelle position qui nous était faite, en visitant tous les Mandarins du Vicariat. Depuis, je suis toujours selon les occasions qui ne manquent pas de se présenter, en rapports officiels avec eux, comme Vicaire-Apostolique. Quelques uns sembleraient y mettre même de la cordialité; d'autres paraissent quelquefois un peu revêches. Quoi qu'il en soit, nous prenons pied, et notre Sainte Religion acquiert peu à peu droit de cité en cette province. Sans doute les populations ne viennent pas encore demander le baptême en masse; mais la voix de la prédication s'est fait entendre partout, partout il y a un mouvement visible et prononcé: C'est par milliers que nous comptons nos catéchumènes. Le nombre de nos baptêmes d'adultes, qui n'atteignait pas la centaine chaque année à mon arrivée, s'élève maintenant presque au chiffre de mille. Il serait beaucoup plus considérable, si nous étions moins sévères. Chose singulière, et pour moi, humainement parlant, presque inexplicable! De tous les points de la Mission, les païens, riches ou pauvres, sont-ils vexés, ou du moins croient-ils l'être par leurs Mandarins, ou même ont-ils entre eux des difficultés de famille, de suite ils parlent de se faire chrétiens et recourent au Missionnaire comme à l'interprète certain et désintéressé de la justice. Jugez vous-même si nous n'avons pas besoin d'une grande prudence, car vous comprenez qu'il y a danger, et à repousser ce mouvement, et à le suivre sans discernement. D'un autre côté, et c'est là pour moi une preuve non équivoque que l'on craint notre influence et qu'on la sent, des bruits plus absurdes les uns que les autres - que nous avons sujet de croire venir de haut - circulent quelquefois d'un bout de la province à l'autre. Nous arrachons les yeux aux malades, pour en faire, devinez? des lunettes d'approche; on nous a vus manger les cœurs encore palpitants d'enfants dont nous venions d'ouvrir les entrailles. Tantôt c'est le généralissime Tartare qui vient reprendre sa revanche, et doit arriver bientôt pour massacrer tous les Européens et couper la tête à tous les chrétiens. — Ces bruits finissent par tomber, mais ils font toujours des dupes et retiennent les timides et les ignorants. Ici donc, comme en Europe, l'Eglise a aussi la lutte pour partage et pour condition de succès.

Autre lettre de Mgr Languillat à un F. Scolastique de St Acheul. — 10 7bre 1864

Vous désirez venir évangéliser la Chine, et même votre désir est approuvé par vos Supérieurs — Je vous félicite d'une si belle vocation. C'est à mon avis, le *datum optimum, donum perfectum, descendens a Patre luminum*. Pour vous aider, autant qu'il est en moi, et répondre à vos questions, je commence par vous peindre en deux mots, et notre position actuelle et l'avenir que nous devons, avec la grâce de Dieu, tendre, selon moi, à nous créer. En présence

des faits, il vous sera facile de voir la science et les autres qualités que doit avoir un Missionnaire de Chine. — La position de l'ancienne Compagnie jadis à sa première entrée en Chine, et la nôtre en y rentrant il y a une vingtaine d'années, furent diamétralement opposées. Le P. Ricci et ses successeurs durent, par la force même des choses, s'adresser aux grands et aux Mandarins; et de ceux-ci, ou, si vous le voulez, de la tête, leur doctrine descendit et arriva au peuple, au corps de la nation, avec une espèce d'auréole de gloire et un prestige qui, *cooperante Deo*, et grâce aussi à l'attrait de la nouveauté, leur valurent un succès immense. A partir de la mort de *Kang-hi*, cette gloire s'éclipsa peu à peu; puis, à cause des persécutions, des morts pour la Foi et des défections parmi les grands, la Religion finit par se réfugier chez le peuple et même par s'exiler dans les campagnes. A notre rentrée en Chine, ce furent donc des gens du peuple, de pauvres artisans, des paysans, qui furent à peu près nos premiers maîtres en fait d'éducation chinoise et aussi nos uniques disciples en fait de religion. C'est du peuple donc qu'il nous faut remonter vers les grands, c'est-à-dire de bas en haut: tout l'inverse de nos anciens Pères. La classe Mandarine, si du moins j'en juge par ce que j'en ai vu jusqu'ici, n'est guère disposée à embrasser l'Evangile. Elle n'aborde même pas cette question. Elle est matérialiste, infatuée de son Confucius; quoique, pour contenter le peuple, elle ne se fasse aucun scrupule, et même s'impose comme une loi d'état d'aller brûler de l'encens aux autels des Bonzes et des Taossos. — La campagne providentielle de 1860 et le traité de paix qui la suivit, nous ont ouvert une ère nouvelle. Quel malheur si nous n'en savions point profiter! Jusqu'ici, trop peu nombreux, nous n'avons pu nous livrer à des études qui pussent être en rapport avec notre position nouvelle. Pouvons-nous négliger nos chrétiens, et même ne pas seconder le mouvement religieux qui se manifeste parmi le peuple? — *Hæc oportuit facere*, me direz-vous, *et illa non omittere.* — C'est précisément ce qui me donne la confiance que la Compagnie ne fera pas défaut à sa noble et nouvelle tâche; mais qu'elle comprendra aussi que l'on n'obtient rien qu'il n'en coûte, et que la grandeur du succès se mesure sur celle des sacrifices. Le temps est venu de reprendre notre ancienne position, autant que le permet le nouvel état de choses; et, après nous être munis et armés de toutes pièces, de monter enfin à l'assaut de la haute société chinoise. Mon plan, ma pensée unique, depuis la paix, a toujours été de rentrer dans les villes, d'aborder les grands centres. C'est dans ce but que j'ai poursuivi et obtenu du gouvernement Chinois lui-même des concessions de terrain dans plusieurs villes; un collège, un observatoire, une pharmacie, que sais-je? Par exemple, la ville de *Ho-kien*, où l'on nous désire, serait un centre d'action qui, avec le temps et surtout de *la persévérance*, rayonnerait au loin. — Après ce préambule que je ne croyais pas devoir être si long, et où je parle (voyez la prétention!), par vous, à nos *Riccis* et *Verbiests* futurs, vous pouvez facilement comprendre que, sur le fondement des vertus solides, plus vous aurez superposé de science et de savoir-faire pratique, plus aussi vous serez un instrument apte à beaucoup faire entre les mains de Dieu. Heureux si de l'observatoire astronomique où vous aurez mesuré les cieux, vous pouvez descendre dans la cave de nos tisserands chinois, dans l'atelier des forgerons, dans les campagnes auprès des laboureurs etc, etc!!! Apprenez avant tout en Europe ce que vous ne pourrez apprendre ni même voir ici. Visitez là-bas les usines, les manufactures, etc, de manière à pouvoir parler un peu pertinemment de tout. — Oui, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, voire un peu de chirurgie; le dessin, la mécanique, l'architecture religieuse, en un mot tout ce pour quoi vous pouvez avoir de l'aptitude; la tenue des livres même, car chaque Missionnaire ici a entre les mains des fonds, soit de la Ste Enfance, soit de la Mission, qu'il doit gérer lui-même dans son district. Vous voyez combien mon programme est vaste. Je n'ai pas besoin de vous dire que la prudence doit présider à son exécution. Qui trop embrasse mal étreint. Comme chacun a une spécialité, c'est d'abord celle-là qu'il faut cultiver, et vous plus particulièrement la vôtre, ensuite les branches pour lesquelles vous vous sentez plus d'aptitude. — De grâce, point d'utopie; point de système ni de parti pris *a priori*; avant tout du *bon sens*; de ce sens commun—

pratique, qui parfois ne peut trouver à loger dans quelques têtes où il y a trop d'esprit et grande provision de hautes sciences. — Arrivé en Chine, vous vous défierez de vos yeux et des premières impressions ; vous écouterez aussi beaucoup, sans juger de suite par tout ce que vous diront même quelquefois de vieux Missionnaires ; car vous entendrez des appréciations contradictoires sur la Chine, sur les Missions, etc. ; sans être enthousiaste ni pessimiste, peu-à-peu, avec la prière qui obtient tout de Dieu, et avec les conseils des prudents, vous tâcherez d'être vous-même, c'est-à-dire, de tirer de votre talent le meilleur parti possible, selon les hommes, les affaires, les lieux, etc. Est-il bon d'apprendre l'anglais ? oui, et qui plus est, cette langue est bien souvent nécessaire ; le portugais même, si vous le pouvez, pour être utile à ces pauvres Manillois qu'on rencontre dans les ports. — Je suis de l'avis du P. K*** pour l'étude du chinois : ne pas l'apprendre en Europe ; en peu de temps, témoin le P. Couvreur, on peut y faire ici de rapides progrès. Je vous engage toutefois à vous procurer les traductions de livres classiques chinois qu'on trouve, m'assure-t-on, facilement à Paris. Il doit y avoir aussi à la bibliothèque impériale une foule de manuscrits, livres, etc, concernant la Chine et nos anciens Pères. Il est bon d'en prendre connaissance. — Quant à l'histoire de la Chine, j'en dis autant que de l'étude du chinois. Ici en peu de temps, vous en saurez bientôt plus que nos lettrés. Ma pensée est qu'il ne faut pas vous appliquer à cette étude au préjudice de ce que n'ayant pas appris en Europe vous ne pourriez plus apprendre ici. ——— Assez pour cette fois, mon bien cher Frère ; je vous donne, selon votre désir, mes idées, ma manière de voir. Je suis loin d'avoir la prétention que ce soient *Verba Magistri*. Ne faites pas attention au décousu de ma lettre ; je vous écris — après avoir prié Dieu de me bénir — selon que les pensées se présentent. — Encore un mot. — Vous le savez, le P. *Ricci* a réussi grâce à son invincible persévérance. Voilà l'unique vertu (*humanum dico*) qui opérera cette merveille de la conversion de la Chine. Nous autres Européens, nous avons un écueil à éviter en Chine ; après avoir formé de beaux plans, après les avoir même essayés, si le succès n'est pas sensible, s'il est trop lent à notre gré, quittant le premier projet, nous courons vite à l'essai d'autres œuvres. — Le Chinois nous observe : s'il voit que nous nous possédons, que, après avoir mûri nos plans, nous suivons une marche uniforme et constante, alors il commence à prendre les choses au sérieux. Quand il s'est rendu, lui-même il tient ferme et n'est pas d'ordinaire changeant. — Si Dieu vous donne de venir en ces Missions, prenez pour règle de ne point voir seulement les défauts des Chinois ; mais malgré leurs défauts et leurs mœurs aux antipodes des nôtres, tâchez de les aimer. Le cœur seul et l'affection peuvent gagner le cœur et l'affection, même des Chinois. — Dieu vous bénisse, mon bien aimé Frère, et ces lignes avec vous. Commencez votre apostolat dès maintenant, en priant beaucoup pour moi, pour nos Missionnaires, pour nos Chinois.

† Languillat S.J.

Amérique. — États-Unis. — *Nous recevons au dernier moment plusieurs lettres auxquelles nous empruntons les détails suivants :* — Un de nos Pères (le P. *Ouellet*), aumônier dans l'armée du Nord, écrit du camp devant Richmond : — "Le corps du général *Hancock* auquel je suis attaché est, plus que tout autre dans l'armée, presque constamment en mouvement. Ce ne sont que marches et contre-marches : Aujourd'hui devant *Petersburg*, demain à *Deep-Bottom*, sur la rivière James, à l'extrême droite ; puis le jour suivant à la station de *Reams* sur le chemin de fer de *Weldon*, c'est-à-dire à l'extrême gauche, distante de 30 à 35 milles de la droite. Ces changements de positions ne s'effectuent pas sans de grandes fatigues et sans mettre beaucoup d'obstacles à l'exercice de mon ministère, à ce point que parfois je ne puis dire la messe, même le dimanche. Il arrive aussi de temps en temps que nous nous trouvons sous le feu des ennemis : alors les boulets sifflent au dessus de nos têtes et les bombes éclatent autour de nous. Une bombe est déjà tombée dans ma tente ; je n'eus que le temps de chercher un abri à quelque

distance pour me préserver des éclats. Dieu sera, je l'espère, avec moi, soit que je vive, soit que je meure. Il faut des prêtres dans l'armée, et dussent tous les autres abandonner les pauvres soldats catholiques, je pense que la Compagnie ne le devrait pas. Comme je me trouve avoir été choisi par la Ste obéissance pour la représenter sur le champ de bataille, j'espère, malgré mon indignité, n'être pas entièrement infidèle à ma sainte mission. — (10 Septembre 1864) Le capitaine Edouard Brownson, mon ancien élève à New-York et mon ami le plus dévoué dans l'armée, a été tué dans le désastre que nous avons essuyé à la station de Reams. Je n'appris cette perte que le lendemain, car après être resté sur le théâtre de l'action jusqu'à 4h. de l'après midi je m'étais retiré avec les blessés presque au moment où nos troupes allaient être entourées de tous côtés par un cercle d'ennemis. Un quart d'heure après mon départ, j'entendis derrière moi le cri (*yell*) des confédérés retentir tout le long de la ligne: c'était l'annonce d'une terrible charge. Un feu bien nourri de mousqueterie suivit; nos canons furent bientôt réduits au silence. L'ennemi avait rompu nos lignes pris nos ouvrages et mis en déroute nos braves soldats écrasés par le nombre. C'est à ce moment que périt le capitaine Brownson qui faisait partie de l'état-major du général *Hancock*. Je n'ai pas d'inquiétude à son sujet il avait toujours été très-régulier dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et s'était confessé à moi 15 jours auparavant (*) — 1er Octobre — Encore un aumônier séculier qui vient de résigner ses fonctions et a quitté notre corps. Je reste seul désormais. — Décembre 1864 — Nous voici transférés à l'extrême gauche, à 10 ou 12 milles de *City point* et tout près des quartiers du P. Egan, aumônier du 5e corps, 1re division. Nous sommes en pleins quartiers d'hiver, mais je ne sais combien de temps nous en jouirons. En attendant j'ai élevé une petite chapelle en bois recouverte d'une toile: Elle est à portée de tous les régiments de ma brigade qui peuvent entendre le son de ma clochette et venir assister aux offices. — Les exécutions pour désertion sont à l'ordre du jour, et l'échafaud est en permanence. Une grande partie de mon ministère consiste à préparer à la mort ces pauvres déserteurs. Tantôt c'est un Canadien, tantôt un Polonais, tantôt un Allemand, car toutes les nations du globe ont ici leurs représentants. Il y a quelque temps, une dépêche télégraphique du général Butler me demandait en toute hâte pour assister un condamné de cette espèce. C'était la nuit; je monte à cheval, et après m'être égaré dans l'obscurité, après avoir fait 13 ou 14 milles, j'arrive enfin au corps d'armée du général Butler et trouve mon prisonnier endormi sous un arbre, entouré de ses gardes. Je fus pour lui comme un ange envoyé du Ciel, car il était presque au désespoir en pensant qu'il mourrait sans s'être réconcilié avec Dieu. Je ne le quittai qu'après l'exécution et après avoir rendu à ses restes les derniers devoirs. — Le 17 de ce mois, se passait dans notre division un fait du même genre, mais plus consolant encore pour moi. Trois hommes allaient être pendus, toujours pour désertion: un catholique et deux protestants. N'ayant été informé de l'exécution que la veille, je n'eus que bien peu de temps pour préparer mon catholique à la mort. C'était un Allemand du duché de Bade, mais qui heureusement parlait passablement le français. Les deux autres ayant été visités par le ministre, je crus plus prudent de ne pas m'occuper d'eux. Cependant au moment du départ pour l'exécution, je remarquai que le ministre ne donnait ses soins qu'à l'un des condamnés, anglais de naissance, et délaissait entièrement l'autre, qui était Allemand et ne savait point l'anglais.

(*) Par cette mort, de tous les enfants de Brownson, il n'en reste plus qu'un seul, celui qui a été Jésuite quelque temps. — On ne sera peut-être pas fâché de savoir à cette occasion que Brownson a cessé de faire paraître sa Revue avec le No d'Octobre dernier. Personne n'en a exprimé de regrets. Dans ses deux derniers numéros il a attaqué les Jésuites, cherchant à les représenter comme des rétrogrades, hostiles à la liberté, au progrès, à l'émancipation des esclaves et défavorables à l'Union. Tout cela, mélangé de quelques éloges pour la Cie qui, disait-il, avait pu convenir à d'autres temps, mais n'était plus du nôtre. Quoique nous n'ayons pas répondu, les journaux s'en sont un peu occupés pour et contre. Un journal protestant nous a même appelés *les Serpents de l'Eden Américain* !! mais tout ce bruit est tombé bien vite.

Ce pauvre homme, se voyant ainsi abandonné, se tourne naturellement de mon côté, par sympathie, je suppose, pour son compatriote. J'en profitai pour sonder ses dispositions. A l'aide du peu d'allemand que je sais et de l'interprétation de mon catholique, je crus trouver en lui les dispositions essentielles: je m'assurai qu'il avait été baptisé; une espèce de confession fut improvisée et depuis lors jusqu'à la fin, je partageai mes soins entre mes deux Allemands qui, je l'espère, n'auront pas changé de route après leur mort et seront allés ensemble au Ciel. Arrivés au lieu de l'exécution, le ministre protestant fit profession publique de son impuissance à remettre les péchés: s'étant mis à genoux avec son pénitent, il conjura Dieu de lui pardonner son crime de désertion. Que pouvait-il faire de plus? Il n'avait d'autre commission que celle d'Uncle Sam. — Ayant, moi, une commission divine, je pus agir *tanquam potestatem habens*, et sans faire autant d'éclat mais avec plus d'efficacité, je donnai l'absolution et l'indulgence plenière. Le contraste frappa les spectateurs. Plusieurs catholiques du corps, qui avaient ignoré jusque là qu'il y eût des prêtres dans l'armée, vinrent me trouver après l'exécution pour savoir où ils pourraient me rencontrer. Je donnai rendez-vous: puisse Dieu en tirer sa gloire! — 5 janvier 1865. — Je suis on ne peut mieux établi pour l'hiver. Ma petite chapelle a été décorée par les soldats d'un major qui a fait dernièrement son abjuration entre mes mains avec la ferveur la plus édifiante. Elle se trouve si bien au point central des trois brigades que le régiment le plus éloigné n'a pas 5 minutes de marche pour venir assister aux offices. De plus, les dernières exécutions m'ont fait connaître et nos catholiques en profitent pour régler les affaires de leurs consciences. L'ouvrage ne manque pas en ce moment" Ici finit la lettre du P. Aumônier. —

Nos Pères de New-york réunissent tous les dimanches un grand nombre d'enfants catholiques; on les fait assister à la Ste Messe, puis on leur fait le catéchisme pour les instruire des mystères de notre Foi, et de leurs devoirs. La plupart de ces enfants fréquentent pendant la semaine les écoles protestantes, et finiraient par être infectés eux-mêmes du poison de l'hérésie, si le zèle de nos Pères ne venait à leur secours. Il faut savoir qu'un grand nombre de familles catholiques n'ont pas d'autre ressource pour faire instruire leurs enfants que de les envoyer aux écoles protestantes. Or le Père qui faisait le catéchisme, avait recommandé aux enfants de ne jamais lire aucun livre hérétique, nommément la bible protestante, qu'il est d'usage de lire dans les écoles de New york au commencement de chaque classe. Après leur avoir fait connaître la défense de l'Eglise sur ce point, et les dangers d'une pareille lecture, il ajouta qu'il n'y avait pas d'inconvenient pour eux à s'abstenir de cette lecture, attendu que la loi leur laissait toute liberté à cet égard. A peu de temps de là, un instituteur s'aperçut qu'un enfant catholique, âgé de 11 ans environ, n'arrivait à l'école depuis plusieurs jours, que la lecture de la bible terminée. Se doutant du motif de ce retard, il menaça l'enfant des férules, s'il ne venait au commencement de la classe. Pendant deux ans cet enfant reçut tous les jours les férules, et rudement appliquées, plutôt que d'exposer sa foi en lisant la bible! — Un autre, nommé Paul, fut plus hardi; il refusa formellement de lire la bible protestante; son maître épuisa toutes les ressources de sa rhétorique pour l'y engager: enfin à bout de moyens et furieux de sa défaite, il déshabille l'enfant et le frappe avec une telle violence qu'il met son petit corps tout en sang. Il s'arrêtait de temps en temps pour demander à l'enfant s'il consentait à lire la bible, et sur son refus il reprenait avec acharnement son traitement barbare. Cette affaire parut si grave qu'elle fut portée devant les tribunaux, mais elle fut ensuite étouffée. Les catholiques de la ville votèrent une médaille d'or à ce généreux confesseur de la foi. — Un autre pensa payer de la vie sa fidélité à remplir le 3e Commandement de Dieu. Tous les dimanches, il était maltraité par son père pour avoir assisté à la Ste Messe. Un jour, celui-ci, plus irrité qu'à l'ordinaire de voir l'enfant persévérer dans l'accomplissement de ce devoir sacré, lui montre un pistolet chargé et lui dit. " Si tu vas encore à la Messe, je te casse la tête." Le malheureux était homme à tenir cette horrible menace; ses excès dans la boisson l'avaient mis dans un état voisin de la frénésie et son fils avait souvent ressenti les effets de sa brutalité. Il ne laissa pas cependant d'aller entendre la Ste Messe; il y pria avec plus de ferveur, et ne put retenir ses larmes au souvenir des menaces que son père lui avait faites.

Un Père qui s'était aperçu de sa douleur voulut en savoir la cause, mais il se trouva bien embarrassé et ne savait quel parti prendre quand il apprit ces détails. Fort heureusement la mère de l'enfant étant survenue le tira d'embarras. Elle se chargea de ramener son fils, mais cette pauvre femme ne put si bien le protéger qu'il ne reçût de son père un coup violent qui lui cassa le bras. Nous avons lieu de bénir Dieu de ce qu'il inspire à des enfants tant de courage et de constance dans la pratique de leurs devoirs, et de ce qu'il daigne répandre ses bénédictions sur les travaux que nos Pères s'imposent pour les maintenir dans la foi. — 4 de nos Pères ont donné à Philadelphie une grande mission à l'occasion de la consécration de la cathédrale qui a eu lieu le 20 Novembre dernier. Les résultats ont été 20000 confessions et un nombre proportionné de communions, dont 14000 dans la nouvelle cathédrale. Plus de 30 protestants firent leur abjuration. — Dans le courant de l'année dernière, le P. Meagher a obtenu à Québec 23 abjurations, et depuis qu'il est à New-York il en a déjà reçu 15. Le P. Duranquet a eu dans l'année plus de 100 conversions, dont une vingtaine dans la ville de New-york et le reste dans les hôpitaux. — Les collèges vont bien. Celui de New-york a 480 élèves au moins; celui de Fordham, environ 200, dont 170 pensionnaires; celui de Montréal 250, dont 120 à 130 pensionnaires. Notre église de Montréal se couvre en ce moment: on espère que ce travail sera fini pour le mois d'Avril. Ses dimensions sont, pour la longueur (y compris la sacristie) 200 pieds; 100 pieds de large dans les nefs et près de 150 dans le transsept; 60 pieds de haut dans la principale nef et 30 environ dans les bas côtés. De plus, on a construit un soubassement qui aura 12 pieds de haut partout, et sous le transsept, de 12 à 20 pieds: il y aura là une grande salle en amphithéâtre pour les séances et les distributions de prix. On se propose d'élever au printemps les bases de deux tours ou clochers qui auront plus de 200 pieds de haut. — A Buffalo, le P. Burthaller a aussi construit une belle et grande église. Nous espérons fonder un collège dans cette ville quand nous aurons assez de sujets. Celui que les Lazaristes y possédaient vient, comme vous le savez, d'être réduit en cendres par un grand incendie. Ils allaient le rouvrir dans un autre endroit, mais plusieurs professeurs étant tombés malades, ils ont dû forcément suspendre les cours.

Nos Pères du Nord souffrent de la guerre sans doute, mais assez peu dans les pays qui ne sont pas le théâtre de la lutte. Le P. de Smet a pu obtenir du Président Lincoln la délivrance de 12 à 15 des nôtres qui auraient dû prendre les armes, d'après les nouvelles lois sur la conscription. La ville de New-york a voté dernièrement 25000 f^cs pour notre collège St François-Xavier, et a fait remise des taxes, non seulement pour le collège, comme par le passé, mais encore pour une maison attenante que nous avons achetée l'été dernier. Ce don a excité quelques murmures, non parce qu'il était fait aux Jésuites, comme vous seriez tenté de le croire, mais parce qu'il était en faveur d'une <u>secte religieuse</u> c'est-à-dire des catholiques (contrairement au principe que l'état ne doit pas se mêler de religion). Mais on montra que la ville avait fait de semblables dons à des églises protestantes, et tout s'arrêta là. Le nouvel Archevêque de New-york, Mgr Mac-Closkey, se montre aussi très-aimable pour nous. Remplissant les derniers désirs de son prédécesseur Mgr Hughes, il vient de nous céder la propriété de l'église de notre collège. — Nos Pères ont fait dernièrement dans leur grande salle un bazar pour les pauvres de la paroisse et ont obtenu par là un profit de 30000 f^cs. Cette somme a été partagée entre les dames et la société de St Vincent de Paul. Ce n'est pas trop par le temps qui court, car depuis la guerre les objets de première nécessité ont augmenté de 4, 5 et 6 fois leur valeur: il va sans dire que les pauvres sont les premiers à s'en ressentir.



Au mois de Novembre dernier, trois de nos Pères, les P.P. Verdière, Bégin et Achille Magnier, se sont embarqués pour la Mission de Cayenne. Leur traversée a été marquée par un bien triste accident. Le P. Magnier est mort de la dyssenterie non loin de Ténériffe, après 4 jours seulement de maladie. C'est le 3 Décembre, fête de St François-Xavier, qu'il a succombé et il a dû être immergé à peu près à l'endroit où jadis nos 40 Martyrs ont été précipités dans les flots. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer le récit détaillé de cette mort, que nous savons d'ailleurs avoir été fort édifiante. Nous ne rapporterons qu'un extrait de la lettre écrite, en date du 8 Janvier dernier, par le Capitaine de la Cérès à sa famille : — "Le lendemain de la mort du "pauvre P. Magnier, il a fallu immerger son corps qui commençait à se décomposer, malgré l'embaumement. Nous avons eu une céré-"monie vraiment touchante, et au moins s'il n'a pu avoir la terre pour le couvrir, il a eu toutes les prières des morts. Les Pères Jésuites "avaient dit la Messe pour lui, pendant qu'on préparait tout pour l'immersion, qui s'est faite de la batterie basse. Une fois la Messe "dite, tous les Prêtres du bord, suivis de l'état major tout entier, de tous les passagers et d'une bonne partie de l'équipage, pendant que le reste "était en rang autour de la bière, se sont rendus près du corps, et là, on a fait la cérémonie comme si nous avions été à l'église. Tous les "condamnés étaient en rang dans leur bagne, et découverts. Bientôt après, on a laissé glisser le corps, et tout a été fini. Je vous as-"sure que j'ai eu l'âme bien triste pendant plusieurs jours, et je ne puis y penser sans pleurer encore. Ces Messieurs m'ont témoigné "la plus vive reconnaissance de tout ce que j'avais fait en cette circonstance pour leur confrère et ont voulu que j'acceptasse en souve-"nir un ouvrage et une image de Notre-Saint-Père le Pape. Ils sont excellents, et je suis forcé d'avouer que partout où on rencontre "des Jésuites, on se sent porté vers eux. Samedi dernier, ces mêmes Pères ont été assez bons pour dire la Messe pour moi et pour toute "ma famille; j'y ai assisté avec les deux docteurs du bord."..

Au moment où nous terminons ces Lettres, nous arrive la nouvelle d'une autre mort: celle du R.P. Delvaux. Tout le monde sait quelle perte la Province de France et la Compagnie viennent de faire en la personne de ce Père vénéré. D'autres rediront ses travaux, ses éminentes vertus et les grands services qu'il a rendus durant 45 années passées dans la Compagnie. Nous donnons ici le récit de ses derniers instants, d'après une lettre écrite au R.P. Provincial par le P. Supérieur de la Résidence de Quimper: "Le P. Delvaux a rendu son âme à Dieu hier soir, 21 février, à 10h.½. Depuis "huit jours, sa maladie avait fait des progrès si rapides qu'on pouvait en quelque sorte les constater d'heure en heure. Au dire du mé-"decin, il est mort asphyxié; l'ossification des valvules du cœur les avait comme paralysées; elles ne fonctionnaient plus que très "difficilement; de là, suffocation très-fatigante. Bientôt les douleurs vives se sont fait sentir dans toute la partie supérieure du "corps, excepté la tête qui a toujours laissé au Père sa lucidité d'esprit. Lundi soir, après les litanies, nous lui avons donné les derniers "Sacrements et appliqué l'indulgence plénière. La nuit suivante, sans apporter aucune amélioration, a été assez calme, grâce, je crois, "à la satisfaction spirituelle qu'il avait éprouvée. Il a un peu dormi; mais, hier matin, (mardi) le mal avait passé à l'état aigu, "état prévu et annoncé par le médecin, et qui, selon lui, devait être l'avant-coureur de la mort. La journée s'est passée dans des souf-"frances continuelles et très-vives que notre cher malade a supportées avec une patience admirable. Il souriait à la douleur, et, dans "les moments de crise qui imprimaient à sa tête et à ses épaules des mouvements brusques et convulsifs, au lieu de se plaindre ou de "jeter un cri, il disait avec le sourire sur les lèvres: "C'est bien drôle, c'est bien singulier que je ne puisse pas me tenir," et puis "le nom de Jésus répété cent fois, et puis *fiat voluntas tua* etc etc. J'avais voulu le veiller pendant la nuit avec le Frère infir-"mier, et au moment où je pensais qu'il venait de s'endormir, je l'entends pousser un soupir prolongé, suivi bientôt d'un autre. Je "m'approche, je lui parle, il n'entend plus. Il pousse encore un soupir; c'était le dernier. Cette mort si précipitée nous a tous "consternés et nous comprenons la perte que nous avons faite: car, bien que le cher défunt ne pût pas remplir de ministère "actif, il édifiait, et c'est beaucoup."





Lettres des Scolastiques de Laval.

(2) — Juillet 1865 —

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . .

NOS RR. PP. et NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

Turquie. — Lettres du P. du Fougerais — Constantinople, 16 Mai 1865.

Je m'empresse de répondre à votre bonne lettre du 21 Avril, et de vous transmettre les renseignements que vous me demandez sur la fondation du nouveau collège de Constantinople. Je les ai recueillis pour la plupart de la bouche même de notre R.P. Supérieur. — La pensée d'établir à Constantinople un collège de la Cie est due au P. de Damas, qui eut occasion de séjourner dans cette ville pendant la guerre d'Orient, lorsqu'il était Aumônier de l'armée. Il communiqua à plusieurs reprises cette pensée à nos Supérieurs et fit dès cette époque quelques efforts pour la réaliser. — Étant revenu à Constantinople dans ces dernières années, il tenta, toujours dans le même but, de nouvelles démarches qui malheureusement n'eurent pas plus de succès que les premières. A son retour en France, il passa par Syra, île de l'Archipel, où nos PP. Siciliens ont une résidence. Le P. Supérieur, R.P. Aloysio, lui dit qu'il était question de fonder un collège à Chio, et que ce projet avait l'assentiment du T.R.P. Général : le P. de Damas se montra très-satisfait de cette bonne nouvelle, et promit au vénérable Supérieur de lui venir en aide dans son entreprise. — C'est alors que le P. Aloysio vint à Constantinople pour sonder les dispositions des familles à notre égard et voir si cette grande ville fournirait quelques élèves au futur établissement. Il fit part du projet en question à Mgr Brunoni, Archevêque latin, qui accueillit cette ouverture avec beaucoup de bienveillance et témoigna le désir de voir le collège s'établir à Constantinople, position bien autrement importante que celle de Chio. On revint donc définitivement au premier plan du P. de Damas. Le R.P. Aloysio fut nommé Supérieur; on lui adjoignit le P. Romano et bientôt après le P. Marino. Puis on s'occupa activement de chercher un local convenable. Après bien des démarches, on découvrit, rue Chichli, une maison bâtie par un riche Arménien catholique pour servir de pensionnat aux jeunes filles de sa nation. Ce pensionnat était fermé depuis 5 ans. C'est là qu'a été fondé le nouveau collège, sous le titre de Ste Pulchérie. La maison est située sur la colline de Péra, près de la campagne, sans être pourtant éloignée du centre de ce quartier européen. Elle est grande, aérée, bâtie en pierre et abondamment fournie d'eau, avantage fort recherché dans ce pays de grande chaleur; en un mot, elle est parfaitement convenable pour les commencements de notre œuvre. Ce qui laisse le plus à désirer, c'est la cour de récréation qui n'a guère que 35 pas de long, sur une vingtaine de large. Mais par compensation, elle communique de plain-pied avec 2 grandes salles qui nous servent de hangars,

ressource très-précieuse quand le temps est mauvais. A Constantinople, le luxe est plutôt dans la toilette que dans les bâtiments : le notre s'en ressent ... Les Cours ont été ouverts le 1er Décembre dernier. Depuis, 3 autres Pères et 3 Frères Siciliens sont venus prêter main-forte à leurs devanciers. — Toutefois, l'influence de la France étant ici très-considérable, et la langue française, surtout depuis la guerre de Crimée, ayant pris et prenant chaque jour une nouvelle extension, plusieurs personnes, parmi lesquelles M. le Mis de Moustier, notre Ambassadeur, exprimèrent à nos Pères Siciliens le désir de voir se joindre à eux quelques Pères français, afin de répondre aux vœux et à l'incontestable tendance des familles. Sur l'exposé de ces motifs, le T. R. P. Général, pria le R. P. Provincial de Lyon d'envoyer quelques sujets de sa Province. Mais celui-ci n'en ayant pas alors de disponibles, en écrivit au R. P. Provincial de Paris, qui nous désigna, le F. Bonat et moi, pour remplir cette mission. Nous partîmes de Marseille le 4 Février, sur le Danube, magnifique paquebot des Messageries impériales, et nous eûmes une navigation assez calme jusqu'au sortir du détroit de San-Bonifacio, mais alors le navire fut assailli par une tempête qui dura 24 h. et nous conduisit sans un moment de relâche, jusqu'aux îles Lipari, situées près du détroit de Messine. Heureusement, à l'approche de ces îles, le vent tomba et la mer redevint plus tranquille. Nous passâmes près des écueils célèbres de Charibde et de Scylla, mais nous eûmes beau chercher, le F. Bonat et moi, nous ne pûmes découvrir ni gouffres, ni Sirènes. Le reste de notre voyage se résume ainsi : heureuse arrivée au port du Pirée, visite au Consul, M. de Varieux, dont le fils est notre élève à Vaugirard; puis grosse mer jusqu'aux Dardanelles. Là le soleil reparut, le temps devint plus favorable, et nous jetâmes l'ancre dans le port de Constantinople, le lundi 13 Février, après dix jours de traversée et 48 h. de retard. Nous avons été reçus à bras ouverts par nos Pères Siciliens qui nous attendaient avec impatience. — Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous sommes rendus auprès de notre Ambassadeur, le Mis de Moustier, dont le fils est élevé dans notre collège de Metz, et les deux neveux, à celui de Vaugirard. Malgré les douleurs rhumatismales dont il souffrait alors, il a bien voulu nous recevoir et s'est montré pour nous d'une grande bienveillance, nous assurant que sa protection était acquise au nouvel établissement. Je dois en dire autant de l'Archevêque Latin, Mgr Brunoni, qui paraît enchanté de voir un collège de la Cie à Constantinople. Dès le lendemain, sa Grandeur daignait nous rendre la visite que nous lui avions faite. Le Clergé régulier et séculier ne nous a pas reçu avec moins de cordialité; plusieurs religieux même nous ont prévenus, sans attendre notre visite. — Et maintenant vous attendez sans doute de moi que je vous dise quelques mots sur cette grande ville de Constantinople ? Certes la matière est riche, mais je ne vous donnerai que mes premières impressions. Laissez-moi vous dire tout d'abord que le beau et le laid, tous les deux portés à l'extrême, se donnent ici la main. Rien de plus magnifique que la position de cette immense ville, considérée des hauteurs de Péra, cité européenne séparée de la première seulement par le port. C'est vraiment quelque chose d'admirable. Ce port vaste et sûr, ce Bosphore sillonné par une foule de bateaux à vapeur, cette délicieuse côte d'Asie, toute parsemée de villes et de villages, cette mer de Marmara, ces îles des Princes et à l'horizon les hautes montagnes de l'Arménie, souvent couvertes de neige; tout cela offre peut être le tableau le plus splendide qui se puisse imaginer. Mais quand vous vous arrachez à cet imposant spectacle pour entrer dans le faubourg de Péra, et au delà du port, dans le vieux Stamboul, ah! cher Père, quel contraste ! quel changement de décoration ! D'affreuses maisons en terre et en bois, des rues sales et étroites, horriblement pavées et terminées souvent par des escaliers plus sales encore, voilà bien de quoi contrebalancer ce sentiment d'admiration qu'avait excité en vous l'aspect extérieur de la ville. Les maisons qui bordent les rues se rapprochent en s'élevant de manière à intercepter la lumière du jour; les fenêtres sont barricadées en dehors par des grillages serrés. Un instant le cœur se serre et l'on est tenté de

se croire dans un véritable coupe-gorge, car les Juifs et les chiens sales et galeux que l'on rencontre à chaque pas ne sont pas de nature à vous rassurer: mais, malgré cet aspect repoussant, bêtes et gens sont d'ordinaire très-inoffensifs. Dans quelques rues plus larges, la scène qu'on a sous les yeux ne manque pas d'un certain intérêt qui distrait quelque peu de ces pénibles impressions. Parcourir dans toute sa longueur la grande rue de Péra, c'est assurément le spectacle le plus curieux et le plus divertissant qu'on puisse se procurer. Une foule compacte de Grecs, de Turcs, de Persans, de Circassiens, d'Arméniens, de Croates, se croisant avec nos fashionables d'Europe, à la canne pomme d'or et aux gants beurre-frais; l'iman, le derviche, le pontife de Bouddha, le prêtre schismatique, le prêtre Arménien, le ministre protestant, le rabbin Juif, le pope russe, coudoyant le prêtre français, le Cordelier, le Capucin, le Frère Mineur, le Dominicain, le Père de la Terre Ste etc. La femme Turque, au visage voilé, traînant péniblement des sandales de cuir jaune, et ressemblant assez bien à un paquet de chiffons ambulant; à ses côtés une européenne, toute de velours et de soie, étalant une vaste crinoline et tout l'attirail de la mode Parisienne, ce sont là des contrastes, dont il est impossible de se faire une idée. Vous seriez encore étonné, je n'en doute pas, de rencontrer ici ces petits carosses à la Louis XIV, octogones ou tout ronds, environnés de glaces, ornés de fleurs et de dorures et conduits par un cocher, qui dirige à pied le cheval dont il tient les rênes: plus loin les sentinelles de la police et autres, montant la garde debout sur un escabeau de bois, de peur sans doute de se mouiller les pieds; puis des porteurs d'eau, vêtus d'une casaque de cuir, et portant leur eau dans des vases de métal qui ont la forme de mandolines... Mais je m'arrête j'en ai dit assez, peut-être trop. Je voulais vous parler de choses sérieuses, et voilà que, sans le vouloir, je me suis laissé entraîner à vous entretenir de frivolités; elles auront au moins l'avantage de vous égayer un instant, au milieu des graves études de la théologie, et c'est pour cela que vous voudrez bien, je l'espère, me les pardonner. — Revenons maintenant à notre collège de Ste Pulchérie; mais avant d'y rentrer je vous ferai remarquer à deux pas de la maison un hôpital civil et maritime, tenu par les Soeurs de St Vincent de Paul. C'est là qu'est mort le P. Gloriot, victime de son dévoûment pour nos braves soldats dans la guerre de Crimée. La Supérieure de l'hôpital, (soeur de M. de Merlis, de Poitiers) m'a montré la chambre où il a rendu le dernier soupir. Sa tombe est dans la crypte de l'église du St Esprit, notre paroisse. — J'ai vu aussi à Galata, quartier européen qui fait suite à celui de Péra, la maison qu'occupaient nos Pères de l'ancienne Compagnie. Elle est située au fond de la vallée, près du port et dans une situation peu avantageuse. Au moment de la suppression, cette résidence fut donnée aux Lazaristes, qui l'occupent encore aujourd'hui et lui ont conservé le titre de St Benoit qu'elle avait alors. L'église est encore, à ce qu'il paraît, dans l'état où l'avaient laissée nos Pères: aucun changement n'y a été fait. Le Portrait de St Ignace, richement encadré, décore l'un des côtés de l'autel. Celui de St Vincent-de-Paul, moins riche d'ornements, lui fait face. Deux inscriptions placées dans le petit vestibule d'entrée et portant la date de 1696 et 1732 rappellent le souvenir de deux incendies qui auraient détruit jadis cette église. Le chiffre de la Compagnie parfaitement conservé se voit encore au dessus de l'ancienne porte d'entrée. La sacristie est une vaste salle voûtée derrière l'église. Le caveau de nos anciens Pères est placé sous cette sacristie. Les Lazaristes ont continué d'y enterrer leurs morts..... Mgr Brunoni a fait prêcher tous nos Pères durant le carême. Le P. Saria a donné deux retraites en grec. Il y avait foule à ses sermons: plusieurs vieux pécheurs se sont convertis. Un petit mot de critique a été publié dans un journal contre ce Père; mais il a tourné à la honte de l'écrivain auquel personne n'a daigné répondre. Le R. P. Supérieur, de son côté, a donné une retraite en italien avec non moins de succès que le P. Saria. Tous nos autres Pères ont été bien goûtés. Ces commencements sont d'un bon augure pour la Compagnie, qui depuis bientôt un siècle n'avait plus reparu à

Constantinople comme corps religieux. Déjà il est question d'établir une bibliothèque pour les élèves à l'instar de celle de nos Pères de Nantes, et de fonder une congrégation de filles dans notre cathédrale de St Jean Chrysostome, basilique un peu moins grande qu'une chapelle de nos collèges, mais entourée à l'intérieur de plusieurs rangs de tribunes, ainsi qu'il se pratique dans ce pays. Ici les églises ne sont que de très-modestes chapelles; aussi n'ont elles pas de façade sur la rue, parceque le fanatisme musulman ne le permettait pas autrefois. Ce n'est même que depuis peu de temps que l'usage des cloches est toléré: aussi en use-t-on avec modération. — Du reste, il faut bien le dire, le temps du fanatisme Turc est passé sans retour. L'influence de l'Europe, celle de la France en particulier, est très-considérable et s'accroît chaque jour: c'est un fait incontestable et incontesté. Les ambassadeurs sont ici de véritables puissances, et nous sommes loin de l'époque où l'Occident tremblait devant l'Islamisme. — Mais il est temps de finir cette lettre en vous mettant sous les yeux l'état de notre collége et les progrès qu'il a déjà faits. A notre arrivée ici, en Février, il comptait 6 Pères Siciliens et 3 Frères coadjuteurs, avec 19 élèves, dont 11 pensionnaires, 4 demi-pensionnaires et 4 externes. Ce nombre a triplé et audelà; car nous avons aujourd'hui plus de 60 enfants, recrutés pour la plupart dans la classe aisée des catholiques, Grecs et Arméniens. Le jeune de Longeville, fils d'un drogman de l'ambassade de France et parent du P. Cor, est le seul élève français que nous ayons jusqu'ici. La pension des internes est de 100 fcs par mois; celle des externes, de 300 fcs par an. Les familles nous témoignent une confiance qui semble s'accroître tous les jours: de nouvelles demandes nous arrivent sans cesse et nous avons tout lieu de compter sur une belle rentrée après les grandes vacances. — Il ne manque pourtant pas de maisons d'éducation ou d'institutions à Péra et aux environs. Mais toutes laissent quelque chose à désirer, soit à cause de la discipline, soit à cause de leur éloignement. Il faut placer en tête de ces établissements le collége de Bébeck, tenu par les Pères Lazaristes et situé à 2 lieues de Constantinople, sur le Bosphore, dans une délicieuse position. Nous l'avons visité dernièrement et nous y avons été reçus de la manière la plus cordiale. Vient ensuite la maison de M. Laplanche, bonne institution française, mais située à *Kadi-Keui* (ancienne Chalcédoine) sur la côte d'Asie, de l'autre côté du Bosphore, également à 2 lieues de Constantinople. Enfin, nous avons dans Péra même 2 colléges Italiens: l'un, le collége italien proprement dit, dont les élèves, vêtus d'un assez joli costume, portent le sabre au côté; et l'autre, le collége *italien-maçonnique*, entreprise de philanthropie qui donne aux jeunes gens, outre l'instruction gratuite, le vivre et le couvert. On reconnait ces malheureux enfants au triangle qu'ils portent sur leurs casquettes! Ce collége est peu nombreux, car les ressources de la philanthropie sont très-limitées; il se recrute dans la classe indigente et jouit du mépris universel, qu'il mérite parfaitement. Du reste, il est à son agonie et la protection de son gouvernement ne le sauvera pas. Son confrère, le collége italien proprement dit, est en ce moment en pleine déconfiture. Depuis longtemps il menaçait ruine. Mais le directeur, ayant eu l'idée de conduire ses élèves, le 19 Mars dernier, au théâtre, où l'on célébrait en grande pompe la fête de Garibaldi, et leur ayant fait prendre part au banquet patriotique qui a suivi cette démonstration, ou plutôt cette orgie, les simples et crédules parents, lesquels ici comme ailleurs ont souvent un bandeau sur les yeux, ont fini par y voir clair et ont retiré leurs enfants. Nous avons eu quelques bonnes épaves de ce naufrage depuis longtemps prévu. Les élèves nous ont appris des choses admirables sur la manière dont ces professeurs avancés faisaient la classe. Le régent montait en chaire, disait aux marmots d'étudier leurs leçons et pendant ce temps lisait tranquillement son journal. Il s'était au préalable entendu avec quelques-uns de ses écoliers; ceux-ci, toujours aux aguets, devaient l'avertir aussitôt que M. le directeur viendrait à paraître. Paraissait-il; à l'instant on cachait le journal et le professeur

interrogeait ses élèves, avec une animation qui témoignait bien haut de son zèle, et de l'intérêt qu'il leur portait.

Le danger une fois éloigné avec la personne du directeur, le digne maître reprenait son journal et les marmots étudiaient de nouveau leur leçon. Vous croirez sans peine que ce n'est point là notre méthode au collége de Ste Pulchérie; aussi cette chère institution jouit-elle déjà d'une réputation de travail que je crois méritée. — Le Cours de latin a commencé depuis Pâques: il compte une douzaine d'élèves. Nous avons en outre des Cours de français, d'italien, de grec, de turc, de littérature, de mathématiques et même de lecture. L'enseignement est complet, ou peu s'en faut. Nous sommes contents de nos enfants. Doux, laborieux, dociles, ils semblent nous être très-affectionnés. Ils sont tous polyglottes; il n'y en a pas un seul qui ne parle au moins 3 langues. Aussi devons-nous prendre des mesures d'ordre pour éviter à Ste Pulchérie une confusion semblable à celle de la Tour de Babel. Vous ne sauriez croire combien ces petits grecs ont de facilité pour les langues. Le Cte de Bonnier, 1er Secrétaire d'ambassade, que je voyais dernièrement, me disait qu'il en connaissait plusieurs qui parlaient jusqu'à sept idiomes différents. Il est vrai que s'ils parlent beaucoup de langues, en revanche ils n'en savent aucune; mais peu importe: pour gagner des piastres il suffit de se faire comprendre, et comme avant toute chose l'homme a été créé et mis au monde pour gagner des piastres, une connaissance superficielle lui suffit amplement. — Il ne faut pourtant pas que je vous dise trop de mal de nos petits Pérottes, (C'est ainsi qu'on appelle les habitants de Péra). Ils ont certaines habitudes de famille vraiment bien louables, entre autres celle-ci: Quand un enfant a été puni et que sa punition est faite ou qu'il a été gracié, il baise la main de celui qui l'a puni et la porte à son front comme s'il voulait dire: « accordez-moi mon pardon, je vous en prie ». — Nous avons commencé à organiser de petits saluts du St Sacrement. On a fait copier aux enfants quelques hymnes, et ils chantent de si bon cœur que celui qui porte l'encensoir ne veut pas s'en priver et suit le chant comme les autres, en tenant son papier de la main gauche. — Nos promenades ordinaires ne sont pas très-belles, car il faudrait aller loin pour trouver de beaux sites. Mais nos enfants, qui ne connaissent pas les usages de France, ne désirent rien de plus. Nous espérons cependant en été pouvoir les mener en bateau à vapeur à quelques-unes des campagnes environnantes. Il est à peu près hors de doute qu'à la prochaine rentrée, notre local sera tout à fait insuffisant pour le nombre des élèves. Alors se présente la difficulté, très-grande sans doute, d'en trouver un autre. Peut-être vaudrait-il mieux bâtir; mais la province est pauvre, le terrain hors de prix, et l'intérêt légal de l'argent est de 12 pour cent!! Enfin, notre Provincial, le R. P. Fontana, nous arrive samedi prochain: il aura à débattre ces graves questions qui finiront, j'espère, par s'éclaircir. Un fait incontestable, c'est que, si ce collége se développe dans les conditions qu'exigent les tendances de la population, il est appelé à faire un bien dont il est encore impossible de calculer la portée. — Priez donc, pour que le bon Dieu achève son œuvre si heureusement commencée. — De cœur tout à vous en N. S. E. du Fougerais S. J.

Extraits d'une relation du F. Bonat. — Constantinople, 12 Avril 1865.

. . . — Il est d'usage que le Sultan se rende tous les vendredis, à midi, dans une des principales mosquées pour y faire sa prière. Dans ces occasions il est facile de le voir, et même d'assez près. Sa garde, quoique rangée en bataille autour de sa personne, est plutôt là pour la parade que pour écarter la foule. Je voulais moi aussi voir le personnage et sa suite, afin de pouvoir en donner quelques nouvelles à l'occasion. Un jour donc, je me rendis devant le palais quelques minutes avant midi. Il y avait là une grande multitude de femmes et d'enfants; peu d'hommes, si ce n'est les soldats. Les officiers subalternes ou supérieurs, les généraux, les hauts fonctionnaires étaient un peu pêle-mêle, jasant à qui mieux mieux. Tout-à-coup ces causeurs de haute volée se précipitent; chacun d'eux court à son cheval, que tient un écuyer. Le silence se fait, l'ordre s'établit, et deux haies d'officiers se forment. Au milieu apparaît sur un beau cheval blanc de race arabe,

Sa Majesté le Sultan. Son costume était des plus simples : il consistait en une redingote noire, boutonnée jusqu'au cou, et un pantalon noir. Le bonnet grec était toute sa coiffure. Un collier de barbe fort épais encadrait le bas de sa figure, qui est imposante. Je lui ai donné de 38 à 40 ans. Ses ministres l'entourent et le suivent. Vient ensuite la garde impériale à pied. Elle se compose de jeunes gens de familles nobles, choisis parmi les différentes races soumises au Grand-Turc. Le premier rang est habillé à la turque, c'est-à-dire, porte le pantalon et la veste comme nos Zouaves : le drap est d'un rouge pourpre chamarré d'or. Ils sont coiffés du turban et portent les bottes à l'écuyère : deux grands pistolets richement ciselés pendent à leur ceinture. — Au second rang sont les Arabes ; leur costume est celui de nos chefs de tribus algériennes ; ils portent en bandoulière un long fusil incrusté de nacre. — Après eux viennent les Grecs à la jupe blanche, au gracieux justaucorps de drap rouge, brodé de passementeries en fil d'or. — Au 4e rang on voit s'avancer les sombres et fiers Circassiens, qui ont mieux aimé quitter leurs montagnes que subir le joug de la Russie. Leur costume est loin d'être élégant : ils portent une longue redingote noire, qui descend jusqu'à leurs bottes. Un haut bonnet fourré leur tombe presque sur les yeux et leur donne un air tout-à-fait sauvage. Ils ont deux pistolets à la ceinture et un carquois sur l'épaule. Les Zouaves forment l'escorte. Derrière eux se précipite une populace qui n'est venue là que pour ramasser des petites pièces de monnaie que l'on jette à la suite du Grand Turc, chaque fois qu'il sort. Au bout de quelque temps l'ordre se rétablit un peu, et l'on voit apparaître au milieu de ce pêle-mêle une foule de promeneurs. De petites voitures dorées, style Louis XIV, passent et repassent sans cesse ; elles sont occupées par les femmes du Sultan ou par celles de ses ministres. — Le petit prince, futur héritier du trône de Turquie, ne dédaigne pas de se confondre dans la foule des promeneurs. Il n'a à ses côtés, dans sa voiture découverte, qu'un seul petit nègre de son âge. Tout ce spectacle plaît par un certain mélange de grandeur et de simplicité. — Du palais, je vous conduirai dans une mosquée, si vous ne craignez pas de m'y suivre. Soyez sans inquiétude ; dans le pays où nous vivons un peu d'effronterie est un bon laisser-passer. Nous allons voir les derviches tourneurs ; ce sont des religieux turcs qui font profession de mener une vie pénitente. Une de leurs mortifications consiste à tourner longtemps sur eux-mêmes. Je vais vous raconter la chose comme je l'ai vue. Tout d'abord, comme j'avais remarqué que chacun ôtait ses souliers en entrant, je fis de même, mais gardai mon chapeau sur ma tête. Cette mosquée a la forme d'un octogone régulier. De petites colonnes élégantes et richement peintes soutiennent les tribunes qui font le tour de l'édifice. Le parquet est proprement ciré. Un octogone intérieur, formant comme un sanctuaire, est la partie réservée aux derviches. Du reste, pas un tableau, pas un siège ; nul ornement qu'un lustre suspendu au milieu. Je pris place au milieu de plusieurs personnes qui n'étaient, comme moi, que des curieux, et m'assis par terre à la turque comme tout le monde. Après quelques minutes d'attente, les derviches arrivent un à un, font en entrant dans le sanctuaire une profonde inclination et se rendent chacun à leur place, les dignitaires marchant les derniers. Celui qui est le Supérieur va se placer en face des autres sur un tapis qui lui est destiné, et après quelques minutes passées en salutations, prostrations, etc, il commence les oraisons. Mais pendant que je regarde tout ce manège, je me sens assez violemment frappé dans le dos. Je me retourne : ce n'était rien ; on voulait seulement me faire signe d'ôter mon chapeau. Les oraisons finies, le chœur de la tribune entonne des chants qu'accompagnent une sorte de violoncelle et un tambour de basque. A ce moment les derviches paraissent en proie à un esprit intérieur : leur visage se compose, ils s'animent par degrés. A ce chant en succède un autre, pendant lequel ces religieux, le Supérieur en tête, font trois fois le tour de la salle, n'oubliant pas l'inclination profonde au tapis et à celui qui suit, chaque fois qu'on passe devant la place du Supérieur. Après cette première procession, ils reprennent leurs places, ôtent leur manteau et font descendre à terre leur vêtement de dessous. Puis l'orchestre entonne de nouveaux chants. Alors chaque religieux, après avoir passé devant le Supérieur et l'avoir salué,

commence à tourner sur lui-même, d'abord assez lentement, puis s'animant et s'accordant avec la musique, dont le rythme devient de plus en plus vif, il arrive à tourner avec une si grande rapidité qu'il en sue à grosses gouttes. La même comédie recommence trois fois, et chaque fois nos valseurs prennent en commençant une posture différente. Les chants terminés, ils s'arrêtent, retournent silencieusement à leurs places, reprennent leur manteau et complètent la cérémonie par quelques oraisons. Enfin ils se retirent en silence, comme des hommes contents d'eux-mêmes et qui ont beaucoup édifié le prochain. — Pour moi, je me suis bien ennuyé à pareil spectacle, et j'en serais sorti dès le commencement, si les portes n'eussent été fermées. Je ne regrette cependant pas de savoir ce que c'est qu'une mosquée et ce à quoi peut conduire le fanatisme. — J'ai visité deux fois Stamboul, c'est-à-dire l'ancien Constantinople, peuplé par les Turcs, par les Grecs et par plusieurs milliers de Juifs. Il y a vingt ans, les Européens n'avaient pas le droit d'y entrer, mais depuis ce temps là et surtout depuis la guerre de Crimée, les choses ont bien changé: l'Européen s'y promène aujourd'hui avec la plus entière liberté. — Dans ma première visite à Stamboul, j'ai traversé ce fameux bazar voûté qui est comme une ville de marchands; mais, comme il était déjà 4 heures, on fermait les boutiques, et je n'ai pas assez vu pour bien apprécier ce marché. J'attendrai pour vous en donner quelques détails que je l'aie vu une seconde fois, de manière à pouvoir en bien juger. C'est dans Stamboul que se trouve Ste Sophie: j'en ai fait le tour, mais je n'ai pu y entrer; on me demandait pour cela 10 piastres et je ne les avais pas. Cette ancienne Basilique, qui a coûté des sommes fabuleuses, est aujourd'hui tellement couverte de maçonneries sans art, sans plans suivis, qu'elle n'est plus, de près, qu'une masse informe. Les Turcs en ont fait leur mosquée principale. Elle a la figure d'une croix grecque. Quatre minarets s'élèvent à chacun de ses angles. — La seconde fois que j'ai visité Stamboul, j'accompagnais le P. du Fougerais; nous avions un jeune Grec catholique qui nous servait de conducteur et de Cicerone. Nous nous étions dirigés du côté des Grecs et notre guide nous fit entrer dans l'église schismatique de St Nicolas. Un prêtre grec nous expliqua avec assez d'obligeance tout ce qu'il y avait de curieux. Si vous avez visité la chapelle russe de Paris, vous vous ferez aisément une idée de l'église St Nicolas: c'est un rectangle d'environ 25 mètres de long; avec les bas-côtés et la nef du milieu elle a de 24 à 25 mètres de large, ce qui en fait presque un carré. Dans ce qu'on peut appeler la nef du milieu, sont placées les stalles des prêtres. Il n'y a dans l'église ni chaises, ni bancs. L'unique autel est séparé de la nef par une cloison richement ornée de sculptures et de peintures; le tout dans le style russe. Une porte donne vue sur l'autel, mais cette ouverture n'est pas assez large pour laisser apercevoir à la fois le côté de l'épître et de l'évangile, de telle sorte que la grande moitié des assistants ne doit pas voir le prêtre quand il célèbre. Une douzaine de fort beaux lustres en verre sont suspendus parallèlement, deux à deux, dans la nef principale. Ce que j'ai remarqué de particulier, c'est la grosseur des cierges dont on se sert dans ces églises; je ne serais pas étonné que quelques-uns atteignissent le poids de 50 livres. — De St Nicolas, nous nous sommes rendus au Phanar, quartier sacré des Grecs; c'est dans ce quartier que se trouve le palais du Patriarche grec, le séminaire, l'église St Georges, etc. J'ai examiné de l'extérieur ce vieux palais en bois. Ce qui m'a le plus frappé, c'est sa malpropreté. Quant à l'édifice lui-même, il a certainement plusieurs siècles d'existence; le cachet de son style et la vétusté du bois ne permettent pas d'en douter. Je dois y entrer un jour et l'examiner plus en détail; je ne manquerai pas de vous communiquer tout ce que j'y aurai remarqué. Du palais nous entrâmes dans l'église St Georges, qui est, pour les dimensions et pour l'ornementation, semblable à celle que j'ai décrite plus haut: la seule différence c'est que les sculptures et les peintures y sont encore beaucoup plus riches. Nous assistâmes dans cette église, sans l'avoir prévu, et en qualité de curieux, à un bien triste spectacle pour un cœur catholique. Un évêque officiait, assisté d'un Archimandrite; des prêtres, en habits de cérémonie, étaient dans les stalles; d'autres prêtres grecs debout derrière les stalles, les mains appuyées sur les épaules les uns des autres, étaient là comme nous en curieux. Voilà que, à un moment donné, un individu en redingote, tenant dans la main droite un cierge et dans la

gauche un papier ouvert, s'avance au milieu des prêtres et fait abjuration du catholicisme. L'évêque officiant, tourné vers lui, lit à son tour quelque chose en Grec que j'ai pensé être leur symbole, puis lui fait différentes questions, parmi lesquelles celle-ci: "Reconnaissez-vous pour unique successeur de St Pierre, etc... Mgr Simphronious, Patriarche unique, St Patriarche de Constantinople? etc". A toutes ces questions le malheureux répondit toujours affirmativement. Puis l'évêque l'encensa à plusieurs reprises, car cet apostat est prêtre, et il retourna à son rang, sur le banc des prêtres. Le surlendemain j'appris que l'apostat allait, ce même jour, vers 4 heures, être sacré évêque. J'aurais pu voir cette consécration; mais je n'étais pas sûr que ma conscience fut à l'abri de toute faute si j'y assistais même en curieux; en second lieu, c'était fort loin de chez nous et je n'avais pas assez de temps à perdre. Nous fûmes cependant bien consolés de ce malheur en apprenant que ce prêtre avait d'abord été schismatique, qu'il s'était fait catholique; mais que ne trouvant pas ce qu'il espérait dans le catholicisme, il retournait à son premier état. L'épiscopat était le prix de son apostasie. — Les exemples de ce genre de la part des Grecs sont fort nombreux; il me serait facile de vous en rapporter d'autres; mais celui-là suffit bien comme échantillon. Ce qu'il y a de certain, c'est que le proverbe: "faux comme un grec" n'est que trop souvent justifié par des faits. — Quant aux signes caractéristiques de cette race, ils sont toujours les mêmes: souplesse d'esprit; délicatesse des traits, et cette finesse de profil que les artistes du temps des Phidias et des Apelle ont reproduite avec tant de perfection sur le marbre, la toile et les métaux. — Le Turc, au contraire, se distingue des Européens en général, par la largeur du visage, par les pommettes des joues fortement saillantes; le front ordinairement assez bas et bombé, de manière à indiquer plutôt la force brutale que l'intelligence élevée; bref, par tout un ensemble accusant la dégradation morale. Jusqu'à présent il m'a été impossible de lire sur un visage turc: « Joie dans la souffrance à cause des biens que j'attends ». Cette physionomie est morne, abattue, parce que la douce espérance d'un bonheur éternel ne vient pas réchauffer ce cœur, dilater cette âme et se refléter jusque dans tous les traits du visage. On dit que les Turcs sont très-hospitaliers; c'est du reste une loi pour eux. Ils sont bons maris et bons pères de famille. On leur accorde encore plusieurs autres vertus morales que je n'ai pu ni contester ni vérifier. — J'aurais encore à vous faire le portrait du Circassien, du Persan, du Croate, du Bulgare, du Slave, etc, car vous ne pouvez faire un pas dans une rue de Constantinople sans coudoyer toutes ces races. Je me contenterai de quelques traits généraux. Les Circassiens, depuis leurs derniers efforts pour résister à la Russie, efforts infructueux, comme vous le savez, ont émigré en masse en Turquie; dernièrement on portait leur nombre à plus de 250,000. Un grand nombre d'entre eux se sont fixés à Constantinople; ils sont généralement de taille élevée, mais n'ont pas la large carrure des Turcs: ils professent la religion mahométane. Leur figure est très-sombre: La tristesse est comme leur cachet distinctif. — Le Persan n'a de particulier qu'un ensemble efféminé: visage, démarche, costume, tout en lui porte ce cachet. — Les Croates, les Bulgares, les Slaves, sont gros, grands et membrés comme des athlètes. Leur visage grave et plein, leurs moustaches noires et très-fournies leur donnent un mélange de gravité et de force qui impose. Parmi eux, il y a des grecs schismatiques, des Catholiques et des musulmans. — Je voudrais bien pouvoir vous faire une belle description de Constantinople; mais outre que ce travail m'entraînerait trop loin, je n'ai pas non plus assez d'usage du style descriptif pour y bien réussir; je me bornerai donc à vous communiquer simplement mes observations. — Stamboul et Péra sont reliées ensemble par deux ponts de bateaux, s'ouvrant au milieu du port, pour donner passage aux vaisseaux qui se rendent à l'arsenal. Pour traverser ces ponts il faut de 7 à 9 minutes; par conséquent ils doivent avoir 5 ou 600 mètres de longueur. Du milieu de l'un des ponts, et le visage tourné vers l'Asie, nous avons d'abord à notre droite Stamboul, l'ancienne cité de Constantin. Cette ville est bâtie sur un dos de terrain formant presqu'île et dominant à la fois la mer de Marmara, l'entrée du Bosphore et le port. 80,000 maisons à peu près sont entassées les

unes sur les autres avec une désolante monotonie. Les mosquées seules, avec leurs dômes immenses et leurs blancs minarets aux flèches aigües, ressortent de cette masse de toits noirs et enfumés. Quelques têtes de cyprès, élevant leur sombre verdure au dessus des toits, varient le tableau sans l'égayer. – Voilà pour Stamboul. – Si nous tournons à gauche, nous voyons Péra, Galata et Top-Hané. Ces trois faubourgs forment une ville d'environ 200,000 âmes. Péra occupe la partie la plus élevée. C'est le quartier spécialement habité par les Européens; là sont bâtis les palais des différentes ambassades; celle d'Angleterre domine la hauteur, à 154 mètres environ au dessus du port. Des hauteurs de Péra jusqu'en bas, les maisons semblent groupées les unes sur les autres comme par étages. De là on a une vue incomparable: on domine Stamboul, le Bosphore, Scutari, la mer de Marmara et l'entrée du port. – La plupart des casernes sont à Péra: l'arsenal même et le bagne sont placés au bas de ce faubourg. – Galata est l'ensemble des maisons qui longent le port, ainsi que la partie basse de la montagne. – Top-Hané (lieu où sont les canons: de *top*, canon; *Hané*, lieu) est une autre colline contigüe à celle de Péra; sa population est essentiellement turque et Grecque; l'élément Européen n'y compte presque pour rien. — Maintenant revenons à notre point d'observation, c'est-à-dire au milieu du pont, et regardons devant nous; nous apercevons la riante côte d'Asie, dont la fraîche verdure nous a fait désirer plus d'une fois d'y faire quelques excursions. Cette côte ne semble former qu'un seul quai, depuis Chalcédoine jusque bien au delà d'un nouveau palais du Sultan. Scutari, tranquillement assise sur le Bosphore, peut avoir de 80 à 100,000 âmes. Cette ville offre le même aspect que Stamboul. – Que dirai-je maintenant de ce beau port, la merveille de Constantinople? Les vaisseaux de haut-bord y trouvent toute la profondeur nécessaire pour leur tirant d'eau; ils y seraient à l'aise au nombre de plusieurs milliers. La sûreté ne laisse rien à désirer; car les efforts des vents les plus violents sont arrêtés de chaque côté par les montagnes, de telle sorte que ses eaux sont toujours parfaitement tranquilles. L'entrée de ce port est défendue, du côté de la Mer Noire, par la longueur et l'exiguité du canal qui, en plusieurs endroits, n'a pas plus de 500 mètres de large; et par le détroit des Dardanelles, qui est aussi facile à défendre, à cause des difficultés qu'il présente; mais surtout par la position du port lui-même. Des hauteurs de Péra et de la Corne-d'or, on pourrait anéantir toute flotte assez audacieuse pour vouloir entrer. De la rive d'Asie même, de fortes batteries, bien placées et bien servies, seraient d'un immense secours. Mais malheureusement la nature ne fait pas tout; il faut aussi que l'on sache profiter de ses dons. L'incurie des Turcs, leur peu de capacité pour l'art militaire rendraient presque nuls tous ces avantages devant quelques frégates blindées, montées par des matelots Anglais ou Français. Mais je laisse des éventualités pour continuer mes observations... Ce beau port est sans cesse sillonné par mille embarcations de toutes grandeurs: caïques, barques, bateaux de pêche, vapeurs, bâtimens à voiles. Les uns font le passage entre Stamboul et Péra; d'autres desservent les villages de la côte-Nord. De nombreux vapeurs enfin traversent le Bosphore, la Mer de Marmara, et vont à Scutari, à Chalcédoine, aux Îles des Princes etc. Le retour de ces bateaux, se croisant avec ceux qui repartent de nouveau, donne à tout cet ensemble une vie, une animation, un cachet étrange, que la différence des mœurs et des costumes ne fait qu'augmenter. Nos ports Européens, si l'on en excepte peut-être celui de Marseille, n'offrent rien d'approchant. — Les incendies sont ici très-fréquents et très-considérables. Hier encore et cette nuit, plus de 120 maisons ont été la proie des flammes. – Peut-être croyez-vous que les environs de Constantinople sont couverts de frais ombrages, offrant à la vue de vertes prairies, des ruisseaux aux contours gracieux. Détrompez-vous; rien de plus aride, de plus sauvage et de plus inculte. Pourquoi, direz-vous? Ah! pourquoi? c'est que la barbarie musulmane, que Renan appellera peut-être du progrès, a passé par là et y a fortement imprimé son cachet de destruction. – Priez, je vous en conjure, pour cette race infidèle, et faites prier pour elle. Plus d'une fois, en traversant ces rues, le cœur serré, les larmes aux yeux, j'élevais mon cœur vers le Ciel, offrant à Dieu le Sang de son Fils pour ce peuple

infidèle ; mais je retombais aussitôt sur moi-même, accablé d'une tristesse profonde, car je sentais que pour guérir une telle plaie, il faudrait un autre médiateur que moi, d'autres prières que les miennes ..... Bonat S. J.

Amérique. — Lettres du F. Peultier — Montréal - Collège Ste Marie ; Février et Mai 1865.

(Note - Les derniers événements de la guerre d'Amérique enlèvent aux détails que l'on va lire une partie de leur actualité. Ce n'a pas été pour nous une raison de les supprimer, nos Lettres ayant pour objet de procurer l'édification bien plus que de satisfaire la curiosité.)

... Je vous ai déjà parlé d'un Père Américain du Nord, le P. Nash, qui a passé 3 ans à l'armée en qualité d'aumônier, et qui aujourd'hui se trouve au collège de Montréal. Il nous a raconté bon nombre d'histoires qui vous intéresseront peut-être. Et comme lui même a écrit une relation de ces faits, je vais en extraire les détails de nature à vous édifier. « Il est extrêmement regrettable, dit-il, que le nombre des aumôniers catholiques ait été si peu considérable, tandis que les ministres protestants pullulaient. J'étais seul pour tout un corps d'armée et par conséquent je ne pouvais suffire : tous, officiers et soldats, catholiques et protestants, montraient les meilleures dispositions et c'est bien le cas de dire : *messis quidem multa, operarii autem pauci*. Je me trouvais au département du golfe du Mexique. On annonce une marche qui devait être assez longue, et présenter de nombreux dangers : aussitôt je me mets à l'œuvre et ma tente ne désemplit pas jusqu'au signal du départ. Il me restait des milliers de soldats à confesser : que faire ? je pars, je chevauche sur les flancs de l'armée, et tout le long de la route je confesse fantassins et cavaliers, qui sans le moindre respect humain se succédaient à mes côtés. Le soir, halte ; aussitôt on se presse autour de moi et je continue mon œuvre, me séparant le plus possible des autres soldats pour sauver le secret de la confession ; mais la foule ne diminuait pas : que de fois j'ai été interrompu par des cris de toutes sortes ! " Mon Père, dit l'un, faites moi donc avancer ; vos voisins se sont confessés plusieurs fois pendant la guerre, et moi, voilà des années que je n'ai vu un prêtre. — Mon Père, crie un autre, il y a 4 heures que j'attends sans pouvoir avancer d'un pas, et il faut qu'à l'instant j'aille monter la garde : écoutez moi, je me confesserai d'ici. — Mais, mon cher, tout le monde vous entendra. — Çà ne fait rien, ils ne valent pas mieux que moi ; n'est-ce pas, John ?" il me fallut l'entendre. Ces pauvres soldats n'ont plus personne maintenant. Parmi les protestants je n'en ai trouvé qu'un qui sur le point de mourir, ne voulût point devenir catholique. Toutefois il m'arriva plusieurs fois de les entendre parler comme un certain officier de marine des Etats, blessé dangereusement et laissé sur le champ de bataille. « Mon Père, me dit-il, si vous me croyez mourant, faites moi catholique ; mais s'il n'y a pas danger immédiat, je voudrais attendre, » et je dus aller à un autre. — Les ministres protestants ne jouissent pas de la moindre estime, soit auprès des soldats, soit auprès des officiers. Un général disait un jour : « c'est de l'argent perdu pour le gouvernement que tous ces chapelains protestants ; « pendant la paix, soit ; mais en temps de guerre ils ne servent à rien : ils n'ont pas de sacrements à administrer et le « moindre soldat a tout autant de pouvoir spirituel qu'eux-mêmes. Les Prêtres catholiques seuls peuvent quelque chose pour « les militaires sur le champ de bataille. » Le même général avait demandé et obtenu l'autorisation de se débarrasser de tous ces Messieurs. Dans ce but il publia une défense aux colonels de régiments de garder aucun aumônier qui ne fût proprement *ordonné* : et pour s'en assurer, il ordonna à tous les aumôniers de remettre à son adjudant en chef, les papiers attestant de qui où et quand ils avaient reçu les Ordres ; quelle autorité ecclésiastique les avait désignés comme aumôniers et quel emploi ils remplissaient lors de leur nomination etc... Tandis que les officiers les plus dévergondés n'auraient pas osé prononcer un mot tant soit peu équivoque en présence d'un prêtre, ils traitaient, m'a-t-on dit, les ministres comme des gens qui n'étaient pas meilleurs qu'eux-mêmes. — Le général Arnold, protestant, qui commandait le département de la

Floride-Ouest, avait blasphémé en ma présence: deux jours après, il est venu me demander pardon, en disant: « Sachez qu'il n'y a qu'un Prêtre catholique pour qui je ferais pareille démarche ». Les colonels protestants donnaient à leurs soldats catholiques toute facilité de venir dans mon régiment me parler et se confesser. Les soldats eux-mêmes étaient autant d'apôtres, suppléant ainsi au manque de Prêtres. A Frisk-Rend, dans la Louisianne, il y avait eu, en Avril 1863, une courte, mais sanglante bataille. Un régiment ayant attaqué une batterie, fut repoussé avec de grandes pertes; je m'y trouvais: des soldats catholiques me crient. « Mon Père, nous avons laissé de l'autre côté un protestant mortellement blessé et qui désire vous voir ». La mitraille passait sur nos têtes et nous étions ventre à terre: lever la tête était s'exposer à une mort presque certaine. « Comment! s'écrie un autre, perdre le seul prêtre qu'il y ait dans ce département! Le Père n'ira pas! — Eh bien, suggère un 3e, creusons un zigzag jusqu'au pauvre homme ». Qui fut dit fut fait; le zigzag fut creusé, j'arrivai pendant la bataille jusqu'au protestant, je le baptisai et il mourut peu après. — Le 9 Octobre 1861, eut lieu la bataille de Ste Rosa, dans une île du golfe du Mexique. Comme on m'apportait trop lentement à l'ambulance les hommes ramassés sur le champ de bataille, je pris le parti de courir çà et là, partout où je voyais des blessés, pour entendre leurs confessions. Les uns me disaient: « Père, ne perdez pas votre temps avec moi, je vous reverrai plus tard; je n'ai que la jambe cassée ». Plus loin: « Père, allez à d'autres, je vous ai vu samedi; rien de mauvais depuis ». Un 3e: « Mon Père, il y a quelque temps j'ai vu tomber un protestant qui a prononcé votre nom au moment où il était frappé: s'il n'est pas mort, vous le trouverez de l'autre côté de la colline ». J'y cours et je trouve un caporal, natif de New-York. Le sable était tout rougi de son sang: je le croyais mort. Je le pris par la main, il ouvrit les yeux. « Ah! c'est vous, mon Père. Je vous attendais! — Eh bien, mon pauvre ami, où en êtes-vous? Je meurs, mon Père; 2 balles et une baïonnette ont traversé mon corps. — Eh bien! mon cher, vous savez qui je suis; désirez-vous mourir dans l'Eglise catholique? — Oh! de tout mon cœur ». Il fallait le baptiser, mais pas d'eau; rien pour aller en chercher; personne à envoyer: tout autour de moi il n'y avait que morts et blessés. D'un autre côté, le pauvre moribond me conjurait de ne pas l'abandonner: enfin je m'arrache à lui; j'arrive en rampant au rivage du golfe, trempe mon mouchoir dans l'eau, reviens, et le baptise en pressant mon mouchoir sur son front: « Ah! dit-il, grâce à Dieu! je suis sauvé! Mais je vous en prie, mon Père, ne me laissez pas. — Cependant, cher ami, il y en a d'autres qui m'attendent — Oui, mais, ils sont catholiques, ils savent mourir: moi, j'étais protestant, et jamais je n'ai songé à me préparer à la mort. Dans quelques minutes je ne serai plus ». Je ne le quittai qu'après qu'il fut mort: avant d'expirer, il me pria de communiquer à sa famille le bonheur qu'il trouvait à mourir dans le sein de l'Église catholique et tout le regret qu'il éprouvait en pensant qu'eux-mêmes vivaient dans la privation d'une si grande grâce. Je le fis, mais ne reçus aucune réponse. Dans la même bataille, je trouvai parmi les blessés sudistes, deux catholiques que je cofessai avant qu'ils n'expirassent. Je rencontrai aussi un mort qui avait autour du cou, un agnus Dei, une croix et un scapulaire: il était encore à genoux, appuyé contre une petite éminence de sable. — Au mois de Février 1862, 6 soldats furent condamnés à mort: trois catholiques et trois protestants. Quelques jours avant l'exécution, un des 3 derniers vint se joindre aux 3 catholiques, et le jour même un second l'imita: restait donc un protestant. Un instant avant le moment fatal, je préparais mes 5 catholiques, dans l'omnibus conduisant à la fusillade. Un ministre protestant vint se joindre à la seule ouaille qui lui restât. Il ne cessait de réciter des hymnes, des psaumes, des invocations, avec des gestes et une déclamation ridicule: le tout accompagné de force Alleluia, <u>Glory to God</u>. Moi je récitais le chapelet, puis après nous gardâmes le silence, pendant que le ministre continuait ses simagrées. Enfin il finit; puis se tournant vers le pauvre condamné: « Eh bien, dit-il, vous vous sentez mieux n'est-ce-pas? — Ah! diable de mieux..... Qu'est-ce que ça me fait: Alleluia, alleluia!! — Mais ces 5 autres prient bien? — Ils disent, eux: "Priez pour nous à l'heure de notre mort": au moins voilà qui me va: je vais avec eux.... Ah çà, mon vieux, voulez-vous de moi? » Je l'accepte; il se lève et vient s'asseoir près de moi: Je l'interroge sur la religion:

"Oh! dit-il, je crois tout ce que ceux-là croient". — Arrivés à l'endroit de l'exécution, commutation de la peine, ce qui comble de joie les 5 catholiques, mais non le 6e qui n'était pas encore baptisé : "Ah! s'écrie-t-il, quel malheur! je croyais entrer dans le Ciel; manqué! la mauvaise chance me suit partout. — Faites-vous baptiser lui dis-je. — Oh! non! là où on nous envoie je serai avec des vauriens : impossible de vivre bon catholique avec eux. Comme protestant, ça ira toujours bien : je pourrai toujours chanter Alleluia :" et il est resté protestant. Puisse le bon Dieu ne pas le punir un jour d'avoir laissé passer la grâce sans en profiter.... Quand le R. P. Tellier me rappela de l'armée, ce ne furent que regrets et prières de ne pas partir, ou d'envoyer un remplaçant : Le colonel, qui était protestant, se jeta à mes genoux. Je pleurais : mais l'obéissance avait parlé.. Pendant plus de 2 ans, je n'avais couché dans aucune maison, ni ôté une seule nuit mes bottes ni mes habits. . . — Ce n'est pas seulement dans l'armée et sur les champs de bataille que nos Pères ont déployé leur dévoûment. Pendant que les uns vivaient dans les camps, exposés à tous les hasards de la guerre, d'autres mouraient dans les hôpitaux. On m'écrit de New-York en Février : "Nous avons célébré le 23 les funérailles du P. Laufhuber, enlevé par la fièvre typhoïde. C'est le quatrième Père que la Cie perd au service des malades dans l'hôpital de Black-Well's Island. Trois dans un an, n'est-ce pas autant que dans les Missions les plus meurtrières! Le P. Duranquet a aussitôt pris la place du P. Laufhuber. Il ambitionne le même bonheur, mais je crois que la mort aura fort à faire pour terrasser ce Missionnaire endurci aux fatigues". — A Montréal, nous venons de faire une perte bien regrettable dans la personne du P. Mainguy, Missionnaire. C'était l'apôtre du Canada. Il est mort les armes à la main, dans une paroisse du diocèse de Québec où il donnait la Mission. Nous n'avons encore aucun détail : c'est avant-hier, 10 Mai, que la nouvelle nous est arrivée par le télégraphe. Le Curé réclamait la présence de quelqu'un des Nôtres pour les funérailles; et dès le soir même le R. P. Recteur avec le P. Schneider se sont rendus dans cette paroisse. « La Compagnie de Jésus et tout le pays, dit ce matin un journal Montréalais, vont ressentir vivement cette perte.
« Le zèle que le P. Mainguy déployait dans ses fonctions de Missionnaire n'était surpassé que par les succès qu'il obtenait.
« Les diverses campagnes du Bas-Canada ont eu le bonheur dans leurs retraites de recueillir plusieurs fois sa parole ardente « et convaincue. En ces occasions, le R. Père avait pour règle de se lever à 3 hs du matin, afin de remplir immédiatement « tous ses exercices religieux. Il prêchait ensuite une partie de la journée et passait le reste du temps au confessionnal. Ainsi « s'écoulaient les jours de ce digne serviteur de Dieu; et la mort l'a frappé au milieu de l'exercice même de son ministère « de dévoûment et de charité. Le R. P. Mainguy était né le 2 Mars 1795, à St Brieuc. Il est entré dans la Cie en 1843, « et vint en Canada en Octobre 1844." — De fait, ce bon Père était tellement Missionnaire, que l'an passé je n'ai pu faire sa connaissance que 3 ou 4 mois après mon arrivée à Montréal; et je crois que dans ces 2 années, il n'a guère passé que 3 mois au collège. Tout à l'heure j'ai été témoin de la douleur d'un Curé qui, se présentant chez le portier au moment où je m'y trouvais, demanda à parler au P. Mainguy. A la nouvelle : « il est mort », il demeura stupéfait, la parole lui manqua et il se hâta de sortir sans pouvoir ajouter un seul mot. — Le portail de notre église de Montréal monte et s'annonce bien; les Anglais le regardent d'un œil d'envie : « à la bonne heure, voilà qui s'appelle bâtir!" disait l'un d'eux à un catholique de nos amis. Les protestants ont à Montréal plus d'églises que les catholiques, vu le nombre de leurs sectes; mais aucune n'a le grandiose de la nôtre qui, dit-on, n'a pas sa pareille dans tout le Canada.

E. Peultier S.J.

Cayenne. — Extrait de deux lettres du P. Jardinier — St Louis du Maroni, 9 Janvier 1865.

L'évasion est une des maladies inguérissables de nos pauvres transportés. Nous autres, personnes libres, nous ne saurions nous faire une idée de la fièvre de nostalgie qui travaille la tête d'un homme condamné pour la vie à la Guyane. En ce moment, c'est une épidémie : il y a plus de 30 évadés, qui, n'ayant point réussi dans leur expédition, rôdent toute

la nuit dans les environs, vivant de rapines, et volant à leurs compagnons d'infortune chemises, souliers, pantalons, vareuses, vivres, tabac, etc... Tant bien que mal, deux évadés de St Louis étaient parvenus à la pointe française du Maroni, et de là ils se dirigeaient sur le bourg de Mana, dans l'espérance d'y voler, la nuit, une embarcation ou un canot qui les conduirait par mer sur la Guyane Hollandaise à Surinam, ou chez les Anglais à Démérary. Le commandant averti, détacha à leur poursuite plusieurs surveillants et soldats. C'était la nuit, par un clair de lune et par les petits sentiers de la forêt. Vers 11 hs du soir, les soldats sont assurés d'être à peu de distance des évadés; ils les entendent parler et marcher. Aussitôt le surveillant plein d'ardeur s'élance à leur poursuite et leur crie de se rendre. Au lieu de répondre, tous deux se jettent en sens opposé dans les broussailles. Mais voilà que sans s'en douter un des évadés se trouve tout à coup en face d'un militaire qui le met en joue en lui criant: "Rends-toi ou je te tue"! Le malheureux essaie encore de fuir, quoique gêné dans sa marche par les lianes. Le soldat le suit en faisant les dernières sommations et enfin il tire. La balle traverse le bras, et après avoir ricoché, va se loger dans le ventre du pauvre fugitif qui tombe sur le coup. Son camarade craignant un pareil sort s'écrie: "Ne tirez pas, je me rends"! On se saisit de lui, et laissant l'autre sur la place on retourne aux concessions de la pointe française pour envoyer une corvée ramasser et rapporter le blessé. Or c'était à 2 ou 3 lieues de l'établissement que le fait s'était passé; la corvée se perd dans la forêt et finit par revenir à la concession raconter sa mésaventure. Une nouvelle corvée est commandée. Le soldat qui avait tiré s'offre avec le surveillant chef à en faire partie. Enfin vers 3 hs de l'après-midi, ils rencontrent le blessé baigné dans son sang et gisant à terre depuis plus de 12 heures, mais calme et ne faisant entendre aucune plainte. On l'installe sur un brancard et on l'apporte à Mana où l'on arrive de nuit. Pendant le trajet, le blessé continua de supporter ses douleurs en silence et ne manifesta aucun ressentiment contre le militaire. — Vous avez lu que dans la sanglante expédition de Sébastopol, nos troupes, après avoir bravement échangé contre les Russes force boulets de canon et balles meurtrières, fraternisaient ensuite avec l'ennemi par de chaudes poignées de main et par un coup d'eau-de-vie pris ensemble. — Scène bien plus touchante et disons-le tout de suite, scène digne de l'admiration des Anges et des hommes se passait au blockaus de Mana, où, à défaut d'hôpital, on avait déposé le malheureux blessé. C'était vraiment un spectacle attendrissant de voir à genoux un soldat étanchant avec la sollicitude d'une Sœur de charité le sang qu'il avait été forcé de faire couler, et d'un autre côté le blessé le regardant avec attendrissement et le remerciant du ton le plus cordial: "Mon pauvre soldat, je vous donne bien de l'embarras, n'est-ce pas"! — "Ce n'est rien, répondait l'autre, mais j'aurais bien voulu ne pas tirer... Que voulez-vous? C'est la consigne." "C'est bien, c'est bien, reprenait le blessé, je ne vous en veux pas, n'en parlons plus." — Le surveillant était allé chercher quelques rafraichissements et un peu de nourriture: "Vous devez avoir soif, lui dit le brave militaire; vous boirez bien un coup. — Oui dà, même deux, répartit-il". Et il but à leur santé. — La sollicitude du surveillant pour l'âme et les intérêts spirituels du malade ne fut pas moins touchante: "Quand je vis, dit-il, que notre blessé se trouvait mieux, je le quittai pour aller prendre aussi quelque nourriture; mais je n'étais pas tranquille, je redoutais un nouvel accident. Je revins donc près de lui; il était 9 hs du soir. Le pauvre diable ne paraissait pas se douter du danger de sa position et pensait à toute autre chose qu'à régler ses comptes; cela me faisait de la peine. Alors je lui dis: — Est-ce que vous ne voudriez pas voir M. le Curé de Mana? — Moi, dit-il, je n'ai rien à faire avec lui. Et puis, je ne suis pas si malade. — Ecoutez, mon garçon, lui dis-je, je ne veux pas vous cacher ma pensée.... je crois que vous êtes <u>nettoyé</u>... voilà! moi, je suis militaire, eh bien!.. je serais à votre place je demanderais le Père... Nous sommes des chrétiens après tout; il ne faut pas mourir comme des chiens. — Je ne refuse pas non plus, dit le patient d'un ton soumis, vous pouvez faire venir M. l'Aumônier" — Je me rendis avec joie chez M. le Curé (un Père de la Congrégation du St Esprit); j'avais le cœur léger, car je sentais que j'avais fait une bonne action, et j'étais content pour ce pauvre homme qui allait bien mourir

M. le Curé se leva aussitôt et vint avec tout ce qu'il fallait pour les derniers Sacrements. Le mourant fut content de le voir et lui dit avant de se confesser : "C'est bien de ma faute si je suis blessé ; je n'en veux pas au militaire, qui est un brave garçon, ... il a fait son devoir ; ... il ne fallait pas m'évader ; ... ou bien il fallait me rendre quand il a crié : rends-toi... C'est ma faute !.. — Il se confessa et reçut avec piété les derniers Sacrements. Le Curé de Mana se retira après lui avoir souhaité une bonne nuit, et je l'accompagnai jusqu'au presbytère, pendant que le militaire restait pour garder le moribond. Nous y étions à causer depuis un ¼ d'heure à peine, quand le militaire arriva en disant : "Il est mort ". Pour se reposer un peu, le blessé avait demandé à changer de position et il avait expiré entre les bras de son charitable gardien".
— Voici une autre évasion dont l'histoire est un peu moins édifiante, quoique plus piquante peut-être. — Un médecin de 2e classe, marié, envoyé par son chef de l'île royale à St Louis de Maroni, avait demandé au directeur du pénitencier d'emmener avec lui 2 transportés qu'il avait à son service depuis 6 mois. " Ma femme et moi, lui dit-il, en sommes parfaitement contents, et nous n'avons pas l'ombre de reproche à leur faire. Ils ont notre confiance ; eux-mêmes sollicitent comme une grâce de nous suivre au Maroni — S'il en est ainsi, j'accorde volontiers," répond le directeur. Et là dessus notre médecin se met en route avec ses deux bons et loyaux serviteurs. Un mois ne s'était pas écoulé, que l'un d'eux, le cuisinier, se faisait donner son congé pour malhonnêteté ; mais c'est une peccadille à laquelle on est habitué ici. Deux mois plus tard, l'autre transporté, de la probité duquel on aurait juré devant les tribunaux, partait la nuit, emportant tout ce qu'il avait pu trouver dans la caisse de son maître, c'est-à-dire environ 500 fcs. C'est peu encore : non content de voler le docteur trop confiant, il voulut endosser sa personnalité, et pour cela il avait enlevé avec la bourse tous les vêtements et insignes de son maître. Étant de même taille, il a trouvé sans doute que l'habit à 2 galons lui siérait mieux et le protégerait plus sûrement que sa vareuse de transporté. Comment est-il parti ; comment a-t-il enlevé ces effets ? Je vous le donnerais en mille, que vous ne devineriez pas. Bref, à l'aide d'un compère, il mit le tout dans la baignoire du docteur ; tous deux la portèrent pendant la nuit au fleuve du Maroni, à deux pas de la maison ; ils se jettent dans la baignoire qui surnage et les voilà partis... vogue la galère ! La baignoire descend le courant du fleuve, emportant avec elle les deux larrons. — Mais s'il y a des voleurs, il y a aussi une Providence, disait le F. Firmin de Ste mémoire. Cette nuit là donc, le commandant du pénitencier de St Louis était allé avec sa baleinière à St Laurent. Il revenait par le fleuve, lorsqu'il aperçoit quelque chose de noir sur le courant. — "Qu'est-ce que cela ! dit-il à ses canotiers. — Commandant, c'est probablement un arbre. — Un arbre ? .. C'est bien ; pousse au large." — Néanmoins, un instant après : " Cet arbre est bien gros, dit-il, il ne bouge pas ... accoste de ce côté" — On dirige la baleinière sur le susdit arbre, et voilà qu'on voit, ou plutôt qu'on entend sortir de l'arbre deux hommes presque nus qui gagnent rapidement la rive et se sauvent à toutes jambes vers la forêt. On s'empara de la baignoire et l'on y trouva tous les vêtements du médecin ; plus, le pantalon de toile d'un de nos héros, avec deux cents francs restés dans les poches. Troublés dans leur expédition nocturne par la malencontreuse baleinière, les deux voleurs dans l'obscurité s'étaient trompés de pantalon et avaient involontairement abandonné une partie du magot. Ils n'ont donc avec eux que 300 fcs. On les suppose dans la forêt depuis 8 à 10 jours : avec cet argent ils essaieront sans doute de faire ou d'acheter un canot qui les servira mieux peut-être que leur baignoire. Quant au brave docteur, s'il avait été d'abord désagréablement surpris et passablement embarrassé le matin à son réveil, il fut un peu consolé quand le commandant lui remit les 200 fcs avec tous ses habits, moins le pantalon. Il n'en revenait pas : "qui aurait jamais cru cela ! disait-il, ce garçon qui nous paraissait si bon !" — Je ne veux pas vous laisser sous la mauvaise impression de cet abus de confiance. Si partout on rencontre du mal, comme des épines, on récolte aussi du bien, comme des fleurs. Je recevais un jour pour un transporté une lettre qui lui annonçait

la mort de sa mère. Il semblait pressentir ce malheur, et quand je fus arrivé au passage qui lui annonçait cette triste nouvelle, il se mit à fondre en larmes. Je le laissai pleurer, parceque en de telles circonstances ces larmes soulagent et font l'éloge du cœur. Puis nous récitâmes ensemble une prière pour sa mère. Je lui promis de dire une Messe à cette même intention. Il ne savait comment me remercier et je vis qu'il comprenait le prix d'une messe pour les défunts. Mais là n'est pas le plus édifiant. Le lendemain était la fête de St. Maurice, le patron de la concession. J'avais dit le dimanche précédent: « la meilleure manière d'honorer les Saints, c'est d'imiter leurs vertus et de communier". Lui, qui ne communie qu'une fois l'an, et c'est déjà beaucoup, ne pensait pas du tout à s'approcher de la Ste. Table. Mais le soir, il vint de lui-même me trouver et me dit: "Voulez-vous me confesser: je voudrais communier demain pour ma mère." En effet le lendemain il communia avec 4 de ses camarades à la grand' Messe de 8 hs., devant tous les transportés et les officiers. Je dois vous dire que cet acte tout spontané a d'autant plus de mérite devant Dieu, que le hideux respect humain s'est embarqué avec nos transportés sur la gabare qui les a amenés de France, et il est venu s'intrôniser, hélas! dans nos pénitenciers comme dans certaines localités de la mère-patrie. D'où il suit que, pour communier ainsi publiquement, il faut être résolu à essuyer dans la case ou ailleurs toute une série de quolibets et de réflexions pénibles pour la nature. C'est donc de la part de mon brave pénitent une action non pas précisément héroïque, mais du moins très-méritoire. — L'appétit vient en mangeant; c'est aussi en écrivant que les bons traits me reviennent en mémoire. Je vous en donne encore un: — Dans un chantier de bois, un équarrisseur se blessa avec son outil: le sang coulait à flots; une veine était ouverte, ce qui affligea et attendrit ses camarades. Il fut envoyé à l'hôpital; il va bien maintenant. Quelques jours après, on faisait la paie, un des camarades dit: « Ah ça! que pensez-vous de mon projet? Si nous nous cotisions pour envoyer quelques sous à notre pauvre Renard qui est à l'hôpital. — C'est une bonne idée... tu as raison... nous allons faire la quête pour lui". — On fait la quête; on reçoit en aumône 4 fs. 15 qu'on remet au surveillant avec un billet que je copie textuellement. « *Mon cher ami, tous les camarades praine pard au malheur qui t'es survenu, nous voulon tous y participé par la réunion des camarades pour te faire une petite qu'ête pour te réunir quelques sous pour te soulagé dans ta maladie. La somme ce monte à 4,15. Ton ami*". — Suivent deux signatures.

Chine. — Mission du Kiang-nan. — *Extrait d'une lettre de Mgr. Languillat au P. Basuiau* — Tien-tsin, 9 Mars 1865 — C'est le 2 Février dernier que nous avons reçu les Bulles; le 19 du même mois, j'ai sacré Mgr. Bubar, assisté par Mgr. Mouly. Mgr. Anouilh n'a pu se rendre à l'invitation. Le 23 Février, je quittai le cher Tchély sud-est pour me rendre ici, afin d'être plus libre et d'être sûr de ne pas manquer le premier navire, lorsque le Pei-ho sera libre de glaces. Cette année, l'hiver a été très-long et d'une ténacité peu ordinaire. Après quelques jours de printemps, les frimas et la gelée nous reviennent de plus belle. — Nos Sœurs de Charité, sans faire en apparence de grandes œuvres, s'implantent peu à peu. Les yeux des Chinois s'habituent à leur costume et à leur cornette. Elles n'excitent même plus la curiosité, quand elles passent dans les rues ou qu'elles se rendent dans les villages où elles ont déjà fait quelque apparition. Elles viennent d'acheter pour plus de treize mille piastres une vaste maison qui occupe tout un quartier et vont y installer toutes leurs œuvres: hôpital, orphelinats des deux sexes, crèche, dispensaire etc. Les frais de réparation et d'installation seront énormes. — Le Commissaire impérial des trois ports, son Excellence Tchong-Leou, que le P. Leboucq accompagna jadis à la guerre, et qui lui obtint de l'impératrice et du conseil de Régence, la décoration de la perle bleue, ne s'est point contenté avec moi d'une visite réciproque, où il avait été d'une politesse exquise, je dirais presque cordiale. Il m'invite ce soir à dîner chez lui, en compagnie

de Mgr Mouly et de M. Dévéria, gérant du consulat de France. Plusieurs fois, il m'a demandé la permission de me rendre visite, s'il allait jamais au Kiang-nan. Je me suis empressé de répondre que, aussitôt que j'apprendrais l'arrivée de Son Excellence dans le Sud, je me hâterais, fallût-il faire mille lys, de la prévenir moi-même et d'aller à sa rencontre. Il m'a rappelé la bonne réception que nous lui avions faite à notre résidence de Tchang-kia-tchuang, au retour de son expédition contre les rebelles. Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il a traité nos affaires de la meilleure grâce du monde. — Comme j'étais le premier Vicaire apostolique de ces contrées transféré à une autre mission, j'ai eu à cœur de ne point établir de précédents, ou plutôt de n'en établir d'autres que ceux qu'on doit attendre d'un religieux. Je n'emporte donc qu'un bréviaire et une bible. J'ai tout laissé, même la Croix pastorale, la chaîne d'or et le costume complet que je tiens de votre générosité, ainsi que tout ce que j'avais reçu de Heinzheim, de Montauban, de Châlons et d'ailleurs. Quant au costume, outre qu'il ira à Mgr Dubar, j'avais réservé de l'étrenner pour le jour de l'ouverture de la belle église, chef-d'œuvre du F. Guillon. Si j'ai mal interprété votre intention, mon bien cher Père, vous serez obligé de m'absoudre sans contrition. Cette chère Mission que j'avais épousée dans la pauvreté et dans les larmes et dont je comptais ne me séparer qu'avec la vie, pouvais-je la laisser sans parure, sans un double souvenir, de vous d'abord et puis de son premier Vicaire apostolique ! —— Chang-hai, 24 Mars — Je suis arrivé ici le 22 au milieu de mille et mille distractions; loin de pouvoir continuer ma lettre, je n'ai pas même le temps de la relire. La malle va partir. Je pensais écrire à la Propagation de la Foi et à la Ste Enfance. Mais je suis obligé de remettre au prochain courrier.

En Union etc. ✝ Languillat S.J.

P.S. Demain à Tum-ka-dou, grand orchestre à la Messe Pontificale avec les instruments que Zi-ka-Wei vous doit. Chef d'orchestre : F. Ravary.

Lettre du F. Hersant au P. Léjariel — Zi-ka-Wei, 19 Avril 1865. — Monseigneur Languillat nous est arrivé le 22 Mars en parfaite santé. Il y avait 8 ans, jour pour jour, qu'il avait reçu la consécration épiscopale. Monseigneur nous disait ces jours derniers qu'il ne peut s'empêcher de rire quand il pense que dans 3 ans il aura 60 ans. A dire le vrai, on ne lui en donnerait pas plus de 45. Dans quelques jours il va partir avec le R. P. Supérieur pour Nankin et préparer toutes les voies, afin que les nombreux renforts qui sont annoncés puissent de suite battre en brèche le paganisme et exterminer tous les diables de la province. — Vous avez déjà appris, je pense, la douloureuse perte que notre Mission vient de faire dans la personne du bon Père Sécher. C'est le jour même de l'arrivée de Mgr Languillat qu'il attrapa un coup de soleil et un refroidissement qui nous l'ont si promptement enlevé en Paradis. Le 25 Mars, la fièvre le saisit. A cette époque les fièvres sont souvent pernicieuses. Quand le F. Rousseau l'amena à Zi-ka-Wei, je vis de suite qu'il était atteint comme le R. P. Lemaître et malheureusement j'avais rencontré juste dans mes prévisions. Ce bon Père me dit en arrivant : " mon Frère, avertissez-moi quand il faudra recevoir les derniers Sacrements; n'ayez pas peur de me parler de la mort. Il fait toujours bon d'y penser". Le P. Sécher était content de parler du Ciel : " Cependant, me disait-il, si le bon Dieu me trouve digne de travailler encore longtemps au salut de ces pauvres païens, fiat ! que sa Ste volonté soit faite ! mais il n'a besoin de personne." Le 3 Avril, il me dit : " Frère, c'est ce matin que le R. P. Recteur doit me donner l'Extrême-Onction; voulez-vous faire préparer tout ce qui est nécessaire ?" Il fit la Ste Communion et reçut l'Extrême-Onction, suivant la cérémonie avec connaissance entière, récitant lui-même son Confiteor etc. Quand le R. P. Zottoli lui dit qu'il allait lui donner l'indulgence in articulo mortis : " Mon Crucifix des vœux", dit-il aussitôt; je le détachai du clou qui le retenait pendu à son lit et il le baisa amoureusement, ce qu'il faisait souvent. Il répétait de temps en temps : " Jésus, Marie, Joseph" etc... puis

fixait ses regards sur une jolie petite image de la bonne mort. Je lui dis: « vous aussi, mon Père, vous faites votre semaine de la Passion sur la croix... Oh! reprit-il, c'est un bon lit et non une croix!! » Le 4 Avril au soir, Mgr Languillat venait le visiter et le bénir. Il lui proposa de faire un vœu à St Joseph: « Bien volontiers, dit le malade, St Joseph est un canal par lequel Notre-Seigneur nous accorde tant de grâces! » Puis il remercia Monseigneur de la belle médaille du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie qu'il lui avait envoyée. Le lendemain matin, 5 Avril, à 4h. 3/4, commença l'agonie qui fut vraiment comme le repos du juste. Mgr Languillat, le R. P. Zottoli et tous ses frères entouraient son lit. Quand le R. P. Supérieur lui suggérait des pensées pieuses et lui parlait du Paradis où il allait bientôt entrer, il levait ses deux bras comme s'il eût voulu s'y envoler tout de suite. Il ne pouvait parler, mais je crois que ce signe prouve qu'il comprenait bien. Ses derniers moments ressemblaient beaucoup à ceux du bon Père Lainé, son compagnon de voyage. Je me console de leur perte en pensant qu'ils vont nous envoyer de nombreux renforts. Ils nous l'ont promis... Oh! comme ils doivent tous, ces ardents Missionnaires, intercéder auprès de Notre-Seigneur pour cette chère et si éprouvée Mission du Kiang-nan! Joignez-vous à eux, mon R. Père, et pensez un peu, s'il vous plaît, à celui qui a le plus de besoin de vos bonnes prières et qui aime à se dire Votre tout dévoué et reconnaissant Serviteur en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Hersant S.J.

P. S. Le P. Launay va pianissimo; il se recommande aussi à vos bonnes prières.

Mission de Calcutta. — (Province de Belgique) — Nous empruntons à plusieurs lettres la description du collège St François-Xavier, quelques détails sur la manière de vivre de nos Pères, et le récit de la visite faite par le Duc de Brabant au très-regretté Mgr Van Heule. Nous devons aussi à l'obligeance d'un Scolastique de Namur l'historique de cette Mission, l'une des plus pénibles et des plus éprouvées de la Compagnie. Nous l'insérons à la fin de nos Lettres, à titre de document.

Collège St François-Xavier — (Extrait d'une lettre du F. Henry, 13 Mars 1865). .... Les Anglais s'y sont pris bien simplement pour créer Calcutta. Ils ont tout bonnement tracé une large route circulaire, circular road, pour en déterminer l'enceinte. Trois villages hindous, le fort-William, quelques factoreries européennes y furent englobés; le temps a fait le reste. A l'intérieur de l'enceinte, la construction des maisons est soumise à des règlements de police: les toits de chaume sont prohibés; la tuile exigée, etc — Tout cela ennuie l'Hindou, qui aime autant se loger de l'autre côté de la Circular road, et voilà les faubourgs formés. La cité européenne, de son côté, s'est agrandie de jour en jour. Il y a cinq ans, notre collège était à l'extrémité de la ville. Aujourd'hui le collège est à peu près au centre: les nouvelles maisons ont occupé tout l'espace libre et même sur certains points dépassent la Circular road. La position que nous occupons devient de plus en plus saine. Il y a à peine un an et demi qu'un pâté de maisons hindoues, situées à 100 pas, a disparu pour faire place à un bel étang public, (a tank) qui nous fournit notre eau. La transformation est lente, mais sûre; c'est bien là le tact anglais: ils ont fait de Calcutta une ville de palais, et c'est là le nom qu'elle porte: the city of palaces. Mais j'ai hâte d'arriver au collège. Je ne vous le cache pas, j'ai été bien agréablement surpris en y entrant. Aucun collège en Belgique ne s'annonce avec plus de magnificence que St François-Xavier. Après avoir franchi la grille, vous arrivez en voiture sous un portique très-élevé soutenu par de fortes colonnes, au pied d'un grand escalier en pierres de 24 marches, qui vous conduit au 1er étage. Là, vous vous trouvez dans un parloir ouvert et spacieux, derrière lequel s'étend jusqu'au fond du bâtiment la grande salle. Lorsqu'on ouvre les portes, le coup-d'œil est imposant. On comprend cet arrangement, lorsqu'on se rappelle que le collège était d'abord un théâtre. La salle de spectacle, aujourd'hui

notre grande salle, sont les lits de nos 48 pensionnaires. Tout l'espace est occupé, nous n'aimons pas de les mettre à l'étroit; et pourtant bientôt ce sera trop petit. De part et d'autre de la salle règne une large galerie, probablement les loges d'autrefois : on en a fait des chambres. Nous sommes très-pauvrement logés; heureusement on construit un nouveau bâtiment pour nos Pères; il contiendra 14 chambres de professeurs, une salle de récréation et une plate-forme. Descendons maintenant d'un étage : au dessous de l'escalier d'entrée, se trouve la cave et le cellier; au dessous du parloir, notre réfectoire, et au dessous de la grande salle un grand espace libre pour le *foot-ball* (jeu de ballon au pied). Des deux côtés de cette salle de récréation, on rencontre les classes, la salle d'études, le réfectoire des élèves etc, etc. Ces dernières places sont exposées aux quatre vents du ciel; il n'y a pas ombre de carreau de vitre, mais seulement une espèce de toile transparente qui nous préserve des moustiques. — La cour est vaste; c'est plutôt une grande prairie qui contient un petit étang, près duquel s'élèvent 12 cabines pour les bains. — Les classes s'organisent peu à peu comme en Belgique. Nous en avons six, qui ne correspondent pas parfaitement aux six années de latin dans nos collèges d'Europe; plus, des cours préparatoires faits par des professeurs laïques et des cours d'anglais etc. Le niveau des études ne cesse pas de monter, grâce à notre excellent Préfet, le P. Veys. Le nombre de nos élèves croît aussi rapidement. En Mars 1864, nous n'en comptions que 106; en Mars 1865, nous en avons plus du double : 220. Une partie de cette augmentation est due à l'achat d'omnibus qui vont prendre nos élèves à domicile; le reste, à l'habile direction de notre Préfet, au zèle du R. P. Recteur, au soin qu'il prend de correspondre avec les parents et aux peines qu'il se donne pour son collège. Déjà nous pouvons compter sur 300 élèves en Janvier 1866, si Dieu bénit nos examens. L'opinion s'accrédite déjà parmi nos adversaires que nous deviendrons le 1er Collège de Calcutta et par conséquent des Indes. Mais j'oubliais les omnibus. En voici l'histoire : les Anglais dans la métropole des Indes avaient voulu se donner le luxe des omnibus de Londres. Une compagnie s'est formée; les actionnaires ont payé; les omnibus ont roulé par les rues, mais vides. On avait des omnibus comme à Londres; il ne manquait que la population de Londres. Bref, la compagnie en a été pour ses frais. Les omnibus avaient coûté environ 1200 roupies (3000 fr.) : je crois qu'on a été heureux de les céder au collège pour le tiers de cette somme. Calcutta est une ville immense; les rues y sont d'une longueur fabuleuse, grâce à la manière dont on bâtit ici. Je crois en vérité que si Paris était bâti dans le même système il s'étendrait jusqu'aux frontières naturelles. Ajoutez à cela des orages quotidiens dans le temps des grandes chaleurs, des pluies continuelles depuis le milieu de Juin jusqu'à la fin de Septembre, vous voyez qu'on ne peut s'aventurer dans les rues sans avoir le feu ou l'eau au dessus de sa tête. Aussi les parents qui ne pouvaient payer des voitures pour amener leurs enfants au collège devaient chercher une institution plus à leur portée. Les omnibus sont venus les tirer d'embarras. Tous les matins, ils partent dans 3 directions différentes et nous reviennent tous les 3 chargés au grand complet. Un 4e nous sera bientôt nécessaire. Les parents paient volontiers une rétribution mensuelle; ils y gagnent beaucoup. Nous y perdons, à ne considérer que l'argent, mais cela permet à des enfants catholiques de venir au collège, tandis qu'auparavant ils n'y pouvaient prétendre; et c'est pour eux, non pour les roupies, que nous sommes venus. A un demi-mille du collège se trouve la Martinière, établissement fondé par un général français, Claude Martin, au service du roi d'Oude, et destiné dans les vues de son fondateur à élever des enfants catholiques. Très richement doté, pourvu de 75 bourses entières, il se trouve entre les mains d'administrateurs protestants, et par une transformation malheureusement trop fréquente aujourd'hui, une fondation catholique devient une arme contre les catholiques. Eh bien! la Martinière s'est ému d'effroi à la vue de nos Omnibus. Les Révérends Gentlemen qui le dirigent en ont acheté un, et le 1er jour qu'il a circulé, ils ont battu la caisse dans tous les journaux, grands et petits, de Calcutta. — Mgr Van Heule à peine arrivé de 8 jours a fait la visite du collège : elle s'est terminée par la distribution des différents emplois. Le P. Carbonnelle enseigne l'astronomie et compose en même temps un cours de mathématiques à l'usage de nos élèves. De plus il vient d'être nommé examinateur public pour les mathématiques : sa première session aura lieu en Décembre. C'est un événement pour notre collège. Les cinq cents roupies

que sa gracieuse Majesté lui fait tenir comme honoraires, ne sont rien en comparaison de l'effet moral produit en ville par cette nomination. La réputation du P. Carbonnelle y grandit tous les jours. Aussi Mgr a-t-il jeté les yeux sur lui pour la fondation et la direction d'un journal catholique. Depuis longtemps les catholiques de ce pays désiraient avoir une feuille qui plaidât leurs intérêts, car tous les journaux sont protestants. Mgr se rendit à leurs instances. Le P. Victor de Buck sera, dit-on, l'un des correspondants du nouveau journal en Europe.

Henry S. J.

Extraits d'une lettre du P. **Carbonnelle.** —— Puisque vous me demandez le détail intime de notre vie dans ces climats, je vais parler un peu sur ce sujet, mais sans suivre d'ordre. Je sors de classe; mon thermomètre, que je viens de consulter, marque 37 degrés centigrades à l'ombre; si le soleil tombait maintenant de son ciel bleu, il ferait, j'en suis sûr, un trou à mon plafond, tant il est bien sur ma verticale. Aussi, de quelque côté que je regarde par mes fenêtres, je ne vois que des maisons blanches qui, tournées aux 4 vents du ciel, n'ont point d'ombre que celle de leurs corniches; et un peu plus loin, dans un vieux cimetière, une cinquantaine d'obélisques éclairés sur leurs 4 faces. Heureusement nous avons bien souvent la brise, qui, sans faire baisser le thermomètre, nous rafraîchit considérablement par l'évaporation. L'évaporation de quoi? direz-vous — De la sueur. Quand la brise s'arrête, la transpiration recommence et nous arrosons le plancher de grosses gouttes, larges comme des pièces de deux francs. Le carton sur lequel j'appuie les mains en écrivant ceci est déjà tout transpercé et je dois manœuvrer habilement pour sauver la partie déjà griffonnée. — Il y en a qui se font *ponker*. Qu'est-ce que cela? Pour le comprendre, entrez chez le P. Stockman. Il est assis tout habillé de blanc, à son pupitre, au milieu d'une grande chambre; au dessus de sa tête chauve, à un peu moins d'un mètre, est suspendu un grand rectangle blanc, long de trois mètres horizontalement et haut d'un mètre; une corde y est attachée, va passer dans la gorge d'une poulie fixée à la muraille et se termine à un Indien accroupi, vêtu de sa peau noire et d'un lambeau d'étoffe autour des reins. Cette machine humaine n'a d'autre occupation que de tirer la corde qui balance continuellement sur la tête du P. Stockman l'autre machine rectangulaire que je vous ai décrite et qui s'appelle un Ponka. N'allez pas croire que le P. Stockman est un Sybarite. Il y a ici des Ponkas partout: au parloir, au réfectoire etc. Bien des gens se font ponker dans leur lit pendant toute la nuit. Ces instruments ne sont pas d'usage dans les églises catholiques, mais tout paroissien et toute paroissienne y agite continuellement son éventail, qui par extension s'appelle aussi ponka. Autres pays, autres mœurs: un ponka est ici plus nécessaire qu'un habit; et puis songez qu'il n'y a pas une seule cheminée dans toute la maison. X Pas de cheminée, direz-vous; vous mangez donc votre riz tout cru? A cela j'ai deux réponses: d'abord la cuisine, chez nous comme chez nos voisins, n'est pas dans la maison, mais dans le *Compound*, c'est-à-dire dans le vaste terrain qui entoure la maison. Ensuite, et ceci est péremptoire, même à la cuisine il n'y a pas de cheminée. Ces noirs Indiens qui sont nos cuisiniers, sont accoutumés à faire du feu sans s'occuper de la fumée qui s'échappe par où elle peut, par les fenêtres, par l'œil de bœuf, par les fentes du toit. Si vous étiez comme moi philosophe à manger des hannetons, je vous introduirais dans cette cuisine. Mais je ne sais de quelle espèce est votre philosophie et je crois que plusieurs d'entre vous ne voudraient point entrer dans ce taudis-là de peur d'y perdre à jamais l'appétit. Les Indiens, qui n'ont pas d'habits, sont de vrais dandys pour leur chevelure; ils ont tous de beaux cheveux noirs, souvent très-longs, toujours très-luisants; je crois fort que notre beurre y contribue beaucoup. Laissez-les dans leur antre et venez au réfectoire vous asseoir sous le *ponka*; aujourd'hui on nous servira du mouton et de la volaille, demain de la volaille et du mouton; de temps en temps rien que de la volaille. En fait de légumes, vous en verrez successivement paraître de toute espèce, mais si vous m'en croyez, vous n'y toucherez pas, car ils n'ont d'autre goût que celui de l'eau croupie. — Outre le déjeûner du matin et le dîner qui a lieu à 3 heures½, nous faisons encore par jour deux autres repas: l'un à midi, sous le nom de *tiffin*, se compose au maximum d'un verre de bière, d'une croûte de pain et d'un fruit; pour

beaucoup d'entre nous il se réduit à une seule de ces trois choses ; pour plusieurs et pour moi en particulier, à rien du tout. L'autre, à 8 heures du soir, consiste en une tasse de thé, avec ou sans pain. Et maintenant, quittons ce lieu de misère pour n'y plus revenir. — Venez voir ma chambre. Elle n'a pas de ponka, mais quatre fenêtres, ouvertes nuit et jour ; deux au midi par où le soleil n'entre pas, et deux à l'orient où des persiennes lui interdisent l'accès chaque matin. Si vous pouviez m'apercevoir en ce moment à mon bureau, vous verriez un homme en souliers blancs, pantalon blanc, chemise blanche, et rien de plus. Il y a sur un fauteuil une soutane en calicot blanc, sans boutons, et une ceinture blanche, que je mets pour aller par la maison, mais dont j'ai toujours grand soin de me débarrasser dans mon for intérieur. Mon lit est une espèce de large sopha, sur lequel il y a un je ne sais quoi, qui n'est ni une paillasse, ni un matelas. C'est un sac plat, de huit à neuf centimètres d'épaisseur, intérieurement garni de crin ; par dessus, deux draps de lit (c'est du luxe ; la plupart des gens dans ces pays n'en emploient qu'un seul) et un oreiller dur comme le matelas ; mais le plus beau, ce sont les 4 montants supportant un rectangle horizontal auquel est suspendu la moustiquaire. La moustiquaire nous sert ici pendant toute l'année. C'est une pièce de tulle qui vient se terminer sous le matelas ; derrière ce fragile rempart, s'il n'a de brèche en nul endroit, on goûte le plaisir d'entendre bourdonner les moustiques impuissants et exaspérés ; en Décembre et en janvier il y en a des nuages, mais on savoure en les entendant, les vers de Tibulle : *quam juvat immites ventos audire cubantem !* Qu'est-ce qu'un moustique ? C'est le cousin-germain de nos cousins d'Europe, généralement un peu plus petit, mais tout-à-fait de même forme ; il chante et pique comme eux. Seulement sa piqûre est un peu plus douloureuse et il s'ensuit une tumeur plus grosse et plus durable. Rien ne peut garantir de leurs atteintes : ils savent enfoncer leur dard même à travers une double enveloppe de linge. Je ne suis guère piqué en moyenne plus de cinq ou six fois par jour. J'avoue que je ne leur rends pas amour pour amour ; j'ai sur la conscience des milliers de meurtres avec préméditation, embuscade et autres circonstances aggravantes. — Ces insectes ne sont pas mes seuls compagnons de chambre. Il y a de plus maintenant quelques millions de fourmis noires ou rouges dont j'écrase chaque jour inutilement plusieurs centaines ; il y a des lézards, qui ne sont pas muets comme en Europe, mais font de temps en temps entendre une courte chanson. Ces lézards s'adonnent comme moi à la chasse des insectes et je me garde bien de les chasser eux-mêmes ; il en vient même régulièrement tous les soirs écouter les points que je donne aux Frères. Dans ma chambre encore il y a d'horribles cancrelas, grands insectes d'un brun très-foncé, longs de 4 à 5 centimètres et qui ont le privilège d'inspirer une horreur universelle. Pour les aimer il faudrait être aussi poète que M. Victor Hugo qui veut réhabiliter « le crapaud, pauvre monstre aux doux yeux ». Il y a de petits poissons blancs, insectes qui ne vivent pas dans l'eau, mais qui sont abondants surtout pendant la saison des pluies ; ces poissons savent, en moins de rien, faire de larges trous dans le drap et dans les étoffes. Pendant la nuit, j'entends parfois rôder les rats et les souris. La moustiquaire me défend contre leurs entreprises. Quant aux chauves souris, aux hiboux, aux chouettes, je ne pense pas qu'il en entre jamais par nos fenêtres ouvertes. Ces hiboux se logent de préférence dans les églises, par dévotion pour les cierges et les chandelles. J'ai entendu dire qu'ils avaient parfois volé des cierges tout allumés et que se cachant ensuite dans les combles pour faire leur repas sans souffler dessus, ils auraient ainsi mis le feu à l'église. Les oiseaux de proie sont aussi très-nombreux, et quelque part que je sois dans ma chambre, du haut des monuments voisins je ne sais combien de milans me contemplent. — Les corneilles, ou comme on dit en Anglais les *crows*, sont une autre espèce de bêtes aussi intéressantes qu'ennuyeuses. Elles vivent le long du fleuve, où les Indiens jettent leurs morts ; on en voit souvent deux, trois et plus qui au milieu de l'eau ont l'air de naviguer sur une barque invisible, et cette barque est un cadavre qu'elles dépècent chemin faisant. Parfois, le long du fleuve, les chacals leur disputent cette horrible proie et vous verriez à quelque distance de la ville ces animaux trotter avec des membres humains au travers de la gueule. Dans la ville, les corneilles vivent de débris de toute

espèce ; on les trouve surtout réunis aux portes des cuisines ; pendant nos repas il y en a toujours de 20 à 30 devant notre réfectoire. Là elles ont l'air de mendier des os, des croûtes de pain, etc, et reçoivent volontiers tout ce qu'on leur jette. Les milans, moins nombreux et moins audacieux, mais beaucoup plus voraces, montent la garde avec elles et leur enlèvent souvent en volant ce que ces pauvres crows avaient ramassé par terre. En revanche, c'est un plaisir de voir un milan ronger un os dont il s'est emparé. S'il n'a pas soin de faire cette opération au haut des airs, il est invariablement flanqué de deux crows dont l'une le houspille constamment par derrière pour le mettre en colère, tandis que l'autre profite de ces impatiences pour becqueter l'os entre les serres mêmes du milan. Au bout d'un certain temps, les crows changent de rôle et chacune à son tour tire les marrons du feu. J'aperçois en ce moment dans notre cour un autre oiseau moins commun que les deux espèces précédentes, mais qui n'est pas rare du tout ; le nom qu'il porte ici ordinairement, c'est celui d'adjudant ; ailleurs on lui donne le nom beaucoup plus pittoresque de *philosophe*. Pour vous en faire une idée, donnez à un héron ordinaire la taille d'une petite autruche ; son bec, large de 10 centimètres, en a 50 ou 60 de long ; ses pattes et ses jambes, aussi blanches que maigres, ont plus d'un mètre de haut ; le cou, presque toujours replié et formant jabot, a un développement de 60 à 70 centimètres ; entre ces deux extrémités, mettez un gros corps blanc recouvert de grandes ailes d'un gris foncé et vous aurez à peu près l'adjudant ou philosophe, qui mérite bien ce dernier nom par la pédantesque gravité de sa démarche et la niaise expression de sa physionomie. Quoique digne de son nom, cet oiseau est très-utile. Il mange, dit-on, une énorme quantité de serpents et de bêtes malfaisantes ; il est d'ailleurs très-beau dans son vol ; il déteste les milans et protège les crows. Je me promets de vous en empailler un exemplaire. — Mais, à propos de la description de ma chambre, me voici entraîné à vous faire un cours d'histoire naturelle ; rentrons dans nos appartements. Dans ma chambre, il n'y a plus rien de curieux que les deux cloisons qui avec les murs de la maison forment l'enceinte. Ces cloisons n'ont que deux mètres de haut, tandis que le plafond est à plus de 5 mètres ; c'est ainsi qu'elles sont disposées généralement pour livrer passage à la brise. En sortant de chez moi, montons sur le toit ou plutôt sur la terrasse ; car toutes les maisons sont sous ce rapport bâties à l'Italienne : pas de toit, tout le haut est une vaste terrasse. Nous allons souvent nous promener là quand le soleil veut bien se promener ailleurs. Là, soir et matin, mais seulement alors, la chaleur est tolérable ; on y peut même faire de la poésie. Là je vais quelquefois m'asseoir et penser à mes amis ; j'y passe en revue le passé, j'oublie le présent et comme partout ailleurs je ris de ce qu'en ce monde on appelle <u>avenir</u>. L'avenir, c'est le Ciel. Il me semble que j'en suis plus près ici qu'en Europe. Dieu nous fasse la grâce de nous y retrouver tous un jour. — C'est par oubli que j'ai omis de vous parler des salles de bains, au nombre d'une douzaine, où il n'y a pas une seule baignoire, mais de grands vases de terre cuite, toujours pleins d'eau et de petits vases de cuivre de la capacité d'un litre environ. On s'y plante debout sur le pavé, on puise avec le petit vase dans le grand et on s'en verse une cinquantaine de fois le contenu sur la tête. Cela s'appelle prendre un bain ; on dit que c'est très-salutaire ; tout le monde dans ce pays prend des bains quotidiens, excepté moi, faute de temps ; tout le monde aussi a été plus ou moins malade, excepté moi, pour la même raison. — Vous me demandez de vous dire ce qu'il en est de ma réputation de photographe ; voici tout. Le secrétaire de la société de photographie m'invita un jour à venir à une des séances pour y monter un appareil de Bertselt complètement inconnu ici et que j'avais acheté à Paris. Comme je ne savais pas assez d'anglais pour improviser une description publique, j'écrivis une courte notice dont le secrétaire donna lecture ; puis je me tirai tant bien que mal des explications qui me furent demandées. Cela parut au compte-rendu. Le secrétaire me pria d'écrire un article plus étendu pour son journal de photographie ; cet article fut la pièce de résistance de son premier numéro. Dans la préface il y avait une huitaine de lignes pour me remercier et

demander d'autres communications. Un journal reproduisit ces lignes et reprocha à la société de réclamer l'assistance des Jésuites, la déclarant indigne de s'appeler désormais une société protestante. Et voilà tout. Oh! pardon, j'oubliais; nous avons ici des religieuses chez qui je ne vais jamais, mais qui disent à leurs visiteurs qu'il y a au collège des Jésuites un professeur de physique des plus distingués. L'autre jour, un médecin protestant avec qui je causais en chemin de fer, m'en demanda des nouvelles. Je lui dis d'abord qu'il n'y avait pas encore de professeur de physique cette année, qu'il y en aurait un l'année prochaine; comme il insistait, je lui dis que cet homme si distingué, c'était moi-même. Ce qu'il y eut de mieux là-dedans, c'est que le susdit médecin échangea sa carte avec moi et déclara tout haut qu'il allait se faire catholique. Je l'engageai à s'instruire d'abord, car le catholicisme est plus inconnu des protestants anglais que ne l'est chez vous la religion des habitants de la lune. C'est pour cela que nous nous reverrons.

Carbonnelle S.J.

— **Visite du Duc de Brabant** — **S.A.R.** le Duc de Brabant séjourna deux fois à Calcutta. Dans l'intervalle, il avait visité une grande partie des provinces septentrionales des Indes, non sans avoir fait auparavant de bonnes études sur le pays dans les meilleurs ouvrages: tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, s'en apercevaient bien vite. On sentait qu'il venait vérifier de ses yeux ce qu'il avait lu, et contrôler par la conversation avec les hommes les plus instruits et par l'inspection des localités les idées qu'il s'était formées sur ces immenses colonies anglaises. — C'était le premier prince européen qui mît le pied en ces contrées lointaines. Cette circonstance, jointe au profond respect que les Anglais professent pour la royauté, donna partout un grand relief au voyage du Duc. — Ce même voyage n'a pas été moins avantageux à la religion catholique. Partout le Duc s'acquitta de ses devoirs religieux avec simplicité, mais sans respect humain. Comme ses moindres démarches, vu l'intérêt qu'excitait sa personne, étaient des événements, sa présence aux offices divins et ses rapports de bienveillance et de respect avec les évêques produisirent un effet considérable. Beaucoup de catholiques, même dans les villes où S.A.R. ne parut pas, en apprenant comment le Duc avait fait ailleurs profession publique de sa religion, sont sortis de leur ancienne léthargie et revenus à la pratique de leurs devoirs envers Dieu. — A Calcutta, il entendit la messe à l'église Saint Thomas; et à l'issue de cet acte religieux, il admit à une audience particulière, dans un appartement qu'il avait au palais du vice-roi, Mgr l'Archevêque Van Heule, qui avait célébré les saints mystères en sa présence. — Le vice-roi fit en l'honneur du Duc deux réceptions, et le lieutenant gouverneur du Bengale en fit une troisième. Les principaux fonctionnaires, les plus grandes familles de la ville et quelques seigneurs hindous s'y rendirent avec empressement. Mgr Van Heule accepta également les invitations qui lui furent adressées et fut l'objet d'égards et de démonstrations respectueuses qui prouvent combien les préjugés des protestants contre les catholiques tendent à disparaître. Dans toutes ces circonstances, il se montra en soutane violette avec la croix pectorale, et le Père Depelchin, recteur du collège, l'accompagnait en soutane noire... Plus tard, S.A.R. visita le collège St François-Xavier où on l'accueillit avec enthousiasme; il fut complimenté en Français, en Flamand, en Anglais etc, et répondit en chacune de ces langues. Dans les intervalles la musique exécutait des airs nationaux, entre autres la Brabançonne. Puis il se rendit au salon des Pères, leur adressa à chacun de gracieuses paroles sur leur ville natale et prit même leurs noms; tous étaient ravis. Autant il fut bienveillant et simple avec les Pères, autant il se montra plein de respect et d'égards envers Mgr Van Heule, soit en public, soit en particulier. Dans la première des soirées du vice-roi, le Duc, donnant le bras à la vice-reine, entra dans la salle où l'attendaient le gouverneur général des Indes et les autres personnages qui devaient lui être présentés. Il demanda tout d'abord qu'on lui présentât l'évêque catholique, et Mgr s'étant approché, S.A.R. s'entretint quelques minutes avec lui, le remerciant à haute voix d'un service peu important qu'il en avait reçu.

Il le revit même en particulier et le questionna longuement sur l'Évangile, les libertés modernes, etc. Enfin, pour tout dire en un mot, tel a été l'effet produit par la conduite religieuse du Prince et l'ascendant moral acquis à Mgr Van Heule par toutes les attentions dont il a été l'objet, que nous pouvons en espérer les meilleurs résultats pour l'avenir de notre Mission. Ces nouvelles si consolantes étaient à peine connues en Europe qu'arrivait comme un coup de foudre une dépêche télégraphique ainsi conçue : " Mgr Van Heule est mort à Calcutta, le 10 Juin, d'une attaque d'apoplexie" !

Documents historiques sur la Mission de Calcutta.

C'est en 1833 que Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI confia cette Mission à la Compagnie. En 1834, le P. St Léger, ancien vice-Provincial d'Irlande, revêtu du titre de vicaire Apostolique, débarquait à Calcutta avec 4 autres Pères. Je ne dirai rien des œuvres qu'ils y commencèrent, des travaux entrepris par les PP. Moré, Erwin et Weld, de la fondation de 2 collèges, celui de St François-Xavier et Seal-College etc. Crétineau-Joly a raconté ces débuts dans le 6e volume de son histoire. Mais bientôt les Brahmes, les Mahométans, les Schismatiques et toutes les sectes dissidentes ne purent voir sans dépit les progrès de la Cie et mirent tout en œuvre pour les traverser. Nos Pères furent obligés d'abandonner leurs collèges et de rentrer en Europe. La Mission qui était loin d'être florissante à leur arrivée en 1834, se trouva bientôt dans un état plus triste encore. En 1842, elle ne comptait que 8,000 catholiques et ce chiffre continua de diminuer. Les principales causes de cette décadence sont : l'influence protestante, un climat énervant qui en amollissant les mœurs corrompt l'esprit et le cœur, le manque d'éducation chrétienne, la pénurie de prêtres, l'amour du luxe et du confortable. — Ému du triste état de son diocèse, Mgr Oliffe, Archevêque de Calcutta, avait maintes fois demandé au St Siège des Pères de la Compagnie pour l'aider dans ses travaux. Pour hâter la réalisation de ses vœux, il résolut de venir à Rome plaider la cause de ses fidèles et la sienne ; mais Dieu voulut qu'il reçût la récompense de son zèle avant d'être arrivé au terme de son voyage : il mourut à Naples, dans notre collège des Nobles. Enfin au mois de Mars 1859, le St Père Pie IX, informé de cet état de choses, pria le P. Général d'envoyer au plus tôt des Jésuites à Calcutta afin d'y ouvrir un collège. La Province Belge n'avait jusqu'alors aucune Mission étrangère qui lui fut spécialement affectée. Le T. R. P. Général lui assigna celle de Calcutta, et dès le mois d'Octobre 1859 partirent les premiers Missionnaires : c'étaient les PP. Depelchin, Devos, Deynoodt, Van-der Straeten, Everard et Shea, avec le Frère Sharples. Ces trois derniers avaient été cédés par la Province d'Angleterre pour faciliter nos débuts dans un pays où les coutumes anglaises sont aussi fortement enracinées que dans la Grande-Bretagne même. Mgr Steins, Supérieur de la Mission de Bombay, les attendait, et accompagné de quelques amis, prêtres ou laïques, il les conduisit directement au Collège acheté par l'Évêque défunt. Deux prêtres séculiers qui l'occupaient cédèrent la place à nos Pères, sur l'ordre du Provicaire Apostolique qui résidait alors à Chandernagor. Outre le collège St François-Xavier, on confia à nos Pères l'église paroissiale de St Thomas, fréquentée surtout par les Européens catholiques qui habitent Calcutta et voisine du couvent et du pensionnat des Sœurs dites de Lorette. Un de nos Pères fut chargé du soin de cette paroisse ; il administre les Sacrements et prêche en français et en anglais. Un autre devait s'occuper des soldats et des habitants du Fort-William, ainsi que de trois hôpitaux avoisinants. L'ouvrage ne manquait pas, lorsque, à peine arrivé de quinze jours, le Supérieur de la Mission, le R. P. Depelchin, fut surpris par le choléra. Il reçut les derniers Sacrements et pendant deux semaines fut toujours entre la vie et la mort. Enfin, grâce aux soins et aux prières de ses frères, il entra en convalescence et fut envoyé à Sérampore où la douceur du climat le remit entièrement. Pendant ce temps les catholiques de Calcutta ne cessaient de presser nos Pères de faire au plus tôt l'ouverture du Collège. On céda à leurs instances, et le 16 Janvier 1860 les classes commencèrent. Le nombre des élèves ne tarda pas à s'accroître rapidement. On en comptait

100 avant la fin de Décembre 1860; et parmi eux 20 pensionnaires. Heureux de ces premiers succès, le R.P. Steins crut son concours désormais inutile et retourna à Bombay au mois de Février. Au mois de Juin 1860, le R.P. De Vos avait remplacé le P. Depelchin comme vice-Recteur du collège et Supérieur de toute la Mission. Il conserva cette charge jusqu'à l'arrivée de Mgr Van Heule, qui le nomma son secrétaire, en Septembre 1864. — Pendant cette même année 1860, aux 7 premiers Missionnaires vinrent se joindre 4 Pères et 3 Frères coadjuteurs. Ce renfort doublait le nombre des ouvriers; mais pour éprouver leur dévoûment Dieu permit que tous les nouveaux venus sans exception fussent réduits à l'inaction par les fièvres, les dyssenteries et d'autres maladies dues aux excessives chaleurs du climat. Ils se virent obligés d'abandonner Calcutta pour aller chercher leur guérison sous un ciel moins brûlant. Un seul alla recevoir la récompense du serviteur fidèle: ce fut le P. Van der Straeten, l'un des premiers arrivés. Il rendit son âme à Dieu le 12 7bre, après avoir édifié ses frères par l'exemple d'une patience et d'un courage héroïques. Il était entré dans la Compagnie en 1844 et avait toujours mené la vie d'un religieux fidèle et fervent. Surveillant à Turnhout durant 5 ans, tels étaient son calme et son respect en traitant avec les élèves que ceux-ci avaient hautement déclaré n'avoir jamais surpris dans leur surveillant un seul mouvement d'impatience. En même temps sa piété se manifestait dans toutes les occasions où il lui était donné de s'occuper plus directement du bien spirituel des âmes, dans les catéchismes, les instructions, les sermons et les retraites. — Vers la fin de l'année fut confiée aux Missionnaires l'aumônerie spirituelle des soldats en résidence à Dum-dum, poste militaire situé à environ 6 milles de Calcutta. Chaque jour après avoir fait la classe, un de nos Pères se rend auprès de ces chers soldats, pour la plupart Irlandais, et revient le lendemain matin s'occuper des enfants du collège sur qui repose surtout l'espoir de la Mission. C'est par eux en effet, comme partout ailleurs, qu'il faut commencer la régénération spirituelle de ce malheureux pays. Le petit nombre des Catholiques de Calcutta vivent dans un état d'indifférentisme religieux difficile à concevoir: peu ou point d'usage des Sacrements; le baptême même différé parfois pendant des mois et des années entières. A peine deux ou trois écoles catholiques dirigées par des religieuses et dans lesquelles le nombre des enfants protestants, exemptés de toute pratique religieuse, l'emporte sur celui des catholiques. De là de fréquentes défections et une grande insouciance des devoirs religieux. Espérons que ce triste état touche à son terme et que Dieu jettera des yeux de miséricorde sur cette ville dont il veut avant tout, semble-t-il, appeler à lui les enfants. — Nos Pères, eu égard à leur nombre et à leurs forces, ne peuvent guère s'occuper activement que du collège. Cependant un d'entre eux confesse chez les Sœurs de Lorette, soit en ville, soit dans les faubourgs. Chaque dimanche et jour de fête deux ou trois autres célèbrent les offices et prêchent dans les différents oratoires de la ville, plus ou moins éloignés de notre maison. Dès la première année, 12 protestants furent ramenés dans le sein de l'Eglise catholique. Et l'examen public subi par nos élèves à la fin de l'année scolaire (qui dans ce pays correspond avec la fin de l'année civile) fut couronné d'un succès plus que satisfaisant, de l'aveu de tous ceux qui y assistèrent. Il ne sera pas inutile d'ajouter un mot sur les ressources pécuniaires dont pouvait disposer la Compagnie pour commencer cette laborieuse Mission. L'usage absolu du collège et des bâtiments nous fut accordé par le Provicaire Apostolique, mais à la condition de pouvoir les recouvrer, si jamais nous venions à quitter la Mission. Le mobilier était pauvre, insuffisant; la bibliothèque, petite et ruinée par les vers et l'humidité: tout restait donc à faire avant l'ouverture des Cours. Pour faire face aux frais d'établissement, à l'entretien des Nôtres et à la rétribution de 3 professeurs laïcs, nos Pères disposaient de quelques milliers de francs, alloués pendant deux ans seulement par la Propagation de la Foi, d'aumônes venues de Belgique, de la rétribution des élèves internes et externes, de la pension payée par le gouvernement anglais à l'aumônier du Fort-William (déduction faite des dépenses et des aumônes qu'entraîne nécessairement cet office), du Casuel de l'église St. Thomas et des intentions de Messe accordées par dispense du S. Pontife. Voilà les ressources tout-à-fait insuffisantes dont nos Missionnaires pouvaient disposer

la première année de leur établissement. — Au commencement de l'année 1861, la Mission de Calcutta comptait 9 Pères et 4 Frères coadjuteurs ; 2 et bientôt 5 laïques les secondaient dans le service du collège lorsque de nouvelles maladies vinrent fondre sur quelques Pères et les forcer à se retirer, soit à Darjeeling, soit à Ishapore, pour y respirer un air plus pur et plus sain. Parmi les œuvres que la Mission entreprit cette année, il faut compter l'œuvre de la Jeunesse. Elle a pour but de ramener les jeunes catholiques à la pratique des devoirs religieux et de faire entrer les jeunes gens protestants dans le sein de l'Eglise. Deux de nos Pères s'occupent spécialement de cette œuvre. Ils cherchent d'abord à gagner ces jeunes gens par la douceur et l'affabilité de leurs manières, puis ils leur proposent les vérités de la Foi et les préparent insensiblement à la grâce de l'abjuration ou du retour à une vie plus chrétienne. Après leur conversion, ils cherchent encore à les revoir aussi souvent que possible, pour fortifier leur foi et leurs mœurs contre des dangers sans cesse renaissants. Parmi ces jeunes hommes, il s'en est rencontré un qui à l'âge de 20 ans n'avait pas encore reçu le baptême. Entraîné par un de ses amis, bon catholique, il vint trouver nos Pères. Mais à cette nouvelle sa famille ne put contenir son indignation et le nouveau converti se vit interdire l'entrée de la maison paternelle. Dans cette extrémité, son ami ne lui fit point défaut et quoique chargé d'une nombreuse famille, il le reçut chez lui et le traita comme un des siens. — Un anglican zélé de la secte trouve un jour un de ses amis plongé dans le sommeil et lui prend un livre qui traitait de la religion catholique. Il le lit avidement et transformé en un autre homme, il se rend au collège, se fait instruire dans la Foi et devient fervent catholique. A son tour il fut exclus de la maison paternelle, mais comme le précédent il fut recueilli par son ami, qui avait été l'occasion heureuse, quoique involontaire, de sa conversion. Cependant les succès n'étaient pas toujours aussi consolants. — Un troisième jeune homme, né dans l'île de Ceylan de parents protestants, demanda et obtint, peu de temps après son entrée au collège, d'être reçu dans la vraie religion. Son frère aîné, chez qui il habitait, lui refusa dès lors l'entrée de sa demeure. Nos Pères accueillirent chez eux le jeune homme qui manifestait déjà le désir d'entrer dans la Compagnie. Pendant quelque temps sa conduite fut exemplaire mais bientôt, hélas! il succomba à une tentation perfide. Dans le dessein de convertir son père, il voulut retourner dans l'île de Ceylan, et là, retombé sous l'influence de son frère, il ne tarda pas à retourner à l'hérésie de gré ou de force. Depuis il a tellement changé de sentiments qu'il osa écrire à quelques Pères des lettres pleines de blasphèmes et de calomnies. — Une autre œuvre chère aux Missionnaires fut celle des soldats. Catholiques ou hérétiques, plusieurs furent fidèles à la grâce, à dater surtout des mois de Mai et de Juin qui furent célébrés avec beaucoup de piété et de magnificence en l'honneur de Marie et du Cœur adorable de Jésus. A la vue du mouvement religieux, les ministres protestants et les chefs militaires non catholiques résolurent d'attaquer ouvertement notre Foi. Un matin, un soldat catholique, connu pour son zèle et sa ferveur, se vit avec trois de ses compagnons, nouveaux convertis, amené à l'improviste devant un conseil de guerre. Le chef supérieur, après les avoir interrogés, les condamna à une peine militaire : trois d'entre eux, professeurs dans l'école du régiment, furent privés de leur emploi ; le quatrième, dégradé. Conduits ensuite chez un ministre protestant, ils y défendirent leur foi avec tant de fermeté, qu'on fut obligé de les renvoyer libres, mais non sans les accabler de menaces et d'injures. Ces braves soldats sont soumis depuis lors à de fréquentes vexations ; ils n'en persévèrent pas moins et servent d'exemple à d'autres moins généreux dans le service de Dieu. Le lendemain même de cet incident un soldat recevait le baptême sous condition dans la chapelle du fort et chaque semaine plusieurs autres sont admis à la même grâce. — Au mois de Juillet 1861, un Père de la Mission de Bombay vint s'adjoindre à nos Missionnaires ; on lui confia le soin de la paroisse et de l'école de Serampore, petite ville d'environ 10,000 âmes, à peu de distance de Calcutta, dans un lieu très sain sur les bords de l'Hoogly. Le presbytère de cette ville pourra servir aux Nôtres comme maison de campagne ou lieu de refuge pendant la convalescence. Le Provicaire Apostolique nous l'a cédé à la condition que chaque semaine un Père s'y rendrait pour

entendre les Confessions, célébrer la Messe et remplir les autres charges du ministère pastoral, en faveur de 100 catholiques environ qui vivaient dans cette ville, éloignés pour la plupart de toute pratique religieuse. Nous visitons parfois aussi Burowan et Soorez, qui depuis un temps considérable voyaient à peine une fois chaque année un prêtre séculier. — La discipline du collège et l'application de nos élèves portèrent d'heureux fruits; à la fin de l'année, ils subirent un examen public très-satisfaisant devant un nombreux auditoire, juge très-compétent dans la matière. Un petit drame fut exécuté avant la distribution des prix. Les protestants eux-mêmes qui assistèrent à la représentation, déclaraient hautement que les Jésuites l'emportent sur tout le monde dans l'éducation des jeunes gens. L'académie des sciences de Calcutta donna au collège le diplôme d'affiliation avec tous les droits et privilèges qui y sont attachés. Ces succès nous concilièrent de plus en plus la confiance des parents et firent tomber une foule de préjugés. Les ministres protestants, outrés de dépit, déclamèrent à l'envi contre nous dans leurs prêches, menaçant de la damnation éternelle les parents et les enfants qui ne fuiraient pas de tout leur pouvoir la contagion du papisme. Ces déclamations n'eurent d'autre résultat que d'augmenter le nombre de nos élèves. — L'état pécuniaire du collège fut plus précaire encore cette année-ci que l'année précédente. Les aumônes recueillies en Belgique furent presque entièrement employées à l'achat d'objets indispensables au collège. A un certain moment, la gêne fut si grande que privé de tout secours humain, le P. Recteur ne crut pas mieux faire que de s'adresser à Celui même qui fut ici bas la Providence du Sauveur. La communauté fit une neuvaine en l'honneur de S.t Joseph; et, confiant en sa protection, le P. Recteur exposa l'état du collège aux amis de la maison et en particulier à M. Bowring, vice-roi du pays; grâce à d'abondants secours, on put sortir de la détresse présente. — Cette année comme la précédente, la mort enleva un Missionnaire; le P. Breen était mûr pour le Ciel. Ce zélé religieux avait été conduit par la Providence au sein de la Compagnie à travers des incidents qui ne manquent pas d'intérêt. Né en Irlande dans le village de Ballynamona, (diocèse de Cashel) en 1804, de parents pauvres, le P. Michel Breen, devenu orphelin fort jeune, fut obligé pour vivre de s'engager comme domestique. Après quelques années de service, il vint en France et vécut 2 ans à Versailles. C'est là qu'il commença à s'adonner d'une manière spéciale à la piété et fut admis vers l'âge de 20 ans au petit séminaire de Versailles. Il y fit son cours d'humanités avec de brillants succès. Depuis longtemps il brûlait du désir d'entrer dans la Compagnie, mais la faiblesse de sa santé était un obstacle à ses vœux. Le Supérieur du petit séminaire l'envoya à Courtrai dans la famille de M. Béthune où pendant 8 ans il s'occupa de l'éducation des enfants du sénateur. Le souvenir du P. Breen est resté en vénération dans cette famille distinguée par ses principes religieux et par son dévoûment à la bonne cause. Je me souviens encore d'avoir vu à Alost M. le sénateur Béthune et ses deux fils, l'un Chanoine de Bruges et professeur d'archéologie au grand Séminaire, l'autre membre de la société de S.t Vincent de Paul, donner au P. Breen avant son départ pour Calcutta les témoignages les plus touchants de leur amour et de leur reconnaissance. C'est du sein de cette pieuse maison que le P. Breen entra au noviciat de Tronchiennes le 30 7.bre 1838, ne demandant qu'à servir Dieu en qualité de Frère coadjuteur. Ordonné prêtre, il enseigna d'abord les mathématiques et la physique dans les collèges d'Alost et d'Anvers et à 56 ans il partait pour Calcutta avec les premiers Pères de cette Mission. Sa santé fut assez bonne pendant les premiers mois de son séjour; mais bientôt il fut pris du même mal qui accabla tous nos autres Pères. Il y fit d'abord peu d'attention: un jour, parcourant le cimetière avec un des Nôtres, il lisait les inscriptions des tombes, puis s'adressant à son compagnon: « Voyez donc, dit-il, nous sommes tous deux arrivés à l'âge le plus avancé que les Européens atteignent dans ce pays. Oh! oui, nous n'avons pas ici bas de demeure permanente: il faut nous hâter de nous rendre au Ciel. » Il disait plus vrai qu'il ne croyait. Cette promenade fut la dernière qu'il fit; et son compagnon lui-même fut conduit deux fois dans le cours de cette même année jusqu'aux portes de la mort. Epuisé par la dyssenterie, le P. Breen souffrit son mal avec patience et résignation: le médecin le fit transporter en barque jusqu'à Chandernagor où après 15 jours de fièvre et de souffrances il rendit son âme à Dieu. Le Curé de la paroisse, ami de la Compagnie, lui fit

de splendides funérailles. — A la fin de cette même année 1861, deux Pères et un Frère coadjuteur partirent de la Belgique pour se joindre à la Mission : L'un était le P. Carbonnelle qui devait remplacer le P. Breen dans l'enseignement de la physique et des mathématiques, l'autre le P. Ingels, venait d'être Recteur du collège d'Alost et partait avec le titre de Supérieur de la Mission. Jeune encore, plein de talents et de vertus, il faisait concevoir de grandes espérances pour l'avancement de la gloire de Dieu dans ces contrées infidèles : « Nos Pères sont bien souvent malades, disait-il, parce qu'ils ne veulent pas se ménager ; aussi je me propose bien de les obliger à prendre les précautions que demande la prudence ». Malheureusement lui-même ne se ménagea pas tout le premier ; et les chaleurs excessives de la mer Rouge jointes aux fatigues du voyage, épuisèrent complètement ses forces. Il parvint cependant à Calcutta, mais en proie à des fièvres continuelles et à une maladie de foie. Transporté de là en Birmanie, il ne tarda pas à s'éteindre dans le Seigneur, ajoutant un grand deuil à tous ceux que cette Mission avait déjà éprouvés.

N.B. Nous donnerons dans nos prochaines Lettres la suite de ce résumé historique durant l'année 1862 et les suivantes.

A.M.D.G.

Année  1865

Lettres des Scolastiques de Laval

N° 3 _ Décembre.

LES SCOLASTIQUES de LAVAL aux PP. et FF. de....

Nos RR. PP. et Nos TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Constantinople — *Extrait de plusieurs lettres* — Collège de Ste Pulchérie 7bre 1865

— *Une Messe à l'église des Arméniens* — Nous avons à côté de chez nous une église d'Arméniens catholiques. Le 27 Août dernier, jour où les Arméniens célèbrent la fête de l'Assomption de la très Ste Vierge, j'eus l'idée d'assister à la grand'Messe dans cette église, pour étudier, autant que je le pourrais, les différences extérieures de ce rite d'avec le rite catholique latin. Le monument est une fort belle rotonde dans l'intérieur, quoique à l'extérieur il ait la forme d'un octogone. L'architecture est de style grec très-pur: un beau marbre blanc y est prodigué, mais sans excès; des dorures faites avec goût et aussi sans profusion, en font agréablement ressortir la blancheur. Au milieu de l'église est suspendu un lustre fort grand et magnifique, que l'on dit avoir été donné par notre vénéré Pie IX, mais je ne l'affirme pas. En ce jour de fête l'église était pleine de monde: tous les hommes occupaient la droite en entrant; les femmes étaient à gauche; il y avait bien au moins autant d'hommes que de femmes. Le moment de commencer la Messe étant venu, on tira un grand rideau de couleur entre le sanctuaire et les fidèles, de telle sorte que ceux qui devaient remplir quelques fonctions pendant le St Sacrifice avaient disparu aux yeux du peuple: les enfants de chœur seuls étaient en deçà du rideau. Après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles le prêtre s'était revêtu des habits sacerdotaux, le voile fut écarté et la Ste Messe commença. Le Célébrant portait une chape blanche, il avait sur la tête une tiare ronde surmontée d'une petite croix. Ceux qui l'assistaient immédiatement et tous les autres officiers étaient revêtus d'une longue chape violette avec pèlerine de soie verte tirant sur le bleu clair. Les chants ne tardèrent pas à se faire entendre. Mais quels chants! monotones à l'excès et surtout nasillards. Ils agissaient tellement sur mes nerfs qu'à chaque instant malgré la sainteté du lieu j'étais obligé de retenir des éclats de rire. De chaque côté de l'autel se tenaient deux officiers portant dans la main droite une crosse surmontée d'un soleil d'or aux rayons argentés, à peu près de la figure que ferait un ostensoir entièrement circulaire. A certains moments, ceux qui tenaient ces crosses imprimaient, je ne sais comment, un mouvement très-rapide aux deux soleils et produisaient ainsi un bruit semblable à celui de plusieurs clochettes d'argent. Rien de tout cela n'était disgracieux ni choquant; il y avait dans les cérémonies de la dignité, une certaine pompe, un coup d'œil d'ensemble qui plaisait: à part les chants, je n'ai rien trouvé à critiquer dans tout l'office, rien qui pût nous autoriser à mettre les cérémonies de ces bons catholiques au dessous des nôtres. Après l'Offertoire, le Prêtre, tourné vers les fidèles, leur montra lentement le calice qu'il tenait dans ses mains, élevé et couvert d'un voile en fil d'or. De l'Offertoire à la Préface, un jeune enfant de chœur lut à haute voix dans un livre comme s'il eût prêché au peuple. Il termina sa lecture en entonnant des espèces de versets auxquels les chantres répondirent. Rien de particulier jusqu'à la Communion. Un peu avant la communion, le célébrant, tenant l'Hostie dans la main droite et le calice dans la main gauche, se tourna vers le peuple qu'il bénit avec les Saintes Espèces. Quand il se fut retourné vers l'autel, on tira un grand voile blanc qui resta fermé pendant tout le temps qu'il fit la Ste Communion. Lorsqu'il eût fini, on

ouvrit le voile et le prêtre donna alors la Communion aux fidèles. A la dernière bénédiction, c'est encore avec la petite croix en argent qu'il bénit le peuple. Les hommes ont la coutume de rester couverts pendant tout le St. Sacrifice, si ce n'est au moment de l'élévation et de la Communion qu'ils ôtent le Fez (bonnet grec à l'énorme houppe de soie).

Le choléra à Constantinople — Cette capitale a été visitée et assez rudement éprouvée par le Choléra. Vous savez que ce fléau prit naissance à la Mecque, à l'époque des grands pélerinages que les Musulmans ont faits vers le commencement de cette année au tombeau de leur prophète. Il se répandit bientôt dans toute l'Égypte, d'où il nous fut apporté par un navire turc, venant d'Alexandrie. Il paraît que dans la grande cité égyptienne on avait poussé l'incurie à un point tel que le choléra devait y puiser une nouvelle recrudescence. Voici comment le journal de Constantinople rapporte le fait: « A Alexandrie, une mortalité effrayante s'étant déclarée parmi les animaux, on en jetait les cadavres dans le Nil, un peu au dessous du château d'eau qui distribue l'eau à toute la ville. Peu à peu cette agglomération de cadavres forma comme une digue de pourriture contre l'écoulement des eaux, qui, devenues ainsi croupissantes et infectes, étaient cependant distribuées dans tous les quartiers de la ville, sans que personne songeât à remédier à un pareil état de choses; pas même le directeur de l'administration du château-d'eau, que l'on accuse à juste titre d'une bien coupable indifférence. Les gens de basse classe ne tardèrent pas à être atteints de diarrhées et de dyssenteries qui rendirent facile au choléra l'œuvre de destruction qu'il avait mission d'opérer dans cette ville. » A Constantinople, le fléau eut également un puissant auxiliaire dans la malpropreté des logements, dans la paresse et l'incurie des Turcs, des Grecs et des Juifs du bas peuple, qui habitent les quartiers fangeux, humides et malsains. Les rues de ces quartiers se trouvaient être, comme c'est l'ordinaire du reste, de véritables égoûts d'immondices, au milieu desquels gisaient des chiens morts et autres cadavres d'animaux domestiques. A ces deux raisons il faut ajouter la malheureuse habitude qu'ont les gens du peuple, au commencement des grandes chaleurs, de se nourrir de fruits verts et peu mûrs, tels que melons d'eau, pastèques, etc, ce qui provoque fréquemment la dyssenterie. C'est dans ces conditions que le choléra vint à Constantinople. Le champ sur lequel il devait exercer ses ravages est d'une immense étendue: la ville et les faubourgs comptent environ un million d'habitants; les voies étaient bien préparées; aussi s'étendit-il promptement et fit-il un grand nombre de victimes. Les journaux n'ont pas dit la vérité là-dessus. Ils ne pouvaient pas la dire non plus et c'était prudence à eux de la dissimuler. Les personnes les mieux renseignées, comme les médecins, portent le chiffre total des décès en 24 heures à 1500, pendant les 15 jours de la période la plus élevée. Ce chiffre de 1500 décès par jour peut être admis d'autant plus facilement qu'il n'y a ici aucun contrôle de police, ni chez les Turcs, ni chez les Grecs, ni chez les Juifs. Chez les Turcs par exemple, un esclave meurt, une femme meurt; le cadavre est jeté au fond d'une fosse creusée dans un coin du jardin, sans autre forme de procès et sans qu'il en soit nullement question au dehors. Et pour ce qui a paru en public, on a vu plusieurs fois, dans certains quartiers retirés, des cadavres entassés les uns sur les autres, jetés ensuite pêle-mêle dans une fosse commune recouverte d'un peu de terre seulement. A Stamboul, sur la rive de la mer de Marmara, quartier exclusivement turc, on entassait les morts dans de grandes barques, puis on les jetait à la mer à quelques centaines de mètres de distance de la terre. Il fallait bien procéder ainsi, car les porteurs n'auraient pas suffi, ni les cimetières non plus. Voici quelques faits qui se sont produits pendant cette triste période et qui m'ont paru assez intéressants pour vous être transmis. ——

Un Pacha turc, passablement riche et qui ne tenait que tout juste à s'en aller visiter le royaume des morts, avait fait préparer d'avance des remèdes anti-cholériques, pour s'en servir au besoin. Un jour, se croyant attaqué, parce qu'il ressentait quelque indisposition, il ordonna au nègre qui lui servait de valet de chambre d'aller chercher le remède en question et de l'en frotter vigoureusement. Notre africain se trompa de fiole et revenant à son maître, il se mit à le frotter de toutes ses forces. L'effet de la médecine ne se fit pas attendre. En un instant les bras, les jambes, la poitrine du Pacha n'offrent plus qu'une surface entièrement noire. A cette vue le nègre est saisi de frayeur; il avertit son maître qui, ne comprenant rien à la chose, se trouble, s'effraie à son tour, se croit perdu sans ressource et l'imagination agissant plutôt que la maladie, trépasse entre les bras du pauvre nègre, dont toute la faute était d'avoir pris une bouteille d'encre pour une bouteille d'eau de vie camphrée. — Les Francs-maçons, dont l'ambassadeur lord Bulwer était le chef, se démenèrent de leur mieux afin d'établir au milieu de Péra un hôpital pour les cholériques. Leur intention n'était pas tant de porter secours aux malades que de se donner de l'importance dans la ville par ce faux semblant de philanthropie et d'obtenir de leurs confrères de Londres d'énormes secours, avec lesquels chacun d'eux aurait dévotement commencé par se secourir soi-même. Leur projet fut parfaitement bien déjoué par un dentiste français, bon chrétien, homme au cœur droit et qui ne craint pas de s'exposer quand il s'agit de la religion. Ce dentiste fit tant des pieds et des mains auprès de plusieurs négociants considérables, que ceux-ci obligèrent la municipalité européenne et le gouvernement turc à défendre l'ouverture de cet hôpital. Les Maçons eurent le dessous et durent se désister de leur entreprise. On conçoit en effet, combien il eût été dangereux d'ouvrir un établissement de cholériques au milieu d'un quartier extrêmement populeux. — Plusieurs cimetières turcs sont placés dans les quartiers européens. Des cyprès séculaires les font reconnaître de loin. Ces champs des morts sont bien négligés. Des pierres tombales gisent de côté et d'autre, des chemins sont pratiqués sur des tombes à demi ouvertes; par-ci, par-là même on rencontre des ossements humains sur lesquels on marche: la paresse et l'imprévoyance des Turcs ont fait tout cela et plus encore. Leurs fosses sont creusées de manière telle que le cadavre soit placé presque perpendiculairement; on laisse une ouverture pour laisser passer son âme et pour qu'il puisse manger et boire ce que lui apportent ses proches. Il est vrai que pour cette dernière coutume les Turcs, gênés par le contact des Européens, l'ont abandonnée en partie; ils se contentent d'apporter à boire et même d'une manière moins suivie qu'il y a quelques années. - Comme vous devez bien le penser, des cadavres de cholériques enterrés dans des fosses peu profondes et presque ouvertes pouvaient implanter le mal là où il n'était pas. Aussi y eut-il deux fois des conflits assez graves entre les Européens et les Turcs. Ceux-ci cédèrent enfin et portèrent leurs morts dans des cimetières situés hors de la ville. — Parlons maintenant des Grecs. Je vous en dirai beaucoup sur leur compte, mais soyez persuadé que je ne vous dirai pas tout; je ne vous rapporterai que quelques traits, qui suffiront pour vous donner une juste idée de leur courage, de leur charité, de leur esprit évangélique. Les convois funèbres des Grecs, que nous avons rencontrés tant de fois, étaient de vrais scandales publics et nous pouvons affirmer que l'opinion générale qui professe le plus profond mépris pour le schisme, n'est point entachée d'hostilité, d'esprit de parti, ni d'aucun motif de haine. La plupart de ces convois se composaient d'un prêtre qui, laissant de côté toute bienséance, courait plutôt qu'il ne marchait et de quatre porteurs qui faisaient tous leurs efforts pour suivre le prêtre: quand on était obligé de s'arrêter, à cause de la longueur du chemin, on jetait la bière à terre et on se mettait à causer avec toutes les connaissances qui venaient à passer. Plus tard, les prêtres grecs montèrent à cheval pour faire leurs enterrements. — Voici quelques faits: — Une pauvre femme

schismatique, atteinte du choléra, fit appeler son curé. Celui-ci répondit qu'il n'irait la voir que pour 3 livres turques (74 francs). La malade ne possédait qu'une livre, qu'elle réservait pour sa famille; elle l'offrit au prêtre; mais cet indigne ministre des autels répondit catégoriquement qu'il n'irait point à moins d'obtenir les 3 livres demandées. La malade mourut sans avoir pu obtenir les derniers sacrements. — Autre trait. — Un prêtre catholique administrait les Sacrements dans un établissement où se trouvaient des malades de différentes communions. Un prêtre grec qui survint dans ce même temps, l'aborde et lui dit: « Vous vous donnez bien de la peine vous autres; vous allez voir comme j'expédie mon monde!" Là dessus il s'approche d'une femme schismatique qui l'avait fait demander, lui met l'hostie dans la bouche sans la confesser auparavant et part. Aussitôt la malade le rappelle, lui demande quelques paroles de consolation; mais il fait la sourde oreille et continue son chemin: Cette pauvre femme indignée s'adresse au prêtre catholique, le prie de ne pas l'abandonner dans un moment si critique. Ce dernier vient à elle et l'exhorte à quitter le schisme, mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner là-dessus, il lui représente avec douceur qu'il ne peut lui être d'aucun secours, puisqu'elle n'est pas de la même communion que lui; et après l'avoir engagée à la patience et lui avoir adressé quelques paroles de consolation, il retourne à ses malades. Heureuse femme, si elle eût profité d'une aussi favorable circonstance pour rentrer dans le sein de l'Église catholique! Dieu ne permit pas qu'elle donnât cette consolation à celui qui était venu l'exhorter à bien mourir. — Le fait suivant n'est pas relatif au choléra; mais il ne contribuera pas moins que les précédents à vous faire connaître où en sont le clergé grec et les fidèles. Il m'avait paru au premier instant tellement fort que, quoiqu'il m'eût été raconté par un prêtre catholique, je ne vous l'aurais pas communiqué, dans la pensée que vous le regarderiez peut-être comme une histoire faite à plaisir. Cependant, comme je viens de vous en rapporter plusieurs autres qui peuvent lui servir d'introduction et d'appui et qu'en même temps je puis affirmer qu'il m'en reste beaucoup d'autres en preuve, j'ai pensé que ma crainte n'avait pas raison d'être. Au temps pascal donc, dans une église grecque du Phanar, une femme d'une position aisée se présente à la table sainte avec les autres pour faire ses Pâques. Elle avait avec elle un petit enfant. Comme au moment de la communion elle ne donnait pas tout d'abord les piastres qui en étaient le prix, le prêtre les lui demanda. Elle répondit qu'elle les avait oubliées, mais qu'elle s'engageait à les lui rapporter promptement, le conjurant de ne pas lui refuser la communion en public. Le prêtre persista dans son refus. Après de nouvelles instances de sa part et de nouveaux refus de la part du prêtre, cette femme voyant qu'il n'y avait pas de milieu, ou de se retirer sans communion, ou de payer comptant, prend le chapeau de son enfant, en arrache une agrafe d'argent qui soutenait une plume et la donne au prêtre en paiement de la communion, qui lui fut alors accordée. Au sortir de la messe, elle se rend chez l'archimandrite et lui raconte ce qui vient de se passer. Quelle pensez-vous que fut la réponse de ce dernier?: « Ce pauvre prêtre! dit-il, il ne pouvait pas faire autrement, puisqu'il est obligé de donner tant par an à l'évêque, et l'évêque tant au Patriarche. — Comme on le voit, l'esprit évangélique des Grecs n'est pas précisément: *paissez mes agneaux*, mais bien plutôt: *tondez mes agneaux*. On comprendra facilement que dans une Église où toutes les dignités sont vénales, le peuple doit être victime de tout. La dignité de Patriarche coûte 500 000 francs. C'est du grand seigneur qu'il faut l'acheter. Pour l'épiscopat, c'est du Patriarche qu'on l'obtient, mais toujours à prix d'argent. Aussi les évêques pressurent-ils les prêtres afin d'en obtenir de quoi rembourser les avances qu'ils ont dû faire pour acheter leur place: et les prêtres à leur tour obligés de payer les évêques et par surcroît de nourrir

leur famille ne peuvent être que de vraies sangsues du peuple. Aussi tous ceux de cette religion qui sont chargés de conduire le troupeau ont-ils beaucoup plus d'amour pour la bourse de leurs ouailles que pour leurs âmes. Pendant le choléra ils ont donné une triste preuve de cet indigne égoïsme : ils en étaient arrivés à ne plus confesser avant la communion, par crainte d'être eux-mêmes atteints du choléra. Le Patriarche a été un des premiers à donner l'exemple de la lâcheté. A la tête de son St Synode, il a fui le palais du Phanar, parce que tout ce quartier grec était plus que décimé et il s'est réfugié à la campagne, dans quelque endroit non infesté. On dit que le Sultan, ayant eu connaissance d'une pareille conduite, lui fit intimer l'ordre de retourner à son poste, en ajoutant que après le choléra on réglerait cette affaire. —— Laissons les Grecs et revenons au choléra : Dès que les premières trompettes de la voix publique eurent annoncé son arrivée dans la grande cité Byzantine, les riches, qui sont ordinairement les plus peureux, furent comme saisis d'une terreur panique et s'enfuirent de tous côtés, cherchant sur les rives du Bosphore des endroits où l'audacieux visiteur n'oserait pas se montrer, à cause du bon air, de la position etc. Ainsi Thérapia, séjour d'été des ambassadeurs (Thérapia veut dire guérison), Kadi-Keui (Ancienne Chalcédoine), les îles des Princes et beaucoup d'autres endroits encore, furent bientôt remplis de ces émigrants de la capitale. Mal prit à plusieurs de ce changement. Le malencontreux choléra s'avisa de fouiller tous les recoins du Bosphore et fit en quelques endroits proportionnellement plus de victimes qu'à Constantinople, ce qui ramena ici bon nombre de fuyards. Le charmant séjour des îles des Princes, (5 petits îlots à 9 milles de Constantinople) si sain, si bien aéré, ne fut pas épargné. J'ai vu dans une de ces îles un grand vapeur qu'une riche famille avait loué. La famille entière avait pris logement sur ce vapeur et dès qu'on disait : le choléra est ici ; aussitôt on chauffait et tout ce monde allait se réfugier dans un endroit où l'on ne parlait pas du fléau. Mais si les particuliers n'étaient pas épargnés, les soldats et les matelots ne l'étaient pas non plus. On finit par envoyer les bâtiments de guerre prendre position à l'embouchure de la mer Noire, où l'air est très vif. Quant aux soldats, ils durent quitter plusieurs de leurs casernes et aller s'établir en plein air, sur différents plateaux. Plusieurs familles furent de même obligées d'aller camper sous des tentes militaires que le Gouvernement Turc avait mises à leur disposition. — Durant la période dont j'ai tracé le triste tableau on a remarqué que les églises étaient plus remplies, le confessionnal plus fréquenté. Les Grecs, les Arméniens etc, faisaient de fréquentes processions pour apaiser la justice de Dieu et obtenir miséricorde. On a été jusqu'à dire que les Turcs d'un certain quartier avaient voulu faire aussi une procession, comme les chrétiens, mais que, comme on leur refusait croix et bannières, ils dirent : « Eh bien ! faites vous-mêmes la procession et nous vous suivrons. » Je ne vous donne pas cela comme certain, mais je crois qu'il y a quelque chose de vrai. La conduite des prêtres catholiques leur a acquis un redoublement d'estime de la population en général. — Le Gouvernement Turc a fait de grands sacrifices pour distribuer des secours aux familles pauvres, qui ont le plus souffert du fléau. Le Sultan actuel gouverne paternellement. Il fait souvent de grandes largesses pour secourir ceux de ses sujets qui sont victimes de quelque grand malheur. Il a des qualités morales bien estimables : au lieu de donner dans un luxe effréné, aux dépens de ses peuples, comme son frère, il s'est restreint pour beaucoup de choses ; et il a voulu que plusieurs de ses grands Visirs et Pachas imitassent son exemple. Il s'occupe lui-même de l'administration de ses états et préside tous les jeudis le conseil de ses Ministres, ce qui ne va que médiocrement à plusieurs. Aussi repousse

-t-on généralement comme des calomnies certains bruits qui courent sur son compte. — Les Catholiques ont été proportionnellement moins éprouvés que les Turcs, les Arméniens et les Grecs ; probablement parce qu'ils sont dans des conditions d'hygiène plus favorables. Les Lazaristes font exception. A Bébeck, deux de leurs Sœurs ont succombé, ainsi que deux de leurs élèves ; un troisième a été rendu à sa famille dans un état désespéré. A la suite de ces morts, les Lazaristes ont fermé leur collège. Le nôtre n'a pas été éprouvé par le choléra et nous n'avons pas été obligés de licencier nos élèves ; mais le résultat a été le même, presque toutes les familles ayant successivement retiré leurs enfants.

— Incendie — Le 6 7bre, je fus à Stamboul, où il m'était réservé d'être témoin d'un des plus tristes spectacles que l'on puisse voir. Un incendie s'était déclaré vers minuit, dans la nuit du 5 au 6 ; et à 3 heures de l'après-midi, le feu, après avoir dévoré entièrement plusieurs quartiers, était plus vivace que jamais. J'ai marché pendant plus de 20 minutes sur des monceaux de ruines fumantes, autrefois des rues ; la chaleur des pierres, des tronçons de poutres encore en flammes ; à droite, à gauche, devant, derrière soi, des pans de murailles calcinés et menaçant de s'écrouler, rendaient ces endroits peu sûrs ; aussi marchions nous avec précaution, nous hâtant toutefois de sortir de ce pas dangereux. Arrivés à Ste Sophie, nous ne pûmes y entrer, parce qu'elle était remplie d'effets appartenant aux malheureuses victimes de l'incendie. Nous poussâmes en avant. En traversant la cour de la mosquée de Soliman-le-magnifique, nous vîmes quantité de meubles entassés pêle-mêle au milieu de cette immense place. Un grand nombre de femmes turques et d'enfants, couchés sur des matelas, debout dans un coin, ou bien allant et venant de côté et d'autre ; de nombreux portefaix apportant sans cesse de nouvelles dépouilles arrachées à l'incendie, tel était le spectacle qu'offrait la cour de la mosquée. Au sortir de là, nous suivîmes le mouvement et passâmes sur une petite place au milieu de laquelle est dressé un obélisque fait d'une seule pierre d'un beau granit rouge ; il est beaucoup plus haut et beaucoup plus large que celui de Luxor ; il a 30 mètres de hauteur sans compter la base : son piédestal est en marbre blanc sculpté. Le genre et le style de la sculpture accusent les premiers temps de l'empire grec. Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes un des nouveaux théâtres de l'incendie. Plusieurs maisons brûlaient encore ; les flammes s'élançaient vers le Ciel en langues de feu rouges et noires, avec une force et une vivacité prodigieuses. Le bruit des poutres qui tombaient, des murailles qui se lézardaient ou s'écroulaient, le pétillement des flammes, les efforts inutiles des pompiers qui travaillaient sans relâche depuis 15 heures, tout donnait à ce spectacle quelque chose de sinistre et de navrant. Comme le vent poussait toujours les flammes, on dût se résigner à abandonner les maisons qui brûlaient ; mais on eût soin d'inonder d'eau les habitations voisines afin de les préserver. Les rues, les places, étaient pleines de monde et surtout de curieux qui venaient à cheval contempler ce spectacle. Sur tous les visages, silence morne, ni joie ni tristesse. Je n'ai pas vu une larme couler. On dit que les Turcs sont fatalistes ; cela doit être, car la patience qu'ils montrent dans de pareilles épreuves n'est pas de la vertu. De cet endroit nous nous dirigeâmes vers de nouveaux quartiers en flammes : partout sur notre chemin, mêmes scènes et même désolation. Les fils du télégraphe gisaient à terre avec bien d'autres débris. Les pieds des chevaux s'embarrassaient parfois dans ces fils, mais sans exciter la moindre impatience chez leurs conducteurs... Enfin nous renonçâmes à poursuivre plus loin notre marche ; nous en avions assez vu. On ne put apprécier exactement que quelques jours après, les ravages de l'incendie : il y a eu environ 9000

maisons ~~de~~ détruites. Dix mosquées, une vingtaine de palais ou habitations de Pachas, une église grecque schismatique, une église arménienne également schismatique, ont été la proie du feu. Le vent avait d'abord dirigé la flamme de l'Est à l'Ouest; puis de l'Ouest au Sud; et, enfin avait tourné du Sud au Nord-Est. Aussi le théâtre de l'incendie, en partant de Ste Sophie et suivant les directions que je viens de tracer, forme, sur une étendue de 3 kilomètres de long et 2 kilomètres de large, un quadrilatère irrégulier, dont le centre a été épargné. Heureusement il n'y a pas eu de victimes humaines; plusieurs chevaux seulement ont péri. On évalue la perte totale à 90 millions. Les Anglais qui aiment tant les grandes émotions, auraient pu ce jour là s'en donner tout à leur aise. Voilà donc ces pauvres Turcs, à peine sortis du choléra qui a enlevé à Constantinople environ 80 000 âmes, qui retombent dans une nouvelle et bien cruelle épreuve. Combien de milliers d'hommes ont dû coucher toutes ces nuits dernières à la belle étoile, n'ayant d'autre abri que la voûte des Cieux! Il faut espérer qu'à quelque chose malheur sera bon.

- *Bazar* — Puisque nous sommes à Stamboul, disons quelque chose du grand bazar: Figurez-vous de nombreuses galeries en pierre, voûtées, basses, sombres et sales à l'excès; les unes assez larges, les autres fort étroites, sans régularité pour l'élévation, s'entrecoupant, se croisant dans tous les sens, toujours sans plan suivi, comme un espèce de labyrinthe; présentant dans toute leur longueur de nombreuses boutiques aux nombreux étalages, mais sans luxe et sans goût, et vous aurez une petite idée du grand bazar de Constantinople. Deux fontaines, placées à deux centres éloignés, servent aux ablutions des Musulmans. Le jour pénètre dans ces galeries par une quantité de petites coupoles qui mamelonnent le toit plat de l'édifice: jour doux, vague et louche, ou mieux demi-jour qui favorise le marchand aux dépens de l'acheteur. Dans ce bazar vous trouverez tout ce que vous voudrez, depuis l'eau de rose et de sandal du parfumeur, les sachets de musc, la pâte de menthe, les diamants les plus précieux, les étoffes de tous prix et les armes antiques des musulmans, jusqu'aux vieux haillons sur lesquels spécule et trafique le Juif. Ici, c'est le quartier des étoffes; vous avez le choix: voyez les cachemires de l'Inde, les châles de Perse, les étoffes tissues de fil d'or: voyez aussi ces étoffes anglaises: vous les reconnaissez facilement; elles portent leur cachet de perfection mécanique, soit pour les couleurs, soit pour la fabrication; mais perfection sans naturel, sans art et par conséquent sans beauté. Là sont les chaussures; vous en avez de toutes formes et de tous prix, à partir de la sandale du pauvre jusqu'au soulier à forme chinoise, tissu de broderies d'or et orné de pierreries rehaussées par une riche enchâssure. Là sont les marchands de bijoux, desquels il faut vous défier; la plupart sont Juifs. Ne vous contentez pas d'avoir examiné si l'objet que vous avez choisi est un vrai diamant, surveillez votre vendeur car il est assez habile pour substituer un faux diamant au véritable, en le remettant dans son écrin satiné. Plus loin ce sont les selles de chevaux: en voilà de brodées d'or ou d'argent; ici sont les riches blagues à tabac là, les surtouts aux passementeries or ou argent, les pantalons bouffants, à la mamelouck, en soie. etc, etc. En voilà assez sur le bazar, duquel je vous ai dit cependant fort peu de chose, comme détails. Les prix y sont modiques, dit-on. Il est ouvert depuis 9 heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

- *Derviches hurleurs.* — On vous a déjà parlé des derviches tourneurs; en voici de non moins intéressants: ce sont des Derviches hurleurs. Ces hommes, (faut-il dire ces religieux!) dont le monastère est situé sur une colline au delà de Scutari, ne sont pas d'une profession de foi et de mœurs aussi douces que les premiers. En entrant dans la salle où ils font leurs cérémonies, on est étonné de l'aspect qu'elle présente aux regards

des tambours de basque, des poignards, des haches d'armes, et un grand nombre d'instruments de tortures sont suspendus aux murailles, lesquelles sont couvertes de nombreux versets du Coran écrits en turc. Au moment de la cérémonie, l'iman s'assied à la turque sur son tapis; ayant devant lui et lui faisant face les derviches assis de la même façon. On commence ensuite une espèce de litanies, sur un ton demi-chanté. A chaque nouvelle invocation, les derviches balancent la tête d'avant en arrière, et d'arrière en avant, de manière à provoquer le vertige, qui, de ces fanatiques, se communique parfois aux assistants; on les voit alors tomber par terre et s'agiter en furieux. Puis à un signal donné tout le monde est debout. Chaque derviche étend la main à droite et à gauche, sur les épaules de ses voisins, de manière à former une chaîne. C'est le moment où vous êtes assourdi par un terrible-Ilah-il-allah qui semble plutôt sortir de poitrines de bêtes féroces, que de poitrines humaines. Tous d'un même mouvement reculent d'un pas pour se précipiter en avant et poussent des cris qui deviennent de véritables rugissements. L'exaltation gagne toujours les hurlements redoublent. L'iman debout devant son tapis, encourage du geste et de la voix ce tapage d'enfer. Puis lorsque l'exaltation est à son paroxisme, commencent les scènes les plus effrayantes: c'est quelquefois un jeune enfant d'une 12e d'années qui se présente à l'iman. Celui-ci l'accueille avec une certaine affabilité, puis prenant un fer effilé, lui en perce les joues de part en part, sans le moindre signe de douleur de la part du pauvre exalté. - Ce sont des hommes qui se précipitent au milieu de la salle, nus jusqu'à la ceinture. Ils se mettent à exécuter une danse, tenant à la main des dards, contre lesquels ils se précipitent l'un l'autre. Ce sont encore de petites filles apportées par leurs mères. - L'iman les accueille très-bien, les fait étendre l'une après l'autre sur une peau de mouton disposée à cet effet, monte sur ces faibles poitrines et s'y tient debout pendant quelques minutes. Les Turcs prétendent qu'après cela, ces enfants sont préservées de toutes sortes de maladies. - Voilà jusqu'où conduit le fanatisme musulman.

Extrait d'une relation envoyée par le P. Ayala au R.P. Egano, Provincial de Venise, sur les missions données dans l'Illyrie, la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie, durant l'année 1864.

Mon Révérend Père,

P.C.

Durant les années qui viennent de s'écouler, nous avions donné quelquefois les Exercices Spirituels au Clergé, mais ces retraites étaient rares, et le plus souvent sans le recueillement et la solitude nécessaires. Cette année, grâce à Dieu, nous avons pu donner 4 retraites, deux au clergé de l'île de Veglia, dans l'adriatique, et deux autres aux Séminaristes de Segna et de Diakovar; et nous y avons observé toutes les prescriptions propres à en assurer le succès. Vous serez heureux je pense, mon R. Père, de constater une fois de plus, le bien que produisent les

exercices de St Ignace ici comme partout ailleurs. Notre expérience nous avait appris que le fruit des missions données au peuple serait précaire et de courte durée si les prêtres ne le conservaient par leur zèle et leur coopération; c'est pourquoi nous fîmes notre possible pour que l'Evêque de Veglia invitât son clergé à faire les saints Exercices. Monseigneur Jean Vitezic, témoin oculaire des fruits obtenus par les missions données dans son diocèse, fit un mandement exprès pour inviter tout son clergé à prendre part à la retraite durant le mois de Juin. Le Clergé se montra docile à l'appel de son Pasteur et plus de 40 prêtres donnèrent leurs noms. Nous choisîmes pour les réunir un antique couvent de Franciscains situé dans la petite île de Cassione, à peu de distance de la ville de Veglia, au milieu d'un bois de chênes et de lauriers. Comme ces bons Pères n'avaient pas assez de place pour loger tout le monde à la fois, nous dûmes faire deux retraites au lieu d'une; 21 prêtres prirent part à la première; autant à la seconde. Elles durèrent 7 jours pleins chacune et se firent d'une manière conforme à toutes les recommandations du Directoire. Monseigneur donna lui-même l'exemple, s'étant mis en retraite tout le premier avec 2 Chanoines et quelques Doyens du Diocèse. Après l'invocation du St Esprit, il exhorta ses prêtres à bien profiter de la grâce que le Seigneur daignait leur faire, non-seulement pour le bien spirituel de chacun en particulier, mais aussi pour celui des populations confiées à leurs soins. Immédiatement après, commencèrent les exercices. Je ne m'arrêterai pas à vous en décrire le détail, puisqu'ils se firent selon toutes les annotations et les additions de St Ignace. Le silence et la solitude parurent à quelques-uns, durant les premiers jours, un fardeau bien pesant; mais ces répugnances furent bientôt surmontées, et la première difficulté une fois vaincue, nous n'eûmes qu'à nous louer de l'attention, de la docilité et de la ferveur de nos retraitants. Monseigneur clôtura les deux retraites par une très-touchante allocution suivie de la bénédiction Pastorale. Ensuite il fit réunir tout le clergé dans la sacristie; et là, d'une voix émue, il demanda à tous pardon des fautes qu'il aurait pu commettre, durant les années précédentes, dans l'exercice de sa charge, et protesta qu'il était résolu, pour l'avenir, de travailler de toutes ses forces à procurer le véritable bien du clergé et de son diocèse; il ajouta que, pour lui il pardonnait à tous de bon cœur les fautes dont ils se seraient rendus coupables et finit en donnant à tous les assistants le baiser de paix. Après un discours si pathétique et si tendre du Pasteur, il est aisé d'imaginer l'émotion qui s'empara de l'assemblée. Tous les prêtres lui demandèrent pardon à leur tour et implorèrent sur eux et sur leurs paroisses la bénédiction du Saint Evêque. Pour conserver le bien recueilli dans les saints exercices, ces bons prêtres établirent entre eux une sainte ligue de prières: Ils s'obligèrent 1° à célébrer tous les ans une messe pour les prêtres vivants ou morts de cette sainte association; 2° à entretenir et promouvoir l'esprit ecclésiastique entre les membres et parmi les autres prêtres par une vie exemplaire; 3° à se réunir chaque année pour une retraite de trois jours au moins, et tous les trois ans pour faire les exercices spirituels. — Les élèves des deux séminaires de Segna et de Diakovar, l'un en Croatie, l'autre en Esclavonie trouvèrent eux aussi un puissant secours dans les Sts Exercices de la retraite. Pendant que j'étais occupé à prêcher le Carême au peuple le P. Giurico donnait durant 5 jours la retraite aux Séminaristes de Segna. — Au séminaire de Diakovar, les exercices durèrent 8 jours entiers. Monseigneur Joseph Giorgio Strossmayer avait reconnu l'absolue nécessité des retraites pour le jeune clergé s'il voulait avoir de bons prêtres. Il statua qu'au commencement de chaque année scolaire on donnerait les exercices de St Ignace et nous laissa la plus grande latitude pour la direction des retraitants. 26 clercs du diocèse et 28 Franciscains venus de la Bosnie, où ils ont leur maison d'études, prirent part à cette seconde retraite dont les fruits ne furent pas moins consolants que ceux des précédentes. — Dans la ville de Segna, résidence de l'Evêque du diocèse, je prêchai, pendant le carême, trois fois la semaine. Quoique des bruits plus ou moins malveillants eussent été répandus contre nous avant notre arrivée, cependant à mesure que la station

avançait et que croissait notre auditoire, nous vîmes s'évanouir les soupçons et les préjugés. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le concours fut grand, et, ce qui est plus consolant encore, si l'on vit s'approcher des sacrements les pécheurs qui s'en tenaient éloignés depuis bon nombre d'années. Plusieurs rompaient avec leurs mauvaises habitudes; d'autres demandaient à Monseigneur de réhabiliter leur mariage, et s'engageaient à vivre désormais selon les lois de Dieu et de l'Eglise. Il se fit d'abondantes restitutions et le blasphème disparut. Bien que le dernier jour de la mission ne fût pas un jour chômé, il y eut ce jour là à l'église un concours tel, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Ce même jour on recueillit d'abondantes aumônes pour le Souverain Pontife et la collecte eût été plus fructueuse encore si les quêteurs avaient pu pénétrer dans tous les rangs. Monseigneur Soić était au comble de la joie en voyant les effets salutaires de la grâce et assurait qu'il avait peine à reconnaître l'état moral de ces populations tant elles étaient transformées. Malgré cela, il est une réforme que nous ne pûmes obtenir, je ne sais pour quelle raison. Nous avions le plus vif désir d'établir à Segna quelques congrégations sous l'invocation des SS. Cœurs de Jésus et de Marie pour prendre soin de la jeunesse qui était à peu près abandonnée et privée d'instruction religieuse. Mais lorsque nous tentâmes les premières démarches, on nous fit entendre que le temps n'était pas encore venu, et force nous fut de nous désister de cette entreprise. Après ces fatigues du Carême de Segna, que Dieu avait si généreusement bénies, Donja Stubica et Strigovo fournirent un vaste champ à nos travaux. Le curé de Donja Stubica, bien qu'il nous eût parfaitement accueillis n'était pas cependant persuadé de la nécessité d'une mission pour sa paroisse. Il la regardait comme une injure faite à son ministère; mais lorsqu'il vit le peuple accourir en foule à l'Eglise, lorsqu'il entendit les confessions des âmes touchées de la grâce, il reconnut l'efficacité de ces pieux exercices, les fruits salutaires qu'ils avaient produits, et nous demanda pardon, en disant que la mission était nécessaire dans toutes les paroisses, quelque soin que prît le Pasteur de son troupeau. – Après notre départ, il exhorta les fidèles à la persévérance et promit de nous faire revenir dans quatre ans, résolution qui combla de joie tout le peuple. – Dans le diocèse de Diakovar on nous donna à évangéliser deux gros bourgs, voisins l'un de l'autre, mais bien différents quant à l'état moral, Gradište et Bošnjake. Tous deux sont situés sur les confins militaires. Dans le premier de ces bourgs le peuple résiste au bien, dans le second il est docile à la voix du pasteur. Un curé pieux et zélé est cependant à la tête de la paroisse de Gradište; mais malgré sa sollicitude le peuple rebelle continue à ne pas fréquenter l'Eglise et bien peu d'âmes remplissent leur devoir pascal. Là règnent le blasphème, l'impudicité et autres vices. Pour ramener cette population, Monseigneur voulait qu'on y donnât la mission, mais dès le début, nous nous aperçûmes du peu de bien que nous pouvions espérer. La jeunesse des deux sexes était occupée d'autres pensées et ne venait pas écouter les sermons; l'Eglise était presque vide. – Menaces du courroux céleste, visites à domicile, avis multipliés, rien ne put les décider à profiter de la grâce qui leur était offerte. Le second jour on voulut faire une procession, sur le soir, pour les attirer, mais presque personne ne sortit de chez soi. Enfin nous eûmes recours aux SS. Cœurs et nous donnâmes à quelques personnes leurs images richement ornées en les exhortant à faire entendre à d'autres l'appel divin. Les trois derniers jours il y eut quelque mouvement et la grâce triompha dans quelques âmes. Espérons qu'en elles se sera vérifié l'oracle du Fils de Dieu: Omni habenti dabitur et abundabit. – Autant le peuple de Gradište se montra rebelle, autant les pieux habitants de Bošnjake furent, dès le premier jour, dociles à la divine parole. Les exhortations du très digne Curé le Rév. D. André Šumanovac, et ses soins infatigables avaient défriché ce champ. Les cœurs étaient très-bien disposés pour la mission. Dès le premier jour, instruits des vices qui régnaient dans cet endroit, nous nous élevâmes

contre eux avec force, et par la grâce de Dieu l'effet de nos prédications ne se fit pas attendre. Les fidèles vinrent en très-grand nombre se faire inscrire dans les pieuses associations des SS. Cœurs. Pour couper le mal dans sa racine et mettre fin aux réunions nocturnes de la jeunesse, qui causaient la perte de beaucoup d'âmes, nous exhortâmes les jeunes filles à vouer un culte spécial au Sacré-Cœur de Jésus, et à former une petite congrégation sous le titre de filles du Sacré-Cœur. Le jour même, 20 d'entre-elles se firent inscrire et reçurent pour insigne une médaille du divin Cœur. Cette semence cultivée par un zélé pasteur produisit des fruits abondants. L'édification et la modestie de ces jeunes filles en touchèrent d'autres, qui voulurent aussi faire partie de la nouvelle congrégation, de sorte qu'au mois d'Août, elles étaient déjà plus de 60. A toutes les fêtes, elles se réunissent sous la direction du Curé, et elles ont leurs exercices particuliers. C'est le noyau d'une association, que l'année prochaine nous établirons canoniquement. Le Pasteur, bon vieillard, tressaillait de joie en voyant ce qu'avait opéré la grâce dans son troupeau; il disait à tous les prêtres et aux séculiers qu'il n'y avait pas d'exercice plus efficace pour convertir les peuples, que les saintes missions. Il fit insérer dans divers journaux une relation des fruits qui avaient été recueillis et finissait cet article, ainsi que le récit envoyé à l'Evêque par les paroles de Siméon: Nunc dimittis car il voyait comblés tous les désirs qu'il avait formés pour le bien de son peuple. De fait, les restitutions furent immenses; on mit un frein au libertinage de la jeunesse et on lui inspira une profonde horreur de toute espèce de vices. Monseigneur l'archevêque de Zara nous appela ensuite dans le doyenné de Rasance; qui forme la limite de l'archidiocèse et compte 8 paroisses situées presque toutes sur le bord de la mer, dans le canton de la Morlaquie. Le vol, l'assassinat, l'incendie des prairies et des maisons, les dévastations des vignes et des vergers, pour assouvir sa haine et sa soif de vengeance; en un mot, la licence la plus effrénée, tel était le fléau qui depuis plusieurs années désolait ce pays. En vain pour apaiser ces haines invétérées, les autorités civiles avaient-elles pris toute espèce de mesures; rien ne pouvait amollir ces cœurs; il fallait la rosée de la divine grâce. Rasance, Castelvenier, Slivnica, Posedarie, Islam et Seline furent les paroisses où se donnèrent ces saintes missions. Partout où nous paraissions, une bénédiction toute particulière du Seigneur se répandait sur nos travaux. Arrivés dans un endroit, nous mandions près de nous ceux qui vivaient dans le concubinage et le désordre; nous exigions la séparation, on l'exécutait; les jeunes filles séduites retournaient chez elles et les jeunes gens s'éloignaient du lieu du péril. Autant que nous pûmes le savoir, un seul résista. Ce n'était pas qu'ils n'eussent de grandes difficultés à vaincre, mais nous avions mis nos missions sous la protection spéciale du Cœur Immaculé de Marie et son intercession puissante aidait ces pauvres gens à surmonter tous les obstacles. Non-seulement nous établîmes la réforme dans les mœurs et nous ramenâmes le peuple à des habitudes chrétiennes, mais encore nous fîmes tout pour rétablir la paix en éteignant les haines et les inimitiés. Quelques réconciliations méritent une mention spéciale. — A Slivnica, le fils d'un vieillard nommé Antoine avait été assassiné. Le meurtrier expiait son crime au fond d'un cachot; mais le vieil Antoine et sa famille, peu satisfaits de cette réparation, réclamaient encore le prix du sang; déjà ils avaient causé bien du dommage aux parents du meurtrier qui, pour se libérer de ces vexations, avaient offert au vieillard une forte somme d'argent; mais celui-ci exigeait d'avantage et pour soutenir ses prétentions il se mit à les diffamer de paroles, à ravager leurs champs et à détruire leurs bestiaux. Les choses en étaient là à notre arrivée. Nous espérions que, touchés par nos prédications, ces familles consentiraient à se réconcilier; il n'en fut rien

Alors nous fîmes venir le vieil Antoine et par toutes les raisons divines et humaines nous l'exhortâmes à pardonner mais nous travaillâmes en vain; un non obstiné était sa seule réponse. Après le sermon sur l'amour des ennemis je lui parlai de nouveau; il me dit franchement et rondement: "Je ne puis pardonner, quelque mal qu'il m'en arrive; je ne le puis". Affligé de ce refus, j'eus recours au Cœur Immaculé de Marie je l'invoquai avec confiance et je sortis de l'église pour voir si je ne trouverais pas cet endurci sur mon chemin. Heureusement je le rencontrai, et m'étant approché de lui, je lui présentai une médaille de la Vierge Immaculée: "Prends cette médaille de Marie, lui dis-je, mets-la à ton cou et fais lui cette prière: Vierge Immaculée, ne me pardonnez pas les offenses que je vous ai faites, tant que je n'aurai pas pardonné à mon ennemi." A cette formule inattendue, il reste muet d'étonnement, l'émotion le gagne; il se met à pleurer: «Mais, mon Père, me dit-il, comment voulez-vous que je pardonne à celui qui a tué mon fils?» Et moi, d'un ton de compassion: "C'est vrai, lui dis-je, mais nous aussi en péchant, nous avons tué bien des fois, sur le sein de Marie, son Jésus bien-aimé, et pourtant elle est prompte à nous pardonner." A ces mots il répand encore des larmes: «Oui, je pardonnerai, répondit-il; mais les miens voudront-ils pardonner? Eh bien! j'irai chez moi, je les exhorterai, et d'ici à quelques heures je vous rendrai réponse.» Je lui dis de prendre confiance en Marie, et l'ayant conduit à l'église nous nous agenouillâmes devant la mère des pécheurs pour lui recommander la démarche qu'il allait faire, puis je le laissai partir. Il exécuta ponctuellement sa promesse, détermina sa femme et ses filles à se réconcilier, les amena à l'église et promit d'engager aussi au pardon un autre fils qui lui restait, ce qui se fit le lendemain. Après cette réconciliation qui fut publique, il jura en présence du peuple qu'il se désistait de ses prétentions, et qu'il voulait dorénavant vivre en bon frère avec ses anciens ennemis. — Mais dans une autre famille, bien plus grande fut la difficulté. Pour se venger d'un assassin, on brûlait ses foins, on coupait ses arbres et ses vignes, on brisait ses fenêtres à coups de fusil, tout cela pour le forcer à donner une grosse somme à la famille de celui qu'il avait tué. Cet infortuné soupirait après la réconciliation, mais le parti opposé n'en voulait pas entendre parler avant d'avoir reçu le prix du sang. Il vint nous exposer son misérable état et nous demander d'y apporter remède. Mais ses ennemis malgré nos sollicitations ne venaient pas à l'église. Nous résolûmes d'aller les chercher, et après avoir prié pour le succès de l'entreprise, le soir, avec une quarantaine d'hommes environ, je me rendis à la maison de ces malheureux, située à une demi-lieue de l'église. En tête marchaient la croix avec l'image de la B. Vierge; nous nous avancions en chantant les cantiques de la mission. Il ne se trouva à la maison que deux femmes: la mère de celui qui avait été tué et la femme du chef de famille. Nous étant arrêtés à quelque distance, après avoir prié avec tout le peuple, j'exposai à haute voix le but de notre démarche, et je les exhortai au pardon. J'appelai ensuite les femmes qui, de la fenêtre, avaient entendu, non sans surprise, les exhortations du Divin Rédempteur; et devant le Crucifix, je les excitai à pardonner à leur ennemi qui se trouvait avec le reste du peuple. A ce moment un des hommes revenait des champs avec ses bestiaux. Je fis tourner le crucifix vers lui et l'engageai à pardonner. Pour appuyer l'effet de mes paroles le meurtrier qu'il poursuivait, élevant la voix demanda pardon à ceux qu'il avait offensés, en leur remettant tous les dommages qu'on lui avait causés. Parmi la foule se trouvait le bon vieillard dont nous avons parlé, lui aussi les excitait au pardon et s'écriait: «Moi, j'ai pardonné à l'assassin de mon fils et je suis bien content

Jusqu'ici je n'avais pas la paix, mon cœur était toujours dans la peine, mais depuis le jour où j'ai accordé le pardon, je goûte une consolation indicible. « Pardonnez », s'écriait tout le peuple ; mais eux ne proféraient pas une parole. Nous étions agenouillés au pied du crucifix. Enfin, après une longue lutte, la grâce triompha, et tous les trois, ayant baisé les plaies du Rédempteur, donnèrent le baiser de paix à leur ennemi. Non content de cela, je leur imposai de raconter aux autres membres de leur famille ce qui s'était passé, et le lendemain, dernier jour de la mission, de me faire connaître si tous accordaient la paix. Dans le cas contraire, ils seraient exclus de la bénédiction donnée à la paroisse. J'attendais l'issue avec impatience. Dieu voulut nous consoler, car dès le matin ces hommes vinrent à l'église. Interrogés s'ils voulaient pardonner, après quelque hésitation, ils serrèrent la main à leur ancien ennemi et l'embrassèrent. Le plus souvent, pour donner de la solennité à ces pardons, nous commencions par calmer séparément les ennemis avec de douces paroles ou par les remuer en les menaçant des châtiments de Dieu et nous exigions de tous une réconciliation publique un jour avant qu'ils s'approchassent de la Table Sainte. Dans ce but, nous placions au milieu de l'église sur un tapis le crucifix entouré de lumières. Le Christ était voilé. Quand le peuple était réuni à l'heure de l'exercice, j'adressais la parole à la multitude et j'exposais ce qu'il y avait à faire. Je disais en substance que c'était le moment auguste du triomphe de la grâce, le moment où chacun devait montrer s'il appartenait ou non à Jésus-Christ ; que j'appellerais les personnes qui avaient vécu jusque là dans la haine et l'inimitié ; que ceux qui voudraient pardonner auraient à sortir des rangs et à s'avancer jusqu'au pied du crucifix. Alors je commençais à les appeler par leurs noms et je les faisais placer en face les uns des autres : ainsi rangés sur deux lignes autour du Crucifix ; au nom de tous je commençais par demander pardon à Jésus et je découvrais la Ste Image, ce qui excitait une vive émotion chez ceux qui entouraient la croix. La prière finie : « Mes enfants, leur disais-je, au nom de Jésus-Christ, pardonnez-vous ; baisez les saintes plaies et déposez-y toutes vos haines. Puis embrassez-vous en signe de paix et de vraie réconciliation. » C'est ce qui se faisait au milieu de l'émotion générale. Enfin chacun recevait une médaille de la Sainte Vierge comme mémorial du rétablissement de la paix.

Ayala S.J.

Canada — Collège Ste Marie de Montréal — Lettre du F. Peultier à un Scolastique de Laval.

Notre année scolaire vient de se terminer par un très-beau succès de 3 jours que nous avons pompeusement appelés nos trois glorieuses journées de Juillet. Je veux parler de l'inauguration de la nouvelle salle d'exercices. Elle est vraiment très-belle et je ne crois pas qu'aucun de nos collèges de France en possède une semblable. En tout cas, elle passe pour n'avoir pas son égale dans aucune institution, soit du Canada, soit des États-Unis. Elle est située dans le soubassement de notre nouvelle église, et disposée de manière à offrir tous les avantages que l'on peut désirer. De chaque côté sont des portes et des chassis propres à livrer passage aux flots de la foule, en cas d'incendie ou de panique. Dans le fond s'élève le théâtre d'une grande dimension et offrant pour la représentation toutes les facilités possibles, au moyen de coulisses que l'on pousse à volonté. En avant du théâtre se voit la place réservée à l'orchestre ; elle est assez spacieuse pour permettre à 30 musiciens d'être à l'aise et de circuler sans confusion. Ensuite vient

l'espace qui doit contenir la multitude. C'est un hémicycle de 70 pieds de rayon, renfermant dans la première enceinte 14 rangées de sièges et dans la seconde 6 rangées, le tout disposé en amphithéâtre. La salle a 120 pieds de long et 150 de large. La hauteur, vers le milieu, est de 21 pieds, et sur les derniers gradins, de 12 pieds. Le plafond est soutenu par 14 colonnes, dont huit en pierre et six en fer; et de distance en distance se trouvent des ventilateurs pour aérer la salle dans des temps de chaleur accablante. Le théâtre est bien éclairé par trois rangées de becs de gaz, dont l'une est sur l'avant-scène et les deux autres au plafond, et, qui, se réfléchissant sur des plaques argentées, répandent la lumière dans toutes les parties de la salle. De plus, en arrière des gradins supérieurs, dix becs de gaz à trois branches achèvent de rendre la salle aussi éclatante que le jour. Le tout fut prêt en moins d'un mois malgré les nombreux détails de construction et d'aménagement. Il faut dire que les travaux étaient dirigés par notre Procureur, homme d'un génie inventif et d'une activité qui ne le cède qu'à son habileté. Le bruit que l'on travaillait chez nous à une vaste salle, avec théâtre et amphithéâtre, s'étant répandu dans la ville, la curiosité publique n'en fut pas médiocrement excitée. Aussi pendant toute la durée des travaux, y trouvait-on à chaque heure du jour quelque visiteur, curieux de savoir ce que cela promettait. Bien entendu que notre Procureur n'en interdit pas l'entrée: il était bien aise qu'on parlât en ville de ce qu'il faisait, et vous allez bientôt savoir pourquoi. Dans le courant de l'année, notre académie anglaise avait représenté devant le public une charmante pièce anglaise du Cardinal Wiseman, intitulée: **La perle cachée**. Le sujet n'est autre que St. Alexis vivant pendant cinq années sous un escalier de la maison de son père, et reconnu seulement après sa mort. La représentation réussit à merveille; tous les journaux de Montréal, Canadiens et Anglais, furent unanimes à lui prodiguer les éloges. La pensée vint donc à notre procureur de faire répéter cette pièce pour l'inauguration de notre salle, mais en faisant payer les billets d'entrée au profit de l'église; heureuse idée, idée d'or et preuve qu'il y a des grâces d'état. Bref, l'idée fut approuvée définitivement par le R. P. Supérieur de la mission et dès lors commencèrent les travaux d'appropriation. Cependant nous comprenions bien qu'inaugurer notre salle par une séance payante, et en anglais, c'était le moyen de choquer le public canadien. Pour tout concilier, il fut décidé que le Père professeur de rhétorique ferait, quoique normand de naissance, précéder cette séance payante par une séance française non-payante, que les scolastiques, malins en Amérique comme en France, baptisèrent du nom de séance impayable. Mais il fallait à tout prix que cette première séance eût un succès signalé et fît désirer au public la suivante, sur laquelle se concentraient toutes les préoccupations de notre procureur. Le bon P. Larcher s'ingénia donc et sut tirer parti de deux circonstances qui nous valurent un succès complet. D'abord le choix du sujet; rien ne fait battre le cœur du Canadien comme le mot de *Patriotisme*. Les efforts qu'il a dû faire en tout temps, le sang même qu'il a versé, notamment en 1837, pour défendre sa nationalité canadienne française contre les tracasseries, pour ne pas dire plus, du gouvernement anglais, ont développé chez lui à un degré extraordinaire, cette fibre du *Patriotisme*. Le P. Larcher choisit donc pour sujet de sa séance **Le Patriotisme aux divers âges de la vie**, c'est-à-dire chez l'enfant, chez le jeune homme, chez l'homme fait et chez le vieillard. De là, 4 discours en forme de plaidoyer, avec une exposition du sujet et une conclusion, déclamés par des élèves de rhétorique; chacun de

ce Héros tout ensemble personnifier en lui-même l'époque de la vie dont il exaltait le patriotisme. Une autre idée me vint encore : La nationalité canadienne est représentée dans chaque ville par une société dite de St Jean Baptiste, patron national du Canada. Elle a pour but de travailler au maintien de toutes les institutions qui constituent la nationalité canadienne française. Aussi les membres de cette Société sont comme la fleur du pays et le Président est toujours un des personnages les plus considérés de la ville à laquelle il appartient. A Montréal, la première ville sans contredit des provinces Britanniques, le président actuel est un nommé Mr Chauveau, surintendant de l'éducation pour les deux Canadas, titre qui répond assez bien à celui de ministre de l'instruction publique en France. Cela posé, vous comprendrez aisément l'effet que dut produire l'annonce suivante insérée dans tous les journaux influents de la ville : Collège Ste Marie. Inauguration de la nouvelle salle d'exercices, dédiée à la Religion, aux arts et aux sciences, sous le patronage de la société de St Jean Baptiste, suit le programme de la séance. — Grâce au choix du sujet, mais surtout à ce patronage, notre séance improvisée n'était plus seulement un exercice de collège ; elle prenait les proportions d'une fête patriotique et nationale. Aussi le président avait-il fait d'abord des difficultés pour en accepter la présidence ; ses appréhensions s'accrurent encore quand il vit notre vaste salle. « Je crains bien, disait-il, qu'elle ne reste à moitié vide. » « Acceptez, lui dit-on, et elle sera pleine. » Enfin il accepte, l'annonce aussitôt est faite dans les journaux et voilà qu'au bout de peu de jours 2000 billets d'entrée sont distribués. Enfin le jour fixé arrive. Le Lundi 10 juillet, à 7 h ½ du soir, du centre de la ville partent en deux rangs les principaux membres de la Société de St Jean Baptiste et la Société St Joseph qui se joignit à eux, musique en tête. A 8 heures le président, toujours au son des fanfares et aux applaudissements de 2000 spectateurs, vient s'asseoir sur le théâtre, ayant à sa droite le R. P. Recteur et environné d'un cortège composé des citoyens les plus distingués de la ville. Parmi ceux-ci se trouvaient des représentants envoyés par toutes les institutions ecclésiastiques ; entre autres l'Evêché et les R. P. Oblats. Impossible de vous décrire l'effet que produisaient d'un côté ces 2000 spectateurs pressés sur les degrés de l'amphithéâtre, de l'autre toute cette élite assise sur le théâtre éclairé d'une cinquantaine de becs de gaz et orné de feuillages et d'oriflammes que dominait le drapeau Canadien ; puis derrière et au-dessus, tout le collège rangé par divisions, aussi en amphithéâtre. Le Président, que j'eus occasion de voir le lendemain, en était enthousiasmé et était loin, comme vous le pensez bien, de se repentir de la gracieuseté qu'il nous avait faite. Enfin la séance commença, nos élèves s'en tirèrent à merveille et au-delà de toutes nos espérances : aussi furent-ils fréquemment interrompus par les applaudissements de la foule. Bien entendu que leurs discours étaient adroitement (et le P. Larcher s'y entend) semés d'allusions heureuses à des faits plus ou moins récents de l'histoire du Canada, qui avaient pour héros plusieurs des personnages alors présents, ou leurs proches parents ou leurs ancêtres. La séance terminée le Président se leva et prononça à son tour un discours d'une éloquence vraiment supérieure, cent fois interrompu par des applaudissements d'un enthousiasme indescriptible. Les journaux du pays l'ont rapporté presque en entier, ainsi que les discours de nos élèves. Je vous en transcris l'exorde : « La Société St Jean Baptiste en acceptant le patronage de cette agréable soirée, a cru devoir rendre un éclatant hommage au nom-

de la cité de Montréal et du pays tout entier à cette illustre Compagnie qui joua un si grand rôle dans les commencements de cette colonie et qui, après une absence prolongée revint heureusement au milieu de nous et réussit en peu de temps à jeter les fondements d'un monument aussi splendide. Cette salle consacrée aux séances publiques de la brillante jeunesse qui a donné ce soir de si remarquables échantillons de son savoir-faire, cette salle, dis-je, ne pouvait pas être mise sous un plus beau patronage que celui de la nationalité" Puis, résumant en quelques mots tous les discours qui venaient d'être prononcés, l'orateur exposa ce qu'est le patriotisme pour un Canadien-français: « Qu'est-ce que le patriotisme? dit-il; ce n'est pas ce fleuve, ces montagnes, ces forêts, cette verdure: Une patrie, c'est une nationalité, une religion, une langue, une histoire, et la conservation de toutes ces choses. Comment serons-nous patriotes? C'est en défendant tout cela, non pas toujours sur le champs de bataille ni dans les grandes circonstances; mais l'édifice se fait pierre par pierre et la mer se gonfle goutte par goutte. Ainsi, il ne faut pas qu'il y ait une seule petite chose dans l'exécution de laquelle on ne soit pas patriote. Ils ne sont pas Canadiens, ces hommes qui, ayant appris dans leur enfance à parler notre langue, préfèrent néanmoins se servir de l'idiome étranger. Ils ne sont pas patriotes, les hommes qui à leur porte affichent leur nom et leur état dans une langue qui n'est pas la leur. Certes, il est bon de se servir des autres langues; mais il faut porter la langue française comme un drapeau." etc.... Tout ce discours a été trouvé fort beau: pour bien en juger il fallait entendre l'orateur, inspiré qu'il était par le spectacle qu'il avait sous les yeux. Le discours du surintendant avait été précédé d'une romance canadienne parfaitement chantée, dont vous verrez l'àpropos par le refrain: "A tout préférons la patrie — Avant tout, soyons Canadiens » — Après Mr Chauveau, parlèrent deux autres Montréalais: l'un, membre de l'Union Catholique, au nom de cette société dirigée, comme vous le savez, par le P. Michel et qui, elle aussi, prenait ce jour là possession de cette salle où elle doit donner ses lectures solennelles. Le dernier orateur fut un nommé Monsieur Cherrier, l'un des hommes les plus vénérables et les plus vénérés de tout le Canada. Enfin, après quelques airs canadiens joués par la musique militaire de Montréal, la séance fut levée et à 10 heures 1/2 comme à 8 heures, le président fut escorté jusqu'au centre de la ville par les Sociétés de St Jean-Baptiste et de St Joseph, toujours musique en tête. Le lendemain, tous les journaux anglais et canadiens rendaient compte de cette séance et tous s'exprimèrent dans les termes les plus enthousiastes; les premiers toutefois un peu plus réservés que les seconds, et cela se comprend. Tel fut notre premier triomphe et assurément le plus éclatant. Le second fut surtout celui du procureur, qui fit quelque chose comme cent louis de bénéfice net. La pièce anglaise réussit encore mieux qu'au mois d'Avril et mérita la même unanimité d'éloges. Je ne parle pas de notre troisième journée qui fut la distribution des prix, précédée aussi de quelques discours chaleureusement applaudis. L'effet de cette dernière séance, quoique fort heureux, ne fut qu'une ombre à côté des deux premières; d'abord elle avait lieu à 10 heures du matin; ensuite le public devait être quelque peu fatigué après deux veillées consécutives jusqu'à 10 et 11 heures du soir. Aussi l'assistance fut-elle beaucoup moins nombreuse. On y remarqua toutefois les mêmes personnages, dont la distinction avait rehaussé

l'éclat des précédentes. Avant de terminer ma lettre, je vous apprendrai que l'Union Catholique dont je viens de parler, a acquis, il y a quelques mois, une maison très-rapprochée du collège, pour servir de lieu de réunion. Ce n'est pas que leurs séances ordinaires et hebdomadaires ne doivent toujours avoir lieu au collège comme auparavant; mais outre ces séances ils pourront tous les jours se réunir dans la nouvelle maison pour y jouer au billard, aux échecs etc. lire quelque livre tiré d'une bibliothèque qui se trouve là à leur usage et converser à leur aise. Ils ont des salles spéciales pour tout cela: salle de jeu, salle des journaux, salle des revues, salle de travail, salle de rafraîchissements; enfin jardin derrière la maison: en un mot, c'est un cercle complet dans le genre du cercle catholique de Marseille, et auquel on a appliqué autant que possible les mêmes règles. Depuis longtemps ce progrès était désiré non seulement par les jeunes gens de l'Union Catholique et par son Directeur, mais par des personnages influents de la ville qui portent beaucoup d'intérêt à cette société à cause du bien qu'ils en espèrent. Aussi n'a-t-il pas été très-difficile de trouver de quoi faire cette acquisition. — Vous pourrez voir par le catalogue que le nombre de nos novices est plus considérable, proportion gardée, que celui de la province de Champagne. On espère que l'année prochaine ne sera pas moins heureuse. Déjà un de nos élèves vient d'entrer au noviciat et un second ne tardera pas à le suivre, si son père veut enfin se laisser fléchir. Depuis plusieurs années notre collège fournit à chaques vacances un ou deux novices. Vous voyez que nous ne travaillons pas en vain et que la Providence bénit nos efforts pour inspirer à notre jeunesse la piété et le dévouement au service de Dieu.   E. Peultier S.J.

Mission de Calcutta (*Province de Belgique*) Dans notre correspondance du mois de Juillet dernier, nous annoncions la mort de Monseigneur Van Heule, qui n'était alors connue en Europe que par une dépêche télégraphique adressée au R. P. Général. Plusieurs lettres de Calcutta nous ont donné depuis les détails qu'on va lire sur la maladie et les derniers instants du regrettable Archevêque, sur les œuvres que son zèle avait entreprises et sur le vide qu'une perte si soudaine a fait dans la mission:

Depuis le mois de Février, époque où Monseigneur Van Heule arriva aux Indes, jusqu'au mois de Juin, sa santé eut beaucoup à souffrir des fatigues de sa charge et des chaleurs intolérables du climat. De plus, il habitait un quartier très-malsain. Le cathedral-house est au milieu de la partie indienne de la ville. Là, une foule de petites ruelles, des maisons entassées les unes sur les autres et peuplées comme des fourmilières, un système d'égouts très-défectueux, et plus que tout cela, la malpropreté des indigènes, rendent l'atmosphère tellement viciée que Monseigneur était parfois obligé de venir respirer un air plus pur au Collège. Déjà plusieurs fois il avait été question de changer d'habitation et de rentrer dans le quartier européen, le P. de Vos avait même été chargé de trouver une maison et en avait traité avec un catholique, mais le manque de fonds faisait traîner l'affaire en longueur. — Que n'a-t-on pu prévoir les terribles conséquences de ce retard! Outre cela, Monseigneur prenait trop peu de ménagements. Ce n'est que dans les derniers jours qu'il a permis de suspendre un ponka dans sa chambre, encore n'en profitait-il guère. Le P. De Vos, son secrétaire en titre, est presque toujours malade. Monseigneur avec son activité ordinaire faisait presque tout lui-même, il était son secrétaire, son économe etc. pas un seul frère que l'on pût mettre à son service; à la rigueur nous aurions pu lui en céder quelqu'un, mais lui ne le voulait pas, les voyant

trop nécessaires au collège. Sa porte était ouverte à tout le monde : aussi était-il continuellement assiégé et harassé. La misère des catholiques pauvres est extrême dans ce pays ; Calcutta est vraiment sous ce rapport le Londres de l'Asie. Les apostasies de ces malheureux qui se laissent acheter par les protestants ou s'abandonnent au crime, navraient le cœur de l'Archevêque. D'un autre côté, tout était à créer dans le diocèse, et l'apathie des catholiques se joignait à mille autres causes pour arrêter l'élan de son zèle. Ce qu'il a dû souffrir d'un pareil état de choses, Dieu seul le sait. La veille de sa mort, il vint au collège vers les 5 heures du soir et s'assit au bout de la prairie avec le Père Vander Stuyft pour prendre un peu l'air. Là, durant 2 heures, il n'a fait que lui dérouler les obstacles qu'il avait à surmonter : « Vous voulez que je me donne moins de peine, lui disait-il, mais j'ai telle affaire pressante, telle autre, telle autre encore » et il lui énumérait toutes les difficultés de son vicariat. Le P. Vander Stuyft ne savait que répondre, tellement Monseigneur en avait le cœur plein. « Il m'avoua, dit ce père, qu'il ne passait plus de bonnes nuits, qu'il s'éveillait en sursaut, qu'une foule d'idées se croisaient dans son esprit pendant qu'il dormait et qu'il se trouvait de temps en temps arrêté par quelque grave difficulté qui troublait son sommeil. Malheureusement je n'étais pas à même de l'aider, et puis, vu les chaleurs d'un soleil qui nous darde d'aplomb sur la tête, je crus que cet état ne serait que temporaire. Je sentais bien sa peine ; mais j'étais loin d'en prévoir les conséquences. Tout cela vous semblera peut-être facile à envisager de sang-froid en Belgique, mais ici, au milieu de millions d'âmes qui se perdent, il est bien malaisé de prêcher la modération à un cœur d'apôtre. Le P. Vander Stuyft, son compagnon de voyage, lui avait dit depuis longtemps : « Mais, Monseigneur, si vous y allez de la sorte, vous vous tuerez. — Je le sens bien moi-même, répondait-il, c'est vrai, je devrais me ménager davantage, mais après tout il faut bien rompre la glace ». Il convenait toujours qu'il avait tort, mais toujours il se montrait incorrigible dès que le zèle parlait. Lors de son arrivée aux Indes, Monseigneur Steins, qui le vit à Bombay, disait à un de nos Pères : « Que de belles choses fera votre Archevêque en ce pays, s'il peut y vivre ! mais je crains beaucoup pour lui. » Monseigneur Van Heule lui-même, au moment de quitter la Belgique, avait dit au P. Vander Stuyft à Anvers : « Je vais aux Indes, comme y va tout membre de la Compagnie, sans tenir compte de ma vie, mais j'ai le pressentiment que je n'y vivrai pas cinq mois. » Hélas ! ce pressentiment n'était que trop fondé ! Quoi qu'il en soit, l'Archevêque comptant sur sa forte constitution, ne reculait jamais devant la fatigue. Après cinq années passées sans évêque, le nombre des confirmations était très considérable. A la cathédrale, le 5 Juin, jour de la Pentecôte, il était de 173. Vu le climat de Calcutta, c'était beaucoup trop. Après la cérémonie, Monseigneur était baigné de sueur ; il eut un refroidissement et sortit de l'église avec un gros rhume de poitrine et de cerveau. Le lundi, il ne pouvait plus parler ; le mardi, comme il allait mieux, il n'a pas voulu se dispenser de présider les cas de conscience. Il y tenait beaucoup pour ses prêtres et pour nos Pères qui y prennent part. Là encore il a dû prendre la parole. Cette semaine la chaleur était excessive : le 5 ou le 6 Juin, nous avons le soleil au zénith et pour un mois ensuite midi est au nord. Le mercredi soir Monseigneur est venu au Collège ; il était en proie à la fièvre et avait la figure gonflée. « Vous souffrez, Monseigneur, lui dit le P. Recteur. — Ce n'est rien ; un peu de fièvre seulement, c'est mon rhume. » Le lendemain, comme

je vous le disais plus haut, il est venu une seconde fois au collège passer la soirée avec le P. Vander Stuyft. En arrivant dans la cour il respira un grand coup: "Oh! quelle différence avec Morghyatta (résidence de l'Evêque)! Ici je respire," s'écria-t-il. Le vendredi, il ne dit pas la messe, se trouvant trop épuisé. Pour lui c'était mauvais signe, mais son rhume expliquait tout; et des précautions de sa part au lieu d'alarmer, tranquillisaient. On espérait le voir bientôt remis s'il pouvait prendre un peu de repos, mais on comptait sans les chaleurs excessives que le bon Dieu a permises dans ses desseins impénétrables. L'atmosphère viciée dont j'ai parlé, le rhume, la fatigue, les inquiétudes, les remèdes mêmes qu'il prenait, tout cela ne facilitait pas la circulation du sang. Le vendredi matin il semblait chercher en se promenant dans les corridors, un endroit où il pourrait trouver un peu d'air. L'après-midi il n'est pas sorti de son appartement. Ses forces diminuaient sensiblement. Dans la soirée la catastrophe est survenue. Vers 5 h. ½ du soir, il appela encore le P. De Vos et l'envoya chez un Gentleman de la ville pour la solution de quelque difficulté. A 6 heures, le Père Carbonnelle vint lui montrer un article de sa Revue et le trouva reposant sur son fauteuil. Mgr se leva et se rendit tant bien que mal à son bath-room (salle de bain). Au sortir de là, deux Pères le reconduisirent vers son lit. « Vous avez la fièvre, Mgr.? lui dit l'un d'eux - « Oui, une forte fièvre » - « Prenez mon bras, ce sera plus facile — C'est vrai. » Ces paroles adressées au P. Carbonnelle furent les dernières qu'il prononça avant d'entrer en délire. A peine couché sur son lit, il ne donna plus aucun signe de connaissance ou d'usage de la raison. Le médecin était absent; on ne put le trouver qu'au bout d'une heure. Lorsqu'il fut arrivé, il fit appliquer des sangsues, des cataplasmes et de la glace, et eut un moment l'espoir de sauver le malade. Mais le mal était sans remède. La congestion cérébrale était si violente que des matières blanches et écumeuses sortaient des narines et de la bouche avec abondance. La tête était toute gonflée, les yeux livides et presque éteints. Peu après l'eau monta au cerveau et le docteur laissa tomber les bras en disant: « C'est fini, il a tout au plus une heure ou deux à vivre! » Le P. Depelchin, recteur du Collège, lui donna alors l'absolution et l'extrême-onction; et à 9 h ½ Mgr l'Archevêque rendait paisiblement le dernier soupir, pendant qu'on prononçait avec force à son oreille le doux nom de Jésus. Si Mgr avait été au collège, il échappait peut-être, car la soirée était très fraiche et pendant qu'il se mourait, nous jouissions de la fraicheur sur la terrasse sans nous douter de rien. Dès le lendemain le temps changeait. Vous le voyez, la main de la Providence se reconnaît dans cet ensemble de circonstances malheureuses. Mgr Van Heule n'avait pas 44 ans accomplis; il pouvait faire prospérer notre mission durant de longues années encore lorsqu'il a plu à Dieu de nous le ravir. Priez Notre Seigneur de ne pas prolonger longtemps l'épreuve douloureuse à laquelle il nous soumet en ce moment. Tout allait prendre l'élan: si nous attendons longtemps un Evêque, le zèle des catholiques retombera dans l'apathie et bien des œuvres languiront. Le nouvel élu trouvera beaucoup de difficultés aplanies, beaucoup d'institutions déjà sur pied, bien des espérances enfin que la grâce lui permettra de réaliser. - Mgr. Van Heule a laissé dans Calcutta une impression on ne peut plus favorable. Sans parler de l'heureux effet produit en ville par le respect que lui a témoigné en toute circonstance S. A. R. le duc de Brabant dans son dernier voyage, les protestants en particulier, qui regardaient les Jésuites comme les hommes du monde les plus intolérants, ont été vivement frappés de la manière amicale et ouverte

avec laquelle Mgr accueillait tout le monde, et de la direction si chrétiennement tolérante qu'il donnait à la mission. Sa condescendance les charmait : jamais il ne heurtait de front les convictions personnelles, mais en peu d'instants il savait gagner la confiance du protestant, même le plus prévenu. Sa manière d'agir m'a donné une idée de ce que devait être l'apostolat de St François de Sales. L'Hurkaru, un des journaux protestants d'ici, a donné sur lui un superbe article écrit par un gentleman protestant. L'auteur de l'article professe hautement son admiration pour Mgr, et il émet le vœu que ses successeurs marchent dans cette voie de conciliation. Je ne vous dirai que quelques mots des œuvres que notre archevêque a fondées ou développées durant son trop court séjour dans la mission. Ses œuvres de prédilection étaient l'établissement d'une société de St Vincent de Paul et la fondation un journal catholique à Calcutta. Il a eu la consolation de voir la première s'établir et prospérer. La conférence de St Vincent de Paul est fervente, bien que peu nombreuse, parcequ'on en a choisi les membres avec soin et qu'on a écarté ceux qui auraient simplement fait nombre. A la mort de Mgr, elle comptait déjà une souscription de 240 roupies (480 shellings) par mois. Le P. Stockman la dirige et il a maintenant en caisse plus de 1200 roupies (2400 shellings). Il est question d'employer cet argent à fonder un refuge. Qu'un évêque arrive et il y aura encore mouvement plus prononcé en avant. La seconde œuvre, Mgr ne l'a pas vue entièrement établie, mais c'est à lui qu'elle doit son existence. L'Indo-European Correspondence a débuté avec moins de 200 abonnés ; aujourd'hui, 25 Juillet, il en a au delà de 275. Il est à son cinquième numéro et de l'aveu de tous, va chaque fois en s'améliorant. Les abonnements ont été de vingt environ par semaine. Il en faudrait 600 pour couvrir les frais si l'on n'a pas d'annonces. Ce n'est pas qu'il ne s'en présente quelques-unes maintenant, mais elles ne seront jamais bien nombreuses, vu la grande publicité de plusieurs autres feuilles quotidiennes entièrement consacrées aux annonces. C'est une grande entreprise : Mgr en comprenait l'importance, il aspirait à l'établir sur le pied du Bombay Examiner, fondé par nos Pères dans cette mission. Certainement le succès n'est pas une chimère. Ce que le journal a fait depuis sa mort, montre ce qu'il aurait pu faire et ce qu'il fera dès qu'il viendra des collaborateurs et un évêque pour donner l'impulsion à tout. Vous le voyez, Mgr a fait de grandes choses. Il a réglé la mission de l'Orissa, qui ne fait que commencer et qui ouvre déjà une souscription en faveur d'une église. Elle a deux stations : Balasore, 30 catholiques ; Midnapore, 16. Depuis la fin de Mai, Mgr était allé à Burdwan, Raneegange, etc. et dans tout ce district mais toujours à sa manière, c'est-à-dire en s'épargnant trop peu et se fatiguant beaucoup pour revenir vite à Calcutta et pousser ses deux œuvres principales. Il avait vu le rajah de Burdwan, qui avait été enchanté de lui et lui avait promis un secours mensuel pour la chapelle qu'on devait y bâtir. Je pourrais vous parler encore longuement du bien fait par Mgr. Van Heule et des souvenirs qu'il laisse parmi nous. Vous en jugerez par ce seul fait. Une pensée touchante a été mise en avant par les catholiques de Calcutta : perpétuer le souvenir de leur Archevêque et les voilà qui font une souscription à laquelle l'Indo European Correspondence ouvre ses colonnes. Les fonds serviront 1° à couvrir les frais du cercueil en plomb qui était nécessaire pour l'enterrer à la cathédrale ; 2° pour une pierre avec inscription à poser dans le chœur 3° pour fonder une œuvre de charité, un établissement qui portera son nom Doctor Van Heule Hospital ou Orphanage. La souscription monte rapidement. Le 15 Juillet on avait recueilli 708 roupies ; le 29, 1044 ; le 5 août, 1191. Que d'affections vont se reporter sur le

nouvel élu pourvu qu'il ne tarde pas trop longtemps. — Notre collége de St François Xavier est toujours en progrès; voici des chiffres: au 1er Mai 1865, 233 élèves dont 59 internes; 1er Juin 244; 1er Juillet 252; au 1er août 258 élèves, deux sont déjà reçus pour le 1er Septembre; je crois qu'alors on en aura 262. Si nos examens réussissent nous compterons 300 élèves en Janvier ou Février. Notre P. Recteur est admirable de zèle; il a élevé tout le nouveau bâtiment sans grever les finances de la maison. Soir et matin il était en course; il a pu amasser ainsi onze mille roupies (22.000 shellings) quêtées en très-grande partie chez des protestants et des infidèles, afin de ne pas tarir les sources d'autres bonnes œuvres. Mais cette somme n'est pas suffisante; il faudrait encore environ 15000 roupies. Notre P. Recteur achèvera son œuvre sans dettes, j'en suis persuadé mais pour cela que de peines et d'humiliations! Il s'était adressé au Gouverneur pour obtenir un subside: celui-ci, écossais presbytérien a refusé et a publié son refus dans les journaux. Un anglais n'aurait jamais agi de la sorte. Maintenant que nous jetons quelque éclat, les ministres protestants travaillent fort à nous enlever des élèves. Malgré leurs manœuvres nous l'emportons. De l'aveu de tous, notre collége est le premier collége des Indes. De plus le Bengal academy (petit collége catholique laïque dont Mgr. était très-content) compte 155 élèves. — les FF de Morghyatta 136 orphelins et 26 externes. — Dans leur école de Borrbazar 215 externes. — Les Sœurs de Lorette en ville 136 élèves — à Entally, hors des murs, 236 élèves; à Morghyatta, 40 externes; — à Bythakhana, 25. — Vous le voyez, l'éducation de la jeunesse sera bientôt ~~toute~~ entière entre nos mains, et cependant quels établissements, quelles fondations, quel argent du côté des protestants! La Martinière seule, a plus de 10 fois les revenus du collége et du couvent tout ensemble. Doveton College était richement doté, à présent il prend sur son capital et cependant il est en pleine décadence. L'année dernière il avait 400 élèves, cette année-ci 340 et encore il reçoit des natives. Où tout cet argent s'engouffre-t-il? je n'en sais rien, mais un fait certain c'est que Dieu ne bénit pas les efforts de ces hérétiques. — Nous recevons de temps en temps quelques visites de missionnaires des vicariats voisins. Le P. Gallo, du Maduré, est venu 4 mois ici pour une affaire des plus importantes. Une loi sur le mariage, obligatoire dès le 1er Juillet 1864 assujétissait les catholiques, comme tous les autres dissidents, à des formalités vexatoires, leur imposait des taxes onéreuses, et comme d'une part les prescriptions de cette loi étaient impraticables pour la pluralité des cas, que d'un autre côté ceux qui ne s'y conformaient pas étaient passibles d'une pénalité énorme, les missionnaires se voyaient dans la pénible alternative ou de refuser leur ministère, au grand détriment des âmes et de la morale publique, ou de désobéir à la loi en s'exposant aux peines excessives dont elle menaçait les infracteurs. Cette malheureuse loi, qui ne fut connue que fort tard et comme fortuitement, prit les Vicaires Apostoliques au dépourvu. Ils s'assemblent et députent à Calcutta le P. Gallo pour présenter au gouvernement les pétitions des catholiques et de leurs pasteurs. Le Père a été favorablement reçu par Mr Anderson, rédacteur de la loi, qui s'est fait lui-même le promoteur des amendements réclamés; si bien que la loi, modifiée dans un sens favorable, a été approuvée et signée par le Vice-Roi. Tout récemment, c'était Mgr. Hartmann, évêque capucin de Patna, qui venait ici pour un procès injuste intenté aux Sœurs de Lorette à Djarceling. Ces pauvres religieuses sont menacées de se voir dépouillées de tout par ce procès dont l'issue est encore douteuse — Ces faits, et d'autres encore, montrent l'importance d'un centre aussi considérable et aussi influent que Calcutta et les services que peut rendre un journal catholique en traitant publiquement ces questions, à mesure

qu'elles surgissent. Si le projet de Mgr Van Heule, réalisé depuis sa mort, va toujours en prospérant, nous serons à même de rendre par là de grands services à la cause catholique; car quand on agit sur Calcutta on agit sur toute l'Inde. _.

Chine _ Mission du Tchély Sud-Est. _ Lettre du P. Leboucq aux novices d'Angers. Village de Kia-tsüen, 17 Mars 1865. ═ L'œuvre de nos missions est toujours prospère et les catéchumènes augmentent toujours. L'an dernier, nous avions environ 4 ou 5000 payens qui étudiaient la doctrine; cette année, le nombre en est presque doublé. Vous ne sauriez vous imaginer, mes Chers Frères, ce qu'est en ce moment ci le mouvement des payens vers le catholicisme. Dans les sous-préfectures de Sin-nim, ho-kien, Chienchien, Kiao-ho, ou Kiao, il ne restera bientôt plus de villages qui ne nous donnent au moins une famille chrétienne. Mais comment instruire, visiter et surtout connaître tant de convertis? Il nous faudrait, pour chacune de ces sous-préfectures, 10 catéchistes au moins en qui nous puissions avoir une entière confiance et dont la science pût tenir tête aux objections des lettrés payens qui ne manquent jamais de faire tous leurs efforts pour mettre nos catéchistes en défaut. Ces hommes, tels que je les voudrais, nous manquent complètement ou s'il s'en trouve quelques-uns, ils sont presque tous retenus à la maison par leurs affaires domestiques; joignez à cela qu'il nous faudrait avoir 350 francs au moins à donner à chacun de nos prédicateurs pour son entretien annuel, et que nos ressources ne sont pas en mesure de nous permettre ces frais. Cette œuvre des catéchumènes à laquelle je me livre presque exclusivement depuis deux ou trois ans, a donc ses consolations et ses peines: En effet, nous avons des conversions sincères, mais nous en avons aussi de fausses. Nos plus fervents convertis appartenaient presque tous aux sectes dites du Nénaphar, blanc ou rouge &c..; d'autres moins nombreux et cherchant aussi la vérité avaient embrassé diverses religions, telles que celles du Pa-kouà (religion des 8 traits) hom-koua (religion des traits rouges). Quoique ces diverses religions ressemblent assez à celle de ces hordes de brigands qui depuis plusieurs années dévastent le Chang-tong, le ho-nan et le Tché-ly, il n'en est pas moins vrai cependant que leurs adeptes sont presque tous des hommes droits et désireux d'appartenir à la véritable religion. Les uns observent chaque année plusieurs jeûnes pour rendre hommage au Créateur inconnu qu'ils adorent et le remercier des biens qu'il leur accorde, les autres se prosternent matin et soir en face du Soleil à son lever et à son coucher pour le prier de leur donner une abondante moisson. Un riche propriétaire, âgé de 78 ans, et qui vient, il y a un mois à peine, de se faire inscrire au nombre de mes catéchumènes, m'a assuré que, depuis plus de 50 ans, il n'avait pas mangé de viande; et observait fidèlement chaque année une douzaine de jeûnes en l'honneur du Soleil, qu'il croyait être le Créateur du Ciel et de la terre. Personne ne lui avait prêché cette doctrine: lui seul, après avoir réfléchi sur toutes les religions qui existent en Chine, avait jugé que toutes, elles devaient être fausses; il s'était donc résolument décidé au culte du Soleil. Aujourd'hui il veut bâtir à ses frais une église au vrai Dieu dont il est devenu un fervent adorateur. _ Dans le petit village de Jeou-Tam Wam Kia Tchouam, j'ai eu la consolation de régénérer 51 païens. Au mois de Novembre 1864, ce village ne comptait pas un seul chrétien, il n'avait pas même un seul catéchumène! Vous vous croiriez cependant au milieu d'anciens chrétiens, tant ces heureux élus sont fervents! Un mot sur leur ancienne religion

vous intéressera : Depuis deux ou trois ans, j'ai vu grand nombre de payens appartenant à toutes sortes de sectes; j'ai pu connaître aussi la doctrine de chacune d'elles, mais je n'avais pas encore rencontré d'absurdités aussi étranges que celles que j'ai trouvées ici. Les soixante et quelques familles qui se sont converties dans ce village appartenaient toutes à la religion dite Mi-mi-Kiâo (religion secrète). Le Chef de cette religion ne peut, ou plutôt n'ose la prêcher que pendant la nuit, parcequ'elle a tous les caractères de nos sociétés secrètes et inculque à ses adeptes des principes qui sont en opposition avec les lois et usages de la Chine. Celui qui veut se faire Mi-mi-Kiâo se rend à la maison où vient de descendre le prédicateur. S'il y vient avec sa femme et que par distraction celle-ci entre la première, l'infortuné mari sera condamné à se regarder désormais comme le serviteur et non le maître de la maison; la direction des affaires domestiques appartiendra complètement à la femme. Si quelqu'un, fût-il très-âgé et d'une condition honorable, se trouvait précédé d'un petit enfant, garçon ou fille, riche ou pauvre, il devrait également le vénérer pour toujours et l'appeler son maître, ou sa maîtresse. Arrivé en présence du chef, l'aspirant Mi-mi-Kiâo se met à genoux et s'incline profondément; alors le maître lui présente une tasse de thé en lui disant : « Veux-tu entrer dans la religion des Mi-mi-Kiâo ? » S'il répond affirmativement, il est aussitôt condamné à faire serment de ne jamais dire à personne quels sont les enseignements, les obligations &c. de cette religion; il doit jurer, sa tasse de thé en main, la bouche et les yeux fermés (le serment se fait par une longue et forte aspiration du nez) que s'il trahit jamais son serment, il consent à ce que le sang qui circule dans ses veines s'arrête aussitôt et se change en poison &c. &c. Lorsqu'il a fini d'aspirer, le chef qui était assis sur le lit, se lève et récite plusieurs prières, dont personne ne peut comprendre un seul mot, et bientôt il leur prêche la doctrine de Mi-mi-Kiâo. Elle n'est pas fort compliquée; je vous en donne ici la substance : Tout homme doit la vie, non pas à son père et à sa mère, comme l'enseignent la plupart des religions qui existent en Chine, mais à un Esprit qui n'a ni père ni mère et qui ne tient son être que de lui-même; il s'appelle : Ou-Cheng-lâo-mou ; (sine nativitate antiqua mater) Cet Esprit, auteur de tout ce qui existe, a donné à chaque homme une âme qui s'appelle Lim-sin (intelligence du cœur). Le poids de cette âme est d'une livre seulement, mais comme le Lâo-mou chérit infiniment cette âme, il en a gardé quatre onces : La divinité Lu-houam (homme habile de Tchen-tim-fou qui après sa mort fut déclaré divinité importante) pour être agréable au Lâo-mou, la supplie de lui donner aussi quatre onces de l'âme de chaque individu. Il allait donc rester à chaque mortel huit onces d'âme pour son usage particulier; mais une autre divinité, nommée Pou-ssa, s'est présentée devant le Lâo-mou, en lui disant : « Tes adeptes sont moins nombreux que les miens en Chine; je veux avoir comme toi quatre onces de l'âme de chacun de ceux qui t'adorent ». La vieille mère par la crainte d'une mésintelligence avec Boudha ou Pou-ssa, consent à lui accorder ce qu'il demande, et ne laisse à ses créatures que quatre onces d'âme. La religion des Mi-mi-Kiâo n'impose aucune autre obligation que celle de garder le silence le plus profond sur les réunions qui se font entre les coréligionnaires, cinq ou six fois par an; seulement tous doivent veiller à ce que leurs yeux et leur bouche restent soigneusement fermés pendant un quart d'heure au moins, matin et soir, et cela tous les jours; il leur est défendu aussi de se moucher, car la substance qu'ils arracheraient à leur être

est une partie de leur âme ; s'ils n'obéissent pas à ce précepte, il arrivera que bientôt les quatre onces d'âme que leur avait données le Lào-mou, seront entièrement sorties de leur corps. — J'ai passé la soirée d'hier à me faire expliquer ces absurdités et j'ai fait réunir ce matin toutes les feuilles ou calendriers qui se trouvaient dans chacune des familles de mes catéchumènes et qui contiennent tout le résumé de la dite doctrine. J'ai ramassé aussi cinq statues de Boudha, Ju-houam et Fô. Demain je les enverrai à la résidence dont je suis éloigné de 15 lieues environ; sans doute elles seront plus tard expédiées à Vaugirard. Inutile, chers Frères, de vous dire nos impressions au milieu de ces pauvres Chinois qui sortent de l'esclavage du démon pour se faire enfants de Dieu. Vous pouvez vous-même juger si l'aveuglement de ceux qui résistent à la grâce n'est pas capable de nous arracher des larmes, et si le cœur du missionnaire éprouve de grandes et ineffables consolations lorsqu'il lui est donné, comme à moi aujourd'hui, d'arracher à Satan plus de deux cents de ses victimes! Priez beaucoup pour nos Chinois. La grâce de notre divin Sauveur les poursuit visiblement ; l'heure du salut paraîtrait avoir sonné pour cet infortuné pays ; mais que d'obstacles, dans les erreurs, l'indifférence désolante, le peu d'énergie etc... de ses habitants ! La formation d'un nouveau chrétien demande un travail constant et partant une patience à toute épreuve. Je trouve que cette patience nous manque quelquefois. Puisque nous sommes tous frères, et solidaires les uns des autres, il est de vos intérêts que nous ne gâtions pas l'ouvrage que Notre-Seigneur a daigné nous confier en Chine. Priez donc beaucoup pour nous. Leboucq S.J.

Extrait d'une lettre du P. de Beaurepaire au P. Lejariel — Tcham-Kia-Tchuang, Mission du Tché-ly Sud-Est, 10 Juin 1865. — Je commencerai par vous parler de la disgrâce de Koum-tsin-Ouan, (autrement dit le prince Kong). Cette affaire a eu lieu dans les environs de Pâques, et l'on ne sait pas au juste quelle en a été l'origine. Deux versions circulent : La première dit que l'impératrice-régente a porté ce coup par suite de mauvais rapports qu'aurait eus Koum-tsin-Ouan avec l'impératrice-mère ; d'après la seconde version qui est la plus accréditée, l'impératrice-régente, voyant que Koum-tsin-Ouan cherchait à mettre l'impératrice-mère dans son parti et à lui faire adopter ses vues, aurait craint de voir sa propre influence diminuer et aurait fait disgracier Koum-tsin-Ouan. Quoiqu'il en soit, cette disgrâce n'a été que momentanée, car à l'époque du voyage de Mgr. Dubar à Pé-kin pour le sacre du coadjuteur de Mgr. Mouly, le prince avait déjà repris une partie de ses fonctions et maintenant il est tout-à-fait rétabli. Ce revirement dans la politique chinoise a été diversement interprété : les uns disent que l'impératrice-régente ne voulait lui donner qu'un avis salutaire ; les autres prétendent que ce sont les Européens qui ont concouru à sa réintégration. — Peut-être que les deux mots dont je me suis servi plus haut, impératrice-régente, impératrice-mère, ont quelque obscurité pour vous — je vais vous en donner l'explication : L'impératrice-régente est la dernière femme de l'empereur, Chien-foum, mort peu de mois après l'expédition anglo-française, sans enfants de sa première femme. Après sa mort, un des enfants qu'il avait eus d'une autre femme fut proclamé empereur sous le nom de Toum-tze ; mais c'est la première femme de Chien-foum, encore vivante, qui de droit, sinon de fait, est regardée comme sa véritable mère et pour cette raison prend le titre d'impératrice-mère. — De Koum-tsin-Ouam passons aux rebelles. On dit qu'ils ont quitté le nord du Kiang-nan et qu'ils se sont réfugiés dans le Ho-nan. Il y a même

une bande qui n'est éloignée de nous que de 800 lis (80 lieues environ) et il pourrait très-bien se faire que nous eussions leur visite après la moisson. On n'est généralement pas d'accord sur la nature de ces bandits; les uns voient que ce sont les vrais rebelles, c'est-à-dire ceux qui se révoltent contre l'empereur; les autres veulent que ce soient des musulmans, ou bien des Pé-lin-Kiao (espèce de société secrète), ou enfin tout simplement des voleurs. Le nom ne fait rien à la chose, car les uns ne valent pas mieux que les autres, et si nous recevons leur visite nous en serons fort peu satisfaits. Depuis un mois environ on ne fait qu'envoyer des corps de troupes dans le midi du vicariat pour protéger les frontières du Tché-ly contre les incursions de ces messieurs. Il y a quinze jours est passé dans notre sous-préfecture, à Chèn-Chien, un corps de quinze cents chinois exercés à l'européenne, venant de Tien-tsin et se rendant dans le midi. Ils paraissent un peu plus dégourdis que les soldats impériaux, et ils semblent fiers d'avoir été formés par des européens. Pendant leur séjour dans la ville, nous avons reçu la visite d'un des plus grands personnages militaires; c'est lui qui commande toutes les troupes du Tché-ly. Un chinois m'a dit qu'un homme de ce degré gouverne ordinairement deux provinces. Il n'y en a que neuf de ce genre dans toute la Chine, et hors de Pé-Kin, c'est le plus haut grade. Son rang équivaut à peu près à celui de général de division. Ce grand homme à globule rouge est donc venu nous voir avec des officiers de sa suite; il a visité notre maison et notre séminaire et il était sur le point de nous quitter, quand une forte pluie vint à tomber; force lui fut de rester chez nous. On lui servit alors à souper et comme, le souper fini, la pluie ne cessait pas, on se mit en devoir de préparer des chambres pour la nuit; heureusement sur les neuf heures, le ciel s'étant éclairci, il put s'en retourner. Le lendemain matin il quittait la ville à quatre heures pour se rendre à son poste, après avoir ordonné de nous envoyer en présent deux jambons du Kiang-nang (c'est pour les Chinois l'équivalent de nos jambons de Mayence, mais ils sont loin, à mon goût, de valoir le plus mauvais jambon de France) plus, trois ou quatre boites de pâtisseries chinoises. Ce généralissime s'appelle Tchouen-Line 春霖. Quand je demandai au R. P. Supérieur ce que cela signifiait, le Père interrogea un Chinois qui était alors dans sa chambre et celui-ci répondit: « Ce nom veut dire pluie ou rosée du printemps » et il ajouta tout de suite après avec fierté: « Est-ce que ce n'est pas un beau nom? La pluie qui tombe au printemps n'est-elle pas la meilleure? » Puisque je viens de vous parler des rebelles, vous ne serez peut-être pas fâché de savoir quelle est leur origine. J'ai interrogé un chinois instruit et voici ce qu'il m'a répondu, me donnant cela comme la version la plus suivie (Vous pouvez, si vous le voulez, adopter son témoignage en attendant mieux): « Il y a quinze à dix-huit ans vivait dans le Kouam-si une bande de voleurs qui répandaient l'effroi dans tout le pays par la multiplicité de leurs vols et la hardiesse avec laquelle ils les commettaient. Les mandarins, qui sont toujours les premiers poltrons quand il faut montrer du courage, avaient grand soin de ne rien dire, de peur qu'on ne vînt les détrousser eux-mêmes. Bref, ces voleurs en étaient venus à un tel point d'audace qu'ils désignaient et affichaient d'avance les maisons ou les familles qu'ils voulaient piller. Un jour donc ils jetèrent leur dévolu sur une des riches familles du pays; le chef de famille, au lieu de se troubler et de se lamenter, usa de ruse: Il fit tuer le veau gras, les moutons et les porcs et prépara un magnifique gala qu'il eût soin d'arroser des meilleures boissons du pays. Quand les brigands arrivèrent, il leur dit: « Vous devez être fatigués, mes amis; il faut vous reposer

et prendre des forces". Les voleurs ne se le firent pas dire deux fois; ils burent et mangèrent tout leur soûl. Après le dîner le chef de famille leur dit: "Je vais vous montrer où est mon argent et vous le prendrez; mais épargnez les gens de ma maison, et ma maison elle-même. Les voleurs, touchés du bon accueil et des bons procédés de ce chinois, non seulement ne voulurent pas accepter son argent, mais ils lui protestèrent que dorénavant ils seraient ses protecteurs et le défendraient envers et contre tous. A quelque temps de là, le mandarin apprend toute la suite de cette histoire; il fait venir notre homme à son tribunal, lui dit que s'il avait ainsi traité ces brigands, c'est qu'il était d'accord avec eux et là-dessus le jette en prison. Mais voici bien une autre affaire. Les voleurs, ayant eu connaissance du fait, entrent en fureur et marchent droit à la ville. Ils entrent de force, prennent le mandarin et le mettent à mort sans autre forme de procès. Cela fait, ils s'enfuient et se mettent en guerre ouverte contre les autorités. A partir de ce moment, pour se mettre à couvert de la vengeance impériale, ils crurent qu'il était plus simple de continuer leur brigandage sur une plus grande échelle, en soulevant les populations. Telle serait l'origine de la guerre qui a commencé, il y a quinze ou vingt ans, et qui dure encore. Aussi dans le commencement a-t-on appelé les rebelles du nom de Kouam-si-jen (hommes du Kouam-si); puis ils ont pris celui de Tcham-fà (longs cheveux) et maintenant ils s'appellent Tcham-mão (au Kiang-nang on prononce Zam-mão) qui signifie longs poils, à cause des cheveux et de la barbe qu'ils laissent croître. — La grande nouvelle du moment, c'est la mort de Sen-Quam, l'un des grands généralissimes de l'armée chinoise. Nous avons appris cet événement il y a environ trois semaines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est bien mort; Comment est-il mort? Là-dessus les avis sont partagés et il n'est pas facile de savoir la vérité. Voici ce qui me paraît être le plus certain. Sen-Quam était occupé depuis longtemps à combattre les rebelles avec plus ou moins de succès; or il arriva que dans ces derniers temps il leur livra bataille dans la province du Cham-toum. Sans aucun doute il y eut, comme toujours, des prodiges de valeur de part et d'autre; néanmoins Sen-Quam fut obligé de céder et comme il n'y avait qu'un seul endroit par où il pût passer, les autres étant gardés, quand il voulut s'enfuir, les rebelles mirent la main sur lui et le tuèrent. Il reçut, dit-on, quinze à dix-huit blessures; et nous autres nous ajoutons: ailleurs que dans la figure. A ce qu'il paraît cependant, Sen-Quam était un bon soldat qui ne craignait pas le danger, mais il n'était pas bon général. Il ne voulait jamais écouter les autres, s'en tenant toujours à ses idées. C'est ce même homme qui, il y a environ quinze ans, persuada au dernier empereur Chien-foum d'abattre la croix de l'église du Nan-tam, disant que c'était là la cause de tous les malheurs de l'empire. Chien-foum, d'un naturel très superstitieux, le crut et la fit disparaître. C'est lui encore qui haïssait mortellement notre religion et qui disait: "quand j'aurai exterminé les rebelles, je m'attaquerai aux chrétiens". Dieu ne lui a pas permis de mettre à exécution son projet impie; et sa mort est regardée par nos chrétiens, comme un juste châtiment du ciel. Vous dirai-je les autres manières dont les chinois expliquent la mort de ce grand général? Ils racontent qu'un prince de la famille impériale haïssait Sen-Quam, et comme ce dernier ne voulait pas écouter ses conseils, il aurait envoyé des émissaires pour le tuer; le général ne serait tombé qu'après avoir reçu deux cents blessures; excusez du peu! Enfin la troisième

légende, qui est la version officielle, dit que Sen-Ouam, après une victoire éclatante, était allé prendre l'air dans la campagne avec une suite de vingt officiers. Etant entré dans un village, un vénérable vieillard à barbe blanche vient le saluer profondément. Ce vieillard fait de grands compliments; il l'appelle le défenseur, le soutien, le sauveur de l'empire et ajoute qu'il serait bien honoré de lui offrir quelques rafraîchissements, pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il rendait à la patrie. Sen-Ouam accepte, et on lui sert un magnifique repas. Pendant ce temps-là, le perfide vieillard, d'accord avec les rebelles, les prévient de l'arrivée du général. Ceux-ci entourent la maison et massacrent Sen-Ouam avec tous ses officiers. — Les Chinois sont vraiment abattus depuis cet événement; ils pensent que tout est perdu. Mais la mort de ce persécuteur rendra peut être le courage à quelques catéchumènes qui n'osaient embrasser la religion par crainte de ses violences.

En union de vos SS. Sacrifices &c. —

Gab. de Beaurepaire S.J.

Lettre du même au R. P. Dorr, Tcham-Kia-Tchuang, 19 Juin 1865. —— Que j'ai été heureux de recevoir enfin des nouvelles de ce bien-aimé Saint-Acheul! Je les désirais probablement avec trop d'ardeur, car le bon Dieu aura voulu me rappeler à la patience en me différant ce bonheur. Bref je les ai reçues et je vous remercie de votre charité ainsi que des bonnes prières que vous faites à mon intention. Je vous assure, mon R. P., que c'est surtout quand on est loin comme nous le sommes, qu'on apprécie le bienfait de la charité fraternelle, et qu'on ressent que dans la Cie tous ne forment qu'un cœur et qu'une âme. Il arrive parfois que les consolations ne sont pas très-sensibles et il faut marcher tout de même; c'est alors qu'on se sent soutenu par une certaine force intérieure qui ne peut venir que des prières ferventes de nos bons frères d'Europe. Dans ces moments on se remet devant les yeux que toutes les difficultés qu'on rencontre servent à sauver des âmes, et cela anime toujours. Aussi je répète ce que bien des pères ont dit avant moi: la patience doit être, sinon la principale vertu, du moins une des principales vertus du missionnaire; car le caractère, les mœurs et les usages chinois diffèrent tellement des nôtres, que c'est une lutte continuelle qu'il faut soutenir avec notre nature européenne. Ainsi, pour vous parler de moi en passant, savez-vous quel est mon status? Je suis professeur de latin des élèves du petit séminaire, et en même temps leur surveillant (ils sont vingt et un en tout); eh bien! outre que cette position est en petit ce qu'elle est dans nos collèges de France, c'est-à-dire pleine de fatigues et de difficultés, on est loin de voir ici cette expansion, cette confiance, ces témoignages d'affection que nous prodiguent nos élèves. on ne rencontre pas ces sentiments nobles et généreux qui parfois compensent abondamment les peines qu'on s'est données. Ce n'est pas que je veuille dire que nos élèves sont de petits drôles. Non certes; ce n'est pas méchanceté de leur part; mais c'est froideur, apathie, mollesse. Ajoutez à cela un défaut général de franchise qui est inné chez eux, et vous aurez en gros le caractère chinois. Avec eux il faut répéter cent et cent fois la même chose et veiller un même nombre de fois à ce que l'ordre s'exécute. C'est cette longanimité qui coûte et fait toucher au doigt que la patience est une belle vertu. Mais, me dira-t-on, fâchez-vous un peu; je répondrai: c'est vrai, mais avec les chinois cela peut avoir des inconvénients. Ou bien ils riront de vous, ou bien ils vous craindront et vous laisseront de côté;

ou bien encore diront amen à tout ce que vous leur direz, mais ils n'en feront rien. — Mais je vois qu'à propos de la vertu de patience, je divague un peu et risque d'abuser de la vôtre. J'arrive donc à l'objet de ma lettre car aujourd'hui je veux vous dire un mot sur chacun de nos Pères du Tché-ly que vous connaissez. En ce moment presque tous ont terminé leurs missions; cependant ils restent encore dans leur district jusqu'au commencement des vacances (1er Juillet) pour l'administration des sacrements. Mgr. Dubar, maintenant à la maison, vient de donner une mission dans le district du P. Leboucq, afin que ce dernier allât achever les missions que Mgr. n'avait pu donner avant son sacre. Il est en bonne santé et bien acclimaté. Sauf les cheveux et le teint qui ne sont pas très-chinois (les chinois sont généralement blêmes) il est façonné aux goûts et aux usages du pays. Les Chinois eux-mêmes remarquent avec plaisir qu'à leur exemple il fume et boit du thé, et cela les flatte; car plus nous nous façonnons à leurs habitudes, plus ils sont contents et plus ils ont d'estime pour nous. — Le R. P. Supérieur, P. Brueyre, reste ordinairement à la maison; il est sorti seulement un peu cette année pour aller visiter les districts des PP. Octave et Cowreur. Son temps est employé à faciliter l'étude de la langue chinoise aux nouveaux missionnaires et aussi aux vieux, par la composition de certains livres: dialogues latins-français-chinois, dictionnaire français-chinois, traductions latines de certains livres chinois etc.... Il a même d'autres travaux utiles en vue; mais malheureusement les ressources de notre mission ne sont pas jusqu'ici assez considérables pour nous permettre de les exécuter. Outre cela, il travaille encore pour les chinois, en traduisant des livres de piété; en ce moment on est occupé à graver le pensez-y bien. Bon nombre d'autres traductions de ce genre, achevées et toutes prêtes à être gravées, ne peuvent l'être par manque de fonds: Ce sont les exercices de St. Ignace avec le directoire et les industries; l'abrégé de la vie de nos saints avec une méditation pour chacune de leurs fêtes; un manuel des indulgences etc... Le R. P. a encore traduit beaucoup de cantiques en l'honneur des principaux saints et des principales fêtes, et l'on s'efforce de les répandre autant qu'on peut. Ces cantiques se chantent sur des airs faciles et connus et nous avons déjà obtenu un résultat satisfaisant, au moins pour notre village. Le but que se proposent nos Pères en éditant ces chants, c'est de faire tomber parmi les chrétiens l'habitude de chanter les comédies; car dans ce pays, lorsque les chinois chantent, ce ne sont que des fragments de leurs comédies et cela sent toujours plus ou moins le paganisme. Je crois qu'on obtiendrait facilement ce résultat, si les Pères avaient du temps de reste pour apprendre leurs cantiques aux chrétiens, parceque les airs que l'on a choisis plaisent à tous nos chinois. Ce qui le prouve, c'est que dans les rues de notre village on entend les gamins en fredonner quelques-uns avec tout l'entrain possible. — Le P. Boujon, notre ministre, rayonne aux environs de la maison pour donner mission; sa chrétienté la plus éloignée est à vingt lis de la résidence (environ deux lieues). Il se porte généralement bien, quoique de temps en temps il ne soit pas à l'abri de toute indisposition. — Le P. Leboucq est toujours aussi gai et aussi intrépide; c'est, grâce à sa perle bleue, notre grand exécuteur de procès. Maintenant que ses missions sont terminées, il va faire une tournée de catéchumènes; c'est-à-dire qu'il passe par les villages où se trouvent des familles qui désirent être chrétiennes, et là il tâche d'exhorter les uns et les autres. C'est une œuvre pénible, d'abord par elle-même, puis à cause des chaleurs et aussi un peu à cause de la nourriture, car les habitants ne connaissant point comme les chrétiens

les goûts des Pères, leur servent des chinoiseries qui sont plus ou moins supportables à des estomacs européens. Cette année il y a eu un grand nombre de baptêmes, près de six cents je crois, en comprenant dans ce chiffre le sous-district du P. Tournont. Voici une époque de l'année où cet infatigable missionnaire souffre beaucoup à cause des punaises, puces et autres insectes, qui fourmillent dans les maisons mal-propres des chinois mal-propres eux-mêmes. Le P. Tournont, qui s'efforce de devenir un habile sinologue, se porte bien. Il est à la piste des ouvrages de nos anciens Pères qui se trouvent cachés çà et là dans certaines familles chrétiennes. Dernièrement il a découvert, si je ne me trompe, un traité d'astronomie fait par le P. Verbiest, et plusieurs autres ouvrages qui sont également précieux sous le rapport de la science et de l'antiquité. — Je ne puis dire que peu de chose du P. Octave, ce bon Père ne revenant à la maison que deux fois par an, pour les vacances de Juillet et la retraite de Janvier. Il est à l'extrémité du vicariat, à trois cents lis environ (35 lieues de poste) de notre résidence, et comme les voyages en char sont très-coûteux pour la bourse du missionnaire, on ne les fait que dans des cas de nécessité. Tout ce que je sais, c'est que ce bon Père s'occupe toujours de ses deux orphelinats et qu'il bâtit une église qui lui donne beaucoup de mal. Son district comprend tout un tiers du vicariat, mais quoiqu'il soit très-grand il ne compte pas autant de chrétiens que les autres. Le P. Octave se porte assez bien, quoique son estomac ne s'accommode pas plus facilement que les nôtres de tous les mets chinois; mais cela ne l'empêche pas de travailler beaucoup et de faire de rapides progrès dans la connaissance de la langue. — Le P. Stéphani est tout feu et tout zèle pour son district. C'est à peine s'il peut se résoudre à venir tous les mois passer une demi-journée à la maison. Pour qu'il demeure une journée entière, il faut user d'instantes prières et encore n'obtient-on pas toujours. Ce cher Père se fatigue beaucoup à parler, parcequ'il cause toute la journée. Il prêche continuellement, même pendant ses repas et parle souvent pendant deux heures sans discontinuer. Au bout de ce temps, vient-il un païen qui fait mine de vouloir se convertir, aussitôt voilà le Père qui se met à lui expliquer les vérités de la religion etc.. Vous comprenez sans peine qu'un pareil régime est loin d'être fortifiant, surtout quand on n'est pas très-robuste. Le P. Stéphani a dans son district deux orphelinats; l'un de garçons et l'autre de filles. Il y a environ un mois, il a marié pour la première fois une orpheline, et grâce à Dieu il l'a placée dans une bonne et riche maison. Pour les garçons, il est vraiment heureux car il trouve à les faire adopter dans de bonnes familles et tous les jours on lui fait de nouvelles demandes d'adoption; mais comme il ne peut pas vider son orphelinat, force lui est de refuser, jusqu'à ce que le nombre de ses enfants se soit accru de nouveau. — J'arrive enfin à l'excellent Père Couvreur qui fait du chinois de toutes ses forces. Il dévore ces caractères à forme de scorpions et de pattes de mouches avec un tel appétit, que c'est merveille qu'il n'en ait point d'indigestion. Après le R. P. Supérieur passé maître en fait de chinois, puisqu'il a vingt-quatre ans de séjour en Chine, je crois que le P. Couvreur est un de ceux qui savent le plus de caractères; pour parler, c'est différent. Généralement il a bonne santé, mais il est sujet aux maux d'yeux et aux rhumes. — Après les vénérables paternités viennent les fraternités. Le F. Guillon est tout entier

dans les constructions d'églises; car outre notre cathédrale de Tchang-Kia-Tchuang, il en a bâti cinq autres: une chez le P. Octave, deux chez le P. Leboucq, une chez le P. Bougon, une dans l'ancien district de Mgr, et après la moisson une seconde au même endroit. Il espère que la nôtre sera couverte pour l'hiver. C'est encore à lui qu'est confié le soin d'administrer les remèdes. Si cette distribution gratuite n'opère pas, pour le moment, beaucoup de conversions, elle dispose du moins les esprits des païens à nous écouter et fait grand honneur à la religion. — Le F. Mariot est chargé des domestiques et de notre orphelinat de garçons; il s'occupe aussi de photographie. Il a été absent de la maison pendant près de six semaines pour aller bâtir trois églises: l'une chez le P. Stéphani et les deux autres chez le P. Couvreur. — Reste notre bon F. Audoin, ancien novice de St-Acheul. Il cumule ici les offices de jardinier, linger, dépensier, maître d'hôtel et excitateur. Il fait l'admiration des Chinois par sa force musculaire; aussi redouteraient-ils de recevoir une caresse de sa part. Y a-t-il quelque fardeau extraordinaire à soulever, quelque ouvrage qui réclame une certaine vigueur, tous les chinois sont unanimes pour s'écrier: "Si Ngao-i-li-mar était ici, il n'y aurait pas de difficulté". Aussi sa réputation s'est étendue au loin. — Voilà, mon R. P., tout ce que je puis vous dire aujourd'hui sur les habitants de notre chère mission. Il me resterait encore bien des choses à raconter; mais il faut cependant s'arracher au plaisir que j'éprouverais à continuer ma conversation avec vous. Je me console, mon R. P., en pensant que vous parlez souvent de moi à Notre Seigneur; soyez sûr que de mon côté je ne reste pas en arrière et que j'aime à prier pour vous et vos chers novices. — Infimus in Cto Servus,

Gab. de Beaurepaire S.J.

Mission du Kiang-nang — Lettre du P. Rousseau au F. Chauvin à Laval. =

Tom-ka-dou, 20 Juin 1865.

Mon bien cher Frère, P.C.

Vous me demandez des renseignements sur l'état de la médecine en Chine, — sur son utilité et sur l'état sanitaire du peuple de notre mission. Pour bien répondre à vos questions, il faudrait plus d'expérience qu'on en acquiert en six mois, et plus d'espace que n'en contient une lettre. J'omettrai forcément bien des choses. Obligé souvent de parler sur ouï-dire, j'en dirai peut-être qui auront besoin de rectification. Mais du moins je ferai tout ce qui dépend de moi pour vous être agréable et satisfaire le moins mal possible votre bien légitime curiosité. État de la Médecine en Chine. — Elle est tout empirique. Chaque famille a ses recettes traditionnelles; chaque médecin a ses secrets, qu'il transmet à ses fils et livre quelquefois à un élève; mais il n'y a pas d'enseignement médical public, point d'examens, point de diplôme. S'intitule médecin qui veut et il exerce son art comme il l'entend. Vous dire après cela que nos confrères chinois ne sont pas les premiers savants du monde, c'est ce que vous croirez sans peine. Que peuvent savoir des gens qui n'ont jamais ouvert un cadavre, qui n'ont aucune notion d'anatomie, ni de physiologie, qui ignorent même le

circulation du sang? Ils suppléent au défaut de science par le charlatanisme. Appelés près d'un malade ils l'abordent avec une gravité majestueuse; dédaignent de l'interroger et affectent de découvrir le siége et la nature du mal par une sorte de divination. Ils se bornent à promener leurs doigts en silence sur le pouls, pendant quinze ou vingt minutes. Après quoi, ils vous font une belle dissertation sur le chaud et le froid, prouvent qu'il y a excès de l'un ou de l'autre dans la poitrine, et concluent finalement que le malade ne peut guérir sans employer tel remède, dont le consultant seul a le secret et qui coûte tant de piastres. Mais la cupidité, l'ignorance et le charlatanisme sont d'aussi mauvais moyens en Chine que partout ailleurs, pour conquérir l'estime publique et faire honorer sa profession. Aussi les hippocrates chinois ne jouissent pas d'une grande considération. L'exercice de la médecine n'est pas élevé, dans l'esprit des habitants du Céleste Empire, au rang de ce que nous appelons en Europe les professions libérales. Un simple magister de village, s'il a le bouton de bachelier à son chapeau, gagne peut-être moins de sapèques, mais il jouit de plus de considération qu'un médecin. Les livres de médecine abondent. Ce ne sont pour la plupart que des formulaires de recettes. On y trouve entremêlées quelques théories de fantaisie, où le chaud, le froid, l'humide jouent un très grand rôle. Le diagnostic des maladies se fonde principalement sur la connaissance du pouls. Chaque organe a son pouls particulier. Celui du bras gauche n'est pas le même que celui du bras droit. Il y a le pouls de l'estomac, le pouls du foie, le pouls du cœur, le pouls de la tête &c. Ils en comptent soixante dix espèces! — Pour la chirurgie, on peut dire qu'elle est nulle. En l'état de leurs connaissances anatomiques comment nos praticiens chinois oseraient-ils enfoncer le bistouri dans un corps humain! Tout leur art chirurgical se réduit à peu près à une seule opération, l'une des plus petites, l'acupuncture; mais ils en usent et abusent à plaisir. — Leurs remèdes se composent surtout de poudres et d'extraits, qu'ils appliquent en emplâtres ou administrent sous forme de pilules. Plusieurs Pères m'assurent qu'ils en ont d'énergiques et salutaires. Je suis loin de vouloir le contester. Je dis seulement qu'on ne peut guère avoir plus de confiance en leur pharmacie qu'en leur médecine. —

Dans les villes ouvertes au commerce étranger, vous trouverez maintenant un certain nombre de médecins français, anglais ou américains, venus ici chercher fortune. On prétend que plusieurs sont sans diplôme, ou parcequ'ils n'ont pas pu en obtenir dans leur pays, ou parcequ'ils se sont tout simplement improvisés médecins. Quoiqu'il en soit, leur clientèle ne se compose guère que des résidents étrangers. Il est bien rare que les Chinois les appellent. Il y a deux raisons à cela: d'abord le prix exorbitant auquel ces messieurs mettent leurs visites, et ensuite la répulsion naturelle des Chinois pour tout ce qui n'est pas de leur pays. Cependant, quand il n'y a pas de piastres à débourser, ils savent imposer silence au patriotisme et viennent, sans se faire prier, chercher les soins et les remèdes des Barbares de l'Occident. Les protestants ont établi, non sans succès, des consultations gratuites et même des hôpitaux dans plusieurs villes, à Canton, Ning-pô, Shang-hai, Pékin, etc. Leur hôpital de Shang-hai est dirigé par deux docteurs anglais et un chirurgien chinois qu'ils ont envoyé, m'a-t-on dit, étudier en Europe. Avant la consultation, on réunit les malades et ceux qui les accompagnent dans une salle, pour leur faire une instruction religieuse. Ils ont, assurent-ils, jusqu'à trois cents malades par jour. Je le crois sans peine

Tous les ans ils publient un rapport sur leur hôpital. Je me suis procuré celui de cette année et je pense vous faire plaisir en vous l'envoyant. Vous y trouverez sur cette œuvre et sur les maladies du pays des choses qui vous intéresseront. Vous y verrez notamment que ces messieurs ont le projet d'établir une école de médecine à Shang-Hai. Utilité de la médecine. — Elle est grande, si grande que j'ai entendu le R. P. Supérieur répéter : « Il n'y a pas de moyen plus efficace pour arriver à la conquête spirituelle de la Chine. » Je commence par son moindre avantage. — 1° Utilité de la médecine pour tenir tête à la concurrence des Protestants. — Ces messieurs ont des presses et des journaux ; ils écrivent beaucoup. Cependant ils n'aiment pas à parler des œuvres catholiques. Ils ne disent rien de nos écoles, ni des huit mille orphelins que nous élevons aux frais de la Ste Enfance. Par contre, ils font grand bruit de leur hôpital-dispensaire. Il faut d'ailleurs reconnaître que, pour le soin des malades, ils nous ont devancés jusqu'ici. Mais ils vont perdre cet avantage. Le F. Bernard a commencé, il y a un an, à donner des consultations à Tom-ka-dou et à distribuer des remèdes. Il nous vient déjà trois cents malades par jour, autant qu'à l'hôpital de ces messieurs à Yang-kin-pang. Notre œuvre ne peut que prendre de plus grands développements. Nous avons des consultations semblables en trois endroits différents. On songe à en établir d'autres. Il ne manque pour cela que des médecins ou des infirmiers exercés. — 2° Utilité de la médecine pour les missionnaires eux-mêmes. — Rappelez-vous les conditions médicales où se trouve le Kiang-nang. Je les résume en deux mots : fréquence et gravité des maladies, absence de secours locaux. En faut-il d'avantage pour démontrer la nécessité de médecins européens pour les nôtres ? La vie moyenne de nos missionnaires en ces contrées ne dépasse pas dix ans. Est-ce trop se flatter que d'espérer pouvoir, à l'aide d'une bonne direction de l'hygiène et par les soins donnés en temps de maladie, augmenter un peu cette moyenne ? Supposez, pour le raisonnement, une année d'augmentation : c'est comme si à dix missionnaires vous en ajoutiez un autre. Nous sommes plus de cinquante Jésuites au Kiang-nang, c'est donc comme si vous en ajoutiez cinq ou six. Mon bien cher Frère, quand on voit de près les besoins de la mission et la pénurie d'ouvriers évangéliques, quand on sait tout le bien qu'un missionnaire formé peut faire dans l'espace d'une année, on comprend de quel intérêt peut être pour la gloire de Dieu la conservation d'une vie si précieuse ; et si l'on a sujet de gémir sur sa nullité personnelle, on trouve néanmoins de quoi se réjouir et bénir Dieu pour la part indirecte qu'on peut obtenir dans le salut des âmes. Le besoin de médecins est d'autant plus grand pour les nôtres, dans une mission, que son personnel est plus nombreux ; cela est évident. Dans une mission nouvelle, qui ne compterait que quatre ou cinq pères, l'action du médecin se réduirait à peu de chose. Je ne sais pas où cette action pourrait avoir autant d'étendue sur les nôtres et sur les indigènes que dans le Kiang-nang. — 3° Utilité de la médecine par rapport aux indigènes. — Je ne parle pas des chrétiens et des services qu'on peut leur rendre. Je parle seulement des païens et de la médecine considérée dans un but apostolique. C'est par la médecine, ou du moins sous prétexte de médecine, que nos baptiseurs et baptiseuses d'enfants envoient tous les ans au Ciel des légions de petits anges ; c'est encore par son secours que, Dieu aidant, ils convertissent quelques adultes. Un moyen si fructueux en des mains inhabiles, quels résultats ne donnerait-il pas en des mains plus expérimentées ? Voyez un vrai médecin à l'œuvre. Qu'il guérisse

un père de famille, qu'il rende bien portant à sa mère un fils qu'elle a vu sur le point de mourir, n'acquiert-il pas par cela même, le droit de parler de religion et de se faire écouter avec bienveillance? Ce qui éloigne le plus les païens, c'est notre qualité d'étrangers. Ces chinois sont d'un orgueil national incroyable. Ils nous traitent dans les termes les plus méprisants: barbares, diables occidentaux. Trop enfoncés dans la matière pour apprécier les dons spirituels que nous leur apportons, ils ne se laisseront gagner que par les services rendus et par les œuvres corporelles. Rompre les barrières qui nous séparent, les habituer à venir chercher nos secours, les forcer à dire: les Pères font des bonnes œuvres, ils recueillent nos orphelins, ils soignent nos malades; — sans doute ce n'est pas encore les avoir convertis, mais c'est avoir fait beaucoup! La terre est préparée, il n'y a plus qu'à jeter la semence et prier Dieu de la faire germer. — État sanitaire du pays. — Ce que je puis dire de plus général, c'est que les vieillards n'y sont pas nombreux et que la moyenne de la vie doit être peu élevée. Beaucoup de causes concourent à ce résultat: le défaut d'hygiène publique et privée, la malpropreté des villes et des personnes, l'exiguïté et l'humidité des habitations, l'encombrement, la misère, la débauche, l'infanticide. Nul moyen de prévenir ou d'arrêter les contagions; pas de vaccine, absence de médecins et de remèdes spécifiques, pas d'iode, pas de mercure, pas de quinine. Point d'établissements de bienfaisance pour les pauvres, les vieillards et les enfants; point d'hôpitaux etc. Et je n'ai pas nommé le plus grand fléau, l'opium! A chaque pas vous rencontrez une de ces maisons où l'on paie patente pour avoir le droit de vous empoisonner. Que de bienfaits, même sous le rapport matériel, le Christianisme apporterait à ce pauvre peuple! — Le tempérament des Chinois est généralement lymphatique. Ils ont le sang très peu riche en globules et en fibrine. Il en résulte que les inflammations sont rares et peu redoutables. Les plaies les plus graves guérissent avec une facilité étonnante et sans complications; mais il y a beaucoup d'œdèmes et même des hémorrhagies passives. Par suite de ce tempérament, la scrofule a belle prise. Aussi se rencontre-t-elle fréquemment et sous toutes les formes: tumeurs, ulcères, caries des os, mal de Pott, ophthalmies; Nous faisons une dépense d'iode incroyable. Un bon quart des malades qui se présentent à nos consultations viennent pour des affections des yeux. Ce sont le plus souvent des affections externes: ophthalmies, maux des paupières etc. La conséquence de ceci, c'est que les borgnes et les aveugles ne sont pas rares en Chine. Les malheureux atteints de cécité ont pour industrie commune de s'établir au coin des rues pour dire la bonne aventure aux passants, ou bien d'aller dans les maisons faire des sortilèges ou autres diableries auprès des malades. Mettez un autre quart pour les maladies de la peau. Il va sans dire que les parasites animaux et végétaux y ont la plus large part. Et je ne parle que de la gale et de la teigne; car pour la maladie pédiculaire vous m'accorderez que ce n'est pas une maladie, sans quoi les dix-neuf vingtièmes des Chinois seraient perpétuellement malades. Entre nous je vous dirai même que plus d'un Jésuite le serait de temps en temps. Croyez-vous qu'on vienne ici pour faire les délicats! Allons donc! On va résolument entendre une confession ou administrer un malade, quoique on sache fort bien qu'on en rapportera quelque chose de plus que le mérite spirituel. Nous avons beaucoup de dyspepsies, beaucoup de rhumatismes, pas mal de paralysies, des cancers etc. Il est un groupe de maladies qu'on retrouve dans tous les pays et sous tous les climats, parceque dans tous les pays et sous

tous les climats les hommes se livrent à la débauche. Or, en fait de corruption, le peuple chinois ne le cède à aucun autre peuple. Le printemps nous amène le typhus et la fièvre typhoïde; l'été, les flux intestinaux; l'automne, la fièvre intermittente. — Le P. Lécher est mort de la fièvre typhoïde: (symptômes abdominaux bien marqués, taches lenticulaires.) Le P. Deleuze est mort du typhus; (absence de phénomènes abdominaux, symptômes nerveux violents, pétéchies.) — Les affections abdominales dominent de beaucoup les affections thoraciques. Les inflammations franches de poitrine sont rares. — La phthisie est commune, mais beaucoup moins qu'en France, comme aussi plus facilement guérissable. Les PP. Bernard et Hersent m'assurent en avoir guéri bien des cas. Pour moi, j'ai rencontré trois phthisiques: le premier est mort promptement, le second me paraît guéri, le troisième est en bonne voie. — Je n'ai pas vu de cas de choléra jusqu'ici. Sous ce rapport l'année est exceptionnelle. — Par ces quelques indications jetées en courant, vous comprenez bien que ce n'est pas un tableau complet des maladies de la Chine que je prétends tracer. Il faudrait, je le répète, plus d'expérience que j'ai pu en acquérir. Cependant j'en ai déjà assez pour pouvoir vous affirmer que la pathologie des Chinois est riche, et que ce pauvre peuple n'est point frustré de sa part dans le triste héritage du péché. — Si vous avez le temps de faire encore quelques études avant de venir, c'est aux maladies de la peau et à la chirurgie oculaire que vous vous appliqueriez, je crois, avec le plus de profit. — Je termine par un mot sur le climat. Nous avons en hiver un froid assez piquant; en été, une chaleur humide étouffante; en toutes saisons de brusques variations de température. Les hivers se rapprochent de ceux de France, il gèle et il neige; les étés rivalisent avec ceux des Indes; le thermomètre dépasse quelquefois 40°. — Le pays est traversé par de nombreux canaux et couvert d'eau stagnante pendant l'été à cause des rizières. Il est bien entendu qu'à propos de climat et même de beaucoup d'autres choses, je ne parle que de Shang-hai et de ses environs. Il ne faudrait pas généraliser tout ce que j'ai dit. Ce qui est vrai ici, pourrait bien ne l'être pas à l'autre extrémité d'un empire dix fois aussi vaste que la France. — Adieu mon bien cher Frère, ayez toujours un petit souvenir devant Dieu pour notre pauvre mission, et en particulier pour votre bien dévoué Frère

Rousseau S.J.

Extrait d'une lettre écrite par le P. Chevreuil à un pensionnat de jeunes filles de Bécherel (Ille-et-Vilaine) en réponse à un envoi d'objets de piété pour les orphelins chinois. Zi-ka-Wei, 17 7bre 186[illegible].

Si vous étiez curieuses de faire avec moi une petite promenade à l'orphelinat de Zi-ka-Wei je vous montrerais à cinq ou six minutes de marche de la maison des Pères, dans un assez vaste enclos fermé par une haie de bambous, une maison à un seul étage, mais fort longue. En haut sont les dortoirs qui se divisent en cinq grandes chambres; c'est là que reposent sous la garde des Saints Anges, deux cent soixante pauvres petits orphelins qui, sans vous,

et les autres associés de la Sainte enfance, n'auraient pour se coucher que le pavé des rues. Aux deux extrémités de ces longs dortoirs est une chambre, dans l'une habite le P. Palâtre, mon infatigable coopérateur dans la direction de l'orphelinat; dans l'autre réside un bon frère coadjuteur, le P. Hérouard, chargé de la haute surveillance des enfants et de la direction de leurs travaux. Nos enfants travaillent, et si vous voulez vous en convaincre descendons des dortoirs au rez-de-chaussée; voici d'abord l'imprimerie. C'est là que s'impriment presque tous les livres de religion dont les chrétiens du Kiang-nang font usage. Cette imprimerie ne ressemble guère à celles d'Europe. Voyez-vous cette multitude de petites tablettes de bois rangées en ordre sur des rayons le long de la muraille? Ce sont nos tablettes d'impression. Voyez-vous auprès de chaque fenêtre ces orphelins, assis le front courbé près d'une table. Ils écrivent sans doute; Oui ils écrivent, mais sur des tablettes de bois; ce sont les graveurs de lettres. Ici les livres ne s'impriment pas comme en Europe au moyen de lettres mobiles, car l'alphabet chinois comprend des milliers de caractères. Il faut donc de toute nécessité les graver. Si vous voulez maintenant savoir comment on imprime à l'aide de ces tablettes, regardez ce petit orphelin assis devant une petite table, examinez bien comment il s'y prend. Sur sa table est fixée une des tablettes d'impression, sur un coin de la table un tas de feuilles de papier; à côté, une écuelle de bois pleine d'encre, dans la main droite l'enfant tient une brosse. Il commence par tremper cette brosse dans l'écuelle, puis en frotte sa tablette; quand elle est bien imprégnée d'encre, il dépose la brosse, prend une feuille de papier qu'il étend avec soin sur la tablette, passe par dessus, à plusieurs reprises, une espèce de tampon, relève sa feuille et la page est imprimée. Il recommence une seconde fois et il obtient une seconde page. Il recommence cent fois, mille fois et il a cent pages, mille pages d'un même livre. Il prend alors une autre tablette et recommence la même opération pour imprimer une autre page. Si le livre a en tout mille pages, et si l'on veut mille exemplaires, il devra faire mille fois l'opération sur mille tablettes différentes; c'est à dire un million de fois. Ce n'est pas tout, il faut encore coordonner les pages et les relier ensemble; c'est ce que font ces petits enfants rangés autour de cette grande table, toute surchargée de feuilles imprimées. Bref, pour ne pas vous retenir plus longtemps par mes descriptions, je vous envoie avec ma lettre une feuille imprimée de la manière que je viens de dire, elle vous donnera une idée du travail de nos petits graveurs et imprimeurs. — Passons à l'atelier voisin. Là, ce sont les peintres; ils sont bien novices encore; leurs tableaux passeraient difficilement à l'Exposition universelle; et cependant dans nos petites chapelles ils ne laissent pas d'être un ornement. Mais nous voici chez les vernisseurs. Leur travail, si vous pouviez le voir, vous plairait davantage; car les chinois sont très-entendus dans la vernissure, et leurs vernis sont très-beaux. — Entendez-vous le bruit qui se fait dans l'atelier voisin? Voyez que de scies, que de rabots, que de haches se meuvent en même temps. Ce sont nos menuisiers; ils font des bancs, des tables, des portes, des fenêtres, des armoires, des cadres; nous leur ferons bientôt faire des autels et des tabernacles pour nos églises. Ici sont les tailleurs et là les cordonniers; ce sont eux qui habillent leurs petits frères. Voici les petits barbiers qui rasent la tête de leurs camarades; car les Chinois, petits et grands, se rasent la tête à l'exception du haut, où ils laissent pousser leurs cheveux qu'ils tressent ensuite en une queue qui

descend jusqu'aux reins, et souvent même jusqu'aux talons. Là, dans une cour à l'écart, sont les scieurs de long : ils scient de gros arbres que leurs compagnons les menuisiers, transforment en tables, en armoires etc. Non loin d'eux sont les faiseurs de paniers, ou pour mieux dire, les travailleurs en bambous : car le bambou est un arbre qui se prête à une foule d'ouvrages différents, grâce à sa solidité, à sa flexibilité et à son extrême divisibilité. Si on le laisse en son entier on peut s'en servir pour porter des poids énormes ; si on le coupe en petites lames très-fines, on peut l'employer à confectionner tous les petits objets pour lesquels nous employons en Europe la paille et le jonc. Voulez-vous voir la cuisine ? Ce sont encore nos orphelins qui y cuisent le riz et les légumes pour leurs camarades ; l'un attise le feu, l'autre remue la marmite, un troisième apporte de l'eau, cet autre lave les écuelles, ceux-ci épluchent les légumes, celui-là émonde et lave le riz. Que n'êtes-vous venues à l'heure du dîner, vous auriez été témoins d'une bien autre activité. Car nos enfants chinois, comme ceux d'Europe, s'entendent encore mieux à dévorer les provisions qu'à les préparer. Entendez-vous le vacarme qui se fait dans cette grande salle ? C'est l'école. Ah ! me direz-vous, ils ne sont guère sages. Vous vous trompez ; c'est justement parceque le maître arrive qu'ils crient si fort. Les petits garçons de France se taisent quand ils voient le maître arriver ; en Chine c'est le contraire. La raison est que plus on étudie et plus on crie ; car pour étudier il faut crier ; c'est l'usage. Avant de vous en retourner, visitez encore l'infirmerie. Il ne s'y trouve aujourd'hui que trois enfants, dont l'un a mal au pied, et les deux autres une petite fièvre bien bénigne. Cela ne fait pas un sur cent ; n'est-ce pas bien consolant ? Et si je vous disais que les années dernières plus de cent mouraient dans une seule année !.. Mais ne revenons pas sur un passé si douloureux. Qu'il me suffise de vous dire qu'après l'incendie de l'ancien orphelinat par les rebelles, nous ne pûmes trouver pour loger nos enfants qu'une grande maison dans la ville de Chang-hai. Ils y manquaient de deux éléments bien nécessaires à la vie, surtout dans un orphelinat : le bon air et la bonne eau. Ajoutez la peste qui survint, et vous aurez une idée du déchirement de cœur du P. Giaquinto, alors directeur de l'orphelinat et qui finit par devenir lui-même la victime de son dévouement autant que du fléau. Le cœur du bon Père Supérieur de la mission, le R. P. Gonnet, n'était pas moins navré de voir l'état déplorable de nos orphelins. Longtemps il lui fut impossible d'y remédier. Mais enfin ses vœux sont exaucés. Les orphelins sont maintenant à la campagne ; ils ne meurent plus, ils ne sont plus même malades ; ils prennent de jour en jour une figure de prospérité toujours croissante. — Nous venons de visiter le grand orphelinat : reste à visiter ses deux succursales. Allons d'abord à cette maison blanche située entre le grand orphelinat et la maison des Pères ; c'est là que nous recevons les nouveaux venus, quand ils sont atteints de maladies contagieuses, comme la gale, la teigne etc.. N'ayez pas peur ; si vous êtes trop délicates, je ne vous les montrerai que de loin. Si vous saviez dans quel état affreux ils nous arrivent pour l'ordinaire, vous les trouveriez déjà bien changés. La gale est une maladie que nous guérissons bien vite ; la propreté seule peut en venir à bout ; on accélère la guérison à l'aide de quelques pommades. La teigne est plus tenace ; cependant nous avons obtenu déjà de très-heureux résultats qui nous font espérer d'en triompher tout à fait. Cette espèce de Lazaret de l'orphelinat est d'un avantage immense ; il nous sauve de bien des maladies, que les nouveaux venus pourraient nous apporter. Soixante-dix enfants environ y sont réunis ; ils s'occupent eux aussi à de petits travaux, soit dans les champs, soit à la maison. Transportons-nous à cette petite maison au-delà du canal ; là sont les tout petits enfants de sept ans et au-dessous. De braves femmes en prennent soin. Que de petits anges ont pris de ce lieu leur essor vers le ciel ! Ils y remplissent les fonctions d'amis dévoués, de protecteurs zélés de tous les jeunes associés de la Sainte Enfance qui les ont sauvés.......

E. Chevreuil S.J.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau ——— Île de Tsum-min, 1er Août 1865.

Dans une chrétienté près de la ville, un de nos administrateurs avait contracté une vieille amitié avec un voisin païen riche et lettré : Le voyant malade, il le pressa de se faire chrétien et lui prêta plusieurs livres de religion que ce païen lut avec répugnance d'abord, puis avec avidité, tout en se cachant de sa nombreuse famille. Convaincu et décidé à sauver son âme, il demanda à notre administrateur de venir le baptiser. Ce fut le signal d'une opposition terrible ; à chaque fois que notre chrétien se présentait, le mot d'ordre était donné : enfants et petits enfants se réunissaient dans la chambre du malade ; les brus montaient sur le lit et commençaient à se lamenter, criant qu'on venait leur enlever leur père ; que les ancêtres toute la nuit avaient gémi sur l'affreux sort réservé à leur descendant s'il se faisait chrétien, qu'ils menaçaient de se venger si ce fils ingrat et parricide refusait et de les reconnaître et de les nourrir en offrant les sacrifices accoutumés etc. etc. Bref on retira le pont. Je crois vous avoir dit qu'ici chaque famille est comme dans une forteresse. Au dehors une haie, au dedans un large fossé servant de vivier ; un petit pont mobile donne passage pour entrer dans la maison. En vain notre malade disait : « Si vous respectez et aimez votre vieux père, obéissez et donnez-moi la seule consolation que je désire « maintenant sur cette terre. Vous ferez ce que vous voudrez de mon corps et vous dépenserez ce qu'il vous « plaira en superstitions et repas de famille après ma mort : mais mon âme est à moi ; je veux la rendre « à Dieu de qui je l'ai reçue. » La famille faisait la sourde oreille. Heureusement Dieu eut pitié de lui et récompensa sa bonne intention. Étant venu pour le mois de Marie en ce lieu, j'envoyai tenter un dernier effort, ce fut inutile ; on voulut même battre le chrétien qui se présenta. Mais Dieu qui voulait sauver cette âme nous fit trouver une ressource inespérée. Ce soir là même, un ouvrier tout nouvellement converti et que cette famille croyait encore païen, fut instruit de la manière de baptiser et puis muni d'une éponge pleine d'eau il réussit à se faire accepter comme garde-malade pour la nuit. Vers deux heures du matin, se voyant seul, il baptisa notre mourant et le lendemain cette âme bienheureuse partait pour le ciel, tandis que sa famille commençait les superstitions d'usage. ——— **Catéchumènes et néophytes.** ——— Nous devons nos quelques baptêmes d'adultes au zèle de plusieurs nouveaux chrétiens. Parmi eux se distingue toujours un nommé Kion-Zen-Zié : « Autrefois, me disait-il, étant encore païen, j'étais résolu à prier pour ceux qui me payaient dans ce but, et pour ma famille, de manière à n'avoir aucune distraction et, comme on dit, sans toucher des pieds la terre ; je crois que peu à peu j'en serais devenu fou ; maintenant que je suis sûr de ne pas me tromper et de ne pas devenir fou, je prie toujours, en chemin, en travaillant, même en rêvant la nuit ». Et en effet une nuit qu'on l'avait retenu à coucher dans la chambre voisine de la mienne, il nous réveilla par une éloquente exhortation qu'il s'imaginait faire à un païen. Il ne pense qu'aux païens, et jamais je ne l'ai vu se plaindre des difficultés qu'il rencontre, ni des avanies qu'on lui fait endurer. Il arrive fréquemment que les païens ses voisins prévenus contre lui et décidés à ne pas l'écouter font les sourds-muets ; et quand ils le voient bien fatigué de parler tout seul, le laissent là et s'en vont rire de lui quelques pas plus loin. A la première occasion, notre chrétien recommence, comme s'il n'avait reçu d'eux que des compliments, et, dit-il, le bon Dieu me dédommage en touchant le cœur de quelque autre auquel je ne m'adressais pas. Autrefois sa fonction de prieur, ou priant, lui rapportait chaque année un profit assez rond, maintenant au contraire il vit pauvrement ; et tout l'hiver, les deux tiers de son temps ont été employés à visiter ses catéchumènes, à leur montrer quelques mots de prière ; travail

extrêmement rebutant en Chine, l'intelligence du sens n'aidant point à se rappeler les caractères (je parle des gens de campagne qui n'ont point étudié). De là il passe à quelque nouveau groupe de maisons. et trouve prétexte de parler religion. Plus d'une fois il est revenu le soir, la pluie sur le dos, transi de froid, demi-mort de faim, sans montrer sur son visage autre chose que la plus franche gaieté. Un médecin et un maître d'école, le premier baptisé au mois de Mars, le second préparé au baptême, imitent son exemple après être devenus sa conquête, de sorte que le voilà au comble de la joie. Dans le principe, comme il vivait tout seul, à neuf lis ou une lieue de tout autre chrétien, il eut beaucoup à souffrir; et n'ayant personne avec qui se consulter, s'encourager, il fut tenté de vendre sa maison et de venir habiter dans un centre de chrétiens. C'était une tentation, il y résista et maintenant, tant baptisés que demandant à l'être, il y a bien trente personnes qui se réunissent chez lui pour prier. Ce sera tôt ou tard une petite chrétienté. Ne soyez point scandalisé, si je vous dis que nous autres missionnaires nous ne convertissons point personnellement les païens, en ce sens que nous puissions dire: en voici un que du principe à la fin j'ai converti, moi, et pas un autre. Nous parlons à tous dans les lieux publics; en particulier, en visitant des familles; mais c'est toujours entre les mains de quelque chrétien que vient germer, pousser et fructifier la semence divine. Souvent notre part est imperceptible et quand quelque païen nous dit: "Je crois, je vais observer les règles", nous devons toujours être en défiance, parcequ'il est d'usage et de bon ton ici de répondre comme le désire toute personne un peu élevée qui exhorte à faire une chose quelconque.
Il y a peu de jours un néophyte desolé, les larmes aux yeux, vint me dire: « Il y a quinze ans que j'exhorte ma mère à se convertir, elle m'a toujours rebuté; elle a quatre-vingt-deux ans; et demain, dit le médecin, elle va s'éteindre, consumée de maladie et de vieillesse: Ce matin j'ai fait un nouvel effort et son visage s'est attristé: pourquoi ne veux-tu pas me laisser mourir en paix, m'a-t-elle dit; ma résolution est prise il y a longtemps: j'irai où sont mes pères; toi va où tu voudras. » Comme je devais partir ce jour là même, pour consoler ce brave homme, je lui promis de me détourner de mon chemin et de voir un peu cette vieille endurcie. Malgré la pluie j'y allai. La vieille avait fermé ses rideaux de manière à ne pas laisser pénétrer le plus petit jour. « A genoux, dis-je en arrivant, et les deux chrétiens qui m'accompagnaient entonnent leurs prières. Cinquante païens étaient accourus malgré la pluie et la boue des sentiers. Je me disais: Jamais je n'ai eu la chance de décider par moi-même des païens moribonds. Comme je serais surpris si cette femme allait se rendre à ma proposition du baptême! J'ouvre résolument les rideaux et crie à la bonne vieille: "Je viens te baptiser, il est temps, c'est le bon Dieu qui m'envoie. es-tu décidée?" et j'approche un crucifix de ses lèvres. "Jésus, Marie, sauvez-moi, dit-elle." Tout était gagné. Son fils transporté de joie pouvait à peine en croire ses oreilles. Je la baptisai, et continuai mon chemin en me disant: « Depuis quinze ans!! C'est une preuve que Dieu agit avec les païens comme avec les mauvais chrétiens. Si quelqu'un prie, la grâce finit par triompher: avis pour une autre fois. » — La Vierge Marthe Tao. — D'ordinaire, nos chrétiens en fait de spiritualité ne s'élèvent pas bien haut; aussi les conduire est chose facile. Dieu bénit leur simplicité et donne à plusieurs un dévouement qui tient lieu de tout. Depuis que je suis en Chine, je n'ai encore trouvé personne qui m'ait autant édifié que la bonne vierge Marthe Tao. Laissez-moi vous en parler. Comme elle vient de mourir, il est bon d'en conserver la mémoire. Cachée dans une petite chapelle, tout à fait sur le bord du fleuve, personne ne parlait d'elle, et cependant c'était la plus instruite de l'île. Sa douceur

son aimable patience ont plus fait que tout le zèle de dix autres. Ses frères, ses neveux, bateliers de profession, hommes du plus violent caractère, avec leurs malédictions, leurs coups, leurs reproches, ne lui ont jamais arraché un mot, un geste même de colère ou de haine : « Vois notre barque, lui disait, il y a deux mois, son frère, la voilà pour être perdue sous les flots ; à quoi servent tes prières ? » La bonne fille lui répondit doucement : « Toute seule je n'obtiens rien, essayons à deux ; » et elle le fait mettre à genoux. Au même instant la barque reparaît, le mauvais pas était franchi. « Battez-moi, disait-elle parfois aux siens, les voyant en colère, mais ne disputez pas entre vous et ne maudissez pas. » — « Je ne demande à personne de me consoler, me dit-elle un jour ; quand je n'en puis plus, je viens m'agenouiller dans la chapelle et j'y reste jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'ôter l'amertume du cœur, ce qui ne manque jamais de m'être accordé. » Au mois de Marie dernier, peu avant sa mort, elle me dit : « Depuis trois mois, je ne quittais presque pas le lit : Comme Dieu est bon ! Il me rend des forces pour vous recevoir. » Et en effet du matin au soir elle travailla, soit à la chapelle, soit à la cuisine, soit pour préparer la confession des néophytes et le baptême des catéchumènes. Elle réussit même à nous aller chercher de vieux apostats dont elle avait appris récemment les noms et la demeure. Après mon départ, comme elle me l'avait dit, elle dût se remettre au lit pour ne plus s'en relever. Seule elle a toujours, avec son petit champ et son travail, pourvu à tous les frais de sa chrétienté : Aussi aimait-elle à citer mille petits traits de secours envoyés par la Providence. Par exemple, lorsque quatre fois la mer vint inonder sa chapelle, ayant réussi à sauver ses petites provisions, elle prit la caisse des ornements sacrés, la mit sur sa tête, puis grimpant sur une table elle resta là, attendant courageusement la retraite des eaux ; et tandis que tous les champs voisins étaient stériles, cette année elle eut une récolte plus abondante qu'en temps ordinaire : « Dieu a eu pitié de mes catéchumènes et de mes orphelins, disait-elle agréablement, et non de moi qui ne suis bonne à rien. » Ses catéchumènes ! c'était son triomphe, elle les choyait, les traitait avec tant d'amitié que leur cœur était gagné bien vite. Aussi disent-ils maintenant avec tristesse : « Qui nous consolera ? Qui nous aidera à apprendre les prières ? C'était si facile avec elle ! » Par les soins de cette bonne vierge, au moins cent orphelins ont été recueillis et plusieurs vivent encore, élevés du produit de son travail. — Etant malade sur son lit, son bonheur était de réunir ses vieilles catéchumènes et néophytes pour les instruire et leur montrer à prier. Une bonne vieille lui apportait chaque jour quelque chose qui pût lui faire plaisir ; la voyant tout refuser, elle se mit à lui dire en pleurant à chaudes larmes : « Tu nous disais que tu nous mènerais au ciel, et voilà que tu pars avant nous ! Grande tante, aie pitié de nous — attends ; reste avec nous ; nous n'avons ici d'autre appui, d'autre guide que toi ... » — « Que faites-vous ? reprit la malade avec force ; vous voulez amollir mon cœur et me faire croire que je suis nécessaire. Ignorantes ! déjà vous avez oublié ce que je vous dis chaque jour : Dieu seul suffit, on ne peut s'appuyer sur les hommes. » Ces mots bien accentués fermèrent la bouche à ces bonnes gens. Dès ce moment, elle entra en un recueillement qui ne fut plus interrompu, dit qu'elle allait mourir, et en effet comme si elle eût voulu prouver que Dieu seul suffit, elle mourut comme endormie sans que le médecin ait eu le temps de venir lui porter secours, ni le missionnaire celui de l'administrer ; sans que personne fût là pour recevoir son dernier soupir. Les chaleurs étaient devenues très-grandes ; on porta son corps hors de la chambre pour donner un facile accès à ceux qui venaient, selon l'usage, rendre leurs devoirs à la défunte ; et l'on pensait l'ensevelir au plus vite : précaution inutile. Sa figure, qui avait assez d'embonpoint, prit un air riant, un aspect de bonheur si marqué, que l'on compta jusqu'à six cents païens venus tout exprès pour être témoins de cette merveille : « On voit bien, disaient-ils, que les vierges chrétiennes, à cause de leurs prières

vont corps et âme au Ciel ; nous allons nous convertir puisqu'il en est ainsi. » Le troisième jour, quand on la mit dans la bière, le corps n'avait pas trace de corruption et n'exhalait pas la moindre odeur. Depuis, plusieurs catéchumènes se sont déclarés. Elle est morte le jour de la Visitation. Cette digne enfant de Marie a, par sa mort, comme embaumée ce coin de notre île ; elle, si modeste, si cachée la voilà devenue un sujet d'édification dont tout le monde parle. ——— A côté de tous ces sujets de consolation il y a, ou plutôt il semble y avoir une sorte de réveil du paganisme. Les pagodes ont été restaurées, on en bâtit de nouvelles, et même, là où les chrétiens sont isolés, on cherche à les imposer comme les autres pour les frais de construction. Les processions, mortes depuis plusieurs années, sont en pleine activité, et les jeux populaires à grand tapage ont dépassé les anciens temps. Que signifie ce zèle et cet entrain ? On dit que la mère de notre vice-roi actuel est, aussi bien que son fils, dévouée aux idoles avant tout et par conséquent ennemie des missionnaires et de la religion de Jésus-Christ. Le peuple de Tsum-nin montre au fond de l'indifférence pour le culte des idoles et peu à peu, à coup sûr, la vérité triomphera. Malheureusement, si nos païens ont bien peu de foi à leurs dieux, l'usage est là il règne en maître et supplée à la croyance. Leurs prêtres ne laissent pas de faire sonner bien haut tout ce qui peut relever le culte des idoles. On cite avec admiration un dévot qui, pour plaire aux dieux et les apaiser, trois ans durant, ne mangea que du riz mêlé à des feuilles de cyprès d'abord, puis des feuilles de cyprès sans riz, et un autre qui pour éviter la gourmandise s'est logé dans un débris de pagode sans toit, où les mendiants eux-mêmes n'osent passer la nuit. Lui donne-t-on un habit passable, il le change avec le plus misérable mendiant qu'il rencontre. Souvent il refuse les aumônes et aime mieux, mêlé aux chiens de la rue, ramasser avec eux quelques déchets de légumes à moitié pourris qu'il mange encore, dit-il avec regret. Voilà jusqu'où l'on va ici pour plaire au démon. — Nos grands diables des pagodes s'en donnent aussi parfois. Il y a quelque temps un Révérend ministre anglais vint à la ville et comme il traitait fort mal en paroles les grands diables dorés : « Venez, lui dit-on, et si vous pouvez frapper du poing la table placée devant Zem-Ouam, protecteur de la cité, sans que le sang et l'écume vous viennent à la bouche, nous croirons à votre doctrine. » On dit que notre ministre n'eut pas plus tôt touché la table qu'il tomba à la renverse, la bouche pleine de sang et d'écume, en sorte que l'on dut brûler de l'encens pour apaiser le Zem-Ouam et sauver la vie du Révérend. Le fait est que l'on vint raconter l'aventure à notre maître d'école du Tié-tsu-dam de la ville en lui proposant de faire la même expérience. Notre néophyte plus avisé et plus prudent : « Volontiers, dit-il, et même je veux que tout le tribunal vienne prendre le thé que nous aurons fait chauffer avec les débris du Zem-Ouam. Qu'ils s'engagent par écrit et moi, je promets d'aller, avec le secours du Seigneur du Ciel, non-seulement toucher la table du Zem-Ouam, mais lui mettre une corde au cou, et avec l'aide de mes élèves, le traîner au tribunal et du tribunal ici, où nous le mettrons en allumettes. » Celui qui proposait la chose était le premier employé du mandarin ; il n'eut garde d'accepter, et notre maître d'école en profita pour parler tout à son aise de l'impuissance des démons contre les vrais chrétiens ; citant de nombreux exemples qui achevèrent de réduire tous les assistants à quia. — Cela fit un peu oublier le fait du ministre anglais, si peu honorable pour la religion des Européens.

J'ai dit le fait ; j'aime à croire cependant que ce n'est qu'une fable inventée par malice, pour décrier ce ministre et embarrasser notre néophyte ; mais sur le second point on a manqué son coup. Les lettrés sont comme partout les plus éloignés du royaume de Dieu : c'est trop abaisser Dieu que de le croire

incarné crucifié, et trop élever l'homme que de le faire monter au ciel. Ils raisonnent un peu comme notre jeûneur de la secte [illegible] disait à un catéchiste l'autre jour: « Tu as bien de l'orgueil, toi chrétien, mangeant et buvant à ton aise, de te placer au ciel; moi, je n'ose espérer de devenir cheval; si je puis être chien, ce sera un grand bonheur. »

Bourdilleau S.J.

Lettre de Mgr Languillat au R. P. Rubillon, assistant de France à Rome. — Shang-hai, 12 Juillet 1865.

Mon Révérend et bien-aimé Père, P.C. —— La dernière lettre de votre Révérence, du 15 Mars dernier, est venue me trouver à Nan-Kin, vers la St Louis de Gonzague. Nous étions là au bivouac, les PP. Gonnet et de Carrère, ainsi que plusieurs officiers et matelots du Tancrède, exposés à la pluie, au milieu de la boue et du mortier, des manœuvres et des maçons. On restaurait à la hâte, près de l'ancienne cathédrale de Nan-Kin changée en grenier public, le misérable [illegible] des anciens chrétiens. Dès que je sus que l'obéissance m'appelait au Kiang-nan, une de mes premières pensées, un de mes plus ardents désirs était de visiter les contrées les plus reculées de cette mission. Nankin, même avant l'invasion des rebelles, avait été le nec plus ultra et les colonnes d'Hercule de nos missionnaires. Depuis le voyage du P. Clavelin et du P. Gotteland sur le Cassini, aucun des nôtres n'était entré dans cette ancienne capitale. [illegible] à peine arrivé à mon nouveau poste, je reçois de M. Pallu, commandant du Tancrède, inspiré de Dieu sans doute, l'aimable et pressante invitation de remonter sur son navire tout le cours du Yang-tsé-Kiang, jusqu'à Kiou-kiang au Kiang-si, et même jusqu'à Han-keou, au Hou-pé. Nous partîmes le 1er Mai, sous les auspices de Marie, accompagnés des vœux sincères et des ferventes prières de tous les nôtres et de nos chrétiens. Chaque soir, et même quelquefois durant le jour, selon les sites et l'importance des localités, le Tancrède mouillait près du rivage. Nous avions aussitôt de descendre à terre pour parcourir les villes, les bourgs, les montagnes et les coteaux qui se trouvaient sur le littoral du grand fleuve. Pour d'autres, c'eût été un vrai voyage de touristes et d'amateurs. Que de magnifiques paysages on eût pu esquisser ou photographier !! Tous ceux qui pour la première fois remontent le Yang-tsé-Kiang ne peuvent s'empêcher d'être frappés d'admiration à la vue du splendide panorama qui se déroule à chaque pas devant eux. J'attends les nouveaux missionnaires que la Compagnie nous envoie munis de toutes pièces, pour reprendre son ancienne position en Chine, et si je suis assez heureux pour leur servir de guide et d'introducteur dans le pays que j'ai parcouru, je ne pense point qu'ils me reprochent d'en avoir exagéré la beauté. Mais à côté de l'admiration pour ces merveilles de la nature, combien d'autres sentiments pénibles se pressent dans le cœur du missionnaire! A Kiang-yn, notre second mouillage, c'était l'aspect du sépulcre et de la mort. Nous ne marchions, à la lettre, que sur des ruines, dans la ville et dans les faubourgs. Nous ne rencontrions que des cadavres ambulants, couverts d'ulcères et de lèpre. Là nous avons établi récemment une petite résidence. Le peuple, attiré par les remèdes qu'on lui donne, est bien disposé à entendre la parole de Dieu. Partout les pharmacies semblent un moyen providentiel pour la conversion de ce pauvre peuple. A Tcheng-Kiang, port ouvert aux Européens et où les vapeurs s'arrêtent toujours quelque temps, c'est la mort encore, mais la mort que vivifie déjà un souffle de résurrection. Nous y avons déjà un petit pied-à-terre, mais tout à fait insuffisant; car comme cette ville est en quelque sorte le centre des missions de l'Ouest, nous sentons le besoin de nous y établir fortement. Samedi prochain, 15 de ce mois, le P. Seckinger (grâce à la générosité

de Mr Down qui offre sur ses navires un passage gratuit pour les ... qui remontent le Yang-tzé-Kiang) ira d'abord jusqu'à Nankin porter des provisions de médecines, de livres et d'argent au P. de Carrère que nous y avons laissé; puis il reviendra à Tcheng-Kiang pour acheter, s'il se peut, un emplacement plus commode. L'occasion semble des plus favorables. Différents terrains, achetés par des commerçants qui font banqueroute, se trouvent actuellement en vente, et ce bon Mr Down nous fait espérer qu'on nous les cèdera de préférence, à un prix très-modéré. De Tcheng-Kiang, grâce à la vapeur du Tancrède, nous arrivâmes bientôt devant Nankin. Mais en allant nous ne crûmes pas prudent de descendre à terre et voici pourquoi : Mr le consul général de Shang-hai, le Vicomte Brenier de Montmorand, sans me donner un veto formel, s'était pourtant déclaré contre mon voyage sur le Tancrède. En effet la légation avait commencé à réclamer pour nous les anciennes possessions de la mission à Nankin, sans avoir rien. Même jusqu'ici, le Consul s'imaginait que m'adressant à la marine et tournant le dos à la légation j'allais traiter directement avec le Vice-Roi de Nankin, et grâce à l'influence du Tancrède emporter l'affaire d'assaut. Je protestai contre l'intention qu'on me supposait, et qui ne m'était pas même venue à l'esprit. Tous nos Pères furent d'avis que je ne devais pas me laisser arrêter par l'opposition que Mr le Consul faisait à mon voyage et qu'il fallait accepter l'offre pleine de courtoisie de Mr le Commandant du Tancrède. Néanmoins, comme je l'ai dit, nous ne descendîmes pas à Nankin en allant, mais nous continuâmes notre route et nous entrâmes bientôt dans le Ngan-hoei. Vous savez que le Kiang-nan a été divisé en deux provinces qui chacune ont leur gouverneur. Le Kiang-sou, capitale Se-Tcheou, comprend la partie orientale du Kiang-nan; et le Ngan-hoei, capitale Ngan-Kin, en comprend la partie occidentale. Nankin reste toujours comme la capitale de ces deux provinces et c'est la résidence du Vice-Roi des deux Kiangs; c'est-à-dire du Kiang-nan et de Kiang-si. A Ngan-Kin, nous voulûmes voir les mandarins; car tel était le but principal de mon voyage. Je tenais à inaugurer par cet acte ma venue au Kiang-nan, selon la méthode que j'avais suivie au Tchély, aussitôt après la paix de 1860. Mais depuis cette époque, les choses avaient changé de face. Je m'aperçois bien d'un revirement dans la politique chinoise qui veut refouler les Européens, et même les missionnaires, dans les ports, et ne leur donner aucune existence légale et officielle dans l'intérieur. Quoi qu'il en soit, nous pûmes réussir à voir ces messieurs et cette visite fut un des épisodes les plus réjouissants de notre voyage. Nous envoyâmes d'abord nos cartes. Le Fou-tai, ou gouverneur de la province, était absent, nous dit-on. Nous acceptâmes cette réponse pour vraie, sans trop épiloguer. Le Fan-tai, ou trésorier général, dignité qui vient après le Fou-tai, venait de recevoir son changement pour le Hou-Kouang, et puisque nous nous rendions en cette province, c'est là qu'il aurait l'honneur de recevoir notre visite, ou plutôt de nous prévenir de la sienne. Le Gnié-Tai, ou juge criminel de la province, troisième dignité, reçut notre carte et donna son heure, ainsi que le préfet de la ville, ou Tché-Fou. Nous nous rendîmes chez le Gnié-Tai en grand cortège avec une escorte de marins sous les armes. Mais nous trouvâmes la porte fermée : « L'heure est passée, nous dit-on; il a été obligé de sortir, il n'y a que quelques instants, pour des affaires très-pressantes. » — Après bien des pourparlers, en présence d'un peuple immense, comme nous étions réellement en faute pour l'heure, nous jugeâmes à propos de ne pas insister. Nous allons chez le Tché-Fou; là aussi visage de bois et même réponse : « Les heures probablement ne s'accordent pas, dis-je en tirant ma montre. Malgré cela, le Tché-Fou

n'a pu tellement calculer le temps que durerait notre visite chez son collègue, qu'il puisse nous accuser d'être venus trop tard au rendez-vous. — Il était bien libre, dit à son tour Mr Pallu, dont j'avais admiré la patience devant la porte du Gnié-tai, il était bien libre d'accepter tout d'abord notre visite ou de la refuser; mais après qu'il a donné sa parole et qu'il a envoyé un de ses officiers pour nous saluer ou nous espionner à bord, il doit nous recevoir. Il sait qui nous sommes. — Mais il est absent. — Quand reviendra-t-il? Peut être sur les minuit. — Nous pouvons attendre son retour jusqu'à demain ou même au-delà.» Sur ce, nous entrons, et nous nous installons dans une des premières pièces du tribunal. Peu à peu des sièges se trouvent, le thé nous est servi; après une heure d'attente environ: « Il faut que je le voie, dit Mr Pallu, et cela dans quelques minutes; sinon, je vais envoyer un piquet de matelots faire dans tous les recoins la visite de son domicile. En France, un honnête homme n'a qu'une parole.» Cependant les serviteurs allaient et venaient. Tout-à coup ils nous introduisent dans l'intérieur avec politesse, en même temps que le hourra chinois annonçait la venue des mandarins. C'étaient précisément le Fan-tai et le Gnié-tai que nous n'avions pu voir. Le pauvre Tché-fou, assiégé par nous, leur avait envoyé estafette sur estafette pour les conjurer en grâce de venir le délivrer. Tous deux se montrèrent fort aimables; le Fan-tai surtout, homme à manières distinguées. Ils nous dirent qu'ils aimaient les Européens, mais que comme nous n'avions pas vu le Vice-Roi de Nankin, ils craignaient de se compromettre en nous recevant sans avoir pris ses ordres. Il faut savoir que le Gnié-tai et le Tché-fou, lorsqu'ils reçurent nos cartes, croyaient que les mandarins supérieurs les avaient également reçues. Leur désappointement fut grand, quand ils apprirent le contraire. — Voilà pourquoi ils refusèrent notre visite, après l'avoir acceptée d'abord. Cet aveu méritait d'être enregistré. Il me confirma, pour ma part, dans l'idée qu'à tout prix il fallait voir le Vice-Roi. — Par l'entremise d'un Père Chinois, nous avons acquis une belle maison en cette ville de Ngan-kin. Les mandarins le savent et ferment les yeux, par la raison qu'aucun Européen n'a paru dans cet achat. C'est le même moyen que nous serons obligés d'employer presque partout, si nous ne voulons pas nous susciter des difficultés, pour le moment presque insurmontables. Une école, une pharmacie prépareront les voies jusqu'à ce que les yeux s'habituent à nous voir. — Je laisse à nos futurs Gaubils et Parennins le soin de décrire la jolie baie de Ngan-kin, et le beau coup d'œil qu'offre la ville, échelonnée sur des monticules presque en amphithéâtre. Avec la paix elle ne tardera pas à sortir de ses ruines. Son enceinte n'est pas très-étendue et elle est relativement bien fortifiée. C'est là que les mandarins pendant la guerre ont, dit-on, déposé longtemps leurs femmes et leurs trésors. — Poursuivons notre course: nous avons visité plusieurs autres villes et gros bourgs de notre juridiction: Partout l'accueil du peuple nous fut sympathique. — A Kien-kiang, ville du Kiang-si, à l'extrémité de cette province, nous avons reçu de Mr Anot, préfet apostolique, le plus charitable accueil, soit à l'aller, soit au retour. Il attendait le nouveau vicaire apostolique, Mgr. Baldus, transféré du Ho-nan. J'eusse été bien heureux de voir Sa Grandeur et de pouvoir parler avec Elle de nos vicariats respectifs. — Non loin de Kien-kiang et sur les limites des trois provinces du Kiang-nan, du Kiang-si et du Hou-pé, il y a un mouvement religieux très-prononcé. Nous y avons beaucoup de catéchumènes. Molestés par les païens, ils avaient eu recours à Mr Anot et à Mgr. Zanoli, évêque du Hou-pé, qui, grâce au concours et à l'énergie de Mr Dabry, consul de France à Han-keou, firent cesser les vexations. — Nous avons encore dans ces parages une petite

chrétienté qui, jusqu'ici, avait été desservie par MM. les Lazaristes; mais leur concours nous devient désormais inutile. — Mon voyage, comme pouvez le voir, avait certainement plus d'un but important pour la mission. — A Kieou-Kiang, nous reçûmes des résidents anglais un accueil cordial, je dirais presque fraternel, surtout de la part d'un M. Harvey, correspondant et agent de la maison Down, dont je vous parlais plus haut. — A Han-Keou, Mgr. Zanoli nous attendait avec impatience. Tous, même les Chinois qui nous accompagnaient, nous crûmes voir le cher Père Louis Massa ressuscité, tant les traits du visage, l'attitude, le ton de la voix étaient, ce semble, identiques. — Afin d'établir un précédent pour le Kiang-nan à mon retour, je tins à voir le Vice-Roi du Hou-Kouang. J'y réussis par l'entremise de Mgr. Zanoli et Mr. Dabry. — Dans cette même ville de Han-Keou, les souvenirs de Mgr Spelta étaient encore vivants. Je couchai dans la chambre où il est mort; je dis la Ste messe où il l'avait dite etc. Mais là comme à Kien-Kiang, témoin de l'isolement où vivaient Mgr. Zanoli et Mr. Anot qui n'avaient aucun frère avec eux (ce dernier nous racontait qu'il y avait tel confrère, arrivé en Chine depuis six ans, qu'il n'avait jamais revu depuis cette époque) je ne pouvais m'empêcher de répéter au P. Gonnet: "Vive la Compagnie notre mère! Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!" Et nous pensions à nos frères du Kiang-nan, de Paris et de Rome, avec lesquels il est si doux d'avoir des communications fréquentes. — Nankin était, lors même que je le dépassai, le vrai but de mon voyage et l'objet de mes désirs. Si je parvenais à recevoir audience du Vice-Roi, le plus grand des Vice-Rois de l'Empire puisqu'il a sous lui trois provinces, le Kiang-si, et les deux provinces du Kiang-nan; ma cause était gagnée. Lors de mon voyage à Pékin, j'ai fait une grosse faute en ne cherchant pas à voir le Régent. Partout on me demanda: « Vous venez du Nord, avez-vous vu Kong-tsin-Wang? » Ici, la demande était « Avez vous vu le Vice-Roi? le verrez-vous? » Tel est le peuple Chinois, tels sont même nos chrétiens! L'autorité a pour eux un prestige presque magique. La chose n'étant pas mauvaise en soi, pourquoi aller contre cette idée nationale? Bien des obstacles peuvent être levés, dans la propagation de l'Evangile, pour celui qui a vu leurs mandarins et les hauts fonctionnaires de l'Empire. Donc, en partant de Kien-Kiang pour remonter à Han-Keou, nous jugeâmes à propos, le P. Gonnet et moi, de renvoyer le P. de Carrère à Nankin pour nous y préparer les voies, mais surtout un pied-à-terre. Nous étions loin de nous douter des difficultés qu'il allait y rencontrer. Le 17 Juin, étant en vue de Nankin, je recevais de grand matin un billet du P. de Carrère, daté du 11, où il nous conjurait de ne pas débarquer avant de l'avoir vu, parcequ'il avait des communications importantes à nous faire. Nous prîmes un moyen terme, de l'avis de Mr. Pallu. Depuis le mouillage jusqu'à la porte Sud-Ouest de la ville, où l'on arrive par un canal, il y a près de deux grandes heures de route. Nous résolûmes d'aller jusqu'à ce point, où nous donnions rendez-vous au P. de Carrère. « Pauvre évêque du Kiang-nan! me disait en riant le P. Gonnet; marchant à pied, mouillé, crotté, quelle entrée triomphante vous faites en votre ville épiscopale! » Nous apprîmes avec joie que les choses s'étaient un peu arrangées depuis le 11. Dès que le P. de Carrère avait voulu appeler des ouvriers pour restaurer le misérable réduit, reste de l'ancienne mission de Nankin, détruit presque entièrement durant l'occupation des rebelles, les mandarins s'y opposèrent formellement, voulurent attrouper la foule, et firent observer au Père qu'il était en danger de perdre la vie: « Je conçois en partie vos craintes et vos soupçons, leur répondit le P. de Carrère. Après l'occupation de la ville par les rebelles, vous pouvez avoir quelque sujet fondé de défiance. Mais voici mon passe-port qui ne peut vous laisser le moindre doute légitime sur ma personne. »

Et comme leur opposition continuait toujours : « Je suis envoyé par l'évêque de Nankin, dit-il ; dans quelques jours il arrive lui-même avec des navires français. La France est un pays ami de la Chine. Elle envoie ses vaisseaux jusqu'ici, non dans des vues hostiles, mais au contraire pour montrer aux yeux de tous l'union qui règne entre les deux empires, et au besoin vous prêter un secours amical et fraternel. » Comme les mandarins ne se rendaient pas encore, mais qu'ils redoublaient leurs menaces : « J'ai reçu mon mandat de prêcher l'évangile ici, dit le P. de Carrère d'un ton ferme, ni vos menaces ni la mort ne me feront reculer. Mandarins, vous avez déjà fait assez de martyrs. Faites-en un de plus, cela ne vous coûtera pas davantage. Mais songez que dans peu vous aurez à rendre compte de mon sang. » Une réponse si énergique laissa ces magistrats tout interdits ; ils n'osèrent poursuivre leurs projets. Les mauvais sujets qu'ils avaient ameutés se dissipèrent et le missionnaire put continuer en paix ses travaux. L'arrivée de deux navires français, le Tancrède et la canonnière le Hong-Kong que nous ramenions de Han-Keou, ne pouvait être plus opportune. Il y eut un moment de surprise dans toute la ville, et l'on se demandait, à ce qu'il paraît : « Quel est donc cet évêque qu'amènent par honneur deux navires du grand Empire de France ? » La première pensée du Vice-Roi aurait-elle été que notre apparition était hostile ? je ne puis le croire. Mais soit crainte, soit forfanterie, il aurait fait dire : Que les Français fussent circonspects, parce qu'il avait sous ses ordres, lui aussi, des soldats aguerris et en grand nombre. Le Tché-fou, ou préfet de la ville, ainsi que le sous-préfet, acceptèrent notre visite. Le Vice-Roi nous fit répondre qu'il était occupé. Il faut avouer que nous arrivions dans un moment peu opportun. C'était l'époque des examens littéraires, jours sacrés et d'immense surcharge d'occupations pour le préfet et le sous-préfet. De plus, le nouveau Vice-Roi, entrant en charge, avait à recevoir les sceaux et la transmission des affaires des mains de son prédécesseur en partance. Le Dimanche soir, le préfet d'abord, puis le sous-préfet recevaient notre visite. Ils nous reçurent parfaitement, surtout le dernier. Je dis au préfet quelles étaient les intentions pacifiques de Mgr Pallu, qui avait ordre de rendre visite aux mandarins et d'établir les relations les plus amicales entre les deux empires, et je fis tomber le discours sur la restitution des anciennes possessions de la mission. Le Préfet reconnut la légitimité de nos droits, mais il m'opposa la réponse du Vice-Roi à Mr le Consul général de France, réponse que je connaissais déjà et qui, dans le but d'éloigner les Européens des villes, consistait à nous offrir en compensation un terrain hors de l'enceinte de Nankin. Il me promit d'en référer au Vice-Roi et de nous faire part de sa réponse, dans le cas où il consentirait à nous donner audience. Lui, et le sous-préfet, nous prièrent de trouver bon, vu leurs occupations du lendemain, qu'ils ne nous rendissent leur visite que les jours suivants. Je renonce à vous décrire notre vie dans notre pauvre demeure, pendant les jours que nous avons passés à Nankin. La foule des curieux, et même des espions, ne discontinuait pas de se succéder, malgré la pluie et les embarras d'une maison en réparation. Il fallait leur laisser voir nos livres, nos images, les laisser s'asseoir à nos côtés etc... Si force était de fermer quelquefois la porte, il fallait bientôt l'ouvrir, puisque, faute de fenêtres, inconnues à ce qu'il paraît en ce pays-là, la lumière faisait complètement défaut en plein midi. Nous profitâmes aussi de quelques moments de beau temps pour parcourir la ville, ou plutôt l'immense désert de Nankin. Un air de grandeur y respire encore partout, soit dans les anciens monuments de la dynastie des Min, dont il reste de magnifiques ruines, soit même dans le palais de l'empereur rebelle Tien-té et de ceux des rois ses subalternes. Que nos nouveaux Pères

se hâtent d'arriver, parcequ'il ne restera bientôt rien de la fameuse tour de porcelaine qui n'est plus qu'une montagne de ruines. La dynastie actuelle prend à cœur d'effacer à Nankin jusqu'aux moindres traces qui rappelleraient l'occupation des rebelles. J'ai vu, j'ai parcouru deux fois le palais du roi de la vertu céleste. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'il logeait seul au fond d'un pays entier de palais, et que tous les appartements de devant et ceux des deux ailes n'étaient habités que par des milliers de femmes, ses concubines. Les hommes n'entroient pas dans ce sérail. — Le 20, le sous-préfet vint nous rendre sa visite. Je le sermonnai sur la nécessité des relations amicales entre la France et la Chine: « Quoique la Chine soit un grand empire, lui dis-je, il est bon peut-être d'avoir aussi l'affection des royaumes étrangers. J'ai habité longtemps Shang-hai et je suis parfaitement au courant de ce qui s'y est passé. Les mauvais jours peuvent, ici ou là, revenir. Ce Monsieur, (j'indiquais le commandant) qui a entendu dire en France que les Chinois sont d'une politesse exquise, étonnerait beaucoup s'il racontait que le Vice-Roi a refusé sa visite." — "Oh! oui l'union! me dit le sous-préfet en me saluant pour prendre congé, — je rapporterai vos paroles à son Excellence le Vice-Roi." Une heure après, nous eûmes une alerte curieuse: "Le Vice-Roi arrive!" nous crient les catéchistes. Nous nous empressons de faire notre toilette pour le recevoir. La chose nous paraissait incroyable; mais enfin tout le peuple en émoi, l'affirmation de plusieurs personnes, nous faisaient craindre de n'être pas prêts à temps pour une si bonne fortune. Le fait est que le Vice-Roi était réellement sorti et qu'il s'était rendu chez son prédécesseur, pour lui faire sa visite d'adieu. On nous a assuré qu'il se proposait de revenir par chez nous; mais que l'entretien avec son collègue s'étant trop prolongée, puisqu'il ne revint que la nuit, il avait été obligé de changer d'avis. Mr Pallu, devant partir le 22 Juin de Nankin, méditait une protestation au Vice-Roi contre le refus de recevoir sa visite, quand le 21, à midi, le Préfet arrive et après quelques mots d'entretien, nous annonce que le Vice-Roi nous recevra à quatre heures. Ces visites du préfet et du sous-préfet, par la pluie, à notre pauvre petite demeure de boue, à la distance de plus d'une heure de leur tribunal, étaient déjà, sinon un triomphe, du moins un succès pour notre sainte cause, aux yeux du peuple. Quel que pût être le résultat de notre visite au Vice-Roi, notre séjour à Nankin devait y faire époque. Seulement en nous quittant, le Préfet crut devoir m'avertir que tous les mandarins seraient présents à l'entrevue. Je pense que par cet appareil on voulait nous éblouir, ou même nous effrayer. Le Vice-Roi vint à notre rencontre jusqu'à l'entrée de la salle d'audience, donna la main à Mr Pallu et me rendit le profond salut que je lui fis, puis il céda la place d'honneur au commandant et prenant pour lui la seconde, il me laissa à la troisième. Les PP. Gonnet et de Carrère nous accompagnaient. Seuls, nous nous assîmes; le reste, mandarins grands et petits, civils et militaires, qui remplissaient la grande salle au nombre de cent cinquante peut-être, restèrent tous debout. "Celui-ci est Européen, me dit le Vice-Roi en me montrant Mr Pallu; mais vous, vous êtes Chinois — Chinois le plus qu'il nous est possible. Car il est difficile d'atteindre la perfection du type, et que l'Européen ne se trahisse pas par quelque côté. — Je n'ai reçu de Shang-hai aucune nouvelle officielle à votre sujet. S'il vous fût arrivé quelque chose en route de la part du peuple, je n'aurais pu donner l'assistance et la protection voulues. Pourquoi donc, poursuivit-il, en s'adressant plus particulièrement à moi; pourquoi avez-vous amené ce Monsieur et ses navires?" — A cette dernière apostrophe, peu s'en fallut que je n'éclatasse de rire: "Excellence, lui répondis-je, c'est tout le contraire qui est la vérité. Comme le cours du Yang-tzé-Kiang est libre et que les navires européens peuvent y naviguer jusqu'à Han-Keou, Mr le Commandant désirait remonter ce fleuve pour visiter, s'il se pouvait, les mandarins

et cimenta l'union qui règne entre les deux empires. Il eut la courtoisie de m'inviter à faire avec lui le voyage. C'est donc lui qui m'a amené. Je suis transféré depuis peu du Nord ici au Sud. Dès mon arrivée, mon premier désir fut d'aller à Se-Tcheou saluer votre Excellence, pendant qu'elle était gouverneur du Kiang-Sou. Ayant appris qu'Elle venait d'être élevée à la dignité de Vice-Roi des deux Kiangs, nous fûmes, le commandant et moi, d'autant plus heureux d'avoir fait ce voyage qu'il nous procurait l'honneur de venir saluer Votre Excellence et de lui offrir, avec nos hommages, nos compliments et nos félicitations pour sa nouvelle élévation. Ces dernières paroles touchèrent le Vice-Roi ; il se leva un peu, fit un geste d'approbation et de remerciment. — "Comment, fit-il, est-ce que vous me connaissez ? — Qui ne connaît les mérites et les hauts faits de Votre Excellence ? Elle a pacifié le midi de l'empire et d'un souffle dissipé les rebelles comme le vent disperse les nuages." (C'est en effet à ce mandarin que la dynastie tartare doit d'avoir recouvré tout le Kiang-nan. C'est lui qui avec les corps Anglo-Chinois a repris Sé-tchéou. C'est lui qui, Sé-tchéou une fois repris, en mit les Européens à la porte. Les Anglais, durant l'occupation de Sé-tchéou, avaient acheté à vil prix, des émigrés, leurs maisons, leurs terrains etc... Li Fou-tai, c'est son nom, eut l'adresse et le courage de faire casser et annuler tous ces contrats) — "J'ai lu, me dit-il, tous vos livres de religion. Votre religion est bonne, mais les hommes sont mauvais. — — La justice et l'humanité que prêchent vos livres, répondis-je à mon tour, et sur lesquelles vos lettrés font d'excellentes amplifications, sont bonnes aussi ; mais les Chinois, et même les lettrés, sont-ils donc tous justes et humains ?" (Nouveau petit soubresaut et geste involontaire d'approbation ; ce qui eut lieu dans tout le reste de l'entretien. Cet homme, malgré sa fierté et son ton tranchant, avait cela de bon que, lors même que je le contredisais, s'il croyait voir jaillir un trait d'esprit, une réponse péremptoire, il l'approuvait tout en continuant sa pointe.) — "Il y a une petite affaire, me dit-il, qu'il faut que nous réglions ensemble. Le Fong-pei-tsang, (grenier de la parfaite abondance), terrain de l'ancienne cathédrale, va bientôt être achevé et rempli de grains pour le pauvre peuple. C'est une bonne œuvre d'utilité publique et il faut que vous consentiez à recevoir un autre terrain en compensation. — Excellence, la question est complexe ; je demande la permission d'y répondre sous ses phases diverses. Il y a deux mois à peine que je suis à la tête de cette mission par suite de la mort de l'évêque... — J'ai connu l'évêque Mei (le R.P. Lemaitre) Où est-il ? — Il est mort. — Vous savez, Excellence, les services qu'il a rendus dans Shang-hai à tout le monde. Par notre vocation et notre ministère, nous sommes les amis de tous les hommes. — Ici le Vice-Roi m'interrompit pour rendre bon témoignage à la mémoire du missionnaire défunt. — "Cette affaire, continuai-je, avant mon arrivée, avait été portée à la légation de France à Pékin et au ministère chinois des affaires étrangères d'où elle a été renvoyée au Consul général de France à Shang-hai. Votre Excellence comprend que c'est avec Mr le Consul de France, qu'Elle doit traiter officiellement. Si réellement ce grenier est devenu d'utilité majeure et publique, je ne doute pas que Mr le Consul ne se prête à quelque conciliation raisonnable. Nankin est une ville immense qui possède une foule d'anciens édifices abandonnés et presque en ruines. Oserai-je demander dans quel quartier de la ville se trouve situé le terrain que V. E. offre en compensation ? — Dans la ville cela ne se peut. Hors de la ville partout où vous voudrez. — Je ne comprends pas l'exception que Votre Excellence fait pour nous. Outre que le traité chinois et nos passe-ports nous donnent le droit d'acheter, de bâtir, d'affermer, partout où nous voudrons, je dois encore vous dire qu'à Pékin, à Tsi-nan, capitale du Chan-tong.. etc.. partout dans l'empire, on a rendu à la religion les possessions

qu'elle avait dans les villes. — A Pékin, au Chan-tong, partout ailleurs, le peuple est bon. Mais ici il est mauvais. Il ne vous veut pas. Je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque malheur dont je serais responsable. — D'après la maxime chinoise vous êtes le père du peuple, lui répliquai-je, ce que le père veut, les enfants l'approuvent aussi. Quoi! le grand homme qui a abattu la rébellion, craindrait son peuple qui l'admire et qui l'aime! Vous pouviez avoir des doutes sur nos personnes. Mais maintenant que vous avez vu nos passe-ports, que voici le représentant de la France assis à vos côtés, couvert de décorations qui attestent son mérite (Ici eut lieu un petit incident: le Vice-Roi regarde la poitrine de Mr Pallu, et de ses doigts longs et osseux, se met à toucher toutes les médailles et les croix du commandant: il me faut expliquer la signification de tout); vous ne pouvez ignorer qui nous sommes. Faites une proclamation et tous les préjugés, s'il en existe, tomberont d'eux-mêmes. — Le peuple d'ici n'est pas bon. Il ne vous veut pas. D'ailleurs tous les terrains en ville appartiennent au peuple. — Celui que, hors de la ville, vous laissez à notre choix, à qui donc appartient-il? N'est-ce pas au peuple? — Je vous laisse libres de prêcher hors de la ville etc... — Ou notre doctrine est bonne, ou elle est mauvaise; si elle est bonne, pourquoi en priver le peuple des villes? Si elle est mauvaise, pourquoi la laisser prêcher même hors des murs? — Ne me résiste pas! Sais-tu que je suis tout-puissant? Si tu m'obéis, tout te réussira à souhait; si non, crains mon ressentiment. Ce que j'écris à Pékin est blanc ou noir, selon que j'écris blanc ou noir. — Je vois que Votre Excellence a des griefs spéciaux contre moi. Les évêques de Pékin, du Chang-tong et les autres, sont admis dans les villes; moi seul j'en suis exclu. Que peut donc Votre Excellence avoir à me reprocher? Elle peut prendre des informations sur moi à Pékin à la légation, ou même au ministère chinois des affaires étrangères etc.. — Si tu n'étais pas bon, on ne t'eût pas fait Evêque. Vous êtes Chinois, vous devez m'obéir. — Nous sommes Chinois.. soit; mais est-ce que les vrais Chinois, et même Votre Excellence, n'obéissent pas à l'Empereur? Enfreindre les traités conclus et ratifiés par Sa Majesté, n'est-ce pas enfreindre sa volonté? Car je ne puis croire que l'Empereur, à la face de l'univers, veuille manquer à l'honneur et à sa parole. Qu'en diraient les royaumes étrangers? — Ne me résiste pas. Le peuple ne vous veut pas. Il n'y a point de terrain en ville. — Votre Excellence vient d'arriver ici; peut-être n'a-t-elle pas encore eu l'occasion de connaître son peuple. Il nous est sympathique; j'en atteste ce que mes yeux ont vu, ce que mes oreilles ont entendu dans la demeure que nous restaurons... — Quelle demeure restaurent-ils? interrompit le Vice-Roi, en interpellant le préfet de la ville. Celui-ci approche et atteste qu'à côté de l'ancien terrain réclamé, il y a eu de tout temps une chapelle chrétienne: "Excellence, repris-je, vous le voyez, nous sommes en ville par une possession plus que bi-séculaire. Veuillez prendre des informations et puisse la vérité parvenir jusqu'à vous sans altération! Votre Excellence, en combattant la rébellion, parce qu'elle combattait pour la justice (phrase chinoise) n'a pas craint la mort. — Oh! Oh! la mort! Je n'ose pas dire que je ne la crains pas! — Pour nous, nous avons reçu d'en haut notre mandat de prêcher l'évangile. L'Evangile, la vérité, c'est comme la lumière qui éclaire tous les royaumes de l'univers, sans toucher à leurs limites dont elle laisse la démarcation libre aux hommes etc. etc... La vérité, dont les conséquences sont éternelles, nous la devons à tous. Avant les traités, nous la prêchions; maintenant que durent les traités, nous la prêchons. Supprimez les traités, nous la prêcherons encore. Frappez, tuez le missionnaire, il ne craint pas etc." — Je n'ai plus aussi frais à la mémoire tout l'enchaînement de cette conversation. Le ton, les interruptions et mille petites nuances adoucissaient tout ce qu'elle peut sembler avoir d'un peu dur et de trop hardi. Mes réponses naissaient de celles mêmes de mon interlocuteur. Le fait est qu'il voulait causer encore et nous retenir plus longtemps: mais comme il roulait toujours dans le même cercle, nous levâmes la séance. Il nous reconduisit avec politesse jusqu'à l'endroit où il nous avait reçus,

[illegible] — A quelques jours de là, en arrivant à Chang-hai nous fûmes bien étonnés d'apprendre que le bruit de notre visite au Vice-Roi nous avait devancé. On ne la racontait pas à notre avantage. On disait qu'il nous avait mal reçus, même maltraités. Nous dûmes rétablir la vérité des faits et tous, chrétiens et prêtres Chinois bénirent Dieu de notre voyage et du langage que nous avions tenu devant les puissants de la terre. Dans cette audience, nous étions environnés d'une foule de mandarins, troupe servile, qui n'avaient jamais entendu tenir un pareil langage au maître devant lequel ils tremblent. Il n'est pas étonnant qu'ils aient interprété nos paroles défavorablement et publié à leur point de vue leurs pensées et leurs appréciations diverses. Tous ces bruits sont déjà tombés. L'assise que nous avons posée à Nankin restera, j'en ai la douce confiance. En me remettant en chaise, après avoir quitté le Vice-Roi, je remerciai St Louis de Gonzague de ce que mon désir avait reçu son accomplissement le jour même de sa fête. J'en augurai bien pour l'avenir, en lui consacrant d'avance les écoles, collèges et séminaires futurs de Nankin et de tout le Kiang-nan. — Votre Révérence aura-t-elle le temps et la patience de me lire ? Quand j'ai commencé, je ne m'imaginais pas que je dusse être si long. Que votre Révérence, que Notre Très-Révérend Père voient l'intention ! — Une mission immense s'est ouverte devant nous, c'est un pays nouveau jusqu'ici inexploré. La Compagnie, si je ne me trompe, a la plus entière liberté d'action. Les prêtres Chinois m'attendaient ici en vacances pour les exercices de la retraite. Je leur ai parlé avec autorité, force et suavité. Nous les gagnerons facilement, et ils nous seront d'une utilité incalculable. — Il faut enfin que je finisse. C'est en me recommandant à vos prières et SS. SS. Merci mille fois de ce que vous voulez bien prier souvent pour moi devant le bras de St François-Xavier. Un François-Xavier trouverait une place non indigne de lui en cette vaste province. Que Dieu, qui peut changer les pierres en enfants d'Abraham, daigne me changer et mes compagnons aussi, selon notre taille, en autant de S. Xavier !!!

Votre très-humble et toujours reconnaissant serviteur et enfant

+ A. Languillat S.J.

Évêque de Sergiopolis — Vic. apost. du Kiang-nan.

Notre Très-Révérend Père Général a nommé le R.P. Fessard visiteur de nos missions de Chine. Le R.P. s'est embarqué le 19 Octobre, emmenant avec lui deux autres Pères et un frère Coadjuteur. Ils ont dû arriver au Kiang-nan juste à temps pour y célébrer la fête de St Fr. Xavier. Nous donnons quelques détails sur la première partie de ce voyage, d'après les lettres d'un des compagnons du P. Visiteur :

— "A bord du Saïd, rade de Messine, 21 Octobre. — Avant de quitter Marseille, nous assistâmes à une délicieuse réunion. Le P. Directeur avait prévenu ces Messieurs que trois Pères partant pour la Chine, et deux pour les Philippines viendraient leur rendre visite avant le départ ; donc, qu'après un mot d'exhortation du R.P. Visiteur, ils chanteraient l'Ave Maris stella pour notre heureuse traversée, puis donneraient un salut et enfin termineraient en faisant aux missionnaires les honneurs d'une visite à leur magnifique galerie de peintures religieuses. Ce plan fut très-bien exécuté. Le R.P. Fessard, tout préoccupé qu'il était de mille soins divers, trouva un petit moment pour leur préparer une vive et fort éloquente exhortation, dont le fond était tiré de la devise même du cercle religieux : Amor veri, pulchri, boni, haec nostra lex esto. Il fallait voir comme il s'enflammait dans le développement d'un texte si magnifique, leur montrant que toute la civilisation chrétienne y était renfermée ; et comme ces graves Messieurs, penchés sur leurs banquettes,

saisissions avec avidité toutes ses paroles. Pénétrés de reconnaissance, non seulement ils nous firent voir leur galerie, mais nous firent cadeau pour la Chine de la série de lithographies qui en reproduisent tous les tableaux. Au salut, jamais je n'ai vu d'enfants de chœur plus pieux et plus respectueux que les quatre messieurs à moustaches qui servaient à l'autel. Celui qui portait l'encensoir, nous dit le P. Bissier, est un des juges les plus respectables de Marseille. Cela n'empêcha pas qu'en balançant son instrument il jonchа tout le tapis de ses charbons allumés, ce qui lui donna un fort grand tracas pour les ramasser. Mais cela même était, je crois, un incident providentiel qui nous disait figurativement cet endroit de la formule: "Partez, enflammez toute la terre du feu de l'amour divin", et le texte: "Ignem veni mittere in terram etc.". Nous tâcherons d'en profiter. – Les Pères de Marseille prirent congé de nous avec l'expression de la plus tendre charité. – Nous avons à bord avec nous Mgr. Sohier, évêque de Hué en Cochinchine, et un prêtre aumônier de la flotte française, tous deux pleins de bonté et très-liants avec nous. En outre, six Espagnols, de la Cie: deux Pères, deux scolastiques et deux frères, se rendant aux Philippines. Ce sont les P.P. Ferrando, Supr.; Ribas, et les FF. Puntas, Alegre, Muntaner, Riera. L'état sanitaire est satisfaisant, puisque chacun à peu près étant indisposé, mais non pas malade, a l'occasion d'offrir au bon Dieu un petit tribut de patience. Le R.P. Fessard a fait hier une visite à Mr. l'amiral de la Grandière avec lequel il a causé fort agréablement une heure entière. L'amiral emmène avec lui sa famille. –

A bord du Tigre, en vue de Périm, 2 Novembre. — Mon R.P. Provincial, P.C. — Après les épreuves qui avaient accueilli nos derniers missionnaires au passage de la mer rouge, vous apprendrez avec plaisir que nous en sommes sortis, grâce à Dieu, sans souffrance. Pendant les sept jours que dura la traversée, nous avons pu chaque jour offrir le vrai sacrifice présagé par tant de solennels prodiges dont les souvenirs nous entouraient de toutes parts. Ainsi pour ce qui regarde les santés, Votre Révérence doit être déjà rassurée. Le R.P. Visiteur, depuis qu'on a quitté Messine, a pu dire chaque jour sa messe. Du matin jusqu'au soir, il est constamment occupé à lire, à écrire ou à prier. Hier seulement, jour de la Toussaint, une forte brise ayant tout à coup succédé à un calme plat, il a été indisposé pendant une demi-journée et s'est absenté des repas. A Messine les habitants n'ont pas été d'avis de nous laisser descendre à terre, à cause de la quarantaine. Nous avons donc repris notre route, et après quatre jours nous sommes entrés dans le port d'Alexandrie. Du haut du pont, l'amiral de la Grandière nous a montré du doigt la colonne de Pompée et les deux palais du Vice-Roi. Après une visite du médecin, on nous a immédiatement transportés par mer à la gare du chemin de fer. Nous dîmes la messe au Caire dans la chapelle des P.P. Franciscains, et à Suez nous nous embarquâmes sur le Tigre, magnifique bâtiment de 320 pieds, le plus beau des messageries impériales; commandant Mr de Boylesve. C'est le cousin au second degré, je crois, de notre P. Marin. Le capitaine s'entretient de temps avec nous; il s'est montré heureux et flatté de l'attention qu'a eue le R.P. Fessard d'aller lui rendre visite. Il l'a bien prouvé, lorsqu'est arrivé le Dimanche. Quoique ce fût contre l'usage d'avoir la messe publique sur les navires des messageries, après avoir offert sa propre cabine, voyant qu'elle ne suffisait pas, il a appelé son second et l'a mis à notre disposition pour dresser une tente en pavillons sur le pont et tout arranger comme nous l'entendions. Tout s'est passé à souhait. Mgr. de Hué a dit la messe assisté de l'aumônier de la marine. Devant tout l'auditoire étaient l'amiral et sa famille; près de l'amiral, le capitaine de Boylesve; derrière, les dames et les messieurs; en tout cinquante personnes assistant à la messe. (Il faut savoir que le plus grand nombre des passagers

est Anglais ou Hollandais) Entre l'Evangile et le Credo, le R. P. Visiteur, après un petit exorde tiré de la circonstance, plein de tact et de dignité, a proposé le développement des vérités suivantes : L'homme a-t-il une fin sur la terre ? Dieu lui a-t-il donné les moyens de l'atteindre ? Quels sont ces moyens ? On l'a accusé d'avoir été trop court ; ce qui fait croire qu'on recevra avec profit la suite du petit cours de religion qu'il pourra donner les trois dimanches suivants à un auditoire qui doit en avoir besoin. Comme on s'y attendait, les Anglais ont réclamé pour avoir leur divine service ; ils l'ont eu en toute liberté. Moi qui désirais entendre leur sermon, je m'étais mis derrière la tente ; mais voilà qu'au beau milieu des prières et des lectures de la Bible, je m'endors ; et vingt minutes après, quand je relève la tête, à mon grand désappointement, tente, auditoire, ministre, tout avait disparu. A. Vasseur S.J.

Addition aux lettres de Constantinople. 15 Novembre 1865. — Nous avons reçu un renfort de quatre PP. et d'un F. Sicilien, venus, qui de Belgique, qui de France, qui d'Allemagne ; cela porte notre nombre à 16 religieux. La rentrée a été belle. Nous comptons en ce moment 52 pensionnaires, 26 demi-pensionnaires et 22 externes ; en tout 100 élèves. Malheureusement notre maison est tout à fait insuffisante. On a été obligé d'en louer dans les environs une autre où plusieurs de nos Pères se sont installés, ce qui est pour eux bien incommode, quoique la distance à parcourir soit fort petite. Notre bail expirant l'année prochaine, nous nous trouverons placés dans l'inévitable alternative, ou de subir une forte augmentation, ou de chercher ailleurs, sans espérance de trouver ce qu'il nous faudrait. Le mieux, sans aucun doute, serait de nous procurer un terrain et de bâtir ; mais c'est toujours le même obstacle : nous n'avons pas d'argent. Quoique le Siècle ait publié à son de trompe dans un de ses numéros de Juillet que nous bâtissions ici des palais, les millions que nous prête la famille anti-cléricale n'existent hélas que dans l'imagination trop féconde de son correspondant. — Nous avons achevé hier, 14 Novembre, le Triduum donné dans l'Eglise de St Jean-Chrysostôme, en l'honneur du B. P. Canisius. Cette église, qui est notre cathédrale, bien modeste à la vérité, était décorée avec goût par les soins d'un de nos Pères, et le long vestibule qui y conduit, orné, comme c'est ici l'usage, de pavillons de toutes les nations européennes. Mgr. Brunoni a présidé aux offices, le premier et le troisième jour. Nous avons eu des panégyriques en Grec, en Français et en Italien. Hier matin nos enfants s'y sont rendus, y ont fait la communion et chanté quelques cantiques. Pourquoi faut-il que nous ayons été, pendant ces trois jours, contrariés par un temps affreux, circonstance qui a beaucoup diminué l'affluence du peuple aux offices et aux cérémonies ! Cordeliers, Capucins, R. P. de la terre sainte, Dominicains, Lazaristes, prêtres de la Propagande se sont empressés de nous offrir leur concours et de célébrer la messe à l'autel du Bienheureux

J. M. J.

Année 1866



Lettres des Scolastiques de Laval.

Juin.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.....

NOS RR. PP. et NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.

France —. Résidence de Quimper —. Retraites et Missions en langue bretonne.

Grâce à plusieurs lettres de Quimper, nous pouvons donner sur les œuvres de nos Pères bretons quelques détails qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt : " La Bretagne, nous disait l'un de ces Missionnaires, par la nature de son sol, par l'aspect sauvage de ses côtes, par la langue, les mœurs et le caractère de ses habitants, n'est pas moins éloignée du reste de la France que ce que nous appelons contrées lointaines et missions étrangères." — Les Pères parlant le Breton ont pour œuvres principales les missions et les retraites, et chacun d'eux est occupé à peu près sans relâche durant toute l'année. Ce que nous allons dire de leurs travaux est extrait en entier de leurs lettres. Nous n'avons fait que changer l'ordre pour plus de clarté et pour éviter des redites :

" Il se manifeste actuellement parmi nous un retour marqué à la langue bretonne. Cette langue qui allait, disait-on, mourir de sa belle mort, est plus vivace que jamais. Aujourd'hui, parmi les Bretons, c'est à qui la parlera le plus purement, le plus élégamment. M.M. de Courson et de la Villemarqué ont donné l'exemple les premiers. Il n'y a pas jusqu'à Mgr. David, Évêque de St. Brieuc, qui ne s'y mette tout de bon, et ne donne à tous ses diocésains des leçons de langue bretonne. — Il y a un an, au mois de Février 1865, a été fondé par les soins et sous le haut patronage de Mgr. Sergent, évêque de Quimper, un journal hebdomadaire en breton ayant pour titre *Ar Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne), et pour but, comme son nom l'indique, la conservation de la foi en Bretagne. Mgr. David ne s'est pas montré moins zélé que Mgr. Sergent pour ce journal, qui fera, nous l'espérons, un grand bien parmi nous. — Ici j'ajouterai une réflexion : On parle beaucoup de la solidité de la foi en Bretagne; On a raison, et tous les jours j'ai lieu de m'en convaincre, puisque toute mon existence a été mêlée à celle des Bretons. Eh bien! savez-vous à quoi, après Dieu, nous devons l'insigne faveur d'avoir conservé la foi? A notre langue, à nos usages bretons. Oui, ce sont là les deux murs qui nous ont préservés de l'invasion des barbares; car on peut bien appeler barbare tout ce qui tend à nous enlever la foi, notre unique bien, pour nous léguer à sa place, ou l'impiété, ou quelques unes de ces doctrines perverses si fort à la mode aujourd'hui.

" Quant à nous, nos moyens d'action nous étaient indiqués par l'exemple de nos anciens Pères : nous n'avions qu'à reprendre les retraites du Père Huby et les Missions du Père Maunoir. — Parlons d'abord des *Retraites*. — Jusqu'ici nous n'en avons guère donné que dans le diocèse de St. Brieuc. Dans trois villes de ce diocèse s'élèvent des maisons destinées aux retraitants. Elles sont tenues par des religieuses qui offrent à leurs hôtes tout ce qu'ils peuvent désirer, nourriture, logement, livres et objets de piété; en sorte qu'il leur est facile de rompre entièrement avec le dehors pour se livrer de tout cœur à leurs saints exercices. Dans chacune de ces maisons ont lieu régulièrement, à diverses époques de l'année, 5 ou 6 retraites, les unes pour les hommes, les autres pour les femmes; toutes sont prêchées par nos Pères. Elles sont toujours suivies par plusieurs centaines de Bretons de tout

âge et de toute condition, venus souvent de bien loin. Tous, riches en bons désirs et pleins de bonne volonté, viennent à nous, portant sur les lèvres ou dans le cœur la parole : " Quid me vis facere ? " Je vous surprendrais peut-être, cher frère, si je vous disais qu'ils s'assujettisent pour les huit jours que dure la retraite à une règle que chacun pratique avec une exactitude digne d'être proposée pour modèle aux Communautés les plus ferventes. Le silence, même dans les retraites des femmes, est bien observé. Aussi presque toujours le succès dépasse nos espérances. — Sur la fin du Carême de 1865, ayant pu trouver quelques jours libres, chose assez rare parmi nous, nous voulûmes en profiter pour donner aussi dans notre résidence de Quimper deux petites retraites. Le croiriez-vous ? 800 femmes se présentèrent pour la première huitaine ! 800 ! C'était une rude besogne : il fallait prêcher, puis prêcher encore, soutenir sans cesse le chant de nos cantiques bretons qui donnent tant de vie à nos œuvres; puis tout ce monde demandait à se confesser plusieurs fois, car on prétendait faire les choses en règle. Pour suffire à la tache, toute la résidence fut mise à contribution. Les femmes qui à l'usage de leur langue maternelle joignaient l'art d'estropier quelques mots de la langue française devinrent les ouailles de nos Pères Français; le nombre n'en était pas grand : elles n'aiment pas à se confesser dans une langue où elles n'ont pas péché. Le reste s'adressait aux Pères Bretons. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'à la fin de cette première retraite nous étions bien fatigués. Mais à la seconde semaine ce fut bien autre chose encore. Notre petite église de St Joseph était comble. 900 hommes étaient là qui avaient répondu à notre appel. Nous fîmes de notre mieux, la grâce fit le reste; nous fûmes contents, et j'aime à croire que Dieu l'aura été aussi; car tout ce monde y allait de bon cœur et s'il y avait de la fatigue pour tous, les consolations ne faisaient pas défaut. — Mais, me direz-vous, si vos Bretons ont tant de ferveur, vos retraites ne doivent guère trouver de conversions à opérer. — C'est ce qui vous trompe, mon bien cher frère; ici comme partout ailleurs l'ivraie pousse avec le bon grain, le démon est là qui nous crée sans cesse de la besogne à mesure que nous multiplions nos efforts. Il semble que dans la Bretagne tout participe un peu à la nature de son sol de granit : la tête du Breton est dure, sa vie très-dure aussi, sa constitution robuste, ses passions très-fortes en général, sa foi plus forte encore et la force de sa pénitence ne le cède pas à la force de son péché. Toutefois, pour ne pas calomnier nos Bretons, ajoutons que Dieu compte en ce pays, et en grand nombre, de bien belles âmes, des âmes d'élite jusque sous les apparences les plus vulgaires.

— Missions bretonnes — " Cette œuvre a commencé dès le 17e siècle avec Michel le Nobletz et le vénérable P. Maunoir. Après la suppression de la Compagnie, elle fut continuée par les prêtres séculiers de divers diocèses de Bretagne. Nos Pères, depuis leur rétablissement à Quimper, l'ont reprise conjointement avec eux. Vous me demandez combien de prêtres s'occupent des missions bretonnes, soit dans la Compagnie, soit au dehors. — Dans la Compagnie : 6 à Quimper et 3 à Vannes; à Brest, on compte encore 3 Pères sachant le Breton, mais ne donnant plus de mission en cette langue. A Paris, plusieurs Pères sont de temps en temps appelés à confesser des bretons malades dans les hôpitaux : on m'assure même que dans ces dernières années ils ont donné un carême en langue bretonne dans une des églises de la capitale. Dans quelques unes de nos résidences voisines de la Bretagne, il peut se présenter aussi de temps à autre quelque ministère semblable à remplir; mais à ma connaissance nous n'avons à poste fixe que les 9 Missionnaires bretons de Quimper et de Vannes. — En dehors de la Compagnie, il y a pour s'occuper de cette œuvre le clergé même des diocèses dans lequel l'évêque choisit des prédicateurs de mission, lorsque l'occasion s'en présente. Je ne connais qu'un seul missionnaire proprement dit dans le diocèse de St Brieuc; c'est le P. Le Page, de la Congrégation de Ste Croix du Mans. Il travaille beaucoup, mais ne donne que des missions de 8 jours qui ne suffisent pas ordinairement pour régénérer une population. Aussi, depuis nombre d'années, ce sont nos Pères de Quimper qui ont donné pour ainsi dire toutes les missions

sions

sions bretonnes de 15 jours dans ce même diocèse de St Brieuc. Dans celui de Quimper, elles se donnent à peu près en égal nombre par la Cie et par le clergé diocésain sans notre concours. Toutefois depuis quelques années nos ministères s'étendent aussi beaucoup de ce côté. Il y a près de 7 ans, le P. Rot et le P. Casimir Kervennic ont été appelés à donner une mission de 3 semaines à Plouguerneau sur les côtes de la Manche c'est une des plus grandes paroisses du Finistère et la patrie de Michel Le Nobletz. Le succès inouï de cette mission et l'autorité du Curé qui nous donnait sa confiance suffirent pour nous rendre populaires dans ces parages où nous étions à peine connus auparavant. Permettez-moi d'accorder une petite place dans ma lettre au souvenir de ce bon Curé; il accorde bien une large part dans ses prières comme dans son cœur à notre Compagnie. C'est un vénérable septuagénaire. Il a blanchi au milieu de son peuple qu'il gouverne depuis 40 ans avec un zèle et un talent qui offrent peu d'exemples et qui portent chaque jour de nouveaux fruits pour la consolation des âmes chrétiennes. Parmi ses 5 à 6 mille paroissiens, la plupart ont été baptisés de sa main: il les a formés à son image, et c'est dire qu'ils sont formés à l'image d'un saint. Tous le respectent et l'aiment comme leur père. Parlez-leur de leur Curé: "Monsieur le Recteur, vous diront-ils imperturbablement, depuis longtemps, pour devenir évêque il ne lui a manqué que de le vouloir". Ils sont fiers de leur Recteur et à bon droit, mais à mon avis celui-ci peut à son tour être fier de ses ouailles. — Un petit trait vous donnera la mesure de son autorité. Peu après la mission, un des notables de la paroisse se permit d'atteler sa voiture le dimanche pour transporter du lin à une ville voisine. La chose fut connue du Curé. Le dimanche suivant il monte en chaire, et tandis que le coupable sollicitait son pardon par sa posture suppliante, il lui adresse une semonce des plus sévères en présence de tout le peuple qu'il avait scandalisé. Si une autre autorité se fût permis à son endroit quelque chose de semblable, cet homme eût montré les dents; mais c'était plus que toute autorité humaine, c'était son vieux Recteur qui avait parlé et la petite cérémonie de la pénitence publique ne fit que resserrer les liens de leur affection mutuelle. Je ne m'arrêterai pas à vous dire le succès de cette mission déjà loin de nous. Les 5 ou 6000 habitants se portaient aux instructions comme s'ils n'eussent fait qu'une famille. Un seul homme resta éloigné des Sacrements. — Pendant les 40 jours qui suivirent notre présence au milieu de ce bon peuple, on vit chaque soir le clergé et les fidèles réunis au son de la cloche au pied de la statue de la Ste Vierge splendidement illuminée. Là, après le chant de pieux cantiques tout parfumés du souvenir du saint temps qu'ils regrettaient, ils renouvelaient ensemble leurs résolutions et demandaient la persévérance pour eux-mêmes et pour leurs frères absents. Partout, dans les champs au milieu de leurs travaux comme autour du foyer dans les veillées d'hiver, leur plus douce récréation était de chanter des cantiques. Leurs voisins envièrent leur bonheur; de toutes parts on se mit à demander des missions à cor et à cris, et les Recteurs, ne fût-ce que pour avoir la paix, étaient dans la douce obligation de s'exécuter. Monseigneur a fort encouragé ces désirs; je sais même qu'au dernier Synode on a parlé d'imposer à chaque paroisse l'obligation d'avoir au moins une mission tous les dix ans. Mais cette mesure n'allait pas au caractère de nos Curés et elle a été rejetée. Toutefois il n'en est aucun, je crois, qui n'ait procuré à son troupeau une mission ou deux depuis 10 à 12 ans. Il y a parmi les Bretons une sainte rivalité pour cette œuvre. L'impulsion a été donnée et le mouvement est si fort que les moins zélés sont entraînés par le courant. — Les populations elles-mêmes nous aiment et nous vénèrent. L'esprit de foi qui anime le paysan breton et qui lui fait professer une sorte de culte pour ses prêtres, est parfaitement fait pour sentir et comprendre le prêtre religieux. Quand on lui parle de notre vœu de pauvreté, quand il entend dire qu'un seul mot de nos Supérieurs nous envoie au-delà des mers pour évangéliser les pays lointains dont il a ouï parler dans les Annales de la Propagation de la foi, il nous regarde avec vénération et voit en nous quelque chose de surhumain: " Dernièrement, me disait un ecclésiastique du diocèse,

en passant par une paroisse où vos Pères venaient de donner une mission, je m'arrêtai pour causer avec un pilote : c'était un vieillard dont la jambe avait été broyée sous navire pendant qu'il s'acquittait de son périlleux devoir. On en vint à parler de la mission et des Pères : " Oh ! s'écria le vieillard avec attendrissement, ceux-là ne sont pas des hommes, ce sont des Anges !" Puis, après quelques moments de silence, il poursuivit, en me montrant sa jambe de bois : " Tenez, Monsieur, *Biel ar Pors* ne pleure pas pour rien ; quand on a démaillé la jambe qui a précédé celle-là je n'ai pas versé une larme ; eh bien ! quand je pense à ceux là, je pleure comme un enfant." Là-dessus il me prit la main, la porta à ses lèvres et la couvrit de ses larmes." — Je reprends la suite de vos questions et j'y réponds de mon mieux. Combien de missions donnons nous chaque année ? Les Missionnaires de Quimper à eux seuls en donnent de 18 à 20 en moyenne, et souvent en sus des *retours de mission* dont la durée est de 8 jours. Quant aux missions, elles ne durent jamais moins de 15 jours, ainsi que je l'ai dit plus haut, et sont données par deux Pères qui se partagent la besogne. Des prêtres du diocèse désignés par l'Évêque nous viennent en aide pour entendre les confessions : leur nombre varie de 16 à 30 et tous trouvent à s'occuper pendant la quinzaine ; les prêtres de la paroisse même ne confessent que les infirmes. La mission se partage en deux semaines. Dans chaque maison, le chef de famille divise son monde en deux parts : l'une reste au logis pour les travaux essentiels du ménage, tandis que l'autre fait sa mission ; la semaine suivante les rôles changent et la 1re bande à son tour profite pleinement des saints Exercices sans être astreinte à nul souci des choses temporelles. Nous avons chaque jour 4 instructions d'environ une heure chacune, sans compter les gloses et le bouquet spirituel du soir. La première a lieu à 7h 1/2, à la suite de la messe commune, la 2de est à 9h 1/2, et deux autres se font le soir, l'une à 2, l'autre à 4 heures. Quatre instructions d'une heure et parfois même de 5 quarts d'heure, cela peut vous sembler bien long ; mais si vous voyiez nos bretons debout autour de la chaire (car l'usage des chaises à l'église, au moins dans une bonne partie du pays, est une délicatesse réservée à nos neveux) si vous les voyiez, dis-je, immobiles, les yeux ouverts et plus encore les oreilles, vous seriez tenté de regretter comme eux que l'instruction ne fût pas plus longue. Du reste, si nous remarquons que la fatigue nuit à l'attention, nous avons un moyen infaillible de la renouveler ; on interrompt le sermon ; un cantique est entonné, mille voix le répètent aussitôt avec un entrain à faire trembler les voûtes de l'église, et le chant fini le prédicateur continue son sermon. Ailleurs cette pratique serait chose fort singulière ; mais n'oubliez pas que nous sommes en Bretagne, qu'il faut faire, comme on dit, flèche de tout bois, et qu'en ceci, comme dans tout le reste, nous sommes plus soucieux du succès que des applaudissements. — Ce serait ici le cas de vous dire un mot du secours puissant que nous offrent les cantiques bretons. Déjà le P. Maunoir et Michel Le Nobletz avaient pu apprécier toute la ressource qu'ils offrent pour graver les vérités de la foi et entretenir la piété au milieu de populations simples et ignorantes. Nous en faisons l'expérience à notre tour. Chacun sait combien le Breton a de goût pour les légendes, les rondes, les refrains chantés. Il porte ce goût jusque dans l'église ; il aime à la faire retentir de ses chants, et ne paraît se résoudre que très-difficilement à l'humble rôle d'auditeur. Je connais tel Recteur qui à la messe de paroisse, au milieu du chant de la Préface, dut se retourner vers ses ouailles pour les prier de se taire et de laisser entendre la voix du célébrant. — Je ne puis omettre un des plus beaux exercices de nos missions, qui a eu le privilège de ramener à Dieu bon nombre de pécheurs. Je veux parler de la belle procession qui termine chacune de nos journées : prêtres et fidèles tous y assistent pour demander le succès de la mission et le retour des âmes indociles à la grâce. Les litanies de la Ste Vierge sont entonnées solennellement sur les marches de l'autel, et l'on sort de l'église sur deux lignes, au son des cloches lancées à toute volée. La procession se déploie à perte de vue. Dès que les premiers rangs ne sont

plus à portée d'entendre le chant, ils commencent un de leurs cantiques bretons; le centre en fait autant à son tour; à la fin s'avance le clergé poursuivant le chant commencé à l'église en l'honneur de Celle qui est appelée la Vierge puissante, le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens. On défile ainsi à travers les rues; bientôt toutes les parties de la ville ou de la bourgade sont enveloppées comme d'un réseau animé, et ce n'est partout qu'un immense concert. Parfois il se produit un incident assez curieux, quand au détour d'un angle de rue, le premier Chœur passant à une faible distance du 2e ou du 3e, leurs chants viennent à s'entrechoquer; chacun alors redouble d'ardeur pour ne pas perdre le ton au contact de ses voisins; il en résulte une certaine cacophonie, accrue encore par l'enthousiasme universel; mais rien ne choque, car tout cela part du cœur. Il est beau surtout d'entendre au retour ces divers chants se succéder sous les voûtes de l'église et venir expirer successivement au pied des autels. — L'oreille qui s'est fermée à la voix du missionnaire ne saurait être sourde à ces chants: le pécheur rebelle à la grâce sent le poids de son isolement, il regrette d'être seul triste quand tous sont dans la joie, et le lendemain la procession compte un heureux de plus. ——— Quels sont les fruits de nos missions? — Il est rare, bien rare qu'elles n'obtiennent pas un plein succès et que le missionnaire en retour de ses fatigues ne soit pas inondé de consolations. Peut être, sur une population de 2 à 3000 âmes, restera-t-il un individu ou deux à ne point profiter des grâces de la mission. Encore en reçoivent-ils quelque secrète influence par les chants qui retentissent alors de toutes parts et par tout ce que les autres leur racontent des S^ts^ exercices. Ces fruits, on le comprend, sont plus ou moins durables, selon que MM. les Recteurs ont plus ou moins de zèle, savent plus ou moins entretenir le bon effet produit par la mission. Un de nos plus puissants moyens d'assurer la persévérance, c'est la dévotion à St Joseph. Tous les hommes, on peut dire sans exception, se font inscrire sur le cahier de St Joseph. Comme cette industrie peut donner à d'autres Missionnaires l'idée de réaliser quelque chose de semblable, je vais vous dire en quoi elle consiste. Nous ne présentons pas précisément cette dévotion comme une confrérie, de peur d'effaroucher nos Bretons. Nous demandons simplement aux hommes, pas aux femmes, un signe, une marque de dévotion à St Joseph, un jour seulement dans l'année, le jour qu'ils voudront à leur choix. Ce jour là, chacun à son tour ira à confesse, Communiera, si on le lui permet, dira quelques petites prières en l'honneur de St Joseph, puis, c'est fini; plus rien jusqu'à l'année suivante. Tous les hommes, Messieurs et autres de nos populations rurales, se font inscrire sur le registre de St Joseph, et les Recteurs nous disent que généralement ils sont fidèles à leurs engagements. Une confession, une Communion de plus par an, c'est énorme pour les hommes! et voilà précisément à quoi nous visons plutôt que de faire retentir à leurs oreilles le mot de Confrérie, vis-à-vis duquel les hommes, en basse-Bretagne comme ailleurs, sont toujours dans une sorte de défiance. Ou ils n'entreraient pas dans cette confrérie, de crainte de se voir assimilés aux femmes et d'encourir l'épithète de Frères, ou s'ils donnaient leurs noms, ils ne s'acquitteraient pas de leurs promesses; ils y perdraient par conséquent, et le bon St Joseph aussi; tandis qu'en suivant notre méthode, ils y gagnent beaucoup et St Joseph également".

Pour compléter tout ce qu'on a bien voulu nous communiquer sur les missions bretonnes, nous citerons encore deux lettres, l'une du P. Kervennic, l'autre du P. le Forestier, auquel nous devons la plus grande partie des détails qu'on vient de lire.

Lettre du P. le Forestier au F. Gourvenec — Quimper, maison St Joseph, 29 janvier 1865 —

Votre lettre est venue me trouver à Plévin où nous donnions une mission, le P. le Conniat et moi, sur la tombe du P. Maunoir. C'est dans cette paroisse qu'est mort en 1683 l'apôtre vénéré des Bretons. Il a sa tombe au milieu de l'église, tout près de cette chaire d'où nous avions à distribuer la parole sainte au peuple fidèle. Je crois que

du haut du ciel il a daigné abaisser un regard sur ses deux frères et bénir leurs travaux, car notre mission a tout emporté. L'église était remplie à tous nos sermons. Il y a des villages à 6 Kil. du bourg et pour s'y rendre des chemins affreux. Eh bien! dans le mois de Janvier, par un temps épouvantable, ces bonnes gens arrivaient au bourg détrempés, couverts de boue, de neige, dès 2h. 1/2 ou 3h. du matin. Ils entraient à l'église et se mettaient aussitôt à chanter des cantiques. Ce n'est pas seulement dans ce pays, c'est partout que nous voyons même empressement à se rendre à la mission. — A Plévin, nous avons obtenu une conversion tout-à-fait remarquable. Il y avait dans la paroisse un individu connu dans tout le pays sous le nom de Dru-Rollin, homme vendu au péché, plein d'esprit satanique, les poches toujours pleines de mauvais livres, de mauvaises gazettes, faisant partout et sous toutes les formes de la propagande pour l'enfer, n'allant à l'église que pour épier les prêtres et parodier la parole de Dieu. Vous comprenez sans peine quel mal il faisait au milieu de pauvres gens qui ne savent pas lire et ne connaissent pas le français. Tel était celui que la Ste Vierge et le P. Maunoir viennent de convertir; et voici comment la chose est arrivée: Cet individu a assisté à plusieurs de nos instructions, se plaçant tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, apparemment pour n'être pas trop reconnu. On l'a même vu auprès d'un confessionnal, ayant l'air d'attendre son tour: mais on m'a assuré que ce n'était qu'un jeu de sa part; et je le crois; car, lorsque le confesseur arrivait, l'oiseau s'était envolé. Quoi qu'il en soit, je demandais à Dieu l'âme de cet homme avec ardeur et confiance. Il me semble qu'il m'eût été impossible d'être content de ma mission si je l'avais laissée entre les mains du démon. On était à l'avant-veille de la clôture. Je venais de donner la conférence comme de coutume, et j'étais de retour à la sacristie. Aussitôt le sacristain me tire à part avec mystère et me dit tout bas à l'oreille: "Notre homme est dans l'église. — Où donc? montrez-le moi." — Et me l'indiquant du doigt en cachette: "Voyez-vous, dit-il, là-bas dans un coin cet homme qui porte un habit de peaux? C'est lui." — Il fallait profiter de l'occasion; il était probable qu'elle ne se représenterait plus. Je me rends immédiatement au pied de l'autel, me tourne vers le peuple et au milieu d'une attention redoublée par la surprise, je dis à voix haute et d'un ton solennel: "La mission va bientôt finir; s'il reste encore quelque pécheur qui ait fermé jusqu'à présent son cœur à la grâce, nous le conjurons au nom de Dieu de rentrer en lui-même. Le Cœur de Jésus est toujours ouvert..." — En même temps, je fais tomber tout le monde à genoux aux pieds de la Ste Vierge, le refuge des pécheurs; je commente brièvement le memorare, récite trois Ave Maria; puis m'étant relevé, je vais droit à mon homme; et, devant tout le monde, lui glisse quelques paroles à l'oreille, en lui indiquant du doigt le chemin de la sacristie. Il comprend parfaitement ce que cela veut dire et demeure tout saisi. Il y avait bien de quoi; de toutes parts dans l'église les yeux étaient fixés sur nous et l'étonnement était à son comble. Le désir du salut de cette âme et la persuasion que j'étais secondé par un secours d'en haut me donnaient de l'assurance. Lui, voyant que je ne paraissais pas d'humeur à démordre, finit par me dire à voix basse et avec une sorte de timidité: « Au moins donnez-moi 5 minutes, afin que je n'aie pas l'air de céder à la violence. Je vais sortir un instant; puis, je reviendrai. — Est-ce bien sûr? — Je vous donne ma parole d'honneur." Là-dessus je le laisse et je me rends dans la sacristie. J'y étais à peine depuis trois minutes que je le vois arriver, mais d'un air décidé. A sa vue, tout le monde s'esquive bien vite; je ferme la porte de la sacristie, et nous voilà tous les deux. Il commence: « Mais, Monsieur, je ne sais pas pourquoi vous m'avez appelé ici; je n'ai rien à faire avec vous. Je n'ai pas la foi. — Vous allez l'avoir, lui dis-je, mettez-vous à genoux et dites: Mon Père bénissez-moi. — « Mais, je ne crois à rien. — Faites ce que je vous dis, à genoux!" Enfin, ses genoux fléchissent. — "Disons d'abord un Ave Maria." A peine cette courte

prière est-elle terminée, qu'un changement subit s'opère en lui: il devient calme, sérieux, réfléchi; se confesse et tout en se confessant: " O mon Père, que je suis misérable! Je devrais sanglotter là à vos pieds, grand pécheur que je suis, et je ne puis que regretter... Mais je regrette amèrement... Croyez-vous que Dieu me pardonne? ... Pardon, mon Dieu! Miséricorde! O Jésus!» Je lui donne une bonne demi-heure d'audience, le priant de venir ce soir même terminer dans ma chambre. Il fut fidèle au rendez-vous. Nous avons passé deux heures ensemble dans ma chambre, tant pour causer que pour terminer l'œuvre de sa réconciliation avec Dieu. La divine Miséricorde versait à flots ses grâces sur ce pécheur. L'ancien Dru-Rollin n'était plus reconnaissable. Le lendemain il était à l'église de grand matin, et me répondait la Ste Messe, à la grande admiration, je dirais presque, à la grande stupéfaction de tout le monde: a Domino factum est istud. Le reste de la mission, il ne se possédait pas de joie: il priait, chantait, parlait de son bonheur à tout le monde. — Vous pouvez, si vous le voulez, publier cette conversion, car dans tout ce pays on la regarde comme miraculeuse. Inutile de vous dire, après cela, que tout le monde a fait sa mission.

Le Forestier S.J.

Lettre du P. Casimir Kervennic à ses frères, à Laval — Quimper, le 18 Janvier 1866 —

Vous me demandez des détails sur nos missions bretonnes. Au fond l'article publié dans le journal Foi et Bretagne par M. Gabriel Morvan, notre délicieux et spirituel collaborateur dans la mission de Loctudy, en donne la physionomie complète. Trois points seulement seraient à ajouter; le temps ne me permet que de les indiquer ici. L'arrivée des Missionnaires, — leur départ, — la cérémonie des morts. — *L'arrivée!* Les cloches sonnant à toutes volées, les populations interrompant leurs travaux et accourant sur le seuil de leurs maisons ou sur le bord de la route pour saluer avec respect les missionnaires, qui de leur côté arrivent en priant à haute voix les Sts Anges et les Sts Patrons de la paroisse de bénir leur apostolat .. — *La cérémonie des morts!* qui, surtout lorsqu'elle se termine parce qu'on appelle un enterrement de reliques, a un cachet qu'on ne saurait retrouver ailleurs (*) Le matin, messe des morts solennelle avec diacre et sous-diacre; sermon sur le purgatoire, et cela en face d'un catafalque couvert de vraies têtes de morts et de vrais ossements de morts. Le soir, procession, mais quelle procession! Au milieu de l'église, des ossements et des têtes de morts entassées forment une immense pyramide. Les petits enfants, les jeunes gens, les vieillards, les femmes, les prêtres, les Missionnaires eux-mêmes, tous, avant de sortir de l'église, prennent en main un de ces ossements ou une de ces têtes de morts; on défile ainsi un à un sur deux lignes, le chœur et les prêtres chantant le Miserere et la foule répondant par le Requiem æternam. Ces chants lugubres, les cloches sonnant le glas, le contraste entre ces visages pleins de vie et ces insignes de mort, tout cela produit une impression qu'on n'oublie jamais. Bientôt la procession est arrivée au bord de la fosse creusée pour recevoir les ossements. Là, le missionnaire parle, une tête de mort en main: il ne lui est pas difficile d'être éloquent. On termine par le cantique du purgatoire, cantique d'une mélancolie saisissante, vrai cri des âmes qui souffrent. — C'est en résumé ce qui a eu lieu dans ma dernière mission de Locarn, mission que Notre-Seigneur a bénie d'une manière extraordinaire et la 1ère où j'aie encore présidé.

Le départ. — Les cloches sonnent encore à toutes volées: il y a foule, tous veulent voir une dernière fois les Missionnaires de Dieu. Beaucoup pleurent — quelques uns sont à genoux. C'est la grande grâce de la mission qui s'en va. —— Je vous parlais tout-à-l'heure de Locarn. Jamais je n'ai reçu plus de consolations

(*) Dans plusieurs paroisses de la Bretagne on trouve à un angle du cimetière une petite chapelle destinée à recevoir les ossements que le fossoyeur soulève en creusant de nouvelles tombes. C'est ce qu'on appelle le reliquaire. Ces ossuaires ne tardent pas à se combler et alors l'on fait choix d'un jour solennel, ordinairement durant la mission, pour transférer tous les ossements dans une fosse commune. C'est la cérémonie dont il est ici question.

solations : « On ne dort plus ici, nous disait le sacristain, ancien militaire, très-intelligent. Dès 2 h. du matin, l'église est assiégée ! bon gré malgré, il faut que j'ouvre. C'est à qui sera le premier auprès du confessionnal des Pères ! Pour trouver le temps moins long, on le passe à chanter des cantiques. » — Le 3e jour de la mission je venais de confesser un homme d'une cinquantaine d'années : « Mon Père, me dit-il, savez-vous qu'il est bien difficile d'aborder votre confessionnal ? J'ai perdu deux journées entières en vaines tentatives. Enfin nous avons pris, ma jeune fille et moi, un parti désespéré. Nous avons quitté la maison (à 6 kilomètres du bourg) à 11 heures du soir et nous étions ici un peu après minuit. — Et qu'avez-vous fait depuis ce temps là ? — Eh bien ! Père, après nous être promenés une heure environ, comme il faisait froid, nous avons prié le sacristain de nous donner les clefs de l'église et nous avons fait ici des chemins de Croix et récité des chapelets en vous attendant. » — Une jeune mère disait au P. Arzur, mon compagnon : « Ah ! maintenant que j'ai pu me confesser, je suis heureuse ! Hier j'étais dans une grande inquiétude. J'étais partie de fort belle heure laissant mon pauvre petit nourrisson entre les mains de son père. J'ai dû, et encore sans succès, attendre mon tour toute la journée ; le soir en arrivant chez moi, j'ai trouvé mon enfant si faible, si faible, que j'ai été épouvantée. Oh ! maintenant dans l'intervalle des exercices je pourrai prendre soin de lui. » Le Père la gronda, tout en admirant sa foi.

Casimir Kervennic s.j.

Voici la traduction de l'article du journal breton auquel renvoie le P. Kervennic dans la lettre qu'on vient de lire. Il a été publié par un prêtre du diocèse de Quimper, à la suite de la mission de Loctudy dont la clôture a eu lieu le 3 Décembre 1865 :

« Rien de plus beau pour l'œil du chrétien et de plus consolant pour l'âme du prêtre que le spectacle d'une mission dans notre Bretagne. Sortez à telle heure qu'il vous plaira de la matinée ; soyez assez vigilant pour devancer les premières lueurs de l'Aurore, vous ne sauriez l'être assez pour prévenir cette foule se dirigeant vers l'église de son village, avec un empressement qui n'a d'égal que les profonds sentiments de foi qui l'inspirent. — Il est aisé de lire sur les traits de ces divers groupes que leur esprit est captivé par une pensée plus grande que toutes les choses de la terre. Ils s'avancent, pieux et recueillis, le long de leurs sentiers étroits : quelques rares paroles seulement interrompent le silence d'une marche qui dure des heures entières. Leurs travaux, leurs affaires et les mille autres thèmes de leurs conversations de chaque jour, il n'en est plus question ; mais souvent la récitation du chapelet ou un souvenir des prédications de la veille vient tromper la longueur du chemin. On dirait des hommes qui ont complètement oublié la terre : leur unique pensée, leur seule préoccupation est le soin de leur salut. Cependant ils arrivent à l'église. Qui n'admirerait ici leur foi simple et franche, le sentiment de profonde vénération qui les range à genoux autour des saints autels ? Quelle piété dans leurs prières ! Quelle douleur surtout dans l'aveu de leurs fautes ! Mais voici un prêtre, un Père missionnaire qui monte dans la chaire de vérité. Qu'on aime à les voir alors, debout, les yeux immobiles, fixés sur la chaire sacrée, attendant et recevant avec une sainte avidité la parole aimée de leur Père ! Les cœurs sont ouverts : que la voix du prêtre jette au milieu de cette foule la divine semence, sa parole ne tombera pas sur une terre stérile. —

Avant et après les sermons, entre les divers exercices, dans les intervalles mêmes occupés par les confessions, l'église ne cesse de retentir de cantiques populaires, dont tous à l'envi, hommes et femmes, les hommes plus encore que les femmes, chantent le refrain avec un enthousiasme qu'on ne saurait exprimer. Le froid et l'humidité des matinées pluvieuses détendent parfois les cordes vocales et donnent à certaines voix une expression que n'approuverait pas toujours l'oreille du musicien : pour moi je n'ai jamais entendu de musique plus belle, je n'en ai jamais entendu

qui eût pour moi autant de charmes, parce que je n'en ai jamais entendu qui sortît autant du cœur : il me semble que les Anges doivent l'écouter avec transport et la présenter à Dieu avec allégresse. — Plusieurs fois déjà j'ai eu le bonheur d'être témoin des heureux fruits de nos missions. J'y ai toujours vu un tel entrain, le travail de la grâce s'y faisait tellement sentir, qu'il me paraît impossible de le décrire ; il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Aussi ai-je compris alors que des pasteurs qui avaient blanchi dans l'apostolat, ont pu dire du haut de la chaire en terminant leur mission "que jamais dans leur vie de prêtre ils n'avaient eu de jour si beau". — Le bonheur de respirer le parfum de cette foi si vive, de cette ferveur digne des premiers siècles, vient de m'être accordé encore une fois dans la paroisse de Loctudy, située sur le bord de l'Océan, en la terre de Cornouaille. La mission a été prêchée par le P. Rot et le P. Kervennic. Tout le diocèse de Quimper connaît ces deux zélés Jésuites et les aime. On sait leur ardeur infatigable, leur habileté à gagner les cœurs. Il est vraiment prodigieux que les forces humaines suffisent à prêcher, à chanter, à entendre les confessions depuis 5 heures du matin jusqu'à 7 h. du soir, sans presque un seul moment de répit, comme font ces missionnaires. Mais il faut le dire, ils trouvaient une population qui n'était pas indigne de leur zèle. Cette mission, comme toutes les autres, a duré 15 jours, pendant lesquels tous les travaux étaient à peu près suspendus. L'époque était venue où les semailles réclamaient des soins qu'il n'était peut-être pas prudent de différer ; de violentes bourrasques avaient couvert la côte de goëmon et venaient offrir le séduisant appât d'un gain facile et extraordinaire. N'importe ; la mission avant tout : la terre attendra ses semailles, la mer remportera ses trésors vers d'autres plages. On s'adonnait exclusivement et de tout cœur à la grande affaire et on ne semblait y dérober qu'à regret une partie de son temps pour l'accorder au sommeil. Dès 3 heures du matin, beaucoup sont déjà sur pied et souvent ils ne rentrent chez eux qu'à une heure assez avancée de la nuit. Demandez-leur s'ils sentent la fatigue, chacun sans hésiter vous répondra que jamais il ne goûta tant de bonheur, que s'il peut avoir un regret, c'est de voir que la mission ne dure pas toujours. — Une chose qui édifiait beaucoup et qu'on verrait peut-être difficilement hors de la Bretagne, c'est l'empressement avec lequel les personnes de la haute classe suivaient les exercices de la mission. On les voyait çà et là confondues dans la foule. Si vous arrêtiez vos regards sur la partie supérieure de l'église, que les hommes, fermes possesseurs d'une tradition antique, n'ont jamais cédé aux empiètements du sexe féminin, vous rencontriez le seigneur à côté du pauvre, le noble auprès de l'homme du peuple ; si vous jetiez les yeux sur la partie inférieure, là encore la châtelaine ne se distinguait de la paysanne et de l'ouvrière que par un recueillement plus profond, une plus grande avidité de la parole divine. Combien de fois n'ai je pas vu de mes propres yeux des dames de condition noble qui, accompagnées de leurs filles d'un âge encore tendre et d'une complexion délicate, se rendaient à l'église longtemps avant le jour, à la clarté d'une petite lanterne, pour avoir l'avantage d'entendre la première messe ! et c'était sous les plus fortes pluies de la saison d'hiver, c'était par les chemins creux et presque impraticables si communs dans notre pays ! Tous trouvent dans la mission un véritable bonheur ; ce sont pour tous des jours d'indicible joie ; mais les vieillards surtout font éclater leurs transports. Ils sont hors d'eux-mêmes en entendant les instructions et les saints cantiques, ils sont ravis à la vue de ces splendides illuminations qui environnent d'une brillante auréole la statue de la Ste Vierge ; en contemplant ces fleurs qui étincellent de loin à son autel comme autant d'étoiles d'or et d'argent, volontiers ils avouent que leur église revêt une magnificence inconnue dans leur jeune âge. Ils ne sentent plus le poids des années, leurs regards sont charmés et leur cœur est au Ciel. — Mais j'omettrais une des parties les plus intéressantes de la sainte quinzaine, si je ne parlais de la mission des petits enfants ; car eux aussi ont eu leur mission. Le P. Rot avait invité

les mères à amener à l'église tous ceux d'entre leurs enfants qui n'avaient pas encore fait leur première Communion. L'invitation fut entendue: dans l'après-dinée réservée à la mission enfantine, tous les chemins qui menaient à l'église étaient couverts d'une troupe joyeuse et bruyante de petits enfants, dont les uns étaient portés entre les bras de leurs pères ou de leurs mères, les autres suspendus à leurs vêtements. Depuis le berceau jusqu'à 10 ans nul n'avait endurci son cœur, nul n'avait fait défaut à l'appel du Père, et l'on vit bientôt une réunion de plus de 400 de ces petits fidèles. Obtenir le silence en pareille assemblée n'était pas chose facile: l'autorité paternelle, après plusieurs tentatives des plus consciencieuses, dut s'y avouer complètement impuissante. Mais ce que ne pouvaient les parents, la seule présence du P. Rot le fit. Dès qu'il parut, les plus petits étaient là, immobiles, fixant sur lui des yeux ébahis, tandis que leurs aînés se disaient tout bas avec une sorte de crainte révérentielle: « *An tad missioneur, an tad missioneur!* Le Père missionnaire, le Père missionnaire!" A un signal, tous tombèrent à genoux, et une courte prière ouvrit solennellement la sainte mission. Le P. Rot commença alors un catéchisme dont la simplicité était à la portée de toutes les intelligences, sans laisser d'être fort instructif. Quatre enfants des deux sexes étaient debout, chargés de répondre; tous les autres écoutaient bien attentivement, car on leur avait fait entendre qu'une répétition allait suivre, où tous auraient à répondre aux mêmes questions: —

"Qui est le maître dans l'enfer.?. —— - le diable.
Quelle est la couleur du diable...?........ il est noir.
A-t-il été fait noir......?....... non.
Comment l'est-il devenu.....?..... par le péché.
L'âme des petits enfants en naissant est-elle blanche ou noire...?....noire.
Est-ce qu'ils ont fait eux aussi quelque péché.........?...non.
C'est donc à cause du péché d'un autre que leur âme est noire?....oui, à cause du péché du père Adam.
Comment Adam a-t-il fait pour pécher........?...manger une pomme.
Est-ce que c'est péché de manger des pommes.....?..Oh! non. (excepté à l'église, ajouta une voix).
Pourquoi donc Adam a-t-il péché en mangeant sa pomme.?..Parce que le bon Dieu l'avait défendu.
Comment l'âme des petits enfants est-elle devenue blanche, puisqu'elle était noire..............?. Par le Baptême.
Peut-elle devenir noire encore.........?. Oui.
Comment...................?..Par le péché.
Est-ce que le péché est mal............?. Oh! oui.
Vaut-il mieux mourir que de faire un péché....?..Ici les opinions furent partagées; mais à la voix du Père l'horreur du péché prédomina. C'était une conversion en masse. — Après ces questions et plusieurs autres d'une égale simplicité sur le Sacrement de pénitence, eut lieu la répétition: tous alors répondaient d'une voix et cette fois sans hésiter. Ensuite le Père fit à la troupe innocente une distribution de médailles bénites, et chacun pressa sa petite médaille sur ses lèvres avec reconnaissance. Alors M. le Curé vint, revêtu du surplis et de l'étole et précédé de la Croix. Il chanta d'une voix solennelle le passage de l'Evangile qui raconte l'empressement des Juifs à venir réclamer pour leurs enfants la bénédiction du divin Maître. Puis, après quelques oraisons chantées pour implorer la bénédiction du Ciel sur cette partie si intéressante de son troupeau, le pasteur, au nom du Sauveur Jésus, étendit

sur elle sa main pour la bénir. Il fit ensuite une autre cérémonie qui ne parut pas moins du goût de son petit peuple que la première : ce fut une distribution copieuse de gâteaux bénits. Tant qu'elle dura le P. Rot occupa les enfants en leur enseignant quelques courtes prières, telles que celles-ci : "Mon Jésus, miséricorde ; doux Cœur de Marie, soyez mon salut ; Saint Joseph, priez pour nous". Après tout cela, Jésus sortit de son tabernacle et voulut bien couronner cette petite mission d'environ deux heures par la bénédiction solennelle de son Saint Sacrement. On était heureux ; c'était pour tous un beau jour. Espérons qu'il aura déposé dans ces jeunes âmes le germe d'un vif amour pour la religion qui apparaîtra quand l'âge leur aura donné la maturité ; comme on voit ces caractères imperceptibles gravés par une main enfantine sur l'écorce des fruits naissants, croître avec le fruit lui-même et présenter en belles lettres à sa maturité les noms bien aimés de Jésus et de Marie !"

Grèce — Ile de Syra (Archipel) — Extrait d'une lettre du R. P. Deavradi, Supérieur de la résidence, à un Scolastique de Laval — Syra, le 6 Novembre 1865. — Syra, petite île de l'Archipel au centre des Cyclades, d'environ trente milles de diamètre, était une station de peu d'importance avant la guerre de l'indépendance hellénique. Depuis une trentaine d'années seulement, elle est devenue le centre du commerce de l'Archipel et du nouveau royaume de Grèce. Elle n'a que deux villes, l'ancienne et la moderne. L'ancienne, située à un mille du port, compte 5000 habitants, lesquels quoique généralement pauvres, ont le grand bonheur d'appartenir, à peu d'exceptions près, à l'Eglise catholique. Depuis plusieurs siècles elle jouit d'un siège épiscopal, et compte même parmi ses évêques un martyr, le vénérable Jean Carga, massacré en 1617 par les Turcs en haine de la Foi dans le port même de Syra. Deux paroisses, desservies par un nombre suffisant de prêtres, se partagent cette partie de l'île. La ville moderne, qu'on appelle Hermopolis, est située sur le rivage de la mer autour du port. Ses habitants montent au nombre de 30000, tous schismatiques, à l'exception de 500 environ. La fondation de cette ville, qui aujourd'hui est la première après Athènes, date de l'année 1820. A cette époque un grand nombre de Grecs échappés aux massacres et aux dévastations des Turcs, vinrent se réfugier dans l'île qui jouissait d'une entière neutralité sous la protection du drapeau français, et donnèrent naissance à une ville nouvelle.

— Etat de la Mission — L'ancienne Compagnie, à partir de 1744, eut à Syra une maison et une église. Pendant la suppression, les deux Pères qui composaient toute la mission, continuèrent leurs travaux apostoliques. S'étant ensuite réunis à la Compagnie vivant en Russie, ils eurent le bonheur de voir avant leur mort deux de leurs frères leur succéder dans cet apostolat. Notre maison située au haut de la colline, a été rebâtie et agrandie en 1854 avec les secours de la Propagation de la Foi, et grâce aux soins de l'infatigable P. Aloisio. L'église attenante à la maison a été élevée en 1825 sur l'emplacement de l'ancienne qui s'écroulait. Après la révolution de 1860, notre personnel a été doublé, nous sommes donc à présent 4 Pères et 4 Frères coadjuteurs. La grande difficulté pour tous ceux qui viennent ici, c'est la langue. Le langage écrit est le grec moderne, qui tend de plus en plus à se rapprocher de l'ancien. Le peuple parle aussi la même langue, mais elle est déjà tellement corrompue, que pour peu qu'on connaisse l'ancien grec, on ne peut s'empêcher de rire en l'entendant parler. On connaît fort peu l'italien et le le français.

— Travaux des Missionnaires — Quel est ici le but de toutes les fatigues d'un Missionnaire ? Le voici en deux mots. Maintenir dans la foi et dans la piété les catholiques, qui privés de notre appui perdraient bientôt le bienfait d'appartenir à l'Eglise romaine. Eux-mêmes confessent que sans les Pères de la Compagnie

depuis longtemps la ville de Syra serait tombée au pouvoir des schismatiques. Ces derniers eux-mêmes l'avouent : " C'est à cause de ces Jésuites que nous sommes ainsi divisés, disait tout récemment à nos catholiques un schismatique des plus influents ; s'ils n'y étaient pas, nous serions tous dans l'unité." Je pourrais confirmer par des exemples la vérité de ces paroles. Qu'il me suffise de dire qu'en plusieurs endroits de la Grèce où nos Pères ne sont point restés, il n'y a plus aujourd'hui un seul catholique. Ainsi l'île d'Andro, à 15 milles de Syra, avait, il y a un siècle, un évêque, un nombreux clergé et grand nombre de fidèles ; à présent tous les habitants sans exception ont passé au schisme. — A Syra au contraire le nombre des catholiques, loin de diminuer, s'est accru. Pour obtenir ce résultat, notre principale occupation, celle de tous les jours, est d'entendre les confessions qui sont très-fréquentes, tellement qu'aux veilles de grandes fêtes et des clôtures de retraites, il n'est pas rare de rester 12 heures au saint tribunal. — On donne annuellement dans notre église 5 retraites spirituelles : à savoir au clergé, aux hommes, aux mères de famille, aux petites filles, aux Sœurs de charité et autres personnes dévotes. — Les ministères ordinaires ne nous empêchent pas d'aller prêcher l'avent et le carême dans d'autres villes, telles que Chio, Naxos, Athènes etc. Tous les dimanches matin il y a l'explication de l'Evangile pendant la Messe ; après quoi les enfants chantent l'Office de la Ste Vierge qui est suivie d'une instruction. Le soir a lieu le catéchisme, la réunion des jeunes gens, de laquelle je dirai un mot tout à l'heure, et enfin la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Nous faisons tous nos efforts pour propager les bons livres parmi nos catholiques. Un jeune homme de Syra vient de nous traduire en grec moderne les "Réponses" de Mgr de Ségur et d'autres ouvrages non moins utiles. Grâce au secours d'argent que nous a fait parvenir un Père de Vaugirard, nous espérons mettre bientôt au jour ces productions. On ne saurait croire à combien de dangers sont ici exposés nos catholiques à cause des mauvais livres et des mauvais journaux ; il n'en est pas un seul qui ne soit infecté de principes schismatiques. Il nous en faudrait donc de bons et en grande quantité pour les opposer à l'erreur. Mais où trouver les moyens ? Voilà pour nos catholiques. Et pour la conversion des schismatiques, me dira-t-on, que faites-vous ? Hélas ! rien ou presque rien. Car ici, outre l'ignorance orgueilleuse et fanatique des Grecs, nous avons à combattre aussi l'intolérance et les lois sévères du gouvernement contre ce qu'ils appellent le prosélytisme. Un petit trait vous montrera jusqu'où peut aller l'acharnement de ces schismatiques. Il y a quelques années à peine, le P. Sarria, prêchant à l'église catholique d'Hermopolis, voulut réfuter certaines erreurs que les journaux grecs répandaient à ce temps là à propos de la conversion des Bulgares ; ils reprochaient à ces peuples d'avoir abandonné l'Eglise leur mère, pour devenir catholiques. Plusieurs schismatiques assistaient au sermon ; loin de se rendre à la force des raisons du Père, ils commencèrent à faire grand tapage, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à des violences ouvertes. Les journaux de leur côté crièrent au scandale et au fanatisme, les injures et les menaces ne manquèrent point, sans compter les réclamations faites au gouvernement. Bref, le P. Sarria fut obligé le dimanche suivant d'abandonner cette question irritante et de changer le sujet de ses prédications.

— Congrégation de St Louis de Gonzague. — Depuis longtemps notre désir le plus ardent était de trouver un moyen pour empêcher que la corruption des mœurs et le poison de l'incrédulité ne se glissât parmi nos jeunes-gens, surtout ceux de la classe ouvrière. On ne saurait croire à combien de dangers ils sont exposés, à cause des rapports journaliers avec les schismatiques, auprès desquels ils trouvent du travail ou les soins d'une instruction primaire. Toute leur religion se bornait jusqu'à présent à assister à la Messe les dimanches et fêtes. — Nous avons eu l'idée de les réunir en congrégation sous le patronage de St Louis de Gonzague. Nos espérances n'ont

pas été vaines ; au premier appel, 50 jeunes gens se sont empressés de donner leurs noms, et en moins de deux mois ils étaient déjà au nombre de 150. Tous les dimanches nous avons nos petites réunions. Elles sont remplies par la prière, l'instruction et les autres exercices communs à toutes les congrégations. Les jours de fête nos congréganistes s'approchent tous de la Sainte Table. Il nous reste encore un grand vide à combler ; c'est de leur procurer un lieu de réunion où ils puissent passer leur temps en d'honnêtes récréations et perdre ainsi l'habitude des cafés et des estaminets. — Mais nous vivons sur les secours de la Propagation de la Foi, qui suffisent à peine à nos besoins ; et Dieu sait quand nous pourrons réaliser tous les bons desseins que nous formons pour la préservation et la moralisation de ce peuple dont la foi nous est confiée .....

Decorradi S. J.

Amérique — Cayenne — Lettre du P. Bégin à un Scolastique de Vaugirard.

St Louis du Maroni, le 11 Novembre 1865. — En retour de votre bonne lettre, que vais-je vous dire de la Guyane ? — Autrefois c'était le pays des grandes choses, des nouvelles tristement intéressantes pour la famille religieuse ; aujourd'hui c'est le train de vie le plus ordinaire qui règne parmi nous. Autrefois à peine était-on arrivé qu'on tombait malade ; on languissait quelques mois, on se consumait dans des travaux héroïques et puis on mourait à la hâte et comme en courant d'un combat à un autre. Aujourd'hui, on arrive en Guyane, on s'installe chez soi comme en France, puis l'on vit comme partout ailleurs. Les mois se passent à attendre quelque fièvre, quelque maladie qui vous mette en face de la mort, sinon dans ses bras, mais c'est en vain... Le choléra lui-même craint de nous visiter et nous sommes ici plus en sécurité qu'à Paris. — Cependant, bien qu'il n'y ait rien de nouveau, Dieu merci, par rapport à nos santés, je puis vous annoncer quelques changements. Ainsi je ne suis plus à la montagne d'Argent : ce pénitencier est totalement évacué par la transportation. Les lépreux nous y remplacent. Voilà donc un établissement de moins. Celui qui se trouvait aux portes de Cayenne, à Montjoli, est détruit aussi depuis quelques jours ; les derniers restes de ses habitants nous arrivent au Maroni. — St Louis, où je me trouve depuis le 30 Août, a également subi une transformation radicale. Depuis sa fondation, qui date de 5 à 6 ans, il formait un beau et nombreux pénitencier de 500 transportés environ ; mais au mois d'Octobre dernier, il a cessé d'être pénitencier ; ses hommes et son personnel libre l'ont successivement abandonné ; il est presque désert aujourd'hui. On le destine à devenir un village de concessionnaires. Il paraît que pour le mois de Janvier prochain il sera occupé par une centaine de ces nouveaux propriétaires du sol de la Guyane, et comme tel deviendra une dépendance administrative de St Laurent. Les condamnés que nous avions à St Louis sont montés plus haut et ont été échelonnés en groupes de 150 ou 200 hommes le long du fleuve ou de ses affluents, où on les occupe à préparer des bois de marine. Il faudra qu'un de nous emporte sa chapelle de missionnaire chaque dimanche pour leur procurer le bienfait de la Ste Messe et des autres secours de la religion. C'est un moment de transition : l'avenir nous apprendra peu à peu ce qu'il faudra faire pour procurer le plus efficacement la gloire de Dieu. — Voilà donc la transportation entrée dans une nouvelle phase. Les transportés ne meurent plus et même ne veulent plus mourir comme au début. Loin de là ! On veut vivre ici comme en France, et ces hommes, deshérités pour jamais de la patrie d'Europe, demandent à se créer une nouvelle patrie sur le sol de la Guyane. Aussi des familles se fondent ; des villages nouveaux apparaissent sous le soleil ; les forêts défrichées se transforment en jardins, en prairies et en terres labourées. Voilà déjà cinq de ces villages nouveaux groupés sur un espace assez peu étendu. St Laurent, qui est la métropole ; St Louis ; St Pierre. St Maurice et St Jean. Le P. de Monfort est pasteur de St Pierre, village composé d'hommes condamnés à temps, mais devant rester en Guyane. — St Maurice

est échu au P. Jardinier : là sont des condamnés à perpétuité ; ils demandent et obtiennent une concession, se marient avec des femmes venues librement de France, et s'établissent dans leur propriété pour y vivre à toujours. Cette paroisse va devenir considérable et s'étend au loin dans les grands bois : aussi le P. Jardinier sera-t-il obligé de prendre un cheval pour visiter aisément toutes ces familles dispersées sur de grands espaces et établies chacune dans son propre domaine. Mon lot à moi est St Jean, à trois lieues en amont de St Laurent, sur le fleuve. Je n'y vais encore que tous les 15 jours pour l'Office du dimanche, car je reste chargé pour quelque temps encore d'alterner à St Maurice avec le P. Jardinier. J'espère que bientôt nous pourrons aller nous installer chacun dans nos paroisses respectives. En attendant, je me rends à St Jean par le fleuve : je pars vers 5 heures du matin, conduit par 7 hommes et protégé par un militaire sous les armes. Je voyage ainsi pendant 1h½ sur les eaux tranquilles du Maroni, côtoyant les îles fort étendues formées dans son lit qui est large 6 ou 7 fois comme la Seine à Paris et encaissé dans des rives de verdure. Mes paroissiens sont des condamnés à moins de 8 ans de travaux forcés, mais qui doublent les années de leur peine. Lorsqu'ils ont atteint le premier terme de leur châtiment, ils sont libérés, et comme tels, séparés de la masse des condamnés des divers pénitenciers : on les dirige alors sur St Jean où ils feront ce qu'ils appellent leur doublage. Que vont-ils entreprendre pendant ces quelques années, en attendant que les portes de la patrie se rouvrent enfin pour les recevoir ? Ils peuvent accepter une concession de terrain qu'on leur offre ou bien ils travailleront de leur métier, s'ils en ont un qu'on puisse utiliser, et recevront une rétribution de 10, 15, 20, ou 25 sous, selon leur travail. Mais en général ils ont peu de goût pour se faire une position quelconque : ils sont nourris par l'état ; cela leur suffit. Tous sont atteints du mal du pays : le chagrin, l'impatience, le désir de revoir la France les dévorent et font leur tourment. Ce sont les plus malheureux de toute la transportation. Les autres ont pris leur parti ; la Guyane est forcément leur patrie, ils s'y résignent et oublient la France qu'ils ne doivent jamais revoir. Mais ces pauvres libérés qui devraient, ce semble, être les plus joyeux, puisqu'ils doivent rentrer un jour au pays, sont cependant les plus à plaindre. Comme autrefois les Hébreux sur les rives de l'Euphrate, ils ne peuvent que répéter les chants de l'exil ; car ce sont de vrais exilés sur les rives silencieuses du Maroni. Aussi les plus déterminés ne songent qu'à s'évader. Ils quittent le camp pendant la nuit, emportant vivres et bagages autant qu'ils peuvent ; mais cela ne les mène pas loin. S'ils ont pu emporter quelques outils, ils s'enfoncent dans les grands bois et là ils fabriquent une embarcation sur laquelle ils hasarderont leurs jours en descendant clandestinement le grand fleuve, au risque d'être pris en passant devant St Louis et St Laurent, ou bien à l'entrée du Maroni dans l'océan ; car à l'embouchure stationne un petit vapeur qui a mission d'arrêter ces pauvres évadés, ou de tirer sur eux à balle comme sur du gibier. Malgré tant d'obstacles et de périls, les tentatives d'évasion, surtout dans cette saison, sont très-fréquentes. Mais, dira-t-on, dans l'intervalle de temps qui s'écoule pendant la fabrication de l'embarcation, il faut vivre et souvent on n'a rien. Que fait-on ? Pendant la nuit on se rapproche des cases des petits concessionnaires, on pénètre dans le poulailler, on fait rafle de tout. D'autres s'y prennent mieux encore ; ils portent leurs vues sur le presbytère et y font butin. C'est ce qui est arrivé chez nous à St Louis, il y a 3 semaines. Une bande d'évadés de la prison de St Louis même rôdait dans les environs, mourant de faim ; le dimanche, pendant la gde Messe, la bande se distribue les cases à visiter : deux au moins pénètrent au presbytère tout nouvellement construit, brisent les persiennes qui donnent sur la galerie, pénètrent ainsi dans les appartements, ouvrent secrétaire, armoire, tirent le linge au milieu de la chambre, brisent les tiroirs du bureau du P. Micou, le maître de la maison, en un mot bouleversent deux ou trois chambres pour trouver quelque trésor et ne peuvent découvrir et emporter que 14 francs ; pour mieux reprendre leur course ils emportent dans leurs pieds une paire de mes souliers et une

autie du P. Nicou. Le soir, deux d'entre eux, ivres à ne pouvoir plus se sauver, sont repris dans un vieux carbet abandonné; les autres prennent la fuite, laissant là tout le butin qu'on charge sur les épaules des deux captifs, et ces malheureux rentrent ainsi à St Louis au milieu des huées de toute la population. — L'aumônier est toujours bien vu par la grande majorité des transportés; ceux qui sont en ménage sont heureux de recevoir la visite du Père, de lui montrer leur case, leur belle chambre, leur petit bétail et les petites cultures de leur jardin. La paroisse de St Louis surtout est agréable à visiter. Vous y rencontrez des visages bienveillants, ouverts, reflétant les joies du présent et les espérances de l'avenir. Quel changement pour eux de passer de la communauté du bagne à la vie de famille, d'échanger les lourdes chaînes du forçat pour les liens dorés du mariage, enfin d'avoir son chez soi avec un joli domaine! A St Jean, où les transportés font, comme je vous l'ai dit, leur doublage, les figures sont plus sombres; elles sourient rarement et péniblement. Ils se disent libres et sont encore sous le joug du régime pénitentiaire qu'ils abhorrent; mécontents d'un présent qui pèse sur leur cœur comme un remords, ils ne rêvent que l'avenir. Pour se distraire un peu d'une situation si pénible, ils viennent demander à l'aumônier des livres de lecture, causent volontiers avec lui, voudraient l'avoir au milieu d'eux, parce qu'il est le seul qui entende leurs doléances et prenne leurs intérêts en main. D'autres occupent leur temps à tendre des pièges aux oiseaux et au gibier du pays; ils y réussissent assez. Il faut que je vous raconte à ce propos, pour distraire vos petits enfants de St Joseph, le beau fait de chasse d'un de ces braconniers. Le dimanche qui suivit la fête de la Toussaint, je suis arrivé à St Jean pour y faire l'Office, bien que je les eusse prévenus que ce jour là j'irais à St Maurice. Ils ne m'attendaient pas; quelques uns étaient allés voir leurs pièges et chercher fortune dans les grands bois. L'un d'eux, accompagné de son petit chien chasseur et armé d'un sabre d'abatis, s'enfonce dans la forêt, cherchant du gibier. Bientôt son chien par ses aboiements précipités l'avertit de la présence de quelque animal: il s'avance de ce côté et aperçoit à 20 pas environ une bête fauve, qu'à ses mouchetures blanches et noires, il prend pour un tigre: saisi de frayeur, il resta un moment immobile; mais enfin s'armant d'un courage désespéré, il s'avance à l'attaque avec son arme unique, un mauvais sabre. Or à mesure qu'il approche de l'animal, il s'aperçoit que ce n'est pas un tigre mais bien un énorme serpent, emprisonnant et étouffant dans ses vigoureux anneaux une biche de moyenne taille, qu'il se préparait à engloutir: déjà la tête de la biche avait disparu dans le gosier du reptile dont les puissantes mâchoires, démesurément ouvertes, commençaient à broyer les épaules de sa victime. Notre homme reprend courage à cette vue et malgré le regard flamboyant du monstre qui se voit menacé, il s'approche et décharge sur le cou du serpent deux ou trois coups de sabre qui suffirent pour le mettre hors de combat; puis dégageant la biche des nœuds du serpent qui se détendent d'eux-mêmes, il laisse celui-ci mourant sur le sol, charge la biche sur ses épaules et arrive triomphalement au village avec sa belle capture. Elle fut vite dépouillée, dépecée et vendue aux amateurs; j'en rapportai un cuissot à St Louis, pour l'offrir, le mardi suivant, à nos Pères de St Laurent invités à dîner chez nous ce jour là. La biche expédiée, notre braconnier, aidé d'un camarade, retourne au lieu du combat et rapporte son magnifique serpent chasseur. Je causais encore avec mes paroissiens sur la place lorsque nos deux hommes revinrent des bois: ils déposèrent devant moi cet énorme reptile et l'étendirent sur le sol afin qu'on pût le contempler à souhait: il mesurait 15 pieds de long et sa grosseur dépassait les proportions ordinaires: car dès lors que ce chasseur aux biches se mettait en frais pour avaler celle-ci d'une pièce, il fallait bien que son estomac fût capable de la loger tout entière. Il fut dépecé à son tour, et ses tronçons, d'une chair blanche et tendre, firent le régal de nos libérés: on dit que ce mets vaut du lapin....

Bégin S. J.

Lettre du P. Gally au R. P. Dorr — Cayenne, 16 Décembre 1865 — ... Ici c'est le P. Demangin qui s'occupe des Pontons. Dans la rade de Cayenne il y a trois vaisseaux, à trois cents pas du quai. Ces vaisseaux sont les habitations de 1200 malheureux forçats. Chaque matin ils quittent leur bagne et viennent travailler en ville aux plus gros ouvrages, nettoyer les rues etc: ils vont prendre leur repas à 10 h., recommencent leur ouvrage à 2 h. et retournent le soir à 5 h. aux pontons pour souper et se coucher. Le P. Demangin y va tous les dimanches deux fois: le matin, dire la Messe et prêcher; le soir, chanter les vêpres, prêcher et donner la bénédiction du St Sacrement. Il s'y rend aussi deux fois la semaine, de 10 h. 1/2 à midi, pour causer avec eux et leur distribuer des livres. Il a eu pour la Toussaint environ une centaine de ses paroissiens à Communier. J'y suis allé trois fois assister aux vêpres et y ai prêché deux fois. Ils écoutent le sermon de la manière la plus attentive. — Le P. Faleur, momentanément à Cayenne, donne le jubilé à la cathédrale de la ville. Il a commencé le dimanche, 26 Novembre, pour terminer le jour de Noël. — Tous nos Pères et Frères se portent admirablement bien. Ils ont de la santé de reste. — Nous avons ici une petite chapelle assez longue (19 mètres), mais elle est peu large (4 mètres seulement): je ne pense pas qu'elle ait aussi plus de 4 mètres de hauteur. Tout le contour est en persiennes, à l'exception d'une maçonnerie en briques d'un mètre de haut. Elle est très bien dans son genre, mais elle est trop étroite et sa voûte est trop basse. La chapelle de Montjoli va la remplacer. Elle n'est pas plus longue, il est vrai; mais elle a 11 mètres de largeur et autant de hauteur. Elle a trois nefs; il y aura aussi une tribune et on mettra à celle-ci tout le contour de l'autre. Mais comment, me direz-vous, transporter si loin une église et un clocher? Rien de si facile; comme le tout est en bois, on démonte toutes les pièces, on les dépose dans une charrette attelée de deux chevaux et conduite par le F. Stræsser. Cinq à six transportés suffisent pour faire tous les travaux; ils demeurent toute la journée ici et y prennent leurs repas; bien plus, il y en a trois qui couchent dans la cour sous un hangar. Que penser de ces trois personnages qui montent ainsi la garde auprès de nous pendant la nuit? Ce serait à faire frémir si on ne les connaissait pas; mais ce sont de véritables moutons, doux comme des agneaux; on croirait qu'ils n'ont jamais connu le péché. — Voici le R. P. Supérieur qui me conduit dans ma chambre au 1er étage: deux côtés ne sont composés que de persiennes dont les lames s'ouvrent à volonté pour laisser passer la brise. On peut bien ouvrir les lames, mais pas les persiennes tout entières, de crainte des vampires et des reptiles. De ma chambre je contemple le jardin qui est très beau. Je vois le cocotier, le manguier, le pommier, le bananier etc, etc. qui ont des fleurs, des fruits verts et des fruits bons à manger. Ce sont des arbres qui promettent pour l'avenir. C'est un véritable paradis terrestre que ce jardin! Il en est de même de tous les jardins de Cayenne, sans parler de toutes les propriétés de la Guyane. Les orangers, les citronniers, etc, donnent aussi des fruits bons à manger toute l'année. — Dès le lendemain de mon arrivée, le R. P. Supérieur me fait visiter la petite ville de Cayenne, dont la population s'élève à six mille âmes à peine et où l'on voit plus de noirs que de blancs. Toutes les maisons sont bâties comme celles de Fort de France à la Martinique, mais un peu plus élégamment: elles ont généralement ici deux étages. Jamais on ne ressent de tremblement de terre comme dans les Antilles. — Nous passons sur la place qui est plantée de palmistes. Ce sont des arbres très droits, très élevés, dont le sommet est terminé par une touffe de branches vertes. Un peu au dessous se trouve un choux appelé le choux palmiste, bon à manger. La place et les arbres ont droit à l'admiration d'un Européen. — Nous allons visiter M. le Gouverneur, M. Hennique, qui a mis cette année son fils au collège de Vaugirard et qui tient, pour ne rien dire de plus, à ce que les employés assistent à la Messe le dimanche. Il aime beaucoup les Pères de la Compagnie. — Puis nous nous dirigeons vers la demeure de Mgr Dossat, vice-préfet apostolique de

toute la Guyane française et de tous nos pénitenciers. C'est de lui que découle toute notre juridiction ordinaire. Il nous a reçus d'une manière très-gracieuse. Nous sommes entrés à la cathédrale qui n'a rien de bien remarquable : elle est vaste, a trois nefs ; ses murs, ses colonnes et les cintres qui relient les colonnes sont en briques enduites de chaux. Là règne le style roman. Quant à la voûte, c'est simplement un plancher très-plat. La couverture, comme celles de toutes les maisons est faite avec de petites planches appelées bardeaux. Nous avons visité l'hopital où vont sans aucune répugnance, non seulement les transportés, mais les officiers, les employés supérieurs, les prêtres, pour se faire soigner quand ils sont malades. Il y a une vingtaine de Sœurs qui s'occupent des malades, comme de véritables mères. Ce sont des religieuses de St Paul de Chartres. Outre cet hôpital, il y en a encore un autre en dehors de la ville (camp de St Denis) avec une dizaine de Sœurs du même institut. Vingt Sœurs de St Joseph de Cluny, de Paris, prennent soin de l'éducation des jeunes personnes. Seize Frères de Ploërmel s'occupent de celle des garçons : ils ont pour professeur de latin un monsieur de la ville, qui a en tout 12 élèves. La plupart des jeunes gens comme des jeunes personnes un peu aisés vont en France faire ou achever leur éducation. — Nous voici montés sur un point très-élevé qui domine la ville, c'est le fort. C'est là qu'est placé le phare, et qu'on indique par des signaux l'arrivée des vaisseaux et leur départ. On y construit en ce moment des réservoirs qui vont recevoir de l'eau fraîche venant de plus de 4 lieues, du sommet d'une montagne, pour être distribuée dans tous les quartiers de la ville. Arrivés en haut nous avons une vue de la plus grande beauté ; à nos pieds, du Nord-ouest au Nord-est, c'est la rade, vaste et remplie de vaisseaux de toute grosseur ; plus loin, c'est la mer avec sa majesté ; à l'Ouest, l'embouchure de la rivière de Cayenne, recevant plusieurs affluents considérables et ayant dans cet endroit plus d'une lieue de largeur ; à l'Est, sur le bord de la mer, on aperçoit la caserne, la maison du gouverneur, l'hôpital et diverses habitations, à une distance de deux Kilomètres ; au Midi, la ville s'étend à la même distance. Aussitôt après les dernières maisons de la ville, à l'Est, au midi, assez loin à l'Ouest et tout-à-fait dans le lointain au Nord-ouest, ce ne sont que des forêts, des montagnes couvertes d'arbres de toute sorte. —— La chaleur est très-supportable, bien qu'elle soit en ce moment à 26° environ ; mais nous avons continuellement les vents alisés et dans ce moment les pluies parfois torrentielles qui tombent pendant 10, 20, 30 minutes, sans orage. Voici la température de l'année dernière qui est la même tous les ans. Les six premiers mois de l'année et celui de Décembre ont eu 26 degrés centigrades, les mois de Juillet, Août, Octobre et Novembre, 27° ; enfin le mois de Septembre, 28°. — Pendant la nuit la plus fraîche, on a au moins 22 degrés et pendant les chaleurs les plus fortes, jamais plus de 32 degrés. Nous ne sortons jamais de la maison sans prendre un parapluie de soie, qui sert de parasol au besoin. Le soleil est loin d'être aussi malfaisant qu'on le dit. Cependant il ne faudrait pas s'arrêter tête nue sous ses rayons ; on serait bientôt mort. Après dîner, pendant notre récréation que nous passons dehors à l'ombre, nous sommes réellement au frais à cause de la brise. — De temps en temps, nous allons faire quelques promenades sur les bords de la mer. Nous avons près d'ici, à une lieue, la montagne aux tigres. Ces animaux y viennent réellement parfois, mais jamais ils ne s'approchent de la ville et quoique féroces, ils ne font de mal à l'homme, surtout en plein jour, qu'autant qu'ils sont attaqués. — Dans la ville même vivent un grand nombre de vautours. — Je n'engage pas beaucoup le Frère dépensier à venir ici chaque matin faire ses provisons ; tout est un peu cher : les œufs : 1f,80 centimes la douzaine, les dindons 27f. la pièce etc. — Sortons de Cayenne et allons nous promener du côté de Montjole. Ici, bien entendu, il n'y a pas de chemin de fer, il n'y a point non plus de voitures publiques. Pourquoi y en aurait-il ? personne n'y monterait, Cayenne est la seule ville de toute la Guyane française.

C'est à peine si on trouve un sentier pour voyager. Les noirs, seuls habitants de l'intérieur, ne connaissent que le canot et les rivières. Il y a cependant une route conduisant à Montjoli, qui n'aura bientôt plus un seul habitant. Or cette route dont l'entretien coûte très-cher, ressemble très-souvent à un des plus mauvais chemins de France à cause des pluies trop fréquentes. Nous montons en cabriolet; un Frère conduit et nous voici voyageant sur cette route. Nous passons tout près des montagnes, nous apercevons çà et là plusieurs petits castels de noirs. Voici comment ils sont souvent construits: Quelques gros pieux plantés dans la terre, unis ensemble par des branches entrelacées, avec une couverture de feuilles; c'est tout. Je suis entré dans une de ces cases, j'y ai trouvé un noir qui avait la fièvre: il était assis sur une espèce de chaise faite avec des branches d'arbres. Le lit est aussi formé par des branches entrelacées; le fusil complète l'ameublement. Quant à la cuisine, elle se fait toujours dehors. — Je suis allé trois fois à Montjoli dire la Messe le dimanche et j'avais avec moi un employé de Cayenne, homme très-religieux. Après la Ste Messe et un léger déjeuner, nous allons à pied faire une promenade à trois ou quatre Kilomètres de là. Ce ne sont que des forêts de toutes parts: nous voyons voltiger de charmants oiseaux, mais ils ne savent pas chanter. Voici une maison en bois; c'est presque un château; c'est la municipalité de la paroisse; pas de rez-de-chaussée. Nous montons par une échelle au premier. Nous saluons M. le Maire et son secrétaire. Ils n'ont d'autres compagnons que quelques fusils. A un Kilomètres de là, voici une dizaine de cases; j'ouvre de grands yeux, je vois la tour de Loyola bâtie autrefois par nos Pères; ils avaient là une exploitation de roucoux, de cocotiers, etc: la tour, la maison, le hangar existent encore. Le hangar était plein de vaisseaux contenant du roucou pour la teinture rouge. On cultive aussi le café etc. C'est une propriété considérable rapportant de 60 à 80 mille francs; mais on ne voit que des arbres partout; seuls les propriétaires ont changé: sic vos non vobis.

Gally S.J.

Extrait d'une lettre du F. Bailly au R. P. Dorr — Cayenne, 31 Décembre 1865. — Première Communion d'un vieux Nègre —

Le R. P. Girre, notre Supérieur, avait envoyé le P. Jardinier qui venait de faire sa retraite à Cayenne remplacer un autre Père auquel il voulait procurer le même bienfait. Dans le pénitencier, raconte le P. Jardinier, il y avait des chevaux. Persuadé qu'il me serait utile d'avoir l'habitude du cheval pour visiter les brebis que Dieu nous a confiées et qui de jour en jour vont s'éloignant dans la forêt, à des distances presque infranchissables pour un piéton, me rappelant que N. Seigneur et la Ste Vierge montaient au moins à âne, que St Ignace était cavalier, je résolus de profiter de l'occasion A. M. D. G. et Salutem animarum. Un brave maréchal des logis de gendarmerie à cheval s'offrit à me donner des leçons d'équitation. — Vous monterez Bijou, me dit-il; il est doux comme un agneau et je réponds de vous. J'acceptai de grand cœur. Quelques jours après, le Curé de la paroisse voisine, dont le district a 10 lieues de circuit et qui lui aussi est bon cavalier, voulut être de la partie — "Volontiers; plus il y a de monde, plus il y a de plaisir". Mais où diriger notre course? — J'aurais bien voulu, dit M. le Curé, visiter un bon vieux Noir à 2 lieues d'ici. Il baisse tous les jours; il n'a point fait sa 1ère Communion et il ne veut point la faire, parceque, dit-il, il n'en est point digne. Qui est-ce donc? demande le maréchal des logis. — C'est Sylvestre — Lui! Mais c'est la crème des hommes... jamais il n'a eu affaire avec la gendarmerie! — Eh bien, dis-je, allons voir ce bon Noir". — Nous voilà partis, longeant le rivage de la mer qui baigne ces quartiers ou villages jusqu'à Cayenne. A notre arrivée, nous trouvons un bon vieux Nègre, avec cheveux gris et crépus, barbe blanche, couché tout habillé sur un lit bien propre. Comme sa

femme, un peu moins noire que lui, et ses 2 enfants, il paraît non pas surpris, mais joyeux et reconnaissant de la visite des 3 cavaliers : – « Sylvestre, dit M. le Curé, je vous amène deux de mes amis qui ont voulu vous visiter et vous encourager. – Cà, Cà bien, M. le Curé," dit-il ; et il remerciait de la tête et des mains en nous considérant avec curiosité. Il parut voir avec un plaisir marqué M. le maréchal des logis qui lui avait dès l'entrée donné une poignée de main. Après quelques questions préliminaires sur sa santé qui, selon moi, n'a guère d'autre tort que celui d'avoir plus de 60 ans de date, il fallut bien aborder l'affaire de la première Communion. Le Noir se contenta de répondre dans son langage créole : "Mo pas pouvé... mo pas digne... mo pas assez savant." – M. le Curé et moi nous lui répondîmes comme aurait fait tout théologien : que sans doute il n'en était pas digne, puisque sur la terre personne n'est digne de cet honneur, mais qu'il en avait besoin ; que Dieu le voulait, le commandait, et, ce qui était la vérité, qu'il était assez instruit pour pouvoir Communier saintement : j'ajoutai même que St Sylvestre, Pape, son patron, avait fait sa 1ère Communion, et qu'il ne serait pas content si le chrétien qui portait son nom ne Communiait pas comme lui. Sylvestre se contentait de répondre timidement : « Mo pas dire non". – Or c'était un oui que nous voulions de cette bonne âme qu'une crainte fausse et pernicieuse avait jetée dans l'erreur et l'obstination. A cet instant critique, notre brave maréchal des logis nous vint en aide avec un à-propos providentiel. Ces gens-là, dans leur franchise toute militaire, ont un langage et une théologie à eux que Dieu bénit et récompense. Comme nous, vous serez heureux d'entendre son petit discours. Après la grâce de Dieu qui est la première ouvrière dans les âmes, je suis persuadé que les paroles pleines de bon sens et de cordialité de ce gendarme ont porté, bien plus que les nôtres, la conviction dans l'âme candide du pauvre Nègre français : – « Comment ! mon père Sylvestre, lui dit-il, toi que je connais depuis 10 ans, toi que la gendarmerie n'a jamais trouvé en défaut, toi qui n'a jamais paru devant la justice, toi qui as été baptisé comme nous, tu mourrais sans faire ta 1ère Communion !... Un brave homme comme toi !... Non, ce n'est pas possible... Puisque M. le Curé et le Père te disent que tu peux la faire, il faut la faire, Sylvestre, obéis-leur ; vois-tu, l'obéissance, moi, je ne connais que cela ". Et le bon vieux Noir, touché et attendri comme nous de ce langage franc et cordial, répétait : "Mo pas dire non... Mo bien voulé... quand M. le Curé voulé." – Vous comprenez la joie de tous, et surtout de sa famille, à cette bonne parole. Huit jours après, M. le Curé m'écrivait : « Remerciez Dieu ! Notre vieux nègre Sylvestre a reçu son Créateur dans des sentiments admirables de piété et de religion !" – Que de gens dans le monde, dans des occasions délicates, n'auraient souvent, comme notre maréchal des logis, qu'une parole courageuse et affectueuse à prononcer pour sauver l'âme de leur frère ! – Avant de remonter sur nos chevaux qu'un Noir était fier de garder, il nous fallut prendre un petit rafraîchissement chez ces braves gens, qui du reste sont à l'aise. Refuser, c'était les affliger. La joie brillait dans les yeux de la femme de Sylvestre qui depuis de longues années demandait à Dieu son retour. – Demandez et vous recevrez !... Comme résultat de notre course à cheval chez ces gens simples, nous pouvions dire comme N. Seigneur après sa visite dans la maison du pêcheur Zachée : "hodie huic domui Salus facta est, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu."

Voici une autre course du P. Jardinier qui peut édifier et tout ensemble récréer ceux qui connaissent ce zélé Missionnaire : C'est le P. Bégin qui la raconte : – La veille de l'Immaculée-Conception, dès 8h du matin le P. Jardinier arrive de St Laurent où il réside, à notre paroisse de St Louis : et après avoir attaché sa mule à la grille de la maison il entre cinq minutes pour nous saluer. Il allait visiter une quarantaine de ses hommes occupés à faire du bois de marine à 2 lieues environ de St Louis, dans les grands bois, le long d'un cours d'eau

qui se jette dans le Maroni. Le chantier où ils travaillent est baptisé du nom de Ste Anne. Il nous quitte donc au plus vite, afin d'être de retour pour dîner avec nous et se trouver à St Laurent où il doit donner une instruction aux femmes du couvent, à ces filles venues de France pour former avec nos transportés des ménages nouveaux. Le voilà parti. Midi arrive; point de P. Jardinier. Nous attendons quelques minutes et regardons du côté de la forêt, si notre cavalier ne paraît pas... Rien! Nous dînons sans être interrompus par son arrivée. Bien plus, la journée se passe et nous avons oublié notre Missionnaire, sans nous rendre compte cependant du chemin qu'il a pu prendre pour retourner chez lui sans passer par chez nous. Mais avec le P. Jardinier, il faut s'attendre à toute sorte de surprises. Sans doute il aura passé l'eau sur quelque radeau destiné au flottage des bois; cela se peut à la rigueur, même avec sa monture; donc, il n'y a pas d'inquiétude à concevoir. On n'y pense plus le reste du jour. Or, vers 7h. 1/4, au moment où nous descendions à la collation, j'entends quelqu'un appeler le Frère, du milieu du chemin: "Frère Salmon! Veuillez dire aux Pères de ne pas s'inquiéter de moi, je me hâte d'arriver à St Laurent afin de rassurer le P. Garnier sur mon sort. Je me suis un peu égaré dans les bois! mais enfin me voilà retrouvé. Bonsoir!" C'était le brave P. Jardinier qui repassait. Que lui était-il arrivé? Où avait-il trouvé à manger? Nous ignorions les péripéties de cette course. — Le mardi suivant, jour où nous avons l'habitude de nous réunir à peu-près tous, soit à St Laurent, soit à St Louis, pour nous voir, entendre une petite exhortation domestique chaque 15 jours et échanger nos petites nouvelles d'aumônier, je priai le P. Jardinier de nous mettre au courant de sa journée du jeudi précédent, ce qu'il fit avec sa naïveté charmante. — Après avoir quitté St Louis, il arriva à un premier poste, appelé la briqueterie, où sont occupés une trentaine d'hommes connus pour la plupart du P. Jardinier. Il prie l'un d'eux de l'accompagner quelque peu afin de le mettre sur le chemin du chantier Ste Anne. On s'empresse de lui faire ce plaisir; mais une fois dans ce chemin, il le trouva embarrassé de gros arbres tombés en travers sous la hache des équarrisseurs et formant de véritables barricades que sa mule eût dû franchir sur un long espace. Il descend de dessus sa monture et la remet aux mains de son guide pour la garder à la briqueterie jusqu'à son retour de Ste Anne, et le voilà à pied franchissant les obstacles avec ses jambes de 15 ans: C'est bien, il est déjà loin et le chemin est devenu praticable; mais bientôt il se trouve en présence d'une bifurcation! De quel côté aller? Le cas était embarrassant: il consulte son Ange gardien et quelque peu ses souvenirs sur la position de Ste Anne où l'année dernière il est allé remplir son ministère; bref, il se détermine pour aller à gauche, sans réfléchir qu'il prenait là une fâcheuse détermination. C'était une large tranchée au travers de la forêt, destinée à haler les pièces de bois jusqu'au bord de la rivière, autrement dit de la crique, selon l'expression du pays. C'était donc un chemin de halage que parcourait en ce moment notre infatigable voyageur, et il ne réfléchissait pas que cette voie le ferait nécessairement aboutir, non à Ste Anne, mais à la crique voisine. La pluie tombait à flots; il regarde sa montre... 11h! Il faut aller jusqu'au bout, se dit-il, et puis nous verrons. En effet, après une dernière demi-heure de marche sous une magnifique averse, il aboutit à la crique, dont les rives sont bordées d'une vase profonde et embarrassées de lianes impénétrables. Que faire encore une fois! Retourner? Non! c'est trop de chemin déjà fait pour ne pas aboutir! Une espérance lui reste. Chaque jour, un canot remonte la crique, portant les vivres aux hommes de Ste Anne. Il est probable qu'il est monté, car voilà 11h 1/2. Donc il redescendra, et j'en profiterai pour me rendre par eau jusqu'à la briqueterie qui se trouve plus bas sur le même cours d'eau. Cette résolution prise, il se met à faire son examen particulier; à casser une croûte qu'il avait dans sa poche, un peu trempée par la pluie; car on ne quitte jamais la maison pour une excursion, sans prendre un morceau de pain avec une banane ou une orange.

on ne sait pendant combien de temps on marchera ! Il mange donc son morceau de pain de bon appétit, mais il ne touche pas à l'orange ; il n'est pas sûr du reste de la journée ! Il faut toujours garder une poire pour la soif, dit le proverbe. Après son morceau de pain, vient le bréviaire, puis le chapelet, puis les réflexions, les oraisons jaculatoires... Entre chaque exercice, il prête l'oreille pour recueillir du plus loin possible le bruit des avirons ; rien ! Une seconde averse était venue compléter l'œuvre de la première et le pauvre Père n'avait plus rien de sec sur lui. Malgré la chaleur toujours brûlante de notre soleil tropical ; il commençait à sentir le frisson, condamné qu'il était à l'immobilité. Que faire ? Le missionnaire ne délibère pas long-temps. Il va plonger sa chemise dans la rivière, fait sa petite lessive, l'étend ensuite aux feux du soleil qui l'auront bientôt séchée, et, interpose entre ses épaules et la soutane trempée son mouchoir plié en deux. Vous souriez, peut-être, mon Révérend Père ; mais le P. Jardinier est dans le désert : il ne peut être aperçu que par les singes qui l'épient en silence du haut des grands arbres ; et il n'y a point de scandale à craindre de ce côté ; ils ne pourront jamais en faire autant. La besogne fut bientôt faite ! voilà la chemise étendue au soleil et séchant à la hâte. Tout-à-coup le P. Jardinier a cru entendre du bruit en aval de la rivière. Il prête l'oreille... C'est bien le bruit cadencé des rames ! Voilà le canot des vivres... il n'y a pas à en douter ; mais il monte seulement ! Voilà 3 heures après midi ! N'importe ; c'est le canot et il monte à Ste Anne. Ah ! quelle bonne Providence ! Le Père ne sera pas privé de voir ses hommes. Il enlève et replie à la hâte sa pauvre chemise à moitié séchée et la met sous son bras avec son bréviaire. Le canot approche ; il est présidé par un gendarme que connaît le Père. Mais il faut se hâter de se faire reconnaître, de peur d'être pris pour un évadé et de se voir bel et bien exposé au feu des carabines. Il s'avance donc sur le bord : "Le brigadier un tel voudrait-il offrir une place au P. Jardinier ?" Aussitôt le gendarme de mettre la main à sa carabine, au premier son de voix qui vient frapper ses oreilles sur ces bords inhabités ; mais jetant les yeux de côté, il aperçoit, sur la rive gauche de la crique, le Père qu'il reconnaît aussitôt : "Comment ! c'est vous qui êtes là, P. Jardinier, perdu dans ces déserts, s'écrie-t-il. Si j'ai une place pour vous dans mon canot ! Mille noms, je le crois bien, mon P. Jardinier !" Et l'embarcation se dirige vers le Père qui s'assied à la place d'honneur : "Mais depuis combien de temps, attendez-vous là ? demande le militaire. — Depuis 11h ½ — Et dîner ? poursuit le gendarme, vous devez avoir faim ; .. tenez voilà une tablette de chocolat" ce disant, il la tire à la hâte de sa gibecière et la met entre les mains de son hôte. Puis jetant un coup d'œil sur sa toilette : .. "et sans chemise encore ! s'écrie-t-il ; hâtons-nous d'arriver ; allons, vous autres garçons, en s'adressant aux rameurs, allongez les bras et que ça file vite ; le Père gagne la fièvre et je n'ai pas de chemise ici à lui donner !" Et les rameurs de pousser vigoureusement en avant. On arrive bientôt à Ste Anne. Le P. Jardinier saute à terre et court voir ses hommes à droite et à gauche, pour se donner un peu de mouvement et secouer la fièvre. Bientôt il rentre dans le petit <u>carbet</u> qui sert de pied-à-terre au brigadier, et il trouve quoi ? .. une omelette toute servie et une bouteille de vin qui l'attendent : — "Entrez, entrez, mon Père, dit le bon gendarme ; voilà un petit dîner fait à la hâte, vous devez mourir de faim !" puis le conduisant au fond du carbet, il lui montre une chemise bien blanche et bien plissée qu'il a déposée là pour lui : "Avant de manger, dit-il, mettez-vous au sec dans cette chemise pour chasser les frissons". Le P. Jardinier, avec son aimable sourire, accepte tout sans façon, remerciant la bonne Providence qui, par le bon cœur d'un gendarme, le nourrissait, le logeait, le vêtait et le conduisait au milieu de son troupeau. Tandis qu'il prend sa petite réfection, le gendarme préparait tout pour le retour, car il était tard et dans cette saison il fait nuit à 6h ½. Bientôt on redescend la crique avec le cours de l'eau ; on arrive près de la briqueterie ; le P. Jardinier quitte le canot, serre avec reconnaissance la main du brigadier, demande sa

mule qui l'attend patiemment sous un pan de carbet, salue tout le monde et se remettant en selle, disparaît sur le chemin de St Louis où il nous arrive sur les 7h, comme je le disais au début de ce récit. Le surlendemain, il renvoyait au gendarme sa chemise, blanchie et plissée avec soin, accompagnée d'un melon, d'une salade et d'une Imitation de J. C. avec un mot de remerciement. Il disait au brigadier, en le priant d'accepter ce petit livre, de ne pas le quitter de sa vie et d'avoir soin de l'emporter avec lui en France à son départ de la Guyane. Le brigadier le promit. – Voilà, mon R. Père, une course de Missionnaire au Maroni; mais c'est une course du P. Jardinier, le Missionnaire par excellence des transportés; il n'y a que lui qui ait le secret de telles pérégrinations....

Extrait d'une lettre du P. Bavastro, Missionnaire dans le Honduras (Vicariat Apostolique de la Jamaïque) au R. P. Provincial de Piémont — Corozal, 31 Octobre 1865. — J'ai eu occasion, depuis ma dernière lettre, de faire quelques courses dans les petits villages voisins et une excursion de 20 jours au Rio-Hondo. Que vous dirai-je de ce peuple? Les Espagnols (ainsi nommés parce qu'ils sont d'origine espagnole) sont de superbes gueux, pauperes superbi, comme on dit. Ils n'apparaissent à l'église que le Vendredi Saint seulement, et encore ils y viennent plutôt pour commander que pour prier. On peut dire qu'ils ne donnent jamais aucun signe de religion, qu'ils ont perdu même tout sentiment de moralité. Le concubinage et l'adultère sont choses si fréquentes parmi eux que maintenant personne n'y fait attention. Vous devinez sans peine que les Indiens n'ont pas manqué d'apprendre très-vite et de retenir les leçons que leurs donnaient les Espagnols. Cependant ces Indiens sont d'un naturel plus docile et mieux disposé à entendre les vérités de la foi. S'ils sont dépravés, la faute en est surtout à l'ignorance et aux mauvais exemples des Espagnols. Pour convertir ce peuple il me semble malheureusement nécessaire que les Espagnols soient frappés de quelque grand châtiment où les incrédules eux-mêmes ne puissent s'empêcher de reconnaître la main de Dieu. Il faudrait aussi que les Indiens fussent cultivés par de bons Curés qui resteraient toujours au milieu d'eux pour les instruire, leur administrer les Sacrements et faire tous les Offices de l'Eglise. Ces Curés devraient être, sinon savants, du moins pieux et réguliers; je dis cela parceque les Curés du Yucatan, que l'on ne cesse de proclamer bons et édifiants, ont des femmes et des enfants. Voilà où en est la religion parmi ces peuples. Nous-mêmes nous ne pouvons pas leur donner l'instruction nécessaire. Car chez de pauvres indigènes qui ne savent aucune des prières de la religion, qui ne peuvent jamais assister à la Messe, la visite d'un Missionnaire durant une semaine, ou un dimanche tous les trois mois, ne peut opérer une sensible amélioration. Quelques-uns se laissent engager à se marier légitimement quand on va les visiter dans leurs maisons. Nous avons aussi confessé quelques jeunes gens et quelques hommes mariés, assisté quelques infirmes; mais voilà tout. Pour établir des réformes permanentes, il faudrait plus de temps. Le bien que nous faisons est partiel et peu durable, parceque l'ignorance reste toujours et que les scandaleux influents ne se convertissent pas...

Bavastro S. J.

Californie — Extrait d'une lettre du P. Pollano au R. P. Provincial — San-Francisco — Collège de Santa-Clara, Décembre 1865 .... La ville de San-Francisco s'est beaucoup agrandie dans ces derniers temps et le nombre des habitants s'est accru en proportion. Plusieurs quartiers restés déserts depuis longtemps, sont maintenant peuplés. On a réuni par des ponts différentes parties de la ville, qui auparavant séparées par de petits bras de mer ne communiquaient entre elles qu'avec difficulté. En un mot on ne peut se faire une idée de ce qu'est aujourd'hui San-Francisco, à moins de l'avoir connue et étudiée avant ces changements. — Il y a quelques jours, je lisais dans une statistique officielle le nombre des maisons bâties ou commencées du 10 Octobre

au mois de Décembre: on en comptait jusqu'à 145, et cependant, d'après ce qu'on m'a dit, cette saison n'est pas celle où l'on construit le plus. Pour ce qui regarde les progrès matériels et les arts mécaniques, on est ici au moins au niveau de n'importe quelle ville d'Europe. La partie intellectuelle est fort négligée. Aussi personne n'est moins prisé ici qu'un professeur de Théologie ou de philosophie. Il faut en dire autant des régents de mathématiques et sciences naturelles, à moins toutefois que ceux-ci n'emploient leur savoir à calculer les dollars, à purifier les métaux, à reconnaître les terrains où se trouvent les mines: quand ils veulent s'élever à quelque chose de plus abstrait, ils sont enveloppés dans le sort commun. C'est là, pour le dire en passant, ce qui fait le désespoir du P. Varsi. — Quoi qu'il en soit des tendances matérielles de ce peuple, un grand collège avec un bon nombre de prédicateurs auraient à S-Francisco un champ immense à cultiver et pourraient, Dieu aidant, y faire de grands fruits, puisque cette ville dès à présent est la seconde d'Amérique et sera dans quelques années, si les choses marchent du même pied, une des villes les plus considérables du monde. — Ce que j'avance peut vous paraître extraordinaire; mais faites réflexion que dans quelques années il n'y aura entre les ports occidentaux d'Europe et celui de S-Francisco, que 19 ou 20 jours de voyage; que dès à présent nous avons ici une compagnie de messageries qui en treize jours fait régulièrement le trajet de S-Francisco à Canton, en passant par le Japon. Ajoutez à cela que la voie plus sûre pour les marchandises et les voyageurs allant de l'Europe occidentale en Australie sera celle de S-Francisco. —

Un mot maintenant sur l'état religieux de ce pays, et en particulier de cette grande ville; ce qui vous montrera davantage le besoin qu'on a ici d'avoir de bons missionnaires, jeunes, qui viennent avec une bonne disposition pour prononcer l'anglais et une meilleure pour l'apprendre. San-Francisco sous le rapport religieux est une vraie Babel. Il y a des hommes de toutes les religions, depuis les 20 000 idolâtres, en grande partie Chinois, jusqu'aux catholiques dont le nombre monte à peu-près à 35.000, presque tous Irlandais. Les protestants comptent aussi un très-grand nombre d'adeptes; mais les plus nombreux et les plus influents sont les indifférents et les francs-maçons, dont le nombre va croissant de jour en jour. Ajoutez encore les magiciens, les sorcières, les prophètes et les prophétesses qui exercent publiquement leur art. — Les gouverneurs de la ville sont fiers de cette liberté religieuse; ils croient que c'est le nec plus ultra de la perfection en matière de culte; de sorte qu'il est impossible de voir ce qui se passe à San Francisco sous ce rapport, sans se rappeler ces paroles de St Léon parlant de Rome païenne: "*Magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem.*" Bien entendu que cette égalité des cultes n'est respectée qu'en théorie; en fait, ceux qui dominent, qui sont aidés et privilégiés en tout, ce sont les sectateurs des fausses religions; surtout les protestants et les francs-maçons. Le plus splendide palais de la ville, sans contredit, c'est la loge de ces derniers; viennent ensuite les églises protestantes, beaucoup plus belles que celles des catholiques. Mais l'édifice le plus remarquable de tous, à l'extérieur du moins, c'est une nouvelle synagogue bâtie sur le penchant d'une des 7 collines sur lesquelles est située San. Francisco... — L'autorité municipale a ouvert un grand nombre de collèges et d'écoles, en mettant pour cela tous les habitants à contribution. Mais les catholiques qui ne veulent pas voir corrompre dans ces écoles les mœurs de leurs enfants, paient encore une fois pour les envoyer chez nous...

Chine — Mission du Kiang-nan — Nous avons déjà fait connaître les efforts tentés par nos Pères pour rentrer dans les anciennes possessions de la Compagnie à Nankin, selon les droits que leur donne le traité franco-chinois, et malgré le mauvais vouloir qu'ils rencontrent dans les autorités du céleste empire. La lettre et le mémoire qu'on va lire sont d'une date antérieure au voyage de Mgr Languillat

en juillet 1865. Nous les reproduisons néanmoins à cause de leur importance et de leur intérêt.

Lettre du P. de Carrère au R. P. Provincial — Zi-ka-wei, 15 janvier 1865. — J'ai écrit à mon frère au 3ème an le 1er voyage que j'ai fait à Nankin avec le R. P. Gonnet. Le R. P. Supérieur désire que je vous fasse connaître mon second voyage. Je me hâte d'obéir, car ce soir même je dois commencer ma retraite. — Après avoir visité Tsem-kiam, Iam-tcheou et Nankin, le R. P. Supérieur aurait désiré pousser ses courses plus loin, mais son absence ne pouvait être prolongée; il lui fallut donc retourner sur ses pas. Pendant qu'il reprenait le chemin de Chang hai par l'intérieur pour visiter le district, je regagnai seul en vapeur cette grande résidence du Sud. A peine arrivé, l'excellent commandant de la marine M. Pallu, interprétant les intentions bienveillantes de M. l'Amiral Jaurès, dont il était sûr, disait-il, d'avoir l'approbation, vint proposer le passage à un ou deux de nos Pères sur la canonnière le Bourdais qui devait remonter le Yan-tse-kiang jusqu'à Han-keou. Le R. P. Olive, chargé des affaires pendant l'absence du R. P. Supérieur, jugea que je devais profiter de cette occasion et me voilà encore en bateau à vapeur pour obtenir des mandarins tout ce que je pourrais en faveur de la religion. Réclamer les anciennes églises de Nankin était surtout mon but. Mais auparavant nous avions des affaires graves à régler à Tum-tcheou. C'est là que la canonnière fit sa 1ère halte. Il y avait déjà 8 ans que j'étais en rapports d'amitié et d'affaires avec les mandarins de cette ville: ils m'avaient aplani bien des difficultés dans ce terrible Kompo où j'ai couru souvent des dangers de mort et où nos chrétiens ont eu à subir de cruelles persécutions. Malgré ses bonnes dispositions, le mandarin de Tum-tcheou n'avait pas pu vaincre la mauvaise volonté et l'opposition de son conseil municipal qui nous empêche d'acheter quelques maisons et de bâtir une église. Ce mandarin était remplacé pour un mois et le nouveau magistrat n'était pas au courant. C'est pourquoi, malgré la courtoisie avec laquelle il nous avait accueillis et celle avec laquelle il nous rendit sa visite, il ne put pas terminer nos affaires; mais il nous promit une proclamation au peuple, et notre achat est très-avancé. Voici en deux mots le résultat obtenu dans les autres villes. A Tsem-kiam (ou Tchim-kiam) nous avons visité le Tsé-fou et le Tsé-chien. J'étais avec M. le commandant Pallu et M. le capitaine du Bourdais. A chaque tribunal on nous a salués de trois coups de canon à notre entrée; la même salve s'est fait entendre à notre départ. Ces mandarins se sont montrés on ne peut mieux disposés. M. le commandant a insisté sur un point très-important: il a fait ressortir la différence qu'il y a entre les Missionnaires et les autres Européens, le dévouement des premiers et leur désintéressement; les vues de trafic et de gain qui guident les seconds. J'ai exhibé ensuite mon passeport où sont constatés les droits que nous accordent les traités. Les mandarins ont répondu par de grands compliments si fort en usage en Chine. J'ai exposé ensuite à ces magistrats le désir que nous avions d'établir des écoles et des orphelinats pour soulager la misère de ce pauvre pays cruellement ravagé par les rebelles; la difficulté où nous étions pour acheter un emplacement assez vaste, attendu que les terrains avant la guerre étaient très-morcelés et qu'au milieu d'un certain nombre de petits propriétaires, il se trouvait de petites maisons en ruine dont les maîtres ne reparaissaient pas et ne reparaîtraient peut-être jamais. Je demandai le droit d'acheter ces terrains sauf à remettre aux propriétaires qui reparaîtraient le prix de leurs possessions. Les deux mandarins ont répondu qu'on ne pouvait être trop reconnaissant pour nos bonnes œuvres, que nous n'avions qu'à les prévenir, qu'ils feraient mesurer les terrains en question et que le prix en serait payé au tribunal, qui s'engageait à indemniser les propriétaires dès qu'ils reparaîtraient. — Le P. Sentinier est maintenant sur les lieux, il écrit que notre visite aux mandarins l'a déjà tiré d'un mauvais pas. L'effet produit sur la population a été excellent et ce bon Père s'occupe de l'achat d'un terrain magnifique, sur le penchant d'une jolie petite colline très-fertile. — Le lendemain matin, nous quittions

Tsem-Kiam et nous remontions le canal impérial en compagnie de deux officiers et de 4 soldats armés de leurs fusils et de leurs sabres-baïonnettes. Ce canal, sur une longueur de 6 lieues, est bordé de camps gardés par les impériaux. M. le commandant qui voulait jouir du spectacle, a quitté notre embarcation. Je l'ai suivi à pied et nous avons parcouru toute cette longue chaîne de fortifications. Partout les impériaux nous accueillaient avec la plus grande bienveillance. C'étaient de tous côtés des invitations à nous reposer, à prendre le thé. Nous avons passé la nuit dans notre petite barque et le lendemain matin, vers les 10 heures, nous avons fait notre entrée dans cette immense ville de Yam-tcheou, autrefois si florissante et qui n'offre plus aux regards qu'un immense champ de ruines, mais de magnifiques ruines. C'était autrefois la ville la plus opulente et la plus corrompue de la province; elle a eu son châtiment: Ce qui en reste paraît avoir bien profité de la leçon. Au lieu de l'ancien luxe, on ne voit que des hommes simples et bienveillants, bien disposés à écouter le Missionnaire et, je crois, faciles à convertir. Autrefois on admirait à Yam-Tcheou une foule de magnifiques pagodes et l'impôt des sels fournissait une nourriture abondante à 500 bonzes. Aujourd'hui toutes les pagodes à peu près ont été rasées et ces pauvres bonzes sont réduits à mourir de faim ou à tendre une main suppliante. L'un d'eux était sur le bord du canal, tenant à la main un long bambou terminé par un petit filet, de la grandeur et de la forme d'un de nos bonnets de nuit; il avançait sa longue perche vis-à-vis des barques qui passaient, pour pêcher les quelques sapèques que des âmes généreuses laissaient tomber par pitié dans la poche de ce malheureux mendiant du diable. Il est à craindre que cette ruse de guerre ne les remette à même de rebâtir quelques uns de leurs temples maudits. Maintenant que les idoles sont renversées, que les préjugés sont tombés, que les idées sont bouleversées, oh! qu'un envoi nombreux d'ouvriers évangéliques, forts et dévoués, serait utile à la cause de Notre Seigneur! Du monde, mon R. Père, de grâce, du monde! Du monde! sans cela nous courons le risque ou de perdre en partie ce que nous laisserons inculte derrière nous, ou d'abandonner à l'ennemi de Dieu des moissons abondantes sur ce nouveau et si vaste champ qui s'ouvre devant nous. — Mais je reviens à nos affaires de tribunaux. Je ne vous dépeindrai pas la terreur de nos chrétiens à la vue des officiers et des armes. Pauvres gens, autrefois abandonnés, peu nombreux et continuellement sous la terreur de la persécution dans cette ville éloignée, ils crurent que notre présence allait achever de les perdre. Déjà à notre première visite incognito, 15 jours auparavant, ils avaient à peine osé nous accompagner sur la barque. Cette fois-ci pas un n'a paru. Cependant nous marchions d'un pas assuré, suivis de nos braves troupiers. J'installe mon monde dans une grande et vaste maison chrétienne qui avait échappé à la destruction. Les habitants sont plus morts que vifs. Vers le soir, je pars avec M. le commandant, deux officiers et deux catéchistes, pour les tribunaux autrefois si redoutés des Tse-fou, Té-iûm-se et Tséchien. Mais que les temps étaient changés! Derrière nous, nos 4 marins, l'arme au bras, la baïonnette au bout du fusil, faisaient retentir du bruit de leurs pas cadencés les pavés des rues encore fréquentées. Nous allons d'abord chez le Tsé-fou. Nos 4 braves s'installent sur deux rangs à la porte du tribunal: un employé veut entrer; les baïonnettes sont croisées; 2 fois il revient à la charge, 2 fois il est forcé de reculer. Je crie aux soldats de laisser entrer cet hôte inoffensif: il vient bien vite, se revêt de ses belles bottes de soie et de son grand chapeau rouge, tout fier de son triomphe. — Le Tsé-fou était absent: il ne rentra que très-tard. A son arrivée, le brave homme a été saisi d'une telle frayeur, qu'il s'est fait excuser, promettant d'accorder aux Missionnaires tout ce qui serait accordé à Tsem-Kiam et à Nankin. Je l'ai fait rassurer par un mandarin militaire qui est venu me voir deux fois dans la soirée. La panique une fois passée, il nous a fait dire qu'il nous recevrait; mais le temps nous a manqué pour revenir chez lui. — Le second tribunal, celui de Té-iûm-se, est le plus

considérable de Tam-tchéou. Ce haut dignitaire, qui n'a pas moins de 4 mille employés pour les différentes branches de son administration, était à Nankin. Son remplaçant nous a offert le thé avec beaucoup de grâce; il a fait prendre copie de mon passeport pour la remettre au Tüm-se à son retour et m'a promis de me secourir dans toute la province, en punissant sévèrement les mandarins qui se permettraient encore de persécuter mes chrétiens, comme cela était arrivé dans les salines du Konpo. — Enfin la nuit tombait lorsque nous sommes arrivés au tribunal du Tsé-chien. Il était absent; tout-à-coup des cris se font entendre: c'est son escorte qui arrive. Nos 4 braves se tiennent immobiles de chaque côté de la porte: le caporal les fait manœuvrer comme un régiment. Au cri: portez arme, les soldats à chapeau pointu qui formaient l'avant garde du cortège chinois, reculent et prennent la fuite d'épouvante. Grande gaîté parmi nos marins. On avance en traversant une 1ère, puis une 2me et puis encore une 3me cour éclairées par plusieurs rangées de lanternes rouges. La réception est des plus amicales. Le Tsé-chien examine mes pièces. M. le Commandant fait ressortir ici comme partout le but de notre mission, donne le passeport comme le signe distinctif des vrais Missionnaires et nous recommande nous et nos chrétiens à la protection du Tsé-chien, qui assure que nous l'aurons toujours. Le lendemain, le Tsé-chien vient rendre sa visite, accompagné de son nombreux cortège: chaises, fantassins, cavaliers, rien n'y manquait. Je lui dis qu'il était dans une maison chrétienne et que je la lui recommandais; tout comme aussi, si quelques uns de nos chrétiens, ce qui était bien rare, venaient à enfreindre les lois, je le priais de les punir plus sévèrement que les autres. Il a paru très-satisfait de cette double demande et m'a assuré que je pouvais compter sur lui pour la protection de mes chrétiens. Il m'a demandé des remèdes contre l'opium et des livres de religion. Ce mandarin est très-simple et a l'air bien bon: puisse-t-il puiser dans ces livres les seules vraies connaissances qu'ils renferment! Je ne doute pas que cette lecture ne lui fasse ouvrir de gros yeux. Après cette visite, nos chrétiens ont repris courage; ils se sont montrés la tête levée et je les ai quittés en leur disant que je comptais bien désormais sur leur intrépidité et leur dévouement à exhorter les païens. — Nous voilà rentrés sur nos barques, redescendant le grand Canal vers Tsem-Kiam. Là, nous remontons sur notre vapeur et le Bourdais nous a transportés en quelques heures sous les murs de Nankin. J'ai déjà décrit à mon frère la désolation de cette ancienne et magnifique capitale. Rien n'y reste debout, si ce n'est quelques édifices sans valeur. J'ai visité la tour si fameuse dans l'histoire, la tour de porcelaine: ce n'est plus qu'une montagne de ruines; tout est démoli et brisé. J'en ai emporté quelques morceaux représentant des fleurs et des chapiteaux de colonnes. Si la distance était moins grande, je les enverrais volontiers à nos Pères de France. L'intérieur de la muraille était en briques; la partie extérieure seule était en porcelaine aux mille couleurs. — Il y a encore à Nankin un temple protestant élevé par M. Roberts, ministre protestant, autrefois ministre intime de sa majesté Rebelle. Ce temple est condamné à tomber, m'assure-t-on, comme tous les monuments de la rébellion. Mais voici une histoire assez curieuse que je tiens des habitants même de Nankin. C'est un dernier progrès de la propagande biblique. Malheureusement pour elle, ses ministres ont femme et enfants. Ce n'est pas petit embarras pour un apôtre d'avoir avec soi une chère moitié et une petite famille; quelque intéressante qu'elle soit. M. Roberts en fit l'expérience. Il avait un charmant petit poupon qui se permit une petite impolitesse sur les parquets de sa majesté céleste. L'empereur du ciel ne put supporter un pareil affront: il exigea de papa Roberts une génuflexion sur les lieux mêmes. Ce n'est pas qu'il demandât un acte d'idolatrie: Disciple fidèle de papa Roberts, il adorait le maître du ciel et ne rendait le culte de latrie qu'à Jésus, selon l'expression des zélés ministres. Cependant M. Roberts ne pliera pas le genou; sa foi s'oppose à cette indignité .... "il ne s'agenouille, s'écrie-t-il, que devant Jésus."

Là dessus le Tien-Wam lui applique deux soufflets et le chasse de sa capitale. M. Roberts (qui ne racontait pas cette mésaventure jusqu'ici inconnue) perdit en un instant son troupeau, pour lequel, disait-il, il avait eu la gloire d'être confesseur de la foi. — Mais revenons à nos affaires. La veille de Noël, je quittai le Bourdais pour me diriger vers le Ha-si-men, petite porte de l'Est. C'est près de cette porte que se trouvait notre premier Kom-sou. Je le trouvai habité par des familles païennes qui n'ayant plus de toit y avaient cherché un abri; il était du reste bien misérable; pas une chambre où il ne manquât une ou deux murailles. Je fis venir bien vite 5 maçons, un menuisier et j'achetai de vieilles portes et fenêtres, puis encore une table et quelques chaises, pour préparer une chambre à nos officiers. J'écrivis au Commandant de ne venir que le lendemain et de m'envoyer mes effets et ma chapelle. Mais le bon et généreux M. Pallu voulut avoir sa part dans la pauvreté de la crèche; il part avec mes bagages et arrive dans la nuit avec deux soldats. Les portes de la ville étaient fermées : il fit donc sa nuit de Noël dans la misérable cabane au milieu des champs où j'avais passé trois jours avec le R.P. Supérieur, lors de notre premier voyage. Pour moi, je la passai dans le Kom-sou, sans lit et sans manteau, dans une chambre ouverte à tous les vents. Mais il fait bon, bien bon de partager la pauvreté du divin Sauveur. Le lendemain matin, jour de Noël, dès que les portes de la ville furent ouvertes, j'allai vers notre ancienne cabane et je rencontrai en route M. le Commandant qui arrivait accompagné de ses hommes portant ma chapelle, mon lit et mes habits. Quelques chrétiens, une douzaine, car il n'en reste guère à Nankin, vinrent entendre les trois Messes. M. le Commandant et les deux soldats se joignirent à eux. Un autel avait été improvisé, pauvre comme la crèche de Bethléem. C'était une porte, sur la muraille était attaché un tapis qui servait à envelopper mes habits pendant la route; les images de mon bréviaire y étaient suspendues par des épingles; une couverture verte formait le devant d'autel, tandis que le vice-roi, les 40 000 bacheliers accourus aux examens du doctorat et les cent et quelques grands mandarins qui se trouvaient dans cette célèbre réunion occupaient ce qui restait de plus confortable dans cette grande ville de Nankin. Les uns étalant le faste de l'orgueil mondain, les autres s'efforçant par leur travail et leurs brillantes compositions de monter au plus haut degré de la gloire littéraire. N'était-ce pas Noël ? Cependant le divin Sauveur descendu trois fois dans cette matinée sur notre modeste autel, répandait ses bénédictions sur ces vastes ruines de Nankin, pour en faire surgir, j'en ai la douce confiance, une nouvelle Eglise. J'eus la consolation d'y baptiser deux adultes et de suppléer les cérémonies à deux autres. Vous me demanderez peut-être d'où venaient ces catéchumènes dans une ville occupée pendant 12 ans par les rebelles et à peine délivrée de leur joug. Un de nos bons chrétiens, nommé Lô, qui était resté au milieu des rebelles, a prêché, converti et baptisé plus de cent adultes; il a reçu sans doute sa récompense: les soldats impériaux l'ont pris pour un rebelle et lui ont tranché la tête. Le bon Dieu n'a-t-il pas des élus et des saints au milieu même des abominations ? Une cinquantaine de ces nouveaux chrétiens doit avoir survécu, me dit-on. Ils reparaîtront peu-à-peu. Dans l'après-midi nous avons visité un grenier public appelé Fum-pe-itsom. C'était une ancienne église, celle-là même que le P. Supérieur avait visitée à notre premier voyage trois semaines auparavant. M. le Commandant donna ordre par écrit au capitaine du Bourdais de venir le lendemain à Nan-Kin avec les 2 autres officiers et 12 hommes sous les armes. Il avait été convenu que chacun de ces messieurs porterait ses épaulettes. M. le commandant devait avoir en outre ses deux décorations sur la poitrine. J'envoyai nos cartes de visite au Kiam-nin-fou. — Le lendemain, à 1 heure après midi, nous parcourions des rues très-longues et très-larges, pavées en marbre, le plus souvent bordées de grandes et hautes murailles en ruines. Mais vers la porte du Sud encore bien peuplée, les 12 soldats fidèles à la consigne marchaient en

bon ordre l'arme au bras. Tout le monde contemplait ce cortège avec étonnement. Il est difficile de dépeindre le bon accueil que nous trouvâmes auprès du Kiam-nin-fou. Je ne puis vous dire les demandes que je lui fis, les explications que le bon cœur de M. le Commandant dictait aux interprètes sur le caractère des œuvres des Missionnaires. J'ai consigné en peu de mots ce qu'il y a d'important dans un mémoire que j'ai rédigé à mon retour à Chang-hai et dont je prie le R. P. Supérieur de vous envoyer une copie, parce que quelques uns de nos Pères y liront peut-être avec plaisir ce que j'ai pu recueillir sur nos anciennes possessions de Nankin.
Le mandarin que nous visitions nous avait préparé un repas splendide, il a également régalé nos braves soldats; puis il a pris mon passeport pour plaider notre cause, ce qu'il a du reste parfaitement fait auprès du vice-roi et du fou-tai. Nous étions allés à pied: des chevaux nous ont été préparés pour le retour. Voilà donc votre pauvre serviteur en cavalcade au milieu des officiers, suivi de deux catéchistes en grande tenue et de 12 soldats au pas. Je crois que notre guide a tenu à honneur de nous promener longtemps; le fait est qu'il a dirigé la cavalcade dans une direction tout opposée à celle que nous devions prendre. Ce n'est qu'après avoir parcouru les longues rues encore bien fréquentées, que m'apercevant de l'erreur, je lui ai dit: « Tu te trompes". Il a répondu: "Ah! c'est vrai." Le brave homme était païen. C'était sans doute la Providence qui voulait nous promener dans ce bel équipage au milieu de ces milliers de bacheliers accourus de tous les points de la province pour faire savoir à tous les coins de notre vaste champ évangélique que de beaux jours se préparent pour eux et que Dieu va faire descendre de nouveau ses rosées célestes sur cette patrie des 1ers enfants de St Ignace. Espérons que l'hosanna ne sera pas suivi de la persécution et que l'œuvre commencée en ce jour se continuera pendant de longues années. Le temps des grands travaux évangéliques sur une vaste échelle est, ce me semble, venu. - Mais, mon R. Père, de grâce! des ouvriers; des hommes vigoureux, dévorés du zèle de la gloire de Dieu et le salut des âmes. Doublez, triplez en le nombre, il y aura encore du travail pour tous au dessus de leurs forces. — Monsieur le consul a remercié le R. P. Supérieur du rapport qui lui a été envoyé; il va l'expédier au plus tôt au ministre à Pékin; c'est la marche indiquée par les traités. Il y a tout lieu d'espérer qu'outre notre Kom-sou, nous aurons encore notre ancienne cathédrale de Nankin.

de Carrère S. J.

Mémoire adressé à M. le Consul général à Chang-hai et envoyé à la légation à Pékin.

Je vais vous exposer 1° le résultat du voyage que je viens de faire, grâce à l'obligeance de l'excellent commandant, M. Pallu, qui a bien voulu nous offrir un passage sur sa canonnière, 2° les donnés que j'ai pu recueillir en interrogeant les chrétiens et païens au sujet de quelques anciennes églises, 3° celles que nous fournissent les documents historiques écrits sur notre Mission. Je mets des numéros à chaque article pour résumer plus facilement nos droits.

Article I.

— Voyage sur le Yam-tse-Kiang — 1. Tum-tchéou. — Sur la demande de M. le Consul, le Tao-tai de Tchin-Kiam a ordonné au mandarin de Tum-tchéou de régler nos deux affaires. Malgré cela le mandarin provisoire de Tum-tchéou nous a répondu au sujet de la maison que nous voulons acheter pour une église: « Je connais très-bien les traités; les mandarins locaux ne sont pas obligés de s'occuper de ces affaires, arrangez-les vous-même, pour moi, je ne m'en occupe pas. Quant aux chrétiens persécutés, il faudra, dit-il, attendre plusieurs

années encore. — 2° Tchim-Kiam. — Le Tsé-fou et le Tsé-chien paraissent bien disposés. Ils ont promis de nous aider à acheter des terrains. J'ai appris depuis que nous avons là une ancienne église à réclamer. — 3° Yam-tcheou — Le Tsé-fou et le Tsé-chien paraissent aussi très-bien disposés. Le Tsé-fou m'a fait dire que pour obtenir notre ancienne église ou un terrain équivalent, il fallait s'adresser au Fou-taï; que du reste, il nous accorderait tous les avantages que nous aurions obtenus à Tchim-Kiam et à Nankin. — 4° Nankin. — Le Kiam-nin-fou s'est montré on ne peut plus favorable. Voici ma demande: « Nous avions autrefois à Nankin 4 églises avec des terrains; pour le moment je ne viens qu'en réclamer qu'une, elle est placée près de la porte de l'Ouest, appelée ha-si-men et a été changée en grenier public appelé Fum-peï-tson. » Il m'a répondu qu'il allait garder mon passe-port, le montrer au vice-roi et au Fou-taï dans la soirée même et que le lendemain il me ferait connaître leur réponse. - La voici: le vice-roi et le Fou-taï lui ont demandé si réellement le Fum-peï-tson était autrefois une église. Le Tsé-fou a répondu que d'après les renseignements qu'il avait eus, il devait en être ainsi. Le Fou-taï a ajouté: "Les deux empereurs de Chine et de France étant en bonne intelligence, il faut faire droit à cette demande. Il faut que le consul français m'écrive." — Après m'avoir donné cette réponse, le Kiam-nin-fou est allé avec moi sur les lieux pour les visiter; le Fum-peï-tson a eu ses portes murées, pour empêcher les dégâts et vols qui auraient pu avoir lieu et une proclamation du Tsé-fou a été affichée sur ses murailles à la même fin. Le Tsé-fou m'a prié de presser la dépêche de M. le Consul pour le mettre à l'abri des vexations auxquelles un retard l'exposerait de la part des autres mandarins supérieurs. — Voilà en résumé les résultats de notre voyage.

Article II.

Résultat de nos recherches, ou tradition orale au sujet de diverses églises, à Nankin, Tchim-Kiam et Yam-tchéou —— 1° Témoignage des païens —— Plusieurs païens de Nankin, voisins de la petite porte de l'Ouest appelée ha-si-men, m'ont dit que le Fum-peï-tson était une église qu'ils ont vue, qui a été détruite, il y a 18 ou 20 ans, sous l'empereur Tao-Kouam et remplacée par les greniers publics qui ont échappé à la destruction des rebelles. L'église, disent-ils, était très-grande et très-élevée. — 2° Témoignage des chrétiens — Nos chrétiens les plus vieux qui sont venus de Nankin et qui se trouvent encore à Chang-haï tiennent de leurs pères et grands-pères que l'église dont nous nous occupons fut élevée la 33e année de l'empereur Nam-lié, de la race des Mins, qu'elle fut fermée et changée en grenier public appelé Tsam-bin-tson sous l'empereur Yum-tsen, successeur de l'empereur Tao-Kouam, c'est-à-dire en 1847 et remplacée par de nouveaux greniers qui reçurent le nom de Fum-peï-tson. — D'après eux, le terrain appartenant à cette église avait pour bornes à l'Est Tie-Kué-djao, à l'Ouest Mubekin, au Sud Tem fu hon, au Nord Som-saku. Voici le plan ci-contre tel qu'ils nous le donnent, il représente l'église telle qu'elle existait encore en 1847. Ils ajoutent que d'après ce que leur racontaient leurs parents toutes les terres environnant le Kom-sou, ou église, étaient occupées les jours de fêtes par 3 à 400 chars ou voitures qui portaient les chrétiens aux offices. — A la porte de l'Est se trouve une pagode, fusém miao, elle est près du port Pajé-dgino. C'était autrefois une église: - Il y avait à la porte du Sud une église qui fut transformée en tribunal appelé Tsai-sao-fou. A la porte du Nord était une église qui devint un édifice public affecté au service du gouvernement, sous le nom de Set-se-Ku. Il y a hors de la porte du Sud, à 3 lis de distance, près de la colline appelée Tchao-taï, un cimetière appelé le cimetière de l'Évêque et connu sous le nom de [illegible]-Kiao-Ven; on y voit encore les tombeaux d'un évêque et de quelques Pères. —— Conclusion — Il résulte de ces données de la tradition orale 1° qu'il y avait à Nankin 4 églises et un cimetière catholique; 2° Que ces églises étaient situées aux 4 portes principales de la ville; 3° que celle de la porte de l'Ouest est la plus connue et qu'elle existait encore

dans sa forme primitive en 1847.

Article III

Renseignements puisés dans les documents historiques, copiés textuellement. — 1° Extraits du catalogue des Pères de la Mission de Chine, écrit vers l'an 1681 par le P. Verbiest. — N° XVI. Pater Alphonsus Vagnoni, Pedemontanus, Vamlié imperatoris anno 33, (1605) ingressus Nankin metropolim, ubi publicam aperuit ecclesiam — N° XVII. Pater Felicianus de Silva, Lusitanus, eodem anno venit in metropolim Nankin, ubi sedem et ecclesiam inchoavit et hoc ipso anno 1605 e vivis ereptus, extra portam australem, ad pedem collis Jo hao tai dicti sepultus est. LX. P. Emmanuel Georgius, Lusitanus, eodem anno (c'est-à-dire d'après le N° XLIX, en 1649, et d'après le N° LVI, sous l'empereur Kum-chi) venit prædicatum sacram legem in metropolim Nankin, nunc Kiannhim dictam, ubi novam ecclesiam ædificavit. — N° XXII. Franciscus Sambiasi, Neapolitanus, Vamlié imperatoris anno 41, (1613) venit in Tamtseu, etc... quibus in locis ædes et ecclesias erexit. — N° LXXV. Pater Joannes Dominicus Gabiani, Pedemontanus, eodem anno (N° LXXIV, 1657; c'est-à-dire la 14e année de Kam-chi) venit prædicatum fidem in provinciam Nankin, urbes Tam-tseu et Tchim-Kiam, ubi ædes novas stabilivit anno 1662. — N° LXXVI. Pater Philippus Couplet, Belga, anno 1659 prædicavit fidem in provincia Nankin, in urbibus vero Tchim-Kiam etc, novas et ampliores ædes construxit.

— 2° Extraits des lettres édifiantes (édition de Lyon). — Lettre du P. Bouvet au P. de la Chaise, 30 9bre 1699. — « L'empereur envoya aux deux églises qui sont à Nankin une personne pour y adorer le vrai Dieu et pour s'informer de l'état de ses églises » (tome 9., p. 240) — Lettre du P. du Tartre à M. du Tartre, son père 17 Xbre 1701. — « Nous partons dans trois jours avec le P. Fontenai. Les uns s'arrêteront sur la route, les autres iront à Nankin pour y établir un séminaire ". (tome 9 p. 307) — Lettre du P. Fontaney au P. de la Chaise, janvier 1704. — Après avoir parlé du P. de Leonissa, le P. de Fontaney continue ainsi sa lettre : " Don Grégoire Lopès .... l'avait nommé avant sa mort vicaire apostolique du Kiang-nang... et lui avait laissé sa maison de Nankin qu'il avait achetée peu de temps avant son décès. Il trouvait de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers seigneurs de la Cour, il eut peur que ce mandarin ne formât quelque opposition, ou ne fît naître quelque incident, pour l'empêcher d'occuper cette maison et d'y établir une église. Le mandarin reçut sa visite et la lui rendit ensuite en faisant deux sortes de présents : l'un, disait-il, pour le remercier de celui qu'il avait reçu de lui et l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en son voisinage." (Tome 9 p. 467) — Lettre du P. de Mailla au Père +++, 16 8bre 1724. — Ce Père rapporte dans sa lettre : une délibération du tribunal des rites présentée à l'empereur le 10 janvier 1724 — Il y est dit : « Que les temples qu'ils ont bâtis soient tous changés en édifices publics . Le lendemain l'empereur écrivit avec son pinceau rouge la sentence qui était conçue de la sorte : Qu'il soit fait selon qu'il a été déterminé par le tribunal des rites.

3° Extrait de la Bulle d'érection de l'évêché de Nankin — Alexander Episcopus, servus servorum Dei... Cum adsit inter cætera unum oppidum d- Nankin nuncupatum ... et in dicto oppido d- Nankin, ecclesia B. Virgini dicata, altera inibi existente major et principalis ... jam pridem erecta et fundata existat... dictam ecclesiam Beatæ Virgini dicatam in cathedralem ecclesiam sub invocatione ejusdem B. Virginis pro uno Episcopo d- Nankin nuncupando... perpetuo erigimus et instituimus. — Conclusions — D'après ces données, il est certain qu'à Nankin, 1° il existait au moins 4 églises dont la 1re fut achevée la 33e année

de Vanlié (1665) de la race des Mins. — La 2e commencée avec une résidence, la même année. — La 3e bâtie en 1649 sous l'empereur Kum-chi. — La 4e achetée et ouverte vers l'an 1692, époque de la mort du P. Lopès. De plus un cimetière qui existe encore auprès de la porte du Sud. — 2° La tradition orale, dont nous avions recueilli les renseignements avant de faire ces recherches, est bien d'accord avec la tradition écrite et désigne les 4 édifices publics et les charges auxquelles ont été affectées ces églises. Ajoutons que cette tradition est bien confirmée sur ce point par l'arrêté de l'empereur qui ordonne de changer toutes les églises en édifices publics. — Sur ces 4 églises il y en avait deux principales dont l'une avait été érigée en cathédrale par le Pape Alexandre VIII. —— Comme dernière conclusion pratique, peut être gagnerions-nous à peu près tout ce que nous pouvons espérer, si — 1° pour Nankin, M. le Consul, portant à la connaissance du Fou-tai les titres qui attestent l'existence de 4 anciennes églises et d'un cimetière catholique à Nankin, exige pour le moment : La restitution du Fum-pei-tsou dont il raconterait les transformations diverses et les anciennes limites d'après les données ci-dessus ; en second lieu, un ordre au Kian-nin-fou de nous faire remettre, outre cette propriété, les trois autres églises que l'on désignerait par leurs noms actuels donnés plus haut, avec le cimetière également désigné ci-dessus, sauf à s'entendre avec nous pour des indemnités en terrains, édifices, etc, si les anciennes églises en question étaient par trop nécessaires aux œuvres du gouvernement chinois —— Si 2°, pour Tchim-Kiam et Iam-tcheou, s'appuyant sur les titres mentionnés plus haut, M. le Consul exige du Fou-tai un ordre aux Tsé-fou de ces deux villes, de nous accorder des terrains ou maisons, en compensation des églises que nous avions là autrefois. Près de Iam-tcheou se trouve encore un cimetière avec la pierre sépulcrale d'un de nos Pères : ce monument atteste bien l'existence d'une église. Les chrétiens indiquent encore la place de cette église, occupée maintenant par des particuliers. Si 3° à Tum-tcheou, pour les 2 affaires déjà traitées par les lettres de M. le Consul à Tchim-Kiam, M. le Consul trouvait bon de faire de nouvelles instances, ou d'employer tout autre moyen qu'il jugera à propos pour vaincre la mauvaise volonté du mandarin provisoire de Tum-tcheou. — Le succès de ces différentes entreprises, tout en servant l'œuvre de Dieu, donnerait un nouveau lustre à l'efficacité déjà reconnue de nos traités et nous attacherait par de nouveaux liens de reconnaissance au Consulat français.

De Carrère, Missionnaire de la Cie de Jésus.

— Lettre du P. de Carrère au P. Bourdilleau, en Chine —— Tum-Ka-dou, le 9 Octobre 1865.

...Vous voyez que nous voyageons à la vapeur : c'est vous dire que tout n'est pas rose dans nos affaires. Trois ou 4 jours après vous avoir quitté, je suis parti pour Ngan-Kin parce qu'un des gardiens de la maison achetée par le P. Tüm dans cette capitale du Ngan-hoé, est venu nous dire qu'on les menaçait tous les jours, qu'on ne voulait pas leur permettre de rester dans la ville, parce qu'ils étaient chrétiens. En conséquence j'ai avancé mon départ de trois jours. Arrivé à Ngan-Kin le dimanche matin 24 7bre, on m'a monté dans la ville par une embrasure de canon, au lieu de me faire entrer par la porte. J'ai donc escaladé les murailles : on m'a ensuite enfermé dans une chaise et porté dans notre maison. Après avoir célébré la Ste Messe, j'ai demandé aux 2 gardiens qui étaient restés, où en étaient les affaires. Ils m'ont répondu que si je n'étais pas arrivé ce jour là, ils allaient abandonner la maison, parce qu'ils étaient en grand danger. Les tum-ze (administrateurs de ville), dont le chef était un nommé hu, les menaçaient fortement ; s'ils avaient tenu jusque là, ils le devaient à un mandarin de Leam-dai, dont la mère avait été guérie par un des deux gardiens qui faisait la médecine chinoise à son compte. Je leur ai rendu force et courage et j'ai envoyé mes cartes aux tribunaux du Tsé-fou et du Tsé-chien, en leur annonçant ma visite pour le lendemain à 11 heures. — L'envoyé me revint sans leur carte. Je le dépêchai de nouveau, en disant que j'attendais leur carte pour savoir si ma commission avait été faite ou non. — On répond

que le Tsé-fou est en visite et qu'on ne sait pas s'il rentrera le lendemain. Quant au Tsé-chien, il m'envoya sa carte en me faisant dire qu'il me recevrait à l'heure indiquée. — Le lendemain à 11 heures, je commence mes visites par le Tsé-fou. Il me reçoit comme un petit garçon et m'offre la chaise qui est à côté de la porte; je lui dis de ne pas faire de cérémonie et je l'engage à prendre cette place lui-même. Pour ne pas prolonger cette singulière lutte de politesse, je m'asseois et il n'a pourtant pas le front de monter sur son trône; il s'asseoit aussi auprès de la porte à côté d'une table. Je dis à mon catéchiste de lui expliquer qu'ayant appris que l'on persécute les chrétiens dans la ville je suis envoyé pour faire reconnaître leurs droits; puis je lui fais exhiber mon passeport. Il se contente de jeter les yeux sur la date et me dit: « J'ai reçu depuis un Ven-zü (ordonnance) du Tsum-li-iamen qui annule tes titres.» En même temps il donne l'ordre d'apporter cette pièce et comme on ne se pressait pas, ce brave mandarin, oubliant sa gravité, se lève et va la chercher lui-même. Dans ce Ven-zu il était dit que les Anglais et les Français n'ont pas le droit d'aller à l'intérieur pour y faire le commerce, y bâtir des églises, etc. Je répondis au Tsé-fou que cette pièce-là n'était pas contre moi, parceque je n'avais ni acheté ni bâti une maison à Ngan-kin; mais qu'un Sié-sen (bourgeois) chinois, nommé Tum, l'avait acquise en son nom et que l'on tourmentait les chrétiens qui la gardaient. Et voilà une discussion qui s'engage entre le mandarin et mon catéchiste. Tout cela n'aboutissait à rien et me fatiguait singulièrement. Je me levai vivement et me dirigeai droit au Tsé-fou qui se leva aussi un peu décontenancé. Je lui dis alors: "Il ne me faut pas beaucoup de paroles. Je ne te fais que trois questions; réponds-y clairement. 1° Ce passeport est-il absolument sans valeur? 2° Puis-je exercer mon ministère dans ta ville? 3° Les chrétiens chinois ont-ils droit de se bâtir ici des églises, aussi bien que les païens ont droit d'y bâtir des pagodes?" — Il a répondu à la 1re question: « Ce passeport est sans valeur puisque j'ai un ven-zü postérieur qui l'annule." — à la 2e: « En quoi consiste ton ministère? — Zéé-Kiao (prêcher la religion). Vois le passeport. — Ton passeport étant nul, tu n'as pas droit d'exercer ici ton ministère." — à la 3e: « Les chrétiens ne peuvent pas bâtir une église; non, à moins que je n'aie un ven-zü du vice-roi Li qui les y autorise." — Je lui ai dit: "J'ajoute une 4ème question: On distribue dans toutes les maisons un livre infâme et calomnieux contre les chrétiens: vas-tu le faire retirer ou en faire connaître la fausseté par une proclamation?" — Il m'a répondu: "ce livre n'a pas été imprimé ici, mais dans le Ho-nan." — J'ai ajouté: "J'ai des ordres de mes Supérieurs et des droits reconnus par le Tsum-li (préfet supérieur) opposés à ceux que tu reçois. Je ne crois pas que lorsqu'il s'agit d'un traité entre deux nations il puisse être changé par l'une sans le consentement de l'autre. Je n'ai cependant reçu aucun avis à ce sujet des autorités françaises. Je vais donc les avertir." Le Tsé-fou a paru un peu déconcerté. Il m'a dit: « Mais ce n'est pas ma faute; j'ai reçu un Ven-zü." Je lui ai dit: "Je ne te fais pas de reproches: fais ton devoir et moi je vais faire le mien.... On prépare un coup contre la maison de Tum-sié-sen; vas-tu prendre des mesures?" — A quoi il a répondu: "ne prêche pas la religion et sois sûr qu'on n'y touchera pas." — J'ai pris congé de lui et il m'a reconduit à ma chaise avec toutes les politesses d'usage. — De là je suis allé voir le Tsé-chien qui m'a très-bien reçu; il m'a dit qu'il n'avait pas eu connaissance du fameux Ven-zü; mais que, quoi qu'il en soit, personne ne doit m'empêcher de prêcher la religion. Je me suis empressé d'écrire à Monseigneur, en demandant à grands cris des pharmaciens et des remèdes. — Le soir, il est venu quelques païens grands et enfants, tous bien disposés; j'ai distribué des images aux enfants: tout le monde paraissait très-satisfait. A 9½, est venu un jeune païen très-habile, que je ne connaissais pas et qui me dit: « Je n'ose pas te parler

de peur d'être entendu; mais je vais t'écrire trois lignes". – En voici le sens : Les Tum-ze agissent par ordre des mandarins.. Le peuple donnera son nom : le peuple ne sait pas si tu es bon ou mauvais, il fera ce que lui diront les tum-ze. – Cet avis semblait présager un orage. Dès que mon catéchiste a eu lu ce billet, le jeune païen qui le tenait à la main l'a déchiré et brûlé. Puis il s'est retiré et à 10 heures nous dormions profondément. Vers une heure on frappe la porte à coups redoublés. On crie. Je me lève et j'avais à peine attaché ma ceinture, que le médecin et mon Sié-sen enfoncent une des trois portes de ma chambre et sans s'occuper de ma toilette, m'entraînent violemment chacun par un bras vers une petite porte dérobée: en me poussant ils me jettent sur des pierres et me blessent aux deux jambes. Le médecin rentre et nous ferme la petite porte sur le nez. Mon catéchiste ôte sa robe et me la met. J'ai beau lui dire: "mais nous ne savons pas ce que c'est, voyons un peu". Il n'écoute rien et m'entraîne vers un petit sentier. Nous voilà toujours dans l'enceinte de la ville, mais dans une partie inhabitée et comme en plein champ. Nous rencontrons un de nos gardiens qui fuyait : le catéchiste le rassure. Il nous fait coucher derrière un tertre au milieu de la rosée et nous couvre d'herbes. Puis il s'éloigne en nous recommandant de ne pas bouger. – Je n'ai pas pu m'en tenir à sa consigne. il est revenu un instant après, en me disant : "Père, c'est grave; il y a bien du monde". Il nous a éloignés de la route d'une trentaine de pas, nous a de nouveau couverts d'herbes et est reparti, la queue retroussée. Il est allé au milieu de cette foule et a demandé: "qu'est-ce qu'il y a?" Chacun de ces gens avait une lanterne au bout d'un bambou et un gros bâton à la main : les tum-ze étaient en tête. Mon catéchiste n'a pas été reconnu; on lui a dit : "Nous venons prendre un Européen". Il a fait chorus avec eux pour mieux jouer son rôle. On a enfoncé les deux autres portes de ma chambre et comme on ne me trouvait pas, un homme de la bande a dit: "Il doit être dans quelque coin de la cour du Nord". Une dizaine se sont écriés : "Allons-y". Un d'eux a ajouté: "peut-être y a-t-il des iam-paô" (lingots d'argent, 60 à 70 francs) les autres ont répondu : "ça ne fait rien". Cependant personne n'a osé passer au Nord. On est tombé alors sur le médecin qui a été délivré par un tum-ze qu'il avait guéri quelques jours auparavant, et s'est enfui. Le désordre a duré environ 2 heures. Le jeune homme qui était caché avec moi ne me permettait pas de faire un mouvement, il ne me laissait presque pas respirer. A chaque instant: "Père, Père, on va nous entendre". Un pa-kia (scolopendre, ou vulgairement mille pieds) entre dans ma manche et me mord; à peine si mon pauvre gardien, à demi-mort de peur, souffre que je m'en débarrasse. – Enfin, ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, les tum-ze qui empêchaient le pillage, vu qu'ils n'en voulaient qu'à moi, pressent la foule de se retirer. Ils n'ont pas pu empêcher cependant bien des objets de disparaître. Mon catéchiste est venu me raconter ce qui s'était passé: "Je veux rentrer", lui dis-je. Mais il me fait rester encore dans mon misérable gîte, en disant qu'il va d'abord chercher des garanties au tribunal. Il rencontre le pao-tzen (sorte de maire), l'épouvante sur la manière dont il gouverne son district et tous les deux viennent me chercher avec une lanterne. Je rentre et me mets au lit. Cinq minutes après, arrivent deux cavaliers suivis d'une 20^ne^ d'hommes. Avec les objets volés on avait emporté la proclamation impériale Zam-ziü que j'avais affichée à la salle d'attente: cela les a épouvantés ; ils la rapportaient en cachette en disant que les tum-ze n'y étaient pour rien, non plus que les mandarins et qu'eux étaient des hommes du peuple. Je les ai laissés se disputer avec mon Sié-sen. Ils sont partis en disant que si l'on n'en-

seignait pas la religion on pourrait faire de cette maison tout ce qu'on voudrait. J'ai dormi ainsi que mes gens bien profondément jusqu'à 7 ou 8 heures du matin. Le lendemain je fis écrire [illegible] accusation au mandarin, le Tsé-chien, qui envoya un Wé-ien (petit mandarin) avec des gens. Il était grandement temps; la maison était de nouveau remplie de brigands, le pillage commençait en grand. Je leur ai tenu tête en plaisantant au milieu d'eux. Le Wé-ien nous a délivré, m'a donné sa chaise et m'a fait conduire hors de la ville. Un vapeur qui passait quelques instants après me transporta avec nos chrétiens à Tsen-Kiam, d'où je suis revenu ici après 4 jours de forte fièvre. Le Consul a pris la chose à cœur. Tous les protestants prennent fait et cause pour nous et cela chaudement. Ils demandent une guerre sérieuse. Mais selon toute apparence nous n'avons pas besoin d'en venir là.

de Carrère S.J.

— Extraits de plusieurs lettres — Shang-hai, Janvier 1866. — "Nous sommes depuis quelque temps en frais de politesses et de prévenances mutuelles avec les premières autorités de Shang-hai. Le 1er Janvier, vers 4 heures du soir, les 4 plus grands mandarins de la ville sont venus nous rendre visite. Ils étaient en grand costume avec leur nombreuse suite de petits mandarins, de lettrés, de bacheliers, de satellites, de soldats et tout le reste; en tout 200. Rien n'y manquait. Comme on les attendait, on avait fait quelques préparatifs pour cette réception. Un grand tapis avait été étendu dans la salle de récréation transformée en salon et tous les fauteuils rangés de telle sorte qu'on pût faire les grands saluts d'usage et s'asseoir ensuite par ordre de dignité. Monseigneur Languillat alla recevoir les visiteurs à la porte et les conduisit en silence, selon l'étiquette chinoise jusqu'à la salle où étaient déjà rangés le P. Visiteur et les autres Supérieurs. C'est là seulement qu'on fit tous les saluts. Monseigneur était aussi en grand costume comme les mandarins et même il les éclipsait tous en beauté et en dignité. Après les compliments, on prit une tasse de thé; on les fit entrer ensuite à côté dans la salle à manger où un goûter avait été préparé. Comme il n'est nullement contre la civilité en Chine de regarder par les portes et les fenêtres je me suis donné le plaisir de contempler à mon aise ces grands personnages. Ils ont mangé de bon appétit les gâteaux, les confitures, les fruits et bu avec plaisir les vins de France qu'on leur offrait. Ils sont âgés d'une quarantaine d'années, ont de bonnes manières et paraissent affables. Voici un usage reçu parmi ces grands messieurs qui, je crois, passerait difficilement en mode à Paris. Avant d'entrer, le Tao-tai, 1er mandarin, tire un morceau de papier de dedans sa botte (c'est ce qui leur sert de poche) l'applique fortement à son nez pour en extraire ce que je n'ai pas besoin de vous dire, plie gravement le papier et le donne à un des hommes de sa suite. — Après cette petite fête qui dura peut-être 3/4 d'heure, ils prirent congé. Monseigneur alla reconduire le Tao-tai jusque sur la place de l'église où était sa chaise; là ils se firent les derniers saluts de la manière la plus affectueuse. Une foule compacte de chrétiens et de païens était rassemblée devant l'église. Les chrétiens étaient fiers et contents. — Quelques jours avant le 1er Janvier, Monseigneur et le Supérieur étaient allés dîner chez le Tao-tai qui est la 1ère autorité chinoise à Shang-hai. Ce grand mandarin fut très-gracieux envers nos Pères. Il les félicita d'être venus en Chine, non pour faire le commerce, comme les autres Européens, mais pour pratiquer et enseigner la vertu, s'adonner aux bonnes œuvres et soulager les malheureux. Peut-être aimerez-vous à savoir le menu de ce dîner. Il était composé de 4 services, avant lesquels on servit, selon les usages chinois, une douzaine de hors-d'œuvre arrosés d'une bouteille portant l'étiquette Champagne; mais ce n'était que du cidre. Les marchands de vin ont beau jeu avec le palais des Chinois. Plus d'un convive fit en secret la grimace. — Premier service: 8 plats de divers ragoûts suivis de l'orgeat. Second service: 8 plats formés de poissons, de nageoires de requin et de nids d'hirondelles; le thé

à la chinoise, c'est-à-dire sans sucre, aida nos R. Pères à perdre le goût de cette cuisine dont les Européens ne sont friands que par curiosité. Troisième service : 8 plats : cochonnaille à toutes les sauces et pour boisson, bouillon de porc. Enfin quatrième et dernier service : 8 plats (décidément le nombre 8 est ici le symbole de la perfection) variétés de granivores et de palmipèdes, comme poules, faisans, canards, etc, non découpés. Un thé à l'Européenne, bien sucré, couronna ce festin. A l'exemple du Tao-tai, chacun s'arma ensuite d'une longue pipe ou d'un cigare; on alla respirer l'air frais du jardin et du haut d'une tour jeter un coup d'œil sur la ville de Shang-hai. Le soir Monseigneur et le R. P. Gonnet revenaient avec plus d'appétit qu'à l'heure des repas. Comme une politesse en mérite une autre, nous invitâmes à notre tour le Tao-tai à dîner à Zi-Ka-Wei. Il y vint le 15 janvier. Tout avait été préparé en conséquence. Ce jour là vers 11 heures, 6 coups de canon tirés au poste de Zi-Ka-Wei par les artilleurs de Shang-hai nous annoncèrent l'approche de l'illustre visiteur. Tous les soldats étaient sous les armes, ayant en tête leur commandant, M. Pallu, lieutenant de l'armée française et neveu de l'Évêque de Blois. Bientôt apparurent les parasols rouges des trois grands mandarins, et tout le cortège se dirigea vers le champ de Mars de Zi-Ka-Wei. Les mandarins s'arrêtèrent une heure pour voir faire l'exercice aux soldats chinois formés à la française. Puis ces messieurs firent leur entrée à Zi-Ka-Wei. Mgr Languillat en grand costume, le R. P. Fessard, vêtu comme à son ordinaire, le R. P. Gonnet et le P. de Carrère en habits de cérémonie, reçurent les trois mandarins et les introduisirent à la salle de récréation décorée comme la 1ère fois. Tous prirent le thé puis remontèrent en chaise pour aller visiter l'Orphelinat de Tou-tsé-Vé, qui est à 5 minutes de Zi-Ka-Wé et où sont élevés 350 enfants. Le Tao-tai, à la vue des nombreux ateliers et des travaux exécutés par les petits orphelins, ne cessait d'exprimer son admiration. Au sortir de l'imprimerie, il voulut emporter quelques livres de religion. Puissent-ils lui ouvrir les yeux ! Vers 2 heures ½, il était de retour à Zi-Ka-Wei et se restaurait sans façon à une table moitié chinoise, moitié française. La table était tout-à-fait bien dressée, un magnifique dessert était distribué dessus avec symétrie; au milieu s'étalait un énorme gâteau de Savoie fait par un pâtissier européen de Shang-hai, et décoré de beaux dessins en sucre de couleur par notre F. Goussery. On servit un excellent dîner : rien n'y manquait, pas même le vin de Champagne et l'on remarqua que les mandarins le buvaient avec délices. Ils étaient, je crois, 10 chinois à table. Avec eux était un chrétien distingué qui accompagnait, comme au 1er de l'an, les grands mandarins. Après dîner, à 4 heures, visite du collège : les élèves étaient réunis et préparés à cet intention. Ils firent de grandes salutations de la manière la plus gracieuse, selon le rituel chinois. Après cela, les plus habiles prononcèrent un discours et chantèrent des couplets à leurs Excellences. Le Tao-tai en fut si touché qu'il pleura. Avant de sortir il ouvrit sa bourse et donna 100 piastres (environ 600 f.) pour le collège et l'orphelinat. — Il allait partir, lorsqu'il aperçut un appareil de photographie. Sur une aimable invitation de Monseigneur, il ne fit pas difficulté de se placer devant l'objectif; les deux grands mandarins et deux mandarins inférieurs posèrent à ses côtés. Depuis longtemps deux de ces magistrats désiraient vivement se faire tirer en photographie par le F. Hersent, ils étaient même venus 2 fois à Zi-Ka-Wei à cette intention. Mais le rusé Frère répondait toujours qu'il ne le pouvait à ce moment, qu'il fallait être prévenu à l'avance afin d'être sûr de la réussite. Ce jour là l'occasion était trop belle pour refuser. Il se mit aussitôt à préparer une plaque et prit le portrait du noble personnage entouré des 4 mandarins. L'opération a réussi à souhait, car le Frère qui s'y attendait avait essayé préalablement ses produits pour être sûr du succès. Cinq heures sonnent : Vite les palanquins ! Le cortège se remet en marche entre deux haies de

soldats franco-chinois, puis disparaît au milieu des nuages de fumée que forment dans les airs 7 coups de canon du plus petit calibre. De crainte d'être trop long, je ne dis rien des conversations; mais, pendant le dîner surtout, Mgr Languillat n'a pas craint de parler en Évêque. Il a expliqué la fin de l'homme et le R.P. Fessard disait que Monseigneur lui paraissait alors inspiré. Daigne la Bonté Divine arroser cette semence et lui faire porter des fruits! C'est la 1ère fois que les mandarins viennent ainsi dîner amicalement avec les Missionnaires. — Tout cela, me direz-vous, doit donner de la confiance et promet pour l'avenir. Ici on ne va pas si vite dans ses conclusions. Le Chinois reste toujours Chinois; sans avoir étudié Machiavel, il excelle dans la politique moderne. La feinte et la ruse ont été de temps immémorial ses armes de prédilection; elles lui ont réussi et il ne les quittera pas de sitôt. Du reste, si d'un côté nous avons de belles espérances, d'un autre nous ne sommes pas sans crainte. Les rebelles sont loin d'être abattus. Li-fou-tai, vice-roi de Nankin, celui là même avec qui Monseigneur eut une entrevue au mois de Juin dernier et dont le P. de Carrère a su tout récemment déjouer les artifices, comme je vous le raconterai tout à l'heure, Li-fou-tai a déjà reçu 4 fois l'ordre de marcher contre ces brigands et 4 fois il a refusé. Cet implacable ennemi de la religion catholique et des Européens médite en silence un grand coup. Selon les uns, il veut se proclamer Empereur du midi; selon d'autres, il veut l'extermination de tous les Européens. Aussi le journal de Shang-hai faisait-il dernièrement un appel à tous les commerçants, pour la formation d'une garde nationale; par là ils se mettraient à l'abri d'une attaque subite et pourraient attendre en sûreté les secours de leurs puissances respectives. Li-fou-tai a sous les armes près de deux cent mille hommes, dont une partie est formée à l'Européenne. Il a de plus à son service une tête fertile en expédients et merveilleusement secondée par l'énergie de sa volonté. Presque tous les mandarins du Kiang-nan sont ses créatures et prêts à suivre sa fortune. Dans les circonstances actuelles, c'est donc un homme redoutable. Quelques uns de nos Pères, plus à même que les autres d'apprécier la situation, voient déjà les signes précurseurs de l'orage. Selon toute apparence, le dénouement ne se fera pas attendre. Li-fou-tai ne peut garder le masque plus longtemps. S'il triomphe... Dieu nous soit en aide, car il fera de grands maux à la Mission! En attendant, c'est entre lui et nous un véritable assaut de ruse d'une part, d'énergie et de persévérance de l'autre. Vous savez déjà qu'il refuse de rendre les propriétés de nos anciens Pères, dans la ville de Nankin, malgré les droits que nous donnent les derniers traités de Pékin. Il consent bien à donner du terrain hors de la ville, mais non ce que l'on demande; et nos Pères, avec plus de raison veulent avoir ce qui leur appartient ou au moins s'établir au centre de la ville. Déjà nous y avons une chapelle et une petite maison où les chrétiens, même au temps des persécutions, se réunissaient pour faire les prières. Le P. de Carrère qui est revenu de Nankin il y a quelques jours a eu dans cette ville une grande affaire où il a triomphé des embûches de ses ennemis. A l'instigation du vice-roi Li-fou-tai, les mandarins l'invitèrent à un grand dîner donné en son honneur. Ils s'étaient entendus ensemble pour lui faire avouer publiquement que le peuple ne voulait pas recevoir les Missionnaires à Nankin (ce qui est faux) et que par conséquent ils ne devaient pas penser à s'y établir. Le P. de Carrère eut connaissance de ces menées et refusa tout d'abord l'invitation. Mais des instances plus pressantes se succèdent. Le Père qui dans l'intervalle avait mûri son plan, leur fit dire que si c'était en ami qu'ils l'invitaient il s'y rendrait de grand cœur. Ces Messieurs répondirent que leurs intentions étaient des plus amicales et qu'il vînt en toute assurance. Il faut dire ici que le P. de Carrère passe pour évêque; que c'est la croyance des mandarins. Ainsi le lendemain, cet excellent Missionnaire présidait un dîner de 140 mandarins. C'est l'usage en Chine de donner la 1ère place (la place du maître) à celui qu'on veut honorer. Le dîner se passa très-bien et le Père

leur montra la plus grande confiance. Comme il le dit lui-même, il y avait autant de sincérité d'une part que de l'autre. Les mandarins étaient convenus d'attendre la fin du dîner pour presser le Père d'abandonner ses prétentions. Mais celui-ci les prévint et joua au plus fin. Au plus fort de leur expansion d'amitié il leur fit dire publiquement et répéter à plusieurs reprises que pour eux ils ne s'opposaient pas à l'établissement des Missionnaires à Nankin. C'était tout ce qu'il demandait. Alors il ajouta: "Le peuple non plus ne s'y oppose pas; au contraire, il en paraît très content." Ces mots passèrent sans réclamation et l'on semblait d'accord sur le rétablissement. Le Père de Carrère n'en demandait pas davantage. Déjà la fin du dîner approchait et les mandarins semblaient se concerter pour prendre leur revanche. Tout-à-coup le Père se lève de table, quitte la salle et part immédiatement pour Shang-hai, ayant soin cependant de laisser une lettre pour le Vice-roi dans laquelle il l'informait de tout ce qui s'était passé. Arrivé ici il trouve, ce à quoi il s'attendait bien, une lettre écrite dès la veille du dîner par le vice-roi au Consul général de France, dans laquelle le rusé chinois annonçait que les mandarins et le peuple s'opposaient à l'établissement des Missionnaires dans la ville de Nankin. Le P. de Carrère n'eut pas de peine à détromper notre Consul par le récit de ce qui s'était passé et l'affaire se traite maintenant entre le Consul général et le vice-roi.

Mort du P. d'Haucour — *Extrait d'une lettre du P. Le Lec* —

Shang-hai, 20 Février 1866. — Arrivé en Chine au mois de Décembre 1864, le P. d'Haucour jouit d'abord d'une santé meilleure qu'en France. Il prépara et passa son examen de 3e année sans difficulté, tout en étudiant le Chinois. Puis il prit ses points; mais il dût bientôt les abandonner. car le coup de soleil qui nous enleva le P. Sécher, causa au P. d'Haucour qui l'accompagnait, une maladie grave dont il ne s'est jamais complètement guéri. Cependant il se remit assez bien pour que, sans continuer la préparation de ses points, il pût donner la retraite ecclésiastique aux Prêtres chinois. Il le fit consciencieusement, trop peut-être, ayant pris soin d'écrire toutes les méditations. Le succès fut si complet que les Supérieurs le chargèrent de donner encore le Triduum de Rénovation. Survinrent les chaleurs qui le fatiguèrent beaucoup, l'appétit disparut pour ne plus revenir; enfin une diarrhée presque continuelle l'affaiblissait beaucoup. Il s'appliquait à remplir ses fonctions avec un soin extrême. Quelques Conférences qu'il nous fit sur l'emploi nous montrèrent bien comment il entendait les choses; il s'y dévoila à nous tout entier. Cependant les Supérieurs alarmés de cet état de faiblesse si persistant, lui imposèrent d'aller passer huit jours à Zao-sé, dans notre maison de campagne. Cette maison est située à 10 lieues de Shang-hai, sur une colline très-élevée, on y respire un air vif et pur, qui a rétabli bien des santés. Mais pour lui, malgré le repos et le bon air, il ne se trouva pas à la fin beaucoup mieux qu'au commencement; au contraire la diarrhée devint plus violente et l'affaiblit encore davantage. Pendant quelques jours, il usa des remèdes ordinaires du Frère infirmier, sans consulter le P. Rousseau, notre préfet de santé et son compagnon de voyage, dont il redoutait la charité. « Si je le vois, je suis perdu, disait-il; il va me mettre au repos et que deviendront mes élèves! » Cependant il fallut bien le voir et le repos tant redouté fut ordonné. Bien plus un Père de Zi-Ka-Wei fut désigné pour faire la classe à sa place. La maladie, en effet, prenait un caractère de plus en plus alarmant. Les premiers symptômes du scorbut parurent bientôt. Enfin le P. Rousseau étant tombé gravement malade lui-même, des docteurs de Shang-hai furent appelés. Un d'eux, le docteur Gall ausculta le P. d'Haucour, déclara une maladie de foie. A ce mot la consternation fut générale; car on sait qu'en Chine cette maladie est incurable.

Il fut soumis à un traitement très énergique ; mais cette fois encore sans succès. Le bon Père ne croyait nullement à cette nouvelle maladie, assurant qu'il ne souffrait pas de l'organe indiqué. Cependant les forces trahirent plusieurs fois son courage et lui donnèrent à penser. Voici comment. On connaissait son amour extrême pour la Sainte Eucharistie, aussi lui permit-on de dire la Messe jusqu'au mois de Janvier. Deux fois il se trouva mal et fut obligé de s'asseoir pendant le St Sacrifice. Après la déclaration du docteur Gall et après un dernier accident arrivé le 1er Vendredi de Janvier, la Ste Messe lui fut interdite, à sa grande désolation. Cet accident consistait en une syncope accompagnée de vomissements. Il était à la chapelle, assistant au Salut : « J'ai voulu rester à genoux pendant le chant de l'hymne au Sacré-Cœur », me dit-il après ; et ce fut sans doute ce qui détermina l'accès. Je le vis se lever et chanceler, je m'avançai promptement vers lui et le reçus dans mes bras. Il ne s'aperçut pas de ses vomissements tout d'abord, tant la syncope fut complète. Quand il revint à lui : « qu'ai-je fait là, me dit-il, devant Notre Seigneur ! » et il se mit à pleurer. Je le consolai de mon mieux. A partir de ce moment, il baissa à vue d'œil. Le docteur Gall avait dit dès la première visite : « dans quinze jours je pourrai prononcer sur son sort ». En effet, après ce temps, il ne nous laissa plus d'espoir. On songea de bonne heure à lui administrer les Sacrements de crainte d'être surpris. Au premier mot d'Extrême-Onction il fut un peu étonné, il ne se croyait pas aussi près de paraître devant Dieu, car il souffrait très peu, ne se plaignait jamais que de sa faiblesse et de son manque d'appétit. La communauté et le grand Séminaire furent donc réunis et il reçut l'Extrême-Onction et le St Viatique des mains du R. P. Visiteur. Notre cher malade ne songea plus dès lors qu'à se préparer à la mort ou plutôt à « aller voir le bon Dieu ». Car la mort, pour lui, n'était pas autre chose et il en parlait comme de la chose du monde la plus simple : « Pauvre Père, me disait-il un jour, vous allez préparer votre examen de Théologie dans quelque temps (nous devions le préparer ensemble) vous aurez sans doute beaucoup de difficultés sur le mystère de la Ste Trinité ; pour moi, à ce moment, je n'en aurai plus du tout », et il riait de ce rire cordial qui lui était ordinaire. — Nous-mêmes, à notre tour, nous lui demandions sans façon si décidément il voulait nous quitter et il nous répondait sur le même ton. Il dit un jour au R. P. Visiteur : « Mon calme en présence de la mort est si grand que j'en serais effrayé, s'il n'avait pour fondement la miséricorde infinie du Cœur Sacré de Notre-Seigneur » puis il ajouta : « Je le dois en grande partie aux prières du Frère un tel ».
Si son calme était inaltérable et vraiment extraordinaire, sa reconnaissance envers tous ceux qui lui rendaient, ou lui avaient rendu quelques services, n'était pas moindre. Il pleura en apprenant que le R. P. Visiteur et le P. Supérieur allaient partir pour Zi-Ka-Wei : « Leur visite et leur seule présence me faisaient tant de bien ! . . . j'avais ouï dire que personne ne pouvait remplacer une mère, me dit-il une autre fois, pour moi, je crois que la mienne, malgré sa bonté, ne m'aurait pas soigné avec plus de charité et de dévouement que le F. Bernard ». — Il me pria d'écrire au R. P. Pillon pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour lui à Vannes et à la Rue des Postes. — Sa dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, parut d'une manière bien éclatante dans les circonstances qu'il me reste à raconter. Il avait remarqué que la plupart de ses accidents, syncopes, hémorragies, etc, lui étaient arrivés le Vendredi, jour consacré au Sacré-Cœur. Il en conclut qu'il mourrait un vendredi et s'en convainquit tellement qu'il croyait pouvoir nous annoncer sa mort pour le dernier vendredi de Janvier. Dès le matin, il me fit appeler avant l'heure ordinaire pour entendre sa confession, puis il reçut le St Viatique. A une heure de là, il était pris d'une hémorragie très abondante qui le réduisit à l'extrémité. Cependant il revint un peu à lui et l'accident du matin ayant achevé de le persuader qu'il mourrait ce jour là, il passa toute la journée dans des transports de joie vraiment extraordinaires.

"Quel bonheur, s'écriait-il de mourir dans les plaies de Notre Seigneur et dans sa Compagnie!" puis c'étaient des aspirations amoureuses au divin Cœur et des soupirs si ardents que le Frère infirmier crut devoir le modérer. Nous finîmes nous-mêmes par partager sa conviction. Le soir arrivé, tous les symptômes de la mort parurent, il perdit connaissance et nous crûmes que le moment était arrivé, mais cet état dura jusqu'au lendemain. J'étais auprès de lui quand il parut comme se réveiller d'un profond sommeil: « D'où est-ce que je viens, demanda-t-il? Je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé depuis telle heure. - Quelqu'un lui dit que probablement il avait été faire un tour au Paradis: « Oh! pour cela, non, répondit-il vivement, car si j'y avais été, j'y serais resté." Alors le voyant de si belle humeur, je le plaisantai un peu sur sa prédiction - "Eh bien, lui demandai-je, quand est-ce que vous nous quittez?" Il me répondit en se plaignant de sa déception: « Hélas! cher Père, je ne sais plus à quoi m'en tenir!» puis après un soupir: « J'espère maintenant pour vendredi prochain»! - Pour le coup, personne ne voulut le croire. Il paraissait impossible que sa vie pût se prolonger jusqu'à ce moment. Il ne prenait plus pour toute nourriture que quelques cuillerées de lait et un peu de gelée. - Je ne le quittai presque plus afin de lui donner une dernière absolution au moment suprême. - La semaine entière se passa ainsi entre la vie et la mort à notre grande surprise. Le jeudi, je lui fis mes adieux avant de partir pour Zi-Ka-Wei où j'étais appelé pour renouveler mes Vœux avec tous les Pères et Frères réunis. Je lui demandai s'il irait renouveler les siens au Ciel: « C'est bien ce qu'il y aurait de mieux, répondit-il, mais que la Volonté de Dieu soit faite!» Il ajouta immédiatement: "A quelle heure aura lieu la Messe de rénovation?" Je lui indiquai l'heure, il garda le silence un instant: « Dites au R.P. Visiteur que je mourrai aujourd'hui si c'est sa volonté». Arrivé à Zi-Ka-Wei je ne manquai pas de dire au R.P. Fessard que notre cher malade paraissait attendre sa permission pour mourir... Le lendemain, au sortir de la Messe de rénovation, nous apprenions que le divin Cœur et la Ste Vierge dont nous faisions la fête, l'avaient appelé à eux à 5 h.., c'est-à-dire au moment même où le R.P. Visiteur commençait le St Sacrifice. Ne nous est-il pas permis d'espérer après cela, que pendant que nous déposions nos vœux aux pieds de Notre Seigneur sur la terre, il les lui présentait avec les siens dans le Ciel! — Le R.P. Visiteur nous a dit depuis en parlant du P. d'Haucour: "Il est rare que l'on meure comme cela, même dans la Compagnie!

— Après le récit d'une mort si triste pour la Mission du Kiang-nan qui s'est vu ravir coup sur coup ses plus belles espérances, nous sommes heureux de constater que Dieu lui conserve encore de bons ouvriers désireux de la servir longtemps.

— Extrait d'une lettre au R.P. Studer: — Vers la fin de 1855, au moment de partir pour notre mission, nous étions allés tous les six nous agenouiller une dernière fois aux pieds du R.P. Provincial, et ce Père vénéré nous disait en nous bénissant: « Allez, mes Pères, que les Anges de Dieu vous accompagnent, travaillez bien, travaillez beaucoup. Je ne vous permets pas de mourir avant dix ans, à moins toutefois qu'on ne vous coupe la tête" - Aujourd'hui, 8 Février, dixième anniversaire de notre arrivée en Chine, tous nos Pères et Frères sont réunis à Zi-Ka-Wei pour fêter le B. Berchmans, et vos six enfants sont là debout fidèles au poste, ils ont obéi. Ils ont vu tomber leurs frères par dizaine, ils ont vu tous la mort de bien près, mais ils n'avaient pas la permission d'aller au delà. - Ces quelques lignes porteront l'expression de notre respect filial au Père qui nous a bénis. Que Dieu le conserve longtemps. Mais ne pourrait-il pas nous obtenir une prolongation de cette bénédiction pour cinq et même pour six années? Quoi qu'il en soit, mon R. Père, vous voudrez bien ne pas nous oublier au St Autel, afin que les jours qui nous restent soient pleins aux yeux du Seigneur et que nous mourrions dans les bras de la Compagnie notre Mère. — Ræ Væ servi in Xº. P. Olive - P. Rollinat - P. de Carrère

P. Desjacques - P. Ravary - F. Bernard.



1866. 1866.



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL

OCTOBRE



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE ......

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Montagnes Rocheuses. — *Extraits de quelques lettres du R. P. Joseph Giorda, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus — Octobre 1865.*

La résidence du Sacré-Cœur de Jésus chez les Cœurs-d'Alène a reçu le nom du Sacré-Cœur précisément pour faire contraste avec le nom de ces sauvages; car avant de recevoir la foi ils étaient les plus barbares de tous les barbares des alentours. Maintenant leur nom est là comme un éternel monument à l'honneur du Sacré-Cœur, qui les a entièrement vaincus et transformés in filios adoptionis. En effet les Cœurs-d'Alène sont les meilleurs chrétiens que nous ayons; ils conservent encore toute la simplicité du type sauvage avec la ferveur de leur piété. Toutes les fois que je vais les visiter, j'éprouve toujours une très-grande consolation en voyant avec quel amour et quel respect ils reçoivent nos Pères. Ils aiment extrêmement les instructions de la doctrine chrétienne et c'est un grand plaisir de voir comment les jeunes gens et les jeunes filles mêmes s'interrogent tour-à-tour sur les divers points de leur catéchisme avec un ordre parfait. Les Sacrements sont très-fréquentés et l'on trouve ici peu de personnes qui ne s'approchent du St. Tribunal tous les 8 ou 15 jours ou au plus tard tous les mois. Dans ces âmes simples apparaît très-clairement l'action de l'Esprit-Saint, comme on peut en juger par leur empressement à gagner le Jubilé. Cette année, je suis arrivé chez eux le premier jour de la neuvaine de l'Assomption, et c'est là que j'appris pour la première fois que la grâce du Jubilé était parvenue jusqu'à nous. Le Supérieur de la résidence l'avait déjà publié et avait invité tous les sauvages de son district à en profiter. Je les voyais arriver tous les jours par bandes nombreuses, jusqu'à ce que tous fussent réunis pour assister à la fête de la Ste. Vierge. Je voyais de pauvres aveugles, des vieillards cassés par l'âge venus à pied de 60 à 70 milles. Et que savaient-ils du Jubilé? Pas même le nom; à plus forte raison n'en pouvaient-ils apprécier l'importance. Ils savaient seulement que le Souverain Pontife leur avait accordé Kaisenkouin tel Pape "une faveur de Pape", comme ils disent dans leur langue. A quoi donc attribuer cet élan religieux, si ce n'est à ce que j'appellerai l'instinct chrétien, si ce n'est à l'action du St. Esprit, à cet esprit de foi reçu dans le baptême? C'est ce même esprit de foi, si vif et si enraciné en eux, qui leur fait estimer grandement tout ce qui vient de la Prière (on appelle ainsi la Religion). Tout ce monde voulait se confesser; mais parmi ces sauvages se confesser à l'église, c'est un honneur qui coûte beaucoup. Ceux qui ont donné des scandales publics, doivent les réparer publiquement, in propria pelle, et avant de se réconcilier avec Dieu par la confession, il faut d'abord se réconcilier avec la nation. A cet effet donc, la veille de l'Assomption le Grand Chef actuel, qui est un chrétien fervent, fit une allocution à son peuple et appela tout le monde à la reddition des comptes.

Le premier qui se présenta au tribunal fut un autre Chef, lequel après avoir mené une vie assez recommandable, au printemps dernier se laissa aller à la passion du jeu. Le joueur parmi eux est considéré comme apostat. C'est pourquoi, ce Chef, si fier et si orgueilleux par caractère, demanda pardon du scandale qu'il avait donné et pria lui-même qu'on lui infligeât la peine du fouet : le grand Chef lui administra les coups qu'il méritait. Puis s'avança un vieillard d'une grande simplicité et qui jouit d'une estime singulière parmi eux ; lui aussi, je ne sais pour quelle faute, demanda de passer sous le fouet. Après quoi, il se présenta de nouveau pour avoir son billet et recevoir le Sacrement de Confirmation : "Mais, ajouta-t-il, je ne pourrai pas le recevoir aujourd'hui, parceque je suis tout meurtri des coups que j'ai reçus, je le recevrai demain". Tous les autres vinrent s'accuser par ordre et tous se soumirent à cette humiliante flagellation avec une ferveur et une simplicité admirables. Il faut savoir que ce même Grand Chef, qui cette fois avait jugé et puni tous les autres, s'était soumis lui-même quelques années auparavant à cette pénitence publique. Voici comment la chose se passa.

Il s'était adonné pendant quelque temps à l'amour du jeu et avait ainsi occasionné un scandale énorme ; déjà il était réduit à l'indigence. Alors, comme le Prodigue, reversus in se, il vient à l'église ; mais avant de se confesser il veut réparer le scandale donné. Il se présente donc aux autres Chefs inférieurs et leur demande bien humblement d'être fouetté en public. Ceux-ci répondirent que ce n'était pas à eux de faire justice du Grand-Chef. "Eh bien ! dit-il, en ce cas, si personne ne peut me condamner, c'est moi-même qui me ferai justice." Le voilà donc qui se déshabille autant que la décence le permettait, et se jette la face contre terre, en suppliant qu'on lui donnât des coups de fouet. Mais une autre difficulté se présente. Combien de coups faut-il lui administrer ? Le pénitent lui-même tranche la question : " frappez, leur dit-il, frappez, jusqu'à ce que je dise : c'est assez ". On commence, mais après bien des coups l'ordre de cesser n'arrivait pas : le peuple frémissait ; les exécuteurs attendris ne purent continuer et l'on cessa de le flageller avant qu'il eût dit une parole. Lui se relève, et va selon l'usage donner une poignée de main à ceux qui l'avaient chargé de coups ; c'était pour les remercier. — Revenons à la fête. — Les confessions et les Communions furent générales. Au commencement et à l'Elévation de la Messe, qui fut chantée avec une très-grande solennité, bon nombre de ces jeunes gens, *motu proprio*, firent feu de tous leurs fusils pour manifester leur joie ; ce qu'ils renouvelèrent encore le soir pendant le Salut. Toutes ces démonstrations de ferveur m'émurent jusqu'aux larmes. Après la Messe, ceux qui avaient Communié se rendirent ensemble au cimetière, pour prier sur les tombeaux de leurs parents. On doit cette touchante coutume à une bonne femme, morte, il y a quelque temps, en odeur de sainteté. — Oh ! qu'il était bien consolant pour nous de voir la sérénité de ces visages et leur joie si franche et si manifeste ! Quelques néophytes d'une nation non encore convertie, qui s'étaient rendus à notre fête, étaient jaloux de ce bonheur, et ils disaient les larmes aux yeux : " Oh ! que vous êtes bienheureux, Cœurs d'Alène, vous qui avez des églises, la Prière, les Robes-noires, de belles fêtes et qui vous vous réjouissez, tandis que nous, nous sommes là abandonnés comme des bêtes !" — A quoi je répondis moi-même : " A qui en est la faute ? Ce n'est pas à nous, mais à votre Chef, qui nous fait une guerre continuelle" — Les bons néophytes cependant ont promis d'employer toute leur influence pour adoucir ce Chef impie et protestant. Je dis protestant, parcequ'il fut élevé par ces hérétiques qui ont dû lui souffler au cœur sa haine acharnée contre les catholiques. — N'allez pas croire pourtant, après tout ce que je viens de vous dire, que les tribulations manquent à cette mission si protégée par le bon Dieu. Le Seigneur nous visite de temps en temps, et tout récemment encore nous avons risqué de voir la Mission ruinée de fond en comble. — Voici comment. — Les blancs s'étaient imaginé depuis longtemps que le pays des Cœurs d'Alène était riche en mines d'or ; et bien que plusieurs d'entre eux eussent vainement tenté d'en trouver en parcourant le pays dans tous les sens, leurs journaux ne cessaient pas de déclamer que notre maison était remplie d'or, que les Pères et les sauvages travaillaient aux mines en secret, pour empêcher les marchands d'en profiter. Ces fables furent si souvent répétées sur tous les tons, qu'à la fin

personne ne semblait plus en douter. En conséquence, durant l'automne de l'année 1864, le gouverneur du territoire vint en personne faire des recherches sur les lieux mêmes; mais loin de trouver ce à quoi il s'attendait, il put s'assurer que notre prétendue richesse n'était au fond qu'une extrême pauvreté. Cela ne suffit pas pour détromper les avides chercheurs d'or.

Dès le commencement du printemps de cette année 1865, le bruit se répandit qu'un des Pères ou un grand Chef des sauvages, étant mort dans cette Mission, on avait trouvé une grosse pépite d'or en creusant son tombeau. La renommée appréciait diversement la valeur de cet or trouvé. Quelques-uns disaient, qu'il pesait 18 livres; d'autres... 18 onces; un autre qu'il valait 18 écus; d'autres enfin qu'il ne valait rien ou presque rien. Mais voilà qu'un intrigant s'avise de mettre à profit ces bruits mensongers pour en tirer bon parti. Il fait annoncer par les journaux, qu'il avait déjà découvert dans le pays des Cœurs-d'Alène trois vallées d'or extrêmement riches. Le but de ce fourbe était de faire courir une très-grande multitude de gens dans le pays qui était dépourvu de tout, car bientôt cette masse de peuple, contrainte par la nécessité, devait se pourvoir chez lui, à un prix très-élevé, des choses de première nécessité. Dans ce but il avait fait d'avance de grandes provisions. Son attente ne fut point trompée; mais ce fut pour son malheur. En effet, je ne saurais dire combien de milliers de blancs, en très-peu de temps et de tous côtés, se rendirent dans le pays. La prairie dominée par l'église de notre Mission fourmillait de toute espèce de gens. Maçons de tout pays et de toute croyance, marchands, médecins, pharmaciens, avocats etc. etc., tout s'y trouvait. Sans retard on trace l'enceinte de la nouvelle ville à bâtir; on nomme des maires, des juges, des magistrats: tout était organisé. Cependant on commence à sonder le terrain: le sein de notre pauvre mère la terre est tourmenté de toutes façons. On voulait à toute force lui faire rendre tant soit peu d'or. Mais tout fut inutile. On essaie ici, on sonde là: rien n'apparaît. On va au cimetière: on le bouleverse sans en rien tirer que de la terre et des ossements. Enfin, s'apercevant qu'ils avaient été pris pour dupes, les chercheurs d'or vomissent toute leur bile contre ce spéculateur malencontreux qui les avait si bien joués en les conduisant au désert pour les faire périr de faim. On s'empare de lui et on instruit son procès. Dans ces régions non encore organisées, l'usage est que le peuple choisisse les jurés formant le tribunal, auquel il appartient de prononcer sur toute sorte d'affaires, même sur les causes capitales. Le jury élu était moitié catholique et moitié protestant; mais l'indignation et le désir de le voir condamner au dernier supplice étaient au même degré dans tous les cœurs. Toutefois, avant de prononcer la sentence, pour montrer de la déférence au Missionnaire Catholique, on voulut prendre son avis. Le Missionnaire répondit sagement, que ces choses là n'étaient pas de sa compétence. Mais le pauvre diable sut tirer parti du respect qu'on montrait au Prêtre catholique, et demanda à être visité par lui. Le P. Caruana y alla pendant la nuit; le malheureux, se jetant dans ses bras, implora sa protection en le conjurant d'intercéder pour lui. Il ajoutait que s'il ne méritait pas cette faveur du Père, étant protestant, du moins sa femme qui était catholique pouvait la mériter pour lui. Il invoquait le droit d'asile de l'Église et faisait mille protestations de reconnaissance et d'attachement. Les assistants criaient au Père de ne pas le croire, ajoutant même qu'il était capable, après avoir été délivré, de mettre le feu à l'église, dont il implorait l'asile. Le Père cependant le recommanda aux juges, les priant de lui laisser la vie, s'ils le jugeaient opportun, en considération de l'église qu'il avait invoquée. Les jurés ne crurent pouvoir mieux faire que d'abandonner la chose à la décision du Missionnaire, tout en protestant hautement que seul le respect dû à la Religion les empêchait de le condamner et que par conséquent ce protestant devait la vie à l'Église catholique. En conséquence, on le mit sur un canot des sauvages et on le fit partir en secret durant la nuit. Ce misérable était non seulement protestant, comme je l'ai dit, mais de plus franc-maçon. Le chef de la secte, pour témoigner sa reconnaissance au Père qui venait de sauver la vie à un de ses adeptes, envoya à notre résidence plusieurs cadeaux, parmi lesquels était une lampe d'église. Cet incident terminé, les chercheurs d'or commencèrent à se retirer peu à peu

et notre Mission recouvra sa première tranquillité."

Le P. Caruana Supérieur de la résidence des cœurs d'alène écrivait au R.P. Provincial, 30 Octobre 1865:

"De toute la nation des Schituzui (Cœurs-d'Alène) il n'y a plus qu'un seul individu qui ne soit baptisé. Dans l'autre nation des Spokani qui dépend de cette mission, déjà la tribu Singunémi est tout entière baptisée, et le temps d'administrer le baptême à tout le reste de la nation semble arrivé. Dans une dernière excursion ils m'ont instamment demandé de passer l'hiver avec eux, s'engageant à me bâtir une case et une chapelle. Je leur ai promis de retourner chez eux avant chûte des neiges, mais il me serait impossible d'y passer l'hiver parceque je ne pourrais pas communiquer aisément avec le reste de la mission. Voilà donc une nation toute prête pour le baptême et privée de cette grâce, faute d'ouvriers.. La nation très-nombreuse des Saopteni (Nez-percés) est un autre champ offert à nos travaux. Ils avaient parmi eux depuis 15 ans un ministre protestant; mais tout dernièrement ils l'ont obligé à faire ses paquets et à s'en aller chercher fortune ailleurs. Ils se soumettraient volontiers à notre direction, et l'Archevêque, Mgr Blanchet, nous a déjà offert cette Mission; mais comment l'accepter sans avoir les ouvriers nécessaires, quand déjà nous ne suffisons pas à cultiver les quatre missions qui nous sont confiées?"

Le P. Cataldi écrit de la même Mission, au commencement de 1866:

"Quiconque connait le nouveau monde sait avec quel mépris on parle des pauvres Indiens. Moi-même, après 3 ans passés en Amérique et surtout après avoir traité quelque peu avec les Indiens de la Californie qui se sont tout-à-fait dégradés au contact de la civilisation américaine, je m'étais formé une triste idée de nos missions des Montagnes Rocheuses et déjà je m'étais préparé à tout. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand, arrivé chez les Cœurs-d'Alène en compagnie du R.P. Giorda, je vis ces pauvres Indiens venir à notre rencontre, nous serrer les mains avec affection, nous souhaiter la bienvenue et s'enquérir avec sollicitude si nous n'avions pas bien souffert pour arriver jusqu'à eux! Le chef nous invita à sa loge, où tout le monde se réunit pour nous donner les nouvelles et nous offrir un déjeûner à l'indienne, etc. Je m'étais imaginé rencontrer des hommes stupides, ignorants, sans cœur et sans dévotion, et tout au contraire je trouvai en eux beaucoup d'intelligence, de piété et d'instruction religieuse. — Une des superstitions qui régnaient dans cette tribu avant sa conversion, consistait à guérir les malades par des invocations mystérieuses, impositions de mains, insufflations, etc. Or il advint, il y a peu de jours, qu'un homme gravement malade et que les remèdes du P. Gazzoli n'avaient pu soulager, fut sollicité d'employer la méthode indienne et de se laisser traiter par un vieux médecin-souffleur. Là dessus grande discussion dans la famille pour savoir si ce traitement était licite ou non: on conclut que les insufflations à la manière ancienne, avec toutes les pratiques en usage parmi les infidèles, n'étaient pas permises; car la Robe-noire leur avait dit plusieurs fois qu'il y avait en cela une invocation tacite du démon; mais qu'en supprimant ces pratiques, on pouvait conserver le reste de la méthode; et l'on agit en conséquence. Pendant que tout cela se passait, le frère du malade, qui était le mieux instruit de la famille, dormait, car il était nuit. Lorsqu'il se réveilla, on lui dit ce qui s'était fait. Mais bien loin d'être du même sentiment, il reprit énergiquement le malade et tous les parents, qui pouvant empêcher cette abomination ne l'avaient pas fait. Sa voix éveilla le remords dans toutes les consciences: l'un pleurait, l'autre demandait pardon à Dieu et le malade suppliait les assistants d'aller chercher le Père pour se confesser à lui. Mais l'orateur, se laissant emporter par son zèle: « Quel Père? lui dit-il; crois-tu que la Robe-noire soit au service du démon? — Je vous en conjure, reprend le malade, appelez-moi le Père: autrement, si je meurs, je vais tout droit en enfer. — Eh bien! vas-y, interrompt son frère, tu le mérites bien" — Finalement, on appelle le Père, qui pour réparer le scandale par une pénitence publique leur imposa de ne pas entrer dans l'église, mais de prier à la porte. La durée de la pénitence devait être d'une semaine

pour ceux qui avaient pris une part active à cette superstition, et d'un jour pour ceux qui avaient été de connivence avec eux. Puis il fit faire par tout le village des prières publiques et une amende honorable pour le péché commis. Le vieux souffleur, après avoir accompli sa pénitence durant une semaine au milieu du froid et de la neige, alla remercier le Père et protester qu'il en aurait fait encore une autre plus longue si elle lui avait été imposée; quoique devant Dieu il ne se crût pas coupable, parce qu'il avait agi par ignorance et de bonne foi. Que pensez-vous des consolations que doit goûter le cœur d'un Missionnaire parmi des peuples si bien disposés?"

Extrait d'une lettre du R. P. Giorda sur la résidence de St. Paul à Colvil, Octobre 1865.

Cette résidence, la plus septentrionale des 4 missions que nous avons aux Montagnes Rocheuses, et qui était restée abandonnée pendant plusieurs années, sans doute faute de Missionnaires, a été rouverte en 1863, car une visite faite en passant ne pouvait suffire au grand nombre des Indiens répandus dans les alentours. On y envoya les P. Ménétrey et Joset, vieux Missionnaires accoutumés à la vie dure de ces régions, où il faut se procurer par soi même tous les objets de première necessité. D'après ce que m'écrivait le mois dernier l'un de ces Pères, les nations sauvages des lacs qui s'étaient d'abord conservées dans la ferveur, grâce à leur éloignement dans les montagnes, à leur vie de chasseurs et à l'énergie de leurs Chefs, depuis la découverte de mines d'or parmi elles, se sont laissé entraîner à l'ivrognerie, au libertinage et à tous les vices qui en sont la suite. Les Missionnaires n'étaient plus là pour les retenir, et de leurs trois Chefs l'un était mort, l'autre était trop vieux, le troisième découragé. En 1863, on comptait déjà parmi eux 28 cas de concubinage. Les Pères à leur arrivée encouragèrent le petit nombre qui avaient su résister au torrent des mauvais exemples, et secondés par le vieux Chef Grégoire et son fils Cyprien, ils réussirent à ramener une bonne partie de la nation à une vie plus régulière. Quelques rebelles restèrent encore sourds à toutes les exhortations et se moquaient de tous les efforts des Missionnaires, parce qu'ils se sentaient soutenus par les blancs. Enfin pourtant l'autorité du vieux chef reprit le dessus: il fit saisir les plus mutins: deux d'entre eux se soumirent, le troisième s'enfuit avec sa concubine et la nation semble depuis ce temps revenue à des sentiments plus chrétiens et plus respectueux envers ses chefs."

Autre lettre du R. P. Giorda au R. P. Provincial. – Helena City – Montana territory, 11 Mai 1866.

"Nous venons de perdre la mission des Pieds-noirs, mais en même temps la Providence nous fait espérer l'ouverture prochaine de celle des Têtes-plates. Voici la douloureuse histoire du premier de ces événements: —— Depuis longtemps une guerre menaçait d'éclater entre les blancs et les Pieds-noirs. La cause principale c'était l'avidité des premiers qui vendaient aux sauvages des liqueurs enivrantes pour les corrompre et les voler à leur aise. C'est toujours la même tactique infernale et les mêmes obstacles contre lesquels nous avons à lutter pour le salut de ces peuples. Déjà, il y a 3 ans, dans une lettre écrite à l'agent du gouvernement, je faisais la triste prophétie de tout ce qui est arrivé depuis, en le priant de faire ses efforts pour entraver ce trafic immoral et pernicieux. L'année dernière, un blanc ivre tua à coups de fusil quelques sauvages de la tribu des Pieds-noirs, sans autre raison que de se divertir. Les sauvages par représailles tuèrent le lendemain une douzaine de blancs. Là dessus, déclaration de guerre du gouverneur; mais il ne put trouver des soldats pour la mettre à exécution. Durant l'hiver de 1865 à 1866 plusieurs vols furent commis, et un nouveau gouverneur qui ne connaissait pas le pays déclara la guerre une seconde fois, mais aussi inutilement que son prédecesseur. Sur ces entrefaites, un blanc de la pire espèce, aidé de quelques uns de ses pareils, pendit sans raison quatre pauvres Pieds-noirs, précisément à l'époque où notre P. Kuppens se trouvait dans la Mission de ces sauvages. Les Pieds-noirs ne tardèrent pas à en avoir connaissance, et peu après le Missionnaire s'aperçut que l'esprit de la nation s'était bien refroidi à son égard. Il revint donc vers la résidence, non sans danger pour sa vie à cause des neiges. Dans l'après-midi du 21 Avril dernier, veille du Patronage de

St Joseph, le P. Ravalli envoya de la résidence un de nos travailleurs Irlandais vendre des bestiaux. Ce serviteur n'ayant pas reparu, on en dépêcha un second à sa recherche, puis en troisième lieu un jeune sauvage. Ce dernier revint bientôt après, en répétant un chant de guerre, et nous raconta que notre pauvre Fitz-Gérald gisait frappé de plusieurs balles dans le dos, la poitrine percée de flèches et la tête scalpée. Notre second messager revint aussi vers 10 heures du soir, ramenant nos bêtes, quatre exceptées qui avaient été abattues par les sauvages. Là-dessus les Pères m'envoient un exprès ici même, à Helena City, à 100 milles à peu près de la résidence. L'exprès franchit cette distance en 20 heures et arriva à demi mort de fatigue. Sur le champ je partis avec lui et me rendis dans cette mission désolée. Là, après les informations nécessaires, ayant pris l'avis de tous les Pères et les Frères, je jugeai prudent de proférer la parole douloureuse; Eamus hinc.

Ce fut un coup de Providence car nous apprîmes ensuite que les sauvages poursuivant leurs projets de vengeance, avaient encore tué deux blancs, incendié deux maisons dont l'une appartenant au gouvernement américain, et ravagé tous les lieux circonvoisins. C'est le 27 Avril, fête du B^x Canisius, que nous prîmes la détermination d'abandonner la mission. Le 30, nous partions tous ensemble, emportant avec nous tout notre avoir: deux familles de Pieds-noirs dont les parents ne sont pas encore baptisés voulurent nous suivre. C'est à deux membres de ces familles que je suis redevable de la vie: car il y a quelques années ils m'ont retiré des eaux du Missouri où je courais le plus grand danger. Nous étions en tout 4 Missionnaires: les PP. Kuppens, Imoda, Ravalli et moi avec les F.F. de Kock et d'Agostino, 6 Américains, 3 orphelins et les deux familles sauvages susdites. Durant le voyage, nous vîmes encore se joindre à nous un Canadien, Paul Vernet et deux autres familles. Enfin après 8 jours de route nous arrivâmes à Silver Creeck, sains et saufs et hors de danger, du moins pour le moment. De là mon dessein est d'aller tenter de rouvrir notre ancienne Mission des Têtes-plates. C'est depuis longtemps le désir de notre Père Général et le mien. Espérons que le Seigneur la bénira et qu'après la tempête viendra la consolation.

Giorda S.J.

Chine — Macao — Lettre du R.P. Rondina au P. Pfister, à Laval; 10 Juin 1866.

J'ai reçu de vous une lettre pleine d'intérêt pour moi, à cause des précieux renseignements que vous avez eu la bonté de me donner sur les Missions de la Compagnie. En cela je vous suis grandement redevable; car il n'y a rien de plus consolant pour moi que d'avoir des nouvelles des hommes et des œuvres de notre Compagnie. Veuillez donc recevoir mes sincères remercîments. Mais je sais que vous ne vous contentez pas de cela; et vous avez raison; car à quoi bon les compliments? Ce que vous voulez ce sont des nouvelles. Eh bien! je vous en enverrai le plustôt possible, pour vous montrer que je suis sensible à la charité que vous avez eue à mon égard. Cependant je dois vous avertir d'avance qu'il ne faut pas s'attendre à de grandes œuvres, car pour nous c'est plutôt le temps de souffrir que celui d'agir; pas même à des narrations trop détaillées, car je n'ai pas le temps de les faire; beaucoup moins encore à des récits un peu poétiques, puisqu'ici tout est prosaïque; le Ciel, la terre, les hommes et les animaux (excepté les poissons et les insectes qui sont d'une beauté extraordinaire). Je me bornerai donc aujourd'hui à répondre en peu de mots aux questions que vous m'avez adressées sur Macao, Sancian, le Japon, etc. — Nous voici à Macao dans l'ancienne maison de la Compagnie, que les Chinois appellent Sam-pa-chai, destinée lors de sa fondation à être le séminaire des Missions de la Chine. Nous y sommes, dis-je, mais la maison n'est pas à nous. Le Séminaire et ses revenus sont administrés par un prêtre séculier. Le personnel du collège et du Séminaire est composé de professeurs et de préfets laïques, ecclésiastiques et Jésuites de différentes nations, savoir, Portugais, Italiens, Macaistes, Chinois, un Espagnol et un Irlandais: pour compléter la collection, il faudrait un Français. Les élèves sont aussi partagés en 3 divisions; la première est composée des Chinois élèves du Séminaire; la seconde, des Portugais, d'autres Européens et des Métis qui forment le pensionnat; la troisième, des Orphelins du pays que

l'on a recueillis et qu'on élève avec les autres, car ici il n'y a pas de distinction de castes. Nos internes sont au nombre de 73; les externes sont près de 100. On enseigne dans le collège et le séminaire les mêmes matières qu'en Europe, savoir, théologie (quand il y a des théologiens, ce qui est fort rare) philosophie, physique, éléments de mathématiques et d'art nautique; rhétorique, langues mandarine, latine, portugaise, anglaise et française; dessin, peinture, musique instrumentale, piano, chant grégorien et chant figuré. Le collège possède en outre un petit musée de physique et une imprimerie dans laquelle travaillent les orphelins. De l'ancienne bibliothèque qui était assez belle, il ne reste que peu de livres lesquels même tombent en lambeaux; car pendant 20 ans on a laissé cette bibliothèque fermée aux hommes et ouverte seulement aux fourmis blanches, qui après les francs-maçons sont ici les plus grands ennemis du progrès. J'ai dit: après les francs-maçons, car ces gens-là ont détruit dans ce pauvre pays toutes les sources de l'enseignement; les congrégations, les collèges, les séminaires et un grand nombre d'institutions de charité; tandis que nos petits animaux se bornent à dévorer ce que la franc-maçonnerie a livré à leur voracité. L'église du séminaire est petite, mais jolie, quoique assez pauvre d'ornements. La maison est vaste, bien aérée et placée sur une colline qui domine la ville et le port. Quand nous y sommes entrés elle n'avait que deux étages; maintenant elle en a trois avec de belles salles et dortoirs pour les enfants. Le jardin est très-beau, et deux arbres séculaires nous rappellent le souvenir de nos Pères qui les ont plantés. Ces deux Géants de Macao, qui ont défié tant de typhons, ont des proportions énormes: le plus gros a 12 mètres de circonférence à sa base. Ils ne se dépouillent de leur riche feuillage que pour en revêtir un autre en moins de 15 jours; de sorte que presque jamais la fraîcheur de leur ombre bienfaisante ne nous fait défaut. Vis-à-vis du jardin, à la distance, je crois, de 15 à 1600 mètres seulement, du côté septentrional, on voit la superbe façade de notre ancienne église de St. Paul élever encore son front majestueux. Elle a été respectée par l'incendie qui dévora en 1835 l'église et le collège du même nom, appelé en chinois Tai-sam-pa. Cette façade, restée debout au milieu des ruines qui l'entourent, atteste le génie artistique de nos anciens Missionnaires; car eux-mêmes avaient été les architectes de l'église et de la maison, ils avaient eux-mêmes dirigé tous les travaux de construction auxquels ils employèrent les Japonais venus à Macao. La façade est tout en pierre, elle est composée de trois rangs de colonnes dans l'intervalle desquelles sont creusées des niches avec des statues en bronze et en pierre. On m'a dit que l'église était très-grande et couverte dans la partie intérieure de Teka ou Teck, bois incorruptible, qu'elle était richement ornée de sculptures et de statues du même bois, et possédait un grand nombre d'anciennes reliques que nos Pères avaient apportées de Rome; de plus, quelques corps de Martyrs Japonais ou Chinois. De toutes ces reliques on n'a pu sauver de l'incendie que celles des Martyrs, avec une poignée d'os carbonisés: c'est là tout ce qui reste des corps de nos trois Martyrs Japonais. J'ai envoyé un de ces os au Saint-Père, un autre à notre T. R. P. Général et j'en ai partagé un troisième entre une foule de personnes, surtout de Jésuites. Le premier qui m'a remercié de ce cadeau a été le Pape. Je le lui avais envoyé dans une petite cassette d'argent renfermée dans une autre d'ivoire travaillée à la manière chinoise, avec une inscription latine qui attestait notre dévoûment au St. Siège. Il a daigné nous en faire exprimer sa satisfaction par le Nonce Apostolique de Lisbonne. Avant de distribuer ces précieuses reliques de nos Martyrs, nous avons solennisé leur fête avec assez de pompe dans la cathédrale. Il y a eu grand'Messe, panégyrique des saints et puis académie de poésie en 7 langues. — Mais revenons à notre église de St. Paul. On y voit encore les tombeaux de nos premiers évêques du Japon. L'enceinte de l'église a été convertie en cimetière: l'emplacement où s'élevait la maison, qui surpassait en beauté et en grandeur, à ce qu'on dit, toutes les autres de la ville, est encore encombré de ruines. De tout ce qu'il y avait dans le collège il n'est resté, (s'il faut se fier à ce qu'on raconte) qu'une caisse de papiers transportée avant l'incendie, on ne sait ni où, ni pourquoi. Selon la tradition populaire, au dessous des ruines de St. Paul il y a une mine d'or; car les Jésuites y ont enfoui toutes leurs richesses. Bien des personnes m'ont raconté cela avec une bonne foi et une assurance dignes d'une meilleure tradition: « Fouillez

fouillez, dis-je à ces pauvres gens, vous y trouverez plus que vous ne cherchez : la vérité. Prenez garde cependant en fouillant trop d'enfouir vous-même votre argent avant d'extraire celui des Jésuites !" — Mais laissons St. Paul qui n'offre maintenant qu'un triste spectacle, et allons faire une petite course jusqu'à Sancian, pour y retrouver un monument plus précieux encore pour les enfants de la Compagnie. L'île de Sancian est à la distance de 8 heures en vapeur, de Macao. Je ne vous en ferai pas ici la description, puisqu'on vous envoie le dessin de l'île et du tombeau de St. François, avec la narration de notre pèlerinage écrite par un ancien élève du collège et insérée dans les archives pittoresques du Portugal. Vous pourrez la traduire pour en enrichir vos annales des Missions. — Par ce pèlerinage nous avons renoué le fil de la tradition interrompu par une longue suite d'années et l'on peut dire que nous avons découvert de nouveau le tombeau de l'apôtre, car personne ne se rappelait plus l'endroit de l'île où il était placé. Nous y avons laissé, comme souvenir de la Compagnie, une inscription latine gravée sur une table de marbre et placée à côté du tombeau. L'inscription a été gravée par des païens auxquels elle a coûté plusieurs jours de travail; quand, m'ayant demandé ce que je leur avais fait graver sur le marbre, ils apprirent que c'était une inscription en l'honneur du saint mort à Sancian : « Oh bien! reprirent-ils, s'il en est ainsi, nous ne voulons pas être payés de notre peine".. Ce n'est pas la seule fois que j'ai remarqué parmi les païens cette estime et cette dévotion pour notre Saint. Un jeune Chinois de riche famille, étant tombé dangereusement malade, voulait être baptisé; mais il cachait ce désir à sa famille, qui très-attachée au paganisme, n'aurait jamais permis à un prêtre de mettre le pied dans sa chambre. Un chrétien, son ami, auquel le malade ouvrit son cœur le rassura en lui disant que dans peu de jours il aurait reçu le baptême, puis il se mit à l'instruire des mystères de notre Foi. Le catéchumène était doué d'une vive intelligence, et avait déjà quelque idée du Christianisme, ainsi peu de leçons suffirent pour le préparer. Le chrétien qui épiait le moment favorable pour lui administrer le baptême sans être aperçu du reste de la famille, resta une nuit près de lui sous prétexte de le soigner. Aussitôt qu'il vit tout le monde endormi : « Mon ami, dit-il au malade, voici le moment de recevoir le baptême que vous avez tant désiré. Dites-moi quel nom vous voulez prendre : voulez-vous vous appeler Antoine ? — Non, répondit le malade. — Joseph ? — Non. — Paul ? — Non. — Quel nom voulez-vous donc ? — Je veux le nom de celui qui est mort dans l'île de Sancian. — A la bonne heure, St. François-Xavier ? — Précisément. » — Il reçut donc le baptême avec le nom de François-Xavier. Après quoi il pria son ami de vouloir rester encore chez lui jusqu'à la pointe du jour, car il devait, disait-il, rendre son âme à Dieu aux premiers coups de la cloche de St. Augustin; comme la chose arriva en effet. Ses parents le voyant presque en agonie, se hâtèrent de faire autour de lui les superstitions d'usage; ils lui placèrent un petit morceau d'argent sur la bouche, mais il le cracha avec mépris; on lui mit sur la poitrine des papiers bénits par les bonzes; il les secoua; enfin on alluma des baguettes aromatiques et des chandelles chinoises sur l'autel des idoles qui était dans sa chambre; lui, ouvrant les yeux, dit d'une voix mourante, mais claire : "Otez-moi ces diables". Après quoi il expira. — Voilà une des innombrables conquêtes de St. François-Xavier. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous en raconter d'autres. Dans l'île de Sancian il n'y a pas un seul chrétien, et cependant on conserve encore le souvenir du grand apôtre. Les païens visitent son tombeau, et s'il faut en croire ce que j'ai entendu dire par les gens du pays, que j'ai fait interroger par des interprètes, la terre qu'ils y prennent est très-souvent un remède pour leurs infirmités; le riz qu'ils placent sur le tombeau n'a jamais manqué à la famille qui, selon la tradition, reçut de l'apôtre cette promesse en récompense des services qu'elle lui rendit. — Dans toute l'île il n'y a que quelques milliers de pêcheurs, parmi lesquels beaucoup exercent le métier de pirates. Quand nous y arrivâmes, une barque de ces pirates qui ne nous attendait pas et qui ne pouvait nous échapper, envoya une partie de son équipage nous supplier de vouloir bien leur pardonner leurs petites peccadilles pour l'amour de Dieu; ce que nous fîmes avec une

gravité admirable. Ce fut le commencement de la fête. Le reste, vous le lirez dans le journal que le P. Mattos vous envoie. — Du Japon, je n'ai rien à vous dire, car il n'y a rien de bien avéré. Nous n'avons pas l'espoir d'y rentrer, à moins que Rome ne se décide à faire dans le Japon ce qu'elle a fait en Chine, c'est-à-dire à le diviser en provinces et en Vicariats. Mais avant cela, il faut qu'il y ait des chrétiens et des chrétientés. Voilà tout ce que je puis répondre à vos questions. Je remets à une autre fois de vous donner des nouvelles sur notre Mission naissante et ses progrès depuis 4 ans.

F. X. Rondina S. J.

Histoire et description du tombeau de St François Xavier à Sancian.

L'île de San Cian (San Chão) appelée par les Chinois Chang-tchuen-chan, est située par le 21° 50' de latitude Nord, et par le 4° 8' de longitude Ouest (Méridien de Pékin). Sa plus grande longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est, est de 5 milles allemands (38 Kilomètres) et sa plus grande largeur, dans le sens de l'Est à l'Ouest, de 3 milles (22,5 Kilom.). Elle a environ 13 milles (100 Kilom.) de circonférence et n'est éloignée de la côte que de 8 lieues. Elle resta inhabitée jusqu'en 1523. A cette époque l'accroissement rapide de la population du Littoral voisin força un certain nombre d'habitants d'y émigrer et c'est ainsi qu'elle fut peuplée. (*) Ce n'est pas que cette île soit bien fertile, car elle est couverte de collines très boisées qui laissent peu de place pour la culture du riz, mais qui en revanche lui donnent un aspect fort agréable. Elle possède un hâvre assez bon, défendu contre les ravages des typhons par une petite île placée à l'entrée. C'est là que les Portugais qui se rendaient à Macao et à Canton venaient mouiller. Ils avaient élevé pour leur usage quelques pauvres cabanes couvertes en chaume. — Chacun sait comment St François-Xavier, entravé dans son projet de se rendre en Chine par le gouverneur de Malacca, d'Atayde, partit néanmoins sur un navire de son ami Jacques Péreira, et parvint non sans peine jusqu'à San-cian. Il avait déjà traité avec un chinois de son passage pour Canton, lorsqu'il fut pris de la maladie dont il mourut, le 2 Décembre 1552. Son corps fut enterré sur une colline, dans un terrain sec et d'une belle exposition, par Antoine de Ste Foi, Chinois, élève du Séminaire de Goa. Le 17 Février de l'année suivante, il fut transporté à Malacca, puis à Goa. Cependant Antoine de Ste Foi, pour reconnaître et conserver le souvenir du lieu de la sépulture, l'avait couvert de pierres qui restèrent jusqu'en 1640. Sous le règne de l'empereur Chon-tching, le Recteur de Macao fit tailler une pierre de 5 coudées chinoises qu'il plaça sur le tombeau et y fit graver de chaque côté une double inscription chinoise et latine. Les habitants, persuadés que cette pierre recouvrait un trésor et que l'inscription latine devait l'indiquer aux Européens, tandis que les caractères chinois étaient là pour les tromper, renversèrent le monument, fouillèrent le tombeau, mais sans rien trouver. Cependant Dieu ne laissa pas impunie cette profanation sacrilège, si opposée du reste aux mœurs chinoises: il permit qu'une épouvantable sécheresse, suivie d'une famine plus affreuse encore, désolât l'île de Sancian. — Enfin, en 1688, un vaisseau portugais qui portait le P. Philippe Carossio, relâcha dans la baie. Ce Père n'eut que le temps nécessaire pour relever le monument et satisfaire sa dévotion. — En 1699, l'Amphitrite, portant 11 Missionnaires français en Chine, s'était vue plusieurs fois sur le point de périr. L'équipage avait fait vœu de Communier au premier port de Chine, ou de contribuer pour sa part à bâtir dans l'île de Sancian une petite chapelle sur le tombeau de St François-Xavier. Le 6 Octobre, ils abordèrent heureusement à Sancian à une journée du tombeau du Saint: « Les premiers jours, dit le P. de Prémare, on ne savait où l'on était et à peine voulut-on nous croire, nous autres Jésuites, après que nous eûmes été à ce glorieux tombeau pour satisfaire notre dévotion et pour nous acquitter d'un vœu que nous avions fait. Nous partîmes

(*) En 1700, l'île renfermait 6 villes: Te Kang au centre et la plus considérable, Hien-tchou, Si-Kang, Ché-Sun, Gao-Kouon, et Tcha-vang, sans compter une petite résidence pour les Missionnaires à une heure du tombeau du Saint. Il y avait 330 ménages faisant ensemble environ 3000 habitants; dont 82 baptisés depuis peu.

pour ce saint pèlerinage un jeudi 9 Octobre, et après avoir fait 4 bonnes lieues par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout à coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre élevée debout et du moment que nous pûmes lire ces 3 ou 4 mots portugais: Aqui foi sepultado San Francisco-Xavier, nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte: plusieurs l'arrosèrent de leurs larmes, et je me trouvai pénétré de sentiments si vifs, si doux et si consolants que je fus plus d'un quart d'heure comme ravi et sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentais. — Après ces premiers transports nous examinâmes exactement le monument, puis avec des branches d'arbres et un morceau de voile, nous bâtîmes une pauvre tente qui ne ressemblait pas mal à la cabane sous laquelle St. François-Xavier mourut. Enfin nous chantâmes le Te Deum avec les litanies du Saint et nous entrâmes ainsi dans la plus belle et la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde....... « Quand le jour reparut nous eûmes l'avantage et la consolation, 8 prêtres que nous étions, de dire la Ste. Messe en ce lieu là, un Vendredi, fête de St. François de Borgia. La pierre du tombeau de l'apôtre des Indes faisait le fond de notre autel que nous avions élevé sur l'endroit même où il paraît clairement que ce Saint fut enterré. Nous sommes non seulement les premiers Jésuites français qui aient eu cet honneur, mais aucune personne ne l'a eu avant nous que le P. Carossio, jésuite italien de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques." (Lettre du P. de Prémare au P. de la Chaise, de Canton, 1699. Lettres Edifiantes et Curieuses, tome 16e. page 326. Edition de Toulouse 1810.)

On ne sait par quel concours de circonstances il arriva que l'argent recueilli pour bâtir une chapelle fut distribué aux pauvres. Cependant le P. Charles Turcotti prit cette affaire à cœur; un gentilhomme espagnol allant de Manille à Canton promit de payer les frais, et le P. Provincial du Japon, Emmanuel Carvalho, fit les premières avances, tandis que le P. Jean de Visdelou obtenait du Vice-roi de Canton toutes les permissions nécessaires. Ceci se passait au commencement de 1700. — Le 19 Mars de cette même année, les PP. Turcotti, visiteur, et son compagnon, Jean Laureati, jetèrent tout à la fois les fondements de la résidence à une lieue de la sépulture, et ceux d'un nouveau tombeau. Les mandarins leur avaient accordé 6 hommes de chaque village pour commencer les travaux dont l'exécution fut confiée au P. Castner. Et telles furent les attentions de la Providence que pendant 3 mois que durèrent ces travaux, aucun ouvrier ne fut attaqué de maladie ou victime d'un accident, tandis que de leur côté les mandarins, tous les employés civils et militaires, bien que païens, rivalisaient de zèle pour mener à bonne fin cette entreprise. Le monument a une longueur de 90 pieds romains (26m.55.) sur 40 (11m.80) de large. Il se compose 1°. d'un mur d'enceinte haut de 5 pieds (1m.47) peint en rouge à l'intérieur, en bleu et en blanc à l'extérieur, ce qui donne un aspect très frais à l'ensemble des constructions. Ce mur d'enceinte est lui-même environné d'un large fossé destiné à recevoir et à conduire les eaux des pluies dans un immense réservoir: 2°. de trois parties bien distinctes et non sur le même plan. Le sol en est si bien uni par un mélange de chaux et de sable qu'on dirait le roc.. La partie supérieure forme la chapelle qui est surmontée d'une Croix; elle est tout en pierre et a la forme d'un carré d'environ 12 pieds romains (3m.54) de côté. Grâce à l'inclinaison du sol, elle paraît bien plus élevée que le reste. Le mur qui entoure le monument a près de 8 pieds de haut (2m.36). — On descend de la chapelle dans la seconde partie, c'est-à-dire dans le tombeau proprement dit, par une porte sur laquelle est inscrite la date du 20 Juin 1700, et par un escalier de 7 degrés, dont les deux derniers couvrent en partie la pierre tumulaire. On a gravé sur cette pierre d'un côté le Nom de Jésus, de l'autre une Croix, et sur les faces latérales une inscription chinoise et portugaise. — Voici l'inscription portugaise: " Ici a été enterré St. François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre de l'Orient", — et un peu plus bas: " Cette pierre a été posée en 1640." — Inscription chinoise: " Arrivé ici des pays Occidentaux, le maître St. François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, est monté aux Cieux au mois de Décembre, la 32e. année de l'Empereur Kia-Zim", — et un peu plus bas: " La 12e. année de l'Empereur Chong-tching, les membres de la même Compagnie ont élevé cette pierre sépulcrale."

On descend par 5 degrés dans la 3e partie ou espèce de cour, au milieu de laquelle on a élevé une énorme Croix haute de 10 pieds (3m) et large de 5, (1m 50) qui domine au loin la mer. — Tout ce que nous venons de dire est tiré d'une relation adressée au T. R. P. Général Thyrse-Gonzalez par le P. Castner, et imprimée en allemand dans le Welt-Bott du P. Stöcklein Nº 309. Le Plan du tombeau est celui du même Père Castner, gravé en 1728 dans le Welt-Bott. La carte est tirée de l'ouvrage du P. du Halde et dressée par M. d'Anville (Description de la Chine, tom 1, page 222). — Que devint la résidence des Pères et le tombeau du Saint après l'expulsion de la Compagnie de toutes les possessions portugaises? Nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'en 1813 et 1815 Mgr Chacine y fit un pèlerinage, et plus tard en 1850 Mgr Guillemin, alors simple Missionnaire, écrivait de Canton à sa mère: " Une autre île, moins grande mais plus remarquable par les touchants souvenirs qu'elle rappelle, est l'île de Sancian, à 6 lieues environ de la côte . . . Autrefois une petite chapelle marquait l'endroit où Xavier avait offert à Dieu son dernier soupir; elle a été renversée par les pirates (Quand? et dans quelles circonstances?): et maintenant on n'y voit guère que des ruines . . . J'espère que plus tard, quand les circonstances le permettront, nous pourrons donner à ce lieu quelque décoration plus en rapport avec les pieux souvenirs qu'il rappelle à l'esprit et au cœur ". (Annales de la Propagation de la Foi, Année 1850., page 436.) — Ce que le vénérable Evêque n'a pu faire, empêché par les mille soins du Ministère, puissent les Pères de Macao l'accomplir avec le secours de leurs frères d'Europe!

Traduction d'un article du journal de Macao: — " Archives Pittoresques du Portugal " — Le 19 Novembre 1864, vers minuit, le Vapeur Hankow, portant 130 pèlerins environ, quittait le port de Macao et doublant la pointe Ka-hô se dirigeait au grand contentement des passagers, vers l'île de Sancian. L'aurore qui naissait à l'extrême horizon s'étendant sur un ciel pur et azuré et faisait scintiller de ses pâles clartés les eaux bleuâtres de la mer. La sérénité du ciel, le silence de la nuit, la fraîcheur de la brise, le calme des flots, tout concourait à remplir des plus douces émotions notre âme absorbée dans la contemplation des grandeurs divines. Les paroles échangées entre les passagers n'avaient pas d'autre thème que la vie du grand Xavier, apôtre de l'Orient, et sa mort à Sancian. Tous remarquaient la singulière coïncidence du jour de notre pèlerinage, 19 Novembre, avec celui que le Saint avait choisi pour venir ici, se dirigeant vers Canton. Ils ajoutaient que le lendemain était un Dimanche, que ce même Dimanche, 20 Novembre, le Saint célébra une dernière fois le St Sacrifice de la Messe pour un mort, et qu'ensuite il fut attaqué de cette maladie qui le mena au tombeau. — Dans ces considérations affectueuses les heures passaient comme des instants et à 6 heures du matin le vapeur jetait l'ancre dans la baie de Sancian. — Nous étions arrivés à cette terre si désirée; mais quel ne fut pas notre embarras lorsque parmi tant de pèlerins pas un ne put nous indiquer avec exactitude le lieu de la sépulture! Et il n'y avait là rien d'étonnant, puisque dans ce siècle on n'a fait à Sancian que deux pèlerinages, l'un en 1813, l'autre en 1815, et que jamais depuis cette plage n'a été visitée par dévotion pour le grand apôtre. — Cependant un canot se détache du vapeur avec 5 pèlerins (nous étions du nombre) pour s'enquérir de la position précise du tombeau. A peine débarqués nous demandons à un Chinois s'il ne connaissait pas l'endroit où avait été enterré un Saint européen mort il y a 300 ans: " Il y a, répondit-il, à peu de distance d'ici une sépulture que recouvre une pierre tumulaire avec une inscription européenne". Nous lui offrîmes une récompense s'il voulait nous y conduire, ce qu'il accepta de grand cœur. Nous suivîmes la plage durant quelques minutes, puis nous gravîmes les flancs d'une colline qui domine la mer et qui ferme la baie du côté du Nord-Est. Arrivés à une hauteur de 40 ou 50 mètres, notre Chinois nous indiqua, à quelques pas de là, une pierre que l'on voyait au milieu de Pandoes (espèce de cannes à sucre). Nous y courons avec empressement. C'était une colonne élevée en 1639, par les Jésuites, à la mémoire

de St François-Xavier. – On peut se figurer notre allégresse, quand nous eûmes la certitude d'avoir trouvé le tombeau du Saint. Cette colonne était debout, gardant encore à peu près la verticale ; la partie antérieure, plus exposée aux intempéries des saisons, portait une inscription chinoise avec la date que nous pûmes à peine lire. Sur l'autre face l'inscription portugaise était parfaitement lisible. A deux ou trois mètres de distance on voyait les restes de 4 murs qui formaient un carré d'à peu près 2 mètres de surface et que nous crûmes appartenir à une ancienne chapelle ; mais ce qui nous parut singulier, c'est qu'à un demi-mètre de ces murs, il y en avait un autre qui les entourait. On y remarquait encore un fragment de pierre rouge, évidemment détaché d'une pierre tumulaire qui portait une inscription en Chinois sur trois lignes : nous pûmes y reconnaître sans peine deux lettres signifiant reconstruit ; impossible de lire le reste. (1) La position une fois reconnue, le reste des pèlerins débarqua avec tout ce qu'il fallait pour dresser une tente et élever des autels. C'étaient des Espagnols, des Anglais, des Irlandais, des Italiens, des Français, des Chinois, des Américains, des Allemands, des Indiens, des Péruviens, des Arméniens ; les Portugais formaient la majorité : leur nombre était de 80 à 95. C'était un beau et pieux spectacle de voir tout ce monde, sans distinction et sans exception, transporter du rivage sur la colline des caisses vides, couper du bois, aplanir le site, préparer des autels, couvrir une chapelle. En moins d'une heure tout était prêt pour la célébration du St Sacrifice. A 9h 1/2 on commença à dire 3 Messes basses sur autant d'autels érigés autour du sépulcre, après quoi il y eut une Messe solennelle en musique, pendant que les Messes continuaient sur les autels latéraux. Jamais les voix enfantines de nos élèves du Séminaire de St Joseph ne nous parurent plus sonores et plus harmonieuses que dans cette occasion. M. Antinori les dirigeait et les accompagnait sur un harmonium. Le P. Rondina, Supérieur de la Mission, sut exprimer les sentiments dont son cœur débordait à la vue de ce saint lieu. Son petit discours bien senti et plein d'onction émut tous les assistants et tira des larmes de tous les yeux. Il était plus de 11 heures quand les 10 Messes célébrées sur le sépulcre furent terminées. Le soleil dardait ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes ; néanmoins nous restâmes encore quelques instants pour tirer deux vues photographiques de l'île et du tombeau. Une heure après, nous remontions à bord du *Hankow*, sans avoir eu à déplorer aucun accident. Le vapeur après 6 heures de marche vint aborder à la grande plage : tous les pèlerins rentrèrent chez eux pleins du souvenir de ce lieu où ils avaient passé de si heureux moments, et regardant le 20 Novembre 1864 comme un jour à jamais mémorable dans leur vie.

D'après les informations que nous prîmes à Sancian, l'île a une population d'à peu près 2000 habitants qui vivent de pêche ou d'agriculture. Il n'y a là aucune autorité, point de mandarins : ce sont les anciens qui gouvernent les villages. La plupart des habitants avec lesquels nous avons parlé, ont perdu toute tradition relative à St François-Xavier ; ils ignoraient même les deux derniers pèlerinages faits en 1813 et 1815 par Mgr Chacine (2). Malgré cela ils ont en grande vénération le tombeau du Saint européen. La seule chose que nous pûmes tirer de l'un d'eux à ce sujet, c'est que ceux là font preuve d'un grand jugement qui choisissent cet endroit pour s'y faire enterrer, parceque ce lieu

---

(1) Cette pierre est probablement celle que Mgr Chacine, en 1813, éleva sur le tombeau du Saint. Elle fut renversée et brisée par les Chinois quelques années après, malgré leur grand respect pour les tombeaux et pour celui-ci en particulier ; parceque, disaient-ils, cet Evêque avait jeté un sort sur ce lieu, en fermant avec cette pierre toute issue au bonheur qui leur venait du tombeau ouvert. C'est ce que racontèrent, il y a peu d'années, à Macao, au P. Rosario deux pêcheurs de Sancian.

(2) Cependant quelques-uns de nos compagnons ont depuis rencontré plusieurs Chinois qui avaient conservé un souvenir bien vivant de cet événement. L'un d'eux se disait même neveu de l'un des gardes placés au sépulcre par Mgr Don Francisco da Nossa Senhora da Luz Chacine, et pendant plusieurs années recevant de sa Grandeur 4 piastres par mois. Mr Chagos lui remit un papier portant écrite en langue du pays la recommandation de veiller sur le tombeau, ce qu'il accepta avec grande satisfaction.

est un bon Fom-xuei (*). Cette superstition est très-enracinée chez les Chinois qui attribuent au lieu de la sépulture une grande influence sur la félicité de l'âme du défunt, et sur le bien être de ses descendants ; c'est pourquoi ils regardent comme un bonheur inappréciable de rencontrer un site jouissant de toutes les propriétés désignées par les savants comme caractéristiques d'un bon Fom-xuei. — Le dialecte usité dans l'île de Sancian est celui du district de San-neng qui diffère un peu du Heang-chan ou dialecte parlé à Macao. — La colline où est située le tombeau est nommée par les Chinois Tai-hô-xan, c'est-à-dire très-bonne Montagne : la baie porte le nom de San-chau-tom ou bassin des 3 îles parcequ'en effet il y a à l'un des côtés de la baie 3 petites îles. Les deux autres qu'on rencontre en entrant, s'appellent Ping-chan. La colline qui s'étend au loin et derrière celle de la sépulture se nomme Ha-chun : courant inférieur. — Nous terminons cette courte narration en donnant la traduction de l'inscription que le R. P. Rondina a fait graver sur un bloc de marbre et que l'on a accolé à un des murs dont nous avons parlé : « Ancienne sépulture d'un Saint européen, St François-Xavier de la Compagnie de Jésus. Cette pierre a été dressée par ses frères en religion le 17e jour de la 4me lune de l'année Chia-tzu (1re année du cycle de 750 en usage chez les Chinois) régnant l'Empereur Tum-chi de la dynastie Ta-chim.

Mission de Nankin

— Extrait d'une lettre du P. M. Toufière à un ecclésiastique de Laval. — Nous avons étudié ensemble la belle question de la Prédestination et s'il vous en souvient, à chaque pas nous étions en présence d'insondables abîmes, de mystères dont la science et la puissante éloquence de notre professeur pouvait bien nous mtrer les profondeurs, mais sans les rendre moins inscrutables à l'intelligence humaine. Ici nous voyons cela en pratique et le Missionnaire, tout en admirant le système de Molina, se trouve continuellement face à face avec des faits humainement inexplicables ; aussi force lui est de s'incliner devant les jugements de Dieu. Tel meurt baptisé et est sauvé qui, suivant le cours naturel des événements, ne devait pas l'être : tel au contraire meurt sans baptême qui pouvait le recevoir commodément. - Que d'exemples ! — Un maire de village avait depuis longtemps la velléité de se faire chrétien, il était convaincu que la Religion de Jésus-Christ pouvait seule le conduire au Ciel et le préserver de l'enfer. Néanmoins, pour une cause ou pour une autre, il différait indéfiniment de recevoir le baptême. La maladie arrive, fait en peu de temps de rapides progrès et enlève cet infortuné, pendant que l'on court à la recherche de quelqu'un qui pût le baptiser. Le Père arriva trois heures trop tard. L'âme du maire s'était présentée au banquet sans la robe nuptiale : puisse-t-elle n'avoir pas été précipitée dans ce lieu de ténèbres où l'on n'entend que pleurs et grincements de dents ! — Autre fait. — Un Père rencontre trois Chinois païens étendus en travers du chemin et ressemblant plus à des morts qu'à des vivants : deux en effet n'étaient plus de ce monde ; le troisième, la bouche béante et le corps à moitié plongé dans une ornière, respirait encore. Le Père s'approche, lui demande s'il veut jouir d'un bonheur éternel. Le malheureux n'hésite pas, reçoit le baptême et remet, quelques minutes après, son âme régénérée entre les mains de son Dieu. N'est-ce pas la réalisation de ce que dit Notre-Seigneur : " Unus assumetur, alter relinquetur ? Mais pourquoi ce dernier devient-il enfant de Dieu et les deux autres meurent-ils esclaves de Satan ? - Mystère ! - Une femme païenne a trois petits enfants. L'idée lui vient d'en faire baptiser deux et de laisser le troisième païen. La mort les enlève tous les trois. Pourquoi les deux premiers sont-ils baptisés et le troisième ne l'est-il pas ? - Mystère encore. — La veille de l'Immaculée-Conception, une vierge chrétienne entre, je ne sais pourquoi, chez une femme païenne. Celle-ci tenait entre ses bras un petit enfant moribond. La vierge l'engage à le faire baptiser solennellement par le Père qui se trouve justement dans le village :

(*) La traduction littérale de Fom-xuei est Vent et eau ; on dit d'un lieu que c'est un bon Fom-xuei quand c'est un terrain fertile, bien exposé et favorisé par la nature.

ce sera pour elle un grand honneur. La païenne n'oppose pas la moindre résistance. L'enfant est conduit à la chapelle, baptisé par le P. Sica, et une demi-heure après va augmenter le nombre des élus. — Je termine par un trait qui m'a paru plus frappant que tous les autres. — Un Dimanche, on apporte à l'église deux enfants jumeaux, un garçon et une fille, pour les faire baptiser. Il y avait foule autour du catéchiste; si bien qu'au moment de baptiser le petit garçon, le bras du baptisant, détourné de sa route par les spectateurs, ne put répandre l'eau sur la tête de l'enfant. Les paroles avaient été prononcées; on le crut baptisé, quoique réellement il ne le fût pas. Un chrétien très instruit avait vu la chose: il va trouver le Père et le prie de rebaptiser l'enfant. Au récit qui lui fut fait, le Père demande le petit garçon. Il était parti et la maison de sa mère était éloignée d'une lieue environ. L'inquiétude s'empare du Missionnaire; il craint pour le salut de cette âme: il voudrait se mettre en route; mais des circonstances impérieuses le retiennent au centre de la chrétienté. Le lendemain on lui apprend que l'un des jumeaux est mort: son anxiété redouble; il ne sait lequel des deux a succombé, le petit garçon ou la petite fille. — Le surlendemain, la mère de ces enfants vient parler au Père. Dès qu'elle l'aperçoit, elle se jette à ses genoux, en lui apprenant que le petit garçon était mort. Le cœur du Missionnaire fut frappé comme d'un coup de foudre. La mère, après ces premières paroles, continue en ces termes: "Père, pardon! lorsque l'enfant fut baptisé à l'église, on le baptisa comme garçon. De retour à la maison, nous avons vu que c'était une petite fille; jugeant alors le baptême invalide, nous l'avons rebaptisée." Jugez de la joie et de la surprise du Père. Néanmoins il se garda bien de manifester son contentement; au contraire il gronda la pauvre femme, disant que le baptême donné comme il faut à un enfant était valide, qu'il lui fût donné comme à un garçon ou comme à une fille. — Que pensez-vous de ce trait? Cette petite chinoise, à sa mort, ne devait-elle pas, suivant le cours naturel des choses, prendre un autre chemin que celui du Ciel? — Ici encore il faut s'humilier, adorer, croire et espérer.....

A. Pouplard S.J.

Nous insérons la lettre suivante, malgré sa date déjà ancienne. Elle nous a été transmise trop tard pour prendre place dans le dernier N.° de la Correspondance de Laval.

Mission de Nankin. — Orphelinat de Zi-Ka-Wei, 27 Novembre 1865. — Lettre du P. Palatre au P. Gestat, à Poitiers. — Il y a quelques jours, j'ai adressé à M. le Directeur de l'Œuvre de la S.te Enfance un rapport sur l'Orphelinat de Zi-Ka-Wei, je vous l'envoie. Cet orphelinat est, je crois, peu connu; il n'est donc pas inutile de vous en parler. Je copie textuellement le rapport en question: — "Monsieur Le Directeur — Dans la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser au mois de Novembre 1864, je vous annonçais que les Orphelins de Zi-Ka-Wei ne tarderaient pas à se rendre dans la nouvelle maison qu'ils doivent à la générosité des membres de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. — Le déménagement commença le 22 du même mois et ne fut pas de longue durée. Des lits que deux enfants peuvent porter sans fatigue, quelques tables boiteuses et des bancs éclopés sont un mobilier d'un transport facile et qui n'exige pas de précautions minutieuses: le soir même l'installation était presque achevée. — Le 28, fête du Patronage de la S.te Vierge, le R.P. Zottoli, Recteur du collège de Zi-Ka-Wei, vint célébrer la première Messe dans la chambre qui nous sert de chapelle et adressa une instruction aux enfants. Ce jour avait été choisi pour inaugurer sous les auspices de Marie le nouvel Orphelinat qui lui est consacré et porte le nom de: Maison de la Mère de Miséricorde." — Les Orphelins, dont le nombre s'élève aujourd'hui à 342, sont ainsi répartis: 133 travaillent dans les ateliers; 80 cultivent la terre; 20 sont occupés au jardinage en dehors de l'Orphelinat au collège de Zi-Ka-Wei; des travaux d'aplanissement de terrains, la préparation du coton pour le tissage de la toile, le nettoyage de la maison, des cours etc. suffisent

maintenant pour enlever à l'oisiveté les 109 autres enfants. —— Ateliers : 133 Orphelins ——

Tailleurs — 2 Maîtres - 18 Orphelins. Ce nombre est insuffisant, car il ne donne qu'un tailleur pour 17 enfants. Je dis : tailleur ; le mot est inexact, car sur 18 enfants il y en a 6 qui ne sont à l'atelier que depuis deux ou trois mois et dont l'habileté est un peu équivoque. Notre désir serait d'augmenter cet atelier pour créer une lingerie convenable. 30 tailleurs sont nécessaires, si nous voulons atteindre ce but, mais nous n'avons pas de chambre où les placer. ——

Imprimeurs et Relieurs. — 2 Maîtres - 11 Orphelins. C'est à l'Orphelinat que l'on imprime les livres de Religion répandus dans le Vicariat Apostolique de Nankin. L'imprimerie chinoise est d'une simplicité remarquable. Un enfant, muni d'une tablette sur laquelle sont gravées deux pages d'impression, la noircit légèrement avec un gros pinceau trempé dans l'encre ; il applique ensuite sur cette tablette une feuille de papier à laquelle il fait subir une légère pression en promenant deux ou trois fois dessus une brosse d'écorce de palmier, et le travail est achevé.

Graveurs —— 1 Maître - 11 Orphelins. Le travail des graveurs est moins facile que celui des imprimeurs, et il exige une application minutieuse. Constamment courbé sur sa planche pour saisir les plus petits linéaments des caractères chinois, le graveur se fatigue, et s'il n'a la tête solide et la vue bonne, la migraine et les maux d'yeux ne lui feront pas défaut. Plus d'une fois les Orphelins sont venus me demander la permission d'interrompre leur travail pour l'une de ces raisons. Les étrangers qui viennent visiter l'Orphelinat entrent avec plaisir dans l'atelier des graveurs. Lorsqu'on leur met entre les mains une tablette prête pour l'impression, ils en admirent la netteté et s'imaginent que les instruments dont se sert le graveur doivent être en rapport avec la finesse du travail qu'ils ont sous les yeux. Leur étonnement redouble, quand on leur présente les outils adoptés en Chine pour la gravure des lettres. Sans être grossiers, ils sont loin de répondre à la délicatesse du travail et font ressortir l'habileté de ceux qui les emploient. —— Dans les longues journées d'été le maître peut graver 400 caractères et les enfants 180 ; en un jour d'hiver le maître en grave 300 et les enfants 150. —— Les planches d'un ouvrage peuvent servir pour un tirage de 3000 exemplaires. Au delà de ce nombre les caractères deviennent peu lisibles, les planches ne peuvent plus servir, et si l'on veut faire un nouveau tirage, les graveurs doivent recommencer leur premier travail pour les 3000 exemplaires suivants. C'est ainsi qu'il faut renouveler sans cesse les planches servant à l'impression des Catéchismes et des livres de prières qui sont le plus généralement répandus.

Peintres —— 1 Maître - 9 Orphelins. Des images venues d'Europe ou dessinées par les Chinois sont calquées avec soin, gravées sur bois et remises aux imprimeurs. Le travail des orphelins consiste simplement à peindre ces images lorsqu'elles sont imprimées. On les colle ensuite sur une longue bande de papier ou de toile beaucoup plus longue que large ; à l'extrémité inférieure de cette bande est fixée une baguette ronde sur laquelle l'image peut s'enrouler ; à l'extrémité supérieure se trouve une seconde baguette demi-circulaire munie d'un cordon de suspension. C'est l'encadrement le plus commun en Chine. Il a beaucoup de ressemblance avec celui de nos cartes de géographie européennes. Ces images, achetées par les Missionnaires et les administrateurs des chrétientés, sont répandues dans une grande partie du Vicariat.

Dessin Académique. — 1 Maître - 10 Orphelins appartenant à divers ateliers. Le Frère Ferrer, mort le 31 Décembre 1856, avait fondé au collège de Zi-Ka-Wei une école de dessin et de peinture. Le F. Lô, entré dans la Compagnie de Jésus en 1862, est le seul élève qui puisse continuer l'œuvre entreprise par le F. Ferrer. C'est lui qui est chargé depuis quelques jours seulement de former à l'Orphelinat une école de dessin et de peinture pour le service de la Mission. Dix enfants suivent chaque jour ses leçons, et comme nous n'avons pas un endroit où les placer je suis obligé de leur donner asile dans ma chambre.

Vernisseurs et doreurs. — 1, Maître - 5 Orphelins. Les harmoniums, cadres, autels, chandeliers pour le

service divin sont les objets le plus ordinairement vernis ou dorés par les enfants. On trouve dans le P. du Halde des détails sur la beauté du vernis chinois; il est inutile de revenir sur cette question. Je dirai deux mots sur l'ornementation des cadres et des autels. Le P. Giaquinto, sans renoncer à la sculpture sur bois pour orner les cadres et les autels, eut recours à un travail plus facile, moins long et surtout moins dispendieux. Grâce à ce dernier avantage, les chrétientés même dont les ressources sont peu considérables peuvent placer dans leur église un autel convenable pour le Service divin. Ce nouveau mode d'ornementation est fort simple: des fleurs, des guirlandes, des lettres etc. sont dessinées sur papier, appliquées sur bois, puis sculptées en creux elles forment des moules sur lesquels le vernisseur passe une légère couche d'huile. Il les remplit ensuite d'un mastic bien battu qui en prend immédiatement l'empreinte, les renverse et obtient des modèles nettement dessinés. Avant de les appliquer sur les cadres, sur les autels etc, il les enduit d'une couche de farine de froment et de vernis cru mélangés. Cette composition les fixe sur le bois avec une telle solidité qu'il faudrait user du marteau pour les en détacher. Ce premier travail achevé, les modèles sont recouverts d'une légère teinte de vernis cru pour recevoir la dorure, qui sans cette préparation ne pourrait s'y fixer. — La substance qui forme la base du mastic en question se trouve dans la nature en masse terreuse ou par couches de 0,m50 à 0,m70 de puissance. On l'exploite à ciel ouvert avec une simple bêche. Elle se rencontre principalement sur le territoire de Zao-chin (province du Tché-Kiang). Elle est d'un brun assez clair, d'un poids spécifique très-faible, un peu plus lourd que celui de l'eau, à grains fins, friable, douce au toucher. Elle est peu ou point combustible; traitée par l'acide sulfurique elle a donné lieu à un dégagement gazeux presque nul. En un mot elle a beaucoup de rapport avec la terre de Cologne, si connue pour son usage dans la peinture. Trois éléments concourent à la formation de ce mastic: la terre de Zao-chin, la farine de froment et le vernis. L'huile et l'eau n'entrent pas dans la composition du mélange.

Sculpteurs de fleurs. — 1 Maître. - 4 Orphelins. Les chandeliers, croix, bénitiers, tabernacles, expositions, reliquaires, coins et guirlandes pour l'ornementation des cadres et des autels etc, sont les objets ordinairement sculptés par les Orphelins, d'après des modèles venus d'Europe ou dessinés dans la Mission. Ces modèles sont sculptés en creux ou en relief d'après le genre d'ornementation adopté: en creux pour le moulage en mastic, et en relief pour l'ornementation en bois. — Pour découper tous les contours de ses fleurs et de ses guirlandes, le sculpteur chinois se sert d'un instrument probablement peu connu en Europe. J'entrai un jour dans l'atelier de sculpture au moment où un enfant se disposait à découper un modèle. Il tenait à la main un arc en bambou tendu à l'aide d'un fil de cuivre coché; je crus qu'il s'amusait et lui recommandai de travailler, tout en lui prenant son arc, puis je sortis. Un maître vint aussitôt me trouver et me dit que l'enfant ne pouvait plus rien faire, parceque je lui avais pris son instrument. Je répondis que je ne lui avais rien enlevé, si ce n'était un arc en bambou dont il n'avait nul besoin: « Père, reprit le maître, c'est avec le fil de cuivre de cet arc qu'il découpe ses fleurs. » Cette réponse m'obligeait à restitution: je rendis l'arc et vis l'enfant conduire son fil de cuivre coché à travers tous les contours et les plus petites sinuosités de sa guirlande avec un succès complet; les fleurs étaient exactement découpées. Lorsque le fil est engagé dans une partie qui ne lui offre aucune issue, pour l'en sortir on se sert du même moyen que pour l'y faire entrer: on détache une des extrémités du fil de cuivre et par là même il est dégagé.

Menuisiers — 1 Maître - 2 Ouvriers - 11 Orphelins. A l'exception des harmoniums et des ouvrages de sculpture tous les objets remis aux vernisseurs sont faits par les menuisiers. Il est inutile d'en répéter ici la nomenclature; je les ai déjà énumérés dans les deux paragraphes précédents; il me suffira d'ajouter qu'il sort aussi de la menuiserie des lits, tables, armoires et autres meubles en rapport avec ce corps de métier. — Si un menuisier européen entrait dans l'atelier de l'Orphelinat de Zi-Ka-Wei et qu'on lui proposât d'y travailler, sa première réponse serait: « Si vous

voulez que je travaille, donnez-moi d'abord un établi." Les Chinois sont moins exigeants. Pour tout établi ils n'ont qu'un banc de 50 à 60 centimètres de hauteur; la vis de pression, le crochet mobile, le valet et autres instruments usités en Europe pour maintenir le bois, quand on doit le scier, lui faire des rainures etc sont inconnus au menuisier Chinois. Il n'a pour maintenir sa planche ou son morceau de bois que deux taquets juxtaposés à l'extrémité antérieure de son banc et formant un angle aigu. Malgré cette pénurie d'instruments, sa patience vient à bout de tout; il se crée des moyens que la nécessité lui inspire et se tire toujours d'embarras.

Facteurs d'orgues — 1 Maître - 2 Orphelins. Dans une lettre précédente j'ai parlé du F. Deleuze et des orgues qu'il avait faites pour les églises de Tom-ka-dou, de Yang-kin-pan et de Zi-Ka-Wei. La mort nous l'a enlevé, mais un Nankinois qui depuis 8 ans l'a toujours aidé dans ses travaux, les continue aujourd'hui. Cinq harmoniums sont dans l'atelier; trois sont achevés, les deux autres le seront bientôt.

Mouleurs — Mêmes Maîtres, mêmes Orphelins que pour les orgues. Des statuettes et des Crucifix sont les objets ordinaires moulés à l'Orphelinat.

Cordonniers — 1 Maître - 16 Orphelins. Le cuir n'entre pas dans la confection des souliers que portent les Chinois, dans les jours où il ne pleut pas; la toile teinte ou les étoffes les plus communes le remplacent. La semelle, formée de vieux linges et de gros papiers collés ensemble, ne peut résister à l'humidité; elle se fend, s'entrouvre, et alors c'en est fait du soulier. A l'Orphelinat, où les ressources pécuniaires ne nous permettent pas de donner aux enfants des souliers de cuir pour les jours de pluie, on les remplace par des sandales en paille que l'on porte sans bas. Malgré cette économie, 2000 paires de souliers en toile sont nécessaires chaque année pour l'entretien des enfants.

Barbiers — 1 Maître - 1 Ouvrier - 11 Orphelins. Le savon fort heureusement n'entre pas dans la trousse du barbier chinois; il rase sans savon. Pour une maison qui renferme un grand nombre d'enfants, c'est une économie qui n'a pas besoin d'être démontrée. Les enfants sont rasés tous les quinze jours. Il va sans dire que le rasoir ne leur touche jamais le menton; on leur rase la tête, en leur laissant au milieu une longue tresse de cheveux.

Cuisine — 11 Orphelins. Les choux, épinards, navets, aubergines, melons, concombres et autres légumes du pays forment avec le riz la nourriture ordinaire des orphelins. Les jours de fête seulement on leur sert de la viande ou du poisson. Ce régime n'a pour eux rien de dur: c'est celui de la plupart des paysans chinois. Le sel et l'huile sont les assaisonnements en usage. Jusqu'ici les terrains cultivés par les enfants n'ont pu suffire à l'approvisionnement de l'Orphelinat et il a fallu dépenser des sommes considérables pour l'achat des légumes.

Ouvriers en bambou — 1 Maître - 4 Orphelins. Le principal travail de ces enfants consiste à faire des paniers en bambou pour l'usage de l'Orphelinat. La dépense, le service de la cuisine et du réfectoire en exigent un grand nombre. En Europe, les manœuvres chargés de l'aplanissement des terrains emploient la brouette pour le transport des terres. Ici, la brouette a une tout autre forme et ne saurait servir à un semblable usage. Elle est remplacée par des paniers qui pour la forme ressemblent à une coque d'huître. Ces paniers sont faits par les Orphelins, ainsi que des treillis pour la clôture des champs et des jardins.

Cordiers — 4 Orphelins. Les cordes en paille de riz et en bambou sont d'un usage fréquent au Kiang-nan. Celles dont nous nous servons à l'Orphelinat sortent de l'atelier des cordiers. Ce sont eux aussi qui font les sandales dont j'ai parlé dans un article précédent, ainsi que des paillassons pour les églises.

Scieurs de bois — 4 Orphelins. Une partie du bois employé à la menuiserie est scié par les Orphelins. Pour scier un arbre dans le sens de la longueur, ils se servent d'une scie semblable aux nôtres; la monture seule est différente.

Quand ils scient dans le sens de la largeur, ils emploient une scie ovale et pour lui donner le plus de prise possible sur le bois ils lui impriment une direction analogue à sa forme ; s'ils ne lui imprimaient qu'un mouvement horizontal, il n'y aurait qu'une dizaine de dents à mordre. Ce mode de sciage est fatigant et la scie droite paraît préférable.

Labourage – 80 Orphelins. — Quatre-vingts Orphelins sont employés au labourage sous la direction de 7 ouvriers. L'enclos où est bâti l'Orphelinat a une étendue d'environ 110 mètres de longueur sur 150^{m} de largeur. La maison, les cours, les dépendances en occupent une partie assez considérable ; le reste est réservé pour l'agriculture. Il y a environ deux mois, nous avons fait l'acquisition d'un petit terrain attenant à l'enclos ; l'Orphelinat n'en possède pas d'autre. Les champs cultivés par les enfants appartiennent à la Mission. Trente Orphelins suffiraient à cette culture ; nous en employons 80, pour les arracher à l'oisiveté plutôt que par nécessité. Il serait bien à désirer que l'Orphelinat pût posséder des terres pour cultiver le riz ; les bras ne nous manquent pas, les frais de culture seraient peu considérables ; chaque année nous aurions notre provision de riz, et dans les temps de cherté ou de disette nous n'aurions pas à redouter des dépenses excessives.

Infirmerie – 2 Orphelins. Depuis que les enfants habitent le nouvel orphelinat, le nombre des malades a fort heureusement diminué. Dans l'infirmerie il n'y a de place que pour dix lits. Nous n'avons pas eu d'épidémie cette année.

Lingerie – La lingerie n'existe guère que de nom. Elle est représentée par 4 grandes armoires à peu près vides. J'ai donné plus haut la raison de cette pénurie en parlant des tailleurs.

Dortoirs – Les dortoirs sont sur un meilleur pied que la lingerie, sans être toutefois parfaitement organisés. Une centaine d'enfants n'ont d'autre couche qu'une couverture étendue sur le parquet. Nous ne pouvons mettre fin à cet état de choses qu'en construisant une nouvelle maison ; car celle qui a été bâtie l'année dernière est trop petite, et si nous voulions que chaque enfant pût dormir dans un lit, il faudrait en renvoyer un grand nombre. De plus l'insuffisance du local nous a obligés de placer 68 enfants dans une maison située près du collège de Zi-ka-wei. Ces enfants, complètement isolés des premiers avec lesquels ils n'ont aucun rapport, avaient été mis sous la surveillance de trois maîtres Chinois et échappaient un peu à la direction immédiate des Missionnaires. Cette année, le R. P. Supérieur a pu mettre fin à cet état de choses et un Scolastique Chinois, Religieux de la Compagnie de Jésus, s'occupe spécialement de ce second établissement.

Chapelle – Nous n'avons pour chapelle qu'une chambre longue de 14^{m} 50 et large de 10. Il faut que 274 enfants, les maîtres et les ouvriers y trouvent place : les rangs sont nécessairement trop serrés, ce qui ne peut que nuire à l'ordre et à la piété. Un autel, trois tableaux de la Ste Vierge, de St Michel et de l'Ange Gardien, ainsi qu'un Chemin de Croix en font tout l'ornement. Il n'existe pas de sanctuaire proprement dit, ni de balustrade pour séparer le prêtre de ses enfants ; l'exiguïté du local ne le permet pas, et dès lors il est impossible de célébrer la Sainte Messe avec quelque solennité. Cette privation a bien ses inconvénients ; car les enfants païens ne peuvent se former une idée de la grandeur de nos Saints Mystères et de la majesté de nos cérémonies sans les avoir vues. En dehors du Saint Sacrifice nous sommes privés de la présence de Notre-Seigneur. Mgr Languillat ne peut nous permettre de conserver le Saint Sacrement dans une chambre où les voleurs, si communs en Chine, pourraient facilement entrer pendant la nuit. A cette raison s'en joignent quelques autres non moins graves. — J'ai dit au commencement de cette lettre que l'Orphelinat renfermait actuellement 342 enfants, et en parlant de la chapelle je n'en mentionne que 274. Cette différence de chiffres n'est point une erreur. Les 68 Orphelins qui habitent la maison louée près du collège de Zi-ki-wei, n'assistent point aux offices dans notre chapelle ; ils vont à l'église de la chrétienté.

Avant de terminer cette lettre, je résume en deux mots la répartition des enfants :

Orphelins occupés dans les Ateliers . 133.

Orphelins occupés au labourage . . 80.
" " au jardinage . . 20.
" en dehors de ces travaux . . 109.

Lorsque les travaux d'aplanissement seront achevés, et ils le seront bientôt, il nous sera difficile de trouver une nouvelle occupation aux enfants placés en dehors des trois premières catégories. Quelques-uns sans doute pourront continuer à préparer le coton pour le tissage, mais ils ne sauraient être nombreux. Si nous avions une nouvelle maison, nous pourrions doubler la plupart des ateliers, à la grande satisfaction des enfants qui viennent sans cesse me demander la permission d'être tailleurs, vernisseurs, menuisiers etc: à tous je suis obligé de faire la même réponse: "il n'y a plus de place dans les ateliers".

Depuis le 1er Novembre le nombre des enfants a déjà augmenté; il augmentera encore davantage pendant l'hiver, et je ne serais nullement étonné qu'avant la fin de Janvier nous eussions 400 Orphelins. Nous en remercierons Dieu; c'est lui qui nous les envoie, ils seront reçus en son Nom. Mais nous le prierons d'achever son œuvre et de leur donner des ateliers où ils puissent apprendre à gagner leur vie.

Voilà, Monsieur le Directeur, la Statistique matérielle de l'Orphelinat de Zi-ka-wei. Dans une lettre suivante, je me propose de vous le montrer sous un autre aspect afin de vous le faire connaître complètement.

Veuillez agréer etc.

— N. B. Dans les détails numériques donnés précédemment, je n'ai pas tenu compte de la division des tout petits enfants confiés aux soins des vierges. Les plus âgés n'ont que 7 à 8 ans, d'autres ont 1 an, 2 ans etc; les plus petits ne comptent que quelques semaines ou quelques mois d'existence. Cette division renferme ordinairement 30 à 40 enfants. Ce chiffre joint à ceux qui précèdent montre que le nombre des Orphelins de Zi-ka-Wei varie dans une année de 370 à 410."

— Je vous prie, mon bien cher Père, de faire insérer ce Rapport dans les Lettres de Laval pour faire connaître notre Orphelinat. Nous comptons sur la charité de nos Pères de France et nous espérons qu'ils nous enverront quelques aumônes, pour qu'il nous soit possible de mener à bonne fin une œuvre qui ouvre les portes du Ciel à tant d'enfants païens. Si le manque d'argent nous empêche de bâtir une nouvelle maison, nous serons désormais obligés de refuser l'entrée de l'Orphelinat aux enfants qui viendront nous demander asile. Vous connaissez la conséquence d'un pareil refus: le Ciel restera fermé à ceux à qui nous fermerons notre porte. Il est plus facile de sentir que d'exprimer tout ce que cette pensée renferme de pénible pour le cœur d'un Missionnaire . . . .

G. Palatre S. J.



Ne Communicentur cum externis ea quæ ad Societatem nostram in Neerlandia pertinent. (ex mandato R. P. Provincialis Neerlandiæ.)

Hollande — Lettre à un Scolastique de Laval, Mars 1866.

Je me suis procuré depuis peu le "Manuel du culte catholique" émanant annuellement du ministère des cultes. Si j'avais fait plus tôt cette découverte, j'en aurais déjà profité pour vous transmettre plus d'un renseignement: aujourd'hui j'en extrais l'exposé de l'état religieux dans ce pays. J'espère qu'il vous fera plaisir. Les chiffres sont officiels.

1er Janvier 1865. — Statistique du Culte Catholique dans le royaume des Pays Bas et dans ses possessions. ——— N. B. — Les 11 Provinces des Pays-Bas, savoir: le Brabant septentrional, la Gueldre, la Hollande méridionale, la Hollande septentrionale, la Zélande, Utrecht, la Frise, l'Overyssel, Groningue, Drenthe et le Limbourg constituent la province Ecclésiastique des Pays-Bas, érigée le 4 Mars 1853, et répartie en 5 Diocèses: I. L'archevêché d'Utrecht (1) — II. L'évêché de Haarlem (2) — III. L'évêché de Bois-le-duc (3) — IV. L'évêché de Bréda (4) — V. L'évêché de Ruremonde (5). — Sur une population de 3,493,604 h., dont 2,213,542 protestants, etc, on compte dans les 11 provinces des Pays-Bas 1,280,062 Catholiques, c'est-à-dire 50,000 de plus qu'en 1860, ce dont il ne faut pas trop s'étonner, si l'on considère que, dans la seule année 1864, la population entière a augmenté de 31,983 habitants. Sur ce nombre de catholiques, il y a 1861 Prêtres en fonctions, desservant 1069 églises paroissiales, succursales, chapelles publiques, et dans les séminaires, 1123 élèves; c'est-à-dire 165 de plus qu'en 1860. — Dans ce calcul du nombre des Prêtres n'est pas compris celui des Religieux qui ne desservent pas une église ou chapelle publique. Cependant les Religieux sont nombreux dans les Pays-Bas; nous avons des Franciscains, des Dominicains, des Capucins, des Augustins, des religieux de Prémontré et plusieurs autres Ordres ou Congrégations, entre autres les Rédemptoristes, deux ou trois espèces de Frères des écoles chrétiennes, et plusieurs Congrégations de femmes, parmi lesquelles des Sœurs de charité réunies en Congrégation par Mgr l'Archevêque et s'élevant déjà au nombre de 1000 Religieuses. Quant à la Compagnie, elle prospère ici d'une manière toute providentielle,

---

(1) - L'Archevêque est Mgr Jean Zwijsen, nommé le 4 Mars 1853: il est en même temps Administrateur Apostolique de l'évêché de Bois-le-duc. — Il a comme coadjuteur pour l'Archevêché Mgr André Schaepman, Evêque d'Hésébon i. p. i., nommé le 3 Juillet 1860. — Ce diocèse a deux séminaires: le grand séminaire de Rijsenbourg, 67 élèves, et le petit séminaire de Culembourg, 198 élèves. — Prêtres en fonctions, 440. — 297,000 catholiques.

(2) - L'Évêque est Mgr Gérard Wilmer, nommé le 4 Mai 1861, successeur de Jacques van Vree, nommé le 4 Mars 1853. — Deux séminaires, le grand séminaire de Warmond 49, le petit, de Hageveld, 132 élèves. — Prêtres 386. — 308,900 catholiques.

(3) - L'archevêque d'Utrecht en est l'Administrateur Apostolique. Son coadjuteur pour cet évêché est Mgr Jean Deppen, évêque de Samos i. p. i, nommé le 14 Novembre 1853. — Deux séminaires: le grand, de Haaren, a 124 él., le petit, St Michiels-Gestel, 175 élèves. — Prêtres, 432. — Catholiques, 321 400.

(4). L'évêque s'appelle Mgr Jean van Hooydonck, nommé le 4 Mars 1853. — Il a pour coadjuteur avec droit de succession Mgr Jean van Genk, évêque d'Adras i. p. i., nommé le 4 Mars 1853. — Deux séminaires: le grand, de Hoeven, a 48, le petit d'Oudenbosch 85 élèves — Prêtres, 176. — Catholiques, 136,300.

(5) L'Évêque s'appelle Mgr Jean Paredis, nommé le 4 Mars 1853. — Deux séminaires; le grand, de Ruremonde, a 65, le petit séminaire de Rolduc 280 élèves, mais qui cependant ne se destinent pas tous à l'état Ecclésiastique. — Prêtres, 377 — Catholiques, 216,300.

comme le prouve notre Noviciat de Mariendaal, lequel compte en ce moment 21 Novices et en reçoit annuellement une dizaine, chiffre moyen. Cependant n'allez pas vous imaginer que l'état de la Religion Catholique soit des plus florissants en ces contrées. Car tout d'abord nous ne voyons pas ici ce qu'on appelle un élan ou un ébranlement sensible vers le catholicisme, et d'un autre côté il s'en faut bien que les catholiques soient exempts de tracasseries plus ou moins dissimulées. Il est bien vrai que toutes les religions sont égales devant la Constitution; mais cette égalité est loin d'être une réalité dans la pratique: ainsi, par exemple, on a empêché jusqu'à ce jour nos Evêques d'établir leur résidence dans leurs villes épiscopales; les traitements des Curés et Vicaires sont bien inférieurs à ceux des ministres protestants, mais ces derniers "ont à tenir leur ménage", dit-on (Sic!) (*), de plus, on vient de voter des lois qui finiront par ruiner toutes les écoles privées, surtout celles que dirigent des ecclésiastiques: enfin, une loi sur l'organisation militaire et la conscription, portée il y a 2 ou 3 ans, est toujours là pour fournir des armes aux ennemis des ecclésiastiques, etc. etc. Ce qui met obstacle à bien des conversions, c'est que le retour au catholicisme entraîne fréquemment la destitution et la perte d'un poste lucratif. Néanmoins, grâce à Dieu, malgré tous ces obstacles, la religion catholique et son libre exercice ont fait un progrès immense depuis 30 ans. Ainsi, pour remplacer la plupart des églises qui nous ont été enlevées jadis, voilà que de 1815 à 1865 on a dépensé en construction d'églises, chapelles, édifices religieux de tout genre 126,000,000 de florins c. a. d. plus de 252 000000 de francs. Depuis une quarantaine d'années surtout, les églises sont construites en style gothique et ornées de tableaux, peintures et statues, ce qui était presque inconnu depuis la réformation protestante. Le culte de la Ste Vierge se répand et ses congrégations surgissent partout, tandis que il y a 20 ans on rougissait de dire publiquement le chapelet. Pour les conversions, elles s'opèrent doucement, comme j'ai déjà dit. Cependant un de nos Pères à la Haye a fait encore dernièrement 6 conversions de francs-maçons, un autre, à Amsterdam, celle de 3 protestants. La plus remarquable a été celle d'un Juif, il y a quelques années; c'était le plus célèbre avocat de Hollande, très-versé dans la philosophie et la théologie. C'est lui qui a édité une bonne et belle traduction en Hollandais du Nouveau Testament, avec notes. Il a été amené au catholicisme par un de nos Pères, le P. Trentrop, qui a converti bien d'autres Juifs encore. Après avoir écrit dignement contre un ministre protestant qui niait publiquement la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce bon Père est mort l'année dernière. — Sans le vouloir j'en suis venu à parler des protestants; eh bien! soit, un petit mot sur eux vous fera plaisir, je pense. Le protestantisme s'écroule ici; il enfante coup sur coup toute espèce de rêveries, de sectes, et surtout des matérialistes. Les ministres protestants nient en très-grande majorité la Divinité de Notre-Seigneur et se rapprochent de Renan. Le ministre dont je vous parlais plus haut commence à introduire sous main l'horrible secte des Solidaires de Belgique. Il est vrai qu'un beau jour il a été rudement traité par la populace; mais le jour suivant il y avait devant sa porte un grand concours d'équipages pour le consoler, et il a reçu la promesse que si on tentait de le déposer, on lui ferait bâtir un temple exprès où il pourrait prêcher à son aise; puis, afin qu'il pût se remettre de ses émotions, on lui procura de l'argent pour un voyage en Italie.

Voici un tableau officiel des protestants et de leurs diverses sectes. —— I. *Protestants réformés*. 1 Néerlandais. 2. Wallons. 3. Anglais. 4 Ecossais. —— II. *Anglicans Episcopaux*. —— III. *Luthériens* 1. Evangéliques. 2 Rétablis. —— IV. *Remontrants*. —— V. *Frères Moraves*. —— Je passe bien d'autres divisions et subdivisions. — En voilà assez sur les Réformés. Je reviens à la Religion catholique; deux faits mémorables, quoique bien différents, se sont produits dans ces dernières années: le premier est la tentative de meurtre sur la personne de Mgr l'Archevêque, dont je vous ai parlé autrefois. Grâce à Dieu, elle n'a pas réussi; jusqu'à ce jour le meurtrier n'est pas encore découvert; mais cela paraît avoir été un crime tout personnel. Le second est la célébration

(*) Le traitement de l'Archevêque et des Evêques est de 5000 fr. Celui des Curés de 400, des Vicaires, en moyenne 100 fr.

d'un Concile provincial à Bois-le-Duc, dans le mois de Septembre 1865. Il y avait juste 300 ans depuis le dernier Concile célébré dans les Pays-Bas. — Les Zouaves Pontificaux des Pays-Bas sont en ce moment au nombre de 600; le nombre en aurait été bien plus grand, si le comité de Gand n'avait fait annoncer de la part de Rome que les cadres de l'armée pontificale étaient remplis. On voulait ici pourvoir à leur entretien par manière d'étrennes annuelles; mais le Pape ne l'a pas souffert, protestant que déjà les Hollandais avaient fait assez. En effet les étrennes au Pape, rassemblées par le Fijd (Temps), sont montées en peu de temps jusqu'à environ 400 000 francs. — Que vous semble de l'esprit dont nos catholiques sont animés? De jour en jour aussi, surtout dans les derniers temps, ils commencent à se prononcer ouvertement en se séparant de ce qui n'est pas catholique dans ses principes ou dans sa conduite.

Vous savez que notre roi est grand duc du Luxembourg et par conséquent ma relation doit contenir au moins un tout petit mot sur le catholicisme dans le grand-duché. Je dis un petit mot, car le Manuel du Culte n'en dit pas long. —— *Vicariat Apostolique du Luxembourg.* —— Ce Vicariat est administré par Mgr Nicolas Adames, nommé en 1848 Evêque d'Halicarnasse i. p. i., et depuis 1863 Vicaire Apostolique à la place de Mgr Laurent, lequel a eu beaucoup à souffrir par suite de toutes sortes de menées et s'est retiré, je crois, à Aix-la-Chapelle. — Le vicariat a 360 Prêtres et 206.140 catholiques, c'est-à-dire la population presque entière. — Peut-être une notice sur nos Jansénistes vous fera plaisir; je l'ai tirée, comme tout ce qui précède, du manuel officiel des Cultes. —— Les Jansénistes des Pays-Bas ont en ce moment un Archevêque dit d'Utrecht, mais non reconnu comme tel par le gouvernement. Il en est de même pour les deux Evêques dits de Haarlem et de Deventer. L'Archevêque a un Chapitre de 8 chanoines, résidant comme lui à Utrecht. L'Evêque de Haarlem réside à Haarlem, où il est en même temps simple Curé; celui de Deventer réside à Rotterdam c'est-à-dire qu'il fonctionne comme Curé dans l'Archevêché; ce qui ne doit pas beaucoup étonner quiconque sait que le bon homme est Evêque d'un diocèse sans diocésains. — Dans l'Archevêché on compte 16 paroisses avec autant d'églises paroissiales et une succursale administrées par 16 Curés et un Vicaire. Le nombre des diocésains est de 3399. — L'Evêque de Haarlem compte 9 églises paroissiales et une succursale avec 9 Curés (y compris l'Evêque) et 2410 âmes; en tout pour les Pays-Bas, 5809 Jansénistes.(*) Total des Ecclésiastiques: 26; des églises, 25 paroissiales, 2 succursales. Ils possèdent à Amersfoort un grand Séminaire auquel est adjoint un petit séminaire ou collège. Le grand séminaire paraît être une source féconde de dissensions entre les principaux ecclésiastiques de cette secte. Voici ce que l'on en dit, mais quoique pour le fond la vérité se trouve dans ces bruits, je suis bien loin de pouvoir donner des notions précises sur ces disputes assez graves et scandaleuses. — Le Séminaire donc a été richement fondé, de sorte que les élèves y sont entretenus gratis; on dit même que l'établissement fournit annuellement à ses étudiants

(*) Ce nombre se répartit ainsi:

Dans la province de la Gueldre		à Culembourg	218
" "	de la Hollande Mérid.	à Delft	62
" "	" " "	à Dordrecht	54
" "	" " "	à Gouda	110
" "	" " "	à la Haye	188
" "	" " "	à Leyde	49
" "	" " "	à Oudewater	42
" "	" " "	à Rotterdam 1°	420
" "	" " "	" " 2°	270
" "	" " "	à Schiedam	57
" "	" " "	à Schoonhoven	23
			1493

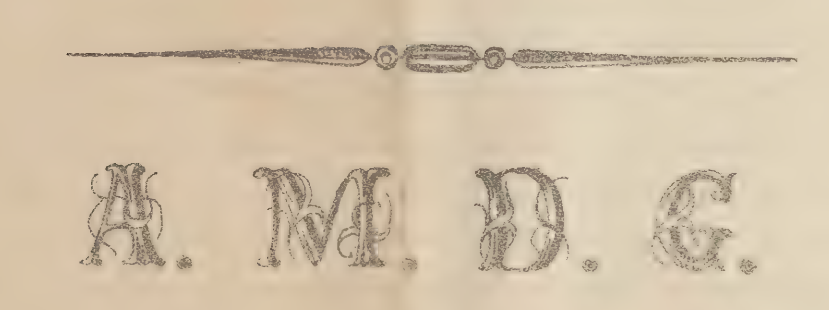
		Report	1493
Dans la province	de la Hollande Sept.	à Aalsmeer	160
" "	" "	à Amsterdam 1°	119
" "	" "	" 2°	220
" "	" "	à Crommenie	60
" "	" "	à Egmond	1286
" "	" "	à Enkhuizen	106
" "	" "	à Haarlem	81
" "	" "	au Helder	330
" "	" "	à Hilversum	514
" "	" "	à Zaandam	48
	d'Utrecht	à Amersfoort	187
" "	"	à Utrecht 1°	456
" "	"	" 2°	337
" "	"	" 3°	412
		Total	5809.

une petite somme d'argent pour passer agréablement leurs vacances, ce que je trouve bien aimable. Mais par malheur il ne manque pas de bons enfants qui profitent de ces largesses jusqu'à ce que le moment soit venu de passer aux études de philosophie et de Théologie; alors ils s'en vont sans tambour ni trompette tenter fortune aux universités ou autre part. Il est bien vrai que d'après les statuts du séminaire ils devraient payer une certaine somme pour compenser tant soit peu les frais qu'on a faits pour eux; mais il paraît que depuis bien des années ce malencontreux article des statuts est par la force même des choses complètement tombé en désuétude. Or, pour en revenir à mon histoire, l'Archevêque janséniste s'étant trouvé un beau jour à court d'argent, se tourna vers son séminaire et prenant à partie le directeur de cette institution, lui envoya l'injonction expresse de faire parvenir le plus tôt possible à l'Archevêché les 600.000 francs dont, selon monseigneur, le séminaire était redevable à l'administration diocésaine. L'autre répondit par un refus tout net; de là bien des querelles. Un professeur de l'université d'Utrecht, janséniste aussi, s'en mêla et fit circuler une lettre imprimée, dans laquelle il accusa l'archevêque d'injustice, d'escroquerie, etc, etc. Le prélat excommunia l'auteur du libelle et ne leva l'excommunication qu'à l'article de la mort: car deux années après le professeur mourut. Cependant la querelle continua et ne prit pas fin de si tôt. + On dit même qu'elle a été en partie la cause du long retard apporté à l'élection d'un nouvel évêque de Haarlem. Depuis quelques mois cependant, le siège janséniste de Haarlem est de nouveau occupé. Comme de coutume, le nouvel évêque a envoyé à Rome l'annonce de son sacre et de sa prise de possession; mais, comme de coutume aussi, on lui a répondu par une bulle d'excommunication nominale. Au reste, les jansénistes de nos jours sont peut-être plus que schismatiques; car sur la Conception Immaculée de la Ste Vierge, ils ne sont pas d'accord avec l'Eglise Catholique. Ceux de Paris ont envoyé en Hollande un écrit qui est tombé par hasard entre les mains d'un des Nôtres; on y déclare en termes exprès et bien clairs le Saint-Père lui-même hérétique et l'on s'en prend d'une manière vraiment janséniste à la bulle définissant l'Immaculée-Conception, etc. Si vous pouviez nous fournir quelques renseignements sur l'état du jansénisme à Paris, ainsi que sur leurs écrits et publications mensuelles, vous feriez par ces communications un bien grand plaisir à quelques uns de nos Pères qui s'occupent de ces questions. —— Possessions des Pays-Bas. — Elles comprennent: 1 Les Indes Orientales. 2 Les Indes Occidentales. 3 Quelques forteresses et factoreries sur la Côte d'Or en Guinée. Dans ces dernières régions on ne trouve pas de prêtres Catholiques. Le ministre protestant qui y était vient de rentrer en Hollande. — Quant aux deux Indes, elles constituent 3 Vicariats Apostoliques, dont deux pour les seules Indes Orientales. En voici les Statistiques! —— Indes Orientales —— I Vicariat Apostolique de Batavia, Comprenant toutes les possessions Néerlandaises dans ces contrées, savoir: la majeure partie de Sumatra, les îles de Java, de Banka, de Billiton et de Bintang; la principale partie de Célèbes (Macassar), une grande partie de Bornéo; les îles de Bali, Sambava, Timor, Flores, enfin presque tout l'Archipel des Moluques. —— Mgr Pierre Vrancken, Vicaire Apostolique, Evêque de Colophon i. p. i., nommé en 1847. Sa Grandeur est revenue en Hollande pour maladie; on dit qu'il va retourner encore aux Indes pour mettre ordre à ses affaires et demander ensuite un successeur. (On craint, et non sans raison, que celui-ci ne soit un des Nôtres.) — Le chiffre des Prêtres entretenus par le gouvernement est de 19; leurs résidences respectives sont au nombre de 8; ils desservent 16 églises et 5 chapelles publiques, dont 4 à l'usage commun des catholiques et des protestants. Il y a dans ce Vicariat 22.400 Catholiques dont 11.000 à Flores et 416 Chinois dans l'île de Banka. Pour vous donner quelque idée du bien à faire dans ces parages, il faut vous dire que la population totale des Indes Orientales Hollandaises est de 18.194.688 habitants, dont pour Java seult 13.380.268, sur une étendue quatre fois plus grande que les Pays-Bas. On a parlé bien des fois du talent des Hollandais pour tout ce qui se rattache à la colonisation et l'on a bien raison, quoique la manière dont ils s'y sont pris ne soit pas toujours très-chrétienne. Pour preuve, veuillez parcourir les chiffres suivants:

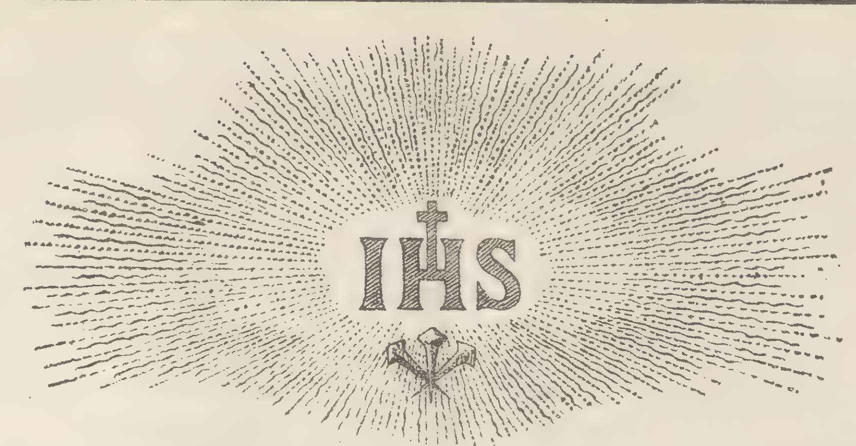
Population totale des Possessions Néerlandaises —— Aux Indes Orientales 18.194.688, dont à Java seult 13.380.268.
Sur ce nombre il y a Chinois 230.559 dont à Java seult 155.158, —— Arabes 9.721, " " " " 6.343.

— Autres Orientaux 36 397, dont à Java seul[t] 26185 — Indigènes 17 854 549, dont à Java seul[t] 13 166 883. — — Enfin, Européens 32 326 " " " 25699. — Pour l'armée, le nombre des soldats est de 30 200 hommes; 13 547 Européens, 16 089 Indigènes, etc. — Voici les traitements des Ecclésiastiques catholiques: Le Vicaire Apostolique reçoit 12 000 francs par an et chaque mois pour frais d'habitation, etc, 250 fr. environ; les autres prêtres chacun 8500 fr. par an et par mois 200 fr. Chaque fois que 5 années de service sont écoulées, les traitements augmentent, pour le Vicaire Apostolique de 3 700 francs, et pour chaque prêtre de 2 400 fr. par an. Ces chiffres sont beaux, direz-vous; mais il faut considérer qu'en ces contrées on paie 6 francs ce qu'en Hollande on a pour 2 francs. En tout cas, nos Missionnaires dans les Indes-Orientales sauront bien utiliser ces revenus annuels. La transition est faite; eh bien! disons un tout petit mot sur ces Missionnaires. En premier lieu je vous en préviens n'allez pas vous représenter ces Pères comme des Missionnaires proprement dits; jusqu'ici ils sont plutôt Curés et Vicaires, ou aumôniers de l'armée; mais ce ne sera qu'à la longue qu'ils pourront travailler à la conversion des Indigènes. Ce sera toujours là une rude besogne, vu l'influence énorme que le mahométisme exerce en ces parages. Nous y avons en ce moment 8 Pères, savoir: les Pères M. vanden Elzen et J. Palinckx, partis en 1858; J. vander Hagen et G. Metz, partis en 1861; J. de Vries parti en 1863; A. Ferwindt et J. Meyer, partis en 1864; (Ce dernier vient de mourir il y a peu de temps) F. Ellerbeck et F. de Bruijn, partis en Février 1865. — Nos Pères et tous les Ecclésiastiques sont très-respectés par les Européens et les Indigènes, tandis que l'on ne fait aucun cas des ministres protestants et pour cause. — Il y a aussi à Java des religieuses, lesquelles ont deux écoles qui prospèrent beaucoup. Malheureusement les francs-maçons font beaucoup de mal dans les Indes-Orientales, à ce point qu'il n'y a presque pas d'avancement possible dans l'armée ou dans l'administration, si l'on n'est pas des leurs. — Indes-Occidentales. — II. Vicariat Apostolique de Surinam — Le Vicaire Apostolique s'appelle M[gr] Jean Swinkels, Evêque d'Amorium, i. p. i., nommé depuis 1865. Sa Grandeur est Rédemptoriste, ce vicariat étant confié à cette Congrégation depuis 1865. — Il y a 5 Prêtres rétribués par le gouvernement, desservant 5 églises et 2 chapelles. Les Catholiques sont au nombre de 12 000, sur une population totale de 51.814 âmes; dont 27 548 de la secte des Frères Moraves (Herrnhutters) et 10 000 païens. — Les traitements sont, pour M[gr] le Vicaire de 7 000 francs, pour chaque prêtre de 3 000 fr. — On y trouve aussi des écoles et un Orphelinat, dirigés par des Sœurs de Charité. — III. Vicariat Apostolique de Curaçao. — M[gr] Jean Kistemaker, Evêque d'Uranopolis, i. p. i., nommé en 1853, est Vicaire Apostolique de ce vicariat, lequel érigé en 1842, comprend les îles de Curaçao, de Bonaire, d'Aruba, de S[t] Eustache, de Saba et de S[t] Martin en partie. — Il compte 21 Prêtres, dont 14 rétribués du gouvernement, desservant 14 Stations avec 23 400 catholiques, sur une population totale de 32 756 âmes. Le Vicaire a un traitement de 5000 francs et un supplément annuel de 3000 fr., et chaque prêtre 2 400 francs. On y trouve quelques écoles de Religieuses. — Je vous ai indiqué les traitements des prêtres catholiques. Ceux des ministres protestants, dans les missions comme partout ailleurs, sont deux fois plus considérables. De plus, les vicaires catholiques ne reçoivent rien du gouvernement, et même après plusieurs années d'un travail assidu ils n'ont jamais droit à une pension. Par conséquent ce sont les Curés eux-mêmes qui doivent les entretenir —. Quant aux catholiques, surtout dans l'île de Bonaire, ils sont pour la plupart pauvres et de basse classe, obligés par conséquent de travailler, ce qui toutefois est un bonheur et un préservatif dans ces contrées. — La manière dont la Foi a été conservée dans l'île de Bonaire est bien providentielle. Vers l'an 1780, les insulaires perdirent leur dernier pasteur. Or, dix années auparavant, un des leurs, homme d'une intelligence plus que médiocre, avait été fait captif et esclave dans l'île de Curaçao, laquelle, comme la plus grande partie des îles environnantes, appartenait à l'Espagne. Cet homme y apprit à lire et à écrire l'espagnol et retourna après 30 ou 36 mois de captivité dans sa patrie. Il y vécut en pieux chrétien. Lors donc qu'il n'y eut plus de prêtres, ce fut lui qui se chargea du soin pastoral: tous les jours il récitait publiquement à l'église le chapelet, et le dimanche les prières de la S[te] Messe auxquelles il ajoutait un sermon espagnol, enseignait le catéchisme etc. Aux malades

en danger de mort il conférait le Sacrement de Baptême et enregistrait ponctuellement les noms des baptisés. C'est ainsi qu'il administra la paroisse pendant une cinquantaine d'années. En 1827, arriva enfin un Évêque ; il n'y avait que 11 baptisés ; les livres, les biens, etc., tout était en ordre. Cet homme de la Divine Providence est mort vers 1856, à l'âge de 111 ans.

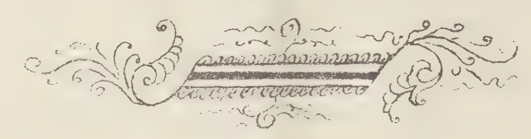






Lettres des Scolastiques de Laval.

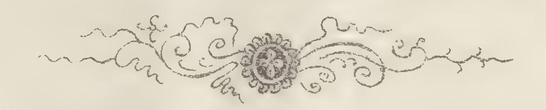
_ Juin 1867. _



LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI (*)



Relation du voyage du P. du Fougeray et du F. Bonat en Syrie, en Palestine et en Egypte. — Paris le 27 Février 1867. — Mon Révérend Père P. C. —

Le R. P. Provincial m'ayant témoigné le désir de voir dans les Lettres la relation de notre long voyage, je m'y conforme bien volontiers. J'ai donc réuni les notes du F. Bonat et les miennes, et c'est le résultat de ce travail, beaucoup plus considérable que je ne l'avais supposé d'abord, que je vous adresse aujourd'hui. Je m'estimerai amplement dédommagé de ma peine, s'il peut procurer à nos Pères et Frères quelques instants de pieuse distraction.

Syrie. — Nous quittâmes Constantinople, le F. Bonat et moi, le Vendredi 3 Août 1866. Le temps était magnifique, un soleil splendide éclairait ces rives incomparables du Bosphore, qu'on ne peut se lasser d'admirer, et que nous contemplions pour la dernière fois. Nous étions à bord du *Vatican*, petit vapeur des Messageries Impériales, élégant, bon marcheur, faisant le service de Constantinople à Smyrne. Nous levâmes l'ancre à 4h. du soir. Des Grecs, des Turcs et des Arabes établis sur un des côtés du pont, s'abritaient sous une tente, dont le devant ouvert pendant le jour, se fermait pendant la nuit. Un vieux Turc à barbe blanche, et paraissant appartenir à la classe aisée, faisait régulièrement sa prière aux heures prescrites, tourné vers la Mecque, et prosterné sur un tapis que son domestique avait soin d'étendre devant lui. — Le lendemain à 5h. du matin, nous arrivions à Gallipoli. Gallipoli est la première ville d'Europe qui tomba entre les mains des Turcs en 1357, environ cent ans avant la prise de Constantinople. Pour s'en consoler, l'Empereur Jean Paléologue, dit qu'il n'avait perdu qu'une jarre de vin, et une étable à pourceaux; faisant allusion aux magasins que Justinien y avait fait bâtir. Mais les Sultans comprirent mieux l'importance de cette position, et Bajazet I. répara son port et ses murailles. Nous n'y fîmes qu'une courte escale. A 8h. nous étions en rade des Dardanelles. Nous y passons quelques instants, et nous reprenons notre voyage, tournant à gauche, la côte de l'Asie Mineure, et laissant la Grèce à droite. Bientôt nous apercevons l'île de Lemnos célèbre dans la guerre de Troie, nous entrons dans le canal large seulement de quelques lieues qui la séparent de la terre ferme, et, à notre gauche, vis-à-vis de l'île, nous voyons se dérouler devant nous la vaste et fertile plaine... <u>Campos ubi Troja fuit!</u> Cette plaine couverte de belles forêts de chênes et bordée à l'Orient par les hautes montagnes

(*) On voudra bien nous pardonner le retard subi par notre Correspondance; diverses circonstances dont nous n'étions pas les maîtres, nous ont obligés d'en différer la publication.

de l'Asie Mineure, est à peu près déserte, et là comme dans tout le reste de l'Empire Turc, d'immenses richesses demeurent inexplorées, la terre, selon l'ordre providentiel, ne donnant pas ce qu'on ne se donne pas la peine de lui demander. — On nous montra deux petits mamelons, qu'on décora d'un nom peut être trop ambitieux, de tombeaux d'Achille et de Patrocle. A Lemnos succéda bientôt l'île de Lesbos, ou de Métélin. Pendant 5 h., nous en longeons les côtes bordées de montagnes presque toujours arides. Mais enfin vers le soir, elles se couvrent de verdure, et bientôt nous jetons l'ancre dans le port de la gentille petite ville de Métélin (ancienne Mytilène) dominée par une immense citadelle, qui offre de belles ruines crénelées, et montre encore à certaines embrasures quelques gueules de canons. Cette ville protégée à l'Ouest par la chaîne de montagnes qui court tout le long de l'île, s'assied dans une charmante plaine toute verdoyante d'oliviers et de prairies. Elle est élégante, bâtie en pierres, et laisse au voyageur la plus agréable impression. — Mais déjà la nuit tombe et le jour nous abandonne avec les derniers contreforts des montagnes. Nous arrivons, dans la nuit, en rade de Smyrne. Le lendemain qui était un Dimanche, dès 5 h. du matin nous montons sur le pont, et nous contemplons pour la première fois, le panorama de la belle cité de St. Polycarpe, ainsi que celui des montagnes qui couronnent la ville et la plaine dans un immense hémicycle. Le soleil se levait et couvrait ce tableau magnifique de teintes incomparables. Les personnes qui nous entouraient en furent frappées comme nous, et comme nous, ne pouvaient se lasser d'admirer ce beau spectacle. — Les RR. PP. Franciscains prévenus de notre arrivée, avaient eu la bonté de nous envoyer chercher à bord. A 6 h., nous descendions à terre. Je célébrai la Ste. Messe dans leur église, et après la tasse de café, nous allâmes rendre nos devoirs à Mgr. Spaciapietra, Archevêque de Smyrne. Il fut fort aimable et nous invita à déjeûner avec lui. Mais un de nos élèves de Constantinople s'était déjà emparé de nos personnes pour toute la journée. Comme la ville n'offre rien d'intéressant, il nous conduisit par le chemin de fer à Bournabat, avec le P. Garofalo, jeune Père Sicilien se rendant au collége de Ste. Pulchérie, et qui avait eu la bonté de venir aussi à notre rencontre. Bournabat, le Versailles de Smyrne, distant seulement de quelques lieues, est une charmante petite localité, peuplée de jolies maisons de campagne, entourées de beaux arbres, de verts gazons, d'élégants parterres, et présentant une physionomie tout à fait européenne. Nous y passâmes la journée et, vers le soir, nous fîmes notre visite aux Sœurs de St. Vincent de Paul qui y possèdent une école et une pharmacie. A 7 h., nous étions de retour chez les PP. Franciscains, qui nous offrirent une cordiale hospitalité. — Cette petite excursion nous montra toute la fertilité de la plaine de Smyrne. Les fruits y sont beaux et excellents. Nous traversâmes un ruisseau désséché, décoré par les poëtes du nom de fleuve Mélès. On dit qu'Homère est né sur ses bords. Nous aurions bien désiré aller à Ephèse, où le chemin de fer conduit en 2 heures, mais le temps nous manquait. Smyrne qui est le comptoir de l'Asie Mineure, comme Beyrout est celui de la Syrie, a beaucoup perdu de son importance. Elle compte environ 150 000 habitants dont 11 000 Catholiques latins, 40 000 Grecs schismatiques, 10 000 Arméniens et 15 000 Juifs. Le reste est formé par la population Turque qui est releguée dans un quartier à part. Les Sœurs de St. Vincent de Paul ont, tant dans la ville que dans les environs, 4 maisons importantes; et les Lazaristes un collége de 200 élèves, dont 25 internes. Les Frères de la doctrine chrétienne y font aussi des classes élémentaires. Les trois langues généralement parlées dans ce pays, sont le Turc, le Grec et le Français. — Le lendemain je dis la Messe de bonne heure. Puis, nous allons d'abord au Vatican chercher nos effets, et nous nous rendons ensuite à bord du Niemen, magnifique bateau des Messageries Impériales, de 110 mètres de long, très confortablement installé, et qui fait le service des côtes de Syrie. Malheureusement, venant de Marseille, où quelques cas de choléra ont été constatés, il est soumis aux lois de la quarantaine, et en montant à son bord, nous nous associons à sa destinée, et nous acceptons une quarantaine de 8 ou 10 jours, à purger au Lazaret de Beyrout. — Nous levons l'ancre à 1 h. Nous traversons sous bon vent l'immense rade de Smyrne qui a 13 lieues de profondeur. Longtemps encore nous contemplons cette ville célèbre,

formant au pied du mont Pagus, un arc de cercle d'un développement de 3 kilomètres. Elle ne répond plus depuis longtemps hélas, aux épithètes qu'on lui donnait encore au commencement du siècle: *Smyrne l'aimable, la couronne de l'Ionie, l'œil de l'Anatolie, la perle de l'Orient*. Aujourd'hui, son port est sans animation, son bazar sans activité, ses rues mornes et désertes. Elle n'est plus la reine de l'Asie Mineure. C'est ainsi que passe la gloire du monde *sic transit gloria mundi!* — A 5h. nous doublons le cap de Bournou, et aussitôt nous apercevons à notre droite, l'île de Chio, remarquable par sa fertilité et l'industrie de ses habitants, les plus hardis spéculateurs de la Grèce. Autrefois la Compagnie avait dans cette île un collège florissant qui comptait 300 élèves. Aujourd'hui l'évêque de Chio nous l'offre encore, mais à des conditions qui rendent inacceptable la proposition de Mgr Giustiniani, saint prélat et ami dévoué de notre Compagnie. — Vers 8h. du soir les dernières montagnes de Chio se perdent à l'horizon. Dans la nuit, nous côtoyons l'île de Samos et celle de Patmos à laquelle se rattachent de si pieux souvenirs. L'on montre encore les ruines du village qu'habita St Jean pendant son exil sous Domitien. Ce village s'appelait *Katabassis*. C'est là qu'il composa son Apocalypse, dans une grotte du même nom, éloignée d'un kilomètre du village et depuis longtemps transformée en chapelle, sous le vocable de Ste Anne. — *Mardi 7 Août* — Temps magnifique. Toujours de chaque côté du canal formé par le continent et les îles, même aspect de montagnes arides, bizarrement découpées, mais revêtues souvent d'admirables teintes de lumière. — A 10h. l'île de Rhodes nous apparaît. Cette île est la dernière des Sporades. Elle mesure une longueur de 10 lieues environ, sur une largeur de 5, et un peu plus de 46 de circuit. C'est là que nous aperçûmes des palmiers pour la première fois. Cette île située en vue de la côte Asiatique de Caramanie, jouit d'un délicieux climat, et les Rhodiens assurent qu'elle n'a pas un seul jour de l'année sans soleil. La douceur de sa température, la pureté de son ciel presque toujours sans nuages lui a valu l'épithète de *Clara Rhodos* que lui donnent une foule de poètes. Dans l'antiquité Rhodes avait une célèbre école d'éloquence, où Cicéron vint étudier, et s'exercer dans l'art de bien dire. — Nous jettons l'ancre vers midi devant sa capitale, antique et glorieux boulevart de la chrétienté, célèbre par les sièges qu'elle a soutenus contre les Turcs. L'entrée du port peu protégée contre les vents, est défendue par deux grosses tours, qui paraissent bâties sur des îlots de pierre. La plus considérable, celle de droite, qui porte le nom de tour St Michel est une belle construction carrée, peu élevée, mais flanquée à sa partie supérieure de petites tourelles rondes et surmontée d'une espèce de belvédère octogone. — Notre qualité de pestiférés, ne nous permettant pas de mettre pied à terre, nous contemplons du bord cette cité illustre quoique peu considérable, entourée d'une enceinte de murailles qui l'enserrent dans leurs plis. Nous ne pouvons nous lasser de regarder ces murs héroïques, témoins de tant de courage et d'un si noble dévoûment. Vers le soir nous reprenons la mer. — Les jours suivants nous jettons l'ancre devant Latakié (l'ancienne Laodicée), devant Tripoli, où nous apercevons le château de Raymond de Toulouse, Cte de Tripoli, vieille ruine gothique imposante par sa masse. Nous passons non loin de Tarse, patrie de St Paul. Enfin, le Dimanche 12 Août à 11h. du matin, nous arrivons à Beyrout. A la distance du bateau, l'aspect de la ville est enchanteur. Aussi les Arabes dans leurs exagérations poétiques, la comparent-ils à une Sultane majestueusement assise sur des coussins de velours vert. L'intérieur de cette ville, quoique relativement passable, est loin de répondre à cette première impression. — Prévenu de notre arrivée, l'excellent P. Gautrelet, Supérieur des Missions de Syrie, de la charité duquel nous avons eu tant à nous louer, était déjà à la **Santé** et y plaidait chaudement, mais hélas, vainement notre cause. Nous fûmes condamnés à 10 jours de quarantaine, en société de deux compagnons d'infortune, un jeune Grec catholique de Syra et un négociant Arabe fort riche, mais auquel on aurait donné l'aumône tant il était mal vêtu. — On nous installa tous les quatre, dans un petit appartement au rez de chaussée, composé de deux pièces, éclairées chacune par une fenêtre jouissant, ou peu s'en faut, de tous ses carreaux de vitre. Les deux pièces ont pour parquet la terre nue, pour meubles 2 lits de camp, et pour décorations,

de nombreuses et très-élégantes toiles d'araignée. On nous met sous la conduite d'un jeune Arabe, armé d'une baguette pour nous tenir à distance, et nous prenons au sérieux notre rôle de Pestiférés. Quelques heures après, nous recevons à deux reprises différentes la visite de nos Pères. Le R.P. Gautrelet surtout, s'intéresse à notre sort. Bientôt par ses soins charitables, matelas, oreillers, draps, couvertures, deux chaises, une table ainsi que de nombreuses provisions de bouche, qu'on aura la bonté de renouveler deux fois chaque jour, pendant toute la durée de notre *carcere duro*, apportent dans notre pauvre réduit l'abondance et la commodité. Tous les jours, nous recevions la visite de nos Pères, sous l'œil vigilant de notre gardien Arabe, et séparés par des barrières qui nous interdisaient toute autre relation, que celle de la vue et de la parole. Désirant me confesser, je fus obligé de le faire dans ces conditions, c'est-à-dire tout haut, à 4 pas du R. Père, et en présence de mon jeune Arabe, témoin bien inoffensif d'une chose à laquelle il ne comprenait rien — Enfin, le samedi 19 Août, arriva l'ordre de notre élargissement, après 7 jours de quarantaine. Nous nous hâtâmes d'en profiter et d'aller embrasser nos Pères qui avaient eu tant de bonté pour nous. Le lendemain, nous visitâmes la ville, la plus importante après Smyrne de la côte de Syrie. Beyrout (ancienne Bérite) colonie de Sidon, compte 80000 habitants dont les 3/4 sont chrétiens. Nos Pères y ont un bel et vaste établissement. Ils dirigent cinq ou six congrégations d'hommes, de femmes et d'enfants, toutes florissantes. Celle des *Messieurs* compte une centaine de membres, et celle des artisans et des hommes de peine près de mille. C'est quelque chose de fort curieux que la bénédiction du St Sacrement, qu'on leur donne chaque Dimanche, après l'instruction. Tous ces braves gens chantent à pleins poumons, avec accompagnement de cymbales et de Bonnets Chinois. Pour eux, la beauté du chant est en raison directe du bruit. — Nos Pères ont encore une imprimerie et y attenant un atelier de reliure. Leur école se compose de 250 enfants tous externes ou demi-pensionnaires. La Compagnie possède 6 maisons en Syrie : Beyrout, Gazir, Bikfaïa, Moallaquah, Dir-el-Kamar et Sidon. — La ville de Beyrout est le principal entrepôt du commerce de la Syrie. Une route carrossable, construite il y a quelques années par une Compagnie Française et sur laquelle est établi un service quotidien de voitures, le seul qui existe en Turquie, la relie à Damas. On fait le trajet en 15 heures. Nous passâmes 3 jours à Beyrout goûtant avec la délicate et généreuse hospitalité de nos Pères le bonheur de nous retrouver dans une maison de la Compagnie. Le quatrième, à 4h. 1/2 du matin, nous montons à cheval et nous prenons la belle route de Damas pour escalader le Liban et nous rendre à Moallaquah situé sur le versant nord de la montagne, où nous arrivons après 9 heures de marche, épuisés de chaleur et de fatigue. Nos Pères possèdent dans ce village, qui est comme le faubourg de Zalleh, une vaste maison, malheureusement non achevée, et qui renferme un Orphelinat et la Congrégation des Xavériens — Malgré la fatigue de la veille, le lendemain nous nous rendons à Ba'lbek, en Compagnie du bon Père Chenavaz, qui veut bien nous accompagner et nous servir de *Cicerone*. Nous traversons la magnifique plaine de Célésyrie qui sépare le Liban de l'Antiliban, et à 2h. nous arrivons à Ba'lbek, qui veut dire ville du soleil (*Baal* maître, *Bek* soleil). C'est l'ancienne Héliopolis de Syrie. On y arrive par un immense tunnel, auquel 2 autres du même genre, viennent se relier à angles droits. Au sortir du souterrain, dont l'issue est obstruée par des ruines, on trouve à gauche un petit temple de Jupiter, et à droite un grand temple du soleil, le premier beaucoup mieux conservé que le second. Ces constructions offrent un ensemble de merveilles, dont on ne peut se faire une idée, quand on ne les a pas vues. L'imagination reste écrasée sous ces proportions gigantesques, sous ces blocs de marbre et de pierre de 20 mètres de long et de 4 ou 5 d'épaisseur jettés sur des murs de 30 ou 40 pieds d'élévation, ou suspendus comme entablements sur des colonnes de 20 mètres, qui depuis des siècles, soutiennent sans appui, ces énormes fardeaux. On dit que ce sont les plus belles ruines qui existent, sans en excepter celles de Palmyre, qui occupent à la vérité, un terrain plus étendu, mais qui sont moins colossales et moins imposantes. — Nous visitâmes aussi, près de la ville, les anciennes carrières d'où ont été tirés les matériaux de Ba'lbek. On trouve encore sur place, un des gros blocs monolithes de la muraille cyclopéenne, que les Arabes nomment *Hadjer-el-Kiblah* (la pierre du midi) ses dimensions sont : hauteur, 4 mètres 50 centimètres, largeur 4 mètres, 10 centimètres,

longueur, 13 mètres et centimètres. Il est parfaitement taillé, et il attend depuis des siècles, la puissance qui devait le transporter dans l'enceinte de l'Acropole. M. de Saulcy, célèbre savant français, a calculé qu'il avait 500 mètres cubes, et que, vu la densité de la pierre, il devait représenter un poids de un million cinq cent mille kilogrammes; c'est-à-dire qu'il faudrait pour le mettre en mouvement une machine de la force de 20000 chevaux. On se perd en conjectures pour expliquer les moyens employés pour le transport de pareilles masses. — Le lendemain, après avoir célébré la Ste Messe dans la plus pauvre chapelle et sur le plus pauvre autel que j'aie jamais vu, nous assistâmes à celle des Maronites. Trois prêtres étaient présents. Nous nous attendions à leur voir dire la Messe l'un après l'autre. Il n'en fut rien. Un seul prit les ornements sacerdotaux, et les deux autres revêtus seulement de l'étole, dirent la Messe avec le principal célébrant. Un jeune garçon de 12 ans qui la servait, se mit à bourdonner une espèce de chant d'une voix nasillarde pendant tout le temps que dura le St Sacrifice. De leur côté, les fidèles accroupis sur des nattes ou de méchants tapis, se frappaient la poitrine à coups redoublés, se prosternaient à terre, et faisaient de nombreux signes de Croix, selon l'usage Maronite [illegible] l'usage Oriental essentiellement démonstratif. — Après le déjeûner, on se remit en marche. Nous n'étions plus qu'à une demi-heure de Moallaquah, quand nous fûmes atteints par un cavalier qui galopait derrière nous. La couverture blanche rayée de noir qui lui couvrait la tête et le reste du corps, sa lance longue d'environ 12 pieds, sa ceinture qui soutenait un yatagan et une paire de pistolets, nous apprirent que nous avions à faire à un enfant du désert, à un Bédouin. Il était jeune, il paraissait gai, il chercha à lier conversation avec nous. Mais voyant que nous ne pouvions nous comprendre, il nous invita par signe à faire assaut de galop avec lui, puis, sans nous attendre, il piqua des deux et disparut comme une flèche. — La résidence de nos Pères à Moallaquah, est dans une position magnifique. On distingue parfaitement à droite, le grand Hermon, la plus haute montagne de l'Anti-Liban. Ce mont célèbre dans l'Écriture, était la dernière limite de la Judée au Nord. Il se partage en trois sommets, dont le plus petit et le plus au Sud donne naissance au Jourdain qui court se jetter ensuite dans le lac de Tibériade ou de Génézareth. — Nous avons visité aussi la ville de Zahleh, située à une petite demi-heure du gros village de Moallaquah. Cette ville de 8 à 10000 habitants, située dans une gorge de montagne, est la clef du Liban. Nous y possédions une résidence et une église en construction. La première a été pillée et détruite par les Druses en 1860 et la 2e saccagée. Nous vîmes avec le plus vif intérêt, comme aussi avec un sentiment de vénération profonde, la chambrette pratiquée derrière le chœur de l'église, où le R. P. Billotet et ses compagnons furent pris, à la suite de l'imprudence du F. Bonacina, qui sortit trop tôt de la retraite. Nous vîmes également la terrasse où ils furent fusillés. Sanguis Martyrum, semen Christianorum. Un de ces martyrs, jeune Frère Arabe survit encore, et nous a parlé de ce massacre, avec cet accent de vérité particuliers aux personnes témoins d'un fait. Cet heureux Frère conserve les glorieuses cicatrices de son généreux sacrifice. Nous lui demandâmes s'il avait eu peur au moment du danger. Il nous répondit qu'il n'y avait pas même songé, et que le premier coup de fusil qu'il reçut, fut la réponse à un reproche qu'il adressait au Druse en train de dépouiller le P. Billotet. On dit dans le pays, que les habitants de Zahleh avaient un peu encouru ce châtiment de la part de la Providence, à cause des meurtres fréquents que l'esprit de vengeance leur faisait commettre. — Les Sœurs Arabes, fondées par le R. P. Riccadonna de sainte mémoire, ont une petite communauté à Zahleh. Lorsque nous allâmes les voir, elles nous racontèrent le trait suivant qui vous donnera une idée du caractère Arabe. — "Une jeune fille de la montagne, avait quitté ses parents, pour se faire religieuse dans la Congrégation. C'était une bergère de 12 ans. Son père avait toujours refusé de se rendre à ses désirs. Furieux du départ de sa fille, il se rend à la maison des Sœurs, dans l'intention de la ramener à tout prix. Arrivé à la porte, il commence par s'asseoir avec cette majesté particulière aux Orientaux, puis il fume tranquillement le chibouk. Après ces préludes il entre dans la maison et réclame sa fille. La Supérieure lui représente qu'il ne peut s'opposer à la vocation de son enfant, que ce serait s'opposer à la Volonté de Dieu. Il persiste, il dit qu'il veut sa fille, ne serait-ce que pour la voir. On lui accorde cette faveur. La fille vient. Aussitôt notre brave Arabe déploie avec volubilité toute son éloquence. Il lui dit d'abord, qu'elle regrettera

son père et sa mère". Puis enchérissant, et suivant une sorte de gradation, il lui demande comment elle pourra résister au souvenir de sa montagne et de sa claire fontaine, mais surtout de ses chèvres. Oh non, dit-il, tu ne pourras penser à tes chèvres, et ne pas revenir les trouver! Se tournant alors du côté de la Supérieure, il lui dit du ton le plus indifférent : "Ma fille est si belle, qu'elle fera l'ornement de ta maison". Tu te trompes, répondit la Sœur, j'en ai de bien plus belles que ta fille. Là-dessus, sans plus répliquer, sans plus parler de sa fille, notre homme avec la plus singulière insouciance, reprend le chemin de la montagne. — Après avoir pris congé de nos Pères de Moallaquah et leur avoir témoigné notre reconnaissance, nous partons par un beau clair de lune, à 4 h. ½ du matin, le lundi 27 Août, en compagnie d'un guide et de deux petits orphelins qui rentrent dans leur famille. Il s'agit de traverser une seconde fois le Liban. Rien de plus curieux, mais aussi de plus pénible que les sentiers qu'il nous faut suivre. Tantôt ils serpentent parmi les rochers, tantôt ils s'élèvent raides et abruptes sur le flanc d'une montagne. Si vous regardez en bas, le vertige vous saisit à la vue d'un précipice de quelques centaines de mètres ; si vous regardez en haut, c'est un troupeau de chèvres qui fait rouler des pierres, dont quelques unes pourraient vous atteindre. Quelques fois, dans ces étroits sentiers, vous voyez venir devant vous des mulets chargés, des chameaux portant des poutres, des pierres, quelquefois une meule de moulin, une cloche. Vous frémissez sans le vouloir, car vous n'êtes point habitué à de pareilles rencontres, dans de pareilles conditions. — Mais voici Bikfaïa, en partie sur un petit plateau, en partie cramponné à quelques roches fertiles ou plutôt fertilisées. Un fond de rochers couverts de pins au feuillage toujours vert, des mûriers sans nombre, lui font un encadrement délicieux. Ses eaux sont renommées. Du haut de Bikfaïa la vue est magnifique. Le clocher de nos Pères domine toutes les autres constructions et fait l'ornement de la ville. Leur église, œuvre du célèbre F. Bonacina est la plus belle et la plus grande que nous possédions en Syrie. L'influence de nos Pères dans cette résidence et dans les environs, est considerable. Ils sont appuyés par un Évêque qui a su apprécier leurs services. Déjà le célibat des prêtres n'est plus une chose extraordinaire, et l'on commence à trouver des paroisses, dirigées par des prêtres qui le gardent. Chaque semaine, les cas de consciences se font chez nos Pères et sont suivis par tout le clergé de la ville. Le R. P. Estève, Supérieur de la résidence était absent; mais nous fûmes cordialement reçus par l'excellent P. Abougit. — Le lendemain nous allons rendre visite au Mudir, personnage dont la dignité répond à celle de sous-préfet. Le Mudir est un jeune Maronite, ayant passé plusieurs années au collège des Lazaristes d'Antoura et dans celui de nos Pères de Gazir. Il parle fort bien le français, il est excellent catholique, préfet de la Congrégation des hommes, magistrat intègre qui s'est fait une loi de ne recevoir de cadeaux de personne, chose inouïe en Orient. Il nous fit beaucoup d'accueil, et nous offrit le café, les confitures, le verre d'eau fraiche et l'arguillet. — Nous étions entrés auparavant chez les Sœurs, dont la maison est à quelques minutes seulement de celle de nos Pères. C'est le Noviciat des Mariamètres, qui comptait alors 18 novices, et qui est très bien installé dans une maison suffisament spacieuse, batie par un Européen et achetée par nos Pères. Cette utile Congrégation qui compte déjà 45 membres, fut fondée il y a quelques années par un S.t prêtre Maronite, le P. Joseph. Il y consacra tout son petit avoir, et il vit depuis bien des années dans notre résidence. Cette congrégation est en voie de prospérité et rend déjà de grands services. — Les Mariamètres ajoutent aux vœux ordinaires de religion, celui de faire mission, vœu qu'elles accomplissent en se dispersant chaque dimanche dans les villages voisins, où elles vont faire le catéchisme. Le soir, arrive le vénérable P. Estève, qui voudrait nous retenir auprès de lui, et qui a la bonté de présider lui-même à notre départ le lendemain à 5 h. du matin. — Nous nous mettons en route pour Gazir accompagnés d'un domestique arabe de Bikfaïa, qui nous sert de guide. Nous passons par les sentiers impossibles, qui se transforment souvent en véritables escaliers, et où le voyageur le plus intrépide doit mettre pied à terre, s'il a quelque souci de sa conservation. Nous faisons une petite halte à la rivière du Chien, et en déjeûnant sous un hangard à quelques pas de nos chevaux, nous nous apercevons que l'un d'eux laisse tomber à terre une bave sanglante. On s'approche, sa bouche n'est nullement blessée, la bride ne le gêne en aucune façon. Comment expliquer ce phénomène? Nous étions ainsi dans l'étonnement et l'embarras, quand un jeune homme, qui

s'était montré très-obligeant pour nous pendant notre repas, examine la bête de plus près, et découvre sous la langue du pauvre animal 3 sangsues, qu'il avait aspirées en buvant, ce qui arrive quelquefois. On eût beaucoup de peine à les lui arracher. En continuant notre route, nous passons à Antoura, où la Compagnie, avant la suppression, possédait un établissement. Les Lazaristes nous y ont remplacés, et y tiennent un collége qui commence à se ressentir du voisinage de Gazir. Quelques heures après, nous arrivions au collége de Gazir. Ce collége a pris de sérieux développements, malgré son éloignement de la ville et son difficile accès. Il comptait cette année 130 internes et 40 externes. Nos Pères espéraient une rentrée de 200 pensionnaires. Le Pacha de Beyrout voulait construire une route carrossable depuis cette ville jusqu'à Gazir, mais les habitants s'y sont sottement opposés, sous le futile prétexte de ne pas rendre trop facile aux Turcs l'accès de leur cité. Ils se repentent maintenant; mais il est trop tard. — C'est à Gazir surtout qu'on peut remarquer le soin que prennent les femmes de lier les tresses de leurs cheveux avec des fils de soie, auxquels sont suspendues le plus ordinairement de nombreuses pièces d'or. On affirme que quelques unes en portent ainsi pour 1800 ou 2000 F. Du collége de Gazir la vue s'étend fort au loin sur la mer et l'air y est excellent. Arrivés la veille de l'ouverture de la Retraite, nous la fîmes avec nos Pères. Nous n'oublierons jamais les dix bonnes journées que nous passâmes au milieu d'eux et leur fraternelle hospitalité. Ces quelques jours nous procurèrent un bienfaisant repos qui nous était nécessaire et qui nous fut doublement profitable pour l'âme et pour le corps. Le 10 Septembre nous étions de retour à Beyrout, prêts à nous embarquer pour Jaffa.

Autriche — Description de la chambre de S.t Stanislas à Vienne. — Extrait d'une lettre du P. Simonin au R. P. Dorr.

L'ancien hôtel du luthérien Kamberker sert actuellement de presbytère aux prêtres séculiers qui desservent la paroisse des Neuf chœurs des Anges. Il a trois étages et deux entrées; l'une qui donne dans la rue perpendiculaire à l'église, l'autre dans la rue parallèle. Cette dernière est exclusivement réservée aux visiteurs de la chambre de notre Saint, qui est au premier. La troisième fenêtre de cet étage est surmontée à l'extérieur d'un écu portant pour cimier une croix archiépiscopale; à la gauche de l'écu est un petit Ange qui montre la fenêtre et à la droite un autre qui tient un lis. L'écu porte: " Sacellum. Olim Anno 1566 Cubiculum Sancti Stanislai." Des barreaux, style Louis XV, comme la chapelle, défendent la fenêtre qui est encadrée dans des sculptures en pierre. — Montons cet escalier en pierre qu'a foulé notre B.x Frère, nous prenons à gauche et nous passons devant la seconde fenêtre du rez-de-chaussé et du premier où nous voyons les statues de S. François-Xavier et de S. Louis de Gonzague. En haut de l'escalier s'ouvre une grille en fer et à sa gauche une première porte en fer qui sert d'entrée au peuple et qui autrefois sans doute était la porte d'entrée du cabinet de travail de Stanislas. A un mètre plus loin, se trouve une seconde porte servant aujourd'hui d'armoire pour la sacristie et qui fort probablement était la porte de la chambre à coucher; on l'a remplacée par une troisième qui donne dans la sacristie: cet appartement a en face de la porte une petite fenêtre donnant sur une cour; elle ne doit être autre chose qu'une partie de l'ancienne chambre à coucher; on a dû transporter le mur de séparation qui servait d'appui au lit pour le faire servir d'appui à l'autel placé à l'endroit même du lit et regardant la fenêtre de la rue. — Cette chapelle peut avoir sous voûte 3 mètres, 6 mètres de largeur et 9 de longueur. L'Autel en stuc doré, est très-petit; le tabernacle est surmonté d'un rétable en stuc qui enferme un tableau sur toile de notre F. Stecher représentant le double mystère avec quatre Anges. On lit au haut: Heilige Stanislaus. A la voûte, au dessus de la balustrade dorée, est peinte la fuite du Saint; plus près de la fenêtre, toujours à la voûte, le S.t Novice est à genoux aux pieds de S.t François de Borgia; deux jeunes Frères sont debout derrière lui: et le P. Général et deux Pères debout à sa droite. — Les murs sont couverts de stuc encadrant des bouquets de fleurs peints sur toile. Le pavé de carreaux blancs est recouvert d'un tapis. On possède une relique d'un demi centimètre cube. — Cette chapelle inspire une grande vénération et tous les jours de l'Octave du Saint les Messes se succèdent sans interruption jusqu'à midi.

Afrique — Madagascar — Lettre du F. Chassegros — Tananarive, 4 janvier 1867.

Notre mission vient d'être cruellement éprouvée par la mort du Comte de Louvières, ambassadeur de France à Tananarive. Ce fut le 17 Décembre, que le malade s'alita, et aussitôt on réunit en consultation les médecins les plus distingués de la ville et les plus accrédités auprès des Malgaches. C'étaient les RR. Pères Finaz et Ailloud, M. Laborde et la Rde Mère Telesphore, Supérieure des Sœurs de St Joseph. Quelques jours après, la maladie s'aggravant de plus en plus, le R. P. Finaz proposa à M. le Comte de se munir des Sacrements de l'Eglise. Celui-ci accepta volontiers et reçut le Saint Viatique avec une grande dévotion. La nuit qui suivit, un mieux s'annonça, c'était l'effet du recueillement de notre malade, et de la joie qu'il avait éprouvée en s'entretenant avec son Dieu. Bientôt nous fîmes une neuvaine à N. D. de la Salette, pour lui demander une guérison aussi désirable pour le bien de la Mission. En effet, humainement parlant, nous nous reposions beaucoup sur les démarches du Comte de Louvières auprès du gouvernement Hova, qui n'osait guère lui refuser ce qu'il demandait en faveur de nos Missionnaires. C'est lui qui déjà nous avait obtenu au nom de l'Empereur, la permission de continuer les travaux de notre église de St Joseph. Nos Pères offrirent donc plusieurs Messes et nos Frères plusieurs Communions pour obtenir la conservation d'un aussi insigne bienfaiteur. Mais nos vœux ne devaient pas être exaucés. Le 1er jour de l'an, à 2 heures de l'après-midi, un violent accès de fièvre s'empara de M. de Louvières et nous enleva les espérances que nous avions pu concevoir. Le Comte conservant sa pleine connaissance jusqu'à la fin, reçut l'Extrême Onction vers les 5 h. du soir. A 7 heures il expirait, entouré des Pères Finaz et Jouen et de plusieurs autres Pères accourus en hâte à la nouvelle du danger. Je plaçai le Crucifix sur la poitrine du défunt, M. Laborde et les assistants s'agenouillèrent et nous récitâmes un De profundis. Je racontai alors à M. Laborde que j'avais vu avec beaucoup d'édification le Comte placer lui même le petit tableau de la Ste Vierge, tout à côté de son lit de douleurs. — On revêtit le défunt de son habillement de consul; le lendemain la bière recouverte d'un magnifique drap mortuaire fut placée dans le grand salon afin de permettre à la foule des Chrétiens de venir prier devant les restes de leur protecteur. La reine envoya une députation de quelques officiers inférieurs accompagnés de musiciens et d'une centaine de soldats avec ordre de veiller toute la nuit et de faire de la musique selon les usages de ce pays. Pour honorer la mission Impériale et la noblesse du Comte de Louvières elle fit encore cadeau d'un précieux lamba de soie destiné à l'ensevelissement. Mais elle n'en donna qu'un seul, quoique l'usage soit d'en donner jusqu'à cent, selon qu'on veut témoigner au défunt plus ou moins d'honneur. On s'abstint même de tirer le canon, et quand on en demanda la cause, on répondit que l'usage s'y opposait. A quoi le Chancelier du consulat répondit énergiquement: « Cependant nous vous avons entendu tirer le canon pour le décès d'une femme ». Cette réponse fit réfléchir et on modifia l'excuse en disant que « la reine n'avait pas encore prononcé définitivement; que peut être il y aurait quelques coups de fusil ». Le Chancelier reprit alors et dit: « Je rendrai compte au Gouvernement français de ce que vous faites et de ce que vous ne faites pas. » L'enterrement fut donc très peu solennel politiquement parlant, quoiqu'il fut splendide sous le rapport religieux. Mais je me réserve de vous en donner les détails un peu plus tard.

Iles Comores — Lettre du P. Bidault au R. P. Rouquayrol — Mamoutzou à Mayotte, 2 Janvier 1867 — Mon Révérend Père Provincial — P. C.

J'ai quitté l'île de la Réunion le 19 juillet pour me rendre dans une des Comores, à Mayotte où je suis arrivé le 25 du même mois. C'est la frégate la Junon qui, au prix de 3 f par jour m'a admis à son bord et à la table des officiers. Je n'ai eu qu'à me louer de leurs bonnes et obligeantes manières. Au bout de quelques jours d'une heureuse traversée, je suis parvenu au lieu de ma nouvelle destination, sans avoir éprouvé les plus légères atteintes du cruel mal de mer. Evidemment me voilà déjà un peu marin; maintenant je vais essayer aussi d'être un peu autre chose. Me voici dans une île d'une douzaine de lieues de long sur la moitié de large, où je dois mener plus ou moins la vie de Missionnaire français et malgache, et remplir

divers emplois auprès des enfants de l'école de Mamouzou. Nous sommes ici quatre religieux : deux Pères et deux Frères. Un troisième Père, notre Supérieur, habite un îlot de deux lieues de long sur presque autant de large, qui est à une lieue en mer. Là demeure le Chef du gouvernement et tous ses employés au nombre de 15 à peu près : leur résidence s'appelle Zaouzi. Cet îlot isolé autrefois, est joint maintenant par une jetée au grand îlot de Pamanzy. On voit dans ce dernier les restes d'une belle mosquée bâtie sous Louis-Philippe, à une lieue de Zaouzi. Il n'y manque plus que la toiture qui n'a jamais été posée. Les Arabes qui habitent le village considérable où a été construit l'édifice, n'ont eu le courage ni la dévotion de l'achever. Espérons que les Catholiques y mettront la dernière main pour en faire un temple digne de notre Sainte Religion. Pourquoi le gouvernement français a-t-il abandonné un édifice si avancé ? - Il semble qu'il ait eu honte de continuer une pareille œuvre, mais c'était pour favoriser les Arabes en majorité dans ce pays, et qu'on favorise encore en soutenant leurs nombreuses écoles. C'est un malheur pour le Catholicisme qui n'a guère d'enfants du pays et pas un Arabe. — Notre école compte 40 à 50 enfants ravis par les Arabes sur les côtes d'Afrique, et que la Mission achète ordinairement et élève aux frais du gouvernement français, quelquefois même aux siens propres. Nous achetons ces enfants pour les rendre à la liberté, après les avoir un peu civilisés, tandis que d'autres les achètent pour les garder et en faire plus ou moins leurs esclaves. Vous voyez donc que l'esclavage existe encore ici. Mais la traite se fait-elle toujours ? Hélas ! oui, non pas à Mayotte : cela est formellement défendu aux Européens ; non pas même sur les côtes d'Afrique : cela leur est également interdit ; mais rien n'ayant été spécifié pour les autres Comores, on en conclut qu'on peut se livrer à cet abominable commerce, et on le fait. C'est dans ces îles qu'arrivent les boutres Arabes chargés d'êtres humains qu'ils ont soumis à des privations de toutes sortes et qu'ils vendent ensuite quelques piastres. Pauvres enfants qui ont alors à peine un souffle de vie ! ... Mais fermons les yeux sur cet affreux tableau d'enfants en souffrance et considérons leurs frères qui après avoir autrefois éprouvé les mêmes privations sont maintenant dans notre école heureux, forts et bien portants. C'est qu'ils ont trouvé ici pour satisfaire trois fois par jour leur jeune appétit, du riz en abondance et même d'autres aliments que nous pouvons y joindre pendant la plus grande partie de l'année. Vous pensez sans doute qu'après tant de soins, ces enfants, ces jeunes gens, ces hommes mariés qui sont ou qui ont été entre nos mains, doivent être bien reconnaissants. Hélas ! il faut bien l'avouer la reconnaissance est une plante qui croît peu dans ce pays. Et cependant que ne fait-on pas pour eux ? On les instruit, on leur apprend différents métiers, et cela sans fatigue. Voici le détail de leurs occupations. Ils ont 4 à 5 heures d'étude ou de classe par jour, 4 h. de travaux, pendant lesquels les uns s'exercent dans les ateliers, ce sont les plus grands ; d'autres pilent le riz, ce sont les plus jeunes ; le reste se livre à la culture du manioc, du maïs, des patates, du café, des pistaches et de la canne à sucre. C'est là le moindre travail ; le plus pénible et le plus long est le défrichement. Alors vous voyez nos élèves arracher à grand'peine un bois noir qui repousse sans cesse malgré les efforts qu'on fait pour le détruire. Ce bois si vivace a été introduit ici dans ces derniers temps, et bientôt toute la propriété s'en est trouvée envahie. Nos Pères, depuis une dizaine d'années, ont planté beaucoup d'arbres fruitiers qui nous donnent tour-à-tour d'excellents fruits en toute saison. Ainsi, c'est d'abord le cœur-de-bœuf qui a paru sur notre table et dès mon arrivée à Mayotte et a fourni à notre dessert matin et soir pendant 4 mois. Maintenant c'est la mangue, reine de nos fruits. Bientôt viendront l'ate, la gogave, l'orange, le raisin, mûrissant jusqu'à 4 fois l'an, dans ce pays, l'avocat, qu'on appelle aussi le beurre végétal ; l'ananas, dont voici proprement la saison, mais qui, avec la figue-banane, le coco et la papaye garnissent toute l'année notre table. Je ne parle pas du corossol qui est un fruit de belle apparence mais un peu acide ; encore moins du jaque, fruit plus beau encore, d'une odeur très-forte et peu agréable. Nos enfants en font néanmoins leurs délices. — Je vous dirai maintenant quelques mots de mon ministère auprès des fidèles, ou plutôt de mes courses à leur lit de mort. Je passais autrefois, et dès mon Noviciat, pour un marcheur de première force. C'était sans doute un signe de ma vocation future. Depuis ce temps-là pourtant, je l'avouerai, le bon Dieu a mis de l'eau dans mon vin et je ne serais pas capable, au moins ici, de faire les courses d'autrefois. Au bout de quelque temps de marche en effet j'éprouve de vives douleurs dans les jambes, qui se gonflent

et restent enflées pendant plusieurs jours. Heureusement la Providence est venue en aide à ma faiblesse en me procurant une monture, qui, bien qu'en dise la gent écolière, passe pour une monture distinguée dans ce pays-ci. En tous cas elle m'est d'une grande utilité. Suis-je appelé à une lieue, ou même à trois, comme cela est déjà arrivé, pour assister un mourant, j'avertis un de nos enfants. Quelques instants après arrive une superbe bourrique tout équipée et caparaçonnée. Je l'enjambe aussitôt. Je saisis d'une main les rênes du gouvernement, qu'il me faudra tenir ferme si je ne veux rouler dans un précipice, et de l'autre je m'arme d'un parapluie pour me défendre contre les ardeurs d'un soleil assez peu gracieux, si l'on ne s'en défie, pour vous causer de grosses fièvres. J'y ai échappé jusqu'à présent, si l'on n'en excepte toutefois un mois ou deux de faiblesse, pendant lesquels j'ai pu cependant faire ma petite besogne de chaque jour.

Bidault miss. S.J.

Amérique Mérid^le — Mission allemande de Santa-Fé — Lettre du P. Auweiler, de la Province de Germanie, à un Père de la même Province — Buénos-Ayres, le 11 juillet 1866.

.... Aussitôt après notre arrivée à Buénos-Ayres, nous travaillâmes quelques semaines ensemble, le P. Terres et moi. Nous pûmes bientôt nous convaincre que la Religion Catholique ne s'est guère conservée que de nom dans ce pays. Les hommes rougissent de se montrer à l'église: beaucoup moins les voit-on auprès du saint Tribunal. En revanche la Franc-maçonnerie est ici tellement en honneur, que presque tous les hauts fonctionnaires de l'état sont enrôlés dans cette glorieuse milice. L'éducation des enfants semble être ici chose inconnue; on se contente de leur procurer une demi-instruction, qui se borne à la lecture, à l'écriture, au calcul et à la tenue des livres: quant à l'enseignement religieux, on n'y songe pas. Notre premier soin fut donc de nous mettre à la recherche des Allemands dispersés dans la ville et aux environs, et dont la foi n'avait pas peu souffert au contact de la mortelle indifférence qui règne dans ce pays. A force de peines, nous réussîmes à former peu à peu une paroisse, et à trouver une église qui lui sert de centre: c'est là que, dans une suite d'instructions, nous nous sommes efforcés de ranimer la vie religieuse parmi nos compatriotes. En même temps, nous nous occupions à fonder une école catholique pour l'éducation des enfants. Grâce au secours de Dieu, notre entreprise réussit malgré des difficultés, dont nos seules forces n'auraient jamais pu triompher. Les protestants avaient depuis peu établi deux écoles pour les Allemands; l'une protestante, l'autre libérale. Les parents catholiques envoyaient leurs enfants dans toutes les deux, de préférence toutefois dans la seconde, qui leur paraissait offrir moins de danger. La tendance de cette école est indiquée dans les trois premiers paragraphes de son règlement: les voici littéralement — « 1: Il s'est formé parmi les Allemands établis « à Buénos-Ayres un comité, avec cette devise, *En avant*, lequel a pour but de fonder une nouvelle école allemande. — 2: Cette école, « libre de toute influence étrangère, doit être dirigée par son propre comité. — 3: L'enseignement y sera basé sur des principes pédagogiques « libéraux, qui répondent à l'esprit de notre temps » — Vous voyez par là, mon R. Père, quels pièges étaient tendus à notre jeunesse catholique. —— Nous, de notre côté, en ne fondant qu'une seule école, nous avons eu soin avant tout de l'établir sur des principes franchement catholiques, que nous avons voulu inscrire dans notre programme. Dieu a béni notre école: elle prospère, et le nombre des enfants va toujours croissant. L'école *libérale* au contraire n'a fait depuis lors que décliner, et a fini par se dissoudre. Le même progrès consolant se fait remarquer dans notre paroisse allemande. Nous avons même été assez heureux pour ramener à la vraie foi plusieurs protestants que nous avons instruits et réconciliés avec l'Eglise. Pour ma part, j'ai administré, il y a peu de jours, mon douzième baptême d'adulte. Grâces soient rendues à l'auteur de tout bien. — Lorsque les premières difficultés furent vaincues à Buénos-Ayres, je fus envoyé à Santa-Fé: le P. Terres, plus capable que moi d'affermir et d'étendre le bien commencé, fut laissé à Buénos-Ayres. Dans la contrée qui environne Santa-Fé, se trouvent six colonies allemandes, dont voici les noms, la population et la distance: Guadaloupe, 50 habitants, à un 1/2 mille de Santa-Fé; Esperanza, 1200 hab., à 6 milles; S. Hiéronymo, 800 hab., à 8 milles; S. Carlos, 700 hab., à 9 milles; Las Conchas, 600 hab., à 25 milles; Cujesta, 200 hab., à 30 milles.

Au commencement, je me rendais à cheval de Santa-Fé dans les colonies ; mais bientôt la chaleur brûlante du soleil ayant épuisé mes forces, je fus contraint de me procurer une voiture, luxe peu coûteux dans ce pays-ci. Grâce à mon modeste véhicule, ma santé se rétablit assez promptement. Dans les colonies régnaient en général les mêmes misères morales qu'à Buénos-Ayres; l'éducation de la jeunesse y était surtout dans un état déplorable. Ce ne fut qu'après six mois de démarches et d'efforts, que je pus jeter les fondements de l'œuvre des écoles. Mais enfin, malgré mes nombreuses fautes, le bon Dieu a visiblement béni mon travail. Peu à peu la vie chrétienne a commencé à se réveiller dans les colonies ; quatre écoles se sont ouvertes successivement ; et les secours que vous avez envoyés si à propos, ont puissamment aidé à faire prospérer l'œuvre naissante. Vous ne sauriez vous faire une idée, mon cher Père, des difficultés que j'ai eues à surmonter. Il semblait que l'enfer se fût conjuré contre moi. Ce n'étaient pas seulement les franc-maçons et les protestants qui combattaient notre œuvre, mais encore les feuilles publiques, les autorités civiles, et même des personnes qui, par état, auraient dû soutenir le bien; plusieurs fois j'entendis proférer des menaces de mort : c'était au point que nos Pères de Santa-Fé regardaient mon entreprise comme plus que hazardeuse. Mais, avec l'aide de Dieu, toutes les difficultés ont été vaincues. Le dernier mois que j'ai passé à Santa-Fé a été pour moi une véritable jouissance : tous nos adversaires étaient réduits au silence ; les écoles croissaient et prospéraient ; et surtout un progrès sensible se manifestait chez les parents. — Mais Dieu demande toujours des sacrifices. Je fus envoyé précisément alors à Buénos-Ayres, de peur, disait-on, que je ne ruinasse entièrement ma santé. A la vérité le danger n'était pas si grand, mais je crois que Dieu avait un autre plan : il voulait que la vertu du P. Tewes vint perfectionner et consolider les œuvres commencées à Santa-Fé et dans les colonies. Je me trouve donc de nouveau, depuis quelques mois, à Buénos-Ayres, où ma santé s'est complètement rétablie. Il y a peu de temps, je fis une excursion dans la colonie allemande de Baradero, à 40 lieues d'ici, dans la direction de Rosario. La ville avec la colonie compte 5000 habitants. Ici aussi la foi est morte. Quelques protestants, attirés par de mauvais catholiques, sont venus s'y établir, et ont ouvert deux écoles de leur secte, l'une pour les enfants des Allemands catholiques (les enfants protestants y sont à peine au nombre de deux ou trois), l'autre, à cinq lieues dans l'intérieur du pays, pour les Espagnols. - L'Évêque de Buénos-Ayres a tout mis en œuvre auprès du gouvernement pour éloigner les maîtres protestants, mais sans succès. Il y avait d'ailleurs dans cette localité d'autres désordres dont je ne dois pas parler. Ici encore Dieu a daigné intervenir : le parti protestant est en déroute ; les principaux obstacles au bien sont écartés ; une école allemande catholique a remplacé la protestante. C'est la sixième. S'il plait à Dieu, la seconde école protestante sera également mise de côté : je tiens déjà un maître tout prêt en réserve. Mais je vous ai assez longuement entretenu pour cette fois de mes misères et de mes difficultés. — Je suis en union etc.

Jos. Auweiler S.J.

Guyane Française — Extrait d'une lettre du P. Jardinier — Chantier de Sparouïne, 28 Août 1866.

. . . Depuis le 14 Février, la Ste Obéissance m'a envoyé dans le haut Maroni, à 10 ou 12 lieues, par eau, de la plus proche habitation de nos Pères. De sorte que pour me confesser il faut ou que les Pères profitent du bateau à vapeur qui passe tous les lundis sous leur pénitencier, portant des vivres, la correspondance et les passagers qui ont droit, comme nous, à voyager sur les navires de l'Etat, ou que je descende pour aller trouver nos Pères, sauf à remonter comme je pourrai à mon petit poste. Placé comme sur un camp volant, je n'ai point avec moi de Frère coadjuteur. Quoiqu'il en soit, Dieu aidant, je mène la vie de communauté *tout seul* ; j'ai mes lectures au réfectoire presque aussi régulières que les vôtres. Comment ? — L'administration laisse à notre service deux transportés, à notre choix. L'un est pour le jardin et pour les gros travaux ; l'autre sert de cuisinier, sacristain, portier, linger etc. Vous êtes surpris de me voir pour gardien et pour homme de confiance un homme condamné au bagne pour vol ou pour assassinat. Ici on n'y pense pas, parce que c'est une nécessité passée en habitude. Mon petit

cuisinier me lit donc pendant les repas, et tout en me rendant service, il nourrit aussi son âme de bonnes pensées. C'est un Picard qui ne lit pas mal; malheureusement il se laisse aller à des liaisons dangereuses, c'est-à-dire qu'il tient mordicus à mettre des z, s, t, là où il n'y en a pas: aussi il ne manque jamais cette locution: *je leur zai dit, je leur zavais donné*. Je me garde bien des répétit, depuis qu'un jour après en avoir essayé un, je remarquai des larmes dans ses yeux et dans sa voix: mieux vaut la bonne foi qui croit très-bien dire. Je suis réglementaire, je sonne l'examen, la prière, les repas, l'Angelus. Vous souvenez-vous, cher Père, du brave Frère Pierre de l'Hermitage qui se levait pour sonner son réveil à lui tout seul? Il n'y a que cela que je ne fasse pas: encore c'est parce que le Réveil-matin que m'a envoyé le R.P. Supérieur s'acquitte de la commission avec un tintamarre admirable. *Qui regulæ vivit Deo vivit*, me direz-vous. Cela me rappelle que j'ai oublié ce mois-ci de lire les Règles; je vous remercie de me le rappeler de 2000 lieues. Mon petit Transporté ne peut pas me rendre ce service: mieux vaut tard que jamais. —

Un de nos condamnés que le malheur a heureusement ramené à Dieu et à la pratique de la religion, vient régulièrement depuis 5 mois à la Messe de 5 heures, et à la prière du soir. C'est un exercice libre, un peu gênant, et par conséquent méritoire. J'aime à causer avec lui, surtout à cause de son rare bon sens. Je lui dis un jour: « Pourquoi tenez-vous tant à ne pas manquer la Messe quotidienne? — C'est bien simple, me répondit-il. Je reconnais que c'est pour avoir négligé la Messe du Dimanche que je suis tombé dans le malheur. Pour me punir j'y vais tous les jours, puisque je le puis, avant mon travail. Je cours après le bien pour me punir d'avoir couru après le mal. Ma femme était la crème des femmes, douce, travailleuse, tranquille. Ce qui lui faisait surtout de la peine, c'était de me voir manquer la Messe du Dimanche. Les bons jours, je n'y manquais pas. — Qu'est-ce que vous entendez par les bons jours? — Ce sont les grandes fêtes de l'année, Pâques, la Toussaint, Noël, l'Ascension, et la fête de l'Empereur: mais les autres jours je restais chez nous; çà contrariait beaucoup ma femme. Quelquefois elle me disait: « Tiens, Louis, habille-toi: voilà tes habits sur la chaise.. Tout est bien propre... Tu es si bien avec ces habits!... Allons habille-toi, nous irons à la Messe avec nos enfants ... C'est si beau!.. Et puis nous sommes des chrétiens! — Alors je faisais signe de ne point entendre, ou bien je disais: « C'est bien, c'est bien nous verrons çà; je sais ce que j'ai à faire.. — Enfin un tas de bêtises qui ne signifient rien. Elle ne se fâchait pas la pauvre femme... Et elle s'en allait toute seule à la Messe! — Quand elle était partie, je me disais: Elle a pourtant raison!! Tu devrais aller à la Messe... Tu sais que tu fais mal, puisque tu te caches, (car, mon Père, quand je n'allais pas à la Messe, je ne quittais pas la maison, je n'aurais pas voulu qu'on me vît) — Du reste, ma femme m'a prédit tout ce qui m'est arrivé: « Mon pauvre Louis, me disait-elle, çà ne peut pas aller comme çà, tu le comprends bien... Tu ne fais rien pour le bon Dieu... Tu as de mauvaises fréquentations. Tout cela tournera mal... Je désire me tromper, mais tu files un mauvais coton... Écoute, le bon Dieu a le bras long... tu ne te moqueras pas toujours de lui; il est patient, mais il est juste. — Elle avait raison; Dieu qui ne voulait pas perdre pour toujours cette âme dans laquelle il y avait aussi d'excellentes qualités la frappa dès ici-bas pour l'épargner en l'autre vie. *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*. Cet homme m'édifie beaucoup par sa foi et son courage à marcher sur les difficultés. Pourquoi, hélas! les hommes de cette trempe sont-ils si rares!... Il n'a pas encore eu une seule *gobette* retranchée (On appelle ainsi le 1/4 de vin); et il me disait: « Pour en être là après 4 ans, c'est qu'il faut filer droit! — Un autre trait: Deux de nos transportés voulant se donner un air et trancher sur leurs compagnons, s'étaient affichés comme protestans, et cela pour ne pas venir aux offices. Le Commandant ne voyant pas cette qualification sur leurs feuilles matricules, leur dit: Je ne connais que le règlement; sur vos feuilles matricules il n'est pas question d'une autre religion: vous irez donc avec les catholiques et que je n'entende pas parler d'une tenue inconvenante. Il me fit avertir. Trouvant qu'ils se comportaient bien à la Chapelle, je les en félicitai, et mon compliment leur plut. Moi aussi je me doutais bien que tous deux étaient catholiques; d'autant plus que l'un d'eux portait le nom béni et catholique de Marie: *O Maria, o nomen sub quo ne-*

mini desperandum!... Bref, tous deux sont morts : écoutez de quelle manière, et admirez les voies de Dieu! — Celui qui s'appelait Marie, à peine arrivé à l'hôpital, accepte de la Sœur une médaille de la Ste Vierge, et lui dit d'avertir le P. Verdière qu'il n'est pas protestant. Il reçut tous les secours de la religion publiquement, et mourut en édifiant les autres. — Le second, comme bien d'autres, s'était évadé dans nos forêts impénétrables ; après avoir erré pendant 15 jours, il revint au camp, épuisé, à bout de forces, et avec un hoquet qu'on ne put arrêter. Pendant 6 heures, il ne cessa de demander à cor et à cri le P. Aumônier, qui, hélas, était à d'autres brebis sans pasteur. Il mourut sans avoir pu se confesser. O quam incomprehensibilia sunt judicia tua Domine! — Quærite dum inveniri potest. — Nous avons très-peu de Protestants : mais en retour que d'Arabes!! plus de 200! et tous fervents dans leur secte : observant sans respect humain, publiquement, leurs cérémonies, lisant leurs livres arabes reliés en maroquin rouge. Oh! la bonne œuvre de prier pour leur conversion! Elle est si difficile... à cause de la langue... de leur union entre eux : ils ne font qu'un... ils méprisent les Catholiques. — Un dernier trait de genre qui méritera peut être la conversion de celui qui l'a opéré, et qui ne pratique pas. — Un pauvre vieux, comme il n'en manque pas ici, pris de fièvre jaune, de nostalgie, de spleen, alla se précipiter à la rivière. Aussitôt, et bien avant tous les autres, un condamné se jette à la nage avec un entrain qui annonçait la volonté formelle de le sauver ou d'y rester. Il le ramena sur la rive, et encore à temps. Arrivé des premiers j'avais pu donner l'absolution au noyé réchappé. Je félicitais le sauveteur : « mon Père il ne faut pas me féliciter ; voilà 10 ans que je suis à l'affût pour sauver un homme. Voilà 10 ans que j'attends cette occasion de réparer ma faute — Quelle faute? — Je suis condamné pour avoir tué un homme ; depuis lors je me suis dit : pour réparer ce malheur il faudrait en sauver un, tu serais quitte, aussi si l'occasion se présente je ne la manquerai pas. J'ai eu cette chance aujourd'hui, je suis content. — Espérons que Dieu lui tiendra compte de cette bonne action, et que lui mettra autant de soin à sauver son âme qu'à sauver les corps — Du reste, il est bien plus abordable qu'autrefois... O Maria Refugium peccatorum!...

É. Jardinier S.J.

Extrait d'une lettre du P. Gally au R. P. Dorr — Sparouine du Maroni, 4 Décembre 1866.

Mon Révérend et bien aimé Père Recteur — P. C.

.... Cette année au temps pascal, j'étais chargé de la paroisse de St Maurice, composée de cultivateurs dont l'église est à 5 kilomètres au Sud de St Laurent principal établissement pénitencier du Maroni. St Maurice comprend 6 concessions dites de Ste Anne, où travaillent 120 hommes. Un brigadier et un gendarme logés à l'extrémité de la paroisse sur une hauteur, sont chargés de la surveillance. Le dernier brigadier se nommait M. Jacquot, sa famille est de Nancy. Nous étions en fort bons termes, deux fois déjà j'avais tenté de le ramener à la pratique de ses devoirs religieux ; mais il m'avait toujours répondu poliment sans doute, mais avec une certaine franchisse de soldat, qu'il n'était encore ni disposé ni décidé, et qu'il remettrait cela à plus tard. Mais s'il refusait de se convertir lui-même, il aurait voulu que je fisse revenir dans le giron de l'Église un transporté nommé Lemonnier, son domestique, qui se disait protestant. Je n'eus, hélas! pas plus de succès auprès du serviteur que je n'en avais eu auprès de son maître. — C'était à Dieu qu'il était réservé de frapper un grand coup pour les convertir. — Dans la seconde moitié de Septembre, le bruit se répand tout-à-coup que M. le brigadier de Ste Anne et son domestique se sont égarés dans la forêt en revenant du pénitencier de St Jean, situé à 2 lieues de Ste Anne. On va à leur recherche. On envoie des Indiens dans toutes les directions. Efforts inutiles! Pas une trace, pas un vestige des malheureux égarés. — Ils ont quitté St Jean le 14 Septembre au matin, voici les premiers jours d'Octobre, et on n'entend parler de rien : l'opinion publique n'a qu'une voix : Ils sont morts. On craint surtout que le brigadier n'ait été assassiné, il n'avait avec lui d'autres armes que son fusil chargé et un sabre d'abattis. — Nommé, sur ces entrefaites aumônier provisoire de St Jean, je me rendis le 4 Octobre à mon nouveau pénitencier, prendre la place du P. Bégin qui descendit à St Laurent. Le lendemain matin à 9h. 1/2, un transporté vient à St Jean pour annoncer à M. Hivrand, commandant et médecin de l'endroit, qu'on a

retrouvé M. Jacquot et son compagnon. Ils sont dans un chantier à 3 kilomètres de là. Aussitôt le chef de l'établissement monte en canot, et se dirige en toute hâte vers ce chantier. Il y trouve le brigadier assez fort, mais le transporté d'une faiblesse extrême; un jour de plus, ce dernier aurait succombé. Il leur fait prendre quelques cuillerées de vin de Bordeaux, du bouillon en petite quantité, et les amène sur l'embarcation au pénitencier. — On m'apprend cette heureuse nouvelle au moment où ils arrivaient. Je m'empresse d'aller à leur rencontre. Dans quel état grand Dieu! je les trouvai, leurs vêtements n'étaient plus que de hideux lambeaux, et eux-mêmes ressemblaient à des cadavres. M. Jacquot sortit du canot très facilement et voulut marcher seul. Je m'avançai alors, lui tendis la main, et il m'embrassa de la manière la plus affectueuse, puis il se rendit à la gendarmerie. Lemonier, son domestique est pris dans les bras d'un de ses camarades et porté à l'infirmerie. Je le suivis. M. le Commandant qui arriva à l'instant le fait coucher promptement dans un bon lit, lui fait prendre encore un peu de bouillon, et s'adressant à moi: « Il n'y a aucun danger, mon Père, laissons-le dormir quelque temps ». Je le quittai donc pour retourner à mon brigadier. Celui-ci témoigne la joie la plus vive en me voyant et me dit: « Je suis à vous, mon Père, vous m'entendez, je suis à vous tout-à-fait. Je l'en félicite en l'embrassant. Puis il me raconte ainsi ses aventures. Partis le 14 Septembre à 7 heures du matin de St Jean pour retourner à Ste Anne, nous nous apercevons après deux heures de marche que nous sommes égarés. Sans inquiétude, et croyant à chaque instant retrouver notre chemin, nous mangeons les trois paquets de radis que nous avions emportés. Le soir je mets la main sur une tortue: elle est mise en réserve pour le lendemain. Cependant la nuit était venue, nous nous couchons au pied d'un arbre. Je ne crois pas avoir fait de prière avant de m'endormir. Pardon, Mon Dieu, j'étais sans aucune crainte sur ma position; faut-il que vous soyez obligé de châtier, pour vous faire aimer! — Le lendemain marche forcée et sans répit: mais hélas! nous nous égarons de plus en plus. A midi je partage la tortue en deux morceaux, l'un devient la nourriture de la journée, l'autre sera pour le jour suivant. N'ayant rien pour allumer du feu, nous prenons notre repas à la manière des sauvages; il faut bien s'y résoudre. Mes pensées commencent à se tourner vers le Seigneur, je deviens inquiet; le soir je fais ma prière; je ne sais si mon domestique a fait la sienne. — Troisième jour. Je me réveille et fais ma prière avec ferveur, mais je suis dans une étrange inquiétude. Nous prenons notre repas comme la veille. Le soir nous essayons de manger la moëlle du palétuvier, mais nous la rejetons aussitôt, le goût en était insupportable; la prière devient ma seule nourriture. Quatrième jour: Après avoir rempli mes devoirs à l'égard de Dieu, il me vient en pensée de couper des pineaux (sorte de petit arbre) et d'en manger le cœur. (Le cœur du pineau formé par les feuilles naissantes s'appelle Chou-pineau, c'est un aliment assez substantiel), nous en faisons notre repas. Mon inquiétude est extrême, j'appelle à mon secours le Bon Dieu et la Ste Vierge. Le soir je trouve une nouvelle tortue, nous en mangeons la moitié, réservant l'autre pour le lendemain. — Assis au pied d'un arbre, au milieu de cette vaste forêt, et des ombres de la nuit, que de pensées traversent mon esprit! « Nous sommes en grand danger de mourir, dis-je à Lemonier, il faut nous mettre entre les mains de Dieu, et lui promettre d'être désormais de bons Chrétiens. — Je suis protestant reprend le transporté et je mourrai protestant. — Ton protestantisme ne signifie rien lui répliquai-je: il ne remonte pas à plus de 300 ans; c'est Luther qui a tout commencé, Luther était un mauvais prêtre, un mauvais religieux, qui, afin de contenter ses passions, malgré ses serments, a mis tout de côté pour se marier avec une religieuse. Dieu, voulut-il réformer son Eglise, ne se servirait jamais à cet effet d'un prêtre libertin. — Lemonier ne répondit rien. — Cinquième jour. Je n'ai pour me rassurer que la pensée de Dieu. Nous déjeunons avec l'autre moitié de la tortue. Mais le chou-pineau deviendra désormais notre nourriture quotidienne. Le soir venu, d'un ton sec et décidé je m'adresse à mon transporté: « Allons, Lemonier, lui dis-je, faisons notre prière, tu vas me suivre. Nous récitons à haute et intelligible voix: Notre Père... Je vous salue Marie etc. — Sixième jour. A notre réveil, nous faisons de nouveau notre prière ensemble et désormais matin et soir, nous ne l'oublierons plus. Nous promettons aussi à Dieu dans le cas où nous parviendrions à sortir de la forêt, d'aller entendre la Messe en action de graces, de faire

la Ste Communion et d'être toujours de vrais chrétiens. A partir de ce moment je me sens plein de confiance et ma foi devient plus vive. Se présentait-il quelque incident : un espoir conçu, une faveur obtenue, un danger évité : « Remercions Dieu et la Ste Vierge, disais-je à mon compagnon, la Providence vient à notre aide et la Ste Vierge veille sur nous. Trouvais-je quelque gibier, quelque animal propre à nous servir d'aliment, je faisais spontanément le signe de la croix, et Lemonier m'imitait. – Septième jour. Dans la matinée, pressé par la soif, je m'approche d'un ruisseau, j'aperçois une anguille tremblante ou électrique passer devant moi, d'un coup de sabre, je lui coupe la tête. Elle avait environ 1 mètre 30 de longueur et pesait à peu près 4 kilogrammes. J'en mange une livre avec appétit, mais le goût en était peu agréable et mon domestique n'en voulut pas. Dans l'après-midi, continuant à parcourir la forêt et à prier avec ferveur, nous trouvons encore une tortue. Dieu nous protège, m'écriai-je, et la Ste Vierge aussi. Nous pensions avoir fait beaucoup de chemin ce jour là ; et cependant, le soir, à notre grand désappointement nous nous retrouvons au même endroit où nous avions passé la nuit précédente. — Du huitième au quinzième jour inclusivement, le chou-pineau est notre unique nourriture. La prière fait notre consolation. De temps en temps : « prions, disais-je, et nous récitions <u>Notre Père</u>. et <u>Je vous salue Marie</u>... etc. » — Seizième jour. Dévorés par la faim et par la soif, nous arrivons sur le bord d'un ruisseau, je m'en approche pour me désaltérer. Mes pieds heurtent quelque objet résistant, c'était une tortue : vite je la ramasse et me retourne plein de joie pour la montrer au transporté. Merci, Mon Dieu, m'écriai-je. Aussitôt tombant tous deux à genoux, nous récitons <u>Notre Père</u> et <u>Je vous salue Marie</u>. La tortue nous servit de nourriture pendant deux jours. — Vingtième jour. N'ayant plus la force de porter mon fusil, je l'abandonne au pied d'un arbre. Lemonier marche avec beaucoup de peine. Nous n'avançons que lentement. — Vingt et unième jour, Vendredi matin 5 Octobre. – Voici une éminence de 50 à 60 mètres de haut. Je la gravis et m'arrête au sommet en attendant mon infortuné compagnon qui a bien de la peine à arriver jusqu'à moi. Tout à coup j'entends des coups de hache retentir dans la forêt ; j'appelle au secours ! – Entendez-vous, s'écria un transporté s'adressant à un surveillant ? – Je redouble mes cris d'alarme. – On reconnait ma voix. Deux surveillants et 19 travailleurs de la transportation se précipitent à notre rencontre. – Un autre transporté court à St Jean avertir M. le Commandant. – Je pus facilement aller à leur chantier ; mais on fut obligé d'y transporter Lemonier. – Puis enfin, nous voici, mon Père, grâce à Dieu et à la Ste Vierge, à qui désormais je ne veux plus refuser ma conversion.

Son récit terminé, je le félicitai de nouveau sur ses bonnes dispositions. — Le soir, je vais voir Lemonier. Dès qu'il m'aperçoit. « Je veux faire ma première Communion, mon Père, s'écrie-t-il à haute voix, je veux faire ma première Communion ». Je m'approche de lui, je l'engage à remercier le Seigneur de l'avoir sauvé d'un si grand danger, et je le félicite de ses bonnes dispositions. Vous seriez bien aveugle, lui dis-je, si vous ne reconnaissiez pas à ce trait la volonté de Dieu qui veut que vous soyez un fervent Catholique. Le lendemain je reviens le voir. Ses sentiments n'ont pas changé ; je l'interroge, il sait passablement son catéchisme, toutes ses prières. Il avait appris le tout autrefois. — Deux jours après son arrivée à St Jean, le Dimanche soir 7 Octobre, M. Jacquot vient me voir. Je lui fais réciter ses prières, il les savait parfaitement. Je le confessai donc, et avant de sortir de chez moi, il me dit : « Je me trouvais hier en compagnie des surveillants, soldats et autres employés qui sont venus plusieurs fois me voir : « Je veux aller à la Messe, leur dis-je, remercier le bon Dieu des grâces qu'il m'a faites, je veux y Communier. Il y a un peu de temps que je n'ai pas rempli mes devoirs religieux ; jusqu'à présent, le respect humain m'en a empêché ; aujourd'hui rien ne m'arrêtera, je serais un ingrat de ne pas aimer Celui dont la main Providentielle m'a dirigé et soutenu dans les terribles moments d'épreuves que j'ai eus à passer. – Vous ferez très-bien, me dirent-ils tous, nous vous accompagnerons à l'église, nous assisterons à la Messe avec vous. Un des surveillants à qui j'avais dit la même chose en particulier me félicita chaudement en m'embrassant. — Oh ! mon Père, continua-t-il, il y a des hommes qui font les incrédules, j'en ai entendu un, il y a quelques mois. Ah ! je voudrais bien qu'il eût été à ma place. Puis il se met à me parler de la création, de la marche harmonieuse des astres, des saisons. J'écoutais avec stupéfaction les paroles brûlantes de foi de ce brave militaire. — Le lundi matin, 8 Octobre, Lemonier vint me trouver à son tour. Après l'avoir encore interrogé, je le trouvai suffisamment instruit

et disposé, et j'entendis sa confession générale. Le soir je les dispose de mon mieux tous les deux M. le brigadier et lui, à la grande action qu'ils devaient accomplir le lendemain. — Mardi 9 Octobre à 5 heures du matin (dans tous nos pénitenciers nous disons habituellement la Ste Messe à cette même heure, excepté les Dimanches) arrivent à l'église M. le brigadier et son compagnon suivis du chef de culture et de l'agent comptable. M. le Commandant était malheureusement absent depuis près de deux jours, il a vivement regretté de n'avoir pu assister à la cérémonie ; du reste tout le personnel libre était présent. Les deux Communiants, ayant chacun un cierge à la main sont placés devant l'Autel. Je commence la Messe pendant laquelle on exécute quelques chants. Avant la Communion j'adresse à mes deux convertis quelques paroles plus ou moins pathétiques, ils reçoivent le pain des Anges avec un maintien plein de foi et de dévotion et demeurent à genoux dans le plus profond recueillement jusqu'à la fin du St Sacrifice que je terminai en leur adressant encore quelques mots. Le transporté s'approche alors de l'Autel met la main droite sur le livre des Evangiles et prononce les promesses du Baptême. M. le brigadier et lui vont se mettre ensuite à genoux devant l'autel de la Ste Vierge et récitent à haute voix l'Ave Maria pour se placer, pour la vie, sous la protection de Celle qu'ils regardent comme leur tendre Mère. Cet acte pieux mit fin à la cérémonie. Tous les assistants reconduisirent alors le brigadier à la gendarmerie du lieu, le félicitant chaudement de sa belle action — "J'ai commencé à remplir mes devoirs, s'écria M. Jacquot, et je continuerai, je l'espère, jusqu'à la fin de ma vie ; le respect humain ne m'arrêtera plus." Le dernier jour de cette même semaine M. le brigadier et Lemonier descendirent à St Louis, le transporté se remit peu à peu, il jouit en ce moment d'une bonne santé - Mais il n'en fut pas de même de M. Jacquot ; ses forces l'abandonnèrent tout-à-coup ; on fut obligé de le faire conduire à l'hôpital de St Laurent, où il reçut les soins les plus empressés et mourut presque subitement entre les bras du Père Bégin — Le P. Verdière, aumonier de St Louis qui s'est trouvé près de M. Jacquot les 15 ou 20 derniers jours qui ont précédé sa mort, m'écrit à son sujet : « La Providence l'a retiré du monde après une noble profession de foi, après l'avoir sanctifié, rendu apôtre par l'exemple, par les paroles et par le témoignage des faits."

V. Gally S. J.

Chine — Quelques détails sur la traversée des PP. Foucault et Rabouin —

Extrait d'une lettre du P. Rabouin à sa famille. — Marseille 17 Octobre 1866. . . .

Jusqu'ici notre voyage a été on ne peut plus heureux. En passant à Avignon, nous avons eu un bonheur sur lequel je ne comptais pas. A la cathédrale se trouve le premier autel du monde qui ait été consacré au culte de St Joseph : je vous laisse à penser si nous avons prié là avec ferveur ce grand protecteur de la Chine. — Ce soir, nous sommes allé visiter notre paquebot, le Peluse des messageries imperiales. Nous serons logés un peu à l'étroit : 5 dans une petite cabine, mais le cœur sera au large et se réjouira dans le Seigneur. — *23 Octobre. A bord du Peluse, en pleine Méditerranée.* — Depuis Vendredi 19 jusqu'aujourd'hui Mardi 23, la mer a été assez bonne, pas assez pourtant pour nous éviter le mal de mer. Le Père qui est avec moi n'a pu célébrer la Ste Messe qu'hier, pendant la petite halte de 2 heures que nous avons faite dans le port de Messine, charmant port de Sicile. Quant à moi, j'ai pu en outre offrir le S. Sacrifice aujourd'hui même, en pleine mer et durant la marche du navire. — Ce soir, le temps est magnifique ; un soleil superbe : c'est le ciel de l'Asie qui approche. Après avoir dit adieu à la France nous allons dire adieu à l'Europe. Ne croyez point d'ailleurs que sur le navire nous soyons en pays sauvage : Outre un prêtre européen, des Missions étrangères, qui est logé avec nous dans la même cabine, nous avons à bord 4 religieuses de St Joseph de Cluny (de Paris), qui se rendent à Canton, en Chine par conséquent, comme nous. Il y a aussi bon nombre de catholiques, soit Français, soit Italiens, soit Espagnols, soit même Anglais. Les Anglais du reste ont l'air d'être en majorité sur le bâtiment. J'oubliais que nous avons aussi comme passagers 2 Chinois, un prêtre, même chanoine, s'il vous plait, et qui revient de l'Espagne, où il a reçu sa mozette. Il se dirige maintenant vers Manille. L'autre chinois, orné d'une queue magnifique est, me paraît-il, sur le vaisseau en qualité de domestique. Je ne le connais pas autrement jusqu'à ce jour, mais j'espère faire connaissance avec lui durant le voyage. — *31 Octobre* — Depuis trois jours nous

naviguons sur la mer rouge. La chaleur est grande : je m'en console en pensant qu'elle sera probablement plus grande encore en Chine. Du reste sur notre vaisseau, rien ne manque de ce qui peut tempérer la rigueur du climat. Je ne vous en donnerai qu'une preuve entr'autres. Durant les repas, une dizaine de Chinois domestiques, sont occupés à agiter une sorte d'éventail appelé panca, afin de rafraîchir un peu l'air de la salle à manger. Vous allez dire qu'on nous traite comme des princes ; mais je vous assure que ces soins ne sont nullement superflus ici. Du reste dans l'Orient c'est une chose commune. Mais peut-être désirez-vous savoir ce que c'est qu'un panca ? En voici la description : représentez-vous une double toile longue d'environ 6 pieds et haute d'un pied, suspendue dans le sens de sa hauteur au dessus de chaque table. Au moyen d'une poulie et d'une corde, nos petits chinois agitent chacun une ou deux de ces toiles, en leur donnant un mouvement de va et vient, tout semblable au balancier d'une horloge, et qui produit ainsi l'effet d'un éventail. —

1er Novembre. La Toussaint — Nous sommes toujours sur la mer rouge. Ce matin les 8 prêtres qui se trouvent à bord, ont célébré la Ste Messe dans la chambre du Commandant du navire. Ce digne commandant, M. Bourdon a assisté lui-même au St Sacrifice ainsi qu'un bon nombre de passagers. Ce n'est pas tout : notre capitaine veut que nous puissions célébrer ainsi tous les jours dans sa chambre, et nous demande comme une faveur de bénir son bâtiment avant notre débarquement à Hong-Kong, en donnant solennellement le Salut du St Sacrement. — En vain les protestants qui sont nombreux à bord ont demandé quelque faveur semblable à celle qui nous est octroyée : le Commandant n'a rien voulu accorder. Il est catholique solide et de plus breton ; aussi n'aime-t-il point les protestants. Jugez du désappointement de ces derniers. Il faut avouer, du reste, qu'ils auraient grand tort de se plaindre. Voulez-vous connaître le ministre qui représente leur culte à bord ? Voyez ce petit homme barbu qui marche en regardant de travers ; sorte de type juif, et figure dont l'hypocrisie est le trait principal. Autrefois c'était un juif, un rabbin même, dit-on. Plus tard il fut catholique, voire même prêtre, et enfin il est devenu ministre anglican. Et pour couronner le tout, il a femme et enfants, ayant choisi pour sa digne moitié une religieuse apostate, que nous avons le bonheur de posséder ici avec sa petite mioche. Jugez si le Commandant doit avoir grand respect pour un tel homme et pour une religion qui choisit si bien ses ministres. — Quoiqu'il en soit, notre honorable prédicant ne pouvant à son gré prêcher les protestants a voulu prêcher les Catholiques, et vous n'imagineriez jamais quel fut l'objet de son choix. L'un de ces soirs, il s'en va droit à nos 4 religieuses, qui ne le connaissaient pas encore, et avec des yeux levés au Ciel et une voix mielleuse, il vous leur fait un sermon des plus mystiques. Ces bonnes religieuses l'écoutaient avec grand respect. Je vous laisse à penser quel fut leur désappointement, quand elles surent à qui elles avaient en affaire. Je vous assure qu'on ne les y reprendra plus. — Jeudi, 15 Novembre. Nous sommes arrivés hier matin mercredi dans la baie qui baigne le rivage ou la pointe Sud de l'île de Ceylan. En entrant dans ce petit port, nos regards depuis longtemps habitués à l'aspect du désert, se reposèrent délicieusement sur la plus magnifique végétation qu'on puisse voir. Toute une forêt de cocotiers, de bananiers et d'une infinité d'autres arbres précieux bordaient la côte et formaient, au lever du soleil un magnifique rideau de verdure. Un tel spectacle était bien fait pour donner aux passagers le désir de descendre à terre. Pour mon compte, j'avoue que je le désirais vivement, surtout afin de faire connaissance avec ce bon peuple Indien, dont j'avais entendu nos Pères faire tant de fois l'éloge. Et cependant tout ce que j'en avais entendu dire ne m'avait donné qu'une très-faible idée de la réalité. Jugez-en vous-même. Galle, petite ville de 5000 âmes est bâtie sur les bords de la mer, à la pointe même de l'île où nous touchions. C'est là que l'excellent Père Emiliani, Bénédictin Italien nous a reçu de la façon la plus cordiale. Ce bon Père est à Galle depuis 20 ans et compte là 2000 Catholiques, la plupart Indiens ; le reste est presqu'entièrement Boudhiste, il y a cependant quelques musulmans et protestants, mais ces derniers au lieu d'augmenter le nombre de leurs adeptes, le voient diminuer tous les jours. Après avoir adoré Notre Seigneur dans l'église paroissiale (c'était la première église catholique où nous pouvions entrer depuis notre départ de Marseille) ; nous prîmes une voiture pour aller visiter une autre église, consacrée à St François-Xavier, et située à une bonne demi-lieue de la première. Sur toute la route, nous attendait un accueil sur lequel nous ne comptions guère. D'abord, outre notre cocher, qui avait orné sa voiture de magnifiques bouquets de fleurs, nous avions avec nous en guise de laquais ou plutôt de truchements deux enfants indiens catholiques, parlant fort bien l'Anglais, placés l'un à une portière

de la voiture, l'autre par derrière. Ces deux enfants avaient été chargés par le Père de nous servir de cicerone, et je vous assure qu'ils s'acquittèrent à merveille de leur fonction. Ce n'est pas tout : de distance en distance, nous rencontrions des enfants catholiques qui, apprenant de leurs camarades et, sans doute aussi, reconnaissant à notre habit qui nous étions, nous faisaient cortège et nous offraient, le plus gracieusement du monde, les uns les fleurs les plus belles, les autres des fruits. Bientôt les parents, avertis par leurs enfants, vinrent nous présenter eux aussi tout ce qu'ils avaient de meilleur ; des fruits, des bouquets, du lait de coco pour nous rafraichir. Et comme nous voulions donner à ces braves gens quelques pièces d'argent en retour, ils ne voulurent jamais accepter, disant qu'ils étaient Catholiques et que c'était pour eux un bonheur de pouvoir offrir quelques rafraichissements aux Pères Catholiques. Les enfants eux-mêmes suivaient l'exemple de leurs parents, et pas un de ceux qui nous ont accompagnés ou fait des présents n'a consenti à recevoir d'autre récompense qu'une médaille ou une image. Il va sans dire que nous fûmes aussi généreux que possible pour ces chers enfants. Mais comment vous exprimer la vivacité intelligente de leur regard, ces fronts brunis par le soleil, mais si purs, si candides, si confiants ! Arrivés à l'église de St François-Xavier, bâtie sur une petite butte ou colline, nous y avons prié avec le plus de dévotion possible ce grand patron des Missionnaires et lui avons demandé quelque chose de son zèle apostolique. Puis en sortant de l'église nous visitâmes, à deux pas de la porte, la fontaine presque miraculeuse, découverte en cet endroit, au moment de la construction de l'église. C'est le Père Bénédictin lui-même qui nous a raconté le fait dont il a été le témoin. Comme on creusait les fondations de l'église, en coupant un rocher, on trouva, tracées sur le roc, par les veines de la pierre, deux Croix superposées et très bien marquées, et du centre même de ces deux Croix jaillissait une source abondante. Nous avons bu de l'eau de la fontaine St François-Xavier, elle était excellente. Les Indiens ont pour cette source une grande vénération. Un peu au delà de l'église St François-Xavier et sur la même route se trouve un temple de Boudha. Nous l'avons été voir pour constater combien les dieux des pauvres païens de l'Inde, méritent peu le culte qu'on leur rend. Au fond du sanctuaire du démon, se trouve une ignoble statue de Boudha assis sur ses talons : c'est le dieu qu'on adore dans ce temple. Si nos cœurs ont été attristés à la vue de cette idole et à la pensée de ces Indiens infortunés, plongés encore dans les ténèbres de l'erreur ; nous avons été bien réjouis, je vous assure, par le maintien de nos petits guides catholiques. Boudha n'aura pas lieu d'être fier du culte qu'ils lui ont rendu, tant ils ont dit d'injures contre lui et les siens. Ils ne rencontraient pas un seul prêtre boudhiste sur le chemin sans lui faire les plus jolies grimaces : ce qui nous amusait beaucoup. — Saïgon 27 Novembre 1866. — Saïgon est notre seconde station depuis Galle. La première a été Singapore, cité indienne peuplée en grande partie par l'émigration chinoise. Malheureusement cette grande cité, très florissante par son commerce et son industrie, est encore une cité païenne. Elle ne compte guère que 500 Chrétiens, la plupart Européens ou Indiens. L'église Catholique, desservie par un prêtre des Missions étrangères, est très-propre et pavée en marbre. Toutefois elle est loin d'égaler la magnificence de l'église hérétique anglicane, bâtie par les protestants anglais qui sont les seigneurs du pays. J'en ai éprouvé bien de la honte, et j'ai formé des vœux pour que cette église devienne un jour Catholique. Du reste telle qu'elle est maintenant, je suis persuadé que les Indiens et les Chinois l'estiment moins que l'église des Français, comme ils disent. Car cette pauvre église anglicane n'a que des murs et des fenêtres, pas une décoration, pas une image, pas même de Croix, du moins à l'intérieur du temple. Vous n'y voyez que des chaises et au dessus des *pancas* afin qu'on y prie plus à son aise. J'oubliais la chaire, surmontée elle aussi d'un *panca*, qui doit ajouter beaucoup de grâce aux gestes du prédicant, et la table toute nue placée au fond du sanctuaire, sur laquelle on pose le pain et le vin qui doit être distribué à la Cène. — Après trois jours de traversée, nous sommes arrivés, toujours par un temps superbe, à Saïgon, colonie française commencée il y a environ six ans. Le plan de la ville est très-beau et très-grand : le tracé des rues et des avenues l'indique assez. Toutefois le plan est loin d'être rempli. Les maisons s'élèvent bien çà et là, mais il faudra sans doute assez longtemps pour peupler la ville comme on le désire. Les établissements religieux sont déjà sur le meilleur pied. Il y a une petite cathédrale, la maison de l'Évêque, Mgr Miche confesseur de la foi, un petit et grand Séminaire, un superbe orphelinat et plusieurs écoles tenues par les Sœurs de St Paul de Chartres, qui ont aussi la charge de plusieurs hôpitaux. Bien plus, nous

y avons trouvé des Carmélites. Ces bonnes religieuses, venues de France depuis 4 à 5 ans, au nombre de 5 seulement, se sont tellement recrutées parmi les Annamites qu'elles comptent maintenant 25 personnes, tant professes que novices ou postulantes. Et chose singulière! les chrétiens du pays (les Annamites) ont pour elles le plus grand respect, plus même que pour les autres religieuses; et comme ces bonnes Carmélites sont très-pauvres, les braves Annamites leur apportent toutes sortes de provisions: du poisson, du thé, du riz etc... de sorte que le Bon Dieu n'a pas permis qu'elles fussent jamais réduites à manquer du nécessaire. C'est que sans doute il veut se servir de ces saintes filles pour convertir les âmes et chasser les démons qui ne cèdent le terrain qu'au jeûne et à la prière. Aussi dans une petite exhortation que je leur fis à la chapelle, je ne manquai pas, vous le pensez bien, de les encourager à souffrir et à prier pour les Missionnaires et leurs œuvres. — 4 Décembre. A bord de l'Alphée. — De Saïgon à Hong-Kong la traversée a été de 5 jours, dont 3 fort pénibles à cause du gros temps. Notre navire (c'était encore le Donnaï) a eu son mât de beaupré brisé en plusieurs pièces par un coup de mer, et un pauvre domestique Chinois a été saisi par une lame sur le pont du bâtiment et précipité dans les flots. Malheureusement rien n'annonçait qu'il fut chrétien. En vain on lui jeta des bouées et le navire s'arrêta pour aller à la recherche du pauvre noyé: tout fut inutile. Nous avons donc en ces jours-ci quelques petites épreuves à offrir à Notre Seigneur pour nous préparer à la fête de St. François-Xavier. Avant hier, veille de la fête et anniversaire de la mort du Saint, nous passions précisément à quelques lieues de l'île de Sancian ou St Jean, dans laquelle expira ce grand Apôtre, en face de la Chine où il se rendait. Vous pensez bien que ce souvenir nous fut précieux. Hier, nous aurions bien voulu célébrer la St. Xavier, au lieu de sa mort et de sa première sépulture. Beaucoup de Missionnaires voisins venus de Macao, de Hong-kong, Kanton, etc. s'y étaient rendus en pèlerinage, accompagnés de plusieurs centaines d'autres pèlerins de toute religion, y compris même des mahométans: tant l'Apôtre des Indes a laissé une illustre mémoire en toutes ces régions. Pour nous, il nous fallut passer la journée dans l'île et la ville de Hong-kong. C'est là que nous avons pu offrir la Ste Messe, dans la chapelle des Pères des Missions étrangères, et nous réjouir dans le Seigneur de fêter notre commun Père et modèle... Ce matin nous partions de Hong-Kong sur un nouveau bâtiment, l'Alphée, qui doit nous conduire, Dieu aidant, directement à Shang-haï, notre destination. Mais avant de quitter Hong-Kong remerciez avec moi le bon Dieu, de ce qu'il ne nous soit arrivé aucun accident. Je ne parle pas précisément de la mer, mais surtout des voleurs qui infestent Hong-Kong. Les Sœurs qui étaient avec nous et débarquaient à Hong-kong pour Canton, ont été à demi dévalisées en se rendant du navire au rivage sur une barque. Et le même jour, à 6 heures du soir, c'est-à-dire fort peu de temps après le coucher du soleil en ce pays, un des Pères Missionnaires de la ville, sortant pour son ministère, fut assailli en pleine grande rue par plusieurs brigands, dont l'un lui asséna un violent coup de couteau sur la tête. Fort heureusement le chapeau du Père le garantit: mais ce ne fut qu'à force de coups de bâton distribués vigoureusement de côté et d'autre, que le pauvre missionnaire put se tirer d'affaire, n'ayant reçu qu'une légère égratignure. De tels faits sont journaliers par ici. Nous aurions pu aussi avant d'arriver à Hong-kong, être exposés à un autre danger, celui des pirates qui couvrent ces mers. Pour ne vous en fournir qu'une preuve entre cent autres, il n'y a que trois semaines, un navire Américain, attaqué par plusieurs jonques de Chinois pirates, a été obligé de se rendre à eux, et ces misérables non contents d'avoir pillé le navire, se précipitèrent sur le capitaine et l'assassinèrent cruellement. Ainsi grâces à Dieu et à nos bons Anges, il ne nous est rien arrivé de pareil. — 9 Décembre — Tonkadou (Shang-haï. Hier 8 Décembre, jour de l'Immaculée Conception, la Ste Vierge nous a fait aborder heureusement à Shanghaï, lieu de notre résidence, du moins provisoirement. Nous sommes arrivés à temps pour assister au Salut du T. S. Sacrement dans une de nos églises de Shang-haï. La traversée, du reste, de Hong-Kong ici, a été parfaitement heureuse, contre toute espérance, car à cette époque la mer de Chine est, à ce qu'il paraît, toujours mauvaise, surtout à l'endroit où nous étions. Ainsi vous n'avez qu'à faire une Communion en actions de grâces pour remercier Dieu et la T. Ste Vierge de l'heureux voyage que nous avons fait depuis Marseille jusqu'à Shang-haï. Je n'ai manqué pour ma part que 4 à 5 fois de dire la Ste Messe pendant la traversée. Maintenant il va falloir se mettre à l'œuvre, apprendre le Chinois et faire mille autres choses nouvelles, sans parler du costume.

P. Rabouin S. J.

Sé-tché-ly — Lettre du F. de Beaurepaire au P. Charles Lacouture — Tcham-Kia-Tchuam, 4 Février 1866.

... Je commencerai, si vous le permettez, par vous parler de notre église, qui est vraiment charmante. On vient de tous côtés pour la voir, et d'après les calculs du F. Guillon, il est venu près de 500 visiteurs pendant l'été de 1865. Elle est maintenant finie pour ce qui concerne la bâtisse, et le R.P. Fessard, au moment de sa visite, l'a solennellement bénie. L'ornementation intérieure se fera petit à petit, au fur et à mesure qu'on aura des fonds. Dorénavant c'est là qu'on célèbrera la Ste Messe. S'il vous était donné de la voir, vous seriez surpris de ce qu'on ait fait si bien en pays étranger ; les sculptures mêmes n'y sont pas épargnées et sont d'un très bon effet. Pour en arriver là, voici ce qu'a imaginé le F. Guillon. Dans les pagodes on voit souvent sur les murs ou sur le faîte des toits, des fleurs, des serpents et autres dessins en terre cuite ; ceci fit naître au F. Guillon l'idée de faire mouler des chapiteaux par les hommes du métier. Il fit donc appeler un ou deux ouvriers et leur expliqua ce qu'il désirait d'eux. Ceux-ci, étrangers à ce nouveau genre de décoration s'y prirent d'abord mal, puis mieux, puis enfin si bien qu'ils parvinrent à façonner une douzaine de chapiteaux par jour. Un si heureux résultat donna au F. Guillon la pensée de former à ce genre de travail un de nos chrétiens, qui lui est d'un grand secours, quand il s'agit de construire une église. Dans ce cas l'artiste se transporte sur les lieux, moule et fabrique ses sculptures sur place et les fait cuire ensuite dans un four voisin. Ceci vous expliquera le bon marché extraordinaire de ces chapiteaux, qui nous reviennent, je crois, environ à 20 sapèques pièce (10 centimes en monnaie d'Europe). Du reste, les églises ou plutôt les chapelles que l'on construit dans nos chrétientés ne coûtent pas aussi cher qu'on pourrait le croire en les voyant. Cela tient au mode de construction adopté dans le pays ; mais puisque je suis sur ce chapitre, je vais vous dire comment elle se pratique dans ce petit coin de la Chine... Et tout d'abord on ne creuse pas les fondements à plus de deux pieds de profondeur ; la raison est que si l'on voulait aller jusqu'au terrain solide, il faudrait dépasser 20 à 25 pieds (la plus grande profondeur qu'on ait jamais atteinte en Europe) et encore ne serait-on pas assuré de rencontrer ce que l'on cherche. On s'arrête donc à la profondeur indiquée ; puis, pendant l'espace de trois ou quatre jours (on l'a fait pendant 15 jours pour notre église), on bat avec des massues de pierres le terrain sur lequel doit être assise la construction. L'opération terminée on bâtit en briques jusqu'à un pied au dessus du sol. A cette hauteur, pour prévenir l'action corrosive du salpêtre, qui détériore toujours le bas des murs et menace même parfois de gagner le faîte, on étend soit une couche de paille ou de roseaux, soit une rangée de planches (suivant ses ressources). Sur cette couche préservatrice on met encore 2 ou 3 assises de briques, mais alors les matériaux changent suivant les bourses. Les villageois ne bâtissent ordinairement qu'en briques sèches ; les gens riches bâtissent en briques cuites, mais non pas entièrement (je n'ai vu que les pagodes à faire exception). L'extérieur seulement des murs est comme plaqué en briques cuites et l'intérieur est garni de briques sèches. De plus on ne se sert que rarement de chaux, et seulement pour les monuments tels que les pagodes et les églises ; mais on pare les jointures du mur extérieur avec un ciment qui a la dureté du plâtre; c'est un composé de chaux, d'argile bleue et de filasse. Lorsque le mur, bâti de la manière indiquée, a atteint 15 ou 20 pieds de haut, on met le toit. Jamais les maisons n'ont d'étages, notre résidence seule fait exception. Une maison se couvre de deux manières, c'est toujours suivant les bourses. Les gens riches, ou qui veulent passer pour tels, font couvrir leurs maisons en tuiles ; mais d'après un procédé particulier. Par dessus les chevrons qui sont perpendiculaires au faîte et non parallèles, on assujetit un paillasson de roseaux ou de tiges de sorgho ; on étend dessus une forte couche de boue qu'on laisse sécher, puis on met les tuiles que l'on fixe au moyen de mortier. Un toit de cette façon est très-pesant et suppose une charpente solide. Le toit de notre église en particulier a bien été chargé de [illegible] à 15 tombereaux de terre. Je me suis souvent demandé pourquoi tant de terre sur ces toits, et il me semble que c'est pour se mieux préserver du froid et de la chaleur ; du froid, car les Chinois ne font presque pas de feu en hiver et l'air vif et piquant qui règne près de trois mois pénètre ainsi moins facilement ; de la chaleur, car le soleil darde ses rayons depuis 5 hres du matin

jusqu'à 6h. 1/2 du soir. — Une seconde espèce de toits, ce sont ceux en plate forme, voici comment ils se façonnent. Quand les murs sont arrivés à la hauteur voulue, on les joints par des solives non équarries, assez rapprochées les unes des autres, qui supportent une forte couche de tiges de sorgho (3 ou 4 pouces). On recouvre ces tiges de terre et on égalise la plate forme en ménageant des pentes pour l'écoulement des eaux. On met alors sur le tout un enduit de paille hachée, et de boue qui se durcit au soleil. Ce dernier mode de couverture est plus économique et résiste également bien aux pluies torrentielles qui nous visitent chaque année; mais il demande de l'entretien et le renouvellement annuel de l'enduit extérieur. Dans notre résidence, les deux ailes perpendiculaires au bâtiment principal ont leur toît en plate forme, ce qui nous permet de nous y promener tout à notre aise. Vous me demanderez peut-être si l'emploi de ces briques sèches et de ce mortier presque sans chaux ne joue pas de vilains tours? Je vous répondrai que non: car comme le pays est très sec, il n'y a rien à craindre du côté de l'humidité, le seul danger à redouter pourrait parvenir de l'infiltration des eaux de pluie, mais encore y remédie-t-on très facilement en ayant soin de réparer les crevasses aussitôt qu'elles se manifestent. Du reste ces briques non cuites, quand elles sont sèches, offrent la même solidité que les briques ordinaires. Quant au mortier il est de première qualité, et cela tient, je pense, à la nature du sol. Dans des démolitions, j'ai vu des maçons ne pouvoir détacher qu'à grand'peine des briques liées ensemble par de la simple boue.

Lettre du P. Leboucq — Tché-ly Sud-Est, 20 Août 1866.

.... Je voudrais pouvoir analyser tous les évènements, grands ou petits qui se sont succédé au Tché-ly, depuis que vous l'avez quitté, mais ils ne sont plus pour moi qu'à l'état de songe. Aussi me contenterai-je de vous donner un tout petit aperçu des choses les plus importantes accomplies ici depuis le mois de Mars. — Nos baptêmes d'adultes dans le Ho-kien-Fou se sont élevés au chiffre de 815 ou 820. Nous avons un grand nombre de nouveaux catéchumènes, et aujourd'hui je me livre surtout à la conversion de la secte des Mi-Mi-Kiao, agrégés aux Francs-maçons appelés Pei-lien-kiao (ou Nénuphar). Ces Mi-Mi-Kiao, que les Francs-maçons veulent enrôler sous leur infâme bannière, feront de bons et solides chrétiens, j'en suis convaincu. — J'ai commencé à Lim-chamse une sorte d'école de catéchistes, et mes deux premiers élèves sont dignes de vous être mentionnés, tant par leur âge que par leurs anciennes professions. Le premier a 66 ans, et est plein de force cependant. C'est un bachelier qui fut pendant plus de 20 ans *diseur de bonne aventure*. Il m'a remis tous les instruments et ouvrages de son ancien métier, et se livre avec ardeur à l'étude des livres religieux, afin de mériter bientôt la faveur, qu'il ambitionne, d'aller annoncer la vérité à ses nombreux amis. — Le second est un Faché ou sorte de centurion appartenant à la bannière noire des Francs-maçons. C'est un vieil *initié* et ce qui me prouve que sa conversion est sincère, c'est que tous les jours, il dévoile à qui veut l'entendre les *abominations secrètes* de ses *ex frères-maçons*. Il est très fort en littérature chinoise, et surtout il a le don de la parole. Quand il aura subi deux années d'épreuves et de formation, il accompagnera un Père pour aller prêcher les maçons non initiés. — Hélas! Je me rappelle que je ne vous ai pas encore parlé de ce Paul-Joseph, auquel vous donnâtes une statuette du Sacré-Coeur. - Il se fit catéchumène il y a 4 ans. Sa conversion, nous a-t-il dit depuis, n'eut d'autre mobile que le désir de se créer une position, celle d'instituteur par exemple. Toutefois au bout de 6 mois je l'admis pour la première fois au St. Sacrifice de la Messe, un jour de fête de la Ste. Vierge. A partir de ce jour, ce brave Léon fut complètement changé. Au milieu de l'hiver, il se levait à minuit chaque dimanche, et se rendait à pied, malgré les ténèbres de la nuit, malgré le froid ou la neige, au village de Lim-cham-se. Il poussa la ferveur à un tel point, que sans m'en avoir dit un seul mot, il jeûna tous les jours pendant près de deux mois. — Le bon Dieu, pour l'éprouver, lui envoya bien des afflictions. Un procès injuste lui fut intenté par un païen son voisin. Il dût vendre, pour en payer les frais, les 12 ou 15 arpents de terre qu'il possédait. Pour comble d'infortune, peu de temps après, il perdit sa femme. Un seul enfant de 14 ans lui restait; il tomba malade, demeura sur son grabat, pendant 6 longs mois, et mourut chrétien comme sa mère. Eh bien! figurez-vous, mon Révérend Père,

que ce fervent catéchumène ne vint jamais se plaindre auprès de moi de tous ces revers de fortune et de la perte de ceux qui lui étaient chers. Je n'en eus connaissance que plus tard, et ce fut alors que je le mis en pension chez un chrétien zélé et instruit de Lim-cham-se. Il oublia toutes ses peines pour se préparer, disait-il, à aider le Père Spirituel dans la conversion de son village. Lorsque son temps de noviciat fut terminé et qu'il eût reçu le baptême, il retourna chez lui pour prêcher ses compatriotes. Douze ou quinze des plus judicieux de son hameau, frappés d'admiration pour son courage et sa patience au milieu des épreuves, se firent catéchumènes. Ce petit troupeau demeura sans s'accroître pendant près d'un an. Enfin votre Paul-Joseph trouva un moyen de convertir tout le village. „ La Ste Messe avait opéré sa conversion, elle devait, disait-il, opérer celle de tous ses compatriotes. „ Mais hélas! il n'y a pas de chapelle, pas même de chambre tant soit peu décente: que faire? On dressa une tente sur la place du village, j'y passai deux jours et deux nuits, chantai deux grand'Messes, au milieu d'une affluence extraordinaire de païens presque tous à genoux et gardant un respectueux silence; le Sang de Notre-Seigneur opéra le miracle que nous espérions, et 15 jours plus tard, j'avais dans le village de Chouam-tam 93 catéchumènes. – Un vieillard riche et naguère hostile aux chrétiens, leur prêta, pour y réciter leurs prières, un corps de bâtiment composé de 4 chambres. Bien entendu, que cette bonne action lui a valu sa conversion! – Enfin Chouam-tam compte en ce moment plus de 150 néophytes, qui feraient rougir nos vieux chrétiens d'Europe.

Leboucq S.J.

Kiang-nan — Lettre du P. d'Argy à sa famille. — Sou-Tchéou-Fou, Janvier 1867.

Je suis en retard cette fois, pour avoir manqué la dernière malle; je me trouvais alors très-occupé à rendre des visites au gouverneur de la province et à plusieurs autres mandarins dans la ville de Sou-tchéou-fou, notre chef-lieu et le centre de la mission qui m'est confiée. Ce qui nécessita ces visites et celles que j'ai reçues en retour, a été l'achat d'une petite maison dans cette ville; il a fallu bien des démarches pour triompher du mauvais vouloir des mandarins qui par voie détournée cherchaient toujours à mettre le bâton dans les roues. Mais comme cette acquisition était pour le développement de la Religion dans ce pays, un point de première importance, je ne plains pas mes peines. Il faut savoir que j'ai, dans l'intérieur des fortifications de la ville, 500 chrétiens au moins et plusieurs milliers dans les faubourgs et aux environs; de plus, comme cette ville en qualité de chef lieu de la province, est la résidence de toutes les autorités, nous tenons beaucoup à y avoir une maison commune pour les chrétiens, sans église depuis que les anciennes persécutions les avaient dépouillés de deux grandes églises dont l'une était due à la libéralité de l'empereur Cang-hi. On y avait suppléé, en disant la Messe en cachette dans un grand nombre de familles où se réunissaient pour assister au St Sacrifice, les domestiques, les voisins et les parents. Mais les rebelles ayant fait de grands ravages dans cette ville pendant le temps qu'ils l'ont possédée violemment, un bon nombre de familles se trouvèrent dans l'impossibilité d'offrir un local suffisamment décent pour qu'on put y dire la Messe, ou bien étaient devenues trop pauvres pour subvenir à l'entretien du Père, de son catéchiste et de ses bateliers, pendant le temps de la Mission. D'ailleurs ce système de réunion dans des familles était le plus grand obstacle au développement de la religion. Suivant les mœurs du pays, en effet, on ne peut entrer dans une famille quand on en n'est pas connu; or tout païen ou catéchumène qui aurait eu la pensée de venir voir le Père, de parler de la doctrine chrétienne, se trouvait le plus souvent dans ce cas. On pensait donc toujours à avoir une église publique, pouvant servir de point de réunion à tous les anciens chrétiens de l'endroit, aussi bien qu'aux néophytes qui se présenteraient. Mes prédécesseurs avaient bien souvent tenté l'œuvre, mais sans succès. Cette fois nous venons de réussir avec la protection de Marie Immaculée dont le nom sera celui de la nouvelle église. J'ai encore réclamé en vertu des traités, la restitution d'une de nos deux anciennes églises. J'ai fait les premières démarches auprès des autorités, et sa Grandeur Mgr Languillat les a appuyées. Mon ami et ancien condisciple de Bellonet, ministre de France à Pékin, nous sera très utile pour activer cette importante affaire. Il a eu l'amabilité de me prier avec instance de l'avertir dès que j'aurais quelque affaire avec les mandarins dans ma mission; car bien qu'il ait, disait-il, le plus grand plaisir à favoriser tous nos Pères, il en éprouverait néanmoins un tout spécial à me rendre quelques services. — La ville de Sou-Tchéou-Fou est sans contredit l'une des plus importantes de tout l'Orient. Un proverbe chinois vous donnera une idée de

la haute estime qu'on fait de cette ville : « En haut : le ciel, dit ce proverbe, en bas : le paradis est Sou-tchéou et Hang-tchéou. » Seulement dans ce petit paradis de la terre, les rebelles ont fait de grands ravages et ils ont notablement changé la face des choses. La maison que nous avons achetée a été belle dans le goût du pays, mais c'est une maison délabrée : elle est cependant susceptible de réparation. Pour le moment je me borne à celles qui sont strictement nécessaires. Le reste viendra petit à petit. Nous pourrons plus tard y avoir une école, recueillir quelques enfants de la Ste Enfance, cette aimable et si chère œuvre qui rapproche nos chers enfants d'Europe de ceux de la Chine.

C. d'Argy S.J.

Lettre du P. Bulté au R. P. Dorr — Tom-ka-dou, 15 Novembre 1866.

.... En recevant notre status, vous aurez vu que le cher P. Rousseau est ici ; je dois le voir chaque jour, et je puis apprécier l'étendue des mérites qu'il acquiert par sa patience et son entière résignation, dans une position si pénible ; une nullité complète sous le rapport des doubles services qu'il était appelé à rendre comme prêtre et comme médecin, c'est quelque chose de bien dur pour un cœur d'apôtre ; il le sent vivement, mais il l'accepte entièrement. Joignez à cela une foule de petites épreuves, que Dieu permet pour le sanctifier davantage, et qui par cela même qu'il est condamné à un repos complet, l'occupent nécessairement plus que tout autre. Aussi me disait-il ces jours derniers que ses souffrances physiques sont fort peu de chose auprès de ses peines morales ; évidemment sa résignation doit être d'un grand mérite. Je ne puis taire l'édification qu'il a procurée à Mgr Petit-Jean, nouvel Évêque du Japon, qui, apprenant que nous avions un Père malade dans la maison, avait demandé à l'aller visiter dans sa chambre. Le P. Rousseau en ayant été averti, vint lui-même saluer sa Grandeur à la salle de récréation ; le temps assez chaud ce jour là, le lui permettait. Le bon Père, interrogé sur sa santé, répondit qu'il se trouvait assez bien ce jour là ; « tantôt un peu mieux, tantôt plus mal, ajouta-t-il, peu importe ; je sais à quoi m'en tenir, deux mois de plus « ou de moins, c'est peu de chose. — J'étais venu en Chine avec l'espoir de travailler ; Dieu en dispose autrement ; c'est que cela vaut mieux « pour moi ». Mais il accompagna ces paroles d'une telle gaieté que Mgr Petit-Jean en était tout ravi. Aussi notre cher Père, lui ayant demandé sa bénédiction comme pour un pauvre malade, sa Grandeur la lui donna avec une grande effusion de bonté. — Je crois que ces souffrances du P. Rousseau sont un grand trésor pour notre maison ; je pense que nous lui devons bien des grâces. Voici à ce propos un petit trait. Dernièrement on me présentait une malheureuse mère de famille, néophyte baptisée, il y a 7 ans, durant une maladie, et qui avait fiancé sa fille chrétienne à un païen ; elle avait reçu le prix de la vente (car c'est ainsi qu'on appelle ici le contrat de mariage), et elle devait livrer sa fille le lendemain même. J'exhortai cette femme, puis je lui promis que nous rendrions l'argent, si elle voulait nous laisser reprendre les écrits des mains du païen ; que des chrétiens feraient marier sa fille dans une bonne famille chrétienne ; qu'en attendant nous l'instruirions et la nourririons. — J'essayai tantôt la douceur, tantôt la sévérité ; cette femme ne répondait que des injures ; elle m'assurait que jamais elle ne permettrait qu'on reprît sa fille, qu'elle ne voulait pas la donner en mariage à des chrétiens, qu'on lui couperait plutôt la tête, etc... — Je fis cependant parler à la famille du fiancé païen. Surtout, pour obtenir le secours de Dieu, je recommandai l'affaire au P. Rousseau, en le priant d'offrir ses souffrances pour cette pauvre enfant que je voyais presque perdue à jamais. Le lendemain la mère revint, douce comme un agneau, avec un représentant de la famille païenne qui m'apportait le contrat ; elle voulut rendre elle-même l'argent reçu, et après m'avoir signé une promesse de ne jamais donner sa fille à des païens, elle consentit à nous la confier pour la faire instruire ; elle promit elle-même de venir à l'église, qu'elle ne fréquentait plus depuis longtemps, et d'apprendre la doctrine chrétienne. Un changement si extraordinaire ne pouvait être produit que par une grâce très-grande. Je l'attribue aux souffrances du P. Rousseau. — Permettez-moi de dire un mot de la paroisse de Tom-ka-dou, qui est aujourd'hui l'objet de mes soins et de mes affections. Elle comprend environ 2 000 âmes, dont 500 à peine sont de Shang-haï ou du faubourg ; 800 sont des émigrés appartenant autrefois à une excellente chrétienté dans le district du P. Tin-guy ; comme ils ont ici leur commerce, qui ne les occupe du reste qu'au moment du départ et de l'arrivée de leurs barques, absentes parfois plusieurs mois, ils ne retournent pas dans leur pays natal, Tse-on. Ils sont en général encore très-bons ; mais nous avons lieu de craindre qu'ils ne finissent par se gâter dans cette babylone de Tom-ka-dou et de Shang-hai. Les jeunes-gens riches surtout, n'ayant rien à faire,

sont très exposés. Il faudrait ici un cercle dans le genre de ceux de la société de St Vincent de Paul; jusqu'à présent il n'y a pour eux qu'une congrégation de la Ste Vierge. Elle est dirigée par le P. Sica, se réunit tous les Dimanches, et produit beaucoup de fruits; mais cela ne suffit pas; il faudrait de plus occuper ces jeunes gens et les récréer. Parmi ceux qui vont en mer sur les barques, il y en a de très édifiants; ils ne manquent jamais avant leur départ et aussitôt après leur retour, de venir se confesser et Communier; c'est même le grand nombre. Parfois les propriétaires des barques amènent eux-mêmes leurs gens: ils font dire aussi souvent des Messes, soit pour obtenir une heureuse navigation, soit pour remercier des grâces obtenues. Chaque jour nous avons au moins 300 personnes dont un tiers d'hommes qui entendent une ou plusieurs Messes, souvent ce nombre est dépassé. Il y en a environ 150, peut-être plus, qui se confessent au moins une fois le mois, pour le 1er Dimanche ordinairement. A une grande fête, comme l'Assomption par exemple, il peut y avoir 400 Communions, s'il y a assez de confesseurs; et toujours dans ces confessions de dévotion, il y a un certain nombre d'hommes, presque tous appartenant à ces 800 émigrés de Tse-on. — Une troisième catégorie de chrétiens sont les *nè-min* (mot qui se traduit peuple malheureux). Réfugiés à Shang-hai du temps des rebelles, nous les logeons et tâchons de les faire instruire; un certain nombre sont néophytes. Autrefois un Père Chinois en était chargé, l'année dernière, un diacre les visitait. Maintenant je n'ai que deux catéchistes, dont l'un presque nul; il y a pour eux trois écoles, qu'il faudrait surveiller de près; je ne puis les voir que de temps en temps, car elles se trouvent assez loin, et en trois endroits. Le Dimanche, des séminaristes théologiens et des Frères Scolastiques y font le catéchisme. Ces catéchismes ont besoin d'être visités aussi; sans quoi les auditeurs seraient peu nombreux. Cette intéressante partie du troupeau compte à peu près 250 âmes; autrefois leur nombre était plus considérable; ils retournent peu à peu dans leur patrie; puissent-ils y reporter une foi vive fondée sur une doctrine solide! alors ils feront certainement beaucoup de prosélytes. — Pour l'instruction des enfants du pays, nous avons 2 écoles et 4 catéchismes. A ces trois catégories de chrétiens, il faut ajouter ceux qui viennent à Shang-hai pour leur commerce, et qui y demeurent plus ou moins longtemps. Leur nombre varie. Pour satisfaire aux besoins de nos chrétiens, il faudrait savoir les divers dialectes de la province, au moins pour bien comprendre les confessions; c'est ce qui me manque. Je vais avoir pour la mission un Père Chinois, bachelier, qui revenant du Nord (en compagnie du P. Leboucq), sait et comprend très bien la prononciation mandarine. Elle lui servira beaucoup pour parler aux *nè-min*, dont le langage se rapproche du mandarin; la plupart étant de Nan-kin ou des environs. Nous allons commencer dans quelques jours. — Je vous ai parlé plus haut d'une visite de Mgr Petitjean évêque du Japon. Le P. Couvreur et moi, en lui rendant visite à la procure des missions, lui avons demandé si le gouvernement Japonais se montrait plus tolérant. — Voici ce que Mgr nous a appris là-dessus et sur sa Mission: Le gouvernement est toujours foncièrement hostile à la Religion; seulement le ministre de France, M. Roche, (que nous avons connu dans notre traversée de Singapore à Hon-kong), ayant réussi à acquérir une grande influence, et à gagner la confiance des Japonais, pourra, on l'espère, modifier peu à peu les idées du gouvernement sur la Religion, et obtenir avec le temps quelques concessions. Monseigneur nous a confirmé ce que nous savions déjà sur l'existence d'un grand nombre de chrétiens.(*) Ces chrétiens sont validement baptisés, et, bien que peu instruits, sachant le strict nécessaire. Dans certains lieux, cependant, la formule de baptême paraît avoir été nulle. Ces chrétiens se trouvent dans les environs de *Nan ga sa ki*, c'est à dire dans une très petite partie du Japon. — « Il faut espérer, a dit Monseigneur, qu'il y en a aussi dans les autres contrées que nous ne pouvons maintenant visiter. — Si nous avions un peu de liberté, nous serions insuffisants, le peuple se montre bien disposé ». Ce qui a été dit et écrit sur le double gouvernement du Japon paraît avoir été inventé par les Japonais eux-mêmes pour tromper les Européens, et les empêcher de traiter avec le vrai gouvernement. Le chef de l'empire est le *Taï-coun*. — Le prétendu chef spirituel n'a aucune autorité. Il reçoit seulement quelques honneurs royaux; il habite un palais d'où il sort assez peu, et où il a une cour royale. C'est un descendant d'une ancienne famille royale, et sa dignité est héréditaire. —

J'ajoute à ces détails la réflexion pénible d'un aumônier de marine qui a vu nos Européens au Japon. Il pense que ce qui amènerait

(*) *Nous lisons dans une lettre du P. Bedon à sa famille:* Monseigneur nous a raconté à ce sujet des choses bien intéressantes: comme par exemple ce Japonais qui le voyant prier à l'autel de la Ste Vierge, vient lui dire à l'oreille: « Ton cœur est comme le nôtre, nous aimons ce que tu aimes. — Un autre qui voyant l'autel de la Ste Vierge dans l'église, dit: « Enfin voilà bien un temple du vrai Dieu, on y a de la vénération pour sa Mère.

le plus facilement le gouvernement Japonais à accorder la liberté de prêcher, c'est l'indifférence religieuse de ces Européens, qu'on croit être tous chrétiens. Cette indifférence pourra faire croire aux politiques païens, que notre religion ne fait ni bien ni mal, et qu'ils n'ont rien à craindre. Il faut alors que ce gouvernement soit bien mauvais; car il paraît que le débordement des mœurs est grand, et assez général, si l'on en excepte les représentants envoyés par la France, et quelques rares personnes. —— Le P. Leboucq nous est arrivé ces jours derniers pour trois mois. Nos Pères du Nord vont bien, à commencer par Mgr et le R.P. Supérieur. Ils ont encore beaucoup de catéchumènes, 5 à 6000 inscrits, ce qui a failli retarder le 3e an du P. Leboucq; il a envoyé 24 catéchistes instruire les nouveaux convertis. Il a aussi une école de catéchistes, dont il est chargé. Ici cette école, sous le nom de Congrégation de St Joseph est à son commencement; le bon P. Femiani en est chargé; il y a 8 aspirants ou novices, et beaucoup d'espérances. —

H. Bulté S.J.

Lettre du P. Desjacques au R.P. della Corte, Supérieur général de la mission du Kiang-nan — Song-kiang; juillet 1866. — Mon Révérend Père Supérieur P.C.

Je viens de parcourir à la hâte la vaste Mission que la Compagnie, ma Mère, m'a fait l'honneur de me confier. Elle renferme cent et quelques chrétientés; j'en ai visité près de 80. — Ce qui m'a semblé réclamer mes premiers soins, ce sont les temples du Seigneur. Depuis l'invasion des rebelles, il y a cinq ans, quelques localités n'ont plus de lieu de réunion pour l'exercice du culte; dans d'autres, une chambre sert de chapelle en attendant qu'on puisse se procurer les moyens de reconstruire l'église; les anciennes chapelles, qui subsistent, portent encore les traces de la dévastation; mais, ce qui est navrant, c'est que presque partout le zèle de la maison de Dieu semble près de s'éteindre; indice hélas! trop manifeste du peu de ferveur qui anime les âmes. Voilà l'impression produite sur moi par cette première tournée. — Mais voici en même temps quelque chose de bien encourageant; c'est que la Ste Vierge elle-même vient au secours des Missionnaires pour exhorter les Fidèles et gourmander quelques-uns par la bouche d'une simple paysanne. Voici les faits, ou au moins ce que j'en ai pu recueillir de la jeune personne elle-même et d'une foule de témoins que j'ai interrogés avec soin. —— Il y a près du bourg de Mo-diao, à deux lieues environ de la ville de Song-kiang, une petite chrétienté composée d'une centaine de personnes seulement, appelée Tou-ka. Le chef nommé Tou, homme d'une cinquantaine d'années, est un des riches propriétaires du district; il possède, me dit-on, plus de cent hectares. Ce brave homme a trois garçons dont l'aîné âgé de 14 ans est à notre pensionnat de Song-kiang; il avait aussi trois filles, mais l'une tombée malade au couvent de Wang-dang est venue mourir à la maison paternelle; la seconde est morte aussi après quelques années de mariage, en sorte qu'il ne lui reste plus que la troisième, agée de 18 ans, bonne fille, douce, tranquille, et si simple qu'elle semblerait même un peu stupide. Son père dit qu'elle n'a jamais pu apprendre par cœur que deux ou trois lignes en un jour. Or le 19 juin dernier, cette bonne fille qui s'appelle Marie, après avoir travaillé à la cuisine pour préparer le repas du soir, se retire pour réciter le chapelet à son ordinaire. Sans qu'elle ait auparavant ressenti aucune indisposition, elle éprouve tout-à-coup des vertiges et des éblouissements, puis elle voit une grande lumière, et la Ste Vierge lui apparaît et lui ordonne d'aller se mettre au lit. Aussitôt la jeune Marie obéit, et lorsque les gens de la maison viennent la voir, elle avait les yeux fixés vers le Ciel et assurait qu'elle voyait la Ste Vierge. Son père alarmé, la jugeant malade et en délire, fait venir un médecin. — Je ne suis pas malade, dit-elle, le médecin ne peut rien faire pour moi. Et elle refuse obstinément de se laisser tâter le pouls. Peu après, sur l'ordre de la Ste Vierge, comme elle le dit elle-même, elle s'endort paisiblement. Le lendemain 20 juin, dès la pointe du jour elle recommence de plus belle à parler de la Ste Vierge. Mais comme on lui trouve les extrémités froides on fait venir trois médecins, et en même temps on envoie chercher le Missionnaire pour lui administrer les Sacrements. Les médecins déclarent que la maladie a quelque chose d'extraordinaire, et ce qui les étonne le plus, c'est que dans le délire il n'y ait pas une parole qui ne soit très-raisonnable. Cependant ils prescrivent des remèdes; on les achète et on les prépare, mais jamais on n'a pu persuader à Marie de les prendre. Le Prêtre Chinois, chargé de ce district, était alors en retraite à Shang-hai; on vient donc me chercher à Song-kiang. J'étais parti la veille pour le Midi. — Le P. Leveillé devait le jour même revenir des collines pour célébrer la fête de Saint

Louis de Gonzague au pensionnat de la ville. Il arrive en effet vers 11 heures, prend un petit rafraîchissement et part en palanquin pour Tou-ka. — Cependant la jeune Marie appelle son père et lui dit : Papa, le Missionnaire est en route, il faut préparer le dîner. — Ma fille, tu vois qu'il est tard, le Père n'aura pas quitté la ville qu'après avoir dîné. — Papa, le Père ne vient pas de la ville, il vient de la montagne, il ne s'est arrêté en ville que pour prendre quelques rafraîchissements. — Sur ce on prépare le dîner, et bientôt le P. Léveillé arrive ; il voit la malade, l'administre, remarque qu'elle parle beaucoup de la Ste Vierge ; mais ne pensant avoir à faire qu'à une malade en délire, il ne fait pas même attention à ce qu'elle en dit, et reprend le plus tôt possible la route de la ville. — Les chrétiens sont restés stupéfaits de la conduite du Père. Ces braves gens le croyaient au courant de tout ce qui s'était passé, et le bon Père n'a pas eu le moindre soupçon de quoique ce soit d'extraordinaire ; il n'a pas même compris ce que les chrétiens lui en ont dit pendant le dîner. Cependant l'apparition de la Ste Vierge a continué pendant quatre jours depuis le matin jusqu'au soir, excepté le premier et le dernier jours, où l'apparition a été de courte durée. La Ste Vierge, d'une beauté ravissante, vêtue d'une robe blanche comme l'aube du prêtre, recouverte d'un manteau bleu et couronnée de fleurs, s'avançait jusqu'à la porte du Ciel, environnée d'Anges qui la servaient. - Là elle s'asseyait sur un siége dressé par les Anges, et tantôt elle parlait à la jeune Marie, tantôt elle priait Dieu pour les pécheurs, souvent avec une vive expression de tristesse et d'affliction ; quelques fois même elle instruisait la jeune paysanne par son exemple ; ainsi elle mangeait du riz et buvait du thé que les Anges lui apportaient ; mais elle semblait s'acquitter de ces fonctions toutes matérielles d'une façon surnaturelle. Le bruit de cette merveille s'est aussitôt répandu dans les environs, et les chrétiens sont accourus en nombre de quatre chrétientés voisines pour en être témoins. Voici ce qui m'a le plus frappé dans toute cette affaire : Le père de la jeune Marie est un assez bon chrétien, puisqu'il s'approche des Sacrements plusieurs fois l'année ; mais il a des passions et se laisse emporter dans des écarts ; et c'est lui qui a été l'objet des premières exhortations de sa fille de la part de la Ste Vierge. — C'est étonnant, me disait-il, mon enfant ordinairement incapable de dire deux mots de suite ; lorsqu'elle voyait la Ste Vierge, parlait comme un Père Européen qui prêche. Elle expliquait le catéchisme, l'objet des diverses Congrégations, les devoirs des chrétiens etc etc : récitait et expliquait des prières qu'elle n'avait jamais apprises, comme le petit office de la Ste Vierge. — Ma fille, lui dit une fois son père, tu prétends voir la Ste Vierge, mais tu es trop bête pour que la Ste Vierge se manifeste à toi, tu n'as jamais été capable de rien apprendre. — Papa, lui répondit-elle, la Ste Vierge a précisément cherché un pauvre esprit pour vous communiquer ses exhortations à une vie plus fervente. — Une autre fois : — Mon enfant, puisque tu n'es pas malade, lève-toi donc pour mettre fin à nos inquiétudes. — Papa, la Ste Vierge me tient dans cet état pour vous engager à être plus fervent. — Jusqu'à quand resteras-tu dans cet état ? — Jusqu'à ce que vous vous convertissiez. — Eh ! bien je me convertis, mais ne meurs pas. — Je ne mourrai pas encore cette fois. — Quand cessera cet état ? — Le jour de St Jean Baptiste. — Une autre fois encore le père se tenait dehors, près de la porte, pour voir par curiosité ce qui se passait, et fumait la pipe à eau, qu'il faut charger à chaque bouffée que l'on aspire. Soudain la jeune fille s'écrie les larmes aux yeux : Papa ! combien de pipes avez-vous fumé sans seulement penser à Notre Seigneur qui a souffert et qui est mort pour vous ! Ces traits et beaucoup d'autres analogues ont vivement impressionné ce bon père de famille. —— Aux vierges qui montraient plus d'empressement à voir et entendre, elle a reproché 1° leur négligence à balayer, à épousseter, à aérer, à orner la maison de Dieu ; la Ste Vierge, a-t-elle dit, visite les chapelles, elle n'aime pas la poussière. — 2° leurs conversations peu charitables, souvent légères, presque toujours oiseuses. — 3° leur manque d'esprit de prière et leur peu de zèle pour les bonnes œuvres. — Puis elle a tracé un très-joli tableau de la conduite à tenir pour être véritablement Vierge d'après l'exemplaire de la Mère de Dieu. —— A quatre fumeurs d'opium venus aussi pour la voir, elle a parlé avec tant d'énergie et d'onction qu'ils ont fondu en larmes et se sont corrigés sur le champ. — A l'un elle a dit : Tu as vendu l'anneau nuptial de ta femme pour fumer l'opium, est-ce chrétien ? — La Ste Vierge prie en ce moment pour toi, il est encore temps de te repentir et de te corriger ; mais si tu ne le fais maintenant, Dieu va te punir. — Le pauvre jeune homme, qui croyait être le seul à savoir l'usage qu'il avait fait de l'anneau de sa femme, ne doute pas de la révélation surnaturelle et promet bien sincèrement de se convertir.

Un autre plus âgé n'osait pas entrer; mais il écoutait de la cour, en fumant sa pipe, sans se montrer. Le tabac consumé, il frappe légèrement contre un corps dur pour faire tomber la cendre. Aussitôt la jeune Marie de s'écrier: Qui est là dans la cour? — On nomme le personnage. — D'une voix forte elle lui crie: Tu as été le premier à donner le scandale de l'opium, tu dois être le premier à te corriger; autrement Dieu te punira plus sévèrement que les autres. Il le ferait déjà dès ce moment si la Ste Vierge n'intercédait pour toi. — Le pauvre homme effrayé va se mettre au lit, déterminé à mourir plutôt que de retomber dans sa mauvaise habitude. — Après 4 jours de souffrances il était corrigé. — Trois de ces fumeurs d'opium sont venus se confesser d'eux-mêmes, dès que j'ai apparu dans le voisinage, le quatrième voulait encore auparavant s'assurer de sa persévérance. — Une jeune femme, pressée par ses compagnes d'aller voir la miraculée, n'osait pas y aller; enfin elle cède aux instances, dans la crainte de paraître avoir peur d'entendre la révélation publique de son intérieur; sa conscience en effet n'était pas tranquille. — A peine fut-elle entrée dans la chambre, que Marie s'adresse directement à elle et lui dit: Belle-sœur (terme de politesse), tu as donc peur d'entendre les leçons de la Ste Vierge? Puis elle lui explique les conditions d'une bonne Confession. — Je vous ai dit que la Ste Vierge était assise devant la porte du Paradis; la jeune paysanne pouvait en apercevoir l'intérieur, elle y a vu des millions de Saints et de Saintes san en reconnaître aucun d'elle-même; mais sur l'indication de la Ste Vierge elle en a reconnu et nommé plusieurs, entre autres un Frère Kin novice de la Compagnie, mort il y a 4 ans à Zi-ka-Wei; elle a dit qu'il n'avait fait que passer par le purgatoire. — Elle a aussi vu le purgatoire divisé en trois compartiments, et encore sur l'indication de la Ste Vierge elle a nommé plusieurs personnes qui s'y trouvaient. — Vous comprenez combien la curiosité des assistants devait être piquée. Aussi les questions se succédaient sans interruption. Elle répondait directement à quelques-unes, pour les autres elle disait: la Ste Vierge ne le dit pas, je ne peux le savoir. — Enfin le jour de St Jean-Baptiste l'apparition de la Ste Vierge a cessé, comme la jeune fille l'avait prédit et elle s'est trouvée en parfaite santé, sans avoir pris de remèdes. — Maintenant elle ne parle pas volontiers de toutes ces choses, elle en a oublié beaucoup. — Elle vit retirée, très-sobrement, prie et jeûne pour imiter la Ste Vierge. Elle ne consent à manger de la viande que le Dimanche, et encore un seul petit morceau. — Je lui ai demandé si dans le cas où le Père Missionnaire lui dirait d'en manger trois fois par semaine, elle aurait quelque répugnance à le faire. — Elle a aussitôt répondu avec vivacité: Si le Père me le commande, j'obéirai. — Comment ne pas sentir son zèle se ranimer, quand on voit la Mère de Dieu travailler avec nous!

Desjacques S. J.

Lettre du F. Bernard au R. P. Fessard — Nan-kin, 8 Novembre 1866. —

Mon Révérend Père P. C.

Connaissant l'intérêt que vous portez à une Mission qui vous est si chère à tant de titres, j'ai cru, Mon Révérend Père, vous faire plaisir en vous mettant au courant des graves affaires qui se traitent à Nankin depuis le 2e jour d'Octobre et qui viennent enfin d'avoir la plus heureuse issue. Vous avez sans doute appris la grave maladie qui a failli nous enlever le P. de Carrère. Pendant que ce cher Père était à Shang-hai pour se soigner, le Vice-roi (Zi-fou-té) le fit demander à Nankin à plusieurs reprises, disant qu'il voulait terminer nos affaires le plus tôt possible. Mais le P. de Carrère n'était pas en état de répondre à ses invitations réitérées et aucun des Nôtres ne pouvait le remplacer. Vers la mi-Octobre, le Père se trouvant mieux, sans toutefois être rétabli, Monseigneur Languillat et le R. P. Supérieur lui permirent de partir, en lui recommandant de me prendre à Tching-kiang et de m'emmener avec lui pour le soigner. Il arriva à Tching-kiang, le 15 Octobre vers 7 heures du matin, accompagné d'un de nos prêtres chinois, le P. Wam qui devait lui servir d'interprète auprès des mandarins. Nous avons quitté Tching-kiang le 17 Octobre, pour nous rendre en barque à Nankin. Comme nous avions le courant contraire, notre voyage fut long et très-pénible pour le P. de Carrère. Nous n'arrivâmes à Nankin que le 19 Octobre vers 6h. 1/2 du matin. Le Père était exténué. La dyssenterie et la fièvre l'avaient repris, et je commençai à concevoir de sérieuses inquiétudes sur son état. Il n'y avait pas encore trois jours que nous étions à Nankin et déjà nous songions

sérieusement à nous en retourner sans pouvoir rien conclure. Cependant comme le Père avait quelques bons moments, il en profita pour faire avertir les mandarins, qu'étant retombé malade, il ne pouvait rester longtemps et que, s'ils voulaient régler nos affaires, ils eussent à les terminer dans le moindre délai possible. Fort heureusement, le P. Wam était là pour recevoir les mandarins. Car notre malade ne quittait pas le lit. Le Tzang-wiué-ieu, mandarin assez bien disposé pour nous et chargé par le Vice-roi d'arranger nos affaires avec le Kiang-nin-fou, (2e mandarin de la ville) vint nous voir le 20 Octobre vers 9 h. du soir. Le P. Wam l'entretint pendant une heure environ, dans la salle de reception. On l'introduisit ensuite, sur sa demande, dans la chambre du P. de Carrère avec lequel il conversa encore plus d'une heure. Ce mandarin fut très-aimable et très-complaisant, c'est à peine s'il présenta des difficultés aux demandes qui lui furent faites; savoir: qu'en compensation du terrain du Fum-pé-Tsou (lieu de l'ancienne cathédrale, convertie en grenier du gouvernement), on nous accordât un vaste emplacement sur la colline Siao-daotiien; et de plus qu'on agrandit le terrain que nous occupons en ce moment. Ce mandarin répondit au Père, qu'on ne ferait, pensait-il, aucune difficulté de nous accorder un vaste terrain sur la colline Siao-daotiien, pour y bâtir une église et des écoles, que, quant au terrain contigû à notre maison, il trouvait très-convenable qu'on l'agrandit, puisqu'il était insuffisant à nos œuvres; il ajouta qu'il allait en conférer avec le Kiang-nin-fou et qu'il reviendrait le Dimanche, ou le lundi suivant (21 et 22 Octobre), faire connaître le résultat de l'entrevue. Le Dimanche, le Père était plus mal; le trouvant faible, abattu et par conséquent incapable d'arranger des affaires aussi graves, craignant d'ailleurs que, si nous tardions trop à partir, il n'eût plus la force de supporter le voyage, je délibérais déjà sur les moyens à prendre pour le transporter à Tching-Kiang, sans trop de fatigue; car une fois là, il est facile de se rendre à Shang-hai par les vapeurs; quand nous recevons tout à coup une lettre du chef de la douane de Tching-Kiang, homme qui nous est très-affectionné et qui nous a déjà rendu les plus grands services. Il annonçait au P. de Carrère qu'il allait arriver à Nankin avec plusieurs de ses amis, désireux de visiter cette ville. Nous pensâmes avoir trouvé notre moyen de transport: Ces Messieurs, nous disions-nous, venant sur un vapeur, se seront probablement arrangés avec le Capitaine de quelque navire pour les prendre à Nankin à leur retour, et nous pourrons profiter de cette occasion. Mais le bon Dieu qui voulait sans doute la conclusion de l'importante affaire qui nous avait amenés, en avait décidé autrement. Ces Messieurs vinrent en effet, mais n'ayant point fait d'arrangement avec les vapeurs, pour leur retour, ils durent repartir en barque. — Le lundi 22 Octobre vers 7h. 1/2 du soir, le mandarin Tzang vint rendre la visite qu'il avait promise. Le P. Wam le reçut comme la première fois, dans la salle de réception; de temps en temps il quittait le mandarin pour aller rendre compte au P. de Carrère de ce qu'il avait dit et pour savoir de lui ce qu'il devait répondre. Quelques temps après on introduisit le visiteur dans la chambre du Père. Cette fois le mandarin fit des objections, il dit que le Kiang-nin-fou ne faisait aucune difficulté de nous accorder un terrain sur la colline Siao-daotiien, mais seulement le terrain nécessaire à la construction de nos bâtiments et non un local aussi grand que celui que nous demandions, qu'il ne voulait pas non plus agrandir le terrain que nous occupions, quoiqu'il fut tout-à-fait insuffisant. Le mandarin Tzang ajouta encore: « J'ai dit au Kiang-nin-fou que j'avais déjà promis l'agrandissement du local que vous possédez, et le Kiang-nin-fou m'a répondu: « puisque vous l'avez promis, je n'y vois pas de difficulté, pourvu que le Vice-roi l'approuve. » — Mais puisque vous voulez avoir deux terrains, dit le mandarin en s'adressant au P. de Carrère, ne pourriez-vous pas promettre que désormais vous ne réclamerez plus rien des autres terrains ou édifices que vous possédiez autrefois dans la ville de Nankin, mais que vous vous contenterez de ces deux terrains comme compensation de tout le reste. — Mes Supérieurs, répondit le P. de Carrère ne m'ayant pas chargé de traiter d'autre affaire, je ne veux m'occuper que de celle en question; savoir: de nous faire rendre des terrains en compensation de ceux que nous avions autrefois au Fum-pé-Tson. Je ne puis donc promettre d'abandonner les autres droits que nous pouvons avoir encore sur nos anciens établissements. D'ailleurs, puisque le Vice-roi Ly et lui se disent nos amis, non seulement ils ne peuvent blâmer nos prétentions; mais ils les doivent trouver au contraire justes et raisonnables. — Fort bien, reprit le mandarin; mais, si plus tard, vous devez réclamer tous vos anciens terrains et établissements, pourquoi exigez-vous maintenant deux terrains en compensation du seul Fum-pé-Tson? — Eh bien! qu'on nous rende Fum-pé-Tson, dit le Père, et nous serons contents. — Après avoir discuté quelque temps encore, le mandarin

parut tout accorder. — Hâtez-vous d'en finir, lui dit alors le Père, car si je ne vais pas mieux, je pars dans quelques jours pour Shang-hai et vous vous arrangerez alors avec l'ambassade. — Dans 8 ou 9 jours, tout pourra être terminé, répondit le mandarin; je vais en donner immédiatement avis au Vice-roi, qui se trouve en ce moment avec ses troupes, sur les confins du Ngan-foué, occupé à repousser les rebelles; nous avons besoin de son approbation. — D'après cet entretien, nos affaires semblaient devoir se terminer dans la huitaine, ce qui permettrait au P. de Carrère de s'en retourner à Shang-hai pour se rétablir entièrement. Mais nous nous bercions d'un vain espoir, comme vous allez en juger. Fort heureusement, toutefois, la santé du Père s'améliorait un peu, la dyssenterie et la fièvre avaient diminué, et l'appétit commençait à revenir . . . . 24 Octobre. Nos affaires ne semblent plus aller aussi bien. Le Kiang-nin-fou cherche à mettre des entraves, il fait au P. de Carrère des propositions inadmissibles. Le mandarin Tzang vient ce jour là vers 11h. ½ du soir nous rendre une visite. On l'introduit aussitôt dans la chambre du P. de Carrère. Le Kiang-nin-fou lui avait fait écrire quatre articles pour nous être transmis, il en donne connaissance au Père: Les voici: 1º Les mandarins achèteront sur la colline Siao-daoüien, un terrain suffisant, dont il nous feront ensuite present. 2º Comme on ne peut pas bâtir de suite sur la colline Siao-daoüien, les mandarins nous donneront, à cet effet, un terrain voisin de la maison que nous occupons maintenant. 3º Les églises et autres monuments que nous ferons élever, seront construits avec notre argent et non aux frais du gouvernement Chinois. 4º Les affaires et les difficultés que nos chrétiens auront avec les païens et qui ne concerneront pas la religion, seront traitées par les mandarins, et les Pères ne s'en mêleront nullement. — Il va sans dire que le P. de Carrère refusa d'accepter ces articles. Il répondit au mandarin qu'il n'était chargé que d'une seule chose, savoir: de nous faire rendre du terrain en compensation de celui qu'on nous avait enlevé, et que ses Supérieurs ne l'avaient pas chargé de résoudre les questions qu'il lui proposait; qu'il ne pouvait pas dire par conséquent si plus tard, ayant besoin d'argent, nous n'en demanderions pas au gouvernement Chinois pour élever nos édifices. Et que quant au 4º article, il devait bien comprendre que, vu l'injustice de plusieurs mandarins, il nous était souvent impossible de ne pas nous mêler des affaires de nos chrétiens. Et là dessus, il lui cita plusieurs faits très-frappants, arrivés depuis peu d'années et auxquels le mandarin n'avait pu être complètement étranger. — Le mandarin Tzang voyant bien que nous n'accepterions pas ces 4 articles, supprima le quatrième et reforma les autres. Il ajouta toutefois qu'il était question de ne nous donner qu'un terrain très-restreint sur la colline Siao-daoüien, en d'autres termes, ce qui nous serait strictement nécessaire pour y construire les édifices que nous nous proposions d'élever: encore se réservait-on le droit de nous fixer le nombre des chambres qu'on jugerait convenable. Que pour le terrain contigu à notre maison, ils ne pourraient pas nous en donner beaucoup, vu son prix fort élevé; et d'autres difficultés s'opposaient à ce qu'on nous donna une grande étendue de terrain en cet endroit. — La discussion se prolongea jusque vers 3h. ½ du matin; on se sépara alors sans avoir rien conclu . . . 28 Octobre — Le P. de Carrère va beaucoup mieux, il n'a presque plus de fièvre, la dyssenterie l'a quitté, l'appétit est revenu, et avec l'appétit, les forces, il a pu dire la Ste Messe ce matin. Ce cher Père va, en somme, beaucoup mieux que je ne l'eusse osé espérer. Il est allé avec le P. Wam rendre visite au Kiang-nin-fou, afin d'en finir à tout prix. Ce mandarin les reçut très-bien. Il fut convenu que le lendemain, si le temps le permettait, on irait ensemble voir les terrains; mais le mauvais temps qui dura plusieurs jours nous confina tous à la maison . . . . Vendredi 2 Novembre. — Le mandarin Tzang a fait avertir le P. de Carrère que le Kiang-nin-fou, le Zan-ien-Shien, le Kiang-nin-Shien et lui, se rendraient, à une heure de l'après midi, à la colline Siao-daoüien, afin de fixer avec lui le terrain que nous désirions avoir en cet endroit. Le lendemain 3 Novembre, le Kiang-nin-fou arrive à notre maison vers 11h. ½, il offre de se rendre immédiatement au Siao-daoüien. Malheureusement le P. Wam était absent pour le moment, et de plus, nous n'avions pas encore dîné. — Le P. de Carrère fit alors remarquer au mandarin qu'il y avait encore plus d'une heure jusqu'au moment fixé pour la visite des terrains, et s'excusant, sur ce que le P. Wam était sorti, il le pria d'attendre un peu. — Le Kiang-nin-fou répondit alors qu'il allait nous attendre chez le mandarin Tzang. Aussitôt après son départ nous nous mîmes à table, faisant des vœux pour voir arriver le P. Wam, qui fort heureusement ne se fit pas longtemps attendre. Nous avions à peine terminé notre repas qu'un exprès, envoyé par le mandarin Tzang, vint avertir les Pères que les mandarins les attendaient. Ceux-ci mirent aussitôt leurs habits

de cérémonie et se rendirent auprès des mandarins. C'était vraiment un beau spectacle de voir, dans cette ville de Nankin encore presque toute païenne, quatre des plus grands mandarins de la ville, en grand costume et dans des chaises magnifiques, accompagnés des deux Pères, également dans des chaises à quatre porteurs, de voir, dis-je, tout ce cortège, accompagné d'un grand nombre de satellites et d'une foule nombreuse de gens du peuple, se mettre ainsi en mouvement pour notre Sainte Religion. Arrivés sur le lieu occupé par les terrains en question, le P. de Carrère et les mandarins engagèrent une discussion assez vive; en effet l'endroit appelé Siao-dao-iien n'est pas la colline montrée autrefois au Père et sur laquelle on lui avait promis un emplacement magnifique, mais bien un terrain situé sur le versant de cette colline, à l'Est, et du côté de la ville. Le P. de Carrère fit d'abord de grandes difficultés, disant que ce n'était pas là ce qu'on lui avait promis; mais s'apercevant que les mandarins ne concluraient probablement rien, s'il persistait dans ses prétentions, et désirant en finir le plus tôt possible, il crût plus opportun de céder et d'accepter l'emplacement qu'on nous offrait. Ce second terrain est à la vérité moins élevé et moins favorable à la santé que l'autre; mais il a l'avantage d'être plus près des maisons et par là même de faciliter nos rapports avec les païens. — Le P. de Carrère ayant donc acquiescé aux désirs des mandarins, on mesura le terrain. Nous voulions d'abord demander un carré de 320 mètres de côté; mais en mesurant le terrain, nous fûmes effrayés de notre demande. Le Père crut qu'il valait mieux se contenter de la moitié, dans la crainte de fournir aux mandarins un prétexte pour nous refuser un autre terrain de plus de valeur que nous sollicitions près de notre maison. — Les mandarins nous accordèrent sans difficulté nos 160 mètres carrés au Siao-dao-iien. Après les avoir mesurés nous y mîmes des limites provisoires, en attendant celles qu'on y placera solennellement dans quelques jours. Le P. de Carrère a déjà invité les mandarins à un dîner qui aura lieu le jour de cette cérémonie. En me voyant m'entretenir de temps en temps avec le P. de Carrère pendant la conclusion de cette affaire, les mandarins se dirent que j'étais, sans doute, un habile homme, envoyé tout exprès pour lui donner des conseils. A 5h. ½ du soir tout fut terminé. Il était trop tard pour visiter le second terrain. On remit donc la visite au lendemain 4 Novembre. Les mandarins montèrent, les uns en chaise, les autres à cheval, pour se rendre à leur demeure. Comme cette visite avait été passablement longue, chemin faisant, les mandarins invitèrent les Pères à entrer avec eux dans un thé pour y prendre un petit goûter. Une première affaire était donc conclue. Ne pensant pas que la visite du lendemain dût se prolonger, le P. de Carrère ne fit préparer qu'un simple goûter pour les mandarins. Vers 10h. ½ arriva d'abord le Kiang-nin-Shien (comme ce mandarin souffre de la poitrine, le P. de Carrère me fit venir pour l'examiner; je lui donnai quelques remèdes dont il se montra très-reconnaissant). Une demi heure après, arriva le Tzang-Winé-ien, que j'avais guéri de la fièvre quelques jours auparavant. Les deux autres mandarins, le Kiang-nin-fou et le Vam-ien-Shien n'arrivèrent que vers 11h. ¼. On causa d'abord quelque temps dans la salle de réception, puis on alla tous ensemble examiner le terrain. Contre nos prévisions, des difficultés surgirent encore. En effet le propriétaire d'une grande partie de ce terrain nommé Tsen, refusait absolument de vendre; et comme il est de famille distinguée et même qu'un de ses frères est mandarin à Pékin, les mandarins de Nankin n'osaient pas l'obliger à vendre son terrain. Tsen ne voulait pas vendre aux mandarins dont il n'espérait pas une assez forte somme; il eut consenti volontiers à céder aux Pères ses 25 à 30 mètres carrés de terrain, moyennant 3000 piastres environ, (quinze à dix huit mille francs). On mesura donc le terrain des autres propriétaires. Les mandarins rentrèrent ensuite dans la salle où le goûter était préparé; il était environ 1h. ½. Le P. de Carrère ne voulant pas se contenter du seul terrain mesuré, il s'éleva une nouvelle discussion; mais les mandarins virent bien que malgré toute leur ruse et leurs artifices, le Père ne fléchirait pas, ils songèrent donc à un autre terrain pour remplacer celui de la famille Tsen. On discuta jusqu'à la nuit sans rien décider. Si nous avions pu prévoir ces interminables débats, nous eussions fait préparer un dîner pour les mandarins. Mais il était trop tard et nous n'avions pas à la maison ce qu'il fallait. Le goûter ne contenta pas l'estomac des mandarins, surtout celui du Kiang-nin-fou qui, nous a-t-on dit, répéta à plusieurs reprises: « Est-ce qu'on ne nous sert pas à dîner? ce que nous avons pris ne peut compter pour un repas! Ce n'est qu'un rafraichissement! » Vers 5h. ½ du soir, ses gens lui apportèrent dans une espèce de corbeille, quelques pains chinois. Il en mangea avec le Kiang-nin-Shien, assis à côté de lui au grand air, pendant que les autres

mandarins faisaient mesurer de nouveau le terrain. Tous ces mandarins et leurs gens avaient l'air de trouver le temps bien long; ils baillaient; ils toussaient. Nous aussi nous le trouvions long, car il était 6h. 1/2, et nous n'avions pas encore dîné. La nuit mit un terme aux discussions et les mandarins s'en retournèrent à domicile. En partant le Tzang dit au Père qu'il reviendrait dans la nuit, selon sa coutume. Heureusement il ne tint pas parole et nous pûmes dormir en paix. Il vint le lendemain 5 Novembre, vers 3 heures de l'après midi, et demanda au Père si, dans le cas où le nommé Tsen ne voudrait point vendre, nous accepterions un terrain équivalent, du côté opposé, c'est-à-dire à l'Est. Comme ce terrain est moins bien exposé, et a par là même moins de valeur, le Père répondit, qu'il accepterait, mais à condition qu'on lui donnerait tout le terrain qui s'étend depuis notre maison jusqu'à un grand mur, assez éloigné, c'est-à-dire, un terrain au moins trois fois plus grand que celui du nommé Tsen. — Le mandarin Tzang proposait seulement le double. Le P. de Carrère tint bon et exigea tout le terrain jusqu'au mur. Le mandarin dit alors qu'il en confèrerait avec le Kiang-nin-fou, lequel, de son côté, devait s'entendre avec le Wé-dé; car si le Kiang-nin-fou, son Supérieur n'y consentait, lui ne pouvait rien changer. Dans ce cas, reprit le Père, j'irai moi-même demain chez le Wé-dé (premier mandarin de la ville) je le connais et je sais qu'il désire que nos affaires soient terminées au plus tôt... C'est bien, répondit le Tzang, vous pouvez vous arranger avec le Wé-dé, mais alors le Kiang-nin-fou et moi, nous nous retirerons et nous ne nous occuperons plus de vos affaires. — Je les terminerais volontiers avec vous, reprit le Père, puisque c'est avec vous que j'ai commencé à les traiter; mais vous devez bien comprendre que si vous ne voulez pas en finir, il faut bien m'adresser à d'autres. Vous, mandarin Tzang, continua le Père, vous êtes un brave homme, je sais que vous ne demandez pas mieux que de terminer nos affaires le plus tôt possible; mais il n'en est pas de même du Kiang-nin-fou; c'est lui qui fait les difficultés. — Pour moi, dit le Tzang, je n'ai aucune responsabilité, si les Européens attaquent avec leurs troupes la ville de Nan-kin, toute la responsabilité retombera sur le Kiang-nin-fou. — La conversation se prolongea ainsi jusque vers 6h. 1/2 du soir. Le mandarin Tzang nous quitta en disant que peut-être on parviendrait à décider Tsen à vendre son terrain et qu'ainsi les affaires pourraient s'arranger comme on en était d'abord convenu; qu'en tous cas il reviendrait le lendemain nous dire ce qu'il aurait décidé avec le Kiang-nin-fou. Le mandarin Tzang revint en effet le mardi 6 Novembre vers 2h. 1/2 de l'après midi. Tsen ne voulant pas absolument vendre son terrain, on avait résolu, dit-il au P. de Carrère, de nous donner tout le terrain jusqu'au mur; mais en nous retirant le terrain déjà mesuré, à l'Ouest. Le Père répondit qu'il voulait l'avoir dût-il l'acheter lui-même, pourvu qu'on le lui cédât au même prix qu'aux mandarins, et que l'achat se fît par leur entremise. Le mandarin Tzang y consentit. Il annonça ensuite, pour le lendemain 7 Novembre, la visite du Kiang-nin-fou, du Zamien-Shien, du Kiang-nin-Shien: « Nous viendrons dans la matinée, dit-il; puis vous dînerez chez moi avec tous les mandarins, et nous passerons le contrat. » Le Père se montra très-reconnaissant de son invitation, mais s'excusa sur sa maladie de ne pouvoir accepter... De retour chez lui, le Tzang envoya trois cartes d'invitation pour le dîner du lendemain, une pour chacun de nous. Le Père lui renouvela ses excuses et ses remerciements... Le lendemain mercredi, les mandarins ne vinrent que l'après midi, et l'un après l'autre. Comme le P. de Carrère était très occupé à écrire le texte français du contrat, il laissa les mandarins causer avec le P. Wam et ne se rendit dans la salle de réception qu'à l'arrivée du Kiang-nin-fou. Il n'y eut plus alors de difficulté pour les terrains. On les mesura et on y posa les limites... Tout allait à merveille; mais la rédaction du contrat fit naître de nouveaux débats. L'intention du Kiang-nin-fou, était, je crois, de le faire écrire de telle façon que désormais nous ne pussions plus réclamer aucune de nos anciennes possessions à Nan-kin; or c'est précisément ce que voulait éviter le P. de Carrère, qui prétend bien plus tard recouvrer plusieurs de nos anciens terrains ou édifices, en particulier le Fum-pé-tsum, qui nous est si cher... Les objections du Père sur ce point déconcertèrent les mandarins. Ce qui les contraria surtout, c'est que le P. de Carrère voulut faire mettre dans le contrat, (au moins dans le texte français) que ces terrains étaient une compensation d'un de ceux que nous possédions autrefois, et non pas de tous, comme l'entendaient les mandarins. La discussion devint si vive que les négociations semblèrent sur le point de se rompre: « Quoi, disait le Kiang-nin-fou, pour ce

seul mot : un des terrains, vous allez rendre inutile tout ce que nous avons fait jusqu'ici, et faire manquer l'affaire au moment où elle va se conclure ; vraiment je ne vous comprends pas. Pourquoi changer ainsi ? Autrefois vous ne demandiez pas qu'on mît ce mot : pour un des terrains, retranchez donc cet un »... — C'est vrai, répondit le P. de Carrère, autrefois je ne le demandais pas ; mais depuis j'ai réfléchi et crois que ce mot un est nécessaire pour éviter toute ambiguité. Dans notre langue française, il faut que nous nous exprimions toujours très-clairement. — Dans ce cas, reprit le Kiang-nin-fou, nous ne pourrons rien finir, car nous avons écrit dans un autre sens aux mandarins supérieurs, et nous craignons leur blâme, si nous n'agissons pas conformément à ce que nous avons écrit. — Il en est de même pour moi, répondit le Père, si je ne m'exprime pas très-clairement avec notre ministre plénipotentiaire.

Tous ces Messieurs devaient se rendre à 2 hres chez le mandarin Tzang, pour dîner, mais dans la chaleur de la discussion, ils oublièrent, je crois, leur dîner, car à 6 hres du soir, ils étaient encore à la maison. Le P. de Carrère, voyant que le Kiang-nin-fou n'était nullement disposé à accepter ce mot un, qui lui causait tant de tracas, tâcha de trouver un autre terme, qui, tout en ayant le même sens en français, sonnât moins mal à ses oreilles. — De son côté le Kiang-nin-fou fit quelques concessions et les deux partis se trouvèrent d'accord. J'oubliais un détail : dans le feu de la dispute le Kiang-nin-fou apostropha ainsi le mandarin Tzang : « Ne nous as-tu pas dit hier, après avoir vu le Père, que tout était réglé et qu'il n'y avait plus qu'à écrire le contrat, comment se fait-il qu'il n'y ait encore rien de conclu ? — Ce n'est pas la faute du mandarin Tzang, dit le P. de Carrère ; mais pour être clair et pour que le ministre plénipotentiaire soit satisfait, il convient d'écrire le texte français comme je viens de vous l'indiquer." — En effet le Tzang passe auprès de quelques mandarins pour nous être favorable et nous protéger. Ce qui est un peu vrai ; seulement il n'ose pas trop le montrer, de crainte d'être privé de sa charge... Il disait un jour au P. de Carrère, dans un entretien familier : « Lorsque vous me chargez de dire au Kiang-nin-fou quelque chose d'un peu trop dur, je ne le lui dis pas aussi crûment, mais j'emploie des ménagements, et j'en agis de même à votre égard, lorsque le Kiang-nin-fou me charge de communications désagréables. — Mais revenons à notre sujet. Vers 6 hres ¼ du soir, les mandarins, après avoir pris un léger rafraichissement, se disposèrent à écrire le contrat chez nous, pour se rendre de là chez le Tzang et apposer les cachets. Le Père fit observer que, n'ayant pas de sécretaire et étant obligé d'écrire lui-même les 4 exemplaires du texte français, il vaudrait mieux le laisser seul ; il irait ensuite les rejoindre avec le P. Wam. Ces 4 exemplaires du contrat, écrits en français et en chinois, sont destinés, l'un au P. de Carrère, l'autre aux mandarins, et les deux derniers doivent être envoyés à Pékin, au ministre plénipotentiaire de France et au ministre chinois des affaires étrangères. Les mandarins se retirèrent et le Père se met à l'ouvrage. Dans une heure environ, leur avait-il dit, il aurait fini et irait les rejoindre. Mais le Bon Dieu permit qu'il employât plus de temps qu'il ne pensait. Il dût recommencer je ne sais combien de fois. Cependant les mandarins s'impatientant, envoyèrent par deux fois demander si le Père n'arrivait pas : Malheureusement le P. de Carrère n'avait pas seulement à écrire. Il fallait de plus confronter le texte français avec le texte chinois du P. Wam, mettre son sceau, et enfin souper... Ce ne fut qu'à 1 heure du matin que les Pères arrivèrent chez les mandarins. Enfin, pensaient-ils, tout allait se terminer promptement par l'apposition des cachets. Il n'en fut pas ainsi et voici pourquoi. Les mandarins avant de nous quitter, avaient indiqué au P. Wam la forme du contrat, sans parler toutefois des titres honorifiques du vice-roi Ly. Le P. Wam s'en tint au modèle, mais les mandarins remarquant l'omission des titres, dirent aussitôt que ce contrat ne pouvait servir et qu'il fallait le refaire. Comme ils ne s'exprimaient pas très-clairement, il s'en suivit une discussion très-longue et très-animée. Enfin le P. de Carrère saisissant le motif de leur refus, chargea le P. Wam de leur traduire son texte français sur lequel étaient étalés tous les titres du vice-roi Ly-fou-té. Le texte français leur parut en bonne et due forme et ils voulurent qu'on écrivît de même le texte chinois. Il était près de 4 heures du matin lorsque les deux Pères revinrent à la maison. Le P. de Carrère n'en pouvait plus, il fut repris de la colique et de la fièvre... J'oubliais que le Kiang-nin-fou demanda au P. de Carrère chez le Tzang, qu'il voulût bien lui donner un des exemplaires du texte français ; mais le Père qui n'avait pas l'intention de lui en laisser entre les mains, avant que tout ne fut terminé, lui répondit : « Noble Kiang-nin-fou,

«vous vous êtes donné la peine de venir me voir déjà je ne sais combien de fois, tandis que moi, je ne vous ai encore rendu qu'une seule «visite, j'irai vous trouver demain et j'apporterai avec moi ces exemplaires.» — Vous n'êtes pas sûr de me trouver, reprit le Kiang-nin-fou, car je suis souvent obligé de sortir pour affaires. — Dites-moi alors l'heure qui vous convient. — Venez vers 2 ou 3 heures au plus tard et nous apposerons les sceaux. Il fit avertir les mandarins de se trouver chez lui à l'heure convenue. — Comme les deux Pères étaient fatigués et qu'ils s'étaient couchés, je ne dirai pas trop tard, mais un peu trop matin, ils ne se levèrent que peu de temps avant l'heure du dîner. Mais comment alors se rendre chez le Kiang-nin-fou à 2 ou 3 heures? Il fallait écrire les 4 exemplaires du texte français et deux exemplaires du texte chinois, les confronter, mettre les sceaux du P. de Carrère etc... de plus il fallait près d'une heure pour se rendre chez le Kiang-nin-fou. Les deux Pères se mirent à l'œuvre avec beaucoup d'ardeur; mais malgré tout leur zèle, ils ne purent finir pour l'heure indiquée. Le second exemplaire du texte chinois n'était pas encore terminé, lorque le Kiang-nin-fou voyant que les Pères n'arrivaient pas, renvoya les mandarins et fit prier le P. de Carrère de ne pas venir ce jour là, mais le lendemain vers une heure de l'après-midi et d'être plus fidèle au rendez-vous, sinon il ne savait pas quand il pourrait terminer nos affaires. Il avait donné ordre aux mandarins de revenir le lendemain à l'heure indiquée. Cette fois les Pères furent très-exacts à l'invitation du Kiang-nin-fou. Ils arrivèrent les premiers, les mandarins arrivèrent un quart d'heure après. Le Zam-ien-Shien apportait avec lui son sceau et pour cette raison il portait un uniforme beaucoup plus élégant que celui des autres mandarins; aussi lui donna-t-on, à son arrivée, des marques toutes particulières de respect. Lorsqu'il eut remis son sceau, sur l'invitation du Kiang-nin-fou, il déposa son costume et reprit ses habits ordinaires. Le P. de Carrère qui causait avec le Kiang-nin-fou, et n'avait pas aperçu le sceau du Zam-ien-Shien, ne fit pas attention à cette petite cérémonie. Quand le Zam-ien-Shien eut scellé le contrat, le Kiang-nin-fou fit servir un petit rafraîchissement; après quoi les mandarins saluèrent les Pères, et on se sépara. De retour à la maison, le P. Wam qui avait remarqué le sceau du Zam-ien-Shien, dit au P. de Carrère que le sceau mis sur le contrat n'était pas celui du Kiang-nin-fou. On l'examina alors attentivement et il se trouva que c'était celui du Zam-ien-Shien... Le P. de Carrère, très-mécontent, fit avertir assez vertement le Kiang-nin-fou, que le contrat ayant été passé entre eux deux, il ne le croyait pas valide, s'il n'y mettait son sceau et que par conséquent, il pouvait regarder comme nul tout ce qu'on avait fait jusque là. Il manda en même temps au mandarin Tzang, de venir le voir le plus tôt possible pour une affaire très-grave. — Le Kiang-nin-fou envoya d'abord sa carte, puis au milieu de la nuit, sa réponse: Il disait au Père que probablement il ne connaissait pas les lois Chinoises, car sans cela, il saurait que dans toute espèce de ventes ou d'achats de terre, on met sur le contrat le sceau du mandarin, sous la juridiction duquel se trouve le terrain, et qu'il n'avait eu nullement, en agissant ainsi, l'intention de le tromper. — Le Père après avoir pris plusieurs informations, crut, qu'en effet le sceau du Zam-ien-Shien suffisait pour la validité du contrat; le Kiang-nin-fou d'ailleurs avait consenti à apposer le sien, si le Père l'eût exigé. — Le 13 Novembre, le P. de Carrère envoie une carte d'invitation à dîner pour le lendemain aux 4 grands mandarins. En même temps ordre était donné à un restaurateur de préparer un grand dîner. Le 14, nos 4 mandarins arrivèrent à notre maison vers midi et demie. Le P. de Carrère les engagea à dîner d'abord, puis ils iraient une dernière fois visiter les terrains dont on devait poser les bornes en grande pompe. Les mandarins refusèrent d'abord prétextant que leur présence n'était nullement nécessaire; mais le Père qui y attachait beaucoup d'importance insista fortement. Eh bien, dirent-ils alors, allons d'abord poser les bornes, nous dînerons ensuite. Ils montèrent aussitôt dans leurs chaises, ainsi que les deux Pères pour se rendre au Siao dao tien. Ce magnifique cortège était encore plus beau à voir que la première fois, car il était suivi d'une foule plus nombreuse. Il semble vraiment que le Bon Dieu n'ait permis toutes ces longueurs que pour environner d'éclat et de pompe notre Ste Religion et nous faire bien connaître des païens. La cérémonie terminée, on servit aux mandarins un dîner vraiment somptueux. Il était 2^hs^ 1/4. Pendant tout le temps du repas qui se prolongea jusqu'à la nuit, les mandarins furent d'une amabilité extraordinaire. Il semblait que la conclusion de nos affaires les eût déchargés d'un poids énorme. On a invité le P. de Carrère à un repas pour le moment où il sera rétabli. Les jours suivants on termina encore quelques affaires concernant les terrains; mais il n'y eût plus de difficulté, tout se fit à l'amiable et comme entre amis. Le Père

envoya ensuite 30 piastres au Lam-ien-Shien, ainsi que cela convenait d'après les lois chinoises (une partie de cet argent est destiné à l'Empereur). Mais le mandarin refusa d'accepter, faisant dire qu'entre amis on ne reçoit rien. — Le 17 Novembre, jour où nous devions nous embarquer pour nous rendre à Tching-Kiang, puis de là à Shang-hai, les mandarins vinrent saluer le Père avant son départ: le Kiang-nin-fou apporta même au Père, une pièce très-importante concernant nos affaires et qui doit être gravée sur deux belles pierres monumentales. Nous nous embarquâmes enfin sur notre belle barque Ste Marie, car Monseigneur désirait voir le P. de Carrère le plus tôt possible. —— Il me reste, mon Révérend Père, à payer un juste tribut de reconnaissance au Sacré-Cœur de Jésus. C'est à lui en effet que nous devons, j'en suis persuadé, l'heureuse conclusion de nos affaires. Jugez-en vous-même. Désespérant, humainement parlant de pouvoir terminer nos affaires vu les mauvaises dispositions des mandarins, et l'état pitoyable de santé du P. de Carrère, je fis vœu au Sacré-Cœur de Jésus, que si dans peu de temps nos affaires se terminaient à souhait, je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour qu'une lampe brûlât perpétuellement à l'église, devant une de ses images. Une lampe est restée allumée devant l'image de ce Divin Cœur pendant tout le temps que se traitaient nos affaires. Je promis de plus, que si le P. de Carrère se rétablissait suffisamment pour pouvoir lui-même diriger les débats, une autre lampe brûlerait devant l'image de St Joseph, tous les mercredis pendant un an. Le Sacré-Cœur et St Joseph en qui j'avais mis toute ma confiance, ont eu compassion de nous, nos affaires se sont terminées très-avantageusement et, comme vous l'avez vu, avec beaucoup d'éclat et d'honneur pour notre Ste Religion; on nous a accordé beaucoup plus de terrain que nous ne pensions en demander; d'un autre côté le P. de Carrère s'est rétabli, contre mon attente, en peu de jours, non entièrement, mais assez pour régler lui-même toutes nos affaires, passer des nuits, rendre visite aux mandarins et se rendre avec eux sur les terrains; il a fait en un mot ce qu'aurait pu faire un homme bien portant. — De retour à Tom-ka-dou j'ai parlé à Monseigneur et au R. P. Supérieur du vœu que j'avais fait: ils l'ont ratifié aussitôt, disant qu'il fallait tenir à sa fidèle exécution. Monseigneur m'a dit de plus que la première église bâtie à Nan-Kin serait consacrée au Sacré-Cœur, comme un témoignage éclatant de notre reconnaissance.

Bernard S.J.

Ousi — Lettre du P. Hélot à sa famille —— 12 Décembre 1866 ——

... Vous voudriez, sans doute, savoir ce que je fais ici, à 50 lieues de Shang-hai. Je soigne une chrétienté de pêcheurs de près de 1000 barques qui restent à des distances plus ou moins éloignées, quelques unes à 20 ou 25 lieues, d'autres plus près, dans les environs de la ville de Thin. Le pays autrefois très-florissant a été tellement ravagé par les rebelles qu'il ne reste pas 5 personnes sur 100 et cela dans un rayon de plusieurs dizaines de lieues. Or il y a dix ans, une circonstance toute providentielle fit quelques chrétiens à Thin, ils se sont multipliés, et cette année nous irons y établir une église, car ils n'en ont pas encore. Laissez-moi vous raconter l'origine de cette chrétienté. Le P. Clavelin, chargé de l'Ousi, ayant entendu parler par ses pêcheurs, du caractère loyal du peuple de Thin, résolut d'y envoyer un catéchiste pour sonder le pays. Il n'y avait là qu'un seul chrétien, autrefois converti à Sou-tsen, capitale de la province. Le Père lui adressa son catéchiste, pensant qu'il serait bien reçu. Il se trompait: le pauvre catéchiste, après deux ou trois jours de marche arrive le soir dans la maison de ce chrétien, donne ses lettres, qu'on ne veut pas recevoir; nous ne connaissons pas le P. Clavelin, dit-on, ce n'est pas lui qui nous a fait embrasser la foi, c'est tel Père Chinois. En vain le brave catéchiste déploie toute son éloquence, on ne veut pas même l'héberger la nuit, ni lui donner à souper, et quoiqu'il tombât une grosse pluie, il est mis à la porte. Ainsi éconduit notre brave catéchiste va au thé de l'endroit, c'est comme qui dirait le cabaret du pays. Il était plein, comme cela arrive toujours en temps de pluie. A l'arrivée de l'étranger, tous les regards se fixent sur lui, bientôt on l'entoure, car ici comme chez nous les gens sont curieux. Notre brave homme électrisé à la vue de son auditoire se met à prêcher la foi, à discourir du Ciel, de l'enfer, des Anges, des démons etc. A mesure qu'il parlait, un homme de la foule s'approchait pour mieux entendre; il fit quelques questions et parut très-content des réponses, enfin il se jette dans les bras du catéchiste, l'appelle son libérateur et affirme qu'il croit à la doctrine de Jésus-Christ. Or tout le monde connaissait l'histoire de ce brave homme, l'un des plus riches du village. Depuis plus d'un mois sa famille était tourmentée par les Kin-Coua ou apparitions

effrayantes du diable; il avait dépensé en vain avec les bonzes beaucoup d'argent; la veille même de ce jour, il était allé consulter un sorcier fameux dans la montagne. Celui-ci, se mettant aussitôt en demeure de répondre, était entré en convulsion, et, après un court sommeil, s'était écrié tout-à-coup: c'est fini pour moi, voilà que celui qui vient annoncer le Maître du Ciel a mis le pied sur le sol de Thin, le démon qui m'inspirait a pris la fuite, et ne reviendra plus; va chercher cet homme qui prêche le Maître du Ciel, c'est lui seul qui peut te sauver. Or tout le monde dans le village connaissait la réponse du sorcier. Après son discours, le catéchiste est invité dans la famille du riche converti où il est reçu comme un libérateur. En entrant, il fait le Signe de la Croix, apprend aux enfants et aux grandes personnes à le faire, et dès ce moment cessent toutes les diableries. Il resta plusieurs jours dans cette bonne famille qu'il instruisit ainsi que bon nombre de curieux qui venaient voir et écouter le prédicateur de la doctrine du Maître du Ciel. Après plusieurs jours il voulait retourner rendre compte au Père de sa mission; mais on ne voulait pas le laisser partir: « le démon va revenir de plus belle, après votre départ. » Cela donna lieu d'expliquer plus amplement le Mystère de la Rédemption de la Croix. « Non, dit notre brave catéchiste, ce n'est pas grâce à mes mérites que vous êtes délivré, c'est grâce aux mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, en mourant sur la Croix nous a rachetés et a vaincu le démon; si vous croyez fermement en lui, le démon n'aura jamais d'empire sur vous. — Ainsi commença la foi dans le pays de Thin, elle se repandait de plus en plus lorsque les Zammao sont venus ravager le pays et en exterminer les habitants, 95 sur 100 sont morts; des villages entiers sont détruits, et il n'y a plus d'hommes pour les rebâtir. Les chrétiens qui restent se sont rassemblés après la tourmente. Voilà pourquoi au printemps prochain nous irons les visiter et leur bâtir une église. Priez bien pour eux

L. Hélot S. J.

Autres conversions merveilleuses — Extrait d'une lettre du P. Bedon à sa famille. —

... Monseigneur l'évêque du Chanton et du Chansi a raconté le trait suivant à nos Pères. Un catéchiste venait souvent parler de la Religion à 3 forgerons; mais ils ne voulaient pas encore croire au Maître du Ciel. Une nuit que tous trois étaient couchés, l'un d'eux ne pouvait dormir, les paroles du Siésan lui revenaient toujours à la mémoire, et il avait beau chasser ces pensées importunes, elles se représentaient sans cesse et le tenaient éveillé. Enfin, de guerre lasse, il se lève plein d'agitation et appelle les autres à l'ouvrage. Il s'agissait de faire une faucille pour couper le riz: par conséquent d'unir deux morceaux de fer. Voilà donc nos forgerons à l'œuvre. Mais chose extraordinaire! ils ont beau battre et rebattre des heures entières les deux morceaux de fer, ils ne peuvent venir à bout de les unir. Un d'eux s'écrie découragé: C'est le Siésan (catéchiste) qui a fait quelque superstition, et voilà ce qui empêche le fer de s'unir. On appelle le Siésan. Les trois forgerons lui apprennent comment ils sont morts de fatigue à force de battre le fer, et que, ce nonobstant, la faucille ne se fait point. — Quelle peut être, demandent-ils, la raison de cela? — C'est le Maître du Ciel, reprend le Siésan, qui veut vous punir de ce que vous ne voulez pas croire à la Religion chrétienne; croyez et vos fers s'uniront. — Eh bien! nous croyons — Alors reprenez votre ouvrage — Ils le reprennent et en un clin d'oeil la faucille est achevée. — Les forgerons sont chrétiens et d'autres encore. Dieu soit béni!

Bedon S. J.

Hai-men — Lettre du P. Bourdilleau au R. P. della Corte — 31 Juillet 1866. —

Mon Révérend Père Supérieur P. C.

Parmi les traits que j'ai notés touchant la Sainte-Enfance, en voici trois que je transmets à Votre Révérence. — Le 1er trait n'a rien de bien particulier. — Dans la chrétienté de Kiu-eu-iam, une enfant fut apportée au baptême, la figure toute barbouillée avec du noir de marmite, cette pauvre enfant avait été ainsi noircie par son père, qui l'avait déposée sur le paillier de la maison. Le devin consulté, avait dit: les esprits protecteurs de la maison voudraient bien vous favoriser en faisant naître des garçons, mais les filles sont rusées, elles se déguisent et viennent sans être reconnues: Vous éviterez cette méprise, en barbouillant celle-ci de noir et la laissant mourir de sa belle mort en plein air. Cette précaution du démon lui arracha sa proie, car le ridicule de cette action avait précisement publié le fait dans le voisinage, et ainsi donné occasion à nos chrétiens d'aller enlever la petite martyre, qu'on pourrait, à juste titre, appeler

la masse noire, tandis que sa petite âme s'est réunie à la blanche troupe des Anges. —— Le 2e trait date du jour de notre arrivée à Hai-men. Vous y verrez, comme moi, mon Révérend Père, des espérances pour l'avenir. A peine arrivé à Mao-ka-tsen, le catéchiste vint me dire qu'il y avait à l'église une orpheline à baptiser. Voici l'histoire de cette petite élue du bon Dieu. Née depuis 4 jours, elle avait déjà passé par bien des mains. Immédiatement après sa naissance, sa mère l'avait secrètement confiée à un voisin qui l'empaqueta dans une botte de paille; puis ayant fait un trou peu profond dans le cimetière d'une famille voisine, il l'y enterra à la hâte. A cette nouvelle, la grand'mère de l'enfant court chez le voisin et lui dit: au moins je veux aller pleurer une fois ma petite fille: dis-moi où elle est. Le voisin lui indiqua le champ, la vieille s'y rendit et pleura selon l'usage. Quelle ne fut pas sa surprise, quand elle crut entendre gémir dans la fosse. Ne se fiant pas à ses oreilles, elle se penche sur la terre et entend distinctement des gémissements. Aussi vite qu'elle peut, elle enlève la terre, et parvient à dégager l'enfant qui vivait encore. Chargée de son trésor, elle revient à la maison, résolue à conserver cette enfant. Vain espoir, on lui refuse l'entrée, sous prétexte qu'une personne exhumée doit être réputée morte, et comme telle, ne peut rentrer dans la maison. Les païens sont persuadés qu'introduire chez eux un corps retiré du tombeau, ce serait attirer des malheurs sur la famille. Force fut à la vieille, d'aviser à un autre moyen; elle alla porter cette enfant sur le grand chemin près de l'asile des vieillards. Ce fut là qu'une de nos chrétiennes, qui se rendait à la ville, la trouva couchée sur la terre nue. Personne n'osait y toucher; mais elle, malgré tout ce qu'on put lui dire, enveloppa la pauvre petite dans son tablier et me l'apporta. Dieu, pour récompenser la charité de cette chrétienne, permit que l'enfant vécut un mois. —— Le 3ème trait date du mois de Juin de l'an passé. Dans la chrétienté de l'Annonciation, un de nos zélateurs les plus fervents trouva dans une rue du bourg voisin, un enfant abandonné. Il n'osait le recueillir, tant il était difforme. Le nez, les lèvres, la langue, les joues avaient disparu, ce n'était plus qu'une hideuse cavité. Cédant sans doute, à une inspiration de son bon Ange, il se décide à mettre l'enfant dans son panier, mais sans oser le montrer. Arrivé à la maison, sa femme et sa fille se mettent en devoir de soigner l'enfant. Il fallut aviser au moyen de le faire manger; voici comment on s'y prit: pendant que la vieille mère, avec ses mains, ferme l'ouverture de manière à ne laisser qu'un petit passage, sa fille approche la bouillie et l'enfant, forcé de respirer, l'aspire en même temps que l'air. Ce système de nutrition fut continué ainsi 42 jours quatre fois le jour et deux fois la nuit. Dieu daigna encourager un si beau dévouement par un petit miracle. — Vous savez, mon Révérend Père, avec quelle voracité, pendant l'été, les moustiques sucent le sang des enfants, sans épargner même les grandes personnes. Or tandis que les mains de ceux qui prenaient ou replaçaient l'enfant dans son petit lit, étaient dévorées par ces insectes, aucun ne touchait à ce pauvre enfant. C'était merveille de voir ces troupes dévergondées de moustiques, passer et repasser sifflant à tue tête devant les rideaux toujours ouverts de ce petit lit, sans oser pénétrer dans ce sanctuaire interdit à leur voracité. Hélas! que ne peut le démon contre la faiblesse des hommes les mieux disposés! Vint un moment de grande presse dans les travaux des champs, notre brave Io-hiè-iam, c'est son nom, se voyant en retard pour son travail, laissa échapper un mot de plainte: „ Avec cet enfant, dit-il, il faudra laisser nos champs en friche. La punition suivit la faute: à l'instant même, un essaim de moustiques, couvre les mains et la tête de l'orphelin, il refuse d'aspirer sa bouillie et meurt le lendemain. Ce pauvre homme en pleura. Au temps de la mission, j'eus bien de la peine à le tranquilliser: il s'est consolé, en réparant sa faute. A côté de la chapelle, sous sa direction, nous avons bâti deux chambres pour servir de crèche ou de dépôt: chaque matin, il va dans quelqu'un des trois bourgs voisins, et rapporte les enfants qu'il peut trouver ou par lui-même, ou par les veilleurs de nuit. Ce petit dépôt lui est confié. Pour le moment, ce n'est encore rien, mais, avec le temps, j'ai la conviction que ce sera une grande œuvre, vu sa position sur la rive du Kom-po —— A ces trois petits faits, permettez-moi, mon Révérend Père, d'ajouter quelques mots sur l'Œuvre de la Sainte Enfance à Hai-men. Ma conviction, et du reste c'est la pensée du P. Ferrand, est que sous peu, Hai-men qui ne donne pas la moitié des baptêmes de Tsum-ming, dépassera cette île, la raison est que le Kom-po s'ouvre de jour en jour à l'Evangile, et que dans ce pays, l'exposition des enfants est beaucoup plus fréquente qu'ailleurs. Ainsi la majeure partie de nos baptêmes vient du Kom-po. C'est dans le but de sauver ces enfants, ou au moins de les baptiser, que déjà le P. de Carrère a ouvert l'orphelinat dit Ten-kom-sou, la creche Gni-ka-tsen. Disons cependant que jusqu'ici nous restons à la porte du pays. Espérons que les malheurs de la rebellion récente auront diminué l'orgueil et la sauvagerie des gens du Kom-po, et que nous pourrons nous établir dans le centre même du pays: alors au lieu d'avoir seulement

les enfants que l'on transporte comme marchandise de commerce hors du Kom-po, et que nous recueillons quand l'occasion se présente; nous serons à même de rechercher sur les lieux mêmes, tous ceux qui sont exposés publiquement, et bon nombre de ceux qui sont destinés à la mort, dans chaque famille. je dis chaque famille, puisque je tiens de nos néophytes du Kom-po, que pas une famille sur 20, n'est exempte d'infanticide. — Voici les résultats que nous avons obtenus: — Baptisés à l'orphelinat Jeu-Kom-son 194 — " à la creche de Gni-Ka-tsen 80 — " au nouveau dépot To-hie-iam 12. Tous nourris plus ou moins longtemps. — Baptisés dans les 50 chrétientés 519 — En tout 805. — Sur ce nombre 805, peu survivent, seulement 150: d'un autre côté parmi les survivants de l'an passé plusieurs sont morts, en sorte que le nombre net de nos survivants est de 350. — Outre la veine du Kom-po que nous voulons exploiter, nous espérons aussi tirer quelques profits de la médecine, de la pharmacie, et cela non seulement au Kom-po, mais partout où nous pourrons. Sous ces divers rapports, l'œuvre aura, il faut l'espérer, d'heureux développements.

Bourdilleau S. J.

Varia

— Nous réunissons sous ce titre les faits détachés parvenus à notre connaissance. Quelques uns se trouveront peut-être connus d'une partie de nos lecteurs; mais Nos Pères Missionnaires nous sauront gré, sans doute, de ne pas les avoir retranchés.

— **France** – **Apostolat de la Prière** – L'Apostolat de la prière, qui vient d'être introduit dans un de nos collèges du Nord, parmi les plus jeunes, y a produit comme toujours, des fruits extraordinaires de piété, de charité, de bonne conduite, d'ardeur au travail. La forme militaire qu'on y a adoptée mérite d'être connue: " Nos enfants, nous écrit-on, ont été divisés en quatre camps, ayant pour patrons le Sacré-Cœur, la Très-Sainte Vierge, St. Joseph et les SS. Anges. Chaque camp a un général et son aide de camp, tous deux choisis par les élèves eux-mêmes. Leurs fonctions consistent à stimuler le zèle et l'ardeur de leurs soldats, à lever chaque soir les billets de l'Apostolat; à signaler au P. Surveillant les traits saillants et édifiants dignes d'être cités à l'ordre du jour de la Division. Un tableau, contenant les noms des généraux et des aides de camp, et le sommaire des faits saillants et édifiants, est placé dans la salle d'étude, en même temps que les écussons armoiriés de chaque camp y sont suspendus, au dessous de la statue des patrons de chacun d'eux. Enfin, chaque semaine, le drapeau de la IVe Division est solennellement remis à la garde de celui des camps qui, par la supériorité de son travail et de sa conduite a mérité cet honneur; et c'est dans son sein que sont pris les élèves chargés de faire la prière et la lecture spirituelle du matin et du soir. " — Suit la liste des résultats et ce trait de charité que nous choisissons entre plusieurs autres.... Quelques jours après une sortie, le P. Surveillant avait fait main basse sur bon nombre de sucreries apportées en fraude du dehors. Plusieurs des victimes se plaignirent amèrement, et l'une d'elles ayant été jusqu'à verser des larmes: « Allons mes enfants, leur dit le Père, de la générosité, toute la saisie a été envoyée aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres; ainsi, faites-en gaiement le sacrifice. – Comment, mon Père, c'est pour les pauvres, répond l'un des auditeurs! Eh bien! vous ne m'avez pris qu'une livre de chocolat sur trois que j'ai rapportées, je vais vous montrer où j'ai caché le reste. Et là dessus il entraine le Père au dortoir et lui découvre la précieuse cachette. Cependant voilà que bon nombre d'élèves électrisés par l'exemple de leur condisciple s'approchent de leur surveillant et lui remettent qui du chocolat, qui une orange, qui un bâton de sucre, de pomme, etc. Et c'est ainsi que la charité vint en aide à la discipline.

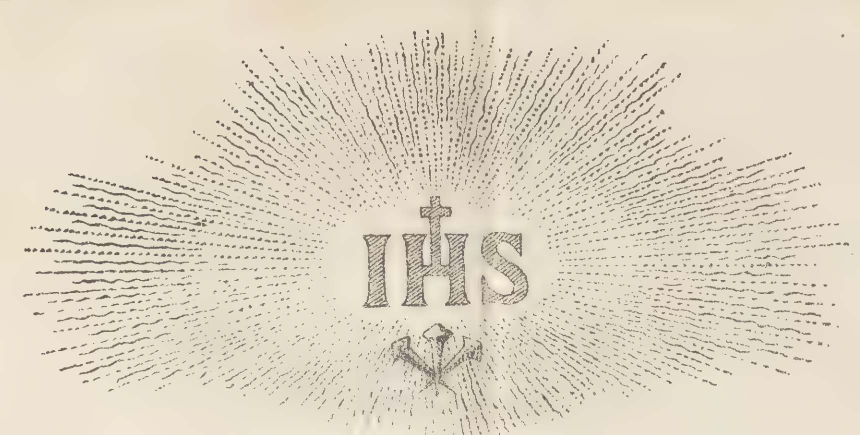
— Répondant à l'appel du Saint Père, Mgr. Languillat et Mgr. Canoz ont quitté leur Mission et se rendent à Rome pour les fêtes du mois de Juin.

— **Algérie** – L'orphelinat de Bouffarick va, nous écrit-on, admirablement bien. M. Fremy, un des directeurs du crédit foncier, chargé des aumônes de l'Impératrice, etc... personnage influent, disait, paraît-il, que c'était le seul moyen de coloniser l'Algérie. Il y a 350 orphelins: les petits nègres du Dahomey, encore païens, donnent beaucoup d'espoir; mais quant aux mahométans, on ne peut compter sur eux. Le P. Creuzat continue à recevoir des visites des Kabyles, bien qu'il ne puisse faire aucune excursion en Kabylie.

— Mgr. Lamy de Santa-Fé (nouveau Mexique) emmène avec lui pour la nouvelle Mission qui nous est confiée dans ce pays, les PP. Bianchi, Gaspari et 2 autres Pères dont nous ignorons les noms.

— **Indes** – **La famine au Maduré** – Le bon P. Ravoux, écrit le P. St. Cyr, est mort réellement de misère et de privations. Les PP. Bedin et Darrieutort ont été gravement malades, et tous les Missionnaires ont étrangement soufferts. Des 3 districts dont se compose la Mission, le mien a été le plus maltraité. Sur 52000 catholiques qu'il renferme, nous avons perdu près de 5000 personnes. N'est-ce pas épouvantable? A la suite de la famine et engendrées par elle, toutes les maladies, comme le choléra, le typhus, la petite vérole, les fièvres malignes etc.. étaient venues exercer leur œuvre de mort. Cette année 1867 aura encore ses épreuves, ses souffrances, parceque dans beaucoup de localités les récoltes ont manqué faute d'eau. Où allons-nous et qu'allons-nous devenir! Que Dieu ait pitié de cet infortuné pays et de nous ses Missionnaires!

— **Etats-Unis** – Une tribu sauvage des Montagnes-Rocheuses, s'étant révoltée et menaçant de massacrer les Blancs; le P. de Smet, sur la demande qui lui en a été adressée, dans les termes les plus flatteurs, par le gouvernement des Etats-Unis, s'est mis en route pour aller pacifier les rebelles.



Lettres des Scolastiques de Laval.

DÉCEMBRE 1867.





NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

France. — Angers. — 26 Septembre 1867. — Circulaire du Directeur de l'Archiconfrérie de St Joseph.

Pour la dixième fois, le pèlerinage de St Joseph-du-Chêne vient de célébrer l'anniversaire de son érection, bien que souvent déjà les détails de cette fête aient été publiés, il ne sera pas sans intérêt pour les amis et bienfaiteurs de cette œuvre d'apprendre comment, cette année, le Saint Patriarche a été honoré. Avec un compte rendu de la fête, nous leur adressons un extrait de notre correspondance ; ainsi que nous, ils auront occasion de louer St Joseph de sa constante protection. — § I. — **Fête de Saint-Joseph-du-chêne.** — La fête de St Joseph-du-chêne tombait, cette année, le 28 Août ; ce même jour avait été choisi pour poser la première pierre de la future chapelle. Le temps, d'ordinaire incertain en cette saison, s'était fixé au beau ; aussi, pendant que les habitants de Villedieu se livraient avec un entrain inaccoutumé à leurs préparatifs de fête, nous organisions, sur différents points, des moyens de transport pour les pèlerins. Dès le 27 au soir, ils arrivaient en grand nombre et entouraient avec nous l'autel du Saint Patriarche qui recevait nos premiers hommages. — Cette touchante cérémonie a été plusieurs fois décrite : nous croyons inutile de nous y arrêter, disons seulement que cette année, comme d'habitude, elle s'accomplit dans un ordre parfait. L'autel et tout le sanctuaire, brillamment décorés, étincelaient à la lueur des cierges allumés par les pèlerins et des feux de couleur, préparés pour la circonstance. Il n'était pas jusqu'aux arbres voisins du vieux chêne qui, pavoisés de drapeaux et de banderolles, n'eussent pris un air de fête. Quant à la statue de St Joseph, parée des nombreux ex-voto dont la reconnaissance s'est plu à l'embellir depuis dix ans, elle semblait sourire à nos hommages et promettre de nouveaux bienfaits. Après une charmante allocution du R. P. Pouplard, prédicateur de la fête, nos hymnes et nos prières longtemps prolongées, s'unirent en faveur de tous les membres de la famille ; nos frères absents eux-mêmes, furent instamment recommandés au Cœur de notre commun père. — Le lendemain, les messes commencées à 4 hres 1/2, se succèdent sans interruption jusqu'à la Messe solennelle qui se célèbre à l'église paroissiale, au milieu d'un concours considérable d'étrangers. La musique du May, le chant d'une centaine d'ecclésiastiques relèvent l'éclat de la cérémonie. M. du Chatellier, curé de Notre-Dame de Poitiers, avait promis d'Officier ; d'impérieuses circonstances le retinrent et il fut remplacé par M. l'Abbé Pouplard, frère du prédicateur. Deux fois dans ce grand jour, il devait nous être donné d'entendre le R. Père ; une première fois il parla à la Messe, son discours pathétique fut accueilli avec la plus constante attention. — Les habitants de Villedieu assistent, pour la plupart dès le matin aux Messes du sanctuaire ; pendant la Messe solennelle, tout entiers à la décoration des rues que traversera la procession et à la réception des étrangers, ils rivalisent de sollicitude, on peut le dire, pour que St Joseph soit dignement fêté et ses serviteurs convenablement reçus. Décrire les préparatifs et l'ordre de la procession, après ce que nous avons plusieurs fois publié, serait nous exposer à des redites fastidieuses. L'ensemble de cette cérémonie restant le même, les personnes qui le voudraient plus amplement connaître pourraient consulter le Pèlerinage de St Joseph-du-Chêne. — Du magnifique reposoir élevé au Sacré-Cœur de Jésus, à l'entrée du bourg, transportons nous, tout d'un trait, au sanctuaire de St Joseph, après avoir salué toutefois avec la foule recueillie, l'image de l'Immaculée Vierge Marie, sur le trône élégant que lui ont préparé les habitants de Villedieu, au centre de leurs habitations. — A mesure qu'elles arrivent au pied du Chêne, les lignes de l'immense procession se repliant sur elles-mêmes, entourent la chaire placée à l'entrée de la chapelle. Le prédicateur paraît ; nous attendons beaucoup de lui, car déjà il nous a beaucoup donné et nous sommes au moment le plus solennel. Notre espoir n'est point

trompé ; on peut le dire, le R. Père s'est surpassé lui-même en cette occasion. Enfant de la contrée, le P. Pouplard en connaît les mœurs et le caractère. Il s'adresse à un peuple plein de foi, dont les ancêtres ont noblement combattu pour la Religion. Il n'a devant lui que des chrétiens : sous leurs yeux va être posée la première pierre d'une chapelle dont ils appellent de tous leurs vœux la construction ; le prédicateur tire un parti admirable de ces circonstances. Dans son discours du matin, il a relevé l'excellence de la fidélité à la cause de Dieu, maintenant il en donne les motifs et, pour ceux qui l'entourent, il les trouve dans l'insigne faveur qu'ils ont de posséder ce sanctuaire béni, source inépuisable de grâces pour tout le pays. Ce discours, remarquable d'à-propos et vraiment éloquent, produit la plus vive impression ; le peuple et le Clergé l'accueillent avec une égale sympathie. Sur le point de terminer, le prédicateur se reporte au moment où Josué, après avoir fait promettre aux Israélites réunis de garder la Loi du Seigneur, en témoignage de cette promesse fit dresser une grande pierre au pied du chêne antique qui ombrageait le sanctuaire : « Vous aussi, mes frères, ajoute-t-il, vous voulez être fidèles à Dieu, cette pierre que nous allons placer près du vieux Chêne qui abrite ce sanctuaire de « bénédictions, est un témoignage des bienfaits reçus et de la foi jurée ; gardez vos promesses, car un jour elles déposeraient contre vous, elles vous accuseraient de prévari- « cation. » Il était difficile d'être mieux inspiré, il était difficile aussi d'être écouté avec une attention plus générale et plus bienveillante. Le reste de la cérémonie n'offre rien de particulier, nous ne nous y arrêterons pas ; disons seulement que, malgré l'immense multitude accourue à cette fête, le caractère chrétien qui la distingue s'est encore révélé dans tout son éclat. Quel admirable spectacle nous avons sous les yeux, s'écriaient, tout émus, les nombreux pèlerins qui, pour la première fois, assistaient à cette réunion de famille ! Nous comprenons que St. Joseph ait jeté sur cette contrée des regards de prédilection.

§ II. — Faveurs accordées par St. Joseph. — Dès le début de l'œuvre de Saint Joseph Madame Lasue, femme de chambre de Mme. la Comtesse de Beaumont, s'y attacha et, nous pouvons le dire, peu de zélatrices firent avancer avec plus de succès le culte du Saint Patriarche. A une vertu solide, Mme. Lasue joint beaucoup de simplicité et une rare constance. Son mari et son fils attachés comme elle au service de Mme. la Comtesse de Beaumont, partagent ses sentiments chrétiens et son dévouement pour St. Joseph. Les premières tentatives que fit Mme. Lasue pour répandre le culte de St. Joseph dans la contrée qu'elle habite eurent d'heureux résultats et des listes nombreuses nous furent envoyées à des époques assez rapprochées. L'indifférence désolante des habitants cédait aux instances réitérées de la pieuse zélatrice dont l'action franchissant les limites de Noyant, sa paroisse, s'étendit bientôt sur toute la contrée. L'excellent Curé de Noyant lui ayant permis de placer une statue du Saint Patriarche dans son église, on ne tarda pas à venir prier devant cette statue. Mme. Lasue voulait des hommages plus solennels ; le digne prêtre ne jugeait pas que le moment fût venu ; un accident terrible prépara le triomphe complet de St. Joseph. Tout-à-coup le bon Curé est frappé d'apoplexie. L'attaque est tellement grave, qu'au dire des médecins, dans une heure le malade ne vivra plus. Informée de cet accident, Mme. Lasue réunit en toute hâte quelques associées devant l'image de St. Joseph ; toutes demandent instamment la guérison du prêtre vénéré. Au bout de quelques heures le médecin revient ; quel n'est pas son étonnement : le danger a disparu et une telle amélioration s'est opérée dans son malade, qu'il espère le sauver. Bientôt en effet, avec l'usage de la raison, le bon Curé recouvre celui de la parole, et profondément touché des bontés de St. Joseph, il permet de lui ériger un autel dans l'église qu'on achève de construire. Au comble de la joie, Mme. Lasue organise une loterie afin de se procurer les fonds nécessaires à l'exécution de son projet. Elle écrit, elle s'agite, met en œuvre tous ceux qu'elle peut aborder et quand, munie de lots suffisants, elle croit pouvoir placer des billets, elle sollicite l'autorisation du Préfet d'Angers, puis celle du sous-Préfet de Baugé. Vains efforts ; le refus le plus formel lui est opposé. Une seconde et une troisième fois elle revient à la charge, c'est inutile ! Comment faire ? En même temps qu'elle a recours à la prière, l'infatigable zélatrice emploie plusieurs personnes influentes. Le sous-Préfet de Baugé promet de fermer les yeux, et bientôt les billets sont placés comme par enchantement. Aujourd'hui deux autels magnifiques, l'un dédié à St. Joseph et l'autre à la Très-Sainte Vierge, embellissent la nouvelle église, ils ont coûté 7000 fr. et la loterie a couvert entièrement ces frais. — Une faveur précieuse était sollicitée par Mme. Lasue ; il lui tardait de voir cette église où elle avait établi le culte de St. Joseph, devenir le centre d'une réunion de l'archiconfrérie ; la réalisation de ce projet n'était pas sans difficulté ; sa persévérance sait vaincre tous les obstacles et, au mois de Mai dernier, tout était concerté entre l'évêché et le Curé de la paroisse ; le Directeur de l'archiconfrérie inaugura cette œuvre dans la nouvelle église, à la grande joie des habitants qui, par six jours de retraite, se préparèrent à la fête de l'installation. A partir de ce jour, tous nos exercices furent adoptés à Noyant ; la Messe commença à se célébrer le mercredi à l'autel du Saint Patriarche. Les associés y assistent avec un pieux empressement. — Le Conseil qui, d'après le règlement de l'archiconfrérie, est chargé d'en sauvegarder les intérêts, a pour Présidente Mme. la Comtesse de Beaumont, si digne à tous égards de ce titre. Quant à son humble femme de chambre, elle s'était montrée si habile à gérer les intérêts de St. Joseph, que personne ne fut jugé plus capable qu'elle des fonctions de Trésorière. — Jusqu'ici, l'action de St. Joseph

ne s'est pas révélée d'une manière sensible, mais les témoignages de dévouement qui lui sont donnés, touchent son cœur, les bienfaits qu'il va répandre en sont la preuve évidente. — Mme Lasue, dont nous avons admiré le zèle pour la cause du St Patriarche, éprouve l'une des premières les effets de sa bienveillante protection. Dans la loterie qu'elle organisa pour se procurer des ressources, elle était aidée par son fils. Ce jeune homme avait pris la charge des écritures et de la correspondance qu'entraînent ces sortes d'œuvres, il s'acquittait de cette tâche pénible avec une activité et une exactitude qui charmaient tout le monde: « Mon ami, lui disait-on souvent, ce que vous faites là vous portera bonheur; vous servez trop bien St Joseph pour qu'il vous oublie. » Le St Patriarche ne tarda pas à prouver sa gratitude. Le jeune homme devait, cette année même faire partie du tirage; les bruits de guerre, les rumeurs qui circulent sur la nouvelle loi de la conscription, inspirent à sa famille de vives alarmes, que sa vigueur et sa taille avantageuse ne font qu'augmenter. « Quel malheur qu'un si bon jeune homme vint à tomber, » répétaient les personnes de sa connaissance. Sa pauvre mère est dans les appréhensions les plus vives; c'était son unique enfant. Aussi, avec quelle ferveur recourait-elle à St Joseph et combien de fois, à sa sollicitation, le Directeur de l'archiconfrérie le recommanda-t-il aux associés? Le St Patriarche ne resta pas insensible à des vœux si ardents; une somme de 3000 fr pour payer un remplaçant lui est envoyée quelques temps avant le tirage et pour comble de bonheur, le jour du tirage l'un des numéros les plus élevés lui arrive. Saint Joseph avait voulu s'acquitter envers cette bonne famille, c'est du moins ce qu'on s'est plu à reconnaître. — Plusieurs personnes avaient secondé le zèle de Mme Lasue; l'une d'elles éprouva les effets de la protection de St Joseph dans un danger assez critique. Depuis quelque temps elle souffrait d'une glande cancéreuse...... et vainement avait employé tous les moyens pour la réduire. Une opération fut jugée nécessaire. Melle Georget ne peut s'y résoudre et vient à Angers consulter un médecin qui jouit de sa confiance. Elle apprend de lui toute la vérité: l'opération est urgente, quelques semaines de délai peuvent compromettre sa vie. Melle Georget à cette nouvelle est frappée comme d'un coup de foudre, mais bien que son anxiété soit extrême, sa volonté est inébranlable, elle ne se fera pas opérer. En quittant le médecin, elle rencontre une chapelle, elle y entre. Une statue de St Joseph se présente à ses yeux, elle tombe à genoux devant l'image de celui à qui elle s'est tant de fois confiée: « Grand Saint, lui dit-elle, vous êtes mon père, et je n'ai personne ici à qui je puisse demander conseil, éclairez-moi sur le parti à prendre dans l'extrémité où je me trouve. » A peine a-t-elle achevé cette prière que le calme rentre dans son âme: « Pourquoi ne pas me laisser opérer, se demande-t-elle, puisque c'est l'unique parti qui me reste? Allons, St Joseph le désire, il viendra à mon secours ». Immédiatement Melle Georget court annoncer sa résolution au médecin qu'elle avait consulté. Il est convenu que dès le lendemain il ira l'opérer dans une maison religieuse où il lui dit de se rendre. Le lendemain au moment où Melle Georget, après s'être fortifiée par la Sainte Communion, quitte la chapelle, on lui annonce que le médecin est arrivé. La pauvre malade avait passé une nuit cruelle; à ses douleurs ordinaires s'étaient jointes des appréhensions faciles à comprendre. Le docteur essaie de la chloroformer, c'est en vain. Je veux être opérée, lui dit Melle Georget, après avoir à haute voix invoqué St Joseph; liez-moi s'il le faut, mais ne craignez pas. Pendant une heure qu'elle souffrit le martyre, la chair avec abondance de sang tomba sous le scapel, son courage ne se démentit pas un instant. Le médecin en fut dans l'admiration et lui-même m'a avoué que tout avait été si extraordinaire et dans l'opération et dans la convalescence, qu'il croyait à l'intervention du Ciel. Après quelques jours de repos passés dans la maison où elle s'était retirée, Melle Georget pût regagner Noyant où elle jouit d'une parfaite santé. — Deux traits plus éclatants encore de l'intervention de St Joseph, en faveur de ceux qui le servent, viennent de se manifester dans la même réunion de Noyant. Ces traits ont eu lieu publiquement, nous en avons vérifié toutes les circonstances. — Dans une paroisse distante d'une lieue de Noyant, habite une personne connue par sa piété et son dévouement à St Joseph, Melle Couléard qui est âgée de 42 ans. Depuis plusieurs années, cette demoiselle souffrait par tout le corps de violentes douleurs, et depuis deux ans qu'elle avait perdu entièrement l'usage des jambes, on ne la levait plus guère que le temps de faire son lit. Tous les moyens de guérison avaient été vainement essayés. Un médecin voulut encore tenter un remède et conseilla les eaux de Néris; Melle Couléard qui n'attend plus rien des hommes, a confié sa guérison à St Joseph et, l'une des premières, s'est fait inscrire à Noyant sur les registres de l'archiconfrérie. L'ordonnance du médecin fixe cependant son attention et sachant que Mme Lasue a suivi sa maîtresse à Néris, elle la prie de la renseigner sur ce voyage. « Aller à Néris, y pensez-vous? nous en sommes à 80 lieues et vous ne tenez pas sur les jambes. Croyez moi faites plutôt un pélerinage à Noyant; venez à la prochaine réunion, nous prierons St Joseph de vous guérir. Le lendemain, 12 Juin, Melle Couléard arrive à Noyant. Plusieurs hommes l'ont montée en voiture, plusieurs encore la descendent et la portent devant l'autel de l'archiconfrérie, où l'on récite pour elle l'Heure de Saint Joseph. Les mêmes hommes la reportent ensuite dans une maison voisine où un lit l'attendait. C'était le mardi soir. La nuit fut affreuse. Melle Couléard crut plusieurs fois toucher à son dernier moment. Dès le matin

elle se fit habiller et porter à l'église. La Messe devait être dite pour sa guérison. M. le Vicaire qui allait la célébrer, sur ses instances lui donna la Communion dès le commencement. Mlle Couléard n'avait pas quitté le fauteuil sur lequel elle était assise. A l'Evangile, puis à l'Élévation elle aurait voulu se lever et se mettre à genoux comme les autres fidèles, mais hélas! elle se sentait incapable du moindre mouvement: Enfin, au moment de la Communion, en même temps que la pensée de s'agenouiller se présente à son esprit, Mlle Couléard éprouve quelque chose d'extraordinaire. Elle sent sa douleur comme glisser et se dissoudre; ses jambes se délient et se redressent. Un instant elle se lève, puis se précipitant à genoux elle s'écrie avec l'accent d'un cœur transporté de reconnaissance: « O mon Dieu, que je vous remercie! » Elle était complètement guérie. — Jugez, mon R. Père, de notre émotion, nous écrivait Mme Lasue, à la vue d'un tel prodige opéré au milieu d'une réunion nombreuse, pendant la Messe de l'Archiconfrérie. Des larmes coulaient de tous les yeux, le nom de St Joseph était dans toutes les bouches, aux personne ne doutait que le Saint Patriarche ne fût l'auteur d'une guérison si miraculeuse. Bientôt Mlle Couléard parcourt à pied les rues de Noyant. Depuis 2 ans elle ne marchait plus, en cette occasion, elle fait plusieurs kilomètres, sans éprouver aucune fatigue. Cette guérison a produit dans tout le pays une vive impression; un pèlerinage se forme à l'autel du Saint Patriarche. — La même voiture qui avait amené Mlle Couléard contenait une autre malade, la Sœur S. E xxxx religieuse de Sainte Marie, atteinte depuis 8 ans d'une phtisie pulmonaire qui va l'emporter. La bonne Religieuse se résigne; elle ne désire qu'une chose, faire encore sa retraite annuelle dans la maison mère. Mais il faudrait que sa vie se prolongeât jusqu'au mois de Septembre, c'est cette grâce qu'elle vient demander par l'intercession de St Joseph. Le Saint Patriarche veut faire davantage. En quittant son autel, la Sœur éprouve quelque mieux. Peut-être, se dit-elle, entre-t-il dans les desseins du Ciel de me guérir, je reviendrai demander ma guérison. A la réunion suivante, elle est ramenée à Noyant; une de ses sœurs l'accompagne. Depuis six mois la pauvre fille n'a pas fait la sainte Communion, dans l'impossibilité où elle se trouve de rester à jeûn. Aujourd'hui elle veut, coûte que coûte, Communier. Assise, sans vie pour ainsi dire, elle attend le moment de s'approcher de la Sainte Table. Sa compagne l'y conduit et la ramène avec la plus grande peine à sa place. Pendant son Action de grâces, la Sœur oublie toute souffrance: elle a éprouvé, il est vrai, des douleurs extrêmement aigues dans les épaules et dans la poitrine, mais tout s'est dissipé et, après son Action de grâces, vers 9 heures, elle peut à pied gagner la maison de ses sœurs. Peu-à-peu cette Religieuse recouvre ses forces, ses poumons se reconstituent et, à l'issue de la retraite du mois de Septembre, elle est renvoyée dans son obédience comme Sœur de classe. — Ce second trait a eu pour témoins et les habitants de la paroisse où vit la Sœur St E. xx et les Religieuses de sa Congrégation qui ont vu sa maladie et connaissent son état actuel. Les médecins qui l'ont soignée ne font pas difficulté d'affirmer que tout ici est merveilleux. — Plusieurs autres faveurs de St Joseph nous restent à raconter; l'espace nous manque. La divine Providence nous fournira peut-être, par la suite, le moyen de correspondre régulièrement avec nos associés, nous le saisirons avec d'autant plus d'empressement qu'il nous est refusé par les revues consacrées au culte de St Joseph. — Nos associés apprendront avec bonheur qu'une nouvelle source de grâce nous est ouverte: Des diplômes d'affiliation à la Confrérie de la Bonne-Mort, du Jésus à Rome, seront délivrés par le T. R. Père Général de notre Compagnie à Messieurs les Directeurs des réunions de notre Archiconfrérie, soit qu'ils écrivent directement, soit qu'ils nous prennent pour intermédiaire. Ces faveurs ne sont limitées à aucun lieu, à aucun territoire. Nous continuons à implorer la charité des membres de l'œuvre en faveur du sanctuaire qui s'élève à St Joseph-du-Chêne. Les secours que nous avons reçus nous permettent de commencer; nous espérons qu'il nous sera donné de finir; mais bien que nous visions à une œuvre modeste, longtemps les travaux languiraient sans l'assistance de nos associés. Cependant si nous implorons leur générosité en faveur de cette entreprise, qu'ils nous permettent de leur dire que nous réclamons plus instamment encore le secours de leurs prières. Le pèlerinage de St Joseph-du-Chêne acquiert une grande importance; puisse-t-il conserver son caractère religieux! c'est l'objet de nos désirs les plus ardents. Que les serviteurs de St Joseph veuillent bien demander avec nous cette grâce au Ciel!

Le Directeur de l'Archiconfrérie de S. Joseph — N. Louis S. J.

Amiens. — I. Œuvre des Saltimbanques. — Vers la fin du mois de Mai, tandis que la ville d'Amiens offrait sur la belle promenade de la Hotoie une intéressante exposition de machines agricoles etc, quelques bandes d'artistes voyageurs venaient planter leurs tentes sur le boulevard, espérant spéculer sur la curiosité des nombreux visiteurs de l'exposition. Un de ces voyageurs pourtant était venu dans un dessein bien différent. Dès le lendemain de l'installation, avant même qu'aucun d'entre nous eût songé à tenter quelque chose auprès d'eux, cet homme se présente au collège de la Providence, suivi de 3 jeunes filles de 13, 18 et 25 ans, et de 2 garçons l'un âgé de 12 ans et l'autre de 19. Il demande un Père au parloir, et de l'air le plus aimable: « Mon Père, dit-il, me voici. « Je vous amène ces enfants. Je ne suis que paillasse dans la baraque: c'est un pauvre métier. Cependant je veux qu'on y fasse ses devoirs, et c'est moi qui « ai voulu qu'on vînt à Amiens, parce que je savais que les Pères s'occupent de nous. Il y a si peu de Prêtres qui veuillent en faire autant! On nous méprise!

« Comment voulez-vous que nous fassions notre salut ? Mais je savais bien qu'ici on nous aime. Aussi, mon Père, en voici d'abord 5 de la même famille, 3 sœurs et 2 frères. Demain je vous en amènerai d'autres. Ne vous inquiétez de rien ; je me charge de tout. » En effet ce brave homme s'en alla de baraque en baraque, et en amena encore 3 autres jeunes retardataires. Le zèle des protégés devait répondre à celui de leur protecteur. Ils montrèrent une application très-grande à se préparer à leur première Communion. Outre les 2 heures ½ de catéchisme qu'ils suivaient fort exactement chaque jour, ils durent prélever sur leurs heures de loisir, un temps assez considérable pour apprendre les prières et répéter le catéchisme ; puisque au bout de 10 jours, ils se trouvèrent être assez instruits pour être admis à la première Communion. Il est vrai de dire que le Paillasse les suivait de très-près, veillant sur leur conduite et sur leur application dans la baraque, et venant chaque jour trouver le Père pour s'informer de leurs progrès, et aussi pour combiner avec lui les moyens de marier un de ses amis. — Le jour de la cérémonie arrivé, 60 personnes environ étaient réunies dans l'église du collége, et assistaient à tous les Offices du matin et du soir, dans un recueillement qui étonna les étrangers et même le Père des voyageurs (c'est ainsi que ces bonnes gens désignent le Père qui s'occupe d'eux.) Il va sans dire que notre zélateur donnait l'exemple à tout le monde, en accompagnant ses protégés à la Sainte Table. Huit premières Communions ; 3 autres Communions ; 50 Scapulaires donnés ; 8 chapelets et 50 médailles de la Sainte Vierge : Tels ont été les résultats de cette première mission de 14 jours, parmi les Saltimbanques. Le nombre des confessions entendues s'est élevé à 22. — Le lendemain matin, on bénissait le mariage de deux nouveaux époux. Pauvres gens ! ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre. Mariés à la mairie en 1844, ils avaient différé jusqu'en 1867 leur mariage à l'église. Et pourquoi ? Parce que s'étant un jour presentés à la porte d'un presbytère, pour y traiter de leur mariage, ils avaient été assez mal reçus. Blessés dans leur amour propre, ils s'étaient retirés pour ne plus revenir.

— Cette première bande de nomades venait à peine de quitter Amiens, lorsque s'ouvrit la foire de la St Jean. Tout un peuple de Saltimbanques vint camper sur le boulevard. Nouvelles courses du Père : Accueil charmant et empressé dans toutes les baraques, une seule exceptée. Or un jour que la foule sortait de cette baraque j'arrive sur la parade, le chapeau à la main : « Monsieur, dis-je, en m'adressant au maître de la loge, j'ai bien l'honneur de vous saluer. — Pour toute réponse le Monsieur, sans se découvrir, tourne légèrement la tête, et laisse tomber sur son interlocuteur un regard dédaigneux, avec ce seul mot : « Monsieur, que me voulez-« vous ? — Monsieur, je viens vous faire mes offres de service. — Vos services ?... Quels services ?... Vous pouvez les garder pour vous. Je n'en use pas. — Mon-« sieur, peut être vous avez des enfants qui..... — Des enfants ?... moi ?... Par bonheur je n'en ai pas. — Mais n'y aurait-il pas dans votre établissement « des enfants à préparer à la première Communion ? — Oui !.. Je sais votre métier ; ... Ça suffit !... — Je me ferais un bonheur de les instruire, si... « — Allons ! Ça suffit... Faites votre métier, laissez-moi faire le mien tranquillement ». — Il fallut bien se retirer. — Néanmoins il ne faudrait pas croire que le bon Dieu n'eût personne à prendre dans la baraque du saltimbanque bourru. Les 3 musiciens de cet homme, témoins de la scène de la veille, vinrent le lendemain se confesser et Communier. Enhardi par ce succès inespéré, je résolus de tenter un nouvel effort. Huit jours après je me présente pour la seconde fois devant la terrible baraque. Le maître était absent, mais il avait laissé des ordres. En conséquence, à la vue du Père qui monte les degrés, le paillasse se présente, et d'un air fort embarrassé : « Monsieur, on n'entre pas ici ! — Mon ami, c'est à votre maître que je veux parler. — Monsieur est sorti. — « Alors je voudrais voir Madame. — Madame ne reçoit pas. — Veuillez lui dire que je suis là. — Madame dit qu'on n'entre pas. — » Pendant que mon paillasse allait et venait, pour demander des ordres à sa patronne et me les transmettre, j'invitais les musiciens à la fête de la première Communion qui devait avoir lieu à quelques jours de là. Mais en définitive il fallut encore céder. Je me retirais tout pensif quand j'aperçus le maître de Céans qui se promenait sur le boulevard en fumant sa pipe. Je l'aborde résolument, mais non sans quelque appréhension : « C'est à Monsieur N... que j'ai l'honneur de parler. « Je regrette, Monsieur, de vous avoir dérangé l'autre jour, en vous parlant d'affaires religieuses, dans un moment assez inopportun ; mais à cette heure j'espère « être moins indiscret... — Pour toute réponse le Monsieur à la pipe aspire une forte bouffée, met les mains dans ses poches, pirouette sur ses talons, et continue sa promenade sans répondre un seul mot. J'ai su plus tard à qui j'avais affaire. « Il paraît, dit un jour cet homme à l'un de mes pre-« miers Communiants, jeune homme de 18 ans, il paraît que vous fréquentez ce prêtre qui rôde sur la foire. — Oui sans doute, répond l'autre, je fréquente « ce prêtre, et même je vais faire ma première Communion. — Votre première Communion ? Vous croyez à cela, vous ?... Moi je suis libre penseur. — « Libre penseur ?... fit le jeune homme, qu'est-ce que c'est que ça, un libre penseur ? Je n'ai jamais entendu parler de cette religion là. » — Je croyais avoir échoué complètement dans ma seconde tentative, mais pas du tout. Le bon Dieu avait touché le cœur du paillasse, qui, blessé des mauvais procédés de son maître, « envers un brave homme après tout, quoique ce fut un Curé, » et irrité d'avoir eu à s'acquitter d'une commission pénible, me fit demander

une entrevue dans une baraque voisine. C'était pour me faire des excuses. Il se montrait tout disposé à entrer en pourparler, et à faire ce que je lui dirais, à la condition pourtant, « que ce serait en cachette de Monsieur, qui le chasserait, disait-il, s'il le savait en rapport avec un Curé, parce qu'il a les prêtres en horreur. » — A part cet épisode, tout a marché pour le mieux. 11 jeunes gens ou jeunes filles de 15 à 25 ans furent préparés à la première Communion, 19 à la Confirmation; 80 personnes se confessèrent; 64 reçurent la Communion. — La fête fut splendide. Environ 200 personnes de la foire étaient réunies dans notre chapelle des élèves. L'autel avait été richement décoré. Deux musiques de saltimbanques, composées de 14 musiciens Allemands, qui s'exerçaient depuis huit jours, composèrent l'orchestre : l'orgue était touché par un des professeurs de musique du collège, et d'autres de ses confrères, formaient un chœur à la tribune sous la direction d'un de nos Pères. Monseigneur l'Évêque d'Amiens, qui ne cesse d'encourager cette œuvre, vint donner la Confirmation, immédiatement après la Messe. Il adressa à ces pauvres gens sur leur salut et sur les dangers de leur position, une touchante allocution, avec ce cœur, cette délicatesse et cette bonté paternelle que l'on connaît. Ils furent émerveillés et touchés jusqu'aux larmes. Aussi le lendemain, sur le champ de foire, on ne parlait que de la bonté de l'Évêque d'Amiens, et une pauvre vieille femme répondait d'un air triomphant à des hommes qui n'avaient pas vu la fête de la veille : « Ah ! vous avez beau dire et beau crier, si la Religion n'était pas vraie, est-ce que vous croyez qu'un Évêque si vénérable, qu'un homme si haut placé, voudrait se déranger, comme il l'a fait, pour parler avec tant de bonté à des pauvres gens comme nous ? » — Quelques jours après cette touchante cérémonie nos voyageurs avaient disparu; mais ils laissaient à leur Père une nouvelle moisson à recueillir parmi les pauvres d'Amiens. C'est en effet dans cette classe infime que les saltimbanques se font des connaissances pendant leur station dans une ville. Nos banlistes ont été pour ces pauvres gens de vrais apôtres en racontant partout le bien qu'on leur faisait. D'ailleurs les ouvriers qui venaient flaner sur la foire étaient témoins de notre œuvre et Dieu voulut que ce spectacle touchât des cœurs misérables et laissât un germe de grâce qui germa bientôt. — C'est ainsi qu'en moins d'une semaine après le départ des forains, à la suite de quelques informations prises soit chez les Sœurs de charité, soit auprès des ouvriers, 3 mariages avaient été bénits, et plus de 10 étaient en voie de s'arranger. Pour donner une idée de la facilité avec laquelle ces pauvres gens accourent au devant du prêtre, je citerai quelques faits. Un ouvrier passait sur le champ de foire. Le Père était sur la parade causant avec un saltimbanque : « Tiens, dit-il à son camarade, vois donc ce Curé là haut ! » — « C'est le Curé de la foire, répond l'autre. Si tu veux te marier, mon cher, voilà ton homme. » — « Ma foi, c'est une idée, je vais profiter de l'occasion. » Dès le soir même, ce jeune homme arrivait avec son illégitime compagne pour se mettre en règle. — Un autre jour le Père passant dans une petite rue accoste une vieille de 80 ans qu'il avait rencontrée sur la foire et lui demande des nouvelles de sa santé. L'entretien durait à peine depuis 2 minutes quand on vint le prier d'entrer dans une maison voisine. Il s'excuse, on insiste. Le voilà engagé dans une véritable cour des miracles, où se trouvait entassés de misérables petits ménages. La personne qui le demandait était une femme qui désirait faire régulariser son mariage. « Êtes vous mariés à la mairie demande le Père. — Oui, mon Père. Tenez, voilà mon acte de mariage. — Bien. Vous viendrez vous confesser tel jour pour la première fois. Vous reviendrez une seconde fois tel jour. Je vais prévenir le Curé de votre paroisse; prendre quelques informations, et s'il ne se rencontre aucun empêchement, je pourrai vous marier tel jour. Est-ce entendu ? — Oui, mon Père. C'est convenu. » Ce qui fut dit, fut fait. Je sortais de cette cour lorsqu'un jeune homme se présente : « Mon Père, ce serait pour me marier. » — Le lendemain, dans la même cour, un autre jeune homme venant d'un des quartiers les plus éloignés de la ville m'aborde avec la même formule : « Mon Père, ce serait pour me marier. Tenez voici mon acte de mariage à la mairie. Nous y sommes mariés depuis 15 mois. — Et puis, mon Père, je n'ai pas fait ma première Communion. » — Et ainsi de suite. Ces pauvres gens s'amènent les uns les autres. — C'est ainsi que l'œuvre des saltimbanques a pris ici une extension extraordinaire. Messieurs les Curés ont témoigné une grande joie de voir que nous parvenions ainsi à repêcher les malheureux qui avaient échappé volontairement au zèle de leurs pasteurs. Les registres des paroisses ont été mis à notre disposition pour l'inscription des actes. Monseigneur nous a donné toutes les dispenses et autorisations nécessaires et a encouragé hautement notre œuvre. — En résumé. Un mois d'apostolat auprès des saltimbanques a donné les résultats suivants : — Chapelets distribués, 80 — Médailles de la T. S. Vierge, 130 — Scapulaires, 170 — Confirmations, 19 — Communions, 77 dont 19 premières. — Confessions, 102. — Mariages bénis ou en voie d'arrangement, 14.

Auprès des ouvriers pauvres le bien commencé paraît devoir se continuer et s'étendre.

II. —— Retraite des anciens élèves au collége de la Providence. —— Ceux qui ont lu la belle vie du P. Guidée par le R. P. Grandidier, ont pu remarquer les lignes suivantes: —— « Afin de protéger plus efficacement encore les anciens élèves contre les séductions du monde, le R. P. Guidée méditait depuis longtemps de les réunir autour de lui pour une fête plus douce même que la saint-Achille, et pour un banquet plus auguste et plus salutaire. Il songeait à les convoquer tous les ans à une retraite qui serait spécialement instituée pour eux et qui leur ménagerait une occasion précieuse de dissiper par la réflexion les fatales illusions du siècle, de se retremper par l'usage des sacrements dans la fidélité à tous leurs devoirs de chrétien. — La mort ne lui laissa pas le temps de réaliser son projet; mais il le légua à son successeur. Six mois plus tard, grâce sans doute à l'intervention surnaturelle de celui qui en avait conçu la pensée, la retraite des anciens élèves fut inaugurée, et elle restera, nous l'espérons, monument durable, monument glorieux d'un zèle qui survit à la mort. » — Quelques détails sur cette belle institution pourront confirmer ces espérances et peut être inspirer à d'autres un essai qui a si bien réussi. — Ce ne fut pas sans appréhensions qu'on voulut mettre à exécution pour la première fois en 1866 la pensée du P. Guidée; et l'on chercha longtemps quelle forme de convocation l'on adopterait pour effaroucher le moins possible les jeunes gens; l'on s'arrêta sagement à celle-ci. — L'appel fut rédigé comme une lettre d'invitation, où la nature et le but de la réunion étaient brièvement exposés; suivaient les signatures de quatre anciens élèves des plus influents. Ce mode avait cet avantage de donner au projet un caractère de spontanéité et de fraternité très propre à séduire les cœurs, et de ne point faire courir à l'influence des Pères la chance d'un insuccès fâcheux. — L'appel envoyé assez tard à presque tous les anciens fut très bien accueilli. Beaucoup il est vrai répondirent en s'excusant et en promettant qu'ils viendraient d'autres années s'ils le pouvaient; mais en fait, 50 suivirent la retraite, et l'on ne s'était point attendu à un si beau nombre pour le premier essai. — Nos jeunes gens furent installés à Montières et largement traités: le P. Ministre avait à cœur de leur rendre agréable l'hospitalité, assuré que par là il contribuerait puissamment au succès de la retraite et à l'avenir de l'œuvre naissante. Dès les premières heures on fut émerveillé de la simplicité de cette jeunesse émancipée, où des pères de famille se trouvaient mêlés aux collégiens d'hier. Les charges d'édiles, de réglementaire, de lecteur, de directeur et questeur de musique furent distribuées et remplies comme dans une division du collége; le réglement fut bien observé, les récréations passées avec une gaieté charmante. Mais surtout la retraite que donnait le P. Matignon fut suivie avec sérieux et produisit le meilleur effet; en un mot ces 3 jours furent pour les Cinquante (comme les appelait le P. Matignon) des jours pleins, des jours de paix et de joie pour l'âme, des jours fortifiants. — La clôture fut très solennelle et suivie d'une petite fête de famille que les retraitants allèrent achever le soir au collége en assistant à la solennité littéraire par laquelle, selon l'usage, on préludait à la fête du R. P. Recteur. Parmi les émotions de cette journée que le souvenir du P. Guidée rendait si touchante, une des plus vives fut produite par les paroles qu'adressa le P. Couplet à ces fondateurs de la retraite. Le lendemain, au milieu des nombreux anciens accourus pour la fête, et des élèves du collége réunis à Montières les cinquante étaient montrés au doigt et témoignaient eux-mêmes qu'au bonheur commun se joignait pour eux une joie de plus et un délicieux souvenir. A la fin du repas de fête ils se levèrent tous ensemble et formèrent un chœur auquel eux seuls prenaient part. L'un d'eux avait composé de fort beaux couplets qui excitèrent un véritable enthousiasme; ils invitaient leurs amis d'autrefois et leurs plus jeunes frères à venir comme eux les années suivantes passer des jours de paix et de recueillement dans ces lieux si chers à leurs cœurs et si pleins de bons souvenirs. — Ce premier essai avait dépassé les espérances. — Cette année le nombre des retraitants a été moins considérable, mais il faut s'en prendre à l'Exposition qui avait épuisé les petites bourses, et qui retenait alors à Paris avec leur famille plusieurs de ceux qui voulaient faire la retraite. — Les 38 qui ont profité de cette grâce, ont montré au moins un aussi bon esprit et plus de régularité encore que leurs devanciers. — L'œuvre est fondée et n'ira même, on l'espère, qu'en se développant. Voici le réglement suivi:

6 h. Lever.
6 ½. Prière, Méditation, Ste Messe pendant laquelle Cantiques, Temps libre.
7 ¾. Déjeuner, Récréation.
8 ¼. Petites heures, Temps libre.
9 ½. Cantique, Instruction, Temps libre.
11 ¾. Examen.
12. Dîner, Visite, Récréation, Visite.
1 ½. Chapelet en se promenant, Temps libre.
3 h. Cantique, Conférence.
4 ½. Goûter, Récréation.
5. Vêpres et Complies, Temps libre.
7. Récréation pendant laquelle on peut prendre un bain.
8. Souper, Visite, Récréation.
9. Prière, Sujet de Méditation, Promenade en silence.
9 ¾. Coucher.

Angleterre — Missions dans les villes. — Extrait des « Lettres et Notices » de Rohcampton.

I. — Lincoln's-inn-fields. — Cette mission ouverte le troisième Dimanche de Carême et terminée le mercredi après le Dimanche de la Passion fut prêchée par les Pères Maher, Coleridge, Lory et Bodoano. — Le P. Maher donnait la méditation du matin et du soir, le P. Coleridge les instructions de l'après-midi et du soir, et le P. Bodoano s'était reservé la retraite des pauvres écoles, à Gate Street où se réunissaient tous les petits écoliers du district. Chaque soir à 8 heures instruction préparatoire à la confession, à la première Communion et à la Confirmation pour les enfants sortis de l'école, et qui n'avaient point reçu encore ces Sacrements. Le district dont la chapelle de Lincoln's-inn-fields est le centre, est le plus mauvais quartier de Londres, il compend la population étudiante de St Giles et une partie de celle de Seven Dials, et compte de 11000 à 12000 catholiques. Si les écoles bâties depuis quelques années dans Charles Street, ainsi que les églises de St Jean et de Ste Elisabeth (Ormond Street) étaient devenues les centres de nouveaux districts, le travail eut encore amplement suffi pour occuper ces trois stations de prêtres; tandis que jusqu'à présent on a simplement la Messe le Dimanche en ces deux endroits. Nos Pères furent d'abord desappointés du petit nombre de ceux qui se présentaient à la Confession; mais on vit ensuite les effets merveilleux de la prière. Des billets furent distribués dans tout le district, invitant le peuple à réciter chaque jour 5 Pater, 5 Ave et 5 Gloria Patri en l'honneur des 5 Plaies de Notre-Seigneur. Ces prières étaient récitées en public à la fin des méditations de chaque jour, et aussitôt les Confessionnaux étaient encombrés. Les exercices du soir furent bien suivis dès le commencement, mais vers la fin de la mission nombre de personnes ne pouvaient trouver place. L'assistance à la Messe s'accrut dans les proportions suivantes, de 1900 le troisième Dimanche de Carême, à 2400 le quatrième Dimanche et 2900 le jour de la Passion: à chaque Messe on faisait une courte instruction. — La première Communion des enfants et des jeunes gens suivie de la Bénédiction Papale fut l'objet d'une cérémonie particulière; ainsi que l'Acte de Réparation à Notre-Dame, après lequel 600 personnes furent reçues dans la Confrérie du St Scapulaire. L'instruction du soir était exclusivement faite pour les personnes mariées. Le dernier soir un Acte solennel de Réparation au Sacré-Cœur de Jésus pour les blasphèmes contre le Saint Sacrement. Le sermon et la Bénédiction furent donnés par Mgr l'Archevêque de Westminster. Sa Grandeur avait accordé à nos Pères durant la mission les plus amples facultés, et entre autres la permission de dire la Messe et de donner le Salut à l'école pauvre comme dans une église. Le dernier Dimanche Monseigneur confirma 130 personnes la plupart adultes; et ce nombre paraîtra considérable si l'on songe que la Confirmation a été donnée dans cette même église il n'y a pas un an. Durant la mission nos Pères ont été consolés surtout par la Confession des enfants: la crainte qu'ils montraient de recevoir indignement le Sacrement et leur soin à s'y préparer semblent garantir leur persévérance et nous font concevoir de grandes espérances pour l'avenir de ce district. — Parmi les personnes qui ont suivi les exercices se trouvait un vieillard qui se rappelait encore l'époque où le prêtre et les fidèles s'assemblaient pour le sermon dans un cabaret du voisinage, où les pipes et les pots placés sur la table donnent le change sur le but de ces réunions. Ces temps heureusement sont loin de nous.

II. — Mission de Ste Anne, Manchester — A Ste Anne, à Ancoats et à Manchester la mission fut donnée durant les trois dernières semaines de Carême par les Pères Purbrick, Arundell, Caissègue et Lory, assistés pendant quelques jours par le P. Swift. Le quartier d'Ancoats est un des plus sombres et des plus enfumés de la noire Manchester. Ses principaux édifices sont d'immenses filatures de coton, des fonderies, des verreries entourées de pauvres habitations, et ça et là de grands espaces vides arrosés de ruisseaux malsains. La population Catholique qui se trouve presque uniquement dans la classe ouvrière, comprend 7 à 8 mille Irlandais notablement Anglicisés. L'église catholique est petite: destinée à contenir environ 700 personnes elle tient pourtant plus du double comme nous avons pu voir durant la mission. Dès trois semaines avant notre arrivée les deux prêtres dont se compose le clergé de Ste Anne ont fait tout leurs efforts pour inviter et préparer le peuple à la mission. Dans leurs visites à domicile plus de 4000 billets de confession furent par eux distribués surtout parmi les adultes. En réalité ces billets n'ont guère servi qu'à titre d'avertissement, la plupart de ceux qui vinrent se confesser laissant par oubli ce papier chez eux. Naturellement bien du monde n'a point suivi la mission, comme nous pouvions nous y attendre, mais l'affluence a été néanmoins considérable, et presque tous nos auditeurs étaient assidus et de cette classe de gens pour qui surtout sont faites les missions. Nous avons rencontré quelques apostats endurcis, qui affectaient le mépris et ont été rebelles à toute persuasion. Heureusement ces cas difficiles ont été rares. Une rancune personnelle paraît être la cause la plus ordinaire de ces apostasies: on vous raconte presque toujours à tort ou à raison quelque histoire d'injustice commise par un prêtre et vous sentez qu'un esprit de vengeance et de haine diabolique anime ces récits. — Les indifférents, et ils sont nombreux, ont toujours quelque prétexte de délai, ou font des promesses qu'ils ne tiennent pas. Néanmoins un bon nombre secouant une torpeur invétérée se

sont mis résolument à suivre la Mission. Nous avons eu quelques retours de 60 et 70 années, beaucoup plus de 30 et 40 ; et une multitude enfin qui se répètent de mission en mission ; cette intermittence vaut mieux encore qu'un abandon complet des pratiques religieuses ; c'est un témoignage de la faiblesse mais point une preuve de l'inefficacité des missions qui sont au moins d'utiles jalons dans la vie de ces pauvres pécheurs. — Le chiffre officiel des conversions opérées durant la mission est de 1306 mais compter 30 ou 40 de plus serait croyons-nous se rapprocher davantage de la vérité. Le nombre total des Confessions enregistrées s'élève à 5453 et les Communions à 4646 : il faudrait retrancher environ 1000 Communions de dévotion, si l'on voulait avoir le chiffre exact des personnes qui se sont approchées des Sacrements. Les Fénians nous ont moins troublés ici qu'à Birkenhead. Un nombre considérable de protestants s'applique à se faire instruire dans la foi. Beaucoup ont été remis par nous aux mains du Clergé. Quelques uns dont l'instruction était déjà commencée avant notre Mission, ou qui montraient plus d'ardeur et de meilleurs dispositions, ne nous laissant aucun doute sur la pureté de leurs intentions ont été reçus dans le sein de l'Église. Deux adultes ont reçu le baptême, 22 autres ont été baptisés sous condition durant la retraite. — Nous avons établi avant de partir une société de jeunes gens et une congrégation de mères chrétiennes. Cette dernière institution surtout était réclamée ici où le grand mal provient principalement de l'absence complète d'éducation. Depuis longtemps on était sans écoles et de là vient que la génération actuelle est absolument ignorante et partant non moins insouciante à l'endroit des devoirs religieux et de l'éducation des enfants. Ce mal diminue maintenant, mais le plus sérieux motif d'espérance est que l'association créée par nous aura une bien plus grande puissance pour relever le niveau public que n'auraient pu faire des efforts individuels. — Parmi les traits intéressants que les Missionnaires ont recueillis nous reproduirons les deux ou trois suivants : Un pauvre homme restait depuis plusieurs années éloigné de l'Église, résolu d'attendre la mission pour se remettre en règle. Il fut en effet d'une parfaite assiduité et montra les meilleurs dispositions. A la fin de la première semaine, sortant de sa maison en compagnie de sa fille, il lui déclara l'intention où il était de se confesser le matin même : « Il est temps disait-il ; nous avons entendu que la mort peut venir d'un moment à l'autre. » Paroles dont la vérité devait se manifester dans sa personne. Il avait à peine passé le seuil de sa demeure qu'il tomba à terre répandant le sang en abondance par la bouche. On le relève, on le transporte sur son lit et l'on s'aperçoit qu'il a déjà passé. La frayeur s'empare de ses voisins qui avaient comme lui négligé leur âme, et ils s'empressent de se réconcilier avec Dieu. Le lendemain nous dîmes tous la Messe pour l'âme de ce pauvre homme et fîmes notre mieux pour faire profiter de cette leçon terrible. — Parmi ceux qui en ont réellement profité, fut un jeune homme de 28 ans abandonné jusque là à tous les désordres. Il fit ses devoirs avec tous les signes d'une véritable contrition. La semaine suivante il se présenta de nouveau à l'un des Missionnaires, dans une grande anxiété d'esprit. Frappé de l'idée que Dieu réclamait de lui une satisfaction proportionnée à ses péchés, il avait, dans une intention excellente, mais sans discrétion ni conseil, passé 6 jours entiers sans boire ni manger. Le septième jour il avait enfin avalé une cuillerée d'eau, mais il n'y tenait plus de scrupules se figurant avoir été infidèle à la grâce. Le pauvre homme était d'une maigreur effrayante et pouvait à peine se soutenir : néanmoins il passait chaque jour des heures entières à l'église et restait résolu à continuer son jeûne rigoureux si son confesseur le lui permettait, quelle que dût en être la conséquence. — « La volonté de Dieu, mon Père, je ne veux rien que la volonté de Dieu. » On mit fin tout de suite à ces austérités et il promit d'obéir en tout. Durant le reste de notre séjour il fut parfaitement fidèle et les forces semblaient lui revenir par degrés, sans que sa ferveur diminuât ni qu'on vît le moindre signe de réaction, comme il arrive le plus souvent à la suite d'excès de dévotion. Après notre départ il continua à marcher docilement dans la voie tracée, mais un changement subit survint dans sa santé, si bien qu'après avoir reçu tous les secours de l'Église il mourut en paix bénissant Dieu qui avait daigné l'amener à une vie de pénitence et le recevoir en grâce. —

Un autre fait intéressant est celui d'un fameux voleur qui avait passé 36 ans loin de toute pratique religieuse et détenu en prison depuis plus de 12, paraissait inconvertissable. Néanmoins il se mit énergiquement à l'œuvre, prit d'énergiques résolutions, et se prépara avec soin durant plusieurs jours à la confession. Il vint et revint au Saint Tribunal, se mit à passer 5 à 6 heures chaque jour en prières dans la chapelle avec tous les signes d'une piété sincère ; en même temps il rompait bravement avec les mauvais compagnons et prenait en un mot tous les moyens de conversion qu'on lui suggérait. J'ai rencontré rarement un homme aussi simple, aussi décidé, aussi droit, aussi énergique. Nous l'avons laissé heureux, reconnaissant, et selon toute apparence dans les meilleures dispositions. Puisse l'œuvre commencée en lui et dans quelques autres être couronnée par la persévérance.

III. Mission de Birkenhead — Cette mission dirigée par le P. Harper a commencé le Dimanche de la Sexagésime dans les 3 églises de la ville. Huit de nos Pères y ont travaillé tout le temps et 3 autres sont venus les assister dans le courant de la Mission. Elle a été fort bien suivie

depuis le premier jour jusqu'aux derniers et nous avons toute raison de croire que les fruits ont été abondants. On a compté plus de 1800 retours et le chiffre des confessions s'élève à 6700. L'Évêque du diocèse en personne a fait à St Werburg la clôture de la mission; il fut émerveillé et ravi du beau succès de la mission et de l'affluence des fidèles à toutes les cérémonies de ce jour. Dans cette église et dans celle de St Laurent fut établie la confrérie du Sacré-Cœur, et une clause spéciale contre l'ivrognerie fut insérée dans le règlement. Beaucoup se sont fait inscrire. Les conversions d'hérétiques ont été peu nombreuses, sauf à St Werburg. Entre autres un ministre dissident s'est fait instruire et, croyons-nous, a depuis été reçu dans notre Communion par le P. Harper. — Nous avons éprouvé une forte opposition de la part des Féniens, qui sont au nombre d'environ 800 dans la ville. Grâce à leurs menées, les brasseries ont durant quelque temps fait un débit extraordinaire; on y tenait assemblées; on faisait boire les jeunes gens et on les entraînait loin de la mission. Mais cela dura peu et un bon nombre ont renoncé au fénianisme et sont revenus à leurs devoirs. Une maison de danse très-fréquentée et d'où provenaient de grands scandales, a été fermée par défaut d'amateurs et complètement abandonnée.

Allemagne — Silésie — Relation du P. Merkel sur l'état de la Compagnie. —

I. Silésie Prussienne — Il semble que la divine Providence nous ouvre maintenant une nouvelle carrière dans la Silésie, pays qu'il ne faut pas mettre au dernier rang parmi les contrées catholiques. Une grande partie de la population est, il est vrai, protestante; mais l'hérésie est comme frappée d'impuissance et sa présence ne fait que stimuler le zèle et fortifier la foi des vrais enfants de l'Eglise qui sont nombreux en Silésie. Ils sont en outre heureusement soutenus et cultivés par un excellent clergé, très-zélé pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Aussi les Évêques et les prêtres dans la vue d'un plus grand bien recourent-ils souvent au Ministère de nos Pères. La Silésie n'ayant encore aucune maison de la Compagnie, le T. R. Père Général avait confié le soin des travaux apostoliques en ce pays à la Province de Galicie et plusieurs des Nôtres ont pendant plusieurs années cultivé avec grands fruits ce champ ouvert à leur zèle. Un des Nôtres y a donné dans l'espace de 7 ans plus de 200 missions. Mais pour consolider le bien et pour se rendre plus utiles, il fallait absolument avoir quelques maisons dans le pays. Cela était d'autant plus à désirer, que la jeunesse montre ici un grand attrait pour notre vocation et promet de bonnes recrues à la milice de Notre-Seigneur. Déjà même un grand nombre d'étudiants n'ont pas hésité à quitter leur patrie pour se rendre en Galicie où, admis dans la Compagnie ils avaient à subir non seulement les épreuves ordinaires du Noviciat rendues plus pénibles déjà par cet exil forcé, mais encore les difficultés d'une langue nouvelle. Enfin le bon Dieu seconda nos vœux et nous avons pris pied en Silésie. Depuis quelques années déjà nous sommes en possession d'une maison et d'une église à Neisse, ville fortifiée sur les confins de l'Autriche, qui compte à peu près 20000 habitants. Voilà notre première résidence, destinée à la station des Missionnaires. Vous comprenez combien elle facilite et étend nos excursions. Il n'y a encore là que 4 Pères et un Frère Coadjuteur. Que ne pouvons nous être plus nombreux! En attendant que nos jeunes Frères appliqués maintenant aux études en Galicie et ailleurs viennent nous renforcer, le Ciel nous ouvre une seconde maison à Schweidnitz, ville peu éloignée de Neisse. Voici les détails de cette fondation. Un prêtre, non moins riche en vertus qu'en biens de ce monde, a résolu de donner à Dieu tout son patrimoine. Pour effectuer ce projet de manière à joindre au sacrifice le bien du prochain, après de longues réflexions sa pensée s'arrêta sur la Compagnie. « Donnons l'argent aux Jésuites, dit-il. Il sera bien employé, s'il peut procurer à la jeunesse du pays une éducation religieuse. » Il se félicité d'avoir conçu un tel projet, et déjà il se prépare à l'exécuter. Mais ses amis n'étaient pas tout-à-fait de son avis: « Votre capital serait bien placé, disaient-ils, si on était sûr que la Compagnie restât en Silésie. Mais si on la supprime ici, comme on a fait en tant de pays, que deviendra votre argent? » Cette pensée a ébranlé un peu, mais point détruit sa résolution. — Sur ces entrefaites nos Pères voulaient s'assurer eux-mêmes de la position. Un d'entre nous est allé parler au Roi en personne pour lui demander si la Compagnie ne trouverait pas d'obstacle à s'établir en Silésie, et si elle pourrait y exercer librement ses fonctions. Sa Majesté a accueilli la demande avec une bienveillance singulière et nous a assuré que non seulement rien ne s'opposait à nos desseins, mais que nous pourrons compter toujours sur la protection qu'il accorde à tous ses sujets, de quelque religion ou condition qu'ils soient. Notre bienfaiteur rassuré n'hésita plus à réaliser son offre, et déjà on fait les plans pour la construction d'un collège. — Mais tout n'est pas encore fini. Il y a encore quelques difficultés à surmonter. Malheureusement la ville de Schweidnitz contient dans son sein beaucoup plus de protestants que de Catholiques; en outre les francs-maçons exercent ici une grande influence, et il y a raison de craindre que leurs efforts réunis n'excitent contre nous quelques tempêtes, si nous n'évitons pas soigneusement d'éveiller l'attention publique.

A cause de tout cela on veut occuper le terrain sans faire du bruit; on va donc commencer par une simple résidence en qualité d'auxiliaires du Curé. Ajoutez encore que l'église des chevaliers Teutoniques, qui nous est offerte, est depuis je ne sais combien de temps dans les mains des francs-maçons. Il faut l'arracher d'abord de leurs griffes; mais comment entreprendre une tâche si difficile? C'est le Curé lui-même qui s'est chargé de l'entreprise. Je passe sous silence toutes les démarches qu'il a dû faire à cette fin. Le fait est, que l'église vient de lui être livrée et nos francs-maçons ont été gracieusement priés de s'en aller pour faire place aux Jésuites. Nous nous attendions à quelque orage, mais le bon Dieu mena toute l'affaire à bonne fin, et nous lui devons de grandes Actions de Grâces pour une protection si spéciale. — Voici maintenant quelques mots sur nos œuvres. — Durant la guerre quatre des Nôtres ont été employés comme aumôniers. Deux d'entre nous demeuraient en dehors du théâtre de la guerre; c'étaient le P. Kleinitzke et le P. Wawreczka; le P. Mycielski et moi avons suivi les troupes. Mon compagnon recevait en Bohême les victimes de Sadova; je me tenais sur la frontière de Silésie. Nous y trouvions des blessés de différentes nations et le clergé local suffisant d'ordinaire pour les Allemands, j'ai exercé mon Ministère auprès des étrangers. L'Italien et le Polonais m'étant familiers. Grâce à mon séjour à Rome et en Galicie, j'ai pu venir en aide à bien des malheureux dépourvus de tout secours. La langue polonaise étant la reine des langues Slaves, je me faisais comprendre de tous ceux qui parlaient un de ses dialectes. Vous dire la joie de ces pauvres gens (Italiens ou Slaves) en entendant un prêtre leur parler dans leur langue naturelle, serait chose impossible. Les fruits de grâce ont été abondants. Après la guerre vint le choléra qui réclama encore nos soins dans les hôpitaux et nous donna occasion de réconcilier bien des pécheurs avec Dieu. — Les trois autres Pères de la résidence de Neisse ont donné leurs soins à la ville et aux environs. Moi, je suis allé à Schweidnitz, où je reste jusqu'à ce jour tout seul avec notre digne Curé. Ici encore la langue polonaise m'est d'un grand secours: car le régiment stationné ici et composé uniquement de Polonais du grand Duché de Posen n'a pas d'aumônier. Hélas le manque de prêtres dans l'armée prussienne se fait toujours sentir. Nous avons donc offert nos secours aux soldats. Nous les confessons, nous leur disons la Messe et leur prêchons alternativement, de sorte que rien ne leur manque sous le rapport religieux. Les visites des malades en ville nous occupent encore, ainsi que les fonctions ordinaires dans l'église paroissiale. Outre cela le Gouvernement nous a confié la prison. Ajoutez maintenant les sermons de Carême qui nous attendent et une retraite de quelques jours que j'ai à donner, et vous aurez à peu près tous les détails de nos travaux à Schweidnitz. — A Neisse les travaux de nos Pères se sont multipliés cette année d'une manière étonnante. Les visites des malades, les confessions, la prédication les occupent beaucoup; le Carême en outre leur prépare une rude besogne. Il est difficile de suffire à tout cela; puissions-nous recevoir bientôt quelque renfort. Comme toujours les Pères partagent leurs efforts entre la ville et les campagnes. Le P. Hofer, qui nous est arrivé de la province d'Autriche s'occupe ordinairement des retraites. Le P. Harder, Supérieur de nos Missions et le P. Kleinitzke font de fréquentes excursions en différents endroits du pays, pour donner des missions au peuple, autant que les travaux indispensables dans leur église le leur permettent. Prêcher, confesser, instruire, c'est là leur vie de tous les jours; ils s'y livrent avec un dévouement qui rappelle l'esprit de nos premiers Pères.

II. Silésie Autrichienne. — La ville de Weidenau dans la Silésie Autrichienne nous offre cette année une maison et fait de grandes instances près du Gouvernement pour que le gymnase impérial y soit confié à la Compagnie. Vu l'état présent des choses en Autriche par rapport à l'instruction publique, la réussite de cette affaire serait un événement d'une grande portée. Le monopole est ici plus tyrannique que partout ailleurs, et la Compagnie ne pouvant passer par toutes les exigences imposées, (programmes, examens pour les professeurs) se voit jusqu'ici dans l'impossibilité de fonder un seul collège. Elle n'a en Autriche que des écoles privées, (internats) dont les conditions sont très défavorables auprès des collèges publics du Gouvernement. Les familles très-riches seules et tout-à-fait indépendantes viennent nous demander pour leurs enfants une éducation soignée. Le reste de la jeunesse est aux mains de l'État. Si nous obtenons le collège de Weidenau, ce sera de fait l'abrogation officielle des conditions légales requises pour l'enseignement public. - Nos ennemis l'ont compris et les mauvais journaux (si nombreux en Autriche) ont jeté contre nous le cri d'alarme dont l'écho a retenti jusque dans les Chambres. A Vienne et à Prague on s'est déchaîné sans mesure contre nous. Les radicaux de la Silésie ont imité cet exemple. Aussi dès l'ouverture de la diète provinciale à Troppau les députés ont-ils soulevé la question du gymnase de Weidenau et a pousser de véritables clameurs contre les Jésuites et leur système d'éducation. Malgré ces efforts la diète n'a pu rien décider et a dû en déférer au Ministère. - Nous devons en grande partie cette victoire relative à l'énergique intervention du vénérable Archevêque de Breslau. Son titre lui donne droit de siéger et voix délibérative à la diète. Notre affaire intéresse au plus haut point l'avenir religieux de son diocèse qui comprend toute la Silésie Prussienne et

Autrichienne. Sa Grandeur a présenté au président de la chambre un rapport écrit où la Compagnie est éloquemment défendue contre les attaques insensées de ses ennemis. Ce digne Prélat tout dévoué à nos intérêts a promis une somme de 40 000 florins (plus de 80 000 fr.) pour la fondation de notre maison à Weidenau. — Le Curé de la ville, prêtre aussi savant que zélé, ne se laisse point non plus intimider par les clameurs de nos adversaires, et déploie en notre faveur une grande énergie. Tous les bons catholiques font aussi des démarches pour contrebalancer l'opposition des radicaux. Nous prions et nous espérons.

Merkel S.J.

Grèce — Corfou. — Lettre du P. Valente au P. Pfister. — 2 Juillet 1867. —

Mon dessein était de vous faire bien connaître l'histoire de notre petit collège, mais pour cela j'attendais qu'un détail d'une certaine importance se réalisât: je veux dire l'ouverture même du collège. Mais je dois me résigner à vous écrire dès maintenant, si je veux être sûr de vous envoyer de Corfou quelque chose, car au moment où j'écris il nous reste à peine un espoir léger de pouvoir prolonger ici notre séjour. — Avant tout, je vous dirai que c'est pour nous au moins une grande consolation de n'être venus qu'en vertu de désirs explicites du Souverain Pontife. Le T. R. Père Général en effet, après avoir résisté aux instances réitérées de Mgr l'Archevêque de Corfou et de la Propagande, a dû accéder à la volonté du St Père. La première idée de cette fondation est due, paraît-il, à un riche Monsieur de Padoue qui légua 10 000 écus à la Propagande pour la création à Corfou d'un collège, qu'il désirait être confié à la Compagnie. De cette somme, à laquelle la Propagande ajouta 3000 autres écus, on acheta l'un des plus beaux palais de la ville. Au rez de chaussée, le parloir, la lingerie et la chapelle; dans l'entre-sol, la cuisine, le réfectoire des élèves et celui des Pères; au premier étage on a établi les classes avec une belle salle des exercices; au second, les chambres des Pères; au troisième enfin les chambrettes des pensionnaires (système Mongré) avec leur étude. Avant même cette transformation Mgr l'Archevêque avait obtenu par trois actes du Gouvernement grec, de qui dépend l'ancienne capitale des îles Ioniennes, l'autorisation d'ouvrir des classes inférieures, puis des classes supérieures et enfin un pensionnat. Cette autorisation avait même été demandée pour des professeurs étrangers. Le Gouvernement avait tout accordé, mais avec la formule *conformément aux lois*. Ni sa Grandeur, ni son grand Vicaire n'avaient attaché d'importance à cette malheureuse clause, mais c'est grâce à elle que nous quitterons probablement ce pauvre petit collège toujours *inchoandum*. En effet pour ne pas vous parler des difficultés que soulève notre conduite à tenir avec les internes grecs-schismatiques, auxquels il faudrait permettre d'aller dans leurs églises pour la messe etc.; pour ne pas vous parler de la haine dont ici notre nom est l'objet de la part de certains Grecs intéressés et des italianissimes; je vous dirai que le gouvernement de S. M. Georges I. exige de nous: 1° que nous suivions, pour les livres et le reste, le règlement des lycées de l'État, 2° que nous soyons pourvus de diplômes, même pour l'enseignement des langues, 3° que nous enseignions en grec moderne. Vous comprenez aisément que ces conditions, au moins pour le moment, nous rendent impossible l'œuvre pour laquelle nous sommes venus ici. On a tâché d'amener le Ministre grec à faire des concessions, mais tout a été inutile. Il ne nous reste d'espoir que dans les secours bienveillants qui pourraient nous venir d'ailleurs que de la Grèce. Ici le Clergé nous est très favorable. Notre plus grand ami parmi les laïques est un jeune homme que vous avez peut-être connu à la Rue des Postes. Il est né à Corfou de parents Anglais; Après avoir été élevé par nos Pères en Angleterre, il est resté 2 ans à l'école Ste Geneviève. Il est directeur de la banque Ionienne, et, bien que jeune encore, jouit de l'estime et de la confiance générales. Le Consul de France, M. Fèvre nous est aussi tout dévoué.

Valente S.J.

Amérique — États-Unis. (Nouvelle-Orléans.) — Guérison obtenue par l'intercession du Bx Jean Berchmans. —

Relation adressée à la Supérieure Générale des Dames du Sacré Cœur, par la Supérre du Noviciat du Grand Coteau. —

Miss Mary Wilson était entrée comme postulante dans notre maison de St Michel, où sa santé s'altéra bientôt sensiblement. On la transféra au Noviciat du Grand-Coteau dans l'espérance que le changement d'air lui serait favorable. Elle nous arriva donc vers la fin de Septembre 1866; mais son état ne fit qu'empirer, contrairement à notre espoir. Chaque jour elle vomissait le sang en abondance, pouvait à peine prendre un peu de nourriture et ne buvait plus que très rarement, éprouvant, même pour l'eau, un insurmontable dégoût. Le 19 Octobre, elle fit une perte de sang considérable qui nous donna de grandes inquiétudes. Depuis lors, son état devint chaque jour plus alarmant. Le 17 Novembre, elle eut une crise si violente qu'on jugea prudent de lui faire donner les derniers Sacrements. Sa vie ne fut plus dès lors qu'un cruel martyre qu'aucun remède ne soulageait. On avait bien prié jusque là pour obtenir la guérison de

notre chère malade, mais nos vœux n'étaient point exaucés. Je fus alors pressée intérieurement de recourir à l'intercession du Bx Jean Berchmans à qui nous avions déjà fait une première neuvaine. Le 6 Décembre nos Sœurs du Noviciat en commencèrent une seconde. Le 7 la malade se trouva beaucoup mieux, mais le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, elle souffrit plus qu'elle n'avait souffert encore jusque là. Le Dimanche 9, on lui appliqua l'indulgence in articulo mortis. Les jours suivants furent des jours d'agonie. Le lundi, pensant par là lui procurer quelque soulagement, le docteur ordonna qu'on lui fît prendre une petite cuillerée d'huile d'amendes douces. Le remède n'eut d'autre effet que d'augmenter encore ses douleurs en provoquant le vomissement. Le docteur défendit alors de renouveler aucun essai de remède, voyant bien qu'on ne ferait par là qu'augmenter son martyre et persuadé qu'un tel état ne pouvait durer que deux ou trois jours encore. Pour me consoler il ajouta que les souffrances de la malade baisseraient quelque temps avant la mort et qu'ainsi ses derniers moments seraient calmes. Le mardi on récita à plusieurs reprises les prières des agonisants ; à chaque instant on s'attendait à voir notre Sœur expirer ; ses membres étaient froids comme glace, les crampes dans les pieds et les mains étaient continues. Elle reçut dans cet état une absolution que je croyais bien être la dernière. Le mercredi fut un jour terrible pour la malade ; elle souffrait surtout dans la tête. Sa bouche n'était qu'une plaie ; le sang qui en découlait répandait au dehors une odeur infecte et restait en caillots entre les dents et sur les lèvres. Ses yeux ne pouvaient plus s'ouvrir. Vers le soir elle fit effort pour témoigner la joie de mourir dans une maison du Sacré Cœur et donna ses commissions à l'une de nos Sœurs. Elle se faisait comprendre à grand'peine, l'état de sa bouche lui faisant éprouver une extrême difficulté à prononcer un seul mot. Sa voix n'était plus qu'un souffle, et le simple mouvement qu'elle devait faire pour avaler sa salive lui causait d'incroyables tortures. Le jeudi elle souffrit encore plus que jamais. Elle estime elle même que ce jour a été le plus douloureux de sa longue maladie et ne pense pas qu'elle eût pu souffrir davantage sans expirer. Depuis 24 heures elle n'avait pu avaler une goutte d'eau et ne pouvait même plus souffrir qu'on lui en humectât les lèvres. La nuit fut affreuse. La Sœur infirmière qui veillait la malade pensa qu'elle ne vivrait pas jusqu'au jour et voyait déjà tous les symptômes de la mort. Tous ses membres étaient glacés. Le vendredi 14 Décembre, dernier jour de la neuvaine, à 6 heures du matin j'entrai à l'infirmerie et trouvant la malade si bas je lui demandai si elle pensait pouvoir Communier en Viatique. Elle fit effort pour me répondre et je devinai qu'elle disait : « Je voudrais essayer. » Je priai le Père (Rinnussi) qui devait lui apporter la Communion de ne lui donner qu'une parcelle de l'Hostie ; malgré cette précaution je crus nécessaire de faire avaler à notre Sœur une petite cuillerée d'eau, ce qui lui fit éprouver une telle souffrance qu'elle en poussa des gémissements. Le Père lui donna la Communion vers 6 heures ½. Alors celles qui avaient accompagné le St Sacrement retournèrent à la chapelle pour entendre la Messe. L'infirmière demeura seule avec la mourante, et même voyant qu'elle ne pouvait plus lui être d'aucun secours, elle ne craignit pas de s'absenter de temps en temps pour veiller les malades qui occupaient les chambres voisines. Vers 8 heures moins le quart je rentrais à l'infirmerie. Quel ne fut pas mon étonnement, ou plutôt mon ravissement, quand je vis celle que j'avais laissée mourante une heure auparavant, me tendre les bras en s'écriant : « Ma Mère, je suis bien ! Je puis me lever ! » Cette exclamation me surprit d'autant plus que j'avais été témoin de la difficulté qu'éprouvait notre Sœur à remuer la langue quand elle reçut la Communion. Voyant mon étonnement, elle répéta qu'elle était guérie m'assurant qu'elle pouvait se lever sur l'heure. Mais craignant que ce changement extraordinaire ne fût que l'avant-coureur de la mort, je me gardai bien de lui permettre de sortir du lit. J'appelai alors nos 11 Sœurs novices qui avaient demandé la veille à lui faire une dernière visite : ne devaient-elles pas en ce moment partager la joie que me faisait éprouver un retour si inespéré ? Afin de ne laisser aucun doute sur sa guérison, la malade demanda à boire et prit sans la moindre difficulté ce qu'on lui présenta. Notre étonnement était à son comble. Vers 8 heures ½, le docteur vint et fut grandement surpris à son tour de voir notre Sœur délivrée de toutes souffrances. Il voulut voir la langue, et la trouvant parfaitement saine, il ne put s'expliquer comment l'enflure et l'inflammation avaient disparu en si peu de temps. Il conclut en disant : « Si vous êtes guérie, ce n'est ni moi ni mes remèdes qui vous auront rendu la santé, mais bien la toute puissance de Dieu. » Cependant les visites se succédaient à l'infirmerie, et presque toutes les personnes de la communauté vinrent tour à tour contempler de leurs yeux ce que le Seigneur avait fait, et féliciter notre Sœur de ce changement soudain opéré en elle. Ce ne fut que le soir que je lui permis de se lever pour qu'on pût refaire son lit que l'on n'avait pas touché depuis huit jours, dans la crainte que le moindre mouvement n'accélérât la mort. A peine eus-je permis à la malade de se lever qu'elle se précipita de sa couche et sans le secours de personne traversa la chambre et se mit sur un autre lit, tandis qu'on faisait le sien. En y retournant quand il fut prêt, elle s'arrêta, s'assit devant le feu et se mit à converser gaiement avec les infirmières.

Elle passa une excellente nuit : néanmoins je ne crus pas devoir lui permettre d'aller à la Messe, comme elle en avait témoigné vivement le désir. Vers 7 heures 1/4 elle déjeuna comme aurait fait une personne en parfaite santé. Un peu plus tard j'invitai le R. P. Recteur du collége à visiter notre malade, afin qu'il put juger lui-même du changement extraordinaire qui était survenu en elle. En quittant l'infirmerie le R. Père me dit : « Elle est guérie. Il faut prendre acte de ce miracle. Dieu vous a exaucées. » Ces paroles me rassurèrent complètement : jusque là je craignais encore d'être le jouet d'une illusion. Ce ne fut portant qu'à une heure après midi que je permis à notre Sœur de se lever, ce qu'elle fit avec l'agilité d'une personne bien portante. Aussitôt elle se rendit en toute hâte à la chapelle où prosternée devant le Saint Sacrement et entourée de la Communauté elle rendit ses actions de grâces au Sacré-Cœur de Jésus qui avait daigné glorifier son Bienheureux Serviteur Jean Berchmans ; en effet, en demandant la guérison de leur Sœur, les Novices n'avaient en en vue que de hâter, en obtenant un miracle, la canonisation du saint. Le même jour vers trois heures elle reçut la visite du médecin. Avant de l'introduire dans l'infirmerie, je l'avais mis au courant du changement extraordinaire opéré depuis la veille au soir. Il était tout ému ; mais ce fut bien autre chose encore quand il se vit en face de notre Sœur. « Qu'est-ce-là ? s'écria-t-il, hors du lit et debout ! » Le bon docteur tremblait d'émotion ; il engagea notre Sœur à prendre un siége. « C'est vous, docteur, lui dit-elle, qui en avez besoin ; car je suis parfaitement bien. Je n'éprouve pas le moindre malaise. » L'excellent homme pouvait à peine contenir son émotion. Il fit à la malade mille questions sur ce qu'elle éprouvait, à quoi elle répondait invariablement : « Je suis guérie, parfaitement guérie. Je n'ai plus la moindre souffrance. » Elle lui dit en outre qu'elle avait fait deux bons repas depuis le matin. Le docteur voulant connaître la qualité des mets qu'on lui avait servis demanda à en voir les restes ; et son étonnement fut au comble quand il vit le peu d'attention qu'on avait mis au choix des viandes. Dès lors, ayant toutes les preuves d'une parfaite guérison, il fut contraint d'avouer que son art n'y était pour rien et que Dieu seul avait opéré cette cure instantanée. Vers le soir notre chère Sœur put assister à genoux à la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Le lendemain, Dimanche, elle fut à la Messe de Communauté, y fit la Sainte Communion et dès ce moment reprit ses occupations ordinaires. Notre Seigneur ayant ainsi, dans son infinie bonté, détruit le seul obstacle qui s'opposait à ce que notre Sœur prît l'habit, nous fumes heureuses de la revêtir enfin des livrées du Sacré-Cœur. La cérémonie de vêture eut lieu le mardi 17 Décembre 1866. Le docteur et beaucoup de personnes des meilleures familles du Grand-Côteau y assistèrent.

Signé Vict. Martinez, Supérieure.

Voici un extrait de la relation envoyée par Miss Mary Wilson elle-même à la T. Rde Mère Générale des Dames du Sacré-Cœur :.. « Le vendredi matin, après avoir reçu le Saint Viatique, ce qui fut pour moi d'une extrême difficulté, au milieu des affres de la mort et tout le corps anéanti par l'excès de la douleur, je me mis à prier de cœur, ne pouvant plus le faire des lèvres. « Mon Dieu, vous voyez combien je souffre ! » Puis saisissant l'image du Bienheureux Berchmans je la pressai sur mes lèvres et dis du fond du cœur : « Si vous avez le pouvoir de faire des miracles, obtenez-moi, si la plus grande Gloire de Dieu ne s'y oppose, quelque soulagement à mes douleurs ; ou du moins la patience de les supporter jusqu'au bout. Si vous ne pouvez m'obtenir l'une de ces faveurs, je ne crois plus à votre puissance. » Au même instant j'entends une voix qui me dit : « Ouvre la bouche ; » ce que je fis avec une grande difficulté. Alors je sentis quelqu'un poser son doigt sur ma langue. J'ouvris les yeux, ce dont j'étais incapable depuis six jours, et je vis devant moi un jeune homme environné d'une lumière brillante et tenant dans la main une coupe. Emerveillée je m'écrie : « C'est Berchmans ! » Il répond : « Oui, je suis envoyé vers vous par Dieu. Vos douleurs sont passées. Bientôt vous pourrez recevoir le saint habit, objet de tous vos vœux. Soyez fidèle ; ayez confiance ; ne craignez rien. » A l'instant je sentis que mes douleurs avaient disparu et je ne vis plus rien. Je crus d'abord être le jouet de mon imagination ; mais pouvant me tourner sur mon lit sans éprouver la moindre douleur, je m'écriai : « Je suis guérie »

Signé Sr Mary Wilson.

La suite a prouvé suffisamment la vérité de ce récit. L'Archevêque a chargé un de nos Pères de prendre les informations et de dresser un procès verbal qui a dû être envoyé à Rome. (Nous avons emprunté ce récit aux Lettres et Notices de Roheampton. Juillet 1867.)

Nouveau-Mexique — Lettre du P. Bianchi au P. Palumba — Santa Fe, 17 Août 1867. — Mon R. Père. P. C.

Il est temps enfin de rompre un silence trop long peut-être, mais nécessaire, et de vous adresser quelques mots ; puisque l'occasion s'en présente et que le temps aujourd'hui me le permet. Me voilà donc enfin au Nouveau-Mexique avec les autres Pères : que béni soit le Seigneur qui nous a

conduits sains et saufs jusqu'ici! C'est par sa Miséricorde que le Seigneur ne nous a pas abandonnés au milieu de tant de souffrances, d'afflictions, de dangers et de fatigues; c'est par sa Miséricorde que nous avons échappé à la fureur des Indiens. Il faudrait écrire un volume si je voulais vous détailler toutes les péripéties de ce long et pénible voyage; aussi laissant de côté tout ce qui s'est passé pendant un trajet de 600 lieues en chemin de fer, au travers les Etats-Unis par New-York, Philadelphie, Baltimore, Wasington, Georgetown, Cincinati, St. Louis, etc, je me contenterai de vous parler de notre voyage en voiture, à cheval, à pieds. — Arrivés heureusement à Leavenworth, nous restâmes quelques jours avec Mgr. Miège pour faire les préparatifs de notre voyage. Le 14 Juin nous nous mîmes en route pour le Nouveau-Mexique: notre petite caravane se composait de cinq voitures et de deux chars portant des provisions pour 5 religieuses, 2 Frères de la doctrine chrétienne, 3 prêtres séculiers, 5 Jésuites, l'Evêque, un jeune Mexicain et plusieurs séculiers. Après quelques milles, nous nous arrêtâmes à peu de distance de la ville et nous commençâmes l'apprentissage des campements: c'est-à-dire à lier et soigner nos mules; à chercher du bois pour allumer du feu. — La nuit fut mauvaise, grâce à une pluie abondante accompagnée d'éclairs et de tonnerre: nous apprîmes ainsi de bonne heure ce que c'est que dormir à la belle étoile. Le lendemain, 15, nous fîmes peu de chemin, et la nuit fut aussi orageuse que la précédente. Le troisième jour, le 16, nous demeurâmes dans le même lieu et nous pûmes célébrer plusieurs Messes dans une maison voisine. Une des religieuses tomba malade; la nuit fut encore mauvaise. Le 17 fut un beau jour, la nuit fut belle aussi, et nous pûmes avancer. Le lendemain après quelques heures de marche, nous parvînmes au bord d'un fleuve; mais comme le pont se trouva rompu, nous dûmes revenir sur nos pas: aussi perdîmes-nous dans l'après-midi le peu d'avance que nous avions eue le matin. Dans la nuit du 19 il tomba une forte grêle accompagnée d'éclairs. Le 20 il n'y eut rien de nouveau. Le huitième jour de notre voyage nous arrivions enfin à St. Marie, à la résidence de nos Pères, qui nous reçurent en triomphe. Le lundi, 25, nous quittâmes St. Marie et après avoir voyagé par des routes affreuses et sous une forte pluie nous atteignîmes Junction-City (?). Nous fîmes raccommoder dans cette ville plusieurs de nos voitures qui avaient souffert du voyage et le jour de St. Pierre et de St. Paul nous reprenions notre route. Ce jour là, pendant qu'à Rome on célébrait ces deux grands saints, j'eus le bonheur d'offrir le St. Sacrifice sous une tente; c'est encore ce jour que nous vîmes pour la première fois 4 affreux Indiens. Je dis affreux, parcequ'à première vue ils font vraiment peur par leur figure, leur couleur, leur chevelure et leurs vêtements; mais ces Indiens, tout armés qu'ils étaient, étaient assez pacifiques: ils nous semblèrent des espions: Ils se contentèrent de petits objets qu'on leur donna. Nous fîmes de petites étapes jusqu'au mardi, 2 Juillet, notre route devenant de plus en plus périlleuse, nous nous joignîmes à une grande caravane Mexicaine composée de 60 à 70 chariots traînés par quatre ou cinq paires de boeufs. Nous marchâmes avec assurance dans la compagnie de ces bons Mexicains, qui se montraient pleins d'égards pour nous, et étaient parfaitement armés pour nous défendre en cas d'attaque. Le 6 Juillet quelques figures peu rassurantes nous effrayèrent un instant: on se contenta de nous regarder et on passa. Le lendemain qui était un Dimanche, l'Evêque officia et fit une instruction en catalan à ses diocésains. Notre caravane s'accrut encore et porta à 100 le nombre de nos chariots. Nous nous enfonçâmes de plus en plus dans ces immenses plaines où naguère les Indiens avaient commis des vols et des meurtres; nous y vîmes la chasse aux buffles sauvages et remarquâmes çà et là des serpents à sonnettes vivants ou morts. Le jeudi 11, nous atteignions enfin le fort Larned. Cette place était infectée par le choléra: nous y confessâmes quelques moribonds. C'est là que le fléau s'attaqua à notre caravane: le 13 plusieurs en ressentaient les atteintes et le 14 un d'entre eux succombait au mal: je lui donnai la sépulture comme les circonstances et le lieu me le permirent. Arrivés au fort Dodge, nous ne fûmes pas admis dans la crainte que nous n'apportassions avec nous le choléra et nous dûmes faire un détour de plusieurs milles pour continuer notre route. Le lendemain à deux milles seulement de nous, les Indiens attaquèrent une caravane: le combat fut acharné: cependant les voyageurs n'eurent à déplorer que la perte de l'un d'eux: plusieurs furent blessés. Après le combat, les Indiens nous voyant tout près d'eux, nous attaquèrent à la tombée de la nuit. Grâce à leur petit nombre et à la manière dont nous les reçûmes, ils furent mis en fuite. Cette première attaque nous effraya bien un peu, mais ne fut pas dangereuse. Le 18 un peloton de soldats envoyés du fort Dodge se mit à la poursuite de nos agresseurs, mais en vain. Un homme qui avait été blessé le jour précédent dans l'attaque de la caravane voisine de la nôtre mourut, après avoir reçu le baptême que lui administra l'un de nos Pères. Cependant le choléra fit plusieurs victimes parmi nous: le 19 nous perdîmes un compagnon; un autre le 20, et deux encore le 22, dont un brave jeune homme du Mexique et conducteur de notre chariot. Le 22 surtout fut pour nous un jour plein de dangers à cause d'un assaut que nous livrèrent

les Indiens au de deux à trois cents à cheval. Cette attaque qui fut terrible dura l'espace d'une heure ; mais grâces à Dieu et à la Très Sainte Vierge, notre protectrice, personne d'entre nous ne reçut même une blessure : les adversaires laissèrent sur le champ de bataille 45 chevaux et plusieurs cavaliers que les Mexicains virent tomber sous leurs coups. — Pour le P. Vigilante, moi et les autres, nous nous mîmes sous un char à prier le Seigneur selon que l'extrémité où nous nous trouvions nous l'inspirait, aidant de cette manière ceux qui combattaient pour nous. Bien que pleins de confiance dans le Seigneur nous ne pouvions cependant nous défendre de quelque crainte en entendant siffler les balles sur nos têtes et nous attendions avec anxiété la fin de ce combat. Et certes nous avions lieu de craindre en nous voyant cernés en un instant par un si grand nombre d'ennemis qui comme un torrent impétueux s'étaient précipités sur notre campement, des collines voisines. C'étaient des hommes qui dans cette circonstance n'auraient pas épargné nos bagages ni même nos vies. Ils étaient plus en force que nous et avec un peu plus de courage ils auraient pénétré facilement dans notre campement. Après ce fait les journaux américains publièrent que nous avions été tous massacrés : c'est pour cela que plusieurs, comme nous l'avons appris ensuite, prièrent pour le repos de nos âmes. — Je poursuis maintenant le récit de notre voyage. Le 27 une des Sœurs de la voiture où je me trouvais tomba gravement malade ; elle reçut les derniers Sacrements et mourut le lendemain. Le même jour nos Pères firent vœu de jeûner la veille de la Nativité s'ils échappaient au choléra ainsi que Monseigneur. Nous nous trouvâmes plusieurs jours plus ou moins bien, et Monseigneur voyant qu'il n'y avait plus autant de danger de tomber dans les mains des Indiens voulut abandonner la grande caravane pour marcher un peu plus vite et laisser derrière nous cette atmosphère corrompue. Nous passâmes alors par des endroits où se rencontraient quelques postes de soldats. Le 29 Juillet nous nous trouvâmes en face du Fort Lion et le 31, fête de notre Bx Père nous passâmes le fleuve Arkansas. Voici comment nous célébrâmes cette fête. Après avoir franchi le fleuve nous dressâmes une tente sur le rivage, nous élevâmes un autel et le P. Vigilante offrit le Saint Sacrifice. Vers 11 heures nous avons fait la Sainte Communion et chanté plusieurs cantiques, et ce fut tout. Le 1er et le 2 Août, rien de remarquable. Le 3 nous arrivâmes à la Trinitad, village assez considérable du Colorado, situé près du fleuve Rio del las Animas. Ici la scène change. Plus de sommeil sur la dure, plus de danger de la part des Indiens : nous sommes dans le diocèse de Mgr Lamy, tout est joie, tout est fête. Presque dans chaque lieu ou village par où nous passons jusqu'au 15 Août, nous recevons une ovation, comme à Mora, Las Vegas, San Miguel, mais surtout à Santa Fé où Mgr fut reçu en triomphe, musique, cavalcade, etc. etc. Voilà donc comment 4 mois après notre départ d'Espagne nous sommes arrivés à Santa Fé, petite ville capitale du Nouveau Mexique, le 15 Août, jour de l'Assomption de la Ste Vierge. J'aime à penser que c'est là une marque de la protection de la Sainte Vierge et des faveurs qu'elle nous obtiendra pour faire quelque bien à ces pauvres habitants du Nouveau Mexique. — En attendant notre destination nous demeurons chez l'Evêque. Il semble que la fonction que nous aurons à remplir sera de donner les Exercises et les Missions. Ici nous portons librement l'habit de la Compagnie. Pendant le voyage mon vêtement consistait en un Sur tout et autres habits séculiers, un chapeau de paille et une paire de bottes. Que ces aventures n'inspirent aucune crainte à ceux qui doivent nous suivre, parceque le chemin de fer terminé, elles ne se présenteront plus. Du reste dès maintenant on pourrait les éviter en venant par la poste qui traverse ces plaines en l'espace de 8 jours.

P. S. On a déterminé le lieu de notre résidence qui est pour le moment la paroisse de Bernadillo. Bien que son nom de Bernadillo indique un endroit peu important, elle a une étendue considérable et contient même quelques populations d'Indiens, mais pacifiques. Je m'y rendrai d'ici peu pour me réunir ensuite à nos Pères. Nous avons déjà commencé à prêcher.

Bianchi S. J.

Etats-Unis ... Tribus Sauvages ... On sait que le Gouvernement des Etats-Unis a chargé le P. de Smet d'une mission pacifique auprès des Sauvages révoltés, espérant que la vieille robe-noire aurait plus d'influence pour apaiser les tribus guerrières que tout autre négociateur. — On verra par les extraits suivants du journal adressé par le P. de Smet aux Précis Historiques, que le vieux Missionnaire a fait de cette expédition politique une Mission religieuse féconde en fruits. —— Fort Benford, à l'embouchure de la Roche jaune 2240 milles au dessus de St Louis, 8 Juillet 1867. — Je vous ai donné mon itinéraire de St Louis à Sioux City, et de là à l'agence Jantonne, près du fort Rendall. A l'agence, j'ai eu la consolation de régénérer dans les saintes eaux du baptême au delà de 200 petits enfants et quelques adultes. Plusieurs jouissent déjà des joies éternelles. L'interprète Janton, M. Alexis Gion, m'a donné, pendant mon séjour dans la tribu, un petit appartement au grenier, dans sa maisonnette en charpente. J'ai passé, en cet asile hospitalier, bien des moments doux et heureux dans l'accomplissement de mes devoirs religieux, vu surtout que j'ai eu la consolation d'y offrir chaque jour le

Saint Sacrifice de la Messe. Les deux Dimanches que j'ai passés parmi les Jantons, une chapelle a été improvisée, où catholiques et protestants, blancs, métis et sauvages s'empressaient de se rendre pour le Service divin. Tous m'ont comblé d'attentions et d'égards. — 21 Mai. — Je quitte l'agence jantonne, ainsi que le bon chef Pananniapapi et sa bande. Ma petite caravane est composée d'un interprète sioux, d'un guide, d'un garde de chevaux et d'un chasseur. Pendant sept milles, la route traverse une terre élevée, à travers de belles et riantes prairies légèrement ondulées. Au ruisseau, on passe dans les basses terres, ou le bas vallon du Missouri. Là, le chef janton, appelé Corne de fer, et sa petite bande cultivent les champs. Je donne le baptême à tous les petits enfants. Six milles plus loin, au Sentier de bois à proue, j'en baptise encore plusieurs autres. Trois milles plus loin, sur le bord de la rivière Missouri et sur la terre du chef Măgaska, ou Cygne, nous campames pour la nuit, à une distance de dix-sept milles du point de notre départ. . . . 22 Mai. — Je régénère dans les saintes eaux du baptême une famille métisse, père, mère et 7 enfants, qui s'étaient préparés depuis plusieurs années pour obtenir cette faveur. Les parents reçoivent ensuite le sacrement de mariage, selon le rituel romain. Soixante-quatorze enfants de la bande de Măgaska reçoivent aussi le baptême. Toute la matinée est employée à ces saintes cérémonies. Nous quittons le camp vers midi et regagnons la haute plaine. Plusieurs ondées de pluie rendent la route glissante, vaseuse. Après huit milles de chemin, nous dressons notre tente sur le bord du ruisseau Louison. — Dans cet endroit, une hôtellerie solitaire, consistant en deux cabanes de bois, avait été érigée et était habitée par un Canadien, sa femme métisse et plusieurs de leurs enfants. Tous paraissent heureux de me voir. Plusieurs autres Canadiens, qui occupent des chantiers dans les bois le long de la rivière Missouri, pour alimenter les bateaux à vapeur, ayant été avertis de ma présence dans le pays, avaient amené leurs enfants sur mon passage. Toutes mes heures disponibles, jusque bien tard dans la soirée, se passent en instructions, dont ces hommes semblaient avides et auxquelles ils prêtent la plus grande attention. Dix petits enfants me sont présentés pour le baptême; une femme métisse reçoit, avec le sacrement de régénération, la bénédiction nuptiale. — 23 Mai. — Vers les 10 heures du matin, nous quittons les bords du Louison, et après une course de dix-neuf milles, nous dressons la tente sur le bord du ruisseau Pratt et à côté de l'hôtellerie Hamilton. L'hôte est de mes anciennes connaissances; aussi me comble-t-il de bontés. Il met à ma disposition tous les produits de sa ferme. Chez Hamilton, comme chez son voisin du Creek Louison, on s'était rassemblé et on m'attendait pour conférer le baptême à deux adultes et à treize petits enfants. C'était pour moi une belle offrande à faire, la veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, et le jour de la fête du martyr de la Compagnie de Jésus, le Bx André Bobola. — 24 Mai. — J'offre le Sacrifice de la Messe de grand matin et me remets en route pour faire une étape de 22 milles. Le chef sioux de la tribu des Brûlés, Katanka-Wakan, ou l'Esprit-bœuf, nous rejoint en route, et nous campons ensemble au pied des côtes, à Bijou. Un pionnier canadien y a bâti sa cabane. J'y baptise ses cinq petits enfants. — 25 Mai. — Nous continuons notre voyage à travers une longue série de plateaux que baignent des marais peuplés d'outardes, de bécassines et de canards sauvages. — 26 Mai. — Nous arrivons au fort Thompson, vers les 7 heures du soir. Nous y élevons notre tente, à une petite distance du Missouri. Je fais ma visite aux officiers du fort, et passe au milieu d'eux une soirée très-agréable. Les officiers de l'armée américaine sont, en général, des gentlemen dans toute la force du terme. Ils me témoignent la plus grande cordialité et pourvoient à tous mes besoins.

27 Mai. — Je trouve au delà de 120 loges d'Indiens dans le voisinage du fort Thompson, appartenant principalement aux tribus des Brûlés, des Deux-Chaudières et des Jantonnais. L'objet de ma mission de la part du Gouvernement leur avait déjà été annoncé, et ils me reçoivent avec affabilité et confiance. Je convoque les principaux chefs et braves en conseil. Comme les noms qu'ils portent pourront peut-être vous intéresser, à cause de leur singularité, je vous en donnerai quelques-uns; d'ailleurs, ce sont mes enfants spirituels et mes amis, et je prends plaisir à vous les nommer. Les voici: Maźocâté, ou la nation de fer; Istamanźa, les yeux de fer; Tawăgochera-numpa, les deux lances; Tchêtauska, l'épervier blanc; Mantowa-Kouâ, l'ours en chasse; Gougsunapiz, le collier d'osselets; Mantâtska, l'ours blanc. Trente-six chefs et braves assistent au conseil. J'ouvre la séance par une prière solennelle au Grand-Esprit, pour implorer l'assistance du Ciel sur tous les membres présents et sur chacune des tribus qu'ils représentent. Tous lèvent les deux mains au ciel pendant toute l'invocation. Je leur expose ensuite, au long et au large, l'objet de ma mission, les désirs et les vues du Gouvernement à leur égard. Tout tendait à les raffermir dans leurs bonnes dispositions, à les tenir séparés des bandes hostiles, pour leur propre sécurité et celle de leurs familles, et pour les mener à une paix durable et permanente. Dans leurs discours et leurs réponses, les chefs font des promesses solennelles d'écouter l'avis de leur grand père (le président), et de conserver la paix avec les Blancs. Ils m'exposent naïvement leur situation délicate et critique. D'un côté, ils font valoir leur voisinage et leurs rapports avec les gens de guerre, qui sont leur propre sang, leur parenté; et les invitations de

ceux-ci à leur faire lever le casse-tête contre les Blancs pour la défense du pays commun qui les a vu naître; invitations toujours accompagnées d'insultes et de menaces. D'un autre côté, — je continue de vous citer leurs propres paroles: « Des commissaires du Gouvernement et des agents « leur arrivent chaque année; ils sont affables et profus en paroles et en promesses, de la part du Grand-père. A quoi dit-on attribuer que les belles paroles et « les grandes promesses n'aboutissent à rien, rien, rien ? » Ils entrent ensuite dans une série de détails sur les injustices et les méfaits des Blancs, et terminent en disant: « Nous continuons d'espérer que nos paroles arriveront à l'oreille de notre Grand-père, qu'elles entreront dans son cœur et qu'il « nous prendra en pitié. La présence de la Robe-Noire augmente aujourd'hui notre espoir et notre confiance. » Le conseil dura plusieurs heures, avec tous les pronostics d'un bon et heureux résultat. Mon instruction religieuse, qui suivit le grand conseil, fut écoutée avec la plus grande attention. Comme j'avais parlé de l'importance du Sacrement de la régénération, les divers chefs haranguèrent aussitôt leurs camps, et les mères s'empressèrent de me présenter leurs petits enfants, au nombre de plus de 160, « pour les dédier au Grand-Esprit » par le baptême, comme ils s'expriment. — La vie des Indiens est bien dure; le climat est très-rigoureux. Un grand nombre des enfants succombent avant l'âge de raison, sans pouvoir résister aux fatigues, aux misères et aux maladies inconnues pour nous et sans remède parmi eux. C'est pour moi un vrai jour de fête que de baptiser ces pauvres petits innocents: le baptême aura ouvert le Ciel à un très grand nombre que j'ai eu le bonheur de baptiser dans mes longues excursions. J'ai l'intime conviction qu'ils intercèdent pour moi auprès de Dieu. — Le conseil et les cérémonies du baptême se sont prolongés bien avant dans la soirée. La journée était belle. Je rends grâce au Ciel et à la bienheureuse Vierge Marie pour toutes les faveurs reçues. — 28 Mai. — Je dis la Messe et fais une instruction au fort Thompson, tard dans la matinée. La garnison y est principalement composée d'Irlandais, d'Allemands, de Français, tous catholiques. C'était la première visite qu'ils recevaient d'un prêtre. Aussi un bon nombre s'empresse de profiter de ma présence pour s'approcher des Sacrements. Je passe une partie de la journée avec eux et j'emploie le reste en conférences avec les sauvages; ce qui était le principal objet de ma visite. — 29 Mai — A sept heures du matin, nous étions en marche. Le pays que nous traversons offre le même aspect. Nous dînons sur le bord du petit ruisseau Chaîne-de-roche: les pigeons, les bécassines, les canards qui viennent se présenter au chasseur sur notre route forment notre repas ordinaire. Une curiosité assez remarquable pour être citée se trouve à la Chaîne-de-roche, près du ruisseau: on y voit, sur la surface du roc vif, cinq traces profondes et parfaites de pied d'homme. C'est un endroit renommé dans les légendes indiennes, dont plus tard je tâcherai de vous donner toute l'histoire. Vers le coucher du soleil, nous campons au Chapelle-creek, près de trois loges indiennes. J'y trouve d'anciennes et bonnes connaissances qui me comblent d'amitié et s'empressent de me présenter 9 de leurs petits enfants pour le baptême. — 30 Mai. — En ce jour glorieux de l'Ascension, j'offre la Sainte Messe pour la conversion des tribus indiennes. Au départ, à 7 heures du matin, le waggon s'embourbe dans la vase profonde du Chapelle-creek. Comme au ruisseau bourbeux du fort Randall, il faut décharger et épauler tous les effets. On parvient avec peine et à force de bras à dégager le waggon de sa situation embarrassante, et de nouveau nous nous mettons en marche pour une distance de 25 milles. Nous traversons une région montagneuse, remplie de moellons, pour la plupart arrondis par les eaux. Pendant que nous dînons au Medicine-creek, plusieurs familles sioises, qui étaient en voyage, traversent le ruisseau et profitent de ma présence pour obtenir, en faveur de 8 de leurs enfants, les bienfaits du baptême. La route passe en vue du Missouri et entre dans le bas vallon de la rivière. Nous campons au vieux fort Sully, aujourd'hui abandonné, vers les 5 heures de l'après-midi, au milieu de 220 loges d'Indiens, qui me reçoivent avec toutes les démonstrations de la plus vive cordialité. — 31 Mai. — Comme au fort Thompson, je convoque les chefs et leurs braves au grand conseil. J'ajouterai ici une seconde liste de ces nestors des plaines. Leurs noms, comme aux temps anciens, sont ou caractéristiques ou significatifs, rappelant quelques traits ou actions remarquables de leur vie. Pour la plupart ce sont des noms célèbres parmi les tribus du Grand désert, et de mes anciennes connaissances. Je me fais un plaisir de vous les faire connaître. Les voici: Nâgi-Wakan, ou l'esprit par excellence; Tchêtangi, l'épervier jaune; Zizikadanakian, l'homme qui plane au dessus de l'oiseau; Tokayâketê, celui qui tua le premier; Matowayouwi, l'homme qui dispersa les ours; Tokaoyouthpa, l'homme qui prit l'ennemi; Wawantaneanska, le grand mandan; Wagha-Tchawkaeyapi, l'homme qui sert de bouclier; Tchatêpêta, le cœur de feu; Ezzanimaza, la corne de fer; Wâmedoupiloupa l'aigle à queue rouge, et un grand nombre d'autres: — Au premier appel ils accourent au conseil. Je présente aux principaux chefs une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'ils reçoivent avec le plus grand empressement et la plus vive reconnaissance. Ils reconnaissent les faveurs reçues du Ciel lors du choléra, et accordées au chef Pananniapapi et sa bande par l'intercession de Marie.

Dès qu'ils connaissent l'objet de ma visite, ils prêtent la plus grande attention à mes paroles et à mes avis. Ils se plaignent amèrement de la mauvaise foi des Blancs, des commissaires et des agents du Gouvernement, toujours si prodigues de paroles et de promesses, et toujours si lents à les exécuter, quand toutefois ils en viennent là. La patience leur pèse; ils se proposent toutefois de continuer à patienter. Dans tous leurs discours et dans toutes leurs paroles, ils se déclarent favorables à la paix avec les Blancs, prêts à demander à leurs jeunes guerriers d'enterrer le casse-têts et de s'éloigner des bandes de guerre. Ils expriment, en même temps, un vif désir de se placer sur des réserves et de cultiver le sol. Mais jusqu'à ce que les champs leur procurent l'abondance, ils se proposent de continuer la vie nomade de chasseurs et à parcourir paisiblement les plaines à la recherche des animaux, de racines et de fruits. — Jusqu'ici, tout ce que j'ai observé et pu apprendre parmi les différentes bandes d'Indiens me fait augurer favorablement de leurs dispositions à vivre en paix avec les Blancs, et à faire des efforts pour détourner les jeunes gens de commettre des déprédations. Ils demandent, et avec droit, qu'on leur fasse justice, que les annuités accordées par les traités leur parviennent, qu'on cesse tout de bon de les nourrir de promesses, qu'on les protége contre les Blancs qui viennent semer l'iniquité et la misère dans tout le pays; enfin, ils supplient humblement leur Grand-père le président de leur accorder des instruments d'agriculture, des semences, des charrues et des bœufs pour labourer la terre. Je le répète de nouveau; si les Sauvages pèchent contre les Blancs, c'est que les Blancs leur ont beaucoup manqué. — A la fin du grand conseil, des mères, avec leurs petits enfants au nombre de 174, m'attendaient pour le baptême. — J'ai envoyé plusieurs exprès dans l'intérieur du pays pour annoncer aux bandes hostiles mon intention de les visiter. J'attends la réponse d'ici à deux mois. J'ose espérer quelque résultat, et j'offre mes pauvres prières au Seigneur pour le bon succès de ma mission pacifique; il doit régler ma course future. Sur ces entrefaites, je continuerai mes visites parmi les Sauvages dans les parages des forts Rice Berthold et Union. Les exprès m'attendront au vieux fort Sully. Pour aller et venir de Sully à Union et vice versa, les distances sont de 1430 milles. — 1er Juin. — Pluie, averse, pendant toute la nuit, brouillard épais et temps froid. Vers midi, le soleil perce et il fait une chaleur étouffante. Je passe toute la journée avec les principaux chefs en entretiens sur la religion et sur la situation actuelle, critique et dangereuse des tribus indiennes des plaines, vis-à-vis du gouvernement américain. A l'instar des Blancs, les Indiens ont proclamé une espèce de loi martiale; les chefs guerriers seuls assument toute autorité. — Aujourd'hui, j'ai conféré le baptême à 33 petits enfants de la bande des Brûlés. — 2, 3, 4 et 5 Juin. — Ces quatre journées sont principalement employées en conférences avec les Indiens. Les départs et les arrivées ne discontinuent pas. Le petit soldat, second chef des Santonnais, se joint au gros camp; sa tribu compte au delà de 400 loges ou tépies. Il écoute avec attention les instructions religieuses que je lui donne et les paroles que le Gouvernement m'a chargé de leur adresser. Le petit soldat m'entretient à son tour, des dispositions amicales de sa tribu envers les Blancs. — Pendant ces 4 jours, j'ai administré le baptême à 39 petits enfants indiens. — 6 et 7 Juin. — Baptême de 2 enfants. Arrivée des généraux Sully et Parker, envoyés extraordinaires du Gouvernement pour prendre des informations spéciales au sujet des plaintes des Sauvages contre les Blancs, et des injustices dont ils ont été continuellement victimes. MM. Sully et Parker sont des généraux distingués de l'armée américaine, également reconnus par leur bravoure et leur probité. Nous avons ensemble une longue conversation sur l'objet de nos missions respectives, et il est résolu que je les accompagnerai jusqu'au dessus de la Roche jaune, pour réunir nos efforts afin de ramener les tribus à la paix. — 8 Juin. — Baptême de 10 petits enfants. Un grand conseil est convoqué par les deux généraux. Tous les chefs et les braves y assistent. A la demande des officiers américains, je fais un petit discours préliminaire aux Sauvages pour attirer leur attention et leur donner confiance. Je leur dis que leur Grand-père le président désire connaître tous leurs griefs, afin d'y porter, une bonne fois, un remède efficace. Les deux généraux parlent ensuite et donnent tous les détails sur leur mission parmi eux, leur promettant que toutes les paroles prononcées en conseil seront fidèlement envoyées à Washington, pour être soumises au président. Chaque chef, au nom de sa bande, manifeste toute sa pensée. Le conseil se termine dans la plus parfaite harmonie et par un grand festin, auquel tous, petits et grands, vieux et jeunes, assistent et font honneur avec le plus grand empressement et un excellent appétit. Je vous donnerai plus tard, si le temps me le permet, quelques-uns des discours improvisés par les chefs; ils sont admirables par leur bon sens et leur éloquence. — 9 Juin. — Dimanche. Un grand nombre d'Indiens viennent assister au Service divin et à l'instruction. C'était une réunion composée de Blancs, de métis, d'Indiens de différentes bandes. Deux mariages sont ensuite célébrés. Le Service divin est à peine terminé, lorsque le grand chef guerrier Mazakampeska, ou la Coquille de fer, avec plusieurs de ses braves, se présente dans le camp et nous fait sa visite. Un conseil

est aussitôt tenu. La coquille de fer, après des préambules trop longs pour être rapportés ici déclare « qu'il désire la tranquillité et la paix pour son pays ; mais, pour l'établir, trois conditions lui paraissent absolument nécessaires. Otez d'abord, dit-il, tous vos soldats du pays ; fermez toutes vos grandes routes à travers les côtes noires ; empêchez les bateaux à vapeur de monter dans le haut Missouri, afin que les buffles et les autres animaux ne soient point troublés. » C'est la conditio sine quâ non de Mazakampeska. — Le général Sully lui fait entendre « que les soldats ont été attirés dans le pays par les massacres de Minnesota, des plaines du Missouri ; que, si ces meurtres et ces massacres continuent, le nombre des soldats sera augmenté et couvrira leur pays comme les sauterelles couvrent leurs plaines. Qu'on enterre le casse-tête, et les soldats retourneront dans leur pays. » Le Général dit qu'il est venu pour entendre les plaintes des Indiens et que leurs paroles seront fidèlement rapportées à leur Grand-père. Le chef promet de se servir de son influence pour concilier les jeunes gens à la paix. — Vers les trois heures de l'après-midi, nous partons pour le nouveau fort Sully, par une haute et belle route où nous parcourons une distance de 25 milles en trois heures. Le vapeur Graham se trouvait au fort avec 5 compagnies de soldats destinées aux différents forts supérieurs. Nos arrangements sont aussitôt pris : nous laissons nos voitures, nos bêtes et nos bagages, et nous prenons place sur le vapeur. — 10 Juin. — Le bateau part de grand matin et fait à peine 20 milles pendant la journée. Tout le temps est employé à couper et à porter du bois pour alimenter la fournaise. Elle est si gourmande qu'elle consume chaque jour 25 cordes de bois, mesure de 8 pieds de longueur sur 4 de profondeur et de 4 de hauteur. Le Graham a une longueur de 249 pieds. C'est un palais flottant et le plus grand bateau qui soit jamais monté dans le haut Missouri. — Ma qualité d'envoyé extraordinaire du Gouvernement m'accorde le titre de major, singulièrement associé, il faut le dire, à celui de Jésuite. Toutefois, il a cela de favorable qu'il me donne plus d'accès auprès des soldats, dont un grand nombre sont catholiques. Je leur accorde, non comme major, mais comme prêtre, tous mes moments disponibles. Le Dimanche, je dis la Messe en public, dans le salon spacieux des dames ; et, chaque jour, j'offre le Saint Sacrifice dans ma chambre privée, avec la consolation de distribuer la Sainte Communion à plusieurs. Je me trouve à bord au milieu des exercices d'une petite mission : mes journées se passent à faire le catéchisme, à instruire et à confesser les soldats, qui s'empressent de se rendre dans ma chambrette. Chemin faisant, je baptise une dame et ses petits enfants. — 16 Juin. — Nous arrivons au fort Rice, à 260 milles de distance du fort Sully. Les vents et le besoin de bois qu'il faut couper, sont de grands retards pour le bateau. A Rice, sur les deux bords de la rivière, environ 530 loges se trouvent campées et attendent notre arrivée. Toute la tribu des Yantonnais, de 380 loges, s'y trouve réunie. Les autres camps sont des parties d'autres bandes : Unkepapas, Pieds-noirs, Sioux et autres. — 17 et 18 Juin. — Ces jours se passent en conférences et en conseils, auxquels tous les chefs et les principaux des braves assistent. Je vous donnerai plus tard des détails sur nos différentes réunions. J'en fais l'ouverture, à la demande des généraux Sully et Parker, qui font connaître aux chefs, dans tous leurs détails, les intentions du Gouvernement à leur égard. Tous les chefs sont admirables dans leurs discours et dans leurs réponses, à la fois sages et éloquents, ainsi que dans leurs dispositions à maintenir la paix avec les Blancs. Tous nos rapports avec les Indiens font augurer favorablement du succès, et nos séances durent jusque tard dans la soirée. Les camps étant éloignés du fort et sur l'autre bord de la rivière, j'ai seulement l'occasion et le temps de baptiser 15 de leurs petits enfants. On me mène auprès d'un pauvre petit qui est à l'agonie, et qui meurt quelques instants après avoir reçu le baptême. — J'ai l'espoir de rencontrer les mêmes camps à mon retour du fort Union et de les entretenir principalement de la religion, dont ils paraissent très-avides. — 19 Juin. — Nous quittons le fort Rice, de grand matin. La distance du fort Berthold est de 175 milles. Nous y arrivons sans le moindre incident. — 23 Juin. — Dans le trajet, 4 cabris sont tués par les chasseurs. Mon temps, sur le bateau, est surtout employé à entendre les confessions des soldats catholiques et à les préparer à s'approcher des Sacrements. Un Bruxellois, nommé Charles Smet, est du nombre ; c'était pour lui et pour moi une grande consolation de pouvoir nous entretenir dans la langue maternelle. Il n'avait rien perdu de son accent. Un couple irlandais, la servante du général et un sergent profitent de ma présence pour recevoir la bénédiction nuptiale. — Nous passons quelques heures, à Berthold, en conseil avec le chef des trois tribus réunies, les Arikaras, les Mandans et les Minataris ou Gros-ventres. Ils sont toujours restés fidèles au gouvernement. Un conseil final aura lieu à notre retour à Berthold. Je vous en entretiendrai plus tard. — 24 Juin. — Le vapeur continue sa course. On voit la première bande de buffles. Un grand nombre de passagers sautent à terre pour aller à la poursuite de ces animaux. Un seul buffle est tué. Un des chasseurs, encore novice en cette sorte de chasse, se perd ; et, malgré toutes les recherches et les coups de canon, il n'est pas retrouvé. — 28 Juin. — Nous arrivons à Buford, près de l'ancien fort Union, à l'embouchure de la Roche-jaune. Cet endroit est situé à 255 milles du fort Berthold, et à 2 240 milles de Saint-Louis. Le fort Buford

contient 5 compagnies de soldats. J'y emploie mon temps à écrire et à me rendre utile aux soldats et à 30 loges d'Assiniboins. Je baptise un soldat et 47 enfants indiens, et je donne la bénédiction nuptiale à trois couples. — 7 Juillet. — Arrivée des chefs assiniboins et grand conseil. Tous se déclarent amis des Blancs et promettent de ne jamais se rendre aux sollicitations des ennemis. Nous attendons l'arrivée des Corbeaux et des chefs Santies, pour leur annoncer et leur communiquer les désirs du Gouvernement. Ensuite, je descendrai la rivière jusque Rice ou Sully, pour gagner l'intérieur du pays et visiter les bandes ennemies, si la chose est praticable. Jusqu'ici le nombre des baptêmes conférés monte à 857.

Nous ajouterons à ce journal les lignes suivantes adressées récemment par le P. de Smet au R.P. Coosemann, Provincial du Missouri, qui se trouvait alors en Europe. — « J'ai parlé à votre Révérence dans ma dernière lettre des bonnes dispositions des Jantons. Tous leurs enfants sont maintenant baptisés, et ils désirent vivement qu'une Mission de nos Pères soit établie dans leur tribu. Dernièrement, dans leurs discours devant la Commission envoyée vers eux par le Président des Etats-Unis, ils ont demandé avec grandes instances qu'on leur accordât des Robes-Noires. — Si on les abandonne, ils tomberont infailliblement aux mains des Protestants. Quel malheur si, pour ces bons Indiens, doivent encore se vérifier ces paroles de l'Ecriture : « Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret illis. » La tribu des Jantons est comme un embranchement de la grande Nation des Sioux, qui ne compte pas moins de 80 à 100 mille âmes, comme j'ai pu m'en assurer dans ces derniers temps. — Je dois ajouter que toutes les tribus indiennes du haut-Missouri et de l'Est des Montagnes-Rocheuses désirent être instruites de la doctrine du vrai Dieu par les Robes-Noires Catholiques et implorent à grands cris notre zèle. — Je sais, Mon Révérend Père, qu'elle peine je vous cause en vous parlant ainsi, et je prévois en tremblant quelle sera votre réponse. Mais enfin, c'est à votre Révérence que je dois recourir et rendre compte de ma mission. La pensée que non seulement les Jantons, mais toutes les tribus du haut-Missouri tomberont sous l'influence des ministre du faux Evangile, me fait frémir.

Je suis etc.

de Smet S.J.

Il sera sans doute difficile de répondre à cet appel vu l'état présent de la Province du Missouri où la pénurie d'hommes est extrême. On en peut croire ce qu'écrivait récemment de Bruxelles le R.P. Coosemann lui-même : « Je viens de parcourir en partie la Germanie, la Belgique et la Hollande dans l'espoir de faire des recrues ; mais je n'ai pas enrôlé un seul Scolastique ni un seul Père. De plus on m'écrit du Missouri que cette année pas un seul candidat ne s'est présenté pour être admis dans notre Noviciat. »

Guyane-Française — Extrait d'une lettre du P. de Montfort au P. Lacouture. — Ilet-la-mère, 24 Mars 1867. —

On vient d'ajouter à nos douze Stations la Montagne d'argent qui avait été abandonnée depuis plusieurs mois. En supprimant le pénitencier de la Montagne on a eu la malheureuse idée d'en faire une léproserie. Et cependant comme il y a là 50000 pieds de café en plein rapport, des vergers considérables, des plantations de vivres, on y a laissé 50 transportés noirs pour ces cultures. On a d'abord retiré l'aumônier séculier : ensuite, sur je ne sais quelle demande, on a décidé que les 50 transportés noirs auraient pour aumônier un des Nôtres qui, par concomitance prendrait aussi la charge des âmes des lépreux. Hélas! on peut dire aussi in genere des âmes lépreuses. On a donc fait partir le prêtre déjà installé ici depuis un an environ et le P. Berriaud est allé le 5 Décembre prendre possession de ce poste d'avant-garde. — Le pauvre Père est là bien mal : tout avait été enlevé, détruit. Autels, bancs, confessionnal, statues, Chemin de Croix, cloche, tout avait été enlevé : au presbytère, rafle aussi complète. Avec ce qu'on a pu obtenir de l'administration, et ce que la Compagnie leur a fourni, le P. Berriaud et le F. Mellière sont arrivés tant bien que mal à compléter leur installation. Voici le personnel de la paroisse : Léproserie, 75 lépreux, 1 garde champêtre, 1 cantinier, 4 Sœurs de St Joseph de Cluny avec un domestique ; Transportation : 47 transportés noirs de tous pays, 2 surveillants et leurs femmes, 1 chef de culture, 1 distributeur ; de plus 5 ou 6 transportés blancs domestiques ou écrivains. Tout cela logé dans une partie des bâtiments du pénitencier qu'on venait de terminer lorsqu'on l'a abandonné. Le P. Moret y est mort en 1853 et le P. Dambrine en 1860. — Il n'y a pas de port : le mouillage est fort mauvais. On peut dire que ce pénitencier est une île, à cause du marais impraticable qui le sépare de la terre, la montagne s'élève à 90 mètres au dessus du niveau de la mer. Là jamais de viande fraîche, à peu près jamais de poisson parce qu'on ne fournit pas de quoi pêcher. On ne ravitaille guère la population que tous les 3 ou 4 mois. Les blancs ont du pain, du lard, des haricots ; les lépreux, de la morue, du couac (farine du manioc cuite en grumeaux) et je crois aussi des haricots. L'état de délaissement et de misère où on laisse les lépreux est incroyable.

Les personnes libres cultivent du maïs, élèvent des poules, des lapins, et ont un peu de jardinage, quand il ne fait pas trop sec. Les pauvres lépreux sont établis sur un sol rocailleux en pente raide, n'ont qu'à peine de l'eau pour boire et pas pour laver leurs plaies. On n'a renfermé là qu'une minime partie des lépreux de la Guyane qui sont au nombre, dit-on, de 3 à 4000. J'espère qu'on abandonnera une mesure aussi évidemment inefficace et aussi cruelle. Les lépreux ont presque tous les pieds malades : c'est ou l'éléphantiasis qui leur donne des pieds énormes, ou d'autres espèces de lèpres qui leur font tomber une à une toutes les phalanges. Il y a là des hommes, des femmes et des enfants. — A l'autre extrémité de la Mission, à Sparouine, il y a bien des misères aussi, presque autant qu'à la Montagne d'argent. Voici des chiffres officiels : Sur 208 hommes envoyés de France en Septembre, et envoyés à Sparouine en Octobre et Novembre, il restait en Février 62 hommes dont 33 en état de travailler, les 29 autres étaient malades. C'étaient 146 morts ou évadés, ou emportés dans les hôpitaux sans espoir de guérison.

Dans une lettre du P. Azur à la date du 17 Septembre nous lisons que le P. Berriant a déjà dû quitter la Montagne : on ne dit ni quelle en est la cause, ni s'il est remplacé, ni si l'administration abandonne ce point. — A St Laurent, la mortalité était grande, et le chiffre des décès s'élevait à 184. — Toutes les salles de l'hôpital étaient encombrées. — La santé de Nôtres était généralement bonne. — Le P. Gally a quitté Sparouine pour se rendre à Kourou. Le F. Janneaux remplace le F. Roullaux à St Joseph. Tous les autres Pères et Frères du Maroni gardent leurs postes.

Asie. — Maduré. — Lettre du P. St Cyr au P. Fessard. — 1er Juin 1867. —

Je me suis procuré le plaisir de vous adresser une lettre le 24 Novembre dernier. Je pense que vous l'avez reçue quoique aucune réponse ne me soit parvenue. — Depuis cette époque la Compagnie a fait une grande perte, une perte qui a dû vous être très-sensible, à vous en particulier. Je veux parler de la mort du Père Victor-Mertian qui fut autrefois votre Socius et qui a été le premier Provincial de Champagne. Ce bon et si regretté Père avait été mon condisciple à Fribourg, mon connovice à Avignon, mon ami toujours. Combien sa mort ne m'a-t-elle pas contristé, humanum dico, car s'il est mort à nos yeux, il est vivant en la présence de Dieu où il intercède pour nous. — Vous avez vu dans les Etudes, N° de Janvier, un article sur la famine dans les Indes anglaises ; puis une lettre dans le Messager du Sacré-Cœur, N° de Mars : ces deux pièces me dispensent de vous parler des terribles épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de nous faire passer. Dans ce seul district du Maduré central, nous avons perdu plus de 5000 chrétiens, sur une population de 52000 catholiques, sans parler de ceux qui ont émigré de divers côtés. Maintenant quoique le peuple souffre encore beaucoup, par suite de l'épuisement de toutes leurs ressources, le prix des denrées a beaucoup diminué, et les pluies que nous avons eues dernièrement ont fait renaître la confiance dans les cœurs. — Quant à nous, comment dire tout ce que nous avons souffert nous-mêmes ? Le P. Ravoux est mort de misère, les PP. Darrientort, Bedin, Eyraud ont été sérieusement malades par suite des privations, tous nous avons ressenti les effets de la Ste pauvreté. Les finances de la Mission ont été épuisées, nous avons fait des dettes parfois aux taux de 12 et 15 %. Comment les payer ? Le P. Cassis notre procureur se désole, se désespère. Nous perdrions courage aussi, si Dieu n'était là pour nous soutenir. Vous verrez sans doute Mgr Canoz ; il pourra vous donner tous les détails que vous désirerez. En attendant priez pour nous afin que ce temps de crise passe et passe bien vite. — Monseigneur en quittant l'Inde m'a chargé de le remplacer comme Vicaire Apostolique et Supérieur de toute la Mission. Voici donc un surcroît de peines, de fatigues et de responsabilité qui me tombe sur les épaules, au moment où mon âge et mes 26 ans de Mission semblaient réclamer un peu de repos. J'espère au moins que l'absence de Mgr ne sera pas de longue durée. Toutefois cette considération de ma Supériorité générale doit vous engager à prier davantage pour moi. — Pendant qu'en Europe vous êtes dans les craintes et les transes au sujet des grandes catastrophes qui sont sur le point d'éclater, nous ici au milieu des païens, de nos mahométans, de nos protestants, nous jouissons d'une tranquillité relativement fort grande. Je dis relativement car nous ne sommes pas sans éprouver bien des tracasseries surtout de la part des ci-devant schismatiques Indo-portugais. Vous savez que par suite du concordat, le Statu quo a été établi, et que eux et nous nous restons avec les églises et chrétientés qui nous étaient soumises à cette époque. Il va sans dire que nous respectons jusqu'au scrupule les prescriptions de ce Statu-quo et que nous nous abstenons d'entrer dans leur juridiction. Pour eux, il n'en est point ainsi ; ils s'efforcent de pervertir nos chrétiens, de s'emparer de nos églises et n'ont aucun respect pour les lois canoniques. Nous sommes en un mot comme des soldats que l'on attaque et qui ne peuvent pas se défendre. C'est ce qui fait dire à plusieurs de nos Missionnaires que la guerre ouverte vaudrait mieux que cette paix factice dont

les adversaires sont les seuls à profiter. — Mon district du Madure a moins à souffrir de cet état de choses que celui du Sud. Surtout chez nous nous avons peu de protestants et ils sont sans influence. Au district du Sud, au contraire, ils sont nombreux et puissants. Qu'ils cherchent à retenir leurs adeptes, cela se conçoit, mais pourriez-vous croire qu'ils mettent tout en jeu pour empêcher les païens eux-mêmes de venir à nous. Dernièrement dix familles dans un village voulaient recevoir le baptême; pour les en détourner, ces misérables ont fait mettre le feu à leurs maisons qui ont été réduites en cendres. — Le temps de la famine a été un heureux temps de conversions et de baptêmes d'enfants idolâtres. Plusieurs centaines de païens ont été baptisés ainsi que plusieurs milliers d'enfants. Nous aurions pu faire beaucoup plus si nos ressources pécuniaires nous l'avaient permis. — Un petit trait pour vous faire plaisir. L'un de nos baptiseurs très-zélé est borgne. Dernièrement un ministre protestant américain l'attaque sur la religion en présence d'un bon nombre de païens. Notre homme qui est naturellement habile et éloquent, n'eut pas de peine à morfondre son adversaire à la grande hilarité des assistants. L'Américain n'en pouvant plus lui dit en colère: « Cesse de parler, il faut que tu sois bien méchant pour que le bon Dieu t'ait fait borgne». — A cela le baptiseur répond avec calme: « Monsieur, il ne m'appartient pas de juger des raisons pour lesquelles Dieu a permis que je sois borgne, mais ce que je sais bien c'est que Notre Seigneur a dit qu'il valait mieux aller au Ciel avec un seul œil, que d'être précipité en enfer avec les deux yeux. » Tout le monde applaudit à cette réponse et la confusion du ministre fut telle que ses propres gens l'entraînèrent hors de l'assemblée. — Dans ma dernière lettre je vous disais un mot de la grande et belle église que je fais élever à St. Joseph dans la ville de Dindigul et je vous engageais à y contribuer aliquantulo modo. Au milieu des terribles calamités des temps présents, il est évident que la Mission ne peut rien faire. C'est donc aux amis de St. Joseph qui ont commencé que j'ai recours; c'est vous en dire assez pour vous intéresser à cette bonne œuvre. — Je crois vous avoir parlé de mon Mois de St. Joseph que j'ai composé et fait imprimer en langue tamoule; le succès a dépassé mes espérances. C'ette année pour la première fois le mois de Mars a été pratiqué non seulement dans la Mission, mais encore dans les missions environnantes, où l'on parle la même langue. — Adieu, je me recommande à vos SS. SS. etc. L. St. Cyr S.J.

Bengale-Occidental — Mission Belge — Extraits des lettres du mois de Mai 1867.

Je vous ai raconté l'arrivée de Mgr. Steins à Calcutta. Voici les principaux évènements qui ont marqué son passage parmi nous. — Peu de jours après son installation, Mgr. l'Archevêque administra le sacrement de la Confirmation, d'abord dans l'église de St. Thomas près du collège, puis à 135 personnes dans l'église du St. Cœur au quartier Dhurrumtollah. Le 30 Avril, un grand meeting eut lieu pour présenter au Vicaire Apostolique une adresse de félicitation. Près de 600 catholiques s'y trouvaient réunis, et l'estrade était occupée par les personnages les plus honorables, parmi lesquels on distinguait des hommes attachés au Gouvernement des Indes ainsi que les consuls de France et de Belgique. M. Skinner, président de l'assemblée s'exprima dans un langage très-noble: « Nous étions disposés, dit-il, à faire bon accueil à tout Pasteur que le Vicaire de Jésus-Christ aurait bien voulu nous envoyer; mais quelle n'a pas été notre satisfaction en apprenant que le choix du Pape était tombé sur un prélat qui s'est distingué par ses heureuses entreprises dans le Vicariat de Bombay ! » L'orateur protesta aussi de l'attachement et de la fidélité des catholiques de Calcutta au successeur de St. Pierre et fit remarquer que le long veuvage dans lequel cette Eglise fut plus d'une fois plongée à la mort de ses Evêques n'avait jamais altéré ses sentiments. — Mgr. Steins répondit à cette adresse par un assez long discours que les applaudissements vinrent souvent interrompre. Il se félicita de trouver dans les dispositions de ses ouailles un terrain solide sur lequel il pouvait établir de fortes institutions. Citant ensuite le progrès du Catholicisme en Angleterre, il montra qu'en ce point Calcutta devait rivaliser avec Londres. Les acclamations redoublèrent lorsqu'il rendit hommage au zèle de Mgr. Carew qui donna jadis la première impulsion aux principales œuvres de la ville. Et comme, malgré le dévouement de ses prédécesseurs, il voyait encore beacoup de bien à faire, il invita les catholiques à s'unir à lui, sans exclure la coopération des classes laborieuses et des pauvres. Ce meeting fut une belle manifestation de la foi catholique dans la capitale des Indes. — Le 16 du mois de Mai, Mgr. installa dans l'église de St. Thomas une congrégation de jeunes gens sous le titre de l'Immaculée Conception; une vingtaine de candidats y furent admis et placés sous la direction du P. de Peñaranda. Cinq jours après, 21 Mai, la même église vit s'accomplir une cérémonie bien touchante. Le P. Jules Henry, professeur au collège St. François-Xavier, fut élevé à la dignité Sacerdotale. Aussi les élèves y assistèrent-ils avec bon nombre de personnes qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir une Ordination catholique. Ce jour là, tous les Pères, à l'exception du P. Sapart, et tous les prêtres séculiers de la Mission furent réunis au collège; Monseigneur profita de cette occasion

pour leur faire ses adieux : car il s'était décidé à partir pour Rome. Dans la lettre pastorale qu'il publia le lendemain, il annonça qu'il entreprenait ce voyage pour défendre les intérêts des deux Vicariats de Calcutta et de Bombay, et il désigna le R. P. Vanderstuyft pour remplir les fonctions de Pro-Vicaire jusqu'à son retour. Le vapeur le Nubia reçut l'Archevêque à son bord le 22 au soir, et leva l'ancre le 23 à 5 heures du matin. Mgr Steins n'a donc passé qu'un mois dans la Mission ; mais pendant ce court intervalle, on ne saurait croire à quel point il s'est fait respecter et aimer de tous. Malgré le regret de son absence, nous espérons le meilleur effet de son voyage. — Le nombre des élèves du collége qui n'était à la rentrée que de 289, de 315 au 1er Février, de 342 au 1er Mars, dépasse aujourd'hui 400. Cet accroissement rapide nous met dans une grande gène : nous avons été obligés de convertir en dortoir la grande salle où se font les réceptions. Aussi, lors de sa première visite, Mgr voyant devant lui bon nombre de couchettes, ne pût s'empêcher de demander en souriant si on allait prendre du repos. Ce qui est encore plus regrettable c'est que la chambre que l'on a convertie en chapelle ne peut contenir que le quart de nos élèves. Il faut donc les conduire encore souvent à l'église de St Thomas. — Dans le dernier recensement, on porte la population de Calcutta (c'est-à-dire de la ville proprement dite) à 377 924 habitants, parmi lesquels 24 434 sont chrétiens soit Catholiques, soit Protestants, soit Schismatiques, 239 190 Hindous païens, 113 112 Mahométans, 681 Juifs, 409 Chinois et 98 Parsis. Il est très-difficile de fixer le nombre des Catholiques : on en découvre sans cesse qui ont abandonné la pratique de leur Foi. Il y a plus de 11 000 Européens et les Indo-Européens sont presque aussi nombreux. — Pendant les vacances de Pâques, les Pères Lafont et Neut ont fait une excursion photographique à Hooghly, petite ville située sur le fleuve du même nom, à 30 milles de Calcutta. Ils arrivent à la fameuse mosquée de ce pays, déballent dans la cour intérieure, et s'emparent du terrain sans beaucoup de façons. Les gardiens étonnés se donnent du mouvement pour avertir leurs chefs et s'apprêtent à chasser bien loin ces audacieux visiteurs. A la fin, un musulman qui paraissait être le secrétaire du grand marabout vint leur déclarer qu'on respectait leur art, qu'il leur était permis de photographier à loisir ; mais que son maître les priait de prendre son portrait. Nos artistes se mettant donc à l'œuvre, prirent d'abord la façade extérieure, qui offre l'aspect d'un château antique couronné de tours, puis la cour intérieure, vaste galerie qui entoure un bassin et qui donne accès à la mosquée. Vers midi, on annonça l'approche du grand marabout qui descendait de ses appartements pour faire sa prière. En voyant cette mine refrognée et ces cheveux blancs coiffés d'une énorme pyramide noire, les photographes eurent grand peine à comprimer des éclats de rire. Il leur fallut cependant prendre les traits de ce vilain personnage, et ils réussirent assez bien. On les pria aussi de reproduire l'assemblée qui allait se réunir dans la mosquée ; ils s'en défendirent d'abord parceque la lumière y faisait défaut, mais ils durent s'exécuter : Cette assemblée n'est autre chose qu'un groupe bizarre de dignitaires en turban, au milieu desquels le grand marabout est accroupi fumant une pipe interminable qui ne ressemble pas mal à tout un système de tuyaux. Enchanté des deux Padri-Sahib, le vieux marabout leur demanda d'inscrire leur nom sur son calepin et leur remit une carte portant sa signature.

Extraits des lettres du mois de Juin et de Juillet 1867.

Pendant que Mgr Steins, notre Vicaire Apostolique, se rend à Rome et en Belgique pour le bien de la Mission qui lui a été confiée, nous poursuivons tranquillement nos travaux sans qu'aucun événement extraordinaire vienne les interrompre. — Comme l'anniversaire de la mort de Mgr Van Heule coïncidait avec la fête de la Pentecôte, le service funèbre fut remis au mercredi 19 Juin ; et les nombreux amis du prélat défunt se firent un devoir d'y assister. — Pour célébrer dignement le Centenaire de la mort de St Pierre, les externes et les pensionnaires du collége eurent tour à tour une belle cérémonie religieuse. Le P. Nieberding distribua à tous les élèves catholiques une médaille à l'effigie de St Pierre et de Pie IX, et il fut aisé de voir que la gloire de Rome remplissait tous les cœurs de joie. — De leur côté les membres de la Société de St Vincent de Paul célébrèrent cette solennité à la chapelle St Jean. C'est là que le P. Henry, récemment ordonné prêtre, s'est révélé excellent prédicateur : aux belles pensées que lui suggéraient les triomphes de l'Église il sut joindre quelque chose de cette diction naturelle, correcte et noble qui captivent l'auditeur anglais. — Cette année, la fête de S. Louis de Gonzague, qui était déjà en honneur au collége, fut aussi solennisée dans la cathédrale. La jeunesse catholique des différentes écoles répondit à l'appel du R. P. Pro-Vicaire ; les orphelins, les élèves de Bowbazar ainsi que les externes du collége, rivalisant de piété, s'approchèrent en grand nombre de la Sainte Table. — M. Wood, le ministre protestant converti, se montre très-dévoué au bien. Il partage avec le F. Eeckman la direction des cours élémentaires et mène très-bien sa classe de 30 à 40 petits bambins. Cela ne

suffit pas à son zèle. Il a formé une association pour l'entretien des orphelinats; le début en est très heureux: outre les cinq membres du conseil, l'association compte maintenant 29 membres collecteurs: des deux relevés de fonds qui ont été faits, le second est double du premier. Il est d'ailleurs grand temps de venir au secours des orphelinats: les bâtiments qu'on a dû construire à Entally ont absorbé une bonne partie des ressources. La famine est encore venue accroître les besoins. Elle a été terrible: près d'un million d'individus sont morts dans le Bengale et l'Orissa c'est-à-dire sur une population de 37 000 000; à peu près 800 000 ont été secourus par le comité. Vous saurez avant nous les ravages causés dans le Sud. — Le P. Sapart a mené son entreprise à bon terme: voilà ses 56 ou 58 petits enfants bien logés. Il tâche de se faire comprendre d'eux: « Je trébuche à chaque pas dans la langue d'Ooryâ, dit-il, jugez des prouesses de mon petit frère. » Le Frère Lootens est son sous-maître, 3 ou 4 enfants sont répétiteurs, les autres ont chacun un petit office comme dans une administration régulière. Le Père et son Frère sont très heureux et invitent des collaborateurs: Mgr trouvera ici à son retour des volontaires prêts à partir pour l'Orissa, s'il le désire. — Le P. Veys continue toujours son œuvre des Madrassis avec le même dévouement, malgré toutes les difficultés: il en est à son dixième baptême de païen et à son cinquième mariage. Comme il voudrait pouvoir adresser quelques mots tamouls à ces braves gens! Il commence à le faire à domicile, mais il n'ose pas encore se risquer en public. Du moins peut-il déjà juger de la fidélité de ses interprètes et le premier qu'il a eu l'a assez mal servi. Il y a quelque temps il s'agissait de baptiser une païenne, c'était le jour de la Trinité. Le P. Veys dit à son catéchiste interprète de faire réciter à la catéchumène un acte de contrition, le maladroit lui explique le mystère de la Trinité. — Non, dit le Père, elle doit recevoir le baptême, engagez-la à faire un acte de contrition. Voilà notre homme qui se met à lui expliquer le baptême. De guerre lasse, le Père s'adresse en anglais à la femme qui comprend un peu cette langue, et lui suggère de dire à Dieu qu'elle est triste de l'avoir offensé; la voilà qui se met à dire le Pater! — On finit cependant par s'entendre. —— La Société de St Vincent de Paul se soutient, mais le refuge lui absorbe près de 450 francs par mois pour location seulement. Elle tâche maintenant d'amasser des fonds pour acheter un terrain et bâtir un édifice moins dispendieux. — L'association de l'école dominicale établie à l'église du S. Cœur avait reconnu depuis longtemps la nécessité de chercher les enfants à domicile et de les y reconduire; et faute de ressources, elle allait diminuer le nombre de voitures qu'elle loue à cet usage; mais au cri d'alarme on viendra à son secours. — Le jour de St Ignace, Mgr Dufal, Vicaire apostolique du Bengale Oriental, a célébré une Messe Pontificale à St Thomas, et visité ensuite notre collège. Il retourne en Europe pour devenir Supérieur général de la Congrégation à laquelle il appartient. — Notre collège garde un peu le statu quo: à la fin de Juillet j'ai compté 400 élèves qui fréquentent régulièrement les cours; il y en a un plus grand nombre sur la liste des inscriptions. Les Hindous sont toujours au nombre d'une vingtaine; mais grâce à leur inconstance naturelle, ils viennent et s'en vont tour à tour. L'un ou l'autre pose de temps en temps une question religieuse, mais toujours très vague et sans la prendre au sérieux; du moment que vous répondez, il n'y est plus: c'était pure politesse. Leur jugement est porté sur le Christianisme: ils en jugent d'après ce qu'ils ont vu du protestantisme. Ils n'attendent donc plus rien de leurs maîtres Européens, si ce n'est l'éducation matérielle. Les journaux protestants caressent toujours le rêve de civiliser l'Inde sans le Christianisme. De fait, la croyance au paganisme grossier s'affaiblit et disparaît chez les classes instruites, mais il est remplacé par le rationalisme qui fait table rase, ou par le panthéisme matérialiste qui adore les forces de la nature et même les forces individuelles comme autant de manifestations de la Divinité. Un de mes Hindous qui est le plus intelligent et qui parle parfaitement anglais me disait l'autre jour: « Pour nous qui recevons une éducation supérieure, nous avons dépouillé nos préjugés hindous et nous ne reconnaissons qu'un seul Dieu. » Je le pousse un peu pour voir ce qu'il entend par là, et il me définit clairement le naturalisme que je viens d'indiquer. Du moment qu'on leur parle du catholicisme, ils deviennent inabordables et fuient toute discussion: pauvre preuve de leur bonne foi! Il faut dire aussi qu'on leur a rempli la tête de sornettes sur l'astuce des Jésuites. Au contraire ils acceptent sans difficulté la discussion avec les dominés protestants et 9 fois sur 10 ils ont l'avantage. Il s'est formé il y a quelques mois une société dite des sciences sociales du Bengal; elle a choisi un comité en Mars, et après plusieurs mois d'attente pour recevoir des adhésions et s'organiser, elle a ouvert des séances publiques pendant trois jours du 24 au 26 Juillet. Dans le discours d'inauguration, le président M. Phear un des membres influents de la magistrature ou comme on dit ici Justices, a parlé avec éloquence, et à propos de l'éducation de la femme, il a soulevé des applaudissements. Il s'est élevé surtout contre la caste qui est une entrave à la civilisation de l'Inde,

des Hindous ont appuyé ce qu'il en a dit. Notez que les indigènes forment la majorité de l'association qui ne compte pas loin de 180 membres répartis sur plusieurs points du Bengale. Sans doute l'influence du Brahmanisme diminue et le principe des castes s'affaiblit, mais bien lentement. Leur influence est encore énorme et il faudra des siècles pour changer la face de l'Inde en y allant de ce train, si même on parvient jamais à changer autre chose que le ton de quelques grandes villes. On veut se passer de Dieu et Dieu montre que l'homme ne peut se passer de lui. Pour ce qui est de rendre l'Inde chrétienne, la plupart des protestants sensés répètent à qui veut l'entendre que c'est impossible. Si nous avions seulement la 50me partie de leurs ressources, quel démenti nous pourrions leur donner! – Il y a quelques jours (16 juillet) nous avons fait une excursion au fameux collège de l'évêque protestant. Marchall en parle dans son livre des Missions chrétiennes. Vous y trouverez la partie historique qui est frappante d'exactitude. Je me borne donc à ce que j'ai vu. En face du débarcadère des messageries impériales, sur l'autre rive du Hoogly, vous apercevez un magnifique ensemble de bâtiments isolés au milieu d'une immense campagne. Je l'avais remarqué en débarquant. On m'avait dit voilà le collège épiscopal et puis je ne m'en étais plus inquiété, tellement on en parle peu: il est à 2 milles de Calcutta en descendant le fleuve et par conséquent à 4 milles de notre collège. M. Wood, dont les extraits ont raconté la conversion, y faisait ses études et devait y recevoir les ordres anglicans, lorsqu'il renonça à cette carrière lucrative et préféra aux intérêts du temps les intérêts de l'éternité. Un beau soir, c'était la fête du Recteur, il nous propose une excursion au collège protestant pour le lendemain. On accepte, et nous voilà bientôt traversant le fleuve en face de l'établissement dans une barque indienne. A mesure que nous approchons, les bâtiments se dessinent mieux et nous en comptons cinq paraissant d'égales dimensions. Des élèves se promenaient dans le jardin. M. Wood est reçu par eux, nous sommes bientôt introduits et à l'aise. Nous visitons le bâtiment qui se compose, d'un côté, de la chapelle gothique qui tient les deux étages, de l'autre, du réfectoire en bas et de la bibliothèque en haut. Tout est grandiose, le local est ménagé pour 25 élèves, la bibliothèque bien fournie, le logement des élèves spacieux, aéré, sain, le coup d'œil magnifique, le terrain du collège touche au jardin botanique qui est ouvert aux élèves et leur procure un passe-temps agréable. A 5 heures ils sont libres, ils n'ont aucune espèce de surveillance, sont entretenus, logés, servis gratis, pourvu qu'ils s'engagent à devenir ministres anglicans après 5 années passées, comme je viens de dire; j'oubliais les 3 mois de vacances, pendant lesquels ils sont libres de rester ou de rentrer dans leurs familles. Après ce noviciat, le plus agréable qu'on puisse imaginer, ils passent donc à un état de vie plus agréable encore; eh bien! est-ce croyable? on ne peut trouver des élèves! Ils sont maintenant 14 en tout. Deux d'entre eux sont luthériens; se trouvant à bout de ressources, ils ont consenti à se laisser élever par les bons anglicans et à recevoir la destination que leur donnera le lord évêque; mais pour leur croyance, ils restent fervents luthériens et crient au paganisme des anglicans. Un troisième est arménien, qui veut passer ici ses examens universitaires et retourner ensuite dans sa patrie pour entrer dans le clergé arménien. Ce que l'évêque prétend en l'entretenant si royalement, je l'ignore. Toujours est-il qu'il n'est pas plus un des leurs que le jour de son entrée, il les méprise, les traite d'hérétiques et ne veut pas recevoir la communion dans leur chapelle disant que ce n'est qu'une farce. Il consent cependant à mettre quelque chose comme un surplis et à chanter l'office avec eux, sans cela il ne pourrait rester au collège. L'élève qui me donnait tous ces détails est un anglican des plus orthodoxes et qui paraît sincère; comme c'est un promeneur intrépide il m'avait entraîné loin du reste de la bande. J'aperçus à distance 2 ou 3 indigènes revenant du jardin botanique; je dis à mon compagnon: « ce sont vos domestiques » – « non dit-il, ce sont des élèves Bengalis, ils ont gardé leur costume pour ne pas perdre leur caste, car ils ne sont pas sûrs de rester, ils ne sont pas encore baptisés, mais ils ont renoncé aux superstitions des Hindous et se font instruire. Sont-ils aussi comptés parmi les 14? je n'ai osé le demander, mais c'est probable, car il m'avait dit un peu auparavant: « Nous sommes 14 tout compris. » — Voilà donc le fameux collège de l'évêque protestant! et quelles études y fait-on? C'est à peine croyable. Les élèves se préparent pendant ces 5 années aux différents examens de l'université, du moins ceux qui ont des chances de passer. Les quelques chapitres de philosophie exigés pour cela sont tout leur bagage métaphysique. Un cours de trois heures par semaine donné sous forme de lectures et comprenant 1° un commentaire assez long sur l'évangile de Jean (dire St Jean c'est commettre un péché d'idolâtrie). 2° l'explication détaillée du Credo et des 39 articles, voilà le bagage théologique; je me le suis fait répéter avant d'en croire mes oreilles. Je vous donne ce dont j'ai été témoin, sans cela je croirais que c'est un conte. Et après cet heureux séjour au collège, ils sont nommés aussitôt à un poste et leur premier soin est de se marier avantageusement: ce qui ne leur manque jamais. Faut-il s'étonner que les brahmines redoutent peu de tels docteurs en théologie?

Le nouvel évêque protestant est ritualiste en plein: Il faut que Mgr. Steins revienne avec une belle mitre, sans cela l'évêque protestant l'aura effacé. Celui-ci tranche dans les réformes, il veut maintenant changer le livre d'hymnes introduit par son prédécesseur; et certains ministres, qui sont opposés à toute nouveauté, de trembler et de redouter qu'on ne glisse dans ce livre les abominations du paganisme, par exemple une hymne à la Vierge. Le fameux docteur Jarbo, pour être en faveur auprès de son nouvel évêque, se pare un dimanche de quelques ornements pour célébrer le service. A cette vue le troupeau fidèle s'insurge contre le papisme du pasteur et commence à défiler avec tumulte. Aussitôt le pauvre Jarbo détale, jette bas ses oripeaux et court à la porte demandant pardon et promettant que cela ne lui arriverait plus.

Notre journal catholique a eu une petite discussion avec le Friday Review à propos de l'Index. Le Révérend ministre protestant qui redige cette dernière feuille n'a cru pouvoir mieux faire que de populariser les objections. Il fit imprimer un feuillet dont les trois premières pages étaient à l'adresse du Pape et la quatrième à celle des Jésuites. Nous étions donc en bonne compagnie. Quantité de ces pamphlets furent jetés dans la cour de notre collège, tandis que le principal du collège Doveton en distribuait de sa propre main à tous ses élèves; et le résultat de cette manœuvre fut que notre collège s'accrut de quelques transfuges de notre rival protestant. — Pendant nos petites vacances d'été, les Pères de Peñaranda, Neut et Larcher sont allés respirer le bon air sur les collines de Monghyr, à 304 milles de Calcutta. Du reste toutes les santés sont dans un état satisfaisant.

Mission du Bombay. — Lettre du P. Pagani au P. Dorr, 25 Aout 1867. —

Après avoir passé plus de 4 ans dans le Guzerat, j'ai été envoyé sur les montagnes du Décan. La station du Missionnaire était Khandalla avec une belle petite église gothique bâtie par un de mes prédécesseurs il y a cinq ans. Cependant comme les soldats n'occupent plus Khandalla qui était leur résidence jusqu'ici dans cette province, comme d'ailleurs la plupart de nos chrétiens se trouvant à Lanowlée, distant de plusieurs milles, avaient grande difficulté pour venir à l'église de Khandalla, je me décidai à me rendre auprès d'eux chaque Dimanche et même plus souvent: je les rassemblais dans une salle d'attente de la station du chemin de fer, ce qui n'était pas sans inconvénients comme vous pensez bien. Enfin avec l'autorisation de Mgr. Steins j'avais jeté les fondations d'une autre petite église gothique et d'une maison pour les Missionnaires sur une colline près de la gare de Lanowlée. Le terrain avait été donné par le Gouvernement. Malheureusement j'ai dû dépenser plus de 3000 fr. pour les seules fondations vu la grande profondeur à laquelle il fallut creuser pour arriver au terrain solide. Mon intention était de bâtir une maison suffisante pour plusieurs Missionnaires parceque à cause du bon air qu'on respire dans ces montagnes, nos Pères auraient pu de temps en temps y rétablir leurs forces épuisées par le climat. De plus cette maison aurait pu servir pour un petit Noviciat ou scolasticat. J'ai laissé tout cela en plan, car il y a 5 mois j'ai été transféré à Bombay où j'ai dû prendre la place du R.P. L. Meurien choisi pour succéder à Mgr. Steins. En conséquence j'ai donc laissé la belle station de Khandalla et de Lanowlée et je suis maintenant à Bombay Supérieur de l'école St. François-Xavier à Cavel. J'ai avec moi deux Scolastiques, l'un Allemand et l'autre Irlandais né dans les Indes, un prêtre natif, et ensuite 6 autres maîtres séculiers. Les enfants tous Indiens catholiques viennent chaque jour au nombre de 300 environ, et après la classe ils s'en vont chez eux. Nous tâchons de les instruire selon les exigences du pays et particulièrement nous les sauvons ainsi de la propagande protestante et les faisons bons catholiques. Notre instruction a été bien appréciée par le Gouvernement dans son rapport. La Sainte-Enfance dont je suis le directeur a été établie à Bombay depuis une année par mon zélé prédécesseur, le R.P. Meurien, et elle a donné bien des fruits: plusieurs enfants de païens ont été sauvés par notre Société et envoyés à Bandora dans notre orphelinat pour y être élevés; d'autres sont morts après le baptême. De plus nous avons aidé à sauver 150 enfants de païens à Berhampore, Ekka, Khandap, Chutterpore, Ganjam, et Pooree. Ces enfants ont été reçus par l'infatigable et zélé P. Perissin de la Mission du Maduré. Ces pauvres enfants sont seulement une petite partie des 1047 petits indiens régénérés par ce bon Père dans le Sacrement du baptême. Dans le mois de Novembre il envoya un bon catéchiste avec un compagnon à Pooree où il y en avait des centaines qui mouraient de faim. A leur arrivée ils ont baptisé 19 enfants et le jour suivant 22, dont la majorité sont morts. En retournant chez eux ils ont vu un homme qui présentait ses deux enfants à un agent Anabaptiste qui refusait de les admettre. Alors ils les ont reçus. Mais cet acte de charité leur a valu une prison d'un mois et des persécutions, jusqu'à ce que le P. Perissin vint lui-même pour les délivrer. Les païens disaient que le catéchiste

et son compagnon étaient des magiciens et les ont chassés. Le P. Perissin ayant reçu une autre contribution de notre société de la Ste Enfance veut aller en personne pour sauver le plus possible de ces infortunés. Avant hier nous avons encore envoyé 10 païens africains à l'orphelinat de Bandora pour y être élevés. La Société de St Vincent de Paul fait un bien immense: les membres de la Société sont presque tous Indiens catholiques. — Nous avons à Bombay un orphelinat et pensionnat pour les Européens dans un batiment superbe construit dernièrement par un de nos Frères. Le Gouvernement a payé la moitié des frais qui s'élèvent à plus de 500 000 francs; de plus nous avons un Séminaire; dans une autre partie de la ville se trouvent mon école et une école de filles tenue par les Dames de Jésus et Marie. Il y a encore le couvent des religieuses à Parell, autre localité de Bombay, plus deux autres écoles sur deux autres points; et enfin l'orphelinat de Bandora. Par là vous pouvez juger comment nous avons disposé nos forces contre les ennemis. Plus d'un millier d'enfants sont élevés par nous si bien que les protestants qui avant l'arrivée de nos Pères ici monopolisaient tout, sont maintenant forcés de confesser que les meilleures ecoles sont celles des Catholiques. Un bon nombre de protestants viennent chez nous, et il y a toujours des conversions. Je vous parle seulement de Bombay sans m'étendre à parler des autres villes et stations. Le Gouvernement apprécie bien nos efforts pour l'éducation, et, au moins pour ne pas paraître injuste, veut nous donner les mêmes secours en argent qu'on donne aux écoles protestantes. Le Gouverneur de Bombay a proposé l'affaire au Gouverneur général et nous en espérons un bon résultat. Pour vous donner une idée de la réputation de nos institutions je vous dirai quelques mots de la visite du Gouverneur de Bombay au couvent et orphelinat de Poorc. Le mardi 13 courant, S. Exc. le Gouverneur accompagné de son Exc. le Commandant en chef, de plusieurs généraux et autres personnages distingués, parmi lesquels se trouvait le Consul de France, est allé visiter le couvent qu'on avait superbement décoré pour la circonstance. Le Gouverneur fut reçu par le R.P. Hacfely, le Dr Dalla et plusieurs autres de nos Pères, à la porte d'entrée, et conduit dans la salle. Il prit place sur un trône, entre le Commandant en chef et le R.P. Hacfely représentant le P. Meurien, évêque élu. Après avoir entendu lecture d'un rapport sur l'institution, plusieurs morceaux de très-belle musique etc, etc, le Gouverneur se leva et fit une allocution d'une demi-heure louant beaucoup l'institution, les religieuses et particulièrement leur digne Supérieure qui avait laissé la belle France pour venir au milieu des étrangers prendre soin de pauvres enfants. — La malle va partir et je suis forcé d'abréger ces détails. — Au moins aurez-vous par là une idée de nos œuvres à Bombay et du bien qui s'y fait. Un de nos Pères rédige une relation complète sur notre Mission, j'aurai soin de vous l'adresser. R^æ V^æ.

Pagani S.J.

Chine. — Mission du Kiang-nan. I. Œuvre des Pharmacies. — Le F. Bernard. —

L'œuvre des pharmacies est au Kiang-nan une des industries les plus fécondes employées par nos Pères. Nul n'y a mieux réussi que le F. Bernard dont la Mission déplore aujourd'hui la perte. Sa dernière année surtout a été remplie d'une manière admirable et bénie par des fruits abondants. On en peut juger par ce qu'il en raconte lui-même. « Il y a environ 9 mois que je suis à Tching-kiang écrit-il à sa mère le 12 Mars 1867, depuis ce moment nous avons déjà soigné bien des malades. Il nous en vient plusieurs centaines par jour, beaucoup plus que nous ne pouvons en soigner, en ce moment nous ne pouvons plus suffire à la besogne. Depuis l'ouverture de cette pharmacie nous avons déjà eu de 60 à 70 000 visites de malades environ, ce qui n'est pas, comme vous le voyez, peu de chose, malgré une absence de plus de deux mois que j'ai passés tant à Nankin qu'à Shang-hai. Nous avons déjà baptisé près de 600 enfants dangereusement malades; pour mon compte je crois en avoir baptisé environ 400, (hier j'en ai baptisé 5, aujourd'hui 4.) Outre nos malades, un bon nombre d'autres païens viennent à la maison pour lire et étudier nos livres de religion. Espérons qu'un certain nombre d'entre eux ouvriront les yeux à la lumière de l'Evangile et se convertiront à notre Sainte Religion. Je suis allé avant hier à Tan-tsen, ville des plus importantes de ces contrées-ci, et distante de Tching-kiang de six lieues environ (64 lys chinois), pour ouvrir une nouvelle pharmacie. J'y ai laissé deux de mes aides infirmiers, je dois y retourner dans quelques jours et y passer quelque temps. Comme un grand nombre de malades sont déjà venus se faire traiter ici, nous sommes déjà passablement connus dans cette ville et nous y serons je crois très-bien reçus. J'espère que nous aurons là un très-grand nombre de baptêmes d'enfants dangereusement malades. Outre la pharmacie, nous avons ici un petit pensionnat composé de 10 enfants charmants, presque tous païens, mais qui sont sur le point de recevoir le baptême avec quelques-uns de mes aides infirmiers. Nous avons

de plus une école externe qui va également bien.

Le 11 Avril écrivant de Tan-tsen à Monseigneur Languillat (en France) le F. Bernard complétait ces détails. « Depuis bientôt six semaines, dit-il, je suis seul missionnaire dans toutes ces contrées-ci; le P. Tan est à Nanking, et le P. Seckinger n'est pas encore de retour de son long voyage. Je parlerai d'abord de Tan-tsen où je suis en ce moment. C'est le 17 Mars vers 1 heure de l'après-midi que nous avons fait l'ouverture de notre pharmacie dans cette ville importante. Dès les premiers jours les malades y accoururent de tous côtés et continuent de venir en si grand nombre que mes trois aides infirmiers et moi, nous sommes loin de pouvoir suffire à la besogne. Nous laissons chaque jour un bon nombre de malades auxquels le temps ni les forces ne nous permettent pas de donner nos soins. Lorsque nous ouvrons la pharmacie, ces pauvres gens dont un bon nombre viennent de loin et qui attendent déjà depuis plusieurs heures à notre porte, entrent avec une telle précipitation que plusieurs de nos portes ont été démontées parfois; de plus, nous avons dû faire faire dans l'intérieur même de la pharmacie une barrière assez solide. Notre rue est tellement encombrée de malades que bien des fois déjà nos élèves ont dû attendre pendant plusieurs heures avant de pouvoir se rendre à notre école. Ici nous distribuons des billets d'entrée au prix de cinq sapèques par billet; mais nous soignons également tous les pauvres qui se présentent et qui n'ont pas le moyen de donner 5 sapèques, cela va sans dire. Pendant plusieurs jours nous distribuions jusqu'à cinq à six cents billets, tout en laissant encore un bon nombre de malades faute de temps. Mais ayant considéré que nous faisions encore bien au delà de ce que permettent nos ressources pharmaceutiques et nos forces, vu que d'ailleurs il serait difficile de bien soigner chaque jour une aussi grande quantité de malades, afin d'en diminuer un peu le nombre, j'ai fait afficher une pancarte sur notre porte extérieure pour indiquer, « que d'abord nous ne recevrions pas les malades le Dimanche; (nous avons besoin de ce jour pour prendre un peu de relâche), et que des six jours de la semaine, les trois premiers jours seraient consacrés à soigner les maladies externes v. g. la gale, la teigne, les plaies, les maux d'yeux ici très-fréquents, et les trois autres jours réservés pour les maladies internes. » Mais malgré cette pancarte nous ne pouvons pas encore suffire à la besogne, après avoir distribué trois à quatre cents billets et soigné en plus un certain nombre de pauvres, nous renvoyons nombre de malades malgré leurs instances réitérées et notre désir de contenter tout le monde. Vraiment je ne puis m'expliquer naturellement comment des centaines de malades dont beaucoup viennent de 40, 50, 60 lys et plus, attendent pendant des heures entières dans la rue sur le pavé, la valeur de quelques sapèques de remèdes, et encore faut-il payer d'abord le billet d'entrée. Je regrette que nos ressources ne nous permettent pas de traiter un peu mieux tous ces braves païens. Quand cette œuvre des pharmacies sera un peu mieux organisée, et de plus, que là où nous ouvrons des pharmacies, nous pourrons établir en même temps des catéchuménats, nous aurons, Monseigneur, j'en ai la conviction, un grand nombre de conversions dans ces contrées-ci. Déjà bien des païens n'attendent pour embrasser notre sainte religion que le moment où nous serons à même de les instruire. Tout dernièrement sont venus ici de Koieu deux braves païens, maintenant catéchumènes, ils nous ont apporté une liste de 74 personnes de leur endroit, qui étant venues il y a quelques temps à notre pharmacie de Tching-kiang, et y ayant entendu parler de notre sainte religion, désirent maintenant qu'on les instruise suffisamment afin de recevoir le baptême. Quelques jours auparavant un de nos hommes fut accosté dans la rue par 4 païens qui l'abordèrent pour lui dire qu'ayant entendu parler, à notre pharmacie, de la doctrine du Maître du Ciel, ils voulaient se faire chrétiens. Il y a peu de jours, me rendant chez le Consul anglais pour affaires, un jeune homme assez bien mis et de bonne famille, m'aborda en me disant qu'il était venu à notre pharmacie et que là il avait pris connaissance de notre sainte religion; et que de toutes les religions il n'y en avait pas d'aussi bonne, c'est pourquoi il voulait l'embrasser. Il continua à venir régulièrement les jours suivants; pendant ce temps j'eus l'occasion de l'examiner; ayant cru enfin que ce jeune homme pourrait devenir un bon aide pharmacien et me rendre de grands services, je lui demandai s'il voulait rester avec moi, ce qu'il accepta volontiers, de sorte que je l'ai à mon service depuis ce moment et j'en suis très-content; ce jeune infirmier est d'Itsen, (50 à 60 lys environ d'Tan-tsen.) Il y a trois à quatre jours deux païens me demandaient pourquoi nous n'avions personne qui s'occupât d'instruire les païens, qu'eux le désiraient sincèrement afin de recevoir le baptême. Hier un autre me demandait où il devait aller pour se faire instruire. En ce moment nous n'avons absolument personne qui s'occupe ici de ce ministère. En attendant que le bon Dieu envoie d'autres secours à ces régions presque abandonnées, mes aides et moi nous travaillons, outre les soins que nous donnons aux malades, à baptiser le plus possible d'enfants en danger de mort. J'espère que pendant ce mois d'Avril seulement, nous pourrons en baptiser 3 ou 400;

nous ne sommes qu'au 11 Avril, et nous avons déjà plus de 100 baptêmes. Si nous étions ici trois ou quatre Frères infirmiers nous pourrions tous les ans baptiser et faire baptiser des milliers d'enfants sans parler des autres biens que procureraient à coup sûr des infirmiers européens dont nos aides Chinois ne tiendront jamais la place. – J'ai reçu il y a quelque temps une lettre du P. Leboucq dans laquelle il me dit que le moment lui semble favorable pour ouvrir une pharmacie dans la ville de Nankin-fou. Je crois qu'en effet ce serait bien là le meilleur moyen de gagner l'affection de ce peuple, et de prévenir des ennemis de plus d'une sorte qui pourront bien encore nous survenir. Il pourra fort bien arriver que plus tard lorsque nous voudrons en établir une, nous n'ayions plus la même facilité qu'en ce moment où les mandarins semblent assez bien disposés à notre égard. Le P. Leboucq me dit d'ailleurs qu'il en a écrit à Shang-hai, et moi de mon côté, j'en ai écrit au P. de Carrère en lui disant que pour le moment, je ne vois vraiment guère la possibilité pour moi d'aller ouvrir une pharmacie à Nankin-fou, vu que nous ne pouvons déjà plus suffire à nos deux pharmacies ; à moins (ce qui serait fâcheux) de fermer la pharmacie de Tching-kiang, jusqu'à ce que nous ayions pris pied à Nankin-fou, et que nous ayions formé quelques nouveaux aides. Les hommes nous manquent ici, Monseigneur. C'est bien le cas d'appliquer dans ces contrées-ci, ces paroles de l'Evangile : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Enfin le 12 Mai le Frère écrit au R.P. Ducoudray. « Il y aura un an le 1er Juin que je me rendais en vapeur à Tching-kiang pour y ouvrir une pharmacie. Comme notre maison n'était pas encore entièrement bâtie, je dus attendre une quinzaine de jours, et pendant ce temps je fis le voyage de Nankin avec le P. de Carrère ; à mon retour de Nankin, je fis l'ouverture de notre pharmacie. Bientôt les malades y accoururent de toutes parts et en si grand nombre que c'est avec beaucoup de peines, si nous pouvions suffire à la besogne. Depuis cette époque nous avons eu environ 100 000 visites de malades, sans compter des centaines de malades que nous sommes allés visiter dans des maisons de refuge ; nous aurions pu en soulager un bien plus grand nombre, si j'avais eu encore quelques aides et surtout si notre provision insuffisante de médicaments ne nous eut obligés à user d'une épargne vraiment extrême dans nos distributions. Vous en pourrez juger vous-même, mon R. Père, si je vous dis qu'à chacun de nos malades, nous ne leur donnions en moyenne que pour la somme très-modique de 3 ou 4 sapèques environ (1 à 2 centimes), ce qui est vraiment trop peu, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement ; sinon nous nous exposions à nous trouver à court de remèdes et obligés peut-être de fermer la pharmacie. Comme j'ai reçu il y a peu de temps une petite provision de remèdes due à la charité de quelques-uns des Nôtres qui veulent bien nous venir en aide, et aussi une commande que j'avais faite en France, nous sommes un peu plus à l'aise, et nous pouvons donner maintenant pour un ou deux sapèques de plus, c'est-à-dire pour 5 à 7 sapèques (2 à 3 centimes), ce qui est trop peu encore. J'espère que quelques âmes généreuses, imitant le collège de Vaugirard et surtout celui de la Providence qui chaque année nous envoie une assez bonne provision de remèdes, viendront au secours de mes chers malades chinois, en nous fournissant de quoi subvenir à leurs nombreuses nécessités. Cette œuvre des pharmacies prépare la voie à celle des conversions et même en procure immédiatement un nombre assez consolant. Malgré une absence de plusieurs mois que j'ai été obligé de passer soit à Nankin, soit à Shang-hai, mes aides infirmiers et moi, nous avons déjà donné le baptême à 949 enfants ; depuis quelque temps surtout, nous en baptisons beaucoup, mes hommes devenant de jour en jour plus habiles et plus exercés. Deux d'entre eux surtout sont admirables de zèle. Le jour de Pâques, ils m'ont apporté une liste de 174 baptêmes à partir du 1er Avril. Aujourd'hui, ils m'ont présenté de nouveau leurs chiffres ; or depuis Pâques jusqu'au 12 Mai, ils ont encore baptisé 136 enfants. Que n'ai-je à mon service une vingtaine d'infirmiers comme ces deux-là. Pour les récompenser et les encourager, je leur ai donné à chacun, le jour de Pâques, un beau chapelet et un couteau européen. Aujourd'hui je pense leur donner une belle image de St Joseph ou de la Ste Vierge ; ces petits objets quoique de peu de valeur, stimulent leur zèle et leur font grand plaisir. J'ai reçu fort à propos, il y a six semaines environ une caisse envoyée du collège de la Providence et qui renfermait une bonne provision d'onguents et nombre d'objets de piété, vraiment bien choisis, de très-beaux chapelets, très-solides surtout, de belles images et des couteaux, article fort estimé de nos Chinois. Si en ce moment nous pouvons déjà compter d'assez nombreux catéchumènes, c'est en grande partie à l'un de mes deux aides infirmiers surtout, que nous les devons. Il a passé plusieurs mois dans notre catéchuménat, n'ayant d'autre occupation que d'exhorter les païens et de les instruire. Il a pu, en peu de temps gagner l'affection de païens nombreux et les disposer à embrasser notre sainte religion. J'estime à plusieurs milliers le nombre de ceux qui ont lu de nos livres, ou qui en ont entendu l'explication dans notre catéchuménat, et à quelques

centaines le nombre de ceux qui sérieusement désirent s'instruire davantage. Le P. Seckinger a donné aujourd'hui le baptême à 4 païens qui sont admirablement bien disposés et qui, à eux seuls, en valent plus de 100 peut-être; deux d'entre eux surtout nous ont déjà rendu de bien grands services quoique païens; maintenant qu'ils sont chrétiens, ils vont nous venir singulièrement en aide pour nos œuvres. Dans peu de temps, le P. Seckinger donnera le baptême à plusieurs autres qui sont aussi bien disposés. Il n'y a pas longtemps encore, deux catéchumènes d'un endroit éloigné de Tching-Kiang de dix lieues environ, sont venus nous trouver; ils nous dirent que 74 personnes de leur connaissance, étant venus à notre pharmacie et y ayant pris connaissance de notre Ste religion demandent maintenant qu'on aille les instruire. Le P. de Carrère ou le P. Seckinger doit aller sous peu dans ces régions. Outre notre pharmacie de Tching-Kiang nous avons ouvert le 17 Mars une pharmacie à Tan-tsen, une des villes les plus importantes et distante de Tching-Kiang de 6 à 7 lieues seulement, cette pharmacie a déjà fait beaucoup de bien: c'est dans cette ville surtout que nous trouvons beaucoup de petits enfants dangereusement malades. La misère y est bien grande. Le défaut d'espace ne nous a pas encore permis d'ouvrir une salle pour exhorter les païens. Nous avons à côté de la pharmacie une petite école composée de 22 élèves. Dans peu de temps je quitterai probablement ces contrées-ci, pour me rendre dans le Ngnan-foué et établir une pharmacie à Nan-kin-fou, capitale du Ngnan-foué, où le P. de Carrère a failli perdre la vie l'année dernière. Il y a trois semaines j'ai été sur le point de partir: le P. Lebocq me demandait, et le R. P. Supérieur m'écrivait à cette occasion de partir: « mais avant de partir, portait sa lettre, consultez votre excellent Père Ministre, le P. de Carrère; tâchez de sauver bien des âmes à Ngnan-kin-fou, je vous bénis in Nomine Domini. » Le P. de Carrère que je consultai crut qu'il était mieux de ne pas presser mon départ, vu que le P. Seckinger étant absent, je ne pouvais que difficilement quitter Tching-Kiang.

Le P. Seckinger dans une lettre au Directeur de la Ste Enfance datée du 30 Juillet dernier, après avoir résumé les travaux du F. Bernard en Chine raconte enfin ses derniers jours de dévouement et sa mort. « Appelé à la Mission du Kiang-nan par une vocation fort éprouvée, ce bon Frère dès son début s'efforça de réaliser les vœux qu'il avait formés si souvent pour la conversion des idolâtres et le salut de leurs enfants en danger de mort. Dans ce but, avec le consentement des Supérieurs, il s'employa spécialement à l'œuvre des pharmacies. Préparer des pilules pour les Missionnaires et leurs baptiseurs, former des jeunes gens et les animer de son zèle pour le baptême des enfants chinois, s'industrier de toutes les façons sans craindre ni labeurs ni fatigues pour sauver l'âme et le corps de ces derniers, a été la pensée dominante des 12 années qu'il a passées en Chine. Non content de rester à sa pharmacie et de remplir les offices propres au degré de Frère Coadjuteur temporel, il brûlait du désir d'aller lui-même au chevet des malades, enfants et adultes, leur administrer lui-même les remèdes corporels, puis de là passer à leurs âmes, ne se donnant nul répit jusqu'à ce qu'il pût les régénérer dans les eaux du baptême. — Les occasions secondèrent admirablement son zèle. L'invasion des rebelles en 1860, 61 etc, était venue jeter l'effroi parmi les populations du Kiang-nan. Pour échapper au fer et à la flamme des milliers de familles s'étaient réfugiées à Shang-hai. Par cette fuite ces infortunés évitèrent de tomber au pouvoir des rebelles, mais pouvaient-ils également se soustraire à la famine, aux maladies et à toutes les misères d'un long et triste exil? Ici qui n'admirerait les adorables secrets de la divine Providence! Chacun de ces réfugiés songeait uniquement à sauver sa vie corporelle et Dieu leur préparait le moyen d'acquérir la vie éternelle; car les Missionnaires eux aussi chassés de leurs districts, mais toujours vigilants à procurer la plus grande gloire de Dieu, ont à peine vu ces malheureux privés de toutes ressources, qu'ils s'empressent de voler à leur secours au Champ de Mars, sur les quais, dans les pagodes, sur les canaux et dans les campagnes. Ceux-ci n'ont d'autre tente que la voûte des cieux; ceux-là n'ont ni riz, ni sapèques; les uns ont la fièvre, la dyssenterie et d'autres maladies; les autres, pour ne pas dire tous, n'entendent aucune voix d'ami; ils n'ont personne qui les console. Les Missionnaires autant que possible, essaient de soulager toutes ces misères; souvent à bout d'autres moyens, ils trouvent du moins pour chacun des paroles d'encouragement et de salut. — Le F. Bernard en ces circonstances solennelles put satisfaire pleinement les élans de sa charité. S'oubliant soi-même, matin et soir il était au milieu de ces pauvres malheureux, se dépensant à soulager les malades et les moribonds. Comme il y épuisait toutes ses forces, les Supérieurs dans la vue d'un plus grand bien durent mettre un frein à son ardeur. C'est alors que par ses exemples et ses paroles, il engagea nos Séminaristes, certains élèves et catéchistes à marcher avec lui à la recherche des mourants. Plusieurs de ces jeunes zélateurs consacrèrent à cette œuvre tout le temps de leurs promenades; à leur retour ils avaient une joie ineffable à raconter les industries employées par le Frère pour dénicher et baptiser les enfants en danger de mort: Chose

extraordinaire! Souvent les païens, voyant l'air radieux de ces jeunes baptiseurs, leur apportaient d'eux-mêmes leurs enfants malades pour qu'en mourant ils pussent entrer au paradis. — Depuis l'expulsion des rebelles, le F. Bernard s'est consacré tout entier dans plusieurs villes à l'œuvre des pharmacies et son zèle y a produit des fruits merveilleux. — Enfin les grandes pluies de l'été passé causèrent en Chine comme en Europe les plus funestes désastres. Au Kiang-nan presque toute la partie Nord, à partir du Hou-nan jusqu'à la mer fut changée en une vaste plaine d'eau depuis la mi-Août jusqu'au nouvel an. On estime à plus d'un million ceux qui ont péri dans les flots. Ceux qui trouvèrent des barques se réfugièrent soit à Yang-tchen et Tchin-kiang, soit dans toute la partie Sud du grand Kiang. Sur ces entrefaites, le F. Bernard m'entendit raconter comment en 4 jours dans un voyage en barque, j'avais pu, en m'arrêtant à différents groupes d'inondés, baptiser 96 enfants moribonds. Mon récit l'enflamma d'un nouveau zèle, il voulait se porter immédiatement sur le théâtre de l'inondation. L'obéissance l'en empêcha, il pouvait à peine suffire à soulager tous ses malades de Tchin-kiang. La divine Providence, il est vrai, nous avait fourni l'occasion de recruter huit Chinois dont le dévouement rivalisait avec celui du F. Bernard, mais ce ne fut qu'au mois de Mars qu'ils furent jugés capables d'être députés deux à deux aux ambulances. La principale est celle de Yang-tchen où gisaient plus de 50000 inondés endurant les rigueurs de l'hiver et privés de secours. Je ne permis donc au Frère que d'aller faire une tournée en barque sur un canal qui, alors, était couvert de barques d'émigrants. — Muni de la Sainte Communion, le lendemain matin, notre Frère partit à la recherche de ces malheureux; mais la flotille profitant du bon vent, avait fait voile. Le Frère déçu mais non découragé poussa plus avant, et atteignit les fugitifs. — Il se mit à l'œuvre et son ardeur grandissant à mesure qu'il baptisait, le fait est qu'il ne revint que le lendemain soir; comme il n'avait pris ni lit ni confort pour cette excursion, il en ressentit de la fatigue; mais 30 enfants de plus avaient avant de mourir, été lavés dans le Sang de l'Agneau! Il reprit le lendemain ses travaux malgré l'état de souffrance où il se trouvait. Quand le soir, l'heure de fermer la pharmacie avait sonné, au lieu de prendre un peu de repos, le F. Bernard me demandait ordinairement la permission d'aller faire, ce qu'il appelait sa ronde. Le matin avant d'ouvrir la pharmacie il allait au port visiter les barques des émigrants. Si parfois je lui recommandais de ne pas se fatiguer, de prendre soin de sa santé: « Oh! mon Père, disait-il, croyez-moi, je ne me fatigue nullement, ces courses sont pour moi un vrai « délassement, je me porte à merveille, jamais je n'ai été plus robuste; il faut que ce matin nous ayons au Ciel un intercesseur de plus; si je « ne vais pas à tel endroit ce soir, demain les inondés auront plié bagage, et de pauvres petits Chinois seront privés éternellement des joies du para- « dis. » Il continua ainsi jusqu'au 24 Mai, où une violente attaque de choléra s'empara de lui et l'enleva à nos vœux, après quatre jours de cruelles souffrances. Dans ses plus fortes crises et avant de mourir, une de ses plus grandes consolations était de songer au brillant accueil que lui feraient tous ces petits anges, qui, baptisés par ses mains l'attendaient à l'entrée de cette vie d'éternelle béatitude où il n'avait jamais cessé d'aspirer. Il était âgé de 39 ans. En cette seule année de Tchin-kiang il a baptisé 1000 enfants en danger de mort; 1500 l'ont été grâce à lui par le moyen des pilules distribuées à nos baptiseurs dans tous les environs. Plus de 100000 malades en l'espace de la même année, ont été secourus gratuitement par ses soins. Au loin dans le pays, les païens parlaient du dévouement des Missionnaires; journellement notre catéchumenat était rempli d'hommes de toutes conditions qui venaient s'instruire des vérités de la foi etc. Tout ce bien dérivait des pharmacies de ce cher Frère qui en mourant laisse un vide irréparable dans notre Section de Nankin. Les regrets de toute la population l'ont suivi dans la tombe. Les résidents Européens, quoique protestants, ont mis leur pavillon en berne, déclarant que c'était une calamité pour tout Tchin-kiang.

Dans une lettre du même Père, Tchin-kiang-fou, 21 Juillet nous lisons: « Je compte plus de 100000 malades secourus par le F. Bernard et je ne puis estimer le chiffre des enfants moribonds qu'il a baptisés ou auxquels il a procuré le baptême. Ce cher Frère sanctifié par ses jeûnes continuels, ses disciplines, ses travaux était digne de la récompense. Dieu l'a appelé, il est heureux; mais quel vide s'est fait ici! Ses 8 jeunes pharmaciens n'étant pas suffisamment exercés, ne sachant point encore combiner et préparer convenablement les remèdes ni faire les pilules, j'ai dû me résoudre à ce parti extrême: fermer la pharmacie de Yang-tchen, continuer à Tchin-kiang jusqu'au mois de Novembre avec le reste des remèdes préparés, puis fermer net, à moins que Dieu ne m'envoie un Frère. Quatre des aides infirmiers sont employés à d'autres offices, deux autres sont catéchistes; deux seulement continuent à administrer des remèdes.

Seckinger S. J.

II. — Lettre du P. Ravary. — District de Tsam-zo, 20 Juin 1867. —

Le bon Maître daigne toujours bénir nos faibles efforts. Le bien continue, se soutient, se fortifie. Eloigné par ma position de la ville de Shang-hai, centre des œuvres de la Mission, je ne parlerai cette fois que des œuvres du district qui m'a été confié par la Ste Obéissance. C'est le district de Tsam-zo, comptant plus de 5000 chrétiens, un peu disséminés sur un parcours de 15 à 20 lieues carrées. — Par suite des circonstances, et surtout après les misères qui ont accompagné et suivi le passage des rebelles, le district de Tsam-zo semblait n'offrir pas grandes espérances pour les œuvres de zèle et la conversion des païens. Par le fait, après plusieurs essais infructueux, nous craignons encore que dans la partie Orientale, nous ne puissions obtenir de consolants résultats. Ces masses de païens sont de braves gens, j'en conviens. Pacifiques, polis, adonnés au travail, leur grande affaire est de manger tranquillement leur riz ; puis c'est tout. Si vous entamez une conversation religieuse, si vous parlez de l'âme, du Ciel, de l'enfer, vous voyez bientôt ces bons Chinois tourner la tête à droite et à gauche, bailler par moments, et finalement filer les uns après les autres, tout en vous assurant que vous n'avez pas tort. Je dis là ce que j'ai vu de mes yeux 30, 40 fois, dans le cours de ces deux dernières années. Un fait entre beaucoup d'autres de ce genre. Je visitais il y a quelques mois une famille chrétienne. Bientôt 3 ou 4 païens des environs entrent pour voir de leurs yeux ce fameux personnage à longue barbe, assez connu dans le pays, et appelé le Loia Européen. Loia est un titre honorifique, plus distingué que celui de Sié-sam ou de Monsieur. Puis se présente un bon vieillard. Après les salutations d'usage, notre brave homme s'assied sur un banc à côté de moi. On parle de sa famille de ses enfants, petits enfants, de la pluie, du beau temps. Le bon vieux est à son aise : « Quel âge avez-vous, mon brave ? — Soixante douze ans, dit-il en secouant la tête. » — « C'est de la jeunesse, repris-je. » — Pour être poli en Chine, il faut savoir user de telles formules. C'est l'usage. Puis à son tour il me fit la même question. — Moi, en souriant, je lui dis : « je vous le laisse à deviner. » — Notre vieux regarde plus attentivement, réfléchit un instant, et calculant les années par la longueur et surtout par la blancheur de la barbe : « le Loia doit avoir au moins 75 ans. » — « Pas tout-à-fait, mon brave. La soixantaine n'est pas encore venue, je ne compte pas encore 45 ans accomplis. » Là dessus exclamations de surprise. — Je poursuis : « Vous avez 72 ans ; le soleil va bientôt se coucher derrière les montagnes, » autre expression pour indiquer poliment la fin de la carrière humaine, « encore quelques années, puis tout sera fini pour vous ; et votre âme, où ira-t-elle ? » — « Je n'en sais rien » — « Vous autres païens vous parlez toujours de retourner, après la mort, au ciel d'Occident. Où est-il donc ce fameux ciel ? » — « Je ne sais pas » — « Comment mon bon vieux vous ne vous occupez pas de cela, c'est cependant une chose sérieuse » — « Loia-ve-tsouo, le Loia ne se trompe pas ». — « Pourquoi ne récitez-vous pas encore les prières chrétiennes ; pour vous, ce serait si facile ; il se trouve ici bon nombre de familles catholiques qui pourraient vous aider. D'ailleurs c'est de toute nécessité. » — « Loia-ve-tsouo » — « Dites-moi, croyez-vous aux bonzes ? » — « Je ne crois pas » — « Allez-vous à la pagode ? » — « Non » — « Brûlez-vous de l'encens ? » — « Non » — « Vous ne croyez donc à rien ? » — « Je ne crois pas » — Peu à peu notre bon vieux semblait moins à son aise qu'au commencement. Il était moins expansif, presque distrait. A son dernier : « Je ne crois pas » je me lève, m'approche de lui, et le frappant légèrement sur l'épaule : « certainement vous vous trompez, lui dis-je ; car vous croyez au moins à une chose ; vous croyez qu'il faut manger du riz. » — Cette parole est comme un éclair, les yeux du vieillard brillent, sa figure s'épanouit ; il se lève comme par instinct et avec un geste fort expressif, s'écrie : « Oh ! c'est bien cela, comme Loia a de l'esprit ! » — Cet aveu me semblait un premier succès. Je veux continuer le même sujet. Je reviens à la question de l'âme, de l'éternité. Bientôt, mon brave homme se lève une fois encore, mais pour ne plus s'asseoir à mes côtés, me souhaite le bonjour, m'invite à revenir le lendemain, et se retire. Pauvres gens ! — Voilà en général le caractère des habitants de ce pays. Dans cette partie Orientale du district, c'est l'indifférentisme. A l'ouest au contraire, vous rencontrez un peuple fervent, zélé. Là les bonzes, les sorciers de toute sorte font fortune. Méprisables et méprisés, n'importe : il faut recourir souvent à leurs jongleries. C'est l'usage, bon nombre y croient. Superstitieux à l'excès, pour la moindre misère, ces pauvres gens courent à la pagode. Dans la maladie, on appelle d'abord ces charlatans de bas étage ; les médecins viennent un peu plus tard. Les pagodes sont très nombreuses. Ce pays est sillonné par mille canaux qui se croisent en tous sens ; à l'embranchement de deux canaux et parfois sur les deux rives s'élèvent deux temples d'idoles : ici sont des bonzes, là peut-être sont des bonzesses. Quel curieux chapitre nous pourrions écrire, si nous voulions raconter les scènes étranges dont nous sommes

souvent témoins. Mais il faut savoir se modérer pour ne pas fatiguer. — Là encore vous rencontrez nombre de petits garçons, portant à l'oreille gauche le fameux anneau d'argent ou de cuivre, signe certain qu'au moment du danger ils ont été voués par leurs parents au diable de la pagode. Même plusieurs, (ce sont les fervents) percent les narines de ces pauvres innocents pour y suspendre le talisman. Le cœur est ému de pitié quand 4 ou 5 de ces enfants ainsi bouclés, se présentent à vos regards. Les petites filles sont elles-mêmes aussi vouées au démon. Pour gage de ce pacte honteux elles porteront au bras gauche, jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans les fers de l'esclavage. C'est encore un petit bracelet d'argent, fermé par un cadenas auquel est fixée une petite chaîne ou chaînette de même métal. Les familles moins à l'aise portent le même système mais en cuivre. Souvent la clef de ce petit cadenas est déposée dans le ventre d'un gros diablotin. La plupart de ces affreux magots sont en bois. Dans la partie inférieure de ce tronc informe, devenu au gré du charpentier Dieu du premier ou du second ordre, on a pratiqué une petite ouverture pour y déposer ces sortes d'objets superstitieux. Et c'est devant devant de tels monstres à figure non humaine, mais bestiale, diabolique, que vous voyez ces fiers et orgueilleux Chinois, des mandarins de tous degrés, venir deux fois par mois, faire la prostration et brûler l'encens! — C'est donc là, c'est dans la partie occidentale du district, c'est au sein de ces populations superstitieuses, que nous avons désiré, et avons pu enfin fixer notre tente. La tâche était plus difficile, nous le savions. Les païens dévots, les mangeurs d'herbe, secte de pénitents assez nombreuse, ne se laissent pas entamer facilement, mais aussi une fois convertis, ils montrent plus de ferveur, de constance, d'énergie. Il y a peu à espérer des indifférents de quelque secte, de quelque religion que ce soit. — Au mois de Septembre dernier, rien n'était encore établi, et en ce moment nous avons la consolation de voir, en trois centres différents nos espérances se réaliser. Le bien est commencé, l'avenir promet beaucoup. Quelques détails sur notre première installation, ne seront peut-être pas sans intérêt. Aujourd'hui quand je considère la position acquise, les difficultés vaincues, je vois clairement le doigt de la bonne Providence qui a daigné diriger nos pas. — L'an dernier donc, au mois de Mai, sous les auspices de Marie je faisais ma première excursion chez les braves païens de cet endroit. Je me rendais de la ville de Tsam-zo à la grande ville de Sou-tcheu pour affaire de ministère. Le voyage est assez long. En barque, il faut d'ordinaire une bonne journée de rames. Par hasard, ou plutôt par un effet de la bonne Providence, disposant tout suavement et fortement, *suaviter et fortiter*, le vent était favorable. Il était presque violent. La barque filait à la voile avec une grande rapidité. A mi-route environ se présente un village, à moi, à mes gens, inconnu. Je sens au cœur un vif désir d'aller visiter ce lieu. Je fais baisser la voile et arrêter la barque; je descends à terre avec mon catéchiste et un batelier: l'autre pendant ce temps doit préparer le modeste dîner, car ici nos bateliers sont aussi nos cuisiniers. Nous voilà donc partis tous les trois, à la garde de Dieu. Les bons Anges guidaient nos pas. Où aller? à droite, à gauche? nous allons à droite. Nous passons devant quelques habitations; les gens se mettent à la porte, regardent, examinent l'Européen à longue barbe, et parlent à voix basse. Nous avançons toujours. Quelques enfants nous suivent. A l'extrémité du village s'élève une maison de plus belle apparence et nouvellement bâtie. Je m'arrête, je considère, je tourne autour de cette habitation, désirant vivement faire connaissance avec les propriétaires; mais la chose n'était pas facile. C'était là cependant que le salut était apporté pour plusieurs. Bientôt la maîtresse de la maison sort par hasard et nous aperçoit. Loin d'avoir peur à la présence de ces inconnus, la bonne vieille approche et demande à mon batelier qui je suis: « C'est un Loia Européen, qui vient se promener, dit-il. » Sur ce, la brave femme m'invite poliment à entrer. Je ne devais pas me faire prier longtemps. Me voilà dans la maison. Le chef de la famille, brave païen s'il en fut jamais, est là avec trois ouvriers menuisiers. A mon approche il se lève, me salue, me présente un siège et m'invite à m'asseoir et à prendre le thé. Le 5me de ses fils, petit bonhomme de 10 ans, jouait dans la cour. L'enfant vient soudain à moi, m'apportant le papier allumé pour la pipe. L'espiègle n'a pas peur quoiqu'il n'ait jamais vu d'Européen. Il examine attentivement le curieux personnage abrité en ce moment sous ce toit hospitalier, et tient toujours à la main le papier allumé. Je dis au petit bonhomme que pour allumer ma pipe j'ai un feu meilleur que le sien. Sur ce, tirant une boîte d'allumettes chimiques, chose encore inconnue ici: « Voilà du feu, lui dis-je, soufflez. » Et l'enfant souffle, souffle encore. « Vous ne savez pas souffler, repris-je. » Soudain l'étincelle part, et la pipe est allumée. Oh io! fit l'enfant tout ébahi. Et le vieux père, et la bonne femme et les ouvriers d'approcher. Ils veulent voir. Une seconde allumette est brûlée. C'est fini, notre petit bonhomme est déjà parti; il appelle et parents et amis. Dix, vingt personnes entrent aussitôt. Après une demi-heure, près de 150 personnes étaient dans la maison, encombrant

la pièce principale où je me trouvais et les pièces voisines. On parle, on s'agite, on veut voir le prodige. En telles circonstances il n'y a pas à hésiter. Il faut se faire tout à tous, petit avec les petits. Donc bon nombre d'allumettes sont distribuées et brûlées. Quelques malins approchent le doigt de cette flamme inconnue « Le feu européen ne brûle pas, ont-ils dit ». Et tous, grands et petits, veulent faire ce curieux essai. Chose inouie, on assure d'une commune voix que le feu européen ne brûle point, ou tout au plus ne brûle que fort légèrement. Et j'ai vu 3 ou 4 des plus opiniâtres, tenir la main assez longtemps sur la flamme, et tout en la retirant vivement à cause de la douleur, soutenir encore que le feu européen ne brûlait pas. Après les allumettes vint la montre. Chacun veut porter à son oreille la curieuse petite machine, qui d'elle même fait tic-tac. Comment expliquer le phénomène! Les plus spirituels pensent qu'il y a dans l'intérieur une petite souris, qui produit le mouvement. Pour surcroît de bonheur, parmi les curieux, et au premier rang, se rencontre un petit bonhomme de 15 à 16 ans qui vend du sucre et a déposé son panier à mes pieds. C'est une heureuse fortune pour lui et pour moi. « Combien tout le fonds de boutique? dis-je au petit marchand. Il regarde, il hésite, il veut prendre la balance. « C'est inutile, dites à peu près et un peu plus, repris-je ». Il demande 60 sapèques. Je lui en fais donner 70, (environ 35 centimes de notre monnaie). Le marchand ambulant est enchanté. Le sucre est divisé par petits morceaux et distribué aux nombreux enfants de l'assistance. Plus d'un grand enfant de 20 à 25 ans desiraient en goûter, mais la provision fut trop tôt épuisée. N'importe le succès était complet. Grands et petits étaient dans la jubilation, j'avais fait des heureux et à peu de frais. Le nombre des curieux allait toujours grossissant. Cette première visite avait été suffisamment longue. En me retirant je dis à ces braves gens qui j'étais, qui nous étions, quelle était notre mission. Je promis de revenir bientôt les voir. Ils semblaient le désirer. Accompagné d'une douzaine de personnes je rentre dans ma barque. — Il n'y avait plus d'hésitation possible, c'était là que nous devions nous fixer, mais bientôt surgissent les difficultés. On en rencontre toujours dans les œuvres, tendant à la Gloire de Dieu. Après deux autres visites pourtant, nous avons la certitude que nous serons les bienvenus. « Le Loia Européen est bien bon », avait-on répété bien des fois, grands et petits le disaient. On nous désirait. Dans ces visites, nous parlions avec les principaux de la localité, d'établir une école, une pharmacie gratuite, quelque chose enfin pour avoir là un pied-à-terre. L'idée était heureuse, mais nous avons compris bientôt que nous devions tout faire par nous-mêmes. Le pays était jadis fort à l'aise, mais les rebelles y avaient fait un mal immense. Toutes les maisons, une seule exceptée, dont je parlerai bientôt, avaient été brûlées. On avait bâti de nouveau plus modestement et en sacrifiant toutes les ressources qui restaient. Impossible de nous procurer une maison, impossible même de trouver à louer. Si le Loia Européen veut bâtir ce serait parfait. Les terrains à vendre ne manquent pas. Cette idée ne me souriait pas beaucoup. Acheter, bâtir, et cela pour faire un essai; je ne suis pas prophète pour juger l'avenir. Il faut donc penser à un autre système moins dispendieux. On nous offre bien une pagode en mauvais état pour y établir une école. Mais sans parler de réparations assez considérables, il n'est pas prudent d'aller se fixer sous un toit abritant le diable. Je remercie; nous cherchons encore. Après avoir consulté les Supérieurs à Shang-haï, je me prépare à faire construire trois chambres en paille. Pour le terrain, rien de déterminé. Nous tâcherons de louer à vil prix un endroit convenable. C'était encore l'affaire de 50 à 60 000 sapèques (250 à 300f.) — Au commencement d'Octobre, on se rendait à un endroit choisi pour commencer les modestes travaux. Nouveau trait de la bonne Providence. Pendant que l'on traite de l'affaire, un brave païen, homme qui ne connait pas la peur, se présente. C'est un des propriétaires de la grande et unique maison respectée par les rebelles. Il offre trois de ses chambres à louer au Loia Européen, et à un prix modéré. Riche autrefois, le jeu et l'opium ont réduit sa nombreuse famille à un état voisin de la misère. Cet homme a encore le parler et les allures d'un noble ruiné. Le catéchiste me fait avertir. Les conditions sont acceptées. Huit jours plus tard, le contrat de location était signé par 5 ou 6 notables de l'endroit. Dieu les amenait. L'un de ces signataires était un vase d'élection dont la Providence avait dessein de se servir! — Esprit droit et loyal, homme d'une réputation intègre, actif, intelligent, ce païen depuis 40 ans faisait un honorable commerce. Il avait toutes les vertus qui font l'honnête homme, n'avait jamais entendu parler de la religion du Maître du Ciel, mais était très dévot païen. Amené vers nous comme j'ai dit, il parle longuement et à plusieurs reprises avec mon catéchiste; avec avidité il lit les livres de religion; la vérité brille à ses yeux; il commence à croire. Après la signature du petit contrat, le soir, d'après l'usage, il y avait un modeste repas de réjouissance. Mon catéchiste propose alors de donner aux signataires une légère rétribution ou récompense. C'est encore la coutume du pays. A ce mot de rétribution, notre homme se lève, et avec une conviction et une éloquence peu ordinaires, il déclare hautement qu'il

ne veut pas accepter une seule sapèque : « Le Loia Européen est un homme digne d'estime et de respect, il ne vient en cette localité que pour faire de bonnes œuvres, donc tout homme d'honneur doit lui prêter son concours, sans recevoir la moindre récompense. » Il dit. On approuve. Les autres convives font la même déclaration. Il me semble que le divin Maître qui a promis sa récompense au verre d'eau donné en son nom, entendit ces paroles avec complaisance. Quelques jours plus tard, les préparatifs d'installation dans les trois chambres louées étaient terminés, deux chrétiens, soi-disant pharmaciens et médecins, prenaient possession du nouveau domicile : l'œuvre était établie. Le brave païen dont nous parlions plus haut, était notre première et importante conquête. Il se déclare bientôt et hautement catéchumène, et se montre plein de ferveur. Il continue le commerce ; mais un mois ne s'était pas écoulé que déjà les affaires de lucre ne lui souriaient plus comme par le passé. Il déclare plusieurs fois qu'il ne désire plus faire le commerce des sapèques et de l'argent, mais seulement le commerce des âmes. Il serait heureux de consacrer le reste de ses jours au service du Loia Européen, et comme lui, faire des bonnes œuvres. A deux reprises différentes, il me fait cette curieuse proposition. Mais la regardant comme le fruit trop précoce d'une première ferveur, je l'engage à continuer ses opérations commerciales. Sur ces entrefaites, l'intrépide catéchumène se rend dans sa famille, à 6 ou 7 lieues de cet endroit. Il parle, il exhorte, après quelques jours on jette au feu les superstitions et tous apprennent les prières. Deux familles voisines suivent cet exemple, et voilà soudain dans un pays complètement inconnu aux Missionnaires, un bon petit noyau de catéchumènes. — Ce premier essai dans l'apostolat était quelque chose ; c'était beaucoup. Toutefois notre futur apôtre veut davantage encore. Au mois de Mars, il me fait de nouvelles et plus pressantes instances. Il est tout à fait décidé à entrer à mon service, pour exhorter ses amis et ses compatriotes. Je considère cette affaire comme plus sérieuse et mon catéchiste est envoyé pour sonder encore ses intentions. Entre autres difficultés, venait la question du salaire, car dans le commerce, je le savais, il gagnait plus du double de la modeste rétribution accordée à nos catéchistes. Quand on vient à toucher cette question, il déclare avec une noble fierté, que ses idées sont bien arrêtées : à son âge on comprend les choses. Il ne vient donc pas au service du Missionnaire pour gagner de l'argent. Il n'acceptera que le salaire accordé à ceux qui nous accompagnent. Cette franchise, cette loyauté sont bien le caractère de ce digne homme que je connais aujourd'hui parfaitement. Depuis le mois d'Avril il est lancé dans les œuvres de zèle et fait merveille. Nos deux pharmaciens eux aussi avec leurs pilules, leurs onguents ont réussi à faire un grand bien, et un mois à peine après leur début ils avaient converti plusieurs familles entières.

Ravary S.J.

III. Lettre du P. Croullière à M. l'Abbé Bodey, Curé de Champ-haut. (Orne). Ile de Tsom-min, 24 Juin 1867.

. . . . Nous sommes si accablés d'occupations que le désir seul d'édifier en Notre Seigneur ceux à qui s'adressent mes lettres, peut me décider à dérober pour cela de temps en temps à mes néophytes des *instants* on ne peut plus *précieux*. — Je dis des *instants précieux*, en voulez-vous la preuve ? — Voici seulement six mois que je me trouve dans une île voisine de Shang-hai et qu'on appelle Tsom-min et j'ai pu déjà bénir 50 mariages ; administrer 45 malades ; conférer, par un privilège spécial accordé aux Missionnaires, 88 fois la Confirmation ; baptiser 55 enfants issus de parents chrétiens, et 106 issus de parents infidèles, outre 42 adultes ; faire 22 fois le catéchisme ; exhorter 158 fois les idolâtres ; ramener au bercail 6 brebis perdues ; entendre 2426 confessions ; distribuer 2277 fois la Sainte Eucharistie. — Ajoutez à cela 117 catéchumènes dus à la libéralité de St. Joseph et de la T. Ste Vierge, et vous comprendrez tout le prix d'une des journées de l'humble Missionnaire qui vous trace ces lignes. — Car sans parler des quelques mérites de patience qu'on peut acquérir à exercer la justice de paix du matin au soir au milieu d'un peuple pour le moins aussi chicaneur que le peuple Normand ; à raccommoder les ménages ; à réconcilier les ennemis, à presser les restitutions, à corriger les libertins et les fumeurs d'opium ; à promouvoir les bonnes œuvres, à développer les associations de zèle et de charité, à soulager les malheureux, à fortifier les néophytes et les protéger contre les tracasseries de leurs proches restés attachés au culte des faux dieux, le mauvais vouloir et la brutalité des mandarins et plus encore contre la contagion du mauvais exemple et les influences malsaines de l'atmosphère qui les entoure. Sans parler des voyages sans nombre de jour et de nuit, nécessités par les exigences du ministère au milieu de 8000 fidèles, de 38 chrétientés et d'un district plus vaste que certains diocèses d'Europe où se trouvent 2000000 de païens à attirer à nous et où tous les chrétiens se confessent, etc, etc. Sans parler du profit que l'âme retire de ces travaux ; avoir eu en 180 jours, la consolation de gagner à Dieu 270 âmes, c'est-à-dire plus d'une âme chaque jour ; et cela bien entendu outre la part qui peut nous revenir à mes deux collègues et à moi, dans le salut de 2000 petits anges envoyés cette année, de notre île en

paradis. N'est-ce pas magnifique? On voit le doigt de Dieu et la fécondité admirable de l'Eglise catholique. — A Shang-hai on compte une trentaine de <u>missionnaires</u> protestants dont l'un même a le titre d'évêque, qui, après avoir bâti 9 églises, établi 2 pensionnats comprenant 31 élèves, 5 écoles renfermant 42 écoliers, plusieurs pharmacies etc, et une presse d'où sont sortis, dans une seule année, 45 000 exemplaires de la bible, 240 000 exemplaires de traités divers sur l'Ecriture-Sainte et 350 000 exemplaires du nouveau testament, n'ont cependant encore, de leur propre aveu, malgré ce luxe de dépenses, d'hommes, de temples, d'écoles, de remèdes et de livre, durant 36 ans, que 196 prosélytes, et quels prosélytes? On les paie pour venir au prêche, on leur distribue des bons de riz et force sapèques. Parmi les troupes d'exilés que le ravage des rebelles avait fait affluer à Shang-hai, des diverses parties de la province, il y en avait quelques uns qui suivaient les prédications de MM. les ministres, moyennant la somme de 750 sapèques la semaine, ce qui faisait 50 sapèques (environ 0,25 c.s) par jour. C'était leur nourriture quotidienne. — N'est-il pas étonnant qu'avec de si avantageuses conditions les chapelles protestantes ne soient pas encore remplies? Le fussent-elles! il y avait encore loin de là à un baptême. — Les plus fidèles adeptes de ces Messieurs ne s'en cachent pas, c'est l'argent qu'ils cherchent, c'est à l'argent qu'ils croient. Il leur suffit et il sera la mesure de leur assiduité et de leur persévérance. D'autres se montrent encore moins complaisants. Il y a quelques années, près d'une de mes petites paroisses avait été établie une école pour les enfants païens du voisinage. Le ministre s'était étudié à la constituer dans les meilleures conditions possibles : maître capable, maison européenne etc. Après quelque temps, son zèle le poussant, le ministre exhorte ses *pratiques* à embrasser la religion protestante. Un refus unanime accueillit cette proposition. « Etudier vos livres, oui. Croire à votre religion, non. » — C'était de l'argent perdu : l'école fut dissoute et la maison démolie. Il n'en reste plus de traces. — C'est sans doute le découragement qui porta dernièrement l'un de ces Messieurs à changer sa vocation et son enseigne. Chacun a pu lire sur le mur de son magasin, les mots suivants écrits en grosses lettres d'un ou deux pieds de haut : « Holmes, chandler, c'est-à-dire en français : Holmes, marchand de chandelles. — Je me trompe on lisait Schip chandler, ce qui en anglais de l'extrême-Orient signifie fournisseur de chandelles pour les navires. — Mais peu importe la nature de son nouvel établissement. Le révérend Ministre fut plus heureux dans cette nouvelle branche de commerce, qu'il ne l'avait été dans la premières. En moins d'un an, dit-on, notre actif industriel put ramasser une jolie petite fortune qui jointe aux économies de son ancien métier, lui procure maintenant en Amérique une assez honnête aisance. *Zelus post nummos*. Telle est la devise pratique des apôtres du pur évangile. L'un d'eux s'est vanté publiquement d'avoir révolutionné la Chine ; et de fait on a trouvé plusieurs de ses confrères parmi les rebelles qui ont ensanglanté le céleste Empire dans ces dernières années. — Quoiqu'il en soit le protestantisme, malgré ses efforts plus ou moins inspirés par la justice et la morale, n'a pas encore obtenu de bien consolants résultats. Jugez en par la Statistique suivante publiée dernièrement à Shang-hai par ses agents et que ne fais que traduire de l'anglais. — Il y a 84 ministres (on a compté 190) répandus par toute la Chine, fournis par l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique. Ils appartiennent à 19 sectes différentes et occupent, outre 108 autres endroits, les positions si bien choisies de Canton, Hong-Kong, Swa-Tau, Amoy, Foo-chow, Nimpo, Shang-hai, Hang-Kow, Che-foo, Tun-chow, Tien-tsin, Pékin. — Ils ont de plus 148 indigènes à leur service, employés soit comme catéchistes, soit comme prédicants, 58 temples, 10 médecins et plusieurs pharmacies, 19 pensionnats comptant à eux tous 247 élèves, 44 écoles comptant 796 élèves, et 7 ou 8 presses d'où sont sortis en une seule année pour être aussitôt distribués aux Chinois : 700 exemplaires d'ouvrages scientifiques, 75 000 exemplaires de l'Ancien testament, 446 000 exemplaires du Nouveau testament, et 1 127 975 exemplaires de différents traités sur l'Ecriture-Sainte, outre 61 publications périodiques. — Avec cela ces Messieurs, depuis plus d'un demi siècle, n'ont pu encore obtenir que 1974 prosélytes actuellement vivants dans toute l'étendue du céleste-Empire. Ce résultat mis en regard des efforts pour l'obtenir me dispense de tout commentaire, N'est-il pas vrai? — Et maintenant un mot des vertus dont j'ai été témoin parmi mes paroissiens. Nos chrétiens sont pieux et sans respect humain ; tous, sauf de rares exceptions se confessent et se montrent fidèles observateurs des préceptes divins ; j'ajoute qu'ils sont de plus pleins de zèle ! hommes et femmes. — Je connais un jeune médecin qui lui seul a converti plus de 80 païens. — Près de 300 infidèles sont redevables de la grâce du baptême, après Dieu, à un vieillard sexagénaire qui vient de mourir dans mon île. Un bon paysan a régénéré à Tsom-min 350 petits idolâtres, et un autre, 150. — Deux pauvres villageoises dont la seule ressource pour vivre est de filer le coton et de faire de la toile sont parvenues, à force de dévouement, à nourrir

plus ou moins longtemps, de 1846 à 1867, jusqu'à 1100 petits orphelins; et au mois de Mai dernier, elles en étaient à leur 1848me baptême. Dans mon île il n'est pas rare de trouver de bonnes chrétiennes qui ont envoyé au Ciel plusieurs centaines de petits anges. Aussi quoique nos 8000 insulaires soient les plus pauvres du Kiang-nan, je remercie le Seigneur de me les avoir donnés pour enfants spirituels. Evangelizare pauperibus misit me. Oui, la nature, le corps n'y trouvent pas toujours leurs aises, mais l'âme y surabonde de consolation. On dirait que le bon Dieu est meilleur là que partout ailleurs! J'ai trouvé partout de nouveaux fidèles et de nombreux catéchumènes; partout des écoles chrétiennes pour les enfants des deux sexes, un collège, pépinière de catéchistes futurs, deux crèches et deux orphelinats florissants, une trentaine de novices pour nos petits adoptés, de nombreuses baptiseuses, près de 800 orphelins élevés dans les familles, quoique d'une pauvreté extrême, plusieurs pensionnats pour les filles et plusieurs catéchuménats; et la Ste Enfance a déjà envoyé de cette île au Ciel 37000 petits anges depuis 1846 jusqu'aujourd'hui. On pourrait à bon droit nommer Tsom-min l'île de la Ste Enfance. — Priez pour moi et mes chrétiens: priez pour cette grande province du Kiang-nan, la plus peuplée de la Chine et qui fut autrefois le berceau du Christianisme au céleste Empire. Partout en dépit du mauvais vouloir du gouvernement chinois et ses efforts pour que le traité de 1860 conclu avec la France reste une lettre morte, la moisson s'annonce belle. Nous avons actuellement plus de 10000 catéchumènes; mais il nous faut des hommes pour remplacer ceux que le typhus, la dyssenterie et le choléra nous emportent chaque année. J'ai déjà perdu mes deux compagnons de route et, cette année même, 6 de mes compagnons d'armes nous ont quittés pour le paradis: l'année précédente c'était 3; et depuis 1856 jusqu'au moment où je trace ces lignes une quarantaine de Missionnaires, la plupart dans la fleur de l'âge, ont été moissonnés par la mort: perte énorme et inconnue, du moins que je sache, à toutes les autres Missions du globe. C'est sans doute pour compenser la gloire du martyre qui nous manque depuis quelque temps, que le bon Dieu permet pour nous ces épreuves. En attendant que mon tour arrive, je vous renouvelle les sentiments que vous connaissez..

Croullière S.J.

IV. Faits divers concernant la Mission du Kiang-nan. — Extraits de plusieurs lettres. —

Le P. Lebouq étant venu au Kiang-nan pour y faire sa grande retraite de 3me an, les Supérieurs ont profité de son séjour pour l'envoyer à Ngan-kin-fou capitale du Ngan-foué, où nos Pères avaient déjà fait une tentative infructueuse d'établissement. On se rappelle que le P. de Carrière, après y avoir acheté une maison, dût se sauver pour échapper à la fureur des lettrés, et parvint à peine à éviter la mort. Le P. Lebouq, que son bouton bleu fait respecter ou craindre des mandarins, alla donc à son tour faire un essai. Reçu avec une certaine courtoisie par les mandarins, admis même à la table du vice-roi, il ne put cependant malgré son habileté et son zèle l'emporter sur la fourberie chinoise et terminer l'affaire après deux mois environ de séjour (Mars et Avril). Ayant dû reprendre le chemin du Pé-tché-ly, le P. Lebouq a été remplacé par le P. Desjacques. Ce dernier voyant qu'à Ngan-kin-fou il serait difficile de conclure l'affaire selon nos désirs est allé à Nan-kin en compagnie du P. Tsian pour traiter directement avec le vice-roi. — On écrivait au mois de Juillet que depuis deux mois il soutenait la lutte avec constance, et finirait par l'emporter. — Cette affaire est très importante car Ngan-kin-fou ne compte pas moins de 200000 habitants et forme le centre de l'immense province du Ngan-foué non moins peuplée que la France entière. — Le P. Seckinger qui a parcouru ces contrées dit n'y connaître que 5 endroits où il y ait quelques chrétiens; la persécution toujours, et depuis 20 ans la rebellion, ont entravé le zèle des Missionnaires.

Nous manquons de détails bien précis sur deux grandes excursions apostoliques du P. Seckinger. La première a duré deux mois et avait pour but de rechercher les anciens chrétiens perdus dans le Ngan-foué et privés depuis longtemps de tout secours. Ce voyage a été plein de fatigues et de périls. « J'ai dû, raconte le Père, traverser d'immenses régions couvertes de hautes montagnes, parfois n'ayant pas de chaise et devant escalader à pieds; - Ayant à certains jours les rebelles à dos, ou bien les Koué-pin; ne trouvant d'ordinaire pour toute nourriture qu'un peu de riz: à trois reprises je suis même resté toute la journée sans trouver cette nourriture si commune en Chine. — A Yen-cé, sur la limite extrême du Ngan-foué, près du Houpé, des méchants avertis par leur mandarin ont failli m'envoyer au Ciel avec la palme du martyre; mes livres, images, chapelets ont été mis en morceaux et foulés aux pieds; nos catéchumènes dispersés et leurs maisons détruites etc. Nous travaillons à obtenir une réparation éclatante; alors seulement nous pourrons retourner dans ces contrées si pleines d'espérances et y planter la croix. — L'œuvre est immense et les ouvriers font défaut. Mgr Languillat m'écrivait avant son départ qu'il allait nous amener une phalange

d'apôtres pour le Ngan-houé, fiat, fiat! Sinon bientôt se renouvellera ce qui a suivi la mort du P. Augustin Massa à Ouhou (Nord du Ngan-houé) il s'était donné beaucoup de peine, ses œuvres naissantes annonçaient le plus bel avenir. A sa mort il n'y eut personne pour continuer, et tout est à reprendre aujourd'hui » — Dieu bénit cette partie de la Mission et semble promettre une riche moisson, car Nan-kin, Tchin-kiang, Yang-tcheu, Wée-an et d'autres villes viennent d'ouvrir leurs portes aux Missionnaires.

Le P. Bedon écrivant à la date du 11 Août à un Scolastique de Laval rend compte de ses premiers travaux de Missionnaire. Il a entendu plus de 11000 confessions et a fait ses premiers essais de prédication sans avoir besoin de recourir à son catéchiste. — La fête de St Ignace, dit-il, a été très belle. A la distribution des prix, M. le Consul général a pris la parole et a félicité sincèrement les RR. Pères et les élèves du bel établissement de Zi-ka-wei. M. le Commandant du Primauguet et le Commandant des troupes Franco-Chinoises assistaient également; De plus deux Missionnaires des Missions Etrangères, le Procureur de MM. les Lazaristes, enfin quelques-uns de nos bons amis les Portugais. En voyant tous ces costumes si divers, en entendant parler Français, Anglais, Italien, Portugais, Chinois, on sentait bien que nous ne formions en ce jour qu'une grande et seule famille, la famille Catholique. C'est un prêtre Chinois qui a prêché le Panégyrique de St Ignace, si l'on appelle de ce nom une petite instruction de 20 minutes; c'était bien, vu la manière chinoise. Peu de païens assistaient à la fête, je m'en suis étonné. — Les bâtiments nouveaux sont achevés à Tom-ka-dou et ceux de nos Pères qui en ont joui reconnaissent que le R. P. Visiteur en ordonnant les constructions à Tom-ka-dou et à Zi-ka-wei, a rendu un grand service à la Mission; il n'y a pas de doute que cette mesure ne contribue efficacement à prolonger la vie des Missionnaires. Malgré l'activité du F. Mariot on n'a pu cependant prendre possession pour les vacances des nouvelles constructions de Zi-ka-wei. — A Ton-cê-vê, c'est-à-dire à l'orphelinat que dirige le P. Palâtre, le F. Mariot vient de construire une charmante petite église en style gothique, qui fait l'envie des protestants. Le P. Vasseur, toujours artiste et toujours infatigable, a peint des transparents qui font l'effet de vitraux moyen-âge. Les Chinois sont émerveillés et les Européens enchantés de cette œuvre d'art.»

Le 7 Septembre dernier on a ouvert de nouveau le Noviciat au Kiang-nan; on y compte 8 novices Scolastiques, dont un Polonais (sujet Prussien) et 5 Frères Coadjuteurs. Le Maître des Novices est le P. Zottoli.

L'œuvre des catéchistes, dite de St Joseph, s'organise en ce moment au Kiang-nan et au Pé-tché-ly. (Nous donnerons dans nos prochaines lettres des détails sur cette importante institution.) — Le P. Feniani aidé par la générosité d'un riche chrétien vient d'ouvrir à Shang-hai une maison pour recueillir les vieillards païens qu'on trouve mendiant sur les grands chemins. On a commencé par 5 vieillards qu'on soigne et qu'on instruit. Cinq jeunes gens pauvres et malades ont été aussi accueillis; quatre d'entre eux instruits à la hâte et baptisés sont partis pour le Ciel; le cinquième qui allait mieux a voulu différer et est mort sans avoir été régénéré. Le lendemain un jeune païen de 16 ans est venu prendre sa place et est mort bientôt en prédestiné.

Nous n'avons rien reçu du Pé-tché-ly, sauf les quelques lignes suivantes d'une lettre adressée par le P. Leboucq aux Novices d'Angers, à la date du 9 Août dernier. « — Nous avons eu cette année 980 baptêmes d'adultes et 3400 d'enfants païens moribonds. Ce n'est pas énorme il est vrai; mais observez que notre vicariat du Tché-ly n'est qu'un petit coin, où l'on compte 5 à 6 millions d'habitants seulement, tandis qu'au Kiang-nan, il n'y en a pas moins de 60 millions. — Nos catéchumènes sont aussi nombreux que l'an dernier; ils le seraient plus sans l'expédition de Corée dont l'issue malheureuse a eu un fatal retentissement en Chine. — Le P. Foucault est nommé Ministre, procureur, Père Spirituel, directeur du grand et du petit Séminaire.»

Nous sommes forcés de laisser dans nos cartons bon nombre de lettres venues cette année de la Chine. Nous espérons dans notre prochain fascicule pouvoir en reprendre quelques unes, qui renferment des détails très intéressants quoique moins actuels et moins importants par rapport à l'état général de la Mission.

Varia. — Espagne. — Extrait d'une lettre du P. Orlandis au P. Pfister. Balaguer, 28 Avril 1867.

« Nous sommes dans cette maison 137 dont 87 Novices, 27 sont Coadjuteurs tous les autres Scolastiques: il y a beaucoup de vocations.

Le 13 de ce mois S. M. la Reine a rendu un decret approuvant légalement l'existence de notre maison de Belaguer, comme maison de la Compagnie. Nous avons un magnifique jardin et de la place pour loger 230 personnes. Le mois dernier je suis allé jusqu'à Graus (grao) où nous avions autrefois un collège. C'est incroyable l'affection qu'a conservée cette ville pour la Compagnie, au souvenir de tout ce que nos anciens Pères avaient fait et souffert pour elle. Apprenant qu'un Jésuite devait s'y rendre, les habitants voulaient faire une démonstration publique, sortir au devant de nous, (j'étais accompagné du P. David Palomba) avec le Clergé et toute l'officialité civile, sonner les cloches, jouer de la musique, etc, etc. Mais nous fîmes comprendre à un prêtre qui nous aime beaucoup, que nous ne pouvions souffrir ces excès. Néanmoins le peuple se portait en foule dans les rues, nous prenait les mains, les baisait en disant: « Ce sont eux, ce sont eux, ainsi nous les dépeignaient nos pères ». Ils voudraient établir une maison à Graus, mais le peu de sujets formés que nous avons ne permet pas au R. P. Provincial de l'accepter actuellement. — A Fernando Pô, on va créer une nouvelle réduction. Un de nos Pères a été sur le point de mourir. Seul dans un carbet de nègres, au milieu des bois, il tomba malade, et comme il n'avait personne pour le soigner et lui donner des aliments, il arriva à la dernière extrémité. Ce fut dans cet état et ne pouvant plus parler qu'un Père et un Frère le trouvèrent; ils lui donnèrent tous les secours possibles, et le transportèrent à la résidence de Sta Isabel, où avec les précautions convenables il se rétablit. — Le Vendredi Saint se sont embarqués à Marseille pour les îles Philippines 6 des Nôtres. A Mindanao les fruits sont nombreux, et le P. Bové a guéri beaucoup de malades par l'application d'une relique de Notre B^x^ Père. — Les Novices augmentent peu à peu en Portugal: il y a parmi eux un Portugais né d'un Portugais et d'une Chinoise. — Le P. Mon a prêché à la Cour le jour du Vendredi-Saint les 3 heures d'Agonie, c'est une dévotion de nos anciens Pères qui s'est répandue dans toute l'Espagne. Le thème sont les 7 paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ en Croix. Entre chaque parole il y a musique. Cela doit durer de midi à 3 heures du soir.

Le P. Finazzi écrit de Manrèze, 27 Octobre 1867. « La tranquillité est parfaite en ce pays et nos Pères commencent à profiter des concessions accordées par le Ministère. On pense ouvrir un collège à Valencia. Celui de Manrèze prospère et compte près de 250 pensionnaires. Aujourd'hui même partent de Barcelonne pour Buenos-Aires 8 Missionnaires, du nombre desquels se trouve le P. Mola: ils doivent fonder à Cordova un collège ardemment désiré par ces bons habitants du Paragay.

Galicie. — La résidence de Scheidnitz (en Silésie) dont nous avons parlé, est dans un état prospère; les Pères n'y suffisent pas aux demandes de missions et de retraites. L'église, arrachée aux francs-maçons par le vénérable Curé, est en voie de restauration et sera consacrée par Mg^r^ l'Archevêque de Breslau. Le manque d'hommes seul empêche d'ouvrir dès maintenant le collège projeté. — Dans le Duché de Posen nos Pères ont donné les Exercices à 200 prêtres. L'Archevêque vient de statuer que chaque paroisse aurait une mission au moins tous les 10 ans, et que les prédicateurs seraient choisis dans le Clergé régulier. Nos Pères sont presque les seuls religieux en Prusse. Leur unique résidence est celle de Schrem, où l'on a été sur le point de fonder un Scolasticat; le Gouvernement ayant soulevé des difficultés, on a dû établir à Cracovie les 12 théologiens et les 16 philosophes. La permission étant venue depuis, on a commencé immédiatement les travaux à Schrem où l'on pourra dans un an transférer les Scolastiques. — On se propose de donner prochainement à Cracovie une grande Mission dont on attend les plus heureux résultats pour le bien des fidèles et pour la réputation de la Compagnie, jusqu'ici assez peu populaire.

Belgique. — Les 11 collèges de la province comptent en ce moment 3374 élèves; savoir 975 pensionnaires, 340 demi-pensionnaires; 2059 externes. — Un Scolastique de Laval recevant au mois d'Août dernier l'hospitalité à Louvain, écrivait les détails suivants: « J'aurais voulu ces jours-ci avoir plus de temps à ma disposition pour vous raconter le pèlerinage que j'ai eu le bonheur de faire lundi dernier à N. D. de Montaigu, et à Diest à la maison du B^x^ Berchmans. Nous sommes partis à minuit de la maison de campagne du Scolasticat de Louvain; nous étions dix Scolastiques: avant 5 heures nous arrivions à Montaigu; il y avait déjà Messe à grand orchestre, car les habitants d'un village distant de 9 lieues faisaient ce jour là leur pèlerinage annuel. N. D. de Montaigu est le pèlerinage le plus fréquenté de la Belgique, et depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, il y a chaque jour affluence de dévots à Marie. — A 9 heures nous avons quitté Montaigu pour nous rendre à Diest afin de visiter la maison du B^x^ Berchmans. Le Cardinal de Malines a devancé

nos Pères et a fait acheter cette maison pour le diocèse depuis plusieurs années ; un boucher l'occupe encore et n'en veut sortir que lorsque son bail expirera ; car il veut, - c'est lui-même qui le dit à tous les visiteurs, - partager le bonheur de ses trois prédécesseurs qui grâce au Bienheureux, comme ils en sont convaincus, y ont fait très-rapidement fortune. La Chambre de Berchmans est au premier, éclairée par deux petites fenêtres. Depuis la Béatification elle a été convertie en chapelle ; elle a 4 mètres de long sur 5 de large et 2 ½ de hauteur ; sur l'autel se trouve un portrait du saint : j'aurais voulu enlever un morceau de bois de la chambre ; j'avais déjà même ouvert mon canif ; mais la femme du boucher était là qui ne perdait pas le moindre de mes mouvements, et il m'a été impossible d'exécuter mon pieux larcin. Au milieu du chœur de la magnifique église de Diest se trouve une très-belle statue du Bienheureux.

Angleterre. — Le noviciat de Rohcampton est en voie de prospérité. On y a reçu 20 candidats en deux mois, et l'on compte en ce moment 45 ou 46 Novices. C'est à St Joseph que nos Pères se reconnaissent redevables de cet accroissement.

Mexique. — On annonce la mort du R. P. Basilio Manuel Arillaga, Supérieur des Jésuites de Mexico et recteur du collège du San-Ildefonso. « Le P. Arillaga, dit le *Standard*, est mort en prison, à la suite des privations qu'il avait endurées. Il était plus qu'octogénaire, et avait été arrêté par l'ordre des autorités libérales, en même temps que Mgr Ormaechea, évêque de Vera-Cruz. C'était probablement le théologien le plus érudit que le Mexique ait produit, et il a contribué à l'éducation des hommes les plus marquants et les plus éminents de ce pays. En 1865, l'abbé Testory écrivit une brochure pour justifier la sécularisation des biens du Clergé. Dans cette brochure il accusait le Clergé Mexicain d'ignorance et de corruption. Le P. Arillaga répliqua par trois autres brochures, et fit retomber sur l'abbé Testory l'indignation de tous les étrangers résidant alors au Mexique. Cette réplique est un chef-d'œuvre d'érudition, de statistique et d'esprit. La mémoire du P. Arillaga sera vénérée par tous les Mexicains sans distinction de parti. »

——— Mgr Languillat pendant son séjour en France a favorisé de sa présence un bon nombre de nos maisons. Celle de Laval a été privilégiée entre toutes, puisque Sa Grandeur y a donné les Exercices de la retraite annuelle qui a été couronnée par une Ordination de 18 prêtres, de 3 diacres, d'un sous-diacre et d'une vingtaine de minorés. Quelques jours avant son départ Monseigneur faisait aussi à Amiens une autre Ordination fort nombreuse. Le diocèse de Châlons a été véritablement remué par la visite du Prélat, dont le souvenir était encore tout vivant après 30 années : un Chanoine a publié une intéressante notice sur Mgr Languillat et sa visite en Champagne. L'Évêque Missionnaire emporte en Chine non seulement des souvenirs précieux, mais encore des aumônes et de belles offrandes en ornements et autres objets utiles. On s'est discrètement industrié en plusieurs endroits pour subvenir au dénûment personnel de Monseigneur. — Avec Sa Grandeur est parti pour la Chine le P. Pfister, que suivent à un mois d'intervalle les PP. Hende et Petitfils et les FF. Castellano et Templet.

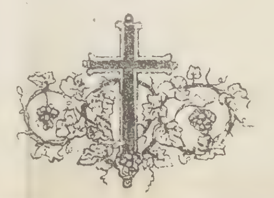
Mgr Canoz a parcouru la province de Toulouse, et visité plusieurs maisons de celle de Paris. Revenant récemment de Belgique, l'Évêque du Maduré s'est arrêté à St Acheul et y a célébré la fête de St Stanislas. Mgr l'Évêque d'Amiens s'y trouvait aussi avec l'élite du Clergé de la ville. La fête a été relevée par une solennité littéraire dont les Juvénistes ont fait les frais, et dont les échos poétiques sont venus jusqu'à nous. — Mgr Steins, vic. Ap. de Calcutta a passé plusieurs mois en Belgique et a donné les Ordres aux Scolastiques de Louvain. — Le Concile ramènera ces trois évêques Jésuites et aussi, assure-t-on, Mgr Dubar vic. Ap. du Pé-tché-ly et Mgr Meurin, vic. Ap. de Bombay.

Les procédures nécessaires pour la Canonisation des BB. Alphonse Rodriguez, Pierre Claver, et Jean Berchmans sont à peu près terminées, et on a tout lieu d'espérer qu'elles réussiront. La Béatification du V. Anchieta est en bonne voie ; on a aussi introduit les causes des VV. Baldinacci et Realini. On espère aussi pour un grand nombre de Martyrs Anglais.

—. Nous prions instamment ceux de nos Pères de France qui seraient en correspondance avec les provinces étrangères de vouloir bien nous communiquer ce qu'ils jugeraient convenir à nos Lettres.

Notre prochain No paraîtra en Mars.

Errata.
- P. 7. ligne 16. Au lieu de un germe qui germât, lisez : une semence qui
- P. 28 et 29. Au lieu de : R. P. Meurien, lisez : R. P. Meurin
- P. 16. ligne 4. Au lieu de : au travers les É. U. : lisez à travers les É. U.





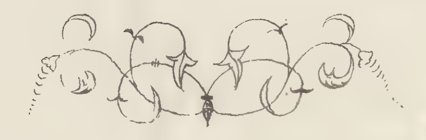
Lettres des Scolastiques de Laval.

AVRIL 1868.

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL
AUX PP. ET FF. DE .....

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI.



Chine. — I. La Mission du Kiang-nan en 1867.
II. Carte du Kiang-nan.

(Voyez page 1.–8.–) – (Ce compte-rendu nous étant parvenu pendant l'impression des Lettres, nous avons dû, pour l'y introduire, changer la pagination de quelques feuilles. — Au reste ces premières pages ne souffrant guère une lecture publique, à cause des chiffres et des détails géographiques, peuvent être détachées du cahier pour être lues et consultées à part.)

III. Lettre du P. Seckinger à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi. — Tchem-Kiang-fou, 25 7bre 1867.

Messieurs les Directeurs.

Pour vous donner une marque de la profonde gratitude que je vous dois, j'ai cru vous faire plaisir en vous adressant ces quelques pages où je vous décrirai les efforts tentés par les Missionnaires du Kiang-nan pour entrer au Ngan-hoeï, les excursions apostoliques que je viens de faire en cette province, enfin les persécutions essuyées et par nos catechumènes et par nos chrétiens.

Le Kiang-nan comprend deux provinces ; le Kiang-sou à l'Est et le Ngan-hoeï à l'Ouest. Le Kiang-sou malgré les persécutions des règnes precédents, malgré la terrible crise de quinze années de rebellion, compte néanmoins d'après le recensement de cette année même,

La Mission du Kiang-nan en 1867.

Lettre du P. Pfister au P. de Guilhermy, Zi-Ka-Wei, 18 Décembre 1867.

Pour répondre aux vœux du R. P. Provincial, à vos désirs et à ceux de tous les Nôtres qui s'intéressent à la Mission du Kiang-nan, je vous envoie une petite relation qu'on pourrait intituler: Idée générale de la Mission du Kiang-nan S. J. en 1867. Plusieurs détails sont déjà connus, mais il est nécessaire de les rappeler pour ceux qui les ignorent et pour une plus grande clarté. Aucun point n'a été développé d'une manière particulière; on se propose plus tard de faire sur chacun une étude spéciale. J'ajoute une carte géographique ecclésiastique de la Mission. Quant au style, je profite de vos avis, je ne m'en inquiète pas trop, vu que j'ai bien peu de temps devant moi, et comptant sur votre charité pour corriger tout ce qui sera défectueux. — Le Vicariat apostolique de Nan-kin confié à la Compagnie de Jésus (1), comprend la province du Kiang-nan toute entière située entre les 29° et 35° latitude Nord et les 112° 30' et 120° longitude Est, méridien de Paris. Sa plus grande longueur est de 175 lieues du Nord au Sud, sur une largeur de 150 de l'Est à l'Ouest. Elle est bornée au Nord par la province du Chang-tong, à l'Orient par cette partie du Pacifique qu'on appelle la mer de Chine, au Sud par le Kiang-si et le Tché-kiang, enfin à l'Occident par le Ho-nan et le Hou-pé. Cette province est divisée en deux autres: le Kiang-sou, capitale Sou-tcheou-fou, et le Ngan-hoei, capitale Ngan-kin-fou. Nan-kin reste la capitale générale et unique du Kiang-nan tout entier et du Kiang-si.

Si on considère la nature du pays, le Kiang-nan se divise en deux parties bien distinctes. La première comprend toutes les côtes jusqu'à 40 à 50 lieues dans l'intérieur des terres, la seconde, le reste du pays. La première partie est presque entièrement plane, formée de terres que la mer a laissées en se retirant et d'alluvions amenés par le Yang-tsé-Kiang (2) et ses nombreux affluents. Le sol est déprimé et sujet à de fréquentes inondations, mais extrêmement fertile et nourrissant une nombreuse population. Il est coupé de fleuves, de rivières et de canaux qui servent de route aux voyageurs. Des milliers de barques et des navires à vapeur portent d'un bout de la province à l'autre, les lettres, les denrées, les marchandises, et facilitent singulièrement les communications jusqu'à Kieou-kiang dans le Kiang-si, et Han-keou dans le Hou-pé. Plusieurs lacs, dont quelques uns ressemblent à de petites mers, concourent encore à augmenter cette facilité. Je ne parle pas des services organisés d'un côté avec Tien-tsing, Pékin, la Corée et le Japon, et de l'autre avec Fu-tcheou, Hong-Kong, Macao, les Iles Philippines, les Possessions néerlandaises et les deux Amériques. — La seconde partie de la province, bienque possédant de nombreux cours d'eau, est plus montagneuse; elle s'étend à l'Ouest et au Sud dans l'intérieur. Les derniers contreforts de ces montagnes viennent mourir sous la forme de collines très peu élevées, à peu de distance des côtes. Dans cette partie, dont beaucoup de points sont encore inexplorés et même totalement inconnus, le climat est plus sain, l'air plus pur que sur les côtes où la dépression du sol, les inondations naturelles et artificielles, engendrent des fièvres paludéennes et pernicieuses, facilement mortelles à l'époque des grandes chaleurs. — La population extrêmement considérable avant les dernières guerres civiles a singulièrement diminuée depuis ce temps. D'après le recensement officiel de 1812, on comptait dans le Kiang-sou 37 800 000 habitants, et 34 100 000 dans le Ngan-hoei, soit 72 000 000 pour le Kiang-nan. En 1852, 54 500 000 au Kiang-sou et 49 200 000 au Ngan-hoei formant un total de 103 700 000 habitants. Mais depuis que de changements! La peste, la guerre, la famine, le choléra ont passé partout, enlevant presque un tiers de ces multitudes, et rendant désertes des contrées autrefois populeuses. Nan-kin elle-même a subi le sort commun; prise en 1853 par les rebelles Taï-pin, et restée plus de 10 ans entre leurs mains, elle a eu à soutenir un nouveau siège qui l'a convertie en une vaste solitude. Et cette ville la plus grande de l'Empire, son ancienne capitale, est tombée à ce point de désolation, de voir entre les quelques murs, vestiges de son antique grandeur demeurés debouts, des hommes dévorés par les bêtes féroces. Aujourd'hui elle commence à sortir de ses ruines,

(1) La Compagnie de Jésus est entrée au Kiang-nan en Juin 1842, et depuis cette époque jusqu'en 1867 elle a employé dans cette Mission 127 de ses membres, dont 46 sont morts et 10 retournés en Europe. Plusieurs sont allés établir la Mission du Tchély Sud-Ouest, plus récemment confiée à la Compagnie. Sur ces 46 morts, 6 seulement avaient plus de 50 ans, aucun n'avait atteint 55. Ils y ont vécu en moyenne 7 ans et quelques mois.

(2) Il n'y a pas encore 20 ans que le Hoang-ho, second fleuve de la Chine après le Yang-tsé-Kiang, comme lui l'un des plus grands du monde, a rompu ses digues, a abandonné le Nord de la province qu'il arrosait, et s'est ouvert un nouveau lit plus au Nord dans le Chang-tong.

heureuse si elle profitait de ces terribles châtiments pour reconnaître et embrasser enfin la vraie religion ! Mais hélas ! les premiers soins de ses malheureux habitants, après tant de désastres, est d'élever de nouveaux temples à leurs idoles. Nan-Kin est le siége d'un Vice-roi, le plus puissant et le plus important de l'Empire, car il étend sa juridiction sur les deux provinces du Kiang-nan et du Kiang-si : c'est à lui que sont déférées toutes les causes majeures et c'est lui qui les juge en dernier ressort. — La province du Kiang-nan ou le Vicariat apostolique de Nan-Kin renferme 146 villes de différents ordres, 80 dans le Kiang-sou, 66 dans le Ngan-hoei. Il serait à désirer que chacune de ces villes possédât une église qui servît de centre aux Missionnaires pour rayonner dans les environs. Il s'en faut bien que ce but que se propose sa Grandeur soit atteint : toujours est-il qu'il y tend de tout son pouvoir, et que si Dieu ne lui réserve pas la consolation de le voir accompli, au moins pourra-t-il jouir de celle d'y avoir contribué autant que personne au monde. Sur ces 146 villes, 38 seulement renferment des chrétiens. Outre ces principaux centres, on en compte encore d'autres dans la mission, où le Missionnaire s'arrête plus ou moins longtemps pour l'administration des Sacrements, ce sont les stations. Il y en a 414. Elles sont réparties en 20 districts. Chaque district est régi et gouverné par un ou plusieurs Pères, ayant avec eux des prêtres indigènes. — Déterminer la distance respective de ces stations est à peu près impossible. Dans certaines parties où les chrétiens sont plus nombreux, comme dans les préfectures de Sou-tcheou et de Song-kiang, les chrétientés sont parfois tellement rapprochées qu'il suffit de quelques minutes pour passer de l'une à l'autre. Toutes ces chrétientés sont loin de posséder des églises comme en Europe : sauf quelques édifices plus remarquables dont je dirai un mot. Ce qu'on appelle ici église consiste généralement en quelques chambres adjacentes qu'une famille chrétienne offre à Dieu, et situées le plus souvent au milieu de la maison. C'est là que les fidèles se réunissent pour réciter les prières sous la présidence des administrateurs ou des vierges, que le Missionnaire offre le St. Sacrifice de la Messe et s'acquitte de toutes ses autres fonctions. Rien ne distingue cette maison des autres habitations ; elle n'a aucune dot, aucun revenu, si ce n'est quelquefois, et encore tellement modique et incertain qu'il ne pourrait suffire à l'entretien des objets du culte et à la nourriture du prêtre pendant son absence. Chaque Missionnaire porte avec soi sa chapelle, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire pour l'oblation du Sacrifice et l'administration des Sacrements. — Les chapelles ne diffèrent des églises qu'en ce que les chambres ne sont pas offertes à Dieu, et après le départ du Missionnaire, elles reviennent au service domestique ordinaire de la famille. La Mission renferme environ 316 églises et 87 chapelles. — Outre les 414 chrétientés, il y a encore 231 annexes. Ce sont des lieux où résident quelques familles, ou seulement quelques individus convertis et dont les habitants chrétiens se rendent à la station la plus rapprochée pour jouir de la venue du Missionnaire. Plusieurs assez éloignés des centres et disséminés parmi les païens offrent l'occasion au Père de jeter de nouvelles semences et deviennent l'origine de nouvelles chrétientés. — Il importe de remarquer qui partout, à mesure que la tranquillité et le calme renaissent, les chrétiens s'empressent de bâtir des églises proprement dites. Ces édifices qui conservent la forme des édifices chinois, sauf quelques heureuses exceptions, offrent cependant des particularités qui les distinguent des édifices profanes, et les font reconnaître pour des lieux consacrés au Seigneur. — La cathédrale, s'il est permis de l'appeler de ce nom, est située à Chang-hai, sur la rive gauche et non loin du fleuve Wam-pou. Elle a été commencée au moment où Mgr. de Bési, Évêque de Canope in part. infid. et Vicaire Apostolique du Kiang-nan allait s'embarquer pour revenir en Europe. En présence des consuls européens et des autorités chinoises, Sa Grandeur a posé et béni solennellement la première pierre à la fin de Novembre 1847 : et moins de 6 ans après, le 19 Mars 1853, Mgr. Maresca Évêque de Solen in partibus, et successeur de Mgr. de Bési, la bénissait sous le vocable de St. François Xavier. Quoiqu'on n'ait pas observé bien exactement les règles de l'art et qu'on ne l'ait pas élevée à la hauteur que ses proportions semblaient exiger, cependant elle ne serait pas indigne en Europe du nom de cathédrale. « L'édifice en lui même, dit W. C. Milne, (vie réelle en Chine) est lourd et disgracieux, mais à coup sûr, on ne peut donner trop de louanges au zèle éclairé, à la persévérance indomptable, et à la stricte économie qui ont obtenu ces résultats ». Près de la cathédrale se trouve la résidence du Vicaire Apostolique, avec le grand Séminaire en un lieu nommé Tong-Kia-tou. — Du même côté du fleuve, mais dans la ville Européenne et la concession française, Mgr. Borgniet S.J. Évêque de Bérustée in part. élevait en 1861 sous le vocable de St. Joseph, une autre église qui s'embellit tous les jours, grâce au zèle éclairé du Procureur de la Mission. Dès 1851, 10 ans auparavant, à 3 milles de Chang-hai en un lieu nommé Zi-Ka-Wei on avait construit une troisième église en l'honneur de St. Ignace, et une quatrième se termine actuellement dans l'orphelinat à quelque distance. —

Le nombre des chrétiens est assez difficile à évaluer très-exactement. Depuis 15 ans la guerre, la famine, la peste, les inondations et des calamités de tout genre ont tellement jeté le trouble et la confusion dans la province que sauf la seule ville de Chang-hai, nos chrétiens ne savaient où se réfugier pour échapper à la mort. Aussi un grand nombre d'entre eux ont péri de différentes manières, un plus grand nombre ont disparu ou ont été emmenés en esclavage, sans qu'on puisse savoir ce qu'ils sont devenus. En sorte que l'on peut dire que dans les villes de Tchen-kiang, Yang-tcheou, Nan-kin et dans toute la province du Ngan-hoei dont les rebelles sont restés longtemps les maîtres, la religion et le nombre des fidèles a diminué ; tandis qu'elle s'est soutenue dans le même état dans la partie orientale de la Mission, où se trouvaient les anciens chrétiens en plus grand nombre, bien qu'ils aient été soumis aux plus rudes épreuves par le pillage et la ruine de leurs églises et de leurs maisons, la fuite et le meurtre de beaucoup d'entre eux, la mort des administrateurs et des vierges dont le zèle et les soins promouvaient la cause catholique.

Voici le tableau des villes où nous avons des chrétiens avec leur nombre et celui des chrétientés : on y a joint le nombre des vierges, des écoles et des élèves.

Province du Kiang-sou.

Préfectures de 1re ordre.	Préf. de 2d ordre	Sous Préfectures.	Chrétientés.	Chrétiens.	Vierges	Écoles	Élèves.
Nan-kin		Chan-yuen	1	227	«	1	45
		Li-Chuei	1	8	«	«	«
		Ou-hien	2	1265	2	2	15
Sou-tcheou-fou		Tchang-tcheou	5	483	10	2	9
	Tai-hou-tin	. . . .	1	5	«	«	«
		Kouen-chan	4	1620	2	2	15
		Tchang-chou	9	1357	24	11	133
		Tchao-wen	10	1712	17	10	135
		Ou-kiang	1	15	«	«	«
	Tai-tchang-tcheou	. . . .	1	1595	12	7	84
		Tcheng-yang	1	156	1	1	5
		Tsom-ming	50	10 316	164	26	449
		Kia-ting	7	569	2	1	19
Song-Kiang		Pao-chan	11	1377	40	13	173
		Hua-ting	33	4962	62	27	324
		Leou-hien	27	4973	152	26	302
	Tchuen-cha-ting	. . . .	27	3 613	152	17	235
		Fom-hien	27	3 594	92	22	262
		Kin-chan	23	2 583	42	19	215
		Chang-hai	47	11 992	291	71	1814
		Nan-hoei	48	7 956	307	45	535
		Tsing-pou	15	3 381	48	9	150
Tchang-tcheo-fou		Yang-hou	2	207	1	..	..
		Ou-si	5	368	14	2	20
		Kin-kouei	3	2 599	9	3	32
		Kiang-yn	5	922	4	3	50
		Y-hing	1	138	«	«	«
		King-ki	2	55	1	«	«
Tcheng-kiang-fou		Tan-tou	1	13	«	2	54
		Tan-yang	1	194	«	«	«
Hoei-ngan-fou		Chan-yang	1	164	«	1	2
Yang-tchou-fou		Kiang-tou	1	85	«	«	«
	Tong-tcheou	. . . .	12	1 060	13	5	145
		You-kao	1	155	1	2	25
	Hai-men-tin	. . . .	23	3 651	93	13	275.

Province du Ngan-Hoei

Préfectures de 1er ordre	Préf. de 2e ordre	Sous préfectures	Chrétientés	Chrétiens	Vierges	Ecoles	Elèves
Ngan-Kin-fou	....	Hai-ning	1	1	"	"	"
Hoei-tchou-fou	....	Ou-yuen	1	40	"	"	"
	Sse-tcheou	Ou-ho	3	313	6	2	26
		Total général	414	73 684	1 562	345	5 548.

Ce tableau porte le nombre des chrétiens à 73 684, mais on peut hardiment aller à 75 000 et même au delà, si on fait attention que depuis le rétablissement de la paix, presque tous les jours quelques uns des anciens chrétiens qui s'étaient enfuis reparaissent. — En Chine, où la noblesse n'est pas héréditaire, mais où elle consiste toute entière dans les dignités et les grades littéraires, la condition de nos chrétiens n'est pas inférieure à celle des autres Chinois de la classe du peuple. Nous avons, il est vrai, beaucoup de pauvres parmi eux, nous n'avons pas de personnages constitués dans les charges publiques, à cause des superstitions auxquels ils devraient se soumettre, mais nous ne manquons pas non plus d'hommes qui jouissent d'une honnête aisance, et même d'une fortune considérable et qui sont décorés du bouton de bachelier. — Dans la province du Kiang-sou, ils sont divisés en deux catégories bien distinctes : ceux qui habitent la terre, et ceux qui habitent dans les barques. Les premiers s'adonnent à la littérature, à l'agriculture, au commerce, ils sont tisserands, charpentiers, hommes de peine, ouvriers de tout genre, et comme la plupart de leurs compatriotes ils gagnent jour par jour, par leur travail et leur industrie leur nourriture et celle de leur famille. Plus ils sont éloignés des ports et de la fréquentation des Européens, plus ils sont de mœurs simples et douces. Les autres naissent, vivent et meurent dans la jonque paternelle, qui a servi de demeure à leurs aïeux et qui servira de demeure à leurs enfants ; ils parcourent les canaux et les fleuves, s'adonnant uniquement à la pêche. Cette portion de la mission est pauvre et méprisable selon le monde, mais riche aux yeux de la foi, d'une simplicité et d'une innocence de mœurs admirables. — Tous remplissent strictement le double précepte de la confession et de la Communion pascale, et le peu qui y manque doit être regardé comme une exception très minime. Ils ne négligent pas d'exhorter les païens de leur connaissance à se convertir, chacun selon sa capacité. Ce qui les signale par dessus tout, c'est leur libéralité pour baptiser et pour nourrir les enfants abandonnés de leurs parents infidèles. Cela ne veut pas dire malheureusement qu'il ne s'élève jamais un seul scandale, mais à coup sûr ils valent certainement la grande majorité de nos catholiques d'Europe, et ne sont pas indignes de porter le nom de chrétien. — Dans la province de Ngan-hoei, le nombre des chrétiens est très restreint ; jusqu'ici et pendant la guerre on n'avait pu y pénétrer, ou que très difficilement ; désormais l'accès nous en est ouvert, puisque nous avons pu acheter du terrain à Ngan-kin, capitale de la province, malgré les efforts du Vice-roi et de tous les mandarins, qui ne rougirent pas d'ameuter le peuple contre nous et de vomir contre la religion et ses ministres des calomnies si atroces et si infâmes que les honnêtes païens eux-mêmes refusaient d'y ajouter foi. — Si les conversions n'ont pas été aussi nombreuses ces dernières années qu'on l'aurait désiré, la cause en est à la préoccupation générale qui agitait tous les esprits, et aux malheurs effroyables qui sont venus fondre sur cette malheureuse province ; et néanmoins un grand nombre d'adultes ont été baptisés, mais presque tous étaient à l'article de la mort et la plupart sont allés au Ciel grossir le nombre des élus. Depuis que la tranquillité est rétablie, dans plusieurs localités des plus éloignées de la mission, des populations entières se lèvent, et demandent des prêtres, des catéchistes, des vierges pour les instruire. De Juillet 1865 à Juillet 1866, on compte 5239 catéchumènes, 2 425 adultes baptisés presque tous survivants, 2 805 enfants baptisés nés de parents chrétiens, 10 301 nés de parents infidèles et baptisés in articulo mortis ou recueillis par la Ste-Enfance, et 2 724 survivant, nourris et entretenus par les chrétiens. Ces chiffres ont leur éloquence et prouvent surabondamment que le zèle des missionnaires n'est pas resté inactif, mais qu'il serait plus puissant s'il avait plus de ressources à sa disposition. — Ce succès paraîtra encore plus évident si on rapproche ce chiffre des derniers recensements officiels des protestants publiés le 31 Décembre 1863. Voici d'après ces Messieurs l'état de leur Mission. Elles sont au nombre de 8 à Chang-hai et pour tout le Kiang-nan, la plus ancienne ne remonte pas au delà de 1843. Ils possèdent en outre deux lycées, fréquentés par 31 élèves et 5 écoles quotidiennes comprenant 42 disciples. Aucun catholique ne fréquente ces établissements. Ces Messieurs depuis quelque temps paraissent vouloir garder le silence, et comme leur apostolat près des infidèles se réduit à rien, et que d'autre part ils ne réussissent en aucune façon, nous croyons plus prudent de ne pas nous occuper d'eux. —

Ces progrès sont dûs en grande partie aux vierges et aux catéchistes. Ce sont eux qui préparent au baptême, ou qui baptisent, quand il y a nécessité les païens ou les enfants en danger de mort. Les vierges au nombre de 1562 sont de pieuses femmes demeurant pour la plupart dans leur famille, sans se réunir en commun, et n'étant liées par aucune espèce de vœux mêmes simples, contentes jusqu'aujourd'hui de conserver la chasteté à l'exemple de la B. V. Marie. Rien ne les distingue des autres femmes de leur nation, ni la forme ni la couleur de leurs vêtements, rien, si ce n'est leur grande simplicité et leur modestie; quoiqu'on puisse parfois rencontrer quelques vierges folles, cependant la plupart par leurs bons exemples et leur zèle à propager la foi, peuvent être appelées à juste titre les colonnes des chrétientés. On en cite qui dans un an ont préparé au baptême 500 païens. Plusieurs remplissent les fonctions de maîtresses d'école ou tiennent des orphelinats. Depuis 1855 quelques unes d'entre elles plus ferventes, et brûlant du désir de mieux servir Dieu Notre Seigneur, se sont réunies avec l'approbation de Mgr Maresca, en une communauté qui aujourd'hui renferme environ 100 membres, et qui ne désirent rien tant que d'avoir des Religieuses d'Europe pour les former à la vie religieuse. Leurs vœux viennent d'être exaucés, puisque Mgr Languillat à son retour de Rome a amené avec lui 6 religieuses Auxiliatrices du Purgatoire (Paris, rue de la Barouillère, 16,) lesquelles, on n'en doute pas, en Chine comme en France, répandront partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et par leurs vertus aimables et leur charité, habitueront les Chinois à voir les religieuses circuler partout où il y a du bien à faire et des infortunes à soulager. — Avec les vierges, les catéchistes sont les auxiliaires les plus puissants. Tout le monde connaît les fonctions du catéchiste. Cette année 1867 on a d'un consentement unanime, érigé une communauté (Confrérie) sous le nom d'Association de St Joseph, pour la formation des catéchistes. Là tous ceux qui ne se sentent pas appelés au sacerdoce et qui cependant veulent servir Dieu et procurer sa gloire, tous ceux là, dis-je, recevront les instructions adaptées à leur genre de vie, et seront formés aux vertus propres à leur vocation qui est d'aider le Missionnaire dans ses courses apostoliques et de lui préparer les voies. — Comme tout l'espoir et tout l'avenir du catholicisme dans ces contrées reposent sur l'éducation de la jeunesse, on peut croire que ce point n'a pas été négligé. En effet la Mission compte un grand séminaire, un petit séminaire, un collège, 5 pensionnats de jeunes gens, un pensionnat de filles, un grand orphelinat de garçons, un autre de filles, 8 petits orphelinats, 227 écoles de garçons, 116 de filles, 230 maîtres d'école, et 146 maîtresses. — Les écoles sont comme la pépinière du séminaire; c'est là que les enfants apprennent les prières, les dogmes de la foi, les préceptes de la morale, etc. ainsi que les éléments de la lecture, de l'écriture (et du calcul). Si les Missionnaires remarquent quelque élève montrant plus de dispositions, des germes de vocation, ils le tirent de là pour le faire entrer au Séminaire. Les écoles sont répandues au nombre de 345 dans les différents districts, elles sont tenues par des maîtres rétribués en partie par la Mission et ne comptant pas moins de 5548 élèves des deux sexes, dont plus de 1300 appartiennent à des parents infidèles. On comprendra sans peine quels services elles ont déjà rendus et quels fruits elles sont appelées à produire. — Le collège de Zi-Ka-Wei renferme une centaine d'élèves qui reçoivent une éducation et une instruction plus complète et plus soignée et semblable à bien des égards à celle de nos collèges de France. Quelques-uns apprennent le français et le latin. — Le petit séminaire comprend 44 élèves divisés en deux catégories ou deux classes très distinctes. La première compte 32 élèves qu'on appellerait improprement séminaristes, du moins dans le sens du Concile de Trente: ce sont des enfants qui se préparent d'une manière éloignée aux études sacrées, et dont la vocation au sacerdoce est au moins incertaine. Ils s'occupent d'abord et avant tout de l'étude des lettres chinoises et n'étudient le latin qu'accessoirement. Les prêtres indigènes qui ne sauraient ni lire ni écrire leur propre langue, ne pourraient pas sans déshonneur aux yeux de leurs concitoyens leur prêcher l'Evangile, et par suite ne produiraient que peu de fruits. Cette première catégorie est indispensable, parcequ'elle forme le noyau des deux séminaires proprement dits. Quand ils sont bien versés dans leur littérature nationale, le latin devient leur étude principale et le chinois passe au rang de secondaire. Bien que dès l'abord ils ne sachent qu'imparfaitement lire et écrire le latin, après quelque temps la plupart le possèdent suffisamment pour pouvoir suivre le chant grégorien et toutes les cérémonies, de concert avec les élèves du grand Séminaire. C'est ici le plus grand et le principal espoir de la formation d'un Clergé indigène, non moins pieux que savant. — La seconde catégorie a 12 élèves uniquement occupés de l'étude de la grammaire latine, presque tous se destinent au grand séminaire. — Voici maintenant le plan d'études qu'ils

suivent et la méthode employée; plan et méthode dont une longue expérience a montré tous les avantages. — Pendant le temps que durent les études chinoises, les élèves du petit séminaire, trois fois par semaine, durant une heure apprennent à lire et à écrire en latin, les 5 déclinaisons des substantifs et des adjectifs, les pronoms et les 4 conjugaisons des verbes réguliers, puis les verbes irréguliers, les 14 préceptes de la grammaire d'Alvarez, enfin on les exerce à faire de petits thèmes et des versions faciles. — *Etude du latin*. Ce cours est de 3 ans, la première année, on étudie les préceptes de la grammaire correspondant à la 5me et au commencement de la 4me. — Dans la 2me année, ce qui reste de la 4me et ceux de la 3me. — Dans la 3me année, quelques préceptes plus difficiles et les principales règles de l'éloquence. — Dans chacune de ces années, on exerce les élèves par des thèmes en rapport avec les préceptes étudiés et par la traduction d'auteurs sacrés et profanes. Tous les jours, matin et soir, ils ont classe pendant une heure ou 1 heure ½. Trois fois par semaine, durant une heure, ils relisent du chinois, et de plus ils consacrent une heure par semaine à l'étude soit de la géographie générale de la Chine, soit de l'histoire générale et particulière de la Chine, soit à l'Arithmétique. — *Grand Séminaire.* — *Cours de Philosophie.* — Il embrasse deux années. Dans la 1ère on voit la logique, la métaphysique générale et spéciale de corporibus et en partie de animabus: en mathématique: l'algèbre jusqu'aux équations du second degré et la géométrie. Dans la seconde: ce qui reste de animabus, la Théodicée et la morale: en physique, les propriétés générales des corps solides, liquides et gazeux, la chaleur, l'électricité, la lumière, et les éléments de météorologie. Tous les jours il y a deux classes de philosophie et une de mathématique ou de physique. Deux fois par semaine, répétition d'une heure de philosophie, et une fois de physique. En outre une fois par semaine académie de chinois d'une heure pour tous les élèves. — *Cours de Théologie.* Il dure 4 ans. Outre les deux classes de dogme, il y a tous les jours pendant les deux premières années, une classe de morale. De plus une fois par semaine, classe alternativement d'histoire ecclésiastique ou de rites sacrés, pour les élèves de première année, de droit canon pour ceux de seconde, et d'écriture sainte pour ceux de troisième et de quatrième. Deux fois ou plus souvent par semaine, selon le nombre des élèves, répétition de théologie pendant une heure, et chaque 15 jours solution d'un cas de conscience. On comprend qu'avec un si long temps d'étude, les élèves n'arrivent au Sacerdoce que déjà âgés, et cette mesure n'est pas la moins utile des épreuves auxquelles on les soumet avant leur Ordination: on les examine soigneusement sur les études théologiques comme en Europe, et on les envoie en compagnie d'un vieux Missionnaire faire l'essai de leur zèle et de leur savoir faire. — Autant et le mieux qu'on a pu, on a observé les règlements du Concile de Trente. On ne reçoit que les élèves dont le caractère et la bonne volonté donnent les garanties les plus fondées de les voir persévérer dans la carrière Ecclésiastique. Pendant toute la durée des études ils ne portent ni la tonsure, ni l'habit ecclésiastique; ils usent des mêmes vêtements que les Missionnaires, lesquels, selon l'usage des honnêtes habitants du pays, imitant en cela leurs prédécesseurs, et d'après une dispense Apostolique, se rasent la tête et portent une longue robe. Tous assistent tous les jours à la Messe, et doivent se confesser au moins tous les mois. — L'entretien des professeurs laïcs et des domestiques, la nourriture des élèves et tous les autres frais nécessaires, sont au compte de la Mission qui n'a d'autres revenus que ceux que lui fournit la divine Providence, si dignement représentée sur cette terre par l'œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi; par celle non moins belle de la Ste Enfance, et par la libérale charité de bienfaiteurs et de bienfaitrices, dont les noms vivent au cœur du Missionnaire et qui sont inscrits au livre de vie. Dieu a fait fructifier toutes ces semences; déjà et c'est la plus douce récompense des Pères, déjà du Séminaire et du Collège sont sortis un certain nombre de prêtres indigènes dont 13 vivent encore. D'autres sont entrés dans la Cie de Jésus, et sans compter les morts, 8 terminent leurs études de théologie, 4 sont Frères coadjuteurs et 13 autres éprouvent et étudient leur vocation au Noviciat. — Les prêtres indigènes ne sont pas d'un médiocre secours pour la Mission. Ils ont à administrer, seuls ou sous la conduite d'un Père, une portion plus ou moins considérable d'un district. La connaissance qu'ils ont du pays, de la langue, des mœurs, des habitudes et quelquefois des habitants, les rend plus aptes à se glisser partout sans danger d'être reconnus, et de répandre la bonne semence, ce qu'ils font avec un zèle qu'on ne saurait trop louer; et de plus ils ne sont pas aussi souvent et aussi gravement que les Européens éprouvés par les chaleurs excessives de l'été. — Pour leur conserver l'amour de l'étude, tous les ans, ils ont à résoudre par écrit 6 cas de conscience, ainsi qu'à composer une instruction en chinois; de plus, devant l'Evêque et les examinateurs, ils subissent un examen d'une ½ heure sur le dogme et la morale. Tous les ans aussi, sous la conduite d'un ancien Missionnaire, ils se réunissent pour faire la retraite annuelle, et l'Evêque profite de ce temps ainsi que des autres moments de vacance qu'on leur accorde, pour leur faire des conférences

sur la discipline ecclésiastique, leur donner des avis, lire quelques constitutions apostoliques, écouter leurs griefs, résoudre leurs difficultés s'ils en ont, en un mot leur communiquer tout ce qui peut être utile pour le progrès de la Mission. — Enfin restent les Orphelinats. On connait assez Zi-ka-wei qui est le plus important. — . On peut donc dire que ce qui regarde l'éducation de la jeunesse a été l'objet de la constante sollicitude et des soins prévenants des membres de la Compagnie de Jésus. Ils n'ont rien épargné pour procurer à leurs élèves la plus grande somme possible de connaissances utiles, sans toutefois rien préjudicier aux intérêts bien plus chers des âmes. Aussi après Dieu, c'est là le fondement le plus solide de leurs espérances pour l'avenir; ce n'est pas le seul. La lutte que nous avons eu à soutenir dans ces derniers temps à Nan-kin et à Ngan-kin pour obtenir la restitution de terrains concédés ou achetés, a plus contribué à faire connaître la religion que ne l'aurait fait une simple reconnaissance de nos droits: elle a mis en evidence les Missionnaires et la doctrine qu'ils annoncent: et désormais la province du Ngan-hoei qui était pour ainsi dire fermée à l'Evangile, lui est ouverte complètement. En outre dans les calamités des années précédentes, la charité du prêtre, son dévouement, les remèdes distribués gratis à une foule de malheureux, les secours portés à domicile et distribués journellement à des milliers d'affamés, tout cela a laissé dans bien des cœurs des souvenirs durables qui porteront des fruits en leur temps; puis l'arrivée des religieuses Européennes qui s'occuperont à former les jeunes personnes et par là même la famille; enfin la constante et bienveillante protection de nos représentants, nous a aidé plus qu'on ne saurait dire dans toutes nos œuvres tant soit peu importantes, et mérite une profonde reconnaissance non seulement de notre part, mais encore de tous ceux qui s'intéressent au progrès du catholicisme dans l'Extrême Orient. Gesta Dei per Francos. — Voilà nos espérances et leurs motifs. Voyons les difficultés. Il est certain qu'à la vue du mouvement qui se prépare, le démon et ses suppots doivent s'agiter d'avantage, et faire naître partout le plus d'empêchements possibles. Ce sont les grands mandarins qui nous disputent pied à pied les terrains possédés autrefois par les Missionnaires, et rendus en vertu du dernier traité; ce sont les libelles et les calomnies infâmes répandus contre la religion; ce sont les francs-maçons qui se multiplient à ce point qu'à Chang-hai seulement pour les Européens, il y a 8 loges érigées qui font publiquement toutes leurs impies cérémonies avec tous leurs insignes; ce sont les troubles politiques dont ce pays est le théâtre depuis si longtemps et qui livrent les populations à la merci des voleurs, des rebelles et qui pis est, des armées impériales chargées de les défendre; enfin pour un grand nombre ce sont les mauvaises habitudes puisées au contact des Européens: la passion de l'opium et celle du gain qui vont croissant de jour en jour et qui attirent sur leurs victimes les plus terribles châtiments du Ciel.

Ministères du 1er Juillet 1865 au 1er Juillet 1866.

Chrétiens Chinois, environ	72 684
" Européens "	1 000
Districts	20
Chrétientés	414
Eglises	337
Chapelles	87
Catéchumènes	5 239
Adultes baptisés	2 425
Enfants baptisés, nés de parents chrétiens	2 805
" " " " infidèles à l'article de la mort ou recueillis par la Ste Enfance	10 301
Enfants survivants nourris par les chrétiens	2 724
Enfants nouveaux et anciens formant une petite famille s'élevant à	6 610
Confirmés	2 522
Confessions annuelles	51 376
Communions "	43 057
Confessions de dévotion	68 482
Communions "	65 835
Extrêmes-Onctions	1 572
Mariages bénits	687

Mariages révalidés	51	
Écoles de garçons	227	343
" de filles	116	
Maîtres d'école	239	
Maîtresses "	146	
Écoliers de parents chrétiens	2 694	5 548
" " " païens	1 294	
Filles chrétiennes dans les écoles	1 484	
" païennes " "	76	
1 Collège. Élèves	100	
5 Pensionnats de jeunes gens. Élèves	200	
1 " de filles "	100	
1 Grand orphelinat de garçons	400	
1 " " de filles	220	
3 Petits orphelinats	160	
Vierges	1 562	

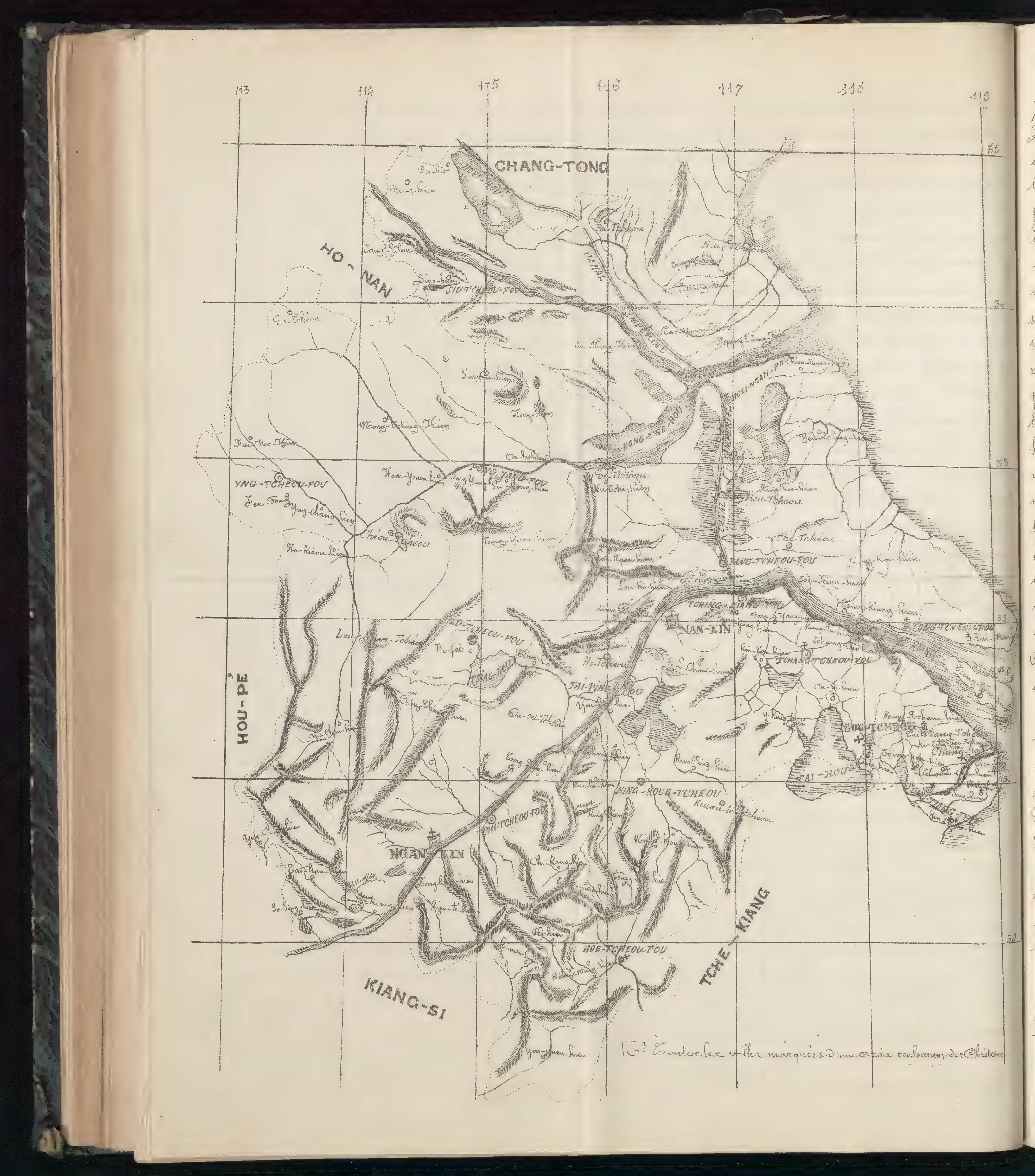
Clergé: 1 Évêque. — 37 Pères de la Cie de Jésus dont 1 Chinois. — 9 Scolastiques dont 8 Chinois. — 10 Frères Coadjuteurs dont 4 Chinois.
En tout 57 religieux. — 14 Prêtres indigènes.

Progrès de 1845 à 1865.

Adultes baptisés	32 723
Enfants d'infidèles baptisés	44 844
" " in articulo mortis	145 186
Survivants nourris et entretenus	67 131
Confirmés	43 421
Confessions de missions	913 718
Communions " "	751 729
Confessions de dévotion	886 198
Communions "	893 091
Mariages	13 277
Extrêmes-Onctions	32 496.

Plaise à Dieu que ce court exposé de l'état de la Mission du Kiang-nan en 1867 la fasse connaître davantage et la recommande à la sollicitude de tous ceux qui ont à cœur le progrès de la religion.

Pfister S.J.



113
114
115
116
117
118
119
35
34
33
32
31
30
CHANG-TONG
HO-NAN
HOU-PÉ
KIANG-SI
TCHE-KIANG
CANAL IMPÉRIAL
HONG-TSE-HOU
SIU-TCHEOU-FOU
FONG-YANG-FOU
YNG-TCHEOU-FOU
LU-TCHEOU-FOU
TSIAO-HOU
TAI-PING-FOU
NAN-KIN
TCHING-KIANG-FOU
YANG-TCHEOU-FOU
HOEI-NGAN-FOU
TCHANG-TCHEOU-FOU
SOU-TCHEOU
TAI-HOU
TONG-TCHEOU-FOU
NING-KOUE-TCHEOU
CHI-TCHEOU-FOU
NGAN-KIN
HOE-TCHEOU-FOU
Ho-Tcheou
Ho-fei
Sse-Tcheou
Tai-Tcheou
Chi-Kang-hien
You-yuen-hien
N.B. Toutes les villes marquées d'une croix renferment des Chrétiens

72579 chrétiens, répartis en 408 chrétientés presque toutes au Sud-Est. Les parties Nord et Nord-Est, si vous en exceptez la presqu'île de Hay-men sont encore complètement inexplorées. Le Ngan-Hoei n'a que deux chrétientés : celles de Ou-ho et de Ou-yuen, éloignées l'une de l'autre de 1600 lys. Depuis 1840 où la Compagnie de Jésus est rentrée au Kiang-nan, les Missionnaires ont essayé tous les moyens pour pénétrer au Ngan-Hoei, sans avoir pu y réussir. La mort décimant les Missionnaires plus vite que les Supérieurs ne peuvent les remplacer, le soin des œuvres si nombreuses au Kiang-nan, jadis l'occupation des rebelles, aujourd'hui les incursions incessantes des Gnien-fei, les inondations et par dessus tout le mauvais vouloir des mandarins nous tiennent encore en échec dans cette province. – Il y a 15 ans, le R.P. René Massa survenu à la chrétienté de Ou-ho, au moment où la famine suivie d'une cruelle épidémie décimait les chrétiens et les païens, se fit l'infirmier et le serviteur de tous ; bientôt ses forces et ses ressources furent épuisées, sa charité seule sut grandir avec la misère de ses enfants. Malade lui-même et dans l'abandon, il trouvait néanmoins des paroles de consolation pour sécher les larmes de ces malheureux. Un tel héroïsme méritait une prompte récompense ; il la reçut en succombant lui-même le deuxième mois de ce bel apostolat. Ainsi que le bon Pasteur, il avait su donner sa vie pour ses brebis. — Le R.P. Clavelin, arrivé à Ou-ho pour continuer les travaux du P. Massa, parvint après des efforts inouis à relever l'église brûlée par les rebelles ; mais trois années ne s'étaient pas encore écoulées, que les soldats impériaux dignes rivaux des Zam-mo, la brûlèrent de nouveau. – En 1865, le R.P. de Carrère, plus hardi que tous ses prédécesseurs était allé fixer sa demeure au cœur même du Ngan-Hoei, je veux dire à Ngan-kin-fou, capitale de la province. On sait comment après quelque temps de séjour il a dû fuir devant une persécution soudaine et acharnée qui mit sa vie en grand péril. Les mensonges et la perfidie de l'ancien Vice-roi Li-hon-tsang ont paralysé les nobles efforts de nos agents diplomatiques, qui, nous en avons la confiance, finiront par obtenir du nouveau vice-roi, pleine justice et réparation. — Durant l'intervalle de dix années, les chrétiens de Ou-ho et de Ou-yuen n'avaient vu que fort rarement des Missionnaires indigènes ; d'autre part le zèle du R.P. Ammirati et de M. l'abbé Anot, avait produit un mouvement très prononcé en faveur de notre Ste Religion sur les confins du Hou-pé, du Kiang-si et du Ngan-Hoei. Le mouvement en ce dernier vicariat avait pénétré à plus de 800 lys vers le Nord, de sorte que la visite d'un Missionnaire Européen en ces différents points devenait des plus urgentes. Le privilège de ces lointaines excursions me fut dévolu ; j'en bénis la divine Providence car elles ont été fécondes en labeurs et en périls. — Avant tout j'ai dû recourir à la charité de N.N. SS. Zanoli et Baldus pour leur demander les renseignements et les guides nécessaires. L'accueil et les bons offices que j'ai reçus de leurs Grandeurs a été pour moi la preuve la plus sensible de cette charité qui unit tous les Missionnaires de ces lointaines contrées. Conduit à travers le Hou-pé par le R.P. Ammirati, j'ai risqué de tomber avec lui entre les mains des Gnien-fei qui, se trouvaient répandus dans le pays où nous devions passer. Nous leur avons échappé, mais non pas à un autre ennemi qui, plusieurs jours durant nous a tenu compagnie, je veux dire la faim ; n'y ayant plus même l'ombre d'être humain dans la contrée, il nous était devenu impossible d'acheter nos provisions de route. – Ici sans doute vous m'interromperez pour me demander où donc se trouvait la population ? Triste marque de la faiblesse de ces pauvres Chinois ! Les brigands sont encore à 200 lys que les mandarins comme le peuple s'enfuient dans les tours de refuge, Tsaï, bâties aux endroits les plus inaccessibles des montagnes. Ma plume laissera à vos imaginations se présenter l'affreux amalgame résultant de ces continuels va-et-vient, l'état pitoyable de toutes ces familles entassées les unes sur les autres, sans toit, souvent même sans les choses les plus nécessaires à la vie. – Une fois, une grande panique s'étant répandue dans l'après-midi au bourg que nous occupions, nous dûmes plier bagages et partir au plus vite. La nuit et la pluie nous surprirent au fond d'une vallée sur le chemin qui conduisait au Tsaï ; il nous fallut passer cette nuit dans la mêlée que produit un sauve-qui-peut général. hommes, femmes, enfants, sans compter les animaux domestiques étaient pêle-mêle, 50 personnes sous la même cabane de paille, plus heureux pourtant que des milliers d'autres qui, sans aucun asile, s'arrêtèrent dans le sentier où la nuit les surprit. – C'est au milieu de ces tristes circonstances que je me séparai de mon fidèle et intrépide compagnon le R.P. Ammirati, pour franchir les limites du Ngan-Hoei. Laissant derrière moi les Gnien-fei et la faim, je pus me distraire des ennuis de la marche par la contemplation des beautés de la nature qui avait déjà ravi mon admiration au Hou-pé. Ce pays de montagnes offre un tableau des plus variés. Les flancs des montagnes ont un genre de beauté unique qu'ils doivent aux innombrables rizières superposées les unes aux autres en amphithéâtre. Leur terre est retenue par des murs latéraux, décrivant les sinuosités les plus bizarres et

s'élevant de plusieurs mètres. Les vallées sont presque toutes envahies par les sables et les torrents, de sorte qu'il ne reste aux habitants d'autre ressource que d'arracher leur nourriture au flanc des montagnes. Les arbres à thé et à suif leur sont d'un grand secours, les mines de houille, les carrières de marbres, les paillettes d'or et d'argent semées dans le sable, ou roulant au fond du torrent leur seraient d'un plus grand avantage s'ils savaient en tirer parti. — En avançant vers le Nord, je trouvai petit à petit les paysans revenus de leur première frayeur; ils descendaient des tours de refuge pour regagner leurs demeures. Ici, disons-le en passant, les habitations n'ont rien d'artistique: des piquets plantés en terre, des perches s'enchevêtrant les unes dans les autres, un mur de boue sans fenêtre, un toit de chaume sans cheminée, voilà tout ce que l'on trouve, même aux hôtels du premier rang. Les pagodes seules et les maisons de quelques nobles ont des briques et des tuiles. Quant aux habitants, ils sont élancés et robustes. Séparés des autres par leurs hautes montagnes, ils se contentent du travail de leurs mains et vaquent peu au trafic. Leurs habitudes sont des plus simples. Ils me donnaient à chaque étape le plaisir de les voir se presser autour de moi, m'appelant homme de Canton, ce qui pour eux est l'équivalent d'Européen. Les échanges d'amitié étaient ordinairement suivis d'entretiens sur le but de mon voyage: « Je venais au nom du Maître du Ciel leur apporter les paroles de la vie qui n'a pas de fin. » Pauvres gens! Les principes sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur l'éternité des peines ou des récompenses promises aux justes sont obscurcis par les croyances les plus absurdes. L'image du Crucifix est une lettre morte à leurs yeux étonnés! C'est à leur vue que l'on comprend la grandeur du bienfait de la Foi. — L'heure de la délivrance aurait-elle sonné pour eux? J'ose l'espérer, attendu que le démon se remue trop pour que je n'en tire d'heureux présages. — L'an dernier, sur les limites du Hou-pé et du Ngan-Houé trois catéchumènes du Hou-pé ont été décapités pour avoir osé se déclarer chrétiens; je viens d'apprendre que deux autres ont essuyé le même sort. Quant à moi, sans une protection visible d'en haut, je ne comprends pas comment du temps que j'étais chez mes catéchumènes de Kaïlin et Yn'chan-shien, je ne suis pas tombé sous les coups dirigés contre moi par le mandarin de Yn-chan. — Mon arrivée, en effet, à peine connue, ce fut un cri de joie pour mes catéchumènes qui avaient enfin le bonheur de posséder un Missionnaire, mais ce fut un cri de guerre poussé contre eux et contre moi par les méchants. De toutes parts on accourut pour voir le Zen-fou-tah-jen (le Père spirituel grand homme); plusieurs m. paraissaient bien disposés, mais le moyen de se déclarer dans un temps si critique! La persécution exercée au voisinage n'est ignorée de personne et parmi les visiteurs se trouve plus d'un espion couvert du manteau de l'amitié. Deux nobles, le sous-préfet et certains maires de village manifestent des dispositions hostiles; ils tiennent des conciliabules et disent tout haut qu'ils vont venir m'arrêter avec mes catéchumènes parceque nous sommes des rebelles. Pour moi, sans m'inquiéter, de concert avec mon catéchiste j'explique les vérités fondamentales de la religion et apprends à mes ouailles la manière de prier et de faire le signe de la Croix. Le 29 Mars, à l'entrée de la nuit on vint me presser de m'enfuir: « ils sont, dit-on, un mille au pied de la montagne »; je n'ai pas d'autre réponse que celle-ci: « allez leur dire que je les attends!! » Surviennent d'autres messages: « Père, fuyez, ils viennent vous tuer. » Je n'ai pas d'autre réponse que précédemment. Ils furent sans doute déconcertés, car je passai une nuit fort tranquille. Le lendemain fut une répétition de la veille, mais sans autre conséquence; parceque ces gens là s'imaginaient que j'avais sur moi des engins capables de les tuer tous d'un coup. Le 31 la chose paraissait plus sérieuse; on avait amené une escorte de soldats impériaux; or, le croira-t-on? Ceux-ci n'osèrent pas plus faire l'ascension que les autres; je ne sais quelle crainte les cloua tous au pied de la montagne; on eut dit que l'Ange du Seigneur armé de son glaive veillait autour de nous. — Passé à 15 lys de là chez d'autres catéchumènes, j'entends de nouvelles menaces; la fermeté de mon ton déconcerta les émeutiers. J'aurais dû passer à plusieurs autres nouveaux centres, mais je crus plus prudent de me diriger vers la préfecture afin d'aller demander au Tsé-Shien (mandarin préfet des villes de 3me ordre), raison des attaques auxquelles nous étions en butte. L'organisation du départ se fit difficilement vu les menaces faites à quiconque nous viendrait en aide, cela ne nous empêcha pas d'arriver à la ville et d'y entrer paisiblement. — Déjà mes porteurs chargés de leurs sapèques prenaient gaîment le chemin du retour, quand les satellites du tribunal tombèrent sur eux. Trois leur échappèrent et vinrent m'appeler au secours de leurs compagnons mis en prison. Sur le champ, traité et passe-port en main, je me présente au tribunal. On consentit à remettre mes porteurs en liberté, mais malgré les preuves du contraire, on niait impertinemment que le mandarin fût présent et qu'il eût eu quelque part aux persécutions dont je me plaignais; que d'ailleurs c'était peu de chose et que les agresseurs ignoraient que notre religion fût si bonne et même approuvée par l'Empereur: « s'il en est de

la sorte, répliquai-je, ainsi que le soleil éclaire les hommes, ainsi le mandarin doit éclairer le peuple. — Je demande dans tout le pays d'où je viens, « une proclamation en faveur de notre religion. » — Nouveaux subterfuges, nouveaux refus. Je dus me retirer en protestant par une lettre contre une pareille conduite. Ce juge inique me donna un dernier argument de sa complicité en refusant, et ma carte et ma lettre. Je partis donc, persuadé qu'avant peu s'exécuteraient les menaces portées contre nos catéchumènes. — En effet, après un mois d'intervalle passé à Kin-te-tchen (où j'ai pu examiner les plus belles fabriques de porcelaine du monde) et à Ou-yuen, partie Sud du Ngan-honé où j'avais fait la mission à nos chrétiens, je revenais sur le beau lac Po-yan à Yo-tchen-fou, quand je vois se prosterner devant moi, trois de mes principaux catéchumènes de Kaï-lin. Ils avaient fait 1200 lys pour me trouver et me demander mon appui. Voici en abrégé ce qui s'était passé. 1° Une bande de malfaiteurs conduits par le Potsen (maire) se sont rendus 5 jours après mon départ chez un des catéchumènes les plus fervents, l'ont garrotté, entraîné de force à trois lys de là à une pagode où ils le dépouillèrent de ses habits. Déjà ils tenaient en mains les bambous pour le supplicier; ce pauvre homme s'en tira en signant un billet de 10 000 sapèques. Les bourreaux non satisfaits, le laissent lié devant l'idole et retournent chez lui; saisissent sa femme, l'entraînent à une auberge où ils l'insultent et la frappent sur les pieds; ses deux enfants également ont été maltraités et plusieurs de ses objets enlevés. — 2° A l'entrée de la nuit les mêmes vont chez une autre famille de catéchumènes dont le chef, prévenu à temps, a pu s'enfuir. Pour se venger, ces bandits détruisent une des chambres de la maison avec les objets qui s'y trouvent, attachent le vieux père âgé de 70 ans et l'emmènent. On ne sait pas ce qu'ils en ont fait, car depuis il n'est pas rentré. — 3° A minuit, toujours les mêmes se portent avec fureur chez le principal catéchumène qui ci-devant m'avait appelé et logé chez lui. Ils enfoncent les portes, veulent saisir le jeune administrateur qui, lui aussi, leur échappe. Ils remplissent la maison de leurs cris: « Vous avez invité le Kiao-deu (chef de la religion), vous êtes des Tchang-mo... Où est la malle laissée ici par le Père etc. » Sur le refus de livrer cette malle, ils se mettent à tout bouleverser, la trouvent, font sauter le couvercle, déchirent les images et les livres que j'y avais déposés. Un paquet de médailles tombe sous leurs mains; ils les prennent pour des pièces d'or et se les disputent; puis emportent les lits et autres objets de la maison et détruisent trois belles chambres en tuiles, avec menace de revenir. — Les familles des catéchumènes ci-dessus mentionnées et les autres qui s'étaient déclarées chrétiennes sont depuis lors dispersées dans les montagnes sans pouvoir retourner à leurs foyers. J'en ai de nouveau écrit au mandarin: « il n'a pas voulu sur ma demande prévenir le mal, qu'il se hâte donc de le réparer. » Cette fois encore, pas de réponse. Une fois depuis lors, deux fugitifs étaient en route pour venir à Tchen-kiang me donner des nouvelles plus récentes; mais, comme si tous les malheurs devaient fondre en ce temps sur eux, j'ai appris qu'en passant le Yang-tsé-kiang, ils sont tombés sur une barque de pirates qui les ont dévalisés. Le dernier moyen que j'avais pour secourir ces infortunés catéchumènes était de porter mes plaintes aux mandarins supérieurs du Ngan-honé et de là à la légation; mais je n'aurais pu le faire sans ajouter des complications aux questions déjà pendantes à Ngan-kin-fou; voyez donc si j'ai besoin de les recommander aux prières des associés. — Je viens aux persécutions exercées par les païens contre les néophytes et les anciens chrétiens. Ces persécutions sont de trois espèces; un mot sur chacune. La première vient des tracasseries exercées contre eux par les membres de la famille restés païens, par les amis et les gens les plus influents. Ce sont mille difficultés qui leur sont créées. On leur refuse le travail, la terre et l'eau; on les chasse, on les frappe à cause de la profession de leur foi: « Tu es de la religion des Européens, va-t-en en Europe avec eux. Tu renonces à nos rites, nous te renonçons aussi. » Ainsi que l'or passe par le creuset, ainsi est éprouvée la foi de ces fidèles adorateurs du vrai Dieu. — La seconde espèce de persécution résulte des Miao-kien, c'est-à-dire des subventions données aux pagodes. « Plus fortunés que tant d'autres tués par les rebelles, vous avez pu regagner votre terre natale et jouir des bienfaits de la paix; vivent vos idoles, vivent vos dieux protecteurs! En témoignage de votre reconnaissance les fruits de vos champs et de votre travail doivent être employés à la reconstruction de leurs pagodes. — Les malheurs passés ne sont qu'une ombre de ceux qui vous sont réservés si vous êtes ingrats! » Ainsi parlent les bonzes et certains autres qui, avec eux, s'enrichissent aux dépens du peuple. Les chrétiens résistant à leurs sollicitations et à leurs menaces, il en résulte une guerre sans relâche. — J'arrive à la troisième espèce de persécution qui vient de l'opposition faite par les petits chefs de village et les mandarins de tout rang à l'achat des terres pour la construction des églises, sous l'insidieux prétexte que nos maisons les empêchent d'observer la direction des vents et des eaux etc. Il faut une fermeté et une prudence incroyable pour triompher de leurs supercheries; même souvent

d'avance que vendeurs de terrains et entremetteurs seront maltraités. — Ces persécutions ont trouvé dans une ville du grand district que j'administre un mandarin qui, de persécuteur est devenu notre vengeur: deux traits à sa louange et je finis cette lettre déjà trop longue. J'avais fait acheter à Tayan un terrain nécessaire à la reconstruction de l'église, détruite pendant la rebellion. Dès que la chose fut connue, les vendeurs furent emprisonnés et les entremetteurs n'échappèrent qu'en s'enfuyant chez moi. Le Tsé-Shien refusa de me rendre justice; je dus donc faire appel au Tao-dé de Tchen-Kiang. Celui-ci, pressé par les Européens de la place, obligea le Tsé-Shien à donner à mes gens pleine satisfaction, et à moi entière liberté dans sa préfecture. Ce mandarin s'exécuta de bonne grâce et me promit son amitié. Bientôt j'eus l'occasion d'éprouver sa sincérité par le fait suivant: Un néophyte ayant refusé son concours à la reconstruction d'une pagode, fut assailli de nuit par tous les idolâtres de la ronde qui lui enlevèrent son riz, son mobilier et sa maison, composée de trois belles chambres bâties à la chaux; ils le contraignirent lui-même à coups de bâton à transporter avec eux ses dépouilles à la susdite pagode. Une telle faute méritait une éclatante réparation. Notre Tsé-Shien, sur ma requête, exigea et obtint que tout fût restitué à notre néophyte, que les matériaux fussent reportés chez lui et sa maison reconstruite aux dépens des païens, dont les principaux reçurent encore d'autres châtiments. Quel avenir pour nous, si tous les mandarins vengeaient ainsi nos chrétiens! Espérons et prions.

Seckinger S. J.

IV. — Lettre du P. Croullière à M. l'Abbé Courval. — Ile de Tsong-min, 25 Septembre 1867.

. . . L'île de Tsong-min est peut-être l'un des plus grands terrains d'alluvion moderne. Son étendue est d'environ 70 lieues carrées. Elle s'est formée peu à peu des terres que le Kiang a entraînées des diverses provinces qu'il arrose. Son origine est encore toute récente. Lorsque Marco Paolo traça au 13ème Siècle sa carte géographique de la Chine il n'a fait aucune mention de Tsong-min, bien qu'il ait indiqué les endroits qui l'environnent, ce qui nous fait conjecturer qu'elle n'existait pas encore du temps de cet illustre voyageur. Au reste ces conjectures sont confirmées par les histoires et traditions locales. Tsong-min est une île mobile de sa nature. Il y a 3 siècles elle se trouvait à plusieurs lieues au Nord-Ouest du point qu'elle occupe aujourd'hui; et il y a 10 ans à peine que les navires passaient, voiles déployées, où nous circulons actuellement en brouette. — A propos voulez-vous une description du système de locomotion Tsongminoise? Rien de plus facile que de vous satisfaire. De chaque côté de la roue, sont adaptés deux espèces de bâts destinés à recevoir l'un votre personne et l'autre vos bagages. Quelquefois au lieu d'un coursier (de la plus noble race qui fût jamais,) vous en avez deux. Un qui pousse et l'autre qui tire et vous marchez le pas accéléré. Mais alors les deux brouettiers soufflent, la roue crie, le poussant sue, le tirant trébuche, et le tiré éprouve, grâce aux inégalités du terrain, des secousses si multipliées et parfois si violentes, qu'elles mettent en révolution tout le système cérébro-spinal. Quoiqu'il en soit on ne voit partout dans l'île que brouettes qui vont qui viennent et se croisent en tous sens, à la ville comme à la campagne. Les jeunes traînent les vieux; les pauvres traînent les riches, le père traîne ses enfants, le mari traîne sa femme etc, etc. De toutes parts enfin, depuis le premier jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale, vous ne voyez que traînants et traînés. La population de Tsong-min qu'on évalue aujourd'hui à plus de 2 000 000 d'âmes, parmi lesquelles nous comptons 8 000 chrétiens, doit son origine à une colonie de déportés, et les fils se ressentent bien encore un peu du vice originel. En tout cas ce sont des chicaneurs qui, sauf respect, pourraient par que lutter avec les Neustriens. — L'île est gouvernée par un mandarin civil, dont le rôle est à la fois administratif et judiciaire, comme chez les anciens peuples d'Europe. Il partage l'administration avec trois subalternes qui connaissent des affaires de peu d'importance. Trente six commissaires répandus dans les différents centres de population, font exécuter ses ordres et l'informent de tout ce qui se passe dans l'île. — Les hommes en charge forment ce qu'on appelle ici la première classe de la population. La seconde comprend les nobles, mandarins mis à la retraite ou acheteurs de globules d'honneur qui leur donnent le droit de visiter le gouverneur, de s'asseoir en sa présence, de manger à sa table et d'être à l'abri des coups de rotin dans les circonstances critiques. — Les lettrés ou gens qui passent une partie de leur vie à apprendre à lire, forment la troisième classe. Le peuple, c'est-à-dire les agriculteurs, les artisans et les commerçants, la quatrième. Il en est une cinquième que je n'ai vu qu'ici: c'est celle des esclaves. Un certain nombre de riches propriétaires possèdent plusieurs centaines d'individus qu'ils peuvent vendre à leur gré. Ces esclaves sont parqués avec leur famille dans des cabanes spéciales dont la réunion forme de vrais villages. Leur condition toutefois est beaucoup plus supportable que celle de leurs frères d'Occident, anciens et modernes. La servitude en Chine vient de ce que l'autorité y tolère les abus les plus révoltants. Sans parler de l'infanticide qui est, comme vous le savez, un crime impuni et presque universel au céleste Empire, un père peut vendre ses enfants, un mari son épouse,

un frère aîné ses frères et sœurs, et même un fils sa propre mère. Les exemples en sont si fréquents que leur répétition n'étonne personne. - Il en résulte que tous ces infortunés une fois livrés aux mains de leurs acquéreurs, deviennent sa propriété pour toujours. — Il n'y a dans tout le pays qu'une ville de troisième ordre, résidence ordinaire du gouverneur avec qui j'ai eu l'honneur de prendre une tasse de thé. Cette ville a une enceinte de murailles assez hautes, appuyées de bonnes terrasses et entourées de fossés pleins d'eau. De distance en distance se trouvent de gros bourgs, autrefois commerçants, mais aujourd'hui, grâce à l'opium, devenus presque déserts. Les maisons des riches sont bâties en briques et couvertes en tuiles. Celles des pauvres n'ont qu'un toit de chaume et sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. — Après ces renseignements sur l'île de Tsong-min, il me resterait à vous dire encore beaucoup d'autres choses qui vous intéresseraient certainement; mais il faut se borner et laisser le point de vue physique et politique pour aborder le point de vue chrétien et apostolique. - Comme je l'indiquais plus haut nous comptons 8000 chrétiens généralement dénués des biens de la fortune, mais vraiment fervents et d'un zèle au dessus de tout éloge. Il n'y en a qu'une centaine qui jusqu'ici s'obstinent à ne pas faire leurs Pâques. Tout le reste se confesse régulièrement chaque année une et même plusieurs fois. Quant au zèle et à l'esprit de proselytisme dont ils sont animés, vous en avez vu maintes fois la preuve dans les Annales de la Ste Enfance. Trente sept mille petits anges sont partis de Tsong-min pour le Ciel depuis 1845 jusqu'aujourd'hui. Nous en envoyons chaque année 2000 en Paradis, au moment où je vous parle 750 petits orphelins grandissent dans leurs familles adoptives. Partout dans chacune de nos 38 chrétientés, nous avons des catéchumènes. Vos deux douzaines de chapelets sont maintenant entre les mains de 24 néophytes qui ne manquent pas de prier pour leur bienfaiteurs. — *Japon.* — Voici ce que je lisais dernièrement dans un journal anglais de Shang-hai intitulé *North China Daily news*. « Les nouvelles apportées de Nangasachi par le Steamer Shenandoah, nous apprennent qu'il régnait dans cette ville une grande agitation à l'occasion de l'arrestation de plusieurs centaines de chrétiens japonais. Nul « doute qu'il n'y ait de l'exagération touchant ce qu'on raconte de la sévérité des autorités locales et du nombre des victimes d'une nouvelle persécution religieuse. « Quoiqu'il en soit, comme cela se passe sous les yeux des Français protecteurs nés de la religion chrétienne, cette conduite de la part des autorités de Nan-« gasachi n'est pas peu surprenante, vu les relations intimes qui existent entre les Français et le gouvernement du Taïcoun. » — Voilà ce que disait le journal il y a deux mois. Hier, l'abbé Féron, votre ancien élève comme moi, échappé comme par miracle aux mains des persécuteurs Coréens, me disait: « Le nombre des confesseurs de la Foi Japonais est de 180, ils ont été soumis plusieurs fois à la question, et une jeune fille de 14 ans s'est « surtout fait remarquer par sa constance et son intrépidité au milieu des tourments. Nos confesseurs sont enfermés par groupes de 20 à 30 dans des espèces « de grandes cages longues de 12 pieds et larges de 6, ce qui les met dans la cruelle nécessité de se tenir toujours debout. Les chaleurs leur ont été on ne peut « plus pénibles et s'ils ne sont pas mis en liberté avant l'hiver, le froid ne le sera pas moins. » — Ce qui a fait découvrir les chrétiens c'est le refus de recevoir les bonzes pour présider à une cérémonie funèbre, comme la coutume du pays le demande. Depuis trois ans ils étaient en relation avec les Missionnaires, ils venaient se confesser, se faire instruire et assister à la Messe pendant la nuit. Leurs bons Anges seuls les avaient maintenus eux et leurs ancêtres, depuis bientôt 200 ans, dans notre Ste Foi. M. Féron ajoutait que dans une seule vallée près de Nangasachi, on comptait plus de 1400 familles chrétiennes. Le nombre total serait, parait-il, d'environ 40000, la plupart agriculteurs. On ne sait encore ce qui adviendra d'eux, toutefois, il semble certain que le Taïcoun ne veut mettre personne à mort. — Chose singulière, l'arrestation de ces 200 confesseurs coïncide presque jour par jour avec la Béatification des 200 Martyrs Japonais qui ont versé leur sang sur cette même terre de Nangasachi, il y a deux siècles. — *Corée.* — Depuis 18 mois une demi douzaine de chrétiens Coréens séjournaient à Shang-hai. Ils y étaient venus, les uns en compagnie de M. Ridel, les autres en compagnie de Mrs Féron et Colet. Ils sont retournés dernièrement dans leurs pays, dans le but d'observer ce qui s'y passe pour en informer ensuite les Missionnaires. M. Colet se tient dans la province du Léotong en face de la Corée. M. Ridel est au Japon et M. Féron à Shang-hai. Ces trois survivants n'attendent que le moment favorable pour voler au secours de leurs chers néophytes. Espérons que le gouvernement Français vengera autrement qu'il ne l'a fait jusqu'ici, le sang de ses nationaux.

V. — Lettre du même Père aux Novices d'Angers. — C'est une curieuse *volée*, pour me servir de l'expression d'un biographe de St Louis de Gonzague, que la *volée* de Co-novices de l'année 1853-54!! — Sans s'être jamais donné le mot, presque tous ont fait voile pour la Chine. Il semble que le grand Patron du Céleste Empire, le glorieux St Joseph ait revendiqué

pour l'extrême Orient, les prémices de sa nouvelle maison d'Angers. — Quoiqu'il en soit, le fait est que, si vous consultez le Catalogue d'alors, vous trouverez comme compagnons de Noviciat les PP. — 1. de Puyberneau — 2. Launay. — 3. Bichon. — 4. Lelec. — 5. Palatre. — 6. Croullière. — 7. Pouplard (Alex.) — 8. Leveillé. — 9. Rabouin. — 10. d'Argy. — 11. Fourmont; — et les FF. 12. Bernard. — 13. Guyon. — 14. Jeunesse. — 15. Thorin. — 16. Beauchef. Tous les 16 venus en Chine. Sur ce nombre, une dizaine avaient fait ensemble la grande retraite. Quatre sont morts: le P. de Puyberneau après un mois seulement de séjour en Chine; les FF. Thorin et Jeunesse n'y ont pas vu la fin de leur première année d'apostolat; le F. Bernard enfin qui le premier nous avait ouvert la voie n'a succombé qu'après 10 ans d'héroïques labeurs. — Quant aux 12 co-novices survivant en Chine, ils travaillent de leur mieux, chacun dans le poste que lui a assigné l'obéissance, à procurer la gloire de Dieu et le salut des Chinois; et si, pendant les 12 mois qui viennent de s'écouler, la Mission du Kiang-nan a eu la consolation d'enregistrer 17 237 âmes gagnées au Bon Dieu, ils n'y ont pas été peut-être tout-à-fait étrangers. — Pour ce qui est de moi qui vous trace ces lignes, le lieu d'où est datée ma lettre vous indique assez de quelle fertilité est la partie du champ du Père de Famille que je dois cultiver. Tsong-min est une île qui vous est connue. Tsong-min est l'île de la Ste Enfance et l'un des postes les plus enviés parmi nous. La nature n'y trouve peut-être pas toujours ce qu'elle souhaiterait, mais en revanche l'âme y surabonde de joie à la vue de la ferveur et du dévouement au dessus de tout éloge de nos bons insulaires. — Et St Joseph! comme il est honoré et aimé à Tsong-min! Un grand nombre de petits garçons portent son nom. Est-on malade? On s'écrie: Sen. Zacé-zeé-tsom tah tsu pao pao ieu ngou C'est-à-dire « St Joseph, grand Patron de la bonne mort, venez à mon secours. » Est-on à même de choisir une image ou une médaille? On prendra de préférence l'image ou la médaille de St Joseph. On ne manquera pas de l'invoquer et de l'honorer d'une manière toute spéciale pendant le mois qui lui est consacré; et si on le peut, on Communiera le jour de sa fête. Quelle belle fête que celle de St Joseph à Tsong-min, dans la chrétienté de St Joseph! Pour fêter de leur mieux l'auguste chef de la Ste Famille en compagnie de leurs chrétiens, les trois Missionnaires de l'île s'étaient réunis au mois de Mars dernier dans la chrétienté dont je parle. Inutile de vous dire que les Communions furent nombreuses. Au mois de Mars de cette année, j'avais demandé à St Joseph un catéchumène pour chacun des jours de ce mois. J'ai eu le bonheur de voir au 1er Avril 32 noms inscrits par mon catéchiste. C'étaient ceux d'autant de païens qui voulaient se faire chrétiens et qui étaient venus se déclarer pendant le mois de Mars. — Plusieurs malades condamnés par les médecins ont recouvré presque subitement leur première vigueur à la suite de l'Extrême Onction et de prières adressées à St Joseph. — Toujours dans le même mois, un païen obstiné demande tout-à-coup le baptême, parceque, dit-il, il a vu le Ciel ouvert et le bonheur qui l'attendait s'il consentait à embrasser la religion du Maître du Ciel. Et il est mort quelques heures après avoir été fait enfant de Dieu, en mêlant aux noms de Jésus et de Marie le nom béni de Joseph. « Père, accourt me dire le 5 Mars une de nos ferventes zélatrices, encore un ce matin, je l'ai nommé Joseph. » Elle voulait parler d'un nouveau petit païen qu'elle venait de baptiser en danger de mort. Elle en a envoyé déjà plus de 800 au Ciel. — A propos de petits infidèles enlevés à la mort éternelle, voulez-vous savoir combien sont partis pour le Paradis pendant le mois de St Joseph, cette année dans une seule de nos maisons? 52 juste. Remarquez 52 recueillis dans une seule de nos maisons, mais il y en a eu d'autres ailleurs. Vous voyez donc que nous avons pu offrir aussi à St Joseph un magnifique bouquet de fleurs de son goût, pendant le mois qui lui est consacré. Ce résultat suppose un grand zèle dans nos chrétiens, n'est-il pas vrai?.. Voulez-vous maintenant un autre trait caractéristique de leur ferveur et de leur dévotion à St Joseph? — Je m'étais rendu au mois de Mai dernier dans une petite île éloignée de Tsong-min d'environ 7 lieues. Un bon chrétien l'apprend: il passe la mer avec moi; me suit continuellement pendant 4 jours sans me quitter presque un seul instant; repasse la mer et revient à Tsong-min avec moi, au risque d'être comme moi englouti dans les flots ou pris par les pirates qui infestent ce passage; et cela pourquoi? pour que je consente à aller dire la Messe dans sa localité le jour de la fête du Patronage de St Joseph. — J'ajouterai à ces détails édifiants deux faits curieux qui vous amuseront et vous révèleront en même temps tout un côté de notre situation en face des païens. — A l'occasion des pirates, certains bruits absurdes avaient circulé sur le compte des chrétiens. On avait arboré sur chaque habitation un petit drapeau, dans le but, disait-on, d'effrayer les Ecumeurs de mer. Lorsque tout-à-coup on se met à répéter que ce n'est pas aux pirates qu'on en veut, mais bien aux adorateurs du Maître du Ciel; que c'en est fait de la religion des prêtres d'Occident et que bientôt on va brûler toutes les églises et faire mourir tous les chrétiens. Le chef d'une pagode ajoutant foi à ces commentaires

insensés triomphait déjà et sans perdre un moment il se mit en relation avec quelques uns de nos catéchumènes pour essayer de les détourner du projet qu'ils avaient d'embrasser notre sainte Foi. Il avait même poussé l'imprudence jusqu'à faire insulter plusieurs de nos fidèles qui se rendaient à la Messe. Je n'en eus pas plus tôt connaissance que je fis comparaître le coupable à ma barre, l'obligeai à demander pardon de ses méfaits avec promesse écrite d'amendement pour l'avenir et cela à genoux dans la posture d'un suppliant, en présence des autorités locales environnées d'un nombre considérable de païens et de chrétiens. Et comme le Corbeau de la Fable, le pauvre bonze, hué par les spectateurs se retira lui aussi, "honteux et confus, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus!" — Le jour précédent, dans la même chrétienté, devant la porte de la chapelle, on apercevait un jeune homme de 25 ans agenouillé devant tout le monde et ayant sur le dos un écriteau indiquant le genre de sa faute. Il resta dans cette posture pendant tout le temps que dura la Messe et l'instruction! C'était un païen insulteur.. : « Je suis persuadé qu'il n'oubliera de longtemps sa première Messe », disait un chrétien. — Sans ces mesures énergiques nous aurions perdu beaucoup de catéchumènes, comme je l'ai appris depuis, pendant cette petite bourrasque qui pouvait devenir une tempête vraiment périlleuse; St Joseph que nous avons appelé à notre secours l'a eu bientôt dissipée; et maintenant plus que jamais, chrétiens, néophytes et catéchumènes, tous jouissent de la sécurité la plus profonde. Les insulaires qui veulent se faire chrétiens sont aujourd'hui au nombre de 359, et les âmes gagnées au bon Dieu depuis le 1er Juillet 1866 jusqu'au 1er Juillet 1867, s'élèvent au chiffre consolant de 2270. Croullière S.J.

VI. Lettre du P. Pouplard au P. de Kersabiec. — Tong-ka-dou, 15 Octobre 1867. —

... Le Noviciat du Kiang-nan compte 8 Scolastiques et 5 Coadjuteurs; peut-être ce nombre augmentera-t-il dans le cours de l'année. Le R.P. Zottoli est leur Père Maître. En Europe il est impossible de se former une idée de la longue et pénible préparation des aspirants au Noviciat. Ces jeunes gens ne commencent l'étude du latin qu'après avoir achevé leur cours de littérature Chinoise, et certes, ce n'est pas peu de chose. La plupart ont de 20 à 25 ans. Parmi les Novices Scolastiques il y a deux bacheliers, et deux parmi les Novices Coadjuteurs ont acheté le bouton. Que le bon St Joseph, patron de la Chine, multiplie les vocations à la Compagnie et nous pourrons porter des coups plus terribles à l'idolâtrie! Ah! cher Père, quel pays enchaîné à satan! Quel égoïsme, quelle indifférence en matière de religion, quelle soif des richesses et des jouissances charnelles! Espérons que la nombreuse phalange d'apôtres qui va nous arriver, cette année, étendra vite le royaume de Dieu dans les âmes. Si nous attendons les nouveaux Pères avec une sainte impatience, les vierges Chinoises ne sont pas moins impatientes de voir arriver les Religieuses destinées à faire fleurir parmi elles les vertus des Angèle ou des Thérèse. Nous ignorons encore ici l'Ordre ou la Congrégation qui doit nous venir. La chère Mission du Kiang-nan paie tous les ans un gros tribut à la mort. 2 Pères et 2 Frères lui ont été enlevés cette année. Le bon Père Hélot après avoir été travaillé une année entière par la dyssenterie, a remis son âme à Dieu le jour de N. D. des sept douleurs. La Ste Vierge l'avait appelé ce jour là même à la Compagnie, en 1835: elle choisit encore ce beau jour pour l'appeler au sein de la Compagnie triomphante. Agé seulement de 51 ans, il ressemblait à un vieillard octogénaire. On blanchit vite ici; on meurt de même. Nous montons par l'expresse au Ciel. — Le P. Royer missionne à Kiang-in; il a beaucoup de catéchumènes; mais les nouveaux chrétiens de ce pays sont exposés à mille vexations. Le feu purifie l'or. — Le P. Le Lec et le P. Goussery sont à Nan-kin, l'un pour étudier, l'autre pour bâtir, ou du moins faire le plan d'une cathédrale, d'un palais épiscopal et d'un grand séminaire. — Il y a un ou deux mois 18000 bacheliers passaient dans cette ville l'examen de la licence. Parmi les aspirants vous auriez pu voir un vieillard de 103 ans et son fils de 84 ans. Quelle persévérance! 77 sont morts pendant les examens; peut-être étaient-ils septuagénaires: 224 ont été reçus dans notre province. — Le P. de Carrère, après avoir obtenu une audience du vice roi de Nan-kin est parti pour Nan-kin-fou, la capitale de Ngang-foué. Il va prendre possession d'un terrain qui a demandé près de deux années de tracas et de pourparlers. — On craint la famine. A Pékin, beaucoup de pauvres gens meurent de faim. Les rebelles sont loin d'être abattus. Ils menaceront peut-être nos Pères du Nord; quant à nous, nous sommes tranquilles pour le moment. Shang-hai, maintenant la ville la plus riche et la plus commerçante de la Chine est une proie qu'ils convoitent, mais les boulets Européens ne sont pas du goût des Zang-mao. A. Pouplard S.J.

VII. — Lettre du P. Rizzo au P. de Kersabiec. — Nang-king-pang, 18 Octobre 1867. —

... Je suis ici à Nang-king-pang, ou si vous aimez mieux dans la résidence de Shang-hai. Voici les offices que la Ste Obéissance m'a

donnés: Ministre, préfet d'église et de la bibliothèque, confesseur des Nobles, Missionnaire, avec un studet linguæ sinicæ. Mon ministère ici peut à juste titre être appelé cosmopolite, car nous avons ici des catholiques et non catholiques de tout pays, de omni natione quæ sub cœlo est. En effet, outre plusieurs centaines de chrétiens chinois appartenant à cette paroisse, nous avons ici des Anglais, Irlandais, Ecossais, Français, Belges, Hollandais, Allemands, Autrichiens, Russes, Italiens, Espagnols, Portugais, Suédois, Danois, Badois, Grecs, Turcs, Perses, Arabes, Indiens, Américains, Coréens, Japonais, etc, etc. Nous avons en outre le soin spirituel de l'hopital dirigé par les Sœurs de charité. C'est là que l'on prend très souvent de bons poissons. Il y a bien des protestants qui se convertissent, et des arriérés en grand nombre qui reviennent au bon Dieu. Malheureusement le respect humain retient beaucoup de protestants dans leurs erreurs. Ecoutez une petite conversation que j'eus dernièrement à l'hôpital avec un officier et un marin de la marine française. Je vais voir le marin malade, et j'y trouve un officier qui était allé le voir. Après les salutations convenables, je dis à mon marin qu'on m'avait dit être protestant: « est-ce vrai ce que l'on m'a dit de vous? » — « Quoi, mon Père reprit-il. » — On m'a dit que vous êtes protestant, moi je n'y crois pas. » — « Mais oui c'est vrai. Croyez-vous qu'il n'y a pas de protestants en France? » — « Que voulez-vous, lui dis-je, s'il y a des protestants, ils ne sont pas dignes d'être français. » — « Mais moi aussi je suis protestant reprit l'officier, et cependant je suis bel et bien français. » — Mais ce n'est pas possible, lui répondis-je. Enfin pourquoi êtes-vous protestants? » — « Parceque nous sommes nés protestants. Du reste, dit le marin, il n'y a pas grande différence entre les catholiques et les protestants; la seule différence c'est que vous autres vous adorez la Vierge, et nous autres nous ne l'adorons pas » — « Mais non, mais non, dit l'officier, ce n'est pas là la différence, car nous autres nous adorons aussi la Vierge » — « Bravo, bravo, leur dis-je, vous voyez comme les protestants sont d'accord entre eux. » Alors je pris occasion pour leur démontrer comme quoi il y avait plusieurs sectes, sans principe d'unité; et comme quoi nous n'adorons pas la Sainte Vierge comme on adore Dieu etc... « Ah! me dirent-ils alors tous les deux; mais nous ne savions pas qu'il y avait tant de sectes différentes; et je ne savais pas, dit le marin, que le culte que les catholiques donnent à la Vierge n'était pas le même que celui de Dieu » — Enfin leur dis-je, pourriez-vous me dire à quelle secte vous appartenez? Etes-vous Luthériens, Calvinistes, Anglicans? Je vous défie de me le dire » — « Pour moi je vous avoue, me dit l'officier, que je ne saurais pas vous le dire ». En un mot ils finirent par m'avouer qu'ils voyaient bien qu'ils avaient tort, mais qu'ils ne se faisaient pas catholiques à cause de leurs parents. Le lendemain je retourne pour voir mon marin et il me dit: « Mon Père, je vous parle avec toute franchise et sincérité, je crois que j'ai tort d'être protestant, je suis convaincu à présent que la religion catholique est la vraie, mais je ne puis pas me faire catholique pour ne pas offenser mes parents; mais je vous promets que de retour en France je ferai mon possible; à la première occasion j'écrirai à mes parents, que j'adore et aime la Ste Vierge dont je porte déjà la médaille (une médaille que je lui ai donnée,) et que cette adoration n'est pas la même que celle qu'on rend au bon Dieu. » Priez, mon bon Père, pour ce pauvre brave homme. J'espère que la Ste Vierge lui fera la grâce de la conversion. Les protestants sont frappés quand on leur demande quelle est la religion fondée par Jésus-Christ. Les ministres protestants sont furieux. Dernièrement deux articles contre nous ont été insérés dans le Friend of China, journal de Shang-hai. Dans l'un des deux on disait que, de tous les protestants qui allaient à l'hôpital, très peu en sortaient protestants, et très peu aussi mouraient protestants, car les Jésuites les accaparaient tout de suite, sans leur donner le temps de réfléchir, que même ils les contraignaient à se faire catholiques. L'article finissait en avertissant les ministres protestants de faire bien attention. L'autre article était plus violent, il était intitulé Horreurs du lit de mort. Dans cet article on disait que nous avions contraint un pauvre Ecossais à se faire catholique, et qu'au moment de la mort il disait: « Hélas je suis éternellement perdu, car on a voulu me forcer à me faire catholique » L'article n'est qu'un mensonge, car l'Ecossais avait étudié la religion catholique avant de venir à l'hôpital, et était heureux de devenir et de mourir catholique. L'article commençait par recommander cette affaire à la haute vigilence des évêques protestants qui vont bientôt arriver à Shang-hai. Il faut cependant avouer qu'il y a ici grand nombre de protestants, même des ministres, qui nous rendent justice; car outre qu'ils ne croient pas à tout ce que l'on dit de nous dans les journaux, ils disent et font imprimer que nous avons le véritable esprit apostolique, et c'est pour cela que nous faisons du bien, pendant que les ministres protestants ne font rien. Il y a à peine huit jours, dans une conférence où assistaient bon nombre de ministres et d'Européens, l'un des ministres s'est écrié que les ministres n'avaient pas de zèle et ne faisaient rien, pendant que les prêtres catholiques faisaient tant de bien. — Nous avons ici une petite école de garçons; la plupart d'entre eux sont païens, tous désirent se faire chrétiens, mais les parents ne leur permettent pas. Ils sont vraiment honteux, quand on les interroge, de dire qu'ils sont païens. Hier je disais à l'un d'eux de convertir son père et sa

mère : « mais ils ne veulent pas m'obéir, me répondit-il avec une grande candeur. Je le leur ai dit très-souvent, et ils ne m'écoutent pas. » Ces enfants néanmoins apprennent à l'école les prières, le catéchisme, etc etc. C'est un germe qui produira, il faut l'espérer, de bons fruits. Priez pour ces pauvres enfants. Rizzo S. J.

VIII. Lettre du P. Guibout au P. Sédille. — Shang-hai, 14 Décembre 1867. —

... Si vous désirez savoir d'abord, quelle société nous avons eue sur le Maris qui nous conduisit jusqu'à Alexandrie, je vous dirai qu'elle était on ne peut mieux composée. Comptez 4 Prélats : NN. SS. Steins Archevêque de Calcutta ; Fenelly évêque de Madras ; Languillat ; et Zanolli évêque du Hou-pé ; 9 religieux Franciscains ; 2 Jésuites ; 1 prêtre Espagnol se rendant à Manille ; 1 Père Bénédictin allant à Ceylan ; 5 religieux de St Maur pour Syngapore ; 6 religieuses Canossiennes de Milan pour le Hou-pé ; et 2 Auxiliatrices pour Shang-hai. Jamais peut-être on n'avait vu une communauté si nombreuse. Aussi les méchants disaient-ils : « C'est le quartier latin.. Ce sont les Etats du Pape... » Un capitaine Anglais, ne comprenant rien à cette multitude de religieux et religieuses demandait à un Français : « C'est donc un bâtiment pour les Communautés ! — » — Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût tout le personnel ; nous étions au grand complet, c'est-à-dire au nombre de 150 passagers environ. Entre autres, nous avions M. de la Pérouse qui s'en allait comme vice-Consul au Japon (à Yochama) avec sa dame. — La traversée de la Méditerranée n'a été brillante pour personne. — Le reste de la route, à l'exception de 3 jours, de Saïgon à Hong-Kong, nous avons été traités en enfants gâtés. Mais c'est surtout de Hong-Kong à Shang-hai que nous avons eu une traversée exceptionelle. Partis le 1er Décembre après midi, nous étions dans le Wampou le 5 au matin. Mais là nous devions attendre quelque temps et modérer l'ardeur que nous avions d'arriver. C'est que la Marée avait jugé à propos de nous être contraire. Mais plus heureux que Josué nous savions que notre terre promise ne nous était pas fermée pour longtemps. En effet, Monseigneur pouvait dès 11 heures monter dans la barque de l'agent des postes et surprendre le P. Basuiau qui ne savait pas notre arrivée et ne nous attendait que le 7 ou le 8. Le soir vers 5 heures, le P. Rizzo venait nous servir d'ange conducteur et nous emmener à travers champs jusqu'à Yang-kin-pan. Cette route de 4 lieues parcourt un véritable cimetière, la campagne étant couverte de tombeaux. Nous sommes donc à Yang-kin-pan, c'est-à-dire chez nous : car c'est vraiment là une réflexion qui me touchait profondément. „Je suis à 4000 lieues de mon pays, me disais-je et cependant je ne suis pas en exil, je ne suis pas au milieu d'étrangers, je suis en famille." Mais quittons un instant Yang-kin-pan et mettons nous en route pour Tom-ka-dou, car les mandarins à boutons bleu qui viennent de présenter leurs hommages à Monseigneur montent déjà dans leurs chaises pour accompagner sa Grandeur et lui faire cortège. J'espère que vous ne refuserez pas de venir avec nous, car plus d'une émotion vous attend sur la route. Voyez-vous cette multitude d'êtres humains que nous aurons peine à traverser pendant près d'une 1/2 heure ? Il est possible qu'en votre qualité de Français-Chinois vous soyez devenu un peu indifférent à un pareil spectacle ; pour moi, il me touche profondément ; car parmi ces 100 000 âmes que je dois traverser jusqu'à mon arrivée à l'église, je me dis qu'il n'en est peut-être pas une sur cent qui ne soit une victime pour Satan ! Mais je ne veux pas m'arrêter à ce côté sombre du tableau : j'aime mieux écouter le canon des chrétiens qui tire à toutes bordées et traduit ainsi à sa manière la joie de tous les cœurs. Je préfère lever les yeux et contempler ces croix qui flottent sur les eaux du Wampou au haut des mâts de peut-être plus de 100 barques chrétiennes. Je ne puis dire la douce émotion que cette vue a produite dans mon âme. Sans doute on est heureux de rencontrer la croix dans tous les lieux de la terre, mais pour bien sentir et comprendre tous ses charmes, je trouve qu'il faut la voir briller au milieu des signes de l'idolâtrie qui sont malheureusement trop nombreux sur une terre païenne. Je ne dirai pas que je me croyais en Europe ; je me demandais au contraire s'il y a bien des ports en Europe où on pourrait être témoin, à notre époque surtout, d'une démonstration aussi sympathique, aussi franchement catholique. — Mais si vous voulez voir le couronnement de la fête, il ne faut pas vous arrêter à l'extérieur. Si vous pouvez percer la foule qui est plus compacte à mesure qu'on avance, entrez dans la cathédrale qui est déjà presque remplie et qui va être comble dans quelques instants. Seulement prenez un habit de chœur et mettez-vous en rang de procession pour recevoir Monseigneur à la porte extérieure. N'oubliez pas de jeter un regard de complaisance sur nos élèves de Zi-ka-Wei qui sont venus en grand costume et portent dans leurs mains de jolies petites bannières rouges : ils attendent cette marque d'attention de votre part. Maintenant entrez dans l'église que vous allez à peine reconnaître sous ses habits de fête. Lisez, vous qui êtes habile, ces inscriptions chinoises qui disent sans doute de belles choses, mais que je ne comprends pas plus que l'hébreu. Surtout écoutez bien sa Grandeur qui va parler à ses

ouailles pendant près d'une 1/2 heure. Sans comprendre un seul mot, je comprenais cependant que c'était le cœur d'un Père qui parlait à ses enfants et qui leur disait combien il était heureux de se retrouver parmi eux. En voyant le recueillement de la foule, je comprenais que ce n'était pas seulement avec les oreilles mais aussi avec le cœur qu'on écoutait. Et tout cet ensemble, sans le secours d'aucun autre signe sensible suffisait, je vous assure, pour m'intéresser et me toucher presque jusqu'aux larmes. La fête religieuse s'est terminée par la Bénédiction du St Sacrement. Dans l'après-midi il y a eu réception solennelle des hommes, des femmes et des enfants qui tous un à un, une à une, venaient baiser l'anneau de Monseigneur et lui demander sa bénédiction. Votre serviteur avait l'honneur de faire acolyte près de sa Grandeur, et j'avoue que cette cérémonie qui a été passablement longue, ne m'a cependant pas ennuyé, elle m'a paru au contraire très intéressante, au moins pour la première fois.

Guibout S.J.

IX. – Dernières nouvelles concernant la Mission. — Extraits de plusieurs lettres. —

Le P. Della-Corte, supérieur de la Mission, écrivant au P. Sédille à la date du 14 Décembre 1867, donne les détails suivants. — Les Sœurs auxiliatrices ont pris place au Sem-pdhou-ien, au milieu des vierges chinoises où elles apprendront plus facilement la langue du pays. Quelle harmonie entre elles ! elles se considèrent comme des sœurs, et s'aiment mutuellement d'un amour sincère et cordial. Et aussi quelle providence pour nous! le bon Dieu a choisi vraiment les religieuses qui convenaient le plus à nos œuvres. — Il y a révolution au Japon: on dit que le roi a donné sa démission. La révolution ici s'étend de plus en plus: le nombre des brigands est incroyable. Mais nous sommes sous la protection des SS. Anges, hoc satis est. A votre retour en Chine, vous trouverez bien des choses nouvelles. Les deux maisons de Tom-ka-dou et de Zi-ka-wei sont terminées: l'ancienne maison de Zi-ka-wei, bâtie par le R.P. Gonnet est changée en petit séminaire. Vous verrez avec plaisir la jolie chapelle de notre cimetière, la belle église de Tousewei, la petite chapelle aussi sur les collines de Sou-sé; outre tant d'autres chapelles et églises bâties en plusieurs chrétientés, comme à Tsan-ka-leu, à Tse-kin, à Sie-ka etc. etc. — La capitale de Ngan-houé nous a enfin ouvert les portes. Le gouvernement vient de nous accorder une maison de 12 chambres environ dans la ville de Ngan-kin-fou et 3 arpents de terre extra muros.

Le P. Pfister écrit au P. de Kersabiec. — On dit que la guerre a éclaté en Corée: elle est imminente au Japon où le Gouvernement aurait passé aux mains d'un ennemi déclaré des Européens. Il est certain que le Contre-Amiral Hoyer, qui succède à l'Amiral Rose, se rend dans les mers du Japon, où sont déjà les escadres Anglaise, Américaine, Espagnole et Hollandaise. — La révision du traité aura bientôt lieu pour la Chine. Il paraît que les Européens voudraient obtenir le libre passage sur tout le cours du Yang-tse-kiang, sur le Hoang-ho fermé jusqu'ici et sur plusieurs lacs intérieurs. On voudrait communiquer avec les Indes par le Yang-tse-kiang. On parle d'une voie ferrée de Shang-hai à Sou-tcheou et d'un cable sous-marin de Hong-kong à Shang-hai. Les Russes ont un chemin de fer jusqu'à Omsk et un télégraphe électrique de Pékin à St Pétersbourg par Kiachta, outre la poste qui fait le service en 30 jours. — Nous devons notre succès définitif dans l'affaire de Ngan-kin-fou au ministre français qui a montré les dents.

— Cette fois encore nous sommes sans détails sur la Mission du Pe-tché-ly, nous avons seulement reçu récemment une demande que nous nous empressons de communiquer et qui, nous l'espérons, intéressera la charité de nos Pères. — La Mission du Pe-tché-ly, très-pauvre jusqu'ici, l'est surtout en fait de Bibliothèque; les livres y manquent presque complètement. Et pourtant il en faudrait pour le Noviciat et les séminaristes. — On voudrait des livres ascétiques, des vies de Saints ou de Pères de la Compagnie (en latin), des histoires de l'Eglise (en latin), des ouvrages sur les anciennes Missions, des sermonnaires (en latin), des livres de Théologie dogmatique et morale, enfin quelques ouvrages concernant la Chine. — Une liste nous a été envoyée, et l'on nous prie de chercher à la remplir peu à peu. — Peut-être pourrait-on trouver dans nos Bibliothèques quelques livres en double, ou consacrer quelques aumônes à la création de ce petit fond de Bibliothèque du Pé-tché-ly. Pour l'envoi, afin d'être sûr que les articles arriveront à leur destination, il faut avoir soin, si l'on adresse à la procure, de marquer sur chaque paquet à l'intérieur et à l'extérieur: pour le Pé-tché-ly. On pourrait aussi adresser d'abord les livres à Laval au Rédacteur de la Correspondance qui, d'après la liste envoyée du Pé-tché-ly, serait à même de ménager des échanges dans le cas où les mêmes livres se trouveraient en double.

Bengale-Occidental. — Mission Belge. — Extraits des lettres des mois d'Août, Septembre et Octobre 1867.

Nos confrères de Bombay se louent beaucoup de leur nouveau Gouverneur, et en général, des rapports qu'ils ont avec les autorités de la Présidence. Le Gouvernement du Bengale n'est pas mal disposé à notre égard; mais nous ne pouvons cependant en espérer les mêmes avantages. D'abord il est plus difficile de gagner la bienveillance de deux Maîtres; or, nous avons à Calcutta, à côté du Vice-roi des Indes, le lieutenant gouverneur du Bengale. Ensuite, notre communauté catholique étant moins nombreuse que celle de Bombay, a aussi moins de prestige, et exerce moins d'influence. Enfin, l'esprit protestant est ici plus acerbe, parcequ'il est imprégné d'une forte dose de presbytérianisme écossais. Mais on gagne à montrer à nos adversaires religieux autant de résolution que de franchise. En voici un petit exemple. — Un jour le P. Lafont était dans le cabinet de physique à se creuser la tête pour voir comment un simple mortel pourrait enseigner la physique expérimentale, et manipuler les ingrédients de chimie, sans expériences, sans instruments et sans cornues. Le P. Recteur survint: « combien vous faudrait-il, dit-il, pour vous tirer honorablement d'affaire » — « Tant de roupies, tant d'annas: le compte est fait depuis longtemps; mais à quelle source puiser? » — « Je la trouverai. » Le P. Recteur en effet conçut son plan. S'adresser aux Catholiques, qui ont tant de charges avec si peu de ressources: c'est impossible. Il en intéressera d'autres à une oeuvre purement scientifique. Là-dessus, il rédige une requête, et va la présenter lui-même au directeur de l'instruction publique. M. Atkinson, un peu surpris de l'audace, se met à rire; mais huit jours après, il envoie la promesse d'un léger subside, à condition que le reste de la somme nécessaire serait recueillie par souscription. Muni de cet acte, le P. Recteur aborda Protestants, Arméniens, Grecs, Hindous, tous ceux qui ont quelques sympathies pour les sciences. Il écrivit même au Vice-roi qui se trouvait à Simla, et en reçut une réponse vraiment courtoise: le Secrétaire y souscrivait pour lui-même aussi bien que pour son Maître. Un marchand arménien retint un jour la liste pour la faire signer par ses amis. Un juge qui n'avait jamais manifesté aucune sympathie pour nous, fut tout interdit à l'entrée du P. Recteur; mais tenant à répondre à une telle avance, il le força de partager son déjeuner, et souscrivit ensuite. Un autre protestant, de la secte de Wesley, reçut le visiteur par ces mots: « vous ignorez donc que je suis Wesleyen » — « Je le sais, répondit le P. Recteur, et je vous prie d'indiquer ce titre sous votre signature, afin que votre exemple entraîne vos coréligionnaires » — « Après tout, murmura le Wesleyen, c'est une affaire purement scientifique », et il signa. Bref, la petite somme a été recueillie chez des personnes étrangères au catholicisme et le cabinet sera monté sans être à charge à la Mission. Le P. Lafont n'en dort plus de joie. Au reste son zèle méritait d'être encouragé: chaque semaine il fournit à notre journal catholique des observations météorologiques très-complètes. — L'infatigable P. Henry a consacré ses vacances à publier un Selecta poetica qui doit servir à l'examen universitaire de 1868, il a accompagné le texte d'une traduction et de notes. Le P. Veys est enfin en possession d'un dictionnaire Tamoul, d'une grammaire et d'un choix de dialogues dans la même langue. Dans une quinzaine de jours il commencera à prêcher. Il a une grande difficulté à distinguer ses paroissiens: plusieurs portent le même nom: c'est par exemple Lazare époux de Marie, Lazare époux d'Elisabeth, Lazare frère de Joseph, Lazare frère d'Antoine, et une foule d'autres. — Parmi les Indiens, ceux de la classe aisée qui se nomment Babous, montrent parfois une grande curiosité pour les questions religieuses. Un jour le P. Carette revenait de Sérampore, un Babou qui se trouvait dans la même voiture, lui demanda, les mains jointes, s'il était Jésuite; sur la réponse affirmative, « est-il vrai, continua-t-il, que les Jésuites sont des savants et des saints » — « Par une étude continuelle et par l'observation de leurs règles, ils tâchent de le devenir » — « On dit que vous n'assistez jamais aux fêtes, comme sont les bals, les soirées » — « C'est contraire à nos usages » — « J'ai aussi entendu dire que votre Ordre devra bientôt s'éteindre, parceque on y renonce au mariage » — « Il y a toujours de nouveaux membres qui prennent un engagement volontaire, comme dans l'armée » — « Pour entrer chez vous, faut-il être chrétien » — « Oui, et même catholique » — « Par conséquent vous ne recevez pas de déistes, et cependant les francs-maçons les admettent ». Le Père était occupé à résoudre cette difficulté lorsqu'on arriva au terme du voyage, et il laissa le Babou émerveillé de ses réponses. — Un autre lui demanda: « est-il vrai que les catholiques adorent le feu comme les Parsis » — « D'où vous vient cette idée? » — « C'est que j'ai vu dans une de vos églises une magnifique lampe, devant laquelle ceux qui entraient fléchissaient le genou » — Le Père essaya de lui faire comprendre que cette lampe allumée, n'était là que pour indiquer la présence de Notre-Seigneur; mais le pauvre Babou n'y vit que du feu. — Le désir que manifestent les Babous de connaître la véritable religion, sert parfois à dissimuler leur cupidité à l'endroit des biens temporels. Les Missionnaires qui ont quelque expérience ne s'y laissent plus prendre; mais les nouveaux venus sont exposés à quelque méprise. Un professeur du collège raconte le fait suivant: Je fus un jour accosté par un jeune Babou qui me demanda de lui donner quelques

instructions pour le disposer à devenir chrétien. Surpris de cette rencontre, je l'invitai à revenir me voir au collège. Sur les entrefaites j'exposai le cas à deux Pères différents. « Vous en serez la dupe, dit l'un, mais faites ce que vous voulez ». — « Non, dit l'autre, ne laissez pas échapper l'occasion, et la conversion de ce jeune homme en amènera beaucoup d'autres ». Je résolus de faire un essai. Le Babou vint tous les dimanches et je m'escrimai de mon mieux à l'instruire. Au bout de quelque temps, il fut jugé en état de recevoir le baptême. Je lui annonçai que dans 15 jours il aurait ce bonheur, et pour l'aider à se préparer, je lui remis un livre de prières et un catéchisme. Mais au moment décisif, le Babou se retira pour ne plus reparaître: il n'avait eu d'autre intention que d'obtenir par notre entremise une place lucrative. — Cependant, le Bon Dieu sait se trouver de petits apôtres parmi les enfants Indiens. Les Sœurs de Lorette ont un établissement dans un beau site près de Barrackpore, sur les bords de Hoogly, pour y refaire les santés délabrées et y élever les enfants délicats. Les petits Bengalis, poussés par la curiosité, s'y introduisent, et posent force questions. Le plus ardent est un petit blanchisseur: « des ministres, dit-il, m'enseignent qu'il y a un Dieu en trois personnes, un autre qu'il n'y a qu'une seule personne, à quoi faut-il s'en tenir »? — « Mais lui demanda-t-on, te feras-tu catholique, quand tu seras instruit? » — « Il faut voir si c'est la vraie religion, oui » — Sur ses instances il est admis à l'école des Sœurs et au bout de quelque temps il en amène une vingtaine d'autres, tous bien disposés, car ils sont de son choix. D'autres se sont présentés; mais il a dit aux Sœurs: « ne les prenez pas: ils sont mauvais ». Un de ces docteurs Indiens qu'on nomme pundits, est venu offrir ses services: le petit drôle lui a dit en face: « tu n'en sais pas plus que nous, il nous faut les Sœurs ». Ce jeune apôtre a tant fait qu'on a déblayé une écurie qui se trouve hors de l'enclos des Lorettines, qu'on prépare des bancs, et qu'avant peu l'école sera en train. — Écoutons aussi le Frère de Balasore. « Je suis, dit-il, tout entier aux soins que réclament nos enfants. Aux orphelins d'un certain âge, j'apprends à cultiver, à maçonner, à peindre; aux orphelines j'enseigne l'art culinaire, mais les petites gourmandes goûtent trop souvent les mets, et parfois les portions arrivent au réfectoire trop réduites. Avec quelle impatience nous attendons l'arrivée des Sœurs qui doivent leur donner quelque éducation! Le bâtiment que nous occupons maintenant leur sera cédé. De construction indienne avec un balcon couvert (ou veranda) tout à l'entour, il est assez spacieux et commode pour sa destination. Il renferme une chapelle que l'on ouvre au public: le plan de l'autel est fait, mais pas encore exécuté. Nos ouvriers posent aussi les fondements de notre cathédrale: nous attendons la fin de la saison des pluies pour cuire des briques. Le jour de St. Ignace, 19 de nos enfants ont reçu le St. baptême. Que d'efforts n'avons-nous pas faits pour augmenter la solennité de cette fête! Il fallait nous voir, le P. Sapart et moi, circuler les jours précédents dans les bazars, suivis d'une foule de curieux. Nous faisions nos emplettes pour distribuer aux néophytes des habits et d'autres récompenses. La fête a été très-édifiante et des plus joyeuses. Nous avons eu bien des malades parmi nos enfants et une dizaine sont allés jouir d'un bonheur que j'envie. C'est dans ces circonstances que se manifeste la charité qui règne parmi nos jeunes chrétiennes; elles se font infirmières, veillent le jour et la nuit. Il y a des orphelines de 12 et de 15 ans dont on a pleuré la perte comme on pleure celle d'une mère. Suivez-nous maintenant en promenade. Nos enfants marchent en rang, le chapelet suspendu au cou, et tandis que le P. Sapart les accompagne en disant ses heures, je récite avec eux le chapelet. Lorsque les curieux accourent en plus grand nombre, le Père arrête sa petite troupe et explique à tous les assistants les principales vérités de la religion. Les païens ne se rendent pas si vite à la preuve de notre Foi; mais ils sont attentifs, édifiés, et c'est toujours une bonne semence jetée dans une terre que la culture rendra moins aride. Après l'exhortation, nos enfants prennent quelques rafraîchissements et se remettent en route. Les dimanches je charge notre autel des fleurs de notre jardin. Ces fleurs sont ensuite distribuées aux enfants les plus sages de l'orphelinat ainsi qu'aux autres qui fréquentent la chapelle: cadeaux d'autant plus précieux que les parents font grand cas des fleurs qui ont été offertes dans leurs pagodes. — Il y aurait beaucoup à dire sur les domestiques Indiens: leur nombre s'accroît avec leur paresse et leur orgueil de caste. Notre collège en compte 60 à 70: 8 cuisiniers, 6 servants de table, 8 valets de chambre pour faire les lits et épousseter les meubles, 6 autres pour balayer les chambres, 3 portiers, 6 cochers, 12 valets d'écurie, 4 tailleurs permanents, 2 menuisiers, 2 commissionnaires, 1 lampadaire, une douzaine de serviteurs pour le soin de quelques pensionnaires; sans compter ceux qui rodent dans la maison. De ce grand nombre, les 8 cuisiniers seulement sont catholiques; tous les autres sont mahométans, païens, etc. Tous sont attachés invariablement au même office, et refusent obstinément de faire autre chose. Tous sont voleurs de première classe. Lorsque l'un d'eux désire quitter, il cherche d'abord un remplaçant et l'instruit, puis il vient réclamer ses gages. — La Société de St. Vincent de Paul gagne en réputation par son contraste avec une compagnie de philanthropes.

A son début, bien des protestants indifférents disaient : « à quoi bon faire de la concurrence : nous avons la société charitable du district qui se propose le même but, pourquoi courir sur ses brisées ? » Ils ajoutaient encore : « Vous n'allez pas nous faire accroire, vous autres catholiques, que vous n'aurez aucun dédommagement pour vos peines » ; mais maintenant qu'ils voient la société charitable absorber 75 000 francs pour se payer elle-même, tandis que la Société de St. Vincent ne fait que répandre ses bienfaits, ils commencent à dire que la conduite des catholiques est belle, que c'est de la vraie charité. La société protestante reçoit du Gouvernement 36 000 francs par mois, pour l'entretien d'une maison de secours. Eh bien ! tout est mal entretenu, et le déficit a été tel, que le comité n'a pas eu honte de s'adresser à la Société de St. Vincent pour demander une avance de fonds. Celle-ci a répondu, comme de juste, qu'étant obligée de mendier roupie par roupie, elle ne pouvait guère avancer de fonds ; mais qu'elle accueillerait volontiers les malheureux que la société protestante ne pouvait plus soulager. — Vous vous souvenez de l'orphelinat que les Sœurs de Lorette avaient improvisé dans le jardin de Tivoli, et dont elles furent si durement expulsées. Les femmes qui ont été mises à leur place reçurent 147 000 francs à leur disposition il y a peu de mois. Déjà tout est gaspillé ou empoché ; on ferme boutique faute de fonds, et les orphelins qui ne se sont pas enfuis pour échapper aux mauvais traitements, se logeront où ils pourront. — Les journaux protestants de Calcutta se sont assez occupés de l'éclat des fêtes de Rome. Un d'eux avoue ingénument, que cela ajoute 50 ans de vie à la Papauté, mais patience, après un demi-siècle c'en est fait — « oui c'en est fait, reprend notre organe catholique, pourvu que les Papes ne se mettent pas en tête de convoquer encore des assemblées, et de renouveler le bail de 50 en 50 ans ». Et dans une lettre adressée au journal protestant, un converti écrit : « Je vous souhaite, M. le rédacteur, de vivre assez longtemps pour voir votre prophétie réalisée. C'est le meilleur vœu de longévité qu'un ancien ami puisse vous faire. » — Monseigneur Steins s'est embarqué à Marseille le 19 Octobre pour retourner aux Indes. Il sera bientôt suivi de 4 Missionnaires Belges. — Le R.P. Pro-Vicaire écrivait au commencement d'Octobre : — « L'armée qui doit partir de Bombay pour l'expédition d'Abyssinie, va emmener avec elle deux aumôniers catholiques, un de la Mission de Bombay et un autre de la Mission du Bengale. Ce dernier est le P. Adrien Goffinet, chapelain militaire du Fort William. Malgré notre petit nombre, je n'ai pas cru pouvoir refuser cet aumônier à la demande du Gouvernement. Nous attendons de Bombay les ordres du départ. — On a connu depuis que le colonel Mariott, secrétaire du gouvernement de Bombay, a transmis des instructions au T.R.P. Meurin, évêque nommé et Vicaire apostolique de Bombay : ainsi le P. Goffinet fera la traversée sur un des bâtiments qui transporteront les troupes de Calcutta sur le théâtre de la guerre. C'est le P. Saelinger qui est désigné pour accompagner les troupes de Bombay. — Nous apprenons une autre nouvelle très-favorable aux Irlandais qui servent dans l'armée des Indes. Faisant enfin droit à une requête souvent renouvelée, le Gouvernement de Bombay a décidé que sur les bâtiments qui porteront au moins 100 soldats catholiques, le passage gratuit sera accordé au prêtre que l'Évêque catholique désignera.

États-Unis. I. Tribus sauvages. — Lettre du P. de Smet au T.R.P. Général. — Université de St. Louis, 20 Septembre 1867. — Mon T.R. Père Général. — P.C. —

Ma dernière lettre était datée du Fort Buford où je me trouvais en Juillet dernier, à 2234 milles (738 lieues) de St. Louis. En compagnie des généraux Parker et Sully, je demeurai trois semaines au campement, pour négocier avec les chefs des Crows, des Assiniboins et des Santees. Ces conférences eurent un bon résultat et tous les Indiens promirent de garder la paix avec les Blancs. Buford était le point le plus éloigné que la saison nous permit d'atteindre. A Berthold nous eûmes une seconde conférence avec les trois tribus réunies des Arikaras, des Gros-ventres et des Mandans. Après le conseil je conférai le baptême à un grand nombre de petits enfants. Au Fort Rice nous apprîmes avec un vif regret qu'environ 100 guerriers ou chefs appartenant aux bandes ennemies avaient attendu notre arrivée pendant dix jours, et avaient dû reprendre leurs chasses, pour subvenir aux besoins de leurs familles. Ils avaient recommandé qu'on me dît, à moi personnellement, leur grand désir de me voir, d'entendre mon message de paix et de s'y conformer s'il était possible. Ils ne pourront revenir au Fort Rice avant le mois de Novembre, le passage des prairies étant impraticable à cette époque à cause des neiges et des rigueurs de l'hiver en ces parages. J'ai donné à entendre que je reviendrais au Fort Rice, Dacota, au commencement du printemps 1868, dans l'intention de les visiter. J'ai fait connaître cette résolution au Ministre de l'intérieur, me mettant entièrement à la disposition du Gouvernement dans le but de procurer la paix

entre les Blancs et les tribus ennemies. C'est la plus terrible guerre dans laquelle les Etats-Unis se soient vus jamais engagés. Je visitai de nouveau ensuite les tribus Indiennes répandues autour des Forts Sully, Thompson, Pierre et l'agence Jantonne. Ce fut pour moi une bien grande consolation de baptiser un grand nombre de leurs petits enfants, et de recevoir partout des assurances de paix et de promesses de neutralité dans la guerre actuelle. Les Indiens que j'ai visités sont au nombre d'environ 15000. J'ai baptisé près de 900 enfants et 46 adultes durant ma mission. A l'agence Jantonne, pendant ma course de l'an dernier, j'ai conféré le baptême à Pannaniapapi, le grand chef des Jantons, ainsi qu'à plusieurs autres adultes de sa tribu. Tous les petits enfants de cette nation, sans exception, au nombre de plusieurs centaines ont été baptisés cette année. Depuis 22 ans les Jantons témoignent un vif désir de voir des robes-noires s'établir parmi eux pour les instruire. Leur nombre est d'environ 3000. Jusqu'à présent ils ont résisté à toutes les propositions, à toutes les insinuations des ministres de l'erreur qui s'efforçaient de leur faire accepter leur enseignement. Le Gouvernement leur accordera bientôt des écoles. A la requête des Sauvages il nous donnera, je crois, la préférence; si nous refusons d'accéder à cette offre, les Jantons seront forcés d'admettre chez eux soit des Presbytériens, soit des Méthodistes, ou quelque autre secte. — Les Jantons appartiennent à la grande nation des Sioux. Ils ont fait de grands progrès en agriculture et cultivent sur une étendue d'environ 200 acres de terre le blé indien, la pomme de terre, la citrouille etc. Cette contrée est comme la clef de la grande nation des Sioux, répandue dans les vastes plaines de l'Est et qu'on m'a dit compter de 80 à 100 000 âmes. Tous les Sioux montrent une prédilection marquée pour les Ministres de notre Sainte Religion. Depuis un bon nombre d'années déjà j'ai visité les diverses tribus indiennes des plaines de l'Est. J'ai baptisé plusieurs milliers de leurs enfants et je puis dire qu'un bon nombre d'entre eux sont morts avant d'avoir souillé la robe d'innocence. Ces heureux enfants prient devant le trône du Seigneur pour la conversion de leurs parents. Je remplis un devoir en plaidant leur cause et en faisant connaître à mes Supérieurs les dispositions de ces Indiens répandus à l'Est des Montagnes Rocheuses. Ils sont peut-être 200 000. Ces malheureux assis à l'ombre de la mort implorent depuis des années la lumière de la parole divine. Faudrait-il la leur refuser? Faudra-t-il dire encore de tant de milliers d'âmes: « Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret illis. » Oui, je crois remplir un devoir en faisant un dernier appel en faveur de ces Indiens que j'ai visités si souvent; ma santé s'affaiblit de jour en jour et l'âge rend ma vie bien précaire. A chaque appel je reçois de mes Supérieurs cette réponse courte et décisive: « Nous n'avons personne. » Or, si l'on ne trouve personne, tous ces Indiens tomberont aux mains des ministres de l'erreur. Si la Congrégation de la Propagande à Rome avait connaissance de cet état de choses, peut-être pourrait-elle trouver un moyen de remédier à ce défaut de secours spirituels dans ces vastes contrées Indiennes. — De Smet S.J.

P. S. J'ai omis de dire qu'on vient d'envoyer aux tribus sauvages une nouvelle commission pour la paix, composée des principaux généraux de l'armée, de Sénateurs et du Surintendant des affaires Indiennes. J'ai eu avec ces Messieurs une longue conférence, dont par leurs ordres on a publié le compte-rendu. J'ai été invité d'une commune voix et avec grande déférence par la Commission, à retourner chez les Indiens. Mais une maladie causée par l'excessive chaleur qui règne en ce moment, m'a empêché d'accéder à cette invitation. — J'apprends aujourd'hui que 10 000 Sauvages engagés dans la guerre se sont rendus dernièrement au Fort dans l'intention de conclure la paix.

Le P. de Smet reproduit ensuite la lettre suivante du P. Gaillard. « La Mission vient de perdre deux de ses principaux ouvriers, le bon F. Mazella et l'excellent P. Dumortier. — Le F. Mazella né en 1802 dans une petite île des environs de Naples, entra dans la Compagnie à l'âge de 22 ans. Le T. R. P. Roothaan le destina d'abord aux Missions du Levant et le fit venir à Rome où il le mit pendant deux ans sous la direction d'un habile docteur pour apprendre la médecine; ses remarquables qualités le rendaient très-propre à ce ministère délicat. Cependant la Providence destinait notre Frère à d'autres contrées que l'Orient et le réservait à la Mission Indienne. L'Amérique implorait alors à grands cris l'assistance de la Compagnie et pressait le P. Général d'envoyer des secours spirituels à ce vaste continent où les Nôtres étaient encore en bien petit nombre. Le P. Roothaan leur donna du renfort et c'est ainsi que le F. Mazella au lieu de se rendre en Syrie s'embarqua pour les Etats-Unis. Après deux ans de séjour au collège de Georgetown il fut envoyé au milieu des sauvages. — Il remonta le Missouri et passa quelque temps au village de Kickapoos où travaillaient les PP. C. Van Quickenbourne et Chr. Hoecken. De là il fut transféré dans la Mission des Potowatomies, la première fondée chez les Iowais, avec les PP. Verreydt et de Smet; ensuite à la rivière de Sucre, et enfin à Ste-Marie sur la frontière du Kansas. Il passa dans ces contrées environ 30 ans parmi les Sauvages. Difficilement on eût trouvé un homme mieux taillé pour ce genre de vie. A une robuste constitution

il joignait un caractère ardent et énergique, dont la grâce avait assoupli la rudesse. Il y avait mis d'ailleurs tous ses efforts et employé comme arme la mortification la plus rigoureuse; les cilices, la discipline, le jeûne fréquent et une extrême frugalité furent les moyens dont il usa pour se vaincre. Aussi parvint-il à se dompter parfaitement et ceux qui furent dépositaires des secrets de son âme rendent témoignage à la délicatesse de sa conscience. Cet empire absolu qu'à force de victoires intérieures il avait acquis sur lui-même rejaillissait sur toute sa personne et se faisait surtout sentir dans la noble et douce gravité de sa physionomie et par la sérénité de son regard que la mort même ne put obscurcir. — Pour fortifier sa vertu Dieu mit à l'épreuve son humilité. Malgré les services considérables que le bon Frère rendait à la Mission un de ses Supérieurs parut ne pas apprécier son mérite, et le témoigna d'une façon non équivoque en faisant tout pour se défaire de lui. Un Père, au service duquel l'Obéissance l'avait placé, durant tout un hiver, ne lui assigna pour lit que la terre nue, tandis que l'Indien qui les accompagnait avait une couche convenable. Ces humiliations n'arrachèrent pas la moindre plainte au bon F. André. Il avait horreur de l'oisiveté et jamais on ne le vit sans occupation. Durant les dernières années de sa vie, affligé de surdité et ne pouvant prendre part à la conversation, il obtint de ses Supérieurs la permission de s'abstenir de la récréation commune et d'employer ce temps à des travaux de surérogation. Fatigué des travaux de la semaine, il ne se reposait le Dimanche qu'en aidant au F. Cuisinier ou au F. Réfectorier. Il faisait toute chose avec un ordre admirable et quoique toujours calme et recueilli, il suffisait à des emplois que deux autres eussent à peine remplis. Son principal office fut celui d'infirmier, et une mère ne pourrait avoir plus de tendresse et d'attention que n'en avait le F. Mazella pour les malades. Si la maladie était sérieuse le Frère passait les jours et les nuits entières à leur chevet. La patience qu'il savait si bien inspirer aux autres, il la pratiquait lui-même d'une manière admirable. Accablé d'infirmités surtout dans les derniers temps de sa vie, jamais il n'en parla qu'à ses Supérieurs. Tout dévoué au salut des Indiens, il a contribué puissamment par ses prières et ses exemples à leur conversion et à l'avancement des néophytes. Une de ses dernières paroles fut la promesse formelle de ne pas les oublier au Ciel. — Trois mois avant sa mort il me dit d'un ton absolu que sa fin était proche. Ses Frères lui parlant d'un travail qu'il aurait à exécuter, il répondit qu'un autre le ferait. La veille de sa mort, (8 Mai 1867,) il pria l'un de ses Frères de vouloir bien le veiller la nuit suivante, ajoutant qu'elle serait la dernière. En effet plusieurs fois il demanda l'heure comme pour se rendre compte du temps qui lui restait, et expira vers 3 heures du matin. — Le P. de Smet ajoute: « J'ai vu à l'œuvre le F. Mazella dans la Mission de Ste Marie chez les Potawatamies, durant les années 1838 et suivantes. Il était la vie de toute la mission par ses exemples et ses vertus. Il mettait la main à tout et ce qui est mieux, il faisait tout bien. Il était à la fois charpentier, cordonnier, tailleur, laboureur, cuisinier, sacristain, infirmier et enfin docteur-médecin, vrai et admirable fac totum dans le sens favorable du mot. — Il eut là une grave maladie durant laquelle il reçut les derniers Sacrements avec de grands sentiments de piété. Le P. Verreydt et moi, nous étions au chevet du mourant, sur le point de réciter les prières des agonisants, et croyant sa dernière heure arrivée, quand le bon Frère André d'une voix presque éteinte demande à boire de l'eau de St Ignace. Nous nous hâtons de lui en présenter. A peine en eut-il pris qu'il s'écria: « je suis guéri. » Ses forces lui revinrent en très peu de temps et il reprit bientôt tous ses emplois avec un nouveau zèle et une nouvelle ardeur.

Le P. Gailliard continue sa lettre en ces termes: « Le R. P. Louis Dumortier, appelé aussi le P. Cousin, né à Lille en 1810, entra dans la Compagnie en 1839 et commença en Belgique son Noviciat qu'il vint achever à St Stanislas du Missouri. Il fit ses études avec distinction et acquit de grandes connaissances en Mathématiques, en Chimie et en Théologie. D'un caractère enjoué, agréable causeur, il savait relever la conversation par des saillies spirituelles et par un heureux usage de ses connaissances. Son tempérament nerveux s'était fortifié encore par l'exercice et les fatigues, et son activité ne pouvait supporter la vie sédentaire de nos collèges. La Providence l'avait formé pour la vie errante, et très méritoire pourtant, des prairies. Il fut désigné pour la Mission de Ste Marie, au Kansas, où il travailla durant 7 années avec un zèle infatigable. Ce temps qui eut été court à un homme ordinaire, lui suffit pour accomplir d'immenses travaux. A son arrivée à Ste Marie, le Kansas se trouvait rempli d'émigrants venus de toutes les contrées. Le P. Louis commença par chercher parmi eux les catholiques dispersés. Ayant découvert d'abord deux ou trois familles il les réunit près de lui, convertit en chapelle sa petite case, et se mit à y baptiser, confesser, dire la Ste Messe, donner la Communion et prêcher la parole de Dieu. Peu à peu sa paroisse s'accrut et prit de grandes proportions dans un rayon de 200 milles en longueur sur 50 en largeur. Son zèle ardent pour le salut des âmes lui faisait affronter toutes les fatigues; ni

les froids rigoureux, ni les chaleurs suffocantes, ni les neiges ou les pluies torrentielles ne pouvaient l'arrêter. Quoique déjà avancé en âge, il n'était pas de jour qu'il ne parcourût 30 à 40 milles à pieds ou à cheval. Arrivé à une Station, au lieu d'envoyer quelqu'un pour annoncer son arrivée, et de prendre un peu de repos il passait la journée à parcourir à cheval toute la colonie. Ce mépris de lui-même, cette délicate attention à ne point être à charge aux siens, fut le trait caractéristique de sa vie. Aussi ai-je entendu dire plusieurs fois: « Le P. Louis est le plus humble, le plus modeste des hommes qu'on puisse rencontrer. » Ses labeurs, ses souffrances, ses succès dans le saint Ministère, n'étaient connus de personne que de son Supérieur auquel il disait tout, selon la règle, avec la simplicité d'un enfant. La moindre louange lui causait une peine extrême. On ne s'étonnera pas du succès qu'obtinrent les travaux d'un ouvrier si parfait. Les catholiques rassemblés par lui sur plusieurs points sont ainsi plus à portée des secours du prêtre, et plusieurs de ces petites colonies qu'il a fondées sont aujourd'hui très-florissantes. Pour seconder la piété de ses enfants, ce bon Père voulut bâtir des églises dans plusieurs villages: dans l'espace de deux années il en a construit cinq. Pour subvenir à tant de frais le Père Louis n'avait pas besoin de tendre la main hors de la paroisse. Son nom était en telle vénération que les protestants comme les catholiques considéraient comme un honneur de pouvoir contribuer libéralement à ses pieuses fondations. La dernière église bâtie par ses soins dans la ville de Jonction, n'a pas coûté moins de 4000 dollars. On achevait de la couvrir quand le Père est mort et toutes les dépenses faites jusque là se trouvaient payées. — En communauté le P. Louis était un modèle de régularité. Parfait observateur du silence, il employait à composer ses instructions ou à lire des livres de piété tout le temps que ne réclamaient pas ses exercices de piété. Rien n'était petit à ses yeux, ni dans les règles, ni dans les emplois que l'obéissance lui confiait. Quoi de plus simple en apparence que de lire les points de méditation aux FF. coadjuteurs? Eh bien, le P. Louis chargé de ce soin, s'y préparait en les lisant deux ou trois fois tout haut dans sa chambre, pour mieux s'en acquitter ensuite. Dieu voulut couronner tant de vertus par le martyre de la charité. Le choléra s'étant declaré sur les confins du Kansas à Ellswarth et au Fort Harker, le P. Louis s'y rendit aussitôt pour assister les victimes de l'épidémie. Pendant plusieurs jours il entendit les confessions des catholiques et prépara à la mort ceux qui l'appelaient à toute heure du jour et de la nuit. Enfin attaqué lui-même du mal, épuisé de fatigues, étendu sous la toile de sa tente et privé des secours spirituels qu'il avait si généreusement administrés aux autres, ce digne prêtre de Jésus-Christ, ce parfait religieux vit avec calme et résignation approcher sa fin. Soit modestie, soit charité pour ses frères auxquels il craignait de communiquer sa maladie, ou dans la vue d'offrir plus librement et plus généreusement à Dieu son dernier sacrifice, il fit signe à ceux qui entouraient son lit de mort de ne le point toucher. Il expira dans la nuit du 25 Juillet 1867. La nouvelle de sa mort se répandit en un instant dans toute la vallée du Kansas; les soupirs et les larmes de ses nombreux enfants furent son éloge funèbre, éloquent témoignage de leur amour. — Ses dépouilles mortelles sont encore à Ellsworth; plus tard Ste Marie recueillera ce précieux trésor. (Ces deux lettres sont empruntées aux Notices de Roheampton.)

II. Lettre du P. Pantanella au P. de Weck à Tronchiennes. — Georgetown, 23 Novembre 1867. —

Notre traversée a été très-heureuse. Plusieurs des 112 voyageurs qui étaient à bord de la ville d'Anvers avaient déjà fait ce voyage, et avouaient qu'ils n'en avaient pas encore fait un aussi agréable. Pouvait-il du reste en être autrement? car embarqué le jour de l'Assomption, nous sommes arrivés à New-York le jour du Cœur Immaculé de Marie. Nous avons eu le bonheur de pouvoir dire trois fois la Messe, et j'ai été une fois l'un des heureux à qui il fut donné de célébrer. La navigation fut pour moi ravissante, car je croyais me retrouver sur le golfe de Naples. Des marsouins en grand nombre, des baleines venaient se jouer dans les eaux et nous récréer. Nous étions sur le vaisseau un petit régiment de Jésuites. les PP. O'Callaghan, Mac Dermott, Mazzella, deux Pères Allemands et moi; un Scolastique Irlandais qui avait fait ses vœux le jour même du départ, un Scolastique Allemand, un Scolastique Napolitain, trois Frères Allemands et un ange d'enfant, âgé de 14 ans, Irlandais, cédé au P. O'Callaghan par ses pieux parents qui n'avaient pas les moyens de lui procurer l'instruction nécessaire pour se faire Jésuite; en somme 13. Nous avions à bord des ministres de toutes les sectes, même un Arien. Le Dimanche il y avait trois services religieux: catholique, protestant, presbytérien. Nous étions respectés, et le capitaine était un très-brave homme. Arrivés à New-York, nous trouvâmes le R. P. Provincial du Maryland qui nous attendait à la douane. Notre caravane fut partagée en plusieurs groupes, et dirigée, les uns sur Worcester, les autres sur Boston, les Scolastiques et les trois Frères Allemands, au Noviciat de Frédérik. J'eus pour destination Georgetown où j'arrivai peu de jours avant l'ouverture des classes. On m'a chargé d'enseigner la philosophie 1re et 2me année aux Nôtres; j'ai de plus l'anglais à apprendre. Notre Scolasticat à Georgetown est provisoire. L'année prochaine très-probablement nous pourrons entrer dans les nouveaux bâtiments, qui sont vraiment superbes. Pour ouvrir avec plus de

solennité ce scolasticat, on n'a envoyé que très-peu de Scolastiques ici cette année. Nous sommes donc peu nombreux; mais les années suivantes nous aurons non seulement les Scolastiques du Maryland, mais aussi ceux des autres provinces et Missions d'Amérique. On espère beaucoup de ce nouveau scolasticat; l'avenir de la Compagnie en Amérique en dépend, dit-on, en très-grande partie. Vous ne pouvez vous imaginer les frais que l'on fait et les mesures que l'on prend, afin que tout réussisse pour le mieux. C'est une affaire de la plus haute importance. — J'aurais voulu vous donner quelques détails sur les œuvres de nos Pères dans cette province, mais les Américains ne parlent pas de ce qu'ils font; et impossible de leur persuader d'écrire des lettres à ce sujet. Vous pourrez cependant, mon R. Père, juger du progrès de la religion en Amérique par ce simple fait. L'année dernière on a eu dans notre seul collège de Georgetown, 18 élèves baptisés; 6 autres n'ont pu obtenir la permission de leurs parents. Le fils du Président des États-Unis est du nombre de ces derniers; mais le Président est un brave homme: des raisons d'État lui auront persuadé de différer. Dans notre seule église de Washington, il y a eu au moins une centaine de rebaptisés dans le courant de l'année dernière. Dans notre collège de Worcester il y a cette année 40 élèves qui se destinent à l'état Ecclésiastique et 5 à la Compagnie. La guerre a fait un bien immense à l'Amérique sous le rapport de la religion; cependant les vocations à l'état Ecclésiastique et surtout à la Compagnie ne sont pas suffisantes. Nos collèges et nos résidences ne suffisent pas au mouvement qui se manifeste pour la religion. Il y a des pays qui ne voient que rarement le prêtre catholique. Nous avons à 4 minutes de Georgetown une église desservie par deux de nos Pères, qui, aidés d'un Frère et d'un séculier, font aussi la classe à un grand nombre d'enfants; à Washington, dont Georgetown n'est pour ainsi dire qu'un faubourg; nous avons un collège pour les externes et à quelques minutes du collège une église desservie par trois de nos Pères. On pourrait l'appeler l'église de la noblesse. Nos Pères sont assez souvent dans le cas de biner le Dimanche. Je crois que tous nos collèges en Amérique ont le droit de conférer le doctorat. Ce sont des Universités plus ou moins bien montées. — Dans quelques jours on devra faire le jeûne indiqué par le Président en action de grâces des bienfaits que Dieu a daigné accorder aux États-Unis durant l'année écoulée. Je me rappelle que nous étions à notre délicieuse campagne de Tronchiennes, lorsqu'on nous lut le mandement que son Eminence le Président fit en pareille occasion l'année dernière. Nous étions très-édifiés des belles choses qui étaient sur ce papier, mais on me dit ici que notre édification était mal placée. Rien n'est plus confortable qu'un jeûne protestant. On vous sert d'abord en maigre, on en mange plus ou moins, et ensuite on fait disparaître ces apparences de pénitence et on vous sert un dîner mieux apprêté que jamais. Bref, on ne mange et on ne boit jamais mieux que ce jour là. — Vous aurez certainement appris par les journaux que la Constitution américaine a failli être renversée par les francs-maçons. Le congrès s'est réuni; on avait l'intention de mettre en accusation le Président et de le déposer. Mais les élections, déjà faites dans les États, étaient favorables à la Constitution et par là au Président, en conséquence elles ont fait avorter leur projet. Du reste le Président tenait prête l'armée pour se défendre au besoin. Il a montré beaucoup d'énergie; il réussira à sauver, pour le moment du moins la Constitution. Je suis sûr aussi que vous avez appris le terrible accident arrivé à Tortola, île dans les Indes Occidentales. Le 7 de ce mois un terrible ouragan a englouti cette île, dont l'étendue était de 48 milles carrés. Dix mille personnes ont péri. A Porto-Rico, le même jour et par la même cause 200 morts et 400 familles réduites à l'indigence. Entre autres pertes, un vaisseau fut englouti emportant dans le fond de la mer 5 000 000 d'écus. La compagnie à laquelle appartenait ce vaisseau perdit d'un coup 12 000 000 d'écus ».

Pantanella S. J.

Brésil — Missions Allemandes. — Extrait d'une lettre du P. Doerlemann. — S. Miguel, 6 Juin 1867. —

Notre Mission s'étend sur les nombreuses colonies d'Allemands, répandues dans la province la plus méridionale du Brésil, appelée Rio Grand do Sul. Il y a environ 40 ans que les Allemands ont fondé ici les premiers établissements un peu considérables. Les premiers colons (ils vivent encore en grand nombre, car au Brésil on a la vie longue) ne se lassent point de décrire combien le pays était alors sauvage. D'ailleurs encore aujourd'hui les occasions ne manquent pas, pour se faire une idée de cet état; car il reste assez de forêt-vierge pour qu'on puisse s'imaginer ce que ce devait être lorsqu'elle couvrait toute la contrée. Vraiment les forêts du Brésil sont sauvages et effrayantes. La fertilité étonnante du sol, qui sous la main de l'homme devient la source de tant de richesses, produit à l'état sauvage un épouvantable amas de plantes gigantesques inconnues en Europe. Ça et là un de ces arbres géants se trouve renversé, soit par la tempête, soit par son grand âge; mais ses robustes voisins l'empêchent de tomber jusqu'à terre. Il reste couché dans leurs bras jusqu'à ce qu'il s'en aille en pièces. Sous ces géants de la forêt, les buissons et les hautes herbes se donnent le large. Si Dieu a fait porter sur toute la terre sa malédiction en la condamnant à produire des ronces et des épines, c'est au Brésil surtout que l'effet en est manifeste. On y trouve des orangers sauvages couverts

d'épines, des palmiers sauvages aussi couverts d'épines, des broussailles de tous genres également couvertes d'épines, des bardanes, des orties, des chardons, etc., tous d'une taille gigantesque et pressés les uns contre les autres. Pour achever de rendre ces taillis impénétrables, il s'y mêle une multitude de parasites et de plantes grimpantes : elles s'enlacent autour des arbres jusqu'à leur sommet, et ne pouvant monter plus haut, replient leurs tiges grosses comme un bras d'homme, redescendent et recommencent à grimper plus loin. Ces plantes sont presque toutes odoriférantes et répandent, surtout au bord des fleuves, une odeur balsamique semblable à celle d'une pharmacie. Il me semble qu'à la hauteur de 20 pieds il doit être impossible à un oiseau de se frayer passage. La forêt offre un autre aspect singulier, je dirais presque vénérable, grâce à une espèce de mousse que les Allemands d'ici ont nommée barbes de singes (Affenbärte) : ce sont des fils souvent de 5 à 6 pieds de long, ressemblant à de grandes barbes grises. Pour achever l'idée d'une forêt vierge, ajoutez la masse colossale des rochers et le bruit des fleuves ; figurez-vous des singes qui tantôt se promènent seuls sur les arbres, tantôt se réunissent en troupes, poussent en chœur des cris déchirants, font un vacarme effroyable ; imaginez qu'ils se servent de leurs pattes de derrière pour lancer avec une adresse remarquable leurs immondices à la mine du voyageur trop curieux. Comptez de plus la poule d'eau, le perroquet et toutes sortes d'oiseaux aux plumages superbes mais aux voix détestables : ensuite les essaims de guêpes, d'abeilles sauvages, de moustiques ; puis le chat-tigre, les serpents et une monstrueuse araignée venimeuse et velue, et vous avez tous les habitants d'une forêt-vierge ! Vous pouvez vous figurer ce que durent éprouver nos bons Allemands, quand, il y a 40 ans, croyant trouver un paradis dans le beau Brésil, cette terre de bénédiction et d'abondance, ils ne rencontrèrent que ces forêts dans les contrées qu'on leur assignait pour demeure. Je comprends ce que me racontait il y a quelque temps un colon : il était venu au Brésil, enfant de 5 ans, avec ses parents ; il se rappelle encore vivement le désespoir où fut plongée sa mère à son arrivée. Pendant la longue traversée, ils avaient si souvent désiré le terme du voyage, et les voilà abordant à San-Leopoldo, et devant eux l'affreuse forêt-vierge ! La mère trompée se jette à terre sous un arbre de la côte, gesticule comme une forcenée, s'arrache les cheveux et crie à son mari : « est-ce donc là cette terre bénie où tu promettais de me conduire ? Sont-ce là ces villes magnifiques dont tu me parlais ? » – On eut beaucoup de peine à calmer sa douleur. — Depuis lors bien des choses ont changé. Celui qui débarque aujourd'hui à San-Leopoldo, après avoir remonté la rivière depuis Porto-Alegre en bateau à vapeur, aperçoit d'abord une belle église en construction, projetée et préparée par le P. Boniface Klüber ; elle s'élève maintenant rapidement sous la direction du P. Wendelin Bock. San Leopoldo lui-même est devenu une petite ville : toutefois il ne faut pas s'imaginer une ville d'Europe : on n'y trouve pas encore par exemple des rues pavées etc. – De là la colonisation s'étend dans la forêt-vierge à la distance de plusieurs jours de marche. Le travail et la constance allemande ont créé ici un monde nouveau : de grandes prairies pleines de chevaux, de mulets, de vaches, de porcs, de chèvres : d'excellents champs de maïs, de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de millet, de pommes de terre, de carottes, etc, remplacent le désert. En bien des endroits la forêt s'avance encore dans les plantations, et pour arriver d'une colonie à l'autre il faut en traverser une partie ; presque partout on se trouve au moins dans son voisinage. Cependant tous les jours on empiète sur elle, et on recule ses confins par le fer et le feu. La prospérité matérielle des colonies est telle, surtout pour ce qui regarde la nourriture, que quiconque veut travailler ne manque de rien : récolter plus du centuple n'est pas chose rare, mais il ne faut pas épargner le travail et la peine, sinon les mauvaises herbes étouffent tout. Ce n'est pas ici qu'il faut venir si l'on cherche une vie commode : tout le monde sait que d'abord on ne trouve que le nécessaire, l'utile vient plus tard, et en dernier lieu le commode et l'agréable : quant au dernier point, nous sommes encore loin d'y penser. N'allez pas non plus vous imaginer nos colonies, même les plus peuplées, comme de petites villes, ni même comme des villages allemands. Tout au plus pourrait-on les comparer aux environs de Münster, où l'on trouve les fermes éparpillées çà et là dans la campagne. Les communications sont très-difficiles. On transporte les produits sur des mulets marchant en longues files : c'est le chemin de fer de la forêt ; (du reste on travaille à un véritable chemin de fer reliant Porto Alegre au mont de Hambourg, qui est environ deux lieues de chez moi) ; de plus les chemins sont très-mauvais, et quoique les colons assurent qu'autrefois c'était bien pire, je ne puis guère le croire : il me semble que maintenant encore cela va jusqu'aux limites du possible. On doit traverser des ruisseaux et des petites rivières, qui sont parfois si enflées que, même à cheval, on a de l'eau jusqu'au dessus des chevilles. J'ai des bottes qui me viennent au dessus des genoux, et ainsi je parviens à passer sans me mouiller les pieds ; à moins que le cheval même ne soit emporté par le courant, comme il est arrivé il y a quelque temps au P. Michel Kellner. — A cause des chaleurs pendant l'été, des pluies pendant l'hiver, et de la difficulté des chemins en tout temps, c'est ici chose presque inouïe que de parcourir de grandes distances à pieds. Il est intéressant de voir, les Dimanches et les jours de fête, de longues files de chevaux et de mules attachées autour de l'église : hommes, femmes, enfants, rien ne vient à pieds. —

Tout ce luxe d'équitation est nécessaire en partie, mais il faut avouer qu'il est souvent poussé jusqu'au ridicule: on dit vulgairement ici que lorsqu'un colon Allemand veut visiter un voisin à un quart de lieue, il préfèrera courir une demi-heure après son cheval sur la prairie, plutôt que de marcher un quart d'heure à pieds: il leur faut un cheval; nécessité ou mode! — Nous avons aussi nos deux chevaux; un mulet que nous possédions encore il y a quelques jours, était devenu si intraitable que le F. Théod. Wesendonck ne pouvait plus s'en rendre maître: je voulus en faire cadeau au P. Mich. Kellner, mais celui-ci refusa l'offre et force me fut de vendre le vieil entêté. — Je suis déjà tombé deux fois de cheval, sans cependant me faire trop de mal; ce sont là de petites misères auxquelles il faut s'accoutumer. Le P. Jos. Hagg est tombé je ne sais combien de fois de cheval ou avec le cheval; il est malgré cela un cavalier presque passionné. Il est pour le moment dans une autre Picade, où il est retenu par les hautes eaux. — Le climat est généralement bon et sain: l'été est très-chaud, mais supportable, surtout parceque les nuits sont fraîches et humides. Je n'ai pas éprouvé la moindre indisposition à cause du changement de climat, quoique nous soyons arrivés pendant les grandes chaleurs. Remarquez qu'étant dans l'hémisphère Australe nous avons les saisons dans l'ordre renversé: la Noël est ici le milieu de l'été. L'hiver n'a rien de remarquable; nos plus anciens colons ne se rappellent avoir vu, pendant tout leur séjour ici, qu'une seule fois un peu de neige sur les montagnes: elle était tombée la nuit et disparut au lever du soleil. On pourrait comparer nos jours d'hiver aux jours d'Automne d'Allemagne, lorsque les premiers frimas de la nuit viennent flétrir les tulipes et les dalias. Les arbres restent toujours verts: devant ma demeure les orangers sont actuellement, (en plein hiver) parés de leurs beaux fruits dorés, en telle quantité que j'en pourrais servir pendant longtemps à la communauté de Laach, toute nombreuse qu'elle est. — Voilà, mon cher Père, que je vous ai entretenu longtemps de la nature du pays. Mais ce qui vous intéresse le plus, c'est d'apprendre quelques détails sur les habitants, leur caractère, leur moralité, sur les écoles, et surtout enfin sur nos travaux. Eh! bien, patience, mon bon Père, tout cela viendra, mais pas tout à la fois. Plus tard je vous donnerai des détails sur chacun de ces points. Afin cependant que vous ne soyez pas trop mécontent de cette lettre-ci, venez, accompagnez-moi en esprit dans notre paroisse: nous en ferons le tour. Elle se nomme St. Michel, et comprend plusieurs Picades, dont chacune se compose de plusieurs colonies. Le nom de Picade vient de picar, couper, parcequ'en mesurant les colonies on marque leurs limites par des entailles dans les arbres de la forêt. Voici les noms des picades de la paroisse St. Michel: 1.) Picade de Baum (centre de la paroisse, avec l'église et notre maison): elle tient son nom du premier colon Baum. — Les Portugais l'appellent picade des deux frères, de deux montagnes qui se trouvent l'une à côté de l'autre, et limitent la picade au Sud. — 2.) Le mont des Bougres ainsi nommé à cause des Bougres, peuplade sauvage, habitant autrefois ces bois, qui donna beaucoup d'ouvrage aux premiers colons, et resta longtemps sur cette montagne. Aujourd'hui les Bougres se sont entièrement retirés de ces contrées. — 3.) Walachie. — 4.) La picade d'été. — 5.) La forêt de Thé. — 6.) Le bois de sapins. — 7.) La picade des Souabes. — 8.) La picade des procès. — 9.) Le val des douleurs, ainsi nommé par un Français, ou plutôt par un Allemand alsacien qui se trouvait parmi les premiers colons, et qui ne se plaisait pas aussi bien ici qu'en Alsace: revenant un jour d'un voyage en compagnie de plusieurs autres, et voyant la vallée à ses pieds, il s'écria: « O val de douleurs! o val de douleurs! Oui ton nom sera val de douleurs! » et ce nom est réellement resté, quoique ce soit une vallée très-agréable. — Toute la paroisse peut avoir environ 8 lieues de long, sur 4 à 5 de large. Je ne saurais encore donner le nombre des habitants, mais j'en ai entrepris le recensement; on estime le nombre approximatif à 3000, dont un peu plus de la moitié est catholique; le reste est protestant: *hinc difficultas et pernicies magna*. Lors de notre arrivée au Brésil, le P. Aug. Lipinski, appartenant à la Province de Galicie, fondateur et premier Supérieur de la Mission Allemande, se trouvait ici et nous invita à venir chez lui. J'y vins le samedi avant le premier Dimanche d'Avent, seul, car le P. Gassner et le F. Wesendonck ne purent venir à San Leopoldo que quelques jours plus tard. Dès le premier Dimanche d'Avent je prêchai sans savoir encore que je resterais plus longtemps ici. Le 1er Janvier, le P. Lipinski, partant pour devenir Supérieur de Porto Alegre, prit avec lui le P. Gassner comme operarius dans les missions adjacentes. Le P. Mich. Kellner est *Superior Missionis*, et moi *vigario encommendado*, c'est-à-dire Curé de St. Michel. Le P. Jos. Hagg est mon socius, et le F. Wesendonck est notre *ad omnia*. J'ai pris en outre deux petits garçons de dix ans dans la maison pour aider le Frère: ils fréquentent l'école, et l'un d'eux apprend chez moi le portugais: (j'applique là le principe: *Docendo discitur*) Cet enfant me donne l'espoir qu'il pourra étudier plus tard. Ce petit, au dire de son père, maître d'école au mont des Bougres, a été sauvé miraculeusement de la mort par l'intercession de St. François-Xavier. L'enfant était né mort. Le père consterné court à la chapelle voisine dédiée à St. François-Xavier, implore le secours du Saint, et promet que si l'enfant vit, il portera le nom de St. François et lui sera consacré. Là-dessus il retourne à la maison, et entend de loin le marmot crier à pleins poumons. Le P. Klüber lui a prophétisé: « toi, petit, tu monteras un jour en chaire sur le mont des Bougres. » Nous verrons! Toujours est-il que c'est un petit homme vif et plein de talents que ce François-Xavier Müssnich. — Mais voilà que j'ai babillé longtemps, et je m'aperçois que nous ne pourrons pas faire dans ma paroisse,

la tournée à laquelle je vous avais invité. Vous m'accompagnerez une autre fois, mon bon Père. Il faut à cette heure que je me dépêche, si je ne veux retarder ma lettre de tout un mois. Encore quelques remarques donc, mais à la hâte! Il y a dans notre paroisse sept écoles, mais parmi les maîtres un seul a été formé à une école normale; un second a été officier en Schleswig-Holstein; les autres sont des colons qui n'ont reçu que l'éducation élémentaire en Allemagne; ils s'acquittent pourtant généralement bien de leur charge. — Notre activité est presque exclusivement restreinte au soin ordinaire des âmes; il est vrai que ce soin est important ici, car sans nous des milliers d'Allemands seraient privés de tout secours spirituel; mais ce n'est pas chose aussi simple et aussi facile qu'on se l'imagine en Allemagne. Il y a ici bien des circonstances qui rendent difficile notre ministère: d'abord le mélange de catholiques et de protestants; ensuite ce serait une erreur de croire qu'on n'a affaire ici qu'à de simples paysans: il y en a, mais ce n'est pas le grand nombre; car après tout, quels sont ceux qui entreprennent une émigration lointaine? Hors ceux que la nécessité oblige, ce ne sont généralement pas les gens simples et bons (ceux-là préfèrent rester chez eux), mais bien les gens entreprenants, souvent des aventuriers raffinés. En vérité celui qui veut travailler dans cette mission doit s'attendre à bon nombre de souffrances et de mortifications intérieures et extérieures; il doit avoir une tête solide, il doit être simple comme la colombe mais prudent comme le serpent! — A plus tard d'autres détails! — Et nos espérances? les voici en deux mots: dans peu notre Mission sera confiée à la province d'Allemagne: alors nous obtiendrons plus de Pères et de Frères; nous pourrons établir d'autres stations fixes; nous aurons plus de Missionnaires qui puissent parcourir tout le pays sans être attachés à certaines paroisses, nous ouvririons des écoles et même un collège à Porto-Alegre. — Priez pour nous. — P. Doerlemann S.J.

Guyane-Française. — Extraits de plusieurs lettres. — Le P. Azur écrit de St. Laurent du Maroni, 19 Novembre 1867.

« Nos transportés ne sont pas bien sous le rapport de la santé. Actuellement nous avons à l'hopital au moins 312 malades. La dyssenterie règne parmi eux. Nous en sommes au 230ème enterrement de l'année et nous irons sans doute à 250 au moins. Quelques uns sont actuellement démoralisés plus que jamais: car on les nourrit de morue, le lard étant venu à manquer. La morue nous est aussi donnée, mais nous avons autres choses; ces malheureux n'ont que cela. De là naissent les dyssenteries. — Billac, l'assassin de St. Jean a expié ici, au camp, son crime du 14 Août. Il a été fusillé par un peloton de 12 hommes. Il est mort comme il avait vécu, en Voltairien. « L'âme, c'est un souffle, l'éternité c'est le néant; l'enfer c'est le bagne dont je vais être délivré, disait-il quelques instants avant de mourir. Quand moi-même je l'exhortais à penser à son sort éternel: « S'il y a un Dieu vengeur, m'a-t-il répondu, s'il y a un enfer éternel. Eh bien, je le saurai demain à 6 heures. Si Voltaire est en enfer, je veux aller avec lui. » - Quelle triste mort! Le P. Garnier, le P. Bégin, le P. Jardinier et moi nous avons fait tout notre possible pour le convertir; mais en vain. — Le P. Gandré va plus mal que jamais: il n'y a pourtant encore aucun danger de mort. Le P. Verdière va demeurer à la résidence de Cayenne pour travailler à son histoire. — Le P. de Montfort écrivait de St. Louis le 20 Novembre 1867: St. Louis fait pitié, plus d'hopital. Après le passage du gouverneur, il a été exécuté militairement: deux jours seulement ont été donnés aux Sœurs pour déguerpir. Il ne reste ici que 20 hommes au camp: deux concessions fort incomplètes dévorées par les fièvres, et environ 20 soldats. — Les femmes du couvent deviennent comme de vrais démons. L'une d'elles a jeté une bouteille à la Supérieure et a atteint le pied d'une autre Sœur. — A St. Maurice, la fièvre, la mort, et pis que jamais l'ignoble dévergondage de plusieurs hommes libres, font de tristes ravages. — Le couvent des femmes transportées est à St. Laurent; elles sont au nombre de 120. Le P. Chambon m'a dit que le premier convoi était assez bien composé; le second expédié il y a près de deux ans contenait le rebut de la classe la plus ignoble. Les Sœurs de St. Joseph qui en sont chargées ont beaucoup de peines. — Le personnel libre, les marins surtout, sont en plusieurs endroits un grand obstacle au bien; ils ont de l'argent, le climat est amollissant, cela explique tout. — La colonie a compté jusqu'à 20000 déportés; l'an dernier on en comptait encore 7000. On laisse descendre à 5000 le nombre des transportés et cela ira assez vite si on en juge par les apparences et par l'état des santés. — Le bien se fait malgré tout, surtout auprès des mourants qui pour la plupart reviennent à Dieu.

Dans une lettre du P. Bégin au R. P. Coué, (10 Janvier 1868,) on lit le trait suivant au sujet d'un transporté nommé Abraham Lévy, juif converti depuis son séjour en Guyane et qui est devenu un fort bon chrétien. « Cet homme est garçon de chambre chez nos officiers de St. Laurent; l'un de ces Messieurs, capitaine de nos troupes, lui fit remettre pour ses étrennes au nouvel an 1868, un rouleau de pièces de 10 centimes de la valeur de 5 francs. Ce rouleau lui avait été remis par le garçon d'hotel, chargé d'en remettre autant à quelques autres serviteurs. Notre bon Abraham,

rentré chez lui, ouvre son rouleau et trouve des pièces de 20 francs au lieu de sous marqués, comme nous appelons cette monnaie du pays: il avait donc 1000 francs au lieu de 5. Il ne se laisse nullement tenter à garder ce trésor, inouï pour un transporté à la Guyane; il prend avec lui son camarade, maître d'hôtel, de qui il tenait son précieux rouleau et l'entraine aussitôt chez le capitaine. Après le salut d'ordonnance, Abraham lui présente son rouleau en lui disant: « Capitaine vous m'avez fait donner mes étrennes ce matin par ce camarade, je vous en remercie; mais permettez que je vous offre les miennes aussi en retour de gratitude; » le capitaine déroule son papier et voit des pièces de 20 francs rouler dans sa main, à sa grande stupéfaction. — « Quelle est cette énigme, demanda-t-il à Abraham, expliquez-moi ça. » Après l'explication du mystère, le capitaine tout surpris de sa méprise et de la probité du forçat domestique, lui serre la main en le félicitant de sa démarche, lui assurant qu'elle lui vaudrait plus de 1000 francs, par la confiance qu'elle lui assurerait à l'avenir. Il lui remit 10 francs pour boire un coup le jour du nouvel an.

Chili et la Plata. — Missions Espagnoles.

— Lettre du P. Finazzi à un Scolastique de Laval. — Manrèse, 6 Février 1868. — Mon bien cher Frère. — P. C. — Un de nos Scolastiques revenant d'Amérique m'a communiqué sur la Mission du Chili et celle de Buénos-Ayres des détails assez complets qui ne seront pas sans intérêt pour les Nôtres. Je les résume.

L'état actuel de la Mission du Chili, quoique satisfaisant, ne répond pas encore aux grandes espérances conçues et aux sacrifices faits en vue d'obtenir des fruits abondants: au moins les sueurs de nos Pères ne tombent-elles pas sur une terre tout-à-fait ingrate. Au milieu des révolutions politiques et des guerres intestines dont cette République est travaillée, nous avons pu néanmoins établir dans la Capitale, Santiago, un collège et un Noviciat; à Valparaiso, (port le plus important) une résidence et une maison de retraites, une Mission permanente à Puerto-M , colonie Allemande, et de plus une grande maison d'Exercices que, dans ces derniers temps, vient de nous offrir à la Conception l'Évêque du diocèse, le plus dévoué et le plus enthousiaste ami des Jésuites. Le collège de Santiago est une maison d'enseignement secondaire de premier ordre, où l'on élève maintenant 130 jeunes pensionnaires des premières familles. Le caractère indompté de ces jeunes gens; l'étrange contraste de leur esprit vif et pénétrant avec leur indolence proverbiale; et d'un autre côté l'ascendant absolu qu'ils exercent sur leurs parents dont ils sont les véritables idoles, empêchent nos Pères de recueillir en eux autant de fruits qu'on pouvait l'espérer. Cependant, depuis 12 ans qu'existe le collège, il s'y est formé plusieurs élèves remarquables par leur piété et par leurs connaissances littéraires; deux congrégations de nobles jeunes gens ont été formées sous les auspices de l'Immaculée-Conception et de St. Louis de Gonzague, et elles ont déjà en plusieurs occasions servi de barrières formidables au torrent des idées subversives que les impies ont tenté de répandre et de faire prévaloir au sein même des chambres. Ce sont nos anciens élèves qui durant les 3 dernières années ont élevé le plus haut la voix et lancé plus habilement le ridicule, contre les audacieux et insensés propagateurs du dogme pervers de la liberté des cultes. L'an dernier, à l'occasion de la guerre avec l'Espagne, le collège a subi une violent crise; le nombre des élèves fut réduit à 80; la presse tout entière se mit à lancer chaque jour la calomnie contre un établissement dirigé par des Jésuites Espagnoles et à insulter les Pères de la manière la plus indigne: nos élèves mêmes ne se conduisirent guère mieux. Durant le bombardement de Valparaiso nous dûmes abandonner le collège et nous cacher pendant quatre à cinq jours dans des maisons particulières. Dieu veilla sur nous d'une manière toute providentielle et la Compagnie sortit heureusement de cette épreuve. Cette même année au milieu des troubles et des embarras causés par la guerre, ce sont nos élèves qui ont remporté le plus de palmes dans leurs examens. — L'année suivante, les élèves affluèrent dans notre collège, plus nombreux que jamais, et ajoutèrent encore au prestige ancien. — Le Noviciat, qui ne l'est encore que de nom, ne compte qu'un ou deux Novices et sept ou huit Pères de résidence, qui sont toujours en excursions, occupés à donner des Missions dans les provinces les plus reculées de la République. L'aspect qu'offrent ces contrées de l'intérieur est bien désolant. Les malheureux habitants, entassés dans de misérables huttes (qu'ils appellent ranchitos,) croupissant dans l'oisiveté, adonnés à la crapule et au vin, sont dans un état d'abjection presque stupide. L'égoïsme et le luxe asiatique de leurs seigneurs féodaux conspire avec leur indolence pour les entretenir dans cet état d'ignorance grossière. Ces malheureux, à la voix du Missionnaire, accourent de plusieurs lieues à la ronde gémissent et sanglotent jusqu'à rendre le sang en abondance et confessent leurs péchés et leurs crimes avec grande douleur; mais les Pères une fois disparus, le climat, les occasions, l'abandon, réduisent bientôt ces infortunés au même état de stupidité. Si l'on pouvait donner trois ou quatre missions par an dans chaque peuplade! mais impossible! Les distances sont immenses et le nombre des Pères insuffisant. D'autre part les cures sont trop étendues, si bien que parfois le Curé ne peut

visiter tous ses paroissiens en un an. — La résidence et la maison de retraites de Valparaiso ont déjà fait un bien immense en cette ville, qui ne compte pas moins de 70000 âmes et où pour distribuer les secours spirituels, il n'y a qu'un Curé avec deux vicaires, un couvent d'Augustins habité par deux Pères déjà assez âgés et par un ou deux Frères lais, et enfin nos Pères de la résidence, qui sont les seuls prédicateurs. La population, essentiellement commerçante, se compose en grande partie d'Allemands, d'Anglais, d'Italiens et de Français; c'est en outre comme le refuge de toutes les prostituées du pays ; aussi la corruption était-elle éhontée quand nos Pères vinrent s'y établir. Les protestants et les francs-maçons étaient maîtres de l'opinion, en disposant de toute la presse périodique, et déployaient un zèle et une activité vraiment sataniques à répandre les feuilles impies et les libelles immoraux ou pervers. C'est avec toutes ces difficultés que nos Pères eurent à compter. Dieu a déjà récompensé leurs généreux efforts. Leur première mesure pour gagner du terrain fut de mettre une barrière à l'invasion incessante des prostituées. Chaque jour, ils se voient entourés d'une multitude de pécheurs qui viennent se purifier aux eaux salutaires de la pénitence. — Dans la république Argentine, nos Pères ont fondé un collège et un Noviciat à Cordoue de Tucuman, un autre collège à Santa-Fé et cette année un troisième sera fondé à Buénos-Ayres, où se trouve déjà un centre de missions d'où plusieurs Pères vont sans cesse en expédition dans les provinces de l'intérieur. — Au collège de Santa-Fé, sont élevés plus de 150 internes et 60 externes. On y suit en toute exactitude et rigueur le système de la Compagnie, c'est-à-dire, le Ratio studiorum, et les résultats sont plus que satisfaisants. Nous avons formé déjà plusieurs excellents prêtres qui sont aujourd'hui de vrais apôtres de l'Evangile. L'an dernier nos anciens élèves ont soutenu avec grande énergie et liberté les droits de l'Eglise, contre une infâme loi que porta le Gouvernement pour légaliser le mariage civil; leur exemple a forcé toute la province à protester contre cette mesure immorale et impie. — Dans les missions s'opère un bien immense. Les Américains sont d'une humeur assez traitable et ont généralement un fond de foi et de piété; mais les pauvres gens de l'intérieur sont bien abandonnés sous le rapport religieux; c'est à peine s'ils voient une fois en 3 ou 4 ans le Curé ou son aide; et plût à Dieu qu'ils ne vissent jamais en même temps le scandale. Quand nos Pères vont évangéliser ces contrées, ils ont à confesser un grand nombre d'individus de 30 à 40 ans, qui s'approchent pour la première fois du saint Tribunal; à consacrer de nombreux mariages, contractés sans la présence du ministre de l'Eglise, et enfin à baptiser beaucoup d'enfants de 4, 5 et 6 ans. Souvent les parents n'ont point profité de la visite du Curé pour faire baptiser leurs pauvres petits, afin de n'avoir pas à payer les énormes droits qu'on prélève sur eux pour l'administration des Sacrements. Ces infortunés, ainsi vexés en toutes manières et réduits à l'ignorance et à la misère, vivent en demi-sauvages. — L'année dernière, au mois de Mai, le P. Charles Soler animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, s'embarqua, sans être accompagné par aucun des Nôtres, sur un vapeur qu'un gentilhomme Espagnol, plus riche de vertus que de fortune, avait frété, avec 40 hommes d'équipage, pour explorer les bords supérieurs du Santiago. Ce fleuve s'enfonce au loin dans les immenses plaines du grand Chaco où mille tribus sauvages se font entre elles une guerre barbare; là jamais le flambeau de la foi n'a été porté, jamais n'ont brillé les divins rayons du soleil de justice. En luttant contre tous les éléments nos voyageurs remontèrent le fleuve à une distance de 300 lieues; mais le lit marécageux devenant de plus en plus impraticable au point qu'il fallut se frayer un passage à force de bras à travers les boues; le défaut d'aliments qui ne consistaient plus qu'en un peu de salaison et un peu d'eau fangeuse, ôtèrent presque tout courage aux hommes du bateau qui la plupart sans paie et sans presque de nourriture se refusèrent à continuer leurs efforts et commencèrent à répondre aux ordres qu'on leur donnait: « Qui ne mange pas, ne travaille pas. » — Mais durant le trajet on avait aperçu de loin, de temps en temps, quelque habitant des forêts, qui disparaissait aussitôt comme l'ombre, en sorte qu'on était presque certain de bientôt rencontrer une tribu errante. Le zélé Missionnaire se recommande alors à la Très-Sainte Vierge et harangue de nouveau l'équipage découragé. A ses paroles tous reprennent courage et rentrent dans l'ordre. L'intrépide capitaine La Tour et ses soldats, ou plutôt ses marins, relèvent leurs vêtements jusqu'à la ceinture et se mettent à remorquer une petite barque chargée d'images, de chapelets et d'autres objets de piété. L'on s'avance ainsi en comptant sur la Providence. Durant les premiers jours on traversa des forêts dont les arbres couverts d'un feuillage touffu protégeaient les voyageurs contre les ardeurs du soleil. La chasse était abondante et l'eau ne manquait pas. On apercevait de plus en plus fréquemment des Indiens à cheval descendant au loin des montagnes. Bientôt en avançant on vit l'aspect changer et des marais boueux remplacer les charmants paysages et les agréments de la forêt. On se vit bientôt réduit à mettre la main sur les oiseaux morts qu'on trouvait, pour ne pas être réduits à ne prendre de tout le jour que quelques bouchées de salaison. Pour tout nectar on n'eut bientôt plus qu'un peu d'eau fétide. Le jour de St. Ignace, ils trouvèrent un mulet mort qui commençait

déjà à se putréfier, ils s'en firent un bouillon qui fut pour eux un régal. Les choses allaient se compliquant de jour en jour, et les dangers semblaient imminents. Un jour nos voyageurs rencontrèrent les membres mutilés d'un homme blanc; une autre fois ils en découvrirent un qu'on avait récemment enterré; enfin ils virent sur leur route un monceau horrible de corps mutilés et sanglants. Ils purent donner la sépulture à 19 de ces infortunés. C'était sans doute des soldats détachés de l'armée de Buénos-Ayres qui étaient tombés aux mains des sauvages et étaient restés sous leurs coups. A ce spectacle toute la bande fut épouvantée et plusieurs même perdirent connaissance. Mais le zèle ardent de notre Père et l'intrépidité du capitaine La Tour ne se démentirent pas un instant. Les hommes de la troupe poussèrent des cris furieux la première fois qu'ils aperçurent ensuite des Indiens, courant à travers les montagnes. Mais quelle ne fut pas leur surprise en voyant se précipiter du haut de la colline deux sauvages qui, déposant leur férocité à la vue du Père, tombèrent à genoux donnant des marques de respect, doux comme des agneaux et se livrant eux-mêmes comme gage de sécurité. C'étaient deux Caciques fameux, chefs de tribus. Le premier des deux parlait un mauvais Castillan qu'il avait appris d'Américains réduits par lui en esclavage. Ils dirigèrent la petite troupe à travers des sentiers frayés et arrivèrent bientôt à une sorte de campement dont les tentes étaient formées de quelques pieux avec une peau pour toiture. Les enfants, les femmes, les vieillards sortirent en foule pour recevoir les étrangers; tout ce monde courait sans vergogne, pas plus vêtus qu'Adam et Eve au paradis terrestre. Les femmes elles-mêmes montées sur de légers chevaux volent comme l'éclair à travers les montagnes. Le Père avec ses compagnons passa deux mois dans cette tribu, occupé à apprendre l'idiome de ces sauvages et à leur enseigner les principaux mystères de notre sainte religion. Quand on leur eut parlé du baptême ils présentèrent leurs petits enfants, demandant à être régénérés avec eux dans les eaux du salut. — Cependant plusieurs de ses compagnons ayant succombé aux fatigues, le Père voulut leur rendre les honneurs funèbres devant les Indiens, avec toute la pompe et la solennité possible. Les sauvages furent émerveillés des cérémonies funèbres en usage dans la Ste Eglise. Aussi le bien se faisait et l'expédition était couronnée du plus beau succès. — Mais tous les hommes de la petite troupe s'affaiblissaient et n'étaient plus déjà que des spectres vivants; et puis le temps était venu de remonter sur le vapeur et de redescendre le fleuve. Ce fut avec larmes qu'on vit la nécessité d'abandonner une si riche moisson. De son côté le grand Cacique voulut donner au Père une marque publique d'amour et de gratitude. Armé d'une grande lance empanachée de plumes d'autruche, la tête ornée d'un riche diadème, il montait un fougueux coursier tout couvert aussi de plumes aux couleurs riches et variées, et sur le front duquel était cette inscription: « Mourir plutôt que reculer. » Ainsi équipé, il rassemble tous ses sujets au nombre de plus de 200 hommes avec leurs femmes et leurs enfants; puis il les harangue en ces termes: « Mes fidèles Caciques, et vous tous hommes, femmes et enfants mes sujets, je veux et ordonne qu'en tous lieux et toujours vous honoriez ce très-cher Père et lui obéissiez. » A ces mots tous les sauvages inclinèrent la tête et vinrent un à un, le grand Cacique en tête, baiser la main du Missionnaire. Ensuite ils lui présentèrent une petite enfant, fille d'une jeune captive Espagnole. Tous les Caciques à cheval accompagnèrent jusqu'au vapeur le Père et sa troupe; et dès qu'on eut levé l'ancre, disparurent dans tous les sens. — Nos courageux voyageurs revinrent heureusement, et si le Missionnaire a dû regretter de quitter les pauvres sauvages qu'il avait commencé à évangéliser, il put se réjouir d'avoir, par cet essai, ouvert la voie et préparé le succès d'une grande et belle œuvre. —

Ajoutons encore ici quelques détails qui auraient pu prendre place plus haut. — A Valparaiso, dans notre maison de retraites, on donne les Exercices 3 ou 4 fois dans l'année, et plus de 80 hommes y prennent part, passant huit jours entiers dans la piété et le recueillement, pleurant leurs péchés, et se châtiant par de rudes et longues disciplines. — Dans les missions faites dans cette ville, qui est pourtant un centre d'impiété, la grâce de Dieu a merveilleusement opéré et amené les pécheurs à la pénitence. Non seulement les églises où nos Pères prêchaient étaient absolument remplies, mais encore les places et les rues voisines. Les confessions furent innombrables et plusieurs protestants abjurèrent. —— Il y a deux ans un Père Italien a ramené à la religion un ancien Général Italien, malade, très-impie, qui vivait retiré ici et occupait une des premières dignités dans la loge Maçonique. Le 5me jour de la neuvaine de St Louis de Gonzague il se rendit à la grâce et renonça publiquement aux erreurs de la secte; il fit avec larmes une confession générale et supplia qu'on voulût bien lui administrer solennellement les Sacrements de l'Eglise. — C'était chose inouie à Valparaiso où pour éviter les profanations, on est réduit à porter en secret le St Viatique. On se rendit aux désirs du vieux Général et le Père lui porta en voiture le St Sacrement; sur le chemin il trouva une musique militaire qui l'accompagna jusqu'à la demeure du malade et, au retour, jusqu'à l'église, en jouant des marches graves et religieuses. Dieu accorda au converti, avec la santé de l'âme, celle du corps; ayant repris ses forces, le vieillard fit

extérieurement profession de piété et vécut depuis très-saintement. Il est mort l'an dernier avec tous les secours de l'Eglise. — Beaucoup d'autres conversions sont dues à l'intercession de St Louis de Gonzague. — Durant le bombardement de Valparaiso, les Pères de la résidence pour porter secours aux soldats, furent exposés pendant 3 heures aux bombes et aux boulets qui tombaient autour d'eux. Un boulet de 32 vint tomber dans un appartement de la maison; la Providence veilla sur eux. — A Puerto-Mon les efforts de nos Pères rencontrent de très-grands obstacles. Les protestants trouvent des sommes énormes pour bâtir des temples, tandis que nos Pères sont réduits à vivre resserrés dans une étroite habitation, dont un appartement leur sert de chapelle et d'église paroissiale. — Au Pérou l'on vient d'abolir les décrets de proscription qui pesaient contre les Missionnaires Jésuites. — Quel champ ouvert aux Ouvriers de la Gloire de Dieu! Finazzi S.J.

Constantinople. I.

Lettres du F. Daras au R.P. Dorr. — 20 Octobre 1867. — Mon R.P. Recteur — P.C. ... Le collége de Ste Pulchérie est situé sur le haut de la colline de Péra, quartier de Constantinople où habitent presque tous les européens. De notre maison nous avons une vue magnifique sur la mer de Marmara, le Bosphore, Scutari et la côte d'Asie. Avec un bon caïque on peut passer en 10 minutes d'Europe en Asie. La maison que nous habitons est un ancien palais: aussi les appartements sont extrêmement élevés. Ce sont les Pères Siciliens qui dirigent ce collége: ils ont un autre collége à Malte et c'est là que se trouve leur Provincial. Le nombre de ces Pères diminue faute de novices, mais il paraît qu'ils vont fonder un Noviciat à Malte. La maison, dit-on, est déjà achetée; il n'y a plus que les novices qui manquent. — A Ste Pulchérie ce sont aussi un peu les élèves qui manquent. Il n'y a que 35 à 36 pensionnaires et environ 40 à 45 demi-pensionnaires et externes. Ce sont des enfants de commerçants, pour la plupart Italiens. Les classes ne sont pas divisées comme en France. Les élèves dans la même journée passent successivement sous 4 ou 5 professeurs différents, qui enseignent, l'un le Grec moderne, l'autre le latin, un troisième l'italien, un quatrième le français, un cinquième les accessoires. L'instruction religieuse est donnée par un sixième. — Les enfants ici sont faciles à conduire, ils ne savent pas ce que c'est que le mauvais esprit. Ils sont pieux, et la congrégation établie parmi eux fait beaucoup de bien. Le Préfet de congrégation jouit d'une grande influence sur ses condisciples; il réprimande les congréganistes en défaut, souvent avec plus de fruit que les surveillants eux-mêmes. — Le bien que nous faisons ici à quelques enfants, que ne pouvons-nous le faire à ces milliers de pauvres enfants Turcs, qui presque tous grandissent dans la plus profonde ignorance! Quelle immense pitié j'ai ressentie pour ces pauvres Turcs en visitant plusieurs de leurs mosquées! Je me trouvais il y a quelques jours dans une grande mosquée vers 4 heures du soir. C'était l'heure de la prière. L'iman, du haut du minaret, venait d'une voix stridente d'appeler les fidèles à la prière. Aussitôt quittant leurs occupations, près de 400 musulmans, après avoir fait leurs ablutions, entrent gravement dans la mosquée, nu-pieds, sur les nattes qui recouvrent le sol. Ils se placent en longues lignes les uns derrière les autres, tournés dans la direction de la Mecque. Cinq ou six imans montés dans une espèce de tribune à deux mètres du sol récitent les prières du Coran en chantant avec une espèce de modulation fort singulière et fort monotone. A une inflexion déterminée tous les mahométans tombent à genoux, puis se prosternent de tout leur long pendant un silence de deux ou trois minutes. Quand les imans reprennent le chant, tous se relèvent, et cette cérémonie recommence fort souvent. Pas un ne tourne la tête. J'ai poussé l'audace jusqu'à passer entre leurs lignes, pas un n'a levé les yeux sur moi. Ce qu'on raconte de la bonne tenue des musulmans pendant leurs prières, n'est certainement pas exagéré. Pendant toute la journée et à toute heure du jour il y a des mahométans dans chacune des mosquées, qui cependant sont fort nombreuses ici: on en compte bien une centaine. On les voit rester pendant des heures entières accroupis devant une espèce de pierre taillée en triangle. Pauvres aveugles! On ne peut pas même essayer de les convertir. Le gouvernement Turc est impitoyable sous ce rapport. Avant la guerre de Crimée il n'était pas même permis à un Européen d'entrer dans les murs de Stamboul, la vieille ville, le vrai séjour des Turcs. On y entre maintenant, mais toujours avec un certain danger. Plus d'une fois on s'entend appeler giaour. Ici la plupart des maisons sont en bois. Aussi les incendies sont extrêmement fréquents. Depuis 15 jours j'en ai déjà vu 4. J'ai visité près de Stamboul un quartier tout en ruines; près de 1800 maisons ont été la proie des flammes, il y a deux ans. Presque rien n'a été rebâti. L'incurie turque a laissé le tout dans le statu quo: on croirait que l'incendie date de quelques semaines.

7 Décembre 1867. — Je puis vous donner des nouvelles de Beyrouth et de Gazir; car le P. de Damas, revenant de Syrie a passé 8 jours au milieu de nous et il est parti le 4 pour Rome. De là il se rendra à Paris. — Nos deux colléges syriens sont en pleine prospérité. Gazir compte près

de 250 élèves dont 150 internes. Le grand séminaire dirigé par nos Pères va très bien. Du reste ce pays a un bien grand besoin de prêtres. Il paraît que l'ignorance dépasse toute limite même chez les évêques. Voici un fait : — Un de nos Pères avait préparé plusieurs paroisses à la Confirmation. Une trentaine d'adultes n'avaient pas voulu se préparer. Le jour de la cérémonie cependant ils se présentèrent avec les autres. Le Père cherchait à les séparer des autres quand l'Évêque s'écria tout haut de l'autel : « Qu'on fasse approcher tout le monde. Je n'ai pas le temps de revenir. » Le Père fait des instances, mais sans succès. — L'Office terminé le Père se plaint : l'Évêque répond : « Il y en avait peu, 30 environ. J'ai agi d'après le principe : Parum pro nihilo reputatur. » — Je vais vous raconter maintenant une promenade que j'ai faite dernièrement à Stamboul. J'ai visité le grand bazar qu'on dit le plus beau d'Europe. Figurez-vous un assemblage immense de constructions communiquant toutes entre elles et formant de longues allées couvertes, le long desquelles sont installés de nombreux marchands assis à l'orientale sur des nattes ou des coussins. C'est quelque chose qui rappelle les passages de Paris ; mais la saleté domine là, comme partout dans l'Empire Turc. De là nous sommes entrés dans la cour de la grande Mosquée du Sultan Mourad. Nous y avons trouvé plusieurs marchands de chapelets, de chapelets musulmans, bien entendu. Le diable, ce vilain singe des choses religieuses, a donné un chapelet aux Turcs. Il s'en fait un grand commerce. Chaque musulman a le sien. J'en ai rencontré beaucoup tenant en main leur chapelet et le disant sans respect humain. Ces chapelets ont une centaine de grains sans division et sur chaque grain le Mahométan répète ces mots : « Dieu est grand » ! Dans cette même cour nous remarquâmes une multitude innombrable de colombes. Ce sont les colombes du prophète. Ces oiseaux sont aussi sacrés aux Turcs que les chiens, et chez eux, tuer un pigeon ou un chien est un crime qui mérite au moins l'empallement. — Nous voilà arrivés aux portes de la mosquée et nous nous mettons en devoir d'ôter nos souliers. Nous allions entrer quand un cri menaçant nous force à nous retourner. Un musulman nous intimait de nous retirer au plus vite. Le P. Joseph, prêtre Géorgien, notre ami et notre guide essaie de parlementer en Turc, quand arrive une espèce d'énergumène, un prophète inspiré à ce qu'il paraît. Il pousse un cri de fureur qui n'avait rien d'humain. Je remets vite mes souliers et je pars d'un immense éclat de rire en voyant cette espèce de bête féroce. Cette provocation acheva de l'exaspérer. Il se saisit des souliers qui se trouvaient là et se jette sur le P. Joseph qui n'avait pas encore quitté le seuil de la mosquée. Le musulman frappe à grands coups sur le dos du bon Père. Le P. Joseph en qualité de Russe a quelque chose de terrible et de cosaque dans la physionomie. Il se retourne furieux et fixe audacieusement son adversaire qui, vaincu par ce regard, s'arrête un instant. Le P. Géorgien bat lentement en retraite et nous rejoint au milieu de la cour, toujours suivi de ce scélérat de Turc qui poussait des cris d'aigle. L'alarme est donnée. Les musulmans accourent en masse. En un instant, plus de 300 Turcs sont réunis sur notre passage. Leurs regards étaient menaçants. Nous étions au milieu du vieux Stamboul où l'on ne voit pas un Européen. L'affaire pouvait tourner au tragique. Nous étions 4. Un Père Sicilien, mon plus proche voisin, tremblait de tous ses membres : « Nous sommes perdus, me dit-il. » — « Allons donc, lui dis-je, ce n'est qu'une comédie. » Je me retourne et étant alors le dernier de la bande je me trouve alors en face du terrible Osmanlis. Par bonheur il avait oublié son cimeterre. Il était horrible à voir dans sa fureur diabolique : une écume impure découlait de ses lèvres crispées. Le personnage était si grotesque que je ne pus m'empêcher de partir d'un second éclat de rire. La rage du Turc ne connut plus de bornes. Il se saisit d'un escabeau et me le jette dans les jambes en poussant un cri infernal. Heureusement j'esquivai le coup et atteignis la porte de la cour. Nous traversâmes la foule des Turcs qui criaient avec des gestes menaçants : Francs ! Giaours ! Notre scélérat de musulman n'avait pas dépassé le seuil de la porte d'entrée de la cour, et de là continuait à crier comme un énergumène. Nous l'entendîmes encore pendant un bon quart d'heure. A l'heure où je vous écris peut-être crie-t-il encore, et cependant il y a 8 jours que cette aventure nous est arrivée. Nous apprîmes que c'était un fou Turc, sourd et muet, ne sachant que hurler. Or les fous sont vénérés ici comme des saints. La folie est la marque de la plus haute sainteté chez les Turcs : ils rendent aux fous les plus grands honneurs et sont même tenus par religion de leur donner tout ce qu'ils demandent. Il y a un de ces fous, le plus saint, dit-on, qui parcourt la ville dans le costume primitif que portait notre premier père dans le paradis terrestre. — Pauvres gens !

II. Lettre du même au F. Marquigny. 27 8bre 1867. — Je vais vous raconter une excursion que j'ai faite dernièrement à Scutari sur la côte d'Asie. C'était un jeudi. Je partis de Péra en compagnie du F. Marsille et d'un prêtre Géorgien appelé le P. Joseph. Nous descendons des hauteurs de Péra, nous arrivons bientôt au pont de bois qui sert de jonction entre Péra et Stamboul. Ce pont fort sale et fort

délabré est à toute heure encombré de monde. C'est là que se croisent toutes les nations du monde, tous les costumes imaginables. Européens, Orientaux, Asiatiques. C'est là que Turcs, pachas, derviches, Arméniens, Géorgiens, Grecs, Circassiens, Russes, Persans, Français, Anglais, Prussiens, Italiens etc., passent devant vous, chacun avec le costume de sa patrie. Où vont tous ces gens? Comme nous ils se rendent aux divers paquebots du Bosphore dont les cheminées fument et qui sont comme impatients de partir dans toutes les directions. Il y en a 12 à 15 qui font les divers trajets de Constantinople à tous les villages bâtis le long du Bosphore, soit sur la côte d'Europe, soit sur la côte d'Asie. Nous montons en bateau et en un quart d'heure nous voilà à Scutari, en Asie. Rien de curieux à Scutari, si ce n'est ses immenses cimetières dont je vous parlerai quelque jour. Ce qui nous appelait à Scutari c'était la cérémonie des derviches hurleurs que je vais vous raconter de mon mieux. — Nous arrivâmes à 2 heures à la mosquée où devait se passer la cérémonie, comme chaque semaine à la même heure. Nous ôtons nos souliers et nous entrons. On nous place avec 7 ou 8 Européens aussi curieux que nous, dans un lieu profane, et je m'assieds par terre, attendu que c'est le seul moyen de ne pas rester sur ses jambes. Des peaux de moutons sont étendues dans la mosquée, et sur ces peaux sont assis en cercle 30 à 40 derviches. Le chef est à la place d'honneur. C'est un Turc à figure grave, austère: c'est le gros bonnet de l'endroit. La comédie commence. Les derviches se mettent à chanter un chant monotone qui se compose de 5 ou 6 mots et qui va continuer sans interruption et sans variante pendant 1 heure ½ ou 2 heures. Voilà le sens des mots: « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète ». Nos chanteurs assis sur leurs talons accompagnent leur chant de grandes salutations en avant, à droite et à gauche. Les mains gesticulent en mesure. Au bout d'un quart d'heure à un signal tous se lèvent et se mettent sur une ligne. Devant eux viennent s'asseoir 6 vieux Turcs qui vont faire l'accompagnement sur un autre ton. Les derviches recommencent leur chant en faisant de légères salutations. Ces salutations de quart d'heure en quart d'heure deviennent de plus en plus profondes et le mouvement s'accélère en proportion. Au bout d'une heure ils se plient tout à fait en deux et rejettent le corps en arrière et cela si vite qu'on a à peine le temps de les voir. Les cris deviennent étranglés, rauques, sauvages: ce sont de vrais hurlements de bêtes fauves. La sueur commence à découler de tout leur corps. Ils rejettent leurs manteaux et alors ils n'ont plus guère qu'une espèce de chemise. En ce moment ils sont comme des forcenés. Leurs cris de plus en plus sourds, leurs gestes de plus en plus fébriles les font ressembler à une bande de démons. Au commencement de la cérémonie je riais, à la fin j'avais une espèce de frisson. Vers 3 heures ½ environ commencèrent les guérisons miraculeuses. On étendit devant le chef des imans, c'est-à-dire le sus dit gros bonnet au visage si saint et si grave, une peau de mouton. On amena un petit enfant de 4 à 5 ans et on le coucha tout de son long sur le ventre. L'iman fort gravement lui monta à deux pieds sur le dos. L'enfant fut relevé: il paraît que la guérison était parfaite: 18 à 20 hommes et 7 à 8 enfants vinrent successivement subir le même traitement étendus indifféremment sur le dos ou sur le ventre. Relevés et apparemment guéris ils venaient par reconnaissance baiser les mains de l'iman. Cette dernière cérémonie n'empêchait nullement les vociférations et les gestes diaboliques des hurleurs. Nous n'eûmes pas le courage de rester jusqu'à la fin. Aux murs de la mosquée sont suspendus des tambourins et aussi les instruments de toute sorte qui leur servent, dit-on, pendant le Ramadan, à se déchirer le corps de mille manières. Il paraît qu'ils se percent de poignards et se frappent avec des chaînes de fer qui font couler leur sang. Tous les instruments sont là. Nous quittâmes Scutari sous une impression assez triste. Ces derviches agissent à n'en pas douter, sous une impression diabolique.

12 Février 1868. — ... Je vais vous dire un mot aujourd'hui des derviches tourneurs. C'est moins hideux que les hurleurs de Scutari. Jeudi dernier nous voilà partis pour le Téké: c'est le quartier qu'habitent ces moines intéressants de l'Orient. Nous arrivons à la mosquée attenant à leur monastère. Cette mosquée est bien autrement riche que celle des hurleurs de Scutari. Figurez-vous une rotonde, ou plutôt un octogone régulier, surmonté d'une coupole peu élevée. Un second octogone se trouve formé à l'intérieur par une balustrade en fer. Entre cette balustrade et le mur se placent les spectateurs et les fidèles. Un endroit spécial est affecté aux chiens de chrétiens qui veulent venir s'édifier. Deux soldats turcs font la police et gare aux malencontreux rieurs qui seraient pris en flagrant délit d'insulte au plus grand des prophètes. — Nous voilà installés assis à la turque. Attention! la cérémonie commence. La balustrade s'ouvre et le supérieur des derviches, vieillard à barbe

blanche et à figure vénérable s'avance lentement à la tête de ses moines. Tous prennent place en s'asseyant sur le parquet à quelque distance les uns des autres. Aussitôt, d'une tribune supérieure descend la voix glapissante, nazillarde et étranglée des chantres de l'endroit. Ce chant est triste et monotone. Nos derviches en silence le front dans la poussière adorent vaguement ... quelque chose, puis changent de position. Tous ces préliminaires fort peu intéressants durent au moins trois quarts d'heure. Enfin le vieux à barbe blanche commence une série de prières, comme serait une suite interminable d'oremus. Puis tout-à-coup un instrument se fait entendre, le tambour, sur lequel on frappe à grands coups sans mesure. A cet appel sacré tous nos derviches se dressent, se réunissent, et alors commence la procession. Le vieux s'avance lentement et majestueusement, s'arrêtant et faisant un grand salut à chaque quart de conversion. Ils font aussi 3 fois le tour de la mosquée et en passant devant l'endroit qu'on pourrait appeler le chœur ils se font réciproquement un salut bien singulier. D'abord chacun salue son voisin en avant, c'est-à-dire en inclinant la tête à la hauteur des genoux, puis en arrière, c'est à dire en se retournant d'une façon qui vous paraîtrait peu polie et qui est assurément fort ridicule. La procession finie, chacun va se placer debout contre la balustrade. Alors un nouvel instrument envoie des sons bizarres : C'est une flûte qu'on croirait dans la machoire d'un âne, tant les sons en sont déchirants. Le tambour recommence son tapage et aux accents d'une musique charivari, les derviches se mettent en mouvement, puis arrivés à un certain endroit étendent les bras, ferment les yeux et commencent leur valse vertigineuse. Ils sont pieds nus et n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de chemise et une robe traînante. En tournant très-rapidement, leur robe forme crinoline et laisse voir leurs jambes toutes nues, ce qui est peu édifiant pour d'aussi saints personnages. Les voilà donc à 15 ou 18, tournant comme des marionnettes. En tournant fort vite sur eux-mêmes, ils avancent toujours et finissent par faire le tour de la mosquée. Ils ont la tête dévotement penchée : on les canoniserait sur leur mine. Mais qu'est-ce que cela ? L'un d'eux s'arrête, s'appuie à une colonne, puis tombe lourdement à terre sans pousser un cri. Personne ne s'inquiète de l'accident. On abandonne le pauvre diable à sa triste destinée et on continue la cérémonie. La valse du prophète recommença par trois fois, toujours au son de la musique des ours, et ainsi finit la comédie. La comédie terminée on emporta le malheureux derviche. Ce n'était plus qu'un cadavre : la mort avait été instantanée. — Le monastère des derviches est fort riche. Ces gaillards-là ont de solides revenus et ne vivent pas de l'air du temps. — Les Turcs font en ce moment leur grand jeûne du ramadan. Il a été annoncé par de nombreuses salves d'artillerie. Pendant ce temps, les fidèles ne mangent rien jusqu'au coucher du soleil. Un coup de canon annonce le moment où chacun peut se livrer à ses appétits. On commence alors à festoyer et toute la nuit se passe en ripaille. Le jour, ils le passent en partie à dormir. Voilà qui est commode. Au coucher du soleil quand retentit le coup de canon, toute affaire, tout commerce cesse spontanément. Les bureaux se ferment. Voici un exemple frappant de cette fidélité turque. Deux Pères arrivent de Stamboul. Ils sont allés à un bureau Turc réclamer un paquet de livres arabes qui leur vient de Gazir. Après bien des pourparlers on leur délivre enfin le paquet : il n'y avait plus qu'une petite formalité à remplir. Le scribe devait tirer un trait de plume à la main, quand tout-à-coup retentit le coup de canon. Le Turc ferme son livre, reprend le paquet, le jette dans un coin et signifie aux Pères de se retirer bien vite. Et les pauvres Pères après avoir pataugé pendant 3 heures dans des chemins abominables, sont rentrés ici les mains vides. Voilà du Turc ! A. Daras S. J.

III. Lettre du P. Marsille au P. . . . . à Nantes. — 25 Décembre 1867. —

... Permettez-moi d'entrer dans quelques généralités sur la ville de Constantinople. Cette capitale de l'Empire Ottoman peut compter 800000 âmes : il est difficile de déchiffrer sa véritable population, 4.000 sont Turcs ; les autres appartiennent à diverses nationalités, dont les principales sont la nation Arménienne, la nation Grecque et le peuple d'Israël. Pour commencer par les premiers, qui ne connaît le Grand-Turc, maintenant qu'il est allé s'exposer au grand jour à la grande Exposition de Paris ? Ce qu'on sait encore c'est que le grand Empereur ou Sultan est regardé comme le successeur légitime du prophète et des Califes orthodoxes, d'où il suit naturellement qu'il possède l'autorité religieuse et temporelle. Mais les fonctions judiciaires et sacerdotales n'étant pas toujours du goût des monarques Ottomans, ils chargèrent de l'interprétation des lois le Mufty ou grand pontife de la nation ; le Mufty ou premier aumônier de sa Majesté a sous sa direction le corps tout puissant et très-influent des Oulémas : ceux-ci, par la nature de leurs fonctions judiciaires et religieuses dans un Gouvernement théocratique, forment la branche la plus

importante de l'état après le souverain. L'administration de la justice est plus spécialement réservée aux Mollas et aux Cadis ou juges; les cérémonies ordinaires du culte sont réservées aux Scheiks et aux Imans. La faculté que les Cadis ont d'exiger des rétributions assez fortes pour toutes les causes soumises à leurs tribunaux rend nécessairement la classe des prêtres inférieure à celle des hommes de loi. Tous les Osmanlis (je ne dis pas les Turcs : car les descendants d'Osman, fondateur de la monarchie Ottomane, se regardent comme insultés lorsqu'on les appelle Turcs, expression qu'ils emploient pour désigner un homme grossier,) tous les Osmanlis, dis-je, peuvent prétendre à être admis dans le corps des Oulémas. Les jeunes gens destinés à cette carrière doivent faire leurs études sous le titre de Softas ou patients dans les médressés, ou collèges de théologie et de droit, qui sont attachés aux grandes mosquées dans les villes principales de l'empire. Ces élèves subissent après quelques années d'étude, un examen peu rigide sur l'alcoran, sur la langue arabe et sur la psalmodie des prières publiques, et peuvent dès lors être admis au service des mosquées : admis dans le sacerdoce, ils ne doivent plus avoir d'autre vue que de terminer leur carrière dans cette classe inférieure du corps des Oulémas, qui se divise en Scheiks, Kiatibs, Imans et Muezzins. Les premiers font les fonctions de prédicateurs; les Kiatibs sont chargés de la surveillance des mosquées et ne récitent que les prières du vendredi; les imans remplissent toutes les fonctions journalières du culte, et les Muezzins appellent du haut des minarets les Musulmans à la prière. Tous ces hommes d'église sortent des classes élémentaires des Médressés ou collèges, dépendent du Mufty pour leur nomination et leur avancement, et ne connaissent par intérêt et par habitude d'autre volonté que celle de ce pontife. — Les Softas ou jeunes gens qui se destinent à la judicature, font des études plus sérieuses ou du moins plus prolongées que celles des ecclésiastiques; ils parviennent après plusieurs examens et une assez longue attente, au titre de Mulazim, qui est le premier grade d'introduction dans la classe des hommes de loi. Ces mulazims deviennent Cadis ou juges, et Naibs ou lieutenants de juges. Ceux qui veulent acquérir le titre de Mudéris ou docteur, doivent continuer leur ennuyeux noviciat pendant 7 ans, après lequel ils subissent un dernier examen en présence du Mufty. — Dans toutes les grandes villes, les mosquées principales ont un médressé : les étudiants de ces collèges sont divisés en dix classes : 1e grammaire, 2e syntaxe, 3e logique, 4e morale, 5e rhétorique, 6e théologie, 7e philosophie, 8e jurisprudence, 9e alcoran, 10e lois arabes du prophète. Les élèves des médressés apprennent aussi le Turc, l'Arabe et le Persan. Le turc primitif est l'idiome du peuple. L'arabe est la langue de l'alcoran et de tous les commentateurs qui ont écrit sur ce livre sacré; le persan, plus doux et plus harmonieux que les deux autres est employé principalement pour la poésie. — Outre les médressés, fondées auprès des grandes mosquées, il existe souvent encore, par suite de la même fondation, des imarethes ou hotelleries où l'on distribue journellement la nourriture à un grand nombre de pauvres, des hôpitaux où les malades sont bien nourris et bien soignés, des bibliothèques pour les étudiants, enfin des mektebes ou écoles publiques ouvertes aux enfants des familles indigentes. Les enfants admis dans les mektebes y apprennent à lire, à écrire, un peu de religion et les premiers éléments de la langue turque. Je ne parle point ici de plusieurs autres institutions libres ou collèges impériaux de Constantinople : ce qu'il y a de plus intéressant à dire là dessus, c'est qu'en peu de temps un de ces grands collèges sera dirigé par des Universitaires de France, que Mr Duruy nous choisit en ce moment : vous pouvez être sûr d'avance qu'on ne créera pas pour la nouvelle légion un enseignement pour les demoiselles turques. Ah! certes, pour affranchir et réhabiliter la femme musulmane, il faudrait bien autre chose; mais vous le savez, le Coran interdit toute propagande; d'un autre côté l'influence d'un clergé ambitieux qui craint l'introduction des lumières, porte les Turcs à confondre dans un égal mépris les peuples civilisés de l'Europe avec les Rayas de l'Empire. — Passons aux Grecs de Constantinople, qui ne sont autres que les vaincus de 1453. Mahomet II ne trouva pas de meilleur moyen pour contenir ces descendants de Photius et de Michel Cérullaire que de les remettre sous la domination de leur patriarche et du clergé. Le patriarche est chef de la nation grecque, président du synode et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. Dès l'origine tous les cadis et gouverneurs militaires turcs eurent ordre de faire exécuter les sentences judiciaires du patriarche, de regarder les églises comme des lieux inviolables, de ne contraindre aucun grec à abjurer la foi de ses pères. Dans la charte de Mahomet II, beaucoup de privilèges pour les évêques et les prêtres, le peuple n'y est mentionné que pour payer et pour servir. L'administration de la justice forme un des revenus du patriarche et de tous les métropolitains; de plus le patriarche vend aux prêtres subalternes le droit d'exercer leurs fonctions. Ces prêtres subalternes sont divisés en trois classes : 1e celle des proestos qui sont les économes des églises : ils prennent part aux produits des quêtes, se font payer chèrement les mariages, les enterrements et les baptêmes, et retirent un revenu assez considérable de la coutume qu'ils ont de bénir fréquemment, les maisons, les terres et les

personnes de leurs paroissiens ; 2° celle des pneumaticos ou confesseurs qui transigent avec leurs pénitents et vendent le plus cher qu'ils peuvent l'absolution des péchés ; 3° la classe des éphémérios ou journaliers. C'est sous cette modeste dénomination que sont connus les prêtres célébrants qui n'ont d'autres revenus que le prix de leurs Messes. — Les évêques imitent le patriarche œcuménique et retirent comme lui leurs principaux revenus de l'administration de la justice et de la vente des fonctions ecclésiastiques. Tous les dignitaires de l'église grecque rançonnent les prêtres subalternes et ceux-ci rançonnent le public. Des cérémonies superstitieuses, des abstinences continuelles, des exorcismes fréquents, une haine violente contre les chrétiens d'un autre rit, et surtout contre les catholiques latins que les papas représentent comme des Skilos, ou chiens non baptisés : Voilà, je ne dirai pas le fond mais la forme de la religion orthodoxe. Si telles sont leurs vertus, on peut mettre au nombre de leurs défauts dominants l'hypocrisie, l'ignorance, l'orgueil et la fourberie : rappelez-vous le vers de Virgile : il est toujours vrai. Il faut avouer que les familles nobles de la nation grecque, résidant au Fanar, (faubourg de Constantinople,) ont cherché à diminuer l'influence des prêtres ; mais pour augmenter la leur ils ont senti que le meilleur moyen d'y réussir est de répandre les lumières parmi leurs concitoyens. Des écoles ont été établies à Constantinople, à Smyrne et dans les principales villes, pour enseigner aux jeunes gens du rit Grec la langue française, les belles-lettres, la médecine, les sciences physiques et mathématiques. Les Fanariotes peuvent bien avoir civilisé un peu leurs coreligionaires ; mais, à coup sûr, ils ne les ont pas rapprochés du centre de l'Eglise Romaine. Voilà donc ces pauvres chrétiens d'Orient sur lesquels s'appitoie si tendrement l'orthodoxe et sainte Russie ! — Les Arméniens qui forment un dixième de la population de Constantinople, sont les débris d'une ancienne grande et belle nation. Ils eurent successivement à supporter les attaques et l'autorité des Macédoniens, des Parthes, des Perses, des Arabes et enfin des Turcs. Ils sont venus d'Asie en Europe à la suite de leurs maîtres et ont conservé en grande partie leurs mœurs asiatiques. La nation Arménienne se divise en deux catégories : la première est celle des schismatiques, qui est la plus nombreuse et qui a adopté les erreurs d'Eutychès ; la deuxième est celle des catholiques. Le chef de ces derniers est Mgr Hassoun qui vient d'être nommé par le Souverain Pontife, Patriarche de toute l'Arménie catholique. Ce prélat plein de zèle et d'activité a donné en ces derniers temps un grand élan au catholicisme : il a un clergé distingué, des religieuses instruites et bien formées, un Séminaire nombreux, des colléges, des écoles, des hôpitaux, etc : il a déjà ramené à l'Eglise Romaine bon nombre de schismatiques : tout porte à croire que ce mouvement continuera. Les Arméniens, soumis à la Turquie, ont tourné toutes leurs vues vers le commerce et les manufactures, et y ont apporté un esprit spéculatif et entreprenant, beaucoup de sagesse et d'économie, et un fond général de droiture qui contraste avec la finesse des Grecs et la sordide avarice des Juifs. Les Arméniens schismatiques ont 4 patriarches, dont un à Constantinople, un à Césarée de Cappadoce, et les deux autres dans l'ancienne Arménie. Les patriarches ainsi que leurs évêques suffragants administrent la justice dans leurs diocèses aux mêmes taux et aux mêmes conditions que les Grecs et vendent comme eux les Sacrements : mais ils n'ont ni les mêmes priviléges ni la même influence que le clergé Grec. — Tous les Arméniens, en général, pacifiques et craintifs, détestent les secousses révolutionnaires et verraient avec peine la chute de l'Empire Ottoman. — Les Juifs, qu'on voit dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie Mineure, descendent presque tous de ces Israélites qui furent chassés d'Espagne au commencement du XVIe siècle. Au nombre d'environ 50000 dans la seule ville de Constantinople, ils sont aussi régis par une forme particulière de gouvernement. Un grand Rabbin et deux rabbins adjoints, choisis à vie par la nation, forment un triumvirat qui est chargé de l'autorité principale. Il participe à la formation des lois et sert en même temps de tribunal suprême. Un conseil de sept membres nommés à vie par la nation forme la seconde branche du pouvoir législatif, a le droit de faire des remontrances au triumvirat, et peut seul convoquer l'assemblée nationale. La justice est administrée chez les Juifs à très peu de frais. Il est rare qu'ils en appellent aux tribunaux turcs pour faire casser les sentences de leurs juges particuliers. Les Juifs n'ayant d'autre profession que le commerce et d'autre passion que l'amour de l'argent, ils cherchent le gain jusque dans les métiers les plus vils et les plus dégoûtants : inutile d'ajouter qu'en vertu de leurs principes religieux ils détestent tous les autres peuples et toutes les autres religions. Aussi les Turcs ont-ils pour les Juifs le plus profond mépris, et d'ordinaire ne les désignent que par des épithètes déshonorantes. — Voici comment un auteur apprécie les différentes populations de la Turquie. « L'Osmanli, ayant conservé la plupart des vertus nobles et guerrières de ses ancêtres, dort tranquille sur les bords d'un abyme qui est prêt à l'engloutir. Le Grec, qui se réveille et qui commence à sentir sa force et la faiblesse de ses oppresseurs,

attend avec une espèce d'impatience le moment favorable d'exercer ses vengeances. L'Arménien pacifique voit dans son esclavage un état tranquille et heureux, et montre un attachement sincère pour un maître qui le préfère à ses autres esclaves. Le Juif n'est attaché à personne. Toutes les révolutions lui sont indifférentes; il ne désire ni le triomphe des chrétiens, ni la chute des Turcs: tous deux lui sont également étrangers et odieux. Si l'empire Ottoman vient à s'écrouler, on verra les Juifs trafiquer au milieu des décombres et brocanter avec les dépouilles de tous les partis. — Le temps me manque aujourd'hui pour parler des Catholiques latins, de leurs églises, de leur clergé, de leurs institutions, et en particulier de notre collège Ste Pulchérie.

Marsille S.J.

Algérie — Extrait d'une lettre du R.P. Stumpf. — Alger, 16 Novembre 1867.

Me voici sur la terre d'Afrique depuis 4 semaines; la température est délicieuse et l'air embaumé comme en Lorraine aux plus beaux jours de printemps; toute la nature est en fleur; parfois même la chaleur est brûlante et l'on a de la peine à respirer. — La ville d'Alger s'élève en amphithéâtre sur les bords de la Méditerranée; ses maisons blanches, ses mosquées et ses terrasses lui donnent un aspect tout Oriental. Rien d'animé et de varié comme les rues et les boulevards; on ne peut pas faire un pas sans rencontrer les costumes les plus étranges et les couleurs de peau les plus diverses, jusqu'au noir ébène à partir du blanc mat. La population est d'environ 70000 âmes dont 20000 Français, l'armée comprise; les anciens indigènes, c'est-à-dire, les Turcs, les Maures et les Juifs sont également 20000, et le reste se compose d'Espagnols, de Mahonais, de Maltais, de Napolitains et de Siciliens; chaque nationalité conserve sa langue et ses coutumes. Ajoutez à cela les Arabes proprement dits qui demeurent à la campagne et qui ne viennent en ville que pour vendre leurs denrées ou pour flaner et mendier; il est difficile de se faire une idée de la misère et de la saleté de ces derniers; aussi près de 100000 d'entre eux ont péri cette année par la maladie dans nos trois provinces; voilà un des fruits de la civilisation moderne sans le catholicisme, l'extinction avec une progression géométrique. La religion éprouve de la part du gouvernement et des bureaux arabes mille entraves, même pour exercer la simple bienfaisance; aussi les Arabes loin d'avoir fait un pas vers la vérité, n'ont-ils jusqu'ici que rétrogradé en empruntant aux Européens quelques uns de leurs vices, tels que l'ivrognerie, l'usure etc.

Le jour de la fête de St Charles, Madame la maréchale Mac-Mahon a voulu me faire les honneurs d'un établissement qu'elle a fondé depuis peu en faveur des jeunes filles Mauresques. La maison est située à la Kasba, ancienne citadelle au point culminant de la ville; sur la terrasse s'élève un petit pavillon très élégant où autrefois le riche Musulman venait respirer l'air et qu'en style du pays on appelle Marabout; c'est sous ce dôme que j'ai offert le Saint Sacrifice auquel Madame la maréchale, les dames de Clercy et plusieurs autres invitées françaises ont Communié; deux jeunes filles Mauresques en costume du pays, c'est-à-dire en habit de Zouave et la calotte rouge sur la tête assistaient par faveur à la Messe et au dire de ces dames édifiaient par leur modestie et leur recueillement. Après déjeuner, j'ai été visiter la maison dans toutes ses parties. La cuisine est tenue par deux Négresses qui m'ont avoué qu'elles ne craignaient pas les injures de la fumée et qu'elles avaient de l'avance sur elle; au rez-de-chaussée, se trouve une grande pharmacie tenue par les Sœurs de St Vincent de Paul; là hommes, femmes, enfants arabes ou maures viennent se faire panser ou chercher des remèdes; il est difficile de se faire une idée du hideux spectacle qu'offrent ces malheureux; il faut venir ici pour comprendre quelque chose au dévouement du B. P. Claver. Après avoir été témoin de cette scène dégoûtante, j'ai été visiter avec l'excellente maréchale l'asile des vieillards qui nous ont salués à la mode orientale, en frappant le front contre terre et en nous envoyant des baisers; nous avons ensuite traversé la salle des vieilles femmes, dégoûtantes de décrépitude, et nous avons fini par les enfants dont la tenue était parfaite. A mon entrée dans la galerie, près de 50 jeunes filles m'ont salué par le cantique: « Béni soit à jamais le Seigneur dans ses bienfaits ». Je dois avouer que si l'intention était bonne, il n'en a pas été de même de l'intonation; j'ai même eu de la peine à comprendre les paroles. Toutes ces enfants, même les plus jeunes qui pouvaient avoir 9 ou 10 ans, travaillent à l'aiguille et quelques unes faisaient d'assez belles broderies. On les instruit dans l'histoire Sainte, ancien et nouveau testament, dont les principaux traits sont dépeints en figures coloriées sur de grands tableaux qui tapissent la salle. On m'a invité à leur faire passer un examen; mais les pauvres enfants ont préféré être interrogées par Madame la maréchale, tout en disant que le Baba (Père) avait l'air d'être très-bon.

La maréchale en montrant avec la baguette la fuite en Egypte, demanda le nom de chaque Personnage. Pour l'Enfant Jésus on a répondu avec respect: « Sidna Aïssa » (Seigneur, sid: notre na); pour la Ste Vierge: « Omna Mariem » (Dame notre Marie); pour St Joseph, qu'elles confondent un peu avec celui de l'ancien testament, elles ont dit: « Joucef »; enfin quand on leur a demandé le motif de la fuite, elles ont répondu avec un accent de tristesse: « Le Sultan vouloir tuer Sidna Aïssa » Elles ont même très-bien répondu sur plusieurs autres faits plus compliqués du nouveau testament. Je suis sorti de cette visite le cœur navré: plusieurs de ces jeunes filles de 15 à 18 ans, celles surtout qui avaient assisté à ma Messe, demandent le baptême et on ne peut le leur accorder, de peur de susciter une nouvelle affaire Mortara; elles quitteront donc cet asile pour être vendues et mariées par leurs pères à des Musulmans. Mais au moins elles emporteront de précieux souvenirs, et si elles demeurent fidèles aux principes reçus, Dieu leur fera la grâce du baptême de désir à défaut du baptême d'eau. Cet établissement si intéressant soulève d'énormes difficultés, et il faut toute la piété et le caractère viril de Madame la Maréchale pour résister aux obstacles de tout genre. Pour moi, je regarde cette institution comme le premier pont jeté sur l'abîme qui sépare de nous ces pauvres mahométans. Des tentatives sérieuses vont être faites du côté de la Kabylie sous les auspices de Monseigneur. Ce sera surtout par des œuvres extérieures de bienfaisance qu'on cherchera à se frayer un chemin vers ces âmes ignorantes et dégradées. Chose étonnante, la femme, quoique très-malheureuse et tout-à-fait esclave, est plus fanatique que le musulman et présente plus d'obstacles à la conversion. Les jours de marché, les Arabes arrivent assis sur leurs dromadaires ou leurs chevaux, et les femmes marchent derrière à pied, chargées de fardeaux, voilées de la tête aux talons, et un domino sur la figure: elles étouffent sous cette mise, mais n'importe. Elles n'apprennent ni à lire, ni à écrire, et ne peuvent entrer dans les mosquées pour prier. En allant dire la Messe le 4 Novembre, j'ai rencontré deux autres scènes intéressantes sur la route, une école arabe de petits garçons au nombre de 80 ou 100, assis trois par trois, ou cinq par cinq sur des nattes et les jambes croisées, récitant en se balançant des passages du Coran: et la Synagogue où se rendaient les Juifs et Juives en grand costume oriental; c'était un jour de prières. Beaucoup de Juives avaient une mine biblique, des robes d'argent et de soie, des corsages brodés d'or et de pierreries et des petites mitres sur la tête telles qu'on représente Judith. Je suis aussi entré plusieurs fois dans les mosquées le vendredi, à l'heure de la prière des musulmans: ces pauvres gens font pitié par le sérieux avec lequel ils font leurs prostrations et récitent le Coran. Mais le gamin est le même partout: pendant que les vieux se frappent le front contre terre, les espiègles s'étendent aussi sur des nattes, et donnent en riant des ruades à ceux de derrière. A l'entrée de la mosquée se trouvent des fontaines pour les ablutions: un pavillon où le grand Muphty résout les cas de conscience, et un autre pavillon où l'on rend la justice: j'ai vu ces pauvres Musulmans devant leur juge spirituel: je ne sais ce qui s'est passé au fond de leur âme, mais l'attitude extérieure était celle de la soumission la plus humble et la plus piteuse. J'ai été accueilli dans la mosquée et dans les pavillons avec des marques de respect. Le Muphty m'a salué à la façon arabe: je l'ai salué de la main en restant couvert. Nous avons échangé quelques mots en nous tutoyant, et puis j'ai assisté aux solutions que je n'ai pas comprises pour une bonne raison, c'est qu'elles se faisaient en arabe. Mais laissons les Musulmans et parlons des Chrétiens. Nous avons ici une charmante église très-fréquentée: le Dimanche 6 congrégations, 3 d'hommes et 3 de femmes, s'y succèdent pour la Messe et les offices: à savoir: deux Congrégations Maltaises, deux Espagnoles et deux Italiennes. Ces Congrégations portent un costume pendant les réunions: ainsi les hommes Maltais sont revêtus d'une longue aube serrée à la ceinture par un cordon rouge avec glands, et sur les épaules, un camail, comme nos chanoines, en soie cramoisie: les Espagnols ont le camail bleu et les Italiens cendré: je n'ai pas encore vu le costume des femmes, car elles ne le portent que les jours de grandes fêtes. J'assiste de préférence aux réunions des Italiens à cause de leur beau chant exécuté en grande partie par des Siciliens et des Siciliennes: aussi les vêpres siciliennes ont-elles une certaine renommée à Alger, ceci sans calembour. Notre ministère atteint ici la portion choisie du troupeau, les pauvres et les travailleurs: la société ou la colonie ne donne que très-peu de consolations, cependant parmi les personnes les plus haut placées, il y a des âmes d'élite qui prouveront un jour que même sur ce sol d'Afrique on pouvait vivre de la vie parfaite. — Samedi, 3 Novembre, Monseigneur a rempli le vœu qu'il avait fait en présence de la mort à sa traversée. Il a célébré une Messe solennelle en plein air devant le monument non encore achevé de N. D. d'Afrique. Les autorités, le Clergé, les braves marins surtout et une foule immense assistaient à cette imposante cérémonie. Le ciel était transparent, le soleil doux, et la mer calme et unie: après la Messe,

on a fait l'absoute sur la mer, ce voile d'azur, comme disait Mgr, qui comme un drap funèbre couvre des milliers de morts... Désormais, tous les jours à 9 heures ½ une Messe sera dite pour les naufragés défunts, et le samedi la Messe sera chantée et l'absoute prononcée solennellement sur la mer comme sur un cimetière. Les Pères Prémontrés seront chargés de cette mission, et N. D. d'Alger deviendra ainsi avec son chapitre comme le St. Denis des marins. — Hier j'ai présenté à Mgr le P. Provincial des Capucins de France: il vient établir son ordre au point culminant de la ville, à la Kasba, et il faut espérer qu'il réussira: on dit aussi que le P. Fouillard viendra prêcher le carême. Espérons que les religieux en réunissant leurs efforts feront refleurir sur ces rivages désolés le Christianisme autrefois si prospère et hâtons cette époque par nos ferventes prières.

Stumpf S. J.

Autriche — Feldkirch — Lettre du P. Bole au P. Longhaye, 8 Janvier 1868.

... Comment vont, me demandez-vous, et votre gymnase impérial, royal, apostolique et jésuitique, et votre pensionnat Stella Matutina? - Bien, mon R. Père, très-bien même, et mieux qu'on ne saurait l'espérer par le temps qui court. Élèves nombreux (400 environ) bon esprit, études florissantes et succès heureux, que peut-on souhaiter de plus? Ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être à peine croyable, c'est pourtant un fait que, depuis 12 ans, tous nos élèves externes et pensionnaires, 4 seulement exceptés, ont réussi dans leurs examens, bien que ces examens soient plus sévères ici que partout ailleurs. Cette année tous ont été reçus et 4 avec la note d'Excellence. Ces quatre Excellences sont actuellement au Noviciat de Gorheim. Quant à ceux de nos élèves qui doivent subir leur examen soit en Prusse, soit en Bavière, ou dans quelque autre partie de la docte Allemagne, tous les élèves et candidats de cette ignare Société de Jésus ont également bien réussi, et quelques uns de la manière la plus brillante. Après cela qui s'étonnerait encore de la célébrité dont jouit notre Gymnase non seulement en Autriche, mais encore dans toute l'Allemagne? Et à ce propos, permettez-moi, mon R. Père de vous raconter un petit trait qui me paraît avoir son importance —— C'était à la suite des examens de cette année. L'inspecteur impérial venait de féliciter nos professeurs des succès obtenus par nos élèves, lorsqu'à son retour à l'hôtel il se vit accosté par un quidam des plus haut empanachés du pays. — « Est-il vrai, Monsieur l'inspecteur, lui dit ce fin matois d'un air dolent et malicieusement confidentiel, que notre Gymnase soit aussi faible, aussi nul qu'on le dit? » C'est ce qui ne se dit nulle part, grâce à Dieu! Mais en posant ainsi la question, le drôle espérait arracher, sinon l'aveu formel de notre incapacité, du moins escamoter par surprise quelque petite concession dont il pût se faire une arme contre nous dans les diètes de l'Empire. Mais soit que l'inspecteur eût deviné son homme, soit qu'il ne prît conseil que de sa conscience: « Faible, M. le député, lui répondit-il, rassurez-vous, je vous prie. Votre gymnase est un des meilleurs pour ne pas dire le meilleur, que je connaisse. Il n'en est point où les études soient plus fortes et la discipline mieux observée » — « Ah! vraiment, s'écria notre sire désappointé, j'en suis bien aise!! » — Comment, mon R. Père, trouvez-vous cet: Ah! j'en suis bien aise! N'est-ce pas digne de Molière? Ce même examinateur écrivait hier à notre nouveau P. Recteur, le R. P. Piscalar, ancien préfet de notre Gymnase de Feldkirch. « Attendez-vous « à de nouvelles bourrasques cette année. Seront-elles aussi violentes que celles que vous avez déjà précédemment essuyées? Je ne le crois pas. Mais quoi« qu'il arrive, je prie votre Révérence de compter sur mon dévouement à vos intérêts. Je ne permettrai jamais, a-t-il ajouté, qu'on méconnaisse les « services éminents que vous avez rendus et que vous rendez encore tous les jours aux lettres et aux sciences en Allemagne. » Comme ce Monsieur est un homme d'un très grand mérite et d'une loyauté parfaite, bien connu de l'Empereur, ayant été précepteur de l'Impératrice, il peut nous être très-utile dans les circonstances actuelles, où tout se prépare à un cataclysme inévitable et prochain. — C'est cet état de crise que je vous décrivais dans ma dernière lettre. Je n'y reviendrai pas, car le Monde l'a fait depuis en termes plus modérés et plus benins. Au reste ce Journal vous tient, cette année, parfaitement au courant du mouvement religieux et politique de cet Empire. Dieu, dont le doigt se montre si clairement dans les évènements actuels semble n'avoir permis le blâme infligé par l'Empereur François Joseph au Clergé dans l'affaire du Concordat, que pour amener, non pas une rupture entière, mais une certaine froideur si salutaire, pour le moment, aux deux pouvoirs. Sevré des faveurs de la Cour, le Clergé s'est groupé de suite en un faisceau compacte, d'isolé qu'il était, et s'est enfin tourné vers Rome, d'où lui viendra, j'espère, avec l'unité, sa force et sa vie. Que le Ciel en soit béni! Jamais le Joséphisme ne s'était vu porter un coup plus terrible. Aussi ne fallait-il rien moins que cela

pour faire sortir le clergé de cette torpeur séculaire dans laquelle il restait enseveli. Depuis lors, adresses, pétitions, circulaires se signent partout, et pleuvent comme la grêle sur les bureaux de la chambre des seigneurs. Prêtres et fidèles, nobles et bourgeois, tout s'en mêle. C'est le réveil de tout un peuple. Et pour ne vous parler que du Vorarlberg qui n'est certes pas la meilleure des provinces du Tyrol, vous aurez une idée de ce qui se passe ailleurs quand vous saurez que sur 103 communes dont il est composé, 97 ont voté pour le concordat, et dans les 6 autres, le peuple au dire même de ses infidèles mandataires était bien certainement pour les évêques; Ab uno disce omnes. C'est partout la même majorité. Si l'empire doit être sauvé ce n'est qu'au peuple qu'il devra son salut. J'en dis autant de la Bavière. Si les catholiques ont à présent leurs associations de St Vincent de Paul, s'ils ont pu organiser enfin le denier de St Pierre, si nos Pères y sont tolérés, c'est à l'attitude ferme et résolue du peuple que l'on doit ces conquêtes. A présent donc les Nôtres vivent tranquilles à Ratisbonne, jouissant de l'estime générale. On a beaucoup parlé dernièrement de l'éloquent panégyrique fait à la métropole de cette ville en l'honneur des martyrs des troupes pontificales. Ce beau discours de notre P. Philippe Loefler vient d'être imprimé comme celui qu'a fait à Mayence notre excellent Père de Lamezan et dont les journaux ont fait le plus bel éloge. Voilà donc enfin cette contagion sacrée qui de la France, où sa Foi, mais surtout son impérissable amour de la Papauté l'a fait naître, a gagné peu à peu l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Bavière, le Grand Duché de Bade, tout le Nord de l'Europe. Ce zèle semble avoir allumé au milieu de ces peuples étonnés la flamme d'un saint enthousiasme. Heureuse émulation qui tourne toute à la Gloire de Dieu et de la sainte Eglise! Se pourrait-il que la France, sa fille aînée, si prodigue envers Elle de son or et de son sang, cette France dont l'admirable dévouement en a provoqué tant d'autres dans tout l'Univers restât sans récompense? Je ne le crois pas et je ne le croirai jamais. Que je voudrais pouvoir vous citer ici tout ce que ses glorieux exemples ont inspiré de dévouement pour l'Eglise dans tous ces pays si sataniquement travaillés par la révolution! Tous ces dons généreux des Princes, des nobles et des grands offerts au St Père, toutes ces chaleureuses adresses, ces protestations de dévouement hautement proclamées dans les nombreuses assemblées tenues à ce sujet, tout ce mouvement catholique enfin auquel la Compagnie n'est pas étrangère, croyez-le bien! mais c'est impossible, faute de temps. — Hâtons-nous de clore cette lettre déjà trop longue par le récit de l'événement merveilleux dont je vous ai parlé. — Venez avec moi faire une excursion dans les Alpes galloises dont la chaîne se trouve devant nous; à partir du sommet le plus élevé que l'on appelle Hohen-Casten où nos élèves vont au mois de Juillet, jouer aux boules de neige, descendons à droite jusqu'au quatrième mamelon; c'est le Fréïmen Spitz, le seul qui va nous occuper. Détrempé par la fonte des neiges et par les longues pluies de l'hiver le versant Septentrional de ce chaînon vint à se détacher insensiblement du sol et à glisser dans une largeur de près de deux lieues sur une altitude de plus de 2 000 mètres. Chalets, bois, pâturages, champs et rochers tombant, coulant, s'abîmant, n'offraient plus à l'œil que l'aspect du plus horrible Tohubohu qu'on puisse imaginer. Ici c'étaient des cabanes disloquées, des murs écroulés, des meubles brisés, là des arbres fendus par d'horribles crevasses, des ruisseaux disparus, des gouffres béants, des débris informes entassés les uns sur les autres ou enfouis dans la vase; plus loin c'étaient des forêts entières arrachées du sol, et dont les arbres déracinés, avaient, en tombant dans toutes les directions, formé de leurs branchages fracassés le plus inextricable fouillis. Ailleurs au contraire la vue se reposait charmée sur quelques plis de terrain de la plus riante verdure et dont la fraîcheur contrastait d'une manière saisissante avec les terres jaunâtres et mises à nu par l'éboulement. Partout en un mot ce n'était que ruines amoncelées, que chemins rompus, que fentes et précipices. C'était affreux et navrant tout à la fois. Après avoir épuisé tous les moyens que l'art et l'industrie peuvent suggérer, ces pauvres montagnards voyant l'inutilité de leurs efforts s'adressèrent à Celle qui seule, disaient-ils, « est assez puissante pour nous secourir et assez bonne pour le faire. » Et pour la forcer en quelque sorte à venir à leur aide: « Constituons la Reine de nos montagnes, s'écrièrent-ils à l'unanimité. » Et maintenant vite à la besogne!» Aussitôt on se hâte de jeter sur ce sol encore mouvant, les fondements d'une petite chapelle en son honneur. « Elle sera bien obligée, disaient-ils dans leur foi naïve, de défendre sa maison et de protéger ses domaines. » Et de fait, la bonne Mère les prit au mot: à peine le pieux édifice fut-il debout que cette terre fangeuse se durcit et s'immobilisa sous les pieds de Marie. Ceci se passait dans la première quinzaine de Juin. Quelques semaines après, les pâtres de ces vallées alpestres venaient déjà s'ébattre et jouer sur les pentes raffermies de la sainte montagne, pendant que leurs troupeaux paissaient en sécurité l'herbe nouvelle dont l'aimable Souveraine de ces lieux semblait avoir hâté la végétation.

Jugez du bonheur de ces braves villageois et de leur reconnaissance pour Celle qui s'était montrée si puissante et si bonne à leur égard!

P. Bole S.J.

Espagne. — Lettre du P. Finaz au P. Kolubowicz. — Manrèze, 6 Février 1868.

„Vous désirez des nouvelles?.. En voici de quelque importance. Une dame de Zaragoza laissa à la Compagnie 230 000 francs pour fonder un collège en Aragon. — Six de nos Pères ont donné les Exercices Spirituels dans la ville de Tarragone avec un grand fruit. Pendant les jours consacrés à ces pieuses pratiques, le gouverneur interdit toute espèce de divertissements publics: les théâtres, les maisons de jeu etc. étaient fermés. A la fin on fit un Auto-da-fe des mauvais livres, images et tableaux indécents etc. que renfermait Tarragone. — Nos Pères vont évangéliser de la sorte les autres villes importantes, qui suivront sans aucun doute ce premier exemple. Les nouvelles qui nous arrivent des Philippines concernent exclusivement l'épouvantable désastre qui vient d'affliger ce pauvre pays. Sept bourgades furent détruites et 3000 personnes y restèrent ensevelies; d'innombrables animaux domestiques furent emportés et engloutis dans la mer; on a trouvé les débris de nombreux vaisseaux naufragés avec leurs équipages. — Nos Pères continuent là leurs travaux ordinaires. Leur école normale a déjà donné 6 professeurs et leur pensionnat prospère. Jusqu'à présent on n'avait pu s'occuper encore que d'administrer les paroisses; mais on compte établir maintenant des missions proprement dites pour la conversion des indigènes; on commencera par les habitants de l'île Mindoa où l'on espère, malgré l'indolence des insulaires recueillir une abondante moisson. — Je vais maintenant vous donner la description de la fête célébrée au collège de St. Ignace à Manrèze le jour de l'Immaculée Conception. L'édifice formé de 20 absides était orné avec une richesse et un goût remarquables. Des tentures de damas formaient vingt pavillons ornés d'autant d'inscriptions en diverses langues; au centre de chaque pavillon était suspendue une cage dans laquelle un canari gazouillait de manière à faire croire aux assistants, qu'au lieu d'être en Décembre on était aux beaux jours du printemps. Au fronton de l'édifice une large bande portait ces mots en grands caractères „Ave Maria"; le reste de la façade était pavoisé de riches tapis et de bannières. Les jardins et les cours offraient aussi aux regards un aspect curieux, et, à voir flotter au vent près de 200 drapeaux de couleurs variées, on aurait pu se figurer un champ de bataille. La décoration était différente dans chacune de cinq cours, où l'on voyait ce seul détail commun, qu'au centre de chacune s'élevait un mât de 15 mètres de hauteur, portant déployé le pavillon national; du pied de chaque mât devait le soir être lancé un aérostat. La 5me division, celle des plus petits, avait voulu rendre cette idée: „Sicut acies ordinata" et faisait flotter de nombreux oriflammes comme ceux d'un escadron de cavalerie. La quatrième division simulait un vaisseau de haut bord, orné de mâts, de cordages et de drapeaux, au dessus duquel dominait la Vierge, le salut du marin, avec ce titre „Stella maris". „In te sperant omnes gentes" était l'idée que la troisième division se proposait de rendre sensible. A cette fin on avait disposé en toute l'étendue de cette cour, avec beaucoup de symétrie, une multitude d'oriflammes et de pavillons de différentes nations avec les armes ou les emblèmes de la Vierge, du Pape, et de l'Espagne. Un trophée élevé sur lequel dominait un riche drapeau azur brodé d'étoiles d'argent attirait les regards du spectateur qui se dirigeait vers la seconde division. Au centre du trophée se détachait un écusson de la Vierge, autour duquel étaient disposées les bannières des nations catholiques d'Europe, pour signifier que l'Europe illustrée par le Catholicisme et en particulier par la protection de Celle qui est „Stella matutina" vivra toujours heureuse sous l'égide de sa divine Mère. Enfin, la division des grands, ou la première, rappelait la gloire que l'Espagne, et en particulier la Catalogne, s'était acquise en combattant au pied de cette Tour de David, d'où pendent mille boucliers „omnis armatura fortium," montrant les différentes armoiries des ordres militaires d'Espagne, les écussons des provinces de Catalogne et surtout les armes de la Nation. Toute cette décoration des 5 divisions symbolisait un culte complet en l'honneur de la Reine des Cieux dont le trône s'élevait au centre des cours. — **Ordre de la cérémonie.** — A 6 heures du matin une salve d'artillerie réveilla les élèves. A 7 heures les pensionnaires et les externes s'étant réunis dans la chapelle publique la cérémonie s'ouvrit par la réception des aspirants dans les diverses Congrégations, puis commença la Messe solennelle à grand orchestre. A la fin on distribua la Communion, et l'on termina par l'hymne „Tota pulchra" chanté par un chœur nombreux d'élèves. A 10 heures

eut lieu la procession. Les deux Congrégations des Fils de Marie et de l'Immaculée-Conception s'étant réunies dans la chapelle privée, on souleva la statue de la très-Sainte Vierge, et tous les assistants s'étant prosternés, on entonna le Salve Regina; puis on se mit en marche dans cet ordre. L'étendard des Fils de Marie ouvrait la marche, accompagné et suivi par les Congréganistes: après suivait la Congrégation de l'Immaculée Conception, ensuite un chœur de chanteurs, et derrière eux le trône, sur lequel se montrait l'image vénérée porté par 4 élèves. Puis venaient les dignitaires de la Congrégation et enfin la musique militaire. Durant la marche à travers le cloître et les allées du jardin le chœur des élèves et la musique donnaient alternativement, jusqu'à ce qu'on arrivât à une petite place au milieu de toutes les cours, où l'on avait préparé un trône, sur lequel on devait poser l'image sacrée. Lorsque la procession se fut arrêtée, on posa la statue, l'on entonna l'« Ave Maris Stella », et on fit partir des pétards, des fusées, pendant que la musique jouait la marche royale. Il était 11 heures et la Vierge resta exposée aux honneurs publics de ceux qui visitaient les jardins, et comme pour recevoir de dessus son trône les hommages que lui rendaient à l'envi les cinq divisions. A partir de cette heure jusqu'au dîner la musique resta au pied de la Vierge, jouant différents morceaux. La multitude des personnes qui visitaient la maison, les bombes et les fusées qui éclataient dans les airs, l'enthousiasme des élèves et les échos intermittants de la musique donnaient à notre collège cette animation propre seulement aux grandes fêtes dans les populations nombreuses. L'après dîner vers 4 heures eut lieu l'ascension de quelques aréostats de différentes grandeurs et de couleurs variées, hauts de 5 à 7 mètres. Enfin comme on avait commencé par un acte religieux, un acte de même nature vint clore la fête. A 5 heures ½ du soir tout le collège se rendit à l'église publique et y entendit chanter par un chœur nombreux les gloires de Marie et prononcer le panégyrique; la bénédiction du T. S. Sacrement fut enfin donnée par le R. P. Recteur de la Santa Cueva, et ainsi la fête se termina à 8 h. ½ du soir. Finazi S.J.

Le P. de Boylesve a eu la bonté de nous communiquer le Pensiamento du 25 Février dernier, où nous trouvons quelques détails sur la Mission de Tarragone, dont il est parlé dans la lettre précédente. Nous résumons cet article.

« L'Excellentissime D. Francisco Fleix y Solans, qui pendant 19 ans administra avec un zèle et un dévouement admirables le vaste diocèse de la Havane, et qui occupe actuellement le siège de Tarragone, a eu à cœur de fonder dans son nouveau diocèse une maison d'exercices dirigée par les Pères de la Compagnie. C'est lui qui les a installés à Selva, et non content de favoriser leur zèle en toute manière, il a voulu que dans sa ville épiscopale une grande mission fût donnée par eux. Elle a été ouverte solennellement le 23 Janvier, par une grande procession formée par les séminaristes, les Congréganistes du Précieux Sang, un grand nombre de prêtres, et présidée par le Vicaire général auprès duquel marchaient les Missionnaires. Malgré le mauvais temps la foule remplissait les rues et suivit pieusement la procession jusque dans l'église cathédrale, pour y entendre un sermon et les explications que le directeur de la mission devait donner aux fidèles sur les différents exercices. Voici les principaux. A 5 h ½ du matin la Messe avec explication des cérémonies, puis le Sermon. A 10 heures une seconde Messe suivie d'une conférence sur un point de dogme, donnée par le P. Vigordan, dans l'église de St François; à 6 heures du soir dans la cathédrale, le chapelet, l'explication du catéchisme, un sermon sur une des grandes vérités du salut et enfin la bénédiction du T. S. Sacrement. Durant les premiers jours, les Pères ayant peu de monde à confesser s'occupèrent des soldats de la garnison, qui se réunissaient de grand matin en l'église de St Augustin pour y assister à la Messe et entendre un sermon. A 9 heures on réunissait dans l'église de St François les enfants des écoles et les élèves des collèges, qui entendaient aussi la Messe et une instruction, que suivait la bénédiction du T. S. Sacrement avec de pieux cantiques en l'honneur de la t. Sainte Vierge. Le zèle des Missionnaires s'étendit aussi aux détenus renfermés dans les deux prisons de la ville. Chacune de ces trois missions spéciales fut terminée par une Communion générale et une grande cérémonie à laquelle assistèrent les deux gouverneurs civils et militaire, les Excellentissimes Seigneurs D. Joaquin de Vera y Olazabale, et D. Eugenio de Seisas Lozano. — Durant toute la mission l'affluence fut considérable, et l'église de San Juan del Puerto, l'une des plus grandes de toute l'Espagne vit chaque jour son enceinte encombrée d'une

foule avide de la parole de Dieu. Les confessions se prolongeaient bien avant dans la nuit et le P. Antonio Guberna dont le confessionnal était le plus encombré dût se coucher une nuit sans avoir rien pris afin de pouvoir célébrer la Messe le matin. Le dernier Dimanche eut lieu dans la cathédrale la Communion générale avec une grande solennité. L'Archevêque lui-même, assisté de 4 chanoines, distribuait la Ste Eucharistie. A cette cérémonie se trouvaient présents les principaux personnages de la cité. — En somme la mission a vraiment réussi. Nous ne disons pas que le succès a répondu aux désirs du vénérable Archevêque, mais nous pouvons affirmer que vu les temps malheureux où nous vivons il a dépassé toutes les espérances.

France — I. Angers. — Lettre du Directeur de l'Archiconfrérie de St Joseph. — Angers, 18 Janvier 1868.

Mon bien cher Frère. — P. C. — Puisque vous jugez que les extraits de notre Correspondance avec nos associés, peuvent intéresser vos lecteurs, de temps en temps je vous les enverrai. Aujourd'hui je vous adresse le récit d'une apparition de St Joseph, tel qu'il a été rédigé par la Supérieure des Ursulines de Lamballe. J'ai vu la religieuse dont il est question dans cet écrit; je l'ai interrogée assez longuement sur tous les détails de sa maladie et de sa guérison; j'avoue avoir été frappé de tout ce que j'ai vu et entendu. La Sœur St Laurent est une bonne converse, d'une extrême timidité et d'une grande foi. Sans la présence de sa Supérieure qui l'obligeait à répondre à mes questions, je crois que je n'en aurais rien pu obtenir. Ce fait qui ne pourrait peut-être pas trouver place dans les revues destinées au public, me semble de nature à intéresser les Notes; c'est la raison qui me porte à vous l'adresser. Louis S. J.

Relation. — La Sœur St Laurent est âgée de 28 ans. Elle est entrée dans notre communauté le 18 Mars 1858. Elle était d'une forte complexion et supportait très-bien les fatigues de l'emploi de Sœur cuisinière. Le 12 Avril 1861 elle se trouva mal pendant la prière du soir; elle sortit promptement du chœur, et eut un évanouissement suivi de fortes convulsions. Depuis ce jour, de violents maux de tête et d'estomac ne la quittèrent presque plus. Elle perdit l'appétit et vomissait fréquemment le peu d'aliments qu'elle prenait; elle ne dormait presque pas et ses forces diminuaient sensiblement. Les remèdes qu'on lui administrait ne la soulageaient pas. Lorsque ses maux de tête arrivaient à un certain degré d'intensité, elle perdait connaissance, et il lui survenait des syncopes qui duraient des heures et quelquefois même des jours ou des nuits entières. Elle éprouvait aussi des spasmes pendant lesquels elle souffrait horriblement. A cette époque il commença à lui sortir de temps à autre des espèces d'ampoules qui ressemblaient à de larges brûlures et lui en faisaient ressentir la douleur. Plus tard, ces ampoules revenaient bien plus fréquemment, étaient plus nombreuses, et lui couvraient souvent la figure de telle manière qu'elle ne pouvait ouvrir les yeux. D'autres fois, ces mêmes ampoules se formaient dans la bouche, dans la gorge, et au dire des médecins, jusque dans l'estomac, ce qui la faisait étrangement souffrir, et l'empêchait, pendant plusieurs jours, de pouvoir prendre aucune nourriture, ni même aucune boisson, ne pouvant desserrer les dents; cependant la soif la consumait. — Au bout d'un an et demi, la maladie de cette pauvre Sœur prit un caractère plus alarmant. Elle vomissait souvent une grande quantité de sang corrompu. Les médecins attribuaient ces graves accidents à des ulcères intérieurs qui devaient, disaient-ils, se former dans la poitrine. On lui fit alors plusieurs applications de sangsues, qui, loin de la soulager, ne firent qu'augmenter son mal, et les vomissements devinrent de plus en plus fréquents. Cette diathèse hémorragique a résisté à tous les remèdes et les médecins ont fini par déclarer qu'elle était arrivée à l'état chronique. Pendant cette seconde période de sa maladie, Sœur St Laurent a reçu deux fois, d'après l'avis du médecin, le sacrement de l'Extrême-Onction. A peine avait-elle été administrée, qu'elle commençait à donner quelques signes de vie et reprenait un peu de force pour souffrir de nouveau. Elle éprouvait aussi par intervalle quelque soulagement, mais le plus long espace de mieux qu'elle ait ressenti n'a pas duré plus de trois semaines. A peine voulait-elle se remettre à travailler un peu, à balayer par exemple, qu'elle retombait aussitôt malade, vomissait le sang en abondance et gardait le lit des semaines et même des mois entiers. Depuis un an elle n'a pas cessé un jour de souffrir. Les vomissements de sang ont été, ce qui est presque incroyable, pour ainsi dire journaliers, et même ils se réitéraient souvent plusieurs fois le jour. — A la suite d'une nouvelle hémorragie qui lui survint dans les premiers jours du mois d'Août dernier, elle tomba dans un état voisin de la mort. Ce ne furent pendant longtemps que des crises et des défaillances qui se succédaient les unes aux autres. Un jour elle se

plaignit de douleurs inouïes dans les bras. Effectivement ils étaient noirs comme des membres gangrenés et devinrent si pesants qu'elle ne pouvait s'en servir pour faire le plus léger mouvement. Le docteur déclara que selon toute apparence il y avait décomposition du sang, et qu'elle ne pouvait vivre désormais longtemps. Il nous conseilla de la faire administrer, ce qui eut lieu le 16 août. — La gravité de ce pénible état se prolongea plusieurs semaines et nous la crûmes souvent sur le point d'expirer. — A dater de cette époque, elle ne mangea presque plus: elle prenait seulement quelques cuillerées de bouillie, ou un peu de bouillon froid, et encore elle vomissait ces aliments. Il en était de même pour toute espèce de boisson: elle était donc obligée de se borner à ne prendre qu'un peu d'eau fraîche. Par suite de l'affaiblissement du sang, une enflure générale vint encore aggraver sa position. Lorsque ses souffrances n'étaient pas trop vives, elle se levait cependant quelques heures par jour; mais elle ne pouvait marcher sans appui et plusieurs fois ayant voulu essayer de le faire, ses forces la trahirent et nous la trouvâmes étendue par terre sans pouvoir se relever. — La semaine qui a précédé sa guérison, la maladie de cette chère Sœur semblait être parvenue à son paroxisme. Examinée encore avec la plus scrupuleuse attention, par le médecin de la maison, il déclara ne pouvoir apporter aucun remède à son mal. Cependant il offrit, comme dernière ressource, d'essayer le traitement hydrothérapique; mais il n'osait, disait-il, l'entreprendre dans la crainte que ce traitement à l'eau froide ne la glaçât, et qu'on ne pût la réchauffer. Ce fut alors que n'ayant plus d'espoir dans les remèdes humains, elle se jeta avec une pleine confiance entre les mains de Dieu, et n'attendit plus de secours que de ce céleste et suprême Médecin. Elle recourut à la médiation de St-Joseph, et le pria avec larmes de s'intéresser à sa triste situation. Elle vint donc me supplier, cette chère Sœur, de faire pour elle une neuvaine avec toute la communauté afin que St-Joseph lui obtint sa guérison, si telle était la volonté de Dieu. J'y consentis d'autant plus volontiers que moi même je conçus l'espérance que notre Saint Protecteur nous donnerait en cette circonstance, une nouvelle preuve de sa bonté pour nous. — Nous commençâmes à prier pour Sœur St-Laurent le 9 Avril. Pendant la neuvaine ses souffrances redoublèrent; néanmoins sa confiance redoublait aussi. Enfin le Dimanche 17, dernier jour de la neuvaine, un peu après minuit, elle s'entend appeler: « ma Sœur ». Elle se relève, et croit que c'est une religieuse qui vient savoir de ses nouvelles, ne sachant trop quelle heure il est. Deux autres fois elle entend les mêmes paroles prononcées par une voix forte, mais d'une douceur si ineffable qu'elle assure n'avoir jamais entendu rien de comparable. Surprise et toute tremblante, elle allume sa chandelle, et aperçoit un homme au pied de son lit. « Ma Sœur, lui dit-il, qu'avez-vous demandé toute la semaine? » — La pauvre Sœur fut si saisie qu'elle ne put répondre et fondit en larmes. — « Qu'est-ce donc que vous avez « demandé, vous et toutes vos Mères et Sœurs? » — Ma guérison, dit-elle enfin, si c'est la volonté de Dieu; mais je ne suis pas digne de cette « grâce » — « Eh bien! ma Sœur, vous serez guérie avant la fin du mois, et vous l'eussiez été entièrement dès aujourd'hui si quelques unes de « celles qui ont prié n'y avaient mis obstacle en manquant de confiance en la bonté et miséricorde de Dieu. Vous allez dès aujourd'hui éprouver « un grand mieux; cependant vous souffrirez encore, mais ce sera pour peu de temps. » A ces mots il disparut. Le reste de la nuit elle ressentit ses douleurs à l'ordinaire. Le matin étant venu, elle recueillit toutes ses forces et se rendit péniblement dans la chambre d'une religieuse infirme pour y recevoir elle même la Sainte Communion qu'on portait à cette malade. Pendant la Messe qu'elle entendait de l'infirmerie, ses souffrances redoublèrent tellement qu'elle ne savait que devenir; mais au moment où le prêtre finissait de donner la Communion aux religieuses, ses douleurs s'évanouirent et Sœur St-Laurent se sentit guérie. Pleine de joie, elle vint me chercher aussitôt après la Messe pour me dire: « Notre Mère, je suis guérie! » Elle alla ensuite demander à déjeuner; elle mangea avec appétit de la viande à son dîner, ce qu'elle n'avait pu faire depuis des années. Son souper ne lui fit non plus aucun mal. Elle dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et le lendemain elle se leva dès 6 heures du matin et se livra sans fatigue à quelques petits travaux. Toute la semaine, elle continua ainsi sans éprouver aucune souffrance, sinon de la faiblesse et un certain malaise général. Cependant l'enflure ne disparaissait pas, ses pieds et ses mains étaient même plus enflés qu'à l'ordinaire. Mais notre chère Sœur ne s'en inquiétait pas, elle avait une ferme confiance que St-Joseph achèverait de la guérir complètement. Pendant ce temps je fis continuer la neuvaine à notre glorieux Patron en actions de grâces de ce mieux déjà obtenu. Cette seconde neuvaine se terminait le Dimanche fête de son Patronage, qui tombait le 24 du même mois. Le samedi, veille de ce jour Sœur St-Laurent était allée au jardin, pendant l'office du soir, pour prier à la petite chapelle de son libérateur. Comme elle passait

à côté d'un l'océan de feuillage qui se trouve auprès, elle aperçut un homme qui s'avança vers elle. Elle crut d'abord que c'était un des domestiques et hâta le pas pour l'éviter; mais cette même voix si harmonieuse, qu'elle avait déjà entendue huit jours auparavant l'appela de nouveau disant: « Ma Sœur!... » Cette fois elle se jette aux pieds de celui qui lui parle, cependant en tremblant et en faisant le signe de la Croix, car on lui avait fait craindre les illusions. « Est-ce vous, mon bon St Joseph, dit-elle? » — « Oui, ma Sœur, c'est moi, demain vous serez guérie. » — « Si c'est bien vous, continua la Sœur, donnez-moi je vous en prie, votre bénédiction pour moi et toute la Communauté; cependant celles qui ont prié cette semaine avec plus de confiance la recevront d'une manière plus particulière. » Alors Sœur St Laurent vit sa main qui se levait pour la bénir, mais il prononça des paroles qu'elle ne comprit pas. — « Si vous aviez la bonté, lui dit-elle encore, de me donner un signe qui puisse faire croire à ma guérison? » — « Eh bien, répondit-il, dès demain vous désenflerez, il ne vous restera plus d'ampoules sur la figure, désormais vous ne vomirez plus le sang. Demain et tout le reste de votre vie priez beaucoup, et montrez-vous toujours reconnaissante des bontés de Dieu à votre égard. » — Le lendemain en effet elle se trouva entièrement désenflée; sa faiblesse avait complètement disparu et elle se sentait autant de force et de vigueur que dans sa pleine santé. Après la Bénédiction du soir nous fîmes la procession au jardin en l'honneur de St Joseph, et la malade guérie portait avec sa sœur sur un brancard la Statue de notre Saint Patron. Elle n'éprouva aucune fatigue, et reprit immédiatement, dès le lendemain, tous les travaux des Sœurs converses. Elle me supplie même de lui donner les plus fatigants afin de bien faire constater, à la gloire de St Joseph, qu'il est impossible qu'après une maladie si longue et si douloureuse elle ait recouvré immédiatement ses forces, sans l'intervention de celui auquel elle est si heureuse de reconnaître devoir sa santé. Je n'ai pu me refuser à ses pressantes sollicitations, et j'acquiers chaque jour la douce certitude que cette chère Sœur est parfaitement rétablie.

Rouen. — Notice sur la dévotion au Cœur agonisant.

Le R. P. Boné, qui depuis plusieurs années s'est dévoué tout entier à la propagation de cette œuvre, nous prie d'insérer dans notre Correspondance les détails qui suivent, dans l'espérance qu'ils exciteront le zèle des Nôtres pour cette dévotion.

La dévotion au Cœur Agonisant salut des moribonds a pris naissance dans la Compagnie en France, il y a vingt ans à peine. Celui des Nôtres qui en a été comme l'instituteur, en conçut la première pensée à la Rue des Postes en 1844; c'est à Vals seulement quelques années plus tard qu'il la formula d'une manière précise sous l'inspiration de Dieu. N. T. R. P. Général J. Roothaan, ayant reçu par lettres les confidences du jeune religieux accueillit très-favorablement la nouvelle dévotion, s'en fit le promoteur auprès du Chef de l'Eglise et prit même dès lors l'habitude de réciter trois fois par jour la prière: « O très-miséricordieux Jésus » où se trouvent réunis l'objet et la fin de cette pratique. Dès le 2 Février 1850, le Souverain Pontife Pie IX par un décret daté de Naples, enrichissait d'indulgences cette courte prière, qui bientôt traduite en différentes langues répandit la dévotion au Cœur Agonisant dans la plupart des contrées catholiques. — Plusieurs Missionnaires et surtout le vénéré P. de Bussi se firent les zélés propagateurs de la dévotion en répandant partout des billets où elle est expliquée et où se trouve la prière. Le T. R. P. Beckx, le Provincial de Toulouse, plusieurs de nos Pères à Rome, en particulier le P. Pellico et le P. de Villefort s'intéressèrent vivement à l'Œuvre. — Des Confréries ont été érigées avec l'approbation des Evêques dans plusieurs villes de France où elles produisent un grand bien. — L'Association établie à Bourges en 1861 dans l'église de la Compagnie comptait, il y a deux ans, environ 6000 membres, dont un grand nombre font tour à tour pour les mourants la Sainte Communion et une demi-heure d'intercession chaque jour. Beaucoup fournissent même une cotisation annuelle pour faire dire des Messes à la même intention. Au Mans la Confrérie fut érigée par Mgr Nanquette et approuvée par le Souverain Pontife qui lui accorda des indulgences. Les confrères contribuent à la fréquente Célébration du St Sacrifice par le don annuel d'un franc. A Niort l'association est érigée dans l'église St André depuis 1863 et prospère. Il y en a maintenant de semblables dans plus de 30 diocèses de France qui comptent pour le moins 40 000 membres. A l'étranger l'œuvre s'est répandue aussi, mais nous manquons de détails précis sur ses développements. Pour relier tous les membres de ces diverses associations et donner à l'Œuvre une vie puissante il fallait un centre, et on l'a cherché là où le Cœur Agonisant

de Jésus l'a marqué lui-même par ses souffrances. Sollicité par N. N. S. S. les Evêques de Mende et de Bourges le Patriarche de Jérusalem Mgr. Valerga, institua canoniquement le 14 Juin 1864 une Confrérie que Notre Saint Père le Pape enrichit bientôt de nombreuses indulgences et à laquelle se rattachent depuis lors toutes les associations particulières du Cœur agonisant. — Celui de nos Pères qui avait poursuivi le plus activement auprès des deux Evêques et du Patriarche l'exécution de ce pieux projet a voulu depuis obtenir davantage encore et voir ériger cette Confrérie particulière en véritable Archiconfrérie. Ses travaux n'ont pas été sans effet, car le 30 Septembre 1867, il recevait ces mots que Mgr. Valerga lui faisait adresser par son chancelier: « Mgr. le Patriarche vous annonce qu'il a obtenu de Rome l'érection de l'Archiconfrérie du Cœur Agonisant à Jérusalem; et dès que le Brévet lui en aura été délivré il s'empressera de vous en envoyer la copie. » — Il sera facile désormais dans les différents diocèses, où des associations existent, de les faire agréger à l'Archiconfrérie et d'obtenir participation aux faveurs spirituelles dont elle est enrichie. — Le sens et le but de cette dévotion sont assurément connus de tous les Nôtres. Ne différant en rien par le fond de la dévotion au Sacré-Cœur, dont elle est une expression particulière, elle a pour objet 1° d'honorer ce divin Cœur dans les douleurs intérieures qu'il ressentit durant sa vie mortelle, et particulièrement durant son Agonie au jardin des Olives; 2° de réparer l'outrage suprême qu'il reçoit chaque jour de la part des pécheurs impénitents. Le but apostolique est d'obtenir une sainte mort aux agonisants du monde entier; la pratique principale et quotidienne est de prier spécialement pour les agonisants qui doivent expirer dans la journée même, et dont le chiffre moyen est de 80000. — L'opportunité de cette œuvre est plus frappante de nos jours où l'impiété a inventé un nouveau et suprême moyen de perdre les âmes en créant cette infernale association les Solidaires, dont la dévotion au Cœur agonisant prend le contrepied. On peut dire aussi que l'Œuvre devient encore plus urgente quand la guerre, armée de nouveaux engins, semble se préparer à des moissons plus rapides et plus sanglantes. — Ceux des Nôtres qui ont par leurs ministères une action puissante sur un grand nombre d'âmes sont conjurés de vouloir bien aider à la propagation d'une dévotion si simple, si catholique, si efficace. On peut se procurer des prospectus, des prières, et des images, soit à la Communauté du Cœur agonisant à Lyon, soit à notre maison de Rouen. — Déjà plus de 500 des Nôtres, en France, se sont fait inscrire eux-mêmes parmi les membres de la Confrérie. Ceux qui ne sont pas prêtres offrent quelques Communions dans l'année, les prêtres s'engagent à dire une Messe chaque mois au jour choisi par eux, à l'intention du Cœur agonisant. (Cette intention peut être mise au second rang dans le cas où l'on ne pût, au jour fixé, offrir la Messe exclusivement pour les moribonds.) — Les Scolastiques peuvent même, avant leur Sacerdoce, désigner le jour du mois où ils offriront plus tard le St. Sacrifice en l'honneur du Cœur Agonisant.

Varia. — Gallicie.

— Dans une lettre du F. Peter, adressée au P. Holubowicz, nous trouvons les détails suivants sur une mission donnée par nos Pères à Cracovie. — La mission a été ouverte dans des circonstances difficiles. C'était au mois de Novembre. Le temps était affreux, la neige tombait, les rues en étaient couvertes; d'accord avec la nature l'indifférentisme et les dispositions peu favorables d'un grand nombre d'habitants effrayaient nos Pères plus que tout le reste. Les premiers jours, les exercices ne furent point suivis comme on l'eût désiré; l'église n'était pas remplie, il s'en fallait de beaucoup; mais bientôt nous avons eu le bonheur de voir un changement étonnant; le peuple accourait en foule; 10000 personnes de tout âge et de toute condition assistaient aux sermons. Vers la fin l'église, toute vaste qu'elle est, (C'est la plus grande et la principale de la ville,) pouvait à peine contenir les masses avides de la parole divine. Le dernier jour Mgr. Gałeski lui-même pontifia et assista au sermon avec tout son Clergé; il prononça ensuite à haute voix, au nom de tous, la profession de foi catholique et fit la procession. — La Communion générale a été distribuée par 4 prêtres à la fois et dura trois quarts d'heure, tant était grand le nombre de ceux qui ont approché de la Ste. Table. Le soir on érigea solennellement la Croix de mission. La croix ayant été bénite dans l'église, des bourgeois de la ville se firent un honneur de la porter en procession; pendant que le peuple tout entier, avec l'entrain qui le caractérise, chantait le cantique à la gloire de la Croix du Sauveur; C'était un soir des plus sombres de Novembre, mais où brillait d'autant plus la lumière d'une infinité de flambeaux et de cierges. Jamais illumination plus brillante ne s'était vue ici. La Croix étant plantée avec toutes les cérémonies exigées, tant par le rituel que par l'usage, on lui rendit des hommages publics. Le P. Kamienski monta alors dans une chaire improvisée,

et adressa en plein air aux habitants le dernier sermon. Une grande émotion s'est emparée alors de la population et souvent la parole éloquente du Missionnaire a été interrompue par des sanglots. Les honneurs rendus à la Croix se sont continués depuis, et après la mission l'on vit plus d'une fois des personnes, même des classes élevées, s'agenouiller dans la neige devant ce signe du salut. Les confessions ont continué aussi, le temps de la mission n'ayant pas suffi à recueillir la moisson que la grâce avait faite. Les esprits hostiles sont revenus de leurs préventions et la ville est maintenant fort bien disposée à notre endroit. Le Clergé surtout nous est favorable. On désire nous voir rentrer en possession de notre ancienne église St. Pierre.

Rome. — Extrait d'une lettre du F. d'Adhémar. — 11 Janvier 1868. — ..... Comme vous le savez, le Saint Père vient au Jésus entendre le chant du « Te Deum » d'actions de grâces le dernier jour de l'an. Les Scolastiques devant le recevoir à l'entrée du Gesù et le conduire à l'église, tous en surplis, des cierges énormes à la main, forment le cortège. Au milieu des Suisses et de la garde noble en grand costume qui remplissait les corridors, c'était fort beau à voir. Parmi ces Scolastiques, 6 sont les plus privilégiés et se tiennent immédiatement à côté du St. Père; or j'ai eu le bonheur d'être du nombre; par une gracieuse attention de notre Bidelle nous étions 6 étrangers, dont trois Français, un Polonais, un Vénitien et un Irlandais. Aussi avons-nous pu recevoir la bénédiction du St. Père à son entrée, entendre les Evviva! les cris de Vive Pie IX mille fois répétés qui ont accompagné son arrivée et son départ. Sur la place du Gesù les zouaves étaient de service; leur enthousiasme si sincère, si dévoué, si ardent se manifestait par leurs vivats, leurs képis agités dans l'air, leur impatience à garder leurs lignes. On ne saurait croire quel mélange d'impressions traversent l'âme dans ces circonstances: on croit entendre ensemble les cris de vive le Roi, vive l'Eglise, vive Pie IX, vive Jésus-Christ, et comme ce sont là toutes les choses que nous aimons le plus au monde, l'âme est profondément remuée. — En entrant, le St. Père a dû s'arrêter sur le seuil (le T. R. P. Général, le Cardinal Camérier l'accompagnaient) devinez pourquoi on s'est arrêté? Un zouave, simple soldat, avec une piété touchante était à droite de l'entrée, un genou en terre et tenant entre ses mains un plateau chargé de croix, de médailles et de chapelets: sa physionomie douce, distinguée, jeune comme celle d'un enfant de 18 ans et la bonne grâce avec laquelle il semblait vouloir prier Sa Sainteté de s'arrêter un instant, devaient atteindre leur but; le St. Père s'est arrêté auprès de lui, a béni ses chapelets, et lui a donné un soufflet sur la joue, comme font les Evêques dans l'administration de la Confirmation, puis il l'a béni. Le St. Père arrivé dans l'église a prié avec cette ferveur que tout le monde à Rome connait et qu'il est si doux de contempler. L'église était pleine, mais dans un recueillement profond. D'après la rubrique, le St. Père a dû encenser l'autel il en a monté les degrés avec une facilité parfaite et les a descendus sans appui et avec une fermeté admirable dans la démarche. Agenouillé sur son prie-Dieu, les mains reposées sur les deux boules qui le surmontent à droite et à gauche, il a levé les yeux au Ciel et ceux qui ont pu le voir de plus près affirmaient qu'ils avaient vu des larmes rouler dans ses yeux et sur ses joues. Après la Bénédiction, le St. Père s'est retiré et a été accueilli par les cris enthousiastes qui avaient retenti à son arrivée. Du seuil de la porte qui domine la place, le St. Père a béni la foule et les personnes qui encombraient les fenêtres des palais environnants; puis sa voiture a repris la route du Vatican.

Grèce. — Corfou. — Nos Pères ont dû quitter cette ville, le 11 Février, sans avoir pu y établir le collège qu'ils devaient fonder. Les difficultés soulevées par le gouvernement Grec n'ont pu être levées, malgré les plus pressantes sollicitations du St. Siège et de puissantes interventions. L'ancien roi Othon étant mort, le Souverain Pontife a pu reconnaître le nouveau roi Georges Ier par un acte daté du mois d'octobre dernier. Cette adhésion rendant les relations plus faciles entre le St. Siège et le Gouvernement d'Athènes, on peut espérer voir tomber un jour des difficultés jusqu'ici insurmontables. Mais Rome a jugé prudent de rappeler les Pères, dont le séjour de 3 mois et demi n'a été qu'une longue et inutile attente.

Constantinople. — Un sermon du P. Marsille dans l'église St. Antoine, le jour de l'Immaculée Conception, a servi de prétexte à de sottes attaques dont le journal « Il Commercio Orientale » s'est fait l'organe. Il y eut une sorte d'émotion parmi les Italianissimes de Constantinople qui prétendaient avoir vu des allusions injurieuses dans le discours du prédicateur. On ne parlait de rien moins que d'expulser les Jésuites français, et l'on voulait faire agir à cet effet les ministres. Heureusement le ministre Italien

qui est un homme sensé et qui avait assisté au sermon dit que ceux qui se plaignaient ne comprenaient pas le français car, pour lui, il n'avait pas trouvé un seul mot à reprendre dans tout le discours. — Le P. Marsille fit insérer dans le journal où il était attaqué, sa réponse aux accusations dont il était l'objet, et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

— Un prêtre arménien, ancien élève de Gazir, écrivant de Constantinople, où il refaisait sa santé, au R.P. Gagarin, lui demande avec instance des honoraires de Messes. C'est une œuvre de charité à laquelle pourraient contribuer peut-être quelques-uns des Nôtres qui se trouvent dans des diocèses où les prêtres ne suffisent pas aux demandes de Messes. Le P. Gagarin se chargerait volontiers de transmettre ces offrandes à de bons prêtres Syriens qui satisferaient aux intentions.

Madagascar. — On écrivait de Tananarive à la date du 17 Novembre. — La reine à peine de retour de son voyage a confié de nouveau aux soins de nos Pères le jeune prince Rathaviri, et aux Sœurs de St Joseph la princesse Rasoveremanen. Les efforts des protestants ont donc encore échoué, malgré toutes les intrigues qu'ils ont employées pour se faire confier les deux enfants qui depuis environ un an avaient été retirés de l'école catholique. Durant tout ce temps la reine faisait venir au palais un de nos Pères pour y faire la classe. Le jeune prince a souvent réfuté avec énergie les accusations qu'on émettait devant lui contre le Catholicisme. Quand il ne savait se tirer d'affaire, il disait : « je suis encore trop jeune pour répondre à tout ; venez avec moi chez les Pères et ils vous diront ce qu'il faut. » — Depuis son retour il se montre plein de respect et d'attachement pour les Pères. Les deux enfants ont ramené aux écoles catholiques un bon nombre d'enfants des grands chefs, pour la plupart protestants et nos ennemis.

Chine. — Le P. Rizzo qui vient d'être enlevé par une maladie de quelques jours était le plus jeune prêtre de la Mission et donnait les plus grandes espérances. C'est le 6me mort depuis Mars 1867 ; le P. Sédille est en Europe pour y refaire sa santé ; il y a donc 7 hommes de moins au Kiang-nan, et l'on n'y a reçu que 4 nouveaux Missionnaires. — Le P. Guibout est à Yan-kin-pan avec le P. Basuiau ; le F. Castellano à Tom-ka-dou ; le P. Petitfils et le F. Templet à Yan-kin-pan en attendant le départ pour le Nord.

Nous venons de recevoir communication de la lettre suivante adressée au R.P. Leblanc à Vaugirard par Mgr Dubar, à la date du 17 Septembre 1867. Nous nous empressons d'autant plus volontiers de la reproduire ici, que nous étions depuis longtemps sevrés de nouvelles du Pe-tché-ly.

« Nous sommes ici 10 Prêtres et 4 Frères de la Compagnie ; sans oser comparer nos œuvres avec les souvenirs de nos anciens Pères (il y aurait en cela autant d'orgueil que d'audace,) je puis dire que mes confrères ici sont animés du vrai zèle de la Gloire de Dieu ; et c'est l'important ; car Deus incrementum dat : l'amour pour la Compagnie notre Mère, ici plus qu'ailleurs, ne se sépare pas de ce zèle, parlant au digne Père qu'on sait avoir aidé tant de vocations à la Compagnie, je ne donnerai pour preuve de cet amour que ce seul fait : deux séminaristes des plus capables et des plus fervents et un chrétien non moins dévoué demandent depuis plusieurs années d'entrer dans la Compagnie ; nous espérons ouvrir pour eux le noviciat avant la fin de cette année ; peut-être cela éveillera-t-il chez d'autres qui n'y pensent pas le désir de les imiter. — Nous attendons en outre du renfort prochainement, peut-être quand ma lettre vous parviendra, les élus seront-ils partis et par suite vous les connaîtrez mieux que je ne les connais présentement. — Qu'il y a ici à faire ! 15 000 chrétiens disséminés au milieu de 10 000 000 de païens ! de 10 millions de païens dont 2 000 à peine sont catéchumènes ! Je dis catéchumènes sincères, car nous pourrions facilement en compter 10 000, je crois, si nous admettions tous ces gens sans aveu, voleurs, brigands, rebelles plus ou moins anciens, gens à procès, etc, qui ne demanderaient pas mieux que de se donner à nous, si nous voulions les mettre à couvert des châtiments qu'ils ont toujours à redouter. Vous concevez facilement que, l'honneur d'abord de la Religion, et puis le peu de sincérité de leur conversion, nous rendent difficiles à admettre de telles gens ; cependant comme à tout péché miséricorde, (devant Dieu mais non devant les mandarins,) nous admettons quelquefois ceux qu'une longue épreuve donne lieu de croire sincèrement convertis.

Outre les 3444 enfants infidèles baptisés en danger de mort nous avons compté 974 baptêmes d'adultes ; c'est quelque chose ; mais encore : quid hoc inter tantos ? que nous avons besoin pour pousser activement cette œuvre principale, la conversion des païens, de bons catéchistes et en grand nombre, et surtout de bons prêtres chinois instruits fervents ! Nous n'avons actuellement qu'un seul prêtre du pays, le meilleur assurément et de beaucoup des 4 que Mgr Mouly laissa à Mgr Languillat en 1857. Pour former ces auxiliaires indispensables, qu'il faut de temps et d'argent ! Le premier, nous le trouvons ici ; en Chine plus qu'ailleurs il faut savoir patienter ; ne pourriez-vous pas nous fournir un peu du second ? Ne pourriez vous pas par exemple, trouver de ces bonnes âmes désireuses de procurer la gloire de Dieu, qui consentissent à payer la pension d'un séminariste ? 400 frcs par an. Ce sera un grand bienfait pour cette Mission du Tchély, où plusieurs de vos collaborateurs plus jeunes que votre Révérence, viendront sans doute un jour ou l'autre impense incumbere in salutem et perfectionem proximorum. —

Le P. Leboucq est venu aujourd'hui dîner avec nous. Il nous a raconté que 40 000 soldats impériaux sont employés dans tout le Tchély —

contre 400 rebelles ou voleurs qui depuis deux mois parcourent le pays du Nord au Midi et du Midi au Nord, ils sont divisés par armées plus ou moins considérables, dont plusieurs fidèles à la consigne, suivent les rebelles (en volant, pillant plus qu'eux) et sans jamais les atteindre. Pour sauver leur face les chefs disent tous, à l'exemple d'un des premiers généraux qui est venu dîner ici avec le P. Leboucq, que les rebelles sont beaucoup mieux montés en chevaux. Le fait est vrai, mais il est encore plus vrai que ceux qui ont osé se mesurer avec ces 400 hommes, même des troupes de 7 ou 8000 hommes ne l'ont fait qu'avec des pertes notables. Ces voleurs nous ont jusqu'ici laissés bien tranquilles. Priez Dieu qu'il continue de nous protéger.

✝ Dubar Vic. Ap.



SUPPLÉMENT aux lettres de Fourvières

Relation d'un voyage du P. du Fougerais et du F. Bonnat en Syrie, en Palestine et en Egypte (Suite)

Paris le 15 Août 1867

Mon Révérend Père
P. C.

Palestine — Le jeudi 13 Septembre 1866, veille de la fête de l'Exaltation de la Ste Croix, nous quittâmes Beyrout et nous nous embarquâmes sur le Volga bâteau des Messageries Impériales. Nous avions le cap sur Jaffa. Notre navire marchant à toute vapeur, côtoyait le Liban à 4 milles de distance environ. Nous ne tardâmes pas à apercevoir Saïda l'ancienne Sidon. A la nuit tombante, la partie de la montagne que nous avions à notre gauche parut tout enflammée. Les marins de notre bord et plusieurs passagers crurent à un incendie. Un jeune Anglais qui se trouvait dans un groupe, s'approcha alors du F. Bonnat pour lui faire remarquer l'incendie qu'il croyait avoir sous les yeux. Mais ayant appris que ces feux avaient été allumés par la population Maronite de la montagne, en l'honneur de la fête de l'Exaltation de la Ste Croix, il retourna vers le groupe pour lui communiquer cette explication si simple, puis revenant au Frère, il lui serra la main avec toute l'affection d'un homme à qui on vient de rendre un éminent service. Cette explosion d'enthousiasme Britannique, provoquée par une cause si légère, nous divertit passablement le bon Frère et moi. — Maintenant il nous faut définitivement laisser le Liban avec sa fraiche verdure, ses eaux claires, ses cimes escarpées et ses vallées fertiles. Nous arrivons au point le plus important du voyage, à la terre foulée par l'Homme-Dieu, par Jésus notre Sauveur. — Jaffa — Il est 5h 1/2 du matin: nous voici à Jaffa (ancienne Joppé). Cette ville compte 5000 habitants: affreuse à l'intérieur, elle se présente pourtant assez bien, et s'élève en amphithéâtre sur un mamelon conique qui domine la mer. Son port est fort mauvais à cause de son peu de profondeur et des rochers qui en bordent l'entrée. Les sinistres y sont assez fréquents, surtout pendant l'hiver. — Nous avons fait sur le bateau la rencontre vraiment providentielle de Mgr Vincent, Coadjuteur du Patriarche de Jérusalem. Ce jeune Prélat de 32 ans parle assez bien le français, et se fait remarquer par une modestie et une douceur angéliques. Il retourne à son poste, au Séminaire de Beit-Djalah, situé près de Bethléem, sa résidence ordinaire. Sa petite bande se compose de 4 personnes; lui, son Secrétaire, son domestique et son janissaire en grande tenue et armé jusqu'aux dents. — Avertis de son arrivée, les Pères Franciscains ont envoyé une chaloupe le prendre à bord, tandis que le R.P. Gardien l'attend sur la grève. Il nous invite gracieusement à monter avec lui. Nous accostons, et l'eau manquant à la chaloupe, nous sommes transportés à dos d'homme sur le rivage. La première fois qu'on met le pied sur la Terre Sainte, sur cette terre arrosée du Sang de Notre Seigneur, on éprouve une profonde émotion. En y abordant, on peut gagner une Indulgence plénière, en récitant un Pater, un Ave et un Gloria Patri.

Jaffa n'offre d'autre souvenir chrétien que l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur, sur la terrasse de laquelle St Pierre eut sa vision célèbre. Cette maison, transformée plus tard en église, est remplacée par une bicoque turque. Le Phare est à côté. C'est à Jaffa qu'Hiram roi de Syrie fit débarquer les cèdres du Liban qu'il donnait à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem. Cette ville, conquise par Judas Machabée était le seul port que la Palestine possédât sur la Méditerranée. Si l'on en croit une ancienne tradition rapportée dit-on par St Jérôme, Noë aurait habité ce lieu, et y aurait travaillé pendant cent ans à la construction de l'Arche. — A 4 heures nous quittons Jaffa. Notre cortège était imposant. Le janissaire de Mgr Vincent avec ses pistolets à la ceinture, son riche yatagan au côté, son fusil en bandoulière et sa grande canne à pomme d'argent posant sur l'étrier, ouvrait la marche. Il était suivi du janissaire des Pères Franciscains, puis venait Monseigneur, son secrétaire et le reste de la troupe composée de 11 personnes. La sentinelle turque nous rendit les honneurs militaires. — Après avoir franchi la porte de la ville, nous traversons de riches jardins de citroniers, d'orangers, de grenadiers etc, bordés de tamarins, protégés par des haies de laotus, et nous nous avançons en bon ordre dans le désert, autrefois la magnifique plaine de Saron: Decor Carmeli et Saron. Cette plaine qui s'étend à perte de vue, est bordée à l'Est par les montagnes de la Judée dont on aperçoit les sévères ondulations et que nous traverserons demain. On dit que c'est dans cette plaine que Samson brûla au moyen des 300 renards, les moissons

des Philistins. A 2 lieues de la ville, nous laissons à notre droite un petit bois d'oliviers plusieurs fois séculaires, où Bonaparte campa avec son armée en 1798. Aucun incident ne vient nous distraire de la monotonie de la plaine. Voilà bien, à une certaine distance deux gazelles qui folâtrent et s'ébattent sur les bords de la route, mais à notre approche elles s'enfoncent dans le désert et disparaissent comme une flèche. De distance en distance, le long du chemin, nous rencontrons des postes de Bachi-bouzougs établis, dit-on, pour la sécurité des pèlerins. Je ne sais trop si le but est atteint. A 7 heures nous arrivons à Ramleh: le nom arabe veut dire sable, mais le nom biblique était Arimathie, ville natale de ce Joseph qui demanda courageusement à Pilate le Corps de Jésus, et l'ensevelit après l'avoir embaumé, dans un sépulcre neuf, qu'il avait taillé pour lui au pied de la roche du Calvaire. — Ramleh. — Ramleh est une petite ville habitée par 2 000 Musulmans et 1000 Chrétiens presque tous du rite Grec. Elle a conservé quelque importance par le commerce du coton filé et des savons. Le couvent des Franciscains, où les voyageurs logent ordinairement est vaste et bien distribué. Fondé en 1240 par Philippe le Bon duc de Bourgogne, il fut restauré par les libéralités de Louis XIV. On y montre la chambre où coucha Bonaparte avant d'aller assiéger St Jean d'Acre. Des différentes terrasses du couvent la vue est fort belle: on voit dans l'une des cours intérieures le beau palmier que Châteaubriant ne se lassait pas d'admirer. Nous recevons là une cordiale mais courte hospitalité. On nous réveille à minuit et une heure après nous nous remettons en marche. La nuit était obscure et le ciel étoilé. Nous avancions gardant instinctivement le silence, n'éprouvant d'autre besoin que de nous souvenir et de prier. Vers 3 heures du matin nous atteignons le pied des montagnes que nous avions aperçues la veille, et nous entrons dans ces horribles gorges que nous ne devions quitter qu'aux portes de la ville Sainte. Un cheval s'abattit, mais son cavalier jeté à terre ne se fit aucun mal; nous continuons. Le janissaire marchait à quelques pas devant nous. Bientôt il est arrêté par un énergique « Qui vive »! prononcé en arabe. Il y répondit d'un ton ferme et nous continuons notre marche en avant. En même temps défilent à côté de nous, dans un silence profond, d'abord une troupe de cavaliers armés de longues lances, qu'ils tiennent dirigées en avant, puis des chameaux et des mulets portant sur le dos les bagages, des tentes de campement, des roues et des affûts d'artillerie de campagne, en un mot, tout un matériel de guerre; puis des soldats et enfin une arrière-garde à cheval. L'obscurité, le silence de la nuit, la gorge étroite de la montagne, ces hommes armés dont nous ne distinguons pas le costume et dont nous ne connaissons pas le dessein, ce pays désert où l'on sait que des détachements de Bédouins se réunissent ainsi pour le pillage, tout cet ensemble ne laissait pas d'abord que de nous impressionner assez vivement; mais notre émotion fut courte; bientôt nous apprîmes que c'était un corps de soldats Turcs qui allait combattre des tribus Arabes révoltées dans les environs de Gaza. — Nous continuons notre marche dans ces défilés étroits où le chemin n'est que le lit d'un torrent desséché, encombré de blocs énormes, ou bien quelque sentier abrupte le long des précipices. Le jour arrive enfin et nous voyons à droite, à gauche, devant nous cette terre autrefois la terre promise, et qui aujourd'hui n'offre plus que l'aspect de la malédiction dont elle porte partout l'empreinte. Des oliviers, quelques rares mûriers, des vignes plus rares encore, annoncent quelquefois la présence d'un village. Tout le reste est désolé. Vous cherchez en vain le figuier où le laboureur, au temps de la prospérité d'Israël, venait chercher au milieu du jour un peu d'ombre et de repos. Ce sont partout les mêmes montagnes à pente douce et s'élevant comme par gradins d'étage en étage jusqu'à leur sommet. Ces étages existent encore, mais la terre n'étant plus retenue par les murs de soulèvement que construisaient les cultivateurs, a été enlevée peu à peu par les eaux pluviales et a laissé à découvert une roche aride; ou bien si le sol en quelques endroits n'est point dépouillé, vous n'y trouverez pourtant que des épines sèches, parce qu'aucune main laborieuse n'y porte la fertilité. Tel est l'aspect désolé que le voyageur a sous les yeux en approchant de la Cité Sainte. Vers 8 heures nous arrivons au village d'Abou-Gosch. C'est le nom de l'ancien Cheik du village, brigand célèbre qui exerçait ses déprédations sur les caravanes et sur toutes les montagnes environnantes. Il est mort depuis quelques années. Ce lieu est désigné dans l'Écriture sous le nom de Kariathiarim. C'est là que l'arche d'alliance demeura pendant 25 ans, après que les Philistins l'eurent renvoyée au pays de Judas. On dit que ce village est la patrie du patriarche Jérémie et l'on y voit encore une église gothique qui porte son nom. Cette église convertie, hélas, en écurie, date du temps des croisades. Elle est assez bien conservée. Elle se compose de trois nefs égales, terminées par trois absides, mais sans transepts. Nous descendons la vallée, et nous voyons en face de nous une petite ville perchée comme une aire sur le sommet escarpé d'une montagne. C'est Modin, ville natale des Macchabée qui sauvèrent Israël. Nous continuons notre marche sous les rayons d'un soleil déjà brûlant. A mesure que nous avançons, la nature s'attriste davantage autour de nous et prend un caractère de désolation de plus en plus accentué. La végétation s'éteint, la terre même a disparu. Nous marchons sur la roche vive, nous sommes en présence d'un paysage de pierres nues

et calcinées sur lesquelles le soleil a imprimé sa couleur de feu. L'on reconnaît, l'on touche comme du doigt, l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : Venient tibi duo hæc subito, in die una, sterilitas et viduitas. (Is. 47-9.) Ces deux choses fondront sur toi en un seul jour, la solitude et la stérilité. L'accomplissement est littéral. Tout à coup nous apercevons une ville flanquée de murailles et de tours crénelées, au dessus de laquelle s'élèvent une énorme coupole et de nombreux minarets. C'est Jérusalem ! Oh que de souvenirs s'éveillent à la fois dans nos cœurs ! Jérusalem qui a vu la gloire de Salomon et son temple, Jérusalem la déicide, témoin des principaux mystères de notre Rédemption ! Comme elle est désolée ! . .

— Jérusalem — Nous passons auprès des immenses constructions russes qui ont coûté 5 millions. Elles occupent au Nord-Ouest le seul côté par lequel la ville soit accessible, une partie de l'emplacement où campèrent successivement l'armée de Titus et celle des Croisés. Nous entrons ensuite dans la ville par la porte de Jaffa. Après avoir reconduit au palais du Patriarchat Mgr Vincent, nous nous rendons au couvent de la Flagellation où nous reçoivent les Pères Franciscains, - la Casa Nuova qu'habitent ordinairement les pèlerins étant en réparation, ou plus exactement, en reconstruction. Le couvent donné par Ibrahim Pacha aux Pères de la Terre Sainte et reconstruit depuis 1839 grâce aux libéralités du Duc Maximilien de Bavière, renferme la chapelle de la flagellation. Il est bâti à 15 ou 18 pieds du sol actuel sur l'emplacement du prétoire de Pilate. C'est là que Notre-Seigneur fut ignominieusement battu de verges et commença à répandre le Sang divin qui devait sauver le monde. L'autel s'élève sur le lieu même de la Colonne, et le prêtre qui y célèbre le St Sacrifice se tient précisément à la place qu'occupait pendant son cruel supplice Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est là aussi que commence la voie douloureuse. Nous la suivîmes pour nous rendre au St Sépulcre que nous voulions vénérer tout d'abord. — Voie Douloureuse. — Laissant à droite le beau couvent des Dames de Sion, nous passâmes sous l'arcade de l'Ecce homo, où Notre-Seigneur fut montré au peuple par Pilate. Puis au bout de la rue, ayant tourné à gauche, nous vîmes une colonne renversée et brisée, qui indique l'endroit où la Ste Victime tomba pour la première fois. A 15 pas de distance, débouche sur la voie douloureuse une petite rue venant du quartier du temple et du palais proconsulaire ; c'est l'endroit où la Ste Vierge rencontra son Divin Fils. Un peu plus loin au fond d'une impasse on montre une vieille maison facilement reconnaissable aux pierres blanches, noires et rouges dont elle est construite. C'est, dit-on, la maison du mauvais riche, aujourd'hui transformée en hôpital militaire. La rue tourne alors à droite et une pierre fortement entaillée indique le lieu où Simon le Cyrénéen se chargea de la Croix du Sauveur. A partir de ce lieu, on commence à gravir la pente du Calvaire. En suivant toujours, on remarque successivement la maison de Ste Véronique ; près de la porte judiciaire une colonne de pierre grise indiquant la seconde chute du Sauveur ; et un peu plus loin, le lieu où il rencontra et consola les Stes femmes. On passe alors sous une sombre voûte et on aperçoit engagée dans un mur, en face, la colonne sur laquelle fut affichée la sentence de Notre-Seigneur. Mais la ville s'est agrandie de ce côté et les maisons couvrant ici la voie douloureuse, toutes les traces ont disparu ; aussi c'est à l'église du St Sépulcre qu'il faut aller terminer le Chemin de la Croix. — Eglise du St Sépulcre. — Cette église renferme dans son vaste périmètre le sommet du Golgota, le Calvaire et le tombeau du Sauveur. Nous étions au samedi 15 Septembre. Par bonheur, ce jour là l'église était ouverte. Nous traversons une cour carrée, pavée de larges dalles blanches et nous entrons. Mais qu'elle n'est pas notre douleur en voyant la profanation assise à la porte du sanctuaire dans la personne de deux Turcs nonchalamment étendus sur des tapis, buvant le café et fumant le chibouk. La garde de ce sanctuaire, le plus vénérable de la Chrétienté et qu'ils n'ouvrent que moyennant finance, rapporte environ 100000 francs chaque année. Mais passons outre, nous serons encore témoins de plus tristes spectacles. Nous traversons la basilique et nous arrivons à la chapelle latine. Les Pères Franciscains allaient commencer la procession, qu'ils ont coutume de faire aux Sts Lieux, tous les jours à 4 heures. On nous donne à chacun un cierge de cire blanche marqué aux armes de la Terre Ste avec un livret renfermant les admirables prières que l'on chante à chaque station et portant pour épigraphe ces paroles : Dilecto, candido, ac rubicundo sponso sanguinum. La procession part du sanctuaire des Franciscains situé à l'extrémité de la nef latérale gauche. La première Station où elle s'arrête, est la chapelle de la prison, petite grotte de quelques pieds de superficie, où Notre-Seigneur fut déposé pendant qu'on faisait les derniers apprêts de son supplice. L'on voit encore l'échancrure du rocher, où ses pieds adorables furent engagés et mis aux entraves. L'on passe ensuite, mais sans s'y arrêter, devant la chapelle dite de St Longin, qui est l'endroit où ce Saint fit pénitence. La tradition rapporte que ce soldat Juif, frappa avec tant de violence le Cœur Sacré du Sauveur, que l'eau et le sang jaillirent sur son visage et qu'à l'instant même il fut guéri d'un mal d'yeux dont il souffrait depuis longtemps. Ce miracle de miséricorde détermina sa conversion. — On s'arrête ensuite à la chapelle de la Division,

qui termine l'abside. C'est là que les soldats partagèrent les vêtements de la Ste Victime et jetèrent au sort sa robe sans couture. — La troisième Station est la chapelle de Ste Hélène, au fond de la grande nef et qui appartient aux Arméniens. On y descend par un escalier fort raide de 28 marches en partie taillées dans le roc. Elle renferme deux autels, l'un consacré à la Sainte Impératrice, et l'autre au bon Larron. On montre encore à l'angle Sud-Est la fenêtre où se trouvait la Sainte pour diriger les travailleurs qui cherchaient la Croix et les autres instruments de la Passion. Treize autres marches nous conduisent dans la chapelle de l'Invention de la Ste Croix. Elle appartient aux latins. Cette grotte considérable qui peut contenir 60 ou 70 personnes est formée par une immense anfractuosité de rocher, dans laquelle on trouva tous les instruments qui avaient servi au supplice de Notre Seigneur. Après avoir remonté les deux escaliers et fait une Station dans la chapelle dite des Impropères, où le Sauveur fut couronné d'épines et souffleté de nouveau, on s'engage dans la nef latérale droite, qui n'est qu'une sorte de galerie obscure, et l'on arrive au pied d'un escalier de marbre de 18 marches. Quand on l'a franchi, on est sur le Calvaire. Le sommet du Calvaire est une plate-forme d'environ 15 mètres carrés. Deux autels magnifiques, séparés par une arcade de marbre blanc, sont placés au fond de l'enceinte. Quantité de lampes d'argent et de vermeil brûlent nuit et jour dans ce lieu Sacré. Le premier de ces autels, celui de droite, dit de la Crucifixion parce qu'il est élevé au lieu même où la Ste Victime fut attachée à la Croix, appartient aux Latins, l'autre, celui du Calvaire proprement dit, est la propriété des Grecs. — Faisons ici une petite halte. Le cœur surabonde de pieux sentiments. Les larmes coulent en secret... Ici la foi se ranime et on ne peut que répéter avec l'apôtre : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me !* L'homme sent là qu'il a été beaucoup aimé, et qu'à son tour il doit aimer beaucoup. « En se baissant sous la table de l'autel on peut plonger la main dans un trou creusé dans le roc ; là fut planté la Croix. Elevé entre le Ciel et la terre, les bras étendus vers l'occident, l'Homme-Dieu était sur la Croix pour sauver le monde en le reconciliant dans sa personne. *Mundum reconcilians sibi.* »

Couverte par un grillage d'argent, on aperçoit en s'aidant d'un flambeau la fente du rocher qui s'ouvrit à la mort du Sauveur. Deux fois j'ai célébré la Ste Messe sur l'autel de la Crucifixion. L'autre, hélas, nous est interdit. J'eus aussi le bonheur de conférer sur le Calvaire le Sacrement de pénitence et de prononcer les paroles du pardon, sur le théâtre même des excès de la miséricorde du Fils de Dieu pour nous. — Mais revenons à notre pieux cortège nous descendons les 18 marches du Calvaire et nous passons devant la chapelle d'Adam, étroite et sombre voûte creusée sous le Golgota, où la tradition place le tombeau du premier homme. A l'entrée, s'offrent deux modestes mausolées, ce sont ceux de Godefroid de Bouilon et de Baudoin son frère. Mais ils sont vides, les Grecs ayant jeté au vent ces cendres illustres que les turcs mêmes avaient respectées. — Quelques pas plus loin, nous voilà près de la porte d'entrée en face d'une pierre de marbre rouge, presque au niveau du sol et mesurant deux mètres de longueur sur 50 centes de largeur ; au dessus brûlent 14 magnifiques lampes de porcelaine. C'est la pierre dite de l'*Onction* qui recouvre le rocher sur lequel fut embaumé le Corps de Jésus. Elle appartient en commun aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens. Un peu sur la gauche, un cercle de marbre indique le lieu où se tenaient la Vierge Marie et les Stes femmes pendant l'opération de l'embaumement. — En avançant encore un peu sur la droite, on trouve au centre de la grande coupole, le St Sépulcre devenu glorieux par la Résurrection de Celui qu'il a possédé pendant 3 jours. Ce monument magnifique autour duquel une multitude de lampes brûlent sans cesse, est de forme pentagonale et revêtu de marbre blanc et jaune. Il mesure 8 mètres de longueur sur une largeur de 5 mètres 50. Il se compose d'une double grotte. Au centre de la première appelée *Chapelle de l'Ange* plus spacieuse que la seconde et qui lui sert de vestibule, on voit un fragment de rocher qui repose sur un support de marbre blanc. Ce fragment provient du bloc qui se trouvait à la porte du St Sépulcre et sur lequel était assis l'Ange qui dit aux Stes femmes : « Il est Ressuscité, il n'est plus ici ! » Au fond de cette première grotte s'ouvre une petite porte ogivale de marbre blanc, ayant à peu près 4 pieds d'élévation et par laquelle on n'entre qu'en se pliant en deux. Ce seuil franchi, vous êtes dans le St Sépulcre, dans le lieu le plus auguste du monde. On ne saurait exprimer l'impression de respect dont on est saisi en y entrant. Le St Sépulcre est placé à droite de l'entrée. L'enceinte est très étroite, elle n'a guère que deux mètres carrés et cinq personnes peuvent à peine se tenir debout ou s'agenouiller devant le St Tombeau. Un revêtissement de marbre blanc dérobe aux regards et peut être à la piété indiscrète des pèlerins le rocher où il a été creusé. Deux tableaux et 42 lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire vénérable. C'est là ! c'est là ! on ne peut penser ni dire autre chose. J'ai eu l'inestimable bonheur d'y Célébrer une fois le St Sacrifice. C'est une heure dans la vie, grande et sainte entre toutes et qui laisse dans l'âme un impérissable souvenir. Nous baisâmes à plusieurs reprises la pierre sacrée, puis continuant notre pieuse visite, nous allâmes nous

agenouiller

agenouiller à quelques pas de là, dans un grand cercle de marbre rouge, qui indique l'endroit de l'apparition de Notre Seigneur à Marie Madelaine. Enfin nous rentrâmes avec la procession dans la chapelle des Franciscains où la tradition rapporte que Notre Seigneur favorisa sa très sainte Mère de sa première apparition. Là, on nous fit placer au milieu du chœur, et l'on nous encensa trois fois, comme cela se pratique à l'égard des chrétiens qui font pour la première fois le pélerinage de la Terre Sainte. Nous nous séparâmes ensuite pour nous livrer à notre dévotion, chacun selon son attrait.

L'église du St Sépulcre est une église à trois nefs. La plus grande appartient aux Grecs-Schismatiques qui l'ont richement ornée mais sans goût. Autour de ce sanctuaire se trouvaient les tombeaux de tous les membres de la Dynastie Latine de Jérusalem. Ils ont été profanés comme ceux de Godefroid de Bouillon et de Baudoin. Derrière le monument du St Sépulcre, dans l'épaisseur du mur de la rotonde, on visite les tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème creusés dans le roc et portant les caractères évidents d'une haute antiquité. — Telle est l'église du St Sépulcre. Constantin eût le premier la pensée d'enfermer d'une même enceinte les lieux où s'étaient accomplies les principales scènes de la Passion. La basilique qu'il éleva, moins grande que celle d'aujourd'hui fut rasée en 614 par Chosroës, roi des Perses. Quinze ans plus tard, Modeste, Patriarche de Jérusalem la rétablit. Le Kalife Omar s'étant emparé de la ville Sainte (637) en respecta les différents sanctuaires. Le St Sépulcre fut de nouveau rasé en 1010 par l'ordre du Kalife Hakem, le Néron de l'Egypte. Il fut de nouveau relevé de ses ruines en 1048 par les Grecs qui conservèrent le premier plan. Les Croisés en 1130 achevèrent l'édifice tel qu'il est aujourd'hui. Il y a 50 ans un violent incendie endommagea une partie de la rotonde, ainsi que différents sanctuaires Arméniens. Mais ces désastres ont été réparés. Tour à tour pris et repris par les Chrétiens ou les Turcs, le St Sépulcre a été plusieurs fois inondé de sang humain. — Avant de le quitter, disons comment chaque année les Grecs le profanent à l'occasion de la cérémonie du feu sacré. Elle a lieu le Samedi-Saint. Ce jour là des milliers de Grecs, de Cophtes, d'Arméniens, d'Abyssins, etc, se pressent autour du St Tombeau attendant le feu nouveau avec une fiévreuse impatience. Bientôt le Patriarche entre dans le St Sépulcre dont on ferme hermétiquement l'entrée. Il attend qu'un Ange du Ciel vienne lui apporter le feu sacré. Lorsqu'il l'a reçu il présente au peuple par un petit guichet pratiqué dans la muraille, un faisceau de cierges allumés. C'est le signal du désordre. Aussitôt chacun se précipite pour allumer le premier le cierge qu'il tient à la main : on se pousse, on se heurte, on se bat, on s'étouffe ; et la milice turque préposée au maintien de l'ordre, est quelquefois impuissante au milieu de la fureur enthousiaste dont la foule est saisie, à empêcher les plus graves accidents. C'est ainsi qu'en 1834, plus de 400 cadavres restèrent sur la place, victimes de ces affreuses saturnales. — (J'ai dû m'étendre longuement sur l'église du St Sépulcre, parcequ'elle renferme tout ce qu'il y a de plus pieux, de plus vénérable dans la Ville Sainte). Après le St Sépulcre, le monument le plus important de Jérusalem est la mosquée d'Omar. — Mosquée d'Omar — La mosquée d'Omar est un sanctuaire vénéré par les Turcs à l'égal de celui de Médine ou de la fameuse Kaaba de la Mecque. Son véritable nom est El-Koubbet-es-Sakhra, c'est-à-dire, la coupole du rocher. Elle est bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. On sait que ce temple occupait le sommet aplani du mont Moriah, situé à l'Est de Jérusalem en face de la montagne des Oliviers dont il n'est séparé que par la vallée de Josaphat. Confiée à une troupe de nègres Nubiens, naguère encore l'entrée en était interdite sous peine de mort aux chrétiens. Mais la guerre de la Crimée a rendu les Turcs plus traitables. Il y a trois ans, M. de Barrère, Consul général de France, ayant pu y pénétrer avec une escorte de 300 soldats, eut l'idée de glisser 20 pièces d'or dans la main de l'Iman principal. Ce fut une sorte de talisman qui adoucit le fanatisme Turc. Depuis lors, il est permis d'y entrer en payant une douzaine de francs. — Bâtie au centre d'une vaste esplanade plantée de cyprès, la mosquée d'Omar est de forme octogone, revêtue à l'extérieur de briques peintes en bleu et bariolées d'Arabesques. Au centre de l'édifice s'élève au dessus du sol un vaste rocher plat recouvert par la coupole. Ce rocher s'appelle Sakhra. Il forme le sommet du Moriah et offre environ cent coudées de superficie. Ici encore les souvenirs se pressent et attachent à ce lieu le plus haut et le plus légitime intérêt. C'est sur ce rocher, selon les traditions, qu'Abraham sacrifia son fils Isaac, que Jacob eut son mystérieux sommeil, et que l'Arche d'alliance reposa si longtemps. Il fut pendant plus de 10 siècles, le seul point de l'univers où le Vrai Dieu reçut un culte public. C'est aussi dans ce lieu que Notre Seigneur pria et prêcha tant de fois. Cette mosquée dont la coupole intérieure est recouverte de dorures, renferme aussi de fort beaux marbres, des colonnes de vert antique à chapiteaux Byzantins ou Composistes, tirées, comme il est aisé de s'en apercevoir, de divers monuments. — De la mosquée d'Omar on nous conduisit dans celle d'El-Aksa. C'est l'ancienne basilique de Ste Marie ou de la Présentation, ainsi appelée parcequ'elle était bâtie sur les anciens parvis où la Ste Vierge âgée de 3 ans fut présentée au Grand Prêtre et consacrée au Seigneur. Œuvre de Justinien, elle est remarquable par ses 7 nefs, la multitude de ses colonnes et les belles dorures de sa coupole.

A quelques pas de là, et attenant à cet édifice se trouvent la salle d'arme des chevaliers du temple et quelques autres restes d'anciennes constructions. On se rend ensuite à la muraille d'enceinte que couronne le mont Moriah. On nous fit voir une colonne qui mérite de trouver place ici. D'après les Turcs, de cette colonne part un pont suspendu qui traverse la vallée de Josaphat et aboutit au mont des Oliviers. Ce pont ne peut être aperçu que des vrais croyants, parceque sa largeur est celle du tranchant d'un rasoir. A la fin du monde, chaque turc devra traverser ce pont. Ceux qui auront bien vécu, soutenus de leurs bons Anges, le traverseront sans difficulté et seront admis au paradis de Mahomet; quant à ceux qui auront mal vécu, leurs bons Anges ne leur donnant pas la main, ils tomberont dans le torrent où ils resteront pour toujours. En avançant nous vîmes un portique qui n'avait rien de curieux; à ce portique est suspendue une balance mystérieuse, aperçue comme le pont par les seuls vrais croyants. Ils voient de quel côté penchent leurs actions; si les mauvaises l'emportent, ils se réforment d'après cette prétendue vision. — Nous nous arrêtâmes ensuite devant la *porte dorée*, composée d'un double arceau à plein ceintre et très richement décorée. C'est par cette porte qui regarde le mont des Oliviers et dont les deux arceaux sont murés depuis longtemps, que Notre-Seigneur fit son entrée triomphale à Jérusalem. Sa belle architecture atteste le siècle d'Auguste. D'après la tradition juive, le soubassement d'un mur situé vis-à-vis et faisant partie de l'immens enceinte qui entoure l'esplanade de la mosquée d'Omar, appartiendrait à l'ancien mur extérieur du temple de Salomon. Tournés vers ces débris, les Juifs viennent pleurer tous les vendredis de 1 heure à 5h. du soir, récitant les lamentations de Jérémie et priant Dieu d'envoyer celui qui doit être leur sauveur. Tout cela entremêlé de cris, de sanglots, de larmes, de gémissements. C'est un navrant spectacle. — Maintenant, sortons de Jérusalem. Nous avons à faire hors de son enceinte deux excursions aussi pieuses qu'intéressantes. Il nous faut visiter le mont des Oliviers et Bethléem, la cité de David. — **Mont des Oliviers** — Partant du couvent de la Flagellation, nous nous dirigeons vers la porte St Étienne. Nous passons devant l'église Ste Anne; jetons y un regard. L'église Ste Anne, donnée à la France par le Gouvernement Turc, après la guerre de Crimée, est bâtie sur l'emplacement même de la maison de Ste Anne et de St Joachim. La Sainte Vierge y vint au monde, et l'on vénère la grotte où s'opéra cette bénite naissance. C'est ce qui fait de Ste Anne un sanctuaire si précieux. Les réparations qui ont été menées fort lentement et à grands frais, seront, selon toute apparence, bientôt terminées. L'église est de style gothique et a 3 nefs. On se demande à qui la garde en sera confiée? A des Religieux de Terre Sainte? A des Religieux Franciscains? Jusqu'à présent on n'en sait absolument rien. — Nous traversons la voûte de la porte St Étienne, et nous descendons les pentes rapides du Moriah, séparées du mont des Oliviers par le torrent de Cédron. Cette vallée est une véritable nécropole. Des générations y sont ensevelies. Une multitude de pierres portant des inscriptions hébraïques et turques en couvrent les deux versants. A mi-côte, on nous montra une petite esplanade où l'on assure d'après une tradition contestable, que St Étienne fut lapidé. Nous traversâmes sur un petit pont de pierre d'une seule arche le lit du torrent desséché. Nous y descendîmes pour vénérer le rocher sur lequel tomba le Sauveur en traversant le torrent la nuit de sa Passion. Prenant alors à gauche, nous arrivons à une crypte profonde, depuis longtemps transformée en église et appartenant aux Grecs. On y conserve le tombeau de la Ste Vierge. Nous y descendîmes par un escalier de 40 à 50 marches. Le monument est modeste. Des cierges et des lampes y sont constamment allumés. En remontant l'escalier, on rencontre à droite une chapelle, où la tradition place la tombe de St Joseph; à quelques marches plus haut, à droite et à gauche deux autres chapelles renferment les tombeaux de St Joachim et de Ste Anne. Au sortir de ce monument nous nous engageâmes dans un petit couloir taillé dans le roc et terminée par une porte basse. Il conduit à *la grotte de l'agonie*. Cette grotte est spacieuse et élevée. Elle pourrait contenir 200 personnes. Deux autels y ont été placés. Le principal occupe un petit enfoncement qui se trouve à l'extrémité de la crypte, dans l'endroit le plus retiré où l'on suppose que Notre-Seigneur pria pendant les 3 heures de sa cruelle agonie. Ce lieu vénérable entre tous, n'a subi aucune altération. On lui a laissé sa première nudité et sa physionomie originelle. On y est saisi d'une impression extraordinaire. Il me fut permis d'y célébrer deux fois la Ste Messe et de faire descendre la Sainte Victime dans ce sanctuaire sacré, où, Elle pleura nos crimes, par tous les membres de son Corps, et avec des larmes de sang: *toto corpore flevit*. A la distance d'un jet de pierre, au bas du mont des Oliviers, presque sur le bord du Cédron, nous visitâmes le jardin de Getsémanie. C'est actuellement un enclos carré, entouré de murs et renfermant huit des oliviers les plus vieux et les plus vénérables de la montagne. On les dit contemporains de Notre Seigneur. Ils ne vivent plus du reste, que par l'écorce. Avant d'entrer dans le jardin nous passons devant les rochers où dormirent les Apôtres pendant l'agonie de Notre Seigneur. Trente mètres plus loin une borne placée dans un petit mur qui termine une étroite impasse, indique le lieu où Judas trahit et livra son Maître. — Le mont des Oliviers, comme celui de Sion, n'est plus qu'un grand et précieux

souvenir. Un groupe de maisons et un Minaret écrasé entouré de quelques vieux oliviers se dessinent à son sommet. La mosquée renferme la roche sur laquelle Notre Seigneur laissa le vestige de son pied, avant de monter au Ciel. En payant on y peut entrer; et là aussi bien qu'au Cénacle, et dans tous les principaux Lieux Saints, en récitant un Pater et un Ave, on gagne l'indulgence plénière. Mais qu'il est dur pour un chrétien de prier dans la mosquée d'un mécréant! Du sommet des Oliviers la vue est magnifique. On aperçoit à l'Est la route qui descend de Jérusalem à Jéricho, le village de Béthanie et au fond de l'horizon, la mer morte bordée par les hautes montagnes de Moab. En marchant en avant et en descendant la pente opposée à la ville sainte, on traverse l'emplacement qu'occupait le petit village de Bethphagé, dont il ne reste plus aucune trace. On continue encore un quart d'heure dans la même direction et on arrive à Béthanie, village habité par des Arabes fanatiques, et où nous visitâmes néanmoins sans difficulté le tombeau de Lazare, assez bien conservé. — Mais revenons à Jérusalem en rentrant par la porte de Jaffa, opposée à celle de St Etienne par laquelle nous sommes sortis. Ici, toujours sur le mont des Olives, les souvenirs se présentent en foule, on ne peut que les mentionner: Voilà le lieu où Notre Seigneur enseigna pour la seconde fois aux Apôtres l'Oraison Dominicale; plus loin celui où ils composèrent le Symbole. — Ici, nous entrons dans le tombeau des prophètes, vaste nécropole souterraine, creusée dans le flanc de la montagne; un peu plus bas se présente à nos regards celui d'Absalon, monument monolithe, qui porte les caractères d'une haute antiquité. Inclinant alors vers le Sud, après avoir de nouveau traversé le Cédron vous voyez la fontaine de Siloë, où la tradition rapporte que la Ste Vierge venait laver le linge de son divin Enfant. Cette fontaine est taillée dans le rocher, un escalier de 30 marches y conduit. Nous y trouvons les femmes arabes d'un village voisin qui viennent chercher de l'eau dans des outres qu'elles portent ensuite sur la tête, sur l'épaule, ou qu'elles chargent sur le dos d'un âne. L'eau vient d'un canal souterrain. Elle est tiède et jaunâtre. De la fontaine elle coule dans un réservoir rectangulaire, et arrose, à quelques centaines de mètres plus loin de verdoyants potagers qui occupent précisément la place des anciens jardins du Roi, dont parle le prophète *Nihémie*, et font un agréable contraste avec la stérilité qui les environne. A l'extrémité de ces jardins on nous arrête devant un vieux mûrier. Il indique la place où le prophète Isaïe fut scié en deux par ordre du roi Manassé. En continuant notre marche, nous arrivons bientôt au puits de Néhémie qui marquait la limite des tribus de Judas et de Benjamin, et où, si l'on en croit la tradition, le prophète retrouva le feu sacré que les prêtres y avaient caché en partant pour la captivité de Babylonne. — Alors, laissant à gauche le mont du Scandale, ainsi appelé parceque Salomon y fit bâtir des temples aux faux dieux, nous traversons la vallée de la Géhenne, célèbre par les abominables sacrifices de Baal et de Moloch. Nous commençons à gravir le mont du *Mauvais conseil* situé au Sud de la ville en face de la montagne de Sion. Sur son sommet, un village occupe l'emplacement de la maison de campagne du grand Prêtre Caïphe, où la mort du Sauveur fut résolue dans une assemblée de Scribes et de Pharisiens qu'il y avait convoquée. Les flancs de cette montagne sont percés d'un nombre considérable de grottes funéraires, parmi lesquelles on en visite une plus spacieuse que les autres. Elle porte le nom de tombeau des Apôtres, parceque les Apôtres s'y seraient réfugiés et s'y seraient tenus cachés après l'arrestation de Notre Seigneur au jardin des Olives. En avançant toujours vers l'Ouest, du côté de la porte de Jaffa, on peut apercevoir sur la cime du mont Sion, un gros pâté de maisons turques. Un vilain minaret surmonte une petite mosquée. C'est l'emplacement du Cénacle. Il ne reste rien de l'ancien édifice; et l'église bâtie sur ses ruines a été convertie en temple Musulman. — Mais achevons cette longue excursion. En nous élevant sur le mont du mauvais Conseil, nous rencontrons un bâtiment délabré qui a retenu le nom de *Hakk-el-Dama* (le prix du sang). Depuis St Jérôme, une tradition constante y reconnait le *Champ du Potier* qui fut acheté au prix du Sang du Sauveur. La construction qui l'entoure est bâtie à pic sur le rocher avec une plate-forme et deux ou trois fenêtres. A travers ces ouvertures, l'œil plonge sur des monceaux d'ossements humains, et aperçoit plusieurs caveaux funéraires. On longe alors la vallée d'Hénnon et on arrive promptement à la plus grande des piscines de Jérusalem, construite, dit-on, par Salomon. C'est un immense parallélogramme de 180 mètres de long sur 78 de large. Elle est depuis longtemps abandonnée et constamment à sec. Selon la tradition, ce serait au bord de cette piscine qu'Isaïe aurait fait la prophétie célèbre: *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*. Nous rentrons dans la ville en passant auprès d'une élégante tourelle appelée *la tour de Marianne*. Achevons ce que nous avons à dire sur la ville sainte, en ajoutant que le Patriarche latin Mgr Valerga, fait bâtir en ce moment près de son palais, une église gothique à trois nefs, qui doit servir de cathédrale et qui promet d'être fort belle. Non loin de là se trouve le couvent de St Sauveur, principal établissement des Pères de la Terre Sainte à Jérusalem et habité pa 60 religieux. Ils font l'école à une centaine de petits garçons. Mais la plus belle, la plus élégante construction de la ville est sans contredit la maison des Dames de Sion, fondée par Messieurs Ratisbonne, pour la conversion et l'éducation des jeunes filles Juives.

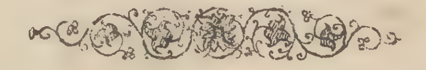
Elles y dirigent un orphelinat où elles ont eu plusieurs fois la consolation de donner le baptême *in articulo mortis* à de petites filles turques.

Bethléem. — Un des plus pieux et des plus touchants pèlerinages que l'on puisse faire, est celui de Bethléem. Cette ville est située environ à 2 lieues au Sud de la capitale de la Judée. Deux heures suffisent pour s'y rendre. Le lundi 17 Septembre à 5 heures du matin, nous sortons par la porte de Jaffa. Nous laissons à droite les immenses constructions russes déjà mentionnées. Nous gravissons les pentes de la montagne du Mauvais Conseil, bientôt nous apercevons, éclairées par les premiers rayons du soleil, la mer morte et les montagnes de Moab dont elle est bordée et qui lui servent comme d'encadrement. Nous laissons à droite l'emplacement de la maison du vieillard Siméon, qui eut l'insigne bonheur de contempler de ses yeux et de porter dans ses bras le divin Enfant. Un peu plus loin est le lieu où la Ste Famille se reposa, le rocher où Jérémie fuyant les fureurs de Jézabel s'endormit sous un térébinthe. Nous passons au pied d'une colline sur laquelle une tour indique le lieu où naquit Benjamin, en donnant la mort à Rachel, l'épouse chérie de Jacob. A quelques centaines de mètres dans la vallée on aperçoit son tombeau. Nous approchons de Bethléem. Un beau vallon couvert d'oliviers nous annonce le centre d'une population laborieuse et chrétienne. Au dessus du vallon, sur la montagne, se dessine une petite ville d'environ 5000 âmes. Nous sommes à Bethléem. Nous entrons dans l'humble cité de David, aux blanches maisons, aux rues étroites et tortueuses. Les enfants courent après nous pour tenir la bride de nos chevaux quand nous descendrons et recevoir quelques pièces de monnaie. Nous débouchons sur une grande place pavée de larges dalles qui domine la vallée, et nous allons demander l'hospitalité au couvent des Pères Franciscains. La population de Bethléem compte 2800 Catholiques latins, 1800 Grecs schismatiques, plusieurs centaines d'Arméniens et quelques Turcs. Cette population n'est pas à beaucoup près aussi misérable que celle des autres villes et villages de la Judée que nous avions vus jusqu'alors. Sa principale industrie après la culture, consiste dans la fabrication de chapelets, de croix de nacre, de croix en calcaire tendre ou en écaille, de coupes de pierres noires produit de la mer morte et autres petits objets de piété ou de curiosité, destinés aux pèlerins qui visitent les Saints Lieux. Bethléem est bâtie sur le sommet d'une haute colline qui descend par une suite de terrasses jusqu'aux profondes vallées qui l'entourent de trois côtés et donnent une idée du beau et riant spectacle que devait offrir la terre d'Israël au temps de sa prospérité. On y jouit d'un panorama magnifique. Trois couvents, un Latin, un Grec et un Arménien entourent le riche trésor de Bethléem, le précieux joyau de la Chrétienté, la Grotte où naquit le Sauveur, protégée par une vaste basilique Constantinienne. On y descend par un escalier de 13 marches. La grotte renferme l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle mesure à peu près 12 mètres de long sur 5 de large et 3 de haut. Elle est entièrement revêtue de marbre. A gauche de l'escalier qui conduit à la Crèche, du côté de l'Orient, est une excavation de forme semi-circulaire. C'est là, c'est dans ce lieu à jamais vénérable, qu'est né Notre Seigneur Jésus-Christ. Un autel supporté sur deux colonnettes de marbre, s'élève en cet endroit. Au dessous, au milieu d'une riche mosaïque de jaspe et de porphyre, on lit gravée autour d'une étoile d'argent, *Hic, de Virgine Maria, Jesus-Christus natus est.* Un peu plus bas, se trouve le lieu qu'occupait la Crèche. On sait que le St Præsepe a été transporté à Rome et qu'on le vénère aujourd'hui à Ste Marie-Majeure, enfermé dans un magnifique monument de bronze, de marbre et de pierres précieuses, qui représente le temple de Jérusalem. En face de la Crèche s'élève un petit autel qui appartient aux Latins à la différence du premier qui est la propriété des Grecs. Avec quelle consolation l'on y célèbre les Sts Mystères, au lieu même où il y a 18 siècles, l'immense charité du Sauveur le fit naître pour nous. C'est là qu'on peut dire en toute vérité et avec une émotion profonde : *benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei !* Le reste de la grotte est divisé en plusieurs compartiments auxquels on arrive par des corridors souterrains, situés à sa partie occidentale. On visite successivement, avec le plus vif, comme avec le plus pieux intérêt, la chapelle et le tombeau des Sts Innocents, où plusieurs de ces tendres victimes furent immolées sur le sein de leurs mères, qui espéraient en les cachant dans ce lieu, les dérober à la fureur des soldats d'Hérode. On visite encore le tombeau de St Jérôme et la grotte où cet infatigable docteur de l'Eglise traduisit les saints Livres. Son corps a été transporté à Rome et repose dans la basilique de Ste Marie Majeure. On parcourt ensuite les grottes de Sainte Paule, illustre Romaine du sang des Scipions et des Gracques ; de Ste Eustochie sa fille et de St Eusèbe de Crémone, élève de St Jérôme. Plusieurs de ces souterrains ont été creusés de main d'homme. Les trois Communions Latine, Grecque et Arménienne, ont chacune leur église en communication avec la Ste Crèche. Cette pieuse exploration terminée, nous déjeunâmes à la hâte, parceque nous avions encore beaucoup à voir, et nous sortîmes du couvent. Il était 9 heures. Mais arrivés sur la place, nous fûmes témoins d'un spectacle qui n'était point sur notre programme et qui néanmoins nous retint quelque temps. C'était un mariage catholique. La coutume du pays veut que la fiancée soit amenée jusqu'à l'église par une troupe de jeunes filles ses compagnes. Arrivées à la porte, celles-ci se groupent autour d'elle, de manière à la cacher entièrement. Suit un autre groupe de jeunes filles au teint basané, au corsage rouge, portant une coule blanche qui descend jusqu'à terre et un bandeau de pièces d'or et d'argent sur le front. Quelques unes entonnent un chant monotone, auquel les autres répondent avec accompagnement

de tambour de basque et beaucoup d'entrain. Le chant continue jusqu'à l'arrivée des hommes qui amènent le fiancé. On entre alors dans l'église, à la porte de laquelle se fait la cérémonie. Le père de la jeune mariée tient en bride un cheval en harnais de gala. Le cortége sort. Les hommes ramènent le nouvel époux, tandis que la jeune épouse à cheval, entourée de son premier cortége est conduite dans la maison conjugale, au milieu des chants et des témoignages de joie de ses compagnes. La candeur et la simplicité des premiers âges dont cette scène est empreinte, lui donnent le caractère le plus naïf et le plus touchant. — Nous nous mettons en route; il est temps, et le soleil est déjà chaud. Nous visitons d'abord la grotte dite *du lait*, où la Ste Vierge se retira en attendant que St Joseph eût achevé les dernières dispositions du voyage d'Egypte, ne voulant pas rester un instant de plus dans sa demeure, après l'ordre de Dieu de partir pour la terre entrangère. Les femmes chrétiennes turques et arabes recueillent pieusement des fragments du rocher, auxquels elles attribuent une vertu puissante pour faciliter l'allaitement. Nous vîmes en passant sur le sommet des collines, de magnifiques citernes creusées dans le roc, et enfin, descendant dans une plaine bien cultivée, nous arrivâmes au bout d'une demi heure au champ de Booz, où se passa le touchant épisode qui forme le livre de Ruth. Le champ des bergers est voisin. Nous descendîmes dans la grotte, transformée en chapelle, et ornée de grossières peintures, où les pasteurs étaient réunis lorsque les Anges leur annoncèrent la bonne nouvelle de la Naissance du Sauveur. En face, sur une montagne à cône tronqué, se montrent les ruines d'une forteresse qui renferme le tombeau d'Hérode le Grand. Nous rentrâmes à Bethléem après avoir gravi péniblement sous un soleil ardent, les pentes abruptes de la colline sur laquelle cette ville est bâtie. Nous y fîmes courte halte, et remontant sur nos infatigables coursiers arabes, nous prîmes le chemin des *Vasques de Salomon*. — Vasques de Salomon — Cette fois nous nous dirigeâmes vers le Sud-Ouest. Bientôt, en suivant le flanc d'une montagne aride et dévorée par le soleil, nous aperçûmes l'aqueduc des *piscines* ou *vasques de Salomon*, qui va porter à Bethléem et à Jérusalem le tribut de ses eaux. Comme il court à fleur de terre et qu'il y a des déchirures en quelques endroits, on peut voir l'eau dans son lit artificiel et s'y désaltérer au besoin. Quelques instants après, se déroula sous nos pieds une vallée étroite et profonde qui largement arrosée par l'eau des piscines, nous offre le coup d'œil enchanteur et si rare dans ces pays calcinés, d'une végétation magnifique. C'est le jardin fermé, l'*hortus conclusus* du Cantique des cantiques. Ce lieu célèbre qui renfermait autrefois les délicieux jardins de Salomon, ne présente plus aujourd'hui qu'une petite bande de verdure. Il a changé de maître, et il appartient maintenant à un Juif américain qui y entretient une colonie, habitant le pauvre village d'Ortas dont les maisons ne sont guère que des grottes ou de misérables huttes. Nous continuons à gravir la rampe et bientôt nous atteignons les vasques de Salomon. On appelle ainsi trois grands réservoirs carrés superposés les uns aux autres. Ils sont de dimensions inégales. Le réservoir supérieur a 400 pieds de longueur, le second 562 et le troisième 610, sur une largeur moyenne de 250 pieds et une profondeur de 50. Ces réservoirs sont alimentés par une source abondante, également célèbre et connue dans nos saints Livres sous le nom de *fons signatus*. Tout près de là est un ancien fort tombant en ruine que les Arabes appellent *Kalat-el-Borak* (château de l'éclair). Il est occupé par les gardiens des eaux. L'entrée de la source est une ouverture circulaire. Après avoir descendu environ 4 mètres, on se trouve dans une chambre de 15 pieds de long sur 8 de large. A côté est une autre petite chambre. Une eau fraîche et abondante sort par l'autre ouverture et va se jeter, en suivant un conduit souterrain dans l'aqueduc et les piscines. Les trois réservoirs et l'aqueduc bâti en brique, doivent être rangés parmi les monuments les plus anciens du monde. La grotte creusée de main d'homme remonte, dit-on, au temps des Chaldéens. L'aqueduc et les piscines sont très-certainement de construction salomonienne. « L'aqueduc de Jérusalem a été rompu dans la majeure partie de son parcours; néanmoins il existe encore « jusqu'à Bethléem et sert toujours au même usage. L'eau, immobile et profonde, dort dans ces lacs artificiels, dont aucun ornement d'art ne « vient adoucir la sévérité presque sauvage. » Après 3/4 d'heure passés dans ces lieux si intéressants et si pleins de souvenirs bibliques, nous prîmes la voie royale d'Hébron à Jérusalem et nous arrivâmes avec le coucher du soleil à Beit-Djalah, petite ville peu distante de Bethléem, bâtie sur une colline fertile et couverte d'oliviers. Là nous mîmes pied à terre et nous allâmes visiter le beau séminaire que Mgr Valerga, Patriarche de Jérusalem a fait récemment construire. Il est destiné à la formation d'un Clergé indigène, et compte déjà une quarantaine d'élèves presque tous humanistes. Il est dirigé par Mgr Vincent, Coadjuteur du Patriarche, avec lequel nous avions eu l'honneur de voyager de Beyrout à la Ville sainte. Cet excellent prélat nous fit un très-aimable accueil, il voulut nous montrer lui-même, avec le plus obligeant empressement, sa chapelle élégante, sa maison vraiment fort belle et fort bien distribuée, son vaste jardin et ses belles terrasses. Après quelques instants de repos et les rafraîchissements d'usage, nous prîmes congé de sa Grandeur et nous rentrâmes à Bethléem dont nous n'étions séparés que par deux Kilomètres. — St Jean du désert — Rien de plus triste que le pays qu'on parcourt de Bethléem à St Jean du désert. Des vallées sans eaux, des collines sans ombrage, une campagne dépeuplée, couverte de rocailles et dévorée par le soleil, tel est le spectacle

que l'on a constamment sous les yeux. Le sentier qui descend la dernière colline est très raide et se termine par un escalier taillé dans le roc, bien moins par la main de l'homme que par celle du temps et les pas des chevaux. En Europe, un pareil chemin paraîtrait fort difficile même à pied. Mais les sentiers du Liban, qui ont vraiment atteint la perfection du genre, nous avaient si bien aguerris, que la pensée de descendre de cheval ne nous vint même pas. Dans ces circonstances, ainsi que nous l'avons mainte fois éprouvé, le mieux est de laisser faire sa monture. De roche en roche, elle vous descendra paisiblement au pied de la montagne. Zacharie et Elisabeth avaient deux maisons en ce lieu, une dans le village et l'autre située à un kilomètre environ et bâtie sur le flanc de la montagne opposée. Les Pères Franciscains ont construit leur couvent sur l'emplacement de la première. L'église, qui doit à Louis XIV sa restauration et ses embellissements est riche et spacieuse. Une crypte à laquelle on descend par plusieurs degrés et qui s'ouvre à gauche du chœur, est le lieu de la naissance de St Jean Baptiste. On lit sur une plaque de marbre placée au milieu du pavé en mosaïque l'inscription suivante: *Hic præcursor Domini natus est.* Nous fîmes une longue station à ce célèbre sanctuaire et nous allâmes visiter le couvent ou plutôt l'orphelinat que les Dames de Sion ont construit à l'Ouest du village. Il est entouré de murailles crénelées et dans une position très pittoresque. Remontant alors à cheval, nous nous rendons à 1 heure½ dans le désert pour visiter la grotte où le St Précurseur vivait retiré. On y descend par un escalier tournant et taillé dans le roc. La grotte est naturelle, située à mi côté de la montagne et mesure 4 mètres de longueur sur 3 de largeur. Elle domine la belle et fertile vallée du Térébinthe, au milieu de laquelle coule un torrent, dont le lit est aussi large que celui d'un fleuve. En face, sur le cône tronqué d'une haute montagne, on aperçoit la ville de Modin, antique patrie des Machabées, que déjà nous avons vue et saluée en allant de Jaffa à Jérusalem. Une petite source sortant du rocher coule sans bruit à côté de la grotte, arrosant des graminées et répandant sur son passage la verdure et la fraîcheur. Un peu au dessus, dans une vigne appartenant au Patriarche, on nous montre le tombeau de Ste Elisabeth. Revenant alors sur nos pas, nous arrivons avec la chûte du jour à la maison de la Visitation, objet spécial de notre pieux pélerinage. On voit encore une chambre basse de cette maison sur l'emplacement de laquelle s'élève un modeste sanctuaire. On nous fit remarquer une anfractuosité de rocher dans laquelle Ste Elisabeth, suivant une tradition ancienne, avait caché son enfant pour le soustraire à la barbarie des soldats d'Hérode. Nous récitâmes avec une grande consolation le cantique du Magnificat au lieu même où l'admirable Marie, dans un élan d'amour divin et de prophétique enthousiasme, le composa et le récita. — Le lendemain 19 Septembre, nous rentrions à Jérusalem, non sans avoir mis pied à terre au couvent de Ste Croix, situé au fond d'une aride et chaude vallée. Le couvent est ainsi appelé, parce qu'il est bâti sur le lieu où fut coupé l'arbre de la Croix, que l'on pense avoir été un Cyprès. Derrière l'autel, on met la main dans le trou qu'occupait ce bois précieux, que l'Eglise célèbre par ces touchantes paroles: *Arbor decora et fulgida! electa digno stipite tam sancta membra tangere!* Le couvent de Ste Croix dont la fondation, dit-on, remonte au Vème siècle, et qui après avoir appartenu aux Géorgiens a passé aux mains des Grecs, offre l'aspect imposant d'une forteresse. Il possède une bibliothèque très-riche en manuscrits anciens. On y entre par une porte de fer surbaissée. L'aigle de Russie y montre partout sa double tête, parceque c'est à l'or de cette puissance qu'on doit la restauration et la prospérité du couvent.

(Sera continué.)



SUPPLÉMENT.

Relation d'un voyage du P. du Fougerais et du F. Bonnat en Syrie, en Palestine et en Egypte (Suite).

Voyage de Nazareth. — Maintenant, nous allons laisser la Judée pour nous rendre à Nazareth et dans ses environs, premier théâtre de la vie Apostolique de Notre Seigneur. Mais avant de quitter cette terre de Judée qu'on me permette d'observer que si d'un côté l'âme chrétienne éprouve un redoublement de piété et de ferveur, si sa foi se renouvelle et se fortifie à la vue de ces lieux foulés par les pieds du Sauveur, remplis du souvenir de ses bienfaits et arrosés de son Sang ; de l'autre, la désolation dont cette terre désormais maudite, porte l'incontestable empreinte, la profanation des lieux les plus augustes, la profonde misère qui pèse sur les peuples de ces malheureuses contrées, toutes ces causes de tristesse pénètrent le cœur chrétien comme d'une immense douleur. On est à la fois triste et heureux de s'éloigner. — Nous eussions bien désiré nous rendre à Nazareth par la Samarie, en visitant sur notre passage tant de lieux célèbres dans l'ancien aussi bien que dans le nouveau Testament. Mais il nous fallait traverser des pays peu sûrs, habités par des tribus de Bédouins pillards et fanatiques; il eût été nécessaire de prendre une escorte de soldats, que notre consul, du reste, s'offrait gracieusement à nous procurer, mais cela nous eût jetés dans un surcroît de dépenses, et dans des complications, que, toute réflexion faite, nous crûmes plus sage d'éviter. Notre sortie de Jérusalem fut bien plus modeste que notre arrivée. Nous n'avions plus dans notre petite caravane ni Prélat, ni Janissaire. Elle se composait d'un jeune Milanais, bon chrétien, professeur au collége Italien d'Alexandrie et que nous avions rencontré à Jaffa. Il était devenu depuis lors notre inséparable compagnon de voyage. Nous avions en outre un brave provençal et sa femme, établi depuis plusieurs années à Beyrouth, et qui s'y étant fait, comme mécanicien, une petite fortune, retournait dans la mère patrie, que le séjour en pays étranger fait aimer et apprécier davantage. Toutefois il ne voulait pas rentrer en France sans avoir accompli le pélerinage de la Ville Sainte, qu'il regardait comme un devoir de chrétien. Nous traversâmes donc de nouveau ces affreuses montagnes de Judée, et vers 11 heures nous nous arrêtâmes pour déjeûner à une misérable auberge, si même on peut lui donner ce nom, située au pied du dernier contrefort. Cette auberge, ou plutôt ce refuge, auquel le pélerin vient demander un peu d'ombre et quelques instants de repos, consiste en une assez vaste excavation précédée d'un hangard couvert de branchages, soutenus de distance en distance par de nombreux étançons. Nous nous y installâmes gaiement et nous mangeâmes nos petites provisions mises fraternellement en commun, dans ce salon primitif que notre joyeux provençal appelait *Café des mille colonnes*. — Le lendemain à 4 heures du soir nous quittions Jaffa et nous nous dirigions par mer vers la Galilée. Mais avant de monter sur le Stambul, bateau de la compagnie du Lloyd qui devait nous y transporter, nous dûmes essuyer un petit ennui qui peint trop bien la bonne foi des Arabes pour que je puisse le passer sous silence. Nous étions tous les cinq dans le canot qui nous conduisait au navire, le prix fait d'avance. Mais voilà qu'au milieu du trajet nos 6 vigoureux rameurs s'arrêtent court, et le patron demande, pour continuer, un salaire plus élevé que celui convenu d'abord. Nous nous récrions d'une commune voix contre une telle injustice et contre la violence qu'on se montrait disposé à employer à notre égard en cas de refus. Alors notre provençal, homme de cœur et d'énergie, connaissant parfaitement l'arabe, et armé d'un révolver qui prêtait à ses arguments un merveilleux appui, parla si haut et si ferme en les menaçant du Consul, que nos gens furent intimidés et reprirent tranquillement la route du vapeur, sans oser élever de prétentions nouvelles. Dans ces parages les faits de ce genre sont fréquents et l'on ne s'en tire pas toujours à aussi bon marché. — A 10 heures du soir, nous débarquons à Caïffa, après avoir pris congé de notre vieux compagnon et de sa femme, et ne conservant avec nous que notre fidèle Milanais. Nous allons chercher gîte pour la nuit chez un Carme déchaussé, Curé de Caïffa, religieux dépendant du grand couvent du Carmel, situé à une lieue de la ville. Il nous répond que, malgré son désir, l'exiguité du logement ne lui permet pas de nous recevoir, et qu'il nous engage à nous pourvoir ailleurs. Nous étions passablement embarrassés. Se procurer un logement, à 10 heures du soir, dans une petite ville arabe qui ne possède pas un hôtel, n'est pas chose facile. Mais il y a une Providence pour les pélerins, surtout pour les pélerins de Terre Ste. Au milieu de notre plus grande

perplexité, un Monsieur qui nous avait suivis depuis notre débarquement, s'approche, et nous adressant la parole en bon français, nous engage à le suivre, nous offrant chez lui l'hospitalité. Nous ne savions à qui nous avions affaire, mais nous nous confions en la bonne Providence, et nous suivons tous les trois cet inconnu. Bientôt nous sommes introduits dans une maison assez vaste, on nous donne 2 chambres convenables et des lits fort propres. Epuisés de fatigue, nous nous couchons promptement, sans autre souci, sans autre recherche, et bientôt nous sommes plongés dans un profond sommeil. Le lendemain à 6 heures nous étions sur pied, prêts à partir. Un serviteur parlant italien nous apprend alors que nous avons été reçus dans un établissement hospitalier Russe. Nous lui en témoignons notre sincère reconnaissance, puis nous nous rendons chez le P. Carme, d'où après avoir célébré la Ste Messe et pris le café, nous partons pour Nazareth, montés sur 3 chevaux équipés misérablement, en compagnie d'un vieux guide à la figure Ethiopienne, qui marche devant nous. — Pendant longtemps nous cheminons dans la magnifique et vaste plaine d'Esdrelon qui s'étend au pied de la chaine du Carmel, la contourne et se divise en plusieurs branches. Nous passons à gué un gros ruisseau aux eaux fraîches et limpides; nous traversons ensuite des collines couvertes de belles forêts de chênes verts, puis de nouveau la plaine, puis encore des montagnes. Enfin Nazareth où nous arrivons après 8 heures de cheval, et dans les heures les plus chaudes du jour. Des hauteurs, nous descendons à la ville par un sentier abrupt et la première maison qui se présente à nos regards est celle de la mission protestante, mission remarquable par sa stérilité. Comme d'ordinaire nous allons frapper à la porte du couvent des PP. Franciscains qui nous conduisent à leur belle *Casa nuova*, de construction récente, comme le nom l'indique et qu'une petite place sépare du couvent. — **Nazareth.** — Nazareth est bâtie en amphithéâtre au bas des collines qui l'entourent et forment un gracieux vallon. Sa hauteur est de 273 mètres au dessus du niveau de la mer. Ses maisons construites en pierres blanches pour la plupart terminées par des terrasses et souvent entourées de jardins ou de plantations d'oliviers, de figuiers et de cactus, offre un aspect d'aisance et de bien être que nous n'avions pas encore rencontré en Palestine, sans en excepter Bethléem. Sa population s'élève environ à 3000 habitants, tous chrétiens à part 680 musulmans. L'élément catholique y domine. On y compte 1040 Grecs schismatiques, 520 Grecs-Unis, 680 Latins et 400 Maronites. Ses rues étroites, escarpées, presque impraticables, se convertissent en torrents pendant les pluies d'hiver. La population offre d'assez beaux types, et les femmes aiment à se parer d'énormes rouleaux de pièces de monnaie dont elles s'encadrent le visage, ornement qui leur sied assez mal. — Après quelques rafraîchissement dont nous avions un impérieux besoin, nous nous dirigeâmes vers le couvent, principal édifice de la ville. On y arrive par un beau portail du côté de l'Ouest qui donne accès dans une vaste cour. On y remarque quelques fragments de colonnes antiques et des débris d'architecture romaine. A gauche, un escalier modeste conduit à la porte du monastère. En traversant cette cour, on arrive à une plus petite, et l'on se trouve en face de l'église de l'Annonciation, batie sur les ruines de la basilique élevée autrefois par la piété de Ste Hélène. On descend par un large escalier de 17 marches dans une crypte placée au dessous du sanctuaire et qui occupe l'emplacement exact de la *Santa Casa* qui fut, comme on sait, vers la fin du XIIIe siècle, transportée miraculeusement sur une colline d'Italie, près de la mer Adriatique, et depuis est devenue célèbre dans toute la Chrétienté sous le nom de N. D. de Lorette. Un autel à gauche de la Crypte, indique le lieu où Marie était en prière, lorsque l'Ange Gabriel lui apporta le divin Message. A côté, sont deux colonnes de granit. L'une d'elles est brisée au milieu et sa partie supérieure demeure suspendue à la voûte. Un autre autel placé au fond de ce vénérable sanctuaire, occupe l'endroit où s'accomplit l'adorable mystère de *l'Incarnation du Verbe*. Il est fort simple, surmonté d'un tableau représentant l'Incarnation et entouré de lampes d'argent. Une large pierre de granit, encadrée dans le pavage, porte cette inscription latine: *Verbum Caro hic factum est*. Derrière le sanctuaire est une petite grotte, qui passe, d'après plusieurs auteurs anciens, pour avoir été la chambre à coucher de l'Enfant Jésus. On y lit ces paroles qui résument toute sa vie cachée: *Hic erat subditus illis*. — « L'Annonciation, l'Incarnation, la vie cachée de Jésus, écrit un pieux pèlerin, ces Stes choses qui remplissent maintenant le monde, vous les trouvez là renfermées sous terre, dans un espace de quelques mètres carrés. Voilà donc le lieu où s'est accomplie la promesse faite aux premiers jours du monde, renouvelée aux Patriarches, confirmée par les Prophètes, la réconciliation entre Dieu et l'humanité. Dans cette grotte obscure, la plus Sainte des Vierges est devenue Mère de Dieu. Ce réduit a été pendant 24 ans, le confident des prières de Jésus, l'abri de son repos! Tous ces souvenirs, toutes ces réalités, toutes ces saintetés vous pénètrent, vous attendrissent, vous jettent à genoux. » — Il est impossible en effet de rendre l'impression d'étonnement,

le sentiment de dévotion et de respect dont on est saisi à la vue de la petitesse, de l'exéguité du lieu où se sont accomplies ces grandes choses, ces mystères profonds qui ont changé la face du monde. — L'église qui recouvre la S^te grotte est belle, bien décorée, et remarquable par ses proportions. Outre l'église de la S^te grotte, il y a 4 choses à voir à Nazareth : la fontaine de la Vierge, l'atelier de St Joseph, la Synagogue où Notre Seigneur commença sa prédication évangélique ; enfin, la table du Christ. — La fontaine qui porte le nom de Ain-el-sidi-Mériam (fontaine de N. D. Marie), est située au bas de la ville à l'exposition du Nord-Est. Ses eaux sont fraîches et abondantes. Le matin et le soir les femmes et les jeunes filles y vont puiser l'eau nécessaire aux besoins de la famille, portant sur l'épaule avec grâce et aisance, de grandes urnes de forme antique. Que de fois, la très Ste Vierge seule, ou tenant à la main l'Enfant Jésus, y est venue puiser elle aussi, mêlée parmi les pauvres femmes du peuple ! Cette fontaine est la seule du pays. — L'emplacement de l'atelier de St Joseph est circonscrit dans une chapelle, élevée par les soins des PP. Franciscains. Une église avait été autrefois bâtie en ce lieu, probablement par les Croisés. — La synagogue n'existe plus depuis longtemps. On visite aujourd'hui l'église arménienne qui la remplace. — On appelle table du Christ une grande pierre de forme circulaire, ressemblant assez à un Dolmen, également renfermée dans une chapelle appartenant aux Pères de la Terre S^te. La tradition rapporte que plusieurs fois, le Sauveur y prit ses repas en compagnie de ses Apôtres, motif pour lequel on la vénère aujourd'hui. — Nous aimions, au déclin du jour, à parcourir les collines qui entourent Nazareth. Nous nous disions que bien des fois, sans doute, la Ste Famille les avait aussi parcourues ; que peut être, après les labeurs et les fatigues de la journée, Jésus, Marie et Joseph allaient le soir s'y reposer, et respirer la fraîcheur ! La foi nous montrait cette terre couverte des vestiges de l'Homme-Dieu, arrosée de ses sueurs, imprégnée de son souvenir. Aussi un sentiment de reconnaissance et d'amour s'échappait-il souvent de nos cœurs. Que nous eussions été heureux d'avoir quelques jours à passer sur cette terre bénie, sans autre préoccupation que celle de méditer les touchants et instructifs mystères de la vie cachée du Sauveur.

Excursion du Thabor, du lac de Tibériade etc. — Le lundi, 1er Octobre à 5 heures du matin, nous nous mettions en route par un beau clair de lune, pour le mont Thabord, sous la conduite d'un guide armé d'un fusil. Nous passons près de la fontaine de la Vierge, et après avoir traversé dans toute sa largeur la vallée de Nazareth, nous nous enfonçons dans les montagnes en suivant la direction du Nord-Ouest. Aux approches du Thabor, quelques traces de végétation apparaissent pour la première fois, nous avons même un peu d'ombre, chose bien précieuse et bien rare en Orient. Nous atteignons enfin le pied de la Ste Montagne. C'est peut-être la plus belle de la Galilée. Elevée de mille pieds environ au dessus de la plaine, isolée de toute part, elle réalise parfaitement la parole de l'Evangile : *Montem excelsum seorsum.* Ses flancs sont couverts d'une végétation magnifique composée de hêtres, de chênes verts et d'arbustes formant des massifs odoriférents. Le sentier qui sillonne en zig-zag le côté Ouest de la montagne est très praticable, même aux chevaux, grâce aux travaux non encore terminés entrepris par les Grecs schismatiques qui ont un couvent et une église sur le sommet. L'ascension dure une heure. Ainsi sur un plateau d'une longueur de 1500 mètres, sur une largeur de 800, on a peine à retenir un cri d'admiration à la vue du panorama qui se déroule tout à coup sous les yeux. La belle plaine d'Esdrelon, le grand champ de bataille de la Palestine, s'étend de tous côtés, (si l'on en excepte celui de Nazareth,) à perte de vue. Cet horizon immense est encadré au midi par le petit Hermon, désigné dans les Psaumes sous le nom de *Hermon a monte modico.* Sur sa pente occidentale, on aperçoit la ville ou plutôt la bourgade de Naïm et celle d'Endor ; un peu plus loin, les monts Gelboë élèvent leurs têtes arides, qui rappellent d'une manière saisissante la malédiction autrefois prononcée contre eux : *Montes Gelboë nec ros, nec pluvia descendant super vos !* Au Nord et à l'Orient, s'offre la masse imposante du grand Hermon, le bassin profond du lac de Tibériade qu'on aperçoit par certaines coupures, ainsi que le cours du Jourdain ; enfin l'Ouest est bordé par les premiers contreforts de la chaîne du Carmel et les capricieuses montagnes de Nazareth, au dessus desquelles la Méditerranée, comme une ligne d'argent termine cet incomparable tableau. C'est un des spectacles de la nature les plus grandioses auxquels on puisse assister. Et cette parole du prophète s'échappe naturellement du cœur : *Mirabilis in altis Dominus.* — Sur le plateau qui forme le sommet du Thabor l'on voit les ruines de trois anciennes églises, l'une dédiée à Notre-Seigneur, l'autre à Enoch, la troisième à Elie. Après avoir prié chacun selon notre attrait, nous nous réunissons auprès du couvent Grec ; nous déjeunons près d'un bassin à l'ombre de beaux chênes verts, et nous reprenons le chemin de Tibériade. Nous suivons

d'abord une verdoyante vallée, et bientôt nous débouchons au Nord d'une vaste branche de la plaine d'Esdrelon qui s'étend, coupée d'ondulations profondes jusque sur les hautes berges du lac de Tibériade. Nous arrivons à Khan-el-Toudjar (le Khan des marchands), bâti en 1587 pour l'usage des caravanes d'Egypte. On voit à côté une belle source et une ancienne construction carrée qui parait avoir été un fort. C'était jour de marché. La foire se tenait en plein soleil. Nous passons tout près de cette masse compacte de chameaux, de chevaux arabes, de grands troupeaux de moutons, de Bédouins au teint basané, au costume blanc, à la longue lance, qui nous offrent le sujet d'une curieuse distraction. Nous continuons notre pénible marche à travers cette campagne desséchée et sous un soleil torride. Nous cheminions difficilement, gravissant depuis longtemps déjà une pente douce, lorsque tout-à-coup nos chevaux s'arrêtent, la plaine est brusquement interrompue et nous voyons à quelques centaines de mètres au dessous de nous, dans une vallée courant du Nord au Sud et profondément encaissée, une magnifique nappe bleu d'azur se déployer en ondulant, bordée de montagnes arides, mais qui revêtues des plus riches teintes de lumière, semblaient lui former un encadrement d'or. Nous avions sous les yeux le lac de Tibériade, l'émeraude de la Palestine. C'était la seconde surprise de la journée. Cette fois une bruyante exclamation s'échappa instinctivement de nos poitrines. Sur les bords du lac, au pied de la montagne, s'offre un groupe considérable de maisons entouré comme au moyen âge, d'une muraille crénelée, flanquée de distance en distance de grosses tours rondes. C'est la ville de Tibériade, autrefois Génézareth, la patrie de St. Pierre. Nous descendons pendant une heure et nous entrons dans la ville par une brèche de ses murailles qui tombent en ruine. Nous passons par des rues étroites, sinueuses, remplies de décombres et nous allons loger chez un bon Père Franciscain venu exprès de Nazareth pour nous donner l'hospitalité. Son église est grande, mais bien pauvre, et située au bord du lac dans l'emplacement même que la tradition assigne à la maison de St. Pierre. — Plusieurs scènes racontées dans l'Evangile se sont passées sur ce beau lac. Tous ces lieux sont pleins du souvenir des miracles accomplis dans les premiers temps de la vie Apostolique de Notre Seigneur. La population de la ville est d'environ 2 000 âmes, dont 800 Juifs originaires d'Afrique, d'Espagne ou de Russie. C'était l'époque de la fête des Tabernacles. Ils étaient vêtus de leurs plus beaux habits. Les femmes surtout se faisaient remarquer par leurs robes de soie aux couleurs voyantes et leurs nombreux bijoux. — Le lac de Tibériade est formé par le Jourdain qui le traverse dans toute sa longueur, comme le Rhône traverse le lac de Genève. Son eau verte et limpide est excellente à boire. Il a en moyenne 6 lieues de long sur 2 ½ de large. Nous aimions à nous rappeler que ces flots avaient bercé le divin Maître pendant son mystérieux sommeil, qu'ils s'étaient miraculeusement affermis sous ses pieds, qu'ils avaient souvent étanché sa soif. C'était sur ces rivages que nous foulions en ce moment, qu'avait retenti cette parole: « Simon fils de Jean m'aimez-vous? Faites paître mes agneaux, faites paître mes brebis! ... » C'est à quelques pas de là qu'avait eu lieu la pêche miraculeuse. Que de chers souvenirs se pressaient ici dans nos cœurs! Tout l'Evangile était là. Hélas, pourquoi faut-il tant se hâter en parcourant des lieux si chers à l'âme chrétienne, et que l'on quitte, sans emporter même l'espérance de les revoir jamais! Je me souviendrai toute ma vie de cette promenade de 3 heures sur les rives désertes du lac de Tibériade où 20 cités florissaient autrefois! Ici, comme dans toute la Palestine s'accuse et pèse la malédiction divine. — On nous montra de loin, à l'extrémité septentrionale du lac, les débris de Capharnaüm, se cachant dans un pli du rivage. Ensuite, passant au pied de la vieille citadelle à moitié démolie, nous rentrâmes avec le coucher du soleil dans cette pauvre bourgade de Tibériade, que le temps a oublié là comme une épave du passé. — Le lendemain, après notre oraison faite sur la terrasse de la maison, en face du lac, la Ste. Messe célébrée dans la pauvre église de St. Pierre, nous montâmes à cheval pour retourner à Nazareth, en faisant une des plus intéressantes excursions de la Palestine. C'était du reste la dernière. Nous nous élevons lentement sur les hautes berges qui bordent le lac de Tibériade, nous retournant de temps en temps pour jouir du point de vue toujours magnifique, mais qui changeait à chaque instant. Une heure et demie après notre départ, nous arrivons à l'endroit où fut opéré le miracle de la multiplication des pains. Au milieu des pierres noirâtres qui couvrent le plateau, on m'en fit remarquer une plus élevée, et présentant la forme d'une sorte de table rustique. C'est près de cette table que Notre Seigneur laissa tomber de ses lèvres et plus encore de son Cœur ces touchantes paroles qui retentiront à jamais à travers les siècles: « Misereor super turbam. Plusieurs Croix ont été gravées sur les roches par la piété des pèlerins. Un peu après nous arrivons à la montagne des Béatitudes. C'est une colline peu élevée, hérissée de rochers et qui s'élève en pente douce au dessus du plateau. Le bon Maître se rendait quelquefois en ce lieu pour parler aux cultivateurs, aux gens simples de la campagne. Il les faisait rassembler par ses Apôtres, qu'il formait dès lors à la vie Apostolique, puis,

quand ces bonnes populations, fatiguées de la chaleur du jour, s'étaient réunies autour de lui, il leur enseignait son admirable doctrine : « Beati pauperes ! Beati qui lugent ! Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam ! Beati misericordes ! Beati mundo corde ! » — Nous continuons notre route ; nous traversons le champ de bataille de Tibériade, lieu de funeste mémoire, où l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem fut vaincue par le farouche Saladin en 1187. Défaite qui détruisit l'empire des Latins en Palestine. La vraie Croix fut prise, le roi fait prisonnier. On lui laissa la vie, mais les chevaliers de St Jean et du temple, au nombre de 200 furent massacrés de sang froid. Une demie lieue plus loin nous traversons le champ des épis, situé dans une plaine fertile et bien cultivée. — Nous voici maintenant à Cana. Ce n'est plus qu'un gros village d'Arabes assez paisibles. Les ruines d'une ancienne église indiquent la maison où Notre Seigneur opéra son premier miracle. Nous descendons ensuite à la fontaine où furent remplies les urnes, dont trois sont conservées, dit-on, dans un couvent Grec du voisinage. Nous dînons dans un beau jardin d'orangers et de grenadiers qu'arrosent les eaux de la fontaine ; puis, remontant sur nos chevaux arabes et suivant entre deux haies de nopals la route poudreuse et ondulée de Nazareth, nous arrivons vers trois heures dans cette ville. Dans la soirée, nous allons visiter les Sœurs de Nazareth, dont le couvent est contigu à la Casa nuova que nous habitons, et le lendemain à 4 heures du matin, nous reprenons le chemin de Caïffa ; sans nous y arrêter, nous traversons la petite ville, et nous gagnons le Carmel, situé à 1 heure de marche. Arrivés au pied de cette célèbre montagne, nous la gravissons par un chemin en forme d'escalier qui la contourne obliquement et qui conduit au monastère. — Un mot ici du Carmel et du couvent. Le Carmel est une chaîne de montagnes d'environ 22 kilomètres de longueur, assise sur une base de 7 kilomètres, s'étendant du Sud-Est au Nord-Est. Elle offre de magnifiques forêts autrefois de cèdres, maintenant de hêtres, de myrthes et de chênes verts. On y trouve le chacal, l'hyène, la panthère et le sanglier. Les aigles planent en grand nombre sur ses cimes. Ces belles montagnes étaient jadis cultivées, leur nom même signifie vignoble. Elles sont souvent employées dans nos Sts livres comme termes de comparaison pour exprimer la beauté : Decor Carmeli. Le couvent dit du Carmel est un grand rectangle de maçonnerie bâti sur le dernier contrefort de la montagne qui s'avance dans la mer en forme de promontoire. Cette imposante construction occupe le centre d'un petit plateau qui domine la mer d'une hauteur de 200 mètres. Au milieu l'église et sa vaste coupole s'élèvent au dessus des toits plats du monastère. Nous y reçûmes une splendide hospitalité. Deux heures furent consacrées à un repos rendu indispensable par une étape de 9 heures de cheval. Nous visitons ensuite l'église, nous descendons avec empressement dans la grotte d'Elie, où le Prophète se cacha pour échapper aux fureurs de Jésabel. Cette crypte sur laquelle s'élève le maître autel, mesure deux mètres de hauteur sur 5 de longueur et de largeur. Le fond est occupé par un autel dédié à St Elie. Selon la tradition, le Prophète aurait eu en ce lieu, la révélation qu'une Vierge devait enfanter. On montre la pierre sur laquelle il reposait au moment de la révélation. Devant le monastère un jardin peu considérable occupe la partie Ouest du plateau. On remarque au milieu une pyramide de pierre, élevée à la mémoire des blessés français massacrés par les Turcs en 1799. De nombreuses grottes autrefois occupées par des anachorètes, sont creusées dans les flancs du Carmel. La plus considérable comme la plus célèbre porte le nom d'Ecole des Prophètes. Elle regarde la mer. C'est une crypte naturelle agrandie de main d'homme, mesurant 15 mètres de longueur sur 7 de largeur et 6 de hauteur. Une petite cellule que l'on voit à gauche en entrant, passe pour celle du Prophète Elie. La garde de cette crypte est confiée à un Iman qui y laisse indifféremment entrer les Juifs, les Chrétiens et les Turcs. — Nous terminâmes notre journée en assistant au coucher du soleil, sur les terrasses du monastère. Nous vîmes son disque s'enfoncer graduellement dans les flots brillants de la Méditerranée en éclairant d'une manière admirable St Jean d'Acre, sa plaine et sa baie magnifique, dont l'immense courbe vient se terminer à Caïffa ; enfin les montagnes du Carmel, celle de Galilée, et pour achever le tableau, les hauts sommets du grand Hermon. Le lendemain, après la Messe célébrée à la Ste Crypte, et un dernier regard à tant de belles et saintes choses que nous allions laisser derrière nous, nous descendons la rampe abrupte de la montagne, faisons en passant visite aux bonnes Sœurs de Caïffa, et le soir à 5 heures nous montons joyeux à bord de l'Africa, paquebot du Lloyd autrichien qui chauffait pour Alexandrie. Bientôt, en effet, il lève l'ancre, et le cœur plein d'une douce émotion, nous commençâmes à voguer vers la France.

EGYPTE.

Alexandrie. — Partis de Caïpha le jeudi 4 Octobre à 5 heures du soir à bord du bateau autrichien l'Africa, nous arrivâmes à Alexandrie le samedi 6, vers 4 heures de l'après midi, après 48 heures de traversée. Nous allâmes demander l'hospitalité aux Frères des écoles chrétiennes qui possèdent un magnifique pensionnat de 600 élèves. Ils nous reçurent avec une grande cordialité. Nous nous reposâmes toute la matinée du lendemain, et vers le soir nous sortîmes accompagnés de plusieurs de nos hôtes pour faire une première excursion dans la ville. — Depuis bien des siècles, Alexandrie n'est plus la belle cité décrite par Strabon 24 ans avant l'ère chrétienne. Pourtant elle compte actuellement 80000 habitants et prends chaque année des accroissements considérables. C'est la cité la plus belle, la plus européenne de l'Orient. Comme par le passé, Alexandrie est la sentine de l'Egypte. Les Européens qui l'habitent en grand nombre sont pour la plupart, il faut bien le dire, l'écume des nations civilisées. Il y a là de grandes misères morales. Malheureusement les moyens pour les combattre se réduisent à bien peu de chose. Un couvent de Franciscains, des Sœurs de St. Vincent de Paul et des Frères de la doctrine chrétienne jettent bien, au moyen de l'éducation et de la prédication, quelques germes, hélas insuffisants, de christianisme et de vertu. Il faudrait là comme dans tout l'Orient des apôtres - - - - et il n'y en a pas ! . . . Cette ville semi-orientale, semi-européenne, présente un aspect particulier à cause du grand mouvement commercial qui agite sans cesse sa population. Située au bord de la mer, à l'extrémité d'un des angles du Delta, sa position est admirable. Elle tient la tête de l'Egypte. C'est la ville la plus commerçante de l'Orient. Enfin elle possède deux ports, un beau canal et un chemin de fer. Toutefois les choses curieuses y sont rares. Elle n'offre d'intéressant aux voyageurs que les aiguilles de Cléopâtre, la place des Consuls, le couvent Latin et la colonne dite de Pompée. — A quelques pas de la place des Consuls se trouve une autre grande place qui a la figure d'un triangle. Le couvent Latin en occupe la base. On y arrive par une belle avenue qui s'ouvre au milieu d'un jardin planté de palmiers. En face est le portail de l'église. De chaque côté, et offrant un développement considérable, se présentent deux grands corps de bâtiments avec deux ailes en retour. Celui de droite est occupé par les Franciscains, et celui de gauche par le pensionnat des Frères. Derrière se trouvent le palais de l'Evêque et l'hopital. Le tout entremêlé de cours et de jardins. Depuis quelques années, les terrains ayant augmenté beaucoup de valeur dans ce quartier devenu le plus beau de la ville; on nous a assuré que si les Pères voulaient vendre leur propriété, ils pourraient en retirer 24 millions. — Le mardi 9 Octobre, à 9 heures du matin, nous quittions la patrie des Origène, des Clément, des Athanase, et le chemin de fer nous emportait vers le Caire qui occupe le sommet du Delta. — **Excursion au Caire.** — D'Alexandrie au Caire on compte 45 lieues. C'est l'affaire de 6 heures. A quelque distance de la ville, la ligne de fer longe le rivage du lac Mariotis, autour duquel s'étend l'ancienne Mariote, dont il est souvent question dans la vie de St. Athanase. Le pays qu'on parcourt, d'une fertilité extraordinaire, excite vivement d'abord la curiosité du du voyageur, qui bientôt se fatigue de son invariable monotonie. On traverse sur de beaux ponts les deux principales branches du Nil, celle de Rosette et celle de Damiette. Le pont de la première, œuvre d'art remarquable, compte 12 arches, et a coûté 10 millions. Chemin faisant, nous stationnons devant quelques petites villes sans importance, et nous apercevons, groupés dans la campagne, quantité de villages de Fellahs (Arabes cultivateurs) dont les huttes de boue desséchée au soleil et surmontées d'une sorte de pigeonnier, n'offrent pour toute ouverture que la porte. C'est là qu'habite, dans un complet dénûment, la population la plus pauvre, au milieu du pays le plus riche et le plus fertile du monde. Le contraste est saisissant et douloureux. De tous côtés, l'œil aperçoit une campagne admirablement cultivée et entrecoupée de mille canaux qui se croisent en tous sens, semblables aux mailles d'un filet jeté à terre. Mais voilà que sur les 3 heures, la végétation disparaît tout-à-coup, et sur notre gauche, dans la direction de Suez, le désert se présente avec ses mamelons de roches couleur de feu, ses sables embrasés et ses horizons sans limite, baignés d'une lumière éblouissante. En face de nous, une ville à l'aspect étrange avec ses dômes, ses terrasses, ses palmiers et ses 300 minarets se détachant admirablement sur l'azur foncé du ciel d'Egypte, s'offre en même temps à nos regards. C'est le Caire. Le Caire et Damas sont les deux seules villes du levant qui aient conservé presque intact le cachet oriental. — **Le Caire.** — Le Caire situé sur la rive droite du Nil, a la forme d'un vaste parallélogramme. Sa plus grande longueur est d'environ 4 kilomètres sur une largeur de 2 1/2. Le désert le resserre de trois côtés : au Nord, au Sud et à l'Est. La partie Ouest arrosée par le Nil, présente l'agréable contraste d'une végétation luxuriante. Des plantations de palmiers entremêlées de vertes prairies,

d'élégantes villas, de belles avenues d'accacias et de sycomores, annoncent et commencent les riches campagnes du Delta. Le Caire compte 400 000 âmes, dont 12 000 Coptes, 9000 Francs, 4 000 Juifs, 2 000 Grecs et autant d'Arméniens; le reste est Musulman. Il possède 400 mosquées dont 300 sont à minarets, et une centaine de petits mosquées ou chapelles. Cette ville immense bâtie en arabesque, comme toutes les cités levantines offre un inextricable labyrinthe de petites rues, ou plutôt de ruelles non pavées, sinueuses, malpropres, bordées de hautes maisons bâties à l'orientale, barriolées de bandes rouges et blanches, et dont les terrasses sont presque toutes surmontées d'un auvent en planches destiné à saisir au passage la moindre brise qui viendrait à souffler. Cependant une grande rue droite et non encore achevée la traverse comme une large artère dans toute sa longueur. Des planches, des toiles, des nattes étendues au dessus de la plupart de ces rues, les mettent à l'abri des rayons du soleil, et y répandent une agréable et fraiche obscurité. Comme à Alexandrie, nous fûmes reçus au Caire avec la plus affectueuse cordialité par les Frères des écoles chrétiennes. Ils possèdent dans cette ville un pensionnat tout aussi beau, tout aussi florissant que celui d'Alexandrie. Il compte plus de 600 élèves de toute nationalité, de toute langue, de toute couleur, et qui paraissent fort attachés à leurs pieux instituteurs. Il y a en outre au Caire une belle église catholique desservie par une douzaine de religieux Franciscains, un couvent des Dames du bon Pasteur qui dirigent un orphelinat, un couvent de Clarisses Italiennes, et un hôpital civil desservi par 3 Soeurs Françaises et 2 Soeurs espagnoles appartenant à une Congrégation de Marseille. Cet hôpital occupe dans le quartier franc, l'hôtel qu'habitait le Général Bonaparte, puis le Général Kléber et où ce dernier fut assassiné. On rencontre dans les rues du Caire de riches et nombreux équipages. Un Saïs au costume blanc, aux manches flottantes les précède en courant, très disposé à frapper de la courbache qu'il tient à la main, l'arabe indolent, le gamin ou la pauvre femme Fellahine, trop lents à se ranger. L'âne est la monture du pays; mais l'âne modèle, agile, sobre, infatigable. On en trouve partout et tout équipés, sur les places publiques, au coin des rues, dans les carrefours. Leurs maîtres participent dans une large mesure à toutes ces belles qualités. Vous enfourchez un bourricaud quelconque et le propriétaire vous suit à pied, n'importe à quelle allure. Il galoppera ainsi toute une journée sous un soleil torride, sans boire ni manger. Quelques dattes, une galette et un peu d'eau, voilà l'ordinaire d'un Arabe. — Excursions. — Arbre de la Madone. — On peut faire du Caire plusieurs excursions qui offrent un grand intérêt, et dont le voyageur ne peut guère se dispenser. La première que nous fîmes dès le lendemain de notre arrivée, fut celle de l'Arbre de la Madone. C'était le mercredi 10 Octobre. Nous partîmes de grand matin sur deux baudets forts et agiles, suivis d'un jeune guide Arabe. Il y a environ 2 heures de chemin. Nous sortons par une porte située au Nord de la ville: nous traversons une plaine de sable qui commence le désert, croisant alors la route et le chemin de fer de Suez, nous entrons dans la riche campagne de la vallée du Nil, par une sorte d'avenue ombragée d'assez beaux arbres. Nous traversons plusieurs villages entourés de jardins, de plantations de dattiers, et finalement nous pénétrons dans un enclos bien cultivé et orné de fleurs; un énorme Sycomore en occupe le centre. La tradition rapporte, que Marie et Joseph au sortir du désert, et arrivés sur la frontière du pays cultivé, s'arrêtèrent sous l'ombrage de ce Sycomore, lequel inclina ses branches comme pour saluer le divin Enfant et le défendre contre les ardeurs du soleil. Son écorce est tailladée par les pieux pélerins. A quelques pas de là, on montre une fontaine nommée la fontaine de Marie, qui fournit aux besoins de la Ste Famille, et qui avec l'arbre de la Madone est depuis 18 siècles, l'objet du respect et de la vénération des chrétiens aussi bien que des musulmans. Nous continuons notre route au Nord. Au bout d'un quart d'heure de marche, et après avoir traversé à gué deux de ces canaux d'irrigation qui sillonnent et fertilisent l'Egypte, nous arrivons à Maltarieh (l'ancienne Héliopolis). Les ruines mêmes en ont disparu, il n'en reste plus qu'un obélisque de granit rouge, encore debout et enfoncé de 3 mètres dans le sol. Il a 20 mètres 75 c de hauteur, et sa largeur à la base est de 1 mètre 84 c. Ce qui lui donne un intérêt particulier, c'est qu'il est le plus ancien obélisque connu de l'Egypte. Il remonte à 2 700 ans avant l'ère Chrétienne. Il est couvert d'hiéroglyphes parfaitement conservés. Après l'avoir longtemps examiné, nous reprîmes la route du Caire, enchantés de cette première excursion. — Vieux Caire — Grotte de la Ste Famille. — Après le dîner, nous entreprîmes, sous la conduite de l'excellent Frère Directeur, une autre expédition. Il s'agissait de visiter le musée de Boulak, le vieux Caire et la grotte de la Ste Famille. — Boulak, l'un des deux ports du Caire, est un gros village de 4 à 5 000 âmes, situé sur la rive droite du Nil. On y arrive en suivant une belle avenue constamment animée par un mouvement considérable de promeneurs, d'ânes, de chevaux, de chameaux et de voitures. Le musée créé et dirigé par un savant Français, M. Mariette, se compose d'antiquités égyptiennes. Nous y vîmes beaucoup de Momies, de Sarcophages historiés, de statues de pierre, de bronze, de marbre, assises pour la plupart et tenant leurs mains sur leurs genoux,

position obligée des statues d'Egypte. Ce qui nous intéressa davantage, ce fut le sarcophage récemment découvert d'une reine appartenant à l'une des premières dynasties égyptiennes. Il était placé sous une vitrine et entouré de tous les ustensiles, ornements, armes, joyaux d'or et de pierres précieuses qui avaient appartenu à cette princesse, et remontaient à plus de 3000 ans. Nous nous rendîmes ensuite au vieux Caire ou Fostat, distant d'environ 5 kilomètres du quartier franc. Cette ville fondée en 640 par Amrou, général du Kalife Omar, fut incendiée en 1168, lors de l'irruption des croisés dans la basse Egypte. On craignait qu'elle ne tombât entre leurs mains. L'incendie, assure-t-on, dura 54 jours. Elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Deux gros villages, l'un Arabe et l'autre Copte, tous les deux entourés de murailles, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui. C'est dans le quartier Copte que se trouve l'église St. Georges, au dessous de laquelle on visite une crypte transformée depuis longtemps en chapelle, et où la tradition rapporte, que la Ste. Famille se retira lors de sa fuite en Egypte. Une fois chaque année, les catholiques du Caire, ont le droit d'y célébrer la Ste. Messe. Nous n'y pûmes descendre, parce que les eaux du Nil alors débordées, en couvraient le pavé à la hauteur d'un mètre. Cette chapelle souterraine est partagée en trois petites nefs, par deux rangées de colonnes courtes et grossières. Au fond de cette grotte, une niche taillée dans la roche, est la place que la tradition assigne au berceau du divin Enfant. – On ne saurait se figurer un séjour plus affreux que ce village du vieux Caire. L'on y circule par des ruelles de 4 à 5 pieds de large, où un rayon de soleil n'est jamais descendu, et où le jour et l'air peuvent à peine pénétrer. Cependant la Charité catholique vit et travaille dans cette espèce de sépulcre. Nous visitâmes avec grande édification deux Clarisses Italiennes, députées par le couvent du Caire, et qui font la classe à une vingtaine de petites filles. Nous entrâmes en revenant, dans la mosquée d'Amrou, située à l'Est du village. C'est la plus ancienne du Caire. On y compte 230 colonnes tirées de différents monuments anciens. Avant d'arriver à la ville, nous dûmes traverser un vaste champ de décombres, qui sépare le vieux Caire du nouveau, et qui offrant partout l'aspect de la désolation, laisse dans l'âme une profonde empreinte de tristesse. — Forêt pétrifiée. – Puits de Joseph. – Mosquée et tombeau de Méhémet-Ali. — La forêt pétrifiée, le puits de Joseph, la mosquée et le tombeau de Méhémet-Ali, furent le but de notre troisième excursion, l'une des plus longues, mais aussi des plus intéressantes. Nous nous mîmes en route de bonne heure, le vendredi 12 Septembre, dirigeant notre course vers l'Est. Au sortir de la ville nous entrons dans une plaine déserte, remplie de monuments funéraires de toute dimension, mais d'une architecture assez monotone. Ce sont toujours des dômes de style Bizantin, renflés au centre, étranglés à la base; des Minarets carrés ou octogones se terminant en pointe, et surmontés de l'inévitable croissant; des fenêtres ogivales ornées de colonnettes etc., le tout dans un état misérable d'abandon et de délabrement: ce sont les tombeaux des Mameluks. Après cette ligne de masures, qui s'étend fort loin, toute habitation humaine disparaît, et nous voilà en plein désert, sur la route que prennent les caravanes qui se rendent à Suez. Nous suivons longtemps une large et sablonneuse vallée, bordée de montagnes stériles, enfin tournant à droite, nous gravissons un mamelon à pente douce, et nous nous trouvons sur un plateau couvert non d'une forêt, mais de tronçons d'arbres pétrifiés, épars sur le sol ou enfouis sous le sable, quelques-uns remarquables par leur grosseur. Le même phénomène se rencontre encore dans quelques autres endroits de la vallée du Nil. Quelle explication en peut-on donner? *Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.* Ces arbres fossiles paraissent avoir été originairement des palmiers et des bambous. Nous en recueillons quelques petits fragments, et nous déjeunons sur le plateau, contemplant à notre aise l'aspect imposant du désert. Nous reprenons ensuite nos infatigables montures, et au bout d'une heure et demie de marche nous rentrons dans la ville, et nous commençons à gravir les pentes du Mokattam, mont qui domine le Caire et sur lequel est bâtie la citadelle. On y arrive par une chaussée moderne, accessible aux voitures et construite par Méhémet-Ali. Nous traversons une première enceinte, et nous nous trouvons dans une Cour carrée qui sert de vestibule à la célèbre mosquée. Cette cour est entourée d'une colonnade en bel albâtre oriental et d'un effet imposant. Nous entrons ensuite dans la mosquée, surmontée d'une vaste coupole et bâtie sur le plan des grandes mosquées de Constantinople, ou plutôt de Ste. Sophie, qui leur a servi de modèle. Nous en faisons le tour, les pieds dans des babouches de cuir rouge, et après avoir considéré d'un œil assez indifférent ces marbres, ces jaspes, ces albâtres, ces ornements de cuivre et de bronze doré, prodigués sans goût, visité le tombeau de Méhémet-Ali, le grand civilisateur d'Egypte, nous suivons notre guide sur une terrasse d'où l'on découvre un immense et splendide panorama. C'est là, sans contredit, ce que la citadelle offre de plus intéressant. De cette hauteur, l'œil embrasse dans un vaste horizon, à l'Ouest, la ville du Caire, le cours et la verte vallée du Nil; au Nord-Est, le chemin de fer de Suez et l'aiguille d'Héliopolis; au Sud, les ruines de Memphis et divers groupes de pyramides, parmi lesquelles celles de Gizeh dont nous parlerons tout à l'heure, élèvent leurs colossales assises, se détachant sur le fond rougeâtre du désert et présentant une masse imposante malgré leur éloignement de 4 lieues. Là sous ces sables est enseveli le vieux monde Egyptien, cette civilisation des premiers âges, dont les indestructibles monuments et les ruines prodigieuses, attestent encore à travers les siècles, la puissance et la grandeur. Nous ne pouvions détacher nos yeux de ce spectacle. Nous l'admirâmes longtemps en silence, tout entiers aux réflexions qu'il faisait naître dans nos esprits. Le texte célèbre de l'Ecclésiaste:

« Vanitas, vanitatum, et omnia vanitas, nous offrait ici une saisissante application. Mais on se lasse de tout ; et puis notre guide Arabe s'ennuyait, il fallut bien finalement céder à ses instances et descendre avec lui au puits de Joseph, le dernier article du programme, que nous étions en train d'exécuter. — Ce puits que la tradition attribue au fils de Jacob, au Patriarche Joseph, premier ministre et sauveur de l'Egypte, est de forme carrée et creusé dans le rocher. Sa profondeur est de 95 mètres. Il est partagé en 2 étages par un large palier. On y descend par une spirale à pente douce. Un mécanisme grossier mis en mouvement par des bœufs, fait monter l'eau, et la distribue dans des bassins disposés autour d'une cour intérieure. La visite fut courte. Nous commencions à en avoir assez. Nous rentrâmes donc couverts de sueur et de poussière, pour nous reposer et préparer la grande excursion du lendemain, celle des pyramides, qui devait être la dernière.

Excursion des Pyramides. — L'organiser n'était pas chose facile : le Nil était en plein débordement, il fallait le traverser plusieurs fois. Il était donc indispensable de nous procurer un guide sûr, intelligent et expérimenté, aux soins duquel nous pussions nous en remettre complètement, tant pour les préparatifs que pour les détails de l'expédition. Cependant nous le trouvâmes sans trop de peine, grâce à la parfaite obligeance du chancelier de notre ministre au Caire. Nous fîmes donc nos dispositions. Les Frères chez lesquels nous étions descendus poussèrent la bonté jusqu'à nous pourvoir d'abondantes provisions de bouche, et le lendemain samedi 13 Octobre, nous nous mîmes en route, deux heures avant le jour. Nous traversâmes la partie Ouest de la ville, au milieu du silence et de l'obscurité, interrompue de loin en loin par de petites lanternes suspendues aux murailles des mosquées, ou de quelques maisons particulières. Nous traversons le vieux Caire, et nous arrivons au bord du Nil, que nous passons sur une large barque à la clarté des étoiles. Quelques instants après nous galopions sur la berge opposée. Bientôt, nous sommes arrêtés par un canal où nous trouvons un bac. Finalement nous parcourons une longue chaussée qui s'arrête brusquement au milieu d'un lac formé par l'inondation du Nil. Là encore il nous faut prendre une barque sur laquelle nous naviguons pendant plusieurs heures, enfin, après bien des détours et 5 heures de marche, nous débarquons au pied des pyramides. — Ces pyramides sont au nombre de 3, deux grandes et une petite. Elles portent le nom de pyramides de Giseh, qui est celui d'un village voisin, situé en face du vieux Caire, sur la rive gauche du Nil. De plus chacune d'elles porte en outre le nom de son auteur : on dit : La pyramide de Chéops, de Chéphrem et de Cyrinus. Ce sont les plus solides et les plus colossales constructions du monde. Celle de Chéops, qui est la plus élevée, a 227 mètres de largeur à sa base, sa hauteur verticale actuelle est de 137 mètres (422 pieds). Elle avait probablement une vingtaine de pieds de plus, avant qu'on en eût enlevé les dernières assises. Cette opération a transformé le sommet en une plate forme, mesurant 10 mètres de côté. C'est une montagne de pierres. D'après Diodore de Sicile, 100 000 hommes y auraient travaillé pendant 20 ans. Nous en entreprîmes immédiatement l'ascension. Depuis que les Kalifes l'ont dépouillée de son revêtissement de marbre, elle se présente sous l'aspect de 4 immenses escaliers, formés de dégrés inégaux et très élevés qu'on ne pourrait gravir seul, sans s'aider des mains et des genoux. Mais les Arabes y ont pourvu ; trois de ces braves gens s'emparent de votre personne, les deux premiers vous hissent en vous tirant par les mains, et le troisième vous pousse par derrière. Ils ont bien soin, afin que vous puissiez mieux apprécier leurs services, de vous faire escalader les marches les plus hautes, et les endroits les plus difficiles. Pendant l'ascension qui dure une ½ heure, y compris les intervalles de repos, ils ne cessent de répéter avec une emphase comique : « Du haut de ces pyramides, 40 siècles vous contemplent ! » paroles qu'ils accompagnent de l'éternel refrain : Bon baksis, bonne mission, bonne récompense ! A cela, et strictement à cela, se borne toute leur science du français. — Du reste, il faut en convenir, on est bien dédommagé de sa peine par le merveilleux spectacle qui s'offre alors aux yeux. En face de soi, le Nil déploie son large cours au milieu d'un riche tapis de verdure, au delà, le Caire avec ses dômes et ses blancs minarets, sa citadelle adossée aux pentes du Mokattam : à droite, au Sud, une longue chaîne de pyramides de diverses hauteurs, des blocs, des ruines éparses sur une plaine aride et mamelonnée ; et puis, débordant de toutes parts comme pour encadrer ce tableau splendide, les sables et le désert. Tout cela reposant dans une immobilité solennelle, embrasé par un soleil de feu, coloré des teintes les plus chaudes, présente un aspect étrange, qui saisit l'âme et la remplit d'une indéfinissable émotion. C'était bien là ces monuments superbes, qui selon la parole de Bossuet, semblent vouloir porter jusqu'au Ciel, le magnifique témoignage de leur néant. Les voyageurs ont bien raison de dire que c'est un des spectacles les plus grandioses auxquels on puisse assister. Après quelques instants de contemplation et de repos, nous descendîmes, cette fois, sans l'aide de personne. Arrivés à 20 mètres environ, au dessus de la base du monument, on nous fit entrer par une sorte de trou dans l'intérieur de la pyramide. Nous nous engageons dans un corridor obscur et voûté, qui descend d'abord, et puis qui se relève brusquement, et par une pente longue et raide nous conduit dans la chambre dite du Sarcophage. Cette pièce a 5 mètres 8^{c} de hauteur, sur 10 mètres 33 de longueur et 5 mètres 34 de largeur. Le plafond en est plat. C'est là qu'était déposée la momie royale, dans un tombeau de granit rouge, sans ornements, ni hiéroglyphe, et qui est toujours en place : la momie a été transportée. — Comme nous l'avons dit plus haut, il y a d'autres pyramides dans la direction du Sud. On en compte 40 de

diverses grandeurs, sur un espace de 16 lieues. En avant de la pyramide de Chéops que nous venons de visiter, à 500 mètres à l'Est, se trouve le Sphynx. C'est un lion de forme colossale, à tête humaine et accroupi. Il est taillé dans un bloc de roches qui se trouvait à cette place. Toute la partie inférieure est cachée dans le sable. La face mesure 9 mètres, et la longueur totale du colosse en a 57. La face était primitivement peinte en rouge. Non loin du Sphynx, M. Mariette a récemment découvert les restes d'un temple égyptien, en granit rouge ou porphyre. Malgré les déblaiement, les sables le recouvrent déjà en partie. — A quelques pas de la pyramide de Chéops, s'élève celle de Chéphren. Sa hauteur verticale a 135 mètres, 2 mètres de moins que la précédente. Vient ensuite celle de Mycérinus qui n'en a que 66, et qui paraît une taupinée auprès de ses deux sœurs. — Là dut se borner notre excursion dans le désert. « En remontant le Nil jusque dans la Thébaïde, écrit un voyageur, on trouve d'autres souvenirs et « d'autres débris. Il y a quelques années, en 1850, M. Mariette a découvert dans les sables de Memphis, un monument antique appelé Sérapéum. « C'est une allée de sphynx gigantesques dont 141 sont encore sur leurs piédestaux et conduisent à un vaste temple où les Apis étaient déposés après « leur mort. Ce lieu funèbre renferme de nombreux sarcophages de granit poli comme le marbre. » Quelques lieues seulement nous séparaient de ces merveilles. Nous dûmes nous contenter des pyramides, et nous revînmes au Caire enchantés, du reste, de cette magnifique excursion. Deux jours après, c'est-à-dire, le mardi 14, nous reprenions le chemin de fer d'Alexandrie, en compagnie d'Ingénieurs, d'Inspecteurs et autres employés du canal de Suez, tous français, et qui furent pour nous d'une grande politesse. On est si heureux en pays étrangers, de rencontrer des compatriotes! Ils nous assurèrent que dans trois ans, tous les travaux de l'Isthme seraient terminés. — Le jeudi suivant nous nous embarquions sur le Saïd, l'un des grands transports des Messageries impériales. Nous ne devions plus quitter le paquebot, que pour mettre le pied sur la terre de France.



Lettres
des Scolastiques de Laval
Octobre 1868

Sommaire

Errata vel deleta page 9, ligne 15 . . . . lisez: nous allons nous en donner
" 11, " 13 . . . . " nous en trouverions même
" 13 " 10 .... au lieu de au rebour ..... lisez: au rebours
" 12 " 13 et 14 . au lieu de si l'Église n'aurait " : si l'Église n'avait pas...
" 29 " 36 . . . . lisez: ne comptait que 9000 chrétiens environ à l'arrivée

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI



Europe. — France. — Paris. — Lettre du P. Ducoudray au R. P. Provincial (15 Juin 1868)

Mon Révérend Père Provincial P. C.

Le 7 Juin, c'était donc ma fête. — Parmi nos anciens élèves, nous avions 33 officiers de l'armée de Paris ou des environs, 8 élèves de l'école d'état major, 32 polytechniciens, 55 St Cyriens. Le Général m'écrivait la veille qu'une étourderie d'une partie de la promotion l'obligeait à ne pas lever les consignes. C'est ce qui explique l'absence de 50 St Cyriens. Les élèves de l'école centrale, de l'école des mines etc. complétaient le nombre des convives. — Nous avons été enchantés de la cordialité des anciens élèves, et les paroles que je leur ai adressés, soit à la salle, soit au réfectoire ont été bien accueillies. En somme, bonne journée! — Hier c'était la fête du T. S. Sacrement. J'étais plus à l'aise. Pour ma fête, j'avais dit au P. Ministre: soyons convenables, mais pas d'excès. Pour Notre Seigneur, j'avais donné pour règle: Quantum potes, tantum aude. De fait la procession était magnifique. Son caractère religieux et militaire lui donne un cachet unique à Paris. — La décoration était parfaitement entendue. Un velarium de damas rouge se projetait de 7 mètres à l'entrée de notre jardin et couvrait le perron. Il était armorié aux armes du St Père. Un second arc de triomphe, à l'entrée de la cour des St Cyriens, portait les armes du Nonce. La cour des St Cyriens était transformée en Square, avec bassin et jet d'eau; tous les arbres étaient reliés par de grosses guirlandes de lierre. Un magnifique reposoir haut de 25 pieds soutenait en étagère les plus riches fleurs naturelles. La cour tout entière était pavoisée aux armes des différentes écoles, et au fond de la cour le portique du gymnase était transformé en arc de triomphe portant les armes de la Compagnie. A l'entrée de l'allée des marronniers, qui longe le patronage, s'élevait un arc de triomphe monumental en l'honneur du Sacré-Cœur. Tous les arbres étaient chargés de guirlandes et d'écussons en l'honneur du T. S. Sacrement. Au fond de cette allée, appuyé contre le mur de l'extrémité du bâtiment des Pères, se trouvait un beau reposoir avec dôme et tentures rouges. — Son Excellence Mgr le Nonce présidait la cérémonie, accompagné de ses secrétaires. Il suivait le dais, entouré de ses insignes archiépiscopaux. Il craignait la fatigue: c'est moi qui portais le T. S. Sacrement. Quarante prêtres en habits sacerdotaux et nos 55 enfants de chœur le précédaient. Les cordons du dais étaient tenus par M. Ratand notre excellent Maire, le Général de division Duberu, M. Cornudet et M. Kolb-Bernard. Derrière le Nonce, faisaient escorte au T. S. Sacrement un Général de division et un Général d'état-major, deux députés, un Amiral, un inspecteur général des ponts et chaussées etc, etc. A la suite de ces personnages on voyait deux capitaines

d'état-major et deux lieutenants d'état-major, deux lieutenants de l'artillerie de la garde et quelques autres jeunes officiers, puis une députation de 14 élèves de l'école militaire de St Cyr et 12 polytechniciens. Une foule considérable suivait la procession. L'ordre a été parfait, la tenue des élèves excellente. J'oubliais, comme détail, la présence de la musique de la garde de Paris, la meilleure de la capitale, sans contredit. Encore une particularité : 70 petits pauvres habillés tout à neuf par nos trois Congrégations faisaient suite au cortège. Trois bonnes sœurs de St Vincent de Paul les conduisaient. La présence de ces petits touchait tous les assistants. — La procession terminée, tous ces invités se sont rendus au réfectoire.

En union de vos SS. SS. etc. L. Ducoudray S.J.

Italie – Rome. Lettre du F. d'Adhémar à un Scolastique de Laval (1er Août 1868)

. . . . Ce matin a eu lieu la dernière Congrégation pour le procès de Béatification du V. P. Bernardin Realino. — Hier on nous recommanda de prier pour qu'elle fut favorable à ce grand serviteur de Dieu; le résultat ne peut pas être encore connu, cependant on a tout lieu d'espérer qu'il sera favorable. Si la grâce est accordée, la fête sera probablement renvoyée à l'ouverture du concile du Vatican 1869. Et il est plus que probable que ce ne serait pas le seul des Saints de la Compagnie qui serait promu à de nouveaux honneurs. La cause du Bienheureux Berchmans fait aussi des progrès très consolants; on m'a dit ici, cependant je ne puis l'affirmer comme si je le tenais du P. Boéro, qu'il n'y avait plus qu'un seul miracle à reconnaître authentiquement pour que rien ne s'opposât à la Canonisation. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi. — Vous serez bien aise de relire, car vous les connaissez peut-être déjà, quelques détails sur la fête de St Louis. La veille on chante les premières vêpres en musique, c. à. d. que deux orgues et deux chœurs de musiciens se répondent ou mêlent leurs voix, de chacun des côtés du sanctuaire . . . . Une trentaine de chanteurs font les parties de basse, de ténor, de contralto; des enfants font les premières parties et sont soutenus par ces voix de soprano que l'on ne rencontre qu'en Italie et à Rome en particulier et qui s'échappent de la poitrine de chanteurs vigoureux et forts, qui ont quelquefois jusqu'à cinq pieds de haut, comme le plus célèbre d'entre eux *Mustapha*. Le lendemain jour de la fête a lieu une cérémonie unique à Rome. Tous les écoliers du collège, depuis les théologiens jusqu'aux plus petits 7èmes qui ont fait la première Communion, se rendent processionellement à l'église à travers le grand atrium des classes. Les chants, dits une première fois par le chœur qui les accompagne, sont répétés par cette foule d'enfants et de séminaristes de toute langue et de tous les pays avec un admirable entrain; vous vous figurez facilement l'impression que doit produire cette réunion de voix au nombre de 1100 ou 1200. En tête un enfant d'une des classes supérieures porte la croix d'une des Congrégations. Il est accompagné par 12 ou 13 élèves en grande tenue et portant les uns de larges plateaux d'argent les autres de grands bouquets de fleurs admirablement arrangés. Sur les plateaux sont placées les lettres que les enfants, et souvent leurs familles, adressent en forme de supplique à St Louis de Gonzague. Elles sont enfermées dans des bourses de soie (comme les bourses d'autel dans lesquelles on met le corporal)

richement brodées pour la plupart et toutes fort élégantes. Le cortège s'avance au milieu de cette grande et magnifique église de S.t Ignace qui sert de chapelle au collège Romain, et arrive au pied de l'autel de S.t Louis; là des Pères reçoivent les plateaux d'argent de la main des enfants et déposent les lettres dans la vasque de l'urne où sont les reliques du Saint. On ne peut exprimer le caractère si touchant de cette cérémonie, il semble que ces enfants vont à S.t Louis avec la même confiance et la même piété que s'il était vivant au milieu d'eux et venait recevoir lui-même leurs vœux et leurs prières. Suit la S.te Messe et la Communion générale. Elle dure près de 3/4 d'heure, deux prêtres distribuent le Corps de Notre-Seigneur à ces enfants si admirablement recueillis et qu'une si longue cérémonie ne lasse pas. Le soir ont lieu les deuxièmes Vêpres, car ici l'usage des saluts n'est pas, il s'en faut de beaucoup, aussi répandu qu'en France. Cette cérémonie attire aussi une grande foule dans notre église à cause des morceaux de musique exécutés par les meilleurs chanteurs religieux de Rome et surtout à cause du célèbre Laudate pueri du Maestro Aldega, ancien maître de chapelle du collège Romain. La composition musicale de ce psaume répond admirablement aux pensées qu'il exprime et c'est ce qui fait son incomparable mérite. Quand les deux chœurs de 35 à 40 musiciens dont je vous parlais plus haut, ont tour à tour invité les enfants à louer le Seigneur, ils reprennent ensemble la même invitation avec une force et un élan extraordinaire; tout-à-coup ils s'arrêtent et du haut d'une des tribunes près de la voûte on entend un chœur d'enfants seuls qui répondent avec des voix vraiment angéliques, les paroles qui suivent dans le psaume: « Sit Nomen Domini benedictum etc... » Leur chant s'arrête et les chœurs qui sont au bas de l'église, dans le sanctuaire, reprennent leur invitation, de nouveau les enfants y répondent et bientôt tous ensemble unissent leurs voix pour chanter ces mêmes paroles: « Sit Nomen Domini benedictum »... Je vous assure qu'on les chante de bon cœur au fond de son âme quand on est sous l'impression si religieuse produite par tout cet ensemble que j'ai essayé de vous décrire. Quelque chose d'analogue et d'un bien bel effet a lieu aussi à ce passage: « Quis sicut Dominus qui in altis habitat... » Mais je n'en finirais pas, je m'arrête. Le chant des Vêpres termine la fête. — Pendant toute la journée ce fut une procession continuelle de bons Romains et d'étrangers, de Zouaves surtout venant visiter la chambre de S.t Louis et celle de Berchmans. — L'un d'eux se fit remarquer, non point par son extérieur de piété, car le plus grand nombre de ceux qui venaient étaient remarquables sous ce rapport, mais par son zèle. Il revint trois fois dans le même jour, conduisant chaque fois une nouvelle bande de Zouaves qu'il avait réunis exprès pour leur faire faire ce pèlerinage. — Hier nous nous sommes rendus au Gesù, depuis le matin jusqu'au soir: nous y sommes restés pour assister à la fête de S.t Ignace. Le Père Assistant nous a dit que 16 Pères et Frères de la Province de France allaient partir en Septembre ou en Octobre pour la Chine! Deux italiens sont compris dans ce nombre. Les Scolastiques ne seraient pas les moins nombreux, on a l'intention de les envoyer terminer leurs études dans le pays dont ils doivent bientôt parler la langue. — Que pourrai-je ajouter à ces détails, que deux de nos Pères aumôniers des Zouaves vont avec eux au camp. Ils doivent avoir leur tente comme les soldats et y passer tout le mois d'Août avec eux. Ce sont les PP. de Gerlache pour les Français, le P. Wild pour les Hollandais. Deux autres aumôniers les accompagnent aussi. Il y a trois jours le premier départ d'un régiment de Zouaves avait lieu; on s'était rendu en foule sur la place de Venise d'où il devait se mettre en marche. Tandis que l'on admirait leur bonne mine et que l'on remarquait à côté de soldats vigoureux portant de longues barbes bien fournies, de vrais enfants qui semblaient sortir à peine du collège, tandis que l'on était heureux de les voir si joyeux, si vaillants sous le poids écrasant de leur sac, de leur fusil, de leurs bagages, etc... l'on apprend tout-à-coup que le S.t Père avait fait diriger ses équipages vers la place de Venise pour y bénir ses enfants avant leur départ. Il arriva en effet; ses 6 chevaux mis au pas, lui donnèrent le temps de passer devant le front du régiment agenouillé sur son passage et de le bénir avec cette dignité, cette majesté et cette bonté paternelle qui caractérise Pie IX. On avait du regret que la consigne ne permit pas aux troupes de crier: Vive Pie IX, car on éprouvait une émotion indicible. Un Zouave qui ne pouvait aller au camp et devait partir pour la France avait voulu assister à ce spectacle et il me disait: Pourquoi ne puis-je les accompagner? c'était à pleurer d'envie, ajoutait-il, de ne pas être sous les armes pour recevoir cette bénédiction du S.t Père: mais je reviendrai, je reviendrai, ils ne se batteront pas sans moi.

D'Adhémar S.J.

Espagne. — Catalogne — . Nous devons à l'obligeance du R. P. de Boilesve les extraits du Journal Espagnol El Pensiamiento qui se trouvent dans nos Lettres.

Récit d'une mission donnée à Vich par trois Pères de la Compagnie de Jésus.

On n'aurait jamais pensé, dit le journal, qu'après la fervente neuvaine faite à N. D. du Bon Succès pour obtenir la pluie, après les exhortations pleines de feu qu'on y entendit, la communion générale et extraordinaire qui eut lieu alors, et les deux pèlerinages très-suivis : l'un au sanctuaire de la Glèbe et l'autre à San Felio de Torrello, après enfin tant d'exercices si solennels et si dévots qui avaient comme familiarisé le peuple avec les cérémonies religieuses, une mission put produire un tel ébranlement et des fruits si extraordinaires — La Mission fut inaugurée le dix mai au soir par Mgr l'Evêque qui porta processionnellement l'image du Christ, par les rues de la ville. Puis le savant et éloquent Père Antonio Goberna prononça un sermon d'ouverture qui enthousiasma toute la cité. On vit dès lors accourir à la cathédrale non seulement toute la ville, mais une partie des faubourgs. Le peuple arrivait dès quatre heures du matin, pour entendre la Ste Messe et l'explication des Mystères qui la suivait ; à 5 heures chacun se rendait a son travail, et la nuit venue les mêmes regagnaient la Cathédrale, qui, toute spacieuse qu'elle est, avait peine à les contenir. — Le journal continue en donnant les plus grandes louanges au zèle et au talent de nos P. P. Puis suit l'énumeration des fruits de la mission : les familles réconciliées, la destruction d'un grand nombre de mauvais livres, enfin le chiffre si beau de 19000 communions — La mission fut couronnée par une magnifique procession qui alla aboutir et se ranger en ordre sur une grande place. Là du haut d'un balcon le R. P. Antonio Goberna prononça le sermon de clôture. L'enthousiasme était à son comble et il y eut un moment vraiment sublime, lorsque le missionnaire s'adressant à la foule, lui demanda : Voulez-vous suivre Jésus-Christ ? — Oui mon père, répondit un tonnerre de voix et des torrents de larmes s'échappaient de tous les yeux.

Navarre. Mission à Cirauqui Juillet 1868. Nous extrayons du récit de la mission la scène du pardon des injures. scène que l'on voit du reste se renouveler dans toutes les missions Espagnoles, mais qui présente ici un intérêt d'autant plus marqué que Cirauqui était renommé par ses longues et nombreuses inimitiés. C'est une oeuvre difficile, dit le journal, d'incliner l'homme à haïr ce qu'il aime, et à aimer ce qu'il abhorre ; mais le P. Mon doué de cette éloquence irrésistible qui animait autrefois les apôtres, parvint à triompher des cœurs. Après nous avoir clairement démontré que tant dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature tout converge vers l'unité, il nous traça éloquemment le spectacle honteux que nous présentions à la face du Ciel et de la terre, et nous faisant rougir de nous-mêmes, il nous fit aussi trembler pour notre salut. Mais nous avions été un objet de public scandale, il fallait donc une publique réparation. Le père Mon en saisit l'occasion favorable et après nous avoir décrit de la manière la plus touchante la scène du Calvaire où le Sauveur mourant implore le pardon pour ses bourreaux, il s'écria : « Et vous, mes frères, pardonnez-vous ? » — « Oui, mon Père », répondirent aussitôt tous les assistants qui ne pouvaient retenir leurs larmes, et chacun recherchait son ennemi pour l'embrasser en s'écriant : « Je me rends ; je suis vaincu ! J'aime de cœur ce que j'avais en horreur, et j'ai en horreur la haine que j'aimais. » Le lendemain, les principaux habitants se réunirent pour arranger tous les différends, et ils vinrent trouver les missionnaires, se demandant mutuellement pardon devant eux, et jurant désormais de rester unis par les liens de la Charité. — On s'imagine dès lors quels durent être les fruits de la mission. Le jour de la fête du Saint-Sacrement, le matin, on put voir en l'Eglise Saint-Romain, huit cents personnes, le Conseil municipal avec l'alcade en tête, s'approcher de la sainte table, et c'est là un chiffre bien satisfaisant pour une ville qui ne compte pas plus de mille personnes en âge d'accomplir leurs devoirs religieux. Ce ne furent pourtant pas les seules communions ; attirés par la mission,

plus de 1600 habitants des environs voulurent y participer.

La mission se termina comme toujours par une procession solennelle. On y remarquait avec attendrissement les 2 orchestres de Clonmany rivaux et ennemis et même la source des inimitiés du pays; ils marchaient toujours jusque là chacun sous sa bannière; mais cette fois ils s'étaient réunis et ils avaient échangé leur bannière pour témoigner à tous qu'ils n'avaient plus qu'un seul cœur.

Irlande.– Lettre du P. Kelly au R. P. Caithan. – Dublin juillet 1868.

Mon R. Père P. C. J'espère vous intéresser en vous faisant le récit d'une mission à laquelle je viens d'assister. Clonmany, dans le Comté de Donegal, au Nord de l'Irlande, est une des paroisses les plus catholiques du pays. Sur 5400 habitants, on ne compte que 3 protestants et un presbytérien. Je ne parle pas de la famille du Recteur protestant qui se trouve là comme dans un paradis terrestre. Sur ces 3 protestants en effet, deux le laissent parfaitement en repos, et le 3e ne le dérange que bien rarement. Cependant le ministre reçoit chaque année, à titre d'honoraires, des pauvres paroissiens catholiques, bien entendu, la somme de 8000 fr. qui ajoutés au revenu des propriétés de la Cure, lui forment une rente annuelle de plus de 17000 fr. Les habitants y sont pourtant fort pauvres: aussi n'y a-t-il point de villes dans le pays, mais de simples hameaux disséminés çà et là et la plupart fort éloignés de l'Église paroissiale. Si ce peuple est démuni des biens de la terre, il est en revanche abondamment pourvu de ceux du ciel. Un seul fait vous en dira plus que tous les discours. De mémoire d'homme on ne se rappelle avoir vu dans le pays qu'un seul enfant illégitime. Et ce fait qui dans d'autres contrées serait peut-être la marque d'une profonde immoralité, est ici affirme-t-on, le signe du contraire. C'est à ce peuple que nous devions donner la mission. Elle commença le 7 juin par une instruction l'après midi. L'Église qui peut contenir 4000 personnes était comble. Il n'était vraiment pas besoin d'exhorter ces pauvres gens à profiter des grâces de la mission. Ils accouraient avec la plus louable ferveur, non seulement de 2 et 3 lieues, mais de 6 ou 10 lieues à la ronde. L'affluence devint si considérable qu'un grand nombre ne trouvant pas de logement durent passer les nuits dans l'Église. Celle-ci même fut bientôt trop petite à l'heure des offices et on vit jusqu'à 1600 personnes assister du dehors aux exercices de la mission. Nous étions 17 confesseurs, 4 jésuites et 13 séculiers, occupés tout le jour au confessional. Mais la fin de la journée arrivait sans qu'on eût pu entendre tout le monde. Je puis vous dire pour mon compte, qu'à l'exception d'un ou deux jours, lorsque venait le soir je ne pouvais cesser de m'étonner de ne point apercevoir de diminution dans le groupe pressé qui entourait mon confessional... Mon confessional! c'est beaucoup de prétention, nous n'en avions pas; mais bien de simples chaises placées çà et là dans l'Église, ou même dans le cimetière. C'est vous dire que le respect humain était inconnu de ces braves gens. En voulez-vous une autre preuve? Partout où nous allions, ceux qui nous rencontraient, à quelque classe qu'ils appartinssent, se jetaient à genoux pour demander notre bénédiction, et cela sur la route et dans les rues comme sur le seuil de leur maison. La mission dura 22 jours, et l'on compta environ 7000 communions. C'est vraiment là un succès complet. Point de protestant converti, à la vérité, et pourtant un des trois a été touché nous dit-on; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point à l'heure qu'il est, un seul habitant à Clonmany qui n'ait accompli ses devoirs. Enfin il fallut partir, et il se passa alors une scène vraiment attendrissante. Plusieurs milliers de personnes s'étaient réunies à notre demeure. [illegible] jusqu'à la route [illegible] un passage. Tous étaient

désireux de recevoir de nous une dernière bénédiction; beaucoup pleuraient, même les hommes et le clergé de la paroisse lui-même ne put retenir ses larmes en nous disant adieu. — Je n'entreprendrai pas, mon R.P., de vous raconter tous les actes édifiants dont j'ai été témoin. Les plus ordinaires, ceux qui se passaient tous les jours, seraient pour vous un sujet d'admiration. Vous auriez vu ces braves gens baiser les ornements du prêtre ou même sa soutane, se prosterner non-seulement devant le St Sacrement, mais aussi devant le prêtre à l'autel. De pauvres jeunes filles faisaient 3 et 4 lieues à pied et à jeun pour pouvoir profiter du temps qu'on leur laissait libre, et venir faire la Ste communion. On a vu jusqu'à des mourants se traîner par la montagne afin de pouvoir profiter de leur mission. Ces faits et d'autres semblables se renouvelaient tous les jours. Dieu en soit éternellement béni et glorifié! — Robert Kelly. S.J.

Autriche. Dalmatie. Lettre du P. Vaccari au R.P. Martinoff. Zara, 11 Sept. 1867.

Mon Révérend Père, P.C., Voilà deux ans que notre province de Venise, aujourd'hui dispersée, dirige le séminaire archiépiscopal du diocèse. Les séminaristes sont au nombre de 60. Nous avons ici des schismatiques qui pendant ces dernières années ont gagné du terrain. Ils ont à Zara même une église, un séminaire et un évêque: rien que cette circonstance montre déjà l'importance de l'œuvre qui nous est confiée. Outre le séminaire, nous desservions une église où nous tâchons de faire tout le bien spirituel que nous pouvons, et spécialement par l'administration des sacrements. Or le Séminaire comme l'Eglise sont tellement pauvres qu'ils manquent des choses nécessaires. Ainsi pour vous en donner une idée; dans la paroisse il n'y a d'ornements sacerdotaux que pour deux prêtres à la fois, et encore tout usés et toujours les mêmes, les jours de fête comme les autres. La chapelle est denuée de tout. Sur l'autel figurent 6 chandeliers: deux de bois déjà vermoulus, 4 autres en laiton mais de grandeur et de formes diverses. Le malheur n'aurait pas été si grand; mais ceux qu'ils ne sont même pas à nous, pas plus que le calice, la chasuble, l'aube, l'amict, le purificatoire. Pour comble de misères il les faudra rendre au propriétaire à la rentrée des élèves, et Dieu seul sait comment nous ferons pour leur dire la Ste Messe. Si vous pouviez, mon R. P. intéresser quelque âme charitable à notre dénuement. On recevra tout avec reconnaissance: argent, linge d'autel neuf ou vieux: tout pourra nous servir puisque nous n'avons rien. Nous accepterons même volontiers des objets de dévotion tels que chapelets, médailles, crucifix etc... Vaccari S.J.

Voralberg. Lettre du P. Bole au P. Longhaye. Feldkirch Avril 1868.

— Mon Révérend Père, P.C., Depuis près de vingt ans, vous le savez, le Catholicisme a repris une vie nouvelle en Allemagne. Quelles causes assigner à ce mouvement religieux? Il en est plusieurs qui nous sont étrangères, comme les conversions célèbres des Stolberg, des Haller, &c. et surtout l'héroïque résistance de l'Illustre archevêque de Cologne aux prétentions injustes du gouvernement prussien &c. — Mais il en est deux principales que tout le monde et jusqu'à nos ennemis nous attribuent, ce sont les Missions et les Congrégations. Par les missions, nos pères ont réveillé, raffermi, vivifié la Foi; par les congrégations ils ont maintenu, développé, et singulièrement accru le bien commencé par leurs prédications. Un des nôtres, dont je tairai le nom par prudence, mais alors plus au courant que personne des affaires religieuses de l'Allemagne, me disait il y a quelque temps: « Quand je vins pour la première fois à Cologne, le protestantisme y faisait de si grands ravages qu'on pouvait assurer que dans dix ans cette ville serait protestante, sans presque s'en douter. Mais à peine fûmes-nous installés dans cette cité, que la réforme dût subir un temps d'arrêt, et depuis grâce à Dieu, ses progrès se font à reculons. » Que les temps sont changés! Il n'y a pas vingt ans nous avions presque tout le monde contre nous: tracasseries continuelles de la police, jalousie du Clergé, poussée quelquefois jusqu'au scandale, comme on le vit le jour où l'on chassa de leurs confessionnaux le P. Provincial et son compagnon, bien qu'ils fussent toutefois parfaitement en règle pour la juridiction. Maintenant la Police nous laisse bien tranquilles, le peuple suit avec avidité les sermons de nos pères, et s'organise en réunions pieuses sous leur direction. Et le clergé, lui, de quel œil nous voit-il à présent? — Vous allez en juger vous-même, mon Révérend Père, par le fait suivant. Dernièrement, Monseigneur l'archevêque de Cologne conçut le dessein de donner une mission générale à sa ville métropolitaine. Il en fit part à ses curés qui n'accueillirent ce projet qu'avec froideur, pour ne rien

dire de plus. Mais comprenant que c'était de la part de sa Grandeur une résolution prise et bien arrêtée, nos curés baissèrent la tête et se soumirent. Sur ce, Monseigneur leur fit connaître les églises où se donnerait la mission, ce serait d'abord le Dôme ou la Cathédrale, puis Ste Marie du Capitole, ensuite St Séverin, le Gd St Martin et Ste Ursule : « Mon intention, leur dit-il alors, serait de faire donner simultanément ces pieux exercices par des religieux de cinq Ordres différents, à savoir : par les P.P. Jésuites, par les Lazaristes, par les Liguoriens, par les Dominicains et par les Franciscains, qu'en pensez-vous ? » — Nous pensons comme votre Grandeur, répondirent ces Messieurs ...... pourvu que j'aie les P.P. Jésuites, dit l'un d'eux — Je voulais aussi les demander, dit un autre — C'est la condition que je mets à la mission dans mon église, dit un troisième — Et je prétends bien n'être pas plus mal partagé que vous, dit un quatrième — Et moi donc dit le cinquième que me laissez-vous ? — L'embarras du choix, lui répondirent en riant ses confrères — « Le choix est déjà fait, dit Mgr, comme les Lazaristes sont plus rapprochés de votre église, je les ai chargés de donner la mission dans votre paroisse. » Il fallut bien en passer par là. C'est par conséquent, Mr le Curé de Ste Ursule, si je ne me trompe, aura des Lazaristes, et les quatre autres des Pères de notre Compagnie, si rien ne vient jusqu'à l'automne prochain s'opposer à ce que l'on a statué d'un commun accord, un seul excepté. Qui sait si ces mêmes Curés ne se seraient pas disputés autrefois pour nous repousser à l'envi. Cette heureuse réaction nous la retrouvons partout. Dans une séance tenue à Berlin je crois, un des Conseillers auliques, radical fieffé, disait à l'occasion du choix à faire d'un évêque : « Eh. pourquoi ne pas nommer un évêque qui nous débarrasse enfin de cette engeance jésuitique ? — Trouvez le, si vous pouvez, dit-on, vous aurez beau chercher maintenant, vous n'en trouverez pas un... pas un seul, entendez-vous qui se prête à cette mesure ! » C'est ce que constatait pareillement, il y a quelques mois, à Ratisbonne un de nos anciens et de nos plus implacables ennemis dans un conseil où nous étions sur le tapis ; mais revenu de ses injustes préjugés contre nous, ce conseiller dit alors : « loin de les expulser, il faudrait au contraire en faire venir d'autres encore ; ce sont de bons prêtres, de saints et savants religieux &a. » Là comme ailleurs nous avons beaucoup gagné. Les criailleries ont cessé, le calme se fait insensiblement, et nos Pères en profitent pour se bâtir, à Ratisbonne même, une résidence plus vaste et plus commode que la maison d'emprunt qu'ils occupent actuellement. La Bavière comme la Prusse, reçoit avec joie nos missionnaires. On les demande de tous côtés ; et partout où, jusqu'à ce jour, ils ont pu pénétrer, le ciel a visiblement béni leurs travaux. Espérons donc qu'il en sera de ce petit royaume du Sud, comme de celui du Nord, et qu'après les jours d'angoisse et de tribulation nos Pères pourront y vivre en paix, et faire le bien sans obstacle. — Mais une oeuvre qui passe inaperçue et que je crois l'oeuvre capitale de nos Pères en Allemagne, ce sont les retraites ecclésiastiques, et celles des maîtres de la jeunesse. Ce n'est pas seulement un renouvellement qu'elles ont opéré dans le Clergé, mais bien une véritable transformation ; et grâce à la nouvelle direction qui leur est donnée, comme au zèle éclairé de leurs Evêques, ces Prêtres, animés d'un esprit nouveau, travaillent avec ardeur au salut de leurs ouailles, et les instituteurs de leur côté le font à l'égard de la jeunesse qui leur est confiée. Les missions font du bien, je le sais, mais ce bien que devient-il à la longue, si le Pasteur n'est là pour l'entretenir ? Et comment le maintiendra-t-il, si lui même n'a ni le zèle, ni la science d'un bon Prêtre ? Or ce zèle il vient le puiser dans les Exercices annuels, et la science dans les bons Théologiens, qu'on lui fait connaître. Le compendium du P. Gury n'est pas moins connu, m'ont dit nos Pères, en Allemagne qu'en France. Ils ont de plus l'excellent catéchisme du P. Deharbe avec l'explication détaillée qu'en a faite l'auteur ; ils ont en outre celle non moins développée, mais plus savante peut-être et plus substantielle qu'en a faite le P. Wilmers. Ce Catéchisme, adopté par tous les diocèses et l'Explication étendue, large et solide qu'en ont donné ces deux Pères peut être regardée comme une très-bonne Théologie, d'une doctrine sûre et complète, ce qui est inappréciable pour ce Clergé. Pour compléter cette oeuvre de régénération il faudrait encore l'enseignement, au moins de la Philosophie et de la Théologie. Nous ne l'avons encore en Autriche que dans deux universités seulement. Les cours de cette Faculté que nos Pères professent à l'Université d'Inspruck jouissent d'une immense renommée aussi le nombre de leurs auditeurs s'accroît-il de jour en jour. Ils

Ils comptaient au commencement de cette année 233 théologiens ainsi répartis : 18 prêtres, 80 religieux appartenant à 13 ordres différents, la plupart mal disposés autrefois envers nous, et maintenant amis, et de plus 125 séculiers. Ce nombre dans lequel ne sont pas compris nos scholastiques, serait bien plus considérable si nos pères pouvaient loger tous les théologiens qui se présentent, mais le local leur fait défaut. On a bâti l'année dernière, on le fait encore actuellement, tout est déjà rempli, sans que les demandes d'admission discontinuent. Ce que je viens de dire de la Chaire de Théologie qu'ont nos Pères à l'Université d'Insprück, on peut le dire à plus forte raison de celle de Vienne où notre Père Schrader s'est fait un nom justement célèbre. Ce Père est actuellement à Rome, mandé par sa Sainteté pour prendre part, avec les sept autres Pères de notre Cie choisis par le Pape, aux travaux préparatoires du futur Concile, il se rendit à son appel, et dans la première audience qu'il eut du Saint-Père, il crut pouvoir lui demander si la nouvelle du retour si désiré du malheureux abbé Passaglia, dont avaient parlé les journaux était fondée. « Je n'en sais rien, répondit le St-Père, il me l'a bien promis il y a quelque temps ; et comme il manquait d'argent, je lui en ai fait remettre, espérant lui faciliter ainsi son retour, mais il a gardé l'argent et non sa promesse. Depuis lors qu'est-il devenu ? Je n'en sais absolument rien. — Ce souvenir m'en rappelle un autre auquel je rougis de l'associer. A Dieu ne plaise que je le mette sur la même ligne que ceux dont je vais parler, puisqu'il s'agit de voleurs, et de voleurs de la pire espèce. Les Chemises Rouges, pendant leur séjour dans le voisinage de Rome, se signalèrent, on le sait assez, par toutes sortes d'excès. Brigands, ils vivaient de brigandage. Un jour, donc, dans une de leurs excursions, ces drôles en guenilles poussèrent leur pointe jusqu'à San-Pastore. « C'est une villa de Jésuites, dit l'un de ces malandrins, nous allons nous en donner ! » Et ce disant, ils entrent en chantant et en poussant de frénétiques Evviva ! Bouleversé de ce vacarme, et tout ahuri d'une pareille invasion, le fermier leur dit en tremblant « Eh ! Signori que venez-vous chercher ici ? Que voulez-vous ? – Boire et manger, ne vous déplaise, Excellenza, lui dirent-ils en lui riant au nez. Allons, gueuzard, sers-nous vite et bien, sinon !.... Le geste qui suivit ces mots fut compris à merveille par notre homme. – Mais je n'ai rien, moi, rien du tout ; adressez-vous plutôt à celui-là, leur dit-il en leur montrant du doigt un frère déguisé que les Supérieurs avaient laissé dans cette maison de campagne pour la garder. Même sommation, même réponse. Mais comme le frère comprit que ses aimables visiteurs ne se payeraient pas de cette monnaie, il les invita poliment à faire eux-mêmes la visite de la maison, et se constituant leur Cicerone, il les conduisit de la cave au grenier, frappant du doigt sur les tonneaux vides, leur montrant bouteilles et flacons mis à sec, ouvrant au large armoires et coffres, placards et bahuts et leur disant : « J'en suis bien fâché, mais vous le voyez vous-mêmes, il n'y a rien, absolument rien. – Ah les fins renards, s'écrièrent nos Garibaldiens désappointés, ils en ont eu le vent .... quoiqu'il en soit, il ne sera pas dit que nous soyons sortis d'ici sans emporter quelque chose.... Conduisez-nous à l'écurie ! – A l'écurie ? Très volontiers, leur dit le frère, non sans un petit air de malice qui leur cachait la contrariété que lui faisait éprouver cette injonction vexatoire, et les précédant, il leur ouvrit l'étable où ces larrons trouvèrent quelques bœufs qu'ils volèrent, ainsi qu'une vieille [illegible] plus disloquée que celle qu'[illegible] il y a quelque vingt ans, le F. Chalançon de sainte mémoire. – Plût à Dieu que nos Pères ne soient toujours quittes à si bon marché ! —— Cependant pour être juste, même envers ces suppôts du diable, je vous raconterai le trait suivant qui sera comme le revers de cette vilaine médaille. Le St. Père visitait un jour les Garibaldiens blessés que l'on avait recueillis et transportés du champ de bataille dans un des plus grands hôpitaux de Rome. Voici le Pape, dit à l'un de ces Garibaldiens blessés un Religieux, qui le visitait, Comte, laisseriez-vous échapper une si belle occasion de vous réconcilier avec le St Père ? » Le comte de Colloredo, dont il est ici question, ne répondit rien. Quand sa Sainteté se fut arrêté devant ce pauvre gentilhomme : « Eh bien Comte lui dit à l'oreille le Religieux, qui l'assistait, me permettriez-vous en votre nom..... – Non, mon Père, lui répondit-il : puis se tournant vers sa Sainteté : « Très Saint Père ! lui dit-il avec émotion vous voyez à vos pieds un de vos fils ingrat, mais repentant, qui vous demande très-humblement pardon. » Le pape, après le lui avoir accordé, le consola et d'une voix attendrie : « Cher fils lui dit-il, hodie si vocem ejus audieritis nolite obdurare corda vestra : puis il le quitta pour se diriger vers

un groupe qui lui fit venir les larmes aux yeux. C'était un garibaldien dont les mains étaient horriblement mutilées; couché sur un grabat il recevait d'un zouave aussi blessé la nourriture que cet infirmier de nouvelle espèce lui portait à la bouche. A ces agapes fraternelles présidait la bonne sœur qui les avait préparées et de l'autre côté un Père de la Cie. servant à ce malade un aliment plus substantiel et surtout plus profitable à son âme. A cette vue le St Père ne put pas s'empêcher de s'écrier: „ Quel beau groupe! „ Mais de cette excursion lointaine, que je ne dirai pas tout à fait étrangère à mon sujet, revenons à l'Allemagne que nous avons quittée sans nous en trop apercevoir. Toutes les nouvelles que j'en ai reçues ces jours-ci sont des plus heureuses. Le Dimanche des Rameaux, Aix-la-Chapelle était en fête: on y couronnait par des communions générales les trois missions qui s'y sont données simultanément et qui ont été très-suivies par cet excellent peuple. A Stuttgard, le P. Rho fait courir en ce moment à ses Conférences toutes les populations catholiques et bon nombre de protestants „: Je dois m'y rendre plusieurs heures d'avance, si je veux y trouver une place, „ disait Mr le baron de Bruxelles à l'un de nos Pères qui voyageait avec lui. Le R. P. de Lamezan en donne une autre à Spire. Je ne dirai rien de celles qu'ont données nos Pères à Bamberg, à Baden-Baden, à Mu[illegible], en Bavière et en vingt autres lieux. Dieu seul sait tout le bien qu'elles ont produit. En Autriche même succès, sinon plus prodigieux encore; car ce peuple, malgré la corruption des grands et l'infernale habileté de la démagogie est resté toujours éminemment religieux. En voulez-vous une preuve? Je n'irai pas la chercher bien loin puisque je la trouve au sein même de nos vallées. Permettez-moi, mon R. Père, malgré la longueur effrayante de ma lettre de vous la donner en finissant. Ce récit d'ailleurs nous reposera des pensées navrantes qui désolent aujourd'hui toutes les âmes catholiques, à la vue des iniquités triomphantes d'un parti qui semble, dans son aveuglement stupide, avoir juré la ruine de l'autel et du trône. Je veux vous parler d'une mission donnée par nos Pères à Dalaas. A six lieues de Feldkirch, au fond d'une vallée profonde, couronnée de hautes montagnes, se voient éparpillées sur leurs flancs abruptes quelques centaines de chaumières dont la plus rapprochée se trouve à plus d'une demi-lieue de l'église paroissiale. C'est là que trois de nos Pères viennent de donner une mission qui les a grandement consolés. Rien ne peut donner une idée du saint empressement de ces bons montagnards à profiter de cette faveur du ciel. Ni pluies, ni neiges, ni fondrières, ni précipices n'ont pu les arrêter, ni refroidir leur ardeur. „ Quel touchant spectacle, me „ disait à ce sujet, un des Pères missionnaires, que de voir ces braves gens accourir de tous les points de l'horizon, et venir par „ groupes serrés et compactes, à la faveur de la clarté de la lune et des étoiles, glissant sur les pentes glacées de leurs „ montagnes, ou se perdant quelquefois dans des avinées de neige, bravant en un mot tous les dangers, pour se rendre, „ après plusieurs heures d'effroyables chemins ou plutôt sans autres chemins que ceux qu'ils se sont tracés, pour se „ rendre, dis-je, à l'église; le front ruisselant de sueur, les cheveux couverts de neige, la barbe hérissée de glaçons, et pourtant l'œil souriant „ et la joie brillant dans tous les traits de leurs visages frais et colorés! Avec quel recueillement ils assistaient au St Sacrifice! „ Avec quelle avidité ne semblaient-ils pas boire à longs traits la parole du Missionnaire! Pour eux, ces pieux exercices étaient tout, „ et la maison de Dieu, leur paradis (ce sont leurs propres expressions). Aussi les voyait-on passer des journées entières à l'Eglise sans pen„-ser à autre chose. Inutile par conséquent d'ajouter que tous, mais tous, sans exception, se sont approchés des Sacrements, non seulement „ les habitants de cette paroisse, mais encore tous ceux des hameaux voisins et même des plus éloignés, comme on le vit bien le dernier „ jour de la Mission. „ - J'abrège la relation du P. Missionnaire. Ne voulant rien perdre d'une grâce si précieuse, les habitants d'une bourgade sise de l'autre côté de la montagne, se cotisèrent au nombre de 1000 à 1200 personnes à peu près, pour venir passer à l'Eglise de Dalaas tout le dernier jour de la Mission. Les provisions faites, et les préparatifs du voyage achevés, la pieuse caravane se met en marche. Il était 9h du soir. A minuit, elle était parvenue sur la crête de la montagne, à plus de 6000 pieds au dessus du niveau de la mer. La nuit était magnifique: „ J'étais ému jusqu'aux larmes, - me disait le vénérable père - en voyant cette longue file de pèlerins précédés et suivis de nombreuses torches enflammées, et tenant presque

tous des flambeaux à la main. Vue du presbytère cette bande immense ressemblait à un serpent énorme dont les brillants anneaux se réflétaient sur les glaces de ces monts aériens. Il lui fallut quatre heures pour opérer sa périlleuse descente. Mais arrivés au prix de tant de fatigues dans le lieu saint l'unique objet de leurs désirs, ils y passèrent la journée toute entière. Ils ne le quittèrent qu'à neuf heures du soir, pour reprendre au chant des cantiques, le chemin qu'il s'était creusé, la nuit précédente, dans ces déserts de neige et de glace. Chose merveilleuse! On ne cite pas un seul accident grave arrivé dans cette longue pérégrination, semée de périls de toutes sortes, malgré les chutes de maints pèlerins au fond des abîmes. Ai-je eu tort d'avancer plus haut que le sentiment religieux était encore profondément enraciné dans le cœur de ces populations? Or cette foi vive et robuste, vous la trouverez partout ici, je ne dis pas avec les mêmes caractères que nous avons admirés dans celle des habitants de Dallaas, mais aussi vraie, aussi ferme et non moins généreuse, comme l'ont assez prouvé du reste les énergiques protestations de 97 communes, sur les 103 du Voralberg, qui se sont toutes prononcées pour le maintien du Concordat, et dont l'unanimité eût été complète si la funeste influence de quelques gros sans-soucis n'avait étouffé la voix du peuple. Que si ces preuves n'étaient pas suffisantes, nous en [illegible] jusque dans leurs défauts, en les surprenant non plus au pied des autels, mais à la barre de la justice, car enfin ils sont hommes. Mais là même on voit encore percer le sens religieux qui les anime. Assistons un instant aux débats qui vont s'ouvrir au tribunal de Feldkirch. Il s'agit d'une assignation faite par le conseil communal de Rankweille au rédacteur de l'Écho du Peuple, feuille de Brégentz rédigée par un abbé de grand mérite, autrefois pro[illegible] à l'université d'Innsbruck. L'acte d'accusation portait que le journaliste avait blessé l'honneur du conseil municipal, en déclarant que dans l'affaire du concordat, il avait dû subir une pression indigne de citoyens libres; que c'était une calomnie, un outrage, qu'il fallait absolument obliger ce folliculaire à faire amende honorable. Après avoir bâclé tant bien que mal, et plus mal que bien leurs griefs et leurs plaintes, ils s'en viennent au jour dit, au tribunal, ayant à leur tête leur curé qu'ils avaient eu l'adresse de gagner à leur cause. En sa qualité de prêtre on lui fit l'honneur de l'appeler le premier. Mais novice dans les roueries de la chicane, et la cervelle pleine de faux bruits et des commérages incohérents et même des contradictions dont on l'avait farcie, ce pauvre curé ne fit que battre la campagne du commencement jusqu'à la fin de sa déposition. – « Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Mr l'Abbé, demanda le juge à l'inculpé – Rien, Mr, si ce n'est que je regrette vivement d'avoir à compter un adversaire de plus dans un de mes confrères en cléricature. Toutefois je remercie Mr le Doyen d'avoir si bien pris ma propre défense que toute disculpation de ma part est désormais inutile et superflue. Les contradictions palpables qui lui sont échappées, mais qui n'ont pas échappé, j'en suis sûr, à votre sagacité, me dispensent de toute replique. J'oserai pourtant vous adresser une demande, et ce sera dans l'intérêt de mon innocent accusateur. – Ce serait, Messieurs, de dispenser Mr le Curé de la prestation du serment légal » Les juges étonnés se regardèrent, et comprenant la haute et délicate raison d'une si singulière requête, ils l'accueillirent favorablement, sans proférer un seul mot de blâme contre ce pauvre curé, bien assez puni par le ridicule de sa position. – A ce premier accusateur en succéda un autre. – Quand il eut cessé de parler, le Président du tribunal dit à l'huissier: « Apportez le crucifix et les cierges. » A ces mots le témoin d'ouvrir de grands yeux, de se gratter l'oreille et de demander en tremblant ce que tout cela signifiait. « Vous allez, lui dit-on, prêter serment devant le crucifix que vous avez dit la vérité, rien que la vérité, mais toute la vérité. – Oh! devant le crucifix reprit alors le plaignant je n'oserais pas faire serment; je ne veux pas risquer un parjure. – Vous n'êtes donc pas sûr de ce que vous avez dit » – « Pas tout-à-fait » – « Retirez-vous vos paroles? – « Si vous le voulez mais de grâce pas de serment! » – Allez et soyez plus prudent à l'avenir." Survient un troisième témoin, qui pérora longtemps, sans broncher le moins du monde. Quand il eût

fini : « Maintenant, dit le Président, vous allez jurer devant le crucifix que vous n'avez dit que la vérité. Huissier faites votre affaire. » L'Huissier dépose comme de coutume, le crucifix entre deux cierges allumés. Le témoin troublé pâlit et se tût. – « Jurez, lui dit le Président. – Je ne jure pas moi, je n'ai jamais juré et je ne jurerai jamais. » – « Mais ici la loi vous y force. » – Alors, MM., regardez comme nul tout ce que j'ai dit. » – « Vous avez donc menti ? » – « Je ne dis pas cela, mais je ne veux pas m'exposer à faire un faux serment. » Un quatrième de même refuse en prétextant que s'il a dit vrai pour le fond, il peut se faire qu'il ait brodé. – « Eh bien retranchez vos broderies, lui dit-on. – En ce cas M. le Président, ce qui me reste à dire n'en vaut plus la peine. » A ce candide aveu, nos graves magistrats ne purent s'empêcher de sourire. L'inculpé triompha, puis dans un brillant résumé des débats, il sut si bien faire ressortir son innocence et la fausseté des accusations portées contre lui, qu'il sortit du palais couvert d'honneur et de gloire. Ces us et coutumes m'ont paru si insolites que j'ai cru vous faire plaisir en les rapportant ; c'est d'ailleurs une preuve de plus à l'appui de l'assertion que j'ai précédemment énoncée. Faut-il qu'un peuple si religieux soit à la merci de quelques fougueux démagogues !

Ah ! si l'Église n'aurait pas à déplorer les effets désastreux de cette révolution qui menace de tout détruire. jamais non plus on n'eut osé nous enlever le Gymnase que nous tenions de la royale faveur de notre bon mais trop faible monarque. Ce Gymnase, un des derniers de l'empire, quand il nous fut remis, est devenu, grâce au zèle et aux talents de ses professeurs, un des premiers de l'Autriche, tant pour la force des études que pour le nombre et le choix des élèves ; on sait en effet que ses cours étaient suivis par la fleur de la noblesse Européenne ; eh bien, ce Gymnase contre lequel ne s'est jamais élevée la moindre plainte, on nous l'ôte sans cause, sans motif, sans ombre de prétexte, que dis-je ? après l'avoir publiquement loué pour son esprit patriotique.

Encore si l'on nous laissait l'enseignement privé ! mais bien qu'on l'espère et qu'on le croie généralement, pour moi je n'en crois rien ; car c'est un parti pris chez nos ennemis de nous traquer partout comme des bêtes fauves et de ne cesser de nous donner la chasse jusqu'à ce que nous ayons évacué la place. Il y aurait bien un moyen de parer ce coup ; ce serait à mon avis de faire reconnaître notre pensionnat comme séminaire Episcopal. Mais !... mais... ! dans ce pays !... Avec de pareils gens !... En ces jours surtout... qu'espérer ?... A la garde de Dieu !

F. Bole, ... ?

Turquie. Constantinople. Lettre du frère Darras au R. P. Dorr. 24 Février 1868.

Mon R. Père, P. C. Je vais vous parler aujourd'hui des Arméniens qui sont ici au nombre de 200,000 environ et qui forment la presque totalité de la population en Arménie et en Cilicie. Ils se divisent comme les Grecs en Catholiques et Schismatiques. A Constantinople, les Arméniens Catholiques sont peu nombreux et comme vous le savez, ils ont Mgr Hassoun pour patriarche primat. Les Arméniens des provinces sont presque tous schismatiques. Cependant il y a parmi eux un mouvement général de réunion à l'Église romaine. Partout dans ces pays orientaux on est las du schisme, et je ne m'étonnerais nullement que le prochain concile général fît rentrer toutes ces brebis égarées dans le bercail du Divin pasteur. L'an dernier cinq Evêques schismatiques avec leur patriarche de Cilicie sont venus à Constantinople pour se réunir aux

Arméniens catholiques. Il ne restait plus que quelques désaccords à faire disparaître. Malheureusement on ne s'entendit pas et le projet de réunion se trouva différé. Pendant la même année 1867, le même mouvement se produisit en Arménie, dans des circonstances assez singulières; voici le fait.

Il est bon que vous sachiez que les Arméniens d'Arménie, quoique tributaires de l'Empire Turc ont conservé dans leurs inaccessibles montagnes une indépendance dont ils sont très fiers. Ils paient aux Turcs un tribut si minime qu'il en est dérisoire. En 1865 le pacha de Marache voulut tenter un suprême effort pour les soumettre. Il prépara en secret une expédition formidable pour le pays. Heureusement ses projets transpirèrent et [illegible] aux oreilles des quatre petits rois Arméniens. Ceux-ci, à leur tour, se préparent en secret à la résistance, attendent l'arrivée des Turcs, les surprennent dans un défilé et les taillent en pièces. Les Turcs battus et pas contents (au rebours de la chanson) essayèrent de parlementer. Des négociations furent ouvertes, et le pacha Turc se montra d'une facilité qui eût dû faire soupçonner une perfidie. Le traité était tout à l'avantage des Arméniens. Les quatre princes sont mandés à Marache pour la signature des articles: ils s'y rendent sans défiance. Le pacha les reçoit d'une manière princière et pendant 12 jours leur donne une suite de festins. Le lendemain, les princes se présentent [illegible] se trouvent [illegible] de soldats Turcs. On les arrête et on les embarque pour [illegible] ils sont fort mal reçus par Ali Pacha qui les fait jeter en prison avec les malfaiteurs. Ils restent [illegible] deux mois. Enfin un Arménien catholique vint à apprendre le malheureux sort de ses compatriotes. Il court se plaindre à l'ambassadeur français protecteur de toute la nation. [illegible] va trouver Ali Pacha et lui signifie d'avoir à remettre en liberté les quatre princes [illegible] ministre Turc effrayé obéit, mais à la condition que les princes ne rentreront pas en Arménie. Voilà donc ces pauvres princes jetés sans argent sur le pavé de Constantinople. [illegible] ils viennent frapper à la porte de Mgr Hassoun, lui demandent l'hospitalité et promettent de revenir à l'unité avec tout leur peuple. [illegible] était bonne: Mgr allait partir pour les fêtes de Rome [illegible] les emmener avec lui au centre de la catholicité, leur montrer la pompe des fêtes catholiques [illegible] Pie IX dont la bonté et la douceur les eût subjugués. Mgr Hassoun le pouvait, mais la [illegible] de la dépense arrêta ses bonnes intentions. Le voilà donc parti [illegible] les princes au patriarcat [illegible] devait négocier à l'ambassade le retour des princes dans leurs montagnes. L'affaire traîna en longueur. Pendant ce temps les princes mal logés mal nourris, traités un peu trop cavalièrement se laissèrent [illegible] par les schismatiques qui leur prodiguaient l'argent à pleines mains. Ils quittent [illegible] catholique et se réfugient chez les schismatiques où ils sont reçus à bras ouverts et traités en rois. Peu après ils retournèrent dans leur pays, grâce à l'intervention française. Les sujets des quatre princes [illegible] contents de rentrer dans l'unité. Le retour et le changement des princes arrêtèrent leurs bons désirs. Bien plus, l'un des princes fut renié par ses sujets, qui voulant être catholiques élurent un autre chef. Ceux-là ont persévéré et il est bien probable que les autres suivront bientôt. Prions pour que Dieu achève son œuvre. — Mgr Hassoun a bâti un séminaire et une fort belle Eglise. Il y a [illegible] assez bon nombre de séminaristes [illegible] entr'autres 4 je crois à St Sulpice. L'un de ces prêtres Arméniens vient d'arriver récemment de Paris, tout enthousiasmé de la France, de son clergé et de ses œuvres. Il [illegible] recteur au grand Séminaire.

C'est un prêtre distingué. Comme il me visite assez souvent, il m'a confié ses projets de vocation. Il veut se faire Jésuite, mais Jésuite français. Il veut se présenter à St Acheul pour faire partie de notre belle province de Champagne. Seulement il doit attendre au moins deux ans pour obtenir de son évêque son exeat. Et je puis vous dire que sous ce rapport Mgr Hassoun n'est pas large. En voici un exemple. – Il avait placé 8 de ses séminaristes chez nos Pères de Gazir. Or, il arriva que le plus brillant de ces Arméniens voulut se faire Jésuite et partit pour Lyon à cette intention. Mgr Hassoun irrité rappela ses séminaristes, qui, obligés d'obéir, quittèrent nos Pères en pleurant à chaudes larmes, tant ils étaient attachés à la maison. Il y avait au reste que cette pensée de se faire Jésuites occupe l'esprit d'un certain nombre d'Arméniens catholiques. Seulement ils voudraient avoir un Supérieur arménien et un Provincial arménien. – " Cela viendra, leur ai-je dit, quand vous serez assez nombreux on vous formera en province et vous convertirez tout l'Orient. " – À coup sûr, ce ne sera pas encore demain ; ....

Vous savez que le Sultan actuel met en pratique les immortels principes de 89. Dans un discours récent, il a dit que toutes les religions avaient un droit égal à sa protection et que tous les cultes devaient se serrer autour de son trône et s'embrasser fraternellement. Le nouveau conseil d'État a admis dans son sein 8 catholiques et 4 grecs schismatiques. Trois des ministres sont catholiques. – Le parti de la vieille Turquie ou parti des fanatiques est furieux de ces atteintes portées à l'ancienne constitution ottomane et menace de se soulever. Aussi la police, dans une visite domiciliaire, vient de désarmer tout le clergé musulman. Les catholiques jouissent de la plus grande liberté. Le gouvernement leur donne même des terrains pour bâtir des églises et des hôpitaux. C'est ainsi que nos Pères vont probablement recevoir généreusement un terrain où ils pourront construire un collège. La demande est faite et elle a été parfaitement accueillie. – Vous voyez qu'ici l'avenir religieux nourrit de belles espérances. Le fanatisme musulman s'éteint peu à peu. Le temps n'est pas éloigné peut-être où la prédication de notre sainte religion sera libre, et alors quelle moisson à recueillir !

A. Daras. S.J.

Amérique – États Unis – Ohio – (Extrait des „Letters and Notices") Collège St Frs Xavier. Cincinnati. Janvr 1868

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus se répand rapidement et nous voyons se vérifier la promesse faite à la Bienheureuse Marguérite Marie. Il en est plusieurs parmi nous qui ne songent nuit et jour qu'aux moyens de faire mieux connaître et mieux aimer ce divin Cœur. Les catholiques ne se recrutent plus comme autrefois parmi le peuple seulement ; ils sont maintenant une vraie puissance dans l'état, témoin la haute position d'un bon nombre d'entre eux et la multitude d'Églises qu'ont bâti de toute part dans le pays et surtout dans les grandes villes. Vous seriez grandement édifié de voir notre église le dimanche. A la dernière fête de l'Immaculée Conception depuis 5 heures du matin jusqu'à dix, l'église n'a cessé d'être pleine : des flots de fidèles s'y succédaient sans interruption à toutes les messes, où ils communiaient en foule. A la première en particulier on a donné la communion à près de 1000 personnes. – La conversion d'un des plus puissants membres du Sénat, Monsieur Pugh, a fait sensation ici : elle est l'œuvre de nos Pères et il est devenu leur ami dévoué. Une autre conversion non moins illustre est l'objet de nos espérances, c'est celle d'un ami de Mr Pugh, qui, en sa qualité de chef du parti démocrate, a de grandes chances pour arriver à la Présidence. — On vient d'agrandir notre Collège ; il fait à l'heure qu'il est l'admiration de la ville et une fois achevé ce sera certainement un des plus beaux bâtiments des États Unis. Il pourra contenir, croyons nous, 600 enfants. Mais qu'il en coûte pour bâtir en ce pays ! les prix n'ont pas baissé depuis la guerre, malgré la proclamation de la paix. Les payes des ouvriers sont très élevées. Imaginez-vous que les maçons se font payer 6 dollars par jour ! (environ 35 francs de notre monnaie). Et les entrepreneurs sont encore trop heureux de les avoir à ce prix. —

Guatemala. Lettre du R. P. España au R. P. Studer, Quezaltenango 15 Mai 1868.

Mon R. P., P. C. — Établis en ce pays en 1857, nous y avons été aussitôt entourés des plus grands égards par l'élite de la population. Il n'en fut pas de même des pauvres indiens encore barbares. Leur langue, qui n'est qu'un ensemble de sons gutturaux des plus effarouchants pour une oreille civilisée, semble avoir été fabriquée par le démon lui-même pour retenir ces pauvres gens sous son empire. Nul mot pour exprimer des idées telles que Dieu, l'âme, l'Éternité; et quand on veut leur faire comprendre ces choses par des métaphores, ils les prennent dans leur vraie signification et se forment les idées les plus absurdes de notre sainte religion. Il y aurait bien un moyen: ce serait de leur faire apprendre l'espagnol; mais ils éprouvent pour cette langue une répugnance invincible. Vous jugez, mon R. P., s'il est navrant pour le cœur du missionnaire de voir, auprès de lui et sous sa main, tant d'âmes lui échapper. Ils sont 300 mille dans notre seule province. En revanche nous pouvons facilement exercer notre ministère auprès des indigènes du pays appelés ladinos; ils sont d'origine espagnole et on en compte ici de 25 à 30 mille. Nous avons trois congrégations: deux de femmes et une d'hommes. Cette dernière en compte 300; ce sont de pauvres gens du peuple; la plupart étaient, avant notre arrivée, voleurs ou ivrognes: ils font maintenant l'admiration d'une ville où il était inouï autrefois de voir un homme s'approcher de la sainte table. L'Apostolat du Sacré-Cœur de Jésus est établi dans notre mission. Laissez-moi vous raconter en finissant une merveille de ce Divin Cœur. Je suis mandé le 12 Mars dernier pour aller confesser un moribond. Je trouvai un homme baigné dans son sang, sans mouvement, sans paroles et sans l'usage de sa raison. Il s'était enivré et avait reçu en cet état cinq coups de poignard, dont trois mortels, à la tête et à la poitrine. Il n'était pas encore mort cependant, et c'était ce dont tout le monde s'étonnait. Que faire? Pas même un mouvement des paupières qui m'indiquât qu'il comprenait mes paroles. Je revins à la communauté la mort dans l'âme. Au moment de rentrer je trouvai précisément à la porte une personne chère au Sacré-Cœur, je la priai aussitôt d'aller se jeter aux pieds de N. S. et de lui recommander cette âme qui tombait en enfer. J'en dis autant à cinq membres fervents de la Congrégation des hommes qui se présentèrent providentiellement à moi dans le moment, et je me mis moi-même à prier avec ardeur le Cœur de Jésus. Au bout de deux heures, je fus mandé de nouveau. Cette fois, ô bonté du Divin Sauveur! c'était le blessé lui-même qui m'appelait. Je le trouvai sur son séant, en parfaite connaissance, ne poussant pas une plainte et ne me permettant pas même de le confesser par interrogations, mais s'accusant lui-même avec une netteté et une précision étonnantes. Les yeux baignés de larmes et pardonnant de bon cœur à son assassin, il reçut la sainte absolution, baisa l'image du Sacré-Cœur, auquel il se croyait redevable de son salut, et après avoir fait la 1re Communion, il expira tranquillement. Xavier España S. J.

Guyane Française. Lettre du P. Gally au R. P. Dorr Sparouine du Maroni, 17 Août 1867.

Mon R. P., P. C., Permettez-moi d'abord un peu de Géographie. Cherchez sur la carte de l'Amérique méridionale le fleuve Maroni qui sépare la Guyane Française de la Guyane Hollandaise. La rive droite est la rive française. A l'embouchure est situé le pénitencier de N. D. de la Pointe: le P. Demangin y est chargé de 500 repris de justice. Sept lieues plus haut est le presbytère et l'Église du P. Houdouin curé d'une paroisse de 150 libérés et d'une annexe de 100 condamnés. Puis vient St Laurent, le chef-lieu de 6 pénitenciers, avec les PP. Bégin et Arzur pour aumôniers. Une lieue plus loin se trouve St Louis et son hôpital; aumônier, le P. Verdière; c'est aussi la résidence du P. Gonnet, aumônier de St Maurice, paroisse rurale disséminée dans les bois sur 10 à 12 kilomètres et sans presbytère: un mauvais carbet sert de chapelle. Deux lieues plus haut St Jean, aumônier le P. Jardinier; 3 à 400 transportés libérés que la loi retient ici pendant un temps égal à celui de la peine qu'ils ont accomplie, 5, 6 ou 7 ans. A six lieues de là, voici Sparouine, avec ses quelques cents condamnés dont je suis l'aumônier depuis le 19 Octobre dernier. Sparouine est le nom de la rivière, large comme la Somme, qui se jette là dans le Maroni. Mes paroissiens logent 40 ensemble sous des hangars couverts de feuilles et ouverts à tous les vents. — Venez voir mon beau presbytère et ma magnifique Église. Imaginez-vous des pieux gros comme

la cuisse, et hauts de sept pieds, plantés en terre de mètre en mètre, par des lattes entrelacées. Sur ces pieux repose une charpente des plus simples, recouverte de quelques feuilles. L'église est semblable au presbytère. Vous concevez que nous n'y avons point de vitraux. Nous n'en avons point besoin du reste, car il n'y a pas de fenêtres. Le jour qui entre à travers les murs suffit amplement pour nous éclairer. Malgré notre pauvreté cependant, nous avons là trois autels qui ne manquent pas d'une certaine magnificence. Mais, me direz-vous, avec vos habitations si primitives ne craignez-vous pas les voleurs ? — Mais non, on serait tenté parfois de se demander s'il y en a ici. En France, ce serait autre chose. — Les trois autels touchent ma chambre, le tabernacle n'est pas à un mètre de mon lit ; puis, un factionnaire est à ma porte. Il y a là 18 soldats et 2 surveillants ; deux distributeurs des vivres, un agent des bois, un commandant, un médecin et un agent comptable. Tous armés jusqu'aux dents. Cela, vous comprenez, aide beaucoup nos transportés et suffit pour les rendre doux comme des agneaux. — Quant aux habitants du pays, il y en a bien quelques uns, mais, sur un parcours de plus de 25 lieues, il n'y en a pas plus de 200. Ce sont des noirs, éparpillés par petits groupes sur le bord du fleuve ; ils logent dans des cabanes auprès desquelles la mienne est un château ; vivent de pêche et de chasse et font avec des racines d'un arbuste une sorte de pain qui n'est pas désagréable. Leur costume est une nudité à peu près complète. Si j'en excepte le capitaine et sa famille qui demeurent à une petite lieue de Sparouine et qui remplissent leurs devoirs religieux, les autres vivent comme des sauvages. Sparouine n'est pas un pénitencier très sain, les malades ont été très nombreux, et nous avons eu passablement de morts. L'administration s'en est émue, et le pénitencier vient pour cette raison d'être supprimé. Nous allons donc déménager pour descendre vers la mer. — Nous avons ici le vampire qui n'est point un être fabuleux. C'est une espèce de grosse chauve-souris. Il y a trois mois environ, dans une case de 40 transportés, 7 d'entre eux, pendant la nuit, ont été mordus aux pieds par ces animaux qui leur ont sucé un peu de sang. Ces morsures du reste n'offrent aucun danger et sont promptement guéries. Mais il est ici d'autres bêtes, je ne dirai pas plus terribles, mais certainement plus désagréables. Ce sont les chiques. Leurs dimensions linéaires sont environ un cinquième de celles de la puce, soit en volume $\frac{1}{125}$. Dans ce pays elles logent partout, vous en portez avec vous sans le savoir, et sans les apercevoir. Elles se glissent furtivement dans la chair sans faire beaucoup de mal ; souvent on ne les sent même pas. C'est une chose singulière ! elles ne mordent ni ne sucent mais elles entrent sans un bruit et se suivent jusqu'à la chair. Là, elles déposent leurs œufs enveloppés dans un petit sac de soie blanche. En 15 ou 20 jours ce sac devient gros comme une lentille, et c'est alors qu'on éprouve une vive démangeaison. Cet animal n'est du reste point dangereux si on a soin de l'extraire soit quand il entre soit avec son sac pendant la période du développement. Quelqu'un qui rentrait en France, eut dit-on l'idée d'emporter jusque là une nichée ; il la laissa donc croître, puis briser son sac, travailler dans sa chair et vivre à ses dépens. Il en résulta une ulcère et le climat de France aidant, la gangrène s'y mit et força d'amputer. A propos de gangrène il est bon de savoir qu'elle se guérit assez facilement en Guyane. Je connais un homme fort bien portant maintenant dont la gangrène avait la gangrène a rongé il y a 4 ans, la poitrine sur une surface de 0,25 centimètres de diamètre ; il est vrai que les médecins l'avaient abandonné ; mais la bonne sœur Antoinette se mit à le soigner et le guérit. Les condamnés ne se convertissent pas en foule ; mais ce qui est déjà beaucoup ils comprennent qu'ils ont dans leur aumonier un protecteur et un défenseur. Ils disent même que c'est leur seul protecteur à la Guyane. Ils viennent assez souvent me voir, mais presque toujours ce sont des affaires temporelles qui les amènent. Cependant il y en a parmi eux qui reviennent à de très-bons sentiments. Un peu plus du tiers de mes Français ont fait leur Pâques ; de temps en temps quelques uns ouvrent les yeux et viennent se confesser. Ils font des confessions de 15, 20, 30 et 40 ans. A la mort personne ne refuse les sacrements. J'ai aussi un certain nombre d'Arabes environ 130, quelques uns d'entre eux demandant le baptême avant de mourir. —

J'ai en ce moment pour catéchumène un marabout, le plus instruit de tous; il est infirmier et m'est d'un grand secours pour les pauvres arabes moribonds. J'espère qu'il n'en laissera pas mourir un seul sans le baptême. Gally. S. J.

Extraits d'une lettre du P. de Montfort. – Cayenne, 24 Mars 1868. –

Une condamnée bretonne avait épousé en 1861 un transporté du même pays. Le mari était excellent blanchisseur, et ils auraient pu facilement gagner honnêtement une certaine aisance, mais le tafia, le vin, la bonne chère emportaient tout et même ce qu'ils ne gagnaient honnêtement. Leur maisonnette était un [illegible] de tapage: par une première mesure disciplinaire on les fit déloger, et on les installa sous l'œil des gendarmes dans une autre case située à 25 pas de leur caserne. Les choses allèrent bientôt tout aussi mal; les bons gendarmes se trouvaient souvent obligés de faire la police jusque dans leur case. C'était toujours à tort au dire de nos Bretons. Un jour ils vinrent se plaindre à moi des Gendarmes, qui étaient venus tout bouleverser chez eux à minuit, prétendant qu'ils avaient du tafia caché sous leur paillasse. « Comme si nous ne l'aurions pas bu si nous en avions eu! » me disait la femme, et j'avoue que cet argument en faveur de leur innocence me sembla presque sans réplique. Enfin par une deuxième mesure bien rigoureuse, on fit cesser le scandale en leur retirant leur case et leur concession, envoyant le mari tout seul dans une des concessions de Kourou, et mettant la femme au couvent c'est-à-dire avec les filles condamnées qui attendent l'époque de leur mariage dans un enclos où elles sont confiées aux soins des Sœurs de St Joseph de Cluny. Pauvres sœurs, elles ont là une mission bien pénible mais bien méritoire. Après cette séparation le mari s'est découragé, il a disparu; voici quatre ans qu'on n'a pas eu de ses nouvelles. Quant à sa femme, elle est redevenue bonne, dès qu'elle n'a plus eu à boire. Sa foi s'était toujours conservée, elle s'est mise à prier et être une femme de bon conseil pour les autres de ce singulier couvent – [illegible] les sœurs [illegible] [illegible]. [illegible] dernièrement quoique encore jeune elle a vu la mort approcher. Elle avait si froid qu'il fallait mettre du feu autour de son lit: le médecin lui proposa de la rappeler à la vie en lui faisant boire du rhum: « Oh! merci dit-elle j'en ai bien trop bu. C'est que je suis punie par où j'ai péché. » Puis elle continua à recevoir tous les sacrements afin d'en mieux profiter pendant qu'elle avait toute sa connaissance. Elle était remplie de confiance dans la miséricorde divine, mais d'une confiance bien humble et parfois elle craignait d'espérer trop facilement son pardon. « J'ai tant péché » disait elle. — Un homme d'un savoir fort et très court venait en 1863 de finir sa peine. Quand on l'a terminée comme condamné, on la recommence sous le nom de Libéré, seulement le pénitencier affecté aux libérés s'appelle Village, il y en a deux: St Pierre et St Jean. Notre homme s'établit donc à St Pierre: il se mit à abattre une partie de la forêt sur le bord de la crique et avec trois autres libérés comme lui il se fit un joli commencement d'habitation. Il travaillait plus que tous les autres mais la paix n'habitant guère entre eux, il laissa aux autres le fruit de son travail et commença un nouvel établissement à quelques centaines de mètres sur la même crique. Pendant ce temps un ex-médecin condamné à 8 ans de travaux forcés, pour un crime qui sans être [illegible] est assez commun, finissait sa peine, que sa bonne conduite avait fait réduire à 6 ans. Le voilà donc Libéré mais « à vie en Guyane » comme disent nos transportés c.-à-d. pour devenir habitant de St Pierre jusqu'à la mort. Et cet homme qui n'a jamais travaillé la terre, qui pendant sa peine a toujours été employé dans les bureaux, se voit dans l'alternative de rouler la brouette et de vivre jour et nuit avec les hommes du chantier [illegible] notre libéré mêlé de condamnés ou de prendre une hache et d'aller seul, dans une portion de forêt qu'on lui désigne avec sa force et son corps, pour transformer en champs cette partie de forêt. Au chantier, on lui donnerait la ration des condamnés et même une paye de 0,05 par jour (les bons terrassiers gagnent jusqu'à 0,15). Dans le bois, on ne lui donnerait que les vivres et pendant deux ans seulement. Ce pauvre homme qui est assez bien marié en France, que sa femme et sa famille recevraient avec plaisir, est devenu comme fou de désespoir: il a choisi la hache et le séjour de la forêt et comme il est incapable de se servir de la hache (il a plus de 60 ans), il a été recueilli par un camarade du même

age, mais plus au fait des travaux. Malheureusement voilà que son hypocondrie le rend presque insupportable et il faut se séparer; pour comble de malheur une maladie survient et il faut aller à l'hopital. Notre pauvre médecin en est sorti maigre et jaune à faire peur. Il n'est pas question qu'il puisse manier la brouette ni la hache. C'était là que l'attendait la charité de notre pauvre sourd; il le prit chez lui. Dès le lendemain il va avertir il va avertir l'autorité du village qu'il a recueilli ce malheureux on lui accorde de continuer sa bonne œuvre, mais en le privant de son vin pour quinze jours, parce qu'il avait agi la veille sans permission. Voici maintenant que l'humeur par trop aigre du médecin rend sa société insupportable à notre charitable sourd; qu'imagine alors celui-ci? De laisser sa maisonnette, son jardinet, ses champs, enfin tout le fruit de son travail depuis près de cinq ans, à son pauvre camarade et d'entreprendre tout de nouveau un nouvel établissement. A peine son Aumonier a-t-il pu le décider à ne pas exécuter ce projet: il a maintenant 55 ans, il a été malade à la mort par suite d'épuisement, certainement entreprendre une nouvelle concession serait se condamner à une mort prochaine, et enfin l'autre pauvre homme est si nul en fait de culture, qu'il ne saurait pas profiter de ce qu'on lui laisserait. Certes ce pauvre sourd donne à bien des honnêtes gens des leçons de courage, de travail, d'amour de la paix et de la charité et il en fort humble ——. Je dois ajouter ici que l'administration a le projet de venir en aide à ces pauvres libérés concessionnaires; elle leur promet de leur faire des chemins, et de les aider à faire leurs cases, soit en leur prêtant deux de leurs camarades pendant trois mois, soit en leur donnant une prime de 100^{fr} pour une case faite toute à leurs frais, mais une vraie case de 8^{m} sur 4^{m}, élevée sur des patins de 2^{m}. Au commencement, beaucoup de libérés se contentaient de „parapluies„: quatre piquets formant un carré de 2^{m} plus ou moins réunis par un clayonnage, sauf une entrée fermée par deux planches, le tout recouvert par des feuilles servait de chambre et de grenier quelquefois encore de poulailler. On ne permet le mariage qu'à ceux qui ont une case; mais quatre ont seuls profité de la permission sur environ 800 qui habitent ces villages„. —— Au commencement de 1863, il y avait près de 5 ans qu'on habitait plus ou moins St Pierre, mais il n'y avait pas d'endroit décent pour y dire la Messe. Le Père venait le Dimanche matin, et arrangeait comme il pouvait sa chapelle sous un coin de la galerie de la case des gendarmes, quelques hommes se mettaient à l'abri sous la galerie, les autres restaient à la pluie ou au soleil ou ne venaient pas. A force d'instances on obtint un charpentier pour faire une église et un presbytère. Quand je dis charpentier, c'est beaucoup dire: c'était un homme qu'on avait mis à faire le travail de la charpente, et comme il était dévoué, il finit par bien faire. C'était du reste un très-brave homme, bon chrétien condamné avec sa femme pour une faute qui je crois ne les avait pas rendus coupables. Sa femme était un des meilleurs sujets d'une des maisons centrales de France et c'est pour cela, je pense, qu'elle ne pouvait obtenir de venir rejoindre ici son mari. Donc celui-ci, nommé Difer, travaillait avec ardeur à tailler et assembler les bois de la chapelle et du presbytère, qui ne devaient faire qu'un seul bâtiment, tout en charpente; quand après environ 20 mois de travail, il se trouva tout épuisé, la fièvre ne le quittait plus. « Il faut aller à l'hôpital, mon cher Difer, lui disait l'aumônier en insistant beaucoup. » — « Ah! mon Père, si je quitte, on va laisser cela, et St Pierre sera encore sans église et sans aumônier. J'aime mieux aller jusqu'au bout. » — Il y est allé en effet et peu de jours après, il était mort. St Pierre a eu son aumônier en 1864 et on a pu en 8bre 1865 avoir le S.t Sacrement en demeure dans cette église. Certes, St Pierre aura ouvert incontinent les portes du ciel à ce bon charpentier. — de Montort, S.J.

Extrait d'une lettre du P. Builly. — La Guyane est dans un assez misérable état. On a vu la mortalité effrayante qui y régnait dernièrement. Elle a cessé fort heureusement et les survivants un moment démoralisés reprennent un peu de courage. Le gouvernement a abandonné quatre pénitenciers pour cause d'insalubrité, il a renoncé à l'exploitation des bois où se gagnaient la plupart des maladies et a donné des ordres, paraît-il, pour faire à St Laurent

des essais sérieux de culture. Malheureusement, le terrain est maigre; il faudrait beaucoup d'engrais et il y en a fort peu. Les essais de culture faits jusqu'à ce jour y ont peu réussi. Les cotonniers languissent, les cafeiers sont morts en beaucoup d'endroits. Le manioc, il est vrai, le maïs, la patate viennent bien ici, mais ces produits rendent fort peu. Il n'y a que la canne à sucre à pouvoir sauver nos pauvres concessionnaires: elle est cultivée maintenant en grand, et on vient d'installer une usine pour en débiter les produits. Espérons dans l'avenir. Les enfants, vous le comprenez, voilà l'avenir de la colonie: Eh bien! un grand nombre sont anémiques et ne vivent pas. Les autres sont si chétifs qu'ils font peine à voir. L'administration vient de fonder ici deux écoles-orphelinats. L'une dirigée par les sœurs de St Joseph de Cluny compte déjà 20 filles, l'autre confiée aux frères des écoles chrétiennes a 8 ou 10 garçons. Les enfants sont admis dans ces écoles à l'âge de 4 ou 5 ans. Quant à notre œuvre, elle continue d'aller son train. Nos Pères ont donné dernièrement aux filles du couvent une retraite couronnée du plus beau succès. Sur plus de 60, 2 seulement ne se sont pas approchées des sacrements: beaucoup ont fait des confessions générales; en un mot, elles sont sorties de la retraite, totalement changées. — Bailly, S.J.

Extraits d'une lettre du R. P. Géré — St Pierre du Maroni le 27 Mai 1869. —

Le R. P. Supérieur vient d'agréger tous nos pénitenciers à l'Apostolat de la prière. Cette œuvre obtient quelques succès parmi mes pauvres paroissiens, les êtres les plus misérables peut-être de la transportation. Ce sont les forçats condamnés à 8 ans et au delà, et obligés, après 8 ans d'attendre la mort en Guyane. Concevez-vous l'état de ces hommes, et leur irritation de se voir, leur dette une fois payée, ainsi retenus en Guyane. Tout cela n'est guère favorable au développement des sentiments religieux. Aussi n'est-ce que par obéissance que je me suis hasardé à parler à ces pauvres gens de la dévotion au cœur de Jésus, de l'Apostolat de la prière. Mais tel est l'attrait de ce divin Cœur, que le succès, tout minime qu'il est, a dépassé mes espérances et même mes pensées. Après une 1re instruction quelques uns se font inscrire. Après une seconde d'autres se présentent. Je profite des confessions pascales pour en parler à ceux qui me semblent le mieux disposés. J'arrive ainsi à inscrire 30 apôtres. En prenant leurs noms, je leur explique de mon mieux la nature de l'œuvre, les conditions nécessaires: j'ai soin d'ajouter que la pratique de piété propre par excellence à l'apostolat de la prière, c'est la confession mensuelle et la Communion du 1er Vendredi ou du 1er Dimanche du mois en l'honneur de la passion de N. S. et de son sacré Cœur. Le 1er mois j'avais 6 Communions, le 2e mois 7 Communions, le 3e mois, 9; le 4e mois, 15.!! N'est-ce pas admirable ? Si telle est la puissance du Cœur de Jésus sur des cœurs de galériens, de forçats de la pire espèce, quel empire n'exercerait-il pas sur des âmes jeunes et encore pures. C'est en partie aux prières de mes apôtres que j'attribue le nombre relativement considérable que j'ai eu de mes hommes à faire leurs Pâques: les deux tiers de ceux qui sont disséminés dans les bois et le tiers de ceux qui vivent en commun, à peu près.

Extrait d'une autre lettre du même. — Outre ma principale paroisse de St. Pierre, j'en ai une autre qui se compose d'un chantier où l'on envoie en punition les plus méchants forçats. J'ai là 57 Catholiques sur 81 condamnés; le nombre change souvent. Il y a 1 Protestant, le reste se compose d'Arabes. Sur mes 57 Catholiques, 35 ont fait leurs Pâques. La communion générale a eu lieu le Dimanche de Quasimodo: journée magnifique sous tous les rapports, temps superbe, conduite exemplaire de la part de tous les hommes du Chantier, messe chantée, salut solennel le soir. L'un d'eux, celui dont je veux vous faire l'histoire en deux mots, n'avait pas communié depuis 18 ou 19 ans; Huit ou dix ans de service militaire, huit ans de travaux forcés.... voilà sa carrière. Vous comprenez que c'était un poisson de poids. Il s'était approché de la ste table le matin. Le soir il vient me trouver et me dit: Mon père je ne me reconnais plus. Figurez-vous que je n'ai pas juré une seule fois aujourd'hui, pas dit une parole grossière, moi qui ne savais faire que cela la journée entière autrefois.

[illegible] malgré mon infirmité, je me sens heureux ; je n'avais jamais [illegible] d'autant de bonheur dans toute ma vie — Eh bien mon brave, il faut tenir bon maintenant. Vous voyez bien que la confession et surtout la communion sont bonnes à quelque chose. Pour affermir ces bons sentiments qui vous animent il faudra revenir à la Pentecôte. Ce sera [illegible] année [illegible] [illegible] — Mon Père, je vous le promets, c'est le jour anniversaire de ma [illegible] — [illegible] pas tout encore. Il faut bien amener d'autres [illegible] ; comme vous [illegible] [illegible] grand, une barbe magnifique, des traits fortement accentués — Mon Père, [illegible] qui m'avaient promis [illegible] est allé jusqu'auprès de la chapelle, [illegible] le [illegible]. Maintenant je serai plus fort. Comment aurais-je pu entraîner les autres [illegible] je suis allé deux fois jusqu'à la chapelle, puis je suis revenu. Ce n'est pas la 1ère fois que j'ai [illegible] jusqu'au bout.

Ce brave homme n'a pu [illegible] il m'était tout confus... Plusieurs autres hommes m'ont [illegible] aussi tout étonnés, [illegible] revenons pas. C'est admirable ; nous n'avons pas entendu une parole inconvenante aujourd'hui — [illegible] [illegible] comme à la fin de notre retraite — Très bien pour le Pasteur et le troupeau. [illegible] pas son temps à travailler pour ces [illegible] gens.

M. [illegible] Gé[illegible]

Guyanne Anglaise. — [illegible] [illegible] et Notices [illegible] [illegible] [illegible] considération [illegible] et [illegible] la religion catholique en ce pays.

[illegible] M. [illegible] [illegible] [illegible] Mars 1[illegible] — [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] On a ici une bien [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Nous avons eu dernièrement une grande [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Mayor [illegible] à l'évêque et au vicaire-général avec ses compliments [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] nager pour les visiter. Ils reçurent [illegible] du gouverneur une invitation [illegible] [illegible] [illegible] par lui et quelques jours après la femme du gouverneur les fit prier de vouloir bien assister à une soirée dramatique qui devait être représentée dans le palais même du gouverneur [illegible] [illegible] les [illegible] et [illegible] les fleurs de police [illegible] ne manquaient pas de nous les présenter, [illegible] Nos religieuses en particulier sont l'objet de l'admiration et des attentions de tous. Le Mayor qui n'est [illegible] pas catholique fut grandement contrarié de leur refus de visiter [illegible] [illegible] un jour pour elles seules et leur offrait de les amener et de les reconduire en voiture.

Dernièrement le P. [illegible] alla visiter la maison de détention et il doit y rester une semaine. Dès que l'Inspecteur de la prison [illegible] [illegible] son arrivée, il l'envoya prier instamment de vouloir bien [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] notre ministère des plus faciles et des plus fructueux [illegible] [illegible] [illegible] je n'ai jamais eu une [illegible] à mon Dieu en soit béni !

[illegible] [illegible] [illegible]

Brésil. — [illegible] [illegible] [illegible] — Messieurs Henri Hornby et George Montaigny, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à Widnesbury (Angleterre) [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de les faire émigrer dans

des contrées hospitalières. Ils jetèrent les yeux sur le Brésil et en écrivirent au [illegible] [illegible]. [illegible], à la date du 5 Décembre 1867, leur donna sur ce pays les renseignements les plus précieux et les plus engageants.
Le climat leur écrivit-il, est tempéré, la terre remarquablement fertile et la vie à très bon marché. Qu'un homme vienne seulement avec ses habits sur le dos, et pourvu qu'il ait les forces et la volonté de travailler, il réussira infailliblement.

Monseigneur l'Évêque de Porto Alegre se réjouit grandement de l'arrivée de nouveaux émigrants. Le Président de la Province et bon nombre de personnages de marque qui ont discuté ce projet. Enfin l'Empereur et ses ministres en sont hautement satisfaits.

En voici une preuve non équivoque : le gouvernement du Brésil se charge du voyage, de l'entretien, de l'habillement des émigrants durant la traversée d'Angleterre au Brésil ou même aux États-Unis. A leur arrivée, il leur fournira les semences et tous les instruments aratoires ; et pourvoira encore un mois durant à leur subsistance. L'Empereur du Brésil s'engage encore à établir pour les émigrants des Églises et des écoles. Leurs prêtres auront des honoraires ~~[illegible]~~ sûrs et convenables [illegible] sous la haute protection du gouvernement qui veillera avec soin à leur remplacement en cas de décès ou de maladie. » Dans une autre lettre adressée au R. P. [illegible] à la date de Décembre 1867, le P. Lazenby donne ces détails suivants : « J'espère voir le commencement d'une grande émigration de catholiques anglais et irlandais vers cette magnifique contrée. [illegible] [illegible] que j'ai déjà [illegible] un Prêtre pour nos nouveaux colons. Quatre-vingt-seize familles ont signé un mémoire adressé au St Père pour lui demander sa bénédiction et lui découvrir leur projet d'émigration au Brésil. On a déjà délimité le territoire qu'ils occuperont. »

Joseph Lazenby. S. J.

CHINE. — Kiang-Nan. — Lettre du P. [illegible] au R. P. Provincial (sur la mort du P. Rizzo) Zi-ka-wei [illegible] Janvier 1868. — Mon Révérend Père Provincial. P. C.

Laissez-moi vous donner quelques détails sur la maladie et la mort du P. Rizzo. Vous pourrez je pense [illegible] tous deux des notes qui les intéresseront. Il était comme vous le savez ministre à Yang-Kim-Pan, dans la cité Européenne, où il s'occupait des Anglais, des Italiens, des Français, des Espagnols et des Flamands. Il avait commencé une œuvre éminemment apostolique et qui promettait avec le temps des fruits considérables. C'est l'œuvre des Manilois : au nombre de [illegible]. Ces pauvres gens pour la plupart matelots sont tout à fait abandonnés, ne sont pas mariés et vivent en concubinage avec des Chinoises. Le Père avait entrepris de régulariser leur position autant qu'il le pourrait, ce qui était, vous pouvez le croire, chose difficile. [illegible] il réussissait. J'en atteste ces foules de Manilois qui vinrent plusieurs fois à Zi-ka-Wei demander de ses nouvelles, et toutes ces femmes qui remplissaient l'église de Yang-Kim-pan, pleurant et priant pour lui, quand elles apprirent sa maladie et sa mort. Il avait fait sa retraite quelques jours avant notre arrivée [illegible] [illegible] il passa sans avertir personne 3 ou 4 nuits sans pouvoir dormir à cause du froid. [illegible] [illegible] Pères, il prit le germe de sa maladie. A notre arrivée il vint à bord pour nous chercher, [illegible] [illegible] [illegible]. Par un fâcheux concours de circonstances dues en partie à son inexpérience, il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] étant déjà fatigué. Le lendemain il était pris de vomissements, de douleurs de tête qui ne disparurent que quelques jours après. Il s'était exposé deux fois pendant la nuit pour une [illegible] [illegible] [illegible] d'un grand froid à une haute température et réciproquement. Tous les refroidissements sont dangereux dans ce pays. Avant le dimanche d'avant Noël, il nous arrivait malade dans ce pays, à Zi-ka-Wei. Le F. [illegible] vit tout de suite que c'était grave. C'était déjà bien tard. Il le fit coucher. Les premiers jours la maladie n'était pas nettement déclarée ; on pouvait craindre une fièvre scarlatine, le typhus, une maladie de foie, une pleurésie. Quant au Père, il ne pensait qu'à retourner après 2 ou 3 jours

de [illegible], puis s'occuper de ses chers Manitou. [illegible] resta toujours résigné, content, aimable et reconnaissant. « Je suis au bon Dieu, disait-il, [illegible] à la mort, s'il veut que je meure, que sa volonté soit faite, je suis content de ne pas faire ma volonté mais celle de Dieu, [illegible] que je [illegible] sa gloire. » — Une autre fois : « Je voudrais [illegible] faire telle chose, et telle autre (il parlait de ses Manitous) mais si le bon Dieu ne veut pas, qu'il s'arrange comme il voudra, pour moi je suis bien tranquille et résigné. » Pendant cette première période il souffrait quelquefois de vives douleurs. Une fois il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] volontiers les mêmes douleurs pendant [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à [illegible] l'occasion de [illegible] quelque chose à offrir à Notre Seigneur. [illegible] les symptômes d'une pneumonie tout avancés se déclarèrent. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. C'est alors qu'il montra son état, mais il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] comme [illegible] [illegible] on lui répondit : « Je ne refuse pas de mourir [illegible], [illegible] [illegible] ni vivre ni mourir, je ne veux que la volonté de Dieu. » Quelques jours avant sa mort, [illegible] [illegible] [illegible] : « Je suis prêt à mourir, disait-il au père Bottoli son père spirituel, mais je crois néanmoins [illegible] la Ste Vierge me guérira, ce n'est pas que je refuse de mourir, mais la Ste Vierge me donnera le moyen de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] mon [illegible], quand je serai au ciel comme je [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] que le P. Bottoli venait le voir : « Comment va votre Révérence, mille remerciements à votre Révérence. » Et cela jusqu'au dernier moment. Ayant su que les novices faisaient une neuvaine pour lui : « comment [illegible] [illegible] pour leur rendre tout cela ? » La veille de sa mort, [illegible] [illegible] l'Extrême Onction, il renouvela ses vœux de religion et voulut demander pardon à toute la communauté, [illegible] [illegible] [illegible] tous les [illegible] [illegible] comprendre, ajoutant qu'il prierait [illegible] d'une manière [illegible] pour [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et s'efforçait de répéter les oraisons qu'on lui suggérait : « Jésus Marie Joseph » « Mon Dieu je vous aime » étaient ses prières favorites ; puis il baisait son crucifix et demandait parfois à [illegible] ; très souvent le Fr. [illegible] lui donnait la bénédiction au nom du Supérieur, du P. Provincial, du P. Général. « Vraiment, répondit-il, quel plaisir de mourir avec de si braves gens ! » [illegible] [illegible] [illegible] au P. Bottoli : « Mon Père je suis content de mourir, [illegible] [illegible], seulement je vous prie d'écrire à mon Père et à ma Mère que je meurs content. » Le matin même de sa mort, [illegible] [illegible] pas de [illegible], pendant sa maladie : « Je serai bien honteux, disait-il au F. Hersent quand j'arriverai au Ciel de n'avoir rien fait encore pour le bon Dieu. » Et au P. Bottoli : « La Ste Vierge oh ! je vais donc la voir face à face. » [illegible] [illegible] il lui avait répété : « Mon Père, je l'ai toujours aimée depuis mon enfance. » En effet on dit de lui [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] dès l'âge de 4 ans et recevant la Ste Communion tous les [illegible] [illegible] [illegible] jeûnait tous les samedis. [illegible] [illegible] [illegible] à quelqu'un [illegible] [illegible] perverti dans la Cie, parce que les supérieurs ne lui avaient pas permis de continuer cette pieuse pratique.

Cependant le moment approchait rapidement. On avertit le Supérieur, qui accourut de Tom-Ka-dou. Les deux ou trois dernières heures le frère pense que sauf quelques intervalles il avait perdu à peu près l'usage de la raison. Le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] en rien embarrassé. Après deux petits accès, le troisième l'enleva à 2 h. du soir le 3 janvier [illegible] [illegible] du mois.

C'est le 3e mort depuis Mars '85. Moriatur anima mea morte justorum, mais dans 30 ou 40 ans !

Après une si belle mort ce que j'ai le plus admiré, c'est comme je l'ai déjà dit : le dévouement si délicat et si intelligent du F. Hersent et la charité de tous les nôtres. Oui, dans la Cie, il y a une grâce pour bien mourir, et une grâce aussi pour bien assister les autres dans leurs derniers moments.

Encore quelques mots : Le P. Rizzo avait reçu la tonsure à l'âge de 8 ans, était entré dans la Cie à 19 et il est mort avant d'atteindre sa 26e année. C'était un [illegible], parmi les scholastiques de Vals et de Laval, qui l'ont

connu ; qu'il avait toujours conservé blanche sa robe baptismale. Toujours prêt à [illegible] conseil, toujours [illegible] à recevoir des avis, il aimait à se cacher, et [illegible] n'avoir jamais rien fait de bien. Cependant il n'était pas exempt de défaut et une certaine timidité le rendait parfois raide avec les autres et un peu [illegible]... mais c'était bien contre sa volonté ; car on ne pouvait trouver personne de plus complaisant, de plus disposé à rendre toujours service et à obliger les autres, en se chargeant de leur besogne, et en leur offrant tout ce qui dans ces petites affaires pouvait leur faire plaisir. C'est le témoignage du Père [illegible] son supérieur à Yang-kin-pang. — Je ne puis taire ce qu'un Scholastique, le f. [illegible] Bt. Sen raconta au P. Zottoli avec une grande simplicité. On venait d'annoncer à Tom-ka-tou le danger qui menaçait le Père. Après la récréation de midi, les scholastiques se rendirent à la Chapelle de la Ste Vierge pour obtenir de lui la guérison du malade : « Je lui présentai, dit le f. Sen, une à une, toutes les raisons qui pouvaient l'engager à nous accorder notre demande, et à mesure, j'entendais au fond de l'âme, la réponse de la Ste Vierge qui détruisait la raison. Enfin n'ayant plus rien à dire, au moins, ajoutai-je, ce sera pour notre consolation : je n'entendis pas de réponse et je me dis : c'est fini, il est mort, la Ste Vierge l'a emmené ; il était 2 h ½ juste. » Or c'est à 2 h ½ que le Père rendait le dernier soupir. — Après la mort du P. Rizzo, je disais au R.P. Della Corte : « Celui qui est le plus à plaindre, n'est pas celui qui part, mais vous qui restez avec un homme de moins » — Que voulez-vous, me répondit-il, il ne faut jamais perdre courage, mais quand les autres seront morts, le dernier fermera la porte, et n'aura personne pour lui fermer les yeux. » C'est une rude épreuve ! Pfister. S.J.

(Communiqué par le R.P. Pfister)

— Lettre du P. Carrère au R.P. Supérieur Della Corte. (Affaires de Ngan-kin-fou) — [illegible] Ngan-kin, j'ai rendu visite à quelques mandarins. Le Kiang-nin-fou se montre très aimable, et me promet d'annoncer ma visite au vice-roi Tzen. Le Tiang-[illegible]-thien-tiang me reçoit avec les marques d'amitié ordinaires. [illegible] jeune homme a [illegible] les intérêts. Il a donné un repas aux candidats à la licence [illegible] de Ngan-hoei, leur a expliqué ce que nous faisons ici, a dissipé les préjugés que d'infâmes libelles répandus à Ngan-kin avaient enracinés dans leurs cœurs. — « [illegible] à les introduire dans votre ville, leur a-t-il dit, si ce n'étaient pas de braves gens » — et ils sont repartis bien disposés en notre faveur. — Le lendemain 3 Octobre le Kiang-nin-fou me rend sa visite, je le reçois en compagnie des PP. Lelec et Tsiang. Ce personnage que nous appelions autrefois le léopard, redouble d'affabilité ; il me demande pourquoi notre barbe de la lèvre supérieure s'arrête [illegible] de notre bouche sans descendre plus bas. — « Je la coupe, répondis-je, parce que si elle était trop longue elle [illegible] pour manger le riz ». Il sourit de cette raison, [illegible] pour lui. Bref il a vu le Vice-roi, et sollicité une audience en mon nom. Le grand homme (le Vice-roi) a demandé [illegible] l'affaire ? — « Pour aucune, c'est une simple visite [illegible] Ngan-kin-fou » — « Mais, dis-je alors au Kiang-nin-fou, demain, serez-vous là pour m'aider à parler ? je suis bien peu devant un si grand homme ». — Il m'a regardé d'un sourire qui semblait dire : « Ah ! le coquin », et il ajouta — « Certainement j'y serai. Avec qui viendrez-vous ? » — « En petit comité [illegible], je ne serai accompagné que du P. Tsiang. — Le 4, les 3 premiers mandarins (Tseng-seu-thien, Kiang-nin-hien, Kiang-nin-fou) m'attendaient dans la seconde enceinte du palais, les oreilles des manches tombantes, je fais aussi tomber les miennes. Les chaises de ces mandarins doivent dû s'arrêter à la première enceinte, mais le Vice-Roi avait donné ordre de faire avancer la mienne jusque dans la seconde. Après les salutations aux trois Ta-lao-ié (c.a.d. magistrats) le Kiang-nin-fou dit au P. Tsiang — « Tenez-vous debout à côté du Père pour bien entendre et interpréter tout ce qu'il dira » — puis ils me conduisent à l'entrée de la 3ème enceinte parce que je n'avais pas la permission de pénétrer plus avant. J'avance avec le P. Tsiang. Le grand homme était là en costume devant la porte il me reçoit avec un sourire aimable, me salue avec [illegible] et me conduit dans la salle m'invitant à prendre la 1ère place.

[illegible] alors mes vœux [illegible] je [illegible]. Débutant alors comme toujours par quelque parole flatteuse, je remercie le grand homme [illegible] m'avoir accordé cette audience. « Je suis bien trop petit pour oser me présenter devant une telle grandeur. » — Réponse : Hou-hou ! d'un ton de bienveillance. — J'exprime au grand homme la joie qu'ont éprouvée non seulement [illegible], mais aussi les hommes de ma nation en apprenant son retour à Nankin ; depuis longtemps on connait ses grandes qualités, sans doute mes félicitations n'ont que peu de valeur, mais enfin ce sont les sentiments qui sortent de mon cœur. — Réponse : Hou-hou [illegible] visage impassible. Alors j'arrive aux affaires : « Vu la manière dont j'ai été accueilli la 1re fois à Ngan-Kin-fou, lui dis-je, mes supérieurs craignant pour moi quelque nouvelle mauvaise réception m'a ordonné de [illegible] au grand homme un Wei-ien qui m'accompagne en son nom. » — A ces mots, le grand homme se tourne [illegible] vers le [illegible] Tsiang : « — Pou iao King, ce n'est pas nécessaire, dit-il solennellement. » — « Peut-être, repris-je, [illegible] d'avoir un sauf-conduit ? » — De nouveau se tournant avec la même solennité vers le G. Tsiang : « Je-iou-iao King, [illegible] King, certainement pas nécessaire, absolument pas du tout nécessaire ; j'ai déjà tout arrangé avec [illegible] Ngan-Kin, votre maison est prête, vous pouvez être tranquille. » En arrivant, [illegible] chez le Gné-dai [illegible], [illegible] j'ai toute confiance en son habile et [illegible] direction dans les affaires. Nous buvons le thé, il me reconduit à la porte, où je trouve mes trois mandarins qui m'accompagnent jusqu'à ma chaise. « — Votre Vice-roi est bien bon, leur dis-je, il est charmant ! » — Telles furent les démarches préliminaires que je fis à Nan-Kin. Je partais le 8 et 9 jours après, le 17, j'arrivais à Ngan-Kin-fou. — A peine débarqué, j'écris au Gné-dai que j'ai vu le Vice-roi Tsan, et que selon sa direction je dois en arrivant à Ngan-Kin m'adresser à lui grand homme Gné-dai, en conséquence je le salue et lui annonce ma visite pour le lendemain à 8 heures. La lettre est confiée à mon fidèle Dgi-hon et à son vieux Kiang-po-po, administrateur [illegible] de la chrétienté de Ngan-Kin-fou : le Gné-dai les fait promener de tribunal en tribunal pour avertir le Tsé-fou, le Tsé-shien, le Wei-ien de se tenir prêts pour le lendemain. Cependant mes hommes reviennent en me faisant une magnifique description des lieux et des personnes. « — Ce n'est pas comme autrefois, disait Kiang-po-po, les gens du tribunal sont charmants ! » — « C'est trop beau, répond le [illegible] Tsiang, nous trouverons demain tout autre chose. » En effet, le 18 je me rends chez le Tsé-shien. Après les politesses d'usage il me demande de quelle manière je désire me rendre à notre nouvelle maison : « Désirez-vous être accompagné d'un satellite ? » — « Mais, mandarin, [illegible] [illegible], à Nan-Kin j'ai visité tous [illegible] les mandarins, je crois que, vu les antécédents, c'est encore plus convenable à Ngan-Kin-fou, [illegible] [illegible] [illegible] » — « C'est bien, réplique le Tsé-shien, nous parlerons de cela chez le Gné-dai. » [illegible] le [illegible] le Wei-ien et moi nous allons nous rendre ; pour vous, allez chez le Tsé-fou, et venez ensuite chez le Gné-dai. » Ce qui fut dit fut fait. [illegible] Yang [illegible] le G. Tsiang pour lui reprocher d'aider aussi les européens. « De quel droit [illegible] un simple missionnaire [illegible] Gné-dai. De quel cérémonial use-t-il à [illegible] ? » [illegible] Tsiang [illegible] [illegible] pas [illegible] à l'Européenne, en disant voilà le cérémonial [illegible] [illegible] il faut aller traiter de pareilles affaires, et non pas [illegible] Ngan-Kin-fou [illegible] Tchen Kiang. Les portes sont ouvertes. Le grand homme [illegible] attendre [illegible] au fond de la dernière cour. « Je suis nouveau, m'a-t-il dit, [illegible] indulgence et me pardonner [illegible]. » Après avoir pris le thé, nous nous rendons chez le Gné-dai [illegible] salle d'audience, m'offre lui-même la tasse de thé, ce que j'ai [illegible], et me fait asseoir à la première place, il prend la seconde, donne la troisième à Fan-ta-laoé, la 4e au Tsé-fou, [illegible]. Le Gné-dai recommande aux mandarins de s'en tenir aux conventions [illegible] maison ? » Ils répondent : « Nous y allons tous ensemble. » Et j'ajoute :

Je ne vais pas en prendre possession, mais seulement la voir et je me retirerai dans la barque. Nous prenons le thé, et aussitôt après on voyait défiler dans les longues rues de Ngan-Kin, les longs cortèges et les brillantes chaises des trois grands mandarins devant le pauvre missionnaire qu'ils avaient cherché à faire assassiner il y a deux ans. Le peuple regardait en silence et les quelques rares paroles que j'ai saisies du haut de mon trône ambulant m'étaient très favorables. Après un quart d'heure de marche, le cortège s'arrête, que vois-je? Certes, pas tout à fait ce qu'on m'avait annoncé. Dans le coin le plus bas de la ville, une maison très basse, aussi misérable que le quartier qui l'environne. Des chambres obscures, basse cour [illegible] je déclare donc au mandarin que je ne puis accepter une maison qui n'a ni devant ni derrière, « mais donnez-nous tout le lot que nous avons un [illegible] reconnu, » si les mandarins veulent ajouter le devant de la maison avec une petite cour au nord, l'affaire sera bientôt terminée. Alors le Yang-Wei-ien s'emporte et de dire « si vous n'êtes pas content, il faudra aller traiter de nouveau l'affaire à Ngan-Kin » c'était pour m'intimider. « Je ne crains pas, répliquai-je, de retourner à Ngan-Kin, et même si dans quatre jours tout n'est pas terminé, je verrai le Gne-Dai, et je repartirai. Mais il y a un autre moyen qui sera peut-être meilleur, écrivons au vice-roi que l'affaire traîne parceque les mandarins de Ngan-Kin-fou refusent deux pieds de terrain au nord de leur maison » L'argument produit son effet: le Tzé-fou et le Tze-Shien se récrient: « Nous examinerons (Siang-tsong, siang-tsong.) » Puis ils me demandent de vouloir bien m'arranger avec eux et non avec le Gné-Dai, d'où je conclus qu'ils craignent ce dernier et je réponds que je ne me départirai point de la direction que le vice-Roi m'a donnée verbalement, que je ne demande pas mieux que de m'entendre avec eux, mais que je communiquerai directement avec le Gné-Dai toutes les fois que je le jugerai à propos.

Le Yang-ta-laoie m'engage à rester dans la nouvelle maison, ce que je refuse jusqu'à conclusion de tout. Alors il dit: « songez y bien sur votre barque et demain donnez nous votre réponse. » Ce Wei-ien s'est montré ouvertement notre ennemi, le Tze-Shien ne m'inspire pas grande confiance. « Pour le moment, leur dis-je, je n'ai pas de lettres à vous écrire, je [illegible] au noble Tze-fou (il incline la tête): vous me dites: « songez à vos affaires sur votre barque, mais je n'ai à songer à rien, [illegible] est mon dernier mot, c'est à vous à y songer, sans quoi j'écris demain soir au Gné-Dai pour lui faire mes adieux et je pars le lendemain. Le Yang-Wei-ien avec emportement: « Je me suis donné tant de peines pour acheter cette maison, renoncez à vos prétentions. » — Yang-ta-laoie, je vous suis très reconnaissant de la peine que vous vous êtes donnée, mais ayez assez bon pour vous en donner encore un peu et vous aurez le mérite d'avoir bien terminé une bonne œuvre. — Mais puis-je acheter pour vous ce qu'on ne veut pas vendre? — Comment pouvez-vous dire une pareille parole. On ne veut pas vendre lorsque vous n'avez pas encore interrogé les propriétaires? — Mais comment puis-je savoir si on veut vendre? — Voici le Ti-pao, vous pouvez le savoir avec lui. — Ce fermier est très simple et paraît brave homme, il s'approche de moi, me salue par une génuflexion, et répond: Oui, je suis au courant. — Alors les 2 autres mandarins: C'est juste, peut-être en viendrons-nous à bout, nous allons nous en occuper.

Le 19, un mandarin militaire du Ho-nan, ancienne connaissance du père Tsiang converse avec lui: Le Fen-Tzié du Vice-roi, disait-il, est excellent, il est extrêmement pressant. Les deux mandarins Tze-Shien et Wei-ien ont pris toutes leurs mesures, pour vous rendre tout achat impossible; ils ont acheté eux-mêmes la maison qu'ils vous proposent, tout exprès pour vous molester, ou vous empêcher d'acheter. — Je crois bien que cette fois encore dit le P. Tsiang nous ne terminerons rien. — Au contraire, vous terminerez, car ils ont bien trop peur des dernières menaces du Vice-roi. — Cependant arrive un envoyé du Tsé-Shien. Cette conversation du mandarin militaire me tient en suspens. Ne vaudrait-il pas mieux écrire au Gné-Dai que je refuse cette maison pour les raisons déjà énumérées et obtenir quelque chose de mieux? « Va dire à ton Maître répondis-je à l'envoyé, que je vais visiter les 2 maisons, l'ancienne et la nouvelle et les comparer, que j'attends sa réponse

[illegible] Ta-laoie [illegible] dans la matinée, sinon j'envoie une lettre que je tiens prête au Gné-Dai pour partir ensuite. Je me dirige vers la nouvelle maison. Le trajet est paisible : à chaque pas ces mots : [illegible] Li Ta-laoie (magistrateur européen) parfois des visages inconnus me saluent en souriant, pas un mot de blâme. A mon arrivée, je m'assieds sur le fauteuil de lugubre mémoire. La maison se remplit de curieux ! grands et petits, jeunes gens et vieillards engagent avec moi une conversation des plus sympathiques. Puis j'examine tout, je [illegible] chaque chambre, chaque cour, et je finis j'ai de même à l'[illegible]. Quel triste et misérable réduit ! et que je [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] porte de l'est, je traverse le faubourg et j'arrive [illegible] [illegible] [illegible] a été [illegible] [illegible]. Des jeunes m'accompagnent et m'indiquent à chaque étage [illegible] des grands [illegible], un vrai labyrinthe. [illegible] sommet quel magnifique coup d'œil ! Déjà j'ai [illegible] la position de cette maison : elle est [illegible] le plus bas de la ville [illegible] [illegible] [illegible] jusqu'au [illegible]. [illegible] quartier [illegible] [illegible] plus haute et le plus pittoresque. [illegible] [illegible] Nan-Kin, nous sommes obligés d'admirer un terrain horrible [illegible]. [illegible] côté est couvert de marécages jusqu'aux pieds des hautes montagnes situées à une distance de 30 [illegible] ; je ne sais comment feront les mandarins pour nous trouver un terrain. — [illegible] qu'ils s'en occupent, [illegible] [illegible] un instant ; on était pour donner quelques [illegible] sur la barque de Ste Marie, [illegible] tout le long de Kiang avec ses trois drapeaux à [illegible] un drapeau portant [illegible] blanches, à côté la triste couleur de notre nation : au haut du grand mât, une immense bannière [illegible] avec de grands caractères rouges, [illegible] pour [illegible] : [illegible] Ecclesiae [illegible], religieuses. C'était l'admiration de tout le Kiang, tous les yeux [illegible] sur les drapeaux de côté, puis [illegible] pour lire les [illegible] caractères, [illegible] disaient : [illegible] [illegible] [illegible] — [illegible] qu'à la Ste Marie de [illegible] et de porter haut dans toute la longueur de Kiang le nom du maître du Ciel et de son Église. [illegible] quelques [illegible]. [illegible] une grande [illegible] la [illegible] petite [illegible] la [illegible] du chapelet. La [illegible] de la Madone et [illegible], l'équipage [illegible] s'est agenouillé. On commence le chant du chapelet, [illegible] [illegible] [illegible] à la [illegible] deux hommes accrochés sur un des côtés de la Ste Marie [illegible], [illegible] des yeux [illegible] la petite chapelle. La [illegible] ils [illegible] à côté de moi [illegible] je reconnais [illegible] et son fils jeune homme de 15 ans charmant et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. A huit heures [illegible] sont réunis de nouveau à la petite chapelle pour la prière du soir [illegible] 2 hommes qui se [illegible] à côté de nous et [illegible] de nous [illegible] à la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] notre religion [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] la bonne Mère développe [illegible] même [illegible] [illegible] ! — [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] une grande [illegible] portant un grand mandarin [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ; [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Ste Marie [illegible] pour la [illegible] du [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] se plonge [illegible] [illegible] avec une grande [illegible] la Ste Marie [illegible] à votre départ de Nan-Kin. [illegible] quelques bonnes paroles et [illegible] dans votre [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] distinguée [illegible] j'étais loin de me douter de l'importance de ce personnage que je [illegible] pour un simple soldat. [illegible] [illegible] [illegible] quelques [illegible], [illegible] [illegible] la porte de la petite chapelle [illegible] dans la crainte d'être aperçu du dehors, puis [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] chapelet [illegible] [illegible] P. Tsiang et lui déclare qu'il veut

et lui déclare qu'il veut être chrétien. — La chapelle cependant se transforme en réfectoire: le P. Tsiang vient m'y joindre et le mystérieux jeune homme passe à la chambre des catéchistes; il reste avec eux pendant le souper à lui expliquer les vérités premières de la religion. Il me fait demander des livres: nous en avons peu et ils sont nécessaires à Ngan-kin-fou. Je lui promets de lui en donner à son retour à Nan-kin. Il est ennuyé, me dit-il, de ne pas revenir à Nan-kin et me demande un mot d'écrit pour qu'il puisse se présenter à quelque missionnaire que ce soit s'il en rencontre au Ho-nan ou au Hou-pé. Il retourne chez les catéchistes pour causer avec le P. Tsiang dont il prend congé à 8½. En passant sur le pont il vient me saluer, nous apprend que les rebelles sont dans le Hou-pé, que les affaires sont très graves, que le Li-fou-tse a été battu à plusieurs reprises et que le Vice-roi de Nan-kin Tseng-Kouo-fan est sorti pour les combattre. Ensuite il remonte sur sa barque et nous envoie sa carte: c'est alors que j'ai su qu'il est grand mandarin, et quoique encore jeune, il est l'oncle du Tse-tai de Nan-kin. Après plusieurs cartes échangées le 21, festin chez le Tsi-fou, où se trouvaient réunis les trois mandarins, charmants, mais plus encore inquiets de me voir partir. Ils ont acheté les maisons de devant et de derrière la nôtre; „Voulez-vous l'environner d'un mur? Comment voulez-vous qu'il soit? Où voulez-vous qu'on place la porte du Nord?„ — Voyant où tendaient ces questions je réponds aux Mandarins que je ne veux pas leur causer d'embarras, que je bâtirai moi-même. „ — „ Mais la porte de la rue? „ — „ Ne vous en préoccupez pas. Je ne veux pas vous laisser la peine de la faire. „ — „ Si la muraille avait un pied de hauteur? „ — „ Non, non, vous êtes trop bons, je surveillerai et ferai surveiller les bâtisses, leur profondeur, leur hauteur, leur structure. „ Ensuite je pose cette 1re question: "Dès que vous aurez remis cette maison, pourrons-nous la détruire et lui donner la forme que nous jugerons la plus propre à nos œuvres, la hauteur qui conviendra?" — Ceci n'offrira aucune difficulté, répondent-ils. — "Supposé que le terrain de la nouvelle maison soit insuffisant pour nos œuvres, les mandarins nous permettront-ils d'acheter à nos voisins s'ils consentent à vendre?" — Les mandarins n'opposeront aucun obstacle. — Il y a 2 ans, lorsque je suis venu ici, le Tse-fou, rédacteur de Luen-ta-yeu a refusé de reconnaître avec mes titres, le droit que j'ai d'acheter des terres ou maisons, de bâtir des églises en ville. Je désire savoir si vous me reconnaissez ce droit et si les mandarins ne mettront pas d'obstacles à l'exécution? — Le Tse-fou et le Tse-shien: "Certainement vous avez ce droit et les mandarins ne s'opposeront pas à l'exécution." Le Hie-..., ...-to-laoïe: "Sans doute, mais avant d'acheter, il faudra avertir les mandarins." — Le Père Tsiang prévenant ma pensée: "Jamais les Pères n'achèteront et ne feront un titre d'achat sans le consentement du vendeur; or il suffira de prévenir les mandarins, après que nous nous serons entendus avec les vendeurs et pour la vente et pour le prix: on avertira le mandarin au moment de signer le contrat, afin qu'il veille à sa fidèle exécution" — "Oui sans doute" fut-il répondu.

Le 22, visite des mandarins sur la Ste Marie. A midi, nous allons ensemble visiter les terrains, situés hors de la ville. Il y en a 2: l'un entre la digue et le Kiang, à 4 lis de Ngan-kin, le second plus petit et plus près, tous deux très-bas. On demande le prix: "600 taëls pour le second et un peu moins pour le 1er." — "Cela suffit," dis-je aux Mandarins, je me retire sur ma barque, je vous enverrai ma réponse." — La voici:

"Nous avons déjà vu ensemble la maison que vous nous destinez en ville: la position est basse, dans un lieu humide et ne vaut pas la première. Le terrain est plus petit. Cependant pour vous donner un témoignage d'amitié et de bon accord, j'use de condescendance et je accepte. Aujourd'hui vous nous avez conduits sur les terrains que vous nous proposez d'acheter; ils sont peu convenables. Cependant pour vous faciliter la

conclusion de cette affaire, si vous nous le cédez à 20 piastres le Mou, j'aurai encore la condescendance de l'accepter. Si le prix est plus élevé, nous ne pourrons rien terminer. Je vous en donne avis : envoyez au plus tôt votre réponse : que je sache si je dois encore séjourner ici ou mettre à la voile. Je vous salue. » En même temps j'expédiais au Gné Dai par le même courrier la lettre suivante : — « J'ai examiné avec les mandarins la maison qu'ils m'offrent, ni la position ni la forme, ni la grandeur, rien n'est en rapport avec notre ancienne maison, cependant je désire être ami avec vos mandarins, j'ai donc usé de condescendance et j'ai accepté cette maison. Aujourd'hui je suis allé voir les terrains, ils sont situés à [illegible] de la ville, en dehors de la Digue. Ils ne me paraissent pas acceptables ; si néanmoins le [illegible] trop élevé, je [illegible]. Aujourd'hui j'ai offert au Tsé-fou un prix juste. J'attends sa réponse [illegible] Ngan-Kin. Je vous remercie de la peine que vous vous êtes donnée jusqu'ici pour nos affaires. Je vous donne avis [illegible] Je vous salue. » — La lettre terminée, je fais préparer la Ste Marie pour mettre à la voile demain matin, si la réponse [illegible] ne tranche pas notre position. — [illegible] mandarins veulent gagner du temps [illegible] les achats si c'est possible. J'écris de nouveau au Gné Dai que de nouvelles difficultés se présentent [illegible] ne sont pas claires [illegible] qu'il sait ce que j'ai fait pour éviter [illegible] avec eux, mais [illegible] ne peut arriver à aucune conclusion, je suis résolu à partir [illegible]. Deux heures après [illegible] pour terminer l'affaire avec [illegible] Ngan-Kin. Je vous salue. » Je remets en même temps [illegible] cartes pour le Tsé-Shien et le Tsé-[illegible] au Gné Dai et [illegible]. C'est [illegible] papa qui [illegible]. Et ensuite nous rejoindre [illegible] Ste Marie. Ils s'acquittent [illegible] leur commission, mais le Gné Dai fait venir Dgichon devant lui, « [illegible], il ne faut pas que le Père parte sans terminer cette affaire. Je sais que nos mandarins ne se sont pas exécutés comme ils l'avaient dit, mais je connais le Père, et je lui ferai rendre justice. Si le terrain n'est pas cédé au prix qu'il indique, j'ajouterai moi-même ce qu'il faudra. Dites au Père, Mr Gné Dai, j'ai toute confiance en lui, qu'il ait confiance en moi et tout ira bien. » Au même instant un messager m'apportait une énorme lettre couverte de grands cachets. C'était celle du Gné Dai, dans laquelle il me répétait ce qu'il avait dit à Dgichon ; et il ajoutait : « J'ai donné ordre au Tsé-fou, au Tsé-Shien, au Tsé-Shien de céder au plus tôt et en bonne manière. Nous sommes amis, je prends tout sur moi en cette affaire : soyez absolument sans inquiétude. Mon intention était de venir vous voir dans votre maison pour vous parler. Je vous salue. » J'écris [illegible] grand homme que je me soumets à ses ordres. Puis le Tsé-fou m'écrit : « Je sais tout, vous aurez tout au prix fixé ; il ne nous reste qu'à [illegible] pour déterminer la somme totale ; je vous en donne avis ; je vous salue. » Il semble vraiment que tous les mandarins veulent rivaliser de zèle et d'empressement, tant leurs satellites courent d'un tribunal à l'autre, chez les notables et vers ma barque. Comme ils recherchent mes bonnes grâces ! C'est qu'ils craignent mes rapports avec le Vice-Roi. Le Tsé-Shien qui avait déclaré que jamais, tant qu'il dépendrait de lui, non jamais, un missionnaire ne mettrait les pieds à Ngan-Kin-fou, le Tsé-Shien lui-même m'envoie saluer et me dire qu'il est heureux de voir que nous allons posséder une Eglise en ville, et qu'il a ajouté de sa bourse le surplus du prix demandé par les propriétaires ; tant il a à cœur que tout se passe selon mes désirs. Le malin compère ! N'importe, je donne ma carte et le fais remercier. A 1 heure, les 1ers envoyés des mandarins arrivent sur la Ste Marie parée et pavoisée ; bientôt les chaises paraissent sur la côte, précédées et suivies de leur nombreux cortège, puis une douzaine de notables en bottes et les chapeaux surmontés de boutons rouges et bleus. La Ste Marie lève ses voiles et vogue majestueusement et parallèlement à ce cortège [illegible]. Des fauteuils rangés en demi-cercle vis-à-vis le terrain proposé nous attendent. [illegible]. Devant nous est une table.

Tandis que je cause avec mon interlocuteur, le P. Tsiang, le Tse-shien et le Wei-ieu surveillent l'arpentage qui n'est pas long. 3 mous de terre, donc 60 piastres, ce n'est pas cher. Tout le monde s'assoit. Il est décidé que les titres se feront sur le modèle de ceux de Nan-kin, c'est l'ordre du vice-roi. Il y aura une proclamation du Tse-fou destinée à être gravée sur la pierre. Je remonte sur la Ste Marie et les mandarins entrent dans un kem-kué nous rédiger le titre.

[illegible] heures [illegible] on me l'apporte. Il est dit qu'on rend à l'Eglise une maison qui est dans les mêmes conditions que le [illegible]-ze kum-dû. C'était faux, et de plus en contradiction avec ce que j'avais écrit au Gné-dai. J'efface les derniers mots et je renvoie le titre amendé pour recevoir la dernière approbation du Mandarin. Accepté. Le Tse-fou me le renvoie pour que je l'écrive en français et que je fasse transcrire à côté le texte chinois selon ce dont nous étions convenu.

Le lendemain 25 8[bre], le Gné-dai croyant que ma barque est rentrée au port, s'y rend en grand appareil pour me faire sa visite. Comme je n'y suis pas, il m'envoie sa carte pour me saluer. Je pose sur les titres les sceaux de l'eglise de Nan-kin, puis me voilà au dernier rendez-vous. Les mandarins sont on ne peut plus aimables et nous témoignent une confiance sans borne. Le Tse-fou appose lui-même le cachet sans relire les pièces, et me présente sa proclamation. Elle est plus belle que celle de Nan-kin, puis il cachette avec son sceau et me présente tout en bonnes et dues formes. Je consigne la maison entre les mains du mandarin pour en prendre possession à mon retour; j'entre chez le Gné-dai pour le remercier et lui faire mes adieux. Il a été charmant: "Nous serons toujours bons amis, m'a-t-il dit, et il faudrait que tous les mandarins vous connussent comme je vous connais. Après une conversation d'une 1/2 h. je l'ai quitté pour aller placer 4 bornes au terrain extérieur et à 11 h. nous partions pour Nan-kin où nous arrivions le P. Tsiang et moi le 4 novembre.

Nan-kin 4 9[bre] 1867. Voilà donc, mon R. Père, les portes de Ngan-hoei ouvertes à la prédication évangélique. Je repartirai dans une dizaine de jours pour installer à Nan-kin-fou Kiang-papa et sa famille: ils garderont et soigneront en notre absence notre petite maison. Celle-ci pour être habitable et saine a besoin d'être reconstruite entièrement. Les terrain situé sur les bords du Kiang fournira une petite maison de campagne [illegible] pour [illegible] et une petite église qui [illegible] l'admiration de toutes les barques du Ngan-hoei, du Honan, [illegible] qui montent et qui descendent continuellement le grand fleuve.
La fête de la Toussaint a été célébrée ici avec grande affluence de chrétiens. Le jour des morts j'ai pris possession d'un grand cimetière dans la montagne de la ville. Avant les rebelles c'était là que les chrétiens allaient tous les ans faire leurs prières pour les morts, la possession n'en a donc été interrompue que pendant le règne du Tam-mos. Du reste personne ne nous la dispute. Nous y avons [illegible] une borne sur laquelle était le chiffre de la Cie avec cette inscription: Tièn-tsi-[illegible] kiao. J'ai déjà fait préparer le cimetière des Pères et des Evêques au Tao-kao hors du Nî-men. Les tombeaux des Evêques seront ornés aussi magnifiquement que possible.
[illegible] mon R. Père [illegible] [illegible] Carrère S.J. ——

[illegible] [illegible] des Membres des conseils-centraux de la Propagation de la Foi — Tchély-S.-Est, [illegible] 186[illegible] — [illegible] Hai-[illegible] — Messieurs, —— [illegible] 10 millions d'habitants, le vicariat [illegible] ne comptait en 1858 que 9,000 chrétiens environ, [illegible] l'arrivée de Mgr Languillat, envoyé comme vicaire apostolique. Aujourd'hui il dépasse le chiffre de 15,000. Cette mission est administrée par 10 missionnaires, y compris le vicaire apostolique, le supérieur de la Mission et un prêtre indigène. Elle se divise en 3 districts; celui du Sud

[illegible] une préfecture [illegible] Tien-tsin-fou [illegible] Ta-min-fou et comprenant environ 4.000 chrétiens [illegible] sont [illegible] nouveaux. Le district de l'Ouest qui [illegible] 4 [illegible] préfectures [illegible] 1000 chrétiens presque tous anciens. — Enfin le district du nord, comprenant la Préfecture de [illegible]-kien-fou et 11 sous-Préfectures et comptant aujourd'hui près de 9000 chrétiens dont plus de 1000 ont été convertis depuis cinq ans — Le district de Ho-Kien-fou semble aujourd'hui toucher au temps fixé par la divine Providence pour sa conversion. Je l'avais quitté l'an dernier au mois de Novembre pour aller au Kiang-nan où l'obéissance m'appelait. En partant, je laissais près de 2000 catéchumènes dont 800 environ se préparaient au baptême. Plus de 900 familles dans la Préfecture de Ho-Kien-fou étudient en ce moment la doctrine et les prières, et se préparent de loin ou de près à la grâce de la régénération. — Dans le petit bourg de Leou-[illegible]-tien-tsin où je n'avais hier encore qu'une seule famille pauvre et composée de 4 personnes seulement, j'ai été reçu à l'entrée du village par une cinquantaine de payens. Ce sont eux qui ont pris soin de ma monture, qui m'ont préparé un logement à leurs frais, qui m'ont servi le thé et tenu compagnie. Et comme je les remerciais de leur bienveillance, en leur disant que ces bonnes dispositions étaient pour moi le signe certain de leur prochaine conversion, ils se sont tous mis à genoux en me demandant un maître d'école chrétien pour leurs enfants : « Il enseignera les 4 livres à nos enfants durant le jour, à nos enfants, disaient-ils, et le soir il nous parlera de Dieu : nous nous ferons chrétiens. » — Il est à remarquer qu'autour de nos résidences les conversions sont très rares. Elles ont lieu plutôt au loin. D'où vient cette stérilité sur un sol si bien défriché, si bien préparé à recevoir la semence de vie ? serait-ce l'habitude de nous voir qui aurait effacé ce prestige que le missionnaire exerce toujours sur ceux qui le voient et l'entendent pour la première fois ? Un riche payen qui habite à quelques pas seulement de notre Résidence et auquel je demandais tout dernièrement pourquoi personne ne se faisait chrétien dans son village, me donna une réponse qui m'a frappé : « Nos pauvres, disait-il, ont travaillé à toutes vos constructions, ils ont vu que le Dimanche, [illegible] défendu aux Chrétiens de travailler et qu'ils devaient au contraire prier toute la journée... [illegible] que cette raison de demeurer payens ? » C'en est assez pour des hommes qui n'ont qu'une notion bien vague de la [illegible] le Christianisme, et qui avant tout ne songent qu'à ne pas mourir de faim. [illegible] [illegible] du bon Dieu [illegible] [illegible] les plus [illegible] [illegible] religion chrétienne, [illegible] [illegible] sans doute [illegible] Et puis [illegible] nos [illegible] villages où [illegible] même cas que nos Résidences [illegible] [illegible] ils sont écoutés [illegible] [illegible] [illegible] son origine [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Les femmes se plaignent [illegible] d'être [illegible] [illegible] femmes [illegible] nos anciennes chrétiennes, sont en état d'al[illegible] les [illegible] de leur village [illegible] [illegible] missions, à cause des mœurs et des préjugés de la Chine [illegible] dans le Nord. — Après plusieurs années d'efforts, [illegible] les mandarins et surtout [illegible]

les familles les plus notables, les plus influentes, nous en sommes venus même à un tel point que ces relations trop fréquentes finiraient par nous ennuyer et nous fatiguer si nous ne savions combien de gerbes elles envoient dans le grenier du Père de famille — D'un autre côté, après avoir converti les années précédentes, plusieurs centaines de familles nous avons réussi à leur faire comprendre qu'elles avaient désormais un devoir sacré à remplir, celui de gagner à Jésus-Christ les âmes de ceux qui leur sont chers et sur lesquels leurs exemples et leurs paroles peuvent exercer quelque influence. Je vois pour l'année qui va commencer après-demain, plus d'un millier de baptêmes d'adultes et ce millier doit nous en donner d'autres milliers. Mes Messieurs, c'est ici le lieu de vous dire toutes les angoisses du missionnaire. Autrefois c'étaient les conversions qui nous manquaient. Aujourd'hui les payens se convertissent en foule; de tous côtés, ils nous demandent de leur enseigner le chemin du ciel, et c'est nous qui leur faisons défaut. Nous irons bien une fois chaque année, dussions nous voyager jour et nuit, faire une apparition dans chacun des 1000 villages où nous avons des catéchumènes, nous leur adresserons quelques mots d'encouragement que Dieu bénira sans doute mais où sont les catéchistes pour les former, pour leur faire sucer aussitôt après leur naissance le lait pur qui doit en faire des hommes, des chrétiens instruits et inébranlables dans leur foi? Nous n'avons que peu de ces chrétiens intelligents et dévoués. C'est là, Messieurs, je ne crains pas de me tromper en l'affirmant, oui, c'est là le grand vide de nos missions. Ce vide, il existe partout en Chine, il existe au Kiang-nan, j'en ai été témoin, il existe dans les vicariats nord et ouest du Tché-ly. Que de fois Mgr Mouly, ce vétéran de la Chine, écrivit à Mgr Languillat et depuis à Mgr Dubar. Ce qui nous manque, ce sont les catéchistes, mais où en prendre? comment en former? — Mgr [illegible], [illegible] ses [illegible] avec nous, ses [illegible] et ses amis, [illegible] part à ses [illegible] et [illegible] victoires, [illegible] l'un d'entre nous. Il y a peu de temps encore [illegible] mon troupeau si nombreux déjà, et [illegible] la [illegible] à chaque instant [illegible] pour les [illegible]! je n'ai de repos ni jour ni nuit, mais il me faudrait d'autres [illegible], des chrétiens intelligents et dévoués [illegible] en quittant chacune de mes bergeries: gardez, veillez et paissez mon troupeau jusqu'à mon retour! Mais je n'en ai pas!! — [illegible] faudrait des hommes [illegible], des catéchistes, lettrés [illegible] surtout [illegible], d'un commerce agréable; nous n'en avons pas ou peu [illegible] que dans tout petit coin de terre qui m'est confié, et [illegible] conseils et aide de mes supérieurs, j'ai envoyé depuis 6 [illegible] des auxiliaires qui aujourd'hui, au nombre de [illegible] sont tous à la tête de [illegible] centres de catéchumènes, je [illegible] que si le mouvement qui se manifeste depuis un an surtout continue, nous serons avant deux ans [illegible] et de la [illegible] faute d'argent sans doute, mais surtout faute de bras. [illegible] pour les missionnaires qui ont si long temps [illegible] [illegible] [illegible] d'une moisson abondante, [illegible] moissons [illegible] en [illegible] une faible partie [illegible]! Que faut-il? [illegible] du secours! personne ne [illegible], les grains [illegible] et [illegible] moisson sera [illegible] à tout jamais! — [illegible] vous dirai que depuis bien d'ans déjà, j'ai [illegible] quelques catéchistes. [illegible] a été fort incomplète. [illegible] [illegible] aux frais d'une école normale ou [illegible] qu'à l'entretien de [illegible] catéchistes, j'ai [illegible] prendre [illegible] quelques uns des jeunes gens [illegible] que nous pouvions le plus [illegible]; j'ai ainsi [illegible] de catéchistes tous les 6 mois à peu près; celui qui me quittait [illegible] faire place à un autre allait prêcher aux payens ou demeurait au milieu des catéchumènes seul,

[illegible]

intérieure. Un bachelier fervent et zélé catéchiste faisait tous les mois l'inspection de nos écoles [illegible] et de leurs disciples. Ils ont, après un exercice pratique de plusieurs années, pu devenir aptes à l'instruction de nos nouveaux chrétiens, et je vous assure que nous sommes heureux de les avoir. Parmi eux bien des célibataires, qui ont été baptisés et qui sont aujourd'hui de fervents néophytes [illegible] seraient encore dans les ténèbres du paganisme ou seraient de lâches et tièdes chrétiens. — Monseigneur Dubar connaissait depuis longtemps déjà [illegible] l'une des plus [illegible] de son vicariat. Les Supérieurs Généraux de la Compagnie nous pressaient d'entreprendre cette œuvre que nos anciens missionnaires regardaient comme l'une des plus indispensables et la plus efficace de toutes. — Au mois de Mars dernier, nous avons [illegible] enfin bâti une école. Elle se trouve à [illegible] de notre résidence. Ses proportions et son aspect ne laisseraient soupçonner à personne que c'est le [illegible] établissement destiné, dans notre pensée, à seconder et à développer [illegible] de la propagation de [illegible] ces bâtiments, qui ne [illegible] pièces [illegible], sont tous construits en terre battue, et pourtant ils nous ont coûté près de 3 000 francs. Douze jeunes gens choisis de [illegible] aux diverses Sous-Préfectures du district de [illegible] depuis [illegible] mois [illegible] atteint leur 25e année, les plus jeunes n'ont que 18 ou 20 ans [illegible] ont appris, expliqué [illegible] les autres doivent [illegible]. De plus, à chaque [illegible] publique nous tâchons de leur donner ou de leur faire donner quelques leçons de politesse et de savoir-vivre, ce qui après la vertu, est de première nécessité pour un catéchiste, s'il veut obtenir la confiance des [illegible] Les parents de ces jeunes [illegible] nous [illegible]. Chaque élève [illegible] formation devra rester au moins [illegible] ans au service de la Mission. — [illegible] nous [illegible] essayer un autre genre d'école que [illegible] de notre [illegible] les plus jeunes et les plus [illegible], et de leur donner une instruction et une formation plus longue et plus [illegible]. [illegible] trouverait-on parmi eux des candidats prêts à se consacrer par des vœux au service de la Mission. Mais l'avenir de nos séminaires et l'expérience que nous avons du caractère chinois nous empêchent de conseiller et d'essayer ce genre d'institution. Les frais d'ailleurs en seraient immenses et les déceptions peut-être navrantes. Nos catéchistes aiment à voir souvent leur village et la prudence nous conseille de les y envoyer plusieurs fois, chaque année. Ce n'est pas du temps perdu, ils en reviennent avec une nouvelle ardeur qui durera un ou deux mois. C'est quelque chose déjà. — Lorsque le mal du pays les reprendra nous leur donnerons un nouveau congé et tout ira bien. Afin de faciliter ces retours au village nous faisons en sorte que nos candidats soient pris sur divers points du district, afin qu'ils puissent travailler à [illegible] quelques lieues seulement de leur famille.

Nous venons aussi d'établir une école de jeunes filles toutes agées de 18 ans au moins : Elles étudient les 4 livres et pourront [illegible] quelques années enseigner à lire et à écrire. Le Père Octave dans le district de Kouam-[illegible]-fou en a lui aussi établi deux — l'une pour les jeunes filles, l'autre pour des personnes (Vierges ou Veuves) plus âgées et ayant déjà quelque connaissance des lettres. Ces dernières pourront en peu d'années rendre de grands services en se [illegible] à l'instruction des femmes et des jeunes filles nouvellement converties à la foi.

Après vous avoir si longuement parlé, Messieurs, de nos besoins et de nos espérances, je devrais bien vous dire aussi toutes les [illegible], qui nous sont suscitées, chaque jour. Elles ne nous manquent pas, mais, grâce à Dieu, toutes nos difficultés finissent à peu près toujours par s'arranger. Leboucq S.J.

Extrait d'une lettre du Fre Guillon Tchang-Kia-Tshuang. Janvier 1868.

Le bon Dieu bénit de plus en plus les efforts de nos sœurs, il semble que le moment des conversions en masse soit.

servie. C'est [illegible] en certaines contrées du moins, [illegible] des esprits en notre faveur, que les [illegible] lettrés eux-mêmes, qui autrefois nous étaient [illegible] plus hostiles, [illegible] avoir [illegible] souvent favorables aux Chrétiens lorsque quelque difficulté vient à surgir entre eux [illegible] payens. [illegible] sentiments en notre faveur sont si connus, que les payens eux-mêmes [illegible] prennent souvent le nom de chrétien comme la plus [illegible] recommandation. [illegible] le mandarin, maintenant, lorsqu'un accusé veut se mettre sous la protection [illegible] chrétien [illegible] par lui faire réciter [illegible] Ave Maria et puis l'interroge sur les principales vérités [illegible] religion [illegible] c'est un [illegible] ou [illegible] chrétien [illegible] la leçon [illegible] bientôt connue, et quelques [illegible] à se plus abuser [illegible] que le Mandarin lui-même [illegible] ..... [illegible] amis. [illegible] eu [illegible] de le connaître [illegible] particulièrement [illegible] une maladie [illegible] il me fit appeler comme médecin. [illegible] paraît [illegible] que le médecine [illegible] pas, [illegible] il a eu recours à moi, tant pour lui-même que pour ses amis et les gens de sa suite. Il y a quelques jours, il eut une expédition à faire contre un village de sa juridiction [illegible] tribunal [illegible] à l'entrée de ce village maintenant, et sans s'informer des [illegible] innocents, saisit tous les hommes qui ne purent s'échapper. [illegible] en [illegible] Chine. Tout ce monde est [illegible] et conduit [illegible] Le mandarin [illegible] deux chrétiens qui se trouvaient parmi eux, se firent reconnaître comme tels [illegible] un officier. [illegible] aussitôt relâcher. — [illegible] à la ville, cet exemple enhardit plusieurs [illegible] chrétiens ... ([illegible] Croix) [illegible] n'était pas facile. Les pauvres gens ne savaient pas même [illegible] signe de la Croix. Un [illegible] à fabriquer une espèce de signe de croix [illegible] quelques chrétiens. [illegible] mandarin qui lui-même n'est pas fort [illegible] comme de bon aloi et le relâcha en lui disant: [illegible] attention, je vais prendre des informations, et si tu as menti, tu le paieras cher." En sortant du tribunal, le pauvre homme n'eut rien de plus pressé [illegible] à l'Église [illegible] avec toute sa famille, actuellement au nombre des [illegible]. Une partie [illegible] et tout [illegible] catéchisme [illegible] à se faire instruire [illegible] ..... [illegible] .../.

—— ([illegible] villages, et [illegible] village [illegible]. La relation de ces faits se trouvant dans les annales [illegible] propagation de la foi, nous nous contenterons d'y ajouter quelques détails, qui nous semblent de nature à intéresser nos lecteurs) ——

Extrait [illegible] lettre [illegible] au F. [illegible] Gall ..... Tien-tsin 31 Mars 1868. —

[illegible] à notre maison, les rebelles [illegible] qui [illegible] les [illegible] et les croisées. L'un des premiers qui pénétrèrent dans la maison, ordonna au P. de Beaurepaire, alors malade, de lui donner l'habit [illegible] qu'il portait. Le pauvre Père s'en dépouilla et le lui remit. Le F. Winsbach prit aux rebelles l'habit qu'ils venaient d'enlever et le rendit au Père. Trois autres, entrant dans [illegible] habits et [illegible] Mauve [illegible] maison. [illegible] communautés [illegible] à la Chapelle. [illegible] les rebelles entrant [illegible] tabernacle [illegible] grâce [illegible] Sacrement n'y était pas. Alors [illegible] F. Winsbach [illegible] un grand nombre de rebelles avec leurs chevaux [illegible] présente un pistolet dont les ressorts des chiens étaient cassés: [illegible] à toute force que je le raccommodasse; je lui répondis que je n'étais point forgeron.

[illegible] Audouin et Winsbach qui, au mi-
lieu de [illegible] éloignés du reste de la communauté, tous les Pères et Frères
[illegible] ou trois jours après tous ces événements que le R. P.
[illegible] Deux Frères retardataires. La Campagne était parcourue
[illegible], les deux Frères n'étaient qu'à deux [illegible] sur les
[illegible] la maison pour voir de nouveau [illegible]
[illegible] très [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] qu'ils laissèrent tomber dans le [illegible],
[illegible] Cette manie a courir à toutes jambes
[illegible] son obscurité [illegible]
[illegible] dans la campagne [illegible]
[illegible] toute la nuit. [illegible]
[illegible] quelques [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] 35 [illegible]
[illegible], malgré les
[illegible]
[illegible] maison. [illegible]
[illegible] la tête [illegible]
[illegible] loin du village, comme
[illegible]
[illegible] habitants du village étaient baptisés. [illegible]
[illegible] nouvelles, ils firent toutes
[illegible] deux pères. — [illegible] jour des cendres

les rebelles en étaient partis, après avoir fait une sorte de bacchanales toute la nuit dans la maison, les uns habillés de chapes d'autres d'aubes ou de surplis. L'un d'eux à cheval avait la mitre de Monseigneur sur la tête, sa crosse à la main et était revêtu de sa plus belle chape. Le P. Lebrun est parvenu à lui racheter la mitre en lui faisant remarquer que cette coiffure n'était pas commode. Une chose providentielle, c'est que la maison n'ait pas été la proie des flammes. Cependant les [illegible] contenus par de nombreux portiers sont en [illegible], [illegible] sont brûlés complètement, le 3e ne l'est qu'à demi. [illegible] une petite [illegible] des lits, des caisses d'habits d'élèves, [illegible] couvertures de plume et de laine. Le feu a été tellement intense que les carreaux des fenêtres ont été cassés par la chaleur, les [illegible] des alcoves ont tous été brûlés. A part ces [illegible], le reste de la maison a été épargné.

Dans la chambre du P. Wenbach, deux ou trois tisons ont été placés sur la table avec un crucifix en bois sur les tisons. La table a été endommagée, le crucifix aussi mais la chambre ne l'a pas été. Dans la chambre du P. Foucault, dans celle du P. [illegible] et du P. de Beaurepaire ainsi que dans celle du P. Guillon ils ont brûlé [illegible]. En bien d'autres endroits, ils ont essayé de mettre le feu. A la sacristie un grand feu de [illegible] a été allumé dans un placard. Les planches avec les poutres de ce placard ont été brûlées mais l'armoire ne l'a pas été. La pharmacie du P. Guillon a été pillée, saccagée, [illegible] toutes les bouteilles [illegible] ont été mélangées avec tous les remèdes possibles. On a été obligé de tout jeter pour ne pas s'empoisonner dans la suite.

La ville de [illegible] est complètement [illegible]. Tout le monde a pris la fuite. Le principal Mandarin a été massacré et sa famille massacrée ou faite captive; la famille du second Mandarin a été traitée de la même manière. Quant à lui, il a été blessé. Deux jours après le désastre, il est venu demander l'hospitalité aux Pères de la Résidence, qui sont aussi pauvres que lui, comme lui dépouillés et pas plus que lui à l'abri d'une nouvelle invasion. «Dans votre maison au moins, disait-il, le souvenir des malheurs qui sont venus fondre sur moi est moins vif. [illegible] où ma famille a été massacrée je puis prendre un peu de sommeil; dans ma maison je ne le puis pas.» Les Pères, dans leur pauvreté, l'ont reçu de leur mieux. Puisse ce pauvre païen trouver là l'occasion de connaître et de servir Celui qui seul peut donner la véritable résignation et le bonheur au milieu des peines. Dans la ville, plusieurs païens ont été massacrés, mais pas un chrétien. Le R. P. Jouvet notre Supérieur qui est allé [illegible] pendant qu'on maltraitait les femmes à coups de sabre et de bâton, a failli plusieurs fois se faire écharper par eux. Il a fini pourtant par les apaiser un peu. [illegible] dans la maison, ils voulaient absolument l'emmener avec eux; [illegible] qu'ils se sont décidés à le laisser partir. Pendant 6 heures [illegible] le sabre levé sur sa tête. Les Pères, sur les chaleureuses instances du Consul de France à Shanghaï, allèrent loger dans sa maison: je vins moi-même augmenter le nombre de ses hôtes. Par le gracieux et cordial accueil qu'il nous a fait, il nous a rendu l'exil plus doux. Grâces lui soient rendues pour sa sympathie et son dévouement à la cause de la mission, dévouement noblement partagé par M. le Comte Lallemand, ministre de France à Pékin, lequel apprenant le malheur qui a frappé notre résidence, a député aussitôt son premier secrétaire d'ambassade, M. le Comte de Rochechouart (oncle de notre F. de Montalembert) qui s'est généreusement offert pour nous venir en aide, autant que ses pouvoirs le lui permettaient. Par ses soins [illegible] la légation de France

à Pékin s'est donc montrée toute dévouée à nos intérêts. Les Pères Lazaristes nous ont reçus et traités comme des frères. Chez eux et chez les sœurs de St Vincent de Paul nous avons trouvé le cœur de leur saint Fondateur.

En ce moment, les rebelles sont à une quinzaine de lieues d'ici. Les verrons-nous? Ils ont dit aux Pères: «Nous voulons aller à Tien-Tsin et de là à Pékin.» (Pékin n'est qu'à 24 lieues d'ici). Leur chef veut, disent-ils, renverser l'empereur de Chine de son trône et occuper sa place. Tout ce qu'ils veulent et disent, le feront-ils? Le plus sûr de leurs dire est celui-ci: Ils veulent affamer le pays. Ils y réussiront; ils brûlent et pillent tout. La famine doit évidemment venir après eux. S'ils viennent où nous sommes, il faudra fuir et continuer ailleurs la vie de dénuement que nous menons ici. Notre maison, (car nous avons depuis quelques jours une maison dans la ville chinoise) est près d'une très-belle pagode et la chambre où nous [illegible] est mal close et humide: le disciple n'a donc pas droit de se plaindre, puisque le maître est aussi mal logé. Le plus beau [illegible] que Monseigneur a pu donner à la [illegible] qu'il nous envoye [illegible] à peine assez long. L'aube [illegible] est toute [illegible] par les mains et les pieds des [illegible]. De simples ~~[illegible]~~ [illegible] que j'ai apportées de Chang-haï nous servent de [illegible]. Nous sommes jugés dignes de souffrir pour Notre Seigneur, [illegible] « Vive la joie quand même! » Petitjean

[illegible] — Chine. Extraits de plusieurs lettres du P. [illegible] — [illegible] eu la [illegible] de [illegible] nos anciens élèves [illegible] et [illegible]; ils [illegible] contents [illegible] très simples. Ils [illegible] Ohier [illegible] à Saïgon. De [illegible] la prochaine arrivée de [illegible] est [illegible] lui-même, il a été très bien: c'est un bon [illegible]. En parlant de nos colléges de France, [illegible] Père si [illegible], disait-il, on serait heureux de voir ses fils chez vous à cause de la bonne éducation qu'ils y reçoivent.» (Si ce ne sont pas les [illegible] c'est du moins le sens). — Mr [illegible] Vicaire apostolique [illegible] retraite de 3 jours donnée par le P. Petitjean [illegible] autres missionnaires de Corée avaient fait la leur à [illegible] sous la direction du P. [illegible]. — 2 Mai. [illegible] Les rebelles [illegible] le meurtre et le pillage. Pendant plus de 3 semaines [illegible] cadavres de rebelles, [illegible], à demi [illegible] mis, et [illegible] par les [illegible] les [illegible] des chiens [illegible] dit que la rébellion [illegible]. A notre [illegible], par accident, et consumé quelques [illegible] toute la Résidence eût été brûlée. [illegible] recrues sont au nombre de 300 [illegible] énormes [illegible] Corée, depuis le départ des missionnaires, plus de 10 000 chrétiens ont été massacrés. Tout [illegible], qui mettra le pied sur le rivage de ce pays, sera mis à mort: deux, dit-on, ont déjà subi ce sort. — 29 Mai. Une canonnière [illegible] est allée [illegible] en Corée. [illegible] reçue d'abord, elle a fraternisé ensuite avec les Coréens. — Le vice-roi [illegible] à Chang-[illegible] et visitera l'arsenal dirigé par des Européens. Il reçoit et rend la visite des consuls de France et d'Angleterre. — Un chemin-de-fer a été étudié jusqu'à [illegible]; le vice-roi ne s'y oppose pas, dit-on. A Canton, on a construit [illegible] canonnières aux [illegible] du gouvernement chinois. On en construit 3 ou 4 ici, à Che-fou, arsenal; à Fou-tcheou [illegible] arsenal dirigé par MM. [illegible] et Giquel. — Mgr Guillemin aurait obtenu du vice-roi de Canton l'autorisation de terminer lui-même toutes les affaires litigieuses des chrétiens [illegible] à son service une petite canonnière et un [illegible].
— 2 Juin. Arrivée par la malle française de Mr Outrey, notre nouveau ministre au Japon. C'est un [illegible] de Mr de Montebello, second secrétaire, [illegible], ancien [illegible] de la Providence et de la Rue des Postes), attaché d'ambassade. Celui-ci vient me voir à Yokohama. Il est très bon, bien pensant et pratiquant. Il dit, et on dit Mr Outrey bien disposé pour la Religion. — Mgr Petitjean, qui est

qui est venu par cette malle et qui est arrivé à Tom-ka-dou le lendemain a fait le plus bel [illegible] de la conduite et de toute la personne de Centule de Béarn.

9 Juin. On annonce que les rebelles se rapprochent de Tien-tsin, qu'ils sont à dix-huit lieues au nord de Ta-kou. D'autres disent qu'ils ne veulent pas attaquer les Européens, ni Tien-tsin. Ils ont d'autre but: ils attendent des provisions de guerre, surtout des capsules: ils sont décidés à prendre Pé-kin, où ils ont de nombreux affidés [illegible] leur en ouvrir l'entrée et à ~~[illegible]~~ renverser la dynastie régnante. C'est l'opinion à Chang-haï que Li-[illegible] le généralissime de l'armée impériale, ancien vice-roi de [illegible] et notre ennemi personnel [illegible] à toutes ces affaires, qu'il a des relations avec les rebelles, et qu'il aurait des vues sur le trône impérial.

[illegible] [illegible] contre [illegible] de Chang-haï tenus par les sœurs ... Ce qui [illegible] surtout c'est qu'on a [illegible] des [illegible] pour forcer les religieuses à se retirer. [illegible] de dire que la franc-maçonnerie et le protestantisme ont la haute main [illegible]. [illegible] [illegible] de donner [illegible] à la manière dont les sœurs s'acquittent de leurs offices.

14 Juin. Mauvais temps à motiver, procession du St Sacrement impossible. Foule énorme malgré la [illegible]. Visites de MM. Carne et [illegible] membres de l'expédition partie il y a 2 ans de Cochinchine pour venir ici à travers les terres.

Le soir la procession put avoir lieu. C'était splendide: trois reposoirs au jardin, clergé nombreux avec Mgr. arcs de triomphe, bannières, drapeaux, banderolles, pétards, fusées, [illegible], [illegible] [illegible] le St Sacrement; une foule immense de payens curieux, mais aucune femme dans le jardin. Pendant tout ce temps [illegible] la [illegible] de tous côtés [illegible]. —— [illegible] du consul de France à [illegible], [illegible] des [illegible] et des prédications [illegible] ministres [illegible], renfermant des calomnies et des injures [illegible] adressé du [illegible] de la religion et de [illegible] —— 18 Juin — [illegible] un homme [illegible], [illegible] dans la [illegible], un peu distrait comme les savants; excellent religieux et qui paraît nous être affectionné. Il [illegible] à [illegible] pendant les grandes chaleurs, et de là, il ira pour 2 ou 3 ans au Sutchuen [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] et [illegible], le tout aux frais du gouvernement Français —— 21 Juin — St Louis de Gonzague. Le soir, au collège, une salle est brillamment ornée, un autel dressé avec vif éclat de lumière. Un élève de la 1re division en aube blanche, ceinture bleue, calotte rouge, vient réciter un petit sermon en l'honneur du saint, fort bien débité et assez [illegible] [illegible] connaisseurs. Les 2 autres divisions complimentent la 2me [illegible]; les [illegible] et les réponses sont séparés par des chants chinois sur des airs de cantiques du P. Lambillotte. Le tout se termine par l'air national chinois avec force fusées et pétards. —— 3 Juillet — Lettre du P. de Beaurepaire: Statu quo au Tché-ly [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] commencer. —— 8 Juillet — [illegible] [illegible], ancien ministre de France au Japon, et retournant en France. Il dit que le Mikado a fait [illegible] [illegible] chrétiens [illegible] dispersés en divers royaumes [illegible] [illegible] condamnés à [illegible] [illegible] forcés; et si, [illegible] [illegible], ils [illegible] vivent encore, il avisera à des moyens plus énergiques pour les réduire. — 9 Juillet — [illegible] du P. de Carrère [illegible] [illegible] affaire. Les mandarins recommencent leurs [illegible]; ils veulent empêcher de nous vendre des terrains par [illegible] de moyens. Le Vice-Roi de [illegible] a écrit une circulaire à cet effet, mais avec défense de compromettre les Missionnaires. —— Le P. de Carrère nous dit que les ministres protestants habillés à la Chinoise [illegible] nous allons et distribuent des bibles et des livres hérétiques. Ils jettent aussi le trouble parmi les gens [illegible] qui [illegible] à quoi [illegible] [illegible] les étrangers [illegible] ne [illegible] [illegible] pas entre eux. Le protestantisme n'est pas capable de

de l'argent, débauche et enlève trois catéchistes. — 10 Juillet. Li-fou-tai un des principaux généraux de l'empereur quitte le service et rentre dans sa province de Ngan-Hoei, pour se reposer. Il se fait suivre d'une garde de 20 000 hommes. A quel dessein? — Au Pe-tché-ly on a ouvert un noviciat composé de 5 novices (4 scholastiques et 1 coadjuteur) tous chinois et élevés par nous. Départs. Doivent partir pour la Chine à la fin de cette année 1868: Les PP. Colombier, Chauvin, Sédille, Charles Garnier et Bies, les FF. scholastiques L. Boulais, Grillo, Rossi, Debrix, Durandière, Riot, du Fort, Bernier, les ff. coadjuteurs Strasser et Bailly.

Pologne. – On a ouvert à Cracovie un collège et un scholasticat; il s'y trouve 40 Jésuites dont 16 théologiens et 12 philosophes, c'est la résidence du Provincial. Les affaires de l'Église vont bien mal en Pologne. Les religieux sont presque tous exilés, les diocèses supprimés, le magnifique pèlerinage de N. D. de Czenstochowa, si célèbre et si riche, est devenu la proie de l'avidité Russe.

Italie. Naples. Le P. Altavilla a ouvert un petit collège dans un palais qu'il a loué il y a un an, et son collège, avec celui du P. Avanti (?) qui en avait ouvert en outre à Torre del Greco, sont tranquilles à Naples.

Angleterre. A Roehampton, le Noviciat compte 36 novices. On va ajouter une aile à la maison.

Portugal. Le Noviciat compte 11 novices scholastiques, tous portugais.

Iles Philippines. — Lettre du P. Carmelo Pocino au P. Pfister. – Manille 20 Mai 1868.

Nous avons ici 52 Jésuites dont 22 prêtres, 10 scholastiques, 20 coadjuteurs. – A Mindanao, nous avons à présent 2 points centraux de mission: Zamboanga et Tolloso. A Zamboanga qui est une ville assez formée, on travaille à faire rentrer dans leurs devoirs les anciens chrétiens, et à convertir les Mores. Ceux-ci ne sont plus si entêtés qu'auparavant. De là on va à des Stations situées à Isabel de Basilan, île très peuplée, à Tetuan et à Mancacan. – A Tolloso le P. Guerrico a dans ses réductions près d'un millier d'indigènes baptisés. On va ouvrir cette année une nouvelle mission au Seno de Davao. Plus de 20 000 payens, dit-on, appellent les Pères pour se jeter dans leurs bras. De (?) Dumanguilas, le P. Heras écrit et demande des hommes qu'on ne peut lui accorder. – En général, me disait le R. P. Recteur, qui était l'an dernier Supérieur de Zamboanga, si l'on avait des Pères, on pourrait s'installer dans toute l'île de Mindanao, et recueillir tout de suite des fruits abondants. Les payens surtout sont très bien disposés. Le même Père me disait que beaucoup de captifs de Iolo vont à Zamboanga pour négocier, et le prient de vouloir bien leur indiquer un lieu où ils pourraient bâtir leurs maisons loin des Mores. Le Père n'y voulut point consentir. Alors ils lui demandèrent de venir à Iolo pour les instruire. Nos Pères écrivirent au Gouvernement; celui-ci demanda des précautions de la part du Sultan pour la vie des Pères. Le sultan les accorda très volontiers. Mais nous voilà de nouveau dans l'impossibilité d'y aller, faute de monde. – Le soir de St François de Hiéronymo, nous embrassions un renfort de 3 Pères, 1 scholastique et 2 Coadjuteurs. Les nouvelles qu'ils nous ont données d'Espagne sont consolantes. La Reine a daigné nous autoriser à ouvrir des collèges sans l'embarras du baccalauréat —

Espagne. Au mois de Juillet dernier le P. Orlandi écrivait au P. Pfister: ... Le Noviciat de Balaguer se compose de 160 personnes. On doit le diviser. Le Gouvernement accorde à Valence un ancien monastère de Hiéronymites San Miguel de los Reyes. C'est un bâtiment princier. Il peut renfermer 400 personnes. Toute l'Église est en marbre. Nos PP. de Castille vont ouvrir un collège à Tolède. Dans peu de jours nous en aurons un nouveau à Orihuela (royaume de Valence). L'Édifice est une ancienne université somptueuse, avec une magnifique bibliothèque, des peintures de mérite, une vaste Église et une salle d'Exercices deux fois grande comme l'Église de Laval. Tout appartient à l'Évêque du diocèse qui donne tout à la Compagnie et se charge de tous les frais de réparation et d'aménagement. Il ne nous aimait pas d'abord, mais il est devenu maintenant notre ami et notre bienfaiteur.

De si belles espérances devaient [illegible] pour la révolution. Nos PP. d'Espagne ont pris le chemin de l'exil. Les quatre Provinces de France les ont recueillis. Nous avons le bonheur d'en posséder déjà un certain nombre à Laval et l'espoir d'en voir arriver d'autres. Nos prochaines lettres donneront sur ce fait de plus amples détails.

Nous apprenons à l'instant la mort du R. P. de Carrère enlevé par la dyssenterie le 17 Août dernier.

Pour ne point allonger démesurément notre correspondance, nous avons dû réserver un certain nombre de lettres fort intéressantes pour notre prochain numéro qui paraîtra dans un mois

Nos PP. missionnaires qui liront ces lettres voudront bien nous permettre de leur demander instamment leur coopération. On recevra avec la plus vive reconnaissance tous les détails, qu'ils voudront bien envoyer, en quelque langue que ce soit, touchant leurs œuvres et l'état de la religion dans les pays qu'ils évangelisent. Demander à ce qu'on nous écrive directement serait sans aucun doute se montrer beaucoup trop exigeant, aussi nous bornons-nous à prier nos P.P. de vouloir bien charger ceux à qui ils écrivent de nous envoyer leurs lettres après qu'ils les ont lues eux-mêmes. L'adresse de la Rédaction est:

Monsieur J. de Causans, maison St Michel Laval, Mayenne, France —

Nous avons l'intention de publier bientôt les noms des Zouaves pontificaux que chacun de nos colléges des Provinces de France et de Champagne a envoyés à Rome. Quelques colléges ne nous ont point encore envoyé ces noms réclamés avec instance. Nous renouvelons ici notre demande.

Supplément — Chine — Macao — Lettre du P. Romina au P. [illegible] à Shang-hai, 15 Janvier 1868. — Le Collége et Séminaire compte plus de 60 élèves, parmi lesquels il y a fort peu de vocations. Deux des plus anciens sont entrés dans la Cie et ont déjà fait leurs vœux: trois autres sont professeurs dans cette maison et nous rendent de grands services, 5 sont employés du gouvernement et du Sénat comme [illegible] Chinois et ils se servent de leur science pour expliquer à quelques payens mieux disposés les vérités de notre Sainte Religion. [illegible] par 150 élèves externes. Le Recteur du Collége est un [illegible] par l'Évêque [illegible] de [illegible] l'assentiment du gouvernement. — Le Pensionnat [illegible] le Collége [illegible] Saint [illegible] en voie de prospérité [illegible] Son-Tsin on bâtit une Chapelle: la Cie a la gloire d'avoir fourni à l'exécution du projet. La Mission Française aura celle de la réaliser, il y a à Macao une émigration Chinoise [illegible]. Ce été pour nous un vrai champ de bataille. Combien de crimes nous avons vus et dénoncés! combien d'esclaves délivrés! et par conséquent combien de contradictions, de haines, de calomnies nous avons suscitées contre nous, [illegible] 89 enfants [illegible] recueillis [illegible] personnes charitables viennent [illegible].

Lettre du P. Cahill, Supérieur de Macao au R. P. Supér. à Chang-Hai. [illegible] 1868. — Je vous remercie [illegible] de votre bonne lettre du 20 avril. Si je l'ai laissée si longtemps sans réponse, c'est que j'éprouvais une répugnance extrême à parler [illegible] qui [illegible] ici. Ce [illegible] pour nous que de [illegible] si touchante de la Charité qui [illegible] enfants de la Cie [illegible] le même [illegible] le monde. [illegible] entourés d'ennemis et de calomniateurs [illegible] Cette [illegible] nous [illegible] de nous renvoyer de Macao [illegible] quelques mois [illegible] 3 mois [illegible] Coïmbre et [illegible] le gouvernement [illegible] professeurs, et [illegible] sans expérience. Cependant nous [illegible] notre. Au contraire, nous avons [illegible] il allait toujours [illegible] il a laissé [illegible] découvert le but qu'il se proposait [illegible] dans la même maison avec le Recteur, nous [illegible] aux yeux du public responsables de tout ce qui [illegible] nous avons jugé [illegible] de nous toute cette responsabilité [illegible] office de professeur, [illegible] installés dans une maison que la Charité d'un bienfaiteur [illegible] Il n'est pas besoin de [illegible] que jour de prêtre. Le gouvernement paraît vouloir transformer [illegible] des Francs-maçons [illegible] professeurs [illegible] Coïmbre. [illegible] même par les prêtres qui sont agrégés à la Franc-maçonnerie [illegible] futurs évêques du Portugal. Ces derniers jours [illegible] des calomnies [illegible] contre nous [illegible] Le nouveau Recteur a défendu à nos [illegible] d'accepter votre invitation de venir à Chang-Hai pour le moment. Il peut se faire que cet orage [illegible]

Cahill S.J.

On annonce que le gouverneur de Macao est [illegible]. Nos PP. seront-ils [illegible]? —



LETTRES DES SCOLASTIQUES DE LAVAL.

Décembre
1868



Sommaire

Errata.

1° Dans nos dernières Lettres à l'article Départs pour la Chine nous avons nommé le R.P. Colombier; c'est le P. Colombel qu'il faut lire.

2° (Remarque en faveur de la lecture publique.) — On est prié de restituer à l'aide du contexte les mots effacés page 30 et 31.

Adresse de la Rédaction : M. J. de Causans, Maison St Michel, Laval (Mayenne)

LES SCOLASTIQUES DE LAVAL AUX PP. ET FF. DE . . . .

NOS RR. PP. ET NOS TT. CC. FF.

PAX CHRISTI

Europe — France — Le R. P. Louis a bien voulu nous communiquer une notice dont nous donnerons quelques extraits. Il s'agit d'un jeune homme de 22 ans, M. Félix Hévin. Admis il y a quelques années au noviciat par le R. P. Foucault, sa mauvaise santé ne lui permit pas d'y rester. Il s'en dédommagea en se dévouant, pendant le peu d'années qu'il vécut, à la propagation du culte de St Joseph. —— Pendant la retraite donnée aux Dames de Vitré, en 1859, par un des Nôtres, qui travaillait à répandre le culte de St Joseph, M. Félix va le trouver: « Mon Père, lui dit-il, j'ai appris que vous avez une grande dévotion à St Joseph. Je viens solliciter de vous une grâce: « permettez-moi de vous seconder dans les efforts que vous faites pour étendre son culte? Je suis d'une bien triste santé, mais je vous offre de grand cœur le peu de forces qui me restent » Le religieux accepte volontiers cette proposition. Il ne tarde pas à reconnaître ce qu'il y a de générosité et d'énergie dans ce jeune homme. M. Félix initie à sa pensée les membres de sa famille et les jeunes prêtres de sa connaissance. Il établit l'œuvre dans les Communautés et les paroisses. Aucun obstacle ne l'arrête. — Un jour il se présente dans un établissement nombreux, portant sous le bras le régistre des zélateurs. Le Supérieur, à qui le portier annonce un commis-voyageur, le fait attendre assez longtemps, et, quand on l'introduit, du plus loin qu'il l'aperçoit: « Monsieur, dit-il, nous avons ici nos fournisseurs, inutile de produire vos échantillons. » — Mais, Monsieur le Supérieur, je ne suis point un marchand: ce cahier contient les noms de personnes dévouées à St Joseph: je viens vous parler . . —» Mais vous êtes bien jeune pour venir nous apprendre ce que nous devons à St Joseph: croyez-vous que nous soyons restés jusqu'à ce jour sans le connaître et sans l'honorer? — Pardon! il s'agit d'une œuvre. — D'une œuvre! mais nous avons ici nos œuvres; n'insistez point, je vous prie: je ne puis vous entendre plus longuement. . . . Un moment déconcerté par cette brusque réception, M. Félix se remet bientôt à l'œuvre plus résolu que jamais. — Il va de paroisse en paroisse, associe les prêtres de la contrée, les pensionnats et les communautés; distribue des objets de piété aux pauvres, institue des réunions dans les églises ou dans les écoles, nomme des zélatrices, s'entoure d'auxiliaires dévoués. Damalain, La Guerche, Corcé, St Germain-du-Pinel, Argentré, Erbrée, Brielles, Vergeal, St Ouen-du-Coit, Moutiers, Availles, Bais, Le Pertre, St Aubin acceptent l'œuvre. Des listes nombreuses d'associés sont bientôt adressées par les zélatrices qu'il a établies, lui-même nous envoie plus de 3000 noms. Pendant le mois de Mars 1861, il a transformé une remise assez vaste en chapelle, la statue de St Joseph qu'il y établit sur un trône gracieux, est entourée chaque soir d'une foule nombreuse. Des chants et des prières célèbrent le St Patriarche. Pour honorer les 30 années que St Joseph a passées sur la terre en compagnie de Jésus et de Marie, M. Félix divise ses associés en groupes de 30 personnes. Chaque jour une personne de ces groupes rend au grand Saint des hommages particuliers, et, autant que possible, communie pour remercier Dieu des grâces dont il l'a favorisé. — Une vie si admirable, dans un jeune homme de 22 ans, lui concilie tous les cœurs. Il profite de l'ascendant dont

il jouit, pour faire le bien. Ici, il rétablit la paix dans un ménage ; là, il met d'accord deux partis divisés ; à tel pécheur qui demande à être admis parmi les associés, il refuse cette faveur jusqu'à ce qu'il ait réparé ses scandales par une vie meilleure, qu'il soit rentré en grâce avec Dieu par une retraite, ou du moins par une bonne confession. — C'est ainsi que ce zélé jeune homme parvint à fournir en peu de temps une longue carrière. Il mourut le premier mercredi du mois d'Août 1862, jour consacré dans l'archiconfrérie à honorer St. Joseph et à prier pour les défunts de l'œuvre ; c'est-à-dire qu'il eut ce jour les prières de plus de 100000 associés.

Allemagne — Autriche — (Extrait des Lettres et Notices). Quelques détails sur les missions données par les PP. Mary Ayala et Antony Gurricco en Dalmatie. — Dalmatie. Barenzo : L'Évêque de cette ville nous avait invités à prêcher le carême de 1867 dans sa cathédrale. Dès que la nouvelle s'en fut répandue, quelques uns des principaux habitants vinrent lui faire des observations afin d'empêcher notre venue. Il leur répondit franchement et résolument que le choix des prédicateurs le regardait, que son intention arrêtée était de conserver ceux qu'il avait invités, et que d'ailleurs il prenait sur lui toute responsabilité. Déçus dans leur projet d'empêcher notre arrivée, nos ennemis s'en dédommagèrent en répandant sur nous les plus faux rapports afin de nous aliéner l'esprit de la population. On nous en informa et nous vînmes cependant à la fin de Mars, nous confiant en la protection divine. Notre première œuvre fut une retraite au clergé. L'Évêque y avait beaucoup applaudi et, sur son ordre, le doyen du chapitre invita les chanoines à y prendre part. Mais ceux-ci ne trouvèrent pas le moment bien choisi, et ils prièrent de les excuser dans la crainte disaient-ils de faire parler d'eux dans le pays. — Ce refus ne déconcerta pas le pieux prélat, et il était déjà résolu à faire tous les exercices avec son secrétaire, lorsque quatre membres du Clergé de la cathédrale demandèrent avec instance à y participer, et l'obtinrent. Le chapitre ne l'eut pas plus tôt appris que, priant d'excuser sa résolution trop précipitée, il conjura l'Évêque de lui permettre de prendre part à la retraite. Et c'est ainsi qu'elle eut lieu, contre toute espérance. — Il fallut ensuite parler au peuple. Nous eûmes tout d'abord la précaution d'éviter dans nos sermons tout ce qui aurait pu irriter les esprits ; de cette façon les calomnies tombèrent d'elles-même, et une nombreuse assistance environna bientôt notre chaire. Il nous fut même possible à la fin de la mission d'établir deux congrégations : 70 jeunes gens et plus de 100 jeunes filles voulurent en faire partie. — Mission à Provicchio. — Cette paroisse avait été longtemps dirigée par des Pères du tiers-ordre de St. François, et les Supérieurs avaient jugé opportun de substituer à celui qui avait charge de la paroisse un autre pieux et zélé religieux. Ce changement indisposa grandement la population. L'église fut désertée, et lorsque quelqu'un se hasardait à aller y entendre la Messe on l'accablait d'injures et de menaces. Le nouveau desservant était insulté dans les rues : on lui criait « Rends-nous notre Père bien-aimé. » — Le chapitre de l'Évêque pensa que nous pourrions calmer le peuple et le décider à se soumettre à son légitime pasteur. Les plus influents de la paroisse nous voulaient absolument ; ils espéraient bien nous gagner à leur parti et se servir de nous pour atteindre leurs fins. Nous n'ignorions pas la fâcheuse situation de Provicchio, aussi nous représentâmes au Supérieur des Franciscains l'inopportunité d'une mission et le risque que l'on courait de ne point arriver au but que l'on se proposait. Toutefois plaçant notre confiance dans la divine Miséricorde, nous commençâmes la mission en juin. — Le peuple nous semblait plein de méfiance, et nous en acquîmes la certitude, lorsque voulant nous entendre avec un des principaux habitants sur l'ordre des exercices de la mission, il nous dit avec une certaine vivacité : « Le peuple est prêt à vous obéir en tout ; mais à une condition, c'est que le nouveau Curé ne mettra pas les pieds à l'église, même pour un instant. » Nous n'acceptâmes pas bien entendu cette condition. Aussi à l'ouverture de la mission, au moment où on allait porter processionnellement la statue de la T. S. Vierge, le peuple apercevant le Curé, se précipita hors de l'église, et, durant le sermon, ce ne furent du dehors que les cris : « Chassez-le, chassez-le. » — Les femmes se tenaient sur le seuil, remplissant l'air de leurs clameurs, quelques-unes rentraient dans l'église et criaient : « Nous voulons notre véritable Curé ; deux des plus violentes entraînèrent dehors celles qui étaient entrées, en montrant

le poing au prédicateur. Pendant ce temps nous essayions mais en vain, par des paroles de paix de calmer le tumulte. Les mêmes scenes se renouvelerent le soir, et après la Bénédiction on enleva les chandeliers de l'autel, et on mit sous clefs tous les ornements de façon à empêcher les exercices de la mission. Puis un message nous avertit que le peuple refusait de pourvoir à notre subsistance. Le bon Curé nous fit dire aussitôt que lui se chargeait de tout et qu'il nous garderait chez lui tant qu'il nous plairait d'y rester. Nous ne perdimes cependant pas courage, et faisant notre possible pour donner la mission nous restâmes là une semaine entière, comme il avait été convenu. Bientôt ceux que les menaces des agitateurs avaient d'abord tenus loin de l'eglise, s'enhardirent à y rentrer. L'arrogance des principaux habitants fut reprimée: ils durent donner leur démission et remettre toute leur autorité entre les mains du Curé de la paroisse. Bref, les choses commencèrent à prendre une meilleure tournure. Les mieux disposés envoyèrent une députation au Curé pour le prier de retenir encore quelque temps les Missionnaires. Mais on ne put leur accorder leur demande. La Mission se termina paisiblement, et le peuple qui nous accompagna à notre départ nous conjura d'oublier et de pardonner les affronts qu'on nous avait fait subir.

Prusse. — Extrait d'une lettre des Novices de Gorheim. — Par le moyen des Congrégations de la Ste Vierge érigées dans les établissements d'instruction supérieure, nos Pères ont entre leurs mains sinon la direction des études, au moins la direction spirituelle des jeunes gens. On touche du doigt, en quelque sorte, le bien produit par ces heureuses institutions. Celui-là même qui écrit ces lignes peut en rendre témoignage en sa qualité d'ancien étudiant congréganiste. — Citons quelques exemples. A Ratisbonne nos Pères ont réussi, après mille difficultés à fonder une Congrégation. Tant que ses membres furent en minorité ils eurent à subir mille moqueries et mille persécutions. Aujourd'hui, après deux ans à peine, leur nombre s'est tellement accru qu'on a dû faire deux réunions. C'était la coutume à Ratisbonne parmi les élèves de la classe supérieure qui venaient de subir leur dernier examen, de célébrer leurs adieux par une réunion de fête à laquelle prenaient part les élèves d'autres colléges de Bavière. On s'y livrait à toutes sortes d'excès. Or, jusqu'à ces dernières années à peine s'en trouvait-il quelqu'un qui osât se dispenser de la fête. Mais cette année tous les congréganistes refusèrent d'y prendre part. Un seul semblait indécis: on le plaça dans l'alternative de s'abstenir de la fête ou de renoncer à son titre de Congréganiste. Il préféra le premier parti. — A Mayence où Mgr l'évêque Emmanuel Ketteler a appelé nos Pères en 1859, une des premières préoccupations de ceux-ci a été d'y fonder une Congrégation. Elle existe depuis lors au gymnase de cette ville, et compte parmi ses membres presque tous les élèves catholiques. Une preuve non équivoque que son éclatante influence sur la jeunesse n'a point échappé aux ennemis de la religion, ce sont les efforts qu'ils firent pour étouffer la Congrégation, deux ans à peine après son établissement. Plusieurs journaux remplissaient leurs colonnes d'accusation contre elle. On l'appelait l'instrument aveugle des Jésuites, qui par son moyen dressaient la vertu à poursuivre un but destructeur de l'humanité. On la décriait comme société secrète, nuisible au bien de l'Etat. On invoquait contre elle les lois du pays, on exigeait que le seul fait d'être congréganiste fut un titre d'expulsion du collége. L'affaire alla si loin qu'elle fut portée devant le conseil d'État. L'accusateur, un certain M. Dumont de Mayence prononça un discours véhément contre cette association dangereuse pour l'Etat et contraire à toutes les lois. Mais les débats se tournèrent à la confusion de ceux qui les avaient provoqués. La Congrégation continue d'exister comme précédemment et jouit de la plus grande prospérité. Parmi ses membres un grand nombre s'approche des Sacrements tous les 8 jours, beaucoup d'autres tous les 15 jours, et le reste tous les mois. — A Gorheim même on a érigé deux Congrégations d'étudiants pour les élèves du collége de Sigmaringen. Ils sont un modèle de piété. Il y a peu de temps encore nous les avons vus s'acquitter tous de la pratique de dévotion des 6 dimanches de St Louis de Gonzague. Voilà ce que nous avons à dire sur les Congrégations. — Parlons maintenant des missions. — Nos Pères s'arrangent de manière à en donner successivement dans toute l'Allemagne. Et partout où bat encore un cœur catholique, il se sent une nouvelle vie et un nouveau feu. Notre Bx P. Canisius continue donc à prêcher du haut des chaires de nos cathédrales par la bouche de ses successeurs. — Pour beaucoup de gens cependant, ces missions sont un supplice. Ils témoignent plus d'intérêt

aux représentations d'une troupe de comédiens qu'aux prédications des Missionnaires. Même il y en a quelques-uns qui, cherchant à profiter de cette dispositions des esprits s'efforcent de mettre obstacle au bien par des divertissements tout mondains. Aussi tout dernièrement à Amberg (en Bavière) où nos Pères donnaient une mission, le directeur du théâtre fit représenter dès le commencement de la mission, des pièces qui cherchaient à jeter l'odieux sur les Jésuites. Il faut en convenir c'était là un excellent moyen d'empêcher le fruit de la mission. Mais le résultat fut un peu différent de celui qu'on se promettait. Au bout de quelques jours les spectateurs se trouvèrent en si petit nombre que le directeur du théâtre se vit contraint d'annoncer sa fermeture dans les journaux. Par contre près de 25000 auditeurs se pressaient aux sermons de clotûre et comme l'église ne pouvait contenir une si grande multitude, on se vit obligé de prêcher en plein air. On a repris l'usage des conférences. Tout dernièrement le P. Roh a donné dans l'église de Stuttgart toute une série de conférences. Elles étaient fréquentées par les adhérents de toutes les communions. Le roi et la reine de Wurtemberg eux-mêmes se trouvèrent fréquemment au nombre des auditeurs. Au rapport des journaux, ces conférences ont fait grande sensation dans la ville et tout spécialement dans la classe savante. — Dans les différents diocèses, les retraites ecclésiastiques, sous la direction de nos Pères, reprennent un élan qui réjouit tous les cœurs. Un grand nombre de prêtres y assistent. A Gorheim même ils étaient 36. C'est par centaine qu'on doit les compter dans les autres villes. Et quel beau spectacle de voir les Évêques à leur tête se renouveler avec leur clergé dans la vie spirituelle. Récemment un de nos Pères qui avait donné les Exercices spirituels aux prêtres du diocèse de Mayence nous disait combien il avait été édifié de voir le soin scrupuleux avec lequel l'Évêque de cette ville s'était conformé au règlement et aux différentes prescriptions de la retraite. — Les orages politiques qui ont éclaté en Autriche n'ont point passé sans laisser de traces dans notre collège de Feldkirch. Nos Pères avaient le droit d'y conférer les grades universitaires. On le leur a enlevé au commencement du mois d'Août. Malgré cela, selon toute apparence, le nombre des élèves ira plutôt en augmentant qu'en diminuant. L'attachement fidèle de nos pensionnaires pour leurs maîtres faisait le plus beau contraste avec l'esprit de faction. A l'approche des vacances, un sentiment d'exquise délicatesse les empêcha d'en parler devant leurs maîtres. Et ils leur témoignèrent leur vénération et leur amour en organisant entre eux, vers la fin de l'année, une fête en leur honneur. — Nous sommes 9 au Noviciat; 8 ont fait leur pèlerinage l'été dernier. Deux d'entre eux tombèrent entre les mains de la justice. Le digne représentant de la force publique les arrêta sur la grande route et leur demanda leurs passeports. L'un des deux s'exécuta aussitôt. L'autre l'eût fait bien volontiers; malheureusement, se fiant trop sur sa bonne mine, il n'avait pas jugé à propos de se munir d'un passeport.. Que faire? La perspective de la prison ne lui souriait guère. Tandis que le pauvre Novice embarassé ne savait à quoi se résoudre, son compagnon frappé d'une idée subite: « Montrez donc, lui dit-il, votre lettre d'obédience. Elle fut présentée. L'officier de justice fit semblant de parcourir la feuille et ne trouvant plus rien à objecter laissa nos deux Novices continuer en paix leur route. Tant il est vrai que le latin sert à quelque chose! ...

Asie — Indes — Calcutta — Extrait de la correspondance de nos Pères de la province de Belgique.

... Les Madrassis païens croient généralement à la vérité de la religion chrétienne, mais vous ne sauriez imaginer par où le démon les tient quelquefois. « Je me ferais catholique, disait un païen à mon catéchiste, mais je n'en ai pas les moyens. » Il s'était persuadé que pour entrer dans l'église catholique il fallait payer le prêtre. Le catéchiste n'eut rien de plus empressé que d'expliquer la vérité à ce pauvre homme; mais celui-ci refusa de le croire, et il me fallut aller en personne à la cabane du païen pour confirmer les paroles du catéchiste. Il est maintenant du nombre des fidèles. — Les soldats Irlandais se montrent fervents catholiques. Après l'exercice, qui se fait vers le lever et le coucher du soleil, ils accourent soit à la Messe, soit au chapelet et aux prières du soir. Ils prennent à peine le temps de déposer leur fusil, et, après avoir consacré une heure à la prière, ils se rendent dans une salle de lecture, où ils passent la soirée en amusements innocents. L'un d'eux qui est sacristain, tient l'église dans une propreté parfaite,

il se plait surtout à orner la statue de la Vierge devant laquelle on récite le chapelet en commun. Ces braves Irlandais se font aussi une gloire de leur religion. Jamais ils ne sont plus contents que lorsqu'ils sont avec le prêtre. Il aurait fallu les voir lorsque Mgr Steins se rendit à la chapelle de la station militaire de Dum-dum. Non seulement ils lui firent les plus grands honneurs à l'entrée et au sortir du sanctuaire, mais ils se montrèrent fiers devant les protestants, d'être favorisés de la visite de leur premier pasteur. — Monseigneur Steins anime toutes les œuvres de la Mission, et officie fréquemment dans les différentes églises. Il est très bien vu et même honoré des protestants. Il a reçu le titre de membre de l'université. — Pendant les dernières vacances, les professeurs du collège sont allés respirer un air plus frais à Chandernagor, possession française située sur l'Hougly, à 21 milles de Calcutta. En nous promenant le soir sur les bords de l'Hougly, nous considérions à l'aise ce fleuve majestueux qu'anime une foule de barques de toute espèce. Les natifs l'adorent et y viennent constamment faire leurs adorations en s'y baignant, en se rinçant la bouche et en marmottant quelques mots baroques. Ils y jettent leurs morts; aussi vîmes-nous un grand nombre de squelettes que le fleuve avait rejetés sur la rive. C'est ainsi que, faisant un tour en barque, j'aperçus sur le bord le cadavre d'un enfant de 12 ans; un grand chien était occupé à le dévorer; à quelques mètres de là, plus de 50 Hindous travaillaient sans faire la moindre attention à ce spectacle horrible; aucun d'eux ne songea à chasser l'impudent animal, ni ne prit la peine de repousser dans le fleuve ces restes humains. A Calcutta le gouvernement fournit du bois aux plus pauvres pour brûler leurs morts, et c'est rare qu'on y voie un cadavre flotter dans l'Hougly. — C'est une grande pitié de voir les stupides honneurs que rendent les Hindous à leurs idoles; mais il est révoltant de connaître jusqu'où va l'impudence de leurs prêtres. M'adressant un jour à un brahmine qui connaissait l'anglais: « Que pensez-vous, lui dis-je, de ce monstre qui, selon la croyance populaire, sourit à l'impudicité de ses adorateurs? Vous avez certainement trop d'esprit pour croire à la divinité de Kali. » — « Certainement, répondit-il, je n'y crois pas; mais je reçois ici 40 roupies par jour. » Cent francs par jour, voilà le bénéfice de l'industrie de ces imposteurs!

Lettre du P. Sapart. 19 Mars.

Mission de Balasore. — « Quand Mgr Van Heule me confia cette mission, il y a trois ans, il n'en connaissait pas l'étendue, non plus que moi. Même à présent, les limites à l'Ouest n'en sont pas bien déterminées. Autant que j'ai pu m'en assurer, elle comprenait alors environ 60 à 80 lieues en largeur et 100 en longueur, soit de 6 à 8000 lieues carrées. Au siècle dernier, cette immense étendue avait une résidence d'un prêtre Portugais, à Balasore, où nous sommes. La méchanceté des chrétiens, la plupart aventuriers, qui composaient sa mission, la lui fit abandonner, et depuis, on n'y a plus vu de prêtre, si ce n'est trois ou quatre fois par occasion et en passant. La petite église de Balasore a complètement disparu: il n'en reste plus de traces, et on dit que les anciens chrétiens ont tous fini malheureusement. — C'est ici que dans une belle situation j'ai loué un terrain sur lequel j'ai pu aussitôt jeter les fondements d'un orphelinat pour les enfants abandonnés pendant la famine, et j'ai entrepris d'y bâtir une petite église avec une résidence pour 2 ou 3 Missionnaires. Notre orphelinat compte à présent 111 enfants, dont 18 orphelines. La plupart montrent d'excellentes dispositions: tous sont baptisés, excepté le dernier venu. — Voyez jusqu'où va l'aveuglement de nos pauvres païens! La première année j'étais allé à Calcutta faire emplette de quelques meubles et provisions, que je chargeai sur un petit navire du pays. Entre autres objets, il y avait une vieille enclume, dont on m'avait fait présent. C'était sans doute la pièce la plus solide de toutes. Eh bien! les natifs s'en emparèrent pour y tracer en couleur rouge une figure grotesque de bête; ils barbouillèrent même le pied du mât et le timon du gouvernail: et voilà les grands dieux auxquels, matin et soir, tout l'équipage vint demander l'heureux succès du voyage, avec force prostrations, prières et sacrifices! Il y a 4 jours une pauvre femme me demanda un remède pour son petit garçon, disant qu'il était tourmenté par le Chaitan, c'est-à-dire Satan. Je vais le voir et me fais rendre compte des remèdes qu'elle avait employés. Devinez? On allait tous les jours faire des sacrifices à un arbre, vis-à-vis de la maison: on lui offrait du riz, du beurre, du lait, des fruits, des fleurs, de l'eau et je ne sais quoi encore, en conjurant Satan de cesser de tourmenter l'enfant, ou du moins de ne le pas faire mourir comme son frère. C'est une persuasion générale parmi les infidèles que le démon joue un grand rôle dans leurs maladies. Je n'en serais

pas surpris. Il s'y passe parfois des choses difficiles à expliquer autrement; mais d'ordinaire il faut les attribuer à l'imagination effrayée. — Mission de Burdwan. — Lettre du P. Henry. — Une grande partie de Burdwan appartient au Maha Raja, un prince indigène, qui est animé des intentions les plus libérales. D'abord il n'aime pas les brahmines et ne les favorise pas, ce qui fait déjà beaucoup. Lui-même est du Nord de l'Inde et tient peu du Bengali. Il est franc, presque brusque, saisit à l'instant toute la portée de ce qu'on lui propose et prend une décision avec une vivacité toute européenne. Monseigneur l'est allé voir le 3 Mars: il a promis de nous acheter un terrain et de nous donner un subside pour bâtir notre église; mais il veut pour cela que nous nous mettions en peine: « C'est une honte, dit-il, de rester dans un trou comme celui que vous avez et de parler sans cesse de commencer, sans jamais en venir à l'exécution. » — « Choisissez dans Burdwan, ajouta-t-il, n'importe quel terrain qui vous aille, et je vous l'achète. » Il nous a même donné son intendant pour guide. Monseigneur a voulu faire son choix à l'instant même, et après deux heures de course, après avoir visité cinq emplacements différents, Sa Grandeur s'est arrêtée au sixième et a dit en frappant du pied la terre « Eh! bien ce sera ici ». Le jour de St Joseph, je suis allé trouver le Maha Raja, qui s'est montré très-satisfait du choix, ajoutant que ce terrain se trouve précisément dans son Zamindariat; il a promis de nous le procurer bientôt, j'espère que nous pourrons commencer à creuser les fondements avant Pâques.

Le P. Henry écrivait à la fin d'Avril: « Un petit incident a signalé le départ de Monseigneur pour sa tournée pastorale. Il allait se rendre à Balasore, en compagnie de M. Coutto père, qui désirait assister aux vœux de son fils. La veille de son départ de Calcutta, Monseigneur avait envoyé son cocher musulman à quelque distance de la ville, pour lui préparer un relais. Le cocher avait emmené un des chevaux du collège. Le chowkidar, officier de police qui était là de faction, voit arriver cet homme avec un bon cheval et se dit à l'instant qu'il a affaire à un voleur; il l'arrête en lui criant: « où vas-tu avec ce cheval? » L'autre a beau s'expliquer et se récrier contre l'imputation du vol. On l'empoigne, et on les ramène cheval et homme à Calcutta, où le pauvre cocher passe la nuit au violon. Le lendemain Monseigneur arrive à l'endroit indiqué: point de cheval ni de cocher. Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de police au Bengale! — Le 28 Juin le P. Vander Stuyft donne quelques détails sur le collège. « Nous comptons actuellement 440 élèves, une moitié composée de catholiques, l'autre moitié d'infidèles; j'appelle ainsi un mélange bizarre de protestants, d'arméniens, de grecs, de juifs, de mahométans, de parsis et de païens hindous. Nos pensionnaires sont au nombre de 110, les 2/3 sont catholiques: on est décidé à maintenir cette proportion, malgré les demandes des protestants. — Nous avons au collège une trentaine de Bengalis païens, la plupart garçons de 16 à 19 ans. Comme dans ce pays on se marie à 14 ou 15 ans, il se fait que ces élèves sont des hommes mariés, voire même des pères de famille. Lorsqu'ils apportent des billets au préfet pour motiver leur absence, il n'est pas rare d'y voir figurer des raisons telles que celles-ci: j'ai dû assister au mariage d'un de mes amis, ou bien, je me suis marié, ou bien, mon enfant a mangé du riz pour la première fois. — Il y a quelque temps nous avions un Mongol de 24 ans qui fréquentait le cours élémentaire avec les petits enfants de 9 à 10 ans. Il se disait enchanté de l'éducation qu'on donnait au collège et promettait d'envoyer son fils qui est âgé de 7 ans. — Le collège a reçu il y a quelques jours un petit prince mahométan très-intelligent, qui pourra lui faire honneur: c'est le fils de Gholam Mahomed prince de Mysore. — Dans ma classe, dit un professeur, je n'ai malheureusement qu'une minorité catholique; mais je dispose les matières de telle façon que tous sont instruits des vérités de notre Sainte Religion. Chaque jour je fais réciter et répéter aux catholiques deux ou trois questions du catéchisme, et j'y ajoute mes explications, ayant soin de dire aux autres élèves que je ne parle pas pour eux, et qu'ils doivent apprendre la leçon de grammaire. Cela suffit pour exciter leur curiosité: ils mettent leur tête entre leurs mains comme s'ils ne regardaient que leur livre, tandis qu'ils fixent sur moi leurs yeux à travers leurs doigts, surtout lorsque je raconte une histoire. Pendant le carême, j'ai rappelé tous les jours quelque trait de la passion de Notre Seigneur, ce qui les a tous fort intéressés. Je donne aussi des dictées tirées de l'histoire de l'Eglise. Un jour je jouis d'entendre un petit juif, enfant très-intelligent, répéter que Jésus-Christ est le Messie promis, le Fils de Dieu crucifié par les Juifs; mais mon petit ami le prend en

bonne part, et il est aussi avide qu'un autre de mériter une image ou une médaille. – Il y a quelques jours, un jeune protestant me demanda de pouvoir commencer la prière de la classe, comme les catholiques ont coutume de le faire à tour de rôle. « Et pourquoi, mon enfant? tu n'es pas catholique! « Non, mais je désire le devenir. » – « Pour quel motif? » – « Parceque c'est la vraie Religion. » – « Allons, tu veux être dans mes bonnes grâces. » – « Je veux aller au Ciel quand je mourrai. » – « Y as-tu bien réfléchi? Sais-tu à quoi on s'expose en devenant catholique? » Là-dessus je lui retrace le tableau des devoirs les plus pénibles, des humiliations et des persécutions qui attendent souvent les convertis, et finis par ces mots: « Que dis-tu maintenant? » – « Je sais tout cela, mais le Ciel vaut mieux que toutes les richesses et les jouissances, je veux aller au Ciel. » – « Pries-tu le matin et le soir? » – « Oui, et je dis le chapelet, je porte la médaille et je fais tout ce que vous recommandez aux autres enfants catholiques » – « Et tes parents? » – « Ma mère est protestante et s'oppose à ce que je change de religion. » – « Ainsi tu l'as demandé? » – Oui indirectement, mais maintenant je le demanderai directement. » – « Si elle refuse? » – « Je serai catholique de cœur en attendant mieux » – « Eh bien! courage! Prie bien la Ste Vierge qu'elle veuille toucher le cœur de ta mère et la convertir aussi. » —— Le P. Gapart écrit de Balasore le 5 Juillet: « Je commence ma lettre à 11 h. ½ du soir. Je suis dans la veranda (portique ou galerie qui entoure la maison) pour jouir de la brise nocturne, car dans l'intérieur de la maison, il fait trop chaud; ici c'est agréable; les orphelins dorment autour de ma petite table, tandis que le vent s'efforce d'éteindre ma lampe, malgré la protection d'un morceau de fer-blanc qui entoure en partie la flamme. – Je pense ne vous avoir encore rien dit de la première Communion, la toute première sans doute, qui s'est jamais faite en cet endroit, car il ne paraît pas que les Portugais d'autrefois aient pratiqué cette cérémonie si touchante. D'ailleurs ils ont disparu depuis 60 ou 70 ans, et personne ici ne les a connus. C'était réellement un bien beau jour. La chapelle semblait à tous splendidement ornée. Pauvres enfants! Ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Ils étaient tout heureux de leur gentil sarrau de cotonnette, puis de leur frugal grand dîner, et des bonbons que nous leur avions distribués. Mais c'était bien mieux encore quand, au commencement de Mai, le Bora Gouron Saheb, Mgr l'Archevêque de Calcutta, est venu leur faire une visite pastorale. Après une longue attente, nous sommes allés avec les garçons au devant de Monseigneur, à une demi-lieue de la maison, au clair de la lune. Là on a causé, conté des histoires, et finalement tous se sont étendus sur le gazon, le long du chemin, dans l'espoir que l'arrivée du grand personnage nous éveillerait. Mais à 11 heures, comme personne n'arrivait, nous sommes gaiment retournés achever notre nuit à la maison. Le lendemain grande préparation. Des feuilles de bananiers ornent toutes les galeries. Deux courriers sont expédiés à la découverte sur la route. L'un chargé d'accourir annoncer l'approche de Monseigneur, l'autre de lui montrer le chemin et de l'accompagner. A la première nouvelle, tout le petit monde se met en marche et voilà Monseigneur introduit. Le Dimanche suivant les plus âgés reçoivent de sa main leur seconde Communion et la Confirmation. J'avais grandement envie de profiter du séjour de Monseigneur, pour tenter de préparer une ouverture de missions chez l'un ou l'autre des Rajas (ou rois) voisins. J'ai donc écrit au plus rapproché, le Raja de Milgirri, qu'un grand personnage, le représentant du Pape au Bengale, l'Archevêque catholique de Calcutta, étant venu faire une visite à Balasore, se proposait d'aller lui présenter ses hommages, et que je désirais savoir quand il pourrait être reçu. Le Raja, effrayé, je pense, de tous ces grands titres, et plus embarrassé que moi, a envoyé une réponse en due forme, prétextant que pour cause de maladie il regrettait fort de n'être pas en état de recevoir Mgr à présent, etc. Cependant, son envoyé s'informait soigneusement si Monseigneur n'avait pas de requête à présenter à son maître. Je répondis au Raja au nom de l'Archevêque, par des expressions de condoléance sur sa maladie, ayant soin d'ajouter que Mgr n'avait aucune requête à présenter; au contraire, qu'ayant ouï dire que le Raja désirait faire donner de l'instruction à ses sujets, Monseigneur aurait voulu lui offrir de l'aider dans cette louable entreprise et me charger de rendre au Raja tous les services qu'il désirait. Ainsi notre projet ne réussit qu'à moitié. Nous évitions de faire une corvée de deux jours à travers les champs; et une demi-ouverture était faite pour une autre occasion, car le Raja savait officiellement que nous étions ici disposés à lui rendre

service, et que nous n'étions pas de simples vagabonds ou des aventuriers sans nom. —— La guerre vient d'éclater pour la seconde fois entre deux Rajas voisins. Cette guerre n'est du reste pas grand'chose, c'est le choc de deux partis qui se disputent la succession au trône de Keunjur. Le Gouvernement anglais y a expédié quelques troupes pour maintenir son protégé, et tout s'arrangera jusqu'à un nouveau désordre. —— Nous avons enfin reçu la nouvelle que des Filles de la Croix de Liége vont venir en Octobre prendre la direction de nos orphelines. L'orphelinat que nous céderons aux Sœurs est un beau bâtiment neuf, de 66 pieds de long sur 22 de large, plus une veranda ou galerie de 10 pieds de large qui l'entoure et sert de promenade, de passage couvert, d'école, de salle de jeux, de réfectoire et de dortoir pour les enfants. Ceci n'a rien d'étonnant dans l'Inde, où tout se fait autant que possible en plein air. Les fenêtres mêmes ne sont que des grilles de bois, devant lesquelles on suspend une natte en temps de pluie ou de grand vent. Les Sœurs auront un grand jardin, tout planté de bananiers, de cotonniers, d'annanas, etc. Des religieuses seront une chose toute nouvelle pour nos Indiens. Ils n'en ont aucune idée. Leurs femmes et leurs filles sont toujours renfermées dans leur maison comme dans une citadelle d'où elles ne sortent pour ainsi dire jamais, mais ces citadelles ne sont pas des couvents. —— Le P. Lafont a publié un tableau complet de ses observations météorologiques durant les six premiers mois de cette année 1868. — Il ajoute à la date du 19 août: « Nous n'avons presque rien vu de la fameuse éclipse d'hier. Le ciel était couvert et c'est à grand'peine que nous avons entrevu le phénomène à travers quelques rares éclaircies de nuages. J'ai fait pendant toute la durée de l'éclipse quelques observations thermométriques qui m'ont donné une courbe descendante pour la température à mesure qu'une plus grande partie du soleil était cachée par la lune: c'était du reste la seule observation scientifique à faire ici pendant notre éclipse partielle. — Je suis maintenant bien installé dans mon nouveau local sur la terrasse. J'ai ajouté à mes instruments un anémomètre de Robinson: ce qui donne à mon observatoire un cachet tout-à-fait particulier. —— La Mission vient d'être cruellement affligée par la mort du R. P. Veys. Apprenant l'état désespéré où il était réduit, ses élèves demandèrent et obtinrent la permission de le voir un instant. Cette faveur leur fut accordée. Il eut fallu assister à cette scène vraiment émouvante! Tous ces jeunes gens, sans distinction de religion, se précipitèrent en sanglotant au pied de son lit et lui baisèrent respectueusement les mains: « Mes chers enfants, leur dit le malade, tout ému, je suis mourant et puis vous assurer que maintenant plus que jamais je sens l'importance de travailler uniquement pour le salut de son âme. Chers enfants, travaillez à sauver votre âme, car c'est là l'unique affaire importante que nous ayons dans ce monde. Soyez bien sûrs que je prierai pour vous dans le Ciel. » Ces mots si simples, exprimés avec conviction et en pleurant, émurent les cœurs au point que je me vis obligé de les éloigner brusquement de peur que tant d'émotion ne fît tort au malade.

Chine. —— Kiang-nan. —— Rapport du P. Ravary à la Propagation de la Foi. ——

Vou-si, 1er juillet 1868. —— . . . . Au mois d'août dernier, la Ste Obéissance me mettait à la tête de la vaste section de Vou-si, comprenant les districts de Vou-si, de Kiang-ien, de Tcham-Tcheu et de Gui-chin. La moisson de cette année certes est consolante. Nous espérons d'avantage pour l'an prochain. Dans cette vaste section Vousinienne, comprenant un parcours de plus de 20 lieues du Nord au Sud et 25 à 30 de l'Est à l'Ouest, deux Pères de la Compagnie de Jésus et un prêtre indigène devaient exercer le ministère apostolique. Certes le travail ne faisait pas défaut. Outre les 5000 chrétiens anciens et nouveaux à instruire et diriger, outre les 2 à 3000 catéchumènes à suivre et à cultiver, nous devions pousser de l'avant dans ces contrées nouvelles, toutes préparées, ce semble, à recevoir la bonne nouvelle. Par malheur, le prêtre chinois assez fatigué dut quitter son poste, et l'intrépide P. Royer mon compagnon de labeurs et de consolations, fut forcé de se reposer pendant quelques mois. Dans notre section, Kiang-ien est sans contredit la terre de bénédictions, la terre qui produit mel et lac! La Foi prend racine. Les deux ou trois cents chrétiens de vieille date, rares épaves qui ont surnagé sur les flots de persécutions redoublées, se voient entourés d'une nouvelle génération de nombreux néophytes. Plus de 300 convertis ont reçu le St Baptême. Deux à trois

mille catéchumènes demandent la même faveur, le mouvement semble augmenter de jour en jour. Depuis trois mois seulement plus de cent nouvelles familles suivent les règles. —— Cette année, quatre nouvelles églises ont été construites. Avant les rebelles, Kiang-ien n'avait que deux églises. Aujourd'hui nous avons sept sanctuaires modestes, mais convenables. De nouveaux centres ont été établis. Nous avons dit la Messe dans 7 ou 8 familles différentes.. Là, quand les ressources pécuniaires le permettront, nous devrons ériger une chapelle. Les deux ou trois cents catéchumènes des alentours ont besoin d'un lieu de réunion pour prier. Sur la ligne de l'Ouest surtout, de larges et nouvelles brèches ont été faites au paganisme. Au Nord, au delà du Kiang ou Yam-tsé-Kiang, la route nous a été dernièrement frayée d'une manière providentielle. Depuis le mois de Mars dernier, à 5 ou 6 reprises différentes, nous avons reçu les députations de ces braves Kiang-Pé-jen, hommes du Nord du Kiang-Pei (on les appelle ainsi). Ils venaient nous inviter à aller les instruire; ils voulaient croire. Plusieurs de ces intéressants visiteurs sont lettrés et de bonne condition. Le temps faisait défaut. Les circonstances nous ont empêché d'aller en personne sur une terre où le Missionnaire, de mémoire d'homme, n'a pas encore posé le pied. Au mois de Septembre, Dieu aidant, nous ferons voile vers ces pays qui promettent beaucoup. Pour le moment, nous avons envoyé par deux fois, un catéchiste zélé nommé Joseph Sé; ces deux visites de quelques jours n'ont pas été stériles. Les superstitions ont été enlevées, les livres de prière distribués. On a prié en commun sur cette plage jusqu'ici ferventment païenne. Neuf ou dix familles sont catéchumènes. Hier encore ce digne catéchiste me donnait longuement les détails les plus intéressants sur ces nouveaux convertis. Le cadre restreint de cette relation ne me permet pas de les rapporter pour le moment. Un seul fait entre plusieurs: cet épisode porte un cachet digne, ce semble, de quelque intérêt. —— Il a rencontré là deux bons vieux catéchumènes de fraîche date. Le mari presque sexagénaire, apprend les prières avec ardeur. Il sait déjà le nécessaire. Sa moitié a passé la cinquantaine. Par malheur elle est souffrante, une toux opiniâtre l'épuise. Elle veut bien apprendre les prières. La mémoire fait défaut. Notre vieux lui chante à haute voix le Pater et l'Ave. Peine perdue. Le lendemain la pauvre vieille a complètement oublié le peu qu'elle savait la veille. Elle est désolée. Le catéchiste la console. Le Dieu des chrétiens est bon. Il ne demande pas l'impossible. A la deuxième visite il rencontre un troisième, mais plus curieux personnage. C'est un bonze, et un bonze marquant. C'est le chef d'une grande bonzerie à 10 ou 11 lieues de cet endroit. On se salue, on s'interroge. Quel n'est pas l'étonnement du catéchiste, quand le fameux bonze, déclinant son nom et sa qualité, lui dit qu'il est le fils du bon vieillard. Pour le coup il ouvre de grands yeux: comment expliquer cet énigme? Il est bientôt rassuré, il est joyeux. Cette rencontre fortuite ne serait-elle pas un trait de la bonne Providence pour le salut de la famille entière? Ecoutons. Le bonze a 36 ans. Il paraît probe et sincère, chose assez rare parmi ces vils ministres du démon. A 13 ans, il fuyait la maison paternelle. La femme du vieillard n'est pas sa mère. C'est une marâtre. Dans son enfance, chose assez fréquente surtout en ces pays païens, l'enfant avait beaucoup à souffrir. Fatigué de ces vexations incessantes, il s'échappait de la maison, portait ses pas à droite et à gauche, était rencontré par le chef d'une bonzerie. C'est une fortune pour le bonze. Ils se recrutent de cette manière. Les fugitifs, les petits vagabonds, les mendiants sont toujours reçus à bras ouverts à la pagode. Voilà donc notre pauvre petit, plus malheureux peut-être que coupable. Il a faim, il n'a pas de toit pour s'abriter. On lui offre du riz, il accepte. Il entre à la pagode; on lui coupe les cheveux; on le revêt du costume, le voilà petit bonze. —— Que s'est-il passé depuis les 23 années qui nous séparent de cette époque? Je n'en sais rien. Le catéchiste ne pouvait pas dans un premier entretien pénétrer dans les secrets de l'intimité. Ce que nous savons, est que le jeune bonze, actif, intelligent, a su parfaitement jouer son rôle. Depuis 3 ans, son maître un peu impotent et maladif, on lui a remis l'administration de la pagode. Le voilà par le fait devenu chef. La bonzerie est assez riche. Par les donations de quelques fervents elle possède 300 arpents de terre, et c'est notre fugitif d'autrefois qui a l'administration de ces biens. Il ne joue pas; il ne fume pas l'opium. Il paraît honnête homme. Deux fois chaque année il vient passer un mois dans la famille. Voilà une nouvelle scène de l'épisode. Il y a quelques années, les vieux parents ont appris je ne sais comment, la retraite de leur fils fugitif. Le bon vieillard,

à plusieurs reprises, est allé à la pagode. Il réclame son enfant, il est dans son droit. De plus il n'a pas d'héritier. Le jeune bonze retournerait volontiers. Le vieux chef son protecteur, son maître et comme son père adoptif, ne peut consentir à la séparation. Les administrateurs séculiers et les fervents de la pagode font mille instances. On prend donc un moyen terme. On convient de part et d'autre que le fils tout en restant bonze, vait, deux fois par an, passer un grand mois dans la famille pour consoler et aider les auteurs de ses jours. Toutefois, ajoute-t-on, il n'a jamais voulu apporter une sapèque à ses vieux parents, parceque, dit lui-même ce bonze à principes austères: « cet argent de la pagode ne lui appartient pas. Il n'a pas le droit d'en disposer à son gré. » S'il dit vrai, je nourris la douce espérance de le voir un jour chrétien. Le bon Dieu aura pitié de lui. On rencontre si rarement en Chine et ailleurs, des consciences si délicates sur ce point. —— Un avenir prochain nous apprendra le dénouement de cette curieuse histoire. Pour le moment, notre bonze sait que ses vieux parents apprennent les prières. Il ne fait pas la moindre opposition. Loin de là, sensible aux exhortations du catéchiste, il promet de se faire chrétien. La religion du Maître du Ciel lui paraît bonne: « Je vais retourner à la pagode, dit-il, ce sera pour la dernière fois. Je vais arran«ger les affaires, je reviendrai bientôt, je ne veux plus être bonze. Bien plus, je vais amener sans doute le vieux bonze dans la «famille. Bien des fois, sachant que je voulais rentrer dans mon village, il m'a dit qu'il me suivrait partout. Il ajoute qu'étant «comme son fils adoptif, je dois lui fermer les yeux. Il viendra donc. Il fera comme nous, il sera chrétien. » — Le catéchiste interrogé de nouveau ce matin, me répète que ce jeune bonze paraissait lui parler en toute simplicité et franchise, et que vers la fin de l'année il espère voir nos deux bonzes, vu les circonstances, adorer le vrai Dieu. Fiat! —— Je donnerai maintenant quelques détails sur les fêtes splendides et si consolantes dont nous avons été les heureux témoins. Sa Grandeur, Mgr Languillat vient faire la visite pastorale de notre section. L'église est pleine, les chrétiens viennent deux à deux saluer Sa Grandeur. Une heure s'est écoulée. La foule grossit sans cesse. Rien de menaçant, loin de là. Je sors à plusieurs reprises. Je parle à ces braves gens. Ils comprennent qu'ils ne peuvent tous pénétrer. D'un autre côté ils désirent vivement voir l'Évêque, le Siam-ta-jen, le grand homme européen. L'Évêque porte officiellement le titre des mandarins supérieurs. Comment faire? Monseigneur dans sa bonté, trouve un expédient qui réussit fort bien. Sous prétexte de visiter la maison à l'extérieur, Sa Grandeur propose une petite promenade au dehors. Nous sortons ensemble. Curieux spectacle! Nous voilà entourées d'une barrière infranchissable. Tous veulent voir et voir de près. Nous passons un petit pont, nous voilà en pleine campagne. Par malheur le chemin est trop étroit! Ici on ne connaît pas les routes royales et impériales. C'eut été fort nécessaire en pareille occurrence. Voilà ces bons païens, grands et petits, qui se jettent à travers champs. Les blés, les légumes sont assez maltraités. Les paysans propriétaires crient miséricorde. Nous comprenons la difficulté. De toute la force de nos poumons, nous exhortons ces intrépides curieux à suivre le chemin ordinaire. Il y a amélioration. Impossible toutefois de mettre à la raison tout ce grand et petit monde. Nous arrivons à un pont large fort élevé. Les coureurs les plus agiles ont là plus de facilité; ils peuvent contempler plus à loisir notre vénéré Pasteur. La foule grossit. On arrive de tous côtés. On se presse. Le pont n'a pas de garde-fous. Pour éviter le malheur de quelques chûtes dans le large canal, nous passons de l'autre côté du pont. Ici la route est plus large. Les champs ne sont pas ensemencés. Ce sont des tombeaux. Nous faisons une courte halte. Mgr leur adresse quelques paroles. Ils écoutent volontiers. Surtout ils veulent voir. Le chapeau du Ta-jen, le gland d'or, la soutane, ces nombreux petits boutons qui la ferment, les bas violets, les souliers européens, les boucles d'argent, voilà ample matière d'une légitime curiosité. Notre bien aimé Père, sourit devant tant de simplicité, de confiance respectueuse, presque filiale. C'est comme une récréation de famille. La croix pectorale et la chainette dorée ne sont pas oubliées. Monseigneur en la montrant, leur dit quelques mots du bon Dieu et de notre Ste religion. Ces quelques mots, je n'en doute pas, porteront des fruits de salut pour plusieurs. La semence tombait sur une terre bien préparée. —— Le lendemain à trois heures l'église est remplie, à 4 heures, deux Pères disent la Ste

Messe. – Notre église de Kiang-ien offrait alors un bien consolant spectacle. Plus de 300 chrétiens étaient là pieusement agenouillés. Tous, à peu d'exceptions près, étaient néophytes. Bon nombre devaient faire la première Communion. Ils portaient sur le bras la bandelette qui devait ceindre leur front après la Confirmation. Ils récitent tous d'une voix commune et fortement accentuée, la prière du matin. Monseigneur se présente et bénit la pieuse assistance. Après les prières préparatoires, sa Grandeur la mitre en tête, s'assied sur le fauteuil, et fait l'instruction. D'une voix solennelle, le Prélat dit : « Chrétiens, faites tous ensemble le grand signe de Croix ». A ce moment, ces trois cents mains se lèvent, tracent la triple croix sur le front, sur la bouche, sur la poitrine ; puis avec un accent indicible ils disent le : « Au nom du Père et du Fils et du St Esprit ». Plusieurs un peu troublés, et sous l'impression de cette imposante cérémonie, ont erré. Monseigneur demande une seconde fois le signe de la Croix. Quelques-uns se trompent de nouveau. Hélas ! nous dûmes sourire agréablement. Ces braves gens interpellés, avouent ingénuement leur ignorance. Ce sont des catéchumènes de quelques semaines qui se sont mêlés aux néophytes. — A 9 heures tout était terminé. Nous nous préparons à un nouveau cérémonial et plus nouveau et plus difficile. Nous devons à 10 heures, en grande cérémonie, aller visiter le mandarin de la ville. Ici l'étiquette, les rubriques sont de rigueur. Il faut savoir marcher, se poser, avancer, reculer, s'asseoir. Tout est compté, calculé d'après le rite inflexible du cérémonial chinois. C'est une affaire d'état. Quelques leçons d'un bon maître vous sont indispensables. Il faut plusieurs répétitions pour ne pas trop faillir. La veille les cartes de visite avaient été envoyées. Les chaises étaient arrêtées. – Nouvelle difficulté. Dans la ville, affreusement maltraitée par les rebelles, on ne peut louer que des chaises ordinaires. Il n'y en a pas de convenable pour la dignité Episcopale. Nos catéchistes vont tout simplement au tribunal demander celle du mandarin. Elle nous est envoyée de bonne grâce. A 10 heures nous voilà en grand costume. Ici encore quelle rude corvée ! Pour Monseigneur c'est plus facile, depuis son retour d'Europe, au mois de Décembre dernier, sa Grandeur conserve le vêtement Episcopal ordinaire. Dans les visites officielles, Mgr revêt le rochet et le mantelet de cérémonie. La dignité est parfaitement sauvegardée. Plusieurs fois déjà les hauts fonctionnaires Chinois, pleinement satisfaits, ont congratulé Monseigneur. — Il est 10 h. 1/2, nous montons en chaise. Monseigneur est dans celle du mandarin. Il y a 4 porteurs. De plus 4 chrétiens en chapeau de cérémonie accompagnent. Ils sont là pour soutenir la chaise, si besoin est. Je m'installe dans la deuxième, également à 4 porteurs. Quatre autres chrétiens remplissent le même office. Le P. Tsian Chinois, fort habile dans la littérature et les usages du pays, suit dans une chaise à deux porteurs et deux chrétiens qui l'accompagnent. Puis le catéchiste de Mgr et un autre catéchiste dans deux petites chaises à deux porteurs ferment la marche. A 50 pas devant le cortège, marche à pas pressés, en chapeau de cérémonie, le catéchiste portant les cartes de visite. De nombreux chrétiens lui font escorte. Ils espèrent entrer au tribunal avec les nombreux curieux qui assisteront à cette intéressante séance. Ici les visites officielles se passent toujours en public. Le parcours est assez long. De notre maison au tribunal près la porte du Nord, il faut 3/4 d'heure de marche. Inutile d'ajouter la curiosité, la surprise des habitants du faubourg et de la ville. Tous se mettent au seuil des maisons et des boutiques. Les têtes s'allongent de tous côtés. Des yeux largement ouverts, sont fixés sur nous. On sait déjà que c'est le Ta-jen d'Occident. Dans la route, nous n'avons pas entendu le banal Iam-Koué tse, diables d'occident, que nous recueillons à satiété dans les rues des grandes villes, surtout à Sou-tcheou-fou, même à Chang-hai. A Kiang-ien, cette interpellation injurieuse s'entend fort rarement. A la ville, à la campagne il y a plus de simplicité, plus de bon ton et de bienveillance à l'endroit des étrangers. — Nous sommes arrivés au tribunal. Bon nombre de curieux ont suivi à la course les pas pressés des porteurs. Le mandarin nous reçoit avec dignité et courtoisie. Après les saluts profonds et si dignes de la civilité Chinoise nous prenons nos sièges. On parle d'abord de la pluie et du beau temps. C'est l'usage. Il faut être discret. On n'est pas encore censé se connaître. Puis nous parlons d'affaires. – Monseigneur fait tomber la conversation sur les rumeurs sinistres, qui vont grossissant de jour en jour et qui circulent de tous côtés. — Ici quelques courtes explications sont nécessaires, pour mieux dessiner la position. Vous comprendrez mieux l'opportunité, je dirais la nécessité de cette visite et de

la présence de sa Grandeur au milieu de nos bons néophytes grandement effrayés. Depuis un mois et plus, des bruits de mauvais augure couraient dans le peuple. Qui avait enfanté ces mauvaises nouvelles ? Nous l'ignorons encore. Tout nous fait croire qu'elles descendaient de hauts lieux. Les méchants les fomentaient, les propageaient. Ces bruits sinistres allaient et venaient de tous côtés. A Kiang-ien, c'était plus violent. Le diable, furieux du grand bien opéré ici, se servait, nous n'en doutons pas, de tous les moyens possibles pour arriver à ses fins dépravées. Tous ses suppôts connus et inconnus étaient à l'œuvre. Une trame criminelle était ourdie contre notre Ste religion. Il ne s'agissait de rien moins que de détruire toutes les églises. L'empereur, disait-on hautement, venait de prohiber le culte chrétien. Les néophytes devaient brûler l'encens à la pagode sous peine de confiscation des biens et d'autres mauvais traitements. Les Européens étaient bannis à tout jamais du Céleste Empire. Sen-Ko-sse, le vice-roi de Nankin partait pour Chang-hai, avec des forces considérables pour jeter à la mer tous ces vilains diables d'Occident. Déjà, ajoutait-on, et la chose était certaine, la cathédrale de Chang-hai avec les autres églises et établissements des Missionnaires, n'existaient plus, etc. etc. Le peuple est toujours peuple. L'incroyable, l'invraisemblable est toujours accepté avec avidité par la masse crédule. On croyait donc toutes ces nouvelles extravagantes. Comme dans toutes les rumeurs populaires, le fond était faux, absurde. Quelques circonstances toutefois favorisaient les auteurs secrets de ces mauvaises rumeurs. On s'en servait avec habileté. Depuis quelques mois, il y avait de tous côtés un grand mouvement des barques de guerre. Les stations militaires étaient changées de personnel. Les soldats de l'Ouest venaient à l'Est et vice-versâ. De là, ces barques militaires, allaient, venaient en tout sens. Elles stationnaient sur différents points. Là pendant 8, 15 jours, ces sauveurs de la patrie, si belliqueux en temps de paix, se livraient aux évolutions militaires, faisaient l'exercice du canon et remportaient, sans ombre de peur, victoires sur victoires. Cinq ou six de ces barques sont même venues jeter l'ancre devant notre maison, sur notre terrain. Les soldats ne nous ont pas molestés, mais enfin, pour nos bons païens il n'y avait plus de doute possible. Avant quelques semaines, quand tout sera préparé pour le coup d'état, au signal donné, ces barques avaient mission de détruire tout d'abord l'église de Kiang-ien. Les autres chapelles, à la campagne, auraient ensuite leur tour. De plus, le fameux Sen-Ko-sse, le vice-roi, allait effectivement à Chang-hai. A Sou-tcheou, le haut dignitaire se faisait accompagner du Fou-dê actuel, ancien Tao-dê de Chang-hai, et de plusieurs autres grands mandarins, et tous ensemble allaient voir les Consuls des puissances européennes. On devait traiter quelques questions relatives au commerce. Le vice-roi était précédé et suivi d'un grand nombre de ces barques militaires. Tout cet ensemble de circonstances favorisaient ceux qui exploitaient les mauvaises nouvelles. —— Monseigneur arrivait à Kiang-ien sur ces entrefaites. La veille de l'arrivée le P. Royer avait fait prévenir les chefs des barques impériales, et les priait de faire descendre un peu plus bas, pour ne pas gêner les barques du Ta-jen et des Missionnaires. On avait accédé volontiers à cette juste demande. Les barques de guerre avaient jeté l'ancre à plusieurs centaines de pas de notre maison. Dans la visite au mandarin, Monseigneur parle de ces mauvaises rumeurs, de ces barques militaires dont la présence jette l'inquiétude au sein des populations. Nos néophytes sont dans l'anxiété. On les menace. Une ou deux familles ont été maltraitées. Sa Grandeur compte sur le concours bien connu du mandarin. — Le magistrat s'excuse un peu. Il ne pensait pas que la chose fut si grave. En tout cas il promet son concours pour arrêter ces faux bruits. En ce moment le P. Tsiam tire de sa botte une petite note. La botte sert de portefeuille en ce pays. Cette note portait le nom et donnait quelques renseignements sur un individu fort hostile à notre sainte Religion. Depuis longues années suivant les traces de son père, il moleste gravement les chrétiens. Dernièrement il avait injurié en face le P. Royer. Le mandarin lit rapidement la note et ajoute que justice se fera. Notre mission était remplie. Nous levons la séance. Notre aimable hôte nous retient. Nous devons accepter le goûter déjà préparé. La table est apportée dans la salle. Elle est servie, nous nous asseyons. Le mandarin prend lui-même quelques petits gâteaux et autres patisseries légères qu'il dépose dans nos petites assiettes. Il faut laisser faire; c'est encore l'usage. Toutefois vous êtes complètement libres de prendre ce que vous voulez. Vous laissez le reste sur la table. Par complaisance, nous acceptons quelques petits riens, nous achevons la tasse de thé, nous nous retirons fort satisfaits de notre visite.

Nous voici de retour à la maison. Il était midi, nous dînons. Pendant le repas un envoyé du tribunal arrive. Il présente la carte du mandarin. A 2 heures il viendra à l'église, rendre sa visite à l'Evêque. Nous nous préparons à cette réception. En dehors la foule est considérable. A deux heures le tam-tam se fait entendre. Le mandarin, précédé de son nombreux cortège se présente. La visite dura une ½ heure. Ce noble visiteur en quittant notre maison, se rend directement au tribunal du chef supérieur des soldats impériaux. Sans aucun doute on parle de ces fameuses barques militaires stationnant près de notre église. De fait, le lendemain ordre est donné de quitter ces parages. En les voyant partir si promptement, ces bons païens ne doutèrent plus de la puissance du grand homme d'Occident! Depuis ce moment les rôles, grâces à Dieu, ont changé. —— Le samedi après l'Ascension, sa Grandeur arrivait à Jumen. Après la cérémonie, ces braves catéchumènes, présentés par les administrateurs, catéchumènes aussi, viennent saluer sa Grandeur. Ici la séance est plus qu'intéressante. Nous avons dû sourire bien des fois devant tant de simplicité. Il s'agit de faire le Kiden d'usage ou le grand salut à deux genoux en inclinant la tête. Impossible de décrire toutes les particularités de ce curieux épisode. Ils viennent donc deux à deux, les hommes d'abord. De plus, après le Kiden il faut baiser l'anneau épiscopal. C'était trop compliqué pour une première répétition. L'un se jette par terre, frappe la terre du front et ne veut plus se relever. Cet autre s'accroupit sur les talons branle la tête à coups redoublés et regarde sa Grandeur d'une figure ébahie. Un troisième au lieu de baiser l'anneau, saisit la main épiscopale qu'il secoue plus ou moins rudement. Les femmes viennent ensuite: c'est encore plus étrange. Elles se présentent deux à deux, se tenant fortement la main, pour se soutenir mutuellement. L'une tombe à genoux ou plutôt à terre, entraînant dans sa chute sa pauvre compagne. Et comment se relever avec les petits pieds? Le point d'appui manque. Bon nombre de ces filles et de ces compagnes [illegible] pour la première fois cet exercice insolite, se jettent à terre [illegible] les deux mains en criant à haute voix: « [illegible] » — Salut, Evêque grand homme! — Et le baisement de l'anneau? Tout paraît [illegible]. Baiser l'anneau, l'une exécution? Hélas, plusieurs comprennent mal, frappent [illegible] qu'elles portent elles-mêmes aux doigts. D'autres flairent longuement, d'autres tirent la langue comme pour le lécher. Quelques unes ouvrent la bouche. N'importe, tous grands et petits sont heureux. Ils contemplent avec amour le Pasteur bien aimé, attendu depuis quelques longs mois avec une légitime impatience. Monseigneur éprouve une délicieuse émotion: « Vraiment, dit sa Grandeur, [illegible], il faut venir en ces pays nouveaux pour jouir d'un si consolant spectacle! »

Ramary S.J.

Amérique. —— Haut-Missouri —— (Extrait du Précis historique) ——

La Pacification des Indiens par le R. P. de Smet —— . . . Ce fait est peut-être le plus remarquable de toute l'histoire des Missions. Il [illegible] sur les peuples civilisés et sauvages qui la comprennent, cette religion à laquelle l'Europe [illegible] guerre. Voilà un vieillard de 68 ans, qui s'en va, sans autre arme que son crucifix et son chapelet, [illegible], sans autre [illegible] que sa foi; qui l'eût cru, dirons-nous, parcourir 2 000 lieues pour soumettre des bandes nombreuses et terribles, soumission qui, d'après le calcul d'un des généraux, aurait coûté aux Etats-Unis environ 2 milliards 500 millions de [illegible] fait des milliers de victimes de la guerre et de la vengeance. Il n'y a que la religion catholique qui pouvait faire [illegible] de semblables triomphes.

Lettre du R. P. de Smet au R. P. Terwecoren. —— Université de St Louis, 28 août 1868. ——

Mon Révérend et cher Père. —— Après quelques jours passés parmi les Potowatomies du Kansas, je me trouvai parfaitement [illegible] la brise légère, [illegible] d'agiter les mièvres et petites feuilles [illegible] qui environnent et ombragent la mission de Ste Marie. Nous étions alors au 20 juillet. Tout le monde y [illegible] soleil ardent, qui faisait varier le thermomètre de 102 à 109 degrés à l'ombre et jusqu'à 130 en plein soleil. [illegible], sans [illegible] les effets pour longtemps, mais patientons et espérons! —— J'essayerai de vous donner [illegible] voyage de ma mission; mais, je vous en prie, ne faites aucune attention au décousu de mon récit.

Comme l'année précédente, au mois de Mars dernier, je fus honorablement prié par le gouvernement de me rendre parmi les Indiens du Haut-Missouri, principalement parmi les bandes hostiles des Dacotahs ou Sioux, pour tâcher de les amener à la paix, et pour leur faire connaître leur position critique et dangereuse s'ils persistaient à vouloir continuer leurs meurtres et leurs brigandages contre les Blancs. —— Le 30 Mars, je quittai St Louis, par le chemin de fer, dans la compagnie des généraux Sherman, Harney, Sanborn, Terry, Tappan et plusieurs autres envoyés du gouvernement, pour nous rendre, par Chicago et Omaha, à Cheyenne City, dans le Nebraska. A North-Platt-City, à la jonction des deux grandes fourches de la rivière Platte, un conseil fut tenu avec le grand chef des Brûlés, Spotted Tail ou Queue tachetée, et ses principaux guerriers. Ce conseil se termina favorablement et fut suivi par une abondante distribution de présents, consistant en vivres, habillements et armes, qui faisaient bondir de joie les cœurs de nos sauvages. —— Cheyenne, soit dit en passant, est une vraie merveille dans son genre. Elle datait à peine de six mois au 6 Avril dernier, et comptait déjà près de 9000 habitants. A l'heure où nous sommes, cette ville flottante n'a guère plus de 3000 âmes. Benton-ville, située dans les mêmes parages, ne date que d'un mois, et, au quatrième jour de son existence, sa population surpassait 4000. —— Avec les généraux, nous fîmes une excursion de 40 milles, jusqu'au sommet des côtes noires, que le chemin de fer traverse pour se rendre à San Francisco. On assure que c'est le point le plus élevé qu'un chemin de fer ait atteint jusqu'ici, c'est-à-dire 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer; le mont Cenis peut-être excepté. Les commissaires de paix se dirigèrent ensuite vers le fort Laramie. Selon les arrangements pris, je revins à Omaha, où je passai les jours de Pâques. Je m'embarquai sur le vapeur Columbia, pour me rendre au Fort Rice, à une distance par eau de 1005 milles. Les eaux du Missouri étaient alors très basses et notre progrès était lent en conséquence; il fallait surmonter et traverser de nombreuses battures et des bancs de sable et d'argile. Les fournaises gourmandes de notre vapeur consumaient de 15 à 20 cordes de bois par jour. —— Lorsque le bateau s'arrêtait pour prendre ou couper son approvisionnement nécessaire, j'eus souvent, parmi les habitants du voisinage qui se rendaient au chantier ou débarcadère, l'occasion d'exercer le saint Ministère, soit en mariant des couples qui attendaient la présence du prêtre pour recevoir la bénédiction nuptiale, soit pour régénérer dans les saintes eaux du baptême un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes. —— Le capitaine et son premier officier, père et fils, les deux pilotes et d'autres parmi les principaux employés, étaient tous bons catholiques. J'avais ma petite chapelle à bord, et j'eus, chaque jour, la consolation d'offrir le St Sacrifice de la Messe. Les officiers et les passagers catholiques en profitèrent pour s'approcher de temps en temps, et surtout aux fêtes solennelles, de la sainte table du Seigneur. —— Après 33 jours de grands efforts contre les courants, contre les battures et les chicots, je fis mes adieux et mes remercîments au digne capitaine et à toutes mes bonnes et nouvelles connaissances, et on me débarqua au Fort Rice, au milieu d'un très grand nombre d'Indiens qui attendaient mon arrivée et me comblèrent d'amitiés. Ils s'y étaient rendus pour venir assister au grand conseil de paix. J'arrivai au Fort Rice dans la matinée de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, Auxilium Christianorum, le 24 Mai, jour bien propice pour obtenir du Ciel des faveurs sur les pauvres tribus indiennes « assises depuis tant de siècles à l'ombre de la mort. » Depuis un grand nombre d'années ils demandent avec instance des Missionnaires catholiques, des Robes noires, comme ils les appellent. C'est la seule région des États-Unis qui se trouve destituée de tout secours spirituel. Sera-t-elle enfin pourvue de pasteurs, pour conduire au vrai bercail du Seigneur ces brebis égarées et si favorablement disposées? Prions et espérons. —— En arrivant à Rice, j'eus d'abord à passer devant une longue file d'Indiens rangés le long du rivage; par tous leurs accoutrements fantastiques, ils présentaient un coup d'œil vraiment pittoresque et admirable dans son genre. Leurs chevelures étaient ornées de plumes et de rubans de soie, où le rouge et le bleu prédominaient; leurs visages étaient barbouillés des couleurs les plus variées. Je reçus de tous une bonne poignée de mains, selon leur étiquette et usage; je m'aperçus que ceux qui me connaissaient, me pressaient la main beaucoup plus fortement que les autres. Mon petit bagage fut alors porté au logis qu'on m'avait préparé d'avance, et où tous les grands chefs des différentes tribus m'attendaient pour apprendre les nouvelles importantes du gouvernement à leur égard. —— Vous vous apercevrez facilement, mon

Révérend Père, que je me trouvai à Rice en pleine besogne. Les quatre premiers jours furent employés à l'instruction des Indiens et à conférer le baptême à tous leurs petits enfants au nombre de 600 à 700. Les 29, 30 et 31 Mai furent consacrés aux soldats catholiques, irlandais et allemands, qui, pour la plupart, profitèrent de l'occasion pour s'approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte table, au jour solennel de la Pentecôte. — Le 1er et le 2 Juin se passèrent en entretiens avec les chefs indiens et à faire mes préparatifs de départ, pour aller dans l'intérieur du pays à la recherche des bandes hostiles. Mon plan parut les étonner et ils ne me cachèrent guère les dangers qu'il renfermait, même sur la sécurité de ma chevelure. (C'est-à-dire la sécurité de ma vie. Les sauvages enlèvent, comme des trophées, la chevelure des ennemis qu'ils tuent. De là cette expression : la sécurité de ma chevelure.)

Je leur répondis simplement : « Les petits enfants, dans toute leur innocence, sont les petits chéris, les petits anges du Grand-Esprit sur la terre. Devant l'image de la sainte Vierge Marie, la bonne mère et la grande protectrice de toutes les nations, six lampes brûlent, nuit et jour, pendant toute la durée de mon voyage. A St Louis et ailleurs, au delà de 1000 petits enfants, devant ces lampes allumées, implorent chaque jour les faveurs et la protection du Ciel sur toute la troupe qui m'accompagne. Je me confie avec toutes mes craintes entre les mains du Seigneur. » Tous, comme d'un seul élan, levèrent les mains au ciel, en s'écriant : « Oh ! que c'est bon ! Nous serons de la partie ! Quand partirons-nous ? — Demain, au lever du soleil ! »

Le 3 Juin, je dis ma Messe de grand matin pour recommander le voyage au Ciel. Un petit mot sur mes compagnons de voyage ne sera pas, je pense, hors de propos. M. Galpin, ancien traiteur ou négociant parmi les sauvages et qui a passé 30 années dans le pays, homme probe et d'une grande expérience, s'offrit généreusement pour m'accompagner en qualité d'interprète, avec sa vieille dame, Sioux de naissance, convertie à notre sainte religion et qui exerce une grande influence parmi toutes les tribus indiennes de sa nation. J'ajouterai seulement les noms des principaux chefs de mon escorte. Les Deux Ours, grand chef de la tribu puissante des Banctonnais, qui se trouve à la tête de 700 loges ou familles. C'est un homme très remarquable par son grand zèle pour la paix, par sa bravoure aussi bien que par son éloquence. Il m'a solennellement adopté comme frère. Le Cabri à la course, chef d'une grande tribu d'Uncpapas, renommé par sa bravoure et ses hauts faits à la guerre contre ses ennemis et surtout contre les Blancs. Depuis l'année dernière, il a accepté toutes les propositions de paix avec franchise et avec ardeur, et aujourd'hui il se dévoue à les maintenir. Suivent ensuite la Côte d'Ours, le Solivaux, le Noir dans tout son entour, l'Esprit revenant, le Nuage brûlant, le Petit Chien et le Corbeau assis, tous chefs remarquables et renommés. Ils se trouvent à la tête de mon escorte avec 80 de leurs principaux braves et guerriers. Ils appartiennent à différentes tribus sioux que voici : Banctonnais, Banctons, Têtes coupées, Pieds noirs, Uncpapas, Minicanjous, Ogallalas, Sissitons et Santees. Tous se présentèrent et s'attachèrent généreusement et librement à mon service, dans le seul but d'engager leurs confrères hostiles à me prêter une oreille favorable et attentive, et, s'il le fallait, de me protéger. —— La réunion était complète. Un grand cercle fut formé, auquel s'étaient joints plusieurs officiers du Fort, des soldats et un grand nombre d'Indiens de ces différentes tribus. J'offris alors une prière solennelle au Grand-Esprit pour nous placer sous sa sauvegarde, et fis une courte allocution aux nombreux amis qui nous entouraient pour nous recommander à leurs pieux souvenirs. —— Notre marche s'ouvrit à 7 heures du matin. Nous nous dirigeâmes vers l'Ouest, suivant la ligne directe que le soleil parcourt. Nous fîmes, ce jour, vingt-deux milles et campâmes sur le bord septentrional de la rivière Boulet-à-canon. —— Le pays, dans tous les parages que nous traversâmes, est très ondulé et couvert d'un riche tapis de verdure, et, dans cette saison de l'année, d'une grande variété de fleurs, toujours si agréables à la vue. Les fleurs étoilées du cactus, jaunes, blanches et rouges, y dominaient surtout. Nous eûmes pendant la journée une forte averse, accompagnée d'un vent violent, qui retarda beaucoup la marche de nos deux waggons, chargés de nos petites provisions et des sacs de voyage de toute mon escorte. —— Arrivés au campement, il ne fallut pas longtemps pour s'y mettre à l'aise. —— Tous parurent animés et enchantés et se mirent joyeusement à la besogne. Les chasseurs se présentèrent avec 4 beaux cabris tués. Il serait difficile de suivre le cabri à la course. On raconte comme un fait extraordinaire qu'un jeune Indien

de mon escorte, à la poursuite d'un de ces animaux, ayant lancé son cheval ventre à terre, parvint à loger deux flèches dans le corps de l'animal. La ruse vient au secours du chasseur; il imite le cri de détresse des petits, et lorsque le cabri s'arrête et observe, le chasseur lui porte le coup mortel. ——— Tandis que les uns s'occupent de l'arrangement de leurs couchettes, composées de minces branches de saules et de cotonniers, les autres s'empressent d'allumer des feux, de remplir les chaudières et les cafetières, de dresser des rangées de grillades au bout de bâtons pointus. Le sauvage a un estomac excellent et d'une grande capacité; les 4 cabris avec une suite d'extras, apportés du fort Rice, disparaissent rapidement au premier repas. Puis, comme pour obtenir une salutaire digestion, les Sauvages dansent quelques rondes, avec les plus vifs mouvements des bras et des jambes, accompagnés de chants joyeux à pleine gorge et analogues aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent pour le moment. Ils s'assoient enfin, et tandis que l'inséparable calumet passe de bouche en bouches, ils parlent et raisonnent sur les affaires du jour, racontent des histoires, leurs prouesses à la chasse ou leurs exploits à la guerre, rient et jasent jusqu'à ce que le sommeil s'empare d'eux. Alors ils se retirent pour prendre le repos. J'essaie, à l'occasion, par différentes instructions, de les amener à la bonne coutume de faire leurs pratiques de dévotion envers le Grand-Esprit, tous les matins en se levant et le soir avant de se coucher.

——— Le 4 juin, après avoir passé une bonne et tranquille nuit, nous étions levés de grand matin pour la seconde journée de voyage. On allume aussitôt les feux, on prépare les chaudières et l'eau bouillante, on dit la prière du matin, on prend à la hâte sa tasse de café, sa grillade et son biscuit; le tout dure environ trois quarts d'heure. A 5 heures du matin nous étions en route.

——— Il serait trop long de vous donner jour par jour les détails de notre marche et de la contrée parcourue. Pour vous épargner les répétitions et les redites, je vous noterai ici que le pays dont nous traversâmes environ 250 milles, est une succession de riantes plaines ondu-leuses et de plateaux hauts et immenses, entièrement destitués de forêts. Le sol, ou terre végétale, y est partout très léger, imprégné, dans beaucoup d'endroits, de salpêtre, qui rend les eaux stagnantes, désagréables à boire et malsaines. En été surtout, les eaux coulantes sont rares. La rivière Boulet-à-canon a son petit courant dans toute son étendue et prend sa source dans des promontoires qu'on aperçoit à deux journées de marche, et que les Indiens appellent les buttes pluvieuses ou nébuleuses, sans cesse enveloppées dans une brume bleuâtre. Tous ses tributaires consistent, pendant l'été, en puits et en trous d'eau qui ne donnent leur contingent à la rivière que dans les averses momentanées assez ordinaires, et dans les saisons pluvieuses. De petits poissons, le rat musqué et le castor y abondent. On trouve çà et là sur les bords de ces petites rivières le sureau, sambucus, l'orme, ulmus L., et la cerise à grappes, qui donne une belle fleur odoriférante et un fruit très agréable, que les Sauvages ramassent avec soin. Lorsque le bois manque, on se sert de crottins secs de buffles pour faire la cuisine; ils brûlent comme la tourbe. Les plaines sont couvertes de gazons courts, mais très nutritifs, appelés le gazon au buffle, qui serviront un jour à l'entretien et à l'engrais d'innombrables troupeaux domestiques. Partout on trouve en abondance la pomme blanche, espèce de patate sauvage que la Providence y a répandue avec profusion pour le soutien de ses pauvres enfants du désert. Lorsque la faim presse l'Indien, il n'a qu'à descendre de son cheval et, muni d'un bâton pointu de bois dur, qu'il porte toujours en voyage, en dix minutes il retire assez de racines de la terre pour se rassasier en ce moment. Cette patate est farineuse et se mange crue, aussi bien que bouillie ou cuite avec la viande. Elle est un grand remède contre le scorbut, maladie dont les Sauvages ne sont guère attaqués. Des parterres de belles fleurs variées se font remarquer surtout dans les endroits où le sol est léger et sablonneux. On voit, dans toute la région parcourue, des promontoires ou buttes très élevées, où les petits ruisseaux ont leurs sources et prennent naissance, et indiquent au voyageur la route qu'il doit suivre. Je vous nommerai ici les plus remarquables, sur les indications données par mes compagnons de voyage: les Trois-buttes, la butte Aux-dents-de-chien, la butte Blanche, la butte Au-sable, les buttes Qui-se-regardent, la butte à la Pierre-bleue; ce sont les principales qui se présentèrent sur notre passage. Le sommet des plateaux élevés qui séparent les eaux du Missouri de celles de son grand tributaire la rivière Roche-jaune, doivent avoir une élévation de 4 à 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La surface du pays est couverte de scories, de fragments de lave, de bois pétrifié et dans un état de cristallisation. La nature y a été évidemment dans des convulsions violentes et jetée dans une transition complète. On y remarque encore, en grand

nombre, ces mystérieux restes des monuments des temps passés, des souches d'arbres pétrifiés d'une énorme circonférence, et d'une hauteur de 4 à 8 pieds. Aujourd'hui il n'y reste pas un vestige de bois. J'ai fait dans ces parages une petite collection de pétrifications, qui ravit et étonne nos amateurs et nos professeurs de géologie. La région parcourue dans les vallons de la Roche-jaune et de ses tributaires est plus sablonneuse et plus stérile que la partie de l'Est, sur le versant du Missouri; c'est le pays par excellence où les cactus, l'aiguille d'Adam, yucca, les absinthes, l'artemisia et toutes les plantes propres aux terres stériles parviennent à leur maturité et perfection. On y remarque encore de fortes couches de lignite; partout où elles ont été en combustion, les hauts coteaux et les monticules rougeâtres qui couvrent ce pays, en portent les empreintes. Les grands animaux qui appartiennent à la région parcourue sont le buffle, le cabri, le chevreuil, l'élan, la grosse corne de l'ours. Pendant nos 28 jours de voyage, nos chasseurs tuèrent 5 buffles, au delà de 300 cabris, quelques chevreuils, grosses cornes et élans. — Nos tables rustiques ont été, chaque jour, abondamment pourvues; et nos bons sauvages n'ont cessé d'y faire honneur. —— Chemin faisant, nous passâmes près de deux tombeaux de braves tués à la guerre et placés sur des échafaudages. Ma bande s'arrêta un instant pour leur rendre hommage, fumer le calumet, et chanter à la mémoire de leurs illustres compagnons. Combattre en brave et mourir couvert de blessures est parmi eux le nec plus ultra de la gloire. « Voici leurs paroles: « Tu nous a précédés au pays des âmes. — Sur ta tombe aujourd'hui nous admirons tes hauts faits. — Ta mort a été vengée par tes frères en armes. — Repose en paix, illustre guerrier! » Les voix mélodieuses des femmes se mêlant aux tons lugubres des hommes, rendirent le chant funèbre vraiment imposant. —— Le 9 juin, après six journées de marches, n'ayant trouvé aucune trace de camp ennemi, nous députâmes 4 coureurs de notre escorte, le Soliveau, la Vue-brillante, le Petit-chien et le Corbeau-assis, pour aller battre la plaine à la recherche de l'ennemi. Nous étions convenus de la direction à prendre et des campements à occuper jour par jour. Chacun d'eux était porteur d'une petite charge de tabac. Je ferai remarquer ici que l'envoi du tabac est équivalent à une invitation en règle ou à une annonce qu'on a le désir de se rencontrer pour conférer sur des affaires importantes. Si votre tabac est accepté, c'est une marque assurée de votre admission parmi eux; si, au contraire, on le refuse, c'est un signe que toute communication est interdite. On prend alors ses mesures. —— Le 16 juin, nous étions campés aux sources de la rivière au Castor, tributaire de la rivière Petit-Missouri des Gros-Ventres. Elle sort des collines montagneuses qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche jaune. Tard dans l'après-dînée, nous aperçûmes, dans le lointain, l'approche d'une bande d'Indiens. La longue-vue nous fit distinguer le retour de nos avant-coureurs, et bientôt après ils se présentaient ils se présentaient au camp, à la tête d'une députation de 18 guerriers, annonçant leur arrivée par des acclamations bruyantes et des chants joyeux. Tous me serrent la main avec un vif empressement; et, après avoir fumé ensemble le calumet de paix, première preuve de leur bon vouloir envers moi, ils m'annoncent, au nom des grands chefs du camp, que mon tabac a été reçu favorablement; que l'entrée du camp est accordée à la seule Robe noire; que nul autre blanc n'en échapperait avec sa chevelure; que tous les chefs et guerriers m'attendent avec impatience, dans le désir de m'entendre et de connaître les motifs de ma visite. —— Nous eûmes ensuite un échange de nouvelles. J'appris que le grand camp se trouvait à trois journées de marche, dans la vallée de la rivière Roche-jaune, à quelques milles au dessous de l'embouchure de la rivière de la Poudre. ——

La nuit se passa en festins entre les Indiens de mon escorte et les nouveaux venus, entremêlés de chants joyeux et de rondes fraternelles du calumet. C'étaient des réunions bruyantes, à la sauvage, mais où en même temps présidaient l'harmonie et la cordialité. ——

Le 17 juin, après un sommeil tel quel, nous levâmes le camp de grand matin. Plusieurs heures furent employées pour gagner les hauteurs ou le sommet qui sépare les deux eaux. De cette élévation, la vue s'étend sur une région des plus arides et des plus désolées; elle nous parut impénétrable pour nos deux waggons. Après bien des examens, la résolution de pousser en avant fut prise, et à force de bras et en doublant et triplant le nombre des montures pour une distance de six milles, toutes les montées et les descentes furent à la fin vaincues. Nous passâmes ensuite dans la vallée-aux-Peupliers, populus, unie mais très sablonneuse sur une grande distance; nous y campâmes près d'un étang d'eau stagnante et verdâtre. Pour la première fois, nous y trouvâmes une abondance de bois. Toute la journée du lendemain fut occupée à traverser des plaines ondulantes et arides, où les cactus et les absinthes dominaient, sur une distance de 25 milles, et nous campâmes sur la Grande-Sableuse, tributaire

de la rivière au Peuplier. ——— Le 19 juin, après avoir traversé un beau plateau d'une étendue de 12 milles, nous arrivâmes enfin sur les collines qui bordent la rivière à la Poudre. Je passerai sous silence la belle perspective qui se présenta à notre vue; un mot suffira. La rivière à la Poudre était là devant nous. Son lit est large et sablonneux sans être profond. A une petite distance à notre droite, elle paye son tribut à la Roche jaune et mêle ses eaux avec celles d'une grande cataracte ou rapide, qui est au-dessus de son embouchure et dont on entend de loin le bruit sourd, ressemblant au roulement éloigné du tonnerre. A cet endroit, les collines montagneuses de la Roche jaune, quoique entièrement stériles sont très remarquables et fort pittoresques. ——— A une distance d'environ 4 milles dans la basse plaine de la rivière à la Poudre, nous vîmes une forte cohorte de cavaliers, composée de 400 à 500 guerriers qui venaient à ma rencontre. Aussitôt je fis élever mon étendard de paix, portant le saint Nom de Jésus sur un côté et sur l'autre, l'image de la sainte Vierge Marie, entourée d'étoiles d'or. Ils le prirent d'abord pour le drapeau, si odieux parmi eux, des Etats-Unis. A ce signe, toute la cohorte s'arrêta et parut entrer en consultation. Tout de suite après, les quatre grands chefs s'approchent de nous à bride abattue, et semblent voltiger à l'entour du drapeau. Ils s'informent de ce que c'est, et, en comprenant la signification et la haute importance, ils me donnent la main et font signe à tous les guerriers de s'avancer. Ils se rangent sur une seule et longue ligne ou phalange, nous faisons de même, et, drapeau en tête, nous allons à leur rencontre. En même temps, l'air retentit des cris et des chants de joie de part et d'autre. J'étais attendri jusqu'aux larmes en voyant la réception que ces fils du désert, encore païens, avaient préparée à la pauvre Robe noire. Ce fut le plus beau spectacle auquel j'ai jamais eu le bonheur d'assister, et, contre toute attente, rempli des manifestations du plus profond respect. Tout était sauvage et bruyant à la fois, et tout se faisait dans un ordre admirable. Arrivés à une distance de deux ou trois cents verges, les deux colonnes s'arrêtent face à face. Tous les chefs viennent me serrer la main en signe d'amitié et me souhaitent la bienvenue dans leur pays. Ensuite, entouré des chefs, je donne la main à toute la cohorte guerrière. Les échanges de chevaux, d'armes et d'habillements ont lieu en même temps entre les deux colonnes. Cette première cérémonie finie, les quatre grands chefs me servent de garde d'honneur, pour éviter toute attaque perfide de la part de quelque traître caché, résolu à se venger sur la peau blanche. Selon le code pénal en vigueur parmi les Sauvages, tout Indien qui a perdu un membre de sa famille, tué par les Blancs, est obligé d'en tirer vengeance sur le premier Blanc qu'il rencontre. Or, à mon arrivée parmi eux, un bon nombre se trouvaient dans ce cas. Précédé du pavillon de la sainte Vierge, on se dirigea ensuite vers le grand camp, qui se trouvait à une distance de 10 à 12 milles et comprenait près de 600 loges. La rivière à la Poudre une fois traversée, on se reforma en phalange assez serrée. Une espèce d'ordre tout à fait militaire fut strictement observé. ——— Les accoutrements étaient tous sauvages. Des plumes de divers oiseaux, celles d'aigle surtout ornaient les longues chevelures; les coursiers les portaient à la crinière et à la queue, entremêlées de rubans de soie variés et de chevelures remportées sur l'ennemi. Chacun, selon son caprice, s'était barbouillé le visage de rouge, de noir, de jaune ou de bleu, bigarré ou tacheté de toutes les couleurs imaginables. J'assistai à cette vraie et unique mascarade qui se voit bien rarement ici, et à laquelle je ne m'attendais nullement. Toutefois, j'avais le cœur aussi tranquille et l'esprit aussi calme que si j'avais été au milieu de vous, et je ne cessai de former des vœux bien sincères pour leur conversion. —— Nous fîmes notre entrée dans le camp au milieu de 4000 à 5000 Indiens, grands et petits qui nous reçurent avec toutes les marques d'une joie vive et sincère. Bientôt après, je pris possession d'une grande loge placée au centre du camp, que le généralissime des guerriers, le Taureau-assis, m'avait fait préparer, et qui était gardée nuit et jour par une bande de ses plus fidèles soldats. La faim et la fatigue s'étaient emparées de moi; on me prépara à la hâte une bouchée, et je ne tardai pas à prendre un petit somme. ——— A mon réveil, je trouvai le Taureau-assis à mes côtés, ainsi que le grand chef du camp, le Quatre-Cornes, la Lune-Noire, son grand orateur, et l'Homme-sans-cou. Le Taureau-assis m'adressa ensuite la parole et me dit : ——

« Robe noire, je me supporte à peine sous le poids du sang des Blancs que j'ai versé. Les Blancs ont provoqué la guerre; leurs injustices, leurs indignités vis-à-vis de nos familles, le massacre cruel et inouï, sans la moindre provocation, au fort où Chevington commandait, de 600 à 700 femmes, enfants et vieillards, ont fait vibrer toutes les veines qui me lient et me supportent. Je me suis levé, le casse-tête en main, et j'ai fait aux Blancs tout le mal que j'ai pu leur faire. Aujourd'hui, tu es au milieu de nous, et, à ta présence, mes bras

s'étendent jusqu'à terre comme morts. J'écouterai tes bonnes paroles de paix, et aussi méchant que j'ai été pour la race des Blancs, aussi bon je suis prêt à devenir en leur faveur. » —— Les chefs me parlèrent ensuite des préparatifs à faire pour le grand conseil qu'on devait tenir le lendemain. Le reste de la journée, jusqu'à une heure très avancée, se passa en visites et en entretiens avec les principaux guerriers et représentants du camp. —— Un incident consolant et digne à la fois d'être rapporté eut lieu dans ma loge. Un vieillard vénérable, remarquable par sa haute taille et courbé sous le poids de l'âge, se soutenant sur un bâton surmonté d'une vieille baïonnette, vint me présenter la main et m'exprimer son bonheur de me revoir. Il portait sur la poitrine une croix en cuivre, vieille et usée. Ce fut la seule marque de religion que je pus observer dans le vaste camp indien. Elle me remplit de joie et d'émotion. Je l'interrogeai avec empressement et intérêt, pour connaître de qui il avait reçu cette croix. Après un moment de réflexion et comptant sur ses doigts, il me répondit : « C'est toi, Robe noire, qui m'as donné cette croix. Je la porte, sans la quitter, depuis 26 neiges (années). La croix m'a élevé aux nues parmi mon peuple (c'est-à-dire : m'a rendu grand et respectable.) Si je marche encore sur la terre, (si je vis) c'est à la croix que j'en suis redevable, et le Grand-Esprit a béni ma nombreuse famille. » Je le priai de s'expliquer, et il continua : « Lorsque j'étais plus jeune, j'aimais le whiskey (boisson) à la folie, et à chaque occasion, je m'enivrais et commettais des excès. Il y a 26 neiges depuis que j'ai assisté à ma dernière et turbulente orgie. J'en étais étourdi et malade. J'eus le bonheur alors de te rencontrer, et tu me fis connaître que ma conduite était un ombrage au Maître de la vie et l'offensait gravement. Depuis lors, je me suis souvent trouvé dans l'occasion, mes amis voulurent quelquefois m'entraîner à les rejoindre dans leurs réjouissances illicites, et souvent mon ancien et mauvais penchant combattait ma bonne volonté, qui désirait résister à la tentation. Chaque fois, la croix est venue à mon secours. Je la prenais entre les mains, en implorant le Grand-Esprit de m'accorder des forces ; et tes paroles, Robe noire, me revenaient à la mémoire. Depuis l'époque de notre première entrevue, j'ai renoncé à la boisson, sans jamais en prendre une seule goutte. » Aussi de la grâce de Dieu, la force d'âme du bon vieillard et sa ferme volonté de résister à la tentation étaient vraiment admirables. Ce bon Sauvage, simple de cœur, vivant au milieu de ses confrères païens, dans le camp le plus hostile du désert, eut peu de peine à comprendre les choses les plus élevées ; il reçut d'en haut la lumière de l'intelligence et puisa sa force dans l'humble petite croix. Comme le dit si bien Thomas a Kempis (liv 2 ch. 12), le pauvre sauvage « trouvait dans la croix l'asile contre son mauvais penchant, l'infusion des douceurs du Ciel, la force de l'âme et la joie de l'esprit. » Il avait toujours conservé l'espoir de me revoir. Quelque chose de très essentiel lui manquait. Je l'encourageai à persévérer dans ses bons propos. Je lui parlai de la haute importance du Sacrement de la régénération, qui le rendrait digne d'entrer, après sa mort, dans la patrie céleste, pour vivre éternellement parmi les heureux enfants du Grand-Esprit. *Pananegricha*, ou le *Ricaric jaune*, c'était le nom du vieillard. Après le conseil, et lorsque je quittai le camp, il me suivit jusqu'à une distance de 350 milles. Chaque soir, au campement, il reçut une instruction et fut solennellement baptisé sous le nom de Pierre, le 28 juin dernier. Il m'en témoigna la plus vive reconnaissance, et, comblé de joie, il retourna au camp qu'il avait quitté. —— Le jour du grand conseil, 21 juin, de grand matin, hommes et femmes s'étaient occupés à préparer le local où le conseil devait se tenir. Ce local occupait près d'une demi-acre de terre, ou 2420 verges carrées. Tout l'endroit fut entouré d'une suite de tepees ou loges indiennes, composées chacune de 20 à 24 peaux de buffles, suspendues sur de longues perches de sapin. Le drapeau de la sainte Vierge occupait le centre. A côté de cet étendard, un banc me fut destiné, orné de belles peaux de buffles. Lorsque tous les Indiens, au nombre de 4000 à 5000, y eurent pris place, je fus solennellement introduit dans le salon champêtre, improvisé par les deux grands chefs : le Quatre-Cornes alluma alors son calumet de paix, le présenta d'abord avec solennité au Grand-Esprit, en implorant ses lumières et ses faveurs ; et le dirigea vers les quatre points cardinaux, vers le soleil et la terre, comme témoins des actions du conseil. Ensuite, il passa lui-même le calumet de bouche en bouche. J'étais le premier à le recevoir, avec mon interprète. Les chefs étaient placés selon le rang qu'ils occupent dans la tribu. Chacun tira quelques bouffées du calumet. Cette cérémonie terminée, le grand chef m'adressa la parole et me dit : « Parle, Robe-noire, mes oreilles sont ouvertes pour entendre tes paroles. »

Tout cela se fit avec la plus grande gravité et au milieu d'un profond silence. ——— Debout et levant les mains au ciel, je fis une prière au Grand-Esprit pour implorer ses lumières, ses bénédictions et son secours sur toute la grande réunion. Pendant près d'une heure, je leur fis l'exposé des motifs désintéressés qui m'avaient amené au milieu d'eux, et qui ne pouvaient que tendre à leur bonheur, si mes paroles étaient bien comprises. Je leur parlai surtout des dangers qui les environnaient, de leur faiblesse vis-à-vis des Blancs, si le Grand-père était forcé de les diriger contre eux. Les maux de la guerre avaient été terribles, et les crimes commis de part et d'autre avaient été atroces. Le Grand-père désirait que tout fût oublié et enterré. Aujourd'hui, sa main était prête à les aider, à leur accorder des instruments d'agriculture, des animaux domestiques, des hommes pour leur apprendre le travail des champs, et des maîtres et maîtresses pour instruire leurs petits enfants; tout leur était offert sans la moindre rémunération ou cession de terres de leur part. ——— Ces points furent discutés, et, sur la demande que je leur en fis, les Indiens résolurent d'envoyer une députation aux commissaires de paix. Quatre chefs parlèrent. Leurs discours roulèrent tous à peu près sur les mêmes objets. Il me suffira de vous citer le discours de la Lune-Noire, ainsi que les cérémonies qui l'accompagnèrent. ——— Il se lève, le calumet en main; et, s'adressant à son peuple, il lui dit: « Prête l'oreille à mes paroles. » Alors il lève solennellement le calumet au ciel et le baisse jusqu'à terre; ce qui, dans l'interprétation indienne, est prendre à témoin le ciel et la terre. A sa demande, je touche le calumet avec les lèvres, je place la main droite sur le tuyau et en tire quelques bouffées. Il en fait autant, et la pipe passe à d'autres. Il dit alors à haute voix: ——— « La Robe noire a fait une longue route pour venir jusqu'à nous. Sa présence au milieu de nous me remplit de joie, et de tout mon cœur je lui souhaite la bienvenue dans mon pays. Toutes les paroles que la Robe noire a prononcées sont intelligibles, bonnes et remplies de vérité. Je les conserverai soigneusement dans mon esprit. Toutefois, nos cœurs sont ulcérés et ont reçu de profondes blessures. Ces blessures sont encore à guérir. Une cruelle guerre a désolé et appauvri notre pays. La torche désolante de la guerre n'a pas été allumée parmi nous; ce sont les Sioux de l'Est et les Cheyennes au Sud qui ont d'abord soulevé la guerre pour se venger des injustices et des cruautés des Blancs. Nous avons été forcés d'y prendre part, car, nous aussi, nous avons été victimes de leur rapacité et de leurs méfaits. Aujourd'hui, lorsque nous parcourons nos plaines, nous trouvons çà et là la verdure tachetée de sang. Ce ne sont pas les taches rougeâtres du buffle et du cerf tués à la chasse; mais ce sont celles de nos propres camarades ou des Blancs immolés à la vengeance. Le buffle, le cerf, le cabri, la grosse-corne et le chevreuil ont quitté nos immenses plaines; on ne les retrouve guère que de loin en loin, et toujours moins nombreux. Ne serait-ce pas peut-être l'odeur du sang humain qui les met en fuite? J'ajouterai que, contre notre aveu, les Blancs entrelacent notre pays de leurs grandes routes de transport et d'émigration; ils bâtissent des forts sur différents points et les surmontent de tonnerres (canons); ils tuent nos animaux même au delà de leurs besoins; ils sont cruels envers nos gens, les maltraitent et les massacrent sans cause ou pour le moindre motif, lors même qu'ils sont à la recherche de vivres, d'animaux et de racines pour nourrir leurs femmes et leurs enfants. Ils abattent nos forêts, malgré nous, sans nous en donner la valeur. Ils ruinent notre pays. ——— « Nous nous opposons aux grandes routes qui éloignent les buffles de nos terres. C'est notre sol, et nous sommes déterminés à n'en pas céder un pouce. Nos ancêtres sont nés et enterrés sur ce sol. Nous désirons que nos tombes occupent le même sol. Nous avons été forcés de haïr les Blancs. Qu'ils nous traitent en frères, et la guerre cessera; qu'il reste chez eux, nous n'irons jamais les troubler. L'idée de les voir arriver ici pour y bâtir leurs cabanes nous révolte, et nous sommes déterminés à nous y opposer ou à mourir. » ——— « Toi, messager de la paix, tu nous fais entrevoir un meilleur avenir. Eh bien, soit! espérons! Étendons un voile sur le passé et qu'il passe en oubli. ——— « Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. En présence de tout mon peuple, je t'exprime ici toute ma reconnaissance pour les bonnes nouvelles que tu nous as annoncées, et pour tous tes bons conseils et avis. Nous acceptons ton tabac (ou invitation). Quelques-uns de nos guerriers t'accompagneront au Fort Rice, pour entendre les paroles et les propositions des commissaires du Grand-père. Si leurs paroles sont acceptables, la paix sera faite. » ——— Il reprit alors sa place. Après la Lune-Noire, parlèrent le Taureau-Assis, les Deux Ours et le Cabri-en-Course. Tous traitèrent le même sujet que la Lune-Noire, et se prononcèrent

en faveur de la paix. Il est inutile de rapporter leurs différents discours. —— A la clôture du conseil et au moment de se séparer, les chefs me prièrent, avec les plus vives instances, de leur laisser mon grand drapeau de paix, comme souvenir du grand jour du conseil. Je me rendis volontiers à leur désir. Je leur présentai ce drapeau comme un témoignage de reconnaissance de la confiance qu'ils m'avaient inspirée dans toute leur conduite envers moi, et dans les discours qu'ils venaient de prononcer. En même temps j'exprimai l'espoir bien sincère que le drapeau, qui portait le saint Nom de Jésus et la belle image de la Vierge, Mère de toutes les nations et Reine du Ciel, fût un gage de salut et de bonheur pour toute la tribu. Je les recommandai bien spécialement à la protection de la sainte et bonne Mère, l'Auxilium et Refugium Christianorum, comme anciennement au Paraguay et au Canada, toujours et partout. —— Un porte-drapeau fut nommé parmi les guerriers les plus distingués : ce fut Le Fiel, homme très remarquable à cause de ses souffrances et de la manière merveilleuse dont il a échappé aux baïonnettes des soldats américains. Il m'a raconté l'histoire de ses malheurs et j'ai touché de mes propres doigts les cicatrices qu'il porte. Il avait été fait prisonnier, sous l'accusation de vol de chevaux. C'était pendant l'hiver, et la neige couvrait le sol. Chemin faisant vers la prison du fort, les soldats crurent qu'il avait l'intention de s'échapper, et ils lui passèrent deux baïonnettes à travers le corps. Il tomba, baigné dans son sang. Il ne perdit pas connaissance et contrefit le mort. On le foula aux pieds et on le couvrit de contusions à coups de botte et de soulier. Pour finir leur œuvre lâche et cruelle sur leur prisonnier, les soldats lui passèrent une troisième baïonnette à travers le corps et le jetèrent enfin dans un profond ravin. Il y demeura pendant quelque temps, sans connaissance, sur la neige amoncelée et dans une complète nudité. Lorsqu'il reprit connaissance, la nuit était déjà bien avancée, il se leva et marcha environ 20 milles. Arrivé dans la forêt, sur le bord du Missouri, il y trouva un feu allumé, et il réchauffa ses membres engourdis par le froid. L'espoir de la vie lui revint alors, et il conjura le Grand Esprit de le prendre en pitié et de le protéger. Il assouvit ensuite sa soif ardente et fiévreuse, et lava le sang caillé qui le couvrait. Dans l'espoir de rencontrer quelqu'un, il continua à se traîner, et enfin, à quelques milles delà, il découvrit une loge indienne. C'était celle d'un vieux [illegible] qui le traita en véritable samaritain. Lorsqu'il fut guéri, son hôte le fit porter sur un traîneau au grand camp, où il fut reçu avec tous les honneurs d'un grand guerrier. Au récit qu'il y fit des cruautés des soldats et à la vue de ses blessures, la rage des guerriers fut à son comble, et un grand nombre de pauvres malheureux Blancs en devinrent les victimes. En moins d'une année, Le Fiel partit lui-même pour sa guerre de vengeance et revint au camp, au milieu des acclamations, ayant sept chevelures de Blancs attachées au bout de sa lance. Le Fiel fut un des députés Uncpapas qui m'accompagnèrent au fort Rice. Il y fut bien reçu par les généraux commissaires et les officiers du poste. Il assista au grand conseil, fit le premier discours et signa le traité de paix. Chargé de présents, il retourna satisfait chez son peuple. Tel avait été Le Fiel, devenu depuis porte-drapeau de la sainte Vierge. —— Après la remise de la bannière, il y eut un chant, auquel les échos des collines répondirent, et une danse qui fit trembler la terre. Ce fut la fin du conseil. Il se termina tranquillement, en bon ordre et bonne harmonie. Chacun regagna son gîte. —— Je me rendis à ma loge, où les principaux Indiens me suivirent. Un grand nombre de petits enfants vinrent s'y présenter, conduits par leurs mères, qui tenaient leurs papooses ou nouveau-nés dans leurs bras. Je sortis aussitôt, et ils s'empressèrent, avec une confiance [illegible] parmi les enfants Indiens, de me présenter leurs petites mains. Les mères ne furent satisfaites que lorsque j'eus imposé les mains sur la tête de tous leurs nouveau-nés et de tous leurs petits enfants. Elles se retirèrent ensuite contentes et heureuses. —— Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, je dis la Messe de bon matin. Avant le lever du soleil, nous commençâmes notre retour vers le fort Rice, où les commissaires de paix m'attendaient. Mon escorte, composée de 80 hommes, était [illegible] des députés Uncpapas y [illegible], et une centaine de familles du camp ennemi, 500 personnes, voulurent m'accompagner. Comme [illegible], les quatre grands chefs et les principaux guerriers nous servirent d'escorte et ne me quittèrent qu'après avoir traversé la [illegible], [illegible] jusqu'à la [illegible]. Chaque jour, nous fîmes de 35 à 45 milles. Le temps était [illegible] favorable, [illegible] étaient abondants. —— Le 30 juin, nous fîmes notre entrée solennelle au fort Rice, où nous fûmes reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive, par les commissaires de paix, les officiers

de l'armée et des milliers de sauvages qui s'y trouvaient réunis. [illegible] Là 50000 Indiens se trouvaient représentés. [illegible] été tenu sur le Missouri. Tout se termina favorablement, et le traité de paix fut signé par tous les chefs et principaux guerriers. Le 3 et 4 juillet, la distribution des présents se fit en bon ordre et à la grande satisfaction des sauvages. —— En chemin, j'avais conféré le baptême à une soixantaine de petits enfants et à 5 personnes [illegible] parmi lesquelles se trouvait le [illegible] Pierre. —— Je quittai le fort Rice le 4 juillet, pour visiter plusieurs tribus [illegible], où je baptisai tous les petits enfants. Je donnai ensuite une mission aux soldats catholiques. —— [illegible] du même mois, je [illegible] la rivière pour me rendre à [illegible] et de là à la mission de Sainte-Marie. —— En me recommandant, avec les pauvres tribus indiennes du Haut-Missouri, c'est-à-dire du Nebraska et du Montana, aux prières de mes amis, j'ai l'honneur d'être etc. P. J. De Smet S.J.

Varia. —— France. —— École préparatoire Ste Geneviève. —— Ste Geneviève

devait jusqu'ici une grande partie de sa renommée au nombre vraiment remarquable de ses admissions à l'école St Cyr. En effet elle comptait presque chaque année autant de candidats admis que tous les autres établissements de Paris ensemble. Première donc entre toutes pour la préparation à l'école St Cyr, elle avait dû se contenter jusqu'ici de marcher de pair avec les autres établissements pour la préparation à l'école Polytechnique. Cette année 1868 le ciel a voulu bénir visiblement les travaux de nos Pères en leur accordant le plus beau succès à cette dernière école. On en jugera par le tableau suivant :

Rollin et Stanislas ont présenté...	24 candidats...	dont	8	ont été admis.
Ste Louis " "	82	" "	16	"
Bonaparte " "	22	" "	6	"
Louis-le-Grand " "	45	" "	11	"
Ste Barbe			12	"
Enfin Ste Geneviève " "	86	" "	27	"

École Navale. — Il s'était présenté 400 candidats dont 109 seulement de Paris : la préparation pour la marine se faisait surtout en province. Sur les 30 candidats de l'école Ste Geneviève 7 ont été reçus, et comme il n'y a eu à Paris que 14 admissions, nous en avons donc eu la moitié. —— École St Cyr. — 1360 candidats... 75 présentés... 52 reçus.

École Centrale. — Sur 25 candidats présentés 22 ont été reçus. —— En outre, dans le courant de l'année, 93 élèves ont été reçus au baccalauréat ès sciences.

Gallicie. —— [illegible] — Dans notre province de Gallicie, dit le P. Holubowicz, le scolasticat est très-bien fourni ; il y a actuellement 40 novices scolastiques. La théologie est à Cracovie, mais la philosophie va être transférée à Szrem (à Posen), où on vient d'achever le nouveau bâtiment. Chose curieuse ! le Landrath de Posen (c'est à peu près votre préfet du département) a empêché d'abord la [illegible] et nous a mis dans un grand embarras ; mais on en a appelé à M. de Bismarck. [illegible], si je ne me trompe, s'est rendu personnellement chez lui, pour se plaindre du Landrath ; à la suite de cette entrevue, M. le ministre lui a [illegible] de laisser les [illegible]. [illegible] de Bismark est encore un brave homme au fond. On a fait des quêtes partout, et grâce à [illegible] on a réussi à construire une belle maison. Le P. [illegible] a été décoré par le gouvernement prussien après la bataille de [illegible] à cause des grands services qu'il a rendus comme aumônier de l'armée. Le [illegible] lui a ordonné de porter sa décoration chaque fois qu'il s'adresse à [illegible]. Celui-ci du reste n'a plus le courage de se quereller avec les Jésuites.

Autriche. —— ... Il y a un mois [illegible] se sont portés à la résidence de nos Pères, puis après un charivari épouvantable, ils ont cassé à coups de pierre tous les carreaux de la maison. Le [illegible] Ministre

a eu l'idée de ramasser toutes les pierres qui jonchaient les chambres, et de les peser. Il y en avait 12 livres, et cela pour quatre pauvres Pères dont se compose la résidence de Prague. Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de frais pour rétablir l'ordre; on a été obligé de mettre la ville en état de siège, et l'autorité militaire a eu pendant un certain temps tous les pouvoirs en main. Actuellement, je crois que l'ordre est rétabli, mais pour combien de temps? Tout ce qu'il y a de certain, c'est que la position des Pères en Autriche est bien précaire: quoique l'Empereur et toute la famille impériale soient excellents et nous soutiennent, cependant les partisans du nouveau régime que l'on inaugure de toutes parts en Autriche, et les francs-maçons, c'est-à-dire tous ceux qui ont quelque part au gouvernement des affaires, nous en veulent à mort.

Guyane Française. —— « La transportation à la Guyane diminue de jour en jour; vous savez que désormais tous les condamnés européens sont conduits à la Nouvelle-Calédonie: les condamnés noirs et arabes seuls viendront ici. On laissera descendre la transportation au chiffre de 12 à 15 cents hommes (le chiffre annoncé officiellement est de 5000); mais ceci demandera quelque temps. Dans ce moment on réduit de plus en plus le nombre des pénitenciers. Des 7 pénitenciers qui existaient au Maroni, il n'en reste plus que 3. Par suite des dernières suppressions, deux Pères et deux Frères vont rentrer en France, comme il est arrivé à l'abolition des autres pénitenciers.

[illegible] —— Amérique. — Extrait d'une lettre du R. P. [illegible] [illegible] —— « Vous avez appris la mort de notre vieux missionnaire, le P. [illegible]. Il était depuis longtemps [illegible]; mais il a continué jusqu'à la fin à entendre un grand nombre de confessions [illegible], bien que depuis [illegible] il ne pouvait plus aller au confessionnal dans l'église, ni sortir de la maison. Le Père était un modèle de [illegible] et de piété [illegible] Votre Seigneur a voulu cet exemple d'un parfait religieux. — [illegible]: « Malgré [illegible] difficultés, nos premiers juvénistes sortent cette année du Juvénat pour entrer en philosophie. Grâce à Dieu, cet [illegible] maintenant établi, et [illegible], je l'espère. —— Chine. — Extrait d'une lettre de [illegible] au R. P. [illegible], [illegible] juin 186[illegible], Chang-hai. — « Vous savez sans doute que les Carmélites de Laval vont venir [illegible] colonie. Chose incroyable! [illegible] difficultés pour d'autres Congrégations. Ste Thérèse vient en Chine comme [illegible]. Elle semble (et c'est [illegible]) y être en pays de connaissance. Ses filles seront d'abord des paratonnerres contre la justice divine; [illegible] pas moins sur nous la miséricorde du Cœur de Jésus. — Puissent les vocations pour la Chine se [illegible]! Quelque chose d'extraordinaire se prépare certainement en cet Extrême-Orient. Vos visites pastorales ont produit un ébranlement [illegible] pour le croire. [illegible] n'avait, je crois, tant imprégné. —— Syrie. Extrait d'une lettre du P. [illegible], Supérieur de la mission de [illegible], le [illegible] octobre 186[illegible]. —— Je voudrais pouvoir vous envoyer une relation intéressante de nos œuvres; mais il y manquerait l'extraordinaire qui seul a le privilège d'intéresser ceux qui ne vont pas au fond des choses. [illegible] nos œuvres, précisément parce qu'elles sont obscures. — Écoles, congrégations, petites missions et retraites aux congrégations [illegible] —— [illegible] bien édifié de voir tous les jours un si grand nombre de fidèles entendre la Ste Messe [illegible] avant d'aller au travail. — Communions nombreuses d'hommes. [illegible] de consolations. — Cependant il faut bien le dire, le pays n'est pas encore tranquille; l'instruction solide est [illegible], ne savent pas toujours se tenir en garde contre les attaques [illegible] protestants. Espérons que le moment viendra, et qu'il n'est pas éloigné, où nous verrons tomber [illegible] nombre d'hommes [illegible].

Espagne. — Un de nos chers Frères Scolastiques de la province de Castille a bien voulu nous faire une relation des faits les plus saillants de la dispersion de nos Pères d'Espagne : nous la donnons dans sa gracieuse et touchante simplicité.

Je commencerai le récit des événements d'Espagne par ce qui s'est passé à Léon, parceque c'est sur cette maison que les ennemis de la Compagnie dirigèrent leurs premiers coups. Telle était la prospérité de notre maison de San Marcos de Léon, qu'elle ne pouvait manquer d'exciter la haine des ennemis de la religion. Ils résolurent sa perte. Pour nous, nous terminions notre retraite. Le lundi, 28 Septembre en était le dernier jour. A la fin de l'exhortation, le R. P. Recteur, encourageant toute la communauté à suivre Jésus-Christ, à imiter ce divin Modèle, nous recommanda le plus rigoureux accomplissement des promesses que nous venions de faire, puis il ajouta « qu'il fallait être courageux et intrépides sans rien craindre des ennemis ; que ce n'étaient pas avec des ennemis fictifs que nous devions combattre. » Et là-dessus il nous découvrit le grand secret que pendant toute la retraite il nous avait tenu caché. « Les ennemis étaient tout près, la révolution venait d'éclater dans l'Andalousie et menaçait déjà d'envahir toute l'Espagne. Le R. P. Provincial lui avait écrit une lettre, dans laquelle il demandait des prières, et ordonnait de faire dans toutes les maisons de la Compagnie, une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus, avec l'exposition du Très-Saint Sacrement, pour obtenir du bon Dieu un bon succès des affaires d'Espagne. » Après l'exhortation, la communauté se rendit au souper : et le R. P. Recteur pour nous rassurer et nous encourager nous fit la lecture des journaux et nous communiqua toutes ses nouvelles. Il nous dit ensuite qu'on n'avait rien à craindre, puisque la chose se passait si loin : que pour ce qui regardait la ville de Léon, tout était tranquille et sans le moindre indice de révolution ; seulement un Monsieur de Léon en était sorti à la tête d'un petit nombre de gens pour se retirer dans les montagnes voisines : le chef s'appelait Acévedo. Après nous avoir rassurés plusieurs fois avec un grand amour, le R. P. Recteur congédia la communauté. Le lendemain, mardi 29, il ne se passa rien d'extraordinaire ; le soir, pendant le souper, le R. P. Recteur vint au réfectoire nous rassurer encore une fois. — Mercredi 30, à huit heures du matin on sonne la cloche de communauté, tout le monde descend au réfectoire : « Le R. P. Recteur nous annonce que la révolution avait éclaté dans la ville pendant la nuit : vers 11 heures du soir, le préfet de la ville avait reçu une dépêche télégraphique dans laquelle on disait : « Novaliches défait : Madrid révoltée. » Novaliches était le général envoyé pour s'opposer à la révolution et faire triompher le parti de la Reine ; une fois Novaliches vaincu il n'y avait plus d'espoir : la révolution allait l'emporter. Aussitôt la ville de Léon s'était écriée : « Viva la libertad ! » (Vive la liberté !) On avait commencé à parcourir les rues avec la musique, supprimé toutes les autorités légitimes et formé ce qu'on appelle « Junta revolucionaria » (une junte révolutionnaire). Enfin on avait fait dire à M. Acevedo de retourner à Léon, que toute la ville était de son parti et l'attendait avec impatience. Après nous avoir tout raconté, le R. P. Recteur ajouta que nous n'avions rien à craindre, nos amis avaient assuré qu'il n'y avait point de danger pour nous, ils l'avertiraient à la première alerte. Il ne fallait cependant pas s'étonner si quelques gens mal-intentionnés venaient crier et lancer des pierres aux fenêtres. La musique devait parcourir les rues en jouant « El himno Riego » (c'est la Marseillaise de l'Espagne) et aller chercher M. Acevedo auquel on préparait un triomphe. La junte révolutionnaire l'avait choisi pour chef. On craignait beaucoup son arrivée, parce que lorsqu'il se retira d'abord dans les montagnes, il fut poursuivi par les gendarmes, qui dans une rencontre tuèrent son neveu. On avait donc tout à redouter de sa vengeance. Le R. P. Recteur finit en nous disant qu'il ne fallait pas même avoir peur : on allait exposer, ajouta-t-il, le St. Sacrement à la chapelle et ceux qui ne se sentiraient point rassurés, pouvaient rester tout le jour avec Notre Seigneur. Toute la communauté se rendit donc à la chapelle, et on exposa le T. S. Sacrement. Mais la journée se passa sans nouveaux incidents. Le R. P. Recteur nous apprit le soir que tous ceux qui formaient la junte révolutionnaire s'étant réunis, on avait parlé des Jésuites : l'un d'eux, paraît-il, voulait absolument que nous fussions maintenus, mais rien ne fut conclu ce jour-là. Acévedo, attendu de tous, n'était point encore dans la ville. Quant à nous, nous n'avions rien à craindre : nos amis veillaient. Le R. P. Recteur nous avertit en finissant que pour [illegible] M. Acévedo, nous aurions le lendemain, jeudi 1er Octobre

[illegible] Frères. On commença [illegible] les classes et la matinée s'écoula comme à l'ordinaire. Vers le soir à 3 h. ½, la cloche nous appela au réfectoire, et le R. P. Recteur nous dit que notre sortie de Pérou était décidée, bien que le décret ne fut pas encore arrivé [illegible] que vers 4 h. ½ ou 5 heures du soir. Nous commençames à faire nos paquets pour être prêts lorsqu'il faudrait partir.

Le lendemain, vendredi 2, avant sept heures du matin, le médecin de la maison, notre grand ami, vint porter au R. P. Recteur une copie du décret que la Junte devait faire publier pour nous expulser. Tout de suite on se mit à emballer le cabinet de physique, les bibliothèques et tout ce que la chapelle et la sacristie avaient de plus précieux. A 11 heures du matin vint le décret. C'est un neveu d'Al[illegible] [illegible] qui l'apporta au R. P. Recteur. Il lui offrit ses services en lui disant qu'il agissait d'après les instructions de son oncle: celui-ci n'était plus en ville, ajouta-t-il, mais lui, son neveu, était chargé de présenter ses compliments et son oncle, s'il était [illegible], en eût dit autant et davantage; et il ajouta que ses désirs étaient de nous aider et de nous défendre jusqu'à notre sortie des [illegible] du peuple; [illegible] [illegible] [illegible] mettre à la porte du collège des gardes qui y resteraient jusqu'à l'expiration des 48 heures de délai [illegible] [illegible] avant notre départ. Le R. P. Recteur le remercia de ses offres et de ses bonnes intentions. Quant aux gardes, dit-il, il [illegible] mieux que au lieu d'employer la force physique pour nous défendre des fureurs du peuple, la Junte employât la force morale, c'est-à-dire son autorité; que si cependant elle croyait nécessaire d'employer la force physique, on pouvait mettre des gardes au collège, pourvu que [illegible] ne fit pas croire au peuple que c'étaient les Jésuites qui l'avaient demandé. Le neveu d'Al[illegible] répondit que tout le monde pouvait bien que c'était là une mesure de la Junte, et après nous avoir serré la main, comme le meilleur de nos amis, il se retira. Au premier bruit du décret porté par la Junte, beaucoup de nos amis s'étaient rendus chez nous; plusieurs étaient venus dès 7 heures du matin. Il y avait 24 heures, nous [illegible] que la Junte avait signé le décret; mais on ne savait comment nous [illegible] dans l'embarras où on était de [illegible] [illegible] [illegible] le départ du neveu d'Al[illegible], le R. P. Recteur s'était mis en devoir d'écrire à la Junte pour l'[illegible] de notre [illegible] [illegible], quand on annonça l'arrivée de Monseigneur: Il venait savoir [illegible] que nous devions et s'informer si l'on nous permettait d'emporter tout ce qui nous appartenait, la bibliothèque, le cabinet de physique, [illegible] [illegible] par lui-même il se décida à aller à la Junte et pria le R. P. Recteur de l'accompagner. Ils se présentèrent donc au milieu de [illegible] qui les reçurent avec force compliments. Monseigneur, après quelques mots dits en notre faveur, exposa l'objet de sa visite et pria le R. P. Recteur de [illegible] lui-même toutes les explications. [illegible] demanda alors qu'on nous autorisât à porter tout ce qui nous appartenait chez nos amis en ville, et qu'on nous garantît [illegible] le [illegible] des violences de la populace. Nous étions trop nombreux, [illegible] pour pouvoir partir ensemble: il [illegible] permettre à quelques uns d'entre nous de rester [illegible] jours chez [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Toutes ses demandes lui furent accordées et on lui dit qu'il pouvait emporter tout, même les clous, [illegible], pourvu qu'il laissât les murailles. Quelqu'un de ces messieurs pria le R. P. Recteur de ne pas laisser un grand nombre de Jésuites en ville; autrement, disait-il, on pourra croire que ce n'est pas une sortie, mais plutôt un changement de domicile. Le R. P. Recteur le rassura en lui promettant que ceux qui devraient rester partiraient au bout de 3 ou 4 jours: enfin, tout s'arrangea à l'amiable et on [illegible] d'accord. A midi le R. P. Recteur retourna au collège. A 1 h. ½, il nous réunit au réfectoire, nous raconta tout ce qui s'était passé, et nous dit qu'il fallait partir tout de suite. Après nous avoir encouragé avec une tendresse et un amour qu'on peut bien sentir, mais qu'on ne peut pas [illegible], il nous engagea à nous jeter dans les bras du bon Dieu, à espérer tout de lui, à recevoir ce coup [illegible] comme [illegible] de sa main, et il en désigna une quarantaine à peu près qui devaient partir à 3 heures de la gare pour Loyola. Tout le monde reçut cet ordre comme de la part du Seigneur. Tous à genoux, nous demandâmes à notre Père sa bénédiction: il nous la donna au milieu des larmes et des sanglots. Il nous dit qu'il vaudrait peut-être mieux ne pas nous embrasser pour ne pas accroître encore notre douleur, que cependant nous pouvions le faire si nous le voulions: alors tout le monde se jeta en pleurant dans ses bras; mais on [illegible] de peur que notre bon Père ne succombât à sa douleur. Les quarante Frères désignés sortirent donc pour se rendre à Loyola. A la porte ils trouvèrent [illegible] un certain nombre de dames et de Messieurs, tous fondant en larmes; ils voulaient absolument prendre les sacs des Frères pour les conduire à la gare, et on dut permettre à plusieurs de nous rendre ce service qu'ils regardaient

comme une consolation et un soulagement à leur douleur. — La soirée toute entière fut consacrée par ceux qui restaient [illegible] aux préparatifs du départ, qui devait avoir lieu le lendemain. [illegible], le samedi 3, à 7 h ½, le R. P. Recteur descendit au réfectoire pour donner à chacun sa destination. Ceux qui devaient se rendre à Valladolid et à Salamanque partirent sur le champ; les autres, qui devaient aller à Loyola, à Carrion, ou qui restaient en ville, demeurèrent encore à la maison. Toute la matinée fut employée à emballer ce que nous avions de plus précieux. Un très grand nombre de Messieurs de la ville, nos amis, qui étaient là depuis le matin, restèrent toute la journée avec nous pour nous aider. D'après le décret nous ne devions partir que dans la soirée; mais voilà que des prêtres venus de [illegible] nous annoncent que les révolutionnaires et la Junte elle-même ont décidé que nous partirions plus tôt. On viendra, disent-ils, à midi retirer la garde et prendre les clefs de la maison. Cette nouvelle nous alarma beaucoup: le P. Ministre nous fit immédiatement descendre pour partir. Nous étions déjà presque tous réunis au parloir, lorsque le R. P. Recteur arriva et nous dit de remonter dans nos chambres. Puis il fit demander au neveu d'Acévédo le motif du changement apporté au décret. Celui-ci ne put pas se rendre alors à la communauté, mais il envoya un de ses amis chargé de nous dire de sa part que tout ce qu'on nous avait annoncé était faux; que nous avions tout le temps marqué dans le décret qu'il lui Acévédo viendrait bientôt nous rassurer lui même. — Nous en fûmes donc quittes pour la peur. — Notre dîner ce jour-là fut assez original, car tout étant emballé, nous n'avions point de serviettes, très peu de fourchettes, et le reste à l'avenant. A la fin du dîner, le R. P. Recteur nous annonça l'arrivée de Monseigneur qui désirait nous donner une dernière bénédiction avant notre sortie: il entra alors au réfectoire, avec le R. P. Recteur, quelques prêtres et des Messieurs de nos amis qui ne pouvaient se résoudre à nous quitter; et le R. P. Recteur commença par désigner ceux qui devaient rester en ville, chez ces Messieurs; ils voulaient tous avoir chez eux au moins l'un d'entre nous. Et rien de plus attendrissant que les débats qui eurent lieu alors. Ensuite le silence s'étant établi, Monseigneur prit la parole et nous dit les larmes aux yeux, qu'il n'y avait plus de joie pour lui dans ce monde puisque nous partions, qu'il allait mener une vie bien triste et bien désolée; et que pour lui se vérifiaient douloureusement ces paroles: « Percutiam pastorem et dispergentur oves » (Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées). Il nous engagea en finissant à tout souffrir pour Jésus-Christ, à tout espérer de lui; et enfin il nous donna sa bénédiction. Tous sortirent alors du collège, à l'exception de quelques Frères Coadjuteurs qui demeurèrent avec le P. Ministre pour finir d'emballer ce qui restait à la maison; et le lendemain à 11 heures, on remit les clefs du collège aux mains des membres de la Junte.

Expulsion de Valladolid — La résidence de Valladolid, composée de [illegible] Pères et [illegible] Frères Coadjuteurs, ne tarda pas à éprouver les effets de la révolution. Le jour où elle éclata, quelques amis de nos Pères vinrent leur dire qu'il fallait partir ou se cacher le plus tôt possible; car les révolutionnaires allaient envahir la résidence à 11 heures du soir, avec l'intention de la piller, et peut-être de faire un mauvais parti à nos Pères. On fit aussitôt sortir de la maison tout ce qu'on put emporter et nos Pères se cachèrent en ville. Deux ou trois jours après l'évacuation de la résidence, il arriva qu'un Père s'y étant rendu avec un Frère coadjuteur, y rencontra quelques révolutionnaires. Ceux-ci lui ordonnèrent de se rendre avec deux autres des principaux Pères à la Junte révolutionnaire. Le Père leur répondit qu'il n'obéirait point à une semblable injonction, à moins qu'on ne la formulât en décret, et la chose en resta là. Mais nos Pères, avertis par ce qui venait d'arriver ne sortirent plus de leurs retraites. Cependant les révolutionnaires travaillèrent à rendre impossible la réintégration de nos Pères. On afficha contre eux des proclamations, on lança des libelles. L'un de nos Pères surtout, que son zèle et le fruit qu'il produisait dans les âmes désignaient à la rage des méchants, fut l'objet des plus violentes attaques. On eut bien désiré s'emparer de sa personne; aussi fit-on les recherches les plus actives pour découvrir sa retraite. Pour échapper à ces perquisitions, le Père était obligé de passer la journée dans une maison et la nuit dans une autre: s'il avait été pris une mort cruelle l'attendait; les révolutionnaires disaient tout haut qu'ils voulaient le tuer, mais après l'avoir traîné dans toutes les rues de la ville. Heureusement le Seigneur déjoua leurs barbares projets. Six jours après avoir quitté la résidence, tous nos Pères partirent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, tous déguisés, cela va sans dire. Et en particulier le Père que l'on recherchait si activement pour l'assassiner; avait dû pour tromper les espions, faire teindre ses cheveux. Le jour du départ, au lieu de se rendre à la gare de la ville, où des affidés de la Junte l'attendaient pour se saisir

de luis il dut prendre une voiture particulière qui le mena durant la nuit à une gare voisine.

Expulsion de Carrion. — Nos Pères avaient dans cette ville un collège monumental, fort nombreux, et le plus renommé de la Castille. Les meilleures familles y envoyaient leurs enfants et on y venait jusque des Philippines. Carrion compte environ 5 ou 6 mille habitants. Le collège fournissait à la plupart soit du travail, soit le moyen d'alimenter leur commerce. Comme l'année avait été fort dure pour les pauvres, nos Pères en nourrissaient 300 tous les jours et jusqu'à 900 les jours de fête. Aussi tous les habitants de Carrion nous étaient-ils fort attachés. Mais au premier bruit d'une révolution, une vingtaine de démocrates se réunissent en Junte dans le but d'imposer leurs volontés au reste de la population. Mais voyant bien qu'il ne fallait pas songer cette fois à toucher aux Jésuites, ils ne trouvèrent rien de mieux pour se rendre populaires que de proclamer qu'ils voulaient avant tout la conservation du collège, et qu'ils s'emploieraient de tout leur pouvoir à le prouver. — Cependant la révolution avait fait des progrès et de toutes parts les Juntes particulières des provinces ou même des villes expulsaient les Jésuites. On fit bientôt courir le bruit que le collège de Carrion était fermé, les professeurs en fuite et les élèves abandonnés dans la rue. Ceux de ces pauvres enfants, disait-on, qui n'ont pas pu trouver à se loger dans la ville, sont errants et sans gîte. Partout on colportait ces nouvelles, en affirmant l'exactitude. Il n'en fallait pas tant pour effrayer les parents, ils accoururent en foule, et, un certain nombre, du bout du royaume, pour recueillir leurs enfants. Ils se présentent donc au collège et sont fort étonnés de le trouver si calme et si paisible. Point de menaces d'expulsion, au contraire des protestations qu'on veut le maintenir. Toutefois les élèves ignoraient ce qui se passait et nos Pères prièrent les parents de le leur cacher afin de ne point monter leurs jeunes imaginations et de conserver au collège le calme et l'apparente sécurité dont il jouissait. Les parents souscrivent volontiers à cette demande; mais avant de se retirer ceux qui étaient venus de plus loin allèrent trouver les membres de la Junte et leur demandèrent si réellement on était bien dans l'intention de maintenir les Jésuites. S'il en eut été autrement disaient-ils, [illegible] qu'on le leur dit, ils retireraient alors leurs enfants et s'épargneraient ainsi un nouveau voyage. « Vous pouvez être sans inquiétude, leur fut-il répondu, l'intention bien arrêtée de la Junte est de maintenir à tout prix le collège et ses professeurs. Telle sera sans aucun doute, ajoutait-on, la décision de la Junte de Palencia, chef lieu de la province; elle ne s'est pas encore prononcée sur cette affaire; mais son vote ne peut manquer d'être favorable aux Jésuites de Carrion. » Sur ces assurances, les parents se retirèrent, nous laissant leurs enfants qui ne surent point ce qui était arrivé. Quelques jours se passent, et la Junte de Palencia eut enfin à se prononcer sur les Jésuites. Jusque là toutes les autres sans exception avaient décrété notre bannissement. La Junte de Palencia resterait-elle seule en arrière et ne l'accuserait-on pas alors de manquer de patriotisme? De si puissantes raisons l'emportèrent sur la bonne volonté qu'on pouvait avoir de nous maintenir et notre expulsion fut décrétée. Ceux de Carrion ne l'eurent pas plustôt appris que fort mécontents, ils se réunissent en séance extraordinaire, et au bout de deux heures de délibération déclarent et décrètent que nous serons maintenus. « Que ceux de Palencia, disent-ils, s'occupent de leurs affaires et ne viennent pas se mêler des nôtres. » Et là dessus ils nous intiment la défense d'obtempérer au décret venu de Palencia. Il semblait donc que le collège serait définitivement maintenu, lorsque partit de Madrid l'ordre général d'expulser tous les Jésuites sans exception. Le décret portait que les maisons devaient être abandonnées, les sujets dispersés, leurs biens confisqués. Défense nous était faite de nous réunir et de recevoir désormais les ordres de nos Supérieurs, soit du dedans, soit du dehors de l'Espagne. On nous accordait trois jours pour évacuer tous nos établissements, au bout de ce temps l'État devait en prendre possession. — Lorsque la nouvelle du décret parvint à Carrion, ce fut un mécontentement général. Les membres de la Junte fort désappointés ne se tinrent pas toutefois pour battus. Une supplique au gouvernement est rédigée dans les termes les plus flatteurs pour nous et les plus pressants près du gouvernement. En un clein d'œil elle se couvre de plusieurs centaines de signatures. La Junte s'est réunie de nouveau, elle oblige son président et un des principaux membres à aller porter eux-mêmes la supplique au ministre de grâce et de justice à Madrid. — En attendant, et toujours d'après la volonté de la Junte, son président doit venir en personne au collège pour s'entretenir avec le R. P. Recteur. Depuis plus de 15 ans que le collège existait,

c'était la première fois qu'on recevait sa visite. Il vient donc faire part au R. P. Recteur du projet de la Junte. Il faut, dit-il, retarder l'exécution du décret, parti de Madrid, jusqu'à mon retour de cette ville; en attendant continuez vos cours comme à l'ordinaire. Un grand nombre de parents, ceux de Madrid surtout et des environs, qui avaient été instruits immédiatement du décret, nous étaient arrivés au moment même où on en apportait la nouvelle. Ils voulaient retirer leurs enfants; mais le président et les membres de la Junte les conjurèrent d'attendre le résultat de leur députation. Ils y consentirent, et nos Pères un peu indécis d'abord crurent devoir se rendre aux ordres de la Junte de Carrion qui était pour eux l'organe immédiat de l'autorité. Le collège continua donc ses cours comme s'il ne se fut rien passé. Arrivée à Madrid, la députation de Carrion alla droit au ministère et présenta sa requête. Mais elle fut rejetée. L'expulsion des Jésuites était, disait-on, une mesure générale et nécessaire qui ne pouvait souffrir d'exception. Il y avait même lieu de s'étonner que la Junte de Carrion ne l'eut pas compris et n'eut pas encore obéi à un décret si formel et émanant du siège même du gouvernement. — Il fallut donc en prendre son parti; les parents furent immédiatement avertis et vinrent reprendre leurs enfants; mais les habitants de Carrion ne pouvaient se résigner si facilement à voir tomber un collège qui était pour eux une source d'aumônes et de prospérité. Encore par les soins de la Junte, on lança un prospectus aussi riche de promesses qu'on pût l'imaginer: on s'occupait activement, disait-on, à constituer en remplacement des Jésuites un personnel de professeurs, sûrs, instruits et dévoués, qui aspiraient à continuer l'œuvre du collège. Rien ne serait négligé pour donner une éducation qui satisfît à tous les points de vue les justes exigences des parents, etc.... Ceux-ci, on le comprend bien, ne se laissèrent point gagner à ces promesses. C'étaient les Jésuites qu'ils étaient venus chercher à Carrion pour leurs enfants; puisqu'on chassait les maîtres, ils retiraient leurs enfants. Aussi ce nouveau projet de la Junte échoua-t-il complètement, tous nos élèves furent retirés par leurs parents, et à l'heure qu'il est le collège de Carrion n'existe plus, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un petit nombre d'externes, tous de Carrion même, qui ont pour professeurs un ou deux des anciens magistrats de Carrion, destitués par la Junte. — Cependant tout n'était pas fini pour nos Pères. Après le départ des élèves, un agent vint au nom de l'État faire un inventaire de tous les biens des Jésuites, afin, disait-il, d'en rendre compte au gouvernement. On l'introduisit chez le R. P. Recteur et il lui exposa l'objet de sa venue. Mais, Monsieur, lui fut-il répondu, vous remplissez là une fonction bien ingrate; car la Compagnie ne possède rien ici, absolument rien.. Le jardin, (il y en avait un de toute beauté au collège) n'est point à nous. La personne qui nous l'avait cédé autrefois est morte et ses héritiers le réclament; aujourd'hui même est arrivé leur chargé d'affaires: vous pourrez, si vous le jugez à propos, vous entendre avec lui. — Le bâtiment, ancien abbaye de Bénédictins, appartient à l'État. On l'avait mis à la disposition de l'Évêque du diocèse qui le destina à un collège. Quant au mobilier il appartient soit à Sa Grandeur, soit aux parents de nos élèves. — Peu satisfait de ces réponses, l'agent demande à parler au Père procureur. On le conduisit auprès de lui. Vous vous adressez fort mal, lui dit ce dernier, je n'ai absolument rien. Et il lui exposa comme quoi loin d'être en fonds, il se trouvait au contraire en déficit. « Vous comprenez d'ailleurs fort bien, ajouta-t-il, que lors même qu'il nous resterait des fonds, la justice voudrait qu'on nous les laissât pour payer nos dettes; mais nous n'avons absolument rien. — Au moins, reprit l'agent, montrez-moi quelques registres, quelques livres de compte, afin que je puisse faire mon rapport. — Le Père parut surpris. Des registres, des livres de compte! mais nous n'en avons pas. Tout ce que je puis vous donner est ce catalogue; et il lui présenta un palmarès. — L'agent le prit faute de mieux, et demanda à visiter la maison. Je ne viens pas, disait-il, vous molester, mais comme j'ai une mission à remplir, permettez que je m'en acquitte, au moins pour la forme. On lui fit donc parcourir la maison. Tout était, on le comprend, dans un grand désordre. A la dépense on trouva un tonneau, mais l'agent put constater qu'il était parfaitement vide, et en désespoir de cause, après avoir couché sur son procès verbal quelques tables et des bancs sans valeur, il sortit du collège. Cependant nos Pères sortirent bientôt eux-mêmes sans encombre et sans être inquiétés. Et c'est ainsi que la divine Providence rendit notre expulsion moins pénible et moins désastreuse.

Expulsion de Port Ste Marie. — (Racontée par un de nos chers FF. Espagnols acteur et victime dans la plupart des évènements qui s'y sont passés). — Le 18 Septembre vers une heure de l'après-midi un bruit de canonnade se fit entendre dans la direction de ...

baie de Cadix. On n'y fit aucune attention, pensant que c'étaient quelques salves d'artillerie qui souhaitaient la bienvenue à un vaisseau étranger. Toutefois ce jour là même avant la nuit, nos Supérieurs furent instruits de ce qui était arrivé. —— Le jour suivant à 11h. ½, on entendit de nouveau la canonnade et tout aussitôt les cloches de Port Ste Marie se mirent en branle. Qu'était-il arrivé? L'escadre espagnole commandée par l'amiral Topete, avait donné le signal de la révolution et invité Cadix à la seconder. Cadix avait répondu à cette invitation, et la ville de Port Ste Marie témoignait par les bruyantes volées de ses cloches qu'elle adhérait elle aussi à la révolution. —— Nous avions deux maisons au Port Ste Marie, le collège de St Louis de Gonzague et une maison de Noviciat et de Juvénat. Nous commencerons par raconter ce qui s'est passé dans cette dernière nommée la Victoria et qui se composait de 70 religieux, Novices ou Juvénistes et par conséquent peu au fait de la politique nous ne comprenions rien, ni à la canonnade, ni au branle des cloches, et nous ne savions que penser de ces manifestations. Le R. P. Olano recteur de la Victoria avait reçu le matin même la visite du capitaine de frégate Barreda, envoyé pour nous offrir un vapeur mis à notre disposition par l'amiral Topete. Le R. P. Recteur ne jugeant pas les affaires aussi désespérées s'excusa de ne point accepter l'offre qu'on lui faisait. Toutefois il vint à la récréation de midi nous raconter ce qui était arrivé; il nous dit que nous devions nous tenir prêts à tout événement, et qu'il fallait exciter notre confiance en Dieu et nous abandonner entièrement à la divine Providence. Cette nouvelle nous causa bien quelque émotion, mais chose admirable: on se sentait en même temps un courage et même un entrain extraordinaire. Les conversations roulèrent naturellement sur ce qu'on venait de nous annoncer, et l'heure de la sieste venue, un certain nombre voulurent la passer devant le St Sacrement pour le supplier, si telle [illegible], de conjurer la tempête qui menaçait de se déchaîner sur la malheureuse Espagne. —— Le même soir à 3h. ½ quelques-uns de nos amis vinrent à la Victoria pour nous donner avis de l'insurrection qui venait d'éclater au Port et du péril que nous courions. Nos Supérieurs sans s'inquiéter encore beaucoup de cette nouvelle, résolurent cependant de se tenir prêts à tout événement, et il y eut consulte avec les Pères de la maison. Pour nous, nous continuâmes à suivre notre règlement, non pas toutefois sans être distraits quelque peu par la nouvelle qu'on nous avait apprise. Au sortir de classe nous remarquâmes une agitation inaccoutumée dans les corridors, et nous aperçûmes réunis dans leur salle tous les Fr. Novices. C'était le samedi et nous devions balayer la maison. Comme nous venions de terminer, nous voyons passer des Novices en habits séculiers. Plus de doute, les événements s'étaient aggravés. Cette découverte ne laissa pas que d'en impressionner un certain nombre; les autres n'en furent pas troublés, et tous, nous rendant à la chapelle, nous fîmes à Dieu le sacrifice de notre vie. —— Cependant tous les Novices et bon nombre de Juvénistes qui par ordre du R. P. Recteur avaient pris des habits séculiers, commencèrent à sortir de la maison. Quelques bienfaiteurs les accompagnaient pour les conduire chez eux au risque d'être maltraités par la populace, comme il arriva à plusieurs qui s'entendirent crier sur leur chemin: « Prim vous aura bientôt [illegible] ». D'autres rencontrant près des portes de la prison une multitude compacte qui prétendait obtenir à coups de fusil, l'élargissement des prisonniers, n'eurent que le temps de se réfugier au plus tôt dans une maison particulière où ils attendirent, pour continuer leur marche, que le calme fût établi. —— Tandis que cela se passait, ceux qui étaient restés à la Victoria avaient aussi leurs épreuves. De la station du chemin de fer qui était tout près de là, nous entendons tout à coup une explosion de cris et de vivats. Un jeune homme accourt à la maison: « Vite, vite il faut se sauver: des révolutionnaires arrivés de Cadix et se rendant à Jerez sont là, ils veulent qu'on leur indique la maison des Jésuites. » L'ordre est aussitôt donné de prendre chapeau et manteau. Les cœurs battaient bien un peu plus fort qu'à l'ordinaire; mais enfin nous voilà réunis autour de nos Supérieurs, leur demandant où aller. Et eux ne savaient que nous répondre. Le temps pressait cependant: on nous le répétait. Il y eut vraiment là un cruel moment; et les témoins de cette scène auraient pu lire l'angoisse peinte sur tous les fronts. Enfin au bout de quelques instants, il fut résolu que l'on sortirait par le jardin, et la chose s'exécuta aussitôt. Les uns se dirigèrent vers des maisons particulières; au nombre de neuf, précipitant notre marche, et nous cachant, car nous avions aperçu au pied du mur un homme qui pouvait bien être un espion, nous cherchâmes un refuge dans une briqueterie qui touchait à la voie ferrée et dans laquelle nous fûmes introduits par le propriétaire. Il nous dit que là nous n'avions rien à craindre, et il partit en nous promettant de revenir. Nous pouvions en effet nous croire en sûreté, car il était peu probable qu'on vînt nous chercher si près de notre maison abandonnée. Mais qu'étaient devenus nos frères? Pouvaient-ils bien parvenir sans encombre chez nos bienfaiteurs? Le bon Dieu se chargea lui-même et à l'instant de nous tranquilliser. Il se mit tout-à-coup

à tomber une pluie battante, mais si serrée et si continue, qu'il nous paraissait impossible qu'on put rester dehors à la braver. Sans aucun doute elle avait balayé la foule dans les rues, et nul ne s'opposerait à la marche des fugitifs. Nul non plus ne songerait par un temps pareil à assaillir la Victoria. Le Ciel prenait visiblement notre défense et d'une façon presque merveilleuse puisqu'il ne pleuvait d'ordinaire que rarement et faiblement au Port Ste Marie. Tranquillisés donc de ce côté, nous songeames à nous rendre compte de notre position. Nous n'avions point soupé, et épuisés par les émotions de la journée, il nous eut été précieux de prendre un peu de repos; mais si nous jettions les yeux autour de nous : quatre murs, quelques chaises et une table: voilà tout l'ameublement de notre retraite. — Attendons le retour du propriétaire; il nous a promis de revenir, et sans doute sa venue améliorera notre situation. Nous attendimes donc, mais ce fut longtemps et en vain. Le pauvre homme sans doute n'avait osé affronter ni le mauvais temps, ni surtout les révolutionnaires... Cependant la nuit était venue, il fallait bien en prendre son parti et se résigner à la passer sans souper et sans dormir. — Nous songeâmes à nous en dédommager en prenant une petite réfection spirituelle. On parla de la divine Providence et chacun protesta de sa parfaite résignation à la volonté du bon Dieu. En ce moment entra l'ouvrier de la briqueterie; il [illegible] de la lumière et un peu d'eau : Ne craignez rien, nous dit-il, j'aurai l'œil aux alentours et si j'aperçois quelque chose [illegible]. Nous le remerciâmes, il partit, et nous avions déjà repris notre conversation, lorsque la porte [illegible] à quatre Frères coadjuteurs qui venaient nous rejoindre. Ils nous apprirent que tous nos Pères [illegible]. Notre R. P. Recteur avait prétendu d'abord rester seul à garder la maison, s'exposant ainsi au péril qui nous menaçait; mais nos amis l'en dissuadèrent, au moins voulut-il absolument, comme notre vaillant capitaine, partir le dernier de tous. La Victoria était donc à peu près abandonnée; il n'y était resté que cinq Frères coadjuteurs déguisés en ouvriers et quelques domestiques qui s'étaient offerts à rester à la maison cette nuit là. — Rassurés par ces nouvelles nous récitâmes le chapelet tous ensemble (nous étions 13 maintenant) pour remercier le bon Dieu de sa visible protection. La pluie tombait toujours à torrents et elle continua jusque vers 11 heures. Quelques-uns d'entre nous épuisés de fatigue, cherchèrent en s'étendant sur le plancher à trouver le sommeil. Les autres firent le guet. — Le vent soufflait violemment et ses rafales nous apportaient de temps en temps le bruit lointain de la ville : c'était un mélange confus de cris et de clameurs mêlés aux aboiements de chiens. Il se fit entendre jusqu'à 11 heures. Vers ce moment un train passa bruyamment, venant de Jerez, il fut salué tout près de nous et salua lui même d'une [illegible] de coups de fusil, puis tout rentra dans un profond silence. La pluie avait cessé et on n'entendait plus au dehors que le bruissement du vent parmi les arbres, mais nous le prîmes souvent pour les pas des révolutionnaires. Ce n'est pas que nous eussions peut-être grand sujet de craindre. Toutefois dans le cas où on assaillirait la Victoria, comme on l'avait annoncé, nous nous trouvions bien près d'elle, bien près aussi du chemin de fer. De plus, des gens que nous ne connaissions pas nous avaient vu entrer dans la briqueterie. Tout cela n'était guère de nature à nous permettre de dormir et le moindre bruit nous alarmait. Ajoutez que la faim se faisait sentir et que rien ne nous assurait que le lendemain dût apporter un changement à notre situation. Aussi la nuit nous paraissait elle un siècle, et nous songeâmes à tenir conseil sur ce qu'il y avait à faire. Il n'y a rien à craindre, disaient les uns, la première ardeur de la révolution une fois passée, elle va s'éteindre d'elle-même. Le péril pour nous, disaient les autres, est dans notre voisinage de la Victoria et du chemin de fer. Et ils jugeaient en conséquence qu'il fallait partir cette nuit là même à la recherche d'une retraite plus sure. Là dessus plusieurs voulaient qu'on échangeât contre des habits séculiers notre soutane qui pouvait nous trahir. Ces délibérations étaient parfois interrompues par un silence général, parfois aussi par quelque lazzi qui provoquait une explosion d'hilarité. Ainsi se passèrent les heures de la nuit qui s'écoulaient bien lentement à notre gré. Le lendemain arriva enfin : c'était un Dimanche. Vers trois heures du matin, nous entendîmes à plusieurs reprises, les sons perçants et brisés d'une trompette qui paraissait donner un signal. Nous écoutâmes de toutes nos oreilles; mais rien : tout retomba dans le silence. — Le ciel enveloppé de nuages ne permettait pas encore à l'aube de paraître; nous osâmes donc envoyer à la Victoria un Frère coadjuteur pour savoir des nouvelles. Nous lui avions donné force instructions dans le cas où il rencontrerait quelqu'un qui voulut lui barrer le passage;

il parvint fort heureusement et sans encombre à la Victoria en passant par la porte du jardin restée ouverte. Il s'assura qu'il n'était rien arrivé d'extraordinaire aux Frères qui gardaient la maison, et il nous revint, apportant un habit séculier dont se revêtit un Novice, et une montre qu'il avait trouvée dans la chambre du P. Recteur. Ce qu'il nous apprit nous fut un soulagement. Notre position n'était donc pas si désespérée, et le jour venu, nous recevrions sans doute des nouvelles du R.P. Recteur. —

L'aurore de ce jour tant désiré se montra enfin, bien pâle à travers les nuages qui couvraient le ciel et semblaient encore menacer la pluie. Nous commençâmes bientôt à entendre dans la direction de Port Ste Marie ce murmure confus d'une ville qui se réveille, bruit sourd qui va croissant à mesure que les ouvriers se disposent à reprendre leurs travaux. La pluie reprit avec violence et les heures s'écoulaient sans apporter aucun changement à notre situation. Enfin à 7 h ½, le propriétaire de la briqueterie entra, mais il ne put pas nous donner la moindre nouvelle parcequ'il venait directement de chez lui. Il nous assura d'ailleurs que nous étions là en sûreté, et nous avions à peine échangé quelques paroles qu'on entendit le sifflet d'un train. Le propriétaire s'élança dehors pour voir ce que c'était, puis après un moment, il nous cria de loin : « Je vais chez moi, et il peut se faire que je revienne ; » de suite il monte à cheval et part à fond de train. A peine avait-il fait quelques temps de galop qu'une fusillade éclate, mais si près de nous que fermant la porte précipitamment, nous allons nous réunir au fond de la salle, croyant notre dernière heure arrivée. Tous faisaient déjà à Dieu le sacrifice de leur vie et plusieurs même demandaient la dernière absolution aux deux Pères qui étaient avec nous. Lorsque nous nous aperçûmes que les coups de fusil au lieu de se rapprocher allaient en s'éloignant. Regardant alors par une petite lucarne, nous vîmes un train qui marchait vers Cadix : les voyageurs tiraient de l'intérieur, nous ne savons sur quoi d'abord, mais nous vîmes ensuite que leur point de mire était notre maison de la Victoria. C'étaient des révolutionnaires de Cadix qui se rendaient à Jerez pour aider au complet soulèvement de cette ville. —— A cette alerte succédèrent quelques moments de calme ; mais bientôt réfléchissant au départ précipité du propriétaire, à l'heure qui s'avançait sans que nous ayons pu ni recevoir de nouvelle, ni prendre la moindre nourriture, nous pensâmes qu'il fallait prévenir le R.P. Recteur de notre situation. Après un moment de délibération, les uns voulaient lui envoyer un Frère coadjuteur, d'autres un simple mot d'avis, d'autres enfin opinaient pour le statu quo disant que nous étions là par obéissance. Mais l'un d'entre nous représenta que ce n'était pas le R.P. Recteur qui nous avait envoyé à la briqueterie mais bien le P. Socius qui l'avait ainsi décidé dans la précipitation du départ. Il faut au moins, disait-il, que le R.P. Recteur apprenne notre séjour ici et l'approuve : autrement il pourrait nous croire en sûreté et voilà peut-être pourquoi nous ne recevons pas de ses nouvelles. Allons demander à l'ouvrier de la briqueterie de nous procurer un habit séculier, que l'un d'entre nous le revête et se rende auprès du R.P. Recteur qui doit être dans la maison de Monsieur V., notre insigne bienfaiteur. Nous fûmes tous de cet avis. On va donc trouver l'ouvrier pour lui faire la proposition convenue ; il promet de nous procurer l'habit demandé et nous annonce la redoutable nouvelle qu'à 10 heures on devait assaillir et saccager la Victoria. Frappés de crainte, nous regardons l'heure à la montre. Elle marquait 8 heures. Avant deux heures il fallait absolument que nous fussions partis. Aussi dès lors, au rebours de la nuit précédente, le temps sembla s'écouler avec une rapidité effrayante. A chaque instant on consultait la montre et l'anxiété était peinte sur tous les fronts. Cependant les vêtements promis n'arrivaient pas. Alors le Frère qui nous avait proposé l'avis, endosse l'habit séculier apporté précédemment par un Frère coadjuteur, s'élance au dehors malgré la pluie et se dirige vers la maison de Monsieur V. pour rendre compte au R.P. Recteur de notre situation, et aviser au moyen de nous réunir à lui. Le Frère était à peine parti que déjà nous voulions voir arriver la voiture qui devait nous emmener ; elle tardait beaucoup à notre gré, car le temps passait avec une rapidité désolante... Il est 9 heures ! L'espoir commence à défaillir. Les uns sont abattus et dans un morne silence ; d'autres que l'inquiétude stimule ne quittent pas le trou de la serrure, et de cet observatoire, tout ce qu'ils aperçoivent leur semble une voiture... Qu'allions-nous faire pourtant si les révolutionnaires arrivaient les premiers, qu'allions-nous devenir ? Mais voici venir une voiture... Nous nous levons tous à la fois, la croyant pour nous. Elle se dirige en effet de notre côté, mais c'est pour passer devant nous et disparaître avec rapidité. Cette déconvenue nous atterra. Au ce moment, le sifflet d'une locomotive se fait entendre. Ciel ! si c'étaient les révolutionnaires de Jerez ! N'attendant plus rien des hommes, nous nous adressâmes à la divine Providence, lui recommandant nos vies et lui en faisant d'avance le sacrifice.

Le Ciel nous entendit : un vrai déluge d'eau commença à tomber. Cependant on était toujours en observation au trou de la serrure ; tout à coup l'un de nous aperçoit une sorte de laquais entrer dans l'enceinte de la briqueterie ; n'en pouvant croire ses yeux, il appelle un autre Frère. Celui-ci regarde et s'écrie: « la voiture. » Elle était là en effet, nous sortons tous à la hâte et y entrons précipitamment. Elle est aussitôt lancée au galop et nous conduit par des rues détournées à la maison de Monsieur V.. Grace à une pluie battante nous ne rencontrâmes presque personne dans les rues, et toutefois, nous ne nous crûmes en sureté que lorsque les portes se refermèrent derrière nous. —— Nous trouvâmes dans la maison de Monsieur V. le P. Ministre et d'autres Frères qui nous reçurent à bras ouverts. Peu de temps après le R. P. Recteur rentra. Il venait de la Victoria où il s'était rendu pour consommer les Saintes Espèces, et prendre quelques objets précieux, que dans la précipitation de la sortie on avait oubliés. Il nous embrassa avec effusion et nous dit combien il avait été inquiet toute la nuit sur notre compte, et combien il lui avait paru cruel de ne pouvoir ni apprendre de nos nouvelles ni nous donner des siennes. Il nous raconta alors comment s'était effectuée la sortie de la Victoria. Les Frères s'étaient divisés en petites troupes et chacune sortait de la maison sous la conduite d'un bienfaiteur qui la conduisait chez lui. C'était réellement un beau spectacle de voir et le calme des Frères, aussi tranquilles que s'il s'était agi d'une promenade ordinaire, et le dévouement héroïque de nos bienfaiteurs s'exposant sans hésiter pour nous sauver aux insultes, à la fureur, et peut-être à l'irruption de la populace dans leurs maisons ! Dans celle de Monsieur V. nous nous trouvions plus de 20. Les Supérieurs jugèrent prudent d'en faire sortir le plus grand nombre pour conjurer une irruption de la populace, imminente, disait-on. La difficulté était de trouver des refuges et de se procurer des habits séculiers pour passer inaperçus. Mais la famille qui nous avait accueillis, résolue à nous servir jusqu'à la fin, mit à contribution toute la garde robe des fils de la maison, si bien que les plus grand nombre se trouva déguisé. Nous groupant alors deux par deux ou trois par trois, nous nous disposâmes à sortir, ne laissant chez notre bienfaiteur que 8 ou 9 d'entre nous. —— A ce moment on annonça l'arrivée de l'amiral Topete. Instruit sans doute du danger qui nous menaçait, il venait s'entendre avec nos Supérieurs pour aviser au moyen de nous y soustraire. Il entra accompagné de quelques officiers de la marine, laissant dans la rue une multitude exaltée qui remplissait de cris et de vociférations tous les alentours. Pendant un quart d'heure environ, il tint conseil dans la cour avec le R. P. Recteur, et au bout de ce temps il nous pria de monter dans les voitures qui nous attendaient. En ce moment on crut entendre un cri de mort parti du sein de la foule. A l'instant l'amiral Topete s'avance, et dit : « Celui qui pousse un cri de mort, le pousse contre moi ! Voyons un peu s'il a du cœur ! qu'il le répète ! qu'il ose se présenter ! » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements à la marine. Ce qui nous donna le temps de nous placer dans les voitures. Les officiers de marine donnant le bras aux premiers, nous y conduisirent eux-mêmes, et l'on partit. Entourés d'une multitude de gens du peuple qui pour la plupart avaient des armes, nous nous dirigeons vers le rivage. Là nous attendait une foule immense ; mais sans doute la vue des officiers de marine et les vivats qu'ils échangèrent avec elle lui en imposa, car nous pûmes passer sans être inquiétés à bord d'un petit vapeur qui portait déjà quelques séculiers et beaucoup d'élèves de notre collège. Après un moment d'attente nous primes la direction de Cadix. Nous devons dire ici que les gens du vaisseau, sans en excepter l'amiral Topete lui-même, eurent pour nous toutes sortes d'attention jusqu'au moment où l'on nous fit passer sur un autre vapeur qui se trouvait à l'encre près de deux frégates de guerre Sarragosse et Tétuan. Nous y trouvâmes, à notre grand étonnement et notre grande joie tous les Pères du collège St. Louis à l'exception de deux. Nous n'étions que 13 de la Victoria, les autres étant restés dans des maisons particulières. —— Mais comment nos Pères du collège se trouvaient-ils dans ce vapeur ? C'est ce qu'il convient de dire, en reprenant les choses de plus haut.

(C'est encore un témoin oculaire qui rapporte les faits suivants.) —— Le 18 Septembre, les élèves de notre collège du Port Ste. Marie prendient comme à l'ordinaire leurs ébats dans une belle cour d'où l'on aperçoit très distinctement la baie de Cadix et les vaisseaux qui y sont à l'ancre. Les professeurs étaient réunis dans la chambre du P. Recteur dont les fenêtres donnaient précisément sur la baie de Cadix et d'où on pouvait l'embrasser tout entière. De sorte que grâce à la position fort élevée du collège au dessus du niveau de la mer et à son peu de distance de Cadix qui n'est qu'à deux lieues de là, on pouvait facilement voir, au moyen d'une lunette d'approche ordinaire, jusqu'aux fenêtres des maisons de Cadix. Nous étions donc là, comme je l'ai dit à converser ensemble, lorsque une canonnade se fait entendre. — Quelle en était la cause ?

nous l'ignorions. « Nos Supérieurs en avaient bien été instruits par les parents de certains de nos enfants ; mais ils avaient jugé prudent de garder le secret. » Nous nous mettons à la fenêtre et nous apercevons la frégate Ville de Madrid en mouvement et les autres frégates qui chauffaient leurs machines. C'était, pensâmes-nous d'abord, un salut envoyé à la ville par la frégate en partance. Mais nous fûmes bientôt détrompés. A peine la Ville de Madrid fut-elle parvenue en face de la cathédrale de Cadix, qu'envoyant de nouveau plusieurs salves, elle arbora aussitôt le drapeau national. A l'instant les autres vaisseaux se mirent à tirer le canon et arborant à leur tour le même drapeau, ils allèrent se ranger près de la Ville de Madrid commandée par l'amiral Topete, l'âme et le principal chef de la révolution. Alors les frégates se formèrent en ligne droite entre la cathédrale et le collège, présentant à Cadix un front de bataille. — Cependant la place se taisait et ne répondait point à la canonnade des vaisseaux, mais les artilleurs couraient à leurs pièces et les fantassins à leur poste. L'amiral Topete demanda alors à entrer en pourparlers avec la place et lui intima l'ordre de se rendre. Les artilleurs répondirent qu'ils mourraient plutôt que de faillir à leur devoir ; l'infanterie fit la même réponse. Topete les prévint alors que si dans 24 heures la place ne s'était pas rendue, il la bombarderait. Tout le jour on garda de part et d'autre une attitude menaçante, et nous nous retirâmes le soir ignorant ce qui arriverait le lendemain. — Le lendemain nous apprîmes que l'infanterie s'était soulevée. — Topete ne [illegible] avec le capitaine Barreda avait de nouveau sommé la citadelle de se rendre. Le colonel d'artillerie s'était présenté alors protestant qu'il jamais il ne se rendrait à [illegible]. — « Eh bien ! rendez-vous à moi, dit Topete. » — « Oui, seigneur Topete, nous y consentons, fut-il répondu, puisqu'il n'est pas possible de nous défendre, mais nous nous rendrons comme prisonniers de guerre. » — On ouvrit alors les portes de la citadelle et des révolutionnaires de Xérez, qui avaient passé la nuit cachés dans Cadix, en occupèrent les remparts. —— Tous ces événements, nous les vîmes de nos yeux, ou nous les entendîmes raconter par le capitaine Barreda. —— Cependant, au bruit de ce qui était arrivé plusieurs parents de nos élèves étaient accourus au collège : c'étaient les principaux habitants et les plus riches du Port. En même temps deux des principaux chefs de la révolution qui nous avaient confié leurs enfants, nous envoyèrent prévenir du mouvement révolutionnaire qui commençait à s'opérer aussi dans la ville. Toutefois, forts de l'estime et de l'affection qu'on nous avait toujours témoignées dans la ville et nous reposant sur ce que nous avions pour élèves les enfants de toute la noblesse andalouse qui ne manquerait pas de nous protéger, nous refusâmes de monter dans un vapeur qu'on mettait à notre disposition. D'ailleurs la maladie soudaine du R. P. Recteur, réduit en quelques heures à la dernière extrémité, menaçait de nous laisser sans chef et sans direction au moment où nous allions en avoir le plus grand besoin. « La matinée se passa en expectative. Dans la soirée, les avis les plus effrayants nous arrivaient coup sur coup. « La populace, disait-on, menaçait d'envahir le collège. A cette nouvelle, plusieurs parents craignant pour leurs enfants viennent les retirer. Quelque temps après, voilà qu'on entend retentir près du collège : A [illegible] [illegible]. Une cinquantaine d'individus de la populace sont là déployant l'étendard de la révolution, ils s'attroupent à la porte et ramassant des pierres ils les jettent contre les vitres qui volent en éclats. Aussitôt, quelques-uns de nos amis qui étaient avec nous, s'élancent au dehors et essayent d'apaiser la populace. N'y étant parvenus, ils se rendent en toute hâte à la Victoria pour y porter secours à nos Pères. Et pour parer sans doute à une nouvelle aggression ils nous font envoyer une dizaine de carabiniers pour nous protéger. Les choses étaient en cet état lorsque vers 5 heures du soir se présenta le capitaine Barreda, oncle d'un de nos enfants, il nous apportait un message de l'amiral Topete. Celui-ci signalait le péril certain où était le collège d'être assailli cette nuit là même par la multitude et en conséquence il offrait un vapeur pour nous conduire près des frégates de guerre où nous serions en sûreté. Il convient de noter ici que nous comptions parmi nos élèves les fils de l'amiral, il les avait retirés quelques jours avant l'explosion de la révolution. Lecture faite de la lettre de Topete, on tint conseil et il fut convenu avec le capitaine Barreda que le lendemain à deux heures du matin nous nous embarquerions dans un vapeur que lui-même tiendrait prêt à cette heure pour nous recevoir. Nous pourrions ainsi profiter des ténèbres de la nuit pour quitter la ville sans donner l'éveil aux révolutionnaires. —— Aussitôt et avant tout nous songeâmes à nos enfants qui étaient au nombre de 200. Il fut résolu qu'on les confierait 20 par 20 aux parents qui nous inspiraient le plus de confiance. On commença donc par faire sortir les plus grands, tandis que les plus jeunes, attendant leur tour, fondaient en larmes et cherchaient consolation et assurance aux pieds de Marie. Quand tous furent en sûreté, nous songeâmes à nous. Le R. P. Recteur nous ayant réuni, fit lecture de la lettre de Topete et nous instruisit des arrange-

nents pris avec le capitaine Barreda. Puis il assigna à chacun la maison particulière où il devait passer la nuit, jusqu'à deux heures du matin; et nous sortîmes à la hâte sans rien emporter, dans la persuasion où nous étions de revenir bientôt; mais emmenant avec nous, ceux de nos enfants dont les familles demeuraient à Cadix. La nuit on le pense bien ne fut guère favorable au repos. On la passa en partie à se procurer des habits séculiers et à se déguiser, et malgré les attentions les plus affectueuses et les plus délicates des bienfaiteurs qui nous hébergeaient, bien peu purent trouver le sommeil. Deux heures du matin arrivèrent et l'on se mit en marche par petites troupes et en suivant divers chemins. Pendant la route, il y en eut bien qui furent interpellés par le « qui vive » des révolutionnaires; mais enfin, un peu plus tôt, un peu plus tard, tous atteignirent heureusement le rivage. Mais là, nouvelle difficulté: les ténèbres de la nuit étaient épaisses: impossible de distinguer le vapeur qui devait nous attendre. Il fallait donc attendre... Enfin le capitaine Barreda se présenta et nous conduisit lui-même au vapeur. Ses ordres avaient été précis: aussi comptait-il trouver les machines chauffées et prêtes à manœuvrer. Quel ne fut donc pas son désappointement en montant à bord de voir l'équipage endormi! « Ces hommes m'ont trahi, dit-il, et son visage assombri trahissait une anxiété qui nous glaça d'effroi. Peu de moments après, arriva une bande de révolutionnaires, la même qui devait, disait-on, saccager le collège: « Quoi donc! s'écriaient-ils, laisserons-nous s'échapper les Jésuites, ainsi déguisés et armés de revolvers! » — Et tout en parlant ainsi ils s'avancent vers notre vapeur amarré sur le quai, et veulent y entrer: quatre d'entre eux étaient déjà à bord, et nous commencions à craindre pour notre vie, lorsque le capitaine Barreda prenant un ton et une attitude sévère les força à se retirer. Cependant les autres insistaient pour entrer, sous prétexte de se rendre à Cadix; mais apprenant que nous n'allions pas dans cette ville et voyant le capitaine se disposer à prendre des mesures de rigueur, ils finirent par céder. D'ailleurs le capitaine Barreda en imposait à tous, comme faisant partie de l'escadre qui avait commencé la révolution. Mais on perdait un temps précieux, la foule grossissait sans cesse et frémissait de rage de se voir enlever ses victimes, et le péril allait devenir extrême. Enfin la machine est chauffée et nous partons. Chaque mouvement qui nous éloignait du rivage semblait nous redonner la vie et nous commencions déjà à respirer, lorsque une voix crie du rivage: « Capitaine, arrête ». Le capitaine n'eut garde d'obéir et le vapeur continua sa marche. — Alors la voix reprit: « Arrêtez ou nous tirons sur vous. » Eh bien! que voulez-vous? demanda le capitaine. — « Il y a là une députation de Séville pour Cadix, il faut la prendre à ton bord. » — « Je ne puis virer de bord: n'avez-vous pas un navire à votre service? » — « Nous n'en avons pas, fut la réponse. » — Toutefois, après une courte délibération une barque se détacha du rivage et se dirigea vers nous. Seize hommes la montaient: c'était plus qu'il n'en fallait pour nous assaillir. Assez peu rassurés donc, nous demandâmes au capitaine s'il croyait à la bonne foi de ces hommes. — Je vous garantis, nous répondit-il, que je ne permettrai pas à plus de 4 hommes de monter à bord. — A ce moment la barque nous accosta, et trois hommes seulement en effet, députés de Séville, furent reçus au milieu de nous. Le vapeur partit alors pour tout de bon et nous conduisit près des frégates. Nous pensions d'abord demeurer là 2 ou 3 jours, puis retourner à Port Ste Marie lorsque la première effervescence de la révolution serait calmée; mais nous nous trompions grandement. On nous fit passer sur un autre vapeur marchand qui se trouvait là à l'ancre. Il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir que le capitaine de celui-ci ne nous aimait guères. Ses premiers ordres furent de nous conduire à fond de cale; toutefois il céda aux instances du pilote, son frère, et consentit à nous ouvrir la salle des passagers. Il mit bien d'abord une restriction à cette faveur, ce fut la défense de nous servir des lits; mais voyant que quelques malades s'y étaient jetés en entrant, il laissa faire. — Le vapeur se mit en marche sans que nous sussions où devait-il nous conduire, car l'un d'entre nous ayant voulu s'en enquérir auprès du capitaine, celui-ci lui avait répondu: « Vous le saurez en arrivant. » — Il semblait toutefois que nous nous dirigions sur Gibraltar; mais à peine au sortir de la baie de Cadix, il survint une bourrasque qui nous rendit tous malades, la pluie commença à tomber avec violence et enfin le temps devint si mauvais que le navire dut rebrousser chemin et vint jeter l'ancre à l'endroit même d'où nous étions partis. — Il était environ deux heures de l'après midi; et l'un des Frères s'adressant au cuisinier lui demanda s'il y avait quelque chose à manger. — « Non, Monsieur, » répondit celui-ci. — Mais encore, reprit le Frère, ne pourriez-vous rien nous donner? — « Le capitaine ne m'a point dit de vous servir la moindre des choses, et à moins d'un ordre de lui, je ne le puis

faire. — Averti de cela, le Père Ministre alla trouver le capitaine pour voir si en payant on ne pourrait pas se procurer quelque nourriture. Le capitaine fit l'étonné : « Il avait pensé, disait-il, que pendant les 6 ou 8 heures de traversée on aurait pu se passer de nourriture. » — A la fin cependant il nous fit servir du riz mélangé avec de la morue dont le seul aspect aurait fait frémir les plus vaillants estomacs. Mais la faim fait faire des miracles et bon nombre d'entre nous se trouvèrent encore trop heureux de pouvoir l'apaiser à ce prix. Comme nous étions à table, arrivèrent nos Pères de la Victoria dont quelques uns se félicitèrent de pouvoir partager notre repas, festin splendide pour des gens qui n'avaient rien pris depuis 24 heures. Ce fut au milieu de notre disgrâce un bonheur de nous voir ainsi réunis. Parmi les Pères qui nous rejoignirent alors se trouvait un Italien, le P. Cardi : c'était la cinquième fois qu'il se voyait expulsé. Il se rencontra là aussi quelques uns de nos élèves que leurs parents emmenaient à Cadix ; leur vue, leurs témoignages de simpathie, la part qu'ils prendient à notre disgrâce, tout cela nous émut au delà de ce qu'on peut dire. Mais ici nous attendait une nouvelle épreuve ; nous étions 41 Jésuites et pour tout ce monde il n'y avait que la salle des passagers, salle fort petite [illegible] d'une douzaine de lits superposés. Il n'y eut que demi mal cependant, tant qu'on put rester sur le pont ; mais la nuit venue, il se mit à pleuvoir ce qui nous obligea à rentrer dans la salle. On s'y entassa donc d'abord comme l'on put ; mais bientôt la chaleur, le manque d'air [illegible] viciée en chassèrent un grand nombre, qui préférèrent se mouiller sur le pont que d'étouffer dans la cabine. Il fallut bien [illegible] se résigner à passer toute la nuit ainsi, à l'ancre dans la baie. Chacun s'arrangea le moins mal possible ; on se tenait [illegible] trouver le bout d'un banc pour se reposer. L'unique consolation qui nous restait encore était [illegible] de la lumière, mais nous en fûmes bientôt privés. La lampe s'éteignit faute d'huile et nous plongea dans une complète obscurité. Les uns essayant de dormir, d'autres craignant quelque attaque nocturne se tinrent éveillés. C'est qu'en effet peu avant le coucher du soleil le vapeur avait été accosté par une barque d'où étaient partis des cris de malédictions contre les P.P. Pères et contre nous. Nous les avions endurés de bon cœur, prenant en pitié l'aveuglement de ces pauvres gens qui nous insultaient. Mais toutefois les mauvaises dispositions du capitaine à notre égard, partagées sans doute par son équipage, des menaces telles que celles-ci entendues parmi les [illegible] : « Cette nuit vous nous le paierez. » — tout cela donnait de grandes inquiétudes au R.P. Recteur qui ne voyait nul moyen d'échapper, si on nous attaquait. Mais fort heureusement il n'arriva rien de ce qu'on craignait. Après une nuit bien longue, mais tranquille, le jour parut et avec lui le temps favorable à la traversée. Nous aurions voulu partir au plus vite ; mais il fallut donner au vapeur le temps de prendre du lest et des provisions, si bien qu'on ne se mit en marche qu'à 11 h. ½. Le ciel était superbe et la mer presque sans vagues ; mais dans la soirée les nuages s'amoncelant nous firent craindre un orage. Il devait même suivant nos prévisions éclater sur nous au moment où nous serions au plus périlleux du détroit. Mais cette fois encore le Ciel voulut nous donner une marque sensible de sa protection. La nuit fut belle, et c'est à la faveur d'un magnifique clair de lune que nous fîmes notre entrée dans la baie de Gibraltar à 9 heures du soir. — Sortir au plus tôt de notre vapeur était bien le plus vif de nos désirs, mais impossible ! nous dûmes attendre jusqu'au lendemain matin. Nous n'avions pris qu'un léger déjeuner dans la baie de Cadix pensant arriver le soir ou au plus tard, la nuit à Gibraltar ; mais il fallut se résigner à passer cette dernière nuit comme les précédentes. Le 22 Septembre, jour de notre délivrance arriva enfin ; mais une dernière épreuve nous restait. Il fallut attendre longtemps la visite de la commission de santé, attente qui parut un siècle à des malheureux qui subissaient depuis deux jours une accablante situation. — Le capitaine et ses hommes continuaient à nous traiter comme des pestiférés, évitant notre présence, et ne voulant rien répondre à nos interrogations. Toutefois le capitaine nous demanda ce jour là, avec intention sans doute, si nous avions été contents de voir arriver le matin. — Nous débarquâmes enfin ; mais faute de passeport nous fûmes retenus sur le rivage et gardés à vue. On nous fit entrer dans une maison de douane car il pleuvait à torrents, et là nous fûmes donnés en spectacle à tous les passants qui ouvraient la porte et allongeaient la tête à l'intérieur pour voir qui nous étions. Enfin grâce aux instances et à la sollicitude de Mgr l'Évêque et de quelques bienfaiteurs, on nous permit d'entrer en ville. Et là dans un excellent hôtel, chacun put jouir enfin d'un peu de repos et se refaire de tant d'émotions et de fatigues. Bientôt nous reçûmes la visite de plusieurs membres du Clergé et de Monseigneur qui nous promit sa protection et se mit à notre entière disposition pour tout ce que

nous pouvions désirer. Et pour joindre immédiatement l'effet aux promesses, il voulut héberger dix d'entre nous dans son palais épiscopal, et procura à d'autres des logements près de l'église St Joseph. Deux bienfaiteurs donnèrent l'hospitalité à quelques autres encore, et le reste se réunit dans deux maisons louées à cet effet. Pour que rien ne nous manquât, le bon Dieu inspira à des cœurs charitables de nous fournir, lits, tables, chaises et autres ustensiles, et malgré les incommodités inévitables d'un établissement aussi provisoire que le nôtre, nous nous trouvâmes parfaitement heureux attendant dans la paix les ordres de l'obéissance. — Terminons par un fait qui montre comment la sagesse divine sait admirablement tirer le bien du mal; c'est que deux de nos Pères ouvrirent le 10 Octobre à Gibraltar une mission qui ne laissa pas de produire des fruits très consolants.

Un autre témoin oculaire va maintenant nous raconter ce qui arriva aux Pères et Frères demeurés à Port Ste Marie.

Nous restions à la merci d'une population dont le plus grand nombre nous détestait. On répandait contre nous les calomnies les plus atroces. Notre conduite était dépeinte sous les couleurs les plus noires, et pour achever de soulever les masses déjà prévenues, on racontait que dans notre maison la Victoria aussi bien que dans le collège de St Louis, on avait trouvé d'horribles instruments de supplice, destinés par nous à tourmenter et à martyriser nos ennemis, dès que nous aurions réussi à établir l'Inquisition dans la ville. Quant aux instruments de supplice, l'erreur pouvait encore s'expliquer. Quelques jours avant la révolution nous avions reçu de Paris de grandes caisses renfermant pour le cabinet de physique différentes machines. Plusieurs d'entre elles peu connues de ceux qui les voyaient, étaient capables de produire, comme la machine électrique par exemple, des sensations plus ou moins agréables. On exploita donc le plus habilement possible cette découverte pour ameuter le peuple contre nous. — Il était évident pour tous, qu'au point de vue des intérêts matériels, la ville retirait le plus grand profit du séjour de la Compagnie, et du collège en particulier. On imagina un singulier moyen pour donner le change sur un fait aussi palpable. Non le collège des Jésuites n'était d'aucun profit pour la ville. Ils ne consommaient pas ses produits. Mais dans les immenses dépendances de la Victoria disait-on, il s'élevait des troupeaux fort nombreux dont la chair pouvait suffire aux besoins de tous les habitants du collège et de la résidence. Le blé se récoltait chez nous, on y faisait le pain et ainsi du reste. En sorte qu'il fallait réduire à rien ou à fort peu de chose les avantages matériels que la population retirait de notre séjour au milieu d'elle. Pour le profit spirituel, il n'en était pas question; car un petit nombre seulement de personnes y participaient, et les autres loin de le regarder comme un avantage, n'y voyaient qu'un obstacle à l'accomplissement de leurs désirs. — Telles étaient les idées qui avaient cours dans la ville; nous étions restés environ cinquante, presque tous Scolastiques, accueillis dans différentes maisons par les personnes les plus distinguées de la société; nous y vivions entièrement retirés, sans jamais nous laisser voir en public, si ce n'est lorsque la nécessité l'exigeait, et alors, la nuit seulement et après avoir pris les plus grandes précautions. Toutefois il fut impossible de cacher longtemps à la multitude les maisons où nous étions réfugiés. Dans la nuit du 27 une troupe de furieux brûlant d'assouvir leur fureur contre nous, se réunit devant les demeures qui nous servaient d'asile. Bientôt au milieu des clameurs confuses parmi lesquelles on distinguait les cris de: Mort aux Jésuites, une grêle de pierres fait voler en éclats les volets et les vitres des fenêtres, et la populace manifeste hautement l'intention d'en finir enfin avec nous. La fuite était impossible. Les uns, pensant leur dernière heure venue, remettent leur vie entre les mains de Dieu; d'autres, à la vue de ces furieux réunis dans la cour de la maison, tâchent en se réfugiant sur la plate forme un moyen de se soustraire au danger qui les menaçait. Fort heureusement on en fut quitte pour la peur. Quelques personnes d'autorité intervinrent et réussirent à apaiser la fureur de la multitude. Mais à partir de ce jour il n'y eut plus pour nous un instant de repos ni un moment de sécurité. La populace proclamait bien haut ses desseins sanguinaires; elle eût voulu que la Junte lui livra au moins un de ces Jésuites afin qu'elle put assouvir sur sa personne la haine qu'elle portait à tous les autres. Ce fut là sans doute ce qui détermina la Junte, pour éviter de plus grands maux, à porter un décret, en date du 5 Octobre, en vertu duquel tous les Jésuites résidant dans la ville devaient la quitter dans les 48 heures.

(La relation suivante remise trop tard pour que nous ayons pu la fondre avec la précédente, renferme peut être un certain nombre de faits déjà mentionnés; mais elle y ajoute des détails circonstanciés que nous n'avons pas cru devoir omettre.)

Parmi les juvénistes qui se trouvaient à la Victoria au début de la révolution, 7 Frères se disposaient à partir pour le scolasticat de Léon où ils devaient suivre le cours de philosophie. Pour ce motif ils suivaient un règlement quelque peu différent des autres. Le 19 Septembre, le R. P. Recteur les alla trouver en particulier pour leur annoncer les récents événements encore ignorés de la communauté. Pareille nouvelle les surprit, mais les trouva calmes et résignés à la volonté de Dieu et ils reprirent paisiblement leurs occupations. Le soir ils descendirent comme de coutume au lieu de la récréation. Cependant depuis le moment où le R. P. Recteur leur avait parlé, les affaires s'étaient aggravées et avaient obligé à prendre au plus vite une détermination. Une agitation inaccoutumée régnait dans la maison. On apercevait à la porte de jeunes laïcs qui sortaient sous la conduite de Messieurs de la ville ; nous reconnûmes bientôt dans ces jeunes gens des Novices et des Juvénistes déguisés. Nous voyions tout cela et cependant nous continuions sans nous troubler à prendre notre récréation, lorsque un Père accourt précipitamment à nous en montrant le chapeau à la main. « Allez vite à vos chambres prendre chapeau et manteau et sortez au plus vite : les révolutionnaires vont assaillir la Victoria. » — Chacun monte aussitôt à sa chambre, puis se rend près du R. P. Recteur lui demandant où aller. — Et celui-ci de répondre à tous : « L'important est de fuir, mais où aller ? où le bon Dieu vous inspirera. » On se mit donc à sortir par petits groupes et à plusieurs reprises. Mais un grand nombre restait encore lorsqu'on commença à entendre au bout de la rue les cris des révolutionnaires. Que faire ? sortir était se jeter comme on dit dans la gueule du loup. On ferma donc la porte précipitamment. Mais rester n'était guère moins dangereux. On commença à sortir les uns après les autres par la porte du jardin. Le premier fut un Frère Juvéniste accompagné de trois Novices. Une personne dévouée les conduisit par des chemins détournés chez Monsieur V., l'un des premiers [illegible] qui [illegible] partagé avec ses fils le soin de conduire dans sa maison autant de [illegible] qu'elle en pourrait contenir. — La bande dont nous parlons avait fait route par les faubourgs de la ville hors des remparts ; en entrant par une des portes elle tomba tout à coup au milieu d'une populace ameutée. Troublés de cette rencontre, et effrayés des cris [illegible], deux [illegible] se séparèrent sans s'en apercevoir de leurs compagnons, et plus troublés encore en voyant qu'ils avaient perdu leurs traces, ils se mirent à fuir à toute pente hors de la ville, dans les champs. La pluie tombait à torrents et les trempait, mais ils couraient [illegible] car ils se sentaient poursuivis. Enfin n'en pouvant plus, ils durent se laisser atteindre et quelle ne fut pas leur [illegible] et leur [illegible] en reconnaissant dans celui qui les poursuivait un de nos amis. Celui-ci en effet avait tout vu, tout [illegible], et craignant qu'il ne leur arrivât malheur, il s'était décidé à les rattraper à la course pour les ramener et les [illegible] chez lui. Ils [illegible] avec les autres dans la maison de Monsieur V. où 40 de nos Pères et Frères [illegible] [illegible] se réfugier. — Le dernier de tous fut le R. P. Recteur ; encore voulait-il (comme il a déjà été dit) rester à garder la maison avec [illegible] Frères [illegible], mais il [illegible] aux instances de Monsieur V. qui l'assura que s'il persistait à vouloir demeurer, lui, Monsieur V., était absolument décidé à rester comme son compagnon. — Ceux de nos bienfaiteurs qui ne s'étaient point trouvés à la Victoria au moment du départ, vinrent trouver Monsieur V. et le supplièrent en grâce de leur accorder quelques Pères auxquels ils pussent donner l'hospitalité. Le nombre des hôtes de Monsieur V. se trouva ainsi réduit à 12. — La première précaution à prendre était de se vêtir en laïcs. Mais où et comment se procurer des habits ? Ce ne fut pas la seule difficulté pour nos bienfaiteurs. Dans les différentes maisons où nos Pères étaient [illegible], ils durent accepter le vêtement, le linge même de leurs hôtes, qui se dépouillèrent pour eux sans hésiter [illegible] leurs habillements mêmes les plus élégants et les plus précieux. Et cela ne suffisant pas encore ils allèrent chercher dans les magasins du Port les vêtements le plus à leur goût pour les offrir à nos Pères. — Ceux de nos Pères et Frères qui restèrent au Port après le départ des autres pour Gibraltar ne demeurèrent pas dans un si grand abandon qu'on pourrait le croire. Le R. P. Recteur [illegible] Cadix avec le P. Ministre de la Victoria, et nos bienfaiteurs faisaient souvent [illegible] le trajet du Port à Cadix pour donner de nos nouvelles à nos Supérieurs et nous rapporter leurs ordres. De plus un des Pères restés au milieu de nous [illegible] provisoirement notre Supérieur. Et c'est lui qui décida notre départ du Port. [illegible] qu'il [illegible] lui-même. — Un Père [illegible] avec un Frère coadjuteur dans une

maison particulière, regrettait vivement d'avoir oublié au collège, dans la précipitation du départ, des papiers pour lui d'une haute importance. Le F. coadjuteur son compagnon s'offrit à les lui aller chercher. Il se dirigea donc vers le collège. Un autre Frère coadjuteur l'habitait avec un certain nombre de novices; mais dans la ville on ne le connaissait point et il passait pour un acquéreur du collège qui en faisait valoir les dépendances; les Novices n'étaient, croyait-on, que ses domestiques. Tout cela le premier Frère coadjuteur dont nous avons parlé le savait fort bien; mais ce qu'il ignorait c'est qu'un poste de carabiniers gardait la porte du collège. Aussi fut-il complètement troublé quand y arrivant, il s'entendit crier « Qui vive » et perdant tout à fait la tête, il répondit « Jésuite ». A cette réponse, grand émoi parmi les carabiniers, le pauvre Frère est aussitôt entouré et gardé à vue. Cependant le chef du poste fait dire au soi-disant propriétaire du collège qu'il s'est présenté un Jésuite pour réclamer des papiers. Celui-ci ne comprenant rien à une semblable nouvelle, et craignant quelque surprise commence par enfermer tous les Novices dans une salle et descend dire au chef du poste qu'il n'a rien à voir avec les Jésuites et point de papiers à leur donner. — La chose n'en resta pas là; les carabiniers avertirent la Junte de la capture qu'ils avaient faite. Heureusement pour le pauvre Frère coadjuteur, un des membres de la Junte dont le fils avait été dans notre collège, réussit à le faire mettre en liberté. Mais le Père qu'on nous avait donné pour Supérieur ne jugea plus dès lors sans danger pour nous et nos bienfaiteurs notre séjour, en si grand nombre, dans la ville, et nous nous en éloignâmes par groupes et dans différentes directions. — Raconter tous les témoignages d'affection que nous reçûmes des personnes les plus notables de la ville serait chose impossible. Déjà nous avons parlé du seigneur V. — Il mérite entre tous notre reconnaissance et notre admiration. La générosité avec laquelle il sacrifia ses propres intérêts et exposa même sa vie pour nous défendre, le signalèrent à toute la ville comme notre principal protecteur. Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'acte de charité qu'exerça à l'égard d'un Frère coadjuteur retenu au lit par une phtisie, notre médecin. Il le fit transporter dans sa maison avec deux autres Frères pour le servir, et là il lui prodigua tous les soins qu'exige cette sorte de maladie. Cette conduite lui attira la haine et les persécutions de nos ennemis, mais loin d'en être effrayé, dès qu'il apprit le décret de la Junte, il protesta qu'il se ferait tuer plutôt que de permettre qu'on enlevât le malade de sa maison. En effet après avoir obtenu ce consentement de la Junte, il continua à le soigner jusqu'au jour où le bon fr. s'endormit dans une mort tranquille. — (Nous pourrions raconter beaucoup d'autres faits du même genre mais il faut nous borner.) Les dames de la ville ne se montrèrent pas moins admirables de courage et de dévouement: aux jours de la plus grande effervescence, alors que la ville était parcourue en tous sens par les bandes révolutionnaires, elles allaient elles-mêmes de maison en maison, nous apportant les lettres et les messages qu'elles n'osaient confier à leurs domestiques, nous annonçant toutes les bonnes nouvelles, nous cachant celles qui auraient pu nous attrister et s'exposant à tous les dangers pour nous assurer les moyens de fuir. Elles étaient disposées à nous défendre de leur personne contre toute violence. Le mari de l'une d'entre elles, obligé de quitter sa maison pour faire la ronde dans la ville, l'avertit qu'il laissait un fusil dans sa chambre pour servir au besoin. Que les révolutionnaires viennent, ce sera moi-même qui m'en servirai. En effet, malgré l'ordre donné à tous les serviteurs de la maison de campagne où nous étions retirés, de faire la garde la plus active, elle ne cessa de veiller par elle-même pour mieux assurer notre tranquillité. — Nous devons aussi mentionner la noble conduite du capitaine qui commandait le détachement de carabiniers. Sans sa courageuse intervention le collège de St Louis et la maison de la Victoria seraient devenus la proie des flammes. Un des membres de la Junte, dans le dessein de sonder ses dispositions, lui demanda s'il s'opposerait à ce qu'on mît le feu au collège. — Certainement, répondit-il, je m'y opposerai de la même manière que je m'opposerai à toute violence exercée contre la demeure d'un citoyen. Mon devoir est de maintenir l'ordre dans la ville. Deux Scolastiques devaient prendre à la résidence de la Victoria plusieurs objets à leur usage; il les y accompagna, et ordonna à la garde qui veillait à la porte, de laisser passer tout ce qu'il plairait au représentant de la Junte: or ce représentant de la Junte n'était autre qu'un Frère coadjuteur. "Quand même vous les verriez emporter la maison, leur dit-il, laissez-les faire; ils n'emportent que ce qui leur appartient." Malheureusement ce bon capitaine dut se rendre à Cordoue pour opérer sa jonction avec l'armée du général Serrano. Sans cette circonstance, les actes de violence que nous avons racontés plus haut ne seraient certainement pas arrivés.

(La relation suivante aurait dû être placée immédiatement après le récit de l'expulsion de Léon; mais elle nous a été remise trop tard pour pouvoir occuper cette place.) —— Le 3 Octobre à 8 heures du matin partirent de Léon 20 Jésuites désignés par le R. P. Recteur pour la destination de Valladolid. Comme parmi eux se trouvait un Frère Scolastique qui avait exercé autrefois la profession de médecin dans le monde, on l'avait chargé de prendre soin de plusieurs d'entre eux dont la santé était fort délicate. Arrivés à Sahagun ils apprirent que la Junte de cette ville s'étant réunie un des membres avait proposé de les arrêter, mais que ne trouvant aucun prétexte plausible pour couvrir une telle injustice, on avait résolu d'attendre quelque délit. Toutefois nos voyageurs ne firent que se reposer un peu dans la ville et prirent le soir même le train pour Valladolid. Ils y arrivèrent à 9 heures du soir, tous revêtus de l'habit religieux au moment même où les Pères qui résidaient dans cette ville en sortaient travestis, pour aller attendre le train à la station prochaine. L'un d'eux pour n'être pas reconnu avait dû même se teindre les cheveux. – Et ce n'était pas trop pour échapper à une mort dont on lisait la menace écrite sur toutes les murailles. Une de ces affiches portait ce barbare distique: « Padre Leza Prepara la cabeza! » (Apprête la tête, ô Père Leza!) Au sortir de la station, les 20 Jésuites en ce costume et à cette heure attiraient les regards étonnés de tout le monde, et un individu effronté les accosta et leur dit avec grossièreté: « qu'ils s'en allaient bien tranquilles après avoir bu et mangé le bien du peuple au lieu de prêcher l'Évangile, comme c'était leur devoir! » Un excellent ami de la Compagnie qui attendait les Nôtres à la gare, tout déconcerté et abattu en voyant leur nombre, dit au chef de la bande: « Voilà qui va mal. Que les quatre plus malades viennent dans ma maison, et distribuez les 16 autres dans deux hôtels. » Ainsi fut fait. Le Frère médecin voulait se rendre lui-même à la Junte; mais son ami préféra s'y rendre seul pour y donner avis de leur arrivée, promettant de revenir bientôt rendre compte de sa démarche au Docteur, qui alors s'il était nécessaire l'accompagnerait chez le président. Il fut de retour à 11 heures de la nuit et rapporta que la Junte avait grandement désapprouvé l'audace des Jésuites; que néanmoins [illegible] qu'il dépendait d'elle ils étaient autorisés à demeurer dans la ville l'espace de [illegible] jours. — Mais comment répondre de ce qui pouvait arriver? Et un cri poussé par le premier [illegible] venu ne pourrait-il soulever une tempête contre les religieux? Aussi la Junte opinait que l'on ferait bien de partir le lendemain en habits séculiers et s'il se pouvait par le premier train de 5 heures. Ordre fut donné au chef de la police de poser cette nuit-là une garde spéciale dans le quartier où logeaient les Jésuites, mais on ne lui dit pas pour quelle raison. Il n'y avait pas un instant à perdre: le jour suivant qui était un Dimanche, devaient avoir lieu sous divers prétextes trois manifestations publiques. Quatorze de nos voyageurs furent placés dans les deux hôtels avec défense d'en sortir même pour entendre la Messe; le chef de bande s'en fut se coucher ou plutôt veiller chez cet ami dévoué et plaça celui des Scolastiques qui restait à loger, chez une excellente dame qui le soignerait comme une mère et le garderait bien en sûreté. Dès les premières heures du jour, le Docteur avec son ami qui lui avait prêté de ses vêtements était dans les rues de la ville, courant dans les maisons connues pour chercher de quoi déguiser son monde. Grâce à la protection de la Ste Vierge, avant le soir on avait déjà envoyé de quoi vêtir 30, à la maison de notre bienfaiteur (frère du [illegible] Ministre de Léon). Quelqu'un ayant la veille donné à un des Pères qui partaient de Valladolid tout ce qu'il avait, se dépouilla du vêtement même qu'il portait sur lui; et plusieurs en serrant la main de ces Jésuites déguisés qu'ils n'avaient jamais vus, détournaient leur visage pour cacher leurs larmes. Il fallut se disperser pour attendre les ordres du R. P. Provincial, et cette nuit même du Dimanche presque tous partirent dans différentes directions pour se rendre dans leurs familles; trois seulement restèrent cachés dans deux maisons connues; un ancien Père était aussi dans la ville, gardé à vue dans sa demeure particulière depuis plusieurs jours par ordre de la Junte, qui le relâcha le lendemain sur une injonction venue de Madrid. Grande fut la joie du R. P. Provincial en voyant entrer chez lui le chef de la bande [illegible] qui [illegible] sa famille dans la capitale y arriva [illegible] et les [illegible] qui devaient ensuite continuer leur voyage. [illegible] il apprit que cette nombreuse bande de Scolastiques avait été divisée [illegible] [illegible] de Léon [illegible] et les Portugais [illegible] leur voyage [illegible] destination.

Bien des choses nous resteraient à dire sur les épreuves de nos Pères, sur le dévouement de leurs bienfaiteurs. Quoi de plus touchant par exemple que la scène qui se reproduisit presque à chaque endroit au moment où nos Pères quittant leur maison, prenaient le chemin de l'exil! Ils trouvaient à la porte d'un côté les familles d'amis et de bienfaiteurs, les plus riches et les plus considérables de la ville, de l'autre, les pauvres, les infirmes, les mendiants qu'ils nourrissaient et consolaient. Tous riches et pauvres fondaient en larmes, et une même douleur leur faisant confondre leur rang, ils s'approchaient de nos Pères et s'enviaient mutuellement la consolation de porter les sacs et le petit bagage des exilés. — Finissons par un trait et un épisode de voyage. — Parmi les 20 Frères qui arrivés à Valladolid furent obligés d'en repartir aussitôt, deux jeunes scolastiques firent ce voyage ensemble. Au milieu de Valladolid soulevée et en désordre, ils avaient reçu plus d'une marque d'affection et de dévouement qui consolèrent un peu leur cœur. Une pauvre servante les ayant reconnus pour des Jésuites vint à eux et leur dit : « Nos bons Pères, on vous chasse d'ici; vous allez manquer de tout ; tenez, moi j'ai tout ce qu'il me faut, prenez cet argent dont je n'ai pas besoin... » et elle leur offrait une somme de 10 ou 15 francs, fruit de ses économies. — De Valladolid, ils eurent à se rendre en Andalousie, où ensuite ils reçurent l'ordre de venir en France. Ce long voyage fut marqué par bien des épisodes et des traits frappants de Providence divine. Voici l'un des plus touchants et des plus curieux. Un jour ils se trouvent dans un compartiment de chemin de fer avec deux compagnons de route assez peu agréables, un démocrate enragé et un jeune étudiant de je ne sais quelle université. A peine installés, ces Messieurs engagent une conversation où l'impiété et la licence le disputent à l'extravagance et à la sottise. Nos deux Frères restaient en silence, priant Dieu dans leur cœur pour ces deux malheureux qui leur représentaient au vif l'état actuel de leur chère Espagne livrée à la merci des gens de cette sorte. Cependant les deux hâbleurs semblaient intrigués au sujet de leurs compagnons de route, dont le déguisement n'était point parfait et qui semblaient assez peu accoutumés à leurs habits laïcs. Enfin le démocrate voulant percer le mystère de leur incognito, dit à l'étudiant : « Gageons que je vais deviner ce que c'est que ces jeunes gens. » Et ce disant il se retourne et s'adresse aux nôtres d'un ton presque provocateur. Sans se déconcerter l'un des deux lui répond : « Oh, Monsieur, c'est bien simple, nous sommes deux Jésuites qui allons en exil. » — A ces mots les deux laïcs sont tout saisis et comme émus ; ils balbutient d'abord quelques mots confus, puis l'embarras fait place à la seule émotion et le démocrate témoigne à peu près en ces termes son intérêt pour les deux bannis. « Moi je suis démocrate, la révolution me va ; elle fait mes affaires ; mais je ne puis approuver, je ne puis comprendre ces violences qu'on exerce contre des innocents, contre des hommes dévoués, et contre ces saintes femmes dont la vie est inoffensive et consacrée au bien, etc. etc. » Puis devenant plus familier : « tenez, Messieurs, vous vous taisiez tout à l'heure et cependant notre conversation devait bien vous donner à penser. Eh bien, nous vous écoutons. Parlez maintenant et dites-nous les bonnes choses qui vous sont venues dans l'esprit. » — Nos chers Frères ne se font pas prier, et commencent en règle une petite conférence sur la fin de l'homme, sur les vérités éternelles qui bientôt émeut les deux auditeurs et leur arrache un désaveu tacite mais non équivoque de ce qu'ils disaient tout à l'heure. Le pieux entretien fini on était bons amis, et si bons amis qu'on se traitait familièrement. Le démocrate en effet considérant la mine de nos voyageurs : « Mais, mes bons amis, vous êtes très mal déguisés, vous portez mal votre nouveau costume. Voyons, il vous faudra à la ville prochaine acheter un gilet de couleur pour remplacer cette noire étoffe. Voici comment on met une cravate. Et puis on n'est pas ainsi empaqueté dans son cache-nez... » Et en même temps il refaisait la toilette de nos bons Frères et agençait plus élégamment leur costume. Puis voyant leurs chapeaux : « Mais c'est une horreur d'être ainsi coiffés ! on vous prendrait pour des gueux. » — « Oui, répond un des Frères, les chapeaux ne sont pas convenables, nous pensons les revendre pour en acheter d'un peu meilleurs » — « Vendre ça ! Tenez ! » et saisissant les deux coiffures il les jette au loin par la portière. Arrivés à la ville le démocrate et l'étudiant dotèrent chacun d'un bon couvre chef, nos deux Frères qui n'avaient plus que leur petite toque. Là le démocrate devait les quitter. Avant de s'éloigner il tira à part l'un des deux Jésuites et lui dit : « Priez pour moi, je vous en conjure ! Demandez à Dieu que je vous revoie en Paradis ! » L'étudiant était de la ville même où nos Frères devaient passer la nuit, il se met à leur disposition, leur procure un logement convenable et peu coûteux et leur rend tous les petits services dont ils ont besoin. Assurément dans ces deux âmes, une semence de salut est restée qui pourra germer et porter des fruits, Dieu aidant ! — L'un de ces deux Frères est maintenant à Laval et c'est de lui que nous tenons ces faits, l'autre n'a pu quitter l'Espagne : ses parents le tiennent prisonnier sans lui permettre même de correspondre avec ses frères exilés ; plus exilé lui-même dans sa patrie que ces heureux bannis qui ont trouvé sur le sol étranger un toit qui est le leur, des cœurs de frère pour les aimer et tous les soins de notre tendre mère la Compagnie. Ce que ces mots de Compagnie et de vocation savent dire au cœur d'enfants d'Ignace et d'enfants d'Ignace exilés, nous le savons, mais nous aimerons à l'entendre répéter par la bouche d'un gracieux Novice Espagnol de 14 ans. On lui demandait s'il n'avait point tremblé au bruit de la révolution et à l'approche des insurgés. — « Ce qui se passait au dehors, je l'ignorais répondit-il ; mais ce que je savais bien c'est qu'on aurait pu m'arracher la vie ; mais jamais mon petit Jésus et ma vocation qui sont dans mon cœur ! »

Au milieu de tant d'émotions, d'épreuves et de périls, nos PP. et FF. d'Espagne tournèrent leurs regards vers leurs frères de France qui leur tendaient les bras et qui les ont accueillis avec bonheur. Nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant la lettre Latine adressée alors par le R. P. Provincial de France aux PP. et FF. Espagnols résidant à Laval.

R. R. PP. et FF. in Christo carissimi, P. C.

Mihi libet meo nomine vobis ea communicare quæ modo, nomine Provinciæ Franciæ, declarabam R. P. Præposito P. Provinciæ Castellanæ, scilicet: quantum nuper pro vobis dolui, tantum hodie pro vobis gaudeo. Maximo enim mihi solatio est vestrum necessitati fraterna caritate subvenire, nec mihi videor hac occasione beneficium præstare, sed revera potius accipere. Itaque, fratres dilectissimi, quidem nos gaudemus et vos consolamini. Hoc omnino habeatis velim; duæ olim Provinciæ, una Matriti altera Parisiis, jam nunc unum sunt; in terra aliena quidem sed semper in propria familia versamini, et hoc nostro etiam melius et jucundius sit exulibus aut hospitibus. Ecce omnia nostra vestra sunt, et quamdiu nobis melius suppetet altare, tectum et mensa, vobiscum libentissime dividemus. —— Nolite timere: sane angustiantur spatia, sed corda dilatabuntur. Multa etiam præsertim initio vobis deerunt, sed paulatim supplebit industrius amor R. P. Rectoris, sagax cura P. Ministri et benevola Fratrum caritas, donec sancta paupertas omnibus provideat sicut mater. Denique carissimi in Societate Jesu fratres, omnes et singulos ex toto corde saluto et amplector... Nec mihi hoc satis: volo enim quamprimum fieri poterit pergere Lavallium et frui vestro conspectu et amplexu.

Omnium servus et frater in Christo,

Parisiis 20 8bris 1868. A. de Ponlevoy S.J.

On sera sans doute curieux de connaître comment les PP. et FF. de la Province de Castille ont été répartis en Champagne et en France. Le voici. Les Théologiens et Philosophes sont à Laval, les Junioristes à St Acheul, les novices sont au Pouzé près Poitiers soit à Angers et enfin les PP. du troisième an à Laon.

Triduum des Martyrs Japonais à Saint-Michel de Laval. — (Extrait de la semaine du fidèle, revue hebdomadaire du diocèse du Mans, 5 Décembre 1868) — En vertu d'un rescrit de Sa Sainteté le Pape Pie IX, relatif aux Martyrs Japonais, Charles Spinola et ses compagnons, et afin de communiquer aux fidèles les indulgences accordées, à cette occasion, par ce glorieux pontife, les RR. PP. Jésuites viennent de célébrer, en leur chapelle de Laval, un solennel Triduum en l'honneur de ces 33 Bienheureux, tous membres de leur illustre Compagnie. — Déjà plusieurs fois, il nous avait été donné d'assister chez les PP. Jésuites à des cérémonies semblables, mais il nous semble que les fêtes des 23, 24 et 25 Novembre dernier, les ont toutes surpassées par la richesse et le bon goût des décorations, par l'éloquence des divers orateurs, la pompe des cérémonies, et enfin par le grand concours de peuple qui, sans interruption, remplissait la trop étroite enceinte. Cette chapelle de Saint-Michel de Laval, n'est, en effet, pour ainsi dire à l'intérieur qu'un très-modeste pastiche du beau style grec; cependant en cette circonstance, les décorateurs, à l'instar des habiles architectes romains, avaient su, dans un plan d'ensemble, parfaitement tirer partie des corniches, pilastres, et arcatures; grâce à de riches tentures, de gracieuses guirlandes, de magnifiques écussons aux chiffres des Bienheureux, aux nombreux lustres avec leurs étincelantes bougies, ces habiles décorateurs en avaient fait un délicieux sanctuaire. Les fidèles ne pouvaient considérer, sans ressentir une émotion toute religieuse, le tableau principal, placé au milieu de rochers, tout au fond du sanctuaire. Un pinceau célèbre y avait représenté le Bienheureux Charles Spinola, ainsi que trois de ses courageux compagnons, attachés à leurs poteaux, et là, lentement consumés par un brasier ardent, qu'un satellite japonais s'efforçait d'aviver. Cette scène tout à la fois simple et sublime, attirait les regards et commandait le respect. . . . . — L'ouverture solennelle des exercices du Triduum fut faite le dimanche soir, 22 Novembre, par un salut du T.-S. Sacrement, présidé par M. l'abbé Vincent, vicaire général; le R.P. Babin donna le sermon. Dans un récit aussi instructif qu'intéressant, le jeune orateur traça à grands traits la touchante histoire des Missions japonaises. Cette homélie était comme un noble prologue des discours qui suivirent. Il rappela le zèle apostolique du glorieux ancêtre saint François-Xavier, tout entier se dépensant sur cette terre alors fertile du Japon, et là répandant à pleines mains le bon grain de sa parole, qui non seulement devait y germer, mais qui en peu d'années y produisit une si splendide moisson; à la suite de leurs princes, les peuples japonais se groupent en foule autour du glorieux étendard de la Croix. Mais, ô malheur! bientôt l'influence du bon exemple est totalement ruinée par les scandaleux débordements de quelques catholiques d'Europe. Alors le prince Taïco-Zama s'armant contre ses propres sujets, déclare une guerre d'extermination au Christ et à son Eglise; et voici la Mission japonaise comme noyée dans le sang de ses plus nobles enfants, lesquels, pendant presque toute la première moitié du XVIIe siècle, meurent généreusement pour affirmer la foi chrétienne. Telle fut la fin du Bienheureux Martyr Charles-Spinola et de ses compagnons. — La cérémonie du soir, le lundi 23, fut présidée par M. l'abbé Wicart, vicaire général, frère de Monseigneur l'Evêque. Le R.P. Gérard avait été désigné pour porter la parole. — Il sut en son discours habilement profiter de ce texte développé par le docteur S. Augustin dans une occasion analogue; «les fêtes des Martyrs sont pour les chrétiens une invitation au martyre.» L'orateur démontra qu'outre le martyre du sang, il en existe un autre, non moins méritoire, auquel tous les chrétiens sont appelés: celui de l'énergie morale contre l'entraînement des passions. Après avoir indiqué en quoi consiste ce second martyre, et quels magnifiques resultats en proviennent, après avoir signalé le martyre du sang comme très-digne récompense de la vie héroïque de nos Bienheureux, l'orateur excita chaleureusement son auditoire à entreprendre de suite cette glorieuse lutte, souvent bien pénible, il est vrai, mais toujours très-méritoire, et magnifiquement récompensée. — Le mardi soir, au salut, le célébrant était M. le chanoine Bontemps, et l'orateur le R.P. Garnier. Ce Père s'appliqua à démontrer la divinité de la religion prouvée par le témoignage du sang. Pour cela, dans un tableau aussi riche de détails qu'harmonieux dans les tons, il nous fit voir comment la sainte Eglise a su traverser dix-huit siècles, si pleins de vicissitudes et de ruines, sans cependant subir le triste sort des institutions humaines. Seule, elle est restée immuable dans ses dogmes et dans sa morale. A tous les âges de l'histoire, sur tous les points du globe terrestre, le sang des Martyrs proclame éloquemment cette grande vérité. Bien plus, en mourant, nos Martyrs attestent l'inépuisable fécondité de l'Eglise. Ne possèdent-ils pas, en effet, et au plus haut degré, les deux puissants mobiles que, par l'effusion de sa grâce, Jésus-Christ avait déposés au cœur de ses Apôtres, à savoir: une inébranlable

conviction et un amour sans limites ? Ne soyons donc plus surpris de voir l'hérésie frappée de stérilité, et incapable radicalement de convertir les âmes ; car, pour opérer cette œuvre toute surnaturelle, différant de la sainte Eglise, elle n'a comme elle, ni mission, ni croyance, ni le vrai dévouement. —— Le mercredi était le jour de clôture des pieux exercices ; il convenait donc de le solenniser d'une manière toute particulière. Monseigneur l'Evêque de Laval avait accepté de venir ce jour-là célébrer pontificalement la grand'Messe dans la chapelle des RR. PP. Jésuites. Dès 9 heures du matin, Sa Grandeur, après avoir été reçue à la grande porte de l'église, fut processionnellement conduite vers un sacellum disposé ad hoc ; là, le prélat avec ses officiers se revêtit des ornements sacrés ; ensuite tout le cortège traversant la grande nef, s'avança majestueusement vers l'autel tout étincelant d'or et de lumières. Inutile ici de décrire les diverses parties de la fonction, il suffit de savoir que le cérémonial des Evêques, ce recueil si vénérable et si instructif, puisqu'il est en quelque sorte le résumé de toute la tradition ecclésiastique, fut en tout point scrupuleusement observé. A la vue des officiers tant au trône qu'à l'autel, de tous ces prêtres revêtus de chappes, de chasubles et de dalmatiques, nos souvenirs se reportaient avec bonheur vers les grandes cérémonies papales, auxquelles plusieurs fois déjà il nous a été donné de pouvoir assister. —— Les chants sacrés furent aussi ce que l'on devait attendre pour un jour si solennel, et exécutés par d'habiles artistes, providentiellement conduits là de l'Espagne et de l'Italie. Le Kyrie était de Mercadante, le Gloria de Haydn, le Suscipe Domine de [illegible]cambillotte, le Sanctus de Dietsch, l'Agnus Dei d'Aioli. —— Monseigneur daigna également présider l'exercice du soir ; la bénédiction du T.-S. Sacrement fut donnée par le vénérable prélat. Le R. P. d'Rage, dans un éloquent discours, présenta la vie des Martyrs comme étant la manifestation de la vie surnaturelle. —— « Ces Martyrs, a-t-il dit, étaient membres de Jésus-Christ, l'esprit de leur chef éclate dans le magnifique spectacle de leurs vertus surhumaines. Or, le principe de ces vertus, ils l'ont puisé aux seules sources de la grâce, qui sont : la prière et les Sacrements. Unum corpus, unus spiritus, unum baptisma. » —— Ils meurent joyeusement pour affirmer la réalité de la vie divine de la grâce dont l'invincible espérance leur montre l'entier perfectionnement en la possession de Dieu au Ciel. Alors, pourquoi immoler ces nobles témoins ? Tertullien répond à cette question : Le martyre est la lutte du naturalisme contre le surnaturel, lutte injuste, puisque ces témoins de l'union divine ne sont ni criminels, ni insensés ; lutte inconséquente, puisque la foi surnaturelle n'enlève rien aux perfections naturelles ; enfin lutte fatale pour le naturalisme, puisque l'irrécusable témoignage du sang est ici, pour tout homme raisonnable, la plus énergique affirmation de la puissance de la vie surnaturelle ; ne peut-on pas ajouter, lutte inutile encore ; puisque le sang des Martyrs a toujours été une semence de chrétiens nouveaux ! —— Empruntant ici la plume pieuse et savante du nouvel Hilaire de Poitiers, nous répondrons aux hommes du siècle qui demandent : pourquoi ces canonisations ! Que signifient ces triomphes rétrospectifs, toutes ces exhumations solennelles du passé ? « L'Eglise, mieux que le monde, connaît les signes des temps, elle a le sens des opportunités parfaites. Si aujourd'hui elle tire de l'oubli les apôtres du Japon, c'est qu'à cette heure les héritiers de leur foi sortent de leur « silence comme d'un tombeau, et ils reconnaissent l'Eglise de leurs ancêtres à ces trois marques catholiques : la soumission au Pape, la virginité du sacerdoce, et le culte de la très-Sainte Vierge. » —— Gloire à Dieu, pour qui Spinola et ses compagnons sont morts ! Honneur aux enfants d'Ignace, qui ont été jugés dignes d'une telle faveur ! Bénédiction pour notre cité qui sait si bien apprécier la foi, la doctrine et les œuvres des membres de cette illustre Compagnie de Jésus !

A. G. D.

SUPPLÉMENT.

Expulsion des Jésuites des Iles Canaries. (Relation traduite de l'Espagnol.)

Avant de raconter les événements qui accompagnèrent notre expulsion des îles Canaries, il ne sera pas inutile d'exposer en peu de mots notre situation vis-à-vis des habitants du pays. Du reste nous croyons fort peu connus les détails que nous allons donner.

Le séminaire des Canaries fut un des premiers établissements confiés en Espagne à la Compagnie après la dispersion de 1834. Il s'ouvrit en Novembre 1852, à la demande de Mgr. Codina, évêque des Canaries, homme aussi recommandable pour sa science que pour sa vertu. Son amour et son dévouement pour la Compagnie étaient connus de tous. Quand il partit pour prendre possession de son diocèse, les feuilles libérales annoncèrent que les Canaries allaient recevoir un Evêque plus Carliste que Don Carlos et plus Jésuite que St. Ignace. La protection d'un prélat aussi dévoué promettait aux Pères un heureux succès dans la mission qui leur était confiée de former pour ce diocèse, alors sans clergé, des prêtres zélés et vertueux capables de ranimer l'esprit religieux dans une population depuis longtemps abandonnée. Le séminaire était dans un état déplorable. Les études littéraires et philosophiques s'y faisaient d'une manière très superficielle, et en théologie l'on suivait les doctrines du Jansénisme. Un Evêque avait même défendu qu'on y enseignât aucun auteur de la Compagnie. Toutefois la discipline était loin de pécher par trop de rigueur. Les élèves en étaient venus au point de se faire un jeu d'arracher les feuilles des livres de la bibliothèque, beaucoup d'ouvrages précieux furent ainsi perdus ou dépareillés, car la bibliothèque possédait un grand nombre de livres de théologie dogmatique et morale transportés au séminaire des couvents des Dominicains, des Augustins et des Franciscains lors de l'expulsion de ces religieux: ajoutez à cela l'ancienne bibliothèque de nos Pères, qui, outre un grand nombre d'ouvrages excellents, possédait une riche collection de manuscrits, témoins irrécusables des utiles travaux auxquels ils s'étaient livrés dans les temps de calme et de paix. —— Le séminaire était l'ancienne résidence de la Compagnie, à laquelle on avait joint quelques maisons adjacentes. L'église avait été bâtie par nos Pères au milieu du siècle dernier, et présentait la forme d'une croix latine. Sur le milieu du transept s'élevait une gracieuse coupole enrichie, à l'intérieur, de peintures à fresque représentant les Saints de la Compagnie. Tel était l'état des choses quand nos Pères arrivèrent aux Canaries en 1852. —— Leur premier soin fut de donner une nouvelle direction aux études, et de former les élèves à un genre de vie plus conforme à la dignité de l'état sacerdotal. Ils furent heureusement secondés dans leur premier dessein par le nouveau reglement qu'adopta le gouvernement pour les séminaires. Il était loin de la perfection qu'on pouvait désirer, mais au moins n'offrait-il pas les inconvénients du précédent qui faisait marcher de pair l'étude du latin, de la philosophie, des mathématiques, etc . . . —— On s'occupa aussi d'agrandir les bâtiments et de leur donner une disposition plus convenable autant que le permettaient les ressources pécuniaires. Grâce à la sage administration des biens attachés au séminaire, une aile toute entière fut bâtie presque entièrement à neuf, et l'on y ménagea deux grandes et belles salles, l'une pour la bibliothèque, l'autre pour le cabinet de physique qui sans être riche en instruments, était une nouveauté pour le pays. Des soins furent donnés à l'installation d'un cabinet d'histoire naturelle où se trouvait réuni tout ce que les iles offrent de plus remarquable pour la minéralogie, la conchyliologie, et la botanique. On établit de plus un observatoire météorologique, qui eut acquis une grande importance si des raisons indépendantes de notre volonté ne nous avaient empêchés de publier les observations. L'église s'embellit bientôt d'un nouveau maître-autel, de deux autres autels latéraux et d'un riche dallage en marbre de Carrara. En un mot tout l'argent qui restait après l'entretien de la maison était consacré à l'embellissement de l'édifice. Les habitants nous aimaient peu toutefois, mais ils manifestaient hautement leur admiration pour le séminaire, et il était reçu qu'on le fît visiter à tout étranger de quelque importance arrivant à Las Palmas. —— Restait une oeuvre plus difficile, la direction et la formation des élèves: le succès répondit aux désirs des Pères, grâce à la confiance que leur accordait Mgr. Cadina. Il leur donna plein pouvoir de faire ce qu'ils jugeraient à propos, sans même s'informer des mesures prises. —— Mais là ne se bornèrent pas les travaux des Pères. Ils pouvaient à peine, vu leur

[illegible] aux exigences de l'ordre et de la discipline. Mais leur zèle ardent sut trouver le moyen d'évangéliser le peuple de la ville et de la campagne, et même de donner des missions dans les îles voisines à l'occasion des visites pastorales. Il faut l'avouer cependant, la moisson était loin de répondre au zèle des ouvriers évangéliques, fait qui paraîtra moins étrange si l'on considère la constitution physique, et le caractère moral de ces populations. Un ciel toujours serein, un printemps perpétuel, une température toujours égale (dans la ville de Las Palmas où était notre maison, les variations du thermomètre se maintiennent entre 12° et 27 degrés centigrades) tout cela produit naturellement [illegible] un caractère mou, sans énergie, sans vigueur, et une horreur instinctive pour tout ce qui exige le travail et l'effort. Qu'on ajoute à cela les susceptibilités et les défiances, suite ordinaire de la faiblesse qui craint de se montrer et l'on comprendra facilement tous les obstacles que les Pères rencontraient dans les prédications et dans les rapports particuliers avec les habitants. Les avertissements les plus modérés et les plus prudents, loin de corriger les abus, aliénaient les esprits. Voilà pour le caractère de ces populations. — Quant à leurs dispositions morales, nous devons distinguer entre les habitants des villes et ceux des campagnes ; ces derniers avaient mieux conservé les sentiments religieux que leur avaient inspirés les premiers conquérants ; leur foi était plus vive, leurs mœurs plus chrétiennes qu'on eût pu l'espérer par suite de la profonde ignorance religieuse où les avait jetés le manque de prêtres capables de les instruire. Ils étaient vraiment affamés de la parole divine et montraient un grand [illegible] de régler leurs comptes avec Dieu et de s'approcher des sacrements. La prédication était à peine nécessaire parmi eux. A son arrivée dans un village, le missionnaire n'avait qu'à se rendre au confessionnal pour être sûr d'y rester les journées entières sans pouvoir entendre cependant la moitié de ceux qui se présentaient. Il nous était impossible de satisfaire cette avidité pendant le cours de l'année. Nous nous devions avant tout à notre œuvre principale, la direction du séminaire. Mais pendant les vacances, il arrivait souvent qu'un Père, surtout dans la campagne, [illegible] toute la journée, quoique ce fut un jour ouvrier et que ces populations n'eussent d'autres ressources que le travail de leurs mains. C'est ainsi que des Pères [illegible] une année dans une île, l'année suivante dans une autre, versant les bénédictions du Ciel sur ces [illegible]. Il suffisait d'annoncer qu'un Père (c'est ainsi qu'on nous appelait) donnerait un sermon, pour qu'on vît accourir toutes les populations de deux ou trois lieues à la ronde. — Mais hélas ! nous étions loin de trouver ces consolations dans les villes, et en particulier à Las Palmas et à Sainte Croix de Ténériffe qui sont comme les deux capitales des Canaries. A Las Palmas en particulier l'indifférence religieuse, la corruption des mœurs s'étendaient à toutes les classes de la société. A part quelques âmes privilégiées comme on en trouve partout, quelques bonnes familles dans lesquelles s'était conservé un reste de foi, tous avaient déserté les églises et abandonné les sacrements. La plupart de ceux qui se confessaient et communiaient dans notre église étaient des gens de la campagne. — Les Pères s'efforcèrent d'introduire la dévotion du mois de Marie, qu'ils célébrèrent avec une pompe et une solennité extraordinaires, pour voir si par ce moyen ils ne pourraient pas y faire quelque bien. Tout d'abord le concours fut immense, l'église était trop petite et beaucoup de personnes durent rester à la porte ou dans la rue. Mais hélas, des abus s'introduisirent et chaque année ils augmentèrent d'une manière si déplorable que nous fûmes obligés de célébrer le mois de Marie aussi simplement que possible, et presque uniquement pour les séminaristes. Dans ces solennités on n'allait donc à l'église que pour passer le temps. Et pouvait-il en être autrement des habitants d'une ville sans travail, sans industrie et sans commerce ? [illegible] jour on voit se promener dans la ville des jeunes gens oisifs, cherchant un délassement dans [illegible] contribuent pour leur part à corrompre la moralité publique. Ceux qui désiraient s'enrichir se rendaient à l'île de Cuba, et [illegible] leur patrie, ils emploient leur fortune à se procurer une vie toute de plaisir. Un grand nombre de jeunes gens émigraient [illegible] nouvelle source de corruption. — Quant au commerce, ces îles reçoivent presque tout du dehors, et l'unique objet d'exportation est la cochenille sur laquelle repose tout l'espoir des populations. Les habitants se trouvent donc continuellement en rapport avec les étrangers et en particulier avec les Anglais, dont ils apprennent, non à devenir des protestants zélés, mais à cesser d'être catholiques. [illegible] s'était établi à Las Palmas. Le dimanche, il réunissait ses [illegible] dans sa maison pour le service divin. [illegible] de la ville en faisant [illegible] de le voir pendant presque toute la semaine occupé à son [illegible] empressé [illegible] livres sterlings. [illegible] moitié de ce zèle ministre, montrait une

grande ardeur pour détruire la religion. Elle avait même tenté quelques essais de propagande dans un village voisin où elle possédait une magnifique maison de campagne pour se délasser des travaux de l'apostolat. Mais ces braves gens accoutumés à pratiquer notre sainte religion et à se laisser instruire et guider par la voix de leur pasteur ne tardèrent pas à découvrir les sophismes par lesquels on tendait à les éblouir. Ces efforts furent donc sans résultat dans la campagne. Malheureusement il n'en fut pas de même dans la ville. Un nombre prodigieux de mauvais livres furent répandus parmi le peuple. C'étaient surtout des bibles protestantes en espagnol, imprimées par la société biblique de Londres et des ouvrages dont le but était de jeter le doute sur des points principaux de la doctrine chrétienne, comme la présence réelle, la nécessité de la confession et des bonnes œuvres, l'existence du Purgatoire, le culte des saints [illegible]. Romans immoraux, gravures indécentes ou au moins dangereuses, photographies obscènes, journaux démocratiques, tout servait d'instrument à la corruption. Le caractère naturel du peuple, l'oisiveté dans laquelle il croupissait favorisaient les desseins de l'enfer et le mal produit était immense. — Ce tableau est loin d'être complet mais il suffit pour donner une idée des obstacles qui s'opposaient à la réforme de ces populations. Donner une mission dans la ville était chose impossible. Déjà Monseigneur l'Évêque avait voulu en faire l'essai. Attirés par la nouveauté les habitants accouraient en foule dans l'église. Mais aucun résultat ne fut obtenu. On [illegible] un autre moyen. Les Pères commencèrent à prêcher les grandes vérités tantôt dans des sermons détachés, tantôt dans le cours des neuvaines [illegible] à différentes époques de l'année, tantôt pendant le mois de Marie. Mais telle était la susceptibilité des auditeurs qu'ils ne pouvaient consentir à ce qu'on leur parlât de l'enfer et si le missionnaire insistait sur cette vérité, au sortir du sermon, des jeunes gens se répandaient dans la foule et tournaient en ridicule les paroles du prédicateur. Il arriva même qu'à la suite d'un sermon contre quelques abus, des placards insultants remplis de menaces et de grossières injures à l'adresse des Pères furent affichés à la porte du collège. — Enfin, au bout d'[illegible], nous eûmes recours à un moyen qui produisit quelques fruits. Ce fut l'établissement des congrégations. Nous ne pouvions compter sur la noblesse ni sur la classe aisée. Elles auraient cru se déshonorer en faisant partie d'une association purement religieuse. La plupart des jeunes gens échappaient également à notre action. Déjà pervertis et corrompus, jamais ils n'eussent consenti à venir aux réunions. Il ne nous restait donc plus que les enfants et les ouvriers. Deux Congrégations furent établies, la première sous le patronage de St Louis, et la seconde sous celui de St Joseph. On ne recula devant aucun sacrifice pour en assurer le succès. La Congrégation de St Louis se composait en grande partie de nos externes. Quelques autres enfants furent admis sur leur propre désir. Nous n'osions compter sur le concours des parents, et nous nous contentions d'un consentement tacite. Plusieurs même défendirent à leurs enfants de fréquenter les réunions, bien qu'ils fussent élèves de notre collège. Ils nous les auraient même retirés. Mais il n'y avait d'autre établissement d'éducation dans la ville qu'un externat dirigé par des séculiers. Le progrès des études y était presque nul, et cependant ces messieurs n'exigeaient pas moins de 12 francs par mois de leurs auditeurs. Force était donc à la plupart des familles de nous confier leurs enfants. Les débuts de la Congrégation de St Joseph furent également très pénibles. Mais enfin Dieu bénit le zèle de son directeur, et devenue plus nombreuse, elle devint pour la ville le sujet d'une grande édification. — Tous ces travaux nous attirèrent bientôt la haine de la classe aisée, des jeunes gens, et [illegible]. On allait cependant parmi le peuple les plus absurdes calomnies sur nos doctrines et nos mœurs [illegible], sur les immenses richesses que nous avions et sur notre ambition qui nous poussait à dominer l'Évêque afin de gouverner nous-mêmes le diocèse. C'étaient là autant d'excellents moyens de nous aliéner l'esprit de tous, d'empêcher tout le bien que nous aurions pu faire dans les âmes, et de préparer notre facile expulsion au jour où la révolution éclaterait en Espagne. — Telle était l'espérance qu'on nourrissait. — Avant le mois de Juin 66, époque où éclata en Espagne la révolution dirigée contre le ministère O'Donnell, on avait formé dans la ville un club secret dont le principal objet était d'organiser le mouvement révolutionnaire de façon à pouvoir répondre au premier signal du télégraphe [illegible] en Espagne. On y avait décidé en premier lieu de nous chasser du Séminaire, et en cas de résistance, d'y employer la force en excitant contre nous une émeute populaire. On avait statué aussi la destruction du seul monastère de religieuses qu'il y eût dans la ville et dans toute l'île (lequel est maintenant presque complètement ruiné) [illegible] se distinguait par [illegible]

qui devaient tomber sous leurs coups. Mais ce club avorta presque à son origine : découvert après quelques réunions, la crainte le dispersa. Arrivèrent alors les nouvelles de la révolution, mais en même temps l'annonce de son complet insuccès et de la subite élévation au ministère de Narvaez duc de Valencia. Cet homme énergique avait par les moyens de rigueurs extrêmes mis un frein à l'audace révolutionnaire, déconcerté leurs plans, donné à l'armée une nouvelle unité et inauguré pour l'Espagne une ère de paix d'autant plus douce qu'elle était moins espérée. Un des moyens employés par le duc de Valencia, fut l'expulsion d'un grand nombre de soldats qui avaient pris part aux journées de Juin contre le Gouvernement. Une bonne partie fut jetée aux îles Canaries où ces exilés, non enfermés comme il aurait fallu dans quelque forteresse, contribuèrent par leurs menées dans le pays à y augmenter le mécontentement contre le Gouvernement et l'état présent des choses en Espagne, ne se lassant pas d'annoncer comme infaillible et prochain le complet triomphe de la révolution dans la mère patrie. Ce fut l'époque du plus grand danger pour les Nôtres, non pour ce qui advint de fait, mais par ce qui pouvait arriver, si, grâce à la faiblesse du gouvernement, la révolution avait réussi. La grande île Canarie et celle de Ténériffe étant couvertes de ces hommes perdus, disposés à tous mauvais coups, il était facile aux Canariens d'assouvir sans se compromettre leur haine sur les Nôtres, en mettant en avant quelques uns de ces misérables bannis. En effet on vit s'accroître alors l'audace de ces gens contre nous au point d'insulter les Pères en pleine rue quand ils sortaient. Mais Dieu permit pour notre bonheur que le gouvernement s'étant consolidé en Espagne, accordât une amnistie aux déportés, qui après quelques mois abandonnèrent presque tous les îles Canaries, y laissant après eux des traces trop profondes de leur séjour. Ainsi allèrent les choses avec une apparente tranquillité jusqu'au 12 juin de cette année 1868, que le vapeur apporta aux îles avec le courrier plusieurs généraux exilés par ordre du Gouvernement. C'étaient le duc de la Torre général Serrano, le général Dulce et le Chevalier de Rodas. On disait, et c'était vrai, que le 6 juillet le gouvernement avait découvert une vaste conspiration qui devait éclater le 7 et renverser le trône d'Isabelle. Immédiatement le chef du ministère, Gonzales Bravo (qui avait succédé à Narvaez après sa mort) avait fait arrêter les principaux chefs de la conspiration, déjà [illegible] dirigés sur Cadix pour y être embarqués immédiatement sur le paquebot poste qui devait partir le 7 pour les Canaries. Cette mesure énergique sans doute mais insuffisante eut pour effet de retarder de deux mois seulement la révolution. Les généraux déportés furent [illegible] dans les îles en pleine liberté, et quand avec une apparente rigueur on eut séparé des autres qui restèrent à Ténériffe le général Dulce transporté à Palma, on ne fit point de difficulté de permettre à Serrano et à ses deux compagnons d'aller visiter Dulce sans son [illegible] sous le prétexte d'une grave maladie, dont il se serait alors trouvé atteint. En retournant à Ténériffe le maréchal Serrano eut l'attention d'envoyer sa carte au R. P. Recteur du Séminaire en s'excusant de ne l'avoir point visité à son arrivée, ... pour les raisons que chacun peut imaginer. Enfin arriva le mois de Septembre qui devait être si plein d'événements. Il n'y avait de communication entre l'Espagne et les îles que par les deux vapeurs qui faisaient chaque mois le double service ordinaire ; et (d'après une nouvelle combinaison) ils devaient quitter Cadix le 2 et le 17, toucher à Ténériffe le 6, et le 21 pour être dans la baie de Las Palmas le 7 et le 22. Or, le 14 Septembre au soir, de ce dernier port on signala à l'horizon un vapeur qui au lieu d'approcher de terre continua sa route et se maintenant à quelque distance de la côte se mit à croiser en vue de l'île du Nord au Sud et vice versa : mais à peine une heure de nuit s'était écoulée que le navire s'approcha de terre et reçut le Chevalier Rodas que ses compagnons embarqués à Ténériffe venaient chercher pour se diriger ensemble vers Cadix et y déployer l'étendard de la révolution : ce qui en effet eut lieu le 19. — Cependant le 17 le paquebot partait de Cadix emportant aux îles Canaries 3 Jésuites (2 Pères et un Scolastique) qui [illegible] journée du port, rencontraient l'autre vapeur où se trouvaient les généraux [illegible]. Nos Pères venaient laisser la Province en paix et portaient une lettre du Provincial qui rappelait des Canaries deux professeurs destinés à [illegible] théologie à [illegible]. Cependant le départ clandestin des généraux exilés avait excité dans les îles les espérances du parti appelé libéral ; espérances qui devinrent une espèce de certitude quand on vit que le 22 le courrier n'arrivait pas à Palma comme il aurait dû. On attribuait ce retard à la révolution qui devait certainement avoir éclaté en Espagne, et en même temps on désirait vivement l'arrivée du paquebot afin d'avoir des nouvelles certaines. Enfin le 2[illegible] au point du jour la vigie signala le vapeur. Alors le R. P. Recteur qui avait reçu avis des intentions des révolutionnaires à notre endroit, voulut faire [illegible] les dangers qu'on pouvait courir dans la première effervescence,

avant même l'arrivée du vapeur, fit sortir de la maison un certain nombre d'entre nous comme pour la promenade, les dirigeant de différents côtés avec l'ordre de revenir si après une heure ils ne recevaient point d'avis certain, ce qui signifiait que tout était en paix. En même temps deux autres étaient envoyés au port pour revenir aussitôt donner avis au collège de ce qu'ils apprendraient de nouveau. L'un de ces deux envoyés était celui qui écrit ces lignes. Enfin le vapeur aborde sans donner le moindre signal, les passagers débarquent et parmi eux les trois Jésuites et l'on apprend que le retard n'a été causé que par le mauvais temps. — Cette nuit même du 23 au 24 les deux Scolastiques désignés pour Tortosa s'embarquèrent et après avoir fait escale à Ténériffe, partaient le 24 au soir pour l'Espagne. Sur le vaisseau se trouvait le général Dulce qui n'avait pu ou voulu partir avec les autres et disait que pour raison de santé il avait obtenu du gouvernement l'autorisation de quitter les îles pour se rendre à l'étranger. Dans sa conversation, pas un mot de politique; et tous ceux qui l'accompagnaient observaient comme lui la plus parfaite circonspection en ce point. Un soir, comme les passagers conversaient au salon, le général apercevant un des deux Scolastiques se dirige vers lui et commence à lui faire diverses questions sur notre Compagnie : quel était notre genre de gouvernement, notre Général résidait-il à Rome, était-il élu et à vie ou seulement pour un temps, y avait-il en Espagne plusieurs Provinciaux, combien la Compagnie comptait-elle de membres; quelle était notre manière de vivre pour la nourriture, le vêtement etc. A toutes ces questions on satisfit avec une grande simplicité, mais celle qui frappât le plus fut, si nous étions contents dans notre vocation. La réponse fut catégorique: non seulement nous étions contents, mais si par hypothèse nous n'eussions point embrassé cet état nous le ferions à l'instant sans hésiter. Tel fut l'entretien avec le général et la traversée se passa sans autre accident. Le 28 vers 4h du soir nous découvrîmes au loin Cadix et à 5h 1/2, à une demi heure de distance du port, nous vîmes venir à nous une chaloupe montée par deux marins qui se mirent à crier: Vive Serrano, vive Prim, vive la liberté ! Nous avançâmes et nous eûmes bientôt ces nouvelles: L'Andalousie entière était soulevée, Serrano en marche sur Madrid avec de nombreuses troupes et toute la Péninsule sur le point de se prononcer contre le gouvernement. Le vapeur aborde et sans trop savoir ce que nous ferions nous nous disposons machinalement à débarquer avec nos bagages. A ce moment l'arrivée du navire est littéralement envahie par une multitude de gens, non point animés d'intentions hostiles, mais venant offrir aux voyageurs de les conduire en canot au rivage et ensuite dans les hôtels de la ville. En même temps de nombreux officiers sur un canot de la marine de guerre s'approchaient pour recevoir le général, le féliciter et le conduire à terre en triomphe. En un instant Dulce eut percé la foule qui encombrait le gaillard d'arrière, et il fut reçu dans le bateau; aussitôt les mariniers levèrent leurs rames et au signal donné la barque fila vers la ville. - Nous, de notre côté, nous avions hâte de partir aussi et nous nous y disposions quand un officier vint nous prier de nous rendre auprès du Capitaine. Mais, voyant que nous ne pourrions facilement arriver à lui à travers tout ce monde, le capitaine nous vint trouver lui-même et nous dit: « Veuillez, Messieurs, ne point partir, qu'on ne soit venu vous chercher avec un bateau de la marine que vous enverra le commandant du port. » — Nous crûmes voir en cela une marque de protection, sans laisser pourtant que de craindre un peu que ce ne fut quelque mauvaise intention déguisée; mais dans les deux hypothèses il nous fallait rester à bord pour ne point méconnaître de bonnes intentions, ou nous exposer à quelque mauvais parti si l'on était mal disposé à notre endroit. A cela s'ajoutait la nécessité de nous informer de l'état des affaires avant de débarquer: faire autrement eut été s'exposer. Pour toutes ces raisons nous résolûmes d'attendre le bateau qui ne devait point tarder à venir. Il ne tarda que trop: en fin de compte ne vint pas. Déjà le soir était venu depuis plus d'une heure, le bateau était presque désert; quelques matelots et le pilote y restaient seuls avec nous: les autres avec le capitaine étaient allés passer la nuit à terre. Sur ces entrefaites il advint qu'on dût dépêcher à terre un canot du vapeur je ne sais trop pour quelle affaire; nous en profitâmes pour faire dire au commandant du port que nous lui étions fort reconnaissants de sa bonne volonté à notre endroit, mais que nous le priions de ne point se donner la peine de nous envoyer le bateau convenu: que nous chercherions de nous mêmes les moyens de débarquer. Après une demi-heure le canot de retour nous apporta cette réponse: « Restez là jusqu'à nouvel ordre, la junte n'ayant rien décidé à votre sujet ». Force nous fut donc de passer la nuit à bord, incertains du lieu où nous pourrions passer

le jour suivant. Cette nuit fut pour nous ce que chacun peut imaginer. Le lendemain la pensée nous vint de recourir à notre compagnon de route le général Dulce afin de prévenir toute détermination de la part de la junte. Une occasion se présenta excellente, l'aide de camp du général étant venu vers 7 heures du matin chercher tout son équipage. Nous écrivîmes donc à Dulce une lettre pleine de politesse où nous lui disions que notre intention n'était point de séjourner sur le territoire Espagnol, nous demandions l'autorisation de nous rendre librement à l'étranger; par exemple en France. Cette résolution était le résultat des nouvelles que nous avions apprises le soir précédent au sujet des Pères de Port Ste Marie qu'on nous disait avoir été enlevés de leurs maisons, mis sur un vapeur et emmenés à Gibraltar, parcequ'on avait trouvé au collége et au Noviciat quantité d'armes et de munitions; détail qui nous eut fait faire rire si les circonstances ne nous en eussent ôté toute envie. Nous attendîmes une réponse ou décision jusqu'à 2 h. du soir, où nous vîmes venir un canot de marine de guerre monté par un officier qui nous dit de la part du Général Dulce que pour le moment aucun bateau de guerre ne pouvant nous conduire en France, nous devions prendre place sur le vapeur « la ville du Hâvre » en partance ce soir même de Cadix: pour nous y transporter, on nous enverrait de la capitainerie du port un canot qui serait à notre disposition. Nous envoyâmes au général nos remerciements et témoignèrent nos regrets à l'officier pour la peine que nous lui donnions. A 4 h. du soir arriva le vapeur français et peu d'instants après se présenta le canot de guerre et nous nous transportâmes sur l'autre bord. « La ville du Hâvre » ne repartit que le lendemain soir: en sorte que ce n'est qu'après deux jours d'attente depuis le soir du 30 Septembre que nous prîmes la direction de la France, où maintenant nous sommes en paix grâces à Dieu. Pendant notre séjour dans le port de Cadix plus d'une fois l'idée nous vint de faire parvenir à nos Pères des Canaries la nouvelle de la révolution; mais impossible d'effectuer ce désir. Dans le port se trouvait déjà en même temps que nous le vapeur qui devait aller prendre nos Pères aux Canaries pour les ramener en Espagne. De fait le 6 Octobre le vapeur « Cadix » partit pour Las Palmas avec la fatale nouvelle. A son arrivée les cloches sonnèrent à grande volée en signe de réjouissance; la junte désignée d'avance par le parti se réunit aussitôt et se choisit pour président D. Manuel Gonzalez qui l'année précédente avait été médecin du séminaire. Le jour suivant, 7, la junte se présenta au séminaire pour y faire l'inventaire de tout ce qui s'y trouvait et intimer aux Pères l'ordre de s'embarquer le lendemain, 8, pour l'Espagne. Les Nôtres obéirent et furent obligés de monter à bord à 6 h. du matin quoiqu'on ne dût appareiller que le soir. Deux membres de la junte, le Vicaire capitulaire, le Chanoine magistral et le Pénitencier avec une quarantaine d'élèves accompagnèrent les Nôtres jusqu'au port, et ce fut une vraie faveur du Ciel qu'on y parvint sans insultes. On a dit que si les Nôtres s'étaient rendus de là à Ste Croix de Ténériffe, capitale des Canaries, on les eût reçus volontiers et leur eut confié la direction de l'Institut provincial, ou donné une maison pour y fonder un séminaire diocésain. Mais c'est peu croyable, et il ne paraît pas que les habitants de Ténériffe soient plus affectionnés aux Nôtres que ceux de la grande Canarie. Seulement les Ténériffains auraient sans doute donné aux Nôtres quelques marques de bienveillance, par cet esprit d'opposition et de contradiction qui les fait agir d'ordinaire au rebours de ceux de la grande île: rivalité qu'on trouve ridicule entre les petits et qu'on admire entre les grands, je ne sais trop pourquoi. — Bref, le vapeur qui emportait les Nôtres fit escale à Lanzarote où le P. Recteur avec trois autres Pères descendit à terre; mais assaillis avec des cris injurieux ils durent remonter au plus vite. Le 10 Octobre, fête de St François de Borgia, ils quittèrent définitivement les Canaries pour n'y retourner probablement jamais. — En résumé on peut dire que le zèle et l'activité de nos Pères dans ce collége aurait pu produire ailleurs de beaucoup plus grands fruits. Néanmoins l'instruction relevée, la moralité restaurée, dans le peuple des campagnes surtout, un bon nombre de prêtres zélés donnés aux deux diocèses et quatre fils des Canaries entrés dans la Compagnie, voilà des résultats qui témoignent du succès de notre dévouement. Daigne Dieu prendre pitié de ce pauvre peuple qui se trouve plus abandonné que jamais et, privé de ce dernier soutien, est en grand péril de perdre le peu de foi qu'il a conservé.

Constantinople. — Le R. P. [illegible] a bien voulu nous communiquer sur les Grecs schismatiques les intéressants détails qui suivent. Il les a puisés aux sources les plus pures : — Je les tiens, écrit-il, du fils d'un papas grec, converti depuis quelques années avec toute sa famille : tout ce que je n'ai pas vu de mes propres yeux vient de son récit. Il m'a même apporté le cérémonial grec où j'ai puisé certains détails :

De la Grèce va peut être partir l'étincèle qui mettra le feu aux quatre coins de l'Europe et poussera les unes contre les autres ces armées formidables qui font l'effroi du monde entier. La Turquie, cadavre rongé par la pourriture, descend lentement à la tombe et les fiers Osmanlis d'autrefois auraient quitté pour toujours le sol de l'Europe si l'épée de la France ne lui avait conservé jusqu'ici une vie factice et une vigueur d'emprunt. Les Grecs sont-ils dignes de recueillir l'héritage et de régner à leur tour sur le Bosphore ? je ne le crois pas. Ils ont des qualités incontestables, sont actifs, intelligents, pleins de patriotisme ; mais ces belles qualités sont ternies par cette foi grecque, bien comparable à la foi ~~[illegible]~~ punique, qui a fait écrire à Virgile cette sentence : Timeo Danaos et dona ferentes . Un fait très-récent en a donné une nouvelle preuve. L'amiral Turc Hobart-pacha croisait ces jours derniers devant Syra avec sa flottille cuirassée : il bloquait le corsaire Grec l'Enosis. Manquant de vivres, il en fait demander aux Grecs de Syra. On accepte son argent et on lui envoie des vivres empoisonnés. Ce fait d'infâme perfidie est attesté par plusieurs lettres : on n'en connait pas encore les détails. — Ceci me confirme un propos plein d'esprit hazardé par un Français haut placé qui a résidé longtemps en Grèce : « Dans ce pays, me disait-il, ce ne sont pas des hommes, ce sont des Grecs. — Dans toute la Grèce règne en ce moment une agitation extraordinaire. Tous les yeux sont portés sur Constantinople : on m'assurait hier qu'à Athènes on diffère les baptêmes et les mariages parce qu'on espère baptiser ses enfants et se marier dans trois mois à Ste Sophie redevenue la grande et incomparable basilique chrétienne. — Les mêmes espérances font battre les cœurs des Grecs du Phanar. Le Phanar est le quartier du vieux Stamboul habité par les grandes familles grecques. C'est le faubourg St Germain de l'endroit. C'est là que réside le Patriarche et j'ai visité en détail sa cathédrale, bien petite et bien modeste comme dimension. — Les Grecs du Phanar en général sont fort instruits, parlent français presque aussi bien que nous et cultivent leur langue avec une prédilection particulière. Leurs journaux sont écrits en grec très-pur : malheureusement tous ces lettrés si fiers de leur civilisation ne sont plus chrétiens que de nom : ils prennent le nom et les allures des libres-penseurs ne voulant plus relever que de leur raison. Leurs publications périodiques sont remplies de diatribes contre la religion et le roman y étale à plaisir ses productions les plus sales et les plus dégoutantes. — Leurs églises (j'en ai visité 14 ou 15) se ressemblent toutes. La plus belle de toute est celle de St Constantin à Stamboul. Une boiserie sculptée et encadrant un grand nombre de tableaux bysantins en or, en argent et en peinture, sépare entièrement l'autel du reste de l'église. Les tableaux représentent invariablement la très-Sainte Vierge (la Panaca) (παν αγια) St Jean-Baptiste et le grand St Georges toujours à cheval et transperçant son dragon. Un seul autel est caché derrière la boiserie : une ouverture circulaire couverte d'un grand tapis est destinée à laisser voir le prêtre à certains moments du sacrifice. Dans la nef ni bancs ni chaises : les fidèles restent debout ou à genoux ou s'accroupissent à terre à la manière turque. Une tribune au fond de l'église est destinée aux femmes. Des stalles en bois sculpté sont destinées aux prêtres ou papas. Au dessus des divers tableaux de la Ste Vierge ou des Saints est à un mètre de terre un autre tableau représentant le même sujet : ce tableau fort petit est destiné à recevoir les baisers des fidèles : aussi sont-ils bientôt dégradés par un attouchement continuel qui indique une tendre dévotion chez les gens du peuple. — La nef est toute remplie de lustres fort riches, mais de petite dimension. La chaire est fort élevée et sert surtout à la lecture de l'évangile : car la prédication est à peu près nulle, les papas étant très-ignorants et ne sachant pas dire deux mots de suite. On compte dans le clergé grec trois sortes de papas : — 1° Les prosestos ou économes des églises : ils s'attribuent le produit des quêtes, se font payer fort cher les baptêmes, les mariages et les enterrements et tirent un profit considérable de la coutume qu'ils ont établie d'aller bénir chaque mois les maisons, les terres et les personnes de leurs paroissiens. Je les ai vus plusieurs fois s'abattre à 12 à la fois sur la maison d'un fidèle.

Chacun donne sa bénédiction, puis tend la main pour recevoir 1 ou 2 francs suivant la fortune de l'individu. — Les dimanches et jours de fête le proestos se place à la porte de l'église et fait payer à chacun de ses paroissiens 20 à 30 centimes qu'il empoche bien entendu. Les femmes dans leur tribune sont soumises au même impôt. — Au moment de la communion le prêtre donne à chacun une bénédiction particulière pour laquelle il reçoit de chacun 15 à 25 centimes. Puis avant de donner la communion il tend de nouveau la main et reçoit de chacun 60 centimes. C'est la condition sine qua non. — L'an dernier une pauvre femme à Pâques n'avait pu payer que la bénédiction. Le prêtre la communie, réclame les trois piastres et furieux de se voir déçu, arrache le pauvre châle qui couvrait la malheureuse. — Après la messe le prêtre porte chez les malades la lance de Longin, les touche pour les guérir et se fait payer 60 à 80 centimes. — 2° Les πνευματικος ou confesseurs dont l'unique fonction est de vendre l'absolution des péchés. Il entend les confessions non à l'église qui n'ont pas de confessionnaux, mais dans sa propre maison! Un pécheur ordinaire paie 3 piastres ou 60 centimes. La somme d'argent augmente avec le nombre et la gravité des péchés. On discute sur le prix, on crie, on se fâche de part et d'autre, puis on finit par s'entendre. Quand il s'agit d'un grand pécheur le pneumaticos se frotte les mains et il impose à notre homme une amende de 70 à 80 francs avec 200 ou 300 prostrations. — La restitution du bien mal acquis se fait plus simplement que chez nous. — J'ai volé 400 francs à mon voisin dit le pénitent. — C'est bien, dit le papas : apporte-moi 200 francs et Dieu va te pardonner. Du voisin il n'est pas question. — La troisième classe de prêtres se nomme les εφημεριος. Ces papas ne s'occupent qu'à célébrer le saint sacrifice et vivent du produit de leurs messes. — Le Patriarche ou catholicos est chef de la nation, président du synode et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. — Le synode, composé de 12 métropolitains forme le grand conseil de la nation. — Les gouverneurs militaires turcs d'après une ordonnance de Mahomet II, doivent faire exécuter les sentences judiciaires du patriarche à l'égard des chrétiens du rit grec et celles des évêques à l'égard de leurs paroissiens. — Le Patriarche avec la vente des évêchés, les impôts levés sur les papas et tous les membres de son troupeau, et la vente de la justice se fait un revenu annuel de 150 à 200 000 francs. — Le sacerdoce se vend à prix d'or sans le moindre semblant d'examen de science ou de bonnes mœurs. La prêtrise coûte à chaque papas de 1500 à 2500 frs. Un évêché se vend 7 à 8000 francs. — Voici à ce sujet un fait fort curieux dont le héros n'a pas fait mystère. Un brigand Bulgare avait longtemps été l'effroi de toute l'Asie Mineure. Assassinats, dévastations, vols à main armée, rapines de toutes sortes, il n'avait rien négligé pour s'enrichir et il finit en effet par avoir une somme assez ronde à sa disposition. Voulant passer tranquillement le reste de ses jours et dérouter pour toujours les recherches de la police, il cache son trésor en lieu sûr et vient frapper au monastère grec du mont Athos. L'argent lui en ouvre les portes : il achète le sacerdoce et finit même par devenir abbé. Au bout d'un an un évêché de Cilicie venant à vaquer le moine prend le chemin de Constantinople et se fait présenter au patriarche. Il demande l'évêché en se disant très pauvre pour payer moins. Le primat réclame 50 000 piastres (12 000 francs) : le moine se récrie : l'affaire se débat et enfin on tombe d'accord à 9 000 francs. Ce bon évêque vit encore : au bout de 15 ans certains indices l'ont fait reconnaître pour le bandit d'autrefois ; mais son or adroitement semé a su endormir le zèle des pachas : car chez les Turcs c'est un axiome qu'on ne poursuit jamais ceux qui ont de quoi payer leurs juges. — Je ne vous dirai rien des mœurs grecques pour ne pas souiller ma plume : qu'il vous suffise de savoir qu'il n'est pas rare ici de trouver des individus qui ont 2 ou 3 femmes dans 2 ou 3 maisons différentes et dans des quartiers séparés. — Le divorce est une simple question d'argent, mais de beaucoup d'argent. Les patriarches songeant aux intérêts de leur caisse ont pensé que le paiement d'une forte somme était le plus sûr moyen d'empêcher les divorces. Aussi le plus pauvre grec ne peut divorcer à moins de payer au moins 120 francs. Pour les riches on leur demande jusqu'à 8 à 10 000 francs. Qu'arrive-t-il? C'est que beaucoup trouvent plus simple de garder leur argent et de laisser cependant leur femme pour en prendre une autre. — Voici un fait. Nous avons au collège deux charmants enfants dont le père est grec. Ce grec en est à sa seconde femme et sa première compagne qui elle aussi a retrouvé un autre mari loge dans la même rue en face de son magasin. — Si les mœurs des grecs sont faciles, leurs jeûnes en revanche sont fort rigoureux. Ils ont quatre carêmes : 1° Celui de l'Avent. — 2° Celui de Noël qui varie de 10 à 30 jours suivant les années — 3° Celui de Pâques. — 4° Celui de l'Assomption du 1er au 15 Août. Ce dernier est le plus rigoureux : on n'y peut manger ni poisson, ni huile. Il y a encore des jours de grand jeûne à la Purification, à St Jean-Baptiste et à la fête de la Ste Croix (το αγια . — Voici maintenant quelques coutumes propres à

IX.

L'église grecque. — Dès qu'une femme a mis au monde un enfant, les prêtres accourent réciter des prières sur l'enfant et reçoivent le salaire de 3 à 6 francs. Si l'enfant est maladif ou pleure beaucoup, les papas reviennent dire les mêmes prières et sont payés de la même façon. Ces visites se répètent 6 à 7 fois de la naissance au baptême. — Le sacrement de Confirmation se donne aussitôt après le baptême et dans la même cérémonie on fait faire à l'enfant sa première communion. — Les papas n'oublient pas la visite des malades : ils récitent sur eux certaines prières et chaque visite leur est grassement payée. — Si la maladie présente de la gravité on voit aussitôt accourir sept papas qui se mettent à réciter sur le malade tout le Nouveau Testament. Ceci se nomme la grande bénédiction et se paie 40 à 50 francs. — Au troisième Dimanche de Carême les papas distribuent à leurs ouailles de petites fleurs : cette générosité ne reste pas sans récompense et les piastres pleuvent autour de ces bons pères . . de famille. — A la fête de la Ste Croix on voit encore ces infatigables pasteurs parcourir les maisons des riches pour leur offrir la fleur du basilicon, ce que nous appelons vulgairement en France bâton royal. La main qui a donné reste ouverte d'après le contrat do ut des et un medjidie (5 francs) permet au joyeux papas d'acheter un fichu à sa chère moitié ou des souliers à ses marmots. — Je ne puis finir cette lettre déjà trop longue cependant sans vous dire un mot de leur grand lieu de pèlerinage, Balondi et de Prinkipo leur lieu de plaisir et résidence d'été. — A une heure de marche du fameux palais des Blaquernes dont il ne reste que des ruines amoncelées, on trouve dans la plaine un petit village entièrement grec. C'est Balondi. Une magnifique église parfaitement décorée de peintures modernes et de lampes en cristal sert à recevoir la multitude des pèlerins qui viennent à la fontaine miraculeuse. Cette fontaine est placée dans une chapelle particulière où le jour ne pénètre que fort difficilement. Quatre grands seaux sont toujours remplis d'eau et un sacristain est toujours là pour en puiser. Près de lui est un papas qui vend des chandelles aux visiteurs et récite des evangiles pour ceux qui veulent les payer. Le sacristain a voulu me montrer les célèbres poissons frits : j'ai bien regardé, mais je n'ai rien vu : il paraît qu'il faut avoir une forte imagination pour jouir de ce spectacle. Ces poissons, dit la légende miraculeuse rôtissaient pour servir au souper des moines Grecs le jour de la prise de Constantinople par les Turcs. Surpris par l'invasion musulmane les pauvres moines rejetèrent dans l'étang leurs poissons à moitié frits et ces complaisantes bêtes se remirent à nager comme s'ils n'avaient jamais quitté leur élément. — Laissons Balondi et visitons Prinkipo. Les îles des Princes sont vraiment des îles de plaisir. Le printemps y est à peu près continuel et l'art Européen avec toutes ses merveilles est venu s'implanter dans ces lieux enchantés et a semé partout les fleurs, les doux ombrages et les statues artistiques. Des jardins splendidement éclairés reçoivent le soir toute la haute société grecque : plusieurs orchestres bien composés invitent à la danse la jeunesse, folle de ces divertissements. On organise en d'autres endroits de grandes parties d'ânes et on fait au grand galop l'ascension du fameux monastère de St Georges établi sur le plus haut sommet de l'île. On voit passer sur le chemin des caravanes entières de 25 à 30 personnes hommes, femmes, enfants, jeunes filles. Ces ânes sont loués pour la circonstance et vous ririez de tout votre cœur en voyant les propriétaires de ces bêtes les suivre à la course en les tenant par la queue. — On trouve à Prinkipo trois monastères grecs anciennement fort célèbres, St Nicolas, le Χριστος et St Georges. Les moines y sont encore . . . par leurs ossements ; mais en revanche chacun de ces monastères sert à loger un papas avec toute sa nichée. Ce que j'ai trouvé de plus satisfaisant au Χριστος et à St Georges surtout c'est une eau de citerne très fraîche qu'on avale en été avec autant de satisfaction qu'un verre de champagne. — Au reste les papas se montrent d'une amabilité surprenante à l'égard des visiteurs. A St Georges on nous a offert de l'eau et des confitures dans des verres fort propres. Les églises de ces trois monastères sont fort petites, fort peu ornées pour ne pas dire sales et disgracieuses. — Prinkipo possède trois autres églises grecques beaucoup plus riches. Les Arméniens catholiques viennent d'y construire aussi une belle église. Les catholiques latins y ont aussi une chapelle desservie par de bons Capucins italiens fort amis de la France. Le fanatisme schismatique a tout fait pour arrêter la construction de cette chapelle catholique : ils venaient la nuit détruire ce qu'on avait édifié le jour. Les fidèles Croates durent garder les constructions le pistolet d'une main et le sabre de l'autre. Ce dernier argument fit cesser toute opposition. — Les autres îles, Proti, Antigone et Halki sont moins importantes que Prinkipo. A Halki j'ai visité le théologat des Grecs. C'est fort pauvre comme construction. — Un autre collège pour la jeunesse grecque est encore plus misérable ; mais la position en est magnifique. Le Directeur parlant fort bien le français et ayant fait toutes ses études à Paris, nous fit l'accueil le plus gracieux et nous présenta un cigare que nous avons fumé à son intention. Il nous fit visiter ensuite en détail tout l'établissement, cabinets de physique et de chimie, etc. Nous nous quittâmes bons amis quoique en désaccord sur bien des points.

Autre lettre du même. — Le jour de Noël, c'est-à-dire le 7 janvier (car les Arméniens suivent encore le calendrier grec) je suis suis allé voir leur grande cérémonie à l'église du séminaire. En qualité de Français on me plaça tout seul dans le chœur que le clergé occupait en entier. J'ai donc vu dans tout son éclat une fête tout orientale. Le rit Arménien, comme vous le savez, a une liturgie toute particulière. On suit en tout la langue Arménienne : c'est assez vous dire que je n'ai absolument rien compris aux divers chants. — Mgr Hassoun officiait pontificalement : 12 diacres le servaient à l'autel. Le chant était exécuté par 15 à 20 chantres ou enfants de chœur réunis dans le chœur en demi-cercle par ordre de taille. Le chant est à peu près continuel, car dans ce rite comme dans le rite grec le servant de Messe a presque autant à dire que le prêtre lui-même. Aussi il faut une grande capacité pour servir la Messe. — Le chant Arménien est triste et monotone. Ils ont des livres notés, mais on ne les ouvre pas. Chacun chante et souvent improvise à sa manière. De temps en temps les divers solos sont variés par un chœur d'enfants qui crient à tue-tête et montrent un vif enthousiasme. Quoiqu'il en soit ce n'est pas là le côté brillant de la cérémonie. — Ce qui brille le plus ce sont les ornements. Là, nous autres Latins, nous sommes dépassés. Chantres et enfants de chœur ont absolument le même costume et il consiste en une soutane couleur chamois bordée en bas par une bande large de 3 doigts couleur bleu de ciel. Sur les épaules une petite pèlerine en belle soie bleu de ciel sur laquelle reluisent de riches broderies en argent. Les étoles des diacres sont fort larges et de cette même couleur bleu de ciel. Ces ornements sont de toute beauté. — En avant de l'autel se trouvent deux rideaux qu'on tire à certains moments de la Messe pour cacher l'autel aux assistants. Le premier est bleu ciel transparent et couvert de broderies tout étincelantes d'argent. Le second est en fine gaze blanche et couvert de broderies d'or fort jolies. — La Consécration se chante par le prêtre à haute voix et tout le peuple répond quelque chose comme Amen probablement. On ne se sert pas de sonnettes, mais à certains moments deux diacres agitaient vigoureusement quelquefois pendant dix minutes de suite chacun un bâton de deux mètres de haut au sommet duquel sont attachés une multitude de grelots. Ces deux instruments font beaucoup de bruit et leur extrémité ressemble de loin à un petit soleil dont les rayons sont en argent. La cérémonie terminée, Mgr a été reconduit en procession. Devant lui on portait la crosse, la croix, la houlette simple, la houlette surmontée du globe, et une troisième houlette d'une autre sorte. Vous voyez que ce ne sont pas les houlettes qui lui manquent. — Douze jours après je me trouvais encore à la fête de l'Epiphanie. Je voulais voir une cérémonie particulière, le baptême de Notre Seigneur qu'on célèbre ici avec une fort grande pompe. — Après la grand'Messe, célébrée en 1re classe, tout le clergé se rendit à l'entrée de la nef où une riche crédence magnifiquement illuminée supportait tout ce qui devait servir au baptême. C'est un magnifique crucifix que l'on baptise, mais il y a un parrain : je vis donc sortir de la sacristie un magnifique enfant de 7 à 8 ans. Tenant à la main une belle croix ornée de rubans il vint s'asseoir sur un fauteuil près de la crédence. Son vêtement était de gaze rose : une peau de mouton aussi blanche que la neige lui ceignait les reins à la manière de St Jean Baptiste. Un délicieux chapeau de même laine avec de petites faveurs roses lui couvrait la tête. La cérémonie dura deux heures entières. Le Crucifix dut être baptisé dans toutes les règles : on n'oublia aucune cérémonie, je vous assure, et en fait d'oremus et d'évangiles le prêtre et les diacres lurent bien la matière d'un volume in-16 : c'était vraiment interminable pour moi surtout qui n'entendais rien à la langue. — Les Grecs ont aussi cette cérémonie, mais eux baptisent la croix en la plongeant dans la mer. La cérémonie se célèbre sur le rivage et elle dure 3 heures.

XI.

Jubilé de N. T. R. P. Général.

Lettre écrite de Rome au R. P. Studer.

Mon R. P. Recteur P. C.

Nous avons célébré — Votre Révérence le sait — le 50ème anniversaire de la première Messe du T. R. P. Général; et même les correspondances des journaux catholiques vous ont déjà fait connaître quelques circonstances de cette solennité. Mais comme c'était avant tout une fête de famille, les étrangers n'ont pu recueillir que des notes incomplètes. Il faut plus que cela pour répondre, mon Révérend Père, aux désirs de votre cœur si religieusement avide de renseignements sur Rome et sur la Compagnie. Je vais donc jeter à la hâte sur le papier un écrit abrégé de ce que j'ai eu le bonheur de voir par moi-même ou d'apprendre de témoins autorisés. —— Sa Paternité gardait un complet silence sur la date de son Ordination sacerdotale; mais le zèle de la piété filiale devait pénétrer le secret. Le R. P. Boero avait dès longtemps remarqué l'année et le jour où le T. R. P. Beckx est entré dans la Compagnie. C'est en 1819, année qui vous a vu aussi, Mon Révérend Père, vous ranger sous l'étendard de St. Ignace. Or le T. R. Père était déjà prêtre alors et âgé seulement d'un peu plus de 24 ans. Ce qui permettait d'arriver à une conclusion approximative. Une démarche faite à l'archevêché de Malines a fourni la date précise. Dès lors on songea à célébrer cet anniversaire béni. Cependant une grande réserve était imposée par la coïncidence du jubilé sacerdotal de Pie IX qui excite, à cette heure, une si touchante émotion dans le monde catholique. Le T. R. Père lui-même a prévenu Sa Sainteté qu'il avait le bonheur de compter aussi cinquante années de sacerdoce, et que les enfants de la Compagnie se proposaient de fêter modestement le 7 Mars 1869. « Je proteste, dit Pie IX en souriant; il ne convient pas que vous devanciez le Pape. » — Très-Saint Père, repartit humblement et spirituellement Sa Paternité, il ne me paraît pas que les choses soient si mal disposées, je dirai le 7 Mars une Messe Senza Gloria, et Votre Sainteté célébrera le 11 Avril une Messe Con Gloria ». — Ce mot si gracieux charma le Souverain Pontife, qui se plut à le répéter dans les audiences suivantes. —— Une circulaire du R. P. Provincial, datée du 28 Février, vint annoncer à tous la fête attendue. Le R. Père demandait que le 7 Mars tous les prêtres voulussent bien dire la Messe, tous les Frères offrir la communion et le chapelet pour le T. R. Père Général: « afin, ajoutait en termes fort remarquables le R. P. Tedeschi, afin que le Seigneur le conserve encore longtemps et lui accorde la consolation de jouir du triomphe de l'Église et de notre Compagnie qui actuellement lutte et souffre avec l'Église. J'ai l'espérance que notre excellent Père aura ce cadeau pour agréable, qu'il trouvera dans l'amour et la gratitude de ses fils une compensation aux angoisses et aux sollicitudes qu'il supporte pour nous et pour la Compagnie dont il est le Chef et le Père. » —— Le dimanche 7 Mars, vers 9h½, Sa Paternité montait à l'autel; c'était l'autel de St. Ignace dans l'église du Gesù. Nos cinq vénérables Pères Assistants remplissaient les fonctions de prêtre assistant, de diacre, de sous-diacre et d'acolythes. Un grand nombre de religieux et d'amis se pressaient dans la nef. A cette foule unie dans un même sentiment le T. R. Père pouvait avec un à-propos remarquable adresser les paroles de l'Introït: Lætare, Jerusalem et conventum facite omnes qui diligitis eam. Après la Messe beaucoup de personnes entourèrent Sa Paternité pour lui baiser les mains. Je ne connais point assez la société romaine ou cosmopolite pour vous citer des noms. Le R. P. Régis, procureur général des Trappistes, est venu au Gesù dans la matinée et j'ai lu sur un splendide bouquet le nom de M. Benoit d'Azy. Au milieu de ce concours et de ces honneurs, le T. R. Père avait des attentions spéciales pour ses enfants. Nous arrivions deux ou trois du collège romain un peu avant 9h½, Sa Paternité, que nous eûmes le bonheur de rencontrer, nous dit fort gracieusement: « J'aurai un Memento spécial pour vous. » Dans l'après-midi, nouvelle rencontre, nouvelles paroles aussi tendres: « C'est la seconde fois que je vous bénis aujourd'hui, et toujours du même cœur. » O esprit de St. Ignace! O Societas amoris! quelle joie, mon R. Père, de reposer un instant sur le cœur de la Compagnie en de telles rencontres! —— Le Gesù était vraiment le 7 Mars comme le sanctuaire de la Compagnie. Les Pères chargés des décorations et de toute l'organisation de la fête avaient parfaitement mis en relief le caractère de la maison professe en un pareil jour; tout vous disait que vous étiez bien au centre de notre Société. Au réfectoire, dans le milieu, le Chiffre de la Compagnie avec un encadrement du meilleur goût; dans le fond, au dessus de Sa Paternité, un tableau du Prince des Apôtres (Sans doute le nom du T. R. Père avait inspiré de placer là St. Pierre; mais il

n'en est pas moins vrai qu'il y avait un grand enseignement à considérer tour à tour, et le nom de Jésus, et l'image de St Pierre, et notre T. R. Père Général. Souvent à Rome on est frappé de certains rapprochements très-significatifs. C'est ainsi que le 9, au collège romain, dans la grande salle, on pouvait voir au dessus de Sa Paternité le tableau qui représente l'apparition de Notre-Seigneur à St Ignace: *Ego vobis Romæ propitius ero*; si bien que Jésus-Christ semblait regarder autant le 21me successeur de St Ignace que St Ignace lui-même. *Ego vobis Romæ propitius ero.* J'ai toujours pensé, mon R. Père Recteur, qu'il y avait dans ces mots célèbres un sens caché, se rapportant à l'étroite union qui doit exister entre la Compagnie et le Saint-Siège. Il est bien que le Général de la Compagnie soit à portée du Vicaire de Jésus-Christ; notre Société, qui doit s'étendre partout où est l'Eglise elle-même, conserve ainsi plus facilement l'unité nécessaire. Cette unité éclatait aux regards dans le grand salon du Gesù; toutes les provinces étaient en quelque sorte groupées autour du T. R. Père. Dans le fond, une inscription déclarant que la fête de ce jour se faisait au nom de toutes les provinces: *Omnium provinciarum nomine communi Parenti*; autour de la salle 21 cadres avec le nom des provinces et pour chacune d'elles deux distiques. La première place était donnée à la province de Belgique, la seconde et la troisième aux provinces de Rome et d'Autriche, la quatrième et la cinquième à la France et à l'Aragon, puis les autres provinces par ordre alphabétique. La Belgique se félicitait d'être la province natale du T. R. Père; l'Autriche d'avoir été gouvernée par lui, la province Romaine revendiquait le privilège d'être plus directement et à double titre sous la conduite de Pierre; nos provinces de France signalaient leur accroissement rapide et leurs florissantes Missions; beaucoup d'autres, suivant le mot d'un Père, étalaient leurs exils comme des titres de gloire; la Néerlande et la Champagne invoquaient les noms des Zouaves Hollandais et Canadiens, que leur zèle a suscités; le Maryland rappelait, en termes pleins d'émotion, son deuil récent. Le langage de ces inscriptions a été interprété et complété par les organes vivants que plusieurs provinces ont actuellement à Rome. Je ne citerai à votre Révérence que le P. Martinoff et le P. Loudier. Notre éloquent et zélé prédicateur de St Louis-des-Français a eu là, comme en chaire, un véritable succès, si bien que deux jours après, au collège Romain, il lui a fallu céder aux instances du R. P. Cardella, l'aimable Recteur de la Civilta, et chanter une seconde fois ses couplets qui ont été couverts d'applaudissements. Écoutez seulement la dernière de ces strophes joyeuses:

Je n'ai pas su fêter la cinquantaine;
Mais je remets la partie à dix ans.
Nous chanterons alors la soixantaine;
C'est là le vœu de vos heureux enfants.

Vous obéir, vous aimer et vous plaire;
Pendant dix ans, qui donc y manquera?
Oh! recevez tout notre amour, bon Père;
Nous ne pouvons donner mieux que cela. (bis)

Et tous d'une seule voix ont repris avec entrain: « Nous ne pouvons donner mieux que cela ». Je voudrais être à Laval, ou plutôt à Langlotière, le 28 Août prochain, lorsqu'on fêtera, mon R. Père Recteur, votre jubilé de Religieux et qu'on vous dira comme à notre T. R. Père: « Vous obéir, vous aimer et vous plaire, pendant dix ans, qui donc y manquera? ». —— Le mardi 9 Mars, le collège romain avait donné congé à ses nombreux élèves, et les Scolastiques offraient une académie au T. R. Père. La grande salle avait été sobrement, mais élégamment décorée; les inscriptions étaient toutes tirées de l'Ecriture-Sainte, excepté une due au R. P. Francesco Tongiorgi, un maître dans l'art, si cultivé à Rome, du style lapidaire. Nos académiciens récitèrent force poésies en diverses langues, même en latin et en grec, sans parler des langues orientales. Nous avons totalement oublié en France ce genre de séance; mais à Rome il est dans sa fleur. Dernièrement, par exemple, un Cardinal littérateur voulut entendre des vers latins; Son Eminence fit annoncer sa visite; deux jours après, nos humanistes et nos rhétoriciens débitaient des pièces de vers qui, au témoignage du P. Sengler, sentaient tout-à-fait leur Virgile. Pour moi, je me prenais à réfléchir qu'il n'est pas mal que les vieux usages se maintiennent à Rome et que le gloires antiques soient perpétuellement rajeunies par l'Eglise. Qu'en pensez-vous, ? mon R. Père Recteur. Pourquoi trouverions-nous étrange que les faits de quelque importance soient célébrés par des poésies latines, des épigraphes, des inscriptions lapidaires et des séances académiques ? N'étaient-ce pas les mœurs savantes et polies de notre siècle de Louis XIV ? La poésie française était représentée le 9 mars, et très-bien représentée, par le P. Sengler et le F. d'Adhémar, qui ont chanté les mérites de cinquante années de vie religieuse et la joie dans les persécutions. Tout le monde songeait, sans le dire trop haut, à l'étonnant parallélisme des destinées de l'Eglise et de notre Compagnie. —— Le mercredi 10 Mars, Sa Paternité distribuait le matin la sainte Communion aux chers Novices de St André, et l'après-midi, elle assistait à une nouvelle séance académique donnée par les Juvénistes, ou, comme on dit ici, les carissimi. Les inscriptions avaient été composées par le P. Joseph Melandri, professeur de rhétorique pour les Nôtres. Les Fastes du Généralat de notre T. R. Père: tel est le sujet que l'auteur avait choisi. Les 16 années du gouvernement du T. R. P. Beckx étaient retracées dans leurs grandes lignes avec précision

et vigueur de style. Je joins à cette lettre une copie de ces inscriptions de St. André et des autres que j'ai recueillies au Gesù et au collège romain. Il se trouve à Laval des amateurs auxquels Votre Révérence pourra faire part de ces richesses littéraires; mais surtout nos Pères et Frères de Saint Michel qui appartiennent à tant de provinces différentes aimeront sans doute à lire ce qui concerne chacune d'elles. —— Je tâcherai aussi, mon R. Père Recteur, de vous expédier quelque jour un exemplaire de l'opuscule que les Pères de la Civiltà ont offert à Sa Paternité. C'est un mémoire rédigé par le P. Simon Rodriguez sur l'ordre du R. P. Evrard Mercurian, et qui a pour titre: *De origine et progressu Societatis Jesu usque ad ejus confirmationem*. Ce document inédit a été tiré des archives par le P. Joseph Boero dont le nom est joint dans la dédicace à ceux des Pères de la Civiltà. A la fin de cet excellent petit ouvrage on a imprimé la liste de nos 89 Saints et Bienheureux, des 22 catéchistes, hôtes ou serviteurs placés avec nos Pères sur les autels, enfin des 48 Serviteurs de Dieu dont la cause est introduite. —— Deux autres documents sont sortis le 7 Mars des archives, ou plutôt du reliquaire de la Compagnie. Ce sont deux lettres du Bx. J. Berchmans, dont Sa Paternité a fait cadeau au collège romain. Dans l'une, qui est adressée à M. de Froymont, chanoine de Malines, et datée du 23 Novembre (1619), j'ai remarqué avec bonheur le passage suivant: « Primum in philosophico pulvere annum jam emensus sum in collegio Romano Societatis nostræ, in quo ad ducentos et eo amplius Patres et Fratres agunt plurimum studiis continuo navantes operam. Res mira est: omnes fere e diversis sunt nationibus: Hispani, Poloni, Germani, Lusitani, Dalmatæ, Siculi, Neopolitani, Belgæ, Lituani, Galli, etc. Et tamen tanto amore et charitatis vinculo uniti sunt quasi ejusdem omnes matris filii forent. Inter hos et ego; ô Deus bone! » Après deux siècles et demi, mon R. Père Recteur, on peut redire la même chose avec la même vérité. Et c'est les larmes aux yeux que j'ai baisé cette lettre précieuse au mot Galli, et à cette phrase, Inter hos et ego; o Deus bone! Notre R. Père Recteur, qui me montrait lui-même cette relique m'a exprimé son contentement de pouvoir dire: « Inter hos Galli ». Il vous revient une part, mon R. Père, dans le fait qui cause ainsi du contentement à nos Supérieurs de Rome. —— Je le dis avec un profond sentiment de gratitude, nous sommes tous, à St. Eusèbe comme au collège Romain entourés d'une extrême bienveillance. Le Societas amoris n'est pas mieux connu à Laval; ce qui est assurément beaucoup dire. La tendresse paternelle du T. R. P. Général est comme le lien qui nous unit tous étroitement. Par ce qui précède vous avez déjà pu juger, mon R. Père Recteur, de la manière dont Sa Paternité se livre à ses enfants et dont elle entretient en nos cœurs l'esprit de famille. Je n'ajouterai plus qu'un trait. Le dimanche 14 mars, St. Eusèbe à son tour jouissait de la présence de notre T. R. Père. Pendant deux heures, Sa Paternité est restée au milieu des tertiaires: ceux-ci l'interrogeaient avec une curiosité digne du premier Noviciat, et chaque question avait sa réponse. Le T. R. Père a fait part du décret qui détache New-York et le Canada de la province de Champagne et qui donne à celle-ci en compensation la mission de Pe-tché-li. « Et vous êtes informés même avant le R. P. de Ponlevoy! » ajouta le T. R. Père. Puis, détails sur la mort du R. P. O'Callaghan, pour qui un service a été célébré solennellement à Baltimore avec oraison funèbre par Mgr. l'Archevêque; annonce du départ prochain de Pères Espagnols pour aller évangéliser les Indiens qui résident encore dans les montagnes de la république de l'Equateur. Du reste pas de poésies, pas de séance académique: ce n'est pas l'affaire des solitaires. Un Père Italien s'est contenté de réciter un sonnet, et des Français de chanter quelques couplets. Peu de jours avant le 7 Mars, en guise de bouquet, le T. R. Père avait reçu de St. Eusèbe une adresse rédigée au nom de tous par le R. P. Recteur et signée par tous les religieux de la maison, dans laquelle on promettait à Sa Paternité des Messes, des prières, des œuvres de pénitence, toutes sortes de fleurs qui sont cultivées avec zèle par nos heureux tertiaires. « Aucun de nous, me disait ces jours-ci l'excellent P. de Kersabiec, aucun ne perdra le souvenir des heures délicieuses que nous avons passées si près de Notre Père. »

Voilà le mot final sur toutes ces fêtes: c'est un souvenir pour le reste de la vie. Et maintenant, mon R. Père Recteur, il faut terminer; ce soir nous entrons en retraite pour nous préparer à recevoir la prêtrise le Samedi Saint. C'est encore par une faveur de Sa Paternité que nous montons au saint autel quelques mois plus tôt. Encore une fois, quel souvenir pour le reste de la vie, que d'avoir dit sa première Messe entre le jubilé du T. R. P. Général et celui de Pie IX! Je recommande instamment ma pauvre âme à vos prières, mon Révérend et bien aimé Père Recteur, et à celles de tous nos Pères et Frères auxquels je demande pardon, ainsi qu'à votre Révérence de toutes les peines que je leur ai causées. Souvenez-vous de moi devant Dieu; je vous paierai de retour.

En union de vos prières et SS. Sacrifices

De Votre Révérence le dévoué serviteur et fils en J. C.

P. E. Marquigny S. J.

Rome 18 Mars 1869. veille de St. Joseph.

NON. MART. MDCCCLXIX.

PETRO BECKX

SUMMO. SOCIETATIS. JESU. MAGISTRO.

L. SACERDOTII. ANNOS. EXPLENTI.

DOMUS. PROFESSORUM. ROMANA.

OMNIUM. PROVINCIARUM. NOMINE.

COMMUNI. PARENTI.

VOTA. ET. GRATULATIONES

BELGICA.

Fausta precor, Genitrix quæ Petri altrixque salutor,
Scandentemque aras cernere prima tuli.
Ipsa Petri studiis refero, quod flosculus ille
Jam Berchmans aris cernitur impositus.

ROMANA.

Sum tua Euque meus; duplici sic nomine Petrus
Me regit et pascit, præsidioque juvat.
Hinc mihi primus honor, dulces interque sorores;
Hinc mihi præcipuus conciliatur amor.

AUSTRIÆ.

Fausta precor, tua quæ dici, Te præside, amabam,
Quæque vel amissum pergo vocare meum.
Communem lætor sociis cessisse parentem,
Quem mihi ceu proprium non minus experior.

FRANCIÆ

Francia dum in quatuor Tibi crescit adulta sorores,
Una tamen Patri filia semper adest.
Annuis, et Christo Sinenses addere certant,
Cayennæve tenent agmina docta mori.

ARAGONIÆ.

Occideram: centum jacui tumulata per annos,
At nutu spiro nunc rediviva tuo.
Ast iterum patria mortem minitante repellor:
Sed mea salva mihi, te Patre, vita manet.

ANGLIÆ

Anglia, quid Petro meditanti inferre per undas
Extremis fidei semina littoribus?
Do socios, ubicumque mei poscuntur alumni,
Quæque vehant socios millia multa rates.

CAMPANIÆ.

Nata Patri minor, Eboracum Campania tendit,
Perque tuas fulget Crux, America, plagas;
Junctos et divæ Canadenses Roma phalangi
Miratur, Petri quos sacer urget honor.

CASTELLANA.

Exilio remigrans, inii, Te præside, cursum,
Atque brevi terras et mare mensa fui.
Exilium repeto? dic, tantane lucra peribunt?
Jam nihil auspiciis horreo fulta tuis.

GALICIÆ.

Finibus extremis adigor, sed ab arce Quirini
Te Kostka immemorem non sinit esse mei.
Ille tibi pro me candentia lilia promit,
Purpureis variat serta Bobola rosis.

GERMANIÆ.

Me Faber instruxit, me deinde Canisius auxit,
Tertius haud frustra tu mihi Petrus ades.
Te duce namque patrum sedes sum nacta meorum;
Sic, quam restituis, me facis esse tuam.

HIBERNIÆ.

Vis animi, robur fidei, candorque loquelæ,
Scilicet hæ dotes quæ placuere Tibi,
O utinam vere nostris tribuantur alumnis,
Ne tanti videar degener esse Patris.

LUGDUNI.

Te Patre, Lugdunum socios Orientis ad oras
Mittit, Berythi surgere templa jubet;
Indomitam subigit Lybiæ gentem; unus et Afros
Cum sociis jungit relligionis amor.

MARYLANDIÆ.

Mœsta, Pater, lacrymis suffusa recentibus adsto.
Fletu parce tuo, dum Tibi fausta precor.
Id precor, ut pietate virum Tibi quælibet unum
Terra ferat, qualem sustulit unda mihi.

MEXICANA

Sum minor in cunctis; verum Tibi dico salutem,
Et rogo sint vitæ tempora longa tuæ.
Te vivente, meis remanet via læta diebus;
Solo namque Tui fulcior auxilio.

MISSOURIANA

Belgia me genuit; proprio nunc nomine gaudens,
Te vitæ auctorem gratulor esse meæ.
Parva licet, merui non parvos ferre labores;
Fructus si quid adest, id Tibi jure fero.

NEAPOLITANA

Sparsa, Pater, Tu membra pius religis fovesque
Et jungenda novis sedibus attribuis.
Te duce, læta solum Neo-Mexici adibo, Tibique
Corpore juncta minus, jungar amore magis.

NEERLANDIÆ

Juncta solo primum, divulsa frementibus armis,
Nunc nexu jungor nobiliore Tibi.
Ad Patris et Petri sedem mea vota Zuavi,
Quos tibi submitto, sanguine scripta ferunt.

SICULA.

Fausta fero; extorrem patria populoque fideli
Anglus, Thrax, Græcus me hospitio excipiunt.
Virtutum fructus mihi gens invidit amica,
Semina virtutum gens inimica fovet.

TAURINENSIS

Saxosos inter montes, America venustos
Virtutis flores quos parit omnigena
Accipe, nostra manus sevit sudorque rigavit,
Diva fovit amor; quid Tibi amabilius?

TOLOSANA

Indos præclaro Francisci nomine sacros,
Patri sic placitum, læta Tolosa petit.
Hanc mare Borbonium videt, atris Insula sylvis
Excipit impavidam nullaque tela movent.

VENETA

Me victi pepulere Itali victorque recepit;
Victor enim aufugit, victo adeunte solum.
Dum tua sim, curisque tuis mihi vita supersit,
Italica haud refert dicar an Austriaca.

PETRO. BECKX.
Summo. Societatis. Jesu. Moderatori.
Quod. Numine. Dei. Omnipotentis. Propitio.
Annum. L. Ab. Inito. Sacerdotio.
Feliciter. Expleverit.
Collegii. Romani.
Plausus. et. Gratulatio.

Eia. Parens. Amantissime.
Quandoquidem. Deus. Optimus. Maximus.
Tot. Inter. Adversa.
Quibus. Te. Tua. Virtus. Majorem. Effecit.
Singulare. Hoc. Tibi.
Benevolentiæ. Suæ.
Pignus. Dedit.
Quæ. Tantæ. Faustitatis. Ergo.
Lætitiæ. Nostræ. Argumentum.
Unanimes. Præsenti. Exhibemus.
Libens. Excipe.

Suscitabo mihi Sacerdotem fidelem
Qui juxta cor meum et animam meam faciet.
(1. Reg. II. 35.)
Inveni virum
Secundum cor meum
(Act. XIII. 22)
Oleo sancto meo unxi Eum
Et brachium meum confortabit eum.
(Ps. LXXXVIII. 21. 22)
Desiderium cordis ejus
Tribuisti ei.
(Ps. XX. 2)

Ipsum elegit ab omni vivente
Offerre sacrificium Deo.
(Eccli. XLV. 20)
Accede ad Altare, offer holocaustum
Et deprecare pro populo.
(Lev. IX. 7)
Memor sit Dominus omnis sacrificii tui
Et holocaustum tuum pingue fiat.
(Ps. XIX. 4)
Numerabis tibi septem hebdomadas annorum
Sanctificabisque annum quinquagesimum
(Lev. XXV. 8. 10)

Benedictio Patris
Ædificat domos filiorum.
(Eccli. III. 11)

FASTI.

.SOCIETATIS.JESU.

AB.ANN. MDCCCLIII.

AD.ANN. MDCCCLXVIIII

.PETRO.BECKX.

.SUMMO.EJUSD.MAGISTRO.

Anno MDCCCLIII. – VI. Nonas. Quintil. Quo. Die. Virgo. Dei. Mater. Elisabethem. Cognatam. Invisit. In. Conventu. Majori. Sodalium. Ab. Omnibus. Provinciis. Rite. Delectorum. Ipsa. Maria. Sancta. Auspice. Petrus. Beckx. Summus. Magister. Plaudente. Societate. Universa. Renunciatus. Est.

XIII. Cal. Septembr. Caelitum. Beatorum. Honores. Sollemnibus. Caeremoniis. Attributi. Joanni. de. Britto. Qui. Post. Multos. Exantlatos. Labores. In. India. Praeclarum. Martyrium. Fecit.

Nomen. Andreae. Bobolae. Qui. Inter. Acerbissimos. Cruciatus. A. Cosacis. Necatus. Christi. Martyr. Occubuit. Jussu. Pii. IX. P. M. Fastis. Est. Sacris. Adscriptum. III. Cal. Novembr.

Anno MDCCCLIV. – Ex. Responso. Pii. IX. P. M. Honori. Hieromartyrum. Ignatii. De. Azevedo. Et. XXXVIIII. Sociorum. Qui. Ad. Brasiliam. Contendentes. A. Calvinianis. Vexati. Trucidati. In. Mare. Demersi. Sunt. Caelestes. Religiones. Instauratae. Redditae. VIIII. Cal. Jun.

Effusa. In. Omnem. Laetitiam. Societas. Magistro. Ejus. Praeeunte. Quod. IV. Non. Decembr. Pius. IX. P. M. Magnam. Dei. Parentem. Labis. Ab. Origine. Immunem. Sollemni. Decreto. Sancit. Habendam.

Sodales. E. Provincia. Taurinensi. In. California. Americae. Regione. Certa. Domicilia. Collegia. Et. Ephebea. Constituunt. Et. Civibus. Incolisque. Salutarem. Operam. Navant. Iidem. Ad. Montes. Qui. Saxosi. Vocantur. Sacras. Expeditiones. Suscipiunt.

Anno MDCCCLV. – XVII. Cal. Maias. Epistolam. Ad. Sodales. Universos. Dedit. Ut. Eos. Vota. Quibus. Se. Deo. Religiosam. Vitam. Professi. Obstrinxerunt. Sancte. Servare. Doceret. Hortaretur.

Anno MDCCCLVI. – Mense. Novembri. Celebratus. Conventus. Minor. Sodalium. Qui. ab. Omnibus. Provinciis. De. Singularum. Negotiis. Acturi. Ad. Urbem. Legantur.

Anno MDCCCLVII. – Sodales. In. Guianam. Britanniae. Vectigalem. Missi. Qui. Homines. Christo. Devotos. Excolerent. Haereticos. Ad. Rectam. Fidem. Traducerent.

Anno MDCCCLVIII. – Exoravit. Pium. IX. P. M. Ut. Dies. Festus. Sancti. Josephi. Ob. Patrocinium. Ejus. Impetrandum. Sollemni. Ritu. Apud. Nostros. Sodales. Ageretur.

Litteris. Datis. V. Id. Mai. Rationem. Philosophiae. Tradendae. Accuratiorem. Et. Sanctiorem. Ab. Omnibus. Doctoribus. Servandam. Proposuit.

Anno MDCCCLVIIII. – Sodales. Primum. Invecti. In. Scotiam. Ut. Eas. Gentes. Ad. Catholicos. Ritus. Informarent.

Item. Calcutam. Unde. Plures. Abhinc. Annos. Inviti. Excesserant. Reversi. Apostolicis. Muneribus. Christi. Decus. Provehere. Sunt. Agressi.

Motibus. Civilibus. Aemiliam. Italiae. Provinciam. Perturbantibus. Sodales. Omnes. Male. Habiti. Maledictis. Appetiti. E. Sedibus. Suis. Per. Vim. Ejecti.

Anno MDCCCLX. – Datum. Sodalibus. Hibernis. Ut. In. Legitimam. Provinciam. Coacti. Proprium. Haberent. Praepositum.

In. Siciliam. In. Fines. Neapolitanos. In. Umbriam. Utramque. Perduelles. Homines. Nefario. Scelere. Invadunt. Iura. Humana. Ac. Divina. Pervertunt. Sodales. Nostros. Insectantur. In. Exilium. Pellunt.

Sodales. E. Provincia. Taurinensi. Monaeci. In. Ora. Ligustica. Majus. Collegium. Faciunt. Eoque. Conveniunt. Plures. E. Pristinis. Domiciliis. Jampridem. Ejecti. Tum. Qui. Scientiarum. Litterarumque. Studiis. Instituendi. Aut. Qui. Inter. Tirones. Nostros. Cooptandi. Sunt.

Anno MDCCCLXI. – Litteris. IV. Id. Martii. Conscriptis. Ad. Omnes. Provinciarum. Moderatores. Effecit. Ut. Sanctitas. Morum. Ex. Veteri. Disciplina. Casta. Inviolata. Apud. Nos. Coleretur. Vigeret.

Berythi. In. Syria. Seditio. Orta. Saevitum. In. Christianae. Professionis. Cultores. Et. Magistros. Sodales. Nostri. In. Discrimen. Capitis. Adducti. Tres. In. Ipsa. Aede. Sacra. Contrucidati.

Anno MDCCCLXII. – VI. Id. Jun. Die. Solemni. Ob. Adventum. Spiritus. Sancti. A. Pio. IX. P. M. Majores. Coelitum. Honores. Decreti. Paulo. Michi. Joanni. De. Goto. Jacobo. Kisai. Sodalibus. Japonensibus. Illustri. Martyrio. Defunctis.

E. Singulis. Provinciis. Iterum. Sodales. Romam. Advenere. Ad. Minorem. Conventum. Habendum. Et. Suarum. Gentium. Negotia. Procuranda.

Sodales. Qui. Jam. Ollysipone. Degere. Instituerant. Aucti. Numero. In. Urbe. Regia. Aliisq. In. Locis. Domus. Et. Collegia. Cum. Ephebeis. Constituta. Datus. Qui. Eis. Universis. Moderaretur.

Alii. Missi. Amacaum. Qui. Francisci. Xaverii. Apost. Indorum. Vestigiis. Insistentes. Saluti. Civium. Et. Finitimorum. Sinensium. Prospicerent.

Anno MDCCCLXIII. – Doctores. Theologos. E. Variis. Gentibus. Romam. Accersivit. Deliberaturus. Quid. Statuendum. Videretur. Ut. Sacrae. Theologiae. Studia. Pro. Dignitate. Apud. Nos. Celebrarentur.

Sodalibus. Hispanis. Et. Gallis. Numero. Ac. Virtute. Succrescentibus. Die. Festo. Ignatii. Patris. Decrevit. Ut. Hispaniarum. Duae. Essent. Provinciae. Altera. Aragoniae. Castellae. Altera. Et. Die. Festo. Francisci. Xaverii. Tribus. In. Gallia. Jam. Constitutis. Quartam. Addidit.

Item. Missourianos. Justae. Provinciae. Honore. Augeri. Sanxit. Eodem. Die. Festo. Magni. Indiarum. Apostoli. Ad. Gentes. Americae. Quae. Ad. Aequinoctialem. Circulum. Habitant. Deducti. Sodales. Ut. Rem. Christianam. Tuerentur. Amplificarent.

Anno MDCCCLXIIII. – Litteris. Sapientia. Plenis. IV. Id. Mart. Sodales. Omnes. Adversis. Rebus. Laborantes. Solatur. Omnem. Sanctimoniae. Augendae. Occasionem. Captare. Ex. Difficillimis. Temporibus. Hortatur.

Collegium. Et. Ephebeum. In. Ipsa. Urbe. Constantinopoli. Ad. S. Pulcheriae. Institutum.

VIII. Calend. Decembr. Coelitum. Beatorum. Numero. Sollemnibus. Caeremoniis. Insertus. Petrus. Canisius. Apostolus. Sospitator. Germaniae.

Anno MDCCCLXV. – Destinati. Ad. Australiam. Sodales. E. Provincia. Hiberniae. Qui. Christianum. Nomen. Apud. Melbournenses. Propagarent.

V. Calend. Maii. In. Coelitum. Beatorum. Albo. Census. Est. Joannes. Berchmans. Alter. Ab. Aloysio. Gonzaga. Juventutis. Patronus. Et. Exemplar.

Tertio. Sodales. Quibus. Jus. Est. Romam. Coacti. Ad. Conventum. Minorem. Ut. Suarum. Provinciarum. Et. Universae. Societatis. Bono. Consulerent.

Anno MDCCCLXVI. – IV. Non. Febr. Die. Festo. Mariae. Puerperae. Perlitantis. Litteris. VI. Calend. Januar. An. Super. Conscriptis. Auctor. Et. Suasor. Est. Sodalibus. Universis. Ut. Singuli. Novensiles. Patronos. Petrum. Canisium. Et. Joannem. Berchmans. Imitari. Pro. Virili. Contenderent.

Regionem. Brasiliensem. Majoribus. Numero. Sodalibus. Iisq. E. Provincia. Romana. Excolendam. Dedit. Sacris. Expeditionibus. Et. Apertis. Collegiis. Juventuti. Instituendae.

Quod. Omnes. Venetiae. Fines. In. Regis. Sabaudici. Ditionem. Venerint. Sodales. Nostri. E. Suis. Domiciliis. Abire. Compulsi. Et. Perfugium. Alio. Quaerere.

Plures. Numero. Sodales. E. Provinciis. Galliae. Ad. Varias. Gentes. Identidem. Submissi. Ut. Sacris. Expeditionibus. Fidem. Christianam. Propagarent. Alerentq.

In. Regione. Nankinensi. Majus. Collegium. Institutum. Eoq. Deducti. Multi. E. Sodalibus. Provinciae. Franciae. Theologiam. Et. Philosophiam. Docendi.

In. Africa. Ad. Arcem. Cui. Nomen. Napoleo. Et. Ad. Stationem. Laghouatianam. Arabes. Christianis. Institutionibus. Primum. Erudiri. Coepti.

Anno MDCCCLXVII. – Non. Quintil. Qui. Dies. Alter. Fuit. A. Sollemnibus. Octavi. Dieі. Ob. Triumphum. Petri. Et. Pauli. Magnor. Apostol. Anno. Abhinc. MDCCC. Martyrio. Relatum. Martyrum. Beatorum. Honoribus. Aucti. Carolus. Spinola. Et. XXXII. Socii. Atque. Alii. Viri. Feminae. Pueri. Ad. XXII. Sodalibus. Nostris. Vel. Administri. Catechesum. Vel. Hospitio. Aut. Famulatu. Conjuncti. Qui. Omnes. In. Japonia. Diris. Suppliciis. Excruciati. Necati. Sunt.

Ad. Novum. Mexicum. Sodales. E. Provincia. Neapolitana. Ire. Jussi. Easq. Gentes. Sanctis. Omne. Genus. Ministeriis. Sospitare.

Multis. Devictis. Impedimentis. Sodales. In. Bavariam. Immissi. Ut. In. Regione. Petri. Canisii. Virtutibus. Ac. Laboribus. Insigni. Christianum. Nomen. Tueri. Augeri. Studeant.

Anno MDCCCLXVIII. – *Turbatum. In. Hispania. Universa. Sodalibus. Nostris. Ad. Unum. Omnibus. Exsilium. Irrogatum. Bona. Omnia. Publicata.*

Quarto. Celebratus. In. Urbe. Conventus. Minor. Ut. Sodales. E. Singulis. Provinciis. Acciti. Viderent. Quid. Facto. Opus. Ad. Decus. Et. Incrementum. Societatis.

VIIII. *Calend. Decembr. In. Aede. Andreae. Apost. Coram. Ipsis. Sodalibus. Ex. Universis. Provinciis. Romam. Missis. Stanislaum. Kostkam. Tironum. Omnium. Nostrorum. Auspicem. Praestitem. Patronum. Decreto. Suo. Rite. Dixit.*

Magno. Cum. Gaudio. Vidit. Inter. Adversas. Res. Auctum. Numerum. Sodalium. An. I. Magisterii. Sui. Censebantur. Ad. ꟾↃↃ.CC.VIIII. *Hoc. Anno. Qui* XVI. *Est. Censentur. Ad.* ꟾↃↃ.∞.∞.∞.D.LXXXIIII.

Anno MDCCCLXIIII. – *Non. Mart. Diem. Festum. Sollemnem. Agit. Universa. Societas. Quod. Hoc. Die. Ann. Abhinc. L. Sacerdotio. Rite. Auctus. Est. Summus. Magister. Ejus. Et. Omnia. Fausta. Felicia. Ad. Multa. Quinquennia. Adprecatur.*

